MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.
AIMÉ-MARTIN.
AMPÈRE (J.-J.).
AUDIBERT.
BALLEYDIER (Alphonse).
BALZAC (de).
BEN (Paul).
BERTSCH (Auguste).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY-SAINT-VINCENT.
CALLET (Auguste).
CASTIL-BLAZE.
CASTILLE (Hippolyte).
CHATOUVILLE (C. de).
CHOPIN.
DELAHAYE (Adolphe).
DELAVIGNE (Casimir), œuvres posthumes.
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESCHAMPS (Antony).
DUMAS (Alexandre).

MM.
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANE (lady).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LABAT (Eugène).
LAFONT (Charles).
LAMARTINE (Alphonse de).
LEBRUN (Mme Camille).
LECLERC (Edmond).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (Émile).
MARIE DE BLAYS.

MM.
MASSON (Michel).
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
MOREAU (Mlle Élise).
NICOLLE (Henri).
PARFAIT (Noël).
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de).
SCRIBE (Eugène).
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
TASTU (Mme Amable).
THOMAS (Frédéric).
URBINO DA MANTOVA.
VAN HASSELT (André).
VIARDOT (Louis).
VIENNET.
VIGNY (comte Alfred de).

DESSINS.

MM.
BIARD.
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.

MM.
GIGOUX.
JACQUAND.
LEEHMANN.
MONNIER (Henry).
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).

MM.
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENTS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
PRIX : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 6 fr.
PORT : *envoi par la* POSTE. . . . . 7 fr. 50 c.

ABONNEMENTS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 25 de chaque mois.
PRIX : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c.
PORT : *envoi par la* POSTE, 20 *c. en sus*. . 70 c.

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, rue Neuve-des-Petits-Champs, 50.

Dans les départements, chez tous les libraires et les directeurs des postes.

QUATORZE VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr.
Relié . . . . . 7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

AVIS. Messieurs les souscripteurs au *Musée des Familles* sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 15 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du numéro.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET Ce, RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE. 14

TOME QUATRIÈME.

1846-1847.

PARIS,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

H.^v Bellangé

Entraite du maréchal Clausel, à Constantine, 1836.

BEST. LEDOY. HOTELIN. REGNIER.

ÉTUDES MORALES.

APRÈS CONSTANTINE.

Le 24 novembre 1836, une petite armée française, grande comme sa mère impériale, échelonnait sa retraite de Constantine à Soma. C'était le désastre de Moscou, en miniature. Les soldats, épuisés par des marches infinies et tous les fléaux de l'hiver, soutenaient une lutte de désespoir contre les nuées d'Arabes amoncelées aux quatre horizons, comme le plus formidable des ouragans africains. La nature, qui dans ses secrets de destruction vient souvent servir d'auxiliaire homicide et prendre son rang de bataille dans l'une ou l'autre armée, la nature implacable avait déchaîné toutes ses horreurs contre nos soldats; elle grossissait les torrents; elle ouvrait les réservoirs des pluies et le trésor des neiges; elle mugissait dans le tonnerre des vents, comme une immense voix de désolation; et nos légions, comme celles de Varus en Germanie, ne voyaient que la mort sous mille formes, et tous les périls irritants, contre lesquels le courage est inutile dans un jour sans lendemain. Il y avait là quelques-uns de ces hommes que la circonstance élève à l'héroïsme, et qui soufflent aux soldats cette énergie rayonnante dont ils ont au cœur l'inépuisable foyer; et, au-dessus de tous, le brave Clausel, drapeau vivant de l'armée, superbe dans son calme stoïque, et grand comme Marius l'avait été sur ces mêmes lieux, après le siége inutile de Cyrta.

Lorsque ces calamités se consomment, on ne distingue, dans cette confuse mêlée de sang et de deuil, que les têtes illustres; seules elles se recommandent au burin de l'histoire, et le voile de l'oubli enveloppe à jamais les actes modestement sublimes, accomplis dans les rangs inférieurs. C'est une chose qui paraît injuste au premier abord; mais, après réflexion sage, on est forcé de convenir que les historiens et les livres n'auraient pas suffi, si la plume eût enregistré scrupuleusement, détail par détail, tous les traits particuliers d'héroïsme qui ont honoré les armées malheureuses, depuis la retraite des dix mille jusqu'à la retraite de Constantine; depuis Xénophon jusqu'à Clausel.

Il est pourtant convenable quelquefois d'exhumer de cet oubli un obscur soldat, afin de prouver aux autres qu'il y a chance d'acquérir un peu de renommée tardive, même sous les épaulettes de laine et le havresac.

C'est ce qu'il faut faire pour le brave Ambroise Vernier, du 63e régiment de ligne.

Au passage de la Seybouse, les Arabes venaient de tenter des efforts surhumains pour couper notre retraite; là, se couvraient de gloire le commandant Changarnier, le lieutenant-colonel Duvivier, le capitaine Mollière, le jeune Bertrand, blessé à Constantine, et d'autres officiers qui préludaient à leur gloire africaine. Cette lutte prodigieuse acheva d'épuiser la force et le courage de beaucoup d'hommes; et quand la nuit vint encore ajouter ses horreurs à tant de glorieuses misères, il y eut des soldats qui s'avouèrent vaincus, par excès de découragement, et qui attendirent la mort dans cette immobilité de résignation, suprême vertu des guerriers sauvages devant leurs inexorables vainqueurs.

Après avoir passé la Seybouse, dans une dernière dépense de force, le jeune Ambroise Vernier se coucha sur un lit de plantes marécageuses, à l'entrée d'une petite grotte creusée par le cours de l'eau. Personne ne remarqua ce malheureux piéton voyageur, qui prenait son gîte de mort pour s'épargner d'autres frais de route. L'armée passa; les Arabes passèrent. Amis et ennemis étaient déjà bien loin, et Vernier n'entendait plus que le sourd fracas du fleuve, et les harmonies lointaines et lugubres qui sont les voix de la nuit dans le désert.

Il y a, dans certaines organisations, un mystérieux mécanisme physiologique qui bouleverse l'ordre des sentiments et des idées avec une promptitude étonnante. Vernier avait, depuis bien des heures, accepté la mort comme un remède plein de charmes, et comme la cessation d'une lutte impossible; la vie ne lui paraissait pas digne d'être achetée au prix de tant de souffrances, d'angoisses, d'efforts surhumains. Eh bien! quand il se vit seul au bord de ce fleuve sans nom, seul dans un désert, avec l'étrange orgueil de peupler une solitude, et n'ayant sur la tête qu'un groupe d'étoiles qui ne luisaient que pour lui, il se cramponna de nouveau à l'existence; il s'indigna de sa faiblesse coupable; il rougit d'avoir désespéré de Dieu dans une double désertion, lâche transfuge de la vie et de l'armée; et ce mouvement de révolte opérée contre lui-même le rendit brave et fort comme le soldat levé à l'aube pour le combat.

Ce changement de résolution étonnera moins, lorsqu'on saura que Vernier était un enfant de nos contrées méridionales, où les phénomènes de la nature impriment aux âmes des contrastes moraux inexplicables; le calme et la tempête, l'excitation et l'abattement, la vie et l'aridité, les ombres et les rayons. Vernier avait été payé comme impôt de sang par le village de La Cadière, qui se cache, non loin de la mer, dans des masses confuses de collines, de vallons, de bois, de torrents, de montagnes et de jardins. Il y a dans ces agrestes résidences, si paisibles, vues de loin, il y a des rivalités orageuses, des haines vives pétries avec le mistral et le soleil, et qui ont pris naissance, un jour de fête, au milieu d'un concert, ou dans le gymnase des jeux renouvelés des Romains. La musique, le chant, les trois sauts, le ballon, la lutte, sont quelquefois des éléments de discorde, qui amènent les duels au pugilat, et des ressentiments vivaces qui n'ont de chance de s'éteindre que dans les agapes générales d'un jubilé sous les rameaux pacifiques de la Croix. Vernier avait quitté son village, en emportant, incrustée au fond du cœur, une de ces haines, sous son habit de conscrit. Un jour, à la fête de saint Alban, il fut vaincu, malgré sa force incomparable, au jeu de paume, par Olivier, du Bausset, village d'ailleurs assez hostile à La Cadière, et le coup de quinze qui décida de sa défaite ne lui ayant point paru joué de franc jeu, il en résulta un défi, à la mode romaine, sous les vieux remparts du Castelet. Une seconde défaite mit le comble au désespoir de Vernier. Il lui sembla que l'honneur de son village natal, remis en ses mains, dans le jeu de paume et le pugilat, venait de recevoir deux atteintes mortelles, le jour de la fête de saint Alban, patron du Bausset. Dès ce moment, Vernier voua une haine immor-

telle à son équivoque vainqueur, et le numéro 17 qu'il tira dans l'urne fatale du Minos de la conscription ne suspendit qu'un instant cette longue pensée de vengeance, entretenue, avec une braise infernale, contre son ennemi Olivier.

Sur les rives de la Seybouse, Vernier trouva dans cette pensée un motif d'excitation de plus. Il fallait vivre et revivre à tout prix, parce que la honte de la défaite de saint Alban n'était pas effacée, et que le village de La Cadière réclamait son vengeur.

La nuit de novembre avait ajouté à son voile habituel un supplément de nuages, voûte plate et ténébreuse que trouaient à peine quelques étoiles. Vernier attendait le jour, comme on attend au fond d'un cachot un ami libérateur. Un petit bruit de broussailles, ménagé trop prudemment pour être attribué à la brise du fleuve, ouvrit l'oreille du jeune soldat, et le mit dans l'attitude du *qui-vive*, Le bruit approchait, et les feuilles frissonnaient à peu de distance. Vernier allongea, dans la direction du danger, la baïonnette de son fusil, et attendit, comme font les chasseurs de son pays, le gibier *à l'espère*. Ce n'était pas un gibier ; au contraire, c'était un chien de l'espèce intelligente des caniches ; Vernier le classa du moins ainsi, car la pluie, le feu, la neige, la famine avaient traité le pauvre animal comme un soldat, dévasté sa chair et son poil, et le classaient dans l'histoire naturelle de l'Apocalypse.

Vernier releva subitement son fusil, et tendit la main à cet ami malheureux, seul être vivant que lui laissait l'armée de Constantine. Le chien, sans perdre son temps à se laisser flatter de la main, regarda fixement Vernier, avec cet air qui veut dire qu'on aurait quelque chose d'important à communiquer, mais que la pantomime est la seule langue commandée par la prudence en pays ennemi. Vernier regarda le chien, et lui fit signe qu'il ne le comprenait pas, ce qui étonna singulièrement l'animal ; et une plainte sourde murmura dans son gosier. Pareil dialogue n'était pas du goût du quadrupède, il fit un mouvement de pitié assez insultant pour l'homme, et il lui tourna le dos, mais sans avancer d'un pas ; seulement son museau et ses oreilles, tendus dans une autre direction, semblaient dire : Levez-vous et venez là. Après plusieurs invitations de ce genre, Vernier frappa son front, et le chien, frissonnant de joie sur toute l'épine de son dos aigu, fit deux pas, et tourna brusquement la tête pour dire : Enfin vous avez compris !

Quand un chien et un homme marchent à travers champs, c'est toujours le chien qui conduit l'homme ; comme c'est flatteur pour l'intelligence du dernier ! Donc, notre jeune soldat marchait après son conducteur, lequel ne témoignait aucune hésitation, et cheminait en bête qui connaît son terrain. Tout à coup le guide quadrupède s'arrêta, et tournant la tête avec une lenteur mélancolique, il sembla dire : C'est ici, regardez.

Vernier regarda.

Le terrain était un fond de ravin marécageux, jalonné çà et là de quelques arbustes dont le feuillage de fer avait été tordu par le vent. Une petite source d'eau saumâtre se démenait à travers des arêtes de ronces vives pour s'élargir dans un bassin naturel, et s'offrir, comme dans une coupe, à la soif du pèlerin. Là, gisait un corps ou un cadavre, Vernier ne devina pas au premier coup d'œil. Le chien pourtant semblait attester, par son maintien inquiet et non désespéré, que la vie était encore dans ce soldat, et qu'il fallait le secourir.

Vernier avait un très-grand besoin d'être secouru, lui ; mais il était debout, l'autre était couché avec la raideur de la tombe. Il n'y avait donc pas de doute à élever sur l'égalité de l'infortune. L'apparence du vivant devait venir en aide à l'apparence du mort. C'est ce qui fut fait. Vernier tâta le front et les mains du soldat immobile, et il acquit la certitude que ce malheureux pouvait être sauvé. Tous les soins qu'un pareil état réclame furent prodigués. Le chien, qui, dans son oreille subtile, recueillait les premières pulsations du sang dans les artères, tressaillit de joie, et lécha les mains de Vernier ; en toute autre circonstance, il aurait éclaté en aboiements joyeux, mais il connaissait, mieux qu'un général, la carte du pays, et il se méfiait des Arabes, plus rôdeurs que les chacals, dont ils sont les élèves carnassiers.

Après avoir eu la consolation d'arracher un camarade à la mort, Vernier comprit, hélas ! qu'il était beaucoup plus difficile de l'arracher au désert. Le pauvre soldat ressuscité avait reçu une balle à l'artère de la cheville ; le sang s'était épanché à flots comme par une incision de saignée, et le froid glacial et la soif brûlante l'avaient paralysé au fond de ce ravin, où il se traînait, sans doute, pour chercher de l'eau.

Vernier prenait conseil de lui-même pour agir, mais le chien voulut donner son avis. Il allongea le museau vers l'horizon maritime, et flairant les émanations de l'air, il conseilla de marcher sur cette direction de salut ; cependant, il replia modestement son cou et ses oreilles, et baissa les yeux dans une pose philosophique, comme pour dire : « Si vous avez un meilleur moyen de vous tirer d'ici, faites ce que vous croyez le mieux. »

Vernier regardait le ciel, comme font tous les malheureux abandonnés de la terre : le ciel était toujours noir, comme la voûte d'un immense souterrain, sans issue à l'autre horizon ; il avait même éteint ses deux étoiles du zénith, comme s'il eût voulu fermer les yeux sur les misères humaines, et les vouer à un abandon trop mérité. Vernier, se donnant une excitation miraculeuse avec cette flamme de charité qui rayonne autour d'une bonne œuvre, pansa la blessure de son camarade, avec l'aide du chien qui léchait le sang, et l'appareil mis, il chargea le soldat sur ses épaules, et fit signe au chien de reprendre son rôle de conducteur.

L'animal (que le chien m'excuse d'employer ce terme de Buffon) ne se fit pas répéter deux fois le même ordre. Il était sûr de son fait ; il savait sa province de Constantine sur le bout de sa patte ; il aurait pu commander une armée contre des soldats de son espèce, si son espèce était assez folle pour raccourcir par la guerre une vie d'un jour. Vernier suivait son guide avec une lenteur forcée qui ne lui donnait pas trop d'espoir d'arriver à quelque gîte hospitalier. Mais ce qu'il faisait était encore la seule chose qui dût se faire, quel qu'en fût le résultat. Seul, il eût volontiers redonné sa démission de vivant, au milieu de ce désert ténébreux qui semblait vouloir éterniser la nuit ; mais il portait la vie d'un autre, la vie d'un chrétien, la vie d'un fils pour lequel une mère priait peut-être en ce moment dans quelque cabane de laboureur. Cette idée lui donnait une joie intérieure, douce à savourer comme une récompense ; et si deux accidents survinrent ensuite, portant avec eux le caractère des miracles, Vernier les attribua au charitable mouvement qui l'avait porté à essayer de faire une bonne action, sans l'espoir de l'accomplir jusqu'au bout.

Le chien, qui pensait à tout, venait de faire une découverte. Il s'était arrêté devant une chose informe, à demi submergée dans l'eau massive d'un petit étang. Vernier déposa un instant son fardeau et attendit son guide, trop

intelligent pour faire une halte inutile et perdre un temps précieux. La chose informe était un fourgon abandonné dans la retraite et que des charges d'Arabes n'avaient pas permis probablement de dégager. Ce fourgon, à peu près vide, gardait encore dans ses profondeurs un peu de ce pain consacré par un verset de l'oraison dominicale. Le chien avait flairé cette petite provision, qui était une aubaine pour lui et un miracle pour ses deux compagnons. Il fut d'abord très-délicat dans ses procédés de quadrupède poli : il enleva un à un tous les pains et les apporta aux pieds de ses maîtres ; arrivé au dernier, il crut pouvoir se permettre d'en faire un *media noche*, comme les voyageurs qui ont le ventre à l'espagnole, entre Séville et Madrid.

Les animaux qui nourrissaient les anachorètes de la Thébaïde sont très-vraisemblables. Telle fut la pensée de Vernier, qui savait par cœur, comme tous les paysans provençaux, l'histoire des Ermites. Il accepta le repas offert par le chien, apaisa modestement sa faim, but trois creux de main d'eau, et, liant le reste de la provision au cou de l'animal, il prononça le mot du cheval de Job, *Allons!*

A cette halte, le soldat blessé demanda de l'eau, en but avec modération et prononça quelques paroles sourdes, qui étaient sans doute une expression de reconnaissance, mais que l'oreille de Vernier ne put recueillir distinctement.

Enfin, comme la plus longue des nuits a son terme, le jour parut et éclaira tristement une plaine horrible et des montagnes insurgées à l'horizon, comme les barrières du désert. Vernier demanda un conseil au chien, et l'œil oblique de l'animal répondit par une pensée d'inquiétude. La nuit protége la fuite, mais le jour la trahit ; tel fut le résumé de la pensée du philosophe quadrupède. Aussi l'animal ne tarda pas de mettre sa théorie en action. Il flaira l'air, secoua les oreilles, tint une patte suspendue, en signe de méfiance, et cherchant autour de lui, il découvrit une grotte voilée de feuillages, la visita d'un pas de précaution, et lorsqu'il eut acquis la certitude qu'elle ne recélait aucune bête fauve, et qu'elle était plus habitable que l'antre de Malchus de saint Jérôme, il s'accroupit en sphinx, avec une confiance sereine qui invitait ses compagnons à s'abriter.

Vernier suivit ce conseil de prudence, et il déposa son camarade blessé au vestibule de la grotte, sur un lit de feuilles sèches.

Le chien approuva tout avec un regard bienveillant et se posa en sentinelle derrière un massif d'aloès qui décorait le portique ; de là, son regard embrassait le désert jusqu'aux limites de l'horizon. On n'y voyait d'autre être vivant qu'un chameau égaré, qui cherchait au loin sa route...

Chameau dans le désert.

Cependant le blessé reprenait ses forces et demanda un peu de pain à Vernier qui, tout joyeux, courut aux provisions et lui servit son repas, assaisonné d'eau pure. *Ah! s'aviou eici la fouen d'aou Baoussé* (1) ! telles furent les premières paroles distinctes que le blessé prononça et qui firent tressaillir Vernier, comme s'il eût entendu le mugissement d'un lion. La figure du jeune soldat eut des contractions inconnues à Lavater ; il regarda fixement le visage de son camarade, et sous la triple couche de soleil, de sang et de fumée, il reconnut Olivier le Baussétan, son ennemi mortel. C'était bien Olivier ; le hasard fait de ces choses pour s'amuser un peu ; on appelle cela invraisemblance en style bourgeois. Heureux les hommes qui ne connaissent pas et n'ont jamais subi les atroces plaisanteries du hasard!

Vernier croisa les bras et regarda longtemps son ennemi avec des yeux étranges, et le souvenir de la fête de saint Alban se réveilla dans toute la fraîcheur d'une insulte de la veille. Quel beau moment pour se venger, mais aussi quels remords après la vengeance, et quel pardon attendre de Dieu après une si monstrueuse lâcheté!... Il décroisa les bras, et une réaction de pitié adoucit les traits de son visage. Il est vrai qu'en ce moment Olivier avait perdu cette odieuse physionomie de vainqueur, qui provoquait d'éternelles représailles. On aurait pu dire de lui, avec Virgile : « Oh! combien il est changé! comme il ressemble peu à cet Olivier qui s'en revint un jour couvert des dépouilles du vaincu ! »

Une fois lancé dans la route de la commisération, Vernier ne garda plus de ménagement charitable. Dans une réaction vertueuse, il n'y a aussi que le premier pas qui coûte. « Je ne crois pas, se dit-il à lui-même, lui donner un meilleur remède qu'une phrase en provençal. » Cela pensé, il prononça d'une voix claire cette phrase dans l'idiome

(1) *Ah! si j'avais ici la fontaine du Bausset!*

chéri : « Je donnerais bien cinq sous pour être à présent sur la colline verte du vieux Bausset. »

Un soupir de joie éclata dans la poitrine d'Olivier ; ses yeux s'ouvrirent et rayonnèrent ; il se dressa, en s'étayant de ses mains, et regarda Vernier, mais il ne le reconnut pas ; le climat d'Afrique et les toilettes des batailles, des retraites et des bivouacs font subir de grandes variations aux figures européennes. Tel qui part blond s'en revient brun, et le blanc passe en quinze jours à l'état de noir.

— Vous êtes un pays? demanda Olivier avec un sourire de résurrection.

Vernier affirma de la tête, et tendit les mains au blessé.

— Oh ! c'est mon patron saint Alban qui vous a conduit ici !... poursuivit Olivier.

Vernier eut la faiblesse de retirer ses mains : un nom avait rouvert sa vieille blessure d'Europe ; mais cet éclair de vengeance ne fit que traverser son cerveau et ne descendit pas au cœur.

— Et de quel pays êtes-vous? demanda le blessé.

Vernier hésita ; il n'osait prononcer le nom de son village natal, de peur de réveiller d'anciennes haines et de détruire l'effet de son remède provençal. Cette idée généreuse lui fit renier son pays.

— Je suis de Saint-Cyr, dit-il en souriant à son ennemi.

Le village de Saint-Cyr a toujours vécu en bonne intelligence avec Le Bausset ; mais, à cette époque, La Cadière et Le Bausset, aujourd'hui fraternellement unis, étaient comme Albe et Rome.

— De Saint-Cyr !... dit Olivier avec une voix faible et pleine de tendresse... Quel doux pays ! comme les arbres y sont beaux !... J'y ai vu une fête charmante, le 15 août 1831... Il y avait les filles d'Ollioules, de Signe, de Six-Fours, du Castellet... ; nous dansions sous des tamaris, tout près de la mer... On chantait une chanson qui disait :

A ma main droite, — J'ai le rosier...

Je gagnai un plat au jeu de paume, et une écharpe aux trois sauts... Etiez-vous à cette fête, mon ami?

— J'y étais... dit Vernier d'une voix étouffée par les larmes.

— Et maintenant, où sommes-nous?... demanda Olivier avec inquiétude.

— Je n'en sais rien, répondit l'autre sur le même ton ; mais le bon Dieu le sait, cela vaut mieux.

En ce moment le chien se rapprocha tête basse du groupe causeur, et ses pattes, délicatement posées, une à une, sur les feuilles sèches, semblaient recommander le silence. La sentinelle quadrupède venait sans doute de découvrir quelque chose d'alarmant au désert.

Vernier regarda, et vit, dans le lointain, un long nuage blanc qui sillonnait au vol la plaine. C'était un retour d'Arabes à cheval ; météore vivant, qui disparut bientôt dans les profondeurs de l'horizon du Midi.

Olivier caressait le chien, qui pantelait de joie en regardant son maître ressuscité.

— En voilà une de bonne bête ! dit Vernier ; parlez-moi d'un chien comme ça ! il fait son métier d'éclaireur, mieux qu'un vieux soldat du 63e... Comment l'appelez-vous, votre chien?

— Alban... dit Olivier.

Encore ce nom ! pensa Vernier ; et il fut de nouveau obligé d'apaiser le trouble de son âme.

— Alban, répéta Olivier, c'est un chien que j'ai ramassé à Bone dans la rue, et que j'ai fait inscrire sur le contrôle du régiment... Allons, Alban, va... va... en faction !

Le chien reprit son air grave, et fut s'accroupir derrière sa guérite d'aloès.

— Mais vous ne m'avez pas demandé de quel pays j'étais, moi? dit Olivier... Je suis du Bausset, le plus joli village du Var, et je m'appelle Olivier, comme à peu près tous les gens du Bausset, du Castellet et de Sainte-Anne.

— Mon nom est Ambroise, dit Vernier.

Ils se serrèrent affectueusement les mains, et, comme ils avaient besoin de repos l'un et l'autre, ils s'endormirent sous la garde du fidèle Alban.

Ce sommeil fut très-long, comme on le pense bien ; mais il répara les forces des deux soldats. La sobriété bien connue des paysans provençaux est une vertu fort utile en campagne. Ambroise et Olivier s'applaudirent d'avoir été élevés à une table moins que frugale. L'eau et le pain leur suffisaient, comme aux solitaires du Nil. Quand la nuit abaissa ses ténèbres sur les crêtes du col de Mouara, Vernier reprit son fardeau vivant, le chien se mit à l'avant-garde, et les trois pèlerins continuèrent leur route, avec ce courage qui vient de l'espoir.

Dans cette nuit, le fidèle Alban fit une nouvelle découverte ; il amena un cheval aux deux infortunés soldats. Ce n'était pas, fort heureusement, un cheval arabe ennemi, qui ne se serait pas résigné à servir sous des chrétiens, mais un bonhomme de cheval du train, blessé au pied gauche de derrière, et, tout boiteux qu'il était, pouvant prêter un grand secours à deux fantassins brisés de fatigue. Le chien avait rencontré cet ami au bord d'une source, et se désaltérant, à bride flottante. Les deux animaux, après avoir, sans doute, échangé quelques paroles dans une langue inconnue chez les humains, étaient venus se rallier à l'arrière-garde, composée de deux soldats.

Quand le chien vit ses deux maîtres à cheval, il ne put comprimer une légère exclamation d'orgueil satisfait, bien excusable chez un animal. Aussitôt la caravane se remit en marche, et traversa un ex-pays, très-florissant sous jugurtha ; les vieux débris romains s'y montrent de toutes parts, et attestent le passage d'une civilisation militaire fort puissante. Ambroise et Olivier prêtèrent peu d'attention à ces ruines. Cependant, à la nouvelle aurore, ils trouvèrent un asile dans les décombres d'un château fort, que Siphax avait pris la peine de bâtir pour eux ; et ils donnèrent au cheval, pour étable, le gynécée d'une villa de Scipion l'Africain.

Enfin, après quelques nuits de marche et quelques jours de repos, ils atteignirent le pays de Bou-afra ; et à leur dernière étape, un peu avant le lever du soleil, ils éprouvaient ce saisissement de joie dont parle Xénophon dans sa *Retraite des dix mille* ; ils découvraient la mer. Bone, l'hospitalière, ouvrit ses portes à cette arrière-garde de l'armée de l'héroïque et malheureux Clausel.

Olivier entra tout de suite à l'hôpital, pour y achever sa guérison un peu compromise et retardée par les fatigues de la retraite. Ambroise Vernier attendait avec impatience le retablissement complet de son camarade pour se faire reconnaître comme le vaincu de la fête de saint Alban. La bonne action d'Ambroise avait couru dans la garnison, et ne rencontrait que des éloges ; un jour, à la revue d'inspection, le général lui remit la croix d'honneur. « Voilà, dit le soldat de La Cadière à son ennemi du Bausset, voilà la croix qui commande le pardon des offenses, embrasse-moi et reconnais-moi, je suis Ambroise Vernier et je suis ton ami. »

Olivier poussa un cri, composé de toutes sortes de sentiments, et embrassa méridionalement le bon Ambroise. Le chien, qui n'avait plus d'Arabes à craindre, fit éclater une salve d'aboiements. Peut-être venait-il de comprendre les dernières paroles de ses deux amis, et il applaudissait à cette touchante réconciliation.

MÉRY.

LA NUIT DE NOEL.

Le vent glacé du nord passe sur la demeure,
Et l'horloge de bois sonne la huitième heure...

I.

Marthe reçut du Ciel deux anges, frère et sœur,
L'un appelé René, l'autre appelé Louise.
Son regard, sur leurs fronts glissant comme la brise,
De même qu'un parfum y puisait le bonheur.

Louise avait dix ans; déjà grave et pensive,
Petite femme enfant, c'était l'âme attentive
Qui, le suivant sans cesse, avait fait de René
Un véritable roi de plaisirs couronné.
Il abusait parfois de sa toute-puissance.
Mais du despote au roi si courte est la distance!

Ainsi, loin de la ferme, aux limites du bois,
Ils s'en allaient tous deux, un beau matin, je crois,
Remplissant le grand pré de leurs chansons de fêtes,
Leurs poitrines d'air pur..., leurs poches de noisettes,
Lorsqu'un petit oiseau, tout lustré, tout vermeil,
Qui séchait son plumage aux rayons du soleil,
Vola près de René; rien ne saurait dépeindre
Combien l'enfant brûla du désir de l'atteindre!
Il oublia Louise et les belles fleurs d'or,
Les noisettes du bois, enfin tout son trésor,
Pour l'oiseau qui, fuyant ses petites mains blanches,
S'envola vers le ciel sur les plus hautes branches.
René, dans son regret, vient s'asseoir, éploré,
(Suivant l'oiseau des yeux) sur le gazon du pré.
Contre ce désespoir Louise prend les armes;
Elle appelle René, lui donne sa moisson,
Lui chante en souriant sa plus belle chanson,
Enfin sous deux baisers sèche les grosses larmes,
Et calme la douleur...

Tels ils croissaient unis,
Ces beaux oiseaux du ciel, nés dans les mêmes nids.

II.

Croire au bonheur sans fin, imprudente chimère!
Ainsi qu'un ouragan s'abattit la misère
Sur le toit fortuné; car l'automne, d'abord,
Ne donna ni ses fruits, ni ses beaux raisins d'or.
Toute la saison fut ou pluvieuse ou sombre.
Nul rayon ne venait au travers de cette ombre
Jeter un peu de vie; enfin quand vint l'hiver,
Le froid sur les sillons fit mourir le blé vert.

III.

Un soir, — c'était Noël:.. A travers les campagnes,
L'aquilon descendait du sommet des montagnes.
Autour d'un feu mourant les deux enfants, sans voix,
Écoutaient le bruit sourd de l'horloge de bois.

Comme le temps, mon Dieu! change vite les choses!
Hélas! ce n'était plus ces deux chérubins roses
Que naguère on voyait, le long du vert chemin,
Mêler leurs cheveux blonds et se donner la main.
Leur visage avait pris la teinte maladive
Qui s'empare des fleurs quand leur déclin arrive.
Dieu paraissait vouloir rendre pour tous les deux
Communes les douleurs, comme autrefois les jeux.
L'un sur l'autre appuyés, et, comme aux jours de fêtes,
Entrelaçant leurs bras et rapprochant leurs têtes,
Le frère, pâle ainsi qu'un beau lis arraché,
Sur le sein de sa sœur avait le front penché.

Le vent glacé du nord passa sur la demeure
Et l'horloge de bois sonna la neuvième heure.

IV.

Où donc est notre mère? a murmuré René,
En la cherchant partout d'un regard étonné.
C'est l'heure du repas: réponds, ma sœur, sois franche,
As-tu de ce bon pain, ce pain de couleur blanche,
Ce beau pain de Noël? Ils ne viennent donc plus,
Les anges messagers du bel enfant Jésus,
En apporter du ciel?...

... Soudain la lourde porte
S'ouvre, et puis une femme, ou plutôt une morte
Que la neige couvrait comme d'un linceul blanc,
Marche vers le foyer d'un pas faible et tremblant.

V.

Marthe était jeune encor, mais souvent peu d'années,
Quelques mois de chagrins, de sombre désespoir,
Font que la beauté même est pâle avant le soir...
Comme avant le couchant on voit les fleurs fanées.

Elle avait tant souffert en les voyant souffrir
Que tout autre à sa place eût fait vœu de mourir.

Mais il est de ces cœurs (surtout des cœurs de mère),
Qui portent deux fardeaux sans plainte, sans colère,
Vases de charité, tabernacles de pleurs,
Anges en qui Dieu joint, de même que deux ailes,
Pour remonter plus vite aux cimes éternelles,
Les douleurs du prochain à leurs propres douleurs.

VI.

Pauvre Marthe, elle avait, en un jour de misère,
Vu passer pour toujours aux mains d'une étrangère
Son grand lit de noyer si luisant et si beau.
Au foyer, disait-elle, on dort bien sur la pierre!...
Mais elle avait pourtant conservé le berceau!

Pour ces dépouillements qu'il fallut de courage!
La veille il en fallut encore davantage
Pour donner à son cœur l'effroyable pouvoir
D'arracher à ses doigts l'anneau de fiancée,
Et contre ce rayon d'une gloire passée,
De rapporter du pain pour le repas du soir!

C'est la nuit de Noël, la nuit mystérieuse,
Dont les bergers ont vu la clarté radieuse,
Où les anges du ciel apportent des cadeaux
A leurs frères couchés dans les petits berceaux.

Marthe n'avait plus rien; autrefois, chaque année,
Ses enfants attendaient l'époque fortunée.
Mais aujourd'hui, Seigneur, ne douteront-ils pas
Que vos anges bénis descendent ici-bas?

Le vent glacé du nord passa sur la demeure,
Et l'horloge de bois sonna la dixième heure.

VII.

— Voici du pain, dit Marthe, enfants ; il est bien tard,
Vous avez dû souffrir d'un aussi long retard.
C'est la nuit de Noël, pour vous les petits anges
M'ont donné ce pain blanc, ce beau pain sans mélanges...

VIII.

Bientôt il ne resta, de toute sa beauté,
Qu'un seul bien, désormais inutile parure. —
Elle vendit pour eux, dernière charité,
Ce bien qui lui restait..., sa belle chevelure !

Enfin elle voulut, ainsi que tous les jours,
Les embrasser un soir, réciter la prière...
Mais tombant de fatigue et de froid..., sa paupière
Sans force et sans clarté se ferma pour toujours...

IX.

— Elle dort, dit Louise ; aussi, nous, dormons, frère ;
Mais avant prions Dieu ! Tu le sais, notre mère
Nous apprit qu'à nulle heure, et que dans aucun lieu,
Il ne faut se coucher sans avoir prié Dieu.

Le vent glacé du nord passa sur la demeure,
Et l'horloge de bois sonna la douzième heure.

ARTHUR JOUBERT.

LA MAIN BÉNIE.

(D'après la légende allemande *Die gesegnete Hand*, par Henrich Paris.)

Sur le penchant d'un val plein d'ombre et de fraîcheur,
Qui forme un pli secret au giron des montagnes,
S'élève un toit souvent béni du voyageur
Quand le torrent se creuse un lit dans les campagnes,

Ou, lorsqu'amoncelée autour d'un roc mouvant,
L'avalanche, en grondant, sur ses flancs se balance,
Roule... et sur le hameau qu'elle engloutit vivant
Pour cacher ses fureurs, jette un linceul immense.

Une femme et son fils habitaient en ce lieu.
L'enfant avec le ciel s'entretenait sans cesse ;
Il honorait les saints, et, comme une caresse,
Sa prière montait vers le trône de Dieu.

Mais la Vierge touchait surtout sa foi naïve.
Un jour, de la cabane il s'éloigne en secret...
La Vierge de l'église est si belle !... Il arrive...
C'était pour mieux prier, cependant il pleurait.

La mère, ignorant tout, s'inquiète, l'appelle,
Cent fois le redemande à son foyer désert...
Oh ! reviens, cher enfant ! reviens à moi, dit-elle...
Et, jouet de l'écho, sa plainte au loin se perd.

Je ne sais quel instinct vers l'église la guide...
Pâle, elle entre en faisant le signe de la croix...
Elle aperçoit l'enfant à genoux, l'œil humide,
Et le reproche amer expire dans sa voix.

« Je priais, lui dit-il, et voilà que Marie
Vers moi s'est inclinée... Elle a béni ma main !
Les bois, les eaux, le ciel, les fleurs de la prairie,
Tout me parle et m'émeut... Je me sens peintre enfin ! »

Et depuis ce saint jour, la lumière divine
Autour de son pinceau, fidèle, a rayonné...

— Aujourd'hui, l'Art dément sa céleste origine ;
Il mendie en montrant son front découronné.

CHOPIN.

A MA SOEUR.

Dors en paix, maintenant, à l'ombre du feuillage ;
Le sommeil de la mort a son réveil au ciel ;
Dors en paix, pauvre sœur, après ce dur voyage,
Où la soif de ton cœur ne trouva que du fiel.

Dors en paix dans ta nuit, jusqu'à la grande aurore,
Au bruit vague et plaintif du changeant aquilon,
Au chant de quelque enfant, insoucieux encore,
Qui voudra, sur ta tombe, atteindre un papillon.

Tu reverras l'enfant de ta dernière année,
Ton pauvre dernier né, que j'embrassai trop peu...
Car la mort vous a pris dans la même journée,
Craignant de désunir ce qu'avait uni Dieu !

Et tu ne laissas rien dans la vallée amère,
Rien de toi, qu'un enfant, maintenant parmi nous ;
En nous voyant pleurer, il pleure aussi sa mère,
Et devinant un ange, il la prie à genoux.

Oh ! que pour toi la vie en douleurs fut féconde !
Tu méritais si bien un avenir plus beau !...
Mais Dieu fit une erreur en t'envoyant au monde...
Dors ! la porte du ciel, hélas ! c'est le tombeau.

Adieu donc, fille pure ; adieu, sœur, adieu, mère,
Toi, dont les tristes jours devaient couler si doux !...
Toi, pour qui le bonheur ne fut qu'une chimère,
Vois nos pleurs, vois nos cœurs, sois heureuse, attends-nous.

ÉDOUARD PLOUVIER.

DE LA DÉMOCRATIE, DE LA MONARCHIE

ET DU GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL.

L'ours escamoteur.

Est-ce à dire qu'on ne puisse devenir un habile politique parce qu'on a toujours flâné avec des bêtes, au Jardin des Plantes; qu'on a passé une partie de sa vie à la Ménagerie, regardant, écoutant, admirant, depuis la chaire occupée par l'aide naturaliste (bien surpris lui-même de s'y voir) jusqu'à la cage habitée par le singe prétentieux et grimacier, ou par l'ours pédant et lourd?

Est-ce à dire qu'on se serait identifié à cette animalité au point de n'être plus capable de rien, pas même d'être un législateur votant du bonnet? Est-ce à dire que, parce que j'ai étudié la constitution d'une république inter-monarchique comme celle du Jardin des Plantes (constitution dont les douze présidents périodiques se moquent comme de Colin-Tampon, si jamais ils se sont donné la peine de la lire, ce dont je doute), est-ce à dire que mon esprit se soit paralysé au point de ne pas savoir, dans une loi proposée, faire la part du lion, celles du renard, du singe et de l'ours? Voilà cependant ce qu'il faudrait que je crusse de ma très-humble personne, si je m'en rapportais à mes nobles ou honorables amis politiques!! mais je ne m'en rapporte pas tout à fait à leur décision.

D'un autre côté, et cette opinion me paraît toucher le but de plus près, je serais un parfait ignorant si vous consultiez mes savants et charitables amis les naturalistes, surtout ceux qui ont une position scientifique dans le cercle très-étroit de leurs admirateurs intimes; ceux qui ont servi si gracieusement le verre d'eau sucrée à un professeur, leur prédécesseur, lorsque, par un pur effet du hasard, ce dernier daignait paraître à son cours un peu plus souvent qu'on ne le fait aujourd'hui; ceux qui font de si beaux mémoires que je ne lirai plus... Je me trompe: que je ne lirai pas; car, grâce au ciel, je ne les ai jamais plus lus que n'a fait le public; demandez plutôt à ce pauvre Roret, qui a été éditeur des Annales pendant un an. C'était un beau dévouement de sa part, et il sait ce qu'il lui en a coûté, le cher homme!

Et cependant, je ne peux pas rester toujours oisif, les deux mains dans mes poches, les deux pieds sur mes chenets, et, le corps renversé sur mon fauteuil, à regarder voler les mouches; d'autant plus que ma bonne et jolie sœur Jenny, qui sait parfaitement faire les honneurs de son salon, prétend que ce n'est pas là une position dans le monde.

Ma foi, toute réflexion faite, je renonce au métier de naturaliste, qui ne me mène à rien, pour me lancer dans la haute carrière politique. Là, on ne pourra pas me dire que je suis un ignorant, car je paye un peu plus que le cens des éligibles, ce qui prouve irrétorquablement, la Charte à la main, que j'ai un peu plus de capacité qu'il n'en faut pour être député. Aux prochaines élections je me mets sur les rangs, et comme, pour plus de certitude, je me proposerai dans tous les départements de la France, je prie d'avance MM. les abonnés du *Musée des Familles* de me réserver leur voix. Selon l'usage établi dans la candidature, depuis l'honorable épicier jusqu'à l'honorable marquis, je dois donner gratis, à mes futurs commettants, des chemins de fer, des routes, des canaux, des ponts, des rivières, et l'Océan tout entier, avec ports et marées s'ils y tiennent; ceci est aisé, et je le leur promets, parole d'honneur. Il faut encore que je leur fasse ma profession de foi politique et que je leur présente un échantillon de mes études législatives. Là-dessus, je vais m'exécuter de bonne grâce, mais non pas en copiant bêtement un des deux ou trois cents fou-modèles que j'ai dans mes mains, car je veux que mon humble supplique paraisse aussi pittoresque que ma politique. Ainsi donc :

Vous vous souvenez, pour peu que vous ayez lu mes insectes musiciens, que M. Gobemouche, maître d'école dans le village où je suis né, a fait mon éducation scientifique d'une singulière manière, ce qui me force aujourd'hui à me jeter dans la diplomatie. Quand venait l'heure de l'étude, et qu'il me fallait ouvrir un classique grec ou latin, que, selon l'usage des colléges, nous ne comprenions ni mon maître ni moi, le bonhomme se mettait à bâiller à se démettre la mâchoire : je bâillais par sympathie, et c'est ce qui a commencé à me faire croire au magnétisme animal.

— Petit, me disait-il, prenons nos filets à papillons, nos boîtes et nos épingles, et partons.

Une demi-heure après, nous parcourions d'un pied léger les bois, les prés, les vallées et les montagnes. Nous étudiions, nous admirions les lois merveilleuses de la nature. Nous observions avec une patience admirable la couleuvre à collier se glissant doucement sous les glaïeuls des marais pour saisir à l'improviste la criarde grenouille; le loir amassant pour l'hiver ses inutiles provisions de faînes et de noisettes; le milan, à la queue fourchue, planant près des nuages pour épier la perdrix ou la poule d'eau; la guêpe bâtissant avec ardeur sa maison de papier gris; la truite, aux couleurs nacrées et brillantes, s'élançant de la nappe jaillissante d'une cascade pour saisir dans les airs la libellule, demoiselle au mince corsage; le lézard vert piqueté des bois, chauffant sa gorge écailleuse aux rayons du soleil; la forficule, la punaise du bouleau, la mygale maçonne, le scorpion même, et jusqu'à la vipère, conduisant et soignant leurs petits comme une poule pourrait le faire, et leur prodiguant tous les trésors de la tendresse maternelle. Nous prenions note de ces observations, et c'est à ces notes que mes lecteurs doivent la plus grande partie de mes racontances.

— Vois-tu, petit, me disait le bon Gobemouche quand nous étions grimpés sur les plus hauts rocs de nos montagnes, et que nous contemplions les noires forêts de sapins, les champs de blés ondoyants, et les vastes prairies s'étendant à nos pieds comme d'immenses tapis verts limités par l'horizon et brodés en écharpe par les torrents et les rivières d'un bleu argenté : vois-tu, petit, c'est là, dans le grand livre de la nature, qu'il faut étudier si jamais la folle idée de devenir un savant te passe par la tête, et non dans de stériles bouquins ou dans les allées sablées du Jardin des Plantes. Ne va pas, surtout, disséquer la science, te perdre dans de stupides détails de nomenclature et de classification, rétrécir ton esprit et lui faire perdre la faculté de généraliser : la vraie science de la nature n'est pas plus là que le doigt de Dieu.

— La vraie science, maître?

— Oui, mon ami; car, ainsi que l'a dit Herschel, qu'on ne comprend ni ne lit en France, la vraie science n'est rien autre chose que la connaissance de la vérité. Les auteurs, après avoir suicidé l'histoire naturelle à coups de scalpel, après l'avoir matérialisée et arrachée à la philosophie, se sont aperçus trop tard qu'ils l'avaient non-seulement tuée, désutilisée (sois plus indulgent que l'Académie et passe-moi ce mot), mais encore privée de sa partie la plus attrayante. Ils ont oublié l'âme pour étudier le corps; ils ont oublié le monarque pour étudier les matériaux de son palais. Ce qu'ils firent de la science devint une chose sans but, n'offrant plus qu'une synonymie stérile et sans intérêt. C'est alors qu'ils imaginèrent de donner à la classification une importance d'emprunt, qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir devant la nature, qui sans cesse leur donne de honteux démentis. Ils ne virent dans la page la plus sublime de la création que de l'anatomie comparée; puis, avec une naïveté idiote, ou au moins fort naïve, ils proclamèrent que tout ce qui n'était ni nomenclature ni classification était du *roman*, sans se douter probablement qu'ils reléguaient ainsi l'immortel Buffon, leur maître à tous, parmi les romanciers !!

Si tu veux embarrasser nos savants, demande-leur quel est le but qu'ils se proposent d'atteindre en étudiant les sciences naturelles; le plus grand nombre n'en sait rien, et les autres, qui n'en savent guère plus, te répondront par une phrase du maître : « Le but et la perfection de la science, a dit G. Cuvier, seront atteints quand on aura trouvé la classification naturelle. »

— Quoi! le maître a dit cette pauvreté?

— Le maître a dit ça, petit; et nous l'avons cru, et nous avions deux professeurs philosophes, quoique d'une philosophie diamétralement opposée, E. Geoffroy et de Blainville. Quant à moi, je t'avoue que si j'ai suivi l'école de Cuvier, c'est parce que je trouvais plus facile de disséquer que de penser; et puis, le maître était conseiller d'État, et... je ne savais pas ce qui pouvait m'arriver!! pour preuve, c'est lui qui m'a envoyé maître d'école à Alger.

A propos d'Alger, il faut que je te raconte une chose. Un jour, dans la plaine de la Taffna, je m'occupais à classer dans mes boîtes les beaux insectes que j'avais recueillis dans une expédition entomologique. Ali, jeune marabout de dix-sept ans, et passant déjà pour un saint, observait mon travail avec une attention sérieuse, d'autant plus remarquable, que les autres Arabes me regardaient comme un fou et me riaient au nez quand ils me voyaient courir après les mouches et les papillons. Enchanté de trouver dans ce pays barbare un homme qui paraissait me comprendre, je lui demandai s'il avait lu G. Cuvier, et s'il avait quelques renseignements à me donner sur la méthode naturelle.

— Je ne sais pas plus ce qu'est G. Cuvier que ta méthode naturelle, me répondit-il, mais je sais ce que tu cherches.

—Bah! si vous n'avez pas lu G. Cuvier, c'est impossible!

— Tu étudies les plus petits rouages de l'immense machine de l'univers, afin de remonter, d'engrenage en engrenage, jusqu'à la contemplation du grand ressort qui est l'éternel moteur de tout ce qui existe (1).

(1) Bonnet, ce savant estimable qui nous a laissé de si précieuses observations sur les mœurs des insectes, dit : « L'observateur de la nature doit se proposer dans ses recherches de perfectionner ses

Je t'avoue, petit, que je fus saisi d'étonnement à cette réponse qui me donna beaucoup à réfléchir. Il me vint alors dans l'idée que, si le maître eût pensé comme le marabout, la science eût pu prendre une route meilleure, et que la connaissance des mœurs des animaux eût été, dans ce cas, de quelque utilité. Quant à présent, cette émanation de la Divinité, cette part d'instinct et d'intelligence dévolue d'une manière si admirable à chaque espèce pour satisfaire ses besoins, régler ses habitudes et lui créer des mœurs, les méthodistes, conséquents avec eux-mêmes, n'en tiennent aucun compte. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'œuvre de la création, ils ne le croient pas digne de tenir la plus petite place dans leurs systèmes ni dans leurs ouvrages ; ce qu'ils ne peuvent saisir avec le scalpel et leurs pinces de dissection, ils le repoussent et le dédaignent. Eh bien, petit, si tu veux me croire, ne fais pas comme eux, et pense quelquefois à ce qu'a dit Ali.

— Maître, je suivrai vos avis, s'il plaît à Dieu ; mais, permettez : il me semble que vous-même n'avez pas marché bien rigoureusement dans la voie que vous venez de tracer, et que vous êtes passablement encroûté dans la méthode et la nomenclature?

— Que veux-tu, mon enfant ! j'ai été forcé de faire comme les autres, faute de pouvoir faire mieux. Il faut, pour étudier à la manière du marabout, voir un peu plus loin que son nez, surtout quand on l'a court ; il faut une certaine intelligence dont peu d'hommes sont doués ; il faut encore savoir observer, penser et écrire, ce qui n'est pas aisé, tandis que pour décrire, nommer et classer, la médiocrité la plus mince se trouve à l'aise et nage en pleine eau, et voilà comment les collectionneurs et les empailleurs sont devenus des savants... comme moi.

Ainsi me parla Gobemouche, et je partage tout à fait ses opinions.

Or, j'ai eu tout comme un autre mes rêves de gloire et d'ambition scientifique. Alors je voulus essayer de mettre dans mes écrits un peu de philosophie, un peu de pensées, un peu de logique, un peu de critique, un peu de grammaire, un peu de style, un peu d'intérêt dramatique, enfin, l'*utile dulci*, comme dirait un cuistre. Je ne sais trop quel gâchis j'ai fait de tout cela, mais, ce que je sais bien, c'est que ces innovations hardies m'ont perdu. O ciel ! j'en frémis encore quand j'y pense ! Tous les écrivassiers zoologistes, botanistes, géologues, coureurs de fauteuils, de chaires, de pensions et de rubans, lancèrent à la fois leur foudroyant anathème sur mon pauvre individu ; à l'unanimité des voix je fus déclaré linnéiste, buffoniste, philosophiste, fétichiste, déiste, matérialiste, ignorantiste, rétrogradatiste, etc., etc. Il ne me resta, pour fiche de consolation, que l'approbation du public instruit, celle de quelques savants qui n'ont jamais balayé les greniers ni ratissé les allées du Jardin des Plantes, et celle, je crois, de soixante mille lecteurs du *Musée des Familles*, mes futurs commettants. Ma position, comme vous le voyez, est devenue intolérable, et, je le répète, voilà pourquoi je me lance dans une nouvelle carrière, celle de la haute politique, pour arriver à la Chambre basse.

Maintenant que je vous ai dévoilé mes opinions politiques avec toute la candeur et la bonhomie dont je suis capable, il vous est aisé, pour peu que vous soyez sorcier, de deviner si je me placerai à droite, au centre ou à gauche, à la Chambre des députés, quand vous m'aurez honoré de vos suffrages.

Il me reste à vous donner, de la même manière, un échantillon de mes études politiques, diplomatiques et gouvernementales, et c'est ce que je vais faire sans autre préambule.

1° *De la démocratie.* On appelle république démocratique pure ou farouche, celle dans laquelle tous les individus, sans aucune exception, s'attribuent la même importance, se croient le même mérite, veulent jouir des mêmes droits et surtout des mêmes revenus. En vivant en société, ils n'obéissent qu'à un aveugle instinct ; ils n'exécutent aucun travail en commun, et les individus, d'un égoïsme révoltant, ne se prêtent aucuns secours mutuels. Ces agrégations de population, vivant dans une complète anarchie et chacun pour soi, ne peuvent avoir une longue durée, et c'est ce que l'histoire va nous démontrer.

Si, par une belle soirée d'été, vous vous promenez sur les bords fleuris d'une rivière aux eaux tranquilles, ou à l'ombre humide des bois, un bourdonnement sauvage vous avertira bientôt que vous approchez d'une société démocratique, composée de quelques millions de culicides, dont le vol capricieux ressemble à une danse fantastique. Ces insectes sont tous nés dans la localité et ne s'en éloignent jamais : ils sont donc patriotes ; mais toute leur vertu civique se borne là. L'égoïsme et l'indépendance de leur caractère font qu'ils ne veulent reconnaître aucune hiérarchie, ni de talents, ni de naissance, ni même de fortune, et c'est cette dernière qui les taquine le plus ; d'où il résulte que leur société est sans gouvernement, et qu'ils n'exécutent aucuns travaux en commun. Qu'en arrive-t-il? Lorsque les froids de l'automne se font sentir, ils n'ont point de logement pour s'abriter, point de provisions pour se nourrir, point d'amis pour les secourir ou les protéger. Alors ils deviennent odieusement sanguinaires, ils vont même jusqu'à se dévorer entre eux, et ils finissent par périr misérablement. Ainsi finissent toutes les républiques démocratiques, à moins qu'un grand législateur ne s'empare du pouvoir, et, d'une main de fer, ne courbe toutes ces têtes, plus remplies de vanité que de cervelle, sous le joug des lois et de la civilisation ; mais les culicides n'ont encore point eu de législateur. Et cependant ne vous imaginez pas que ces féroces républicains manquent absolument d'intelligence ; ils en ont, mais seulement ils sont ignorants, au point que je n'en ai pas vu un seul qui se soit abonné ni au *National*, ni aux *Débats*, ni à la *France*, ni au *Courrier*, ce qui prouve bien évidemment qu'ils manquent de cette drôlerie souple comme un gant, et que nos journalistes à cinquante centimes la ligne nomment *les principes*.

Et pour preuve que les culicides, que je nommerais simplement les cousins, si j'avais pu me décrasser tout d'un coup de mon ancienne croûte de savantisme, pour vous prouver, dis-je, qu'ils ne manquent pas d'intelligence, voici un fait que je vais vous dire.

Les culicides appartiennent au douzième ordre des insectes, c'est-à-dire aux diptères, qui n'ont jamais que deux ailes. Ils ont une trompe avancée, longue, terminée par deux lèvres. Cette trompe renferme un suçoir composé de six soies écailleuses, ou plutôt de six petits dards qu'ils enfoncent dans les veines de leurs victimes, à travers la peau, pour leur sucer le sang. Leurs palpes sont droits, de cinq articles ; leurs antennes plumeuses dans les mâles, poilues dans les femelles ; leurs yeux sont contigus, lunulés, sans ocelles ; leurs ailes sont couchées, à nervures couvertes d'écailles.

Les larves des cousins vivent dans l'eau. A l'époque de

sentiments d'amour et de respect pour la Divinité, par une connaissance plus approfondie de ses merveilleux ouvrages ! »

Mais qu'est-ce qu'un savant comme Bonnet en comparaison d'un homme qui a acquis une collection de quinze ou vingt mille coléoptères, et la science, au prix de cinq à six mille francs ?

leur dernière métamorphose, elles s'élèvent à la surface, et la peau de leur dos se fend et livre passage à l'insecte parfait qui y était comme emmaillotté. Il en sort, mais ne pouvant étendre encore ses ailes molles et plissées, il serait bientôt noyé dans l'élément qui lui servait jusque-là de demeure, s'il ne trouvait une ressource dans son intelligence. Il a donc soin, en sortant de sa vieille peau de nymphe, d'en écarter l'ouverture avec ses pattes, d'en relever les bords, d'en étendre les anneaux, de manière à en former un véritable canot, absolument semblable à la nacelle que les Esquimaux construisent avec des peaux de phoques. Là, sur sa pirogue en miniature, il étend à l'aise ses ailes et ses antennes, les dessèche et les raffermit aux douces influences de l'air, et vogue tranquillement au gré des zéphyrs jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force pour s'élever dans les airs.

N° 2. Le cousin.

La femelle, lorsqu'elle veut pondre, développe aussi un grand esprit de prévision, et ce genre d'intelligence-là n'est pas très-commun dans les républicains de l'espèce humaine. Elle sait parfaitement ce qui convient à ses enfants, et, en cela, elle est bien supérieure à la femme de mon bottier qui a fait apprendre à sa fille la peinture, le piano et la polka; aussi, Dieu sait ce que deviendra la pauvre enfant quand il lui faudra vendre des embochoirs de bottes, ou des cornets de poivre. La femelle du cousin sait donc parfaitement que l'eau est une condition d'existence pour sa naissante postérité, mais elle sait aussi que l'élément perfide, qui doit nourrir ses enfants, les engloutirait infailliblement et à tout jamais, si elle les y lançait sans précaution. Voici comment elle agit. Elle se place d'abord sur un corps léger et flottant, puis elle dépose à la surface de l'onde un œuf qu'elle soutient avec ses longues pattes pour l'empêcher d'être submergé. Elle en dépose un second qu'elle agglutine au premier; puis un troisième, un quatrième, etc., qu'elle colle tous les uns contre les autres au moyen d'une liqueur gommo-résineuse qui se durcit par le contact de l'eau. Elle ajuste cette petite masse d'œufs de manière à donner au tout la forme très-régulière d'un léger bateau qui flotte très-aisément à la surface, et dont les proportions sont tellement bien calculées, qu'il est presque impossible de lui faire faire naufrage.

Ce n'est pas tout. Chaque œuf, beaucoup moins gros que la tête de la plus fine épingle, affecte la forme d'un ovale un peu allongé. Il est percé, à son gros bout, d'un trou par où doit sortir le petit, et cette ouverture n'est bouchée que par un très-mince couvercle qui n'y est que légèrement collé. Si, lors de l'éclosion, la petite larve se trouvait dans le bateau, vous concevez qu'elle aurait beaucoup de peine à en sortir et qu'elle serait bientôt tuée et desséchée par le moindre rayon de soleil. La mère a prévu cela : elle a placé l'œuf de manière à ce que le couvercle se trouve sous le bateau et non en dedans; il en résulte que la petite larve, aussitôt qu'elle l'a ouvert en le poussant avec sa tête, tombe dans son élément par son propre poids.

Du reste, la famille des culicides renferme trois genres européens, tous fort incommodes par leurs piqûres et par le bourdonnement inquiétant qu'ils font entendre pendant la nuit; ce sont les ædes (*ædes*, Meig.), les anophèles (*anopheles*, Meig.) et les cousins (*culex*, Lin). Parmi ces derniers, le cousin ordinaire (*culex pipiens*, Lin.) est le plus commun et le plus désagréable.

Dans les chenilles du papillon archélaüs (*papilio archelaus*, Stoll.), qui se trouve au Brésil et à la Guyane, la démocratie est un peu moins farouche, et l'on commence à apercevoir les traces d'un gouvernement, ou plutôt d'une entente cordiale entre tous les individus. « La femelle de ce papillon, dit M. Lacordaire, pond ses œufs sur le citronnier commun et les disperse sur les feuilles. Aussitôt que les jeunes chenilles éclosent, elles se réunissent toutes sur une feuille et s'y tiennent en repos pendant le jour, ne se mettant en mouvement pour manger que la nuit. Toutes sont placées côte à côte, en colonne serrée et la tête dirigée dans le même sens. Si l'on en touche une, elle agite aussitôt la partie antérieure de son corps, et toutes les autres l'imitent à l'instant. » Ce que c'est pourtant que de voyager! Si M. Lacordaire n'avait pas été à la Guyane observer l'archélaüs, et moi, si je n'avais voyagé au bois de Boulogne, pour observer dix à douze espèces de chenilles processionnaires, qui font absolument la même manœuvre, nous n'aurions probablement connu ce fait ni l'un ni l'autre.

Vous voyez donc que dans ces animaux une première vertu civique commence à se montrer : c'est une sorte de coalition nationale qui les porte à se défendre mutuellement. Ce que M. Lacordaire ne dit pas, c'est que cette vertu sur laquelle repose la base de toutes les sociétés, cette vertu que les Romains récompensaient par une couronne de chêne, n'existe chez le peuple chenille que lorsqu'il est pauvre et couvert de la livrée terne de la misère. Beaucoup d'individus périssent en cet état, soit par l'intempérie des saisons, soit par le bec des fauvettes, soit, hélas, par la faim. Mais quelques-uns, qui ont su avec adresse s'emparer de la nourriture destinée à leurs voisins, s'engraissent, se décrassent, se métamorphosent, s'enrichissent de belles ailes brillantes d'or, de nacre, d'azur et des plus fines broderies. Alors ils s'éloignent du peuple d'où ils sont sortis par hasard ou par adresse, du peuple qu'ils méprisent et qui le leur rend bien, et ils s'élancent dans une atmosphère élevée, pour étaler au grand jour leur richesse et leur orgueil. Ils étaient déjà égoïstes, ils deviennent lâches. Bientôt une nouvelle révolution (révolution de température, bien entendu), vient les surprendre au milieu de leurs succès; ils périssent misérablement, et leur postérité retombe dans la classe boueuse du peuple d'où ils étaient sortis.

Je pourrais encore vous montrer, au bois de Boulogne, l'exemple d'une démocratie un peu plus avancée dans la science gouvernementale : voyez les processionnaires du chêne. Ces chenilles savent se construire une ville commune, et établir des routes de communication pour parcourir tout le territoire de la république jusqu'à ses dernières limites. Ces routes ne sont pas des chemins de fer, comme chez nous, mais des chemins de soie. Elles vivent en société de sept à huit cents individus, qui ne doivent se séparer que sous la forme de papillons. Elles restent dans leur nid pendant le jour, et ne sortent guère qu'au coucher du soleil pour chercher leur nourriture ou aller s'établir ailleurs, et la marche se fait dans un ordre singulier. Au mo-

ment où elles sortent de leur habitation, une chenille va en avant, et les autres la suivent à la file en formant une espèce de cordon. La première, ou le chef, est toujours seule, car dans les démocraties, la prérogative du commandement est de se présenter le premier au danger, ce qui n'est pas du tout de même dans les gouvernements monarchiques des termès et des abeilles. Les autres, qui suivent leur capitaine, sont quelquefois au nombre de deux, trois, quatre de front, et observent un alignement si parfait que la tête de l'une ne dépasse pas celle de l'autre. Quand le chef s'arrête, l'armée qui le suit cesse d'avancer et attend, pour se remettre en route, que le général en ait donné l'ordre ou au moins l'exemple. Arrivée dans le lieu du pillage, l'armée dévore les feuilles de l'arbre ou de la branche dont elle a fait la conquête, mais sans trop se disséminer, car, au moment du départ, il faut que chacun soit prêt à reprendre son rang. Lorsque le soleil levant indique l'heure de la retraite, l'armée se met en marche dans le même ordre où elle est venue, et elle regagne sa capitale, ou plutôt sa forteresse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas fortifiée tout à fait selon le système des fortifications de Paris, elle est néanmoins parfaitement défendue par des murs de soie, hérissés d'épines, très-fines, très-aiguës, et dont les piqûres presque imperceptibles, sont douloureuses comme celles de l'ortie. Ces dards acérés ne sont pourtant rien autre chose que les poils que les chenilles perdent à chaque mue. Ils se dessèchent, se brisent, se réduisent en très-petits fragments si aigus, qu'ils s'attachent aux mains et au visage des personnes assez malavisées pour toucher aux tentes des chenilles. Que voulez-vous? ceci est une des mille preuves qu'il ne faut pas se frotter aux institutions républicaines, et que plusieurs sycophantes (1) s'en sont fort mal trouvés.

Jusque-là, ainsi que je l'ai dit, les processionnaires ont eu des mœurs pures et sévères, un costume terne et modeste, une vie frugale et laborieuse. Mais tout à coup arrive une révolution étonnante ; ces farouches citoyens se renferment dans leurs tentes pour s'abandonner au repos, se livrer à la mollesse, et se préparer honteusement aux plaisirs du luxe. Ils se dépouillent de leur parure modeste et de leurs habitudes rigides, par une métamorphose inexplicable, même pour les naturalistes, ils revêtent un costume aussi riche que brillant ; affectant une allure légère et capricieuse, ils voltigent de fleur en fleur, de prairie en prairie pour chercher une nouvelle vie de plaisir, de dissipation et de vanité individuelle. C'en est fait : la richesse et l'égoïsme les ont corrompus ; ils périssent isolément, et leur république, comme celles d'Athènes et de Lacédémone, n'existe plus que dans l'histoire.

N° 5. — Des guêpes cartonnières travaillant à un nid. Un autre nid coupé en deux.

Vous le savez, c'est en Amérique qu'il faut aujourd'hui aller étudier les institutions républicaines ; c'est aussi là que je vais vous conduire.

Voici, suspendu à une branche d'arbre, dans une forêt de la Guyane, un objet singulier, qu'une modiste de Paris prendrait pour un joli carton à serrer les joujoux puérils que l'on appelle modes. C'est en effet une boîte d'une belle couleur jaunâtre pâle, marbrée de brun, bien polie, bien brillante, et dont le carton n'a pas moins d'une demi-ligne d'épaisseur. Cette boîte, suspendue par un pédoncule fistuleux, affecte la forme d'un cône tronqué par le bas, ou plutôt celle d'une cloche dont l'ouverture serait fermée par un opercule ayant la figure d'un bonnet chinois, c'est-à-dire celle d'un cône renversé, très-court et très-évasé à la base. Ce couvercle est soudé aux parois de l'ouverture de la cloche, et ne laisse apercevoir qu'un très-petit trou au milieu, placé absolument comme l'œil d'une poire. Un badaud parisien, comme moi, par exemple, pourrait faire une autre erreur qu'une modiste, et prendre cela pour un fruit fort extraordinaire, très-curieux, comme une courge congourde ; mais si pour le cueillir il allait tendre vers lui une main imprudente, il apprendrait à ses dépens, et d'une manière cruelle, qu'il ne faut pas, ainsi que je l'ai dit

(1) *Calosoma sycophanta*, Latr. Ce magnifique insecte appartient à l'ordre des coléoptères et à la famille des carabiques. Il est long de près d'un pouce et demi, il reflète les couleurs métalliques les plus brillantes. C'est l'ennemi né de toutes les chenilles, et particulièrement des processionnaires.

plus haut, aller taquiner une république, à moins qu'on ne soit assez habile ou assez fort pour l'écraser d'un seul coup.

En effet, cette boîte de carton n'est rien autre chose que la capitale d'une république de polistes (*epipone chartaria*, Boit., *vespa nidulans*, Fab.; *polistes nidulans*, Latreille), et ces sortes de guêpes sont armées d'aiguillons bien autrement acérés et poignants que les guêpes de M. Alphonse Karr. Pour peu que vous menaciez leur liberté, que vous les tyrannisiez, elles s'élancent de leur fortification en poussant de bourdonnantes clameurs ; elles vous entourent par centaines, vous harcèlent de toute part, vous criblent de blessures envenimées, et vous chassent hors des limites de leurs États, comme les Syracusains firent de Denys qui, de tyran, se fit ignorantin, afin de conserver au moins l'ombre grotesque de la tyrannie. Après avoir battu en retraite au plus vite, il ne vous reste plus qu'à vous bassiner les mains et la figure avec de l'eau dans laquelle vous aurez jeté quelques gouttes d'alcali, et vous vous regarderez comme fort heureux si vous en êtes quitte pour avoir pendant quelques jours une fièvre assez violente, les yeux bouffis, les joues gonflées à la manière de Borée, et les mains enflées comme des pieds d'éléphant (1). Les républicains polistes ne sortent jamais sans armes; comme les *bravi* d'Italie, ils portent un stylet caché qui leur sert à frapper leurs victimes; la blessure en est d'autant plus cruelle que l'arme est empoisonnée, et que souvent ils la laissent dans la plaie.

Ils ne vivent pas, comme les abeilles, sous les lois d'une reine; leur gouvernement est tout à fait démocratique, et leur devise est *liberté ou la mort;* et voilà justement pourquoi ils ont des esclaves qui les servent et travaillent pour eux.

— Comment, me direz-vous, des démocrates avoir des esclaves !

— Cela vous étonne? il n'y a pourtant guère de quoi. Ne savez-vous pas qu'il n'y a jamais eu de république sans esclavage ? Ah ! dame ! la liberté est une si bonne chose, que tout le monde la veut... pour soi, mais pour soi seulement. Regardez les républiques de Sparte, d'Athènes, et de toute l'antique Grèce : les citoyens, trop dédaigneux pour travailler par leurs mains, faisaient travailler pour eux des esclaves, et, de temps à autre, à de certains jours fixés, ils s'amusaient à les chasser et les tuer comme des bêtes fauves, pour s'entretenir la main. Par qui étaient servis les fiers citoyens romains? par des esclaves; mais il y a cette différence entre eux et les Lacédémoniens, qu'ils se bornaient assez ordinairement à leur casser les jambes à coups de bâton, en les tirant à l'oie par forme de passe-temps agréable. Puisque nous sommes à présent en Amérique, voyez les braves citoyens d'une foule de républiques : des esclaves travaillent leurs terres. Je n'ai connu qu'une seule république, que je ne vous nommerai pas, ayant une si grande horreur de l'esclavage, qu'elle faisait bravement couper la tête, vaille que vaille, à tous ceux qui étaient suspects d'être suspectés de ne pas aimer frénétiquement la liberté. Il n'y avait pas d'esclaves, mais la moitié de ces braves citoyens mettait pourrir l'autre moitié en prison.

La république des polistes se compose donc de deux castes parfaitement tranchées, 1° celle des citoyens, mâles et femelles ; 2° celle des esclaves ou mulets, neutres, c'est-à-dire sans sexe. Ces derniers sont chargés d'aller à la provision, à la chasse et au pillage, et ils s'en acquittent parfaitement. Les uns, comme de vrais brigands, attaquent de vive force des insectes et surtout de monarchiques abeilles, les poignardent et emportent leurs cadavres dans leur capitale de carton-pâte. D'autres se répandent dans les jardins, cherchent les fruits les plus beaux, les plus mûrs, les rongent, les sucent, et gâtent ce qu'ils ne peuvent manger ; c'est comme les gaspillages des employés aux vivres, dans une armée républicaine. Il en est qui se hasardent à entrer dans les villes, et même dans les boutiques d'épiciers, pour faire des razzias de miel, de sucre, de mélasse, et de toutes les matières qui sont à leur convenance. Dans une boucherie, ils s'attachent à la pièce de viande la plus succulente et la plus vermeille, et, après s'en être rassasiés, ils en coupent des lambeaux qu'ils portent dans leur cartonnière. A juger des brigands par Bras-Rouge, Jean Sbogard et autres *ejusdem farinæ*, parés par l'imagination trop souvent dévergondée de nos auteurs romanciers ou romantiques, il n'est rien de plus moral, de plus vertueux, que les coupe-jarrets, et les assassins réclamant les droits imprescriptibles de l'homme, et se révoltant contre les abus de la société, de cette stupide société qui jette bêtement ses richesses à ceux qui les gagnent par des travaux utiles. Seulement, ces vertueux brigands entendent la morale autrement que les honnêtes gens et surtout sous un point de vue beaucoup plus pittoresque ; les polistes l'entendent de même. Aussi, lorsqu'ils sont fatigués de vols, de meurtres et de carnage, ils ne manquent jamais de partager consciencieusement avec leurs maîtres, qui sont restés dans la cartonnière pour présider aux travaux publics et veiller au salut de la république. Tous ont leur part, mâles, femelles et neutres, et, ce qu'il y a de singulier, ce partage se fait de gré à gré, avec la plus grande équité et sans confusion. C'est absolument la théorie de nos communistes mise en pratique.

De même qu'on voit chez nous des *philanthropes*, on voit chez les polistes des *philentomes*, et cela donne quelquefois lieu à des scènes du pathétique le plus romantique.

— Avez-vous lu les *Voyages en Afrique* de ce bon M. Levaillant, qui ne reconnaissait que deux rois dans la nature, lui et le lion ?

— Oui.

— En ce cas, vous vous souvenez comment il fut attendri jusqu'aux larmes, le cher homme, en voyant un vertueux Cafre partager l'eau-de-vie qu'il avait dans la bouche, en en donnant des becquées à ses camarades. Les polistes philentomes en font autant, et c'est Réaumur qui va vous le dire. Il en a vu « qui venaient de sucer des fruits, rentrer sans rien rapporter de solide ; mais ils ne laissaient pourtant pas d'être en état de fournir quelque chose à manger à leurs concitoyens. Ils se posaient tranquillement sur un gâteau du guêpier et faisaient sortir de leur bouche une goutte de liqueur claire, qui était avidement sucée par un ou quelquefois deux polistes dans le même instant. Dès que cette goutte était bue, il en faisait sortir une seconde et même une troisième, qui étaient distribuées à d'autres. »

Les polistes travailleurs, quoique les plus petits, et peut-être même à cause de cela, sont les plus intelligents, les plus actifs et les plus utiles des citoyens, comme chez nous. Les femelles, qui ne laissent pas que de travailler aussi à de certaines époques, fournissent les individus les plus gros et les plus pesants. Elles sont ordinairement au nombre de deux à trois cents dans la capitale, d'où elles ne sortent guère, occupées qu'elles sont à pondre, à nourrir et à élever leurs enfants. Cependant, sur l'arrière-saison, époque où leurs travaux sont moins pressants, elles vont quelquefois se promener à la campagne et jouir de l'air pur des champs.

Les républiques de polistes, en France comme dans

(1) On prétend que les piqûres de sept de nos plus grosses guêpes de France (*vespa crabro*) peuvent produire des accidents aussi intenses que ceux causés par la morsure d'une vipère.

d'autres contrées, ainsi que celles de toutes les autres espèces de guêpes, sont toujours fondées par des femelles, soit que, dans nos climats, elles aient survécu aux rigueurs de l'hiver, soit que, dans les pays chauds, elles aient, en certain nombre, abandonné leur patrie pour aller au loin jeter les fondations d'un nouvel État. Du reste, ce n'est pas par défaut de patriotisme que les polistes s'exilent de leur patrie, mais bien pour obéir aux lois impérieuses de la nécessité, quand la capitale de l'empire cesse d'être assez grande pour contenir toute la population. Ces femelles exilées, ordinairement au nombre de quinze à seize, se font suivre de quelques neutres ouvriers, et commencent bientôt leurs travaux.

Il faut d'abord trouver un lieu convenable, à l'abri des vents et des grandes pluies, et à une exposition favorable. Alors, on pose les premières fondations, consistant en un anneau de carton, si le nid doit être suspendu à une petite branche, ou en un simple empâtement, s'il doit être porté par une surface plane. Les matériaux consistent en plusieurs couches superposées et intimement réunies, formant un véritable carton que toutes les espèces de polistes savent préparer; ce carton est très-uni, très-lisse, très-brillant, et presque impénétrable aux plus lougues pluies. Une fois la base établie solidement, on s'occupe de faire les parois en forme de cloche, et, quand l'intérieur est assez grand pour contenir un gâteau de cellules, on ferme le dessous avec un couvercle percé au milieu; on est alors à couvert pour commencer ce premier gâteau, dans une position parallèle à l'horizon : celui-ci étant terminé, on reprend et on allonge les bords de la cloche et on fait un nouveau couvercle. Sous le premier couvercle on place des cellules, dont l'ouverture, par conséquent, se trouve tournée en bas. On allonge de nouveau les bords de la cloche; on fait un troisième couvercle, et l'on charge le second de cellules. Enfin on continue sans cesse la même manœuvre, jusqu'à ce que la cloche soit assez grande pour loger commodément tout le monde, et il n'est pas rare de trouver de ces villes de carton qui ont jusqu'à un pied et demi de longueur. Il résulte de ce genre d'architecture, que tous les gâteaux sont parallèles et attachés aux parois du nid; que sous chacun d'eux se trouve un plancher fort uni et constamment entretenu très-propre, et que l'on communique dans tous les appartements de la cloche par un trou percé au milieu de chaque plancher.

Laissons là les républiques d'Amérique, et revenons en France; là nous trouverons des établissements tout aussi merveilleux. Savez-vous, par exemple, qui a inventé le papier ?

— Pas précisément, mais en faisant des recherches...

— Ne vous donnez pas cette peine; je vais vous l'apprendre. C'est la guêpe, la guêpe commune (*vespa vulgaris*, Latr.), qui a inventé le papier, deux ou trois mille ans et plus avant que l'homme y ait pensé. Les guêpes ouvrières vont se pourvoir des premiers éléments de leur manufacture sur les vieux bois longtemps exposés à l'action du soleil et de la pluie, et en quelque sorte rouis par le temps; elles en détachent de menus filaments, les mettent en charpie, les réduisent peu à peu en pâte molle par le broiement et le mélange d'une liqueur visqueuse qui sort de leur bouche. Elles en forment de petites pelottes arrondies qu'elles étendent ensuite en lames minces à l'aide de leurs pattes et de leurs mandibules. Or, ces lames, souples, plus ou moins grandes, d'un gris blanchâtre, ne sont rien autre chose que du véritable papier; elles le fabriquent pour servir de matériaux à leurs constructions.

Les guêpes communes établissent la capitale de leur république dans la terre, et cette capitale est assez ordinairement de la grosseur d'un melon. Voici sur quels principes étonnants les architectes-guêpes font construire, et c'est M. Latreille qui va vous le dire.

« On travaille d'abord à une galerie souterraine d'un pied et demi de profondeur, ou, si l'on peut, on abrége la besogne en prenant possession d'une mine creusée par la taupe. C'est dans cette cavité que s'élèvera la citadelle inaccessible, qu'il est surtout essentiel de mettre à l'abri de l'eau de la pluie, qui, perçant tôt ou tard la terre, porterait le ravage dans le magasin des gâteaux, et la désolation au cœur de de la colonie. Pour cela, dans la mine choisie, mais non contre ses parois, afin d'en éviter l'humidité, les petites républicaines vont construire, sans aucun instrument d'architecture ou de mâçonnerie, un édifice qui, vu de près, fait l'admiration de l'art. Qu'on imagine une multitude de petites voûtes posées les unes sur les autres, celles-ci à côté de celles-là, et formant une enceinte d'un pouce et demi d'épaisseur. Par ce moyen, si l'humidité vient attaquer les voûtes supérieures, elle est arrêtée par les inférieures, bien mieux et plus sûrement que par un seul massif que l'humide vapeur pourrait pénétrer peu à peu. Des colonnes, plus solides et plus compactes que le reste de l'ouvrage, et dont on a eu soin d'élargir la base et le chapiteau, pour qu'elles puissent mieux appuyer l'édifice, achèvent d'en affermir les salles communes, l'ouvroir et les cellules respectives. »

Les polistes et les guêpes appartiennent à l'ordre des hyménoptères, c'est-à-dire aux insectes qui ont quatre ailes membraneuses, nues, non recouvertes d'écailles, simplement veinées, les supérieures plus grandes que les inférieures. Ils ont, en outre, des mandibules et des mâchoires.

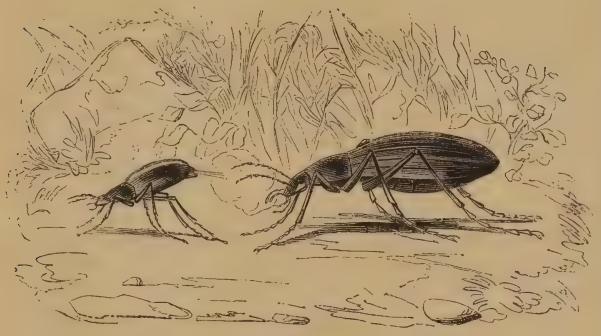
Pour vous montrer combien j'ai étudié l'art gouvernemental, je pourrais bien vous citer d'autres républiques d'insectes dont les constitutions offrent des modifications variées de cent manières différentes, mais je me bornerai à quelques faits généraux que voici :

Longtemps après Kirby, M. Spence (*Introduction to entomology*, tome II) a remarqué que toutes les sociétés d'insectes pouvaient se classer en *imparfaites* et *parfaites*. Les imparfaites sont celles dont les individus ne se réunissent que pendant une durée limitée, sans qu'aucun d'eux exécute des travaux qui tournent au profit de la communauté entière. Par exemple, les brachines, tipulaires, pucerons, cochenilles, papillons, criquets, etc., etc. Les sociétés *parfaites* ont pour but essentiel et primitif la conservation de l'espèce, et, en conséquence, une défense générale et commune en cas d'attaque, l'éducation des petits, une industrie plus ou moins perfectionnée pour se loger, amasser des provisions, etc. Celles-ci sont permanentes, c'est-à-dire qu'elles durent pendant toute la vie des individus. Par exemple : les fourmis, dont je vous ai fait l'histoire dans mon article des *Réalités fantastiques* (1), les guêpes, les bourdons; les abeilles, dont je vous parlerai peu parce qu'on a déjà beaucoup trop parlé sur leur compte, et que leur histoire est devenue le pont aux ânes de tous les écrivassiers.

Je vous ai cité les brachines, et nous ne quitterons pas l'histoire de la démocratie sans entrer dans quelques détails sur le compte de ces insectes artilleurs. Ils se réunissent en grand nombre, sous des pierres, dans les lieux secs et chauds, et vivent en république démocratique. Mais ont-ils une constitution, et, s'ils en ont une, quelle est-elle? Voici une question à laquelle je ne pourrais pas plus répondre que ne le ferait le plus grand nombre de nos dépu-

(1) Voir le *Musée des Familles*, année 1843.

tés si on leur demandait ce que c'est que la constitution anglaise, ou autre chose semblable. Donc, pour vous cacher mon ignorance, je vais faire de la science. Les brachines sont des insectes qui appartiennent à l'ordre des coléoptères, section des pentamères, division des carnassiers, famille des carabiques, tribu des troncatipennes, genre *brachinus* de Weber. Ils sont coléoptères, parce qu'ils ont quatre ailes dont les deux supérieures, nommées *élytres*, sont crustacées, en forme d'étui, embrassant ordinairement l'abdomen, et recouvrant deux ailes inférieures membraneuses et pliées en travers. Ils sont pentamères, parce qu'ils ont cinq articles à tous les tarses; ils sont de la division des carnassiers, parce qu'ils ont six palpes au lieu de trois; ils sont carabiques, parce que leurs mandibules sont entièrement découvertes, et tous leurs pieds propres seulement à marcher; ils sont troncatipennes, parce que leurs élytres sont tronquées à leur extrémité postérieure; enfin ils sont brachines, parce qu'ils ont des ailes sous leurs élytres.



N° 4. Le brachine et le carabe.

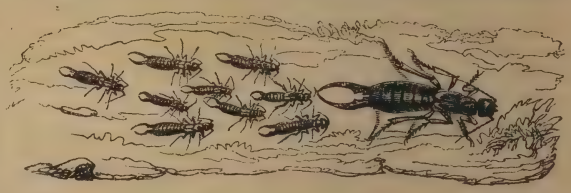
Lorsqu'un brachine est poursuivi par ses ennemis, par les carabes, je suppose, il fuit d'abord sans penser à opposer la moindre résistance. Mais comme sa petite taille ne lui permet pas de courir très-vite, il serait bientôt atteint et dévoré s'il ne faisait jouer son artillerie. Pour cela, il s'arrête subitement, se hausse sur ses pattes de derrière, et fait feu. Alors sort avec explosion, de son anus, une bouffée de fumée bleuâtre, d'une odeur pénétrante, et assez corrosive pour brûler ou au moins noircir la moustache de l'ennemi qui allait le saisir. Le carabe étonné, hésite : une seconde ou une troisième explosion le force à prendre honteusement la fuite, et le brachine, capable de faire huit ou dix décharges presque coup sur coup, reste toujours maître du champ de bataille. Mais, aussi prudent après la victoire que brave pendant l'action, il ne profite de son avantage que pour se retirer sous une pierre où nul revers de fortune ne peut l'atteindre. Entre les mains d'un naturaliste, il fait également ses détonations et les répète plusieurs fois à de courts intervalles. Les espèces étrangères, beaucoup plus grosses que les nôtres, produisent une brûlure très-sensible. Dans les environs de Paris on trouve assez communément les brachines pétard, à explosion, et pistolet (*brachinus crepitans*, Latr., *explodens*, Déj., et *sclopeta* Déj.).

Des gouvernements républicains nous allons passer aux monarchies, mais en procédant par leur intermédiaire naturel, c'est-à-dire, par le gouvernement patriarcal. En effet, on arrive, par le raisonnement, plus que par l'observation peut-être, à deviner que le pouvoir monarchique n'est rien autre chose que l'exercice de la puissance paternelle, mais sur une très-grande échelle dont quelques échelons sont un peu vermoulus.

Les forficules, plus généralement connues sous le nom de *perce-oreilles*, sont des insectes de l'ordre des orthoptères, section des coureurs, famille des forficulaires. Ils diffèrent des autres orthoptères en ce que leurs pattes postérieures sont propres seulement à la course, et non à sauter. Leurs élytres et leurs ailes sont couchées horizontalement ou à peu près sur le corps. Ils ont trois articles à tous les tarses, et, enfin, leur abdomen est terminé par une pince formée de deux branches. Leurs élytres sans réticulations, à suture droite et recouvrant des ailes pliées transversalement, les rapprochent singulièrement de l'ordre des coléoptères, mais leurs métamorphoses les en éloignent tout à fait; d'où il résulte que, si j'avais encore la fantaisie de faire le savant à la manière académique, j'aurais beau jeu pour créer non pas simplement une espèce, un genre, une famille, mais un ORDRE! un ORDRE! vous dis-je; quelle gloire! si on la détaillait, cette gloire, il y aurait là de quoi faire douze académiciens, demandez plutôt à M. Flourens! Mais j'aime mieux être député, et voilà pourquoi les forficules resteront ce que Dieu les a faites.

Ces insectes vivent en société plus ou moins nombreuse, mais ils ne construisent rien en commun, si ce n'est quelques routes plus ou moins creusées sous une pierre ou sous une vieille écorce, pour se rendre dans la cavité où le patriarche a fixé la demeure générale de toute la nation. Or, ce patriarche n'est rien autre chose qu'une vieille femelle, qui, le plus souvent, est la mère, la grand'mère et la bisaïeule de tous les individus de la société. Vous la reconnaîtrez à la grosseur et à la grande courbure des pinces qu'elle porte à l'extrémité de son abdomen, et si vous êtes assez hardi pour en faire l'expérience, vous aurez les doigts pincés de manière à comprendre que cette arme n'est pas sans quelque puissance, quoique l'expérience que vous en ferez soit sans danger. Dans les vieux mâles, les pinces sont quelquefois aussi longues que tout le corps, mais elles n'en sont pas plus dangereuses.

Au printemps, la femelle sort du trou où elle s'était cachée pour passer l'hiver, et elle cherche un emplacement convenable pour élever le berceau de la famille dont elle conservera le gouvernement toute sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'hiver suivant. Dans un lieu frais, ordinairement dans



un jardin, si elle appartient à l'espèce commune que les naturalistes nomment *forficula auricularia*, elle pond sous une pierre, ou dans le creux d'une pièce de bois pourrie, une grande quantité d'œufs assez gros, lisses et blancs. Elle les réunit en un tas, s'accroupit dessus comme fait une poule qui couve, et n'abandonne guère cette singulière position que pour aller de temps à autre chercher un peu de nourriture. La nature a-t-elle doué ce petit animal d'une intelligence semblable à celle des oiseaux, afin de favoriser l'incubation des œufs? Je ne le pense pas, car la chaleur propre des insectes est fort peu de chose. Nos naturalistes français, n'aimant pas ce qu'ils appellent le roman de l'histoire naturelle, et se souciant fort peu de tout ce qui n'est pas méthode, nomenclature ou création de genre et d'espèces, ne se sont nullement préoccupés de la chaleur animale propre aux insectes, ni même, je crois, aux autres animaux; mais il n'en a pas été de même en Angleterre.

BOITARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PETIT BOSSU[1].

ESQUISSE DE MOEURS SOUS LE CONSULAT.

La mère Bloquet et le général Desparville.

CHAPITRE PREMIER.

LE HUSSARD ET LA VIVANDIÈRE.

Ce que nous allons vous conter s'est passé sous le Consulat, à cette époque où la France commençait à redevenir gaie, à respirer, à se retrouver, à se reconnaître; où, sortie enfin du régime de la terreur, on avait daigné la débarrasser de *ce bon monsieur* de Robespierre!... qui voulait pourtant la rendre si heureuse! et qui pour cela faisait guillotiner tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, et même ceux qui étaient simplement *suspectés* d'être *suspects!* et puis encore ceux qui avaient le malheur d'avoir l'air noble, distingué, la démarche fière et la tournure élégante! et puis encore ceux qui relevaient leurs cheveux avec un peigne après les avoir nattés; et puis ceux qui portaient un collet vert à leur habit; et c'était déjà très-imprudent de porter un habit, dans ce bon temps d'égalité et de fraternité et de liberté où vous ne pouviez pas faire quatre pas et dire deux mots sans risquer d'être mis en prison!... Quel temps! quel régime! quelle époque!... où l'échafaud était en permanence, où les honnêtes gens tremblaient devant des assassins!

Mais hâtons-nous de détourner les yeux de ce tableau!...

Un jeune homme, vêtu de l'uniforme d'officier de hussards, venait d'entrer dans la rue de la Barillerie, et s'était arrêté devant une maison d'assez chétive apparence, comme presque toutes celles de cette rue, à cette époque où l'on ne connaissait encore ni le gaz, ni les omnibus, ni les chemins de fer.

Vous savez que la rue de la Barillerie donne d'un côté sur le quai de l'Horloge et de l'autre quai des Orfévres, mais vous ignorez peut-être que jadis l'église paroissiale de Saint-Barthélemy y était située; que cette église a été démolie, et que c'est sur son emplacement que l'on a bâti le théâtre de la Cité, fort en vogue sous le Consulat, et qui vit naître les fameuses pantomimes : *la Fille hussard, l'Homme vert, Dorothée!...* chef-d'œuvre de *Cuvelier*, et

(1) La reproduction de cette nouvelle est formellement interdite.

qui faisaient alors courir tout Paris ; ce qui prouve, comme je vous le disais tout à l'heure, que les habitants de Paris avaient grand besoin de courir, de s'amuser, de se divertir pour oublier le régime de la terreur.

Si nous devons en croire *Saint-Foix*, « ce fut à la porte de l'église Saint-Barthélemy que le roi Robert, fils de Hugues Capet, qui avait épousé Berthe, sa cousine issue de germaine, et que Grégoire V excommunia à cause de ce mariage, fut abordé par Abbon, abbé de Fleury, lequel était suivi de deux femmes qui portaient un fort grand plat de vermeil, lequel plat était recouvert d'un linge.

Abbon annonça à Robert la délivrance de la reine, et, découvrant le plat, lui dit :

— Voyez, Sire, les suites de votre désobéissance aux décrets de l'Église.

Or, il faut vous dire que le plat contenait un monstre ayant le cou et la tête d'un canard.

Par suite de cet événement, Berthe fut répudiée ; Robert épousa Constance de Provence, dont le caractère altier et vindicatif exerça sa patience et causa tant de troubles dans l'État, qu'il ne parut point que la bénédiction du Ciel se fût répandue sur ce second mariage.

En vérité, si nous devons remercier la Providence de ne plus être sous le régime de *ce bon monsieur* de Robespierre, nous devons aussi la bénir de ne plus nous faire venir au monde avec des cous et des têtes de canard.

Revenons à notre jeune officier de hussards. Après avoir hésité quelque temps, il s'était décidé à entrer dans la maison, il avait monté deux étages, s'était arrêté devant une porte sur laquelle était une clef, puis il avait pénétré dans un petit logement très-modeste, mais propre et bien tenu, dans lequel une femme, qui avait passé la cinquantaine, était assise et occupée à coudre.

Cette femme portait un costume fort simple ; une jupe de drap bleu, une espèce de veste à taille de même étoffe, le tout garni d'un double rang de petits boutons de cuivre, ce qui, joint à un fichu de soie noire roulé et noué autour du col, lui donnait une apparence militaire. En effet, la veuve Bloquet avait été vivandière, elle avait suivi à l'armée son mari, le père de Gustave, et Gustave c'est le jeune officier de hussards qui vient d'entrer chez elle.

La veuve Bloquet, qui avait dû *ne pas être trop déchirée* dans son temps, ainsi qu'elle se plaisait elle-même à le répéter, avait encore de beaux yeux, que le temps avait rendus moins vifs, et un sourire qui était d'autant plus gracieux qu'elle ne le prodiguait pas.

A l'aspect de son fils, l'ex-vivandière lève sur lui des yeux pleins de tendresse, mais ils se voilent bien vite lorsqu'elle remarque la tristesse et le découragement peints dans les traits de Gustave.

— Eh bien ! voyons, qu'y a-t-il, mon garçon ? demande la mère Bloquet au jeune hussard, te voilà encore avec la figure bouleversée...

— Ah ! ma mère, je suis bien malheureux ! répond Gustave en se laissant aller sur un siége.

— Malheureux, à ton âge, cela veut dire amoureux... Il n'y a que l'amour qui vous fasse soupirer, vous autres hommes !... la peine, l'espoir, le plaisir, tout est là !... Eh mon Dieu !... je m'en souviens ! J'ai été jeune aussi..., et c'est par amour que j'ai suivi à l'armée ton pauvre père... C'est l'amour qui me rendait courageuse, qui me faisait oublier, braver le danger. Sur le champ de bataille, les balles sifflaient à mes oreilles et je ne les entendais pas... Je n'étais occupée que de ton père que je tâchais de suivre des yeux au milieu de la mêlée... Le bruit du canon, de la fusillade, rien ne m'épouvantait ! il me semblait toujours que c'était de la musique !... Je n'ai tremblé qu'une fois..., lorsque je vis ton père marcher pour emporter cette redoute... C'était à Lodi... Un secret pressentiment me disait qu'il ne devait pas en revenir... ; et... en effet... blessé, blessé mortellement !...

Ici la mère Bloquet s'arrête pour passer sa main sur ses yeux ; mais elle reprend bientôt d'une voix plus ferme :

— Mon fils, je t'ai toujours donné l'exemple du courage, de la fermeté. Ton père est mort en brave ; moi, je l'ai accompagné sur le champ d'honneur. Notre fils devait être un brave aussi, sans quoi je l'aurais renié, j'aurais dit : « cela ne peut pas être notre enfant. » Mais je n'ai que des éloges à donner à ta valeur. Quoique tu n'aies encore que vingt-quatre ans, te voilà déjà officier, et le général Desparville t'a fait son aide de camp. C'est bien, cela ; je puis être fière de mon fils. Cependant le courage qui consiste à bien se battre ne suffit pas encore ! il en faut un autre... Il faut à un homme cette force de caractère qui lui fait supporter ses peines, ou triompher de ses passions quand elles sont coupables. Depuis quelque temps tu es sans cesse triste, silencieux ; tu n'as plus la tenue, l'humeur d'un soldat... Je ne reconnais plus mon fils enfin... dont je veux toujours être fière. Tu vas me conter ce qui cause tes tourments. Je le veux, je l'exige... Songe qu'une mère est un officier supérieur auquel ses enfants doivent respect et obéissance ! Parle, j'attends.

Gustave se lève et répond aussitôt :

— Vous avez raison, ma mère, je suis amoureux ; une passion violente et qu'il m'a été impossible de vaincre s'est emparée de mon cœur, c'est en vain que j'ai voulu l'en chasser !...

— Si tu as voulu la chasser, tu sais donc que tu as tort d'aimer... Tu aimes donc une personne qui n'est pas digne de ton amour ?...

— Ah ! que dites-vous là, ma mère ! J'aime un ange ! une créature céleste que l'on ne peut voir sans en être ravi... — Pourquoi alors veux-tu chasser cet ange de ton cœur ?... — Ma mère..., celle que j'aime... est... la fille du général Desparville.

Le front de l'ancienne vivandière devient sombre et sévère ; elle jette sur son fils un triste regard, en murmurant :

— Il serait possible !... c'est Mlle Adolphine !... c'est la fille de ton général, de ton bienfaiteur, que tu oses aimer... Ne sais-tu donc pas que le général est riche, et que tu n'as encore pour tout bien que ton épée et ton courage ?... Le général a toujours veillé sur toi comme sur un fils ; c'est grâce à ses rapports favorables que tu as été fait officier, car, à l'armée comme partout, le mérite ne suffit pas toujours pour avancer !... Combien n'ai-je pas vu, moi, de belles actions qui sont restées sans récompense..., perdues dans la foule avec les autres, quand personne n'était là pour en citer l'auteur ! Enfin, le général Desparville vient encore de te nommer son aide de camp..., et, pour prix de tout ce qu'il fait pour toi, tu aimes sa fille..., tu chercherais à la séduire !...

— La séduire ! Oh ! ma mère..., votre fils n'a jamais eu cette odieuse pensée. Et si..., malgré moi, mes yeux ont pu exprimer à Mlle Adolphine une partie du trouble que me causait sa présence, du moins ma bouche est restée muette et n'a pas trahi mon secret.

— Il me semble que quand les yeux parlent si bien, la bouche n'a pas grand mérite à se taire. Enfin, mon fils, que comptez-vous faire ?... Triompher de cet amour, j'espère...

— Cela m'est impossible, ma mère... Jusqu'à ce jour pourtant... j'avais pensé cacher mes tourments à tous les yeux..., mais je viens d'apprendre que le général a l'inten-

tion de marier sa fille... à un... colonel... de ses amis... Vous savez que, m'ayant attaché à sa personne, le général me logeait avec lui dans sa maison de campagne... Je sens que je n'aurai pas la force d'être témoin de l'union de Mlle Adolphine avec un autre... Aussi je me suis décidé à quitter le général..., et voici ce que je lui écris...

Le jeune homme présente à sa mère une lettre qui n'est point cachetée ; celle-ci la prend et lit haut :

« Mon général, jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi : fils d'une cantinière, c'est à vous que je dois l'instruction que j'ai reçue et le grade que je possède. Vous avez daigné m'attacher à votre personne en qualité d'aide de camp. Tous ces bienfaits ont rempli mon cœur de reconnaissance, et pourtant je viens vous demander la permission de m'éloigner de vous. Vous mettriez le comble à vos bienfaits en me faisant obtenir une compagnie dans un des régiments qui se disposent à partir pour l'armée. Quelque jour, mon général, vous approuverez le parti que je prends, et pardonnerez à votre tout dévoué Gustave. »

— C'est bien, dit la vivandière en repliant la lettre, cette lettre est convenable, et je la remettrai moi-même au général. — Vous? ma mère... — Oui, moi, et pourquoi pas moi?— C'est qu'il me semblait... que ce n'était pas à vous de... — Tu ne sais ce que tu dis. Je remettrai cette lettre aujourd'hui même. Où est le général? — A sa maison de campagne de Saint-Mandé. — Il suffit. Toi, retourne comme à l'ordinaire chez lui, et attends-moi, je te porterai la réponse du général. — Mais, ma mère, je vais revoir Mlle Adolphine, et... — Eh bien! quand tu la reverrais encore une fois, je pense que cela ne te fera pas mourir, et que tu n'oublieras pas que tu es le fils de la veuve Bloquet. Embrasse-moi, et va-t'en.

Le jeune hussard était aussi doux devant sa mère qu'intrépide devant l'ennemi; il embrassa respectueusement l'ex-vivandière, et, quittant la rue de la Barillerie, s'en retourna à Saint-Mandé, où le général Desparville avait loué une jolie maison.

CHAPITRE DEUXIÈME.

UN GÉNÉRAL DE CE TEMPS-LA.

Le général Desparville était un homme de cinquante ans, grand, bien fait, d'un physique rude, mais franc; dont l'abord, presque toujours brusque, vous intimidait d'abord, mais dont les manières rondes et le *parler* entremêlé d'expressions guerrières et de jurements énergiques ramenait bientôt la confiance dans votre cœur.

Le général avait passé sa vie dans les camps. C'était un militaire dans toute la force du terme. Ayant dû son avancement à sa valeur, il estimait avant tout le courage, et n'entendait rien au métier de courtisan. Mais on était alors à une époque mixte, où les manières galantes eussent paru ridicules; et, près du premier Consul, la rudesse du soldat réussissait mieux que le langage mielleux de l'homme de cour; et véritablement le général Desparville, qui n'était nullement ferré sur la grammaire, aurait été assez embarrassé pour bien tourner et surtout pour écrire un ordre du jour; mais il remplaçait ce manque d'instruction par des mots si expressifs, par des phrases si laconiques et si burlesques, parfois, que le premier Consul lui-même souriait souvent en l'écoutant.

Le général se promenait en fumant dans son salon, souffrant encore d'une blessure qu'il avait reçue au bras dans sa dernière campagne. Tout à coup un domestique annonce :

— Mme Bloquet.

Le général se retourne, court au-devant de l'ex-vivandière, lui secoue la main comme à un vieux camarade, et s'écrie :

— Comment! c'est toi, mère Bloquet! Quel bon vent t'amène? Sacré mille canonnades, on ne te voit plus! Tu négliges les amis, ça n'est pas bien...

— Merci, général, je suis sensible à ton bon accueil... Ah! pardon... l'habitude d'autrefois... à votre bon accueil. — Qu'est-ce que c'est? Est-ce que tu ne voudrais plus me tutoyer maintenant?... Est-ce que nous sommes fâchés sans que je le sache?... Alors ça ne compte pas, on ne peut pas se fâcher tout seul!... — Mais, général, votre rang..., le respect... — Je te dis que tu m'embêtes! et que je veux que tu me dises toi, comme jadis!... Nom d'un nom!... Je n'ai pas oublié que c'est toi, Bloquet, qui m'as versé la goutte sur mon premier champ de bataille, et à crédit encore... Je n'avais jamais le sou alors... A propos de goutte, tu vas en prendre une avec moi... — C'est pas la peine, général. — Je te dis que si... Est-ce que tu refuserais de trinquer avec un ami?... — C'est pas ça..., mais... je viens pour une affaire sérieuse, et... — Je ne parle jamais d'affaires sans me rincer la bouche avec du n'importe quoi... Holà! Baptiste!... du rhum et deux verres.

Un domestique apporte ce que son maître a demandé, et l'ex-vivandière, pour ne point contrarier le général, avale avec lui deux petits verres de rhum; après quoi il consent à l'écouter.

— Général, je viens pour te parler de mon fils... — Tant mieux! ça me va! C'est un brave garçon que j'aime, que j'estime, ça se bat déjà comme père et mère, c'est obéissant, discipliné, ça fera son chemin!... Il y en avait d'aucuns qui prétendaient que je l'avançais trop vite; je *leur z'y ai dit* : « Fichez-moi la paix! ce cadet-là vous dégoterait tous! D'ailleurs, si vous n'êtes pas contents, allez le trouver, il vous donnera votre compte!... » Alors ils ont fait les chiens couchants, et ils ont *tué* leur bec!...

La veuve Bloquet écoutait avec joie ce que le général disait de son fils; mais lorsqu'il a cessé de parler, elle soupire, et tirant une lettre de son sein, la présente au père d'Adolphine, en lui disant :

— Tiens, général, c'est pour toi. — Qu'est-ce que c'est que ce chiffon-là? — C'est une lettre. — De qui? — De Gustave, de mon fils. — Ton fils m'écrit! Qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là? Est-ce qu'il ne me voit pas toute la journée, puisqu'il demeure avec moi; est-ce qu'il ne peut pas me parler? — Général, il y a des choses qu'on n'a pas la force de dire, et que l'on écrit alors. — Je ne comprends rien à ce que tu me chantes là. Je n'aime pas qu'on m'écrive... Moi, je n'écris jamais. A quoi que ça sert d'écrire? A embrouiller les affaires!... Je signe quelquefois mon nom..., et encore quand je ne peux pas faire autrement! — Général, je t'en prie, prends connaissance de la lettre de mon fils.

Le général prend la lettre, la regarde, la retourne, l'examine dans tous les sens en murmurant : — Ah! si tu y tiens tant!... Je voudrais bien savoir qu'est-ce qui a inventé l'écriture...; en voilà une de boulette!... Car si personne n'avait su écrire, on s'en serait passé; c'est clair comme deux et deux font quatre, et ça aurait mis bien plus de rondeur dans les relations. Diable! il écrit bigrement menu ton fils!... ça me ferait mal aux yeux de déchiffrer cela... Fais-moi un plaisir, ma vieille, lis-moi toi-même la lettre de Gustave, je vais t'écouter comme notre premier Consul quand il nous *z'harangue!*

Et le général repasse la lettre à la veuve Bloquet, qui n'ose se refuser à sa demande, et lui lit la lettre du jeune officier en appuyant avec soin sur les moindres passages.

Le général, qui a caressé ses moustaches pendant tout le temps qu'a duré cette lecture, s'écrie, lorsqu'elle est terminée :

— Je disais bien qu'on n'aurait jamais dû apprendre à écrire ! Et la preuve, c'est que j'ai eu beau ouvrir mes oreilles, je n'ai rien compris à ce qu'il y a là-dedans.

— C'est pourtant bien clair, général. — Si c'est clair, dis-le-moi, et je comprendrai peut-être mieux. — Mon fils te prie de lui faire avoir une compagnie dans un des régiments qui vont partir.— Il veut donc me quitter?— Justement.— Ton fils n'a pas pu m'écrire cela, car alors ce serait un ingrat et un jean-f...; je n'achève pas le mot, mais tu le connais.

— Général ! s'écrie l'ex-vivandière en se levant d'un air fier, mon fils n'est ni un ingrat, ni... ce que tu as bien fait de ne point achever; et la preuve, c'est que s'il s'éloigne, c'est par délicatesse..., par honneur même... — Tâche de t'expliquer mieux... Je n'aime pas les détours... Va au but et attrape-le, sacrebleu. — Eh bien, mon fils Gustave est amoureux de Mlle Adolphine, fille de son général, et il veut s'éloigner parce qu'il sait très-bien que son amour est une folie, une faute..., qu'il doit le cacher à tous les yeux..., ne jamais surtout en souffler un mot à ta fille... Mais écoute donc, général, on a beau être honnête, on n'est pas de pierre...; le cœur bat vite à vingt-quatre ans, et rester près de la personne que l'on aime, la voir tous les jours, c'est être exposé malgré soi à trahir son secret. Voilà pourquoi mon fils te supplie aujourd'hui de l'éloigner de toi, qu'il aime et respecte comme un second père.

Le général est devenu grave; il caresse encore sa moustache, mais de temps à autre il se gratte le front, puis se lève et marche à grands pas dans le salon. On voit qu'il est fort agité, et ses sourcils, qu'il fronce, dénotent qu'il a cette fois des pensées sérieuses.

La mère de Gustave n'ose l'interroger, elle attend qu'il soit plus calme. Enfin le général s'arrête, se verse un verre de rhum, l'avale d'un trait, et murmure .

— Ah ! M. Gustave aime ma fille !... — Hélas ! oui, général. — Pourquoi fais-tu un hélas ! comme si tu avais la cathédrale de Strasbourg sur l'estomac ? — Parce qu'il me semble que c'est un grand malheur pour mon fils. — Ah ! tu crois cela... Baptiste !... Baptiste !

Le valet accourt. — Où est ma fille ? — Général, je crois que mademoiselle est dans sa chambre. — Dis-lui de venir ici sur-le-champ, que je l'attends.

Le valet sort; la veuve Bloquet se dispose à en faire autant, en disant :

— Je pense, général, que tu n'as plus besoin de moi... Je pourrais te gêner dans ce que tu as à dire à ta fille, et... — Si j'avais voulu te renvoyer ce serait déjà fait; reste, au contraire. — Mais cependant, général... — Ah ! mille cartouches, est-ce que tu voudrais faire des manières aussi, toi ? Reste et tais-toi, car j'entends ma fille.

Adolphine Desparville a dix-huit-ans. Elle est grande, élancée, bien faite; elle se tient bien droite, bien cambrée, c'est une habitude que son père lui a fait prendre de bonne heure, et qui fait ressortir tous les avantages de sa taille. Sa figure est vive, mutine ; ses yeux ne sont pas très-grands, mais leur expression est charmante, on y lit la gaieté, la franchise de son père, et quelquefois cette malice d'une jeune fille qui ne blesse jamais ceux auxquels elle s'attaque. Avec l'habit d'amazone, qu'elle porte souvent, avec le chapeau rond comme les hommes, et la cravache à la main, Adolphine fait une cavalière fort séduisante, et le général est idolâtre de sa fille, quoique parfois il veuille avoir l'air sévère avec elle.

La jeune personne arrive en chantant, en sautillant, suivant sa coutume ; elle court à son père, l'embrasse avant qu'il ait eu le temps de prendre un air imposant, puis elle va à la mère de Gustave, et lui prend la main en lui disant d'un ton affectueux :

— Comment, vous étiez ici, madame Bloquet?... Ah ! si je l'avais su, je serais descendue plus tôt; mais on ne me dit rien, à moi !... C'est fort ridicule... On me traite toujours comme une petite fille !... — Paix ! mademoiselle, paix ! dit le général en faisant sa grosse voix, il ne s'agit pas de Mme Bloquet... Je vous ai fait venir pour quelque chose d'important... — Mais, papa, cela n'empêche pas de dire bonjour à ses amis..., et Mme Bloquet est notre amie, vous l'aimez bien aussi, vous, je vous l'ai entendu dire cent fois ! — C'est bien, c'est bien... Adolphine, vous babillez trop, écoutez-moi... — Oh ! papa, vous faites vos gros yeux..., vous essayez de loucher... pour faire le méchant, mais ça ne vous va pas !... — J'essaye de loucher... Ah ! sacrebleu ! mademoiselle, ne plaisantons pas, ou cela va se gâter... — Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc à me dire ?... Est-ce que vous allez me gronder ? Il me semble pourtant que je n'ai rien fait de mal... — Silence dans les rangs !... Adolphine..., tu sais que je vais te marier... — Moi ?... Je ne le sais pas du tout. — Comment, je ne t'ai pas déjà dit trois ou quatre fois que le colonel Frombac, mon ami, désirait t'épouser ? — Oui, c'est vrai, vous m'avez dit cela, mais comme cela ne peut être qu'une plaisanterie, je n'y ai fait aucune attention.

— Et pourquoi donc ne serait-ce qu'une plaisanterie, mademoiselle ? reprend le général en refrongant le sourcil ; est-ce que mon ami le colonel Frombac ne peut pas fort bien se marier ? Est-ce que c'est un homme dont on doive faire fi !... Un brave ! qui a fait quinze campagnes, qui a reçu douze blessures..., qui devrait avoir au moins une jambe et un bras de moins ! Il ne l'aurait fichtre pas volé ! — C'est possible ; mais c'est justement parce que votre colonel a tant de campagnes et de blessures à m'offrir que je n'en veux pas. D'abord il est fort laid..., il a une balafre sur le nez, votre colonel. — C'est une marque de bravoure, cela équivaut à un grain de beauté. — Ah ! papa, je ne veux pas de ces grains-là. Ensuite il a plus de cinquante ans, il est trop vieux pour moi. — Mais, ma fille, si pourtant je vous ordonnais d'épouser le colonel... — Je suis bien tranquille, tu ne m'ordonneras pas cela. — Et pourquoi donc ? — Parce que tu ne voudrais pas rendre ta fille malheureuse...

Le général se tourne vers la veuve Bloquet en caressant sa moustache d'un air qui voulait dire : « Elle a réponse à tout, je suis bloqué. » Puis, essayant de reprendre son air sévère, il revient vers sa fille, en disant : — Ainsi, mademoiselle, c'est bien décidé, vous refusez le colonel Frombac, vous refusez une union qui m'aurait rendu très-satisfait ?...

Adolphine s'approche de son père, et l'enlace de ses bras en lui disant : — Mais, mon petit papa..., tu te trompes... Comme j'aurais eu du chagrin d'épouser le colonel, cela ne t'aurait pas du tout rendu satisfait, car tu serais bien triste au contraire si ta fille était chagrine ; ta fille, que tu aimes tant à voir gaie, contente ; et c'est pour que tu sois très-satisfait que je refuse de contracter cette union.

— Oh ! alors..., si c'est comme ça..., décidément je crois qu'elle a raison ! dit le général, et c'est moi qui faisais une boulette. — Oui, papa, c'était toi... — Silence dans les rangs ! Passons à autre chose. Adolphine, je vais t'apprendre une nouvelle. — Si cela concerne encore le colonel From-

bac, cela m'intéressera peu ! — Non, cela regarde une autre personne..., mon aide de camp Gustave...

Au nom de Gustave, Adolphine rougit jusqu'au blanc des yeux, tout en s'écriant : — Ah ! M. Gustave..., c'est différent... D'abord, c'est le fils de Mme Bloquet que nous aimons tant ; et puis il est bien aimable M. Gustave, bien complaisant surtout ; si je veux jouer au volant, au ballon, il est toujours tout prêt à faire ma partie...

— Il faudra pourtant, ma chère amie, que tu cherches une autre personne pour faire ta partie de volant ou de ballon. — Pourquoi donc cela, papa ? — Parce que Gustave va nous quitter. — Nous quitter !...

Les traits de la jeune fille s'altèrent, elle essaye en vain de conserver son air enjoué, déjà l'inquiétude, la crainte, ont remplacé la gaieté qui animait ses regards, et c'est d'une voix entrecoupée qu'elle reprend : — Quoi ! mon père, vous envoyez donc M. Gustave en mission loin d'ici ? — Non vraiment ! je ne le renvoie pas, moi ; c'est lui qui veut absolument nous quitter, se séparer de moi, passer dans un des corps qui seront envoyés bientôt sans doute battre les Autrichiens... — Oh ! mon père, ce n'est pas possible... — Pas possible... Tiens, voilà la lettre de Gustave où il me donne sa démission. — Mais quel motif ? quelle raison... Car enfin on ne quitte pas les... personnes sans dire quelque chose... — C'est sans doute parce qu'il ne veut rien dire qu'il écrit. C'est si bête l'écriture !... Expliquez-vous donc vis-à-vis d'une lettre... Est-ce que ça peut vous répondre ?... — Mais Mme Bloquet connaît sans doute les causes... les raisons qui font agir son fils...

L'ex-vivandière baisse les yeux et garde le silence. Le général reprend :

— Elle ne me l'a pas dit positivement..., mais il paraît qu'il y a une amourette sous jeu..., Gustave va, je crois, se marier...

La mère du jeune hussard ouvre la bouche pour démentir le général, celui-ci ne lui en donne pas le temps ; il lui marche sur le pied de manière à le lui écraser, et se tourne vers elle en murmurant à voix basse : — C'est une frime..., nous allons en voir l'effet.

Mais l'effet a été plus prompt, plus violent que le général lui-même ne s'y attendait ; car en se tournant vers sa fille, il la voit pâle comme une morte, et tombée sans connaissance sur un fauteuil ; il court aussitôt à elle en s'écriant :

— Ah ! mille cartouches ! qu'est-ce que j'ai fait là !... Ma fille ! mon Adolphine ! mon enfant chéri !... reviens à toi... Ah ! bigre d'animal que je suis !... Mère Bloquet, du secours..., vite..., vite... Elle se meurt cette pauvre petite... et c'est moi qui en suis cause... avec ma fichue épreuve.

— Ce ne sera rien, dit la veuve Bloquet en essayant de ranimer la jeune fille, tandis que le général tape dans la main d'Adolphine de manière à lui faire mal.

Comment ! ce ne sera rien, mille bombes ! mais elle ne revient pas..., elle ne rouvre pas les yeux... Baptiste !... de l'eau..., de l'eau-de-vie..., du rhum... Oh là ! du monde, sacrebleu !... Est-ce qu'ils sont sourds ?...

Et le général avait versé du rhum dans un verre, et il frottait le front et le nez de sa fille avec la liqueur. Cependant Gustave qui n'était pas loin, parce que les amoureux ne sont jamais bien loin de la personne qu'ils aiment, a entendu la voix du général ; il entre, pousse un cri d'effroi en apercevant Adolphine évanouie, et veut courir chercher un médecin ; mais le général, qui a vu avec joie que son rhum a opéré tout aussi bien que du vinaigre, et que les joues de sa fille commencent à reprendre une teinte rosée, arrête le jeune hussard, et, le prenant par le bras, le ramène devant Adolphine, en lui disant : — A genoux ! — Quoi !... général... — A genoux ! te dis-je... — Aux pieds de mademoiselle votre fille ?... — Eh ! oui, sacrebleu... à ses genoux, et tout de suite ! — Je n'oserai jamais, général ; le respect...—Comment, tu n'oseras pas te mettre aux genoux de celle que tu vas épouser ?... — Épouser !... épouser !... il serait vrai !... Ah ! tant de bonheur !... O ma mère !...

A genoux ! te dis-je !

Et Gustave chancelle, et est devenu, lui aussi, blanc comme un linge, et le général, qui est obligé de le soutenir, s'écrie : — Allons, bon !... à l'autre à présent !... Mais ces enfants-là ne savent donc pas supporter le bonheur... la peine... Sacrebleu ! Gustave, auras-tu bientôt fini de te trouver mal ?...

Le jeune hussard est promptement revenu à lui, et il est bien vite aux pieds d'Adolphine qui rouvre les yeux, qui pousse un cri en apercevant Gustave à ses genoux, puis verse des larmes de joie, et se jette dans les bras de son père, en lui disant :

— Vous aviez donc deviné que je l'aimais ?... — Un peu, mon neveu !... Mais, je t'en prie, ne recommence pas à t'évanouir, car tu m'as fait une frayeur... — Ah ! mademoiselle, murmure Gustave, monsieur votre père m'a dit que je serais votre époux... Un tel bonheur... si inespéré... Mon Dieu !... Je ne sais comment vous dire... — Embrasse-la, nigaud, ça vaudra mieux que des phrases... Eh bien ! mère Bloquet, que dis-tu de tout ceci ?... Es-tu contente de moi ?

La mère de Gustave était tellement émue qu'elle pouvait à peine parler ; deux grosses larmes coulaient de ses yeux. Elle prend la main du général, la presse dans les siennes, et murmure enfin :

— Tu es aussi bon que brave... Tu fais le bonheur de mon fils... Si maintenant il donnait sa vie pour sauver la tienne, je trouverais qu'il ne fait que son devoir.

— Oh ! oui, ma mère, oui, vous avez bien raison, dit Gustave, je ne pourrai jamais assez prouver ma reconnaissance à celui qui fait tant pour moi !

— Assez de reconnaissance, s'écrie le général... Du moment que l'on peut faire des heureux, il ne faut pas traîner les choses en longueur ; d'ailleurs nous sommes à une époque où les militaires ne restent pas longtemps devant leur feu à se gratter les mollets; il faut donc bâcler lestement le mariage de ces enfants. Gustave, tu vas aller toi-même à Paris, chez M. Moulinard, mon notaire, tu sais son adresse... Il devait justement m'envoyer des fonds aujourd'hui... Tu lui diras qu'il vienne sur-le-champ, que je te marie à ma fille, qu'il nous faut un contrat *subito*, et que tout cela soit griffonné au pas de charge... Va..., galope et reviens !

Gustave ne se fait pas répéter cet ordre ; il baise la main d'Adolphine, presse celle du général, saute au cou de sa mère, et s'éloigne suivi par des regards qui lui exprimaient les plus doux sentiments : l'amour d'une fiancée, celui d'une mère, et l'amitié la plus vraie.

CHAPITRE TROISIÈME.

UN NOTAIRE ET SON CLERC.

M. Moulinard, le notaire du général, est un homme de quarante-cinq ans ; grand, maigre, ou plutôt sec, teint jaune et bilieux, figure longue, osseuse, bouche mince et rentrée, nez long et crochu comme le bec d'un émouchet, de petits yeux fauves, et des cheveux blond-carotte, peignés bien à plat sur la tête. Tel est le notaire Moulinard, qui salue presque toujours ses clients en leur parlant, dont les manières sont d'une politesse fatigante, et la voix d'un mielleux qui doit nécessairement cacher une âme fausse et hypocrite. Les voix mielleuses annoncent presque toujours cela.

Cependant M. Moulinard a la réputation d'un parfait honnête homme, et même d'un homme bienfaisant; il fait l'aumône quand on le regarde, il est prodigue de conseils et d'avis.

Le notaire Moulinard demeure dans un fort triste appartement de la rue des Bourdonnais. Son étude est située au second, sur le fond d'une cour ; c'est une pièce noire, enfumée, et chauffée en hiver par un poêle qui, en fumant continuellement, a fini par donner une couleur de bistre à tout l'appartement.

Là, devant un bureau surchargé de cartons, de dossiers, de papiers et de paperasses, se tient, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, un petit bossu qui n'a guère plus de trente-six ans, et dont la figure spirituelle et souvent gaie contraste avec le reste de l'étude.

Ce bossu, qui se nomme Hercule Taquinet, est le premier, le second, et, si vous voulez, le dernier clerc de M. Moulinard, qui n'en a pas d'autres que lui ; car on ne peut pas nommer clerc un petit garçon d'une douzaine d'années, qui est aussi là, mais presque uniquement pour faire les courses, et que Taquinet appelle avec justice le *saute-ruisseau*.

Le petit bossu aime à se moquer, à critiquer, suivant l'ordinaire chez ses pareils ; sa voix est haute, criarde, mordante, tandis que son petit œil satirique a sans cesse l'air de vouloir pénétrer dans le fond de votre pensée. Il est fort rare que M. Moulinard et son clerc soient une heure ensemble sans se dire des choses désagréables. On se demandera peut-être alors pourquoi le notaire garde chez lui le petit bossu : c'est que celui-ci travaille vite, bien, et ne mange pas beaucoup.

En ce moment Taquinet, qui vient d'achever la copie d'un contrat de mariage, tout en grignotant un morceau de pain et des radis, murmure de temps à autre :

— Encore un..., c'est-à-dire encore deux qui vont se marier... Toujours copier des contrats, cela donne nécessairement des idées matrimoniales. Ah ! moi aussi je voudrais bien me marier, je l'avoue, et surtout faire un mariage d'argent, afin de sortir de ma position... Car elle est bien monotone ma position !... Je m'ennuie énormément chez M. Moulinard, qui depuis seize ans me promet de me céder son étude, et qui ne me la cède pas, sous prétexte que je n'ai pas de quoi la lui payer. Quelle petitesse ! mon patron me fait aller, c'est clair comme le jour ; c'est un hypocrite ! Je le soupçonne même d'être fripon... J'ai beaucoup de raisons pour croire cela... Bon ! mes radis sont creux, c'est amusant. Mais il vient de m'arriver d'Allemagne une dernière espérance... par la poste ; ça m'a même coûté trente-deux sous de port. Un cousin que j'ai par là m'écrit qu'il connaît une veuve riche, qui a grande envie d'épouser un Français ; il lui a parlé de moi, et il m'engage à me présenter. Ma foi, j'ai bien envie de tenter l'aventure, et puisque mes compatriotes ne rendent pas justice à mon mérite, eh bien ! j'épouserai une Allemande. Oh ! mon Dieu, ça m'est égal ! Pour acheter l'étude du patron, j'épouserais une négresse, je ne tiens pas du tout à la couleur.

En ce moment la voix du notaire, dont le cabinet touche à l'étude, fait entendre : — Monsieur Taquinet... voulez-vous bien venir, s'il vous plaît ?...

Le petit bossu ronge encore deux radis, et se lève en se disant : — Peste ! nous avons ce matin la voix encore plus câline qu'à l'ordinaire ! Il a quelque corvée à me donner... ou il va me dire que son vin n'est pas encore arrivé... le cancre ! C'est une couleur pour me mettre à l'eau depuis huit jours... Tu me revaudras cela, Tartufe !

Cependant Taquinet est arrivé dans le cabinet du notaire, qui est devant son bureau, assis dans son vieux fauteuil de cuir jadis rouge.

— Monsieur m'a appelé ?—Oui, monsieur Taquinet, j'ai une commission importante à vous donner... — Une commission ! Mais, monsieur, il me semble que je ne suis pas chez vous pour faire les commissions... Vous avez Galopin, le saute-ruisseau, c'est son état, c'est son fait, c'est son lot ; il a déjà des jambes de cerf, ce petit, il promet... Il va rentrer, vous l'enverrez... Moi, je suis ici pour écrire ! Et, Dieu merci ! j'en mets sur le papier de cette encre..., de cette petite vertu ! comme ils ont la bêtise de la nommer... Je ne lui en connais guère de vertu, moi. Vous me direz : Si elle est petite, c'est pour ça... — Monsieur Taquinet, je ne puis pas me servir de Galopin pour l'affaire dont il s'agit... C'est une affaire toute de confiance, et... — Et vous n'en avez pas dans votre saute-ruisseau ?... Vous avez tort, Galopin est vertueux, il est très-vertueux ce petit... Il vit avec quatre sous par jour, et il fait quatre repas ! Si ce n'est pas là de la vertu, à quel taux voulez-vous la tarifer ? — A Dieu ne plaise, monsieur Taquinet, que je suspecte la probité de mon petit clerc !... — Saute-ruisseau ! — Petit clerc, si vous voulez bien. — Non, saute-ruisseau, j'aime mieux cela ; d'ailleurs ça se voit à ses jambes, elles sont toujours crottées jusqu'au genou... — Vous voyez donc bien qu'il ne saute pas les ruisseaux... — Ah ! c'est juste, il marche dedans alors... Tiens, vous avez de l'esprit ce matin, patron ! — Monsieur Taquinet ! — Je veux dire, vous êtes en train de rire, vous êtes presque

gai ; comme je n'y suis pas habitué, ça m'étonne... — Si vous vouliez m'écouter enfin... — Il me semble que je ne fais que ça... — Il s'agit de porter trois cent mille francs à mon client le général Desparville. — Ah ! celui qui fait des cuirs... — Monsieur, respectez un brave guerrier... — Eh mon Dieu ! on peut être très-brave et faire des cuirs, on n'enlève pas des drapeaux à l'ennemi avec de l'orthographe !... ça n'a pas de rapport... Du reste le général ne se cache pas pour dire qu'il ne sait rien, et cela fait son éloge. — Vous allez lui porter trois cent mille francs en un bon que voilà sur la Caisse d'escompte... — Il a donc vendu ses propriétés, le général ? — Oui, il a voulu réaliser... Vous voyez, monsieur Taquinet, quelle confiance j'ai en vous ! — C'est heureux. Ça m'étonne, quoique ça..., que vous n'alliez pas vous-même porter cette somme. Ah ! c'est qu'on vous attend ce matin pour un testament chez une vieille femme. — Oui, mais j'ai reçu contre-ordre, la personne ne veut plus en faire ; elle a dans l'idée qu'elle ne mourra pas... — Voilà bien une idée de vieille femme !... — J'attends des clients. Tenez, voilà la somme, la superbe somme...

Le notaire tenait toujours dans ses mains le bon de trois cent mille francs et ne pouvait pas se décider à s'en dessaisir. Le petit bossu ricane en disant :

— Vous avez de la peine à lâcher le magot... Au fait, il était en famille chez vous ! — Qu'est-ce que c'est ? — Je veux dire qu'il était avec d'autres espèces, vous en avez toujours plein votre caisse. Est-on heureux d'être notaire !... — N'êtes-vous pas bien à plaindre, vous, mon premier clerc ! — Votre premier clerc ! parbleu ce serait difficile autrement..., je suis tout seul..., Galopin n'est que sauteruisseau. Enfin, patron, voyons, quand me cédez-vous votre étude ? — Mon cher ami, je ne demande pas mieux, moi. Je vous l'ai dit cent fois : mariez-vous, vous me payerez avec la dot de votre femme.

— Mariez-vous !... Ah ! oui, voilà le grand mot... Vous savez bien qu'avec moi ça ne va pas tout droit ! C'est égal, je vais alors vous demander quelque chose. — Si c'est de l'argent, je n'ai point de fonds disponibles en ce moment. — Eh non ! soyez tranquille, ce n'est pas de l'argent ; d'ailleurs il est trop cher le vôtre. Je veux seulement vous demander un congé afin d'aller faire un tour en Allemagne. J'ai par là un parent qui croit m'avoir trouvé une femme... — Vraiment ! partez en ce cas, j'y consens. Mais vos appointements ne courront pas en votre absence, je vous en préviens. — Est-ce que vous croyez que j'ai eu cette idée-là ? est-ce que je ne vous connais pas ?... Puisque vous consentez, après-demain je me mettrai en route. — C'est convenu, en attendant allez vite à Saint-Mandé, chez le général Desparville, c'est à deux pas d'ici, une promenade... — Une promenade..., vous êtes modeste... Un ruban de queue à révolter un cheval... Vous ne voulez pas que je prenne une voiture ? — Vous plaisantez, sans doute ?... — Enfin, la marche me fera peut-être grandir. — Vous vous ferez donner un reçu de cette somme. — Ça va sans dire, mais il faut d'abord que vous me donniez le bon... — Est-ce que je ne vous l'ai pas remis ? — Non, car vous l'avez remis dans votre gousset... — Ah ! c'est une distraction.

Le notaire se décide enfin à remettre le bon à son clerc, en lui recommandant bien de ne point s'arrêter en route, et d'éviter les rencontres. Le petit bossu serre le bon dans sa poche, va prendre son chapeau, brosse sa redingote après avoir passé la brosse dans de l'eau, renoue les cordons de ses souliers et quitte l'étude, en disant :

— Encore une corvée ! mais après-demain je fais ma petite valise, et puis fouette, cocher, en route pour l'Allemagne, je vais boire du kirsch et manger de la choucroute.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ÉVÉNEMENT IMPRÉVU.

Le petit bossu était parti de Paris pendant que Gustave partait de Saint-Mandé. Taquinet arriva à la campagne du général, qui s'écria en le voyant :

— Tiens, c'est le petit bossu ! — Bossu ! en effet, général, je me flatte de ne pas l'être à moitié. J'ai un amour de bosse, enfin ce qu'on peut appeler une bosse bien faite. — Ce qui m'en plaît, credié ! c'est que tu prends bien la chose, tu ne t'en caches pas ! — Cacher ma protubérance, général, bien au contraire ; et pourquoi donc ne tirerait-on pas parti de tous ses avantages ?... Vous croyez plaisanter, mais vous ne savez pas tout ce que ma bosse m'a valu d'œillades, de petits regards en dessous, de sourires ! Quand une femme m'aperçoit par derrière, elle double bien vite le pas pour voir ma figure !... Foi d'Hercule Taquinet, c'est flatteur. — Comment as-tu dit ? Hercule Taquinet ? — Ce sont mes noms. — Comment, mon gaillard, tu te nommes aussi Hercule ? — C'est mon nom de baptême, celui que mon parrain m'a donné. Je sais bien qu'il aurait mieux fait de m'appeler Tortillard ou Dromadaire ! mais enfin il m'a nommé Hercule, et je dois respecter sa volonté ; je lui ai tant d'obligations à ce cher parrain ! Je ne l'ai jamais vu qu'une fois ; j'avais six ans à peu près, quand on m'a envoyé chez lui pour lui présenter mes devoirs. Je m'en souviens toujours, on venait de me faire entrer, en lui disant : c'est votre filleul, le petit Hercule Taquinet. Alors, mon parrain me regarda d'un air moqueur, se mit à me crier : Avance, Hercule ! Moi, vous concevez que j'étais très-embarrassé ; ne sachant pas si je devais aller en avant ou en arrière... Ma foi, je me mis à lui tirer la langue. Il me chassa sur-le-champ, en m'administrant une douzaine de claques, c'est tout ce que j'ai reçu de lui ! C'est égal, c'est bien agréable d'avoir un parrain.

Le général a ri franchement du récit de Taquinet. Il lui dit ensuite : Eh bien ! où est donc M. Moulinard, est-ce que Gustave ne lui a pas dit que nous avions besoin de lui ? — M. Gustave..., votre aide de camp ? — Sans doute, n'est-il pas allé vous chercher ? — J'ignore s'il est allé voir le patron. Quand je suis parti il n'était pas encore arrivé. — Que veniez-vous donc faire ? — Vous apporter ce bon de trois cent mille francs sur la caisse d'escompte..., le prix de la vente de vos propriétés. — Ah ! très-bien !... je sais... — Vous n'avez pas même besoin d'acquitter le bon, nous avons toujours le soin d'épargner cette peine à nos clients..., d'autant plus que depuis la Révolution qui a enrichi tant de monde, nous en avons beaucoup qui ne savent pas écrire. — Est-ce pour moi que tu dis cela..., myrmidon ? — Ah ! par exemple, général..., la preuve du contraire, c'est que je vais vous prier de me donner un reçu de cette somme.

Le général caresse sa moustache, fait quelques tours dans la chambre, et dit au petit bossu qui se donne un air sérieux tout à fait comique :

— Tiens, voilà du papier, des plumes, tout ce qu'il faut pour écrire, fais toi-même le reçu, que je n'aie plus qu'à apposer ma pataraphe... — Votre patte... Ah ! comme il vous sera agréable, général... Je comprends, vous aimez autant ne pas écrire !

M. Taquinet vient à peine de faire le reçu, que le général a signé, lorsque Gustave revient à Saint-Mandé amenant le

notaire. Il est probable que le petit bossu n'avait pas fait la route en se pressant, puisque son patron le suivait de si près.

— Déjà le patron ! s'écrie Taquinet, il paraît qu'il tenait à ne point me perdre de vue... Ah ! je comprends, m'ayant confié trois cent mille francs...

— En effet, dit Moulinard en souriant, il aurait pu vous arriver quelque accident.— Ah oui, comme de prendre mes jambes à mon cou, par exemple, et de ne plus revenir...— Non, monsieur Taquinet, je ne vous crois pas capable d'un trait de cette espèce. — Ah ! quelquefois..., on ne sait pas..., une idée biscornue..., il y a tant de fripons dans ce monde !... En attendant, soyez calme, voici le reçu du général. Moi, je vais me rendre à l'office ; il y a de bon vin ici ! ce n'est pas comme chez vous..., et on ne vous force pas à en faire de l'abondance.

Taquinet se régalant à l'office.

Taquinet est allé se régaler à l'office, Gustave et Adolphine parlent de leur amour, du bonheur que l'avenir leur promet. L'ex-vivandière regarde et écoute les amoureux en souriant de leurs charmants projets. Le notaire est resté seul dans le salon avec le général qui lui dit :

— Il s'agit ici d'un contrat de mariage, papa Moulinard... C'est ma fille, mon unique enfant, dont je veux assurer l'avenir... Moi, j'ai été un luron..., j'ai fait pas mal de bamboches dans mon temps..., j'ai fait rouler les petits écus, aussi je ne possède guère que ces trois cent mille francs que vous venez de m'envoyer..., et puis ma paye, mon grade, ma solde... Mais une fois ma fille mariée, il ne m'en faut pas tant à moi !.. Nous allons arranger tout cela pour que cette petite ait de quoi s'acheter des dragées... Les femmes aiment les bonbons. — Général, si vous aviez voulu me laisser vos trois cent mille francs, je les aurais fait valoir fort avantageusement. — Oh ! ma foi, maintenant cette somme n'est plus à moi, je vais la donner pour dot à ma fille... — Comment..., tout entière, général ? — Ma foi oui.— Et s'il ne vous reste plus rien ?... — J'ai ma paye... — Mais si vous vous trouviez gêné ? — Quand je n'aurai pas de quoi faire un bon *fricot*, j'irai demander à dîner à mes enfants. — Général, il vaudrait bien mieux qu'ils vinssent dîner chez vous. — Papa Moulinard, vous êtes un parfait notaire, mais laissez-moi faire ma cuisine à ma guise. Quand j'ai mis une idée dans ma caboche, il n'y a qu'un boulet qui pourrait la faire déloger.

Le général se disposait à dicter ses volontés au notaire, lorsque son domestique entre dans le salon et lui dit : — Il y a là un monsieur qui demande à vous parler, général. — Je n'ai pas le temps ! — Je lui ai dit que vous étiez en affaires, il a insisté. — Envoye-le promener ! On ne marie pas sa fille tous les jours, c'est bien le moins qu'on me laisse tranquille aujourd'hui.

Le domestique s'éloigne, mais il rentre bientôt et dit quelques mots à l'oreille de son maître. Le général semble tout étonné, puis il répond : — Alors, c'est différent..., nous allons l'entendre, cet oiseau-là, mais je ne devine guère ce qu'il peut avoir à me chanter... Je passe dans mon cabinet, fais-l'y venir ; vous, Moulinard, attendez-moi ici, griffonnez toujours vos préliminaires, vos petites phrases de chicane !... Oh ! j'espère que j'aurai bientôt fini avec ce monsieur, et que vous ne m'attendrez pas longtemps.

Le général passe dans son cabinet, où bientôt Baptiste introduit un monsieur vêtu en bourgeois, mais porteur d'une figure assez patibulaire, lequel, sans beaucoup de formes et de politesses, dit au maître de la maison :

— Vous êtes le général Desparville ? — Il me semble que vous devez le savoir, puisque vous êtes envoyé par le ministre de la police. Mais je vous avoue que je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de commun entre nous.

— Vous avez connu le major Dorbecourt ? — Oui, c'est une mauvaise tête, mais un bon diable...; il a pris de l'humeur contre le premier Consul, je lui ai dit cent fois qu'il avait tort. — Il a fait plus, il a trempé dans une conspiration que l'on vient de découvrir, et qui ne tendait à rien moins qu'à renverser le premier Consul. — Je n'en suis point étonné ! c'était un cerveau brûlé. Mais qu'est-ce que tout cela me fait à moi ? — Voici une lettre que l'on a trouvée chez le major en faisant perquisition dans ses papiers. La reconnaissez-vous, général ?... — Eh oui, sacrebleu ! elle est de moi...; c'est bien facile à reconnaître, je crois que je n'en ai pas écrit trois dans ma vie ; et puis mon écriture se voit de loin..., je préfère écrire en gros, ça se lit plus facilement. — Cette lettre, que vous adressiez au major Dorbecourt, vous compromet gravement, général. — Ce chiffon me compromet... Qu'est-ce que j'ai donc mis là-dedans de malsain ? — Lisez vous-même.

Le général prend la lettre et lit :

« Mon cher Dorbecourt, disposez de moi, je suis un ami solide... Vous n'avez qu'un mot à dire, et je vous envoie des munitions ; là-dessus, je vous serre la main. »

Après avoir lu, le général regarde l'agent de police en s'écriant : — Je ne vois pas qu'il y ait là-dedans de quoi tuer une mouche... Le major était malheureux, il avait quitté le service, je lui proposais de l'argent, voilà ce que j'entendais par des munitions... Vous secouez la tête..., est-ce que vous ne me croyez pas? mille fusillades !... — Général, ce n'est point à moi de vous juger... — Mais Dorbecourt doit avoir été le premier à me rendre justice, il sait bien que je n'ai jamais approuvé ses ressentiments... — Le major n'est plus, il a mis fin à ses jours dans sa prison. — Il s'est tué..., pauvre Dorbecourt..., diable !... cela me fait de la peine. — Et vous, général, j'ai ordre de vous arrêter..., de vous conduire sur-le-champ au château de Vincennes... — M'arrêter !... quoi... il serait possible !..

Accordez-moi au moins un jour de répit..., j'allais marier ma fille... — Je ne puis vous accorder que dix minutes, ce sont mes ordres... — Bigre !... ils sont rigoureux à ce que je vois. N'importe, monsieur, je sais ce que c'est qu'une consigne..., et j'obéirai. Permettez-moi de passer dans mon salon pour parler à mon notaire. Oh ! vous pourrez ne point me perdre vue.

Moulinard était resté dans le salon où il préparait le contrat. Le général l'aborde d'un air agité, et lui dit à demi-voix :

— Il ne s'agit plus de mariage, mon cher Moulinard, un coup imprévu vient de me frapper... J'ai eu la bêtise d'écrire une lettre..., elle n'est pas longue, et il y en a assez pour me compromettre... Bref, on vient m'arrêter... J'aime à croire que mon innocence sera reconnue ; mais en tous cas..., il faut parer aux événements. Reprenez ce bon de trois cent mille francs. C'est la fortune de ma fille...; faites-la valoir..., gardez-la-lui... Oh ! je connais votre probité..., et s'il m'arrivait un malheur, du moins cette pauvre petite ne serait pas sans ressource...

Moulinard ouvre des yeux aussi grands que ses oreilles, mais il s'empresse de prendre le bon que le général lui présente, en balbutiant :

— Comment ! il serait possible..., je n'en reviens pas... Voulez-vous un reçu, général ?—Non, ce n'est pas la peine... Entre honnêtes gens, à quoi bon ?... Mais vous veillerez sur ma fille, vous la protégerez si ma captivité se prolongeait...

— Ah ! général..., mon dévouement..., mon zèle..., mon honneur...

Le notaire ne savait plus ce qu'il disait ; l'arrivée des deux amants et de la veuve Bloquet le dispense d'achever. Etonnée de la longue absence de son père, Adolphine venait savoir quelle était cette visite qui pouvait retenir le général loin de ceux dont il allait assurer le bonheur.

Le général et le notaire.

En apercevant sa fille, le général se sent pâlir, le cœur lui manque un moment ; mais bientôt, rappelant son courage, il va à elle, et la presse dans ses bras en lui disant :

— Ma chère Adolphine, nous ne pouvons signer le contrat en ce moment. Une affaire importante m'appelle à Paris..., il faut que j'accompagne... monsieur.

L'agent de police était dans un coin du salon, ne perdant pas de vue le général.

— Comment, mon père, vous allez nous quitter maintenant ? s'écrie Adolphine.

Gustave, qui a remarqué la pâleur et le trouble secret de celui qu'il allait nommer son père, lui dit aussitôt : — Général, ne me permettrez-vous pas de vous accompagner ? vous pourriez avoir besoin de me donner quelques ordres...

Le général regarde l'agent qui fait un léger signe de tête ; alors le père d'Adolphine répond : — En effet, Gustave..., il est possible que ta présence me soit nécessaire...; viens avec moi, j'y consens.

Oui, dit la veuve Bloquet, ne quitte pas ton général...; comme cela nous serons plus tranquilles. — Allons, embrasse-moi, ma fille..., et prends patience... Sacrebleu ! c'est un nuage qui passe !... mais ça ne sera rien !

Le général a pressé sa fille dans ses bras, puis il se hâte de partir avec Gustave qui regarde sa bien-aimée tant qu'il peut l'apercevoir.

Les deux femmes restent seules et tristes dans la maison de campagne. Moulinard s'est hâté de prendre congé ; il est parti avec Taquinet, qui a fort bien occupé son temps à l'office, et qui, soit que le vin ou son prochain voyage lui monte la tête, a l'air encore plus goguenard avec son patron, auquel il répète tout le long du chemin :

— C'est un fameux client que le général, n'est-ce pas, patron ?... seulement une douzaine comme ça, et vous vous arrondiriez presque autant que je le suis en ce moment... J'ai deux bosses..., parole d'honneur, j'en ai deux, comme polichinelle !...

Le notaire laisse dire son clerc, il ne lui répond rien, car il semble extrêmement préoccupé.

CH. PAUL DE KOCK.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES FÊTES DE VENISE[1].

FÊTE DE SAINTE MARTHE.

Il n'y a rien dans cette fête qui rappelle une grande victoire ou une dévotion particulière. Elle tire son nom du jour ou plutôt de la nuit où on la célèbre, et elle a donné ce même nom à la rue dans laquelle elle a lieu. Cette rue se trouve à l'extrémité occidentale de la ville.

Anciennement presque tous les Vénitiens s'embarquaient le matin pour aller pêcher la *sogliola* (sole), le meilleur poisson que l'on mange au mois de juillet, et, revenus vers le soir, ils faisaient bonne chère sur le rivage le plus prochain. L'air frais restaurait leurs forces épuisées par les fatigues de la pêche et par l'excessive chaleur de la saison. Devenue plus riche, Venise abandonna le soin de cette récolte aux pauvres qui s'y adonnèrent pour gagner leur existence. Alors, ce qui était auparavant un pénible amusement devint un divertissement singulier. On imagina un souper universel dans lequel la sole avait la première place, comme elle l'a encore de nos jours. Cette reine de la fête fut ensuite ennoblie par une sauce appelée dans le pays *saor*, laquelle sauce, usurpant peu à peu tous les priviléges de la sole, finit par devenir elle-même la reine du repas.

Notre attention doit d'autant plus se fixer sur ce banquet annuel, qu'il nous offre le véritable type du caractère vénitien. Au milieu d'une joie franche ce peuple se montre ami de l'ordre, de la tranquillité, de l'harmonie sociale. On dirait, en vérité, que cette multitude innombrable ne forme qu'une seule famille vivant dans un parfait accord, et n'ayant d'autre but que celui de s'amuser en commun.

Le théâtre principal de cette fête maritime, de ce repas de toute une ville, c'est le canal de la *Gindena*, dont les eaux disparaissent presque entièrement sous le grand nombre de barques qui les sillonnent en tout sens. Si elles se montrent par intervalles, c'est pour réfléchir l'éclatante lumière des mille fanaux de tous ces petits navires.

Pendant cette soirée les riches paraissent à la fête avec une certaine splendeur, mais non avec un luxe écrasant. S'ils se mettent en frais pour embellir leur *peote*, ce n'est point dans le but d'humilier autrui, mais afin de faire preuve de bon goût. Le principal ornement des *peotes* consiste dans l'illumination. C'est pour marier la magnificence à une disposition élégante et symétrique. Souvent on place sur la proue des concerts de voix ou d'instruments de musique, dont les accords renvoyés par l'eau produisent un effet délicieux, que le silence de la nuit rend encore plus séduisant.

D'autres nombreuses sociétés de citadins montent sur de grandes barques appelées *tartanes*, comme celles qui servaient originairement à la pêche de la sole et qui, par cette raison, figurent plus particulièrement dans cette fête. Les *tartanes*, comme les *peotes*, brillent par la variété de leur illumination ; tous les cordages qui servent au maniement des voiles y sont couverts de fanaux aux mille différentes couleurs.

On voit aussi de plus petites barques pavoisées, surmontées d'arcades formées de branches d'arbres et de guirlandes de fleurs illuminées de différentes manières.

Le moindre bateau du plus pauvre pêcheur est couronné d'une voûte de feuillage, au centre de laquelle est appendu le fanal de rigueur. Et sur le pont de ce faible navire sont assis autour d'une table, servie selon leurs moyens, plusieurs personnes qui entre-choquent gaiement leurs verres en portant des toasts à l'amitié et à la liberté. Le modeste artisan, entouré de sa famille, savoure avec plaisir, dans son bateau, un bon plat de poisson, et applaudissant à la musique des peotes et des tartanes, il lui semble faire partie de ces brillantes sociétés et se réjouir avec elles, ou du moins, autant que tous ces riches seigneurs. Voyez comme il rit de bon cœur ! comme il est satisfait ! A ses yeux, les deux maigres chandelles qui brûlent dans les petits fanaux de sa barque sont aussi resplendissantes que la somptueuse illumination des peotes, capable d'offusquer la splendeur de la lune et d'éclairer toute la rive sur leur passage.

Les barques sont suivies par des centaines de gondoles qui jouissent de ce vaste coup d'œil et en augmentent le charme. Ce mélange de navires de toute espèce est ravissant à voir. Il n'y a là ni vanité ni émulation, personne ne cherche la préséance. La fête est pour tous, nul n'a le droit de passer avant les autres.

Près du rivage sont amarrés des milliers de bateaux, ornés et illuminés avec élégance, où les vivandières servent leurs pratiques, quelques-unes même au son de la musique. Sur les quais, les cafés et les gargottes n'ont pas une seule place disponible : devant leur porte se trouvent des tables où le couvert est mis. Tout cela se montre éclairé d'une manière éblouissante.

Ce qui est vraiment bizarre, ce sont les cuisines ambulantes, étrangement dressées çà et là dans les rues. Les marchands arrivent avec des paniers de soles qu'ils déposent autour d'eux, puis ils placent sur deux pierres quelques morceaux de bois, les allument avec un peu de braise, versent quelques gouttes d'huile dans une poêle, et invitent ensuite, avec des cris inouïs, les passants à acheter leur poisson, dont la fumée et la bonne odeur provoquent l'appétit. Il est difficile pour un Vénitien de résister à un tel appât; il s'arrête, s'assied sur un banc, et bientôt une table est garnie de chalands. Le *saor* est prêt : on le mange avec plaisir.

Cependant on voit tout le long du quai un grand concours de personnes qui vont vers la place de Sainte-Marthe ou en reviennent. De cette place, qui domine le canal, on peut jouir de la vue de tous les navires à la fois. C'est là surtout que se trouvent les cuisines ambulantes, où les poulets rôtis ne figurent que comme chose secondaire. On y entend un bruit confus produit par le choc des verres, des assiettes, et sur lequel s'élèvent le murmure de la foule, les cris des marchands, les chants et les sons des instruments de musique. Chaque maison est métamorphosée en une taverne où l'on mange, l'on boit, au milieu d'une allégresse franche et cordiale. L'observateur le plus attentif ne saurait voir dans cette immense multitude le moindre germe de discorde, la moindre querelle. C'est une qualité dont est doué presque exclusivement le peuple vénitien. Jamais on n'eut besoin de faire intervenir la force publique dans ses fêtes, quelque brillantes et courues qu'elles fussent. Les magistrats, voulant conserver dans toute sa pureté cette bonne harmonie, ne permettaient point que la surveillance de la po-

(1) Voir tome XII, pages 182, 238, et tome XIII, pages 15, 143.

lice fût visible dans les jours solennels. Ils sentaient que ces mesures de sûreté, quoique indispensables, auraient, si elles avaient été connues, chagriné tous ces braves gens, qui se livraient avec abandon à l'attrait du plaisir, sans jamais dépasser les bornes établies par la décence.

Cette fête ne finit que lorsque les rayons du soleil viennent frapper les têtes déjà échauffées par de fréquentes libations, et cependant on remarque qu'en regagnant leurs demeures les Vénitiens sont aussi paisibles, aussi gais, aussi affectueux qu'ils l'étaient la veille en allant au rendez-vous général.

URBINO DA MANTOVA.

HISTORIETTES.

CHRONIQUE DES CROISADES.

Saladin (Malek-Nasser-Joussouf-Salah-Eddyn), sultan de l'Égypte et de la Syrie, remplit l'Orient de la gloire de son nom pendant les croisades de la deuxième moitié du douzième siècle. Ce prince ayant souvent entendu vanter la charité des hospitaliers de Saint-Jean-d'Acre, qui, disait-on, ne refusaient aux malades rien de ce qu'ils pouvaient donner, résolut un jour de s'assurer lui-même de la vérité de ces louanges. Il se déguisa donc, et alla se présenter aux religieux hospitaliers comme un pauvre souffreteux.

On l'accueillit avec une bonté qui tout de suite le toucha, et on lui offrit à boire et à manger. Mais il refusa tout, et il demeura deux jours et deux nuits sans vouloir prendre d'une nourriture qu'il semblait ne pas trouver de son goût. On insista, et on lui dit :

— Ami, il vous convient prendre aucune cose (quelque chose) pour vostre soutenance, car nous serions trop blasmés se vous chaiens moriés par défaute (si vous mouriez ici faute de manger).

— Sire, dit Saladin, je crois que je ne mangerai de ma vie, si je n'ai d'une chose que je désire par-dessus tout; mais je sais bien que je ne l'aurai point, car il y aurait démence à la vouloir et à la demander...

— Ah ! biaus frère, lui répondit-on, ne doutés mie à requère, car li hospitaux de chaiens (de céans) est si très grant charité, k'oncques nun malades ni fali à son désir, se on le pot avoir por or ou por argent, et demandés hardiment.

Quant Saleh oï li maistres si affremer, si dist...

— Je demande le piet diestre de devant de Moriel, le boin cheval du grant maistre de chaiens, et voel que je le voie coper devant moi présentement, ou se çou non, jamais ne mangerai. Or, avés oï mon desirier, mais, por Dieu, vous proi que vos n'i fasciés force, et mius vaut que je muire, qui suis uns povres homs, que celle bieste muire, qui tant vaut, car on dist pour voir, que li grand maistres n'en prendroit mie mile besans d'or.

Ce qui signifie : je demande le pied droit de devant de *Moriel*, le bon cheval du grand-maître de céans, et je veux le voir couper tout de suite devant moi, sinon, jamais je ne mangerai. Vous avez entendu mon désir, mais, pour Dieu, je vous prie de ne pas vous faire violence, car il vaut mieux que je meure, moi qui suis un pauvre homme, qu'une bête de si grand prix, et dont on dit, pour vrai, que le grand-maître n'en accepterait pas en échange mille besants d'or.

Le grand-maître, informé aussitôt de cet étrange désir, réfléchit un moment, et répondit :

— Prendés mon cheval et li assongiés son désir (et donnez lui satisfaction), car mius vaut que mes chevaux muire que uns homs, et d'autre part il nous serait réprouvé à toujours.

Mais au moment où l'on allait trancher le pied de *Moriel* (c'était, dans l'Orient, le nom générique des chevaux de couleur brune ou de more), le pauvre se déclara satisfait. Saladin se retira sans s'être fait connaître, et, rentré dans sa capitale, il fit à l'hôpital un don de mille besants d'or.

LE PUGET.

Pierre Puget, de Marseille, l'une des gloires du siècle des grandes gloires, fut à la fois constructeur de vaisseaux, architecte, peintre et sculpteur habile, et il avait un juste sentiment de son mérite comme artiste. Feu Emeric David, après l'avoir consciencieusement jugé sous ce rapport, l'appréciant comme homme, a dit de lui : « Une droiture que rien ne pouvait ébranler, un désintéressement à toute épreuve, de la naïveté, de la bonté, de l'emportement, tel était son caractère : il ne savait endurer ni les exigences ni la hauteur. » Mansard s'étant permis de lui dire que s'il voulait exécuter la statue équestre du roi, votée par la ville de Marseille, et la faire au-dessous du prix demandé par Clérion, son concurrent, la ville lui donnerait la préférence, il répondit vivement, mais avec dignité :

— Me comparer à Clérion! moi? je ne puis être mis en parallèle qu'avec l'Algarge et Bernin.

Et Puget avait raison; quoique Clérion, son compatriote, fût loin d'être sans mérite.

Louvois qui, un jour, marchandait les honoraires du grand artiste au sujet de l'un des colosses de Versailles, lui dit que le roi ne payait pas davantage un général.

— J'en conviens, répondit-il au ministre; mais le roi n'ignore pas qu'il peut facilement trouver des généraux parmi le grand nombre d'excellents officiers qu'il a dans ses troupes, et qu'il n'y a pas en France plusieurs Puget.

Jactance, si l'on veut, mais jactance pleine de noblesse, et qui montre l'artiste, d'ailleurs, sous l'impression encore de l'injuste jugement de Mansard.

LA GABRIELLI.

Une femme sans nom, nommée toutefois *Gabrielli*, parce qu'elle était fille du cuisinier d'un prince Gabrielli, de Rome, avait été douée d'une grande beauté et d'une voix admirable. Le prince donnait souvent des concerts, et il se plaisait à y faire entendre cette merveille. Bientôt on ne parla plus dans la ville que de la *cochetta di Gabrielli*, que de la petite cuisinière de Gabrielli, dont le théâtre fut désormais la vocation. A dix-sept ans elle débuta sur celui de Lucques en qualité de *prima dona*, et elle y obtint un succès étonnant; de théâtre en théâtre, elle vint à Naples, et elle y chanta *la Didone abandonnata* de Métastase. A cette nouvelle, le grand poëte, qui était alors à Venise, l'y attira, la perfectionna dans la déclamation et en fit une excellente actrice.

La célébrité qu'elle acquit lui donna bientôt, et au plus haut degré, ce genre de fatuité, d'impertinence particulière, dont l'engouement d'un public déraisonnable favorise,

contre son propre intérêt, le développement dans les sujets qui l'amusent au théâtre. Cette célébrité s'augmenta même de la bizarrerie de ses innombrables caprices. A la moindre fantaisie, et malgré la lettre de ses engagements, elle se refusait souvent à chanter, de quelques punitions que fussent suivis ses refus. Mais il faut convenir qu'elle connaissait parfaitement son monde. Par exemple, elle ne voulut jamais aller en Angleterre. « Sur le théâtre de Londres, disait-elle, je ne pourrais chanter ou ne pas chanter à ma fantaisie : la populace me sifflerait ou m'assommerait. J'aime mieux dormir en bonne santé, quand même ce serait en prison. »

Entre mille, voici deux traits qui la caractérisent. En 1765 elle était à Palerme. Un jour le vice-roi donnait un repas de cérémonie, auquel la Gabrielli fut invitée. Le prince, lassé de l'attendre, l'envoya chercher ; on la trouva au lit, prétextant une indisposition. Le soir, au théâtre, elle affecta de chanter mal, et, sur la menace de la prison, elle dit impudemment :

— Le vice-roi me fera crier, mais chanter, jamais.

L'autre trait, à l'impertinence près qu'il décèle, est assez semblable à la réponse de Puget à Louvois. En 1768 elle quitta Parme, dont le grand-duc l'avait aussi fait mettre en prison, et se réfugia en Russie, où depuis longtemps Catherine l'appelait. Lorsqu'il fallut fixer ses honoraires, elle demanda 10,000 roubles. L'impératrice se récria, disant :

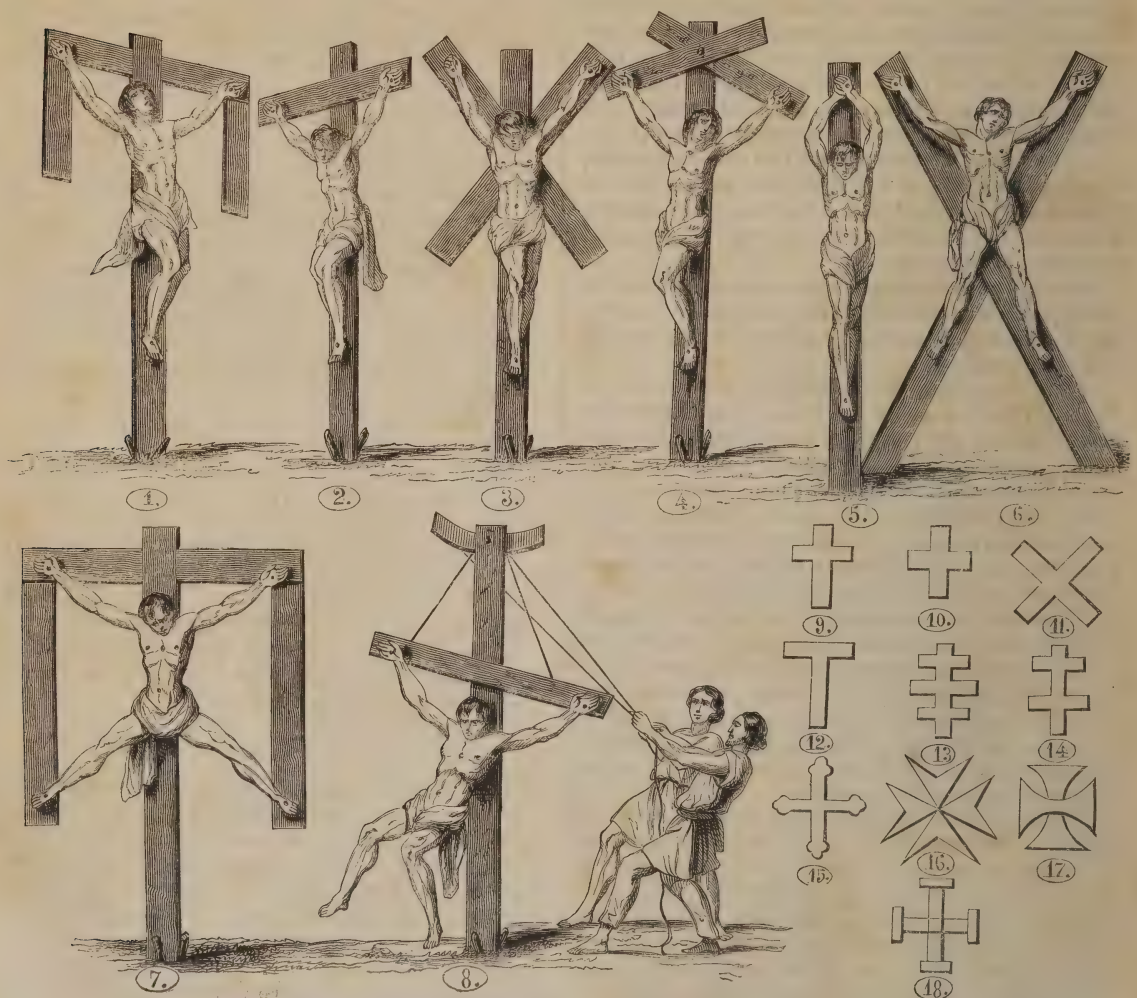
— Je ne paye pas sur ce pied-là mes feld-maréchaux.

La Gabrielli alors répond :

— En ce cas-là, Votre Majesté n'a qu'à les faire chanter.

REY.

DES DIFFÉRENTES FORMES DE LA CROIX.



1 à 8. Diverses manières de crucifier; 9. Croix latine; 10. Croix grecque; 11. Croix de Saint-André; 12. Croix en Tau; 13. Croix du Saint-Père; 14. Croix patriarcale; 15. Croix tréflée; 16. Croix de Malte; 17. Croix pattée; 18. Croix potencée.

Le supplice de la croix était en usage dès la plus haute antiquité. On en trouve des exemples chez les Assyriens, les Égyptiens, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Latins, les Carthaginois et les Romains. Parmi ceux-ci le crucifiement n'était appliqué qu'aux plus vils malfaiteurs; aussi, dans ses accusations contre Verrès, Cicéron réserve-t-il, pour le dernier et le plus horrible des crimes commis par ce préteur, celui d'avoir fait mettre en croix un citoyen romain.

Cet instrument de supplice n'avait pas toujours la même forme. Ce n'était d'abord qu'un simple pieu; ensuite on y ajouta une pièce de bois transversale, placée tantôt au sommet du pieu, comme dans la croix de saint Antoine, tantôt un peu plus bas, comme dans la croix latine, qui, suivant la plupart des Pères, a servi au supplice de Jésus-Christ. Enfin on employait parfois deux morceaux de bois, croisés en X, et qui formaient la croix de saint André.

En général, la croix la plus élevée était considérée

comme la plus infâme. Aman, dans son orgueilleuse fureur, menace Mardochée d'une croix de cinquante coudées. La manière d'y attacher les criminels n'était pas toujours la même. Tantôt on les garrottait tout vivants, avec des cordes, sur une croix plantée d'avance; tantôt on les clouait, par les pieds et par les mains, sur une croix étendue à terre et qui était ensuite dressée avec le patient. Dans ce dernier cas, un seul clou servait quelquefois à fixer les deux pieds, et c'est ce qui eut lieu pour N.-S. Jésus-Christ, suivant l'opinion la plus probable.

Les Grecs et les Romains laissaient les suppliciés suspendus à la croix jusqu'à ce que leurs corps tombassent en lambeaux; les Juifs les en détachaient aux approches de la nuit, après avoir rompu les os de ceux qui n'étaient point tout à fait morts.

Constantin abolit le crucifiement dans tout l'empire, et par conséquent dans toute la chrétienté. Il ne voulait pas que de vils scélérats fussent attachés à des croix semblables à celle qui avait porté le Sauveur du monde. Au dire de quelques historiens, sa dévotion pour ce signe rédempteur avait été excitée par plusieurs miracles. Avant sa conversion, et tandis qu'il se préparait à lutter contre Maxence, il avait aperçu dans les airs une croix de feu, autour de laquelle resplendissaient ces mots : *Tu vaincras par ce signe.* Frappé d'un tel prodige, il embrassa le christianisme, fit représenter sur le *Labarum* la croix miraculeuse, et devint le maître de l'empire. Plus tard, sainte Hélène, sa mère, ayant voulu faire construire une église sur la montagne où Jésus avait été crucifié, les ouvriers chargés de creuser les fondations, y découvrirent trois croix. Les Juifs enterrant habituellement, à l'endroit même du supplice, les différents objets qui avaient servi à l'exécuter, on pensa que parmi ces croix devait se trouver celle de Jésus-Christ : mais la difficulté était de la reconnaître. On employa pour y parvenir un moyen infaillible. Un cadavre fut appliqué successivement sur chacune des croix; à la troisième épreuve il se leva, ressuscité; il avait touché l'instrument de la Passion.

Une moitié de la vraie croie demeura dans l'église du Calvaire, à Jérusalem; plus tard, elle fut enlevée par Kosroès, puis reconquise par Héraclius : l'autre moitié fut envoyée à Constantin, avec les clous qui avaient attaché le Dieu fait homme. Le pieux empereur voulut que le fer de ces clous fût forgé pour fortifier son casque contre le glaive de ses ennemis, et pour attirer la faveur divine sur ses étriers et sur le mors de son cheval de bataille. Quant au bois de la vraie croix, il en déposa une partie dans son trésor, et le reste dans sa statue qu'il érigea ensuite sur une des places de Constantinople, afin de protéger, par ce nouveau *palladium*, la ville superbe qu'il avait fondée.

Cependant les lieux saints étaient tombés au pouvoir des infidèles, les chrétiens qui allaient y chercher l'expiation de leurs fautes s'y trouvaient en butte à mille avanies. L'un d'eux l'ermite Pierre, s'indigne de voir le Croissant dominer aux lieux mêmes où la Croix a racheté les hommes. Il revient en Europe; il intéresse le pape Urbain II à la mission qu'il s'est donnée, et fort de son assentiment et de sa bénédiction, il entreprend de précipiter l'Occident sur l'Orient. Le corps enveloppé d'une bure grossière, les pieds et la tête nus, un crucifix à la main, monté sur un âne, comme son divin maître, il parcourt la France et une partie de l'Europe. Il représente aux multitudes qui se pressent autour de lui les objets de leur culte souillés par la présence impie des Sarrasins; il raconte les affronts, les souffrances que subissent les pèlerins du Christ et de la vierge Marie. Sa voix puissante remue tous les cœurs : *Dieu le veut! Dieu le veut!* s'écrient les nobles et les vilains, et les populations entières se soulèvent et vont fondre sur la Syrie, se succédant les unes aux autres comme les vagues de la mer. Pour se reconnaître entre eux, ces guerriers improvisés attachent une croix sur leurs vêtements. Les Ecossais portent celle de saint André; les Français, une croix d'argent; les Anglais, une croix d'or; les Allemands, de *sable* (noire); les Italiens, d'azur; les Espagnols, de *gueules* (rouge). Depuis et lorsque le blason fut monté au rang des sciences, la croix placée dans l'écusson en devint une des *pièces* les plus honorables. Elle revêtit alors des formes très-variées et l'on en compta près de cent espèces. L'Église elle-même adopta plusieurs sortes de croix. Celle que l'on porte devant le Saint-Père, dans les occasions solennelles, a trois barres transversales: celle des archevêques n'en a que deux; celle des évêques, une seule. La croix grecque est composée de quatre croisillons égaux. On l'emploie souvent en architecture, même dans les églises catholiques, à cause de sa forme régulière. La croix latine a le pied plus long que la croix grecque.

P. N. GROLIER.

Nous donnons ci-dessous une croix latine ornée, dessinée sur un modèle d'orfévrerie irlandaise.

Croix latine, d'après un modèle irlandais.

MÉLANGES ET NOUVEAUTÉS.

LE RÉGULUS NANTAIS.

Un homme vient de mourir à Nantes, dont la biographie eût été écrite en lettres d'or par les républiques de l'antiquité. C'est M. Haudaudine, ancien négociant et ancien magistrat. Il portait le glorieux surnom de *Régulus Nantais*, et voici à quelle occasion il l'avait mérité. Cet épisode est un des plus touchants et des plus terribles de l'histoire de notre grande révolution.

Au commencement de cette guerre de Vendée, que Napoléon a si justement nommée la guerre des Géants, Haudaudine servait la République dans l'intrépide milice des volontaires de Nantes. Pris par l'armée, non moins intrépide, de Charette, à la deuxième attaque de Légé, il fut transféré à Montaigu avec beaucoup d'autres prisonniers *bleus*.

On sait avec quel acharnement les captifs, *bleus* ou *blancs*, étaient alors fusillés de part et d'autre.

—Allez à Nantes, dit cependant le chef royaliste de Montaigu à Haudaudine et à deux de ses compagnons, Babin et Chamier; proposez au Comité du département l'échange des prisonniers, et jurez-nous seulement de revenir ici, quel que soit le succès de votre mission.

Les trois captifs donnent leur parole d'honneur et se rendent à Nantes. C'était le soir du 14 mai 1793. Le Comité central tenait séance. Haudaudine et ses deux amis se présentent dans leur uniforme de gardes nationaux; ils racontent la deuxième défaite des bleus à Légé, et transmettent la proposition des vainqueurs.

—Traiter avec des brigands! s'écrie le peintre Bougon, président du Comité; ce serait déshonorer la République.

— Jamais l'humanité ne déshonora personne, reprend Haudaudine. Veuillez délibérer, citoyens, nous sommes libres sur parole; si vous refusez l'échange, nous irons reprendre nos fers et chercher la mort.

Le Comité délibère...; l'honneur et la raison vont l'emporter..., lorsque l'émeute accourt étouffer leur voix. Instruits de l'affaire par les parents des captifs, les clubs et la populace assiégent la salle en hurlant: « Point d'échange, point de traité avec les rebelles!... » Cette masse furibonde envahit le sanctuaire administratif. Tous les corps constitués arrivent à leur tour. Au même instant, le général Canclaux vient annoncer quelques succès des patriotes contre les blancs. Cette nouvelle achève d'exalter les esprits.

—Citoyens! s'écrie Bougon, est-ce là le moment de traiter avec les brigands de la Vendée?

—Non, non! jamais! répondent mille voix. Vive la République!

Et la délibération suivante est prise à l'unanimité : « Sur la proposition faite au nom des brigands cantonnés à Montaigu, qu'il soit fait un cartel d'échange pour les prisonniers qui sont en leur pouvoir, et les rebelles pris par les armées de la République, les corps administratifs de la ville de Nantes déclarent qu'il n'y a lieu à délibérer, et passent à l'ordre du jour. Vive la République! » C'était décréter le massacre en propres termes. Et de tels hommes traitaient de brigands ceux qui leur proposaient le salut de leurs frères. Haudaudine, Babin et Chamier avaient gardé le silence jusqu'à la fin... Ils se lèvent alors, et annoncent qu'ils vont repartir pour Montaigu. Une émeute d'un autre genre les entoure aussitôt... La foule les presse et les supplie de rester... Leurs familles les retiennent dans leurs bras, les arrosent de leurs larmes, les attendrissent par leurs prières... Babin et Chamier cèdent, éperdus, au cri du sang... Mais Haudaudine est inflexible...; il ne voit que sa parole, il mourra pour la tenir! Il s'arrache à ses parents, à ses amis, à la multitude entière... Il gagne la rue, il franchit les portes de la ville, il galope sur la route de Vendée... Il rentre à Montaigu,—où son héroïsme désarme les ennemis qui allaient le fusiller. Plus heureux que le Régulus romain, le Régulus nantais conserva la vie, mais garda ses fers jusqu'à ce que la République revint à des idées moins barbares.

Cinq mois plus tard, le 18 octobre, au plus fort de la Terreur, la Vendée, triomphante d'abord, était vaincue à son tour. C'était le lendemain de la sanglante bataille de Chollet, où les trois généraux royalistes, d'Elbée, Lescure et Bonchamps avaient été blessés à mort. La grande armée, poursuivie par Westermann, ce *boucher des Vendéens*, courut passer la Loire à Saint-Florent, suivie de près de cent mille paysans de tout âge et de tout sexe, qui, chassés par le fer et le feu républicains, n'avaient plus d'autre asile que le fleuve ou la mort... C'était un spectacle dont rien ne peut rendre l'immense désolation... On eût dit le convoi funèbre de la Vendée, mené à la tombe par les derniers Vendéens... Bonchamps l'ouvrait, porté sur son lit de douleur... Larochejacquelein le fermait, en arrosant son épée de ses larmes. On arriva ainsi, le 18, au bord de la Loire. Il était temps! Rentré à Chollet après la victoire des bleus, Carrier avait fait mettre la ville à feu et à sang : et Westermann accourait ventre à terre pour sabrer ou noyer les derniers soldats vendéens... Mais ses troupes harassées tombant sur la route, il leur donna quatre ou cinq heures de repos... Ce fut là le salut de la grande armée. Les hauteurs de Saint-Florent, dit madame de Larochejacquelein, dans ses *Mémoires*, forment une sorte d'enceinte demi-circulaire, au bas de laquelle règne une vaste plage unie qui s'étend jusqu'à la Loire, fort large en cet endroit. Quatre-vingt mille personnes se pressaient dans la vallée de Saint-Florent: soldats, femmes, enfants, vieillards, blessés, tous étaient pêle-mêle, fuyant le meurtre et l'incendie : derrière eux, ils apercevaient la fumée s'élever des villages que brûlaient les républicains ; on n'entendait que des pleurs, des gémissements et des sanglots. Dans cette foule confuse, chacun cherchait à retrouver ses parents, ses amis, ses défenseurs ; on ne savait quel sort on allait rencontrer sur l'autre rive ; cependant on s'empressait pour y passer, comme si au delà du fleuve on avait dû trouver la fin de tous les maux. Une vingtaine de mauvaises barques portaient successivement les fugitifs qui s'y entassaient; d'autres cherchaient à traverser sur des chevaux; tous tendaient les bras vers l'autre bord, suppliant qu'on vînt

les chercher. Au loin, du côté opposé, on voyait une autre multitude dont on entendait le bruit sourd ; enfin, au milieu, était une île couverte de monde. Beaucoup d'entre nous comparaient ce désordre, ce désespoir, cette terrible incertitude de l'avenir, ce spectacle immense, cette foule égarée, cette vallée, ce fleuve qu'il fallait traverser, aux images que l'on se fait du redoutable jour du jugement dernier...

Au milieu de cet immense tableau de douleur, M. de Bonchamps était près d'expirer..., mais le dernier soupir du héros devait être la plus belle action de sa vie. Cinq mille prisonniers républicains, des plus féroces et des plus exécrés pour la plupart, venaient d'arriver de Chollet à Saint-Florent, amenés par la garnison, sous les ordres de Cesbron d'Arbogne, vieux chevalier de Saint-Louis, habitué aux violences de cette guerre. Il avait déjà, sur la route, fait fusiller ceux qui voulaient s'échapper, et il n'avait épargné les autres qu'à la prière de Mme de Bonchamps, qui accourait, tremblante, auprès de son mari. Que faire de ces cinq mille ennemis de la Vendée, dont beaucoup étaient tout couverts encore du sang de leurs victimes et de la cendre des chaumières du Bocage? Cesbron propose nettement de les mettre à mort. Le conseil délibère au pied du lit de Lescure. La majorité partage silencieusement l'avis de Cesbron. Après tant de générosités inutiles, n'a-t-on pas juré, à Torfou, d'être sans merci pour les bleus? En vain Lescure proteste d'une voix étouffée par la souffrance..., celle de l'armée entière crie sur toute la rive : « Mort aux républicains ! » Déjà les canons sont braqués sur l'église qui les renferme : les sabres et les bâtons vont égorger et assommer ceux qu'épargnera la mitraille ; on n'attend plus, pour commencer la boucherie, que le signal des chefs..., mais aucun d'eux n'a le courage de le donner, et Lescure retombe sur son lit, en balbutiant : « Je respire ! » Le saint du Poitou comptait sans la fureur populaire... La Vendée se passera de l'ordre de ses chefs ; elle saura même leur désobéir pour se venger une bonne fois ! — Mort aux bleus ! mort aux bleus ! Et les paysans se ruent vers l'église avec délire..., et les cinq mille prisonniers vont nager dans leur sang !... Mais ces clameurs réveillent Bonchamps, évanoui sur son brancard.

— Qu'est-ce là? demande-t-il à sa femme et à ses enfants éplorés, à ses officiers et à ses soldats penchés sur son visage.

On lui apprend que l'armée va se faire justice à elle-même; que la voix des généraux est muette ou méconnue... Alors Bonchamps se relève et se ranime :

— Mon ami, dit-il à d'Autichamp, les Vendéens m'ont toujours obéi..., portez-leur mon commandement suprême : Grâce aux prisonniers ! que je ne meure pas sans être assuré de leur vie !

D'Autichamp s'élance..., un roulement de tambour annonce un ordre de Bonchamps. A ce nom sacré, tout le monde s'arrête et prête l'oreille ! le dernier cri du héros, le cri de grâce vole de bouche en bouche ; il arrive aux bourreaux prêts à frapper..., et les armes leur tombent des mains..., et des pleurs d'attendrissement remplacent les cris de rage..., et la Vendée renonce à cette vengeance qui allait la consoler de tant de maux !... Bonchamps traverse alors la Loire, et va mourir dans une chaumière de La Meilleraye, entre les bras de son ami l'abbé Courgeon, en répétant : « Je compte sur la vie des prisonniers.

Tous, en effet, furent bientôt libres, et parmi eux était M. Haudaudine, qui a certifié, en 1814, cette suprême générosité de Bonchamps.

Le Régulus nantais n'avait pas attendu la Restauration pour payer sa dette à la mémoire de son sauveur.

Deux années après l'affaire de Saint-Florent, une noble Vendéenne était amenée prisonnière à Nantes avec sa fille. Les têtes roulaient encore sur l'échafaud, et les deux femmes allaient y monter à leur tour, lorsqu'un homme accourt à l'Assemblée départementale :

— Citoyens, dit-il, avec l'éloquence du cœur, j'apprends que Mme de Bonchamps et sa fille sont captives au Bouffay, d'où elles vont être conduites à la guillotine. Ce n'est pas ainsi que la République doit traiter la veuve et l'enfant du général qui a sauvé en mourant cinq mille républicains ; quant à moi, le bourreau me passerait sur le corps avant d'arriver à Mme et à Mlle de Bonchamps...; je vous propose donc, citoyens, d'élargir à l'instant la mère et la fille, et au lieu de les traîner au supplice, de leur rendre publiquement les honneurs militaires !...

Cette noble inspiration fut comprise, et Mme de Bonchamps, libre au moment où elle croyait mourir, se vit saluée, au nom de son mari, par tous les drapeaux et par tous les tambours de la milice nantaise.

M. Haudaudine lui ouvrit ensuite, à elle et à tous ceux qu'elle protégeait, sa maison, sa table, sa bourse et son crédit...

Trois révolutions nouvelles ont passé sur la France depuis cette époque, et les noms de Bonchamps et de Haudaudine sont également populaires en Vendée auprès de toutes les opinions.

M. David (d'Angers), l'illustre statuaire (qu'on ne soupçonnera pas de royalisme), a sculpté, en 1822, M. de Bonchamps sur son tombeau, qu'on voit encore dans le chœur de l'église de Saint-Florent. Le héros vendéen est représenté sur son lit de mort, se levant à demi pour crier : *Grâce aux prisonniers!* Ces mots sont gravés sur le marbre noir du tombeau, avec les noms et les titres du général, et la date de ses trois plus grandes actions : Thouars, v mai. — Torfou, xix septembre. — Saint-Florent, xviii octobre 1793. Au hameau de La Meilleraye, sur la rive opposée de la Loire, on voit aussi la chaumière où Bonchamps expira. La chaumière et le tombeau ont été respectés en 1832 comme en 1830, et ils reçoivent aussi souvent les hommages des anciens bleus que celui des anciens blancs.

Il y a quelques mois à peine, un vieillard à la figure balafrée, à la démarche militaire, descendait la Loire sur le paquebot d'Angers à Nantes. Arrivé devant Saint-Florent, il tressaillit et demanda au capitaine : « Quel est ce clocher? » et à peine lui eut-on répondu : « C'est celui de Saint-Florent », qu'il s'écria les larmes aux yeux :

— Débarquez-moi ici ! c'est ici le terme de mon pèlerinage !

Ce vieillard était un ancien officier de la République, un des prisonniers délivrés le 18 octobre, et, après un demi-siècle, il venait, de l'autre bout de la France, s'agenouiller, avant de mourir, devant la tombe de Bonchamps.

De même, l'autre jour, tous les partis se sont donné rendez-vous, à Nantes, autour du cercueil de M. Haudaudine, mort plus qu'octogénaire, au milieu de la vénération publique... Une telle union dans l'admiration du beau et dans l'amour du bien est un spectacle édifiant et consolant, après un demi-siècle de discordes et de guerres civiles.

CE QU'ON MANGE A PARIS.

Il faut le voir pour le croire, mais c'est un savant statisticien, M. Schnitzler, qui nous le garantit ; Paris, cet ogre aux neuf cent mille bouches, consomme, bon an mal

an : 576,700 sacs de farine ; 180,000 hectolitres de légumes secs ; 774,875 hectolitres de pommes de terre ; 292,000 charrettes et barques de fruits ; 500,000 paniers de chasselas ; 77,543 bœufs ; 20,954 vaches ; 83,282 veaux ; 459,470 moutons ; 3 millions de kilogrammes de charcuterie ; 120 millions d'œufs ; 5 millions de kilog. de beurre ; 4 millions de kilog. de fromage ; 12 millions de kilog. de poisson de mer et 7 millions de douzaines d'huîtres. Selon la statistique de 1814, la seule qui existe pour la volaille et le gibier, Paris consomme encore 931,000 pigeons ; 174,000 canards ; 1,289,000 poulets ; 261,000 chapons ; 549,000 dindons ; 328,000 oies ; 131,000 perdrix ; 177,000 lapins ; 29,000 lièvres. Mais, comme l'observe avec raison M. Schnitzler, ces derniers objets de consommation doivent être bien plus abondants aujourd'hui sur les marchés de de Paris, grâce à l'accroissement du nombre de bouches, à la facilité, à la rapidité des voies de communication.

Quand l'immense polype s'est ingurgité cette masse effroyable d'aliments, parmi lesquels on ne compte ni les pâtes, ni le riz, ni le sucre, etc., les sources d'Arcueil, des Prés-Saint-Gervais, de Belleville et de Ménilmontant, les pompes du Gros-Caillou et le puits artésien de Grenelle lui versent 107 millions de litres d'eau par jour, dans ses 100 fontaines publiques, ses 1,500 bornes-fontaines et ses 2,500 fontaines particulières.

Paris consomme, en outre, 964,000 hectolitres de vin, qu'il faut porter à 1,464,000 hectolitres, à cause des 500,000 hectolitres d'eau que la fraude y ajoute ; 50,000 litres d'eau-de-vie, 14,000 de poiré, 130,000 de bière, 18,000 de vinaigre ; il brûle 1,078,626 stères de bois, 2,161,310 hectolitres de houille, 98,000 de poussier, 2,783,011 de charbon de bois.

Le nombre et la répartition des habitants de Paris expliquent cette immense consommation. Il y a à Paris 30,000 maisons, et la population qui, en 1800, était de 547,000 âmes, était, en 1841, de 912,000 âmes, ce qui fait 1,500 personnes par hectare, plus qu'il ne pourrait venir d'arbres sur le même espace de terrain. Sur 100 habitants, 50 sont vraiment Parisiens, 2 nés dans le département de la Seine, 41 dans les autres départements, 4 à l'étranger et 3 on ne sait où. Paris est donc la ville de tous les Français. Il naît, bon an mal an, 30,000 enfants, et, sur ce nombre, 10,000 naturels. Jusqu'en 1809, la mortalité l'emportait sur la nativité ; maintenant la proportion est renversée. Enfin, il y a 9,500 mariages par an ; et c'est au mois de mai, au retour des hirondelles, qu'il se fait le plus de noces.

La population se répartit ainsi : professions libérales, propriétaires et rentiers, 125,738 individus ; professions commerciales, 70,727 ; professions mécaniques, 337,921 ; professions salariées, 172,890 ; militaires, 78,586. En prenant quelques détails dans les énumérations en bloc, on trouvera 640 magistrats, 1,480 notaires, avoués, avocats, etc. ; 3,170 employés de ministères ; 1,423 médecins ; 80,000 patentés, le dix-septième de toutes les patentes du royaume ; 20,000 électeurs, le quatorzième des électeurs de France ; 800 boulangers ; 400 bouchers ; 2,500 épiciers ; 800 hôteliers ; 800 limonadiers ; 900 restaurateurs ; 2,300 marchands de vin ; 10,000 cochers de fiacre ; 50,000 domestiques et 80,000 indigents inscrits ; mais, en réalité, il y a 200,000 personnes qui participent aux secours des institutions de bienfaisance.

MORALE USUELLE.

HEUREUX.

Un homme puissamment riche fit prier un sage de venir lui donner ses conseils. Le sage n'était pas de ces savants orgueilleux qui prétendent qu'on leur doit le respect dû seulement à la science ; il n'examina pas si l'on aurait agi plus convenablement en se dérangeant soi-même ; il se vêtit du mieux qu'il put, se parfuma, afin que rien en lui ne déplût à celui qui le mandait, ou ne semblât, de la part d'un pauvre, une envieuse critique des habitudes d'un riche ; puis il aborda son homme d'un visage riant : « Car, disait-il souvent, la sagesse est gracieuse. » Quand ils eurent conversé quelque temps sur différents sujets dont le sage montrait toujours le côté le plus agréable, le riche, étonné de n'avoir pas encore eu à essuyer d'austère remontrance, à avaler de pédantesque sermon, s'écria :

— Certes, vous devez être un homme heureux !

— Cela dépend de la manière dont vous l'entendez, répondit le sage : si vous voulez dire que j'ai bonne part des biens matériels qui sont chez vous à profusion, vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas heureux ; si vous supposez que je n'ai jamais trouvé que réciprocité de tendre affection, ou que je n'ai pas à déplorer de ces vides douloureux que de temps en temps la mort fait autour de nous, vous êtes encore dans l'erreur. Mais si vous pensez que mon peu de ressources assurées ne m'effraye point, que j'y supplée gaiement et sans porter envie à ceux qui n'ont pas ce travail à faire chaque jour ; si vous pensez que je m'applique bien davantage à borner mes désirs qu'à les satisfaire ; si vous voulez dire que je ne demande au cœur de mes semblables que ce qu'il peut me donner, que je tâche de ne pas oublier mes propres imperfections et que je m'efforce à faire le plus de bien que je puis ; si, enfin, vous me croyez pénétré de cette grande et consolante idée que cette vie n'est qu'un passage, quelque chose comme une épreuve, et que je retrouverai quelque part dans l'éternité tout ce que j'ai aimé ici-bas et qui en est parti avant moi : vous avez raison, je suis parfaitement heureux.

— Eh quoi ! reprit le riche, vous êtes pauvre, vous avez été trompé en amour et en amitié ; eh quoi ! vous avez porté le deuil de ce qui vous était resté fidèle, et cependant vous êtes heureux ?

— Oui, heureux autant qu'un homme peut l'être, repartit le sage en rougissant un peu, non pas de honte, mais d'émotion, par suite des souvenirs qu'il venait d'évoquer.

— Ah ! je vous y prends, s'écria le riche, vous n'êtes pas parfaitement heureux !

— Est-il quelque chose d'humain qui puisse être parfait ?

— C'est vrai ; mais, hélas ! cet état heureux dont vous vous contentez, je ne puis même parvenir à le connaître.

— Vous n'avez qu'à le vouloir dès aujourd'hui, dès à présent, et vous serez aussi heureux que moi, répondit le sage avec simplicité.

Le riche sourit, garda le silence pendant quelques instants et reprit en souriant de nouveau :

— Je suis trop riche, on me l'a dit souvent.

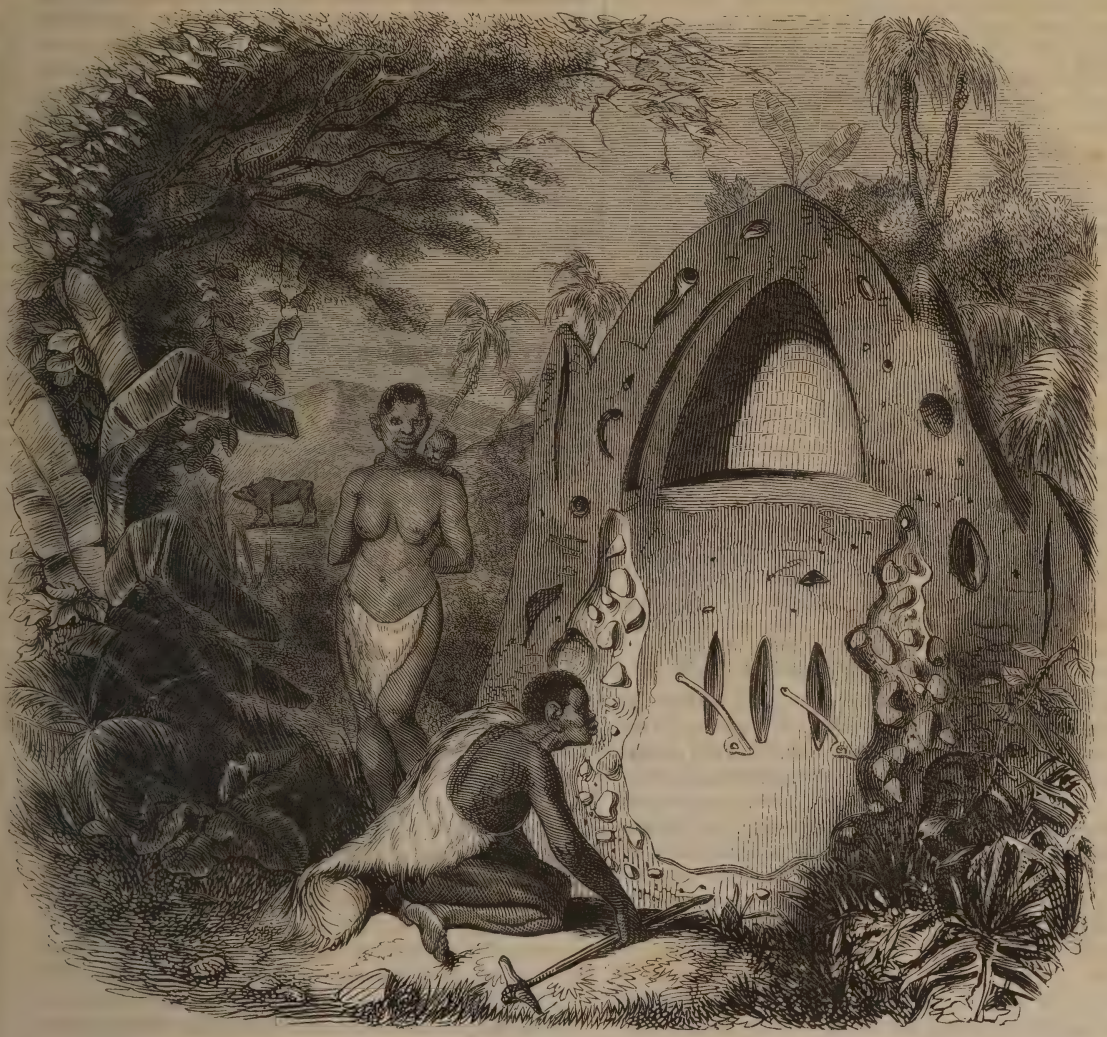
— On se trompait. La richesse est un don de Dieu ; Dieu ne peut interdire le bonheur à l'homme à qui il a confié le plus de moyens de pratiquer le bien.

— O mon ami, faire le bien ne suffit pas, car j'en ai fait et je ne suis pas heureux... Je vous en prie, ne me refusez pas votre science : enseignez-moi le secret du bonheur pour le riche ! — Il est le même que pour le pauvre, et je vous l'ai dit tout à l'heure. JULES LABAUME.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

DE LA DÉMOCRATIE, DE LA MONARCHIE

ET DU GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL (1).



Pl. 6. Le nègre et le nid de termès.

John Davy, qui n'était pas un naturaliste romancier, dont vous avez sans doute entendu parler comme d'un célèbre chimiste; John Davy, dont la juste réputation s'est répandue sur tous les coins de la terre où il y a des hommes qui lisent; John Davy, qui lorsqu'il vint à Paris ne rendit visite qu'au seul M. Ampère, parce que probablement il n'avait jamais entendu parler d'une foule de nos autres savants à réputation européenne; John Davy, dis-je, entreprit, il y a quelques années, de faire connaître exactement les différences de température existant entre diverses espèces d'animaux. Ses observations furent faites en Angleterre, en mer, et dans l'île de Ceylan. Je crois, ma foi, que je vais laisser là un moment les forficules et la politique, pour vous donner un échantillon des observations de Davy, tout en convenant que cette digression est contre toutes les règles de ce que Gobemouche appelait, au collége, une narration. D'après ces expériences, l'homme, à quel-

(1) Voir le numéro d'octobre dernier.

que race qu'il appartienne, quelle que soit la chaleur qu'il éprouve, son pays, sa nourriture, etc., ne varie de température, au thermomètre centigrade, que de 36 degrés 8 à 37 degrés 7. Quant aux animaux, vous allez voir leur chaleur propre comparée à celle de l'atmosphère.

INSECTES.

Guêpe	24° 4	— Atmosphère,	23° 9	à Ceylan.
Scorpion	25° 3	— Id.	26° 1	Id.
Ver luisant	23° 3	— Id.	28° 8	Id.
Scarabé?	25°	— Id.	24° 3	Id.
Grillon	22° 5	— Id.	16° 7	Id.

CRUSTACÉS.

Crabe	22° 2	— Eau	22° 2	à Ceylan.
Ecrevisse	26° 1	— Atmosphère,	26° 7	Id.

MOLLUSQUES.

Huître	27° 8	— Atmosphère,	27° 8	à Ceylan.

POISSONS.

Truite	14° 4	— Eau	13° 3	en Angleterre.
Poisson volant	25° 5	— Id.	25° 3	en mer.
Requin	25°	— Id.	23° 7	en mer.

REPTILES.

Tortue mydas	28° 9	— Eau	26°	en mer.
Grenouille	25°	— Atmosphère,	26° 7	à Ceylan.
Couleuvre brune	32° 2	— Id.	28° 3	Id.
Serpent vert	31° 4	— Id.	27° 5	Id.

OISEAUX.

Chat-huant	40° 0	— Atmosphère,	15° 6	en Angleterre.
Poule	42° 5	— Id.	4° 5	Id.
Pigeon	42° 1	— Id.	15° 5	Id.
Poule	43° 5	— Id.	25° 5	à Ceylan.
Pigeon	43° 1	— Id.	25° 5	Id.

MAMMIFÈRES.

Chat	38° 3	— Atmosphère,	15°	en Angleterre.
Chat	38° 9	— Id.	26°	à Ceylan.
Mouton	38° 5	— Id.	18°	en Angleterre.
Mouton	40° 2	— Id.	26°	à Ceylan.
Marsouin	37° 8	— Eau	23° 8	en mer.
Éléphant	37° 5	— Atmosphère,	26° 7	à Ceylan.

Si nous revenons à notre forficule couveuse, nous voyons, par comparaison, que sa température, au printemps, n'est guère que d'un ou deux degrés au-dessus de celle qui est nécessaire à l'atmosphère pour la tirer de l'engourdissement léthargique dans lequel tombent, en France, tous les insectes pendant l'hiver; nous voyons même, par l'exemple du scorpion et du ver luisant, que par un beau jour de mai, sa chaleur animale peut être d'un ou ou plusieurs degrés au-dessous de celle de l'air. Il faut en conclure que la forficule ne se pose pas sur ses œufs pour les couver, mais bien pour les veiller, les protéger, et les défendre au besoin.

Vers la fin de mai, les œufs éclosent, et il en sort des petits assez semblables à leur mère, à cela près qu'il leur manque les ailes, les élytres, quelques articles aux antennes, et qu'ils ont le corps et les pattes très-renflés. La forficule les soigne avec beaucoup de tendresse, et eux, plus reconnaissants que dans certaine espèce du genre bimane, lui témoignent beaucoup d'attachement et d'obéissance. Ils la suivent comme les petits poulets suivent leur mère, et, lorsque le moindre danger menace la famille, tous viennent se cacher entre ses pattes, sous son abdomen, et y restent immobiles jusqu'à ce que le danger soit passé. La mère les conduit à la promenade et veille à ce qu'aucun d'eux ne s'écarte; elle leur apprend à choisir leurs aliments, consistant le plus souvent en matières végétales, et principalement en fruits. Après plusieurs mues successives, ils finissent par acquérir des ailes, et alors ils sont en état de se reproduire; mais ils ne se séparent pas pour cela et n'abandonnent pas leur mère. Celle-ci continue à être le chef de la communauté, le patriarche de la nation : seulement elle ne regarde pas son peuple comme composé de *sujets;* elle n'exige de lui ni obéissance, ni contribution, ni corvée, ni même reconnaissance : elle se contente de son amour.

On a fait aux forficules une injuste réputation qui leur a valu le nom vulgaire de *perce-oreille*. Elles se moquent autant des oreilles d'hommes que l'on se moque des oreilles d'âne au Jardin des Plantes, et il est sans exemple qu'elles en aient jamais percé. On leur fait une autre imputation beaucoup moins sérieuse, mais plus vraie, celle d'avoir un goût dominant pour les œillets, et de dévorer, pendant la nuit, les plus belles collections de nos florimanes. Elles se glissent furtivement dans le calice, coupent les onglets des pétales, et dévorent l'ovaire des plus belles fleurs. C'était le désespoir du grand Condé.

De *l'aristocratie*. Elle se montre sous deux formes, savoir : 1° sous celle de république, où les patriciens sont tout et le peuple rien; 2° sous forme de monarchie, où la noblesse féodale est tout, le roi pas grand'chose, et le peuple rien du tout. Il existe encore quelques variétés d'aristocratie, mais comme tous ces gouvernements ont, à quelques modifications près, le même esprit et les mêmes principes, nous n'essayerons pas de peindre les mille nuances qui peuvent les distinguer. Dans la république démocratique, tous les individus, riches ou pauvres, croient avoir le même mérite et les mêmes droits; dans un gouvernement aristocratique, les nobles seuls, ou plutôt les riches (car la noblesse meurt quand la fortune s'en va, à moins qu'elle ne s'obstine à rester pour devenir le cachet d'un ridicule); les riches seuls, dis-je, se croient tout le mérite, et un sang particulier, qui n'a rien de semblable, si ce n'est la couleur, avec celui des vilains et des prolétaires. Et, en effet, ils ne se trompent pas, comme cela sera prouvé à l'article des abeilles, des fourmis et des termès, et comme cela est déjà prouvé par l'expérience des siècles; car après quoi ont couru tous les hommes?

Les abeilles nous offriront l'exemple d'une des plus misérables aristocraties que je connaisse. Dans une ruche, composée d'une reine et de quatorze ou quinze mille ouvriers, se trouvent trois ou quatre cents mâles fainéants qui ne font œuvre de leurs six pattes. Ces messieurs sont gros et gras; ils portent un costume plus brillant que celui du peuple; mais, comme ils sont assez poltrons pour fuir tout danger sans combattre, ils ne portent pas de stylet. On les voit, tant que dure la belle saison, se pavaner orgueilleusement à l'entrée de la ruche, et aller se promener à la campagne. Non-seulement ils ne butinent sur les fleurs que pour leur propre compte, mais encore, quand la fraîcheur du soir les fait rentrer, ces messieurs ne se font aucun scrupule de se gorger du miel que le pauvre peuple ramasse péniblement et à la sueur de son front. La faveur de la reine fait toute leur puissance, et les gonfle tellement d'orgueil qu'ils finissent par devenir d'une insolence extrême, ce qui excite une haine générale dont leur folie les empêche de s'apercevoir en temps utile. Lorsque la saison des fleurs commence à se passer, la reine, qui entend parfaitement l'économie gouvernementale, et qui, dans son amour pour son peuple, craint une disette très-probable, s'aperçoit bientôt du gaspillage de ses inutiles favoris; et d'ailleurs, des bourdonnements, des bruits inaccoutumés qu'elle entend circuler autour d'elle l'avertissent assez que le peuple est mécontent et qu'une révolution menaçante pour le trône se

prépare si elle n'emploie à l'instant les grands moyens. Il n'y a qu'un coup d'État qui puisse sauver la monarchie : il est décidé ! Loin de protéger le parti aristocratique, elle se place à la tête de celui des mécontents et livre à la fureur du peuple ses anciens courtisans. A l'instant commence une effroyable Saint-Barthélemy. Vainement les aristocrates cherchent individuellement à se dérober au massacre en fuyant ou en se cachant dans les plus secrètes cellules de la ruche. Les fuyards sont poursuivis, atteints et tués impitoyablement. La ruche est fouillée dans tous les sens, tous les gâteaux sont rigoureusement visités, et pas une cellule, quelque sombre qu'elle soit, n'échappe aux investigations du peuple en furie. Aussitôt qu'un malheureux aristocrate est aperçu, il est arraché avec violence de sa cachette, poignardé, et son cadavre, encore palpitant, est ignominieusement traîné de la ruche aux gémonies, et abandonné sans sépulture à la voracité des animaux féroces, tels que moineaux, fauvettes, rossignols, etc. La révolution est accomplie ; le peuple a reconquis ses droits, et la reine n'a plus de vils courtisans pour s'interposer entre elle et la masse laborieuse de ses sujets.

Mais hélas ! est-il rien de stable dans la nature apiaire ? Décidément l'expérience du jour est perdue pour le lendemain, comme celle des pères l'est pour leurs enfants, et c'est vainement que le grand livre de l'histoire est ouvert pour l'instruction des reines abeilles. Vous les verrez retomber constamment dans les mêmes erreurs politiques, et c'est ainsi que les révolutions se succèdent pour le malheur des insectes. Certes, la cellule royale est un magnifique palais, comparativement aux humbles demeures de la classe ouvrière ; mais l'ennui, ce mauvais conseiller, se glisse dans les palais plus aisément que dans les chaumières, et là, s'il rencontre l'orgueil ou la vanité, tout est perdu. La reine-abeille est vaniteuse, il lui faut des flatteurs, des courtisans, et pourtant la voilà seule. Tout doucement et sans afficher ses projets, elle fait construire de grandes cellules autour de son palais, elle y fait transporter des enfants du peuple, elle les fait nourrir de sa table, c'est-à-dire avec la pâtée royale ; elle les métamorphose en courtisans, et lui voilà une nouvelle cour aristocratique, qui périra misérablement comme la première, parce que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Maintenant, Dieu me sauve de vous en dire plus long sur les abeilles, car on vous a déjà rebattu cent fois les oreilles de leur histoire.

Vous venez de voir l'aristocratie avec la monarchie, voyons-la maintenant dans une république, chez les fourmis, par exemple. Une fourmilière se compose de trois sortes d'individus : les ouvriers ou neutres, qui n'ont point d'ailes, qui élèvent les enfants, vont aux provisions, construisent l'habitation, et savent la géométrie et la mécanique, ainsi que je vous l'ai dit dans mon article des *Réalités fantastiques* (1) ; les mâles ont des ailes pendant toute la durée de leur existence vagabonde, et les femelles en ont également, mais elles les perdent lorsqu'elles deviennent mères. Les mâles et les femelles forment la caste aristocratique. Cette caste est nourrie, entretenue et logée aux frais du peuple, et elle vit dans la paresse la plus complète. Selon les constitutions de l'empire, elle a pour privilége exclusif le *dolce far niente* des Italiens, et elle l'achète aux dépens de sa liberté. Il ne lui est permis de sortir de la fourmilière qu'une seule fois dans sa vie, et elle en profite avec empressement pour s'élancer dans les airs, s'accoupler et vagabonder. Mais, hélas ! ce jour de plaisir lui coûte cher ! La nuit vient, et tout le joyeux essaim est précipité sur la terre par le froid et l'humidité. Les mâles épuisés meurent noyés dans une goutte de rosée, ou broyés entre les épouvantables mandibules d'un carabe ou d'une araignée. Les femelles, plus robustes, se cachent sous des brins d'herbe, et parviennent souvent à éviter la serre cruelle de leurs ennemis. Le lendemain matin la plupart ont perdu ces belles ailes de gaze au moyen desquelles elles se promenaient dans les airs ; elles sont condamnées à ramper sur la terre, et bientôt après elles périssent de misère, à moins qu'elles ne soient rencontrées par des ouvrières de leur espèce. Ces dernières s'emparent d'elles, et la première chose qu'elles font, c'est d'arracher les ailes à celles qui par hasard ne les auraient pas encore perdues. Ensuite elles les emmènent dans la fourmilière, et leur rendent leurs anciens priviléges, mais à la condition expresse qu'elles ne sortiront plus de leurs appartements, et qu'elles ne se mêleront en aucune manière de l'éducation des enfants, ni du gouvernement de l'État.

Comme je vous ai déjà parlé de castes privilégiées à l'article des *polistes*, des *guêpes*, etc., et que toutes ces castes représentent une aristocratie plus ou moins prononcée, nous allons passer aux gouvernements constitutionnels.

Du gouvernement constitutionnel. Si vous me demandez ce que c'est que ce genre de gouvernement, je vous dirai, lisez la Charte, et je m'en tiendrai là. Mais toutes les constitutions, quoique écrites à peu près dans le même but, c'est-à-dire dans celui de donner à tous les individus la plus grosse part possible de bonheur, de liberté et de civilisation ; toutes, dis-je, ne se ressemblent pas, et pour vous le prouver, je vais vous citer quelques-uns des principaux articles de la constitution termitine.

Art. 1. Le peuple termès, termite, ou fourmis blanches (*termes*, Lin.), se partage en quatre castes qui seront éternellement distinctes, savoir : la caste royale, entièrement composée de femelles ; la caste noble, entièrement composée de mâles ; la caste belliqueuse, entièrement composée de militaires de tous grades ; et la caste ouvrière, entièrement composée de neutres, ou plutôt de larves.

Art. 2. La caste royale, c'est-à-dire femelle, a seule des droits au trône, parce que la loi salique est en horreur aux termès, qui ne reconnaissent qu'aux femelles les qualités nécessaires à la royauté. Cependant, la reine aura le droit de se choisir un époux dans la caste noble ; on pourra même lui accorder le titre de roi, comme font les naturalistes, mais il ne gouvernera pas.

Art. 3. La reine sera littéralement la mère de tous ses sujets, sans exception, et les traitera tous comme ses enfants, parce qu'ils le sont en effet, et qu'elle seule a le droit de procréation, et de multiplier l'espèce.

Art. 4. La caste royale et la caste noble auront seules le droit de porter des ailes. Pour éviter toute confusion dans les castes, chacune d'elles aura son costume, comme il est ci-dessus déterminé.

Ainsi, la reine, ou, si l'on aime mieux, la mère, se reconnaît à ses ailes, à sa grosseur, qui est égale à celle de trente travailleurs au moins, et quelquefois énormément plus grande, comme on le verra plus loin.

Les mâles ont également quatre ailes ; mais, ainsi que la mère, ils ne les conservent pas longtemps. Ils ont, dans les termès belliqueux (*termes bellicosus*, Soland ; *termes fatalis*, Lin.), dont je vous fais ici l'histoire, de six à sept lignes de longueur, et sont égaux en poids à trente travailleurs environ ; comme la reine, ils ont deux grands yeux très-saillants placés sur chaque côté de la tête.

Les soldats n'ont pas d'ailes ; ils ont à peu près cinq lignes de longueur, et leur poids est égal à celui de quinze travailleurs. Leur tête est énormément grosse et armée de

(1) Voir le *Musée des Familles*, tome III, page 328.

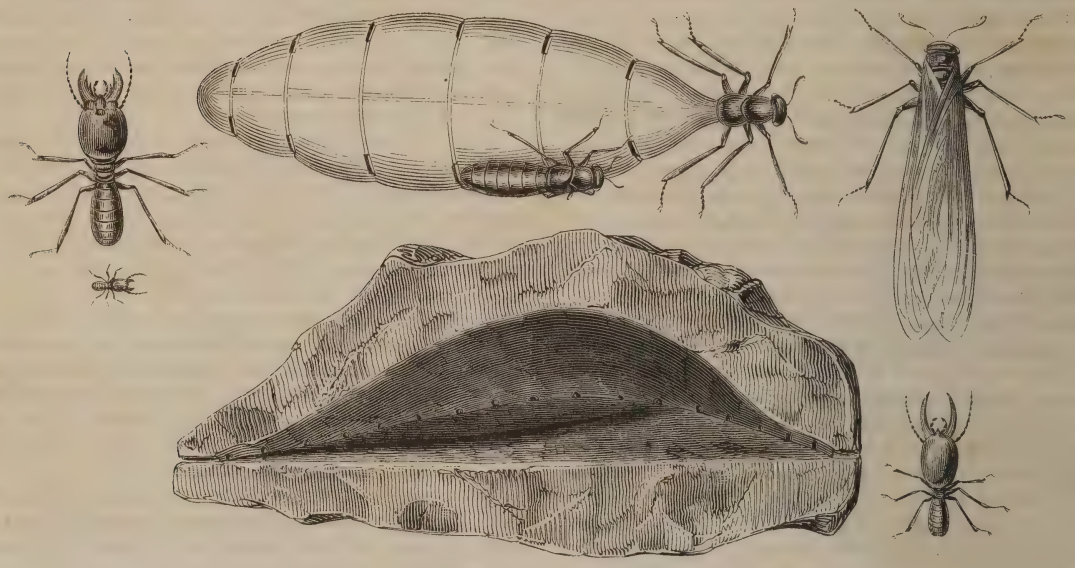
deux mandibules ou pinces très-fortes, ayant absolument la forme de deux alênes très-aiguës, un peu dentelées en dedans, enfin fort bien faites pour blesser et percer un ennemi, objet qu'elles remplissent parfaitement.

Les travailleurs sont environ cent fois plus nombreux que les soldats. Ils n'ont pas d'ailes, et leur longueur ne dépasse pas deux lignes; il en faut environ vingt-cinq pour peser quatre grammes ou un gros. Leurs pinces, nullement redoutables, sont évidemment conformées pour ronger et retenir les corps, mais non pour blesser un ennemi.

Art. 5. La reine restera toute sa vie prisonnière dans son palais, etc., etc.

Je n'irai pas plus loin dans mes citations de la constitution termitine, parce que mes commettants pourront aisément suppléer à mon silence, quand je leur aurai appris l'histoire extraordinaire de ces petits animaux destructeurs.

Les termès ou termites sont des insectes appartenant à l'ordre des névroptères, famille des planipennes. Ils ont pour caractères génériques : quatre articles aux tarses; mandibules fortes et cornées; tête arrondie; ailes couchées horizontalement sur le corps, les inférieures de la grandeur des supérieures, sans plis au côté intérieur; prothorax presque carré ou en demi-cercle; antennes courtes, filiformes, d'environ dix-sept articles grenus ou distincts. Nous possédons, dans le midi de la France, deux espèces de ce genre, mais nous n'avons à nous occuper ici que du *termes bellicosus*, qui est bien certainement le *termes capensis* de Latreille [1]. Ces petits animaux ont été signalés par Linné et par tous les naturalistes et voyageurs, comme le plus grand fléau des pays intertropicaux, et ils le sont en effet par les dégâts qu'ils font. Ils dévorent, rongent, percent et réduisent en poussière toutes les constructions en bois, les maisons, les meubles, les ustensiles, les étoffes et toutes les matières qui n'ont pas la dureté des métaux ou de la pierre. Ils pénètrent dans les habitations par des boyaux souterrains; ils les envahissent dans une seule nuit et en si grand nombre, qu'il est presque impossible de se garantir de leurs dégâts.



Pl. 7. Les termès, mâle, femelle, soldat, ouvrier.

« De toutes les choses extraordinaires que j'ai observées dans mon voyage au Sénégal, dit Adanson, rien ne m'a autant frappé que certaines éminences qui, par leur hauteur et leur régularité, me parurent de loin un assemblage de huttes de nègres, ou un village considérable, et qui n'étaient que les nids de certains insectes. Ce sont des pyramides rondes, de huit à dix pieds de haut, sur une base à peu près de la même dimension, avec une surface unie, de la meilleure argile, excessivement dure et bien bâtie. » Vous saurez que ces pyramides, en forme de pain de sucre, et qui, selon Jobson, atteindraient jusqu'à quinze ou vingt pieds de hauteur, ne sont rien autre chose que la capitale d'une nation de termès. Or, pour vous donner une idée exacte de la hardiesse de l'architecture termitine, j'emprunterai un passage à Smeathman, le grand historien de ces insectes. Il suppose qu'un termès ouvrier a trois lignes de longueur, quoiqu'il n'en ait que deux et demie, et pour l'exactitude de son calcul il porte, par une semblable exagération, la taille humaine à six pieds. Partant de là, il dit : « Si un travailleur est = à un quart de pouce = à 6 pieds, quatre travailleurs sont = à 1 pouce de hauteur = à 24 pieds, nombre qui, multiplié par 12 pouces que contient le pied, donne la hauteur comparée d'un pied de leur édifice = à 288 pieds d'un édifice bâti par l'homme,

(1) Linné a confondu cette espèce avec beaucoup d'autres, sous le nom de *termes fatalis*. Solander a décrit ainsi le *termes bellicosus* : « Corpore fusco; alis fuscescentibus, costâ ferrugineâ, stommatibus subsuperis oculo propinquis, puncto centrali prominulo. » Latreille décrit ainsi son *termes capensis* : « D'un brun foncé en dessus, roussâtre en dessous; les antennes, le nez, la lèvre supérieure et les palpes de cette dernière couleur; prothorax plus clair; yeux lisses apparents; front ayant une petite tache déprimée, roussâtre; ailes un peu grisâtres, demi-transparentes, à côtes d'un brun noirâtre. »

lesquels, multipliés par 10 pieds, hauteur supposée d'un de leurs monticules = 2880 pieds, hauteur qui excède un demi-mille de 240 pieds, ou qui est presque cinq fois la hauteur de la grande pyramide d'Egypte; et comme la base est d'une dimension proportionnée, le cube de leur monticule contient cinq fois le cube de la pyramide. » Maintenant, vantez, messieurs les humains, vos palais, vos colonnes, vos pyramides d'Egypte, etc.; tout cela, en comparaison des travaux gigantesques des termès, me semble de toutes petites fourmilières élevées par l'impuissance et consacrées par la vanité.

Avant d'entrer dans des détails sur l'art gouvernemental de ces animaux, il est bon de prendre connaissance de leurs arts, et surtout de leur architecture, et c'est encore Smeathman que je vais citer ou analyser. « La première indication, annonçant la fondation d'une nouvelle capitale de termès, consiste en une ou deux petites tourelles s'élevant à un pied au plus au-dessus de la surface du sol. Bientôt après, tandis que les deux premières croissent toujours en hauteur et en grosseur, ils en élèvent d'autres à quelque distance ; ils continuent ainsi à en augmenter le nombre et à les élargir à la base, jusqu'à ce que leurs premiers travaux souterrains en soient entièrement couverts, et ils ont soin que les tourelles du milieu soient toujours les plus hautes et les plus grosses. Ensuite ils remplissent en dessus les intervalles entre chaque cône, et les réunissent ainsi en un seul dôme. Ils se soucient fort peu de la régularité des tourelles, pourvu qu'elles soient solides, et quand, par leur réunion, le dôme se trouve achevé, ils enlèvent entièrement le dessous des tourelles du milieu et ne laissent que les sommets qui, joints ensemble, forment la couronne de la coupole : ils emploient alors cette argile détachée de la coque intérieure, à fabriquer le dedans, ou à élever encore l'édifice au moyen de nouveaux cônes; d'où on peut conjecturer qu'ils font plusieurs fois, de cette argile entassée, l'usage que les maçons font des planches et des échafauds. Lorsque les monticules ne sont encore qu'à la moitié de leur hauteur, les taureaux sauvages [1] ont coutume de monter dessus, et d'y rester en sentinelle tandis que le reste du troupeau rumine dans les environs ; la voûte est assez forte pour les soutenir. »

Maintenant nous allons entrer dans quelques détails sur ces singuliers édifices. Le dôme sert non-seulement à soutenir l'intérieur et à le mettre à l'abri de la violence des orages et des plus longues pluies, mais encore à maintenir et conserver le degré de température indispensable à l'incubation des œufs de termès. Il est construit en argile si dure, si compacte, qu'on a beaucoup de peine à l'attaquer, même avec des instruments en fer.

Le palais de la reine, ou la *chambre royale*, comme dit Sméathman, est toujours situé aussi près que possible du centre de l'édifice, et ordinairement à la hauteur de la surface de la terre. Sa forme est à peu près celle de la moitié d'un œuf ou d'un ovale aplati, ou, si l'on veut, celle d'un

Pl. 8. Architecture du termès.

four oblong. Dans le principe cette chambre n'a guère qu'un pouce de longueur, mais à mesure que la reine grossit et avance en âge, les ouvriers l'agrandissent en dedans jusqu'à la longueur de six ou huit pouces. Le plancher en est parfaitement horizontal, et la voûte en arcade très-solide. Autour de la chambre et au niveau du plancher sont alignées, et à des distances égales, plusieurs portes assez grandes pour qu'un ouvrier ou un soldat puissent y passer, mais beaucoup trop petites pour le roi et la reine, d'où il résulte que leurs majestés termitines ne peuvent jamais sortir de leur palais.

Autour de l'appartement royal sont disposées une grande quantité d'antichambres variant de formes et de grandeur, mais ayant toutes une voûte ovale, elliptique, ou circulaire. Elles communiquent l'une dans l'autre par des passages spacieux. C'est là que se tiennent en grand nombre les valets de service et les soldats de garde.

Attenant à ces antichambres, et le plus près possible de la chambre royale, sont les *nourriceries*, édifices d'une architecture tout à fait différente. Elles sont entièrement bâties de parcelles de bois unies par un gluten gommeux,

(1) Probablement le buffle du Cap, *Bos cafer* de Sparrmann.

et divisées en plusieurs petits cabinets de forme irrégulière et n'ayant jamais un demi-pouce de grandeur. Les nourriceries sont constamment occupées par des œufs, et par des petits qui ont d'abord la forme des travailleurs, mais qui sont blancs comme de la neige, ce qui a sans doute valu aux termès le nom de *fourmis blanches*. Quand la capitale ne fait encore que de commencer à sortir de ses fondations, et que l'appartement royal est encore fort petit, les nourriceries en sont très-près; mais lorsque la reine grossit et a besoin d'un plus grand nombre de gens autour d'elle, pour la servir et enlever ses œufs à mesure qu'elle les pond, il faut agrandir sa chambre, ainsi que les antichambres de ses valets; dans ce cas les nourriceries bâties d'abord sont démolies, et les ouvriers en reconstruisent un peu plus loin de nouvelles, plus vastes et plus nombreuses. La place, devenue libre, est employée à l'agrandissement du palais royal.

Les termès ouvriers sont ainsi occupés sans cesse à élargir les logements, abattant, réparant, rebâtissant selon les besoins de l'État, avec une sagacité, une prévoyance et une régularité au-dessus de tout ce qu'on connaît chez les insectes, c'est-à-dire chez tous les animaux, car, nonobstant les systèmes des phrénologistes, ces petits êtres, qui n'ont pas de cerveau, sont pourtant, après l'homme, les créatures auxquelles Dieu a dévolu la plus grosse part d'intelligence. Les nourriceries sont renfermées dans des enveloppes d'argile très-compacte, très-dure, et tout à fait à l'abri des influences extérieures. Dans le principe elles ne sont pas plus grosses que des noix, mais quand la capitale a conquis toute sa grandeur, ce qui arrive au bout de deux ou trois ans, elles sont souvent plus grosses que les deux poings.

Tout auprès des nourriceries et des antichambres se trouvent les magasins, qui en sont séparés par de petites chambres vides et des galeries communiquant des unes aux autres. Ces magasins sont des chambres d'argile, toujous remplies de provisions consistant en gommes, en jus épaissis des plantes, etc., le tout affectant une forme de râpure de bois. « Ces gommes, dit Smeathman, sont rassemblées en petites masses, dont quelques-unes sont plus raffinées que les autres : elles ressemblent, les unes au sucre qu'on voit autour des conserves de fruits ; les autres à de petites larmes de gomme ; celle-ci tout à fait transparente, celle-là comme l'ambre, une troisième brune, une quatrième tout à fait opaque, comme nous voyons souvent des parcelles de gomme ordinaire. »

Tout le reste de la capitale est composé de rues, de galeries, de places publiques, de ponts et de logements formant un labyrinthe très-compliqué. Les appartements, et principalement les magasins, se prolongent de tous les côtés contre la coque extérieure qui couvre le tout ; ils s'élèvent en dedans à la hauteur des deux tiers ou des trois quarts de cette coque, laissant au milieu, sous le dôme, un espace ou aire découverte, qui ressemble beaucoup à la nef d'une vieille cathédrale. On voit autour de cette aire trois ou quatre grandes arcades de forme gothique, qui ont quelquefois deux ou trois pieds de hauteur au point où elles forment la façade, mais qui diminuent sensiblement en partant de ce point, comme des arcades en perspective, et se perdent bientôt parmi les chambres et les nourriceries innombrables qui sont derrière.

Les voûtes qui recouvrent toutes ces chambres et les passages qui y conduisent se soutiennent mutuellement ; et tandis que les grandes arches intérieures les empêchent de tomber dans le centre et de remplir l'espace vide, la coque extérieure les soutient de l'autre côté. Il n'y a qu'un petit nombre d'ouvertures qui donnent dans la grande aire, en comparaison des autres parties de l'édifice ; et celles qu'on y voit pratiquées semblent n'avoir d'autre objet que de communiquer aux nourriceries cette chaleur bienfaisante que le dôme concentre.

L'assemblage de tous les bâtiments intérieurs est couvert d'un toit ou sommet plat, qui n'est percé dans aucun endroit. Ainsi les appartements inférieurs seraient garantis de l'humidité si, par hasard, le dôme, venant à être endommagé, laissait passer l'eau de la pluie. L'aire a aussi un plancher plat qui pose sur la chambre royale, mais quelquefois fort élevé au-dessus, à cause des magasins et des nourriceries qui se trouvent placés entre deux. Ce plancher est aussi impénétrable à l'eau, et fabriqué de manière à la laisser couler dans les grands conduits souterrains s'il arrivait qu'elle pénétrât jusqu'à l'aire. Les conduits sont pratiqués en diverses directions, sous les appartements les plus bas de l'édifice, et quelques-uns sont plus larges que le calibre d'un gros canon. Ils vont en montant dans la coque extérieure, serpentent autour de tout l'édifice jusqu'au sommet, et se croisent à différentes hauteurs. Ils aboutissent ou dans l'édifice intérieur, ou dans les nouvelles tourelles, ou bien ils communiquent à tous ces lieux par d'autres galeries de différents calibres. Il y en a sous terre un grand nombre qui descendent obliquement, jusqu'à la profondeur perpendiculaire de trois ou quatre pieds. C'est là que les termites ouvriers vont prendre ce gravier fin qui, travaillé dans leur bouche, prend la consistance d'un mortier, et devient cette argile solide et pierreuse dont tous les bâtiments sont construits.

D'autres galeries s'étendent horizontalement, entre deux terres et près de la surface du sol, à plus de trois cents pieds à la ronde autour de la capitale, et c'est par ces routes que les termès se mettent en marche pour aller porter la dévastation dans les habitations des hommes. Les galeries placées sous la capitale sont les plus larges, parce qu'elles sont les principaux passages par où les travailleurs et les soldats vont et reviennent, portant du mortier, du bois, de l'eau ou des provisions. La pente oblique qu'ils ont soin de donner à ces chemins est la direction qui convient le mieux à leurs vues, car les travailleurs ne montent à pic que très-difficilement, et les soldats ne le peuvent pas du tout. C'est pour cette raison qu'on voit quelquefois un petit chemin oblique appendu sur quelques-uns des côtés perpendiculaires de l'édifice intérieur. C'est une espèce de rebord dont la surface supérieure est plate et large d'un demi-pouce, et qui monte en serpentant ou en lacet, absolument comme ces sentiers taillés sur les flancs escarpés des montagnes. C'est aussi dans le même but qu'ils construisent une sorte de pont qui leur sert d'escalier dérobé. Il part du plancher de la grande aire, et va joindre quelques ouvertures sur le côté d'un des piliers droits qui soutiennent les grandes arcades. Ces escaliers doivent abréger considérablement le chemin aux travailleurs chargés de porter les œufs de la chambre royale à quelques-unes des nourriceries supérieures, qui, dans quelques monticules, sont à la hauteur de quatre ou cinq pieds : ils leur épargnent la peine de suivre les sinuosités des passages qui traversent les chambres et les appartements intérieurs. »

Smeathman, que je cite, a pris mesure d'un de ces ponts. « Il avait, dit-il, six lignes de largeur, trois lignes d'épaisseur, et dix pouces de longueur. Il formait le côté d'un arc elliptique, d'une grandeur proportionnée. Je ne pus concevoir comment il n'était pas tombé, brisé par son propre poids, avant que les insectes eussent pu le porter et le joindre au côté de la grande colonne. Il était soutenu par une petite ar-

che à la base, et l'on voyait régner tout le long de la surface supérieure une espèce de creux ou rainure, soit qu'elle eût été pratiquée à dessein, pour le faire traverser avec plus de sûreté, ou, ce qui n'est pas invraisemblable, qu'il se fût insensiblement usé à force d'être foulé par les travailleurs.»

Maintenant que j'ai donné un aperçu de l'architecture termitine, je veux vous parler des mœurs encore plus singulières de ces petits animaux, dussé-je passer, parmi les savants qui ont disséqué des ailes et des pattes de termès, pour un homme incapable d'atteindre les hautes sommités de la science. N'allez pas croire cependant que je vais vous *faire du roman!* un mensonge, dans ce cas, ne servirait qu'à couvrir mon ignorance d'une autre manière que le font certains descripteurs de pygidium, de prothorax, de tarses, métatarses, labre, galette, etc. J'ai la niaiserie d'être pleinement convaincu, avec Sparmann, Konig, Smeathman, Adanson, Buffon, Linné et quelques autres, que les ouvrages de la création et l'ordre qui les gouverne ont été établis dans la plus haute sagesse, et qu'il serait absurde de chercher à exagérer, et stupide de passer sous silence, les merveilles que la nature a mises à la portée de notre intelligence.

C'est au berceau que nous allons prendre les termès pour faire leur histoire. Dès en sortant de l'œuf ils ont, ainsi que je l'ai dit, la forme des travailleurs. Ils restent dans la nourricerie un certain temps dans une complète inaction et sont nourris aux frais du public, avec les provisions renfermées dans les magasins. Bientôt ils perdent leur couleur blanche, leurs membres se raffermissent, et ils quittent le berceau de leur première enfance pour se mêler aux ouvriers. Ils sont alors à l'état de larve. Ce sont eux seuls qui sont chargés de tous les travaux publics, et ils s'en acquittent avec un zèle dont rien n'approche. Maintenant la grande question est de savoir si ces ouvriers sont, comme je l'ai dit d'après Smeathman, des larves d'insectes parfaits, ce que je crois, ou si, comme dans les fourmis et les abeilles, ce sont des neutres. Videra la question qui pourra!

Quant aux soldats, il est certain que ce sont des nymphes qui ont passé par l'état de larve, et qui ont accompli leur seconde métamorphose. Mais deviendront-ils à leur tour des mâles et des femelles, ou conserveront-ils jusqu'à la mort la forme qu'ils ont alors? c'est ce qui n'est pas encore parfaitement établi. Quoi qu'il en soit, les soldats ne font aucuns travaux, toutes leurs fonctions se bornent à défendre la patrie, et c'est ce qu'ils font avec autant de courage que de dévouement. « Si, dit Smeathman, vous faites une brèche dans une des parties les plus minces du monticule, et que vous la fassiez brusquement avec une forte pioche, dans l'espace de deux ou trois secondes un soldat paraît et rôde autour de la brèche, comme pour voir où est allé l'ennemi, et examiner quelle est la cause de l'attaque ; il rentre quelquefois comme pour donner l'alarme, mais le plus souvent il est suivi, quelque temps après, par deux ou trois autres, courant le plus vite qu'ils peuvent l'un après l'autre et en désordre. Ceux-ci sont bientôt suivis par une troupe nombreuse de soldats, qui sortent aussi promptement que l'ouverture le permet, et s'avancent de même, leur nombre croissant toujours tant que l'on continue à battre leur édifice. Il n'est pas aisé de décrire la furie qu'ils montrent. Dans leur précipitation, ils manquent souvent prise et roulent le long des côtés du dôme ; mais ils se remettent aussitôt. Ils mordent tout ce qu'ils rencontrent et font un craquement bruyant, tandis que les autres, en frappant à coups redoublés sur le bâtiment avec leurs pinces, font un petit bruit qui dure environ une minute et se répète à de courts intervalles. Tant que l'attaque continue, ils sont dans la plus violente agitation. Si l'un d'eux s'attache au corps d'un homme, il fait sortir à l'instant assez de sang pour balancer le poids de son corps entier. Ils accrochent profondément leurs mâchoires dès le premier coup, et jamais ne lâchent prise ; ils se laissent arracher une jambe après l'autre, et tout le corps, morceau à morceau, sans faire la moindre tentative pour se sauver : mais éloignez-vous et laissez-les agir sans les interrompre, en moins d'une demi-heure ils seront retirés dans le nid, comme s'ils supposaient que l'ennemi s'est retiré et qu'il est maintenant hors d'atteinte. Avant que toute la troupe soit rentrée, vous verrez les travailleurs en mouvement et arrivant en foule de différents côtés vers la brèche, ayant chacun dans leur bouche un fardeau de mortier promptement apprêté : ils l'appliquent avec tant de célérité sur les côtés de la brèche, et avec un ordre si précis et si facile, que jamais ils ne s'arrêtent ni ne s'embarrassent l'un l'autre ; et vous voyez avec surprise, après une scène en apparence de trouble et de confusion, un nouveau mur s'élever et l'ouverture se remplir insensiblement. Pendant qu'ils travaillent ainsi, presque tous les soldats sont rentrés dans le nid, excepté un petit nombre qu'on voit çà et là, errants et dispersés, un entre six cents ou mille travailleurs ; mais jamais ils ne touchent le mortier. Un d'eux paraît être particulièrement chargé de conduire les travaux ; il se tient constamment placé tout auprès du mur qu'ils construisent, et semblant veiller à la discipline. Cet ingénieur en chef se retourne tranquillement de tous les côtés, lève la tête par intervalles d'une minute ou deux, et, avec ses pinces, il bat sur le dôme. Ce petit bruit est immédiatement suivi d'un sifflement perçant qui sort de l'intérieur du dôme, de toutes les cavernes et galeries souterraines, et qui paraît être la réponse de tous les travailleurs. Il est du moins certain qu'à chaque signal vous les voyez se hâter, doubler le pas, et travailler avec encore plus d'activité. »

Une nouvelle attaque sur le monticule change à l'instant la scène. Un sifflement général se fait entendre ; les travailleurs rentrent dans leur édifice avec tant de vitesse qu'ils semblent s'évanouir tout à coup, et, dans l'espace de quelques secondes tous sont disparus ; mais aussi les soldats sont revenus nombreux et respirant la vengeance. S'ils ne trouvent point d'ennemis, ils rentrent, et les travailleurs reparaissent comme auparavant. Cette scène peut se répéter aussi souvent qu'on le veut. Tandis que les soldats défendent les dehors, les travailleurs barricadent tous les chemins, ferment tous les passages qui conduisent aux divers appartements, surtout à la chambre royale. Ils en remplissent les avenues avec tant d'art qu'on peut à peine la distinguer. L'appartement de la reine, dans une grande capitale, est assez spacieux pour contenir, outre le couple royal, plusieurs milliers de serviteurs, et il en est toujours aussi rempli qu'il peut l'être. Les soldats qui gardent les antichambres montrent leur inaltérable loyauté en mourant à leur poste, et les fidèles travailleurs n'abandonnent jamais leur office, même dans la dernière détresse.

Smeathman avait une fois enlevé une chambre royale avec tous ses habitants, et l'avait placée dans un grand bocal de verre. Les serviteurs continuaient de tourner en courant avec une extrême sollicitude autour du couple royal, suivant toujours la même direction. Quelques-uns s'arrêtaient à chaque tour près de la tête de la reine, comme pour lui donner à manger. Quand ils venaient à l'extrémité de l'abdomen, ils en enlevaient les œufs et les mettaient en pile dans quelque partie de la chambre, ou dans le bocal, derrière ou sous quelque morceau d'argile qui leur convenait le mieux. Quelques-unes de ces malheureuses petites

créatures rôdaient hors de la chambre, comme pour reconnaître la cause de cette ruine horrible de leur magnifique palais, et, après quelques inutiles tentatives, elles allaient rejoindre leurs compagnons et tournaient avec eux autour de leurs majestés termitines. Pendant ce temps, d'autres termès se mirent à ronger des fragments brisés d'argile, et les humectant de leur salive, ils commencèrent à en former une coquille mince, en forme d'arcade, au-dessus de leur reine, comme pour la garantir de l'air, ou pour empêcher qu'elle ne fût vue par quelque ennemi. N'ayant pas été interrompus, ils parvinrent à la couvrir en vingt-quatre heures, et ils eurent le soin de ménager en dedans assez de place pour ceux qui devaient courir autour d'elle.

Je suis bien tenté de vous raconter comment les termès voyageurs (*termès viarum*, Smeat.) font leurs expéditions lointaines. Un voyageur a eu l'occasion de les observer dans leur marche, et voici en résumé ce qu'il en dit. Il les a vus dans une épaisse forêt, et les a entendus s'annoncer par un sifflement qui lui fit craindre l'approche d'un serpent. Le bruit lui fit diriger ses pas à quelque distance du sentier où il se trouvait; là, il vit avec surprise une troupe de termès sortir de terre, les uns après les autres, avec vitesse, par un trou qui n'avait pas plus de quatre à cinq pouces de diamètre. A moins de trois pieds de cet endroit, ils se divisèrent en deux corps, composés des ouvriers, qui marchèrent douze à quinze de front, sur une ligne droite. Quelques soldats étaient mêlés parmi eux, et il y en avait de répandus de côté et d'autre de la ligne, à un ou deux pieds de distance, qui semblaient protéger la marche; ils se donnaient beaucoup de mouvement et d'inquiétude, allant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre pour faire serrer les rangs et avancer les traînards. D'autres soldats, des officiers sans doute, étaient montés sur les plantes des environs, placés sur la pointe des feuilles à douze ou quinze pouces au-dessus du sol, et, de temps en temps, en frappant sur les feuilles avec leurs pinces, ils faisaient un bruit auquel l'armée entière répondait par un sifflement et hâtait le pas. Les deux colonnes de la troupe se rejoignirent à environ douze ou quinze pas de l'endroit où elles s'étaient séparées, et descendirent dans la terre par trois trous.

Revenons à nos termès belliqueux. Vers la fin de la saison sèche, les nymphes subissent leur troisième transformation et deviennent des insectes parfaits, mâles et femelles. Ils ont alors acquis de grandes ailes, et ils attendent les premières pluies qui doivent rafraîchir l'atmosphère pour abandonner la capitale et s'élancer dans les airs. Ils profitent d'une nuit humide et partent en nombre immense. Cependant la reine n'abandonne pas son royaume, et il lui reste toujours assez de soldats et de travailleurs pour faire marcher les affaires publiques. Au soleil levant, la plupart des transfuges perdent leurs ailes, qu'ils n'ont jamais que pour quelques heures; ils tombent sur la terre, là où le vent les a entraînés, et on les y trouve en si immense quantité que le sol en est comme jonché. Ils deviennent alors la proie facile d'une foule d'ennemis, parmi lesquels les plus dangereux sont les véritables fourmis, les insectes carnassiers, les reptiles, les oiseaux et surtout les Hottentots et les Boschjesmens qui en sont très-friands. Dès l'instant où cette race infortunée a perdu ses vertus civiques, c'est-à-dire le goût du travail et de l'obéissance aux lois, elle périt misérablement, et sur plusieurs millions il n'est quelquefois pas possible à un seul couple de survivre à la destruction générale. Cependant, au milieu de leur détresse, ils oublient quelquefois le danger. Ils courent excessivement vite, les mâles après les femelles, et il arrive même assez fréquemment qu'ils se livrent des combats à outrance pour se disputer la dame de leur choix. Dans ce cas, le vainqueur s'attache à son épouse par des nœuds indissolubles, qui ne sont rompus que par la mort. Mais hélas! cette mort ne se fait pas attendre, et ordinairement vers la fin du même jour qui a vu leur émigration, il n'en reste pas un de vivant. Quelques couples, pourtant, ont le rare bonheur d'échapper au trépas s'ils sont rencontrés par des travailleurs qui rôdent près de la surface du sol; ces derniers s'emparent du couple, le couvrent d'un petit dôme d'argile pour le dérober au danger, et l'élisent roi et reine d'un nouvel État dont ils jettent aussitôt les fondations. Ainsi, ces sujets volontaires s'imposent l'obligation de pourvoir aux besoins de leurs souverains et à ceux de leur nombreuse lignée, de même que celle de les défendre jusqu'à ce qu'ils aient produit une famille capable de partager au moins les travaux avec eux.

J'ai dit, quand j'ai parlé de l'architecture des termès, comment on bâtit au couple royal une chambre où il doit rester prisonnier toute sa vie. A dater de ce moment, qui est celui de l'accouplement, il se passe un singulier phénomène dans la personne de la reine. Son abdomen commence à s'étendre par degrés, et à s'élargir d'une si énorme manière, que dans une vieille reine, c'est-à-dire dans une reine de deux ans, il sera quinze cents fois ou deux mille fois plus volumineux que le reste de son corps, et égalera en pesanteur vingt ou trente mille fois un travailleur. Il se dilate à un point si prodigieux, qu'il atteint ordinairement trois pouces de longueur, et quelquefois jusqu'à quatre et cinq. Il est alors oblong, irrégulier, et rempli d'œufs qui se renouvellent sans cesse à mesure qu'elle les pond.

Le roi, après avoir une fois perdu ses ailes, ne change plus de forme ni de grandeur. Il se tient ordinairement caché sous un des côtés du vaste abdomen de la reine, et ses sujets font fort peu d'attention à lui.

L'abdomen de la reine a un mouvement péristaltique qui ressemble à l'ondulation des flots, continue sans cesse sans effort apparent de l'animal, et n'est occasionné que par la ponte. Il est peu de mères aussi fécondes qu'elle, car elle fait environ soixante œufs par minute, ou quatre-vingt mille et plus en vingt-quatre heures; d'où il résulte qu'elle donne à l'Etat au moins vingt-sept millions de nouveaux sujets chaque année. D'après ce calcul, on peut juger combien une vieille capitale de termès doit contenir de population, car ces animaux, vivant au moins deux ans, et plus longtemps si on en croit Smeathman, ce nombre ne peut pas être fixé à moins de cinquante-quatre millions, tandis que les ruches d'abeilles les plus populeuses ne contiennent pas plus de seize à vingt mille insectes.

Un nombre suffisant de travailleurs est toujours en attente dans la chambre royale et dans les galeries adjacentes pour prendre les œufs à mesure que la reine les pond. Ils les portent avec grand soin dans les nourriceries, où ils éclosent bientôt après. Là, comme je l'ai dit, les petits sont pourvus de tout jusqu'à ce qu'ils soient en état de se tirer d'affaire, et de prendre part aux travaux de la société.

J'aurais encore bien des choses à vous raconter sur les divers gouvernements et sur la politique; mais comme j'entends dire autour de moi qu'il y aura bientôt de nouvelles élections, il faut que je m'arrête là, pour que ma profession de foi paraisse avant l'assemblée des colléges électoraux ou au moins avant les élections; et, si par hasard elle paraissait quelques mois trop tard, ce qui serait un à-propos digne du savantisme dont je cherche à me décrasser, je vous prie, mes chers futurs commettants, de me réserver vos voix pour une autre occasion. BOITARD.

FIN.

L'ANGE DE RÉDEMPTION.

I.

C'était en Middlesex, vers le déclin d'une belle journée d'août; d'autant plus belle que sous le ciel humide et vaporeux de l'Angleterre, la chaleur, qui n'a jamais trop de force ni trop de durée, échauffe seulement et ranime, sans les brûler ni les ternir, une verdure toujours verte, une campagne toujours fraîche. Le soleil disparaissait derrière les grands arbres de la forêt qui bornait l'horizon, et noyait leurs cimes séculaires dans des flots d'or et de pourpre. Son globe de feu descendait avec majesté au milieu de la route qui plongeait à perte de vue dans les massifs ombrés : on eût dit le vaste cratère d'un volcan embrasé projetant sur la plaine les jets rayonnants d'une lumière diamantée. Ils diapraient de mille couleurs les vertes pelouses, les chaumes jaunissants, le sable du chemin, puis venaient se jouer au pied de la colline en mille reflets capricieux de jour et d'ombre, sous les berceaux et sur les murs de la ferme isolée, dont les humbles vitraux étincelaient alors comme autant de magiques miroirs.

Auprès de la grande porte, une calèche poudreuse, dételée, mais chargée encore de valises, et contre laquelle s'appuyaient un postillon et deux laquais en livrée, annonçait que la ferme venait de recevoir des hôtes opulents. Et l'on s'en apercevait mieux encore en avançant. Tout était en émoi dans la cour et la basse-cour : les chiens d'attache sortaient hors de leur niche, le nez au vent, les oreilles dressées; les canards se réfugiaient en clapotant dans la mare, les poules effarées voletaient çà et là comme pour laisser le passage libre; les valets et les servantes allaient et venaient avec empressement; dans la grande salle du rez-de-chaussée, le fermier, robuste campagnard, à la veste ronde et aux grandes guêtres, était debout, son bonnet à la main, et accompagnait d'une courbette aussi gracieuse que le permettaient ses massives épaules, chaque phrase qu'il adressait à ses nobles visiteurs.

C'étaient un vieillard et une jeune femme, le père et la fille, ainsi qu'il était facile de le deviner au premier coup d'œil. Mais ni l'un ni l'autre ne voyaient ni n'écoutaient le fermier. Toute leur attention était pour la fermière, qui leur présentait un charmant enfant, d'un an à peine, petite fille blonde, blanche, fraîche et rose, au milieu des mousselines et des dentelles dont elle était enveloppée, avec son collier d'ambre et d'or au cou. La jeune lady l'avait déjà

prise sur ses genoux, et la caressait, la berçait, l'embrassait avec cette effusion de tendresse qui n'appartient qu'à une mère.

Cependant elle était bien jeune encore, même pour un si jeune enfant. On n'eût pu lui donner que seize à dix-sept ans à peine. Son front, encadré d'un bandeau brillant de cheveux noirs, le contour gracieux de son visage, sa bouche souriante et fraîche, avaient une pureté virginale et le charme suave de l'adolescence. Mais ce teint si blanc était pâle, ces yeux si brillants étaient voilés d'une mélancolique langueur; sa taille, souple et fine, semblait si délicate et si frêle, qu'on éprouvait en la voyant ce sentiment tendre et craintif qu'inspire une fleur précieuse, à peine entr'ouverte, qu'on craint de voir s'effeuiller sous le vent.

Elle était en ce moment tout occupée de sa fille.

— Vois, Olivia, lui dit son père, combien ta petite Lily est devenue grande et forte, depuis qu'elle est ici! Comme elle est blanche, grasse et rose! Tu ne te repentiras pas, j'espère, d'avoir enfin cédé aux conseils de ce bon docteur Simpson, qui nous répétait que l'air des champs lui était indispensable; que la mère et la fille ne se rétabliraient jamais que si la petite fille partait pour la campagne. Toujours malade à Londres... et vois, ici, quelle santé!

— Dame, c'est qu'elle est bien soignée, aussi! interrompit la fermière.

— C'est vrai, ma bonne Madeleine, et nous vous en savons gré. Vous pouvez compter sur notre reconnaissance.

Olivia ne dit rien, mais adressa à la fermière un regard que celle-ci comprit encore mieux.

— Oh! je l'aime comme mon enfant! reprit-elle; moi... je n'ai pas le bonheur d'en avoir...

Olivia embrassa sa fille.

— Et ce n'est pas pour dire, continua Madeleine; je m'en console avec ma petite Lily... Pardon, madame, mais vous me le permettez, n'est-ce pas?

— Sans doute!

— Vrai, interrompit le fermier, nous ne vous la fardons pas, bien sûr! Elle est toujours telle que vous la voyez là, avec ses gazes et ses dentelles... Dame! il faut bien montrer que c'est une petite lady. Parbleu, toute la maison n'est qu'en blanchissage du matin au soir à cause de cela.

— Père! dit Olivia en se retournant vers le vieillard, regarde, comme elle rit! Oh, si Alfred pouvait la voir ainsi!

— Il la verra à son retour. Il retrouvera sa femme et sa fille brillantes de santé... lui, qui était si inquiet de les laisser souffrantes toutes deux!

Pendant ces discours et ces caresses maternelles, le fermier commença peut-être à comprendre qu'il était inutile. Il recula de quelques pas, et regarda machinalement par la fenêtre.

— Je vais voir si les chevaux ont ce qu'il faut, dit-il enfin; puis il sortit.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était dehors lorsqu'il se fit du bruit dans la cour. Les chiens aboyèrent. Presque aussitôt la porte de la salle s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

La fermière qui, en ce moment, était appuyée sur le dossier du fauteuil d'Olivia, se releva au bruit et tressaillit avec un mouvement de surprise mêlée d'effroi :

— Ned Norton! dit-elle.

Celui qu'elle appelait Ned Norton était un jeune homme d'une haute stature, dont la taille svelte et bien prise, couverte d'un mauvais sarrau de toile serré sur les reins par une large ceinture, annonçait la force et la souplesse. Les traits de son visage, réguliers et beaux, avaient une expression singulière d'audace, d'insouciance et d'ironie. Une forêt de cheveux blonds, dorés par la pluie et le soleil, et rejetés en arrière, flottait en désordre sur son front et sur son cou hâlés par le vent, le soleil, le froid et la poussière. Ses yeux d'un bleu ardent, hardis et mobiles, semblaient lancer des éclairs. De larges guêtres de cuir, un havresac sur l'épaule, un bâton noueux à la main, un fusil en bandoulière, complétaient son costume et sa physionomie, peu faite pour inspirer une grande confiance au paisible voyageur qui l'eût rencontré le soir au coin d'un bois.

Les nobles visiteurs le regardèrent en effet avec étonnement.

— Bonjour, Meg, dit Norton s'avançant hardiment sans les saluer. Où est ton mari?

— Il est à l'écurie, monsieur Norton! répondit Madeleine d'une voix peu assurée; mais...

— Mais, il sera sans doute peu satisfait de me voir, n'est-ce pas? interrompit Norton avec ironie. C'est précisément pour cela que je viens.

— Mais... il est peut-être sorti.

— Ah!.. Eh bien, j'attendrai.

— Je vous en prie, Ned! dit la fermière d'un ton suppliant; vous savez ce que Tom vous a dit la dernière fois. Pourquoi venir chercher une querelle inutile? Je vous en prie! ne l'attendez pas. Que voulez-vous? dites-le-moi. Si je puis vous le donner, je vous le donnerai.

— Oui, je sais que tu es une bonne fille, Meg; mais tu ne peux seule me donner ce que je viens chercher. Je veux parler à ton mari. Il y a trop longtemps que je suis sans argent, sans abri. Il faut que cela finisse.

— Sans argent, sans abri? à qui la faute? repartit Madeleine avec amertume. Pourquoi ne travaillez-vous pas, Ned? vous qui seriez, si vous le vouliez, le meilleur ouvrier du pays...

— Ouvrier! moi! Tu n'y penses pas, ma bonne! interrompit Ned avec un ton de fierté, un air de dédain aristocratiques qui contrastaient singulièrement avec ses habits, mais qui s'accordaient avec la noble régularité de ses traits. Travailler! tu te moques... Ne suis-je pas gentilhomme?

La fermière haussa les épaules.

— Ceux qui vous ont appris que vous l'étiez vous ont rendu un bien grand service! Voyez ce qu'ils ont fait de vous! Ne vaudrait-il pas mieux cent fois être un bon ouvrier, rangé, laborieux, qu'un...

Elle s'arrêta.

— Qu'un vaurien, qu'un bandit, n'est-ce pas? interrompit Ned avec une sourde irritation. Allez, je sais bien ce que vous pensez de moi quand j'y suis, et ce que vous dites quand je n'y suis pas! Mais patience, patience! tout sera payé à la fois. Tas de paysans, qui devriez me servir, n'est-ce pas vous qui êtes des brigands, des voleurs, puisque vous êtes chez moi? tandis que je couche sur la pierre au bord du chemin!

— Chez vous! chez vous! répliqua vivement la fermière; et depuis quand, s'il vous plaît? Cette ferme n'est-elle pas à nous? Ne l'avons-nous pas achetée, payée?...

— Et à qui? est-ce à moi? brigands que vous êtes! Ai-je consenti à vous la vendre? Ne m'a-t-elle pas été volée?

— Est-ce notre faute à nous, Ned? reprit Madeleine plus doucement. D'autres ne l'auraient-ils pas achetée à notre place? Est-ce notre faute, si...

— Oh, je sais bien! Toujours la même raison! Ils ont fusillé mon père, confisqué ses biens, dépouillé l'orphelin innocent... Et ils appellent cela de la justice! Mais, patience!

l'enfant orphelin a grandi ; il sait ce qu'il est, ce qui lui appartient... Il a un fusil et saura s'en servir !

Un feu sauvage brillait dans les yeux d'aigle de Ned en prononçant ces sinistres paroles, et il frappa sur la crosse de son fusil avec un mouvement convulsif.

Jusqu'à ce moment Olivia et son père avaient été spectateurs étonnés et silencieux de cette étrange discussion. Le vieillard se leva :

— Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites, jeune homme, lui dit-il d'un ton sévère. Ce seul mot peut vous perdre. Que venez-vous chercher ici ?

Norton, un peu surpris, jeta un regard sur la belle figure et sur les cheveux blancs du vieillard. Il resta un moment indécis. Puis, comme s'il eût été poussé par une fausse honte, il releva la tête avec arrogance.

— De quoi vous mêlez-vous? répliqua-t-il brusquement.

— De ce qui me regarde, repartit le vieillard avec sang-froid. Vous êtes entré ici, brutalement, avec toutes les manières d'un bandit de grand chemin; vous insultez, vous menacez une femme, chez elle, devant moi. Je vous demande ce que vous voulez... parce que, si vous ne répondez pas convenablement, je vous fais mettre dehors par mes gens... et si vous avez le malheur de résister, je vais trouver le shériff, et je vous fais arrêter. Vous passerez aux assises de la prochaine session... Cela vous convient-il?

Norton parut un moment dominé par le calme et l'air imposant du vieillard. Il recula de deux pas. Puis, la colère lui revint. Il rougit et pâlit successivement, ses yeux étincelèrent, et tous ses traits se crispèrent avec une effrayante énergie.

— Ah ! c'est ainsi !.. Toujours le même mot à la bouche : bandit ! Toujours la même raison à donner : le shériff ! les assises, Tyburn !.. Raison du plus fort ! Eh bien, soit ! On le veut? Qu'importe ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien en passer par là...

L'expression du jeune homme était tellement effrayante qu'Olivia en fut terrifiée :

— Mon père, s'écria-t-elle en se levant; et serrant sa fille contre son sein, elle prit le bras du vieillard.

Ce cri fit retourner Norton. Il n'avait pas encore vu la jeune femme : ce fut pour lui comme une apparition subite. Il resta interdit à la contempler. Ses regards, tout à l'heure si farouches, s'adoucirent tout à coup. Pleins d'une muette admiration, ils restaient fixés sur elle sans pouvoir s'en détacher. Enfin, il s'inclina gauchement :

— Je vous demande pardon, mademoiselle... madame, dit-il d'une voix embarrassée : je vous ai fait peur... J'en suis fâché. Mais aussi, j'avais été injurié, menacé... et je suis vif. Excusez-moi.

— Je ne vous en veux pas, monsieur, répondit Olivia, s'apercevant de l'impression qu'elle produisait, et se hâtant d'en profiter. Seulement, continua-t-elle avec un sourire et un regard qui achevèrent la défaite de ce pauvre Ned, je vous prierai de ne pas recommencer !

Ned Norton s'inclina de nouveau, sans pouvoir prononcer une parole. Il restait debout, embarrassé, regardant Olivia, ne sachant s'il devait rester et ne pouvant se décider à partir. Olivia vit son incertitude, et continuant de sourire :

— J'étais occupée de ma fille avec cette bonne Meg, monsieur Norton ; je vous serais fort obligée si vous nous laissiez continuer; et puisque vous êtes gentleman, je ne crois pas nécessaire de vous en prier.

Ned rougit comme une jeune fille à ce mot de gentleman prononcé par cette douce voix, et à cette prière inattendue. Il salua et sortit à reculons, pour ne pas perdre la jeune femme de vue; mais à peine eut-il fermé la porte, qu'il s'élança hors de la cour, la tête baissée, comme un cheval échappé.

Meg était restée interdite et palpitante.

— Ah ! madame, ah ! madame ! dit-elle enfin en prenant la main d'Olivia, quel service vous m'avez rendu ! Quelle puissance vous avez ! Mais aussi, qui pourrait résister à ce regard, à cette voix de fée...

— Qu'est-ce donc que cet homme? demanda le vieillard.

— Ah, monsieur ! c'est une bien triste histoire, et qui nous donne bien des inquiétudes. Son père, M. Norton, était chevalier baronnet, et puissant dans le pays. Cette ferme-ci lui appartenait et bien d'autres terres encore. Mais il s'est mêlé dans les derniers troubles, a été pris, jugé et mis à mort. Tous ses biens ont été confisqués et vendus au profit de l'État. Son fils Edouard, que nous appelons Ned, étant resté orphelin dès son bas âge, et, sans ressources, avait été mis en apprentissage, et déjà tout jeune il était devenu l'un des meilleurs ouvriers tourneurs ciseleurs du pays. C'est alors que je l'ai connu.

La bonne Madeleine ne put s'empêcher de rougir un peu, et de s'arrêter un instant à cet endroit de son histoire.

— Il était bien plus jeune que moi, reprit-elle, et quoique bon ouvrier, il gagnait peu. Quand je me suis mariée à Tom Craig, le père de Tom, qui était riche, lui a donné pour dot cette ferme-ci qu'il a payée fort cher. Dès ce moment, la conduite de Ned s'est dérangée. Il a su qu'il était le fils d'un gentilhomme baronnet, et il a dit qu'il n'était pas fait pour travailler comme un manœuvre : il a fait toutes sortes de mauvaises connaissances, a braconné dans les bois... et on dit même qu'il a volé ! Moi, je n'en crois rien. Ned a de l'honneur au fond. C'est maintenant un mauvais sujet, un vaurien, si l'on veut; mais je suis sûre que ce n'est pas un voleur.

— Je ne le crois pas non plus, dit Olivia.

— Mais je crains que cela ne finisse bien mal, continua Madeleine avec un soupir. Je ne sais réellement pas de quoi il vit. Il a été déjà poursuivi je ne sais combien de fois pour braconnage; mais on n'ose le prendre, car il est la terreur du canton. C'est un homme si fort et si brave ! Tom, mon mari, est le seul qui n'ait pas peur de lui, ajouta la fermière avec un certain orgueil. Aussi, je tremble quand ils se rencontrent. Car ils se détestent tous deux... à cause de la ferme !

— Et peut-être à cause d'autre chose encore ? demanda Olivia en souriant avec un regard pénétrant sur Madeleine qui baissa la tête sans répondre. Est-ce que Tom Craig est jaloux?

— Oh, madame ! certainement non ! répliqua vivement Madeleine. Mais, ce pauvre Ned !... Enfin ! je voudrais bien souvent faire quelque chose pour lui ; mais je n'ose pas. Il y a tant de mauvaises langues dans le pays !... En sorte que Ned est furieux, et se répand en menaces contre Tom... Ah, je crains que cela ne finisse bien mal !

Madeleine se tut : des larmes roulaient dans ses yeux et l'on reparla de la petite Lily.

— Voyons, chère petite, dit le vieillard à Olivia ; voici la nuit. Nous avons à peine le temps de nous rendre chez le cousin Crawford. Il faut laisser notre Lily à sa bonne Madeleine... et nous reviendrons demain.

Après quelques instants encore, la chaise de poste fut attelée. Les deux fermiers reconduisirent leurs hôtes jusque sur le chemin. Olivia, déjà assise sur les coussins, donna un dernier baiser à sa fille, la remit en soupirant à

Madeleine, et la voiture disparut dans un tourbillon de poussière.

Ned Norton, en sortant de la ferme, avait pris la route du bois. La nuit tombait lorsqu'il y parvint. Il allait franchir la lisière, lorsqu'il rencontra un grand homme, maigre, sec, déjà grisonnant, enveloppé dans une longue redingote usée sur les coutures, et coiffé d'un mauvais chapeau qui, incliné sur son front, laissait à peine voir son regard perçant et fauve.

— Bonjour Ned, dit cet individu à Norton qui passait devant lui sans s'arrêter.

— Bonjour, Turnship, répondit Ned continuant de marcher de son même pas.

Turnship se mit à ses côtés.

— D'où viens-tu? Où vas-tu? lui demanda-t-il; tu as l'air morose.

— Je viens de la ferme de Craig... ou plutôt, de la mienne, répondit Ned d'un ton ironique et brusque. Je vais à l'affût.

— Belle ressource! dit en ricanant Turnship; sur quel gibier comptes-tu?

— Sur celui que le diable m'enverra! répliqua Ned du même ton.

— Je pense qu'il doit m'en envoyer un plus gras que le tien... plus facile à prendre et meilleur à plumer.

— Ah!... et lequel?

— Une chaise de poste à dévaliser. Je t'en offre la moitié, si tu veux être de la partie.

— Merci. C'est une partie qui ne me convient pas.

— Eh! eh! tu fais bien le dégoûté! Que mangeras-tu demain?

— Probablement ce que j'ai mangé aujourd'hui, repartit Ned avec un sourire amer.

— Viande creuse! s'écria Turnship avec un éclat de rire. Je te promets pour demain une ribotte soignée, si tu veux.

— Ah! ah!... nous verrons.

— C'est à voir tout de suite, répliqua froidement Turnship. Réponds, oui ou non... et ne fais pas comme l'autre fois.

— Je ferai comme l'autre fois, répondit Ned avec le même calme ironique. Si le diable m'envoie ce soir un chevreuil au bout de mon fusil, je t'envoie promener pour la peine. Sinon... Eh bien! nous causerons. Par conséquent, c'est partie remise à demain matin.

— Que le vieux Nick te torde le cou! Crois-tu que je sois un blanc-bec pour souffrir qu'on me berne, et qu'on me tienne ainsi le pied dans l'eau? Je suis donc ton pis-aller?

— Sans doute! répliqua Ned avec une ironie amère. Où trouverais-je pis?

— Voilà de l'esprit bien placé! dit Turnship haussant les épaules. Allons, je vois qu'il faut suivre les caprices de M. le baronnet. Où te trouverai-je demain matin?

— Au carrefour des Reds-Dogs, comme d'habitude.

— Bien; au revoir!

Ned Norton continua sa route seul et pensif, puis il se mit à l'affût. Mais le diable n'exauça pas sa prière, car le démon avait maintenant tout à gagner à tromper l'espoir du braconnier. Ned resta de longues heures, le fusil armé, l'œil tendu, l'oreille au guet... Rien. Rien que le calme de la nuit, le silence des bois, et le sifflement léger de la brise d'été au travers des rameaux. Le braconnier laissait échapper par intervalles un sourd jurement.

— Oh!...que j'ai faim! dit-il avec un mouvement de rage en se serrant l'estomac de ses poings fermés. N'y pouvant plus résister, il se leva et s'achemina vers un buisson de groseillers sauvages qui croissait dans une clairière au sommet de la colline, et il avala précipitamment ces fruits acides et à moitié verts. Pendant qu'il les cherchait dans l'ombre, se déchirant les mains aux longues épines, il vit tout à coup, devant lui, les arbres se colorer d'une teinte rougeâtre, d'une lueur fugitive, qui dessinait sur le ciel obscur leurs cimes arrondies. Surpris, il se retourna et vit alors un reflet de lumière qui s'élevait de la plaine.

— C'est singulier! pensa-t-il; on dirait un incendie!

Il courut, et bientôt n'en put douter.

— C'est la ferme! c'est la ferme qui brûle, s'écria-t-il; et sans réfléchir davantage, il s'élança dans cette direction.

Lorsqu'il arriva tout était en feu. Une immense colonne de flamme et de fumée s'élançait des bâtiments et tourbillonnait dans l'air sous le vent frais de la nuit qui activait les progrès de l'incendie. Les étables de bois, les granges de chaume n'étaient plus qu'un vaste brasier. Le corps d'habitation résistait encore; mais la toiture craquait de toutes parts, les fenêtres vomissaient une noire vapeur mêlée de rouges étincelles; tout était perdu.

Les gens de la ferme s'empressaient dans la cour en poussant des cris pour délivrer et contenir les chevaux effarouchés, les bestiaux qui hurlaient de terreur. C'était une scène lugubre d'effroi et de désolation.

Ned, arrivant par la campagne, escalada le mur du potager désert, et courut droit au bâtiment. Il y entra résolument, sous une pluie de feu, au travers des nuages de fumée, sans trop savoir ce qu'il faisait. Il lui semblait que des cris étouffés, qu'une voix de femme appelait au milieu du bruissement des flammes, et il courait au secours... de Madeleine ou même peut-être d'Olivia. A demi suffoqué, il parvint ainsi dans la chambre de la fermière : le plancher crevassé lui brûlait les pieds... La chambre était vide... Cependant, il entendait des cris... Il s'approche et voit dans le berceau le petit enfant qui lui tendait les bras. Il le saisit, le roule dans sa couverture, et l'emporte. L'escalier embrasé craquait et cédait sous ses pas. Cependant, les mains, les cheveux, les habits à demi brûlés, il parvint à toucher le sol, et, tout épuisé, tout haletant, il courut jusqu'au milieu du jardin, poursuivi par les flammes, qui, courbées par le vent, semblaient s'élancer après lui et réclamer leur proie.

Il tomba anéanti au pied d'un arbre.

Lorsqu'il eut repris ses sens, il tressaillit de joie en regardant la petite Lily, qui, saine et sauve, se pressait encore en pleurant contre son sein.

— Je lui rendrai sa fille, et elle me remerciera! pensa-t-il; et il se levait pour aller rejoindre les gens de la ferme qu'il entendait dans la cour, lorsque des clameurs sinistres vinrent le glacer d'horreur et d'effroi.

— C'est Norton! c'est Norton! j'en suis sûr! criait le fermier exaspéré. C'est lui qui aura fait le coup! C'est la vengeance dont il nous menaçait hier! Infâme bandit! Si je le tenais! il irait rôtir là-dedans comme au feu d'enfer.

Ned, dans son premier mouvement, allait s'élancer vers lui pour se justifier, lorsqu'il entendit s'élever un concert de voix furieuses qui accablaient son nom de menaces et d'imprécations. Il se vit seul contre tous, il comprit toute la vraisemblance de l'accusation que sa présence inopinée au milieu de l'incendie allait rendre plus terrible encore; la tête lui tourna : un nuage passa devant ses yeux; et par un mouvement irréfléchi, il se précipita dans le jardin, s'élança par-dessus la clôture, et regagna la forêt d'une seule course, haletant, éperdu, sans regarder derrière lui.

Il ne s'arrêta qu'au centre du bois, au carrefour des Reds-Dogs, où il tomba épuisé, sous un quartier de roche. Ce fut là que Turnship le trouva au point du jour.

— Eh bien, chasseur diligent, lui dit le bandit, qu'a décidé votre seigneurie? M. le baronnet a-t-il fait bonne chasse à courre, à cor et à cris?.. ou bien...

— Oui, j'ai fait bonne chasse, interrompit Ned d'un ton sombre.

— Ouais! dis-moi donc! répliqua Turnship en le considérant avec attention, voici des cheveux... des vêtements... des souliers qui sentent joliment le roussi! Eh! eh! c'est donc vrai?

— Quoi? demanda vivement Ned Norton.

— Eh bien, que tu as allumé la ferme de Craig cette nuit. Parbleu, je t'en fais compliment! Tu n'as pas mal réussi...

Ned Norton, le braconnier.

— C'est faux! s'écria Ned avec exaspération; ne répète pas cela... ou je te brise le crâne!

— Bon! bon! Ce n'est pas moi qu'il importe de détromper, mon garçon. Je n'ai pas encore eu de fréquents rapports avec le shériff... Eh! eh!... cela pourra venir, ajouta le bandit en ricanant; mais je tâcherai que ce soit le plus tard possible. En attendant, je te conseille de tirer au pied, si tu n'es pas curieux de faire la connaissance de cet estimable magistrat. Car Tom Craig a déposé plainte dès ce matin, et les constables sont en campagne pour t'empoigner. S'ils te trouvent dans ce costume, tout rôti, ton affaire est claire. Nous irons rejoindre là-bas le papa baronnet.

Ned resta immobile, la tête entre ses mains.

— Ecoute, garçon, reprit Turnship; il faut filer du pays, et rapidement, je te le conseille. Tu as de l'avenir; je m'y connais. Je te recommanderai à un ancien de Newgate, et tu feras ton chemin. Mais comme il faut un petit pécule pour la route, je viens te chercher pour l'affaire de tantôt.

— Ah! fit Norton sans lever les yeux.

— Oui, parbleu; voici l'heure. En avant!

Et il le prit par l'épaule. Ce mouvement réveilla Lily, qui, enveloppée dans sa couverture sur les genoux du jeune homme, s'y était endormie. Elle se mit à crier.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Turnship tout surpris; un enfant!

— Oui, dit Ned, qui découvrit la petite Lily. Elle se tut alors, étonnée de voir les arbres, le ciel, le soleil; et se mit à rire en levant ses petits bras vers la figure de Ned.

— Que diable fais-tu de cette petite vermine! s'écria Turnship. Jette-moi ça dans un fossé, pardieu! Te voilà bien avancé pour être père de famille!

Lily continua de rire et de chanter comme un petit en-

fant, en passant ses petites mains dans les cheveux de Ned.

— Allons! reprit Turnship avec impatience voyant le jeune homme immobile et silencieux. Le temps se passe. Viens-tu?

Ned hésita.

— Ma foi, dit-il enfin, j'y suis presque forcé, comment faire autrement? Mais... cet enfant? Si je reparais pour le rendre à Meg, je suis perdu... et pour le garder...

— Le garder!.. où? interrompit Turnship. Tu ne vas pas l'emporter pour faire le coup, je pense? Saperlotte! j'aurais là un fameux compagnon d'entreprise! Pardieu, ce n'est pas une nourrice que je viens chercher ici, entends-tu, chauffe-la-couche que tu es! Voyons! débarrasse-toi vite de ce paquet!

Ned haussa les épaules.

— Je n'ai pas sauvé cette enfant cette nuit pour la tuer ce matin. Il me reste autre chose à faire. As-tu de l'argent sur toi?

— Pourquoi?

— Peux-tu m'acheter un bijou qui vaut au moins deux guinées?

— Oui, dit Turnship. Ensuite?

— Le voici, dit Ned. Et il détacha le collier d'or de la petite Lily. Donne-moi les deux guinées; tu gagneras au moins le double.

Turnship prit le collier.

— Bon, dit-il, maintenant, je commence à comprendre. Tu es moins bête que tu n'en avais l'air, et tu as monté un bon coup à ce que je vois. Mais prends garde, garçon, le jeu me paraît dangereux: on verra la ficelle et tu seras pincé.

— Nous verrons! répliqua Norton brusquement. Où est l'argent?

— Le voici, répondit Turnship en le lui donnant. Tu renonces à notre affaire de ce matin?

— Sans doute! — Et Norton se leva. — De plus, as-tu un morceau de pain dans ta poche à me donner par-dessus le marché?

— Oui... Tiens... — Te reverrai-je?

— Je l'ignore. Je vais aller loin... Bonjour!

Il prit son bâton, enveloppa Lily dans sa couverture, rattacha son havresac, et s'enfonça dans le taillis sans regarder derrière lui.

Il traversa toute la forêt, et marcha sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil. Il était épuisé de fatigue. Lily avait faim et pleurait. Il s'approcha d'une cabane isolée au bord de la route et frappa. Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de la porte, et une femme passa la tête avec une certaine défiance.

— Que demandez-vous? dit-elle après avoir examiné Norton.

— Pourriez-vous me donner quelque chose à manger... en payant, bien entendu. Je suis excédé de fatigue.

— Ma maison n'est pas une auberge! répondit la femme brusquement, et vous n'avez pas l'air d'un voyageur. Passez votre chemin.

— Je ne demande pas mieux, repartit Ned avec amertume. Mais indiquez-moi, au moins, où je pourrai trouver un peu de lait pour mon enfant. La pauvre petite meurt de faim et de soif.

— Votre enfant! dit la femme toute surprise.

Ned, sans répondre, découvrit Lily, qui cessa de pleurer pour regarder la paysanne.

— Pauvre petit bijou! reprit-elle en voyant la jolie tête blonde de l'enfant; fallait donc me dire cela tout de suite. Je vais vous en apporter. Asseyez-vous sur le banc.

Bientôt la fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et la paysanne passa une tasse de lait à Ned à travers les barreaux.

— Je suis seule ici pour le moment, dit-elle; et je ne puis vous faire entrer. Mais tenez, voici du pain et du jambon. Je vous donnerai tout à l'heure un verre de bière, car vous paraissez bien fatigué... Comme elle est gentille!... Est-ce à vous? Vous êtes bien jeune pour être père de famille.

— Sa mère est plus jeune encore, répondit Ned. Je vais la rejoindre.

Il acheva promptement son modeste repas, et se disposait à le payer:

— Laissez donc! lui dit la paysanne. Vous ne paraissez pas à votre aise pour avoir, si jeune, une femme et un petit enfant sur les bras. Vous vous acquitterez plus tard, quand vous serez riche.

Ned remercia, demanda les indications nécessaires pour trouver un gîte dans le voisinage pendant la nuit, et repartit. A quelques pas de là, il rencontra sur la route un marchand ambulant, et après quelques pourparlers, échangea, moyennant quelque monnaie, son sarrau contre une veste de toile, acheta un large chapeau de paille, coupa ses cheveux, et ainsi déguisé, se présenta dans l'humble auberge où on lui donna une place à l'écurie.

Il s'était levé au point du jour, et dévorait un frugal déjeuner, lorsqu'il entendit un cheval s'arrêter sur la route, puis une voix rauque entamer avec l'aubergiste, dans la salle d'entrée, une conversation dont quelques mots frappèrent son oreille et le glacèrent d'effroi.

— Un braconnier? répétait l'aubergiste.

— Soupçonné d'incendie, répliqua l'interlocuteur. Un grand gaillard, avec de longs cheveux roux sur les épaules, un sarrau bleu serré par une ceinture de cuir; l'air d'un damné brigand.

— Grand, roux... avec un sarrau, une ceinture... Je n'ai pas vu ça.

— Vous n'avez pas reçu de voyageur hier ou ce matin?

— Si fait! un marchand de bœufs de ma connaissance, deux marins en congé... Robert Knox et son épouse... Ah! et puis un jeune valet de charrue qui va rejoindre sa femme, et qui soigne lui-même sa petite fille qu'il porte sur son bras comme une vraie nourrice... Un charmant garçon, quoi! Voilà tout.

— Bon! il aura sans doute tourné d'autre côté, ou sera resté caché dans le bois. Dans tous les cas, s'il passait par ici, voici son signalement: avertissez le juge de paix.

— Suffit... Voulez-vous un verre de gin?

— Ce n'est pas de refus.

Un instant après, on entendit le galop du cheval. Norton, pâle et tremblant, écouta... Le cavalier retournait sur ses pas. Alors Ned se vit hors de danger. Il se leva, prit Lily, et l'embrassa avec transport.

— Je t'ai sauvée, enfant! murmurait-il; maintenant, tu me sauves!

Il alla trouver l'aubergiste, paya son écot, et partit en toute hâte.

En voyageant ainsi, il arriva dans les environs de Londres. Alors, il se crut en sûreté.

II.

Dans un de ces villages enfumés qui forment le cortége et la ceinture de la capitale de l'industrie, dont les rues bordées de hautes et sombres murailles sont dominées de tous

côtés par ces gigantesques tours de briques qui portent jusque dans les nuages leur aigrette de flamme et leur tourbillon d'épaisse fumée ; auprès de ces ateliers bruyants où l'on entend sans cesse résonner le fer et le cuivre, le marteau forger et frapper, grincer la lime, hennir et souffler la vapeur ; une étroite fenêtre éclairait une petite chambre. Un homme y était assis, appuyé sur la barre, et jetant un regard mélancolique sur le ciel gris de brouillard et de fumée. C'était Ned Norton ; mais il était bien changé.

Il portait le costume propre et décent d'un ouvrier mécanicien. Sa figure avait perdu cette rudesse sauvage qui la caractérisait, et n'avait plus gardé que la sévère régularité de ses traits ; de même que son teint, dégagé du hâle dont l'avait brûlé l'intempérie des saisons, avait retrouvé toute sa blancheur. Mais il faut le dire aussi, Ned paraissait fatigué, maigri. Une sorte d'affaissement maladif se peignait sur sa physionomie. Une empreinte de dégoût, d'irritation, d'ennui, s'y joignait par intervalles, et son regard, qui plongeait au dehors, devenait de plus en plus sombre.

— Quel ciel ! murmurait-il ; que de toits ! quelle fumée ! Pas un arbre, pas un oiseau, pas d'air, pas de soleil ! quelle vie !

A ce moment, la porte s'ouvrit ; Norton se retourna, et vit entrer une vieille femme.

— Ah ! c'est vous, mère Bradcock... Où est Lily ?

— Elle est en bas, monsieur Edouard ; elle veille au pudding. Je vais vous l'amener tout à l'heure.

En effet, après avoir mis le modeste couvert de l'ouvrier, la vieille femme reparut, portant le plat, et conduisant par la main une petite fille de trois à quatre ans, qui vint se jeter entre les jambes de Norton, grimpa, non sans peine, sur ses genoux, et l'embrassa avec mille cris de joie. Ces innocentes caresses semblèrent adoucir l'humeur de Ned. Son front se dérida, et il se mit à rire et à jouer avec la petite fille qui l'appelait papa.

— Avons-nous été sage, mère Bradcock ? demanda-t-il à la vieille.

— Très-sage. Nous avons lu, nous avons cousu comme une grande fille.

— A la bonne heure. Alors nous irons voir le vieux Punch (Polichinelle) la semaine prochaine.

Lily poussa des exclamations de joie en frappant dans ses petites mains. Elle était si jolie ainsi avec ses beaux cheveux bouclés tombant sur ses blanches épaules, que Ned la regardait avec une tendre admiration.

— Comme elle est gentille ! murmura la vieille femme qui lisait dans les yeux du jeune ouvrier. C'est tout votre portrait, monsieur Edouard.

— Croyez-vous ? répondit-il avec un sourire qui n'était pas sans amertume. Je trouve, moi, qu'elle ressemble à sa mère.

— Vous avez dû ressentir une grande douleur en la perdant, reprit après quelques instants la vieille femme, en voyant qu'à ce seul mot Norton était redevenu morne et silencieux comme s'il eût été affecté d'un triste souvenir. Quand on aime bien, la séparation est cruelle... Vous lui êtes fidèle, cela se conçoit. Ce serait si dur pour la petite d'avoir une marâtre... Mais à votre âge, bon ouvrier comme vous l'êtes, c'est beau de vous dévouer pour votre enfant. C'est ce que me disait M^lle^ Jenny encore ce matin.

— Ah ! la fille du marchand de vin ! répliqua Ned d'un ton insouciant. Prends donc garde de te brûler, Lily.

— Oui, son père vous estime beaucoup..., parce que vous n'êtes pas de ses pratiques ; et si ce n'était votre affaire avec James Cox...

— C'est un insolent ! interrompit brusquement Norton, en fronçant violemment les sourcils. Si je le rencontre, je lui casserai les reins !

La vieille femme se tut prudemment.

— Un insolent ! répéta Norton s'irritant tout seul. Un va-nu-pieds qui, parce que nous sommes du même atelier, s'imagine que nous sommes... Enfin, suffit ! Il en a été quitte à trop bon marché la première fois, et si jamais...

— Papa, interrompit Lily, qui depuis quelque temps paraissait plongée dans une réflexion profonde, est-ce vrai que Punch a deux bosses parce qu'il a été méchant, et qu'il tape avec son bâton ?

Norton, comme déconcerté par l'à-propos de la question, s'arrêta et regarda l'enfant, qui, avec sa petite bouche souriante tout ouverte, et ses grands yeux naïvement curieux, semblait une tête d'ange.

— Qui t'a dit cela, petite fille ? demanda-t-il.

— C'est Billy Fernley.

— Eh bien !.. elle doit savoir que tous les méchants ne sont pas bossus, répliqua Norton en souriant.

— Je pensais bien ! reprit Lily en secouant gravement la tête.

Le jeune ouvrier partit d'un éclat de rire, et la prit sur ses genoux pour l'embrasser.

Mais lorsque le repas fut terminé, que l'enfant fut endormie, Norton resta seul. De sombres idées lui revinrent ; l'ennui l'accablait. Chargé désormais d'élever cette enfant que le hasard lui avait donnée, et qui avait été adoptée par son cœur, il s'était vu contraint de renoncer à son existence active et orageuse pour embrasser l'état qu'il avait dédaigné d'abord, pour devenir un humble et pacifique ouvrier. Mais la vie monotone, sédentaire, fatigante de l'atelier ne convenait pas au hardi braconnier, habitué à la vie errante et aventureuse de la forêt ; il lui fallait du soleil, de l'air, de l'espace, du mouvement. De même, la régularité du travail, la soumission, l'exactitude nécessaire à l'ouvrier, répugnaient à cette âme indépendante, hautaine, capricieuse, qui était trop faible encore pour savoir régler sa force, et s'en créer l'énergique vertu qu'on nomme la résignation.

Peu à peu le naturel inquiet et violent reprenait le dessus et brisait la chaîne qu'une première et nécessaire résolution lui avait imposée. Il passa cette nuit presque sans sommeil. Il était en proie à une irritation fébrile, à un mécontentement maladif. Il se rendit à l'atelier fort tard, et se mit au travail à contre-cœur. Certes, l'ouvrage s'en ressentit. Le contre-maître, qui avait remarqué sa paresse, la lui reprocha. Norton le reçut fort mal. Au moment où la dispute s'aigrissait, le patron lui-même entra pour faire sa tournée, et s'approcha de l'étau que Norton venait d'abandonner dans la chaleur de la querelle. L'ouvrage ébauché déplut à l'industriel, qui paraissait aussi de mauvaise humeur.

— Quel est l'imbécile qui a fait cela ? cria-t-il avec un jurement grossier.

— L'imbécile..., c'est moi ! répondit Norton en s'approchant, l'œil encore étincelant de colère.

— Parbleu ! je m'y attendais, reprit le patron. Croyez-vous que je vous paye pour me gâcher du cuivre ? Ne faut-il pas être bête à manger du foin pour entamer ainsi cette feuillure à rebours ?

— Voyons ! assez d'injures comme cela ! interrompit Ned, pâle d'indignation et brandissant convulsivement son marteau. Voici du cuivre gâché, n'est-ce pas ?

— Eh sans doute, pardieu! C'est moi qui suis dupe de vos âneries.

Norton leva son marteau, et d'un seul coup aplatit et brisa l'ouvrage sur l'étau. Le patron recula avec un mouvement d'emportement et d'effroi.

— Vous me devez quinze jours d'ouvrage, reprit Norton d'une voix frémissante de courroux : faites votre compte.

— Tout de suite! répliqua le patron, et videz-moi l'atelier. Je ne vous garderais pas une heure de plus!

— N'ayez pas peur que j'y reste! repartit Norton avec hauteur.

Un instant après il était dans la rue et marchait à grands pas, entraîné encore par l'impétuosité de son ressentiment. Il vaguait ainsi sans but, la tête baissée, lorsqu'il se sentit arrêté par l'épaule. Il leva brusquement les yeux, et reconnut, non sans surprise, Turnship, debout devant lui et très-proprement vêtu.

— Parbleu! dit Turnship, c'est un bien heureux hasard qui me procure ta rencontre, Ned. Moi qui venais précisément chercher par ici un ouvrier habile et intelligent! Tu serais parfaitement mon affaire.

— Un ouvrier? reprit Norton avec surprise. Et depuis quand maître Turnship cherche-t-il des ouvriers? Tu es donc devenu entrepreneur?

— Un peu! répliqua Turnship d'un ton ironiquement avantageux. Entrepreneur d'industrie... en grand! Cela me réussit assez bien, car je ne suis pas mal couvert..., comme tu vois, et en fonds! Il frappa sur son gousset pour faire résonner les écus qui s'y trouvaient. Seulement, je veux agrandir le cercle de mes opérations, et je cherche des collaborateurs.

— Ah! ah!... je commence à comprendre.

— Et je vais te mettre immédiatement au fait. Tu es un garçon spirituel; tu as de la tournure, de la figure, une aisance aristocratique de naissance que nous avons peine à prendre, nous autres roturiers. De plus, tu es un excellent tourneur-mécanicien. Or, voici le plan : je t'installe dès demain en grand seigneur, chevalier, tout ce qu'il y a de plus baronnet : petite maison, maîtresses, bonne cave et bon cuisinier. Tu fais des amis de haute volée; on se visite les uns les autres, on prend l'empreinte des serrures, on fabrique les clefs, et puis... je me charge du reste. De soupçon..., pas l'ombre; de danger..., aucun. Joyeuse vie, grande chère, bonne renommée; tous les plaisirs du vice et tous les honneurs de la vertu. Cela te va-t-il?

— Non.

— Peste! et pourquoi?

— Parce que... il n'est pas dans mes goûts de voler.

— Faites excuse! Nous aimons mieux brûler les fermes!... au fait... c'est plus brillant!

— Turnship!

— Ensuite? vrai ou faux, on croit le fait, mon garçon, et cela revient complétement au même. Or, nous ne sommes pas si loin de Middlesex que cette petite escapade ne se puisse savoir ici.

— Je ne le pense pas.

— Soit! l'avenir nous l'apprendra. En attendant, c'est heure de travail, et je te rencontre battant le pavé au lieu de battre l'enclume. Preuve que l'ouvrage donne peu, et que les eaux seront basses bientôt dans le gousset. Tu me diras alors ce que tu penses de mon plan.

— Je doute qu'il me convienne jamais.

— Nous verrons. Souviens-toi bien de ce que je t'offre : jolie maison de ville et de campagne, promenades le jour, chasses sans fin à cor et à cris; la nuit, bals, spectacles, soupers fins et le reste. Pour tout cela, une ou deux pauvres petites clefs à forger par mois, tout au plus; réfléchis. Où te trouverai-je?

Ned hésita un moment.

— Au cabaret de Running horse, dit-il enfin.

— Bien, au revoir.

Et Turnship s'éloigna. Mais, dans la disposition d'esprit où se trouvait Norton, le trait avait porté. L'immense dégoût qu'il ressentait de cette position mercenaire, précaire, assujettissante de l'ouvrier, les vagues aspirations d'une imagination désordonnée, prête à s'égarer toujours parce qu'elle manquait de guide et de frein, les désirs véhéments d'une âme ardente et vigoureuse, qui, assez forte pour rêver de grandes choses, n'était pas assez éclairée pour éviter les mauvaises; tout le jetait hors de la bonne voie, et le poussait, comme par une sorte de destinée fatale, à envisager sans trop de dégoût les propositions de Turnship.

Il passa toute la journée à errer seul, à les méditer involontairement, à s'y accoutumer même; et ce fut avec une sorte de dédain qu'il rentra dans son obscur logement au commencement de la nuit.

Lily était déjà couchée. C'est à peine s'il pensait à elle. Il s'assit près de la table, et, appuyant sa tête sur sa main, il continua de ruminer les projets du bandit; et, à force de les examiner, il parvenait à s'étourdir sur leur danger et sur leur honte. Tout à coup, il se sentit fermer les yeux, et en même temps un éclat de rire enfantin résonna à ses oreilles. Il se retourna vivement, et vit, sous un dernier rayon de crépuscule qui pénétrait dans la chambre, cette charmante tête d'ange, blonde, rose, souriante, avec ses yeux si purs, si lumineux, qui semblaient refléter le ciel. Lily s'était levée sans bruit, et se glissant hors de son berceau sur la table, était venue, nue comme un amour, embrasser en jouant celui qu'elle croyait son père, pour lui dire bonsoir. Et à la vue de sa surprise, la petite espiègle, joyeuse d'avoir si bien réussi, se livrait à toute sa joie. C'étaient des cris, des rires, des caresses sans fin.

Norton fut ému au delà de toute expression. La surprise agit encore plus vivement sur cette âme impressionnable et mobile. Au milieu de ses nouveaux projets, il avait oublié son enfant. Qu'en ferait-il dans cette nouvelle existence? Sa mémoire lui rappela aussitôt ces hideuses paroles de Turnship : « Débarrasse-toi vite de cette petite vermine! »

— Que Dieu le confonde! s'écria-t-il avec un mouvement d'indignation, en embrassant l'enfant avec amour. Ma petite Lily! mon bel ange! le seul souvenir d'un beau jour!... Tu ne seras pas la fille adoptive d'un voleur, je te le promets! Demain j'irai chercher de l'ouvrage.

Il tint parole. Dès le lendemain, il se présentait chez maître Cornhill le fondeur. C'était un petit homme, maigre, sévère, froid et compassé; au reste, juste, disait-on, avec les ouvriers, et chef d'un des plus beaux établissements de l'endroit.

Maître Cornhill examina quelque temps Norton d'un regard fixe et pénétrant sous ses épais sourcils gris.

— Pourquoi avez-vous quitté l'atelier de M. Freeman? dit-il enfin.

— Une discussion d'amour-propre. Il m'avait injurié... Je lui ai répondu.

— Oui. On dit que vous êtes violent, tapageur, hautain. Je n'aime pas cela chez moi, je ne le souffre pas. On ajoute que vous êtes bon ouvrier, nullement ivrogne. Cela me convient. Je vous prends à l'essai.

D. FABRE D'OLIVET.

(*La fin au prochain numéro.*)

Passage de la mer Rouge, d'après Martins.

ÉTUDES SUR L'ALGÉRIE.

LA MONTAGNE DES LIONS, A ORAN.

Maître Gedde, le héros de cette histoire, habitait une cabane au bord de la mer, près de Cannes, en face des îles Sainte-Marguerite. C'était un vieux lancier de l'Empire, qui, en quittant le service, se fit braconnier par amour du fusil. Il avait tant brûlé d'amorces dans sa vie, qu'il était devenu complétement sourd; mais l'excellence de sa vue avait racheté cette infirmité, et il était encore le plus habile et le plus infatigable chasseur de l'endroit. L'ardeur martiale qui le poussait autrefois contre les Cosaques le poussait aujourd'hui contre toute espèce de gibier. Il découvrait dans les feuilles sèches ou sur la roche nue la piste invisible du sanglier, et la retrouvait avec un flair merveilleux dès que les chiens l'avaient perdue. Il avait chassé avec succès le chamois dans les Alpes maritimes, et tué le dernier chevreuil des forêts de l'Estérel; aucun lièvre n'avait passé à portée de son fusil sans payer de sa vie cette témérité. Quant aux oiseaux, je ne vous en parle pas. L'ornithologie provençale n'en cite pas une race dont il ne vous montrât quelques exemplaires dans son cabinet, entre les hures grises de nos sangliers, les queues dorées de nos renards et les noires fourrures de nos loups. Le chien de maître Gedde était aussi un vieux grognard. C'était un magnifique chien mouton, qui, après avoir parcouru tous les camps de l'Europe, était devenu chien de chasse à force de patience et de leçons. Fidèle et intelligent comme un chien de régiment, il avait suivi les différentes phases de la vie de son maître, et tout portait à croire qu'ils finiraient tranquillement ensemble, comme Baucis et Philémon.

Hélas!

Assis, le soir, devant sa cabane, autour de laquelle serpentait une corniche d'oiseaux de proie, cloués au mur, Maître Gedde, entouré de jeunes braconniers, et Mouton nonchalamment étendu à ses pieds, posait en Nemrod. Il semblait dire à chaque phrase : J'ai accompli mes douze travaux, je me repose!

Pauvre et naïf maître Gedde! Tes barbares voisins que l'Afrique envoie mourir de nostalgie sur les rochers de Provence, vont bientôt détruire tes illusions et ton repos. Entends, entends ces voix gutturales dont le vent de la mer t'apporte l'étrange accent! On chante aux îles Sainte-Marguerite, ce matin. Y a-t-il encore un départ de prisonniers rendus à leur patrie, ou une distribution de kouscoussou ?

— Que diable ont donc les Bédouins, ce matin, maître Gedde? cria un brave pêcheur au vieux braconnier.

— Que Dieu les confonde! Ils font un vacarme infernal, ces damnés-là. On dit que ce sont d'excellents tireurs?

— C'est possible, repartit le pêcheur avec dédain, mais pas un d'entre eux ne sait ce que c'est qu'un filet.

— Et ils n'ont pas tort, reprit le braconnier. Une bonne perdrix ou un bon lièvre vaut toutes les pêches miraculeuses du monde.

— Toujours le même, dit le pêcheur. Mais ne vous fâchez pas, maître Gedde. Voulez-vous venir déjeuner aux îles? Vous verrez ce que signifient ces cris, qui ressemblent assez à une bourrasque d'hiver.

Le braconnier siffla son chien, et s'embarqua. Arrivé dans l'île, il se dirigea vers le fort où sont enfermés les Arabes. Un soldat d'Afrique, remplissant auprès des prisonniers les fonctions d'interprète, vint au-devant de maître Gedde qu'il connaissait.

— Ah! mon brave lancier, arrivez vite et écoutez. Ceci vous concerne.

— Qu'est-ce, qu'est-ce? dit maître Gedde d'un ton moitié important, moitié ironique. A-t-on pris ici un sanglier venu à la nage des montagnes de la Corse?

— Non pas, non pas, mon naïf Provençal. En Afrique, on laisse chasser le sanglier aux enfants qui ont besoin de distractions guerrières. C'est du lion qu'il s'agit.

— Du lion! dit maître Gedde avec explosion.

— Chut! dit vivement le soldat; ils recommencent, je vais vous traduire leur chant :

Entendez-vous, mes noirs, quelle voix formidable
Ébranle le désert de sable?

CHOEUR DES NOIRS.

Maître, aux armes! ce cri strident
Trahit le roi de ce domaine.
Voici le lion dont la dent
Cherche un festin de chair humaine.

Allah! seconde nos efforts
Et rends-nous forts!

Avez-vous vu, mes noirs... ? C'est la crinière rousse
Du lion que la faim courrouce...

CHOEUR DES NOIRS.

Maître, aux armes! les fils d'Allah
Vont bien défendre ta demeure.
Voilà le lion, le voilà :
Feu tous ensemble! feu : qu'il meure!

Allah! sur le sable qu'il mord,
Le monstre est mort.

— Eh bien! maître Gedde, que dites-vous de ce chœur?

Maître Gedde tourna les talons sans répondre Son visage s'était décomposé à l'audition de ces chants de triomphe, dont la musique seule lui eût révélé le sujet. Il rentra chez lui dans un terrible accès de colère, et prit, pour se distraire, le journal *l'Algérie*, auquel était abonné le commandant de l'île, et que le facteur déposait ordinairement chez le braconnier. C'était le numéro du 6 avril 1845. Maître Gedde y lut ce qui suit :

UN TUEUR DE LIONS.

« Un jeune homme, maréchal des logis au quatrième escadron des spahis de Guelma, qui s'est fait un nom déjà célèbre par son audace et son intrépidité, vient d'ajouter un nouveau triomphe à ses triomphes dignes de Nemrod.

« Ce courageux chasseur qui, dans les mois de juillet et d'août derniers, tua deux lions, l'un dans le bois de l'Archioua, l'autre près d'Aïn-Sefra, au col de Serdj-el-Aouda, en a tué un troisième, le 2 mars, aux environs de Drean. Gérard est un tout jeune homme, de taille élancée, aux traits fins et pleins d'énergie. Il est né dans le département du Var. M. le général Randon, commandant de la subdivision de Bone, a donné un fusil d'honneur à ce chas-

seur intrépide ; le duc d'Aumale, à qui Gérard fut présenté lors du passage du prince à Guelma, lui fit également cadeau d'un superbe fusil... »

Maître Gedde froissait le journal avec rage, quand un de ses disciples les plus aimés arriva tout essoufflé, et lui dit :

— Savez-vous la nouvelle, maître ?

— Non, et je m'en passe ; va-t'en.

— Oh ! oh ! dit obstinément le jeune homme, ceci va vous remettre en bonne humeur. Imaginez-vous que nous venons de lire dans *le Toulonnais* un article qui dit qu'un Provençal, un compatriote presque, tue en Afrique les lions, comme vous tuez les grives ici.

— Ah çà ! mais c'est une malédiction ! cria douloureusement le braconnier ; va-t'en, te dis-je, ou je te brûle comme une chouette.

Le jeune chasseur s'éloigna. Le seul motif plausible qu'il trouva pour justifier la colère du maître, fut celui-ci : il aura *manqué* ce matin, il est déshonoré.

Maître Gedde descendit en ville, et vint acheter une carte d'Afrique. Tout le jour la porte de sa cabane resta fermée, toute la nuit on vit briller à travers les volets la lampe des veilles. Les pêcheurs appelèrent maître Gedde, craignant qu'il ne fût malade. Il leur répondit qu'il ne s'était jamais mieux porté, qu'il n'avait nul besoin de leur sollicitude.

Voici ce qui se passait dans la cabane.

Maître Gedde était penché sur une carte d'Afrique, les coudes sur la table, la tête dans les mains, les tempes en feu, comme Napoléon rêvant le blocus continental. Il cherchait depuis le matin un nom qu'il n'avait pas encore trouvé, et l'obstination fiévreuse qu'il apportait à ce travail, si étranger à ses habitudes, imprimait à son sang un frissonnement nerveux qui le faisait bondir sur sa chaise. Enfin, vers minuit, il sembla sortir d'un rêve funeste. Il frappa dans ses deux mains, comme pour s'applaudir d'une découverte, et appela son chien.

— Viens ici, mon brave Mouton, viens ici, regarde sur cette carte, et vois ce que je viens d'y trouver.

Et son doigt indiquait un point de la côte septentrionale d'Afrique, où on lisait : *montagne des lions*.

Mouton promena sa belle tête sur la carte, et la couvrit en entier de son abondante crinière, puis il regarda son maître d'un air qui voulait dire : « comprends pas. »

— Regarde, te dis-je. Dans huit jours tu verras cette montagne, tu verras le cousin Adrien, qui viendra d'Arzew où il est établi, faire partie de notre expédition. C'est un de mes élèves, et un fier tireur, Adrien, n'est-ce pas ? Ah ! l'on nous narguait ! Ah ! l'on avait partout l'air de nous dire : « Vous n'êtes que des tueurs de cailles ! » Patience, patience ! j'ai découvert la pépinière des lions, patience ; et, dussions-nous être vingt fois dévorés, il faut tuer un lion. Ah ! monsieur Gérard ! vous me devez la moitié de votre couronne. Il y a vingt ans que je n'ai pas manqué une seule fois mon but, et on ne m'en tient pas compte parce que je n'ai pas tué de lion ! Patience !

Les plaintes intelligentes de Mouton furent les seules protestations que maître Gedde vit s'élever contre son projet insensé ; mais il ne les entendit pas ; il était sourd.

Il écrivit au cousin Adrien de venir le recevoir à Oran, puis il prit la route de Marseille, et partit pour Oran, — accompagné de son fusil à deux coups et de Mouton, — par les paquebots de la compagnie Bazin. Deux jours après, dans la direction du sud, on apercevait la terre, au lever du soleil.

— Où sommes-nous ? demanda maître Gedde à un maître d'équipage.

— A Mers-el-Kébir.

— Mers-el-Kébir ? Mais c'est à Oran que je vais.

— Eh bien ! Mers-el-Kébir c'est Oran.

— Allons, se dit maître Gedde, il paraît que Mers-el-Kébir est le nom arabe d'Oran. Tous les Français sont plus ou moins Bédouins aujourd'hui.

Laissez-moi vite vous dire ce que c'est qu'Oran, avant d'y introduire mon héros.

La ville d'Oran est coupée en deux par l'Oued-el-Rahhi, profond ravin où l'eau coule toute l'année. Elle est bâtie sur le versant des deux collines qui forment le ravin, et qui sont couronnées de belles fortifications espagnoles.

Oran est la seconde ville de l'Algérie. Elle serait la première aujourd'hui si la colonie eût été anglaise. Au premier coup d'œil elle offre cette physionomie qu'ont toutes les villes orientales, étalant au soleil leur diadème de minarets. Mais elle perd bientôt, aux yeux du voyageur qui pénètre dans son sein, ce prestige d'originalité que l'azur incandescent de son ciel lui donne. Ses rues n'ont pas même ce caractère de certaines villes espagnoles, où les Maures ont laissé de si glorieux monuments de leur domination. En échange de ce luxe d'architecture sarrasine, qu'on admire encore aujourd'hui en Espagne, les descendants de Charles-Quint, maîtres d'Oran, n'y ont bâti que des forts. On y rencontre, au lieu de temples, des murailles percées d'embrasures, que le tremblement de terre de 1790 eût détruites si elles n'eussent été bâties sur le roc vif. Ces formidables travaux de défense ont fait et font encore d'Oran un second Gibraltar, bien plus puissant que l'autre, dans ces parages où les vents du nord-ouest et du nord-est dominent. On voit autour de la ville de longs chemins couverts et des galeries de mines. La Nouvelle-Kasbah, où le bey avait établi sa résidence et dont la porte est un chef-d'œuvre de sculpture, la magnifique mosquée située près des remparts, à côté de la *Porte principale*, la cathédrale et quelques débris des anciennes casernes, sont les seuls monuments dignes d'être cités ; à moins qu'on ne considère comme monuments les forts Bordj-el-Jordy, celui de Santa-Cruz, le Château-Vieux, Saint-Philippe et Saint-André, le fort Sainte-Thérèse et celui de la Mouna, qui commandent la plage.

Tout le reste n'est qu'un amas de maisons mauresques et espagnoles, pauvres et laides, au milieu desquelles la tristesse qu'inspire toute décadence vous saisit le cœur. Les constructions françaises, qui s'y multiplient maintenant, vont changer bientôt l'aspect bâtard de la ville. A Oran, comme à Alger, le marteau du maçon creuse de profondes brèches, et nos édifices, aux prosaïques contours, achèveront sous peu la transformation. L'épidémie de la démolition a pénétré jusque dans le quartier juif, dans la partie orientale de la ville. Encore quelques années de paix, et Oran sera renouvelé, et, d'une colline à l'autre, toute la ville sera bâtie comme le sont déjà sa *rue Napoléon* et sa *place Kléber*.

L'Oued-el-Rahhi fournit assez d'eau pour alimenter plusieurs moulins, et arroser les jardins situés dans le ravin, qu'ils cachent sous le feuillage épais de leurs orangers, de leurs bananiers, et de leurs vigoureux figuiers d'Europe. Cette partie de la ville est la plus riante et la plus gaie. C'est là qu'est bâti le nouvel hôpital militaire, au milieu de la verdure des arbres, des parfums des fleurs et de la fraîcheur de l'eau.

Cette belle végétation forme un heureux contraste avec les sables arides de la baie d'Oran, où, faute de fond et d'abri, les navires ne peuvent mouiller ; avec les rochers pelés de Mers-el-Kébir (grande rade), où nous avons laissé et

où nous retrouvons maître Gedde, rêvant à l'extermination de la race léonine.

Le voilà donc quittant les établissements de la marine, et marchant d'un pas résolu sur le chemin de Mers-el-Kébir à Oran, chemin qui nous a coûté tant d'or et de sueurs. Ce ne fut pas sans une religieuse émotion que le braconnier contempla cette route taillée à pic à une hauteur considérable au-dessus de la mer, dans le roc vif de la falaise. Il admira beaucoup les sources thermales qui jaillissent près des flots salés du golfe, et il était plongé dans une extase profonde devant la grotte sous laquelle passe le chemin, et qu'on dit aussi belle que celle du Pausilippe, lorsque quelqu'un lui frappa rudement sur l'épaule.

— Bonjour, maître Gedde!

— Cousin Adrien!

Deux baisers retentirent sous la voûte de la grotte ; Mouton bondissait de joie en retrouvant le cher cousin Adrien, qui l'avait tant de fois mené à la chasse au lièvre.

Une demi-heure après, le cousin Adrien et maître Gedde étaient attablés devant un bon déjeuner. Maître Gedde mangeait... comme un braconnier, et réparait le jeûne forcé que le mal de mer lui avait imposé.

— Ah çà! mon gaillard, sais-tu ce que je viens faire ici?

— J'attends que vous daigniez m'en instruire, dit gravement le cousin, qui vit prendre à maître Gedde un air de solennité qu'il ne lui connaissait pas encore.

— Tu n'as pas oublié mes leçons, mon enfant?

— Au contraire, car dans le voisinage d'Abd-el-Kader on ne peut que se perfectionner dans l'art d'expédier les balles par la route la plus directe.

— Bien, jeune homme, bien; j'avais toujours bien auguré de toi. Alors, tu vas te disposer à une expédition que je viens faire sur tes terres.

— Contre Abd-el-Kader? dit le cousin en reculant épouvanté.

— Il s'agit bien d'Abd-el-Kader! dit dédaigneusement le braconnier; d'ailleurs, tu sais bien que je ne suis plus au service.

— Mais alors?...

— Mais alors, repartit mystérieusement le braconnier en se rapprochant du cousin, comme s'il eût craint qu'on ne lui volât son idée; mais alors, c'est qu'il s'agit d'autre chose.

— Contre Abd-el-Rhaman? dit le cousin.

— Que le diable t'emporte avec tes noms qui font mal à la gorge; que veux-tu que je fasse de tous tes Bédouins? C'est contre les lions que je prépare une expédition.

— Contre les lions?

— Oui, enfant. Il y a par ici un Gérard qui en fait une boucherie quotidienne, et je viens lui prouver qu'il n'est pas le seul Provençal capable d'abattre un lion.

— Voilà, dit le cousin consterné, le seul motif qui vous amène ici?

— Eh bien! quelle figure de hibou me fais-tu là? On dirait que tu viens de manquer un lièvre.

— Mais où croyez-vous trouver des lions, ici?

— Où? Parbleu, à trois lieues d'ici, dans la *montagne des lions*.

— Est-ce qu'il serait fou? se demanda le cousin avec une terreur croissante. Que vais-je faire de cet homme?

— Eh bien? fit le braconnier avec angoisse.

— Eh bien, c'est qu'il n'y a pas plus de lions ici que de tigres à Cannes, et que...

— Ta, ta, ta, interrompit maître Gedde, nous connaissons ces belles raisons. Tu as mis trop de temps à formuler ta réponse, Adrien. L'amitié que tu me portes te fait trembler pour moi ; mais rassure-toi : j'ai vu les Cosaques, les Autrichiens et toute l'Europe, et je n'ai pas tremblé, entends-tu? devant la gueule des canons. Je n'ai pas plus peur de tes lions que de nos hirondelles. Le coup d'œil juste, la poudre bien sèche et du sang-froid, et je m'en retourne avec une peau de lion sur mes épaules, comme Hercule, et j'immortalise Cannes!

— Vous allez renoncer tout de suite à votre projet, entendez-vous, vieux fou? dit le jeune homme avec l'autorité de la raison.

— Tu veux donc que je sois déshonoré? repartit l'autre en pleurant. Ah! je le vois bien! on t'a écrit de Cannes. Et toi aussi, te voilà de la conspiration que la jalousie a ourdie contre moi. Eh bien, je vous brave tous, moi. Je suis venu en Afrique pour tuer des lions, et j'en tuerai. Il m'en faut un, mort ou vivant. Vous êtes des lâches et des ingrats!

Adrien épuisa en vain toute son éloquence pour ébranler la résolution de maître Gedde; rien ne fut négligé pour le faire renoncer à sa folle expédition, mais rien ne réussit. Alors Adrien, ne voulant pas participer à une affaire où il ne voyait que le ridicule pour résultat, souhaita le bonsoir à maître Gedde, et prit tranquillement la route d'Arzew.

Pendant le déjeuner, Mouton ayant voulu faire connaissance avec la race canine du pays, s'était égaré dans les rues d'Oran. Adrien le reconnut, l'appela, et le chien, croyant qu'il s'agissait de retourner vers son maître, suivit joyeusement le cousin vers Arzew.

Maître Gedde sortit de table à moitié ivre, et dans un état d'exaspération effrayant. Il visita ses munitions de guerre, glissa deux balles dans chaque canon de son fusil, puis il siffla son chien.

— Mouton!

Mouton avait disparu.

— Et lui aussi, cria le vieux lancier d'une voix de tonnerre! et lui aussi conspire contre mon honneur! Ceci est comme un vol de confiance. Mouton, dit-il solennellement, si je te rencontre, ma première décharge sera pour toi.

Notre homme, arrivé au paroxysme de la rage, ne comprit pas que la fuite de Mouton le sauvait du plus grand ridicule qu'il pût encourir. Chasser le lion avec un chien!... Si les Musulmans avaient été rieurs!

Maître Gedde, voulant faire grandement et sérieusement la chose, s'affubla d'un costume maure, loua un cheval arabe qu'il monta avec son ancienne agilité de lancier, puis il demanda à un indigène la *montagne des lions*.

La direction de la montagne lui fut indiquée.

— Tu vas chasser le chacal? lui dit le Maure.

— Que l'enfer te confonde, imbécile bavard! C'est pour cela que l'on dit que les musulmans sont taciturnes?

— Va demander un talisman à Sidi el Hadj-el-Aarbi (1), cria le Maure.

Maître Gedde n'entendait plus rien. Il s'élança au galop sur la route d'Arzew, et reconnut instinctivement la *montagne des lions*.

Il était nuit lorsqu'il y arriva.

— Bon, se dit-il, je vais trouver les lions endormis! Ce n'est guère agir en brave ; mais que m'importe une lâcheté à mes yeux, pourvu que je me réhabilite à ceux des autres?

Le cœur du braconnier bondissait dans sa poitrine lors-

(1) El Hadj-el-Aarbi est le chérif le plus puissant et le marabout le plus vénéré de la province d'Oran. C'est lui qui, selon la poétique légende arabe, alla chercher le Chélif dans l'Atlas pour arroser la plaine. Le fleuve docile suivit le cheval du saint marabout, dessinant sur le sol les ondulations que la queue du cheval décrivait dans l'air. Quand le marabout s'arrêta, le fleuve cessa de couler vers l'ouest et se dirigea vers la mer, où il se jette entre le cap Ivi et Mostaganem.

qu'il pénétra dans la montagne. Comme sa surdité l'empêchait de distinguer aucun bruit, il croyait toujours entendre le mugissement des monstres épouvantés de son approche.

Le froid et les ténèbres de la nuit n'arrêtèrent pas un instant l'intrépide chasseur. Il avança avec autant de confiance et d'audace que s'il était entré dans une ville prise d'assaut.

Tout à coup il aperçut, au pied d'un roc sombre, une masse énorme qui rôdait d'un air inquiet, et dont les deux yeux flamboyaient dans l'ombre. C'était bien un lion : une tête puissante et ronde, une crinière superbe que le vent faisait ondoyer avec une grâce qui vous figeait le sang dans les artères.

Le cœur du soldat battit à se rompre. Voici le moment suprême ! pensa-t-il ; et il poussa son cheval droit devant lui.

Quelques pas rétrospectifs. — Vous vous souvenez sans doute qu'Adrien avait entraîné Mouton avec lui, sur la route d'Arzew. Le chien, après trois heures de marche, reconnut que le chemin qu'il suivait ne le ramenait pas vers son maître. Il quitta Adrien, et, surpris par la nuit, il s'égara malheureusement dans la *montagne des lions*.

Mouton ne reconnut pas tout de suite son maître sous l'étrange costume que celui-ci avait endossé. Pourtant son admirable flair le lui révéla après quelques instants d'inspection. Il recula d'abord, attendant pour risquer une démonstration amicale d'être plus sûr de son fait.

—Ah! tu recules ! dit maître Gedde. Alors, c'est que tu as peur. Et il abaissa le canon de son fusil vers la pauvre bête.

Si maître Gedde avait connu Don Quichotte, il se serait intitulé de suite, comme le héros de Cervantès, le *chevalier des lions!*

Vue d'Oran.

Mouton, qui suivit de l'œil le mouvement de son maître, s'élança vers lui en aboyant. Maître Gedde était sourd ; et d'ailleurs, ne l'eût-il pas été, il est douteux qu'il n'eût pas persisté à prendre pour un lion son malheureux chien, malgré les jappements que celui-ci jetait aux échos de la montagne.

— Ah! tu m'attaques ! cria-t-il avec joie. C'est cela, vive la guerre !

Il le coucha en joue, et fit feu. Les deux balles sifflèrent dans le vide.

— Enfer et malédiction ! hurla le braconnier ; si je manque une seconde fois, je me fais sauter la cervelle.

Mouton, épouvanté, s'élança sur la route d'Oran. Maître Gedde partit au galop derrière lui, et nul ne pourrait dire ce qui se passa dans le cœur de cet homme pendant qu'il poursuivait ainsi son rêve de sang. Mouton courait avec la rapidité de la foudre, déchirant sa belle crinière, principale cause de la méprise de son maître, aux broussailles ardues du chemin. Il traversa ainsi le *Camp des figuiers*, près le grand lac salé de Sebgha ; il traversa la tribu des Smélas, nos vieux et fidèles alliés, Bir-el-Hassy, et entra dans Oran, en hurlant de colère et de désespoir. Maître Gedde lança après lui son cheval, qui *brûla* sous ses pieds la rue Napoléon, aux cris de : le lion ! le lion ! proférés par le cavalier. Arrivé devant le ravin, le chien n'eut pas le temps d'emboucher le pont qui relie les deux collines d'Oran ; le cheval, lancé à fond de train et ne pouvant plus être retenu, se précipita dans l'Oued-el-Rahhi avec le cavalier et le chien.

Les promeneurs attardés qui assistèrent au dénoûment de ce drame terrible et burlesque, entendirent un grand cri, puis une détonation épouvantable. Ils descendirent

dans le ravin, et trouvèrent le braconnier debout, le pied triomphalement posé sur la crinière sanglante de Mouton, et tenant dans l'une de ses mains la bride du cheval tué sous le coup.

Maître Gedde s'était miraculeusement sauvé; mais il avait dit vrai, sa première balle avait été pour son chien, il l'avait tué en arrivant au fond du ravin.

— Tiens, dit un spectateur en approchant un flambeau et partant d'un immense éclat de rire, voilà le lion? Ah! c'était bien la peine de faire un pareil vacarme! La montagne des lions qui a accouché d'un chien!

Maître Gedde jeta un grand cri, un de ces cris avec lesquels il semble que l'âme s'envole. Il avait reconnu Mouton. Il tomba à la renverse, et depuis qu'il est revenu à la vie, il n'est pas sorti de l'état d'imbécillité où l'a plongé sa chute affreuse et son incroyable mystification.

CHARLES PONCY.

L'HISTOIRE EN DÉSHABILLÉ.

LE CONNÉTABLE LESDIGUIÈRES.

L'Histoire, — dans sa gravité, — ne montre qu'un côté des choses et qu'une face des hommes. Pour elle, les grands personnages sont des acteurs qu'elle accepte et pose sur leur théâtre avec leur costume et leur masque. L'Anecdote, plus indiscrète, s'introduit dans la coulisse, entr'ouvre le costume, soulève le masque; et derrière l'homme public, souvent fort ennuyeux, découvre l'homme privé, presque toujours amusant. C'est ce que nous allons tâcher de faire dans une série de petits articles, — que nous appelons l'HISTOIRE EN DÉSHABILLÉ, afin de justifier a légèreté du sac par celle de l'étiquette. Si nous avions moins de modestie... et plus de loisir, nous prouverions en trois points que notre entreprise est très-grave au fond, — que l'Anecdote est la véritable philosophie de l'Histoire, qu'elle seule donne le mot de ses énigmes et la clef de ses mystères, etc. Mais nous préférons imiter ce philosophe qui prouvait le mouvement en partant du pied droit.

Lisez, dans toutes les histoires et dans toutes les biographies, la vie du célèbre connétable Lesdiguières, vous y apprendrez qu'il naquit dans le Dauphiné, en 1534; qu'il devint un des premiers chefs calvinistes, sous la Ligue; qu'il mérita et obtint toute la confiance de Henri IV, qu'il vainquit le duc de Savoie; qu'il triompha de même sous Louis XIII; qu'il abjura le calvinisme à Grenoble et mourut au siége de Valence, en 1626. Une liste de batailles, et voilà tout! Quoi de moins intéressant que ce compte de morts et de blessés en partie double?

Feuilletez, au contraire, — comme nous en avons eu la patience, pour votre plaisir, — les Mémoires de Tallemant, de Bassompierre, de l'Estoile, de Sully, de Brantôme, de Mme de Motteville et tant d'autres, qui dorment dans les bibliothèques d'érudits; voici les curieuses choses que vous y trouverez sur Lesdiguières.

François de Bonne, seigneur de Lesdiguières, était d'une excellente noblesse, mais n'avait pas de quoi dorer son écusson. Il fut d'abord avocat sans causes au Parlement de Grenoble, puis il résolut un beau matin de s'en aller en guerre. Mais il fallait pour cela des armes et tout au moins un cheval. Il décrocha une épée rouillée du grenier paternel, et se rendant chez un hôtelier de son village : — Mon brave, lui dit-il, veuillez me prêter une monture pour une heure. L'hôtelier lui prêta une vieille jument qui n'était pas à lui, et attendit en vain le retour de Lesdiguières...

C'était débuter à la façon de Du Guesclin, qui commença par détrousser les voyageurs... Que dirait l'histoire sur ces deux brigands, s'ils n'étaient devenus connétables?

Le maître de la jument fit un procès à l'hôtelier, et comme la justice de ce temps-là était aussi boiteuse que celle d'aujourd'hui..., le procès durait encore vingt ans après, lorsque Lesdiguières devint lieutenant-général et gouverneur du Dauphiné! Figurez-vous l'étonnement de l'aubergiste, en voyant reparaître, sur un beau cheval de bataille, au milieu de trois cents cavaliers, au bruit des trompettes et des clairons, le pauvre hère qu'il avait vu partir, avec la cape et l'épée, sur la mauvaise jument qu'on lui réclamait en vingtième instance! — Le diable emporte ce François de Bonne! s'écria-t-il tout haut, — pour le mal et l'ennui qu'il me cause depuis si longtemps! Le mot fut entendu d'un valet de Lesdiguières, qui fit conter à l'hôtelier son étrange aventure.

Or, le connétable avait pour habitude de réunir tous les soirs ses domestiques et de s'entretenir familièrement avec eux. Il aimait à s'endormir au bruit des caquets du ménage. L'histoire de la jument et du procès lui revint ainsi le jour même. Il en rit de bon cœur, et ordonna au valet de lui amener l'hôtelier le lendemain. Le valet, — qui était gascon, effraya tellement le pauvre diable, qu'il accourut en tremblant se jeter aux pieds de Lesdiguières... Celui-ci le releva et le rassura, fit venir le maître de la jument et termina le procès en indemnisant les deux parties.

Lesdiguières épousa modestement Marie Vignon, fille d'un fourreur de Grenoble. Elle le suivait partout, même à la guerre, et chassait à coups de bâton les grandes dames qui lui disputaient le cœur de son mari.

Voici comment il lui annonça, sur le champ de bataille, une de ses plus fameuses victoires : — « *Ma mie, j'arrivai ici hier, j'en pars aujourd'hui. Les Provençaux sont défaits. Adieu.* »

Henri IV n'eût certes pas mieux dit.

Le duc de Savoie élevait un fort considérable à Barraux, sur les terres de France, et tout le monde blâmait Lesdiguières de souffrir une telle audace : « Sire, répondit le connétable au roi, Votre Majesté a besoin d'une citadelle à Barraux; j'en laisse faire la dépense à M. le duc de Savoie; quand le fort sera terminé et armé, je me charge de le prendre et de vous l'offrir. » Henri IV embrassa le grand homme, et le grand homme tint parole.

Le fanatique Guillaume Avanson corrompit le valet de confiance de Lesdiguières, — alors protestant, — et le détermina à assassiner son maître. Ce valet, nommé Platel, avait été jusque-là homme de cœur. Averti de son projet, Lesdiguières le fait venir, lui donne une épée, en saisit une, et lui dit : — Puisque tu veux me tuer, tue-moi du moins avec courage, afin de sauver ta réputation en sauvant ton honneur. Platel tombe à genoux, son maître lui pardonne... et le garde à son service!

Élisabeth d'Angleterre s'écriait : « S'il y avait deux Lesdiguières en France, j'en demanderais un à Henri IV! »

Un coureur de testaments, assistant Lesdiguières à sa dernière heure, lui avait déjà extorqué un legs de vingt mille livres et lui promettait le paradis en échange de vingt mille autres : — Bah! repartit le moribond, si je ne suis pas sauvé pour vingt mille livres, je ne le serai pas pour quarante mille. Adieu donc, mon ami. — Et ce bon mot fut son dernier soupir.

P.-C.

LE PETIT BOSSU[1].

ESQUISSE DE MOEURS SOUS LE CONSULAT.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA LAITERIE.

Six mois se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter.

Dans une modeste maisonnette située dans le bois de Vincennes, près de la porte de Nogent, et qu'on appelle *la Laiterie*, parce qu'en effet on y vend du lait et des fromages à la crème, deux femmes sont assises dans une salle basse qui donne d'un côté sur le bois, et de l'autre sur un petit jardin attenant à la maisonnette.

Dans ces deux femmes, dont l'une semble avoir la soixantaine et paraît accablée par le chagrin et la souffrance, on reconnaîtrait difficilement l'ex-vivandière et la fille du général Desparville. Mais six mois ont amené de tristes changements.

La veuve Bloquet, qui alors était encore vive, alerte, dont la tournure avait conservé l'assurance et la hardiesse de son ancien métier, est maintenant pâle, faible, ses cheveux ont entièrement blanchi; elle tient sa tête penchée sur sa poitrine, enfin en six mois elle a vieilli de dix ans, et semble plus âgée qu'elle ne l'est réellement. Quant à la jeune Adolphine, elle est toujours jolie, bien faite et gracieuse; mais sa démarche n'est plus vive et légère, ses yeux n'ont plus leur gaieté d'autrefois; quelquefois son sourire laisse encore voir cette aimable malice qui allait si bien avec sa figure mutine, mais ce sourire passe maintenant comme l'éclair et la tristesse le remplace aussitôt.

C'est que pour ces deux femmes le sort a été bien cruel; il les a privées en même temps d'un père, d'un amant et d'un fils. Depuis le jour où l'on est venu arrêter le général dans sa maison de campagne, on n'a plus entendu parler de lui; on n'a jamais reçu de ses nouvelles; mais ce qui semble plus extraordinaire encore, c'est que Gustave n'a point reparu non plus, et que le sort du jeune aide de camp est également un mystère pour sa mère et pour celle dont il allait être l'époux.

Sous le Consulat on ne badinait pas en matière de conspiration. Après l'arrestation du général, les scellés avaient été posés chez lui. La pauvre Adolphine, obligée de quitter la maison qu'elle habitait, s'était rendue près de la mère de Gustave, qui lui avait ouvert ses bras et la regardait comme sa fille; mais en ne recevant aucune nouvelle de son fils, l'ex-vivandière avait perdu toute son énergie, tout son courage; en voulant cacher sa douleur à Adolphine, qu'elle essayait de consoler, la pauvre femme était dévorée par la souffrance; et comme le corps n'a pas toujours la force de supporter les peines de l'âme, une maladie grave s'était déclarée et avait mis la veuve Bloquet à la porte du tombeau.

Grâce aux bons soins d'Adolphine, la mère de Gustave était revenue, sinon à la santé, du moins à la vie; mais cette maladie avait coûté beaucoup d'argent. Adolphine n'en avait pas, la mère Bloquet n'en avait plus, car c'était ordinairement son fils qui lui en donnait, et son fils n'était plus là. Pour se faire des ressources, il fallut vendre des parures, des bijoux d'Adolphine; mais la misère approchait, et les deux femmes frémissaient pour leur avenir; car la jeune fille, gâtée par son père, n'avait aucune idée du travail, et la pauvre mère, accablée par la disparition de son fils, ne se sentait plus cette force nécessaire pour faire face au malheur.

C'est alors que M. Moulinard reparut. Le notaire savait parfaitement tout ce qui était arrivé aux deux pauvres femmes. Il avait attendu pour arriver que leur position fût presque désespérée, bien certain que sa présence ne ferait que plus d'effet! Les gens adroits tirent parti de tout, et surtout du malheur des autres.

En trouvant Adolphine dans un triste réduit où tout lui manquait, le notaire s'écria qu'il ne souffrirait pas que la fille du général Desparville, de son ancien client, vécût dans la misère. Adolphine dit qu'elle ne voulait point se séparer de Mme Bloquet. — Vous ne la quitterez pas, répondit Moulinard, et avant peu vous aurez de mes nouvelles; je ne suis pas riche, mais j'aime... à faire le bien..., c'est ma plus douce récréation!

Et ce monsieur s'éloigna en faisant un de ses plus mielleux sourires. Le lendemain, il arriva avec une voiture dans laquelle il fit monter l'ex-vivandière et Adolphine, et il les conduisit dans sa petite maisonnette près de Nogent. Il les y installa en leur disant :

— Je vous ai loué cette demeure; vous êtes ici chez vous. On y vendait du lait, vous en vendrez... C'est-à-dire la veuve Bloquet en vendra si cela l'amuse. Il y a trois vaches dans l'étable... On peut aussi faire du fromage..., ça occupe..., et cela rapporte. Il y a un petit jardin, mais en plein rapport, beaucoup de fruits. Charmante Adolphine, cette maisonnette vous plaît-elle?

La jeune fille se trouvait très-heureuse de vivre à la campagne; la mère Bloquet bien contente de vendre des petits fromages et du lait. Toutes deux bénirent mille fois M. Moulinard, et vous savez si ce monsieur méritait d'être béni! mais on se trompe en bénédictions comme en toute autre chose : *errare humanum est!*

Les deux femmes vivaient là, tranquilles du moins sur leur existence, et pouvant toute la journée se parler des deux êtres qu'elles chérissaient et qu'elles attendaient toujours.

Ce qu'il y avait de plus beau dans la conduite du notaire, c'est qu'il ne venait que fort rarement voir ses protégées de Nogent, qui cependant le recevaient toujours comme leur bienfaiteur.

Par une journée d'orage, la jeune fille et la pauvre mère étaient donc en train de causer dans la salle basse de leur maisonnette, et, suivant leur habitude, elles parlaient des objets de leurs affections.

— On nous a dit que mon père s'était trouvé compromis dans une conspiration, disait Adolphine; mais enfin, il était innocent, on a dû le juger... Il devrait être rendu à la liberté. — Mais mon fils, disait la veuve Bloquet, il n'était impliqué dans rien; on ne venait pas l'arrêter, il a suivi le général volontairement..., et cependant il n'a pas reparu depuis ce jour fatal... Qu'est-ce que cela veut dire?

Adolphine avait rapproché sa chaise de celle de la pau-

(1) Voir le numéro d'octobre dernier.

La reproduction est formellement interdite.

vre femme, et avait dit d'un air mystérieux : — Ma bonne amie..., si vous voulez ne pas vous moquer de moi, je vous dirai quelque chose... — Ah ! chère enfant ! est-ce que je puis avoir envie de me moquer de personne ? explique-toi. — Eh bien, j'ai idée qu'avant peu nous reverrons Gustave, qui, sans doute, nous apportera des nouvelles de mon père... — Qui te fait penser cela ?... — Un rêve... Oh ! un singulier rêve. Avant-hier..., il m'a semblé le voir, l'entendre me parler au milieu de la nuit... Il m'a semblé même qu'il déposait un baiser sur mon front... J'ai poussé un cri..., l'ombre a disparu...

— C'est bien singulier ! s'écrie la bonne femme. J'ai fait avant-hier aussi le même rêve que toi... Mon fis est venu m'embrasser pendant mon sommeil... — Serait-il possible !... et vous ne me le disiez pas... — Mais ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Quand je m'éveille, il me semble que je sens encore l'impression de son baiser, que j'entends le bruit de ses pas... qui s'éloignent... — Et moi aussi... Oh ! quel bonheur..., il va revenir alors..., c'est un avis du Ciel.

Mais tout à coup les deux femmes deviennent tristes, pâles, effrayées, et la pauvre mère murmure : — Mon Dieu ! si c'était l'ombre de mon fils qui revînt nous voir...; alors... c'est qu'il serait donc mort !...—Oh ! non ! non, ma mère !... ce n'est pas possible !... cela n'est pas son ombre ! s'écrie Adolphine en jetant ses bras autour du cou de sa compagne, et en lui cachant son visage pour lui cacher ses larmes.

Deux coups secs, frappés à la porte d'entrée, que l'on ouvre presque aussitôt, tirent les deux femmes de leur accablement, et une voix criarde, aiguë, fait entendre ces mots :

— Je voudrais bien avoir pour deux sous de lait et un sou de pain, si c'était possible.

— Entrez, monsieur, répond la veuve Bloquet. Celui qui avait parlé est bientôt dans la salle basse. Il pousse un cri de surprise en considérant les deux femmes qui ne sont pas moins étonnées en reconnaissant le petit bossu.

— N'est-ce point un rêve !... la fille du général Desparville... et la mère Bloquet dans cette laiterie ! — C'est monsieur Taquinet... — Le clerc de M. Moulinard... — Oui, mesdames, en personne, pour vous servir, Hercule Taquinet... Oh ! je ne suis pas changé, il y en a qui diraient malheureusement, mais moi, j'y suis fait, et je me trouve très-bien. Mais vous, mademoiselle Adolphine..., avec des vaches et la mère Bloquet... Je n'y conçois rien..., et cet air triste, cette pâleur... — N'avez-vous donc pas appris le malheur qui m'a frappée ?... — Mon Dieu, mademoiselle, il n'y a que fort peu de temps que je sais cela. Figurez-vous que j'arrive d'Allemagne... J'arrive à l'instant *pedibus cum jambis*..., ce qui veut dire que je n'allais pas en chaise de poste. J'ai quitté la diligence à huit lieues d'ici. Ma foi, je ne pouvais plus y tenir ; j'étais trop gêné. Il y avait une nourrice qui berçait son enfant sur mon dos, ça devenait très-fatigant pour moi ; j'ai préféré faire le reste de la route à pied, d'autant plus que mon bagage n'est pas lourd... Deux chemises, si faux cols et trois chaussettes... Voilà...

— Et qu'alliez-vous donc faire en Allemagne, monsieur Taquinet ? dit Mme Bloquet. Recueillir une succession ? — Hélas ! non, j'aurais mieux aimé cela... J'étais allé... Vous allez rire... J'étais allé pour me marier... — Et la personne ne vous a pas plu... — Si fait ! au contraire ! elle me plut beaucoup... Mais quand je me suis retourné..., bien le bonsoir..., elle était partie comme une fusée... Et voilà comment mon mariage a fondu !... ce qui ne m'a pas empêché de rester six mois en Allemagne, parce que j'adore la valse et la choucroute. Mais c'est trop nous occuper de moi. Serait-il vrai, mademoiselle, que le général Desparville ait été impliqué dans une conspiration ?..—Oui, monsieur, arrêté il y a six mois... Sans doute il est toujours prisonnier, et on ne lui permet pas de me donner de ses nouvelles... — Depuis six mois, dites-vous, le général est en prison ? — Sans doute.

Taquinet fronce son nez d'une singulière façon en disant : —Voilà qui est fort, par exemple ! il me semble bien pourtant l'avoir rencontré en Allemagne..., il y a deux mois... — Oh ! vous vous êtes trompé, monsieur ; malheureusement il est prisonnier. — Je n'ai pas cru me tromper, j'ai même voulu courir après lui..., j'avais à lui parler ; mais il allait trop vite pour moi qui étais à pied... Pas moyen de le rejoindre. — Hélas ! ce n'était pas lui. — Et son aide de camp ?

L'étonnement de Taquinet redouble en apprenant que Gustave a disparu en même temps que le général. Enfin, on lui conte tout ce qui s'est passé, et les deux femmes lui font un éloge pompeux de la conduite de M. Moulinard à leur égard.

Le petit bossu se tape sur le genou droit, en s'écriant :

— Mon patron, un homme généreux ! décidément, je n'y suis plus du tout ! Est-ce que depuis que j'ai quitté la France il s'y serait fait des miracles ? Mais enfin, mademoiselle, vous êtes riche, vous n'avez nullement besoin des bienfaits de M. Moulinard. Le jour même où le général a été arrêté, je lui ai remis un bon de trois cent mille francs provenant de la vente de ses terres... — J'ignorais cette circonstance, monsieur ; mais alors, mon père a cette somme, à moins qu'on ne la lui ait enlevée et mise sous le séquestre. Ah ! ce n'est pas sa fortune que je regrette ; mais que du moins on me réunisse à mon père..., car... ils ne l'ont pas tué ; n'est-ce pas, monsieur ?

— Tout ceci n'est pas clair ! murmure Taquinet ; n'importe, ne vous désolez pas, mademoiselle. D'abord, votre père n'est pas mort, je vous en réponds... comme de ma bosse !... Quant à partager sa captivité..., ce serait peut-être difficile. J'ai toujours dans l'idée que je l'ai rencontré en Allemagne. Mais fiez-vous à moi... Je remuerai ciel et terre pour savoir ce que sont devenus le général et son aide de camp...

— Ah ! monsieur ! dit Adolphine, vos paroles me rendent de l'espoir.... Mais arrivant de voyage, vous devez avoir besoin de prendre autre chose que du lait.

— Ma foi, j'avoue que je mangerais volontiers un morceau... de la moindre des choses, avec un verre de n'importe quoi..., si vous en avez pourtant.

La veuve Bloquet court préparer le repas du voyageur, et Adolphine sort avec elle pour l'aider. Taquinet s'étend dans un grand fauteuil, se repose avec délices et se gratte le nez en se disant : — Il y a une foule de mystères dans tout cela... Ces deux hommes disparus..., ce notaire bienfaisant..., ces trois cents mille francs dont il n'est plus question...; c'est embrouillé..., mais je trouverai le fil... ; je ne suis pas bossu pour des prunes ! qui dit bossu, dit spirituel... Et il y a des gens qui ont l'air de nous plaindre !... Pauvres crétins ! ils devraient bien plutôt nous envier !... Ah ! bon..., voilà de l'orage ! de la pluie !... j'aime ça quand je suis à l'abri. On se dit : les autres sont mouillés, moi, je ne le suis pas... ; hi ! hi ! hi !... c'est amusant ! on ne mettrait pas un chien dehors.

Mais la porte d'entrée vient de nouveau de s'ouvrir, et M. Moulinard paraît avec un riflard qui fait la tulipe ; car du temps du Consulat le parapluie à canne n'était point encore connu.

Le notaire entre en jurant après le temps, parce qu'il se croit seul. Taquinet se retourne, le reconnaît, et s'écrie : — Tiens ! moi qui disais qu'on ne mettrait pas un chien dehors..., et voilà le patron !

— Taquinet ! dit Moulinard ; mon ancien clerc !... Comment, vous voilà de retour ? — Oui, patron ; il n'y a pas une heure que je suis à me reposer ici avant de faire mon entrée solennelle dans Paris... Je ne sais pas encore sous quelle porte je veux passer... ; il m'en faut une grande. Je suis resté un peu longtemps en Allemagne, mais je courais après une femme que je n'ai jamais pu attraper ; et puis vous m'aviez donné carte blanche. — Vous auriez pu rester davantage, cela m'était absolument égal. — Vous êtes bien bon ; mais je connais trop mes devoirs. En arrivant à Paris, je vais sur-le-champ retourner à l'étude et me réinstaller dans ma besogne. — Mon cher monsieur Taquinet, j'en suis bien fâché, mais votre place est occupée : j'ai pris un autre clerc, et je le garde... Il mange moins que vous, et il n'est pas bossu, c'est tout bénéfice.

Taquinet se monte sur ses pointes en s'écriant : — Quoi ! vous avez disposé de ma place ! mais c'est affreux, c'est indigne ce que vous faites là !... Après m'avoir promené seize ans en me promettant de me céder votre étude. — Je vous la céderai toujours si vous avez des fonds... Est-ce que vous êtes marié ?

Le notaire avait dit ces derniers mots d'un ton tant soit peu railleur ; cela exaspère encore le petit bossu, qui, pour produire plus d'effet, se décide à monter debout sur une chaise d'où il se met à crier en gesticulant.

Moulinard et Taquinet.

— Non, monsieur, je ne suis pas marié !... vous le savez bien !... vous étiez sûr que je ne trouverais pas de femme... Et me berner... ; mais tant mieux, après tout... Ah ! je ne suis plus votre premier clerc ! parbleu ! n'est-ce pas une si belle place pour qu'on la regrette ?... logé dans une soupente... qu'il faut atteindre avec une échelle..., et se coucher sans feu ! sans chandelle, quand on a déjà le ventre vide... — Monsieur Taquinet...—Ah ! vous ne m'imposerez pas silence ! je ne suis plus sous votre dépendance ! j'ai le droit de vous dire une foule de choses, et j'en userai. — Qu'entendez-vous par là, monsieur ? — J'entends, d'abord, que Mlle Adolphine ne doit pas avoir besoin que vous lui fassiez du bien, parce qu'elle doit être riche, Mlle Adolphine..., parce qu'elle doit avoir trois cent mille francs, Mlle Adolphine... !

Le notaire devient verdâtre ; mais il s'efforce de cacher son trouble en répondant :

— Monsieur, vous savez bien que j'ai rendu cette somme au général, c'est vous-même qui la lui avez remise..., et je possède son reçu. — Oui, oui, je sais tout cela. C'est pour ça que je dis que Mlle Adolphine doit être riche..., vu que son père n'a pas dû emporter son argent en prison... — Est-ce que je sais, moi, ce que le général a fait de son argent !... On l'a arrêté..., sa fille était dans la misère..., je me suis saigné pour l'en tirer. — Vous vous êtes saigné..., voilà ce qui m'étonne ! vous n'aimiez pas à être saigné. Enfin, c'est égal..., le Temps est un *grand maigre !* comme dit cet autre... Me voilà libre..., je vas me créer une occupation..., démasquer les fripons..., hein..., qu'en dites-vous ?... me voilà de la besogne assurée pour le restant de mes jours... Tiens, c'est drôle, vous ne riez pas !... Mes parents se sont obstinés à me faire faire mon droit, ça leur a bien réussi ! j'ai envie de louer des ânes... Ce n'est pas pour vous oublier que je ferai ça !... En attendant, comme on a eu la bonté de me proposer à souper ici, je vais manger, je vais me régaler..., et ma foi, en France, il y a seize ans que ça ne m'est arrivé ; juste le temps que j'ai passé chez vous. Sans adieu, patron, car j'espère vous revoir... — Je n'y tiens pas, monsieur. — C'est apparemment pour cela que j'y tiens, moi.

Taquinet laisse là le notaire qui est fort mécontent d'avoir retrouvé son ancien clerc dont il redoute la méchanceté ; mais il n'en est pas moins décidé à poursuivre l'accomplissement de son projet.

CHAPITRE SIXIÈME.

LA NUIT. — LE FANTOME.

Adolphine ne tarde pas à venir présenter ses devoirs à M. Moulinard dont elle vient d'apprendre l'arrivée à la laiterie par le petit bossu qui lui a dit : — Méfiez-vous du notaire ! — Comment !... mon bienfaiteur ? — Justement, parce qu'il joue au bienfaiteur, et que ce n'est pas son emploi.

En voyant paraître celle qu'il nomme sa chère pupille, M. Moulinard fait un sourire qui atteint jusqu'à ses oreilles, puis il prend une chaise, la présente à la jeune fille, et s'assied près d'elle ; tout cela se fait avec l'accompagnement du sourire, qui paraît vouloir se prolonger pendant toute la conversation qui va suivre, ce qui promet d'avance des discours bien gracieux.

— Vous êtes venu nous voir par un bien mauvais temps, monsieur, dit Adolphine. — C'est vrai, ma belle demoiselle, mais qu'importe le temps quand on va chez les personnes auxquelles on a consacré le sien...

Moulinard ne semble pas mécontent de sa phrase. Adolphine, qui, ainsi que tous les gens d'esprit, n'aime point ce qui est prétentieux, se hâte de parler de ce qui l'intéresse.

— Et mon père, mousieur Moulinard, avez-vous eu de ses nouvelles, êtes-vous parvenu enfin à savoir quelque chose sur lui et ce pauvre Gustave ?... Vous nous aviez promis d'aller au ministère de la guerre..., de la police..., de voir des personnes qui approchent le premier Consul.

— J'ai été partout, ma belle demoiselle, dans tous les ministères ; je me suis rendu chez une foule de grands personnages..., j'ai même dépensé beaucoup d'argent : les voitures... ; vous concevez qu'on ne va pas chez un grand personnage en petite tenue..., et qu'alors, pour ne point crotter ses bas de soie..., j'étais en bas de soie..., on prend des voitures. Mais qu'importent les frais, les dépenses, quand il s'agit de rendre service ?... Ah! j'ai toujours pensé ainsi, moi ! Qu'est-ce que je veux ? le bien de mes amis, et pas autre chose... Telle fut constamment ma manière de penser... ; je n'en changerai pas...

— Mais mon père, monsieur, reprend la jeune fille avec un peu d'impatience, car elle s'aperçoit que ce monsieur parle sans cesse de lui-même, et se plaît beaucoup à faire son éloge. — Votre père !... eh mon Dieu, belle Adolphine, les nouvelles ne sont pas bonnes... — Grand Dieu !... — C'est-à-dire, on n'en a pas positivement de nouvelles..., mais on assure que, convaincu d'avoir trempé dans une conspiration contre Bonaparte... — Convaincu... ; mais c'est impossible, monsieur..., il ne peut pas avoir été convaincu ! je suis bien certaine, moi, que mon père n'a jamais conspiré... Lui, qui adore *la petite redingote grise*... ; car c'était toujours ainsi qu'il appelait le premier Consul... ; et quand on adore les gens, on ne cherche pas à leur faire du mal ; il me semble que c'est bien clair cela... — Allons ! allons ! ne nous emportons pas... Oh ! quelle vivacité, quelle pétulance !...—Mais achevez donc, monsieur ; mon père ?... — On assure, dis-je, qu'il a été condamné à une prison perpétuelle. — O mon Dieu !... mon pauvre père ! mais où ?... dans quelle prison est-il ?... Qu'on me permette au moins d'aller le trouver..., de partager sa captivité... On ne peut pas me refuser cela, il me semble ?... — Pardonnez-moi..., on n'admet aucune femme dans les prisons militaires..., cela serait trop dangereux..., elles y sèmeraient un esprit de rébellion... — Et... et ce pauvre Gustave... — Ah ! quant à M. Gustave Bloquet, l'aide de camp du général..., c'est différent..., on pense que celui-là n'est pas prisonnier, vu qu'il n'était pas dans la conspiration... — Eh bien !... — Eh bien, alors, puisque, depuis six mois, on n'a aucune nouvelle de lui, c'est que probablement il est mort... —Mort !... ô monsieur, que dites-vous là !...—Je suis désolé de vous faire de la peine..., mais nous sommes presque tous mortels.— O non, monsieur, je suis sûre, moi, que Gustave n'est pas mort !... — En ce cas, puisqu'il ne revient pas près de vous et de sa mère, c'est que probablement il se trouve mieux ailleurs ; ceci est assez logique, qu'en pensez-vous ?

Adolphine ne trouvait rien à répondre et tenait ses regards baissés vers la terre ; car lorsqu'on a de grandes peines, c'est toujours vers la terre que l'on tourne ses yeux, comme si c'était une consolation de regarder le seul endroit où la douleur ne pourra plus nous atteindre.

En ce moment Taquinet revient dans la salle, une serviette à la main et la bouche pleine, en s'écriant :

— Mme Bloquet demande si le bienfaisant M. Moulinard couche ici, car alors elle lui préparerait un lit un peu moelleux...,— Non, non, je retournerai à Paris, répond le notaire avec humeur. — Ah ! c'est différent..., pardon de vous avoir interrompu, vous causiez avec mademoiselle... Vous avez quelque chose à lui dire... — Apparemment. — Vous avez peut-être aussi quelque chose à lui remettre... Dame ! on ne sait pas, quelquefois...

Le notaire crispe ses doigts en murmurant : — Monsieur Taquinet, voulez-vous bien nous laisser...

Le petit bossu se met à rire, en répondant : — Ah ! ah ! ma présence vous gêne... Je conçois..., c'est juste..., je vais retourner manger, j'ai encore faim... C'est étonnant comme mon appétit se développe, depuis que je ne suis plus chez M. Moulinard, je me fais des bosses... Ma foi, tant pis !.... une de plus ou de moins, quand on y est..., on ne fera pas attention. Et puis je couche ici, moi, on m'a offert un abri pour cette nuit..., j'ai accepté..., un petit coin, le premier venu... Par conséquent je puis laisser ma valise..., ma petite valise dans cette salle..., d'autant plus que chez la veuve Bloquet on peut être tranquille ! rien ne s'y perd, ne s'y égare ; ce n'est pas comme chez beaucoup de gens que je connais. Sans adieu, patron !... Ah ! que je suis bête ! patron, c'est par habitude que je dis ça, mais depuis le temps que je suis à table, je devrais pourtant bien voir que je ne suis plus chez vous.

Puis, sans attendre de réponse, Taquinet salue et s'éloigne ; mais en passant contre Adolphine, il trouve encore moyen de lui dire tout bas :

— Méfiez-vous de cet honnête homme-là ! il n'en faudrait pas une douzaine pour faire un voleur.

— Enfin, murmure le notaire, lorsque le petit bossu est parti, et s'adressant à Adolphine : mademoiselle, permettez que nous parlions maintenant d'affaires majeures, d'affaires sérieuses !... Votre position dans cette maisonnette n'est pas encore convenable pour la fille de ce brave général Desparville, il faut que vous habitiez Paris, que vous ayez une maison montée..., des domestiques à vos ordres... — Oh ! monsieur Moulinard, vous êtes trop bon ! s'écrie Adolphine, mais je vous assure que je me trouve fort bien ici, avec cette bonne maman..., que je console... tant que je peux, et qui tâche de me consoler aussi. Vous avez bien assez fait pour moi, et j'en serai sans cesse reconnaissante... — Pardonnez-moi, charmante fille, cette position n'est point encore digne de vous. Vous aurez tout ce que je viens de vous

dire..., vous brillerez dans le monde... — Moi, pauvre fille !... sans parents..., qui n'ai que vous pour protecteur... — Oh ! j'ai trouvé un moyen parfait pour assurer votre sort... Vous concevez bien que le titre de protecteur est trop vague..., vous ne pouvez pas venir demeurer chez un protecteur jeune..., car je suis encore assez jeune..., mais vous pouvez parfaitement venir habiter chez votre mari ; aussi est-ce ma main que je vous offre...

— Votre main !... votre main !... Comment, monsieur Moulinard, vous voulez m'épouser ?... et Adolphine se met à rire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps ; mais elle ne pouvait se figurer que le notaire, qui lui faisait l'effet d'un corbeau, pût avoir l'idée de devenir son mari.

Moulinard ne sait pas trop comment il doit prendre l'accès de gaieté que sa proposition vient de provoquer. Il se décide à en être flatté, et tâche de rire aussi en répondant :

— Eh ! oui..., eh ! eh ! eh !... oui, charmante fille, je veux être votre mari, hi ! hi ! hi !.., nous ferons un ménage ravissant !... d'abord je suis doux comme un mouton qui n'a jamais été tondu... Je ferai toutes vos volontés... — Ha ça, monsieur Moulinard, c'est pour plaisanter que vous me dites cela, n'est-ce pas ? — Non, belle demoiselle, je parle fort sérieusement. Je vous épouse, et qui plus est, en vous épousant je vous reconnais un douaire considérable, de plus j'achète cette laiterie, et je la donne en toute propriété à cette vieille Bloquet pour qu'elle soit à l'abri de la misère... — Ah ! monsieur, vous êtes bien bon de penser toujours à notre sort à venir..., mais vous savez bien que tout cela ne peut pas se faire. D'abord j'aime Gustave, et c'est lui que je dois épouser. — Mademoiselle, votre M. Gustave est mort, ou il vous a oubliée pour une autre. Dans l'un ou l'autre cas, il ne vous épousera pas... — Je ne puis croire cela ; mais si Gustave m'était infidèle, ce ne serait pas une raison pour que je l'imitasse ; il ne faut pas suivre les mauvais exemples. Ainsi, monsieur, ne pensez plus à tout ce que vous venez de me dire...

Le notaire se mouche, sort sa tabatière de bergamotte de la poche de sa veste, hume une prise et répond : — Mademoiselle, il faut que vous deveniez ma femme..., cela est indispensable pour votre bonheur, vous ne pouvez me refuser... J'ai préparé notre contrat, et demain je viendrai vous l'apporter à signer.

Adolphine, qui n'a plus envie de rire, s'écrie : — Ne faites pas cela, monsieur, ce serait inutile ; je vous répète que je ne veux pas être votre femme.

Le notaire se pince les lèvres et répond d'un ton un peu moins sucré cette fois :

— Mademoiselle, je m'étonne que dans votre position vous refusiez l'offre de ma main ; mais comme cette union assurera à jamais ma félicité, je dois vous dire que si vous me refusiez, je serais forcé de vous regarder comme fort ingrate envers moi, et comme il n'est pas nécessaire d'obliger continuellement des ingrats, je cesserais de rien faire pour vous et la mère Bloquet, et vous prierais de quitter incontinent cette maison... Vous êtes jolie, mademoiselle, vous trouverez facilement d'autres protecteurs ; mais quant à la ci-devant vivandière, mère de M. Gustave, comme elle est vieille et presque impotente maintenant, elle pourra bien mendier son pain dans les rues ou se chercher une place à l'hôpital.

— O mon Dieu !... quel affreux tableau me faites-vous là !... Mais c'est pour m'effrayer, n'est-ce pas, monsieur Moulinard, vous ne nous chasserez pas d'ici ?... — Si vous refusez de devenir ma femme, je serai obligé de le faire comme je viens de vous le dire, belle demoiselle ; c'est une chose arrêtée, et je ne reviens jamais sur ce que j'ai projeté. — Mais, monsieur, si je vous épouse, je vous rendrai très-malheureux, je ne vous aimerai pas du tout... Je vous ferai enrager toute la journée, d'abord !... — Oh ! que ceci ne vous arrête pas, vous avez un petit caractère gai et mutin que j'adore... — Si je vous épouse, monsieur, je ne serai plus gaie, au contraire, je pleurerai continuellement. — Les larmes doivent vous embellir aussi, mademoiselle ; je pleurerai avec vous si cela peut vous être agréable. — Ah ! monsieur..., je m'étais bien trompée !... je vous croyais bon, généreux, mais je vois que vous êtes un méchant homme. — Mademoiselle, je reviendrai demain avec le contrat, pour avoir votre réponse définitive... — Oh ! je ne consentirai jamais à devenir votre femme. — La nuit porte conseil. A demain, mademoiselle.

Le notaire, reprenant son chapeau et son parapluie-riflard, salue profondément la jeune fille, et s'éloigne en disant : — Il faudra bien qu'elle finisse par consentir ; elle ne voudra pas voir la mère Bloquet manquer de tout, et ma foi ! si le général reparaît un jour, ce que je ne crois guère, qu'est-ce qu'il aura à me reprocher ? Il voulait donner les trois cent mille francs en dot à sa fille. Eh bien ! puisque j'épouse sa fille, j'ai donc le droit de garder les trois cents mille francs, il n'y a pas la plus petite objection à faire à cela.

Adolphine ne pleurait pas, car elle avait un courage au-dessus de son âge, mais elle était bien triste, bien abattue, lorsque la veuve Bloquet vint la rejoindre après le départ du notaire. Elle demande à celle qui est devenue sa fille la cause de sa douleur ; et Adolphine lui compte son entretien avec M. Moulinard. La mère de Gustave ne peut revenir de sa surprise, elle avait cru le notaire un bon homme.

— S'il nous chasse d'ici, que deviendrons-nous ? dit Adolphine. — Nous travaillerons, mon enfant, la Providence ne nous abandonnera pas... Et d'ailleurs mon fils ne sera pas toujours absent..., le général nous sera rendu ! — Hélas ! il y a six mois que nous attendons en vain !...

— Mon Dieu ! comme vous avez l'air tristes, mesdames, dit le petit bossu, qui vient de revenir dans la salle basse. Ça ne peut pas être le départ de mon ci-devant patron qui vous afflige, ou ça m'étonnerait extrêmement.

Adolphine apprend à Taquinet le sujet de leur tristesse. Le bossu se donne une claque sur le genou, en s'écriant : — Là, qu'est-ce que je vous avais dit ! des méchancetés, des noirceurs ! j'en étais sûr... Ce pleutre ! ce fesse-mathieu, qui veut s'allier à la fille d'un brave... Fi donc..., est-ce que les hiboux épousent des colibris !... est-ce que les éperviers vont se mettre dans le nid des fauvettes ! Mais séchez vos larmes ! ce mariage ne se fera pas, et on ne vous chassera pas d'ici..., je vous défendrai, je vous protégerai... je ne sais pas comment, c'est égal ; ayez confiance. Ma personne ne vous en inspire peut-être pas beaucoup, mais les amis, ça ne se mesure pas à la taille, les plus petits sont quelquefois les meilleurs. Il y a un proverbe qui dit : dans les petites boîtes les bons..., enfin suffit. Mais je suis très-las et je voudrais bien me coucher..., dans le premier coin venu..., je ne suis pas difficile !

On conduit le petit bossu dans une petite chambre où il y a un lit, et Taquinet, enchanté, s'écrie qu'il va, jusqu'au lendemain, ronfler comme son semblable.

La nuit était venue, la journée avait été fatigante pour les deux femmes. La mère de Gustave habitait une pièce située au bout d'un petit corridor, la chambre d'Adolphine venait ensuite. Les deux amies s'embrassèrent tendrement, et, en se quittant pour aller se livrer toutes deux au som-

meil, se dirent : —Si le revenant pouvait venir cette nuit..., il nous donnerait peut-être un bon conseil.

La vieille mère est rentrée dans sa chambre, Adolphine est seule dans la sienne. Mais trop d'émotions l'ont agitée pour qu'elle puisse espérer goûter du repos. C'est lorsqu'on en aurait le plus besoin qu'il semble nous fuir. L'eau va toujours à la rivière, et le sommeil va trouver ceux dont l'âme est en paix.

La jeune fille ouvre sa fenêtre qui donne sur le bois. Le calme de la nuit repose, et, à défaut de sommeil, on peut du moins se procurer ce repos-là. Adolphine pense à son père, qu'elle voudrait tant embrasser, à Gustave qu'elle eût été si heureuse de nommer son époux. Les heures s'écoulent. Minuit sonne. C'est le moment des revenants. Adolphine se met à genoux dans sa chambre, devant sa fenêtre, et levant les yeux au ciel, lui adresse avec ferveur ces mots :

— Mon Dieu !... si vous permettez que ceux que nous aimons viennent nous consoler pendant nos rêves, accordez-moi encore un de ces rêves-là, et que cette nuit, en songe, je puisse me croire près de ceux que j'aime tant !

Après avoir fait cette prière, la jeune fille se dispose à se mettre au lit, lorsqu'un léger bruit provenant du jardin attire son attention. Elle écoute, il lui semble que quelqu'un marche très-vite ; bientôt le bruit approche, on se dirige vers la maison. Adolphine est très-émue, et pourtant ce n'est point de la frayeur qu'elle éprouve. Les pas retentissent dans le corridor, on va droit à la chambre de la mère de Gustave.

— Oh ! c'est le fantôme ! se dit Adolphine, c'est lui ! bien sûr... Il va voir ma bonne mère, et ensuite il viendra ici... Mais pourtant... un fantôme..., un rêve..., cela ne marche pas... Ceci est donc une réalité..., c'est donc vraiment une personne qui vient d'entrer chez nous... Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire... et que dois-je faire ?

La jeune fille est partagée entre la crainte et un sentiment qu'elle ne peut s'expliquer. Mais Adolphine tenait de son père, elle était brave, et elle veut absolument connaître la cause du bruit qu'elle a entendu. Ouvrant sa porte presque toute grande, elle se cache derrière et attend, persuadée que l'on viendra aussi dans sa chambre.

En effet, au bout de quelques minutes, on marche de nouveau : on sort de chez la pauvre mère et l'on approche à petits pas de la chambre de la jeune fille ; celle-ci a éteint la chandelle, mais la lune éclairait une partie de la pièce, et assez pour que l'on pût reconnaître les personnes.

Le fantôme est entré doucement, il s'est approché du lit de la jeune fille, il s'est penché comme pour la voir dormir, mais un cri part au même moment derrière lui, c'est Adolphine qui est tombée à genoux et murmure :

— Gustave..., mon ami..., si c'est ton ombre qui revient pour nous voir, tu ne me feras pas de mal..., oh ! non...; je suis bien sûre que ceux qui nous aimaient de leur vivant nous aiment encore même quand ils ne sont plus !

— Adolphine ! s'écrie le fantôme, et au même instant la jeune fille, à demi évanouie, se sent soutenue par le bras de Gustave. Elle le regarde, elle presse ses mains dans les siennes, elle ne sait si elle doit en croire ses yeux, elle balbutie : — Mon Dieu !... est-ce un rêve?... Gustave, est-ce vous?... ah ! parlez-moi, dites-moi que vous n'êtes pas un revenant !

— Non, chère Adolphine, répond Gustave, ce n'est point un rêve, j'existe... je suis près de vous... — Vous existez !... et vous ne nous donniez pas de vos nouvelles..., et vous laissiez votre mère dans les larmes..., dans la douleur?... — Ah ! si j'ai fait cela, mademoiselle, c'est qu'un serment sacré m'y obligeait...; c'est que mon honneur..., la vie de deux autres personnes étaient attachés à mon silence... Le hasard vous a fait me surprendre..., car je croyais vous trouver endormie, comme cela m'est arrivé plusieurs fois... Maintenant... il faut bien que je vous dise toute la vérité..., mais jurez-moi aussi que vous ne trahirez point ce secret.

— Je vous le jure, Gustave.

S'asseyant près de la jeune fille, Gustave lui fait alors à voix basse le récit suivant :

— Vous vous rappelez le jour fatal où l'on vint arrêter votre père ; on le conduisit au donjon de Vincennes où je l'accompagnai ; là, le général me dit : — Je suis compromis gravement pour une maudite lettre que j'ai écrite à Dorbecourt, mais si j'avais la réponse qu'il a faite à ma lettre, mon innocence serait aussitôt reconnue, car, dans sa réponse, le major refusait positivement mes services, en me disant qu'il ne pouvait point accepter d'argent d'un homme qui ne pensait pas comme lui, et d'un admirateur de Bonaparte. — Eh bien ! m'écriai-je, où est cette lettre, l'auriez-vous brûlée? — Non, je suis sûr de ne point l'avoir brûlée. — Qu'en avez-vous fait alors?... il faut absolument la trouver ! Votre père se gratta le front, jura, et s'écria : — Je ne peux pas me souvenir de ce que j'en ai fait.

Le lendemain, le général parut devant un conseil ; il cita pour sa défense la réponse du major. On lui dit : — Montrez-nous cette lettre, car on a visité tous vos papiers à Paris et à Saint-Mandé, et l'on n'y a point trouvé cet écrit si important pour vous.

Mais votre père ne pouvant montrer cette lettre du major, le conseil suspendit son jugement, et renvoya le général dans sa prison. J'allais le quitter pour retourner près de vous, mademoiselle, lorsque le général me dit tout d'un coup en se frappant le front :

— Je sais où est cette maudite lettre..., dans un portefeuille que j'ai laissé en Allemagne... — Enseignez-moi l'endroit... nommez-moi les personnes, m'écriai-je, et je cours chercher ce précieux papier. Le général secoua la tête en me répondant : — Impossible à un autre qu'à moi de trouver l'endroit..., la maison où cette aventure m'est arrivée... C'était aux environs de Munich..., un soir...; j'étais un peu en ribotte..., nous entrâmes chez un bourgeois..., je jouai..., je perdis... Bref, je jouai jusqu'à mon portefeuille... et je le perdis... Il y avait dedans mille francs... et de plus la lettre du major... Oh ! oui, j'en suis certain maintenant...; mais désigner le lieu..., l'endroit..., impossible...; seul je reconnaîtrais cette maison !... — Eh bien ! lui dis-je, il faut que vous partiez, que vous alliez vous-même en Allemagne chercher votre portefeuille. — Tu oublies que je suis prisonnier. — Je tiendrai votre place. Vous êtes homme d'honneur, le commandant du donjon est votre ami, il vous connaît, il sait que vous reviendrez.

En effet, mademoiselle, nous fîmes appeler le commandant, nous lui contâmes tout. L'affaire du général était remise indéfiniment, il était probable qu'on ne s'occuperait pas de lui de longtemps. Le commandant consentit à ce que je restasse à la place de son prisonnier, mais après m'avoir fait jurer sur l'honneur que je ne donnerais de mes nouvelles à personne, pas même à ma mère ni à vous; de son côté, le général lui fit le même serment, et il partit espérant être tout au plus quinze jours absent.

— Bon Gustave ! il serait possible... vous étiez en prison pour mon père..., et je vous accusais... Mais comment depuis six mois n'est-il pas revenu ?... — Je l'ignore, mais je suis bien certain qu'il n'y a point de sa faute ; sans doute des obstacles insurmontables l'auront retenu. Moi, je savais par le commandant que vous habitiez ici... tout près de ma prison ; c'est ce qui m'enhardit dernièrement à lui de-

mander encore une grâce, celle de sortir pendant la nuit, d'avoir une heure, rien qu'une heure de liberté pour venir embrasser ma mère pendant son sommeil. Il me l'accorda à condition que je ne me montrerais pas..., que je ne vous parlerais pas... Vous savez tout maintenant, vous connaissez la cause du mystère dont je m'enveloppais... — Ah! Gustave... que je suis heureuse de vous savoir vivant et si près de moi!...—L'heure va s'écouler..., il faut que je vous quitte. — Déjà? — Je ne dois pas compromettre le commandant; il est fort inquiet pour demain... — Que doit-il donc arriver demain? — Bonaparte, qui vient encore de battre l'ennemi, est revenu avant-hier à Paris, et demain il passe une grande revue à Vincennes devant le château. Si le premier Consul allait se rappeler votre père et demander à le voir... — O Ciel!... est-ce que vous seriez puni, vous?... — Je l'ignore, mais le commandant serait perdu, car Bonaparte est inflexible sur tout ce qui regarde la discipline. — Ah! Gustave, vous me faites trembler. J'avais encore bien des choses à vous apprendre... Au sujet de M. Moulinard, le notaire, qui veut m'épouser... — Vous épouser! — Oh! soyez tranquille! je n'y aurais jamais consenti lors même que je doutais de votre existence, jugez si je le voudrais à présent! — Chère Adolphine! et il faut vous quitter; mais le temps s'écoule... Adieu donc...; je vais courir jusqu'à ma prison..., et vous..., consolez ma mère...

La jeune fille n'ose pas retenir son fiancé, qui s'éloigne vivement, regagne le jardin, et saute lestement par-dessus un petit mur qui touche au bois.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE PREMIER CONSUL.

Le lendemain, de grand matin, les habitants de la laiterie sont éveillés par le bruit des tambours, du clairon, de la trompette; les troupes arrivaient de tous côtés pour la grande revue qui allait avoir lieu; on savait que le premier Consul en personne devait la passer, et le plus vif enthousiasme régnait dans les rangs des soldats, enchantés de voir celui qui venait encore de conduire les Français à la victoire. Parmi les bourgeois et les paysans l'ivresse n'était pas moins vive; les villageois avaient quitté leurs champs, leurs travaux; les habitants de Vincennes étaient tous en l'air comme pour un jour de grande fête, et, en effet, c'en était une de voir Bonaparte.

Adolphine n'avait guère dormi, comme on le pense bien; dès le point du jour elle avait été trouver la bonne mère Bloquet, et lui avait conté tout ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Ce n'était pas tenir très-religieusement le serment qu'elle avait fait à Gustave, mais elle s'était dit qu'une mère ne devait jamais être comprise dans le nombre des personnes pour lesquelles on doit garder un secret. Ce raisonnement n'était pas bien juste peut-être, mais il était tout à fait dans la nature.

La mère de Gustave s'était sentie rajeunie de dix ans en apprenant que son fils existait. Puis les deux femmes s'étaient bien promis d'aller à la revue, non pas précisément pour voir Bonaparte, mais pour tâcher d'avoir des nouvelles, de savoir si le premier Consul devait visiter les prisonniers de Vincennes.

Enfin, en entendant le bruit des tambours, des trompettes, en apprenant qu'il allait y avoir une revue, le petit bossu avait fait un bond de joie, et s'était écrié: —Quel bonheur!... le premier Consul y sera! moi qui ai toujours désiré le voir de près, et qui n'ai jamais pu apercevoir que le bout de son chapeau..., une simple corne. Oh! cette fois, je le verrai, dussé-je pour cela monter sur les épaules de tout le monde... On s'appuie assez souvent sur ma bosse, ce ne sera qu'un prêté pour un rendu.

Tandis que ceci se passait au bois et au village, le commandant de la forteresse était inquiet, soucieux, et Gustave partageait ses tourments, car le général Desparville, celui qui n'avait jamais manqué à sa parole, n'était point revenu prendre dans sa prison la place qu'un autre occupait pour lui. Un secret pressentiment disait au commandant que le premier Consul voudrait voir son prisonnier, et alors il était perdu, déshonoré.

Tout à coup, sur les huit heures du matin, un homme à cheval, couvert de sueur et de poussière, arrive au grand galop jusque dans les cours du château, où on le laisse pénétrer, croyant qu'il est porteur d'ordre pour la revue. Cet homme saute à bas de son cheval, il demande à voir le commandant. Celui-ci arrive et pousse un cri de surprise, de joie. C'est Desparville qui est devant lui. Il se hâte de le faire passer dans une pièce où ils sont seuls, alors le général se jette dans ses bras, en lui disant :

— Me voici..., c'est moi..., sacré mille bombes! vous m'avez cru *frit*, n'est-ce pas, vous autres? et au fait! plus de six mois pour faire un voyage de douze jours, c'est un peu abuser de la permission. Encore ne serais-je arrivé que ce soir, si je n'avais pas appris, à dix lieues d'ici, que la petite redingote grise passait une revue ce matin à Vincennes; alors, je me suis dit: Bigre! une revue, il faut que j'y sois, sans quoi, mon pauvre vieux commandant pourrait avoir du tintoin rapport z'à moi. Et là-dessus, remontant à cheval, quoique déjà éreinté, j'ai donné de l'éperon..., si bien que ma pauvre bête en crèvera, ou ça m'étonnerait bien... Enfin, j'arrive encore à temps, n'est-ce pas?... c'est l'essentiel... Mais Gustave, ce pauvre Gustave! il doit avoir moisi en prison..., et c'est pour moi... Je voudrais bien l'embrasser!...

Le commandant se hâte de conduire le général près de Gustave, qui se précipite sur son cœur, et commence par lui donner des nouvelles de sa fille; puis s'écrie : — Eh bien, général..., vous rapportez enfin cette lettre qui prouve votre innocence...

— Je ne rapporte rien du tout!... — Grand Dieu! — Vous me direz que ce n'était pas la peine alors d'être si longtemps absent...; mais, si je n'avais pas toujours espéré retrouver ce chien de portefeuille... Nom d'un nom!... ai-je couru après..., c'est-à-dire après celui qui devait l'avoir!... Il faut vous dire que l'animal avec qui j'avais joué avait quitté sa demeure..., que j'avais eu diablement de peine à retrouver; c'était un Allemand..., un nommé Bettmann..., Roulmann..., Trottman...; est-ce que je sais...; ils ont des noms à disloquer la mâchoire. Enfin, on me dit : « Votre homme vient de partir pour tel endroit. » J'y cours... Bon, il n'y était plus..., et il me faut le chercher autre part..., et toujours obligé d'user de précaution quand je rencontrais des Français; car on n'aurait pas manqué de dire : « Tiens, Desparville, qui est prisonnier, et qui se promène en Allemagne...; c'est commode.» Pour me rachever, en galopant la nuit après mon Roulmann..., Doguemann!... je fis une chute de cheval et me cassai une jambe...; alors, je fus obligé de rester près de deux mois sur le dos. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'enrageais. Quand je fus guéri, on ne savait plus ce qu'était devenu mon Droguemann. Alors, je me dis : Assez d'amour; ça pourrait me tenir comme ça dix ans! il faut revenir au quartier; et là-dessus, j'ai rebroussé chemin, et me voici... A présent, je sais que ma fille se porte bien, je suis heureux; et toi, Gustave, tu vas retourner près d'elle et l'épouser tout de suite... — Quoi! général..., vous voulez que je vous quitte! — Il y a fichtre bien assez longtemps que tu es en prison, mon ami, tu dois connaître toutes les araignées du donjon... Mais, quel bruit..., quels cris?... — C'est le premier Consul qui arrive... — Allez à vos affaires, commandant, et toi, Gustave, près de ma fille... Quant à moi, mes enfants, on sait désormais où me trouver...; et ma foi, arrive qui plante, faut pas se désoler d'avance.

Gustave a obéi à son général, il quitte le château et se hâte de se rendre à la laiterie; mais en route il rencontre sa mère et Adolphine qui venaient voir la revue. Il n'est pas besoin de dire quelle est la joie de la pauvre mère en voyant son fils, et celle d'Adolphine en apprenant que son père est de retour. Cette joie est tempérée, cependant, par le chagrin que l'on a d'apprendre que son voyage a été inutile.

Mais de tous côtés on court, on se pousse, on se presse. Le premier Consul vient d'arriver, entouré de son état-major, beaucoup plus brillant que lui, qui cache toujours une partie de son uniforme sous sa modeste redingote grise. Bonaparte n'en est pas moins admiré de tous; c'est à qui pourra le mieux le voir, le contempler; et de ceux qui s'agitent pour cela, on doit penser que le petit bossu n'est point un des moins actifs.

Poussant, repoussant chacun, donnant des coups de poing et des coups de coude pour se faire faire place, Taquinet est parvenu à se faufiler dans le beau milieu de la foule, à l'endroit où elle est le plus compacte, tout près des soldats; mais alors on entend sa voix aiguë qui crie :

— Ah! sapristi, j'étouffe!... qu'est-ce que ça veut dire de presser comme ça un individu...; si on ne me fait pas de la place, je vas mordre des mollets! je vas mordre n'importe quoi... — Qui est-ce qui jappe là-dessous? dit un grand homme placé devant le petit bossu. — C'est quelqu'un qui n'a pas peur de toi, grand géant!... Parce qu'ils son hauts comme des asperges, ils font leurs embarras. Ah! mon Dieu! c'est pas bien difficile d'être grand! je n'ai qu'à acheter une paire d'échasses...; qui est-ce qui me soulève un peu? Je veux voir le premier Consul, sapristi!... ah! on va aplatir ma bosse si ça continue... Ah! vous poussez, vous autres..., moi, je pince, j'égratigne, tant pis... Ils seraient capables de marcher sur moi, tous ces bœufs-là!

Le petit bossu se démène tant, que le grand homme placé devant lui, fatigué de se sentir pincer, se baisse, prend Taquinet dans ses bras, l'enlève et le jette au hasard devant lui. Taquinet a été rouler dans les rangs d'une compagnie de grenadiers qui n'ont pas le temps de le chasser, parce que Bonaparte va passer devant eux; d'ailleurs, le petit bossu leur dit :

— Camarades, ne vous occupez pas de moi... Je vous assure qu'on ne verra pas que vous avez quelqu'un dans vos rangs...; vos gibernes me cachent parfaitement.

Cependant, le premier Consul vient de s'arrêter. Après avoir complimenté les troupes sur leur belle tenue, il vient de donner des ordres, et bientôt le général Desparville est amené devant lui.

— Eh bien! dit Bonaparte au général, avez-vous enfin cette preuve de votre innocence dont vous parliez toujours?... Il me semble que je vous ai laissé le temps de vous la procurer.

— Non..., mon Consul, je ne l'ai pas..., répond Desparville. J'ai perdu en Allemagne le portefeuille qui la renfermait..., et on n'a pas pu le retrouver...

En ce moment la voix du petit bossu fait entendre ces mots : — Je l'ai, moi, le portefeuille..., mon cousin Birmann me l'avait donné pour le rapporter en France au général... Pardon..., Sire..., premier Consul..., Votre Excellence..., vive Bonaparte! voilà le portefeuille.

Au même instant, une main, qui paraissait à la hauteur des genoux des grenadiers, tendait un portefeuille qu'un officier s'empresse de prendre pour le remettre au général. Celui-ci pousse un cri de joie et présente enfin à Bonaparte la lettre qui prouve son innocence.

Après avoir lu cette lettre, le premier Consul ouvre ses bras à Desparville en lui disant : — On vous avait calomnié; mais je réparerai mon erreur... Vous êtes général de division.

Et Desparville presse avec effusion la main de Bonaparte, en s'écriant : — Envoyez-moi au feu! vous verrez que je suis toujours bon là!...

— Vive le premier Consul!... vive Bonaparte!... Ah! credié, camarades, je vais être assommé par vos gibernes..., laissez-moi sortir de vos rangs, sapristi!... ou donnez-moi un bonnet de grenadier comme à vous.

En disant cela, Taquinet parvient enfin à se retirer d'entre les jambes des soldats. Il arrive près de ceux qui étaient alors si heureux : le général était dans les bras de sa fille, Gustave dans ceux de sa mère. Mais à quelques pas de là, un homme faisait ombre à ce tableau : c'était Moulinard, qui, consterné du retour du général, a pris enfin son parti, et se hâte de lui dire :

— Général..., vos trois cent mille francs sont à votre disposition... Je n'avais parlé de ce précieux dépôt à personne... J'attendais vos ordres...

— Je crois qu'il espérait les attendre toujours..., murmure Taquinet; mais le notaire se tournant vers celui-ci, lui dit :

— Vous voyez que je suis un honnête homme.

— Touchez-là, répond le petit bossu... Je ne vous confierai jamais d'argent.

CH. PAUL DE KOCK.

FIN.

REVUE DU MOIS.

LES MARIAGES ESPAGNOLS.

Vous m'avez demandé, monsieur le Rédacteur, le récit non politique de ma promenade en Espagne, à la suite du prince qui vient d'abaisser les Pyrénées. Il me sera d'autant plus facile de vous servir selon vos goûts, que la politique est littéralement ma bête noire, et que j'ai traversé les provinces basques et la Castille en simple curieux, — comme ces philosophes célibataires qui vont à la noce sans danger pour leur indépendance. Je me bornerai donc à vous décrire les physionomies, les tableaux et les fêtes qui ont passé sous mes yeux. Assez d'autres vous accableront de l'équilibre européen, des traités d'Utrecht, du cabinet de Saint-James, — et d'autres fort belles choses que je respecte... au point de ne m'en occuper jamais.

Depuis la frontière d'Espagne jusqu'à Madrid, j'ai voyagé, pour la première fois de ma vie, entre des maisons pavoisées, sur des chemins et des rues semés de fleurs, à travers des arcs de triomphe et des feux de joie, au bruit des guitares et des castagnettes, des cloches et des coups de canon. Notre premier repas castillan nous a été servi, à la Bidassoa, par les plus belles filles du pays. Tolosa nous a donné ensuite le spectacle d'une de ces *comparsa* célèbres dans toute la Castille. La grande place de la ville en a été le théâtre. Une estrade s'élevait au milieu. Tous les balcons circulaires étaient chargés de spectateurs revêtus de l'ancien costume national : les guêtres et la veste brodées, la culotte de velours, le chapeau et la résille. Je me suis cru reporté au siècle de Philippe II. Les danseurs sont arrivés au son d'une marche bruyante et rapide, précédés d'un chœur de garçons en tuniques blanches, brochées d'or, couronnés de diadèmes étoilés et armés de luths et de guitares. Les cavaliers portaient la veste rose et le pantalon blanc. Leurs danseuses étaient en robes blanches et bleu de ciel. Elles ont d'abord sollicité des princes la grâce de figurer devant eux ; puis les chants et les danses, le fandango, le sorcico, la cachuca, se sont succédé jusqu'à six heures. Un petit épisode a fort diverti ceux d'entre nous qui se rappelaient leur *Don Quichotte* : les poëtes de l'endroit, n'ayant pas le temps de chercher la rime, avaient tout simplement varié pour la circonstance la fameuse cantate des *Noces de Gamache*...

A Villafranca, à Villaréal, à Bergara, à Vittoria, les curés sont accourus avec leurs chapitres, les pédagogues avec leurs élèves, les alcades avec leur *guardia civile*... Et nous avons essuyé, à bout portant, des harangues dans tous les patois..., de ces harangues qui faisaient blanchir les cheveux de Henri IV...

A Burgos, j'ai visité la cathédrale, qui est une des merveilles de l'Espagne. Puis nous avons traversé les plaines arides de la Vieille-Castille. Là, le paysan traîne encore des charrettes à roues pleines, comme au temps des patriarches ; mais il est aussi fier que s'il conduisait des locomotives de la force de six cents chevaux.

Dans la Somo-Sierra, de sanglante mémoire, un mendiant, drapé dans les guenilles de son manteau, est venu à travers la foule regarder en face le duc de Montpensier... Ce premier regard était d'une hauteur qui frisait l'insolence et la menace ; mais un sourire aimable lui a succédé ; le paysan s'est découvert et a salué courtoisement le prince, en disant : « Sur mon âme, il a l'air d'un Espagnol ! » Le duc de Montpensier, en effet, a le teint fortement basané, et ce n'est pas là la moindre cause de son succès en Espagne. Le seul moyen de plaire à ces petits-fils du Cid, est de leur ressembler au moins de visage...

Enfin nous sommes entrés le 6 octobre à Madrid, au milieu d'un cortége magnifique et d'un concours immense. C'était là le moment décisif pour le futur Infant d'Espagne. Il s'agissait de réussir au premier aspect, de rendre favorable cette première impression, que rien n'efface jamais. Si j'en dois croire les charmants sourires des belles Madrilègnes et les mouchoirs parfumés que j'ai vus s'agiter à tous les balcons, le prince a réussi... Comme le mendiant de la Somo-Sierra, le peuple de Madrid lui a trouvé l'air espagnol, et n'en a pas demandé davantage...

L'entrée du cortége au palais a été éblouissante. La grande place semblait un océan de têtes. Les uniformes des princes, des ministres, des généraux, des officiers, des soldats, s'en échappaient comme un fleuve d'or et de pierreries ; les hallebardiers, dans leur admirable costume de gala et leur musique en tête, s'échelonnaient en double haie sur les escaliers, depuis le bas du perron jusqu'au salon des ambassadeurs... Les trois familles royales, qui n'en forment plus qu'une, se sont embrassées devant la multitude, au bruit de tous les canons et de toutes les cloches de la ville.

C'est alors qu'auprès du trône de la jeune reine, au fond de l'immense salon, au milieu des dames d'honneur et des grands d'Espagne, j'ai aperçu l'infante Dona Louisa. C'est une fort belle jeune fille, qui paraît au moins seize ans, bien qu'elle n'en ait que quatorze. Tout en elle annonce la vie, la force et la gaieté. Souriante, alerte, et même pétulante, elle sait garder la dignité gracieuse de son rang ; mais on voit que cette dignité lui coûte quelque effort. Sa taille est d'une élégance et d'une souplesse extraordinaires, ses joues brillent d'un rose vif et frais, et ses yeux pétillants illuminent encore sa jolie figure. En un mot, par un contraste des plus heureux, elle a l'air français autant que son époux a l'air espagnol ; — elle est sûre de réussir à Paris comme le prince a réussi à Madrid.

La reine Isabelle est l'opposition vivante de sa jeune sœur. Petite et ramassée, pâle et brune, avec de grands yeux noirs et une expression mélancolique, elle semble mûrie avant l'âge par les épreuves de sa vie et par les exigences de son rang. Je ne serais pas surpris qu'il y eût déjà, dans cette tête de seize ans, toute la prudence et toute l'énergie qu'il faut pour gouverner un royaume.

Le 10 enfin et le 11 octobre, les deux mariages ont été conclus, vous le savez, civilement et religieusement, — dans le palais de la reine et à Notre-Dame d'Atocha ; figurez-vous les cérémonies d'un mariage ordinaire, et ajoutez-y seulement des carrosses tout en glaces, à six chevaux, une foule de princes et de grands seigneurs, des fauteuils d'or et de pierreries, des rivières de diamants, des cascades de perles ; en un mot, tout ce que comporte la majesté royale, dans le pays le plus majestueux et le plus royaliste du monde.

Tous les ridicules de la vieille étiquette espagnole ont été supprimés ou atténués dans cette double fête, avec un soin qui fait le plus grand honneur au goût de la reine Christine. Jugez-en par le tableau de deux mariages pareils, conclus il y a un siècle, sous la régence de Philippe d'Orléans, — tableau retracé par le fameux duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, et que vous serez curieux comme moi de rapprocher de la simplicité des mœurs actuelles.

C'était alors mademoiselle de Montpensier, fille du Régent, qui épousait l'Infant, prince des Asturies, fils de Philippe V, — comme le prince de Montpensier, arrière-petit-fils du même Régent, vient d'épouser l'Infante d'Espagne, arrière-petite-fille dudit prince des Asturies.

Saint-Simon ne consacre pas moins d'un volume à la description de cette noce, dans laquelle il représentait la France comme ambassadeur extraordinaire. Il énumère, une à une, toutes les courbettes, tous les saluts et tous les baise-mains qui eurent lieu. — Il raconte longuement comment, à l'audience de la reine, il parvint à faire les trente-deux génuflexions devant les trente-deux carreaux des dames d'honneur, pendant que Sa Majesté se rendait de son trône à la porte de sa chambre ; — puis comment, à la signature du contrat, il escamota la place du nonce et du majordome, en se posant en biais entre les deux, — sans les coudoyer ni les blesser ; — comment Philippe V se découvrit à sa première et à sa dernière révérence, mais ne se découvrit point à la seconde, — malgré tout ce qu'il devait à la France ; — comment enfin lui-même ôta son chapeau en entrant, — le mit sous son bras en disant : — Sire, — et sur sa tête, au troisième mot de son discours, etc., etc., etc.

A la messe nuptiale, le nonce cardinal de Borgia perdit son latin dans les complications de la cérémonie : « Le cardinal, pontificalement vêtu, dit Saint-Simon, lisait tout haut et de travers. Les aumôniers le reprenaient, il se fâchait et les grondait ; recommençait, était repris de nouveau et se courrouçait de plus en plus, jusqu'à se tourner à eux et leur secouer leur surplis. Je riais tant que je pouvais, car il ne s'apercevait de rien, tant il était occupé et empêtré de sa leçon. Les mariages, en Espagne, se font dans l'après-dînée, et commencent à la porte de l'église comme les baptêmes. Le roi, la reine, le prince et la princesse y arrivèrent avec la cour, et le roi fut annoncé tout haut. « Qu'ils attendent, s'écria le cardinal en colère, je ne suis pas prêt. » Ils s'arrêtèrent en effet, et le cardinal continua, plus rouge que sa calotte, et toujours furibond. »

Le roi, la reine et Saint-Simon délibérèrent tout un jour pour savoir si le déshabiller de la mariée serait public ou secret. Enfin, Saint-Simon fit décider qu'il serait public. Il obtint (c'est lui qui parle) « qu'à la fin du bal de noce, Leurs Majestés feraient placer le duc de Popoli près du prince, la duchesse de Monteillano près de la princesse, et tous les rideaux entièrement ouverts des trois côtés ; il ajouta qu'il fallait ouvrir les deux battants de la porte, faire entrer toute la cour, et la foule s'approcher ; laisser bien remplir la chambre de tout ce qu'elle pourrait contenir ; avoir la patience d'un quart d'heure pour satisfaire pleinement la vue de chacun ; puis, faire fermer les rideaux en présence de la cour et la congédier, pendant quoi le duc de Popoli et la duchesse de Monteillano auraient soin d'enlever le prince et de le conduire dans son appartement. »

Au lieu de chercher ainsi midi à quatorze heures, le duc et la duchesse de Montpensier sont tout simplement partis pour la campagne après leur mariage, — comme eussent fait deux jeunes époux de la rue d'Alcala ou de la Chaussée d'Antin.

Puis, ont eu lieu les courses de taureaux, — dont vous avez lu cent descriptions. Le nouvel Infant a mis le comble à ses succès, en applaudissant les exploits de Montès, — et M. Alexandre Dumas a jeté un porte-cigare de mille francs au *picador* Romero.

Madrid, 20 octobre 1846.

C. de C....

Dona Luisa, Infante d'Espagne.

LA PLANÈTE LEVERRIER.

Le lundi 3 octobre, il y avait une affluence extraordinaire à l'Académie des sciences. C'est qu'on allait y apprendre la découverte d'un nouveau monde. Le moderne Christophe Colomb est M. Leverrier. Et comment a-t-il fait cette découverte ? M. Leverrier, suivant la pittoresque expression de M. Arago, a trouvé un monde... au bout de sa plume. Depuis quelque temps déjà, ce jeune savant avait dit à tous ses confrères : « La théorie et l'observation se contredisent à l'égard de la planète Uranus. Eh bien, ni l'une ni l'autre ne sont en défaut. Il suffit, pour les concilier, d'admettre l'existence d'un astre de même nature, mais plus éloigné. Cet astre, personne ne l'a vu, mais il existe ! J'ai mesuré sa distance, estimé son diam tre. Ilest là ! Cherchez-le, vous le trouverez ! »

A cet effet, tous les savants d'Europe dressaient une carte du ciel à chaque heure du jour. Ces cartes étaient imprimées à Berlin. Armé le premier de la carte de la vingt-unième heure, M. Galle, astronome prussien, a d'abord aperçu la planète désignée par notre compatriote, — auquel il a renvoyé aussitôt la gloire de lui donner un nom. — Ce nom, sera Leverrier ! s'est écrié M. Arago. Et le nouveau monde s'appelle en effet, du moins provisoirement, la planète Leverrier. Dans un noble élan d'enthousiasme, M. le ministre de l'instruction publique a décerné un buste de marbre et envoyé la croix d'officier de la Légion-d'Honneur à M. Leverrier. Le jeune chevalier n'avait pas le temps voulu, a dit M. de Salvandy, mais la science a ses exploits comme la guerre.

M. Leverrier est Normand, comme La Place ; il est né à Coutances, en 1812. Cette ville en sera justement fière.

Maintenant, quelles créatures habitent cette planète, découverte ainsi par la nôtre ? Peut-être des hommes comme nous, qui cherchent aussi de nouveaux mondes, au bout de leurs télescopes, à des milliards de lieues au delà de la portée des nôtres ? — Éternel mystère et effrayante immensité !

Pitre-Chevalier.

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

AUX BORDS DU RHIN (1).

Coblentz. — Le pont sur la Moselle.

III.

La légende d'Hildegonde et de Roland. — Le cabas de l'Anglaise. — Andernach. — Ehrenbreitstein.

Dans ces temps héroïques où les coteaux du Rhin commençaient à se créneler de burgs, où les forêts étaient peuplées d'enchanteresses, et de guerriers qui faisaient retentir les échos du bruit des armes, il advint un soir qu'un chevalier, perdu dans les bois, vit s'allumer les étoiles une à une, au travers du feuillage, et chevaucha une partie de la nuit sans retrouver son chemin.

Après avoir longtemps erré, il découvrit, au fond d'une clairière, de blanches murailles surmontées d'une lumière lointaine. Son palefroi était harassé ; il se dirigea vers le manoir et sonna du cor à la tête du pont-levis.

En ce temps-là, les rives du fleuve n'étaient pas, comme elles le sont aujourd'hui, pourvues d'auberges à l'usage de l'opulence oisive et ennuyée ; sans quoi le paladin, plus riche d'honneur que d'argent, eût risqué de passer la nuit à la belle étoile. Mais l'antique hospitalité, dont les peuples barbares du Nord avaient transmis la coutume aux chrétiens, qui ne la connaissent plus guère, assurait à notre voyageur un généreux accueil.

L'hôte qui le reçut était un vieux chevalier nommé Raymond. Des pages, des écuyers s'emparèrent de la bride, et le guerrier, déposant sa lourde épée et s'avançant au-devant du seigneur, le suivit dans la salle d'honneur où le couvert était préparé.

Pendant le souper, l'entretien roula sur des sujets graves, et l'hôte de Raymond se montra aussi modeste, aussi prudent, aussi expert, en matière de passes-d'armes et de chevalerie, qu'un des preux de la table-ronde. Son air

(1) Voir la livraison du 25 mars 1846.

mâle et vigoureux, la finesse de son armure, le charme imposant de sa physionomie, semblaient indiquer au vieux baron un hôte illustre; mais, quelle que fût sa curiosité, il ne se permit aucune question; le voyageur est envoyé de Dieu : cela lui suffisait.

Bientôt l'étranger parut distrait; ses yeux se baissaient souvent; ses discours devenaient moins suivis, et le châtelain ne tarda pas à reconnaître la cause de ce trouble. Sa fille l'aidait à faire les honneurs du repas, et versait elle-même la liqueur dorée des coteaux du Rhin dans la coupe du paladin dont la main vigoureuse avait tremblé plus d'une fois. L'orgueil paternel de Raymond fut flatté, et un imperceptible sourire souleva l'onde argentée de sa longue moustache.

Hildegonde venait d'atteindre ses quinze ans : sa beauté pure et touchante inspirait à la fois l'adoration et le respect. Sa taille était souple et svelte comme celle de Cléopâtre; sa main, d'une blancheur d'hermine, était mince et effilée; son sourire, plus doux, plus frais que la rosée du matin, découvrait des dents mignonnes, plus éclatantes qu'une grappe de muguet fleuri; ses longs cheveux, ornés d'une tresse d'argent, ruisselaient sur son cou; ils avaient la nuance blonde des raisins mûrs de Rheingau, ou des épis soyeux de l'orge, quand le vent du soir, empourpré des derniers rayons du soleil, les courbe et les dore à la fois.

Plus beaux encore étaient ses yeux, dont l'azur le disputait en limpidité au cristal des fontaines. De grands cils, d'une nuance plus sombre, projetant leurs demi-teintes allongées jusque sur le duvet des joues, faisaient penser à ces saules épais et soyeux qui se mirent dans un bleu ruisseau, le couvrant de leurs ombres, dont ils estompent au loin les bords.

Telle était cette charmante fille du Rhin, riche de ces attraits naïfs qui s'ignorent eux-mêmes; spirituelle sans malice, intelligente sans défiance, et sur le front de laquelle n'avait passé aucune de ces pensées tristes, amères ou coupables, qui laissent leur sillon après elles et nuisent souvent à la beauté des femmes en gênant l'accomplissement de l'œuvre de Dieu. Ce lis venait de s'ouvrir au matin radieux d'une vie chaste et innocente, et tout ce que l'âme enfermait de noble et de sublime apparaissait sur les traits du visage et se répandait au dehors comme le parfum d'un lis.

La dangereuse occupation de contempler tant de grâces absorbait, on le conçoit, un chevalier jeune et ardent, épris de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau. Mais la vertu surpassait en lui tout autre sentiment; il sut imposer silence à ses regards, et, presque honteux d'une faiblesse intérieure indigne des héros ses modèles, il se retira, résolu de partir avant l'aube.

Il dormit peu, et le croissant de la lune s'était à peine dissous dans l'éther enflammé du matin, qu'il descendit au verger respirer cette fraîcheur, ce silence que la nuit en fuyant laisse après elle. Hildegonde l'avait précédé; le guerrier l'aborde avec courtoisie, et à la faveur d'un long entretien, il admire les nobles qualités de sa compagne, qui à son tour ne peut se défendre d'estimer son hôte et de reconnaître qu'il l'emporte en prud'homie et en sagesse sur les jeunes seigneurs du voisinage. Hildegonde tenait à la main une rose. — Jusqu'à présent, murmure le chevalier près de se retirer, aucun signe n'a décoré mon blason, et quand mes frères d'armes célèbrent les grâces et les vertus de leur dame, je ne puis que baisser les yeux et me taire; si vous daignez me permettre de faire peindre sur mon bouclier une rose, le seul vœu que j'ose former sera accompli.

La jeune fille reste un moment pensive, quelques pétales de la fleur s'échappent, et elle répond : — Las! ce qui est beau dure bien peu... — Mais, ajoute le chevalier, ce que le Ciel sanctifie est éternel.

En ce moment arrive le vieux Raymond, et Hildegonde, à la fois timide et résolue, laisse tomber, en se détournant à demi, la rose dans la main du paladin qui ne peut, tant son émotion est profonde, trouver une parole.

Témoin de cet engagement, le bon châtelain, comblé de joie, le ratifie aussitôt. Il vient de reconnaître, parmi les armes de son hôte, la terreur des infidèles, la victorieuse ennemie du croissant, la vénérable Durandal, fidèle compagne du neveu du grand Charles, de ce comte d'Anglaute, dont les exploits font retentir l'univers. Roland serre la main du vieillard; il est plus humble, plus modeste encore, et presque embarrassé de sa gloire depuis qu'il se voit forcé d'en laisser briller l'éclat.

Cependant Raymond ne se lasse pas de contempler ce héros; Hildegonde n'ose lever les yeux sur le demi-dieu dont elle se croit trop peu digne; elle regrette presque qu'il ne soit pas un simple chevalier. C'est avec bonheur que Roland accorde aux prières de sa fiancée et de son père de passer un jour encore au manoir; le devoir l'appelle sous les murs de Paris, assiégé par le farouche Agramant et par l'impitoyable roi d'Alger.

Le lendemain, il part, laissant et emportant l'espoir d'une douce union qui sera le prix de ses travaux.

Peu de temps après, les pèlerins, les ménestrels qui traversaient la contrée, faisaient retentir le castel d'Ingelheim, du bruit des exploits de Roland. Un an se passe, Roland ne revient pas : cependant la paix vient d'être signée; Raymond est sombre, inquiet : pour Hildegonde, elle prie, elle attend et n'accuse que le sort.

Un soir, un chevalier harassé de fatigue se présente au burg. Hildegonde a reconnu de loin le coursier de son fiancé, l'incomparable Bride-d'Or; son cœur se serre, elle n'ose interroger le chevalier dont les traits sont pâles et défaits. Compagnon de Roland, il l'a vu tomber dans la mêlée, et le héros expirant lui a remis pour elle un petit coffre en bois de cèdre, incrusté de clous d'argent et de pierreries. Le coffre contenait une rose fanée. C'est en vain qu'Hildegonde espéra mourir en la pressant sur ses lèvres.

Dégoûtée du monde, elle prit le voile à l'abbaye de Frauenwerth, et obtint de son oncle, l'archevêque de Cologne, la permission de prononcer ses vœux au bout de trois mois.

Peu de temps après, un chevalier pleurait dans la salle d'armes d'Ingelheim, le front appuyé sur l'épaule du vieux Raymond, réduit à s'oublier, pour consoler le fiancé d'Hildegonde. Roland qu'on avait cru mort avait revu la lumière; ses blessures étaient cicatrisées; il était revenu, plein d'espoir, confier son bonheur à celle qui désormais appartenait à Dieu.

Au milieu des vastes plaines du Rhin, entre Bonn et Andernach, fameuses par les cinquante tours qu'y construisit Drusus Germanicus, et depuis, séjour des rois d'Austrasie, s'élèvent sept montagnes terminées par des crêtes couronnées de ruines. Ces sentinelles perdues du Taunus, disposées en éventail sur les deux rives du fleuve qu'elles regardent couler, ont chacune leur légende pieuse ou féodale, ou leurs épopées guerrières. Rome, les Francs, le paganisme, les fées, la croix, le croissant même ont laissé là des souvenirs. C'est une terre sacrée qu'effleurent de grandes ombres, et dans le sein de laquelle on trouve des tronçons d'armes rouillées. La poésie de l'histoire fleurit sur ces roches déchirées, dont les cimes perçant les

nues semblent en rapport avec le monde idéal des cieux.

C'est au sommet d'une de ces sept pyramides que Roland désespéré, fuyant le monde, et secouant son armure, s'en vint, dit-on, édifier un ermitage. De là, ses yeux creusés par les larmes plongeaient sur le Frauenwerth, où vivait Hildegonde, au milieu d'une des vertes îles du Rhin. Ses regards, attachés à ce cloître, cherchaient en vain à la distinguer parmi ses compagnes, à la reconnaître sous ces longs voiles sombres, linceuls où marchent ensevelies celles qui sont mortes au monde. Un jour, il vit creuser une fosse, et descendre un blanc cercueil; un nom monta jusqu'à lui porté par la renommée qui, cette fois, ne mentait plus. Le lendemain, on le trouva mort, assis devant sa cellule, les yeux entr'ouverts et fixés sur ce monastère qu'ils avaient si longtemps contemplé. L'âme de la fille de Raymond, en remontant vers Dieu, avait été chercher celle de Roland, et, toutes deux réunies, elles avaient poursuivi leur voyage dans l'éternité.

Les débris d'un castel ruiné, dont les vents déracinent de temps en temps une pierre, marquent la place où le comte d'Anglaute se fit ermite; la montagne, qui a gardé le nom de Rolandseck, située en regard du Drachenfels, illustré par une autre légende qui rappelle celle d'Andromède et celle d'Angélique, domine toujours la Nonnenwerth qui recèle le tombeau d'Hildegonde. Seulement, au sommet du mont, il y a un cabaret, et dans les bâtiments du cloître, une auberge. Jadis en communion tendre, poétique et pieuse, la montagne et la plaine s'entendent encore : elles pleuraient alors et priaient de concert; aujourd'hui, elles trinquent ensemble. Cette décevante révolution symbolise à merveille l'histoire poétique de l'Allemagne, du dénoûment de laquelle l'orge et le houblon sont inséparables.

On voit que les conteurs d'autrefois se souciaient peu de contredire l'histoire, et que le plaintif accent du cor de Roncevaux n'avait pas retenti jusqu'aux bords du Rhin. Une autre légende franc-comtoise nous montre le paladin dans une situation à peu près analogue, fondant le cloître du Mont-Roland, près de Dôle, tandis qu'Iseult la Blonde gémit dans un monastère. Mais, ici, le héros se lasse de l'inaction; il s'enfuit un jour tout furieux, à travers le Jura, pourfend, en passant, d'un coup de la Durandal, une roche énorme, non loin de Saint-Laurent, et va mourir à Roncevaux. Les échos apportent le son de son cor à l'oreille d'Iseult qui tombe morte. Ce qui rend cette chronique plus vraisemblable, c'est qu'elle contredit moins l'archevêque Turpin; et puis, la roche fendue est toujours là.

Cependant, les sept montagnes que j'avais prises pour l'entrée des gorges du Taunus avaient disparu, et nous nous retrouvions dans une immense plaine. On entrevoyait à l'horizon ces cimes bleues, fuyant comme un troupeau sauvage. Nous n'avions eu qu'une décoration d'opéra sans profondeur, et nous restions ébahis derrière le théâtre : le fond de montagne venait d'être rentré dans sa coulisse.

Au moment où nous passions devant les ruines du château d'Hammerstein, qui servit d'asile à l'empereur Henri IV, lorsque Grégoire VII suscita contre lui Rodolphe de Souabe, j'éprouvai que la magie des souvenirs ne remplace pas celle de la nature. Profondément ennuyé de voir toujours la même chose, je fermai les yeux, et fus bientôt réveillé par une Anglaise qui daigna s'asseoir sur mon chapeau. Or, mon chapeau de feutre à larges bords était posé horizontalement sur mon visage. Elle parut mécontente d'être obligée de se déranger, et je vis qu'elle avait très-bien pris son parti d'user de ma tête comme d'un coussin. La gravité paisible et un peu grondeuse de son humeur, en pareille occurrence, me parut caractéristique.

Dans le salon du bateau se trouvait aussi une dame avec un enfant au berceau qu'elle avait couché le long du banc, où il dormait. Mon Anglaise se leva avec ses deux filles, ses nombreux paquets, et forma aux pieds de l'enfant une nouvelle colonie; mais comme la place était exiguë, elle posa avec le plus grand sang-froid un cabas très-lourd sur les jambes roses du nourrisson qui se réveilla. La jeune mère était outrée. Les Allemands présents se mirent à éclater du rire le plus large, le plus carré. Deux Français commencèrent à pérorer avec beaucoup d'indignation, pendant que la dame repoussait le cabas, que maintenait d'autorité l'Anglaise en disant d'un ton calme : « No, no, no... » La victime était une Provençale qui parlait peu, mais avait beaucoup rougi. Je ne sais si notre ministère eût intervenu, mais, à tout hasard, je posai le panier à terre. Albion le releva et repoussa assez vivement les jambes de l'enfant, en articulant : — « Mauvais, mauvais... » Et la dame le tira en arrière pour faire place au cabas maudit.

Telle fut la conclusion : je ne pus m'empêcher d'admirer à quel point la politique d'envahissement est naturelle à ce peuple. Il n'y avait eu, de la part de cette lady, ni impatience, ni malice, mais agression instinctive, vouloir persévérant et sans scrupule. L'Angleterre agit dans l'Inde, dans le Texas et l'Orégon, précisément comme cette femme s'était comportée sur ce banc. Elle avait l'air doux, la physionomie noble et respectable. Peu de minutes après, comme si rien ne se fût passé, elle caressa l'enfant, et lui donna des bonbons. Mais la mère les lui arracha vivement, et jeta ces friandises avec dédain. Il me sembla que le marmot eût préféré l'entente cordiale avec son indemnité.

Ces incidents avaient lieu comme nous passions devant Andernach, et me rappelèrent les inimitiés séculaires de cette ville avec Linz : elles remontaient à une ancienne guerre terminée par un massacre, à la suite duquel les habitants d'Andernach eurent les oreilles coupées par leurs voisins. Les meurtres s'oublient, mais il paraît que les oreilles coupées deviennent sourdes à toute miséricorde. Autrefois, les prêtres d'Andernach faisaient chaque année en place publique un sermon contre les gens de Linz, et inoculaient dans l'âme de leur auditoire une telle rage, qu'il s'ensuivait des excursions terribles sur le territoire de Linz. Cette coutume dura jusqu'à l'occupation française. Andernach, des bords du Rhin, a l'air d'une cité romaine où le moyen âge commence à naître : il y a surtout une vieille porte de ville, qui paraît fort curieuse. Elle perd peut-être à être vue de près.

Les premières collines qui précèdent le Rheingau commencent à moutonner autour du fleuve aux environs de Muhlhoffe. C'est là qu'habita le comte Henri de Sayn, doué d'une vigueur prodigieuse : son épée pesait vingt-cinq livres. Un jour qu'il revenait de la croisade, fort empressé d'embrasser sa femme, son fils, il serra si tendrement la tête de ce dernier, qu'il lui enfonça dans le crâne les quatre doigts et le pouce, et l'écrasa comme un œuf. On ajoute qu'il en eut beaucoup de regret.

Ces coteaux, qui se rapprochent peu à peu du Rhin, se composent d'un tuf nankin, assez bien assorti à la pâleur du ciel et aux teintes grises de l'eau. Toute cette campagne est claire et vitreuse comme un tableau mal empâté ou comme une aquarelle anglaise.

Cependant, peu à peu les fonds se bituminent, en même temps que sur la gauche s'élèvent des hauteurs plus accidentées; le Rhin s'élargit au-dessus de deux ou trois îles, et l'on aperçoit le profil menaçant et crénelé du fameux roc d'Ehrenbreitstein, capricieux voisin qui tour à tour a défendu ou menacé Coblentz, agenouillée sur l'autre rive;

ce point important a reçu le nom de Gibraltar du Rhin. Heureusement, nous ne prenons pas au pied de la lettre les figures de rhétorique. Ehrenbreitstein est un géant bravache qui montre les dents et une poitrine bardée de fer; mais, en l'abordant par derrière, on réussirait à lui sauter sur la croupe.

Un vrai touriste ne passerait pas là sans visiter cette formidable citadelle; je préfère avouer la profonde mélancolie que me cause l'aspect des forteresses, mélancolie sans charme, mêlée d'effroi et qui me serre le cœur. D'ailleurs, il eût fallu des permissions sans nombre, et ce lieu n'offre, à mon sentiment, que deux objets curieux : un écho qui répond, pourvu qu'on lui joue du cor, ce qui me semble prétentieux de sa part, et un puits de cinq cent quatre-vingts pieds de profondeur, où il n'est peut-être pas permis de faire des ronds. Les échos, à la longue, impatientent; je ne sais pourquoi l'on dit qu'ils *répondent*, tandis qu'ils se bornent à répéter à satiété les questions qu'on leur adresse, ce qui n'est pas le propre d'une nymphe intelligente et bien élevée. D'ailleurs, un écho virtuose, comme celui d'Ehrenbreitstein, est d'un mauvais exemple, par la cohue d'instrumentistes qui courent. Les Français ont fait retentir, en 1799, ce fort imprenable, d'un fracas inaccoutumé, lorsque l'ayant pris, ils en firent sauter la poudrière. Cette citadelle peut contenir quatorze mille hommes, avec des vivres pour cinq ans. Si j'avais l'honneur d'être général d'armée, je passerais probablement à côté, en poursuivant ma route : c'est peut-être un des nombreux motifs qui font que je ne le suis pas.

Roche fendue par l'épée de Roland.

IV.

Coblentz : Saint-Castor. — Fontaine Napoléon. — Les rues. — Le dernier émigré. — L'hôtel du Géant, etc.

Le soleil du soir empourprait les coteaux, lorsque le bateau à vapeur vint s'amarrer au quai de Coblentz, située, comme son nom l'indique, au confluent de la Moselle. Avant de toucher terre, on voit, sur la rive, deux tours romanes très-remarquables vers lesquelles je m'empressai de courir. Saint-Castor est, parmi les églises byzantines qui bordent le Rhin, l'une des plus anciennes et des plus pures. La voûte repose sur des colonnes corinthiennes, et les basses-nefs, à plein cintre, ayant tassé, les demi-cercles se sont élancés en laissant de l'espace autour de la clef, ce qui a fait croire à quelques archéologues que les voussures étaient primitivement surbaissées. Il n'en est rien; seulement, les fissures ont été successivement mastiquées avec soin.

C'est de Saint-Castor que provient le plus ancien monument de notre langue, qui commence à pousser, comme de la mousse, sur l'édifice latin, vermoulu et rongé par le temps et les idiomes du Nord. Le fameux traité de paix de 860, entre Charles le Chauve, Louis le Germanique et Clothaire, fut arrêté et juré sous ces voûtes carlovingiennes, que, plus tard, fit retentir saint Bernard, prêchant la guerre sainte. Ce sont ces portes sacrées que le gibelin Henri le Vieux vit se fermer contre lui. On est obligé d'admirer là, comme dans plusieurs basiliques du pays, des tableaux de Zick, à l'égard desquels nous serions froid, s'il ne fallait respecter les préjugés.

Sur la place, il y a une fontaine assez noire, et contre le piédestal, ces mots :

EN 1812
MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE DE NAPOLÉON
CONTRE LES RUSSES,
FAIT SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.

Et plus bas, ce commentaire tristement ironique :

VU ET *aprouvé* PAR LE GÉNÉRAL RUSSE
COMMANDANT A COBLENZ
1813.

Ce Russe était un ex-Français, M. de Saint-Priest, qui, comme on le voit, avait oublié sa langue jusqu'à l'orthographe, inclusivement. Mais le peuple, qui comprend mal le bel-esprit russe, même quand il s'énonce en mauvais français, n'a gardé que le souvenir du souverain qui fit couler pour lui cette eau pure; il appelle toujours ce monument: Fontaine Napoléon.

Coblentz devient désert quand la nuit règne depuis deux heures; quelques refrains d'étudiants animent seuls ces rues inégales, curvilignes pour la plupart, imposantes par le style ou l'âge des bâtiments, et qui donnent l'idée d'une cité plus grande que celle-ci ne l'est en réalité. Il y a une ruelle, la plus étrange, la plus risible du monde. Elle est adossée à un vieux rempart, et formée de cahuttes, ou mieux, de niches de dix à douze pieds de haut, construites en vieux madriers, ou avec de vieilles caisses surmontées d'un toit. Cela ressemble à une série de cages destinées à une ménagerie : une case au rez-de-chaussée, à laquelle une serviette servirait de tapis, et une case au-dessus constituant l'étage; les croisées occupent toute la façade et servent fréquemment de cheminées. Ces disgracieux pastiches du domicile de Diogène sont sales et puants : leurs locataires n'articulent pas une syllabe, ne font pas un geste, que l'on n'entende ou ne voie du dehors. Je les ai revus le lendemain, et leur ai trouvé un air cynique et narquois; ils entremêlent d'hortensias bleus, de myosotis et de daturas, ces bouges horribles qui durent être fondés par des Bohémiens issus des Arabes du désert. Aucun touriste n'a signalé ce quartier bâti pour des nains, et peuplé de gens plus grands que leurs logis fétides, étriqués et rapiécés comme des guenilles de malingreux. La race à qui ces repaires curieux servent de carapace m'a semblé étrangère

au sol, insouciante, mais laborieuse. Hommes et femmes, tout travaille là-dedans. Bizarre image du prolétoriat dans la propriété.

Cette ruelle aboutit à un quartier magnifique, entremêlé de vastes casernes et de beaux hôtels du dix-huitième siècle, qui font songer au temps où Coblentz a servi de refuge et de quartier-général aux débris de la noblesse française, réunis, à l'époque de l'émigration, sous le commandement du prince de Condé. C'est là que flottèrent les derniers drapeaux blancs, là que, malgré les orages de la Révolution, s'agitaient encore dans les plaisirs, les restes de la cour de Versailles. Ce n'étaient, dit-on, que fêtes, que bals ; le vieil esprit français jetait ses derniers feux, et lorsque, par toute la France, s'étendait déjà la sombre Terreur, l'ancien régime s'était réfugié là, avec ses illusions et ses grâces légères.

Il s'agissait, suivant eux, d'une courte et joyeuse campagne ; les dames étaient venues se mettre à l'abri pendant l'orage avec un petit bagage de campagne ; les hommes, avec leurs habits de gala et une épée. Je crois les voir assis, le soir, continuant la tradition des petits soupers, dans un de ces somptueux hôtels ; gazouillant, à la clarté des girandoles de cristal, ce babil léger que nous ne savons plus, et formant de nouveaux projets de fête, après la délivrance du roi. Tout à coup la foudre éclate au milieu de ce monde élégant et insoucieux : le canon du dix août annonce la fin de l'ancienne monarchie.

Coblentz dut offrir alors un spectacle unique. Que d'officiers ornaient cette brillante armée de Condé, sans général et sans soldats ! les partis, les coteries, avaient survécu à l'exil et au danger commun : ce petit monde était divisé en deux camps : les royalistes purs, ceux qui regardaient Louis XVI et le comte de Provence comme des philosophes, suivaient, avec les femmes et les muguets du temps, la bannière du comte d'Artois : les *politiques*, émigrés plus tard, c'est-à-dire les magistrats, les financiers, les membres de la Constituante, étaient dédaignés, et se ralliaient à *Monsieur* qui, lui, résidait en Westphalie. Les préparatifs de campagne furent des plus coquets ; la fantaisie la plus galante présida au choix et à la coupe des uniformes. Prodigues et vainqueurs, nos gentilshommes furent d'abord adorés sur ces rives du Rhin, où plus tard, dans les jours de misère, ils devaient se heurter à d'infâmes poteaux leur interdisant l'entrée des villes, en ces termes : « *L'accès est interdit aux mendiants et aux émigrés.* »

Ainsi, cette fleur de la noblesse française, sémillante naguère et radieuse dans les rues de Coblentz, fut bientôt fanée ; on en rencontrait çà et là quelques restes épars, errant, déguisés, la valise sur le dos et le bâton à la main, à travers les routes solitaires de la Suisse ou de la Forêt-Noire. Dans cette foule obscure se confondirent des hommes destinés à régner un jour, et des rois détrônés, tels que Gustave IV, se servant à eux-mêmes de valet de chambre.

Prince et valet de chambre.

Comme j'évoquais ces souvenirs à travers les rues silencieuses de Coblentz, j'atteignis un petit vieillard fort pimpant, qui cheminait sur la pointe des pieds, en chantonnant en fausset un vieil air tout à fait de circonstance : « Que de grâce, que de majesté !... » Un Français au bord du Rhin est une bonne aubaine ; j'abordai ce compatriote pour lui demander mon chemin ; il me répondit avec la bienveillance obséquieuse d'un autre temps, et s'offrit même à me servir de guide. Je lui demandai s'il était depuis plusieurs jours à Coblentz.

— Monsieur, me dit-il, j'y suis venu un peu en camp-volant, avec Monsieur de Provence ; je me proposais de retourner en France avec ces messieurs, mais j'ai été retenu jusqu'ici par quelques petites affaires : je compte partir prochainement.

— De sorte que vous êtes en camp-volant depuis plus d'un demi-siècle ?...

— En vérité, palsambleu ! le compte est juste, et vous me voyez un peu en retard.

Cet émigré qu'avait oublié le temps, et qui s'oubliait lui-même au bord du Rhin, complétait à point nommé mon impression, en donnant un corps à ma rêverie. Il avait gardé dans leur intégrité les idiotismes, les locutions de sa jennesse, et il parlait encore français... en Français. Il se nommait le chevalier de Maisonseule : en 1792, une Allemande fort riche s'était éprise de lui, et il avait daigné l'épouser après la défaite des chevaliers de Condé. Il s'était proposé de la mener en France ; mais il remettait de mois en mois son retour d'émigration, depuis quarante-trois ans. Le sentiment patriotique est étrange, impérissable : ce pauvre chevalier n'eût pas supporté la pensée d'un exil éternel, il le subissait cependant avec nonchalance. Son âme s'était accoutumée au frugal ordinaire de l'espérance.

Chemin faisant, le chevalier de Maisonseule m'entretenait des plus belles dames de l'ancienne cour, et m'en demandait des nouvelles. Souventes fois, il accompagnait sa question d'un — Toujours jolie ?... accentué avec un air de confiance adorable. Il ne savait rien de l'histoire de ce siècle, n'ouvrait jamais les journaux, et avait perdu toutes ses relations avec notre pays. Je ne devinai pas d'abord à qui il songeait, quand, me demandant des nouvelles de *la petite mam'elle Necker*, il ajouta : — *On la dit devenue bel esprit.*

Il s'agissait de feu Mme de Staël. La Révolution et tous ses forfaits se résumaient, à ses yeux, en un triumvirat plaisant : Monsieur de La Fayette, Monsieur de Robespierre, et Buonaparte; il les coiffait d'un même bonnet rouge, et ne daignait pas donner du *Monsieur* au dernier des trois. Comme il était plus récent, les ressentiments du chevalier étaient moins éteints. Du reste, ses notions historiques, à cet égard, étaient vagues et effacées. Déjà mûr en 1800, il n'entrevoyait l'Empire que comme un songe rapide. Il se plaignait fort des envahissements du tiers Etat, qui avait renversé Charles X, et s'apitoyait sur notre sort d'être gouvernés par des gens de rien. Aucun nom nouveau n'avait pu se fixer dans sa mémoire, et, dans son dédain naïf pour la bourgeoisie, il ne s'imaginait point qu'il risquait de parler devant un autre qu'un gentilhomme. C'était une évocation complète du dernier siècle, le dernier des Mohicans de l'émigration. Petit, fluet, avec une figure de douairière et des airs chevaleresques du siècle de Louis XV ; la protestation la plus entière et la plus bouffonne du passé contre le présent ; le beau Léandre incorrigible et décrépit. En me quittant, il me donna rendez-vous à Paris, et retourna chez lui, à ce pied-à-terre où il était en suspens, comme l'oiseau sur la branche, depuis un demi-siècle. Il eut soin de me témoigner son regret de ne pouvoir m'être utile dans une ville où il avait formé peu de relations, parce qu'il n'avait jamais eu l'intention de s'y établir. Je l'entendis de loin fredonner un petit air nouveau de Monsigny.

Un mot sur l'hôtel du Géant.

J'avais fait porter ma malle à cet hôtel, le plus apparent, le plus magnifique du quai, avec une belle enseigne tirée à deux ou trois exemplaires, et un domestique me conduisit à ma chambre pendant que le souper s'apprêtait. D'abord, il me fit traverser cinq ou six pièces, une cour terminée par une voûte, sous laquelle une porte étroite nous mena dans une autre cour plus petite, au delà de laquelle un corridor aboutissait à quelques degrés que nous montâmes. Ensuite l'on redescendit et l'on se trouva en face d'un perron. Il fallut franchir deux étages, dont les escaliers ne se faisaient pas suite ; puis une enfilade de corridors ; enfin, une porte fut bruyamment ouverte, une bougie, placée sur la commode, fut allumée, et mon guide silencieux s'évanouit.

La fenêtre ouverte donnait sur un amas de toitures moussues, de hangars et de murailles pâles ; le silence était profond ; les pas sonores du domestique s'éloignant à travers ce labyrinthe, en augmentaient encore la triste impression. Je m'assis, très-las, sur une chaise, saisi tout à coup du mélancolique effroi du prisonnier, et persuadé que je ne retrouverais jamais mon chemin jusqu'à la salle à manger. J'ouvris la porte et plongeai un regard au fond de cette obscurité peuplée de grandes ombres, sur lesquelles se détachaient des fonds clairs sans contours arrêtés. Un froid esprit ennemi de la lumière profita de cette imprudence pour souffler la mienne, et je tombai dans les plus épaisses ténèbres.

La distance où j'étais de la cuisine m'apparut dans sa lugubre horreur, et je me sentis découragé. Je m'avisai que dans quelques semaines on trouverait des rats d'un excessif embonpoint, dansant en rond autour d'un squelette étendu sur une malle à demi rongée ; cette lubie germanique me causa un mélange de détresse et d'hilarité qui me rendit le courage de m'aventurer dans ce désert habitable ; mais comme je sortais, un râle strident d'homme qu'on égorge me fit tressaillir : c'était quelque Allemand qui ronflait. Ayant, pour fermer ma porte, tourné environ trente fois dans la serrure une clef bien inutile, je m'égarai parmi ces solitudes de pierre et de plâtre.

Ce que je fis de chemin est impossible à décrire ; mon odyssée menaçait d'être aussi longue que celle du fils de Laerte. Je me cassais le cou à des degrés imprévus, je me heurtais à des murailles, avec la conviction de parcourir des espaces inconnus ; lorsque mes mains rencontrèrent une série de cordons de sonnettes. Je les tirai tous à la fois de toutes mes forces, et j'écoutai : aucun bruit, soit qu'elles fussent détraquées, ou qu'elles aboutissent trop loin. Telle était pourtant ma dernière espérance, et je m'y cramponnai durant plus d'un quart d'heure.

Enfin, des pas firent crier les poutres, et un valet me parla allemand avec assez de volubilité. Voyant que je ne croyais pas aux idiomes du Nord, il prit ma clef, en regarda le numéro, et me fit signe de le suivre. Un moment après, il me réintégrait dans ma chambre, avec l'air satisfait d'un homme qui a deviné votre pensée ; il ne comprit rien à mes gestes désespérés, tenant à son inspiration comme une mule à son caprice ; j'enfantai un projet d'évasion. Dès qu'il se fut éloigné avec sa chandelle vacillante, je pris mes souliers à la main, et le suivis de loin, retenant mon souffle et trottinant à pas de voleur. C'est ainsi que je revins au monde, et que je franchis de nouveau le seuil de la salle, au grand ébahissement du valet, qui me vit tout à coup derrière lui. Ceux qu'on induit dans ces oubliettes n'ont pas, à ce que je conjecturai, l'habitude de reparaître. On sortait de table, j'eus l'agrément de manger seul et de payer double.

L'hôtel du Géant s'est agrandi peu à peu, absorbant une à une les maisons d'alentour, qu'on a percées, reliées par des corridors, des ailes, des cours, des voûtes ; d'où cette bizarre profusion de compartiments dont on ne peut se rendre compte. Après avoir tâté d'une douzaine de mets, rebuté par la monotonie de cette occupation, et voyant qu'une procession de cavaliers-servants se préparaient à renouveler le menu, je m'esquivai et reconnus, du dehors, que l'on continuait à fournir au souper du convive absent ; ce service fantastique se poursuit peut-être encore à l'heure qu'il est, pareil à la chasse de Lutzow, qui force, pendant cent ans, un dix-cors qui déchire et boit les nuages de la Forêt-Noire.

V.

De Coblentz à Ems. — Les Allemands des légendes. — L'employé aux courses à âne. — Les bains d'Ems. — La Lahn, souvenirs guerriers. — Stolzenfels.

Depuis que j'avais quitté Paris sous un champêtre prétexte, mes pas n'avaient pas foulé un brin d'herbe ; le dôme des arbres ne m'avait pas une seule fois servi de parasol ; je n'avais entendu siffler que des inspecteurs de chemins de fer, et mugir que la vapeur comprimée dans les marmites des locomotives. C'est pourquoi je résolus de franchir pédestrement, et à travers choux, les trois lieues qui séparent Coblentz des bains d'Ems. Je m'effrayai peu de cette courte excursion dans le duché de Nassau, bien que j'eusse lu naguère, dans les œuvres d'un de nos plus grands

romanciers, que les eaux sont cachées au sein des glaciers les plus inaccessibles de la Suisse. Confiant donc mon bagage à la diligence, je traversai, au lever de l'aurore, le pont de bateaux qui joint les deux rives du Rhin ; et ayant gravi Ehrenbreitstein, je pris un sentier montueux qui conduit sur le plateau. De là, l'œil embrasse le triangle formé par Coblentz, et, à droite et à gauche, le cours du fleuve, qui fuit vers le nord à travers des plaines immenses. Du côté opposé, ce ne sont que mamelons couronnés de châteaux forts. Devant moi, les croupes amoncelées du Taunus, couvertes de bois, et entre les flancs desquelles le regard devine des vallées fraîches et sinueuses. Un tissu de nuages gris de perle s'étendait sur l'horizon, et bientôt le vent le secoua si fort, que ces perles s'égrenèrent en grosse pluie tiède et odorante, sur ma tête ; un bel orage d'été, formant comme une colonne sur les contours de laquelle le soleil allumait une mosaïque de diamants.

Des gens de la campagne s'acheminaient, graves et chargés, vers la ville. Leurs tournures, leurs physionomies, sont toutes différentes de celles de la rive gauche du Rhin ; je reconnus les Allemands des légendes. Tous me saluaient en passant, non-seulement du geste, mais en y joignant une phrase amicale ou un souhait, suivant la coutume antique. Leurs chapeaux restaient sur leurs têtes ; mais leur mine était bienveillante, courtoise, et, s'ils étaient plusieurs ensemble, femmes, filles, enfants, chacun improvisant à la fois son compliment, il en résultait un certain bourdonnement harmonieux et doux. Ces démonstrations pacifiques ôtent à l'isolement sa tristesse, et font les jambes plus agiles. Le parler du cœur est toujours expressif ; cet allemand, je l'entendais mieux que celui des aubergistes de la plaine ; j'y répondais dans ma langue, sans exciter ni trouble ni surprise.

Une de ces caravanes passait, comme je venais de cueillir deux brins de chèvrefeuille à un buisson. Je m'aperçus qu'une jeune paysanne les avait montrés, en souriant, à son père. Un petit garçon, se détachant, se mit à gambader devant moi, m'invitant à le suivre. Il quitta le sentier, descendit quelques pas, tourna un bouquet de jeunes hêtres, et m'indiqua du doigt un massif énorme de chèvrefeuille tout fleuri ; puis il s'enfuit à toute la rapidité de ses petites jambes. Le bouquet cueilli, je cherchai en arrière ces braves gens que je n'avais pu remercier ; ils étaient fort loin déjà ; je leur jetai un cri aigu dont ils comprirent l'intention, car ils y répondirent en chœur, en me rendant mes signaux. Certes, je ne songeais guère à collectionner du chèvrefeuille ; mais leur bonne grâce m'avait charmé, et je n'aurais pas volontiers effeuillé sur la route ces fleurs devenues un don naïf et l'objet d'un souvenir.

Le temps, à son tour, se rendit aimable et se piqua de discrétion, en relevant la lourde pomme de son arrosoir, qu'il emporta dans l'espace. En ce moment même, je découvrais dans la plaine le cours de la Lahn, étincelante comme un ruban bleu moiré d'argent, et resserrée entre deux longues chaînes d'un vert splendide, au fond desquelles les premières maisons lointaines d'Ems, alignées en double file, faisaient l'effet d'un fragment de collier de jais blanc, à demi perdu entre deux plis de velours émeraude.

On m'avait indiqué, au cas où les hôtels seraient pleins, une famille de l'endroit qui loue des chambres aux étrangers, et de qui le nom remplirait ici tout un alinéa et fournirait de consonnes gutturales un poëme de Brebeuf. Je fus accueilli là par deux jeunes femmes qui, assistées de la servante, s'efforcèrent vainement d'entendre ma harangue. Elles savaient, à elles trois, un mot de français tout au plus, mais elles avaient la meilleure volonté du monde à saisir le sens de ma pantomime. Vains efforts ! elles se regardaient entre elles, ébahies, et partaient d'un éclat de rire. Lors, la plus avisée me prit par la main, et se frottant le bout du nez avec l'index, elle me fit signe de la suivre. Nous avions gagné la rue. A quelques pas, nous entrâmes dans une maison d'où sortit une dame simplement mise, mais avec goût, qui m'ayant salué avec beaucoup de grâce, s'offrit à nous servir de truchement : c'est là le service que j'étais venu lui demander. Son baragouin très-intelligible me fut d'un grand secours. Elle transmit mes propositions à mon hôtesse, et je m'empressai de lui donner à traduire, par anticipation, tout ce que je me proposais de dire d'ici à deux ou trois jours. Je me confondais en remerciements ; la dame se mit à ma disposition avec une obligeance exquise, et la prenant pour une baigneuse venue là pour son plaisir ou sa santé, je me félicitais d'une relation aussi convenable et me promettais de la cultiver, lorsqu'en la quittant avec les plus respectueuses cérémonies, je l'entendis me parler de son mari et me dire qu'il se trouvait à Ems, en qualité d'employé aux courses à âne. Je n'osai lui demander quel rôle il faisait dans cette singulière administration, et je me retirai d'autant plus civilement que je craignais de trahir l'effet de ma méprise.

Je n'en vins pas moins, peu de jours après, remercier cette aimable épouse de l'écuyer d'Aliboron.

Je ne trouvai d'agréable à Ems que mes hôtesses, dont la prévenance et l'intarissable gaieté compensaient les ennuis de ce séjour froid, guindé, monotone et tout empesé d'étiquette septentrionale. Ems est une villace d'une seule rue interminable, resserrée entre un rocher et le cours de la Lahn, et exclusivement composée d'hôtels garnis, sans autre agrément qu'une promenade sèche, sorte de cours, analogue au marché aux chevaux de Paris, et un petit jardin, avec des oasis de feuillage entourées d'allées de sable jaune d'ocre. On fait là de la musique, on joue, et l'on mange ; on boit de l'eau saumâtre dans des verres de Bohême, et l'on se promène dignement, avec un grand respect de soi, dans le Cursaal, le long d'une galerie flanquée de boutiques, et sur le quai, du côté de l'hôtel de Darmstadt.

Ces bains sont à la mode dans le monde diplomatique ; on y voit des ambassadrices, des margraves, des conseillères-auliques fort solennelles. Les Français se conforment au ton qu'elles ont donné. Dans ce lieu champêtre, dans ce vaste hôpital, on ne saurait passer pour honorable et tout à fait vertueux, si l'on ne met des gants beurre frais pour voir lever l'aurore. La population nomade est remarquable : comme les eaux passent pour être douées de la propriété de faire maigrir, on y voit les plus grosses femmes de l'Europe septentrionale ; ce ne sont que boules, dômes et futailles. Des concerts détestables et le jeu sont les uniques passe-temps. J'observai là, comme partout, que les Français sont la nation la moins joueuse du monde. Le jugement, chez eux, domine la passion du merveilleux, de l'inconnu et des aventures. Nos compatriotes ne se livrent guère que par forfanterie, quand on les regarde ; les Allemands, les Anglais, les Hollandais vont jouer tout seuls dès le matin, quand rien ne les empêche ou ne les distrait. Nombre de jeunes Parisiens affectent, aux eaux, de simuler l'accent anglais ; ils parlent comme des canards enroués, afin d'avoir meilleur air.

La route qui conduit, par la plaine, d'Ems à Coblentz, est riante et variée : elle côtoie la Lahn, dont les eaux descendent de Nassau et de Wetzlar, où mourut le général Hoche, enterré à Weissenthur, au bord du Rhin. Ce fleuve

est ennobli des souvenirs qu'y ont laissés les plus illustres guerriers de tous les âges. Il semble que le laurier devrait croître naturellement sur ces rives, terre sacrée où les plus fiers soldats des temps modernes sont venus chercher une tombe, au milieu des ombres errantes des héros d'autrefois. Dans ces lieux qui virent combattre Agrippa, Trajan, Germanicus, qu'ils ont baptisés Roland, Charlemagne, Frédéric Barberousse ; Louis XI, à cette terrible bataille de Bâle que l'on compare au combat des Titans ; Turenne, le grand Condé..., l'on se découvre à chaque instant devant le monument d'un Achille, Scyros est là partout. A Salsbach, c'est la pyramide de Turenne ; à Strasbourg, la tombe du Maréchal de Saxe ; à Kehl, on a consacré la mémoire de Desaix ; les os de Kléber sont à Strasbourg ; la grandeur de Moreau, sa gloire sont mortes où elles naquirent, aux bords du Rhin : c'est là qu'en repose le souvenir. Enfin, le territoire de Coblentz conserve les restes de nos deux généraux les plus purs, les plus vaillants et les plus poétiques, car la parque les a moissonnés à leur printemps. Marceau tombe à vingt-six ans près d'Altenkirchen, et ses ennemis mêmes l'ont pleuré ; Hoche expire près de là, tout aussi jeune ; le noble pacificateur de la Vendée cueille ses dernières palmes sur cette terre pacifiée jadis par ce Germanicus, que notre guerrier rappelle de plus d'une manière, et qui mourut empoisonné. Étranges et tristes rapprochements ! Oui, ce sol est sanctifié par l'histoire, par la poésie ; ces contrées sont les Thermopyles, sont la Phrygie des épopées modernes.

Rien ne désenchante comme de contempler cette terre dégénérée au travers de ces mémorables souvenirs. Tout y est prosaïque et rapetissé : des villes, des fabriques, des singeries gothiques en plâtre peint, des marchands, de petits soldats de petits princes à demi bourgeois, des aubergistes et des cabaretiers partout : la parodie après le poëme. Un jardin pittoresque, accommodé au goût des lecteurs de Walter Scott, voilà le Rhin d'aujourd'hui. La déception est perpétuelle. Quant aux vieux burgs, à ces castels féodaux dont l'histoire se perd dans les brouillards de la fable, il n'en reste que des tronçons informes et presque insignifiants. En remontant le fleuve, au delà de Coblentz, nous apercevons tout d'abord Stolzenfels. C'est un don de la munificence de l'ancien chef-lieu de Rhin-et-Moselle au prince royal de Prusse. Coblentz avait essayé de vendre aux enchères ce donjon ruiné ; la mise à prix de trois cents francs n'avait séduit personne ; nul n'en voulait pour rien. Alors on offrit généreusement Stolzenfels, en 1823, à l'héritier du royaume du grand Frédéric, le jour de sa fête. Les petits cadeaux... coûtent cher. Enchanté d'être burgrave sur le Rhin, et d'avoir conquis son burg à si bon marché, sans catapultes, fauconneaux ni mangonneaux, ce prince releva les vieilles murailles de Stolzenfels, et eut l'art d'édifier avec de la pierre, du bois, du fer et du ciment, un château de carton d'une assez déplorable comique. Cela rappelle un peu le château sarrasinois, où des figurants de l'Opéra de Paris vont conquérir leurs danseuses au troisième acte de *la Juive*. Les vieux créneaux de l'autre rive semblent, plus réfrognés encore, contempler dédaigneux cette mascarade d'architecture.

Ce joujou moyen âge est fort exigu, très-incommode à habiter. Tout cela n'est rien, et la fantaisie du prince nous semblerait fort respectable, s'il ne se fût avisé d'y héberger la reine d'Angleterre. Il a fallu prendre le burg au sérieux : c'est ce que la cour de Windsor a fait ; mais elle s'est trouvée fort mal à son aise, et tout à fait hors de ses habitudes. En France, où l'on est léger, on n'oserait se permettre de telles facéties. D'ailleurs, chez nous, les rois n'ont jamais eu le temps de se divertir, et quand ils l'ont pris nonobstant, ils s'en sont repentis. Ce que voulait le roi de Prusse, c'était décorer son castel d'un glorieux souvenir assorti aux bimbeloteries qu'il y a entassées. Grâce à cette visite, le nouveau manoir est mieux illustré que l'ancien, dont la légende est assez bornée. Isabelle d'Angleterre s'y arrêta en 1235, lorsqu'elle allait épouser l'empereur Frédéric II. Cent ans après, l'archevêque Werner s'y ruina en cherchant la pierre philosophale. Si jamais la France regagnait la rive gauche du Rhin, elle se devrait à elle-même d'offrir Stolzenfels à M. le vicomte d'Arlincourt.

(*La suite prochainement.*) FRANCIS WEY.

Les émigrés à Coblentz.

ÉTUDES HISTORIQUES.

FRÈRE LÉON.

Léon VI, roi d'Arménie.

I.

LES ESCARPES EN 1363.

On était dans la deuxième moitié du quatorzième siècle. Charles V, de sage mémoire, alors dauphin, tenait le sceptre en l'absence de son père, le roi Jean, prisonnier à Windsor. Au bord de la Seine, non loin de la tour de Billy, vis-à-vis l'ancien palais de la Tournelle, s'élevait l'édifice monastique qui, aujourd'hui converti en caserne, se nomme comme alors *les Célestins*. Parmi les religieux qui peuplaient ce pieux asile, il était un frère profès, remarquable par sa grande taille et son teint olivâtre. Quoiqu'il fût jeune, ses rides profondes, son œil creux, semblaient annoncer qu'il avait été éprouvé par des malheurs exceptionnels. Le cloître avait été sans doute pour lui un port de salut, après quelque terrible naufrage, car il paraissait content de son sort. Cependant, quand il venait, avec ses compagnons, labourer le jardin que baignait la Seine, on le voyait parfois suspendre son travail, s'appuyer sur le manche de sa bêche et regarder couler le fleuve. Sa rêverie était alors si profonde que la cloche avait peine à le réunir aux autres religieux pour les exercices de la sainte maison.

Au-dessus de la porte de sa cellule, un peu plus grande que les autres, était peint un écusson timbré d'une couronne royale que les hérauts de l'époque eussent blasonné ainsi : parti au premier, burelé d'argent et d'azur, au lion de gueules brochant sur le tout, et au deux, d'or, au lion levé, armé, lampassé et couronné de gueules.

Depuis que frère Léon était aux Célestins, une foule brillante assiégeait le parloir de cette humble demeure. Le brave et malheureux roi Jean avait été un des visiteurs les plus assidus. Le sage dauphin venait aussi de temps à autre. Nous ne parlons pas des princes du sang, grands officiers de la couronne et grands seigneurs auxquels frère Léon consacrait quelques moments pris sur les courts loisirs que la règle monastique accordait aux religieux. Rien ne trans-

pira jamais en dehors du cercle de ces visiteurs, sur le mystère dont il s'enveloppait. Jamais on ne sut, un seul jour excepté, quel nom cachait celui du cénobite, et quelle catastrophe avait jeté dans la retraite un homme qui paraissait avoir occupé le plus haut échelon de la société.

Un jour un étranger fut introduit au parloir. Il était richement vêtu; son teint était basané comme celui du moine. Il y avait entre eux cette vague ressemblance qui fait reconnaître les hommes d'un même pays. En apercevant frère Léon, il se jeta à genoux.

— Sire !.... s'écria-t-il; et il baisait en pleurant les mains du solitaire.

— Guillaume de Guery, dit le moine avec fermeté, si tu veux que je t'entende, oublie le passé et ne vois en moi qu'un homme qui porte, quoique indigne, l'habit de saint François.

L'étranger ne pouvait se remettre de son émotion. Frère Léon lui prit les mains qu'il serra dans les siennes et ajouta d'un ton plus affectueux :

— Allons, Guillaume, mon ami, toi qui m'es resté fidèle le dernier, ne pleure pas sur moi, car je suis plus heureux ici que je ne l'ai jamais été sur le trône. J'espère que de ton côté tu n'as pas à te plaindre de ta nouvelle condition.

— Ah! sire, — car je ne pourrai jamais vous appeler autrement — je ne pleure que ces liens qui m'attachaient à vous, car il n'est pas au monde de prince plus noble et plus généreux que le roi de Chypre et de Jérusalem.

— Et d'Arménie, interrompit le moine; pourquoi omettre ce dernier titre? Ah! j'avais bien jugé Pierre. C'est un grand capitaine. Déjà son nom, effroi des infidèles, est invoqué avec espoir et orgueil par les chrétiens. Mais ta venue semble annoncer qu'il est près d'ici?

— De retour de Rome, il traverse maintenant la Bourgogne salué par les populations de ce duché; il vient à Paris, recueillir les secours d'hommes et d'argent que le régent lui a promis.

— J'ai bien peur que ce ne soit en vain, dit frère Léon en secouant la tête. Les renseignements que j'ai pris sont décourageants. Les princes chrétiens deviennent tièdes et avares; ils se font la guerre entre eux. Le royaume est épuisé. Il faudrait presque un miracle pour le sauver et pour fournir à Pierre les moyens d'exécuter sa noble entreprise.

La conversation fut continuée dans une langue orientale, puis l'étranger partit et le moine regagna sa cellule.

Il s'agenouilla sur la pierre et resta longtemps prosterné devant un crucifix suspendu à la muraille, puis il se releva, s'approcha d'une petite armoire ménagée dans l'épaisseur du mur, prit une clef qui pendait à sa cordelière et la tourna dans la serrure. Quand la porte fut ouverte, le jour tomba sur un coussin de velours rouge *orné* de crépines d'or, qui supportait une couronne *enrichie* de perles et de diamants d'une grosseur et d'une eau merveilleuses, un sceptre en or massif, une épée incrustée de pierreries et une main de justice. Ces objets étincelaient d'une lumière propre dans la demi-obscurité de l'armoire.

Le moine considéra quelques moments d'un œil dédaigneux toutes ces richesses.

— Emblèmes de la puissance, dit-il, je viens vous jeter mes quotidiens mépris. Couronne royale, quoique riche et brillante, combien tu es plus lourde à porter que l'humble couronne de saint François! Tu ne peux servir à quelque chose qu'à condition de changer de forme. Aussi bientôt tu iras dans le creuset d'un marchand juif ou lombard et tu seras changée en vaisseaux et en bataillons pour une nouvelle croisade.

Après avoir parlé ainsi, frère Léon referma l'armoire. Le jour commençait à baisser; les offices étaient finis et la cloche avait rappelé tous les frères dans leurs cellules. Le moine déchaussa ses sandales, serra autour de sa taille la corde qui assujettissait son froc de laine brune et rigide, et se jeta sur sa paillasse étendue à terre où le sommeil ne tarda pas à lui ôter le souvenir de sa bizarre destinée.

Pendant ses oraisons, une figure rasée, et qui par conséquent ne pouvait être celle d'un moine, s'était montrée à une lucarne à laquelle il tournait le dos; elle avait jeté un regard ardent et avide dans les profondeurs de l'armoire et avait disparu quand l'armoire s'était refermée.

Mais dès que la cloche du monastère eut invité les moines au sommeil, un homme se glissa le long des murs du cloître et examina les lieux avec attention. D'autres hommes le joignirent et lui parlèrent à voix basse. Quelques groupes bruyants qui revenaient des villages environnants, notamment de Ménil-Montant et de Charonne, s'arrêtaient; on leur donnait un mot de passe et ils se dispersaient en silence. Bientôt il ne resta plus près des murs que quelques hommes. Celui dont la figure s'était montrée à la lucarne les rassembla autour de lui et leur parla un langage mêlé d'argot, ressemblant à celui de nos *escarpes*. Il y a entre les coquins de toutes les époques des traditions sacramentelles.

— Malandrins, leur dit-il, l'affaire est supercoqueliquentieuse. Nous aurons plus que jamais *aubert en fouillouse*; mais l'affaire me regarde seul, et que pas un claquedent ne bouge avant mon signal!

Ces paroles, dites d'un ton d'autorité, furent écoutées avec respect par les malandrins. Leur chef, qui était de taille peu élevée, leste et dégagée, s'élança le long de la muraille en s'accrochant aux aspérités, resta un moment à plat ventre sur le chaperon, puis sauta de l'autre côté sur les terres labourées du verger où s'amortit sa chute; les autres allèrent faire le guet aux coins des rues environnantes, précaution inutile à une époque où, par leur nombre, les malandrins étaient réellement maîtres de Paris.

Frère Léon n'eût pu dire depuis combien de temps il était couché; la cloche des Matines n'était pas encore sonnée lorsqu'il entendit, dans le corridor conduisant à sa cellule, comme le bruit d'une lutte, et bientôt un horrible cri le fit lever en sursaut sur sa paillasse.

II.

PILLAGE.

En ouvrant sa porte, frère Léon se trouva en face de deux hommes. L'un, de taille colossale et revêtu du froc des religieux, tenait par le cou un personnage inconnu et de figure suspecte, qui se débattait, pantelant, sous l'étreinte d'un poignet vigoureux. Le premier était Ambroise, frère portier de l'abbaye, le second était le chef des malandrins.

— Voilà, dit frère Ambroise en imprimant une rude secousse à son prisonnier, un malheureux — que Dieu ait pitié de lui! — et ici il serra plus fort. Il s'était introduit je ne sais comment. Quand je l'ai saisi au moment où il allait pénétrer dans votre cellule, il a voulu me frapper de sa dague... (nouvelle pression) mais il n'a fait que percer ma robe. Et le frère montra son froc qui présentait en effet une longue déchirure.

— Lâchez-moi! lâch...

Ici la voix du malheureux voleur s'arrêta et la couleur violacée de son visage sembla annoncer une complète strangulation. Le frère portier serrait encore, serrait toujours, comme s'il eût tenu à ce que cette question ne fût pas longtemps douteuse.

— Frère Ambroise, s'écria le moine Léon en lui arrachant le malheureux, vous ne voyez donc pas que vous tuez cet homme! S'il avait péri entre vos mains en état de péché mortel, quelle responsabilité vous encouriez!

Frère Léon prit l'inconnu dans ses bras, l'emporta dans sa cellule, le déposa sur son grabat et lui fit reprendre ses sens au moyen d'une aspersion d'eau fraîche; puis il s'assit au chevet et se mit à égrener son rosaire en fixant avec sollicitude les yeux sur le patient.

Le frère portier s'était éloigné.

Le roi des malandrins ouvrit les paupières, et, ranimé par quelques gouttes d'un cordial que lui fit avaler le bon frère, il s'assit sur le bord du lit.

— Par le cordon de saint François! dit-il en portant la main à son cou, sur lequel restait encore l'empreinte des doigts du frère portier, je ne serai pas serré si fort quand je serai pendu. Merci, mon père, merci! En me sauvant vous vous êtes sauvé vous-même; car, sachez-le bien, si j'étais mort dans cette abbaye, il n'en serait pas resté une pierre, pas un homme.

— Et pourquoi, mon fils, demanda le religieux sans prendre garde à la menace que contenaient ces paroles, vous êtes-vous glissé ici à la faveur des ombres comme un homme animé de coupables intentions? Répondez sans crainte; vous parlez à un frère bienveillant.

— Révérend père, répondit l'étranger en se levant et en jetant un regard ironique sur la nudité de la cellule, ce n'est pas assurément pour attenter à votre mobilier et à votre garde-robe que je suis venu ici; j'avais d'autres projets; mais j'y renonce : vous m'avez sauvé la vie. Bien plus, vos jours sont en sûreté; — bien des gens, même le connétable, même le dauphin, n'en pourraient pas dire autant par le temps qui court. Voici, continua-t-il en montrant un sifflet d'ivoire suspendu à sa ceinture, un instrument qui fait sortir de terre plus de gens que n'en compte l'armée du roi de France. Maintenant ouvrez-moi; je suis en état de sortir d'ici par où je suis entré.

— Non, mon fils, dit frère Léon avec chaleur en le retenant, vous ne partirez pas ainsi, sans que je complète mon œuvre. Après avoir sauvé votre vie, je voudrais faire quelque chose pour votre âme.

L'étranger s'arrêta.

— Pour mon âme! dit-il avec un sourire amer, on voit bien, mon révérend, que vous ne savez pas qui je suis.

— Je sais que Jésus-Christ a versé tout son sang pour te sauver; moi, pauvre moine, je veux te donner les moyens de ne plus succomber à la tentation. Parle, tout ce que j'ai est à toi.

— Tout...? demanda l'étranger en désignant du doigt l'armoire. Allons, mon père, je ne vous prendrai pas au mot, quoiqu'il y ait là-dedans autant de richesses que dans le trésor du grand Mogol, quoique je sois.... La voix de l'inconnu devint plus basse en prononçant le nom de Jean Rouaut, surnommé Brûlefer, roi des malandrins. Je vois bien que je vous fais horreur, continua-t-il en voyant le moine se reculer instinctivement.

— Tu as été bien coupable, mon fils, répondit frère Léon; cependant tu as fait aussi quelque bien à la guerre avec tes bandits, et à cause de ce peu de bien, celui qui nous jugera tous te pardonnera beaucoup de mal.

— Cependant, poursuivit le roi des malandrins, il y avait en moi, comme à peu près en chacun de mes compagnons, un brave homme; mais que voulez-vous? La guerre est finie; nous sommes devenus de soldats, brigands : nous ne demanderions pas mieux que de redevenir de brigands, soldats.

— Dis-tu vrai? demanda le moine en lui serrant les mains avec transport. Eh bien! mon fils, continua-t-il en courant radieux à son armoire, qu'il ouvrit et dont il laissa voir les richesses, eh bien! tout ceci va t'appartenir; il y a là de quoi soudoyer une armée.

Quand le roi des malandrins eut arrêté quelques moments un œil ébloui sur ces objets sans prix :

— A genoux, Brûlefer! dit le moine d'un ton solennel en désignant du doigt le Christ grossier suspendu à la muraille, adore cette croix que tu porteras sur tes étendards. Les rois se vouent toujours à la croisade, mais ils n'y vont plus : tu dégageras la parole des princes en rachetant tes iniquités passées.

Il prit sur le coussin de velours rouge le glaive orné de pierreries et en passa le riche baudrier à l'épaule du roi des malandrins.

— Au nom de Jésus-Christ, dit-il, je te ceins cette épée. Et il ajouta avec majesté : Maintenant relevez-vous, Jean Rouaut, capitaine des troupes françaises dans la campagne de Syrie, sous les ordres de Pierre de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem!

Le roi des malandrins se releva brusquement et frère Léon resta immobile. Une lueur rouge et sanglante pénétrait dans la cellule; la grosse cloche de l'église des Célestins s'ébranlait en un lugubre tocsin; tous deux sortirent et gagnèrent la cour.

Jean Rouaut regardait de tous côtés avec inquiétude. La lueur arrivait de derrière les murs extérieurs et dessinait sur le terrain les clochetons et les dentelures de l'édifice monastique; des formes noires se glissaient dans l'ombre et heurtaient quelques moines effrayés qui se mettaient à courir sans savoir où, en invoquant les uns après les autres tous les saints du paradis.

— Les misérables! disait entre ses dents le roi des malandrins, sans avoir attendu mon signal! Ils le payeront cher; je vais faire un exemple terrible!

Derrière la porte conduisant aux bâtiments de l'abbaye, un personnage de grande taille, dont on ne pouvait distinguer la figure, se tenait immobile dans la posture du chasseur à l'affût : c'était le frère portier, le colossal Ambroise. Il avait à la main la barre de fer de la porte d'entrée, inutile contre des ennemis qui s'étaient introduits on ne savait par où, et il s'en était fait une arme terrible, car déjà elle ruisselait de sang.

— Frère Léon, dit-il, le couvent est à sac, des malandrins, nombreux quatre fois comme la maréchaussée, y sont entrés et le pillent, tandis que leurs camarades du dehors forcent les portes de l'église. J'en ai déjà envoyé quatre au diable..., que le Ciel leur pardonne! Eh! l'ami, ajouta-t-il en reconnaissant Jean Rouaut et en brandissant sa barre de fer, dis ton Confiteor, car tu vas aller les rejoindre.

Brûlefer esquiva le coup; l'arme du frère portier retomba lourdement sur la terre où elle s'enfonça. L'agile chef des malandrins disparut dans l'obscurité et deux fois le son aigu de son sifflet se fit entendre.

— Entendez-vous, mon frère? dit le robuste moine qui restait immobile, appuyé sur sa barre de fer. Voilà le malheureux que vous avez sauvé. Dieu veuille qu'on ne puisse pas vous appliquer la parabole de l'homme qui avait réchauffé une couleuvre dans son sein!

Frère Léon n'eut ni le temps ni la volonté de disculper Jean Rouaut. Les malandrins ou écorcheurs avaient une sinistre renommée que toute son éloquence n'eût pas suffi à effacer de l'esprit de son confrère. Il attendit que la main de la Providence intervînt et fit cesser le désordre.

Le prieur avait rassemblé les moines et s'avançait vers

l'église. La grande porte en était assiégée ; il y entra par la sacristie, bien résolu de se faire tuer sur les marches de l'autel. Il fit enlever d'abord du tabernacle ce qui s'y trouvait de plus précieux, non point les calices, les ostensoirs ni les patènes, mais les hosties consacrées, qui furent, par ses ordres, déposées en lieu sûr. Après avoir fait allumer tous les cierges comme pour une grande solennité, il entonna d'une voix ferme et vibrante le lugubre psaume *Dies iræ*, auquel les cris du dehors et le retentissement des portes sous l'effort des madriers donnaient une effrayante majesté.

Cependant à mesure que les moines chantaient, le bruit extérieur s'affaiblissait. Bientôt le psaume s'acheva sans son lugubre accompagnement, et quand le prieur eut prononcé la formule : *Benedicat vos omnipotens Deus...*, le plus grand silence régnait dans l'église et au dehors ; on eût dit que la main de la Providence venait de s'étendre sur la foule des moines prosternés, pour les délivrer et les défendre.

— Mes frères, dit le prieur, nous passerons cette nuit en oraisons. Nous demanderons au Ciel de détourner sa colère de dessus cette humble maison, et nous intercéderons pour ces malheureux pécheurs qui ont tenté de violer le sanctuaire et d'y porter le fer et la flamme comme des Huns mécréants conduits par un nouvel Attila.

— Mon père, dit le moine Léon en s'avançant la tête inclinée et les bras en croix sur la poitrine, j'ai parlé cette nuit même au chef des routiers, et j'ai lieu de croire que si je pouvais le retrouver, je m'assurerais que le couvent ne court plus de danger.

— N'allez pas vers ces méchants, mon fils, dit le prieur. Le saint habit que vous portez ne fait que servir d'aiguillon à leur cruauté.

— Qu'est-ce que la vie d'un indigne serviteur de Dieu, mon père, répondit Léon, quand il s'agit de détourner les malheurs qui peut-être menacent encore toute la communauté?

— Allez donc, mon fils, dit en soupirant le prieur, tandis que nous resterons ici à prier pour vous.

Frère Léon s'inclina, sortit de l'église et s'achemina du côté de l'ouest où se trouvait la principale porte d'entrée du monastère.

III.

LE ROI DES MALANDRINS.

Les cours, les vergers déserts étaient jonchés de débris de meubles ; le plus grand silence y régnait. Cependant on entendait à quelque distance des murmures qui, par intervalles, s'élevaient, grossissaient, puis s'éteignaient dans le silence de la nuit.

Comme tous les édifices importants, les couvents ressemblaient alors à des forteresses. A la place qu'occupe aujourd'hui la rangée gauche des maisons de la rue du Petit-Musc, s'élevaient, clair-semées, quelques chaumières encloses de haies. Les murs de l'abbaye s'étendaient du côté droit de la rue qu'ils occupaient dans plus de la moitié de sa longueur. Deux tourelles avec meurtrières, créneaux et machicoulis étaient engagées dans ces murs et protégeaient un porche surbaissé, fermé par une porte massive et garnie de gros clous, dont la hache n'eût pu avoir raison sans l'aide du feu.

Frère Léon était arrivé derrière cette porte. La lueur entrait vive par les fentes ; le murmure était plus distinct ; une main lui frappa sur l'épaule.

— Ils sont là ! dit à voix basse le frère portier qui l'avait suivi sans bruit. Voici les bancs sur lesquels s'asseoient les paralytiques auxquels nous distribuons la soupe ; ils sont en chêne massif ; si vous voulez m'aider à les monter sur les créneaux, nous les jetterons sur ces pauvres pécheurs, que Dieu leur pardonne ! Cela fera bon effet.

— Ne nous hâtons pas de verser le sang, répondit frère Léon ; ouvrez-moi la porte de cette tourelle.

Frère Ambroise obéit. Léon gravit avec peine l'escalier en colimaçon, et, arrivé sur la plate-forme de la tourelle, jeta un regard au-dessous de lui. Le résultat de son examen parut satisfaisant ; il redescendit au bout de quelques minutes et dit au frère portier de lui ouvrir la porte extérieure. Le porte-clefs resta ébahi :

— Mon frère, dit-il, on voit que vous avez porté les armes ; mais vous devez bien penser que nous ne sommes pas assez de deux pour faire une sortie.

— Aussi n'est-ce pas une sortie, répondit Léon. Vous allez rester ici et j'irai seul. Puisque vous connaissez les usages de la guerre, vous savez ce que c'est qu'un parlementaire?

— Mais on ne parlemente jamais avec pareille canaille. Que Dieu leur pardonne ! Pour moi, je ne m'y frotterais pas, fussé-je héraut d'armes et protégé par les couleurs de l'empereur Charles IV, roi des Romains.

— Rassurez-vous, mon frère, je crois que ces hommes sont contenus par une volonté à laquelle ils obéissent aveuglément. D'ailleurs, je me suis autrefois jeté au milieu de rebelles plus nombreux dix fois que ces malandrins, et j'ai exposé à leurs coups ma poitrine qu'ils menaçaient.

— Je ne sais pas si, comme on le dit, vous avez été un des grands de la terre ; mais je suis sûr que vous êtes un brave. Car je n'oserais pas faire ce que vous faites, moi qui passais autrefois pour le meilleur homme d'armes de Monseigneur le comte d'Harcourt.

Et en disant cela, il tira les verroux et entr'ouvrit la porte pour laisser passer frère Léon. Celui-ci se trouva hors des murs debout sur un perron élevé d'une dizaine de marches.

Devant lui, sous ses pieds, s'agitait une immense multitude d'hommes aux figures accentuées, sur quelques-unes desquelles le crime avait laissé son hideux stigmate. Les ombres heurtées que jetait la lueur rouge des torches les rendaient encore plus terribles. On eût dit une assemblée de démons. Derrière cette foule, et comme pour lui servir de cadre, s'étendait une sorte de demi-campagne où pas une lumière imprudemment allumée ne pouvait attirer l'attention des routiers. Un rayon de lune ondoyait sur la rivière et découpait durement sur le ciel illuminé les tourelles altières de l'hôtel Saint-Pol. Plus loin, un peu à gauche, Notre-Dame, la vieille église de Philippe-Auguste et de Saint-Louis, dominait la ville endormie sur laquelle couraient quelques lueurs incertaines.

Un homme parcourait librement les groupes des malandrins ; il s'avança et gravit le perron. Frère Léon le reconnut au riche baudrier de son épée. C'était Jean Rouaut, qui prit le bas de la robe du frère et la porta à ses lèvres, puis dit en étendant la main vers la foule :

— Mon père, voici l'armée que je vous ai promise.

— Ses violences de cette nuit, répondit tristement frère Léon, sont un fâcheux prélude de notre sainte entreprise !

— Ah ! mon père, répondit Rouaut, j'ai eu bien de la peine à leur enlever leur proie ! Mais j'ai fait saisir les plus coupables, et, tenez, dit-il plus haut, en donnant un coup de pied contre plusieurs masses noires que frère Léon n'avait pas d'abord remarquées, voici de jolis garçons qui

vont tout à l'heure faire le plongeon dans la Seine. Les eaux sont fortes, et demain soir ils pourront bien passer sous le pont de Mantes, s'ils n'ont pas été auparavant mangés par les poissons.

— Vaillant Brûlefer, s'écria une de ces masses noires, qui s'agita péniblement sous ses liens, nous allions à votre secours; nous croyions que vous aviez été pris.

— Miséricorde! s'écriaient en chœur et d'une voix lamentable plusieurs autres paquets.

— Ne pouviez-vous attendre mon signal? dit Brûlefer avec un coup de pied qui en fit rouler deux ou trois en bas du perron; vous servirez d'exemple!

Le plus profond silence régnait parmi la troupe nombreuse des malandrins. Pas une voix n'osa s'élever en faveur des condamnés. Jean Rouaut commença une courte allocution en argot, dans laquelle il retraça à ses compagnons ce qui lui était arrivé cette nuit, et comment il avait trouvé, sous un habit de religieux, un roi, qui les prenait à sa solde, et voulait les envoyer combattre les Sarrasins, sous la conduite d'un brave, nommé Pierre de Lusignan.

Pierre de Lusignan, roi de Chypre et Jérusalem.

Cette nouvelle parut les combler de joie, surtout quand ils surent que les Maures avaient beaucoup de richesses.

— Maintenant, mes enfants, dit en finissant Jean Rouaut, nous n'avons plus qu'à nous séparer en souhaitant bonne nuit aux révérends pères. N'oubliez pas que le premier qui commettra maintenant quelque légèreté à l'égard du bien d'autrui, sera pendu par les pieds au-dessus d'un brasier, jusqu'à ce que sa carcasse de porc soit entièrement rôtie.

Le discours de Jean Rouaut avait été écouté dans le plus grand recueillement. Quand il eut terminé, les conversations commencèrent entre les malandrins, mais à voix basse, comme quand on se trouve en présence de ses supérieurs. La discipline parmi ces condottieri était plus exacte que dans les armées régulières. La voix du chef s'éleva encore pour appeler vingt hommes de bonne volonté, qui chargèrent sur leurs épaules les malheureux condamnés à la noyade, et allaient s'acheminer vers le pont Rouge, du haut duquel ils devaient les précipiter dans la Seine, haute de vingt pieds à cet endroit. Frère Léon s'interposa.

Mon fils, dit-il à Jean Rouaut, j'admire la discipline de ton armée, et j'en tire un bon augure pour l'entreprise à laquelle tu vas la conduire; n'empoisonne pas la joie dont mon cœur est plein, en commettant un acte de cruauté.

Cette prière parut contrarier Brûlefer.

— Cela sera d'un mauvais exemple, mon père, répondit-il; cependant je ne puis rien vous refuser. Si vous voulez les faire pendre, vous me ferez plaisir.

— Je ne veux autre chose que les rendre à leurs com-

pagnons, répondit le moine, afin qu'ils soient rachetés comme eux et avec eux.

Quand les pauvres diables eurent été détachés et rendus à la liberté, ils allèrent en cabriolant rejoindre la troupe. La sévérité de la discipline n'empêcha pas les malandrins d'exprimer par leurs acclamations combien ils savaient gré au moine d'avoir provoqué cet acte de clémence; puis ils demandèrent tous à grands cris sa bénédiction, et la reçurent pieusement et à genoux.

— Adieu, mon père, dit Jean Rouaut en se mettant à la tête de sa troupe, au premier signal, je suis à vous avec quinze mille hommes.

Les malandrins, rangés en bon ordre, se retirèrent silencieusement, et quelques moments après, frère Léon se trouva seul sur le perron du monastère, en présence du jour, qui commençait à teindre en rose les nuages légers répandus dans le ciel.

Il n'y avait pas alors autant de différence qu'aujourd'hui entre un coquin et un honnête homme, et une armée régulière était aussi malfaisante pour le pays où elle tenait garnison, que des bandes de routiers auxquelles il ne manquait qu'un drapeau. Alors la religion parlait assez haut pour être entendue des hommes les plus coupables, et les arrêter au milieu de leurs excès.

La maréchaussée arriva, comme toujours, après avoir bien dormi et quand il n'y eut plus rien à faire. Le capitaine descendit au parloir, dit qu'il avait ordre de s'informer particulièrement de l'état d'un profès nommé frère Léon, et introduisit un prévôt en robe noire, chargé d'informer sur les événements de la nuit. Frère Léon, qui comprenait combien la réussite de ses projets tenait à ce qu'on n'inquiétât pas ses nouveaux protégés, chercha à atténuer leurs torts; le prieur intercéda pour eux; tout fut inutile.

— La justice aura son cours, messieurs, répondit doctoralement le magistrat. Le devoir du prince est de veiller à la sûreté de ses sujets, et surtout de ceux qui, comme vous, sont par leur profession hors d'état de se défendre par la voie des armes; et quand nous aurons bien vu, revu, examiné, pesé, considéré les requêtes, enquêtes, griefs, informations, allégations, interdits, contredits, car *opposita juxta se posita magis elucescunt*, nous prononcerons en notre âme et conscience.

On montra au prévôt les cadavres des quatre malandrins qui avaient péri sous les coups de frère Ambroise; il les fit attacher à la queue des chevaux des archers, qui les traînèrent jusqu'au Châtelet; déclara que cette tuerie de malandrins était insuffisante, et que l'intention de la Cour était de leur faire sentir les rigueurs de la loi, après les avoir dispersés et s'être emparé de leur commandant, dont la tête allait être mise à prix.

IV.

LES DERNIERS CROISÉS.

Comme son père, comme presque tous ses prédécesseurs, Charles V avait promis d'aller combattre en Palestine. Mais l'aversion des armes, qu'on a supposée avec quelque raison à ce prince, doué de tous les penchants qui pouvaient le rendre apte à sauver la France dans un temps où la guerre l'eût perdue, le détourna de remplir cette promesse, du moins quant à lui-même; il s'engagea seulement à secourir d'hommes et d'argent le prince qui voudrait se mettre à la tête de l'entreprise.

Il était un prince à qui ce rôle, si bien fait pour tenter une âme noble et chevaleresque, était naturellement dévolu. Pierre de Lusignan, surnommé le Victorieux, venait d'ajouter à la triple couronne de Chypre, Jérusalem et Arménie, des lauriers conquis en Syrie. De concert avec le grand-maître de Rhodes, Raymond Bérenger, il avait pris aux Sarrasins Alexandrie, Tripoli et Smyrne, et planté en Cilicie et en Caramanie l'étendard des anciens croisés. Il était nécessaire, pour que ces conquêtes ne devinssent pas des désastres, pour que le sang répandu ne restât pas stérile, d'ajouter des soldats et des trésors au peu de soldats et d'argent qu'il avait pu tirer de ses États. Il parcourait l'Europe, quêtant pour la croisade dont il s'était fait le frère mendiant près des souverains occupés d'intérêts égoïstes. Dans ces malheureux temps, Lusignan avait besoin d'être tout ensemble un Godefroy de Bouillon et un Pierre l'Ermite. Rome lui avait été secourable; l'empereur d'Allemagne avait payé en promesses qui se trouvèrent creuses; Charles, dauphin de Viennois, régent du royaume en l'absence de son père, avait promis également; mais la France, à moitié couverte d'Anglais, n'avait plus ni armée ni trésors.

L'arrivée du roi de Chypre fit sensation dans Paris. Son extérieur répondait bien à l'idée qu'on pouvait se faire d'un paladin des anciens temps. Il était de grande taille, et avait une physionomie noble et ouverte, sur laquelle étaient peints les sentiments de bravoure, de loyauté, d'honneur. Son luxe oriental, ses esclaves au teint sombre et aux turbans de mousseline blanche, qu'on disait tout bas être des sultans qu'il avait vaincus, lui allaient très-bien. Ses trois couronnes, le titre de patrice et de consul, dont il était décoré comme jadis nos rois Clovis et Charlemagne, toutes ces choses faisaient de lui, pour les hommes du moyen âge, un héros vivant des anciennes légendes.

On était aux fêtes de Pâques de 1363. Charles avait fait de son mieux pour bien recevoir l'héritier des rois croisés. Entouré des princes, des barons, dont plusieurs défaites désastreuses venaient d'éclaircir les rangs, et des sages conseillers qui illustrèrent ce règne, le dauphin siégeait dans la grande salle du palais, tendue, pour cette occasion, d'étoffes d'azur fleurdelisées. Sur l'estrade, un trône vide, vers lequel se portaient tous les regards, rappelait la triste captivité du roi Jean. Près de ce trône vide, et à une égale hauteur, on en avait fait placer un autre, et, entre les deux, un peu au-dessous, sur un siége sans bords, était assis le sage Charles V, alors âgé de vingt-six ans. Les pairs de France, les gens de guerre couverts d'acier, et les magistrats en robes d'écarlate, fourrées d'hermine, étaient assis sur des banquettes qui s'étendaient des deux côtés de l'estrade.

Quand le roi de Chypre arriva dans la grande salle, à travers la foule du peuple, la figure de Charles et celles de ses conseillers, n'exprimaient pas un contentement bien vif; on eût dit des gens surpris à table par un convive inattendu. Cependant le dauphin descendit de l'estrade et voulut se jeter à genoux devant Pierre de Lusignan, qui le releva, l'embrassa à plusieurs reprises, et fut conduit par la main jusqu'au trône placé à côté du trône vide de Jean.

Nous ne rapporterons pas ici les harangues qui furent adressées au roi de Chypre par toutes les autorités. Les harangues sont plus vieilles que les royautés, et peut-être leur survivront. Il faut que ce genre soit bien ingrat, puisque depuis si longtemps cultivé, il n'a pas fait de progrès. Mais Lusignan put tirer de fâcheux pronostics du refroidissement progressif de ces harangues. Le prévôt des marchands avait été chaleureux, le chancelier fut tiède, et le dauphin complétement froid.

Cependant le roi de Chypre exposa le sujet de sa venue devant des visages impassibles. En vain il parla de la piété héréditaire des rois de France, rappela leur titre de rois très-chrétiens et de fils aînés de l'Église, prononça de ces mots qui, jadis dans le royaume des Capets, faisaient surgir des légions et agitaient, dans la basilique de Saint-Denis, les plis de l'oriflamme; chacun resta froid. La question religieuse n'intéressait plus personne en Europe. Que faisaient les Sarrasins aux Français menacés par Édouard III, aux Italiens en lutte avec les Allemands?

Lusignan sembla ne pas s'apercevoir de cette tiédeur.

— J'attends avec confiance, monseigneur, dit-il en terminant, l'accomplissement de votre parole.

L'apathie avait été moins grande sur le banc des hommes de guerre que sur celui des conseillers. Quand le roi de Chypre eut parlé, un maréchal de France se leva. C'était un gros homme à la face de taureau, aux épaules larges et remontées, et dont l'extérieur eût eu quelque chose de brutal et de grossier, sans son œil qui étincelait de nobles sentiments.

— Sire, vous n'irez pas seul, dit-il, je fais vœu de vous rejoindre, aussitôt que le service du roi le permettra (1).

— Messire Bertrand, répondit avec urbanité Lusignan, qui connaissait de renommée Duguesclin, vous valez à vous seul une armée, et quand vous viendrez, nous reprendrons certainement Jérusalem.

Le dauphin n'avait pu prendre garde à ce petit colloque entre les deux héros. Après avoir prêté l'oreille quelques moments à son chambellan, il donna à haute voix l'ordre d'ouvrir la grille de la grande salle. Aussitôt une troupe nombreuse, à la tête de laquelle marchait Brûlefer, entra. Les malandrins étaient armés d'épées et de piques, et portaient sur leurs poitrines une croix de drap rouge semblable à celle de Lusignan. Quoique la grand'salle et les cours du palais fussent remplies de malandrins, tous n'étaient pas là. Il restait encore ceux des provinces. Plus tard, Duguesclin les emmena en Castille, et on put voir que ces hommes perdus étaient d'excellents soldats.

Charles V montra les malandrins au roi de Chypre, qui les regardait avec l'air joyeux d'un homme à qui l'on fait une surprise agréable, et dit :

— Voilà, Sire, les secours que je vous ai promis.

Mais le chancelier Jean de Dormans se leva.

— Ces hommes sont sous la main de la justice, s'écria-t-il, avant tout, ils ont à répondre à une accusation capitale. Leurs forfaits étaient grands, ils y ont mis le comble en attaquant l'avant-dernière nuit le cloître des Célestins.

Cette apostrophe embarrassa tout le monde, et surtout Brûlefer. Un auxiliaire inattendu se présenta. C'était le courageux prieur qui avait voulu mourir sur les marches de l'autel.

— Monseigneur, dit-il en s'adressant au dauphin, votre justice a été satisfaite. L'attaque n'était pas générale. Ceux des routiers qui se sont introduits dans le cloître ont été mis à mort. Quatre cadavres sont suspendus aux gibets de Montfaucon.

En entendant ces paroles, Lusignan respira. Un murmure de satisfaction parcourut la foule.

— Grâce! grâce! cria-t-on de toutes parts.

Le dauphin s'empressa d'obéir à ce cri, qui était conforme aux conseils de sa sagesse. Il s'approcha du roi de Chypre, et lui dit à voix basse et d'un ton pénétré :

— Sire, le roi, mon père, est prisonnier des Anglais, et je n'ai pas de quoi payer sa rançon. J'étais sur le point de vous manquer de parole; c'est ce qui vous explique le peu de joie que j'ai montré à votre venue. Celui qui m'a tiré d'embarras, le voilà.

Et il désignait du doigt, dans la foule, un moine appuyé contre une colonne.

A peine les yeux du roi de Chypre se furent portés de ce côté, qu'il s'élança vers le frère Léon, le prit par la main, et le ramena vers l'estrade, au pied de laquelle le moine persista à rester.

— Seigneurs, dit Lusignan aux barons de Chypre, voici un monarque que beaucoup d'entre vous ne connaissent pas; venez baiser la main du roi d'Arménie.

— Restez, seigneurs, fit avec calme frère Léon aux courtisans qui s'approchaient, et recevez la bénédiction d'un religieux profès, quoique indigne, de l'ordre de Saint-François.

Il s'était formé autour de frère Léon et du roi croisé un cercle de spectateurs attentifs, au milieu desquels était le dauphin lui-même, ému par la singularité de cette rencontre. Pierre cherchait à rendre au monde le moine couronné.

— Revenez, Sire, disait-il; je pars avec une armée et des trésors. Nous serons vainqueurs, et vous remonterez sur votre trône; ou bien venez vivre royalement dans l'heureuse Chypre, où nos aïeux ont si longtemps régné.

Frère Léon sourit.

— Cela ne me tente pas, Sire, répondit-il. J'ai bien choisi mon lot. La vie d'un religieux mendiant est plus douce que celle d'un roi. Soyez heureux. Je retourne au cloître pour n'en plus sortir. Aujourd'hui on a parlé pour la dernière fois du roi d'Arménie.

Frère Léon est un personnage historique. A Versailles, dans la galerie des statues, on lit au-dessous d'un buste couronné : Léon VI, roi d'Arménie.

Réduit à trois ou quatre villes, et voyant l'impossibilité de défendre ses frontières envahies par les Tartares, les Turcs et les Mogols, Léon passa en Chypre, transmit tous ses droits à Pierre de Lusignan, chef de la branche aînée de sa famille, et vint en France prendre le froc aux Célestins. Nous l'y avons retrouvé. Il y mourut en 1405.

Les pompes royales, auxquelles il avait renoncé, reparurent autour de son cercueil. Charles V lui-même conduisit ses funérailles; il lui fit élever, dans le chœur de l'église des Célestins, un mausolée représentant Léon vêtu du manteau royal, couronne en tête, sceptre en main et les pieds appuyés sur le lion héraldique d'Arménie, puis il fonda à son intention deux messes quotidiennes.

Rien de tout cela n'était changé lors de la Révolution. Les écussons étaient encore visibles au-dessus de la cellule qu'avait habitée le royal célestin. Les révolutionnaires, voyant dans l'église ce tombeau magnifique, pensèrent qu'il renfermait des trésors; ils le violèrent : ce fut pour n'y trouver qu'un peu de cendre au fond d'un cilice.

La statue, brisée en plusieurs morceaux, resta quelques années dans un coin de la cour de l'ancien monastère. Enfin elle fut aperçue par le chevalier Lenoir, qui donnait asile, dans les salles des Petits-Augustins, aux débris de notre vieille architecture. C'est ainsi qu'après avoir fait longtemps partie du *Musée des monuments français*, ce buste d'un roi déchu est entré, avec la collection tout entière, dans le palais déchu de nos rois.

E. du Molay Bacon.

(1) Ceci n'est pas une fiction. L'historiographe de Duguesclin, Cuvelier, dont M. de Fréminville a donné une édition, lui fait dire :

Car j'ai grant volenté de Sarrasins grever
Avec le roi de Chippre, que Dieu vueil garder.

L'ANGE DE RÉDEMPTION[1]

L'ange de rédemption.

Norton entra dans l'atelier de M. Cornhill. Deux jours après, celui-ci le fit mander dans son bureau. Il y était seul, occupé à compter. Lorsqu'il vit Norton, il s'arrêta, remit ses papiers en ordre, et releva ses lunettes.

— Fermez la porte, dit-il froidement au jeune homme.

Norton obéit.

— J'ai à vous parler d'affaires qui vous concernent, reprit M. Cornhill du même ton, je viens de recevoir ce petit billet; écoutez :

« On prévient M. Cornhill que l'ouvrier Édouard Norton, reçu depuis hier dans sa fabrique, n'est autre que le fameux Ned Norton, dont le père est mort sur l'échafaud. Lui-même, longtemps voleur et braconnier, a été poursuivi comme incendiaire dans le Middlesex. M. Cornhill pourra facilement vérifier le fait.

« On croit devoir donner cet avis à un honnête industriel, dont les ateliers ne sont pas faits pour abriter de semblables bandits. »

Norton resta comme atterré par cette lecture. M. Cornhill le regardait avec ses petits yeux perçants.

— Qu'avez-vous à répondre? lui demanda-t-il froidement.

— C'est une infâme, une atroce dénonciation! s'écria Ned avec une explosion terrible de colère.

— J'en conviens, répliqua M. Cornhill, du même calme.

(1) Voir le numéro de novembre.

Mais ce n'est pas là la question. Êtes-vous, oui ou non, le Ned Norton dont il est fait mention dans la note?

Le jeune homme, étouffé par la douleur, la honte, l'indignation, ne put que balbutier quelques paroles sans suite.

— Écoutez, monsieur Édouard Norton, reprit froidement M. Cornhill, je professe un profond mépris pour l'auteur de cette lettre quel qu'il soit... et par suite de ce mépris, je ne veux pas approfondir des révélations qui me forceraient peut-être à vous faire arrêter. Seulement je vous prierai de quitter l'atelier, sans bruit, dès aujourd'hui, et sur le premier prétexte venu. Vous avez travaillé deux jours avec beaucoup d'adresse et de zèle, je le reconnais. Mon caissier vous payera la semaine entière.

— Monsieur! commença Norton.

— Suffit! interrompit sèchement Cornhill. Vous passerez à la caisse ce soir; Jack Risley sera prévenu.

Il fit un geste à Norton pour l'inviter à sortir, et se remit à travailler. Le jeune homme partit furieux et désespéré.

— C'en est fait, murmura-t-il, la mauvaise étoile l'emporte! Que faire maintenant? Où aller? Si partout ces terribles révélations me poursuivent? Comment travailler? Comment vivre?

Et alors les propositions de Turnship lui revinrent à l'esprit. Quelques instants après, par une coïncidence qui n'était pas probablement l'effet du seul hasard, le bandit se trouva sur le chemin de Norton.

— Parbleu, mon cher Ned, dit-il, je te rencontre à propos! Ma foi, ce n'est pas malheureux, car voilà deux jours que tu m'as fait faire je ne sais combien d'inutiles stations au Running horse. Il paraît que semblable au cheval de l'enseigne, tu galopes toujours; on ne te rencontre que sur le pavé. Voyons, qu'as-tu de nouveau à me dire?

— Rien encore... Je réfléchis.

— Au diable tes réflexions! Tu es le garçon le plus méditatif que je connaisse. Voyons, qu'est-ce qui t'arrête? Parions que je t'ai deviné!

— Quoi?

— Parbleu, quelque chose comme cette petite fille que tu avais dans le bois. Rien de plus facile que d'arranger cela. Que ne la mets-tu en pension? Elle y sera mieux encore qu'avec toi; et avec l'argent que nous amasserons, tu pourras la faire élever comme une princesse.

Cette idée offrait en effet à Norton les moyens de capituler avec sa conscience. Il acheva d'étourdir dans cet entretien les scrupules qui le retenaient encore, et prit rendez-vous avec Turnship pour le lendemain matin. Son plan était de confier Lily à la mère Bradcock jusqu'à ce qu'elle fût assez grande pour entrer dans un pensionnat.

Le soleil se couchait lorsqu'il revint chez lui, tout préoccupé de ces projets. Depuis qu'il était seul, que Turnship l'avait quitté, peu à peu la voix de l'honneur reprenait le dessus, et commençait à crier au fond de sa conscience. Il chancelait, il hésitait, flottant dans cette douteuse incertitude, qu'une circonstance fortuite pouvait entraîner vers le bien comme vers le mal.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il rentra dans sa chambre. La soirée était superbe, et le soleil, qui se cou-

Norton contemplant Lily dans son berceau.

chait, jetait un dernier rayon de pourpre à travers l'étroite mansarde. Ce rayon entourait comme d'une auréole le berceau où Lily reposait endormie. Norton s'avança et s'arrêta pour la regarder. Jamais il ne l'avait vue plus ravissante. A force de se remuer dans son sommeil, son cou, ses petits bras, ses petites épaules étaient hors des couvertures, et à demi cachés par ses cheveux bouclés. Ainsi demi-nue, sous le feu de ce soleil couchant qui colorait le berceau d'une rouge lueur, elle frappa Norton d'un souvenir puissant. Il la vit telle qu'elle était dans la ferme, éclairée par les flammes, lorsqu'il l'arrachait à l'incendie. Il se pencha sur le berceau pour l'embrasser.

— Papa!... Papa!... murmura l'enfant en souriant dans ses rêves, reste... reste... que je t'embrasse... papa... papa... toujours... sage... et le reste se perdit dans des modulations inarticulées.

— Oh! sans doute! s'écria Norton, je te resterai toujours! Laisser cette enfant après l'avoir sauvée, la sacrifier, la perdre, c'est une lâcheté! Travaille, travaille, lâche, et ne vole pas!

Il embrassa son enfant, et prenant ses effets, les serra aussitôt dans son sac. Puis il descendit.

— Mère Bradcock, dit-il à la vieille, je viens de recevoir une nouvelle qui me force à retourner au pays. Je compte revenir dans peu. Si je ne revenais pas à temps, vous vendriez tout pour payer le loyer, et vous dédommager de vos peines.

Il remonta ensuite, réveilla Lily, l'habilla, la prit sur son bras, et partit. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fit nuit close. Le lendemain il entrait dans Londres.

III.

— Monsieur! dit en entr'ouvrant discrètement la porte, une femme âgée, dont la mise et les manières annonçaient une gouvernante de bonne maison, lord Billingham est en bas, dans sa calèche, avec deux ou trois amis. Il désirerait vivement que monsieur lui permît de les introduire dans son atelier pour admirer ses œuvres. Toutefois, si monsieur est trop occupé, il remettra ce plaisir à une autre fois.

— Dites à lord Billingham, répondit sans se déranger le maître du logis, que je suis désolé de ne pouvoir le recevoir en ce moment. J'ai un rendez-vous d'affaires très-important... Je serais charmé qu'il me fît l'honneur de revenir.

La femme de charge sortit, et la porte de l'atelier se referma doucement.

Cet atelier était un atelier d'homme du monde, d'artiste, d'ouvrier et de savant tout à la fois. De soyeuses tentures, de riches portières, de commodes tapis, lui donnaient une physionomie de luxe et d'élégance. Sur les murailles, des statuettes, des bas-reliefs, des débris précieux d'anciennes sculptures, s'entremêlaient avec des armes antiques et modernes ciselées, travaillées, ornées avec la plus grande richesse. Auprès de la haute fenêtre, un établi de ciseleur, entouré d'étaux, chargé d'outils divers, dont un grand nombre étaient encore rangés sur des râteliers à portée de la main; puis, des modèles en cire et en plâtre, des fragments étincelants d'orfévrerie, des figurines détachées et des vases précieux, les uns ébauchés, les autres terminés déjà. Auprès de l'âtre, des creusets, une forge portative, un fourneau de fonte. Plus loin, un tour avec ses accessoires, des appareils de chimie; puis un chevalet de peintre, des cartons, etc.

Assis auprès de l'établi, l'artiste paraissait occupé d'un travail difficile. Courbé sur son étau, il terminait une délicate figurine d'argent. Au reste, son costume répondait à l'aspect de son atelier : une robe de chambre en damas était serrée autour de sa taille par une écharpe de soie, une toque de velours vert était posée sur ses longs cheveux blonds, qui bouclaient sur son cou; sa figure mâle et régulière avait un caractère sévère et noble à la fois. C'était Édouard Norton. Certes, il eût été difficile de reconnaître, en voyant cet élégant gentleman, et cette physionomie calme, élevée, pleine d'une dignité réfléchie, le bandit braconnier qui remplissait de terreur la ferme de Tom Craig, ou même l'ouvrier turbulent de maître Freeman.

Il interrompit son travail, leva les yeux d'un air distrait, puis les tourna lentement vers un coin de l'atelier où dessinait avec application une jeune fille de douze ou treize ans au plus. Il la regarda quelque temps.

— Lily! lui dit-il.

Lily retourna vivement la tête, et montra son charmant visage que les années semblaient avoir encore embelli, en ajoutant à ses grâces enfantines la pureté virginale de la jeune fille.

— Attends, lui dit Norton.

Et la baisant sur le front, il lui posa la main sur la tête.

— Penche-toi de ce côté... Là... Bien! Reste un moment tranquille.

Il examina quelque temps le mouvement de son cou et de ses épaules dans cette pose gracieuse, au travers de ses tresses blondes; puis il donna quelques coups de lime et de burin à son ouvrage; regarda encore...

— Bien! dit-il en la baisant une seconde fois, merci, petite.

Lily se leva, et vint voir la figurine que sculptait son père.

— C'est l'ange du coffret pour l'évêque?

— Oui, mon ange, répondit Norton en la prenant dans son bras, sans cesser de regarder son ouvrage.

A ce moment la porte se rouvrit de nouveau.

— M. le pasteur Fergusson, annonça la gouvernante.

Norton tressaillit et se leva. Il pâlit sensiblement, et s'avança vers le vénérable pasteur en ôtant sa toque.

— Je suis réellement désolé, monsieur Fergusson, dit-il d'une voix altérée, que vous ayez pris la peine de venir dans mon réduit. Je m'étais présenté au presbytère...

— Puisque j'étais absent, monsieur Norton, répliqua le pasteur en souriant, il était juste que je vous rendisse votre visite. C'était un véritable plaisir pour moi; j'y gagnais une occasion d'admirer vos nouvelles œuvres... et de dire un petit bonjour à ma petite Lily, ajouta le bon vieillard en caressant la joue de la jeune fille, qui rougit timidement.

— Remercie le pasteur, Lily, répliqua Norton, et... laisse-nous, ma fille.

Lily sortit; et lorsque Norton fut seul avec le vieillard, il garda pendant quelque temps le silence, comme s'il eût hésité à commencer une conversation pénible.

— Je m'étais rendu au presbytère, dit-il enfin, parce que j'avais besoin de conseils, monsieur Fergusson, dans une position difficile; j'ai pensé que votre expérience me serait utile, et peut-être même votre concours.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur Norton, si je le puis. Je professe pour vous l'estime que mérite votre talent, votre conduite si régulière, si exemplaire à votre âge, au milieu des séductions qui entourent un artiste. Vous pouvez compter sur moi.

— Ce témoignage si flatteur m'est bien précieux, monsieur le pasteur... Vous jugerez peut-être mieux encore le prix que je dois y attacher, en écoutant ce qui me reste à vous dire.

Il s'arrêta ici un moment.

— C'est toute une histoire, reprit-il d'une voix émue, une histoire romanesque, qui remonte à quelques années déjà.

Un jeune homme, un de mes parents, tomba, par suite des infortunes de notre famille, dans la misère, et dans tous les écarts que la violence de son caractère et le malheur de sa position peuvent faire comprendre sans les excuser. Braconnier, vagabond, sans amis, sans asile, on l'accusa de vol et d'incendie. Il était innocent; il fut obligé de s'enfuir. Mais, au milieu de cet incendie, dont il n'était

pas coupable, il avait sauvé un enfant. Cet enfant, il ne pouvait le rendre à sa famille, puisqu'il en ignorait le nom et la demeure, et il ne pouvait faire de démarches pour les apprendre, sans se découvrir, sans risquer sa tête, que menaçait une accusation capitale... Il éleva cet enfant comme s'il eût été le sien. Toutefois, un secret remords l'agite. L'amour qu'il porte à sa fille adoptive, lui révèle toute la douleur que doivent ressentir les parents qui déplorent sa perte. Il croit de son devoir de la leur rendre... Mais comment? Il ne peut les chercher sans se déclarer, sans se perdre peut-être... Un ami pourrait-il se charger de ce soin?

Norton s'arrêta. Sa voix était étouffée. Le pasteur resta un moment silencieux comme s'il eût partagé cette émotion. Il parla enfin.

— Monsieur Norton, dit-il d'une voix attendrie, je n'ai pas besoin de vous dire que je crois avoir deviné. Cet ami, si vous le voulez... ce sera moi. Vous venez de m'exprimer un beau sentiment, et vous avez fait une belle action.

— Une belle action! s'écria Norton, ah! détrompez-vous, monsieur le pasteur, je ne savais ce que je faisais... J'ai obéi à un sentiment, à un instinct obscur, et Dieu sait s'il m'en a récompensé par delà mes mérites! Qu'ai-je fait? Rien que l'action la plus simple, la plus naturelle, et je me suis ouvert une source de vertu, de bonheur, de félicités inconnues et inespérées. Cette première action a créé pour moi une chaîne qui, par une sorte de nécessité invincible, m'a rendu au travail, et, par le travail, à l'ordre, à la raison, à la culture de mon intelligence. J'ai vu le cercle de mes idées s'agrandir, mon caractère perdre peu à peu son ancienne rudesse, ma raison se fortifier, mon imagination s'élever et s'ennoblir... Oui, en prenant cet enfant dans mes bras, c'était un ange que j'y recevais, un ange de rédemption, qui m'a tiré du gouffre de perdition où j'allais tomber. Je lui dois tout ce que je suis.

— C'est l'inévitable pouvoir d'une bonne action, mon ami, répliqua le vieillard. On a dit souvent, et avec raison peut-être, qu'une chute entraînait toujours une autre chute. Eh bien, par une compensation miséricordieuse, dont nous devons remercier la clémence infinie du Seigneur, si la pente vers le vice est glissante et rapide, l'attrait de la vertu est plus puissant encore. Une bonne œuvre est comme le premier nœud du lien qui rattache au bien le pécheur chancelant, qui le relève peu à peu en se resserrant chaque jour davantage. Vous avez éprouvé, mon ami, cette salutaire influence, et l'enfant que vous aviez sauvé est devenu votre sauveur.

— Jugez donc, monsieur le pasteur, répondit Norton d'une voix altérée, quelle angoisse me cause la seule idée d'une séparation aussi cruelle! Lily!... Je me suis habitué à sa vue, au son de sa voix... C'est ma fille, c'est ma vie, ma pensée, mon bonheur de chaque jour! Oui, j'ai bien longtemps hésité, j'ai combattu contre moi-même pour prendre cette résolution douloureuse, pour vous révéler ce secret... Et je me dis encore aujourd'hui : pourquoi lui rechercher cette famille, qui, sans doute, l'a tout à fait oubliée? L'aimera-t-elle comme je l'aime? Et l'enfant elle-même, qui me croit son père, qui me chérit, je le sais, autant qu'elle est chérie, se résignera-t-elle à la triste vérité, à cet échange qu'elle ne pourra comprendre? Voilà ce qui m'a retenu, ce qui me retient encore... Et ma conscience partagée hésite entre la voix de la raison et la voix de mon cœur.

Norton se tut, et laissa tomber sa tête entre ses mains; le pasteur restait ému et silencieux. Norton se releva.

— Mais, je dois me défier de moi-même, monsieur Fergusson. C'est en vos mains désintéressées et pures que je remets le bonheur de ma Lily, de ma fille adoptive, de mon ange sauveur. Vous seul resterez juge de la nécessité de ce cruel sacrifice qu'il me faudrait accomplir. Au reste, j'ai bien peu de renseignements à vous donner pour la recherche de sa famille. Les langes qui entouraient l'enfant, au moment où je l'ai sauvée, étaient marqués O. G. surmontés d'une couronne de baronnet. En outre, je me suis souvenu, vaguement il est vrai, des armoiries qui décoraient le panneau de la voiture de sa mère; en voici un dessin, tel que ma mémoire me l'a fourni. J'y ajoute une note exacte de tous les événements... Je la confie à votre sagesse et à votre prudence.

— Il suffit, monsieur Norton. Vous pouvez être certain qu'aucune démarche imprudente ne pourra vous compromettre. Dans peu, je vous entretiendrai du résultat de mes recherches.

— Dieu veuille, répondit le jeune homme avec un soupir, — et qu'il me pardonne ce souhait, — Dieu veuille qu'elles soient inutiles! Ma conscience serait d'accord avec mon cœur.

On frappa doucement à la porte. Norton ouvrit.

— M. le sollicitor Williams demande si monsieur peut le recevoir, dit la gouvernante.

— Sans doute! répondit le pasteur. Je me retire.

Il serra la main de Norton, et sortit. Le sollicitor Williams entra; c'était un petit homme vif et gai.

— Bonjour, bonjour, mon cher, s'écria-t-il aussitôt qu'il eut franchi le seuil, comment va? Que nous fait de beau notre Benvenuto Cellini? Peste! continua-t-il en remuant familièrement les fragments précieux rangés sur l'établi, voici qui est élégant et d'un haut style. A propos, savez-vous que j'ai parlé au lord chef de justice, et qu'il veut vous confier le travail en question? Il ne pourrait être en meilleures mains, pardieu!

— Je vous remercie de cette bonne opinion, et de ce bon service. Mais à propos aussi... et cette petite recherche dont vous aviez bien voulu vous charger?

— Ah! ah! j'oubliais! Je viens précisément pour vous en parler. J'ai trouvé, enfin!

— Quoi? demanda Norton avec un sang-froid affecté.

— Et non sans peine, reprit l'homme de loi continuant d'examiner les figurines du coffret; car c'était une vieille affaire, et complétement oubliée. Il s'agissait, n'est-ce pas, d'un certain Ned Norton, à vous cousin, qui aurait été accusé d'incendie dans le Middlesex?

— Positivement.

— Eh bien, mon cher, il en résulte que le susdit Norton était un vaurien; cela paraît surabondamment prouvé; mais le fait d'incendie l'a été beaucoup moins. Il y a bien eu plainte. On avait même lancé un warrant contre lui; cependant l'enquête du coroner n'a rien produit à charge. J'en ai vu l'extrait qui m'a été envoyé. Il en ressort au contraire très-clairement que l'incendie a commencé par l'imprudence d'un valet de ferme, dans une grange dont Norton n'avait jamais approché. En sorte que l'accusation de feu... est tombée dans l'eau, ajouta le sollicitor avec un éclat de rire.

Cette mauvaise plaisanterie fit rire aussi Norton, et de très-bon cœur.

— Il n'y a été donné aucune suite, reprit maître Williams. Ned Norton s'était d'ailleurs très-prudemment éclipsé. On n'a pas entendu parler de lui depuis, et il se sera probablement fait pendre ailleurs.

Cette conclusion fit rire de nouveau Ned Norton.

— Grand merci, monsieur Williams, répondit-il. Je vous

suis infiniment obligé de votre complaisance. Ces recherches, qui intéressaient vivement l'honneur de ma famille, ont dû vous coûter beaucoup de temps et de peines, et je dois reconnaître...

— Laissez donc! interrompit le sollicitor qui comprit sa pensée.

— Laissez donc à votre tour! reprit vivement Norton. Il faut que je m'acquitte envers vous, et...

— Eh bien, il y a un moyen facile, mon cher ami. J'ai l'intention de faire un cadeau élégant à une jeune et belle dame, dont je suis le chevalier... Un joli bracelet, par exemple. Je compte sur votre talent pour en composer le modèle. J'ai fait pour vous œuvre de mon métier; vous me payerez par une œuvre du vôtre.

— Très-volontiers. Comment voulez-vous ce bracelet?

— Allégorique, emblématique, poétique. Nous avons une âme tendre et mélancolique. C'est une jeune dame que vous connaissez peut-être de nom?... Lady Olivia Gréville. Tenez, voici son chiffre et ses armes.

Norton tressaillit, pâlit, et fut obligé de s'asseoir. Ses mains tremblaient en recevant le chiffre O. G. surmonté de la couronne, et ces armoiries sur lesquelles ses yeux se fixaient avec un regard avide.

— Elle porte de sinople à trois fasces d'hermine au chevron d'or brochant sur le tout, continuait le sollicitor; je pense qu'il serait bien de graver cet écusson et ce chiffre sur le bracelet... Mais, qu'avez-vous donc? demanda-t-il en s'apercevant enfin du trouble de Norton.

— Rien, répliqua le jeune homme en passant la main sur son front, c'est la surprise que me causait un singulier hasard... et qui me faisait venir une idée. Elle s'appelle Olivia Gréville? de Middlesex?

— De Middlesex? Non, pas le moins du monde. Elle est de Londres. Vous la connaissez?

— Nullement. Mais, j'ai déjà ciselé un bracelet avec ce chiffre O. G., et, ne sachant qu'en faire, je le destinais à Lily, lorsqu'elle serait en âge de le porter. Il est à votre disposition. Toutefois, pour être sûr qu'il plairait à votre belle, et pour le lui faire accepter, je pense que vous devriez l'amener ici, sous un prétexte... celui par exemple de voir ce coffret que je termine pour l'évêque de Durham. Je lui montrerais le bracelet en question, elle l'essayerait en jouant, et, s'il lui plaît, vous lui en ferez galamment cadeau, comme pour satisfaire un caprice. Attention dont elle sera doublement touchée.

— A merveille! à merveille! s'écria Williams, vous êtes un adroit séducteur... Je me charge d'amener lady Olivia dès demain. Préparez le bracelet.

— Ne craignez rien; tout sera prêt.

Le sollicitor sortit. Norton, resté seul, fut obligé de se rasseoir. Ses genoux fléchissaient sous lui. Était-ce bien la mère de Lily qu'il allait revoir? Oh! sans doute, malgré les années écoulées, son image était restée trop profondément gravée dans son souvenir pour qu'il pût hésiter à la reconnaître, si ses yeux rencontraient encore ce charmant et mélancolique visage, si ses oreilles entendaient cette voix qui l'avait si vivement ému. Son anxiété s'accroissait à chaque instant. Mais la journée du lendemain s'écoula sans que le sollicitor revînt. Dans son impatience, il cherchait les moyens d'éviter l'intermédiaire incommode de maître Williams, et seul dans son cabinet, il écrivait au pasteur Fergusson, lorsque sa gouvernante annonça : lady Olivia Gréville et M. le sollicitor Williams.

Norton se leva impétueusement... puis s'arrêta en chancelant.

Lady Olivia venait d'entrer. Elle était enveloppée de longs vêtements de deuil, qui faisaient encore plus ressortir son éblouissante pâleur. Une langueur mélancolique, une expression touchante de tristesse profonde et résignée se peignait dans toute son attitude et respirait dans sa physionomie. Elle semblait souffrante, et s'appuyait sur le bras de Williams avec un abandon plein de grâce. Norton, aussi pâle, aussi faible qu'elle, resta immobile, et fut obligé de s'appuyer pour se soutenir. C'était elle! C'était Olivia... C'était la mère de Lily!

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle avec un gracieux sourire, si, sans être connue de vous, je viens vous troubler et abuser de votre complaisance; mais j'étais si curieuse d'admirer vos chefs-d'œuvre que j'ai prié M. Williams de m'introduire dans votre atelier... et...

Elle s'arrêta, car elle avait accompagné cette phrase d'un regard adressé à l'artiste qu'elle voyait debout devant elle, et ce regard, d'abord aimable et souriant, exprima bientôt la plus vive surprise. Le trouble, la pâleur de Norton étaient trop visibles pour ne pas étonner. Le jeune homme s'inclina et voulut répondre, mais il ne put que balbutier quelques mots inintelligibles. Lady Gréville fit un pas en arrière, et interrogea des yeux Williams aussi surpris qu'elle-même.

— Mais, mais... mon cher Norton, s'écria le sollicitor, comme vous êtes pâle! Allez-vous vous trouver mal?

— Non, non... Pardon!... Ce n'est rien, répliqua Norton en essayant de reprendre un peu de calme. J'espère que madame daignera excuser un trouble passager, qu'une ressemblance étonnante, inattendue... a causé.

— Une ressemblance? demanda Olivia en souriant.

— Quelle ressemblance? répéta Williams avec curiosité.

— A moins que ce ne soit pas seulement une ressemblance, reprit Norton essayant de sourire à son tour, peut-être ai-je déjà eu le bonheur de voir lady Gréville...

— Je ne le pense pas, monsieur Norton, répondit Olivia avec une aimable aisance. Il y a longtemps que j'entends vanter votre talent, et que j'ai admiré vos œuvres, même sur le continent, où j'ai passé plusieurs années; j'étais liée à Rome avec lord Landsgrave, qui possède un magnifique nécessaire de vous; et si j'avais eu le plaisir d'en voir l'auteur, je ne l'aurais certainement pas oublié.

— Je crains cependant, madame, qu'il n'en soit ainsi; et, ce qui n'est pas surprenant le moins du monde, ma mémoire, plus vivement frappée, serait plus fidèle que la vôtre. Je crois vous avoir vue... en Middlesex.

— En Middlesex!

— Il y a une douzaine d'années... dans la ferme de Tom Craig.

Ce nom produisit une impression profonde sur lady Gréville; elle tressaillit, et fixa sur Norton un regard presque égaré. Puis elle porta la main à son front, et resta un moment silencieuse, les yeux humides.

— Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi! reprit Norton. Imprudent que je suis..., j'ai renouvelé quelque souvenir cruel.

— Cela est vrai, monsieur, repartit Olivia d'une voix altérée; mais c'est un chagrin qui ne m'abandonne jamais. J'avais un enfant, un seul! qui a péri par un épouvantable accident dans cette ferme où vous m'avez rencontrée, dites-vous. Vous concevez ma douleur... J'ai failli en perdre la raison et la vie. On m'avait envoyé en France, puis en Italie pour rétablir ma santé... J'y ai perdu mon mari. S'il y a douze ans que vous m'avez vue, monsieur, lorsque j'étais heureuse, depuis douze ans je pleure et je souffre. Je m'étonne que vous ayez pu me reconnaître.

— Je ne pouvais vous oublier, madame, reprit Norton

avec expression; il me suffisait de vous avoir vue une fois.

— Ah! mon cher, interrompit Williams, auquel déplaisait évidemment le tour inattendu de cet entretien, je reconnais là votre galanterie habituelle. D'autant plus qu'il ne paraît pas que l'entrevue ait duré longtemps, puisque madame n'en avait pas gardé le souvenir.

L'insinuation malveillante de cette phrase n'échappa pas à lady Gréville; elle s'empressa de l'effacer.

— Je conserverai certainement le souvenir de celle-ci, dit-elle en essuyant ses yeux humides, et en adressant à Norton un regard aimable; et je serais charmée de perpétuer une connaissance qui me paraît avoir été malheureusement interrompue... Mais j'étais venue pour admirer de charmantes sculptures... Je ne renonce pas à ce plaisir.

Norton se leva et montra diverses pièces d'orfévrerie; puis il ajouta :

— Ceci n'est pas terminé... J'ai fait un bracelet qui me plaît davantage (et il échangea un regard d'intelligence avec Williams), je désire que vous puissiez le voir; mais il est au bras de ma fille...

Il s'approcha de la porte, et souleva la tapisserie.

— Lily! appela-t-il, viens ici, petite.

A ce nom, Olivia tressaillit, pâlit encore plus, et fut obligée de s'asseoir. Lily entrait en courant, croyant son père seul... Elle s'arrêta tout intimidée en voyant une dame dans l'atelier, et salua en rougissant.

— Bonjour, miss Lily, s'écria Williams; voyez donc, milady, la belle enfant!

Olivia la regardait avec émotion.

— C'est... votre fille, monsieur Norton? demanda-t-elle en levant les yeux; puis elle les baissa aussitôt, surprise du regard enflammé qu'elle venait de rencontrer.

— Oui, madame, répondit-il d'une voix altérée; c'est... ma... Lily!

L'expression singulière avec laquelle il prononça ce nom fit tressaillir de nouveau lady Gréville. Elle le regarda, regarda Lily... et fondit en larmes. La jeune fille, étonnée, vint s'appuyer contre Norton, en s'attachant à son bras, tandis qu'elle examinait la jeune lady avec une compassion mêlée de surprise.

— Monsieur! dit enfin Olivia en se levant avec une sorte d'égarement, comment se fait-il que vous me connaissiez si bien? Pourquoi renouveler ainsi tous mes chagrins! Saviez-vous donc que ma Lily, à moi, que ma fille..

— Oui, madame, interrompit Norton; mais je voulais m'en assurer, pardonnez-le-moi, avant de vous montrer la mienne. J'avais cru trouver dans son charmant visage quelque ressemblance avec le vôtre... Le nom qu'elle porte la rattache aussi à un souvenir qui vous est bien cher... Je serais bien heureux si cette double circonstance pouvait lui mériter votre bienveillance et votre amitié.

— Oh! sans doute, s'écria lady Gréville émue de l'expression pénétrante qu'il mettait à ses paroles; et prenant la main de Lily, elle l'attira contre ses genoux. Venez, mon enfant, que je vous embrasse... Quel âge avez-vous?

— Douze ans et demi, madame.

Olivia pâlit et resta silencieuse.

— Mais, ajouta-t-elle en relevant les yeux, votre maman?...

— Je n'en ai pas, madame, répondit Lily avec embarras, et elle se retourna vers Norton en l'interrogeant du regard; je l'ai perdue.

— Vous l'avez... perdue, mon enfant! Et à son tour elle regarda Norton. Il était pâle, la tête appuyée sur sa main, et les yeux fixés vers le sol.

— Y a-t-il longtemps? continua lady Gréville dont la voix tremblait.

— Oh! sans doute, madame... je ne l'ai jamais connue. C'est un grand malheur pour moi... Mais je l'ai peu ressenti. Mon père est si bon! Et elle se retourna de nouveau vers lui.

Norton restait silencieux, et bien que ses yeux fussent baissés, l'agitation de son âme se peignait sur son visage.

— Vous êtes sans mère, Lily! reprit Olivia dont le sein palpitait, et moi... je suis sans enfant! J'avais une fille, qui s'appelait comme vous..., que j'ai perdue, avant qu'elle ait pu me connaître... Elle aurait votre âge maintenant!... Voudriez-vous la remplacer?

— Moi!... madame, je... balbutia Lily toute confuse. Puis elle se tourna vivement vers Norton, et lui prit la main. Père, parle donc!

— Mon enfant, répondit Norton avec un accent qui trahissait sa profonde émotion, ce n'est pas moi qu'il faut interroger... ce n'est pas moi qui dois répondre. Tu trouverais plutôt un avis dans ce bracelet... que tu portes... et qui porte le nom de ta mère!

Lily interdite et ne comprenant rien à ces paroles, leva la main. Olivia la saisit avec empressement, et fixa un regard avide sur les initiales qui décoraient le bracelet.

— Mon Dieu!... mon Dieu! dit-elle le sein palpitant, qu'est-ce que cela signifie! Lily!... monsieur Norton!... Ne me trompez pas... Expliquez-vous..., au nom du Ciel!... Mais parlez, parlez donc!

— Madame..., je ne suis pas le père de Lily.

— Vous n'êtes pas son père!... Vous!... Ah mon Dieu!...

— Je l'ai sauvée de l'incendie d'une ferme... en Middlesex!

Olivia poussa un cri perçant, fit un geste pour s'élancer vers Lily et l'embrasser..., puis s'évanouit.

En dirons-nous davantage? C'est inutile sans doute. Et nos lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que Lily retrouva sa mère, sans perdre son père toutefois, car le vénérable pasteur Fergusson bénissait quelque temps après l'union de lady Olivia Gréville avec sir Edward Norton, baronnet.

Norton raconta à sa femme comment l'ange attaché à sa destinée vagabonde l'avait racheté vingt fois du crime et de la honte, et ramené définitivement dans la voie du travail et de l'honneur, puis de la fortune qui en avait été la récompense. Les deux époux consacrèrent ce souvenir par un tableau qu'ils placèrent au milieu de leur chambre. On y voyait un enfant couché par terre, entre deux anges, et une femme qui pouvait passer pour le troisième, et on lisait au-dessous l'inscription que nous avons donnée pour titre à cette histoire : *L'Ange de rédemption*. Ce tableau a été reproduit dernièrement par un peintre espagnol voyageant à Londres, et le dessin que nous en avons offert à nos lecteurs a été fait sur cette copie.

D. FABRE D'OLIVET.

FIN.

VOYAGE EN ESPAGNE.

(10 OCTOBRE 1846.)

N'allez pas vous attendre à une relation officielle du voyage de leurs Altesses Royales et des fêtes données à l'occasion du mariage de la reine et de l'infante; nous en parlerons sous le côté purement pittoresque, car il ne nous appartient pas, à nous humble feuilletoniste, de nous mêler de ces hautes considérations diplomatiques, et de plaquer notre récit de noms illustres copiés dans l'*Almanach de la Cour*.

Simple spectateur, nous raconterons ce que nous avons vu comme tout le monde en errant dans les rues de Madrid, sans autre but que de satisfaire notre curiosité personnelle.

Un séjour de plus d'un mois, fait, il y a six ans, dans cette très-noble et très-héroïque cité de Madrid, nous avait suffisamment édifié sur les agréments de cette ville; mais cette annonce magique : *Corrida de toros de corte*, avait pour nous une attraction irrésistible.

Pour un *aficionado* aussi passionné que nous le sommes, manquer une semblable fête eût été plus qu'un regret, presque un remords, d'autant que la seule chance de la voir se renouveler ne pouvait se présenter que dans seize ans: en effet, il faudrait le mariage d'une infante, fille de la reine actuelle, pour amener le retour d'une course royale; et qui sait si alors les vieilles coutumes n'auront pas tout à fait disparu, et si, grâce à la froide barbarie que nous appelons civilisation, la chevaleresque Espagne pratiquera encore ce noble divertissement illustré par le Cid et Charles-Quint?

Ces courses royales, où l'on déploie toutes les ressources et toutes les recherches de la tauromachie, se donnent, non au cirque d'Alcala, mais dans la plaza Mayor; c'est pour elles que les toreros réservent leurs plus beaux coups, et que les gentilshommes descendent dans l'arène.

Cela valait bien les quatre cents lieues de l'allée et les quatre cents lieues du retour.

Aussi jetâmes-nous à la hâte un peu de linge et quelques paires de gants blancs dans notre mince valise, et à l'heure dite montions-nous en voiture avec notre compagnon de route, M. de V., dont l'aimable société n'était pas un des moindres attraits du voyage.

Au chemin de fer de Tours l'on plaça la calèche sur un wagon. Une calèche en voiture aurait paru, il y a quelques années, une chose bien bizarre; maintenant, c'est tout simple, comme dans cinquante ans il n'y aura rien d'extraordinaire à partir en ballon.

Tout en courant sur les tringles de fer, nous pensions à l'époque déjà prochaine où tout autre moyen de transport sera supprimé, et où les entrepreneurs disposeront à leur gré de la locomotion en France. — Le chemin de fer rend la poste impossible, comme l'imprimerie et la poudre à canon ont rendu impossibles l'art du calligraphe et l'emploi des flèches. Le cheval, découragé par la locomotive et sentant que son règne est fini, ne veut plus marcher; le postillon rêve d'être employé sur quelque ligne ferrée, et d'indiquer, le bras tendu, la main sur le cœur, que l'on peut passer sans péril.

Cependant si, comme l'établissent des calculs fort bien faits, basés sur la quantité de fumée qui se produit, les houillères et les mines d'anthracite ne contiennent pas de quoi suffire à la consommation pour plus de quatre-vingt-dix ans, que deviendra le monde d'alors! quelle figure feront nos descendants, réduits à tirer eux-mêmes leurs wagons à la place des locomotives éteintes? car la race chevaline aura disparu, ou il n'en existera que de rares exemplaires au Jardin des Plantes et dans les musées zoologiques.

Nous n'en sommes pas encore là, mais déjà il est difficile de faire plus de deux lieues et demie à l'heure en poste, même en payant les postillons au plus haut prix, surtout quand ils sont à cheval; car l'habitude de conduire sur des siéges les a rendus fort mauvais écuyers pour la plupart.

Cependant, quel que soit le train dont on aille, l'on finit toujours par arriver, surtout si l'on ne s'arrête jamais.

Laissant Bordeaux et les Landes derrière nous, nous atteignîmes Bayonne, où nous devions prendre la malle espagnole, que nous avions retenue longtemps à l'avance, craignant une affluence énorme de voyageurs; mais l'évasion du comte de Montemolin et de Cabrera, et la prévision de quelque soulèvement carliste, avaient calmé beaucoup d'ardeurs.

Les versions les plus follement fantastiques circulaient à cet égard dans Bayonne, et si un long voyage en Espagne, fait à une époque bien autrement dangereuse, ne nous avait pas inspiré une profonde philosophie à l'endroit des récits les plus effrayants, à coup sûr nous eussions rebroussé chemin. Nous partîmes donc au risque d'être emmené captif dans la montagne, et de voir envoyer une de nos oreilles à nos parents pour les engager à payer notre rançon.

Nous devancions leurs Altesses Royales d'un jour, car tous les chevaux et toutes les mules de poste étant gardées pour eux, leur suite et leur bagage, nous serions resté à pied dans quelque *posada* borgne ou louche pour le moins, position fort mélancolique.

A Irun, où nous passâmes le soir, un arc de triomphe de feuillages occupait le milieu du pont de la Bidassoa, dont une moitié est française et l'autre espagnole : des drapeaux et des blasons aux couleurs des deux nations, des inscriptions et des cartouches en l'honneur des princes, complétaient cette décoration improvisée.

L'île des Faisans, à qui le mariage de Louis XIV a donné une célébrité historique, disparaît de jour en jour, rongée par la marée d'un côté, et par le fleuve de l'autre; il n'en restera bientôt plus que le souvenir.

A Tolosa, les ouvriers achevaient en grande hâte un arc de triomphe en charpente, recouvert de toiles simulant le granit et peintes à la manière des décorations de théâtres. Les rayons du jour naissant éclairaient une inscription ainsi conçue : « Au duc de Montpensier, la province de Guipuscoa. »

Dans Vittoria, quelques madriers dressés annonçaient des intentions équivalentes.

C'est avant d'arriver à Vittoria que l'on rencontre les montées abruptes de Mondragon et de Salinas, que l'on ne peut gravir qu'en attelant à la voiture plusieurs jougs de bœufs. La force de traction de ces braves bêtes est énorme. Rien n'est plus drôle, dans les endroits en pente, que de les

voir trotter et même galoper : oui, ces lourds animaux, aux jambes cagneuses et presque luxées, galopent avec une allure dégingandée la plus singulière du monde !

Salinas, avec ses toits de tuiles à l'italienne, son clocher de faïence verte vernissée, a de loin un aspect pittoresque. De près, les trois ou quatre rues qui le composent sont étroites et noires ; mais une assez belle fontaine de pierre, de grands blasons sculptés sur les maisons, un joli palais à moitié en ruine et dans le goût de la Renaissance, prouvent une ancienne splendeur disparue.

La même remarque peut s'appliquer à toutes les villes précédemment traversées, à Ernani, à Villa-Franca, à Villa-Real, à Bergara, d'où la vie semble s'être retirée, et dont plusieurs édifices, par la richesse de leur architecture, les armoiries et les devises qui les ornent, leurs balcons et leurs grilles d'une serrurerie admirable, indiquent une civilisation bien supérieure à l'état actuel. En supposant même que les habitants eussent assez d'aisance pour faire les frais de pareilles bâtisses, les artistes manqueraient pour les exécuter. C'est donc à cela que servent les progrès des lumières ! tout ce qui est vieux est superbe, tout ce qui est moderne est hideux. Nous ne sommes pas plus amoureux qu'il ne le faut des vieilles pierres, mais le sens de l'architecture est tout à fait perdu. Les maçons de nos jours ne savent même pas percer une fenêtre ou une porte dans un mur. Autrefois, à ce qu'il paraît, ce sens était général, car dans les recoins les plus enfouis, dans les trous les plus perdus, on découvre des chefs-d'œuvre d'art et de goût : des escaliers d'un tour admirable, des toits d'une coupe charmante, des portails sculptés à ravir, des cartouches ou des frises d'un caprice délicieux, fouillés dans la pierre par on ne sait qui, et tels qu'un roi les envierait pour la cour d'honneur de son Louvre.

A quoi attribuer cette décadence ? à la découverte de l'imprimerie, comme le fait Victor Hugo ? Alors cette invention diabolique eût bien fait de rester dans le cerveau de Fust et de Gutenberg.

Les environs de Burgos sont moins dénudés que le reste de la Castille vieille ; les routes qui conduisent à cette capitale, déchue de son antique splendeur, sont en général bordées d'arbres, et l'arbre, dans cette partie de l'Espagne, est une rareté. Les paysans prétendent qu'ils sont nuisibles et servent de refuge aux petits oiseaux qui mangent la semence dans les sillons ; aussi, loin d'en planter, ils coupent ceux qui existent : les jardins situés hors de la ville verdoient d'une végétation assez vigoureuse, due aux saignées faites à l'Arlanzon, espèce de torrent aux eaux inégales, qui se tord dans un lit pierreux.

Nous aurions bien voulu prendre l'allée de peupliers qui conduit au couvent de las Huelgas, mais ce que l'on gagne en célérité on le perd en liberté, et le voyageur moderne n'est que l'accessoire très-secondaire de la voiture ; il nous fallut renoncer au plaisir de promener notre rêverie admirative sous ces cloîtres à qui l'outrage du temps a donné une beauté nouvelle.

Pour nous dédommager, nous avions, il est vrai, la belle porte monumentale, de l'époque de la Renaissance, qui se lève au bout du pont de pierre jeté sur l'Arlanzon.

Cette porte est superbement historiée de médaillons à la romaine, de héros et de rois bibliques, d'un style farouche et surprenant, cambrés avec toute l'exagération du goût germanique, et sentant d'une lieue son Charles-Quint, empereur d'Allemagne ; on retrouve souvent de ces figures, trapues et robustes, aux armures fantasques, aux lambrequins extravagants, sur les façades des hôtels-de-ville de Flandre.

Tout voyageur sensible aux beautés unies de l'architecture et de la sculpture doit être flatté de passer sous la voûte de cette porte magnifique.

Burgos, comme autrefois, nous parut sombre et morose ; quelques paysans, enveloppés dans leurs manteaux couleur d'amadou, chassaient devant eux des ânes chargés de bois et de légumes. Nous remarquâmes avec peine que le hideux pantalon moderne commençait à se substituer à la culotte et aux guêtres. Il faisait à peine jour, et le courrier ne devait s'arrêter qu'une demi-heure : au risque de le laisser repartir sans nous, et dédaignant, malgré une faim plus que canine, la petite tasse de chocolat à l'eau que nous présentait la *criada*, nous courûmes bien vite à la cathédrale. Passer à Burgos sans voir la cathédrale nous paraît une sanglante barbarie.

Elle était toujours là avec ses deux aiguilles élancées et sa tiare de clochetons, imposante et sombre dans la brume du matin, au milieu des échoppes et des maisons qui ne lui vont qu'à la cheville.

L'on a souvent déploré que la plupart des monuments gothiques fussent obstrués, dans leurs parties inférieures, par des constructions ignobles : leur effet y perd beaucoup, dit-on, et s'ils étaient débarrassés de ces excroissances parasites, de ces verrues hideuses, champignons malsains de l'architecture, ils gagneraient en grandeur et en perspective. Nous croyons tout le contraire ; ces laides bâtisses forment d'excellents repoussoirs, et l'édifice jaillit mille fois plus svelte et plus élégant de ce chaos de murailles et de toits ; l'idée chrétienne se dégage de cette confusion, clairement symbolisée par ces hautes tours et ces nefs colossales, s'élevant au-dessus des petites misères de la vie et de la réalité. En bas, tout est tumulte, trivialité, laideur : montez, et vous trouvez les arcs-boutants aux délicates nervures, les roses des vitraux, les anges en sentinelle : montez plus haut encore, et dans le ciel de Dieu vous voyez luire, sous un rayon, la croix de son Fils.

La dévotion espagnole se lève de bonne heure, l'église était déjà ouverte ; nous pouvions entrer, à notre choix, par les portes d'une des trois façades, du *Pardon*, des *Apôtres*, ou de la *Pelliceria*.

Quelques vieilles, accroupies sur les grandes nattes de sparterie dont le sol des églises est généralement couvert en Espagne, priaient avec ferveur, demandant sans doute au Ciel l'oubli des fautes de leur jeunesse.

Les angles des chapelles et des nefs étaient pleins d'ombre, mais ce crépuscule mystérieux ajoutait à la solennité de l'impression.

Nous parcourûmes rapidement les merveilleuses chapelles, que nous avions autrefois visitées avec une respectueuse lenteur et une admiration, dont la ferveur ne s'est pas éteinte à une seconde épreuve.

Quel étonnant tour de force architectural que cette couronne de sculpture, posée à l'intersection des quatre bras de la croix ; gâteau d'abeille, madrépore de pierre, gouffre ouvré à jour, où le regard prend le vertige ; montagne de ciselure, retenue en l'air par des fils d'araignée. Le soleil naissant la dorait déjà, tandis que la nuit baignait encore les tombes des nefs et les arceaux des cloîtres.

Sainte Thècle sur son bûcher, entourée de Sarrasins, tenait toujours en main sa longue palme tirebouchonnée. La sublime Vierge de Michel-Ange était à sa place, mais voilée d'un rideau de damas blanc, qu'une bonne femme voulut bien écarter, moyennant une piécette.

Le prodigieux bas-relief de Philippe de Bourgogne, représentant tous les épisodes de la Passion, dans un style qu'on ne peut comparer qu'à celui d'Albert Durer et d'Holbein,

bein, n'avait pas subi la plus légère dégradation. Toutes les saillies, si fines et si délicates, étaient intactes ; aucun soldat n'avait perdu son nez ou sa dague. Six années s'étaient écoulées sans rayer de l'ongle ces épidermes de pierre.

Les chimères qui allongent leurs pattes griffues sur la rampe de cet étrange escalier, qui mène à une porte qu'on prendrait pour une fenêtre, se tordaient aussi bizarrement qu'autrefois dans la pose accoutumée.

Un sang toujours vermeil coulait de la blanche poitrine de cette sainte Casilda, œuvre du chartreux don Diégo de Leyva, à qui nous adressâmes un sonnet, au temps heureux où nous étions encore assez jeune pour composer des vers. Et du sein d'Abraham montait à la voûte, plus compliqué que jamais, l'arbre généalogique de la Vierge, portant des patriarches pour fleurs, et laissant scintiller, à travers l'inextricable enchevêtrement de ses rameaux, le soleil, la lune et les étoiles sur champ d'azur.

Que dire de cette éblouissante chapelle du connétable, miraculeux filigrane, forêt d'arabesques, où le gothique fleuri s'unit au style de la renaissance dans les plus heureuses proportions? nous l'avons décrite longuement autrefois, et nous avons oublié cent prodiges ; un volume n'y suffirait pas. Quelle grâce dans ces colonnettes, dont les chapiteaux sont formés par des groupes de petits anges, soutenant sur leurs mains les consoles qui servaient de piédestal aux statues des saints ! On a peine à comprendre que le ciseau ait pu découper dans la pierre ces ornements si touffus, qu'ils semblent plutôt une végétation spontanée qu'une œuvre de la patience humaine.

Hélas ! pourquoi tout ce luxe, pourquoi toutes ces fioritures de granit pour entourer deux tombeaux?

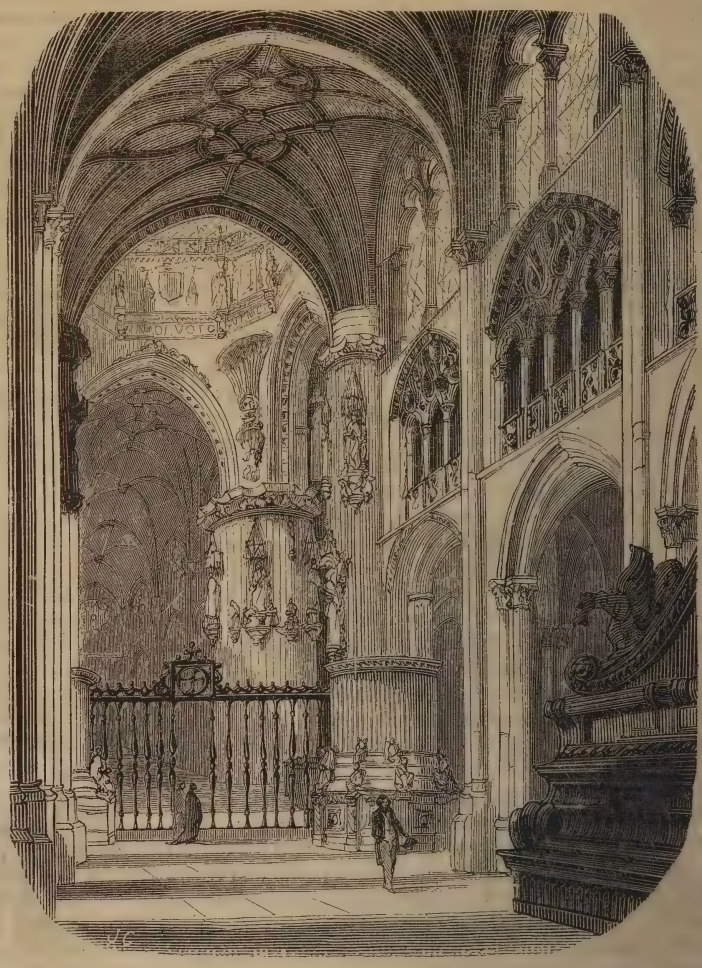
En effet, c'est là que reposent, sur des oreillers de marbre, le grand connétable, don Pedro Fernandez de Velasco, et sa femme, doña Mencia Lopez de Mendoza y Figueroa. Nous avons dit sur des oreillers de marbre, et ce n'était pas sans intention ; ils sont d'une sculpture si molle et si souple, qu'on pourrait les croire naturels. Les dessins en relief de l'armure du connétable, les ramages dont la robe de brocart de doña Mencia est ouvragée, trompent l'œil par la prodigieuse finesse de l'exécution ; c'est de l'acier, c'est de l'étoffe. Et ce petit chien, qui dort fidèlement aux pieds de sa maîtresse ! ne faites pas de bruit, il va se réveiller et se mettre à japper !

Qui a fait ce chef-d'œuvre ? on l'ignore. Quelle leçon pour nos amours-propres souffrants, pour notre effréné désir d'individualité ! Les maîtres qui ont produit cette merveille sont passés inconnus ; leurs immenses travaux n'ont pas même pu tirer leur nom de l'ombre !

Avant de regagner le courrier, qui s'impatiente, jetons vite un coup d'œil à ces deux autels latéraux qui sont de Gaspar Becerra ; et à cette Madeleine sur bois, inondant ses blanches épaules d'un torrent de cheveux bruns, traités un à un dans la manière de Léonard de Vinci.

Il était temps, le *delantero*, juché sur sa selle, faisait déjà claquer son fouet.

En sortant de Burgos, à un relais que l'on appelle Sarracin, il y eut, — entre les postillons de la malle et ceux d'une magnifique voiture de Daldringen que l'on amenait à l'ambassadeur de France, exprès pour la cérémonie du mariage, tout emmaillottée d'étoupes et de toiles, — une de ces luttes



Intérieur de la cathédrale de Burgos.

de vitesse auxquelles les combattants attachent autant d'importance que si le sort du monde en dépendait, et qui ont pour enjeu la vie des voyageurs. Un *zagal* se trouva serré de si près entre les deux attelages qu'il fut obligé d'entrer dans le rang des mules, et de galoper avec elles plus de deux cents pas pour n'être point écrasé. Grâce à la grêle de coups de manches de fouet, de bâton et de pierres qui pleuvait sur la croupe, l'échine et la tête de la *Coronela*, de la *Capitana*, de la *Leona*, l'avantage resta à la malle-poste ; si l'on avait pu soutenir ce train d'hippogriffe, on eût fait dix lieues à l'heure.

Nous traversâmes, non pas aussi vite, mais à un galop fort raisonnable, Madrigalejos, Lerma, Bahabon, Gumiel, Aranda de Duero, toute criblée encore de la mitraille de Balmaseda, Castillejo, lieu de la dînée, si l'on peut appeler ainsi l'absence d'un repas ; Somosierra, où fut tué le général Colbert ; Buitrago, où leurs Altesses devaient passer la nuit ; Cabanillas de la Sierra, San Agostin, Alcobendas, derniers relais de cette longue course au clocher, accom-

plie au milieu du plus étourdissant tintamarre de grelots, de coups de fouet, de ferrailles détachées et rattachées, de vociférations et de cris gutturaux qu'il soit possible d'imaginer pour empêcher de dormir des voyageurs assoupis et moulus de fatigue.

Nous étions dans cet affreux désert de sable et de cailloux qui entoure Madrid d'une ceinture de désolation.

Deux heures après, malgré un assez froid brouillard automnal qui se résolvait en pluie fine, nous parcourions la ville, et remontant la calle Mayor, nous débouchions, en passant sous la voûte du bâtiment qui renferme l'*Armeria*, sur la *plaza del Arco*, et nous nous trouvions en face de ce palais où une jeune fille de quinze ans attendait, émue, inquiète et rêveuse, l'arrivée de son fiancé inconnu.

Palais de Madrid.

Le palais de Madrid est d'un aspect majestueux et d'une symétrie imposante, quoiqu'un peu ennuyeuse peut-être; il est bâti en une espèce de granit bleuâtre, d'un grain très-fin et très-dur, avec cette solidité à toute épreuve que les Espagnols, les meilleurs maçons après les Romains, savent donner à leurs monuments; les murailles ont près de quinze pieds d'épaisseur, et les embrasures des fenêtres forment des cabinets habitables. L'intérieur en est orné de fresques de Bayne, de Maëlla, de tableaux de grands maîtres et de riches ameublements. L'escalier de gala est très-beau, Napoléon le trouvait supérieur à celui des Tuileries.

Les princes devaient arriver le lendemain, et des nuées d'ouvriers se hâtaient pour terminer les échafaudages nécessaires aux illuminations. Partout retentissait le bruit des marteaux et des coignées; de longs tire-bouchons sortaient des varlopes poussées par des bras vigoureux. Une pénétrante odeur de sapin raboté se répandait dans les airs.

Devant le portail de l'église del Buen Suceso, qui forme un des pans de la place irrégulière qu'on nomme Puerta del Sol, s'élevait un édifice de charpente avec fronton, colonnes, escalier, une Madeleine de carton; ce n'était assurément pas la peine de dépenser 20,000 duros pour cacher une jolie façade rococo par une vilaine colonnade gréco-romaine. Le Correo ou Hôtel des Postes s'enveloppait également d'une armature destinée à porter des transparents et des verres de couleur.

Au bas de la rue d'Alcala, près de la fontaine de Cybèle, à l'entrée du Prado, se dessinait déjà visible le squelette d'un feu d'artifice, chef-d'œuvre d'un Ruggieri valencien.

Sur les côtés du Prado s'ouvraient comme des carcasses

d'éventails les linéaments de l'illumination future, et se dressaient les dessins de pavillons chinois qui devaient, pendant trois jours, flamboyer de lanternes multicolores.

Dans la plaza Mayor, où devaient avoir lieu les courses royales, fourmillait tout un monde de travailleurs. Les amphithéâtres s'élevaient à vue d'œil, et de grands bœufs labouraient paisiblement la terre dépavée, ne se doutant pas qu'ils préparaient l'arène où devaient succomber bientôt, après mille tortures, les plus vaillants de leurs frères cornus.

La plaza Mayor est ouverte par un coin. Pour rétablir la symétrie et augmenter le nombre des balcons, une maison de planches et de toiles se bâtissait comme par enchantement et comblait le vide.

Déjà sous les arcades s'agitaient les marchands de billets, demandant des sommes folles pour une place au premier rang.

La journée se passa en inquiétudes, le moindre retard des estafettes et des courriers donnait lieu à toutes sortes de suppositions ; comme d'habitude, chacun avait entendu parler vaguement d'un complot terrible ; les princes avaient été enlevés et emmenés dans la montagne, ou, s'ils ne l'avaient pas été, une machine infernale à la Fieschi les attendait à leur entrée en ville. Des agents anglais, disait-on, semaient l'or à pleines mains ; c'est un spectacle que nous avouons n'avoir jamais vu que celui de gens semant l'or à pleines mains, bien que nous ayons lu la phrase imprimée plus de mille fois.

Enfin mardi, le soleil se leva radieux et serein comme un vrai soleil espagnol, et l'on sut que les princes n'étaient plus qu'à quelques lieues de Madrid.

Nous eûmes le plaisir, grâce à une place que l'on nous avait offerte dans une des voitures de l'ambassade, de nous trouver au Portazgo à l'arrivée de leurs Altesses Royales. A chaque voiture qui se dessinait dans le lointain sur la bande blanche du chemin, on disait, ce sont les princes ; ils arrivèrent sur les deux heures, et quittèrent leurs chaises de poste pour les magnifiques voitures chargées de laquais en grande livrée et traînées par de superbes attelages, que la reine avait envoyées à leur rencontre.

Ils cheminèrent ainsi jusqu'aux limites de la ville dans un nuage étincelant d'officiers bigarrés et ruisselant d'or, traînant après eux un tumulte de landaus, de cabriolets, de calèches, de coupés, de diligences, de calesins, de berlingots de toute époque, attelés de mules et cherchant à se dépasser pour aller jouir plus loin de la vue du cortége.

Ce qui nous amusa le plus, ce furent les timbaliers et les alguazils à cheval ; ces hommes tout de noir habillés, coiffés de chapeaux à la Henri IV, sentant leur vieille Espagne d'une lieue à la ronde, donnaient à la cérémonie un caractère tout local.

Aux limites de la ville une députation de l'ayuntamiento, ayant en tête ses massiers armés de masses d'or, reçut les princes qui descendirent de voiture, et après avoir écouté une harangue espagnole à laquelle ils répondirent en français, montèrent sur les beaux chevaux qu'on avait amenés pour eux.

Peu d'instants après, le capitaine-général de Madrid vint saluer leurs Altesses Royales, suivi d'un cortége de généraux, entre lesquels on remarquait le baron de Meer, Mazzaredo, Concha, Aspiroz, Zarco del Valle, Soria, Cortinez, la Hera, et beaucoup d'autres. Narvaëz était absent, quoiqu'il eût dû être invité comme général et comme grand d'Espagne, chaque administration s'étant sans doute reposée sur l'autre du soin d'écrire la lettre de convocation.

Depuis la porte de Bilbao jusqu'au perron du palais, les rues étaient bordées d'une haie formée de détachements des différents corps.

Il faut rendre justice à l'armée espagnole que nous avions trouvée, en 1840, si délabrée et si mal tenue, elle est aujourd'hui une des plus belles du monde. Impossible de voir des uniformes plus brillants, des fourniments mieux astiqués, qu'on nous passe cette expression militaire, et des visages plus mâles et plus nerveux.

La cavalerie est admirablement montée ; les simples soldats ont des chevaux qui feraient honneur à des officiers.

Cette ligne continue de splendides uniformes et d'armes étincelantes papillotait au soleil le plus joyeusement du monde. Les balcons étaient encombrés de jolies femmes, et les maisons chargées de fleurs jusque sur les toits. Aucune clameur, aucune manifestation hostile ne vinrent réaliser les craintes propagées par quelques esprits inquiets. Les princes trouvèrent sur leur passage un calme bienveillant, une curiosité polie, et reçurent l'accueil qui est dû aux fils de France partout où ils vont. En mettant le pied sur les marches du palais ils étaient acceptés de tout le monde, sinon politiquement, du moins personnellement ; ils avaient plu, et les épithètes de *guapo*, de *bonito*, de *buen mozo* voltigeaient sur les lèvres des Madrilènes : le soir, le duc de Montpensier était déjà appelé *Tonito* (le petit Antoine) par les gens du peuple et les *manolas*.

C'était un spectacle magnifique que cette place del Arco remplie de troupes, d'équipages, de chevaux et de curieux, et surtout de curieuses, reflétant dans leurs yeux noirs la lumière du ciel le plus pur.

Au bout d'une heure à peu près, occupée par la réception du cortége et l'entrevue des fiancés, les princes remontèrent en voiture et se rendirent à l'ambassade de France où de splendides appartements leur avaient été préparés, et où le duc de Montpensier devait habiter jusqu'à la célébration de son mariage.

Le lendemain, en passant par la rue del Barquillo, nous entendîmes un fron-fron de guitares et un cliquetis de castagnettes qui semblaient sortir de dessous terre : un groupe de flâneurs, comme il en existe tant à Madrid, stationnait devant une petite fenêtre basse ; nous demandâmes de quoi il s'agissait. On nous répondit que c'était la répétition des *comparsas* qui devaient s'exécuter aux jours de fêtes sur la place du Palais, à l'Hôtel-de-Ville, à la Puerta del Sol et au Prado.

Cette répétition avait lieu dans le jardin et les salles basses de l'ancien café de Cervantès, dont l'entrée donne sur la rue d'Aldala, avec laquelle la rue del Barquillo se coupe à angle droit. Un de nos amis espagnols, car nous en avons, eut la complaisance de dire deux mots au maître de ballet qui nous laissa entrer et nous permit d'assister aux exercices préparatoires.

Ils étaient là-dedans une centaine environ, hommes et femmes de la plus belle humeur, se démenant comme des enragés et riant comme des fous : le maître de danse tâchait de régler un peu cette fougue et de contenir la cachucha dans des bornes constitutionnelles.

Parmi les femmes il y en avait peu de jolies, car on avait choisi, non les plus belles, mais les meilleures danseuses ; cependant une Espagnole, à moins qu'on ne lui crève les yeux, ne peut jamais être laide, et un visage où brillent ces deux étincelles de jais humide a toujours des moyens de plaire.

Leur toilette était des plus négligées, — une toilette de répétition ; pourtant l'élégance ne manquait pas entièrement.

Le plus pauvre jupon, le plus mince fichu prennent sur ces tailles souples et ces bustes bien modelés, une grâce hardie et provoquante : les Espagnoles ont des allures si moelleuses et si vives en même temps, un coup d'œil si direct et si furtif à la fois, qu'elles se passent parfaitement de beauté ; vous êtes charmé, et il vous faut de la réflexion pour vous apercevoir que la femme dont vous étiez enthousiasmé n'a réellement rien de remarquable. Cette séduction, cette grâce, ce je ne sais quoi s'appellent la *sal* (le sel). On dit d'une personne qu'elle est *salada* (salée), cet éloge renferme tout.

Les *comparsas* sont des échantillons des danses nationales des anciennes provinces d'Espagne, qui s'exécutent aux occasions solennelles pour célébrer un avénement, un mariage ou une victoire.

Dans le café de Cervantès tous les royaumes d'Espagne avaient leurs représentants. Manchegos, Gallegos, Castillanos-Viejos, Valencianos, Andaluces, plus ou moins authentiques ; Castillans de Lavapies, Andalous du Rastro, Manchègues qui n'avaient jamais dépassé l'Arroyo d'Abrunigal, non pas tous sans doute, mais quelques-uns ; les danseuses nous parurent principalement recrutées parmi les Manolas, les Cigareras, les pèlerines des Romerias de San Isidro, les habituées du jardin de las Delicias et des bals de Candil.

Quand nous entrâmes, deux de ces dames étaient en train de se disputer, et ne trouvant pas, sans doute, d'injures assez piquantes, elles avaient retiré leur peigne et s'en donnaient réciproquement de grands coups sur la tête et dans la figure.

On eut beaucoup de peine à séparer les deux héroïnes, qui, sous la menace d'être mises à la porte, passèrent le dos de leur main sur leurs yeux, reprirent leur place dans le quadrille et figurèrent vis-à-vis l'une de l'autre avec une mine sombre et farouche la plus divertissante du monde.

Nous remarquâmes une petite fille de quatorze ans tout au plus, plus fauve qu'une orange, qui dansait avec un feu et une verve extraordinaires : ce devait être sans doute quelque gitana de Triana ou de l'Albaycin, car l'ardeur sombre de l'Afrique brillait dans ses yeux charbonnés et sur son teint de bronze.

Le mariage du duc de Montpensier et celui de l'infante, ainsi que celui de la reine et du duc de Cadix, furent célébrés à dix heures du soir au palais dans la salle du trône, à un autel élevé pour la circonstance. Le patriarche des Indes officiait.

La salle du trône a pour plafond une voûte peinte à fresque, représentant des sujets allégoriques et mythologiques ; des lions de bronze doré, emblème du royaume de Castille, sont placés sur les marches du dais, de chaque côté du fauteuil royal. Le baldaquin est chargé de génies et de figures symboliques, soutenant la couronne et les armes d'Espagne, sculptées en haut relief.

Le général Castaños, duc de Baylen, servait de témoin à la reine. La France était représentée par M. le duc d'Aumale, le comte Bresson, M. de Vatry, les officiers et secrétaires des commandements des deux princes, M. Alexandre Dumas et son état-major d'artistes.

Cette cérémonie intime, à laquelle n'assistent que les témoins indispensables, unit les époux indissolublement, mais elle est suivie d'une cérémonie officielle et publique qu'on appelle *las velaciones*, et dans laquelle les conjoints sont entourés d'un voile qui les relie l'un à l'autre. *Las velaciones* des illustres couples devaient avoir lieu à l'église de Notre-Dame d'Atocha, édifice dans le goût d'architecture employé par les jésuites, et qui se trouve à l'extrémité du Prado.

Dès le matin les maisons étaient pavoisées et décorées de tapisseries. L'Hôtel-de-Ville, joli monument badigeonné de bleu de ciel, était orné de tentures de velours cramoisi à crépines d'or ; au balcon principal, sous un dais d'une grande richesse, l'on avait placé les portraits en pied de la reine et de son illustre époux, entourés de cadres magnifiques et peints par MM. Madrazo et Tejeo : deux hallebardiers immobiles gardaient les effigies royales.

Le palais du comte d'Oñate était décoré de grands blasons exécutés très-habilement avec des morceaux de drap cousus et piqués.

A la façade du Correo, deux postillons en costume se tenaient debout sous un baldaquin à côté des portraits obligés. L'hôtel des *Postes Peninsulares* offrait la même décoration, ainsi que l'Académie royale de Saint-Ferdinand ; seulement, à l'Académie de Saint-Ferdinand, le dais ne recouvrait qu'une statue en plâtre de la reine. La maison de la marquise d'Alcañicas disparaissait sous d'antiques et précieuses tapisseries de Flandre, mêlées de soie, d'argent et d'or.

Une foule innombrable contenue par deux files de soldats coulait à flots pressés de chaque côté de la calle de la Villa, de la calle Mayor, de la calle d'Alcala et du Prado, attendant l'apparition du cortége. Chaque fenêtre encadrait un groupe de jolies têtes en mantilles ; partout scintillaient les lorgnettes et palpitaient les éventails. Un tour dans les rues de Madrid ce jour-là, eût équivalu à un voyage complet en Espagne ; toutes les provinces y étaient représentées par nombreux échantillons : ici le Maragate au chapeau à larges bords, au pourpoint de cuir, au ceinturon fermé par une boucle de cuivre, dont le costume n'a pas varié depuis le moyen âge ; là, le Valencien aux grègues de toile blanche, aux jambes entourées de knémides avec sa *capa de muestra* sur l'épaule, les alpargatas et le foulard qui enveloppe sa tête rasée comme celle des Bédouins ; ici l'Andalous avec ses guêtres de cuir de Ronda, ouvertes en dehors, sa *faja* de soie rouge ou jaune, sa veste brodée de soie ou enrichie de découpures de drap ; là le vieux Castillan en casquette de peau de loup, en veste d'astracan ou en manteau couleur tabac d'espagne ; sans compter les Manchegnes vêtus de noir, culotte courte et bas drapés, les Manolos, avec leurs jaquettes et leurs petits sombreros de Calana ; une galerie complète de physionomies pittoresques et curieuses.

A dix heures le cortége partit du palais : un escadron de cavalerie ouvrait la marche, puis venaient les clairons et les timbaliers de la garde à cheval. Le timbalier, se démenant entre ses deux grosses caisses, et perché comme un singe sur la croupe de son cheval, nous a toujours beaucoup réjoui. Les trompettes étaient coiffés de kolbachs en longues laines blanches frisées d'un effet charmant.

Venaient ensuite les massiers à cheval, deux carrosses avec huit gentilshommes de la chambre et de la bouche ; trois carrosses avec douze majordomes de semaine ; les carrosses de cérémonie des grands d'Espagne, couverts ; un carrosse avec le majordome de semaine, et un gentilhomme de semaine ; un carrosse avec le premier écuyer de Sa Majesté, avec le gentilhomme de chambre de semaine ; un carrosse avec les officiers d'ordonnance de la reine mère ; un carrosse avec la dame camérière et la dame de garde ; un carrosse avec les officiers du palais, un courrier à droite et un palefrenier à gauche ; deux coureurs vêtus à l'ancienne mode ; le carrosse de son Altesse Royale le duc d'Aumale, avec son aide de camp et son escorte ; deux coureurs ; le

carrosse de son Altesse Royale l'infant Don Francisco de Paula, son aide de camp et son escorte; deux coureurs; le carrosse de son Altesse Royale l'infante Dona Luisa-Fernanda et son époux le duc de Montpensier, avec écuyers et escorte; quatre coureurs; un courrier; le carrosse de sa majesté la reine mère, avec écuyer, commandant et escorte; un carrosse d'honneur, en acajou, de Sa Majesté la reine; quatre coureurs; le carrosse de Sa Majesté la reine Isabelle et de son royal époux; le capitaine général et les généraux à leurs postes respectifs; l'escorte de Sa Majesté; les palefreniers de service du cortége; un escadron de cavalerie.

Cortége dans la rue d'Alcala.

Il est facile d'imaginer le coup d'œil magique que formait cette longue file de voitures étincelantes de dorures et de blasons, rappelant par leurs formes, noblement surannées, les magnifiques équipages à la Louis XIV, si bien représentés dans les paysages de Vander-Meulen: les chevaux, de race pure et de prestance superbe, étaient harnachés avec une somptuosité folle; selon la dignité des maîtres qu'ils traînaient, ils portaient à la racine de leur panache une couronne royale ou ducale; ces chevaux, ducs, marquis ou comtes, par leurs diadèmes, avaient la mine la plus aristocratique que l'ont pût voir. — La duchesse de Montpensier avait un teint d'une pâleur éblouissante, où ressortait à ravir le velours de ses yeux noirs. — L'infant don François d'Assise tenait entre ses jambes une grosse canne à pomme d'or, insigne de sa caste. Détail caractéristique et singulier pour nous.

La cérémonie achevée à l'église d'Atocha, le cortége retourna au palais dans le même ordre, et les réjouissances commencèrent.

Sur des estrades élevées aux points les plus fréquentés de la ville, les *comparses*, vêtus des costumes des différentes provinces, exécutaient les danses nationales : le zorzico, las manchegas, la jota aragonesa, la cachucha, la gallega, au son d'orchestres en plein vent, où se mêlait le joyeux babil des castagnettes, et les ay! et les ole! inséparables de toutes danses espagnoles.

Les costumes auraient pu être plus exacts et plus réels. Ils sentaient un peu trop la friperie de théâtre; l'oripeau et le clinquant y étaient trop prodigués.

Les Valenciens portaient des maillots d'un saumon un peu trop vif et des grègues d'un calicot trop éblouissant, pour satisfaire un voyageur qui s'était promené des heures entières devant la Lonja de Soda, sur le marché de la porte du Cid Augrao, et dans cette belle Huerta qu'arrose le Guadalaviar.

Les Andalous, avec leur tenue de figurants, rappelaient peu les majos de Séville et de Grenade, à la culotte de punto, aux bottes piquées de soie de couleur, aux boutons de filigrane d'argent, au chapeau élancé, orné de velours, de paillons et de houppes de soie; aux vestes merveilleuses, enjolivées de broderies plus compliquées que les arabesques de l'Alhambra.

Quant aux femmes, la fantaisie avait encore plus de part dans leur costume. Il y avait là des Andalouses qui ressemblaient, à faire peur, à des Ketty d'opéra-comique. C'était de l'espagnol-suisse; les Madrilènes, encore plus débonnaires que les Parisiens, n'y regardent pas de si près, et même ils devaient trouver ces corsets de velours et ces galons d'argent d'un goût tout à fait raffiné. Mais ce qui avait le plus de succès incontestablement auprès d'eux, c'étaient les exercices de Turcs classiques, qu'on eût crus dessinés par Goya, tant ils étaient drôlatiques à voir. Le pantalon à la

mameluck, le turban en gâteau de Savoie, le soleil dans le dos, le croissant sur le front, rien n'y manquait, que le sacramentel coup de pied au derrière. Le Turc Malek-Adel, tel qu'on le pratiquait avant la conquête d'Alger, s'est conservé en Espagne comme un fossile dans un bloc de pierre.

Ces danses *sub jove crudo* donnent de la gaieté et amusent innocemment la population, qui connaît la plupart

Danses espagnoles.

des exécutants et leur adresse ces interpellations comiques, si familières au génie espagnol.

Le soir, la ville flamboyait comme un ciel d'été, constellée d'illuminations splendides; le Prado faisait scintiller la lumière d'un million de verres de couleurs; le Correo, la façade du Musée naval, le palais de Buena-Vista, l'Inspection, la caserne du génie, piquaient de points d'or, d'azur, d'émeraude et de rubis, les voiles sombres de la nuit, et offraient un spectacle vraiment magique; à tous les balcons, des torchères, soutenant des flambeaux de cire, attestaient l'allégresse générale, et des transparents, ornés d'attributs et de devises en l'honneur de la reine, prouvaient que l'ancienne galanterie espagnole n'avait pas dégénéré.

Quant au feu d'artifice, nous devons dire qu'il ne répondit pas à l'attente du public; l'effet en fut maigre et mesquin, surtout quand on pense aux sommes fabuleuses qu'il coûtait; la plupart des pièces manquèrent. Il y a encore loin du senor Mainguet de Valence à notre classique Ruggieri.

Les fêtes royales ne devaient commencer que le 16, à cause de l'anniversaire de la mort de Diego-Léon.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DU MOIS.

LA POUDRE NOUVELLE.

Si le moine Roger Bacon, au lieu d'offrir aux hommes, il y a cinq siècles, la poudre à canon, si difficile à préparer, à conserver et à manier, leur eût dit : « — Prenez la matière la plus commune et la plus inoffensive, les restes du bois que vous consumez, ou les haillons que vous jetez dans la rue, trempez-les un instant dans le liquide que voici, et vous serez tous armés de la foudre comme Jupiter »; qui n'eût accusé le moine Roger Bacon de folie dangereuse, et qui ne l'eût condamné aux flammes, ou tout au moins à la prison?

Telle est pourtant la simple histoire de la poudre-coton, de la poudre-sciure et de la poudre-papier.

Cette invention merveilleuse et terrible appartient à la France; l'Allemagne n'en peut revendiquer que l'application aux armes de guerre.

Dès l'année 1833, M. Braconnot, chimiste de Nancy, avait composé, avec de l'amidon et de l'acide nitrique, une liqueur qu'il appelait la xyloïdine, et qui offrait une excessive combustibilité. En 1838, M. Pelouze obtint les mêmes effets, en imprégnant d'acide nitrique concentré le papier, le chanvre et le coton. Mais il convient qu'il n'eut pas même l'idée de substituer cette matière à l'ancienne poudre. Le mérite de cette substitution revient à M. Schœnbein, chimiste allemand, et après lui, à MM. Otto et Knopp, ses savants compatriotes.

M. Schœnbein ne s'est pas encore expliqué sur ses expériences; mais, M. Knopp a mis la poudre-coton à la portée de tout le monde. En voici la recette dans son effrayante simplicité :

Prenez parties égales d'acide sulfurique anglais du commerce et d'acide nitrique du commerce (acide nitrique fumant); mêlez les deux liquides dans un vase de porcelaine; plongez y sur-le-champ, et à la fois, autant de coton que le mélange liquide peut en imbiber, et recouvrez le vase avec un plateau de verre dépoli qui le ferme exactement. Après avoir laissé le tout en repos pendant quelques minutes, à la température ordinaire, si l'on retire le coton, et qu'on le lave immédiatement à l'eau froide, on obtient, après dessiccation, un produit fulminant des plus énergiques; seulement, il faut avoir soin de ne laisser le coton dans le liquide acide que le temps nécessaire pour qu'il s'y dissolve partiellement. Le coton ainsi préparé demande, pour devenir explosif, à être parfaitement séché dans l'air chaud; il devient alors à peine reconnaissable à côté du coton ordinaire. Avec *douze grains* de ce coton, un fusil, qu'on chargeait ordinairement avec 28 grains de poudre, fut tiré à Leipsick, le 11 octobre. A quatre-vingt-dix pas, au premier coup, la balle traversa une forte planche de chêne de deux pouces d'épaisseur, et une autre planche de sapin, d'une épaisseur égale, placée devant la première; après quoi elle s'enfonça dans la butte de terre élevée derrière ces planches. Si l'on allume sur la main une portion de ce coton ainsi préparé, il s'enflamme et disparaît avec une rapidité telle que la main n'en ressent aucune douleur. Si l'on en répand sur de la poudre ordinaire, et qu'on y mette le feu, le coton explosif seul s'enflamme, sans que le feu se communique à la poudre ordinaire sous-jacente.

La recette de M. Pelouze, pour le papier-poudre, n'est ni moins simple, ni moins efficace.

« J'ai, dit-il, comme je l'avais déjà indiqué il y a huit ans, préparé du papier inflammable, en plongeant dans l'acide nitrique concentré une feuille de papier connu dans le commerce sous le nom de *papier-ministre*. C'est celui qui m'a paru le mieux se prêter à la préparation. Au bout de vingt minutes, j'ai retiré ce papier de l'acide nitrique, je l'ai lavé à grande eau et desséché à une douce chaleur. J'en ai introduit un décigramme dans un pistolet à balle forcée, se chargeant par la culasse. Une planche de 2 centimètres, placée à une distance de 25 mètres environ, a été percée, et la balle est allée ensuite s'aplatir fortement contre une muraille. Avec la même charge et à la même distance, une balle a percé en deux endroits une fontaine très-épaisse en grès, et est allée encore s'aplatir contre la muraille. J'ai prié M. Prélat d'essayer ce papier azotique avec des armes de diverses formes, et l'opinion de cet habile armurier est que, dans des pistolets avec lesquels seulement il a tiré jusqu'ici, le papier azotique peut remplacer la poudre ordinaire, sans que la justesse du tir perde rien à ce changement. Un décigramme de papier azotique ou de poudre-coton suffisant pour une charge, il s'ensuit que 20 grammes de ces mêmes substances suffisent pour deux cents coups. »

En somme, M. Pelouze se fait fort, ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier *Mercure, de fournir une armée de cent mille hommes pour tout un jour de bataille, avec trois ou quatre rames de papier et trois ou quatre tonneaux d'acide nitrique!*

Vous croyez rêver; nous le croyions aussi; mais nous avons vu les faits, et chacun les aura bientôt vus comme nous.

Le prodige du prodige, c'est que la poudre nouvelle a tous les avantages possibles sur l'ancienne. Outre la simplicité et l'économie de sa création et de son emploi, elle fulmine avec beaucoup plus de promptitude et d'énergie elle ne fait cependant point éclater les armes; elle ne laisse dans les canons ni crasse ni fumée : elle jette, il est vrai, de la vapeur d'eau en abondance; mais on ne tardera pas de remédier à cet inconvénient : elle ne produit pas plus de bruit qu'un fusil à vent, et n'en produira plus du tout si on supprime la capsule, comme s'y est engagé M. Prélat. (Cet habile armurier a conçu un système qui repose sur le principe du briquet pneumatique. C'est l'air, violemment comprimé par la chute du chien, qui s'échauffe par cette compression même, et enflamme la charge.) Enfin, la poudre nouvelle est d'une telle légèreté qu'un million de coups de fusil pèsent tout au plus 300 kilogrammes, la charge ordinaire d'un mulet!

Arrêtons-nous, et demandons-nous ce que deviendra la société, si aucun désenchantement ne trouble cette horrible merveille. D'abord, que de changements dans le langage, et combien de proverbes à mettre au rebut! On ne dira plus : vif comme la poudre; mais, vif comme le coton, violent comme le papier, emporté comme la sciure de bois. Il faudra bien trouver, pour gâter les enfants, un autre moyen que de les élever dans du coton. Le bonnet fait de ce moelleux produit, et qui était l'image de l'innocence et de la douceur patriarcale, deviendra le symbole de tout ce qu'il y a de plus redoutable et de plus meurtrier sur la terre; son titre ironique de casque à mèche sera désormais une vérité fulminante. Au lieu de mettre son bonnet de travers, on en chargera un pistolet ou un fusil, et l'on foudroiera son ennemi sur place! Quand on entendra dans la rue quelque chose comme l'explosion d'un diablotin, ce sera un génie méconnu ou une femme incomprise qui se brûlera la cervelle. Lorsque deux armées s'entre-détruiront sur un champ de bataille, on croira ouïr le bruit d'un léger feu d'artifice. A propos de feux d'artifice, c'est pour le coup qu'ils seront admirables, dégagés de l'épaisse fumée qui en dérobait tout l'éclat. Mais qui protégera les honnêtes gens, bon Dieu! si chacun peut avoir sa poudrière à domicile et dans sa poche? Si les malfaiteurs peuvent vous assassiner sans bruit, en vous disant : — Comment vous portez-vous? si la rancune d'un bonnetier peut vous faire éclater comme une bombe des pieds à la tête? si la petite-poste vous apporte la mort *franco* dans un poulet cacheté? si vos scieurs de bois s'amusent à faire sauter votre maison en jetant quelques poignées de poussière dans la cave? Comment

se défendront les gouvernements eux-mêmes, si les mécontents portent dans leurs haillons de quoi brûler les capitales, ou dans leurs portefeuilles de quoi massacrer les dynasties? Songez donc, aimable lecteur du *Musée des Familles*, que s'il nous prenait fantaisie de passer à l'acide nitrique les trente-cinq mille exemplaires du cahier que vous tenez à la main, nous sèmerions l'incendie et le meurtre aux quatre points cardinaux! La Brinvilliers avait déjà imaginé pour nos aïeux la poudre de succession : nos enfants auraient la poudre de vengeance, la poudre d'émeute, et la poudre de révolution. Aussi le roi de Bavière vient-il de donner aux princes un exemple qu'ils ne tarderont pas à suivre, en soumettant la poudre nouvelle à toutes les prohibitions du monopole qui régit l'ancienne poudre.

Mais non, espérons que cette nouvelle conquête de la science donnera des ailes à la production et non pas à la destruction; qu'elle passera tôt ou tard du service de la mort au service de la vie. A force de trouver des moyens de s'entre-tuer, les mortels renonceront à une chose si facile. La fraternité humaine et la paix universelle seraient assurées, le jour où l'on découvrirait une machine qui détruirait cent mille hommes d'un coup. Déjà les chimistes entrevoient, dans les éléments de la poudre nouvelle, l'amélioration de toutes les machines, le succès des chemins de fer atmosphériques, l'exploitation sans danger des mines, l'accélération de la marche des navires, la direction des aérostats — et la suppression de la famine!...

Oui, c'est très-sérieusement que MM. Pelouze et Dumas l'ont annoncé : l'invention du coton-poudre peut mener à la découverte d'un aliment universel! De même, ont dit ces illustres académiciens, qu'on inocule à la sciure de bois l'azote meurtrier, de même on lui communiquerait l'azote nutritif! et nul homme ne mourrait plus de faim sur cette terre! Une foule de chiens sont déjà soumis, par l'Institut, à ce régime ligneux, et quelques savants dévoués l'essayent, dit-on, sur eux-mêmes. S'ils font part au public des bulletins de leurs digestions, nous les transmettrons fidèlement à nos lecteurs. En attendant, nous citerons le mot d'un millionnaire, sur les résultats — malheureusement peu probables — des nouvelles recherches : « La sciure de bois, disait-il en dépecant un perdreau truffé, ne fera jamais des rôtis bien sains, ni des ragoûts très-agréables, mais ce sera toujours une exellente nourriture pour les pauvres diables! »

LITTÉRATURE. THÉATRES. BEAUX-ARTS.

Études sur Montaigne. — Parmi tous les livres qui se disputent l'attention publique à ce moment de l'année, nous n'en signalerons qu'un seul, et un des moins gros; mais, si petit qu'il soit, celui-là en vaut mille autres. Il a deux cents ans, et il est né d'hier; il porte un nom glorieux, et il va honorer un nom inconnu; en un mot, c'est le résumé d'un des plus admirables chefs-d'œuvre de la philosophie, de la morale et de la littérature; il s'appelle modestement : *Études sur Montaigne, Analyse de sa philosophie*, par M. Etienne Catalan (librairie religieuse de Mellier frères). S'il est une chose incontestable, c'est que Montaigne est le plus célèbre et le plus ignoré, le plus pillé et le moins lu de nos grands écrivains. Tout le monde sait par cœur La Bruyère, La Rochefoucauld et Vauvenargues, imitateurs plus ou moins heureux du maître; et la grande source de ces œuvres populaires demeure elle-même fermée au peuple! Pourquoi cela? Montaigne en personne l'a dit, et M. Villemain l'a répété : Écrits dans une langue que les érudits seuls comprennent aujourd'hui, et avec un laisser-aller qui déroute, en les charmant, les érudits eux-mêmes, les *Essais* ressemblent à ces mondes invisibles à l'œil nu, qu'atteint à peine le télescope des Herschell ou le calcul des Leverrier. Quel service ne rendrait pas à la science l'astronome qui mettrait les merveilles de la sphère céleste à la portée de tous les yeux! Eh bien, tel est le service que M. Etienne Catalan vient de rendre à la littérature et à la morale, en mettant les *Essais* de Montaigne à la portée de toutes les intelligences et de tous les cœurs. Son livre est le premier qui ait vulgarisé ce chef-d'œuvre sans le gâter ni le mutiler. Il n'en donne que l'essence la plus pure et la plus fine. C'est la philosophie de Montaigne, tirée de son ouvrage, mise en ordre par l'analyse et revêtue du langage actuel, le plus solide et le plus correct. Nous regrettons fort que la place nous manque pour expliquer par quel miracle de patience et de sagacité notre auteur a démêlé la philosophie religieuse et morale de Montaigne au milieu du labyrinthe inextricable et merveilleux des *Essais*, comme l'horticulteur qui trouverait un parc royal dans le désordre luxuriant d'une forêt vierge. Nous nous bornerons aujourd'hui à dire que M. Catalan a réalisé, pour quiconque sait lire, ce beau rêve du cardinal du Perron : « Les *Essais* de Montaigne doivent être le bréviaire des honnêtes gens. » Avis à toutes les bibliothèques philosophiques, littéraires et chrétiennes, comme à toutes les bibliothèques d'éducation et de famille!

Théâtres. — Nous espérions rendre compte du grand succès qu'attend à si bon droit l'Odéon, de l'*Agnès de Méranie*, de M. Ponsard; mais au lieu d'une tragédie au second Théâtre-Français, nous avons eu une comédie au tribunal civil. Mlle Araldi a réclamé le rôle d'Agnès restitué dernièrement à Mme Dorval, et par une sentence toute nouvelle dans les fastes littéraires, les juges ont enlevé à l'auteur son droit souverain, et adjugé 30,000 francs de dommages-intérêts à Mlle Araldi. M. Bocage appelle de cette étrange décision; elle sera réformée sans doute quand paraîtront ces lignes, et le *Musée* en sera quitte pour confier au *Mercure* l'analyse d'*Agnès de Méranie*. L'Odéon, d'ailleurs, n'est pas au bout du succès de l'*Univers et la Maison*, ni de la reprise du joli drame d'*Echec et mat*.

Le nouvel opéra du Théâtre-Italien, la *Fidanzata Corsa*, a été un événement pour le monde musical, non-seulement à cause de son admirable exécution par les rossignols ordinaires de M. Vatel, mais à cause du rang distingué qu'a pris entre eux le baryton Coletti. Il y a quelque temps, M. Coletti portait la soutane ou allait la prendre, lorsqu'il se rendit à une soirée joyeuse, où il fit entendre sa voix par hasard. Par hasard aussi, il y avait là un directeur de théâtre, et le lendemain la scène enleva le chanteur au séminaire. Mais le plus habile en ceci est M. Vatel, qui a enlevé le baryton à l'Italie.

— Le Vaudeville vient de passer sous la direction de M. Lokroy, l'auteur de ses trois meilleures pièces : *Un Duel sous Richelieu*, *Pourquoi*, et *Passé minuit*. Aussi deux ouvrages distingués ont inauguré le nouveau gouvernement : *le Capitaine de voleurs*, une des plus étourdissantes bouffonneries d'Arnal, et le *Bonhomme Job*, drame-comédie de M. Souvestre, où, à côté de Bardou et de Mme Doche, Tétard a révélé un vrai talent dans un demi-rôle de pastoureau. Vienne à cet acteur un rôle tout entier, et le Vaudeville comptera un excellent artiste de plus.

— Entendez-vous sur le boulevard ce bruit de marteaux qui domine jusqu'aux applaudissements prodigués aux *Tableaux vivants* du Cirque et à la *Closerie des Genêts* de l'Ambigu? C'est le Théâtre-Montpensier qui met le dernier clou à sa vaste scène, à sa façade ornée de statues, à ses bureaux en pavillons, à ses escaliers à jour, à son foyer grenat, blanc et or, à son orchestre garni de fauteuils, à ses loges avec salons de réception, à ses deux mille stalles numérotées, à ses avant-scène, qui sont des appartements complets, à son paradis où pendent deux lustres au lieu d'un, et à ses cinquante-sept loges d'acteurs, qui promettent un personnel si formidable! Tout le monde pourra voir cela dans quelques jours, avec la *Reine Margo*. Encore un rapport dévolu à *Mercure*.

Galerie armoricaine. — Nous allons bientôt entreprendre, avec les lecteurs du *Musée*, une tournée complète dans les cinq départements de la Bretagne, ce pays si peu ou si mal connu encore, malgré tout ce qu'on a écrit et dessiné sur son compte! En attendant, nous devons recommander à nos futurs compagnons de route la publication la mieux faite pour leur donner un avant-goût de l'Armorique. C'est la *Galerie armoricaine*, recueil des costumes et des vues de la Bretagne, lithographiés d'après nature,

par MM. Lalaisse et Benoist, et publiés avec un luxe de bon goût par l'éditeur Charpentier, de Nantes. Les mots d'*après nature*, si souvent mensongers, sont ici de la vérité la plus stricte. On peut s'en rapporter à nous pour juger sévèrement tout ce qui concerne la Bretagne. Eh bien! nous déclarons, *de visu*, que jamais les types, les monuments et les paysages si originaux de notre vieille province n'ont été plus exactement ni plus heureusement rendus que dans la *Galerie armoricaine*. Les hommes du pays le reconnaîtront avec un orgueil national dans ces fidèles et brillantes images ; et les étrangers feront le tour de l'Armorique sans quitter le coin de leur feu, en parcourant les magnifiques planches de M. Charpentier. Un texte court, mais piquant, rédigé par M. Le Meder, ajoute encore au charme et à l'intérêt des gravures. Toutes les curiosités morales et pittoresques des cinq départements sont passées en revue par les artistes. On voit défiler, sous leurs crayons magiques : la mariée du bourg de Batz dans son corsage brodé d'or, — les jeunes paludières portant le sel sur la tête, — le joueur de bignou gonflant son outre sonore, — la laitière de Douarnenez étalant les plus riches habits du Finistère, — la jeune femme de Pont-Labbé, coiffée comme les grecques de Setiniah, — le paysan de Quimper et de Rosporden, vêtu de l'habit de ses anciens seigneurs, — le tisserand de Morlaix, plus grave que les bourgmestres d'Amsterdam, — le pêcheur de Roscoff, encapuchonné dans son froc blanc ; et puis les cathédrales en pierres dentelées, les chapelles aux clochers à jour, les châteaux à tourelles couronnées de lierre, etc., etc. Le tout forme un splendide et gros album petit in-folio, qui se divise au gré des souscripteurs, moyennant une habile et simple combinaison. C'est là, sans contredit, une des publications qui honorent le plus la librairie départementale, et qui la font rivaliser avec les plus brillants produits de la librairie parisienne. Nous le répétons à nos lecteurs, qu'ils prennent d'avance la *Galerie armoricaine* pour guide, et ils seront en état de nous suivre avec plus de fruit dans notre prochain voyage en Bretagne. PITRE-CHEVALIER.

MODES.

Voici les salons qui se rouvrent, les fêtes qui recommencent, les concerts qui mugissent, les bals qui *contre-dansent*, etc. C'est le moment d'informer nos lecteurs des nouveaux caprices de la Mode pour l'année de grâce 1847. Commençons par les chapeaux, ces protées éternels. Les *Clarisse Harlowe* ont passé comme le succès éphémère qui leur avait donné naissance. Ils se sont réfugiés à Brives-la-Gaillarde ou à Quimper-Corentin, où ils jettent leurs derniers rubans. Les chapeaux actuels (en feutre pour le matin) n'ont rien d'excentrique, ni de dramatique, ni d'historique ; aussi ne leur a-t-on point donné de nom. Ils sont de médiocre grandeur, ovales et fermés par devant, un peu courts au-dessus du front, et prolongés en descendant jusqu'au-dessous de l'oreille. Les garnitures en sont fort simples, et composées de rubans ou d'étoffe pareille, posées sur trois ou quatre lignes transversales, d'un bout à l'autre de la capote. Les plumes se frisent toujours avec acharnement, et se posent très-bas sur le côté gauche. Les corsages vont se fermant de plus en plus, si bien qu'on fait des robes habillées tout à fait montantes. On appelle cela des *pensionnaires*. Mais les femmes maigres auront beau protéger cet usage, les coquettes qui ont de l'embonpoint le feront tomber prochainement. Les draps de toute espèce, drap de satin, drap Montpensier, drap d'amazone, font fureur pour les robes du matin; de sorte qu'au milieu de cet excès général les qualités supérieures sont seules distinguées. Les boutons cannetillés et autres tiennent bon sur les redingotes, malgré l'envahissement des galons qui foisonnent sur les jupes, sur les chapeaux et sur les mantelets. Ces derniers ont plus de variété dans les noms que dans les formes : mantelets à la Marie-Antoinette, très-courts ; mantelets châtelaine, très-grands, avec volants pareils ; mantelets *dona Luisa*, ou mantelets espagnols, c'est-à-dire manteaux unis, quelques-uns à collets flottants, etc., etc. Tout cela rentre plus ou moins dans la visite de l'année dernière. La forme la mieux portée est celle dont nous donnons la gravure. Le mantelet twed se distingue par la couleur claire de l'étoffe, qui le fait ressembler aux pardessus des hommes. En matière de fourrure, le chinchilla, naguère méprisé, a repris le premier rang. Pourquoi? demandez-le aux fourreurs. Les bonnets à la vieille sont très-courts des oreilles, toujours sans brides. Plus ils sont petits, plus il sont laids, mais mieux ils sont portés. Telle est la fantaisie du moment. Les mantilles de bal sont toujours longues, comme l'année dernière ; les fichus à col, au contraire, sont plus petits que jamais. Encore un caprice, dont nous ignorons le pourquoi ; mais cela est ainsi. La Mode est une reine absolue ; il faut lui obéir sans raisonner.

Les vêtements d'hommes reprennent un peu d'ampleur et se purgent ainsi du ridicule de ces derniers temps. Il n'y a plus que les dandys de l'année dernière, ou les jeunes *incurables*, qui portent les habits sans basques, les gilets sans boutons, et les chapeaux sans bords. Beaucoup de redingotes et d'habits à la française ne croisent plus. Les habits habillés se rapprochent surtout de la longueur d'autrefois. Les pardessus de couleur claire sont proscrits par les gens comme il faut. Rien de nouveau, du reste, dans la forme des tweds et des paletots.

Les costumes d'enfants, et particulièrement de petites filles, ont toujours la palme de la grâce, surtout quand ils sortent de la maison si justement renommée de MM. Morlet et Rebours. Jugez-en par la gravure suivante, faite d'après un des chefs-d'œuvre de cet établissement modèle. Quoi de plus joli, et en même temps de plus simple ; quoi de plus riche, et en même temps de plus commode, que le paletot en velours brun de cette jeune fille, avec ses larges pans carrés, son corsage et ses parements ornés de galons de soie? Cela rappelle quelque chose des polonaises, sous lesquelles nos mères étaient si jolies, lorsqu'elles désarmaient l'invasion. ANNA DE B.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN ESPAGNE[1].

(10 OCTOBRE 1846.)

Cortége des *caballeros en plaza*.

Les travaux nécessaires pour changer en arène la plaza Mayor ou la place de la Constitution, car tel est son nom moderne, étaient presque achevés. Les toiles qui simulaient la façade de la fausse maison de charpente, destinée à compléter la symétrie architecturale, venaient de recevoir leur dernier clou, les tapissiers en avaient fini avec les tentures des balcons — tout était prêt, excepté le ciel.

Chose rare en Espagne, de gros bancs de nuages s'entassaient à tous les coins de l'horizon et formaient de sinistres archipels; les sommets extrêmes de la Sierra de Guadarrama se couvraient d'une neige qui devait se changer en pluie dans la plaine.

Le Temps est un être fort capricieux et très-taquin de sa nature; dès qu'il pressent une solennité, qu'il voit des préparatifs coûteux, et tout un peuple dans l'attente d'un plaisir ardemment souhaité, il se fait une maligne joie d'être abominable. Il réserve pour ce jour-là ses outres gonflées d'aquilons, ses urnes de pluie, de neige et de grêle, comme s'il n'y avait pas d'autres occasions d'ouvrir ses

(1) Voir le numéro de décembre 1846.

écluses et d'épancher ses cataractes; Napoléon seul savait, quand il en avait besoin, se faire de l'azur à coups de canon, et commandait au soleil en Josué, tant la projection de sa volonté était irrésistible! mais son secret est perdu, et le baromètre a cessé d'être courtisan.

Les Madrilègnes avaient l'air d'une population d'astronomes en quête du nouvel astre saisi dans les profondeurs du ciel par les puissants calculs de M. Leverrier. Jamais nous n'avons vu tant de nez en l'air.

Enfin, le jour fixé pour la *funcion*, satisfait de l'anxiété dans laquelle il avait tenu les bons citoyens de Madrid, les *aficionados* accourus de tous les points du royaume, et les étrangers de nations diverses, que le désir de voir les courses royales amenait de quatre ou cinq cents lieues de distance, le temps se décida à être beau.

La plaza Mayor, où se donnent les courses royales et où avaient lieu jadis les *auto-da-fé*, communique d'un côté avec la calle Mayor, continuation de la rue d'Alcala, par les rues des Boteros et de la Amargura, et de l'autre par le portal de Paños avec la rue de Tolède; trois ou quatre ruelles la relient aux groupes des maisons voisines.

On ne saurait donner aux Parisiens une idée plus juste de la plaza Mayor qu'en la comparant à la place Royale; non qu'elle offre ce mélange de briques et de pierre si agréable à l'œil, mais les maisons qui l'encadrent reposent sur des piliers formant galerie. Elle est fort grande et présente un parallélogramme exact. Sur le côté qui approxime la calle Mayor s'élève un charmant édifice qu'on nomme *la Panaderia*, flanqué de deux clochetons ornés de cadrans, aux murailles peintes de fresques à demi effacées, représentant des statues et des reliefs allégoriques, et dont une inscription en lettres de métal découpées à jour nous aurait donné la date, si nous avions pu parvenir à la déchiffrer sous le scintillement du soleil.

Dès le matin, la foule envahissait les abords de la place et moutonnait à flots compactes le long des galeries rendues obscures par les constructions des amphithéâtres. Depuis huit jours les marchands des nombreuses boutiques établies sous les piliers vivaient dans l'ombre comme des Troglodytes, mais c'est là un inconvénient de peu d'importance lorsqu'il s'agit de courses royales! un spectacle qui ne se renouvelle qu'à de longs intervalles, aux mariages et aux avénements des têtes couronnées.

Les uns achetaient des billets pour la *prueba* (course du matin), les autres pour la *corrida de la tarde* (course du soir), quelques-uns pour toutes les deux. Aux courses royales les balcons appartiennent à la cour, mais les galeries et les *tendidos* appartiennent aux propriétaires des maisons auxquelles ils s'adossent. — Quelques corporations jouissent aussi du privilége d'une ou plusieurs fenêtres. — Des concessions à perpétuité ont été faites à de certains seigneurs par faveur ou pour des services rendus : témoin le duc d'Ossuna qui, précédé d'un alguazil et son diplôme à la main, se fit rendre un balcon donné à ses ancêtres par le roi Philippe IV. Grâce à l'obligeance de M. Fiereck, aide de camp du duc d'Aumale, nous avions une place pour toute la journée à une fenêtre du second étage d'où nous pouvions saisir à la fois l'ensemble et les détails. — A mesure que l'heure approchait les billets augmentaient de valeur, et l'on ne voudrait pas nous croire si nous disions le chiffre fabuleux qu'ils atteignirent. Vingt-cinq mille personnes peuvent cependant tenir à l'aise dans cette immense enceinte.

En attendant que s'ouvre la porte du *toril*, ce qui n'aura lieu qu'à dix heures, nous allons vous décrire, aussi exactement que possible, l'amphithéâtre et l'arène; dès que les acteurs en auront pris possession, le drame sanglant qu'ils joueront ne permettra pas de détourner les yeux un instant, et d'ailleurs les taureaux n'ont pas d'entr'actes.

De larges bandes d'étoffes, garnies d'énormes galons, marquaient chaque étage; ces bandes étaient écarlate et or au premier et au troisième, jaune et argent au second, de manière à présenter dans leur ordre les couleurs du drapeau national, d'azur et d'argent à la balustrade supérieure pour rappeler la maison d'Autriche.

Ces quatre lignes de teintes vives, où quelque jeu de lumière faisait étinceler subitement une fusée métallique jaune ou blanche, dessinaient nettement la configuration de l'architecture, et en relevaient ce que la simplicité un peu sobre aurait pu avoir de mesquin.

Un magnifique dais de velours cramoisi, brodé d'or, était préparé au principal balcon de la *Panaderia*, pour Leurs Majestés et Leurs Altesses; des étoffes de soie bleu et argent tendaient les autres fenêtres de ce joli édifice.

Maintenant, avant de descendre dans la place proprement dite, garnissez tous ces balcons, toutes ces fenêtres de rangées de visages en espaliers; soulevez les tuiles des toitures pour laisser passer les têtes des curieux agenouillés ou debout dans les greniers, tandis que d'autres, plus aventureux, se hasardent sur le toit même; détachez nettement de l'azur du ciel les groupes d'*aficionados* et même d'*aficionadas* à califourchon sur les crêtes des combles; — tirez un grand angle d'ombre bleuâtre et transparente qui tombe d'un des coins de la place et coupe la moitié de l'arène, laissant tout l'autre côté nager dans une lumière vive et nette, et vous aurez une idée du tableau animé que présentait la plaza Mayor dans sa région supérieure.

A partir du premier étage jusqu'au sol fourmillait, sur les bancs d'un amphithéâtre de charpente, tout un monde de têtes, tout un océan de chapeaux ronds, de *sombreros* de *calaña*, de mantilles de taffetas ou de dentelles : on arrivait à ces places par des escaliers donnant sur les galeries. Des Parisiens s'y seraient étouffés et mis en pièces, — mais comme en Espagne les sergents de ville et les gendarmes n'ont point l'habitude d'intervenir dans les réjouissances publiques, il n'y eut pas le plus petit accident. Un ouragan de bruit s'élevait de cette cascade humaine, que les quatre pans de la place semblaient épancher dans l'arène, défendue par le rebord de planches de la *barrera* contre une inondation de spectateurs.

Cette première enceinte était peinte en bleu avec des poteaux blancs régulièrement espacés.

La seconde, éloignée de la première de quelques pieds, de façon à former corridor, était peinte en rouge, avec des poteaux blancs. — Comme les *tablas* des places ordinaires, on l'avait garnie dans toute sa longueur d'un étrier destiné à faciliter la retraite des *toreros*, qui se dérobent, comme chacun le sait, aux poursuites du taureau en sautant pardessus le rempart de bois.

Aux quatre angles de la place on avait en outre établi des mantelets coupés de portes étroites, qui laissent passer l'homme et arrêtent l'animal farouche.

Le *matadero* (tuerie, endroit où l'on traîne les bêtes mortes) était situé en face du balcon de la reine, le *toril* à gauche, et l'entrée des *toreros* en face.

L'orchestre qui règle par ses fanfares les divers actes de la course, annonce la sortie, sonne la mort, occupait, au-dessus du *toril*, une estrade enjolivée de guirlandes de fleurs en papier.

Une infirmerie et un *reposoir* pour les *toreros* avaient été disposés sous les galeries.

Il était un peu plus de dix heures lorsque le premier taureau s'élança dans l'arène, secouant sa *divisa* de rubans jaunes et rouges; après avoir reçu cinq coups de lance et quelques *banderillas*, il fut tué par Pedro Sanchez. Nous ne ferons pas l'histoire spéciale des sept autres taureaux expédiés plus ou moins heureusement par Lavi l'aîné, Luca Blanco, Lavi le jeune, Antonio del Rio, Julian Casas; ni les taureaux ni les *épées* ne firent rien de bien remarquable à cette *prueba*, à peine y eut-il une demi-douzaine de chevaux d'éventrés. — Le second taureau, de Lesaca, arracha la porte de la barrière en sortant du *toril;* le troisième, de don Saturnino Ginès, doué d'une grande vitesse et d'une extrême légèreté, franchit les *tables* à trois reprises; voilà les incidents les plus marquants de cette course matinale. Bêtes et gens avaient l'air de peloter en attendant partie, et comme l'heure avançait, on abrégeait beaucoup les formalités, et au bout de quelques minutes l'*épée* apparaissait secouant sa *muleta* écarlate.

Après une heure d'interruption dans le spectacle, heure employée à promener le râteau à travers la place, à jeter de la poussière sur les mares de sang, les gradins et les balcons se garnirent d'une nouvelle foule, plus compacte, plus gaie et plus brillante encore que la première.

A trois heures, Leurs Majestés et Leurs Altesses arrivèrent; la reine, le roi et son auguste père, vêtus ainsi que les princes français en habit bourgeois, se placèrent au milieu du balcon, sous le dais; la reine mère, l'infant don Francisco occupaient la droite; l'infante dona Luisa Fernanda et le duc de Montpensier, les infantes, filles de l'infant don Francisco et le duc d'Aumale, la gauche; par derrière se tenaient les ministres, le duc de Rianzarès, et, chose assez extraordinaire, le patriarche des Indes.

Sous le balcon royal, la barrière de planches était interrompue et remplacée par un mur de poitrines et de hallebardes : c'est un des priviléges du corps des hallebardiers de la reine; quand le taureau se dirige sur eux ils croisent la pique, et s'ils le tuent, il leur appartient. Le danger qu'ils courent n'est pas très-grand; ce sont d'anciens soldats, aguerris et bien armés; mais le sort des alguazils nous paraît beaucoup plus mélancolique.

Un vieil usage, précieusement conservé, car il fait les délices et la joie du peuple de Madrid, veut qu'en ces solennités six alguazils à cheval se tiennent dans la place tout le temps que dure la course, la tête tournée du côté de la reine, et par conséquent ne pouvant rien voir de ce qui se passe derrière eux. Ils restent là ainsi, sans autre défense contre les attaques du taureau que leur petite baguette de bois, en proie à toutes les angoisses de la peur, angoisses qui se trahissent par des contorsions et des grimaces que le public, fort peu tendre à leur endroit, accueille avec des sifflets et des éclats de rire. Malgré la sévérité de leurs vêtements noirs, ces pauvres diables sont les gracieux, les niais et les paillasses de cette sanglante comédie.

Les courses royales offrent cette particularité qu'on y voit des *caballeros en plaza*, c'est-à-dire des gens de bonne famille qui ne sont pas *toreros* de profession et paraissent cette fois seulement dans l'arène; ils combattent à cheval, et ont pour arme le *rejoncillo*, espèce de lance à fer aigu, à hampe fragile qui se brise dans le choc. Les caballeros en place sont patronnés par les plus grands seigneurs, qui font des dépenses folles pour les équiper eux et leur suite. — Le désir de montrer leur adresse et leur courage, l'espoir d'obtenir la pension de 8,000 réaux et le grade d'écuyers de la reine, déterminent les champions qui n'ont jamais manqué; ce sont eux qui, ordinairement, ouvrent la course, et leur présentation se fait avec un luxe et un cérémonial qui méritent une description détaillée.

Le cortége déboucha sur la place par l'arcade de la rue de Tolède dans l'ordre suivant :

Premièrement, une voiture tirée par quatre beaux chevaux bais, avec de magnifiques harnais rouges et des guides blanches; c'était celle du comte d'Altamira en riche habit de cour, et du *caballero en plaza*, son filleul, don Roman Fernandez, habillé de bleu de ciel et de blanc à l'autrichienne; l'*espada* Jimenès, connu aussi sous le nom d'el Morenillo (le basané), accompagnait la voiture avec sa quadrille pour défendre et protéger en cas de besoin le filleul de son excellence.

Secondement, un autre carrosse attelé de six chevaux bai clair, harnachés de ponceau, couverts de rubans et de fleurs. Il conduisait le duc d'Abrantès en habit de *maestrante* de Séville, et son protégé don Antonio Miguel Romero, en costume de l'époque de Philippe IV, cape et pourpoint de velours vert, avec des crevés et des ornements blancs, bottes et culotte de peau, épée et éperons dorés. José Redondo, plus populaire sous le sobriquet d'*el Chiclanero*, marchait à côté, suivi de sa quadrille.

Troisièmement, la voiture du duc de Medina-Celi : six admirables chevaux noirs, harnachés de blanc, pomponnés de roses et de fleurs, traînaient en piaffant le duc et son *caballero en plaza* don Nicolas Cabanas, vêtu de bleu et de blanc. Juan Léon et sa quadrille venaient en ordre derrière le brillant équipage.

Quatrièmement, une voiture de forme élégante et bizarre, à la vieille mode, où deux personnes seulement peuvent prendre place; ce vis-à-vis, tiré par six superbes chevaux bais, empanachés de rouge, conduisait le duc d'Ossuna, et son filleul don Federico Varela y Ulloa, en habit incarnadin; l'illustre, le grand Montès et sa quadrille entouraient la voiture.

Les quatre équipages vinrent successivement s'arrêter sous le balcon de la reine. Les *caballeros en plaza* descendirent avec leurs parrains et, suivant la coutume, fléchirent le genou devant Sa Majesté, et lui demandèrent la permission de combattre, puis il remontèrent dans leurs carrosses, qui firent lestement le tour de l'arène, pour regagner la porte par où ils étaient entrés. Vingt-huit chevaux de bonne mine, et la plupart fringants, conduits en main par des valets de la maison royale, aux livrées raides d'or, venaient derrière les voitures sur une seule file. C'étaient les montures destinées aux chevaliers *rejoncadores* (qui plantent la lance). Sept portaient des selles bleues, sept des selles vertes, sept des selles paille, sept des selles roses en satin piqué, d'une fraîcheur et d'une richesse éblouissantes. Il y avait loin de ces nobles coursiers, sortis des écuries de la reine, aux pauvres rosses vouées à l'éventrement infaillible des courses ordinaires. Avec eux on ne devait pas craindre une de ces hécatombes chevalines qui paraissent avoir pour but d'apaiser d'avance les mânes du taureau sacrifié par l'homme; ils avaient des jarrets pour résister au choc ou s'y dérober par la fuite.

Parmi ces vingt-huit chevaux on en choisit quatre pour les *caballeros en plaza* qui, au bout de quelques minutes, trouvées fort longues par le public impatient, reparurent à cheval dans l'arène, précédés de deux files de piquiers vêtus du pourpoint à la Schomberg, de sept rois d'armes, de pages et d'écuyers, et de tout un monde de comparses richement habillés; c'est un spectacle singulier et qui pousse à la rêverie, de voir les formes et les couleurs des âges écoulés vivre et fourmiller à la pure lumière du soleil. Ce mélange de travestissements et de réalité étonne

plus qu'on ne saurait dire ; on cherche involontairement la rampe et les coulisses, et l'on est tout surpris de voir cette fantasmagorie encadrée dans les objets les plus réels.

A la suite, marchaient les quadrilles des *toreros*, la première vert et argent, la seconde bleu et argent, la troisième marron et or, la quatrième incarnat et argent ; au lieu de la coquette *montera* qu'ils portent habituellement, les *toreros* étaient coiffés de l'ancien chapeau espagnol en demi-lune et à deux cornes, comme on en trouve dans les caprices à la manière noire du peintre Goya. Ce chapeau, quoique d'une étiquette plus rigoureuse et d'une tenue plus correcte, ne nous paraît pas à beaucoup près valoir ce joli bonnet chargé de nœuds et de pompons que l'*Espada* jetait si crânement par-dessus les moulins au moment de jouer son va-tout.

Douze *picadores* rangés trois, par trois et assortis aux couleurs de la quadrille dont ils faisaient partie, par les nuances et les broderies de leurs vestes et de leurs selles, fermaient le cortége. Nommer *Gallardo*, *Munoz*, *Romero*, *Lerma*, c'est dire que les plus illustres maîtres en l'art difficile de piquer se trouvaient là. Hélas ! tu manquais à la troupe, herculéen Sevilla, dont l'œil étincelant, la figure basanée et la jovialité héroïque nous ont si profondément impressionné autrefois. La lance s'est échappée de ta vaillante main, et la maladie t'a terrassé, toi qui faisais asseoir les taureaux sur leurs jarrets ! ton nom est maintenant inscrit parmi ceux des célébrités de la tauromachie, sur les écussons bleus du cirque d'Alcala, entre ceux de Pepeillo, de Romero, et des héros du genre. Si l'on conserve, dans l'autre monde, quelque souvenir de celui-ci, tes grands os ont dû tressaillir dans la tombe, du regret de ne pouvoir assister à cette course et y faire quelques-uns de ces beaux coups qui soulevaient des transports d'enthousiasme !

L'arrière-garde était formée par des attelages de mules, toutes folles de pompons et de grelots, destinées à traîner au *matadero* les corps des bêtes mortes. Des palefreniers en veste et en culotte de velours bleu, en bas blancs, en escarpins et en chapeau à cornes, les contenaient à grand'peine.

Toutes ces formalités accomplies, le cortége se retira, et il ne resta dans la place que les combattants et les gens indispensables.

Parmi les quatre gentilshommes, deux paraissaient assez médiocres écuyers et luttaient contre la fougue de leur monture avec plus ou moins de bonheur ; même l'un d'eux, le champion du duc de Medina-Celi, avait été désarçonné et obligé d'aller faire à pied son salut au balcon royal ; don Miguel Romero, par son assurance modeste et la grâce avec laquelle il maniait son cheval, paraissait réunir le plus de chances, et si la mode anglaise des paris avait gagné l'Espagne comme la France, les gros enjeux eussent été de son côté.

...Les caballeros étaient à leur poste, le *rejoncillo* à la main, ayant chacun à côté d'eux l'espada qui devait leur ménager les coups et les défendre en cas de péril... Une attente anxieuse oppressait les poitrines de trente mille spectateurs.

Enfin la clef du toril, attachée à une magnifique touffe de rubans, fut jetée du balcon de la reine à l'alguazil qui l'alla porter au mozo de service.

L'orchestre sonna une fanfare éclatante ; soixante mille yeux se tournèrent simultanément du même côté : la plus jolie femme du monde, au moyen de la plus suprême coquetterie, n'aurait pu obtenir un regard dans ce moment-là.

Les lourdes portes du toril se renversèrent, et il en sortit.. deux ou trois bouffées de colombes blanches, qui s'éparpillèrent tout effarées comme des duvets emportés par le vent.

Autrefois aussi, en France, au sacre des rois, on lâchait des centaines d'oiseaux, qui voltigeaient sous les voûtes de la cathédrale et finissaient par se brûler les ailes aux cierges de l'autel.

Ce mélange de tendresse et de barbarie, qui fait ouvrir la cage des colombes pour la liberté et la cage des taureaux pour la mort, forme un contraste assez bizarre et plus naturel qu'on ne pense.

Le taureau hésitait à sauter de l'obscurité de sa caverne dans la pleine lumière du cirque. Un chapeau jeté devant la porte le décida.

C'était un taureau noir de Mazpule, portant sur l'épaule une splendide *divisa* blanche, bordée d'argent. — La *divisa*, nos lecteurs le savent sans doute, est un nœud de rubans fixé dans le cuir du taureau par une aiguillette, et dont la couleur sert à désigner la *vacada* ou pâturage dont il sort ; on compte, parmi les nourrisseurs, les plus grands noms d'Espagne. — Les courses de taureaux rendent les plus grands services à l'agriculture et à l'élève des bestiaux ; car on aurait tort de croire que tout taureau soit propre au combat : il faut pour cela autant de qualités qu'on en exige d'un cheval de course, et un troupeau tout entier fournit à peine trois ou quatre sujets dignes de paraître dans l'arène ; des efforts faits par les éleveurs pour atteindre la perfection idéale du taureau de place, il résulte une rare pureté de sang et des races magnifiques. — Aussi est-il fréquent de voir des bœufs de trait d'une beauté merveilleuse et qu'on croirait détachés des bas-reliefs grecs, tant ils ont une physionomie homérique et grandiose.

Ce brave taureau fondit fort délibérément sur les cavaliers de place ; le señor Romero lui brisa dans le corps trois *rejoncillos*, et eut son cheval blessé ; le señor Varela rompit aussi une lance, et l'animal tomba mort d'un coup de pointe.

Les portes du *matadero* s'ouvrirent, et l'attelage des mules arriva en piaffant, en se cabrant, enlevant de terre les groupes de palefreniers suspendus à leurs licous. Ce ne fut pas une médiocre besogne de les faire assez approcher du taureau mort pour lui jeter le grapin.

Le second, de couleur marron tirant sur le noir, avec une *divisa* rouge et blanche, appartenant aux seigneurs-ducs, était sournois et timide ; don Miguel Romero lui porta neuf coups de lance avec beaucoup d'adresse, et le señor Varela deux, et comme il ne mourait pas, Léon l'acheva d'une estocade ; d'un *mete y saca*, comme on dit en Espagne, donné sans préparation aucune.

Le troisième, à la *divisa* verte et blanche, d'Utrera, la patrie des bons taureaux, se précipita dans l'arène avec une impétuosité de bon augure ; mais il avait affaire à un rude champion, et l'ex-lieutenant du régiment de Marie-Christine lui fit bien voir que, bien qu'il ne fût pas torero de profession, il n'en était pas moins redoutable.

Ce taureau, sans s'effrayer des deux coups de rejoncillo qu'il avait déjà reçus, l'un de Romero, l'autre de Varela, fondit sur le premier tête baissée, passa les cornes sous le poitrail du cheval, lui fit quitter terre, et le renversa sur le dos par-dessus son cavalier.

Il y eut là un moment d'indicible épouvante et d'effroi suprême ; tout le monde crut le brave Romero écrasé sous le poids de sa monture. — La belle tête pâle du Chiclanero devint livide, et avec la promptitude de l'éclair, tout l'essaim des banderilleros, éparpillé dans la place, se concentra sur le même point. Vingt capes roses, jaunes, bleues furent agitées pour distraire le taureau, et déjà les femmes por-

taient le mouchoir à leurs yeux, lorsqu'il arriva une chose merveilleuse, un coup de théâtre à désespérer les dramaturges.

Le cheval, qu'on croyait éventré, se releva avec son cavalier en selle ; Romero, bien loin d'être écrasé, n'avait pas même perdu les étriers.

Alors il s'éleva des *tendidos*, des galeries, des balcons, des entablements, des toits, un hourra d'acclamations, immense, universel, prodigieux ; une seule voix jaillissant de trente mille poitrines ! Quel torrent de volupté doit inonder le cœur d'un homme qui se sent applaudir ainsi ! Les spectateurs, juchés sur les combles les plus éloignés, répondirent à ce tonnerre comme un écho, et, au risque de se précipiter, se penchèrent encore davantage pour pouvoir saisir quelque profil du héros de la course. Mais ce n'était rien encore.

Le taureau, qui s'était éloigné à la poursuite de quelque *chulo*, fit sept ou huit pas vers le cheval, s'arrêta, remua deux ou trois fois la tête d'un air songeur, agita par un froncement de peau le fragment de rejoncillo implanté dans son épaule, s'envoya un peu de terre sous le ventre et parut vouloir recommencer l'attaque ; mais subitement et sans que rien pût faire prévoir un tel dénoûment, il tourna sur lui-même et roula les quatre sabots en l'air en poussant un sourd beuglement. Il était mort.

Romero, en tombant, lui avait enfoncé sa lance jusqu'au

Don Miguel-Antonio Romero et le taureau.

cœur, à l'endroit qu'en Espagne on appelle la *cruz*, et qui se trouve au bout de la raie du dos, à la naissance du cou entre les deux omoplates.

Quand la foule eut compris ce coup miraculeux, à l'enthousiasme succéda la frénésie ; des tonnerres d'applaudissements, des ouragans de bravos éclatèrent de toutes parts avec une furie inimaginable ; c'étaient des cris, des hurlements, un tumulte à devenir sourd. Ces manifestations paraissant encore trop froides, chacun jetait dans l'arène ce qu'il avait à la main, son chapeau, son éventail, sa lorgnette, son mouchoir, son bouquet, sa boîte à pastilles.

Alexandre Dumas lança un porte-cigare de 1,000 fr., à ce que dirent le lendemain les journaux.

C'étaient une rage, un délire, un vertige ; les reines, les infantes, les princes, les grands dignitaires, tout l'Olympe du balcon royal, malgré l'étiquette, s'émurent comme de simples mortels. Le duc d'Aumale surtout battait des mains avec fureur.

Sur les cordes des barrières, sur le fer des balcons, sortant le corps plus qu'à moitié, au mépris des lois de la statique, se penchaient une foule d'individus de tout âge et de toute condition, se démenant comme des possédés, agitant les bras, faisant mille contorsions extravagantes en criant : *Bien, bien*, Romero ! Ce *bien* aurait besoin d'une notation particulière pour en faire comprendre toute la valeur. Les Espagnols y mettent un accent tout spécial, et dans leur bouche ce monosyllabe acquiert une intensité d'approbation inconcevable : d'autres, tâchant de détacher leur interjection admirative de la masse du vacarme général, extrayaient de leurs poumons toute la force de bruit possible, mais on

n'entendait sortir aucun son de leurs bouches ouvertes, la tempête universelle éteignait tous les petits bacchanals particuliers.

Quelle sensation puissante devait étreindre en ce moment l'âme du héros, objet de tant d'enthousiasme ! Ah ! de tels applaudissements ne seraient pas payés trop cher au prix de vingt existences, et pour les obtenir on présenterait sa poitrine nue aux cornes de tous les taureaux de l'Andalousie et de la Navarre ; Romero était en ce moment le roi de Madrid, tous les cœurs lui appartenaient, et aucune Espagnole n'aurait pu ce soir-là refuser à un si vaillant cavalier le don d'amoureuse merci !

Le calme finit par se rétablir ; l'orchestre sonna une fanfare et la porte fut ouverte à un nouveau taureau. L'adroit et valeureux champion du duc d'Abrantès restait seul des quatre gentilshommes. Les autres, à l'exception du señor Varela, n'avaient fait pour ainsi dire que paraître, et avaient tout de suite été mis hors de combat par des chutes violentes : l'un d'eux était sorti de l'arène chancelant, estropié, s'appuyant sur les *muchachos* de service ; l'autre, emporté sans connaissance par les pieds et la tête, mourut le lendemain : son cheval lui avait écrasé la poitrine.

Un quatrième taureau, de Gaviria, eut bientôt terminé sa carrière, il tomba mort au troisième coup de rejoncillo que lui planta l'héroïque cavalier.

Ne voulant pas laisser plus longtemps Don Miguel Romero exposé à des dangers que désormais il courrait seul, et craignant sans doute qu'excité par l'enthousiasme public il ne se livrât à des actes d'audace outrée et ne fût saisi de la folie du courage, Sa Majesté lui fit dire qu'elle était satisfaite et qu'il pouvait se retirer.

Don Miguel Antonio Romero, après avoir remercié sa gracieuse souveraine, se retira tranquille et frais, comme s'il ne se fût rien passé, s'en alla s'asseoir à un balcon, d'où il regarda tranquillement le reste de cette course à laquelle il avait pris une part si brillante.

Le lendemain, S. A. R. le duc de Montpensier envoyait à don Miguel Romero l'épée qu'il portait le jour de ses noces. La poignée en était d'or curieusement ciselé, relevé d'ornements d'argent d'un goût exquis, avec le chiffre du prince. Le duc d'Abrantès faisait présent à son vaillant filleul d'une magnifique montre d'or, et la reine le nommait écuyer du palais.

C'était maintenant le tour des toreros de profession et la course retombait dans les errements ordinaires : les *picadores* allèrent se mettre à leur poste, et l'on fit sortir le cinquième taureau, bai clair, de don Elias Gomez, devise bleue et blanche. Il reçut cinq coups de lance et mit un cheval hors de service ; on lui planta une paire de *banderillas* ensemble et deux séparément ; après quoi il fut tué par Juan Jimenès de plusieurs estocades de *volapiés*, les unes sur l'os, les autres portées avec trop de précipitation et à peine entrées. Deux coups de pointe terminèrent son agonie.

Le sixième, de Gaviria, de couleur foncée, ne se jetait pas sur les obstacles aussi aveuglément que les autres, il paraissait réfléchir, et, avant de donner son coup de corne, restait quelquefois comme en contemplation devant le *picador*, ce qui ne l'empêcha pas d'éventrer deux chevaux et d'envoyer à plusieurs reprises les pesants cavaliers mouler leurs corps en creux dans le sable lorsqu'ils ne se rattrapaient pas assez vite avec les mains au rebord des *tablas*. Montès, le grand Montès, que cette solennelle occasion avait appelé dans l'arène, bien qu'il soit riche et marié et retiré du cirque, fit avec ce taureau ce manége de cape où nul *torero* ne l'a surpassé. Il faut voir l'aisance suprême de Montès agitant son manteau sur le mufle de la bête furieuse, lui entourant les cornes comme d'un turban, et faisant tourbillonner de mille manières les plis éclatants du taffetas ; puis, lorsque le monstre exaspéré se précipite sur lui, se drapant de la façon la plus majestueuse et l'évitant par un imperceptible mouvement de corps.

Trois paires de *banderillas* furent posées à ce taureau avec beaucoup de hardiesse et de dextérité. En les secouant pour s'en débarrasser, le pauvre animal fit envoler un nuage de petits oiseaux contenus dans un mince filet attaché à la baguette de la *banderilla*, et disposé de manière à ce que les mailles se rompent au moindre choc, ou soient tranchées par le fer de l'hameçon lorsqu'on enfonce la baguette. Ces recherches n'ont lieu qu'aux grandes occasions. Les hampes des *banderillas* ne sont habituellement garnies que de découpures de papier ; cette fois, pour plus de galanterie, les oiseaux portaient nouées au cou des faveurs aux couleurs d'Espagne, jaune et rouge. D'autres *banderillas* étaient garnies de fleurs et de feuillages, de sorte qu'on aurait pris les taureaux ainsi guirlandés pour les victimes d'un sacrifice antique.

On sonna la mort, et Montès s'avança l'épée d'une main et la *muleta* de l'autre ; la *muleta*, comme chacun sait, est un morceau d'étoffe écarlate fixée sur un bâton transversal et qui sert au *matador* à détourner l'attention de son adversaire cornu : l'épée à deux tranchants, longue, forte, flexible, est choisie parmi les meilleures lames de Tolède, qui a encore le secret de la bonne trempe : la poignée affecte une forme spéciale, et comme on dit, ne serait pas à la main pour tout autre genre d'exercice ; elle se termine par une boule de cuivre qui s'appuie à l'intérieur de la paume et permet au *torero* de pousser son estocade à fond en pesant de tout son poids sur la garde de l'épée.

D'un coup plongé de haut et de la perfection la plus classique, Montès dépêcha l'animal avec cette *maestria* qui n'appartient qu'à lui. Pas d'effort, pas de violence, rien qui indique la crainte ou fasse sentir le péril ; il semble, quand on voit Montès à l'œuvre, que rien n'est plus facile à tuer qu'un taureau ; l'épée entre dans ce corps comme dans du beurre. La plaie est fermée si exactement par la lame, et la place si bien choisie, qu'il n'y a pas une goutte de sang répandue et que la mort arrive avant l'agonie. Nous ne savons pas ce que pouvaient être José Candido, Costillarès, Delgado, Juan Conde, Pedro Romero, el Americano, et toutes les anciennes célébrités du cirque au temps où la tauromachie était à son plus haut point de splendeur ; mais nous doutons que jamais *espada* ait eu plus de sang-froid, d'adresse et de grâce virile dans l'exercice de sa dangereuse profession que le grand Montès de Chiclana, le *jamais assez vanté* Montès, comme disent les Espagnols.

Il fut applaudi à outrance et reçut les bravos avec une modestie fière, comme quelqu'un qui y est habitué et sait qu'il les mérite.

Le septième, de Lizaso, franc et clair dans ses allures, *prit* cinq coups de lance, pour nous servir de l'argot tauromachique, et fut *capéé* fort gracieusement par Arjona ; après qu'on lui eut posé trois paires de *banderillas*, il tomba comme foudroyé par un coup d'épée du même Arjona : coup qui n'est pas dans les règles et que proscrivent les puristes, mais qui n'en produit pas moins un très-grand effet. Tuer un taureau de la sorte s'appelle *atronar* ; la pointe de l'épée pénètre dans le cervelet et cause une mort instantanée ; l'endroit où il faut frapper n'est guère plus large qu'une pièce de trente sous : pour notre part, nous nous joignons aux *aficionados* romantiques et nous n'avons pas le courage de blâmer cette brillante mais irrégulière estocade.

Le huitième, bigarré de couleur, poltron de caractère, ne

put se décider à l'attaque. Vainement les *picadores* s'avançant vers lui le *citaient* en élevant la lance et en clappant de la langue, il tournait la tête de l'autre côté et paraissait regretter ses pâturages ; sentiment bien naturel, mais qui n'attendrissait pas beaucoup le public, car on demanda de toutes parts les *banderillas de fuego*. Les détonations de ces feux d'artifice qui lui éclataient aux oreilles lui firent exécuter d'abord quelques cabrioles, puis il retomba dans sa torpeur et reçut la mort comme un lâche des mains de Martin, qui fut obligé de lui porter cinq ou six coups, tant il se présentait mal.

Pendant que l'attelage des mules entraînait cette charogne, les *banderillas de fuego* qui n'avaient pu servir, et qu'on avait fichées en terre par la pointe, détonaient et faisaient long feu avec des crépitations bizarres.

Tout occupé que nous étions de l'appréciation de nos gladiateurs mugissants, nous avons un peu négligé nos braves alguazils, plantés devant le balcon de la reine, et exposés à tous les périls des *toreros* sans avoir leurs moyens de défense. Cette fête, si courte pour tous, dut leur paraître bien longue. — Cette file d'hommes noirs, à cheval, immobiles dans la place, préoccupait visiblement les taureaux, et l'endroit qu'elle occupait était devenu comme une espèce de *querencia* où ils revenaient toujours : les *chulos*, encouragés par les rires du peuple, ne se faisaient d'ailleurs pas faute d'amener les bêtes féroces de ce côté, sauf à les distraire au moment opportun. Le neuvième taureau, de Gaviria, courageux et léger, fondit sur la noire troupe, s'acharna à la poursuite d'un pauvre diable d'alguazil, médiocre écuyer, et donna à son cheval le coup de corne le plus ridicule du monde, de sorte qu'au lieu d'être plaint, le pauvre homme fut hué et sifflé. Ce même taureau se précipita sur les hallebardiers, qui baissèrent aussitôt leurs armes, avec tant de furie, qu'il rompit une hampe et emporta un fer de hallebarde dans le poitrail. Le *chulo* qu'il pourchassait s'était vivement faufilé entre les jambes des soldats, n'ayant pas eu le temps de regagner les *tablas*. Jose Redondo, ou le Chiclanero, car il est plus populaire sous ce nom, dépêcha ce terrible animal d'une estocade à la croix, portée dans toutes les règles, et digne de l'excellente école de Montès, dont il est l'élève et le neveu, si même il ne lui tient pas par des nœuds plus resserrés.

Le crépuscule baignait déjà la place, lorsque sortit le dixième taureau, de Mazpule, — taureau de *sentido*, comme l'autre, c'est-à-dire ne se laissant pas amuser par la *cape* en tirant droit au but, et par conséquent fort dangereux. Léon le tua de deux coups d'épée, l'un mauvais et l'autre bon.

Il faisait presque nuit quand on lâcha le onzième et le douzième taureau ; les objets avaient perdu leur couleur, et ce combat dans l'ombre prenait un caractère singulier et sinistre. On voyait vaguement onduler un dos monstrueux entouré de silhouettes noires. Nous ne pourrions donc donner aucun détail sur leurs prouesses obscures.

Les mules sortirent pour la dernière fois, et entraînèrent les corps des victimes achevées par le *cachetero*.

Tout le temps de la course, nous avions été préoccupé d'un détail puéril et bizarre : chaque cadavre de taureau ou de cheval traîné par les mules, traçait sur le sable une traînée parabolique, partant d'une mare de sang et aboutissant à la porte du *matadero*, que nous ne saurions mieux comparer qu'à ces courbes décrites en l'air par le vol des bombes dans les gravures des villes assiégées. A la fin du combat, ces raies, de plus en plus nombreuses, formaient comme une espèce de bouquet de feu d'artifice sanglant, bien digne de terminer la *corrida de toros de corte!*

Aussitôt que les portes du *matadero* se furent fermées sur le dernier cadavre, les spectateurs envahirent l'arène, et ce grand espace vide, et blanc tout à l'heure, devint noir en une minute sous le fourmillement compacte de la foule.

Les sept cents torches de cire fichées sur les candélabres de bois attachés aux balcons s'allumèrent comme par enchantement, et formèrent un coup d'œil vraiment magique.

En Espagne, les illuminations se font toujours avec des torches de cire et des verres de couleur ; l'ignoble lampion y est heureusement inconnu. Il faut la stupide routine de notre prétendue civilisation pour faire brûler dans les jardins royaux, sous prétexte de réjouissance, ces dégoûtantes terrines de cambouis infect qui ne dégagent qu'une clarté louche et rougeâtre au milieu de flots de fumée noire. Singulière façon de célébrer un événement heureux que de s'empoisonner à faire fondre du suif sur des ifs bituminés de suie !

Le lendemain, la course recommença sur les dix heures du matin. Nous aimions ce combat au saut du lit, en négligé et d'une familiarité tout intime. Les spectateurs causaient avec les *chulos* à califourchon sur le rebord des *tablas*, et comme la grandeur de la place et le nombre des combattants diminuaient de beaucoup le péril, des groupes de *toreros* inoccupés se tenaient sur l'étrier de la barrière, et devisaient en se chauffant au soleil ; car, bien que le temps fût clair, il soufflait une petite brise assez aigre.

Rien n'était plus joli que de voir scintiller sous le rayon, dans cet angle lumineux, les paillettes et les broderies des costumes. Les couleurs tendres des capes prenaient des nuances charmantes : — quel dommage qu'il n'y eût pas là un Goya avec sa palette !

De temps en temps le taureau venait interrompre la conversation, et le groupe bigarré se dispersait comme un essaim de papillons.

La forme quadrangulaire est moins favorable que la forme ronde aux luttes tauromachiques : — une place trop vaste ne convient pas. Les animaux se fatiguent en voyages, il est plus difficile de les amener près des *picadores* ; leur attention éparpillée se détourne aisément ; ils vont de ci, de là, ils s'essoufflent et s'alourdissent. Le risque est presque nul pour les hommes qui gagnent au pied et ne peuvent être rejoints par une bête *aplomada*. — Les détails du combat, vus d'une trop grande distance, perdent aussi beaucoup de leur dramatique ; on ne saisit plus le jeu des physionomies, et, s'il faut le dire, on ne discerne plus les blessures, partant, l'intérêt et la terreur sont bien moindres.

Pour les courses ordinaires, la plaza Mayor ne vaut pas le cirque de la porte d'Alcala, bien qu'elle se prête à merveille aux développements des cortéges et à la pompe des fêtes royales.

Cependant, malgré le sans-gêne de cette course matinale, une douzaine de taureaux furent expédiés, et une quinzaine de chevaux éventrés le plus galamment du monde.

A la course de l'après-midi, il y eut encore des *caballeros en plaza*, mais présentés cette fois par la ville sous le patronage du duc de Veraguas, corrégidor de Madrid. Le cérémonial fut à peu près le même que la veille ; seulement, les carrosses n'avaient que quatre chevaux, et les cavaliers ne parurent que pour la forme ; après avoir rompu un ou deux *rejoncillos* ils se retirèrent, et la course eut lieu comme d'habitude.

Nous ne recommencerons pas la description minutieuse des *suertes* et des *cogidas* de cette *corrida*, nous craindrions d'ennuyer nos lecteurs. — Les taureaux sont un

spectacle monotone à décrire; rien n'est plus simple et plus primitif que ce divertissement. Le sujet est la vie et la mort; — l'intérêt du drame, de savoir qui sera tué de l'homme ou de l'animal féroce. — La pièce est invariablement divisée en trois actes, qui pourraient s'intituler : la lance, la bandérille et l'épée. Mais cela suffit pour tenir haletants des milliers de spectateurs pendant des journées entières.

Le surlendemain, qui était le troisième jour, le temps, d'incertain devint tout à fait mauvais, et nous eûmes le spectacle divertissant et singulier d'une course pendant la pluie.

En Espagne, dès que la course est commencée, rien ne peut l'interrompre. Les cataractes du ciel s'ouvriraient, il y aurait un tremblement de terre, que l'on continuerait avec un imperturbable sang-froid.

Des centaines de parapluies se déployèrent sur les *tendidos*, mais personne ne bougea, l'idée de s'en aller ne vint à qui que ce soit. La famille royale elle-même ne quitta pas son balcon, où, malgré l'abri du baldaquin, les rafales de l'averse l'atteignirent plus d'une fois.

Quelques plaisants tendirent des parapluies aux *picadores*, qui attaquèrent le taureau la lance d'une main et le riflard de l'autre. — Rien n'était plus comique.

Luca Blanco, qui devait tuer, avait retiré ses escarpins de peur de glisser sur la terre grasse, et courait en bas de soie et pieds nus dans la boue.

Les taureaux morts, entraînés par les mules et cuirassés de crotte, avaient l'air de masses informes; les chevaux s'efflanquaient sous la pluie, les costumes déteignaient, tout prenait un aspect risible et piteux.

La bonne humeur du peuple ne s'était pas altérée un instant, et se traduisait en plaisanteries de toutes sortes. Une personne, que les parapluies des gens placés devant

Enlèvement des taureaux morts.

elle empêchaient de voir, demandait à un voisin mieux situé :

— Que se passe-t-il?

— On amène les chiens, il y en a un qui vient de mordre le taureau à l'oreille; voilà les nouvelles les plus fraîches.

Comme il faisait presque nuit, on suspendit la course pour faire avancer les voitures de la cour. Cette interruption aux plaisirs du peuple fut accueillie par des huées, des sifflets, et un vacarme épouvantable qui ne s'apaisa que lorsque la place fut libre.

Il restait encore deux taureaux, mais vu l'heure avancée, la pluie de plus en plus forte, et l'obscurité de plus en plus épaisse, on ne les fit pas sortir du *toril*.

Alors commença un chœur formidable d'imprécations et d'injures, dont le refrain obligé était cette phrase chantée sur une mélopée bizarre : *otro toro, otro toro, otro toro*, modulée dans tous les tons possibles.

Les *toreros* étant partis pendant le tumulte, force fut à ces *aficionados* enragés de se retirer aussi.

— Les *corridas de toros de corte* étaient finies!

Saturé de sang et d'émotions poignantes, nous avions besoin de sensations plus douces et plus idéales; il nous fallait, pour nous reposer de la brutalité du cirque, la sérénité du musée et la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art.

Aussi, nous dirigeant du côté du Prado, entrâmes-nous avec un respect religieux dans le beau bâtiment dû à l'architecte Villanueva, dans lequel, chose extraordinaire pour un musée, on voit clair partout. Là, point de catacombes comme à la galerie du Louvre, où de rares fenêtres laissent filtrer un jour avare et qui condamne les admirateurs opiniâtres de certains chefs-d'œuvre à des contorsions de possédé.

Un peintre, qu'on ne peut apprécier qu'en Espagne, c'est Velasquez, le plus grand coloriste du monde après Vecelli. Nous le mettons, pour notre part, bien au-dessus de Murillo, malgré toute la tendresse et la suavité de ce Corrège sévillan. Don Diégo Velasco de Sylva est vraiment le peintre de l'Espagne féodale et chevaleresque. Son art est frère de

celui de Calderon, et ne relève en rien de l'antiquité. Sa peinture est romantique dans toute l'acception du mot.

Un de ses plus beaux tableaux est celui connu sous le nom de *las Meninas*. On y voit, à la gauche du spectateur, le peintre, la palette à la main, qui fait le portrait de Philippe IV et de la reine, qu'on aperçoit reflétés dans un miroir placé au fond de la chambre; sur le premier plan, au milieu de la toile, l'infante Dona Marguerite-Marie d'Autriche s'amuse avec ses menines. Les deux nains, Mari Barbola, et Nicolasico Pertusato, placés à droite, tourmentent un grand épagneul favori, qui souffre patiemment leurs impertinences.

Velasquez peignant les infants d'Espagne.

Sur la poitrine du peintre on remarque une croix de commandeur de Calatrava, à propos de laquelle on raconte cette anecdote : Philippe IV, charmé de cette toile, prit un pinceau, en trempa la pointe dans le cinabre étalé sur la palette de l'artiste, et de sa main royale traça cet insigne honorifique, disant que c'était la dernière touche à mettre au tableau. Manière délicate et charmante de récompenser un grand artiste.

Jamais illustration ne fut plus méritée, car Velasquez peut à bon droit se nommer le Titien espagnol.

Quelle fierté de pinceau, quelle largeur et quelle facilité de gentilhomme, sûr de sa race et de son talent! tout est fait au premier coup, et étudié comme si chaque touche eût coûté un jour de méditation. Comme il excelle à rendre les armures damasquinées où, sur l'acier noir, glisse une lame de lumière blanche; les figures mâles et carac-

téristiques, les tournures cambrées, les poings sur les hanches, les grands airs de l'aristocratie féodale, les genets au profil busqué, les nains jouant avec les lévriers et les perroquets; tout ce monde royal que personne n'a compris comme lui !

Par un singulier privilége du génie, ce grand artiste, familier des rois, a peint la dégradation de la vieillesse et de la misère, les trivialités de la vie, avec une force et une intensité dont Ribera pourrait être jaloux : ses mendiants valent ses rois, et ses pauvresses ses infantes.

Cet homme d'une si haute aristocratie, peintre ordinaire des rois, des reines et des infantes, devant qui posèrent si complaisamment Philippe III, Philippe IV, Isabelle de Bourbon, Marguerite et Marie-Anne d'Autriche, le prince don Balthazar Carlos, le comte duc d'Olivarès et tous les grands personnages de l'époque; ce Vénitien de Séville, si habile à écraser le velours, à faire miroiter la soie, à brunir les armures, à roussir l'or dans la fournaise ardente de son coloris, à nouer des rosettes de rubans roses et des tresses de perles aux tempes des jeunes infantes, à faire ruisseler la dentelle, la batiste et la guipure par les crevés des manches de satin, manie la boue et la fange sans dégoût, avec amour, comme s'il n'avait pas de délicates mains blanches, où se dessinent des veines gonflées par le sang d'azur des races nobles !

La société des gueux, des mendiants, des voleurs, des philosophes, des ivrognes et des misérables de toute nature dont se compose le monde fourmillant de la Bohême, ne lui répugne en aucune manière. Les peintres espagnols ont tous d'ailleurs, à différents degrés, ce robuste amour de la vérité, que rien ne révolte et qui ne recule pas devant le réalisme le plus cruel.

Il faut voir quels affreux drôles, bronzés du hâle, bituminés par la misère, ridés, châssieux, lippus, peuplent ces noires toiles d'une brutalité sublime, d'une laideur idéale.

Quels haillons superbement déchiquetés, et quelle fierté dans ces lambeaux grouillants ! Dans quel *Rastro* Velasquez a-t-il trouvé de semblables guenilles? don César de Bazan lui-même, avec sa cape en dents de scie et ses bas en spirale, est un seigneur triomphant et superbe à côté de ces gaillards-là.

Regardez un peu, s'il vous plaît, ce gueux désigné, on sait trop pourquoi, sous le nom d'Esope; il paraît à son accoutrement que, dans les idées de Velasquez, l'état de fabuliste ne devait guère être lucratif. Un sac grossier à qui un torchon sert de ceinture enveloppe son torse noueux et difforme comme un tronc de chêne; sa main rugueuse, plissée aux articulations, se ferme sur un livre couvert d'un parchemin rance, graisseux, sordide, glacé par le pouce de lecteurs à qui l'usage de l'eau est inconnu : c'est affreux et c'est admirable; toutes les richesses de l'art resplendissent sur cet immonde coquin; cette crasse, c'est de l'or et de l'ambre en fusion; ces loques valent la pourpre impériale, toutes ces ordures ont un prix inestimable. Dans ce masque monstrueux plaqué de tons violents, la vie éclate avec une force incroyable. Ces yeux enfouis sous un sourcil en broussaille, noyés dans des pattes d'oie de rides, ont le regard, cette bouche égueulée a le souffle, l'air passe dans cette barbe embrouillée et ces cheveux incultes.

Un des chefs-d'œuvre de Velasquez en ce genre, c'est le tableau des *Borrachos* (ivrognes).

Au centre, on voit au milieu des buveurs un drôle à moitié nu, que le peintre a chargé de représenter Bacchus; il est assis sur un tonneau, trône chancelant du dieu des ivrognes. Une couronne de pampres ceint sa tête et, trop large, lui tombe presque sur les yeux. — Devant le sacro-saint tonneau est agenouillé un buveur à qui le dieu confère quelque éminente dignité dans la confrérie de la Dive Bouteille, en lui cerclant le front d'une branche de lierre. L'air de componction et de gravité du vénérable soulard est admirable; les autres, plus ou moins ivres-morts, applaudissent avec un enthousiasme hébété; ils clignent lourdement leurs yeux avinés, ils tâchent de se redresser sur leurs jambes qui flageolent et s'affaissent comme ces outres à moitié pleines que l'on veut faire tenir debout dans un coin.

Il règne dans cette toile une ivresse naïve, une joie grossière d'orgie soldatesque merveilleusement rendues. Comme ils sont heureux d'un bonheur stupide, comme ils rient bêtement de leurs grosses lèvres épaissies par la débauche ! quelle richesse et quelle solidité de ton, quelle pâte opulente et grasse, quelle touche large et magistrale ! la peinture ne peut aller plus loin.

Citons encore la *Reddition de Breda*, où se pavanent les cavaliers les plus fièrement campés; les *Forges de Vulcain*, où le dieu forgeron ne reçoit peut-être pas avec toute la majesté olympienne désirable l'annonce de son infortune conjugale, mais où brillent des chairs merveilleusement peintes; et différents tableaux de sainteté dont la description particulière nous mènerait trop loin. — Mentionnons en passant différentes esquisses de paysage mêlées d'architecture et représentant des points de vue, des sites royaux ou de simples fantaisies pittoresques, traités avec une liberté de brosse et une puissance d'effet extraordinaire, car ce grand homme fait tous les genres avec la même supériorité.

L'école espagnole peut se résumer en quatre peintres : Velasquez, Murillo, Ribera et Zurbaran.

Velasquez représente le côté aristocratique et chevaleresque; Murillo, la dévotion tendre et coquette, l'ascétisme voluptueux, les Vierges roses et blanches; Ribera, le côté sanguinaire et farouche, le côté de l'inquisition, des combats de taureaux et des bandits; Zurbaran, les mortifications du cloître, l'aspect cadavéreux et monacal, le stoïcisme effroyable des martyrs. Que Velasquez vous peigne une infante, Murillo une Vierge, Ribera un bourreau, Zurbaran un moine, et vous avez toute l'Espagne d'alors, moins les pauvres, dont tous les quatre excellent à rendre les haillons et la vermine.

Bartolomé-Esteban Murillo, né à Séville en 1618, fut disciple de Juan del Castillo, et se perfectionna ensuite à Madrid en étudiant les tableaux classiques du palais royal. Il eut trois manières distinctes, mais non pas assez différentes pour que son originalité ne soit pas toujours aisément reconnaissable; on distingue ses tableaux en froids, chauds et vaporeux. C'est un adorable peintre que Murillo, malgré quelques afféteries et quelques négligences; jamais coloris plus suave, plus moelleux, plus fondu, n'a enveloppé formes plus souples et plus aisément modelées : comme il sait épanouir dans le ciel des collerettes de chérubins, et frotter d'un rose charmant ces faces rebondies et ces petits talons enfantins ! quels gris de perle doucement argentés il trouve sur sa palette pour ombrer les têtes de madonnes, et quelles rougeurs pudibondes pour ces joues que colore l'annonce de l'ange Gabriel ! impossible d'idéaliser avec plus de grâce le type des femmes de Séville; tout le charme de la beauté espagnole brille dans ces toiles adorables.

Il y a là une *Annonciation*, qui est une chose ravissante, et une *Sainte-Famille* qui, dans un autre genre, peut se soutenir à côté de celles du peintre d'Urbin.

Saint Joseph assis tient l'Enfant Jésus affectueusement embrassé. Celui-ci, portant un chardonneret sur le doigt, joue avec un petit chien qui guette le moment de saisir l'oiseau ; la sainte Vierge, suspendant son travail, contemple avec un sourire céleste cette scène innocente.

Murillo a le secret de la puérilité divine ; il sait conserver à l'enfant qui sourit et qui se joue le regard illuminé, l'éclair prophétique ; nul mieux que lui n'allonge en rayons les boucles blondes, et ne fait plus naturellement prendre racine à l'auréole dans une tête frisée.

Bien qu'il se plaise à peindre les enfants et les femmes, il ne faudrait pas croire pour cela qu'il est incapable de rendre les natures mâles et les scènes vigoureuses ou même terribles.

Du petit Jésus il peut faire un Christ, de l'enfant rose un cadavre bleuâtre étiré sur la croix, avec la bouche violette, béante, dans le flanc les longs filets écarlates qui rayent la blancheur exsangue du corps ; ses jolis ciels pleins d'azur et de nuages nacrés s'emplissent de ténèbres et d'éclairs sinistres ; ses saints, aux regards noyés d'extases, il peut les décharner, les jaunir, les verdir, les rendre effrayants, comme le saint Bonaventure qu'on voit à Paris, revenant achever ses Mémoires après sa mort, ou comme le saint Jean de Dieu de Séville, portant un cadavre alourdi par le diable.

Le tableau de saint François d'Assise, présentant à la Vierge et à l'Enfant Jésus qui lui apparaissent dans une gloire, entourés d'un nimbe de chérubins, les roses blanches et rouges sorties miraculeusement des épines dont il s'était flagellé pendant l'hiver, offre ce mélange de réalité et d'idéal qui forme l'originalité de Murillo. Le saint drapé dans son froc, l'autel et tous ses accessoires sont peints avec une fidélité naïve, un accent de nature qui fait ressortir admirablement la partie supérieure du tableau illuminée d'un jour surnaturel, baignée d'effluves rayonnants et nageant dans cette lumière argentée que Murillo fait jaillir sans effort de sa palette harmonieuse.

La *Conversion de saint Paul* est une composition très-dramatique : le capitaine renversé de son cheval blanc, dans une pose pleine de mouvement et de caractère, tend les bras vers le ciel, dont la splendeur cause son aveuglement momentané. Dans ce ciel d'un éclat éblouissant apparaît le Christ avec sa croix. Les soldats épouvantés se dispersent de côté et d'autre ; cela est peint avec un feu et une force étonnants.

Il y a encore de Murillo, au musée de Madrid, une suite de petits tableaux représentant les diverses phases de la vie de l'enfant prodigue : l'*Enfant prodigue recevant sa légitime de son père ; délaissant la maison paternelle ; s'abandonnant au libertinage, et mangeant en compagnie de ses concubines ; agenouillé dans un champ au milieu d'un troupeau de cochons et demandant pardon de ses fautes au Tout-Puissant*, qui sont des perles de sentiment et de couleur.

La *Purisima Concepcion*, le *Saint Augustin, archevêque d'Hippone*, la *Vierge enfant*, prenant une leçon de sa mère Anne, l'*Eliézer et Rébecca*, et bien d'autres encore attestent le génie et l'inépuisable fécondité de l'artiste qui a couvert des arpents de toiles et laissé sur toutes, même sur les plus négligées, des traces de son inspiration toujours fidèle ; l'Espagne les compte par milliers, il n'est pas d'église, de palais, de cloître, d'hôpital, de galerie qui n'ait son Murillo ; tous ne sont pas de lui sans doute, mais pour quelques-uns de faux, il y en a beaucoup de vrais.

Le Nouveau-Monde ne doit pas être moins riche en productions de ce peintre, car il a commencé par travailler pour les marchands de tableaux de sainteté, qui envoyaient des cargaisons de sujets pieux aux grandes Indes ; les églises de Cuba, de la Havane et du Mexique, doivent renfermer plus d'un chef-d'œuvre inconnu, car dans ces images payées à la toise, le jeune maître, pauvre, ignoré, méprisé de tous comme un barbouilleur, a dû mettre quelques-unes de ses plus fraîches inspirations.

A l'Académie de San-Fernando, il y a trois tableaux merveilleux de Murillo : les deux sujets de la *Légende de sainte Marie des Neiges*, qui sont de forme cintrée, d'un effet très-original et très-pittoresque ; puis la *Sainte Elisabeth de Hongrie* lavant la tête d'un teigneux, l'un des chefs-d'œuvre de l'artiste.

Les belles mains royales de la sainte près du crâne purulent dont elles essuient la sanie, produisent une impression étrange ; plus elles sont blanches, pures, délicates et nobles, plus le crâne est sordide, marbré de plaques noirâtres et damassé de gourmes, plus le triomphe de la charité est grand : dans la charmante figure de la reine penchée vers ces plaies immondes, on distingue le dégoût involontaire de la femme de haut rang, et le dévouement volontaire de la chrétienne. Le cœur de la reine se révolte, mais celui de la sainte palpite à la vue de toutes ces souffrances à soulager.

Sur les premiers plans du tableau se tordent des groupes de pauvres accroupis et tendant la main dans tout ce luxe de misère particulier à l'école espagnole. Ces gueux sordides, couverts de loques, forment, avec la sainte Elisabeth et les femmes de sa suite, un de ces contrastes dont Murillo sait tirer un si heureux parti.

Cependant, malgré les richesses de Madrid, c'est à Séville qu'il faut voir Murillo ; la cathédrale et l'hôpital de la Charité renferment ses plus divins chefs-d'œuvre : *l'Ange emmenant un jeune enfant en paradis*, *le Saint François d'Assise recevant le petit Jésus dans ses bras* ; *le Moïse frappant le rocher*, composition gigantesque ; *la Multiplication des pains et des poissons*, *le Saint Jean de Dieu* dont nous avons parlé tout à l'heure, sans compter une infinité de Madonnes et d'enfants Jésus, thème inépuisable que Murillo rajeunit toujours par quelque effet heureux, par quelque invention naïve et charmante.

Quant à Ribera, le premier tableau de lui, qu'on rencontre dans la galerie, le caractérise tout de suite : c'est *un Martyre de saint Barthélemy* ; le saint est aux mains des tourmenteurs : ses nerfs sont tendus à rompre sur le chevalet, et les bourreaux l'entourent, le couteau dans les dents, prêts à commencer leur horrible besogne, dont l'artiste féroce ne nous épargnera aucun détail. — Il est difficile de se faire l'idée d'un pareil acharnement. Jamais Dioclétien, ni les plus farouches proconsuls n'ont trouvé supplices si ingénieusement cruels et d'une horreur si variée. — Avec quel plaisir ce terrible peintre élargit les lèvres des blessures, fait figer le sang en caillots de pourpre, et ruisseler les entrailles en cascades vermeilles ; comme il sait meurtrir les chairs, injecter les yeux, faire palpiter les muscles, tressaillir les fibres, panteler les poitrines ouvertes !

Le Prométhée en proie au vautour est d'une beauté monstrueuse et formidable qui fait horreur et stupéfie. Ce corps gigantesque, se tordant au milieu des ténèbres rousses du bitume et du vernis jaune, semble avoir été peint par un Titan élève du Caravage ; c'est de la rage, de la frénésie, du délire, un cauchemar de Polyphème ayant mal digéré les compagnons d'Ulysse dévorés à son souper.

Ce vautour, qui a creusé une caverne rouge dans le flanc de la victime de Jupiter, tire avec son bec un bout de boyau

qu'il entraîne après lui ; détail d'une vérité horrible et sinistrement repoussante. En effet, les oiseaux de proie, lorsqu'ils ont entamé quelque charogne, s'en éloignent en tirant du bec l'écheveau d'entrailles qu'ils dévident ainsi.

Les Christs morts, les martyrs, les supplices, les Madeleines et les saints Jérôme au désert, s'arrachant les cheveux et frappant d'une pierre leur poitrine de squelette ; les vieillards croulants de caducité, les mendiants honteusement sordides, tels sont les sujets qu'affectionne Ribera, et qu'il revêt, malgré leur horreur, de la suprême beauté de l'art.

Quel aspect de suaire Zurbaran sait donner aux frocs de ses moines ! comme il engloutit dans le gouffre des capuchons ces têtes émaciées dont on ne voit que les lèvres entr'ouvertes par la prière, et comme il fait sortir de dessous ces effrayantes draperies, où nulle forme humaine ne se dessine, des mains maigres, fluettes, jointes avec la ferveur profonde du catholicisme le plus pur ! L'Espagne seule pouvait produire un tel peintre ; la dévotion italienne est trop souriante et se souvient trop de la religion charmante de la Grèce, pour arriver à ce renoncement, à cette mort en Dieu, à cet anéantissement complet qui effrayeraient les fakirs de l'Inde eux-mêmes.

Outre les chefs-d'œuvre de l'école espagnole, ce musée renferme la plus étonnante collection de Titiens et de Raphaëls qu'on puisse voir. C'est là que se trouvent *le Spasimo di Sicilia*, *la Vierge au poisson*, *la Madone*, appelée *la Perle*, à cause de son inimitable perfection, joyau enlevé ainsi que bien d'autres au riche écrin de l'Escurial pour en doter l'univers.

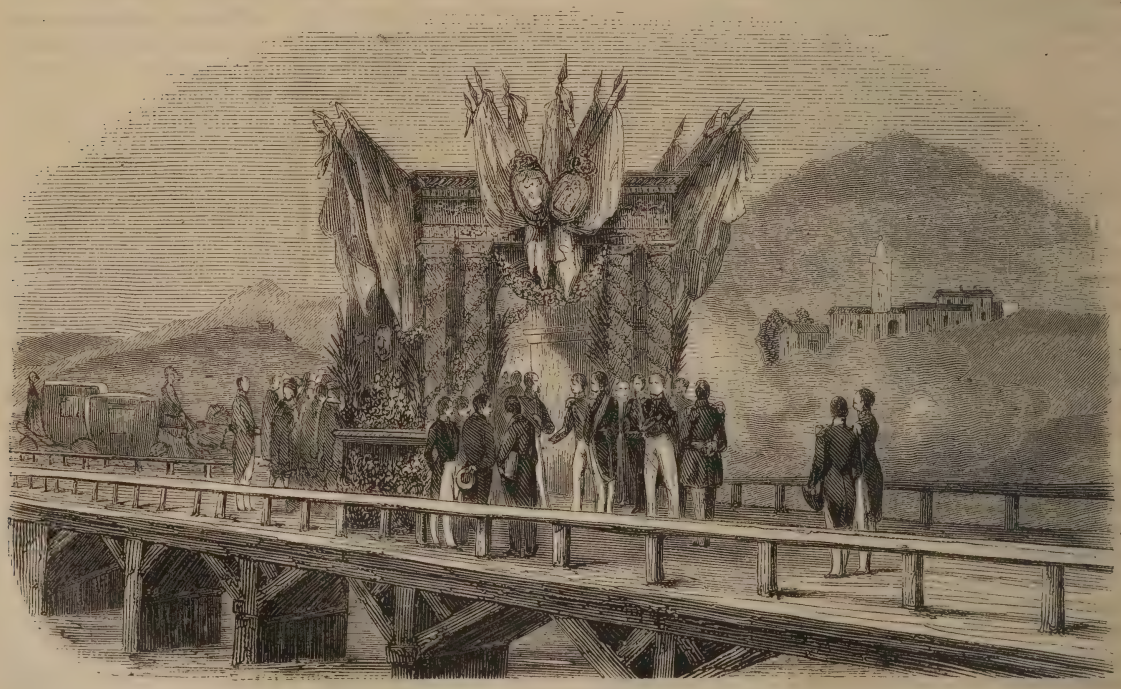
Les Titiens surtout foisonnent : portraits, esquisses, tableaux de sainteté, scènes mythologiques, toutes les phases, toutes les manières de ce génie qui traversa rayonnant un siècle presque entier, sont représentées au musée de Madrid par des échantillons variés et splendides.

Une de ses toiles, entre autres, me retint en contemplation plus d'une heure. C'est une *Salomé portant sur un plat la tête de saint Jean-Baptiste*. Sous les traits de Salomé, le peintre, dit-on, a fait le portrait de sa fille : quelle délicieuse créature, et quel dommage qu'elle soit morte depuis plus de trois cents ans, car j'en devins éperdûment amoureux sur-le-champ. Je compris tout de suite le secret de ma mélancolie et de mes désespoirs ; ils ont pour motif la cause raisonnable de n'être pas contemporain de cette charmante personne : penser qu'un être si adorable a vécu, que des gens de ce temps-là ont peut-être baisé le bout de ces belles mains ou effleuré cette joue blonde et vermeille, cette bouche de grenade entr'ouverte, fraîche comme une fleur, savoureuse comme un fruit, c'est à faire mourir de regret et de jalousie ! Hélas ! tant de beautés ont été la proie des vers, et sans cette pellicule de couleurs étalée sur une mince toile, ce chef-d'œuvre du Ciel serait maintenant ignoré de la terre. — Le Ciel doit bien de la reconnaissance à Titien.

Nous n'irons pas plus loin ; le lecteur peut-être est déjà las des points d'exclamation. Le dythirambe est ennuyeux de sa nature ; aussi bien est-il temps de retourner en France, la Guadarrama a décidément mis son diadème de neige. Partons et passons encore une fois sous cet arc de triomphe de la Bidassoa, dont on a renouvelé la verdure et les ornements à l'intention de la jeune infante Doña Luisa Fernanda, devenue duchesse de Montpensier et Française.

THÉOPHILE GAUTIER.

FIN.



Arc de triomphe sur le pont de la Bidassoa.

AGNÈS DE MÉRANIE.

Enfin *Agnès de Méranie* a fait son apparition au second Théâtre-Français. Elle y a obtenu tous les succès possibles: succès littéraire et succès de vogue, succès d'auteur et succès d'acteurs (1). Et pourtant la renommée de M. Ponsard, au lieu de s'affermir, a fléchi peut-être à cette seconde épreuve. Pourquoi cela? C'est ce qu'aucun critique ne nous semble avoir dit. Les ennemis du poëte accusent ses amis de préjugé, et ses amis accusent ses ennemis de réaction; car l'auteur d'*Agnès* a des amis et des ennemis; il a même des fanatiques et des envieux, et ce n'est pas là la moindre preuve de son talent. Il appartient à ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre d'éclairer M. Ponsard sur lui-même. Pourquoi donc *Agnès de Méranie* n'a-t-elle pas tenu tout ce que promettait *Lucrèce*? Parce que le lauréat de l'Institut se laisse entraîner par des guides aveugles, ou par une obstination dangereuse, sur une route qui n'a ni terme ni but. M. Ponsard sait parfaitement qu'après MM. Hugo, de Vigny, Dumas, et même après Casimir Delavigne, le théâtre ne peut plus être au dix-neuvième siècle ce qu'il était au dix-septième et au dix-huitième. Il sait que l'œuvre des maîtres contemporains n'est point une œuvre de de dissolution, mais de renaissance, — qu'ils ont renouvelé le berceau de l'art et non point creusé son tombeau. En un mot, M. Ponsard (ainsi le proclament tous les bons morceaux de *Lucrèce* et d'*Agnès*) est un disciple de Sophocle et de Shakspeare, un frère d'André Chénier et de Victor Hugo, qu'une circonstance fortuite a enchaîné aux pieds de la statue de Racine, et que les littérateurs de l'Empire voudraient attacher au cadavre de M. de Jouy. Anneau d'or et chaîne de fleurs, ruban rouge et palme décennale, les lilliputiens ont tout employé pour s'assurer du nouveau Gulliver... Et M. Ponsard, soit qu'ils l'aient dompté, soit qu'ils l'aient convaincu, a tourné le dos à l'avenir pour marcher vers le passé, a comprimé les battements de son cœur, a refoulé le cours généreux de son sang, a mis une sourdine à son instrument, a broyé la cendre des morts sur sa palette, — à l'effet de produire une chose, admirable il y a deux cents ans et immortelle dans les bibliothèques, mais impossible sur la scène d'aujourd'hui : une tragédie dans le goût d'*Andromaque* et de *Bérénice*. M. Ponsard a même dépassé ce but rétrograde, en visant à une simplicité qui eût effrayé Racine en personne. Philippe Auguste, excommunié pour avoir épousé Agnès en répudiant Ingelberge, se séparera-t-il de sa nouvelle femme? Voilà toute la pièce de M. Ponsard. Cette unique situation dure cinq actes entiers, jusqu'à ce qu'Agnès s'empoisonne et meure pour lever l'interdit du pape. C'est là un tour de force assurément; — mais tel n'est pas le destin de l'auteur. Qu'il cesse de mettre sa gloire à combattre nu, comme les premiers Gaulois; qu'il se couvre sans rougir des riches étoffes et des fortes armes apportées dans l'arsenal de l'art par les maîtres qu'il préfère secrètement. Qu'il rompe surtout les nœuds des lilliputiens officiels, et qu'il fasse librement un chef-d'œuvre contemporain, — dût-il céder le futur prix décennal à M. Latour (de Saint-Ybars).

Ce n'est pas M. Bocage ni Mme Dorval qui mettront obstacle à ce développement naturel du talent de M. Ponsard, — eux qui se trouvent si à l'étroit dans les tirades académiques et dans l'action resserrée d'*Agnès de Méranie*.

Cette lutte, d'ailleurs, ajoute un attrait de plus au spectacle qui fait courir tout Paris à l'Odéon.

(1) M. Bocage surtout, aux prises avec un enrouement subit, a montré, pendant la première représentation, comment l'art d'un grand comédien triomphe des rébellions de la nature. Il va sans dire qu'aux représentations suivantes il a retrouvé toute la puissance de ses moyens.

POÉSIES.

LE VOYAGE.

J'ai voyagé souvent sur les ailes des rêves;
J'ai vu bien des pays lointains et merveilleux,
Des flots d'argent baisant le sable pur des grèves,
Des églises dressant leurs flèches dans les cieux.

Dans des cadres d'or fin enrichis de topazes,
Des vierges m'ont souri de leurs lèvres de miel;
Ni Sasso-Ferrato, ni le grand Raphaël,
N'en peignirent ainsi, même aux heures d'extases!

L'aubépine embaumait les deux bords du chemin,
Au bout de tout brin d'herbe il poussait une rose,
Les paysans chantaient des airs de Cimarose,
Et les enfants dansaient se tenant par la main.

O poésie! ainsi quand ton souffle m'emporte
Au-dessus des rumeurs de la sombre cité,
Le siècle, en m'appelant, en vain frappe à ma porte,
Je voyage avec toi dans un monde enchanté!

EUGÈNE DE MONTLAUR.

LE 31 DÉCEMBRE.

Quelle triste saison! Le souffle de l'automne
A dépouillé les bois de leur verte couronne
Pour joncher le chemin,
Et le Temps, dans son vol, a dépouillé l'année,
Emportant chaque jour comme une fleur fanée,
Sans nous en laisser rien.

Pourtant, comme j'aimais ce jour en mon enfance!
Comme j'étais joyeux! et comme l'espérance
Me berçait en chantant!
Mais, hélas! j'ai perdu ma confiance heureuse,
Et mon cœur ne croit plus à la lueur trompeuse
Qui l'a fui si souvent!

Quand j'entends aujourd'hui sonner l'heure dernière
De l'an qui va mourir, je regarde en arrière
Vers les jours disparus,
Et je souris de loin, ainsi qu'à des amies,
A des heures d'amour, à des peines enfuies
Qui ne reviendront plus!

Ainsi le voyageur, quand son vaisseau dérive,
Regarde à l'horizon s'évanouir la rive
Dans les ombres du soir;
Et, quand elle n'est plus qu'une ligne incertaine,
Il jette un triste adieu vers la terre lointaine
Qu'il ne doit plus revoir!

ALEXIS DE VALON.

A PROPOS DE M. LEVERRIER.

LA MORT DE NICOLAS KOPERNIK.

I.

On sait que la dernière récompense de M. Leverrier, celle à laquelle il attache sans doute le plus grand prix, a été sa nomination de professeur de mécanique céleste à la Faculté des sciences. Le jeune et déjà célèbre académicien vient d'ouvrir son cours au milieu des applaudissements de plus de douze cents auditeurs, — entre lesquels nous avons distingué beaucoup d'hommes éminents.

A la vue de ce triomphe éclatant de la science, de cette consécration populaire du mérite, nous avons senti la grandeur de notre civilisation, et nous n'avons pu nous défendre d'un retour vers le passé.

Nos lecteurs seront peut-être curieux de comparer, comme nous, autrefois et aujourd'hui.

Aujourd'hui, — lorsqu'un astronome découvre une planète dans le ciel, comme vient de le faire M. Leverrier, les mille voix de la Renommée s'empressent de chanter sa gloire; on donne son propre nom au nouveau monde qu'il a révélé; les ministres de son pays lui ouvrent des chaires, le comblent d'honneurs et de félicitations; les croix et les médailles lui pleuvent de toutes les ambassades et de toutes les Académies; — les princes, grands et petits, le remercient par des lettres autographes; — sa ville natale n'attend pas sa mort pour faire sculpter ses traits dans le marbre immortel; et si quelque jaloux s'avise de contester son mérite, le murmure de l'insulteur se perd dans les acclamations générales.

Il en était tout autrement pour les Leverriers du seizième et du dix-septième siècle, — pour ces hommes qui découvraient, non pas une planète dans le ciel, mais l'ensemble de la sphère céleste, les secrets de Dieu lui-même et les lois de la création!

On en pourra juger par la simple histoire que voici :

II.

C'était par une belle nuit du mois de mai de l'année 1543. Toutes les étoiles brillaient sous la voûte d'azur, comme d'innombrables pierreries dans un écrin de velours. Le silence de la nature était si profond qu'on croyait entendre les astres graviter au firmament, la sève monter dans les arbres, et la brise parler aux fleurs...

Tout le monde dormait dans la petite ville de Warmie, canonicat de la Prusse polonaise; tout le monde, excepté un homme. Cet homme veillait, enfermé dans une chambre au sommet d'une tour, avec une table, des livres et une lampe de fer.

C'était un vieillard de soixante-dix ans, courbé et ridé par le travail, mais dont l'œil étincelait de génie. Sa noble et belle figure exprimait la douceur et la contemplation. Etrangers à la terre, ses yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour, pour regarder au ciel et en lui-même. On lisait sur ses joues, colorées de rose, la paix de la conscience la plus pure. Ses cheveux gris, encore abondants, séparés au sommet du front, tombaient, en se bouclant, jusque sur ses épaules. Il portait le costume ecclésiastique de son temps et de son pays : la longue robe droite, à collet de fourrure, et à doubles manches, fourrées aussi à l'avant-bras.

Ce vieillard était le plus grand astronome des temps anciens et modernes, Nicolas Kopernik (1), né à Thorn, en Pologne, le 19 février 1473, docteur en philosophie, en théologie et en médecine, chanoine titulaire de Warmie, et professeur honoraire de Bologne, de Rome, etc.

Arrivé au bout de sa carrière, en même temps qu'aux limites de la science, Kopernik venait d'achever son prodigieux ouvrage : *De Revolutionibus orbium cœlestium : Des Révolutions des corps célestes.* « Saisi, comme dit Fontenelle, d'une noble fureur d'astronome, il avait fait main basse sur tous ces cieux solides imaginés par les anciens; il avait pris notre globe et l'avait lancé loin du centre du monde, où il avait établi le soleil, — en faisant tourner autour de lui *Mercure*, *Vénus*, *Mars*, *Jupiter*, *Saturne*, etc.» En un mot, Kopernik avait révélé le ciel entier à la terre, et tout cela au milieu de la pauvreté, des railleries et des persécutions, sans autre appui que son génie modeste, et sans autre instrument qu'un triangle de bois...

Ce jour-là même, le chanoine de Warmie avait reçu la dernière épreuve de son livre, que son disciple, Rhéticus, faisait imprimer à Nuremberg, et avant de renvoyer cette épreuve décisive, il avait voulu vérifier une dernière fois l'ensemble de ses découvertes. Dieu lui avait donné pour cela une nuit admirable, et il l'avait passée tout entière en son observatoire.

III.

Quand l'astronome vit les étoiles pâlir à l'orient, il prit l'instrument parallactique, exécuté de ses mains avec trois petits morceaux de bois (2), et il le braqua successivement vers les quatre points cardinaux. Puis, assuré qu'il avait enfin détruit une erreur de cinq mille ans, et qu'il allait révéler au monde l'impérissable vérité, il se mit à genoux devant ce livre du ciel aux étincelants caractères, il croisa ses mains décharnées sur sa poitrine, et il remercia le Créateur de lui avoir expliqué son œuvre infinie.

Il revint ensuite près de sa table, et saisissant une plume, il écrivit au-dessous du titre de son ouvrage :

VOILA L'ŒUVRE DU PLUS GRAND ET DU PLUS PARFAIT ARTISAN; VOILA L'ŒUVRE DE DIEU.

(1) De *koppirnig* (*humilité*, *humble*), suivant M. Krzyrzanowski.

(2) Tycho-Brahé nous a conservé le dessin de cet instrument de tant de merveilles, que Jean Hanovrius, évêque de Warmie, lui envoya après la mort de Kopernik. On ne peut se figurer comment un triangle aux jointures si grossières, aux mouvements si peu réguliers, a suppléé, dans la main du grand homme, ces infaillibles télescopes inventés après lui, et qui n'ont servi qu'à confirmer ses observations. La joie de Tycho-Brahé fut telle, en recevant cette relique, qu'il la suspendit à la place d'honneur dans son cabinet, et que le savant, devenant poëte, improvisa les vers suivants, que nous traduisons du latin:

« La terre ne produit pas un pareil homme dans l'espace de plusieurs siècles. Il a pu arrêter le soleil dans sa course autour des cieux

Il se recueillit encore, et traça la dédicace de son livre :

AU TRÈS-SAINT-PÈRE LE PAPE PAUL III.

« Je dédie mon Ouvrage à Votre Sainteté, pour que « tout le monde, les savants et les ignorants, puissent voir « que je ne fuis point le jugement et l'examen. Votre autorité et votre amour pour les sciences en général, et « pour les mathématiques en particulier, me serviront de « bouclier contre les méchants et perfides détracteurs, « malgré le proverbe qui prétend qu'il n'y a pas de remède contre les morsures de la calomnie, etc. »

« NICOLAS KOPERNIK, DE THORN. »

Bientôt les premières lueurs du jour firent pâlir la lampe de l'astronome; il laissa tomber son front sur la table et s'endormit de fatigue. Le révélateur de la création se reposait, comme avait fait le Créateur lui-même. N'en avait-il pas le droit, après soixante ans de travaux?

Ce repos, toutefois, ne dura guère; il fut abrégé par un vieux serviteur, qui monta pesamment l'escalier de la tour.

— Messire, dit-il au chanoine en lui frappant sur l'épaule, le messager de Rhéticus est prêt à partir, il attend vos épreuves et vos lettres.

L'astronome en fit un paquet, qu'il scella de son sceau, et retomba appesanti sur sa chaise.

— Mais ce n'est pas tout, reprit le serviteur en le réveillant encore, il y a dix pauvres malades à la maison; et puis on vous demande à Frauenbourg, pour la machine à eau qui s'est arrêtée, et pour trois ouvriers qui se sont cassé les jambes en voulant la remettre en mouvement.

— Les malheureux! Qu'on selle mon cheval, s'écria Kopernik.

Et secouant le sommeil qui l'accablait, il descendit précipitamment de la tour.

La maison de Kopernik était une des plus modestes de Warmie; elle se composait d'un laboratoire, où il préparait des médicaments pour les pauvres; d'un petit atelier où, versé dans l'art comme dans la science, il peignait sa propre image ou celle de ses amis, et ses beaux souvenirs de Rome ou de Bologne; enfin d'une salle basse toujours ouverte à quiconque implorait ses remèdes, sa table ou sa bourse. Au-dessus de la porte était pratiquée une ouverture ovale, par où le soleil, entrant à midi, allait frapper un point marqué dans la chambre voisine. C'était le gnomon astronomique du savant. Pour tout ornement, des vers écrits de sa main étaient collés au chambranle de la cheminée.

C'est dans cette salle que le bon chanoine trouva les dix malades qui réclamaient ses soins; il pansa les blessés, donna des remèdes aux autres, et à tous une aumône et des consolations. Puis, avalant lui-même à la hâte une tasse de lait, il allait prendre le chemin de Frauenbourg, lorsqu'un cavalier, ruisselant de sueur, lui remit un nouveau message.

Kopernik reconnut, en tremblant, une lettre de son ami Gysius, évêque de Culm.

« Dieu ait pitié de nous, écrivait celui-ci, et détourne le coup qui te menace! Tes ennemis et tes rivaux conjurés, ceux qui t'accusent de folie et ceux qui te traitent d'hérétique, ont si bien exalté les esprits à Nuremberg, que le peuple maudit ton nom dans la rue, que les prêtres t'excommunient du haut de la chaire, que l'Académie demande à haute voix ton interdiction, et que l'Université, apprenant que ton livre va paraître, a juré de briser les presses de l'imprimeur et d'anéantir l'ouvrage de ta vie entière. Viens conjurer l'orage, et crains d'arriver trop tard. »

Kopernik ne put achever cette lecture... Il se jeta sans force et sans voix dans les bras de son serviteur... Quand il releva la tête, le cavalier chargé de l'emmener lui demanda s'il était prêt à partir... — Oui, répondit le vieillard résigné, mais non pour Nuremberg ni pour Culm... Les malades et les ouvriers de Frauenbourg m'attendent... Ils peuvent mourir si je ne vais à leur secours. Et mes ennemis auront beau détruire mon ouvrage..., ils n'arrêteront pas la marche des étoiles!

IV.

Une heure après, Kopernik était à Frauenbourg.

La machine qu'il avait donnée à cette ville, bâtie au sommet d'une montagne, y amenait d'une demie-lieue les eaux de la rivière Bouda, — avec une telle force, qu'elles faisaient tourner un moulin construit par l'astronome, et qu'elles s'élevaient jusqu'à la hauteur du clocher de l'église. Les habitants, au lieu de mourir de soif comme leurs pères, n'avaient qu'à tourner un robinet pour avoir une fontaine chacun chez soi.

La machine s'était détraquée la veille, d'autant plus mal à propos, que c'était la fête patronale de Frauenbourg... Mais, du premier coup d'œil, le chanoine vit le mal, et, en quelques heures, il rendit à l'eau son impulsion...

Il va sans dire que les premiers soins avaient été pour les malheureux qui s'étaient blessés dans les écluses. Il remit leurs jambes fracturées, y appliqua l'appareil, et promit de revenir le lendemain.

Mais lui-même allait recevoir un coup qui devait achever de lui briser le cœur...

Comme il traversait, pour s'en retourner, la grande place de la ville, il aperçut, au milieu de la foule, des histrions sur leurs tréteaux. Le théâtre représentait un observatoire d'astronome, tout rempli d'instruments ridicules... Au milieu se tenait un vieillard,—coiffé, grimé et vêtu absolument comme Kopernik. La ressemblance était si frappante, que lui-même se reconnut et s'arrêta stupéfait. Le baladin chargé de livrer le grand homme à la risée publique avait derrière lui un personnage dont les griffes, la queue et les cornes indiquaient le diable, et qui le faisait agir et parler comme un automate, en tirant deux ficelles attachées à ses oreilles. Ces oreilles, bien entendu, étaient des oreilles d'âne de la plus grande dimension. La parodie se composait de plusieurs tableaux. Dans le premier, l'astronome se donnait à Satan, brûlait un exemplaire de la Bible, et foulait aux pieds le crucifix... Dans le second, il exposait son système, en jonglant avec des pommes en guise de planètes, — lesquelles voltigeaient et tournaient autour de son visage, transformé en soleil au moyen de chandelles de résine. Dans le troisième, il devenait charlatan, pédicure, marchand de pommade; il débitait aux passants du latin de cuisine, leur vendait fort cher de l'eau tirée de son puits, et s'enivrait lui-même avec d'excellent vin, jusqu'à tomber sous la table... Dans le quatrième enfin, il était maudit par Dieu et par les hommes, et le diable, l'entraînant au milieu d'un nuage de soufre et de feu, le punissait d'avoir fait tourner la terre, en le condamnant à rester la tête en bas pendant l'éternité...

et faire circuler la terre immobile : il a fait tourner autour d'elle la lune et transformé l'aspect de l'univers. Voilà ce que Kopernik a osé avec ces petits bâtons liés avec un art si facile! Il a donné des lois à l'Olympe tout entier. A ces vils morceaux de bois, il a su soumettre les étoiles élevées, et les arrêter en pénétrant dans l'intérieur des voûtes célestes... Jadis les géants, voulant escalader les cieux, ramassèrent les montagnes et les placèrent les unes sur les autres. Ils entassèrent le Pélion, l'Ossa, l'Etna et tant d'autres, et cependant puissants par le corps, faibles par l'esprit, ils ne purent envahir les sphères célestes. Kopernik, avec la seule force du génie, dans sa faiblesse corporelle, avec ces mêmes morceaux de bois a gravi les hauteurs du firmament! Oh! les souvenirs d'un tel homme sont inappréciables, même lorsqu'ils sont de bois...; l'or envierait leur valeur, s'il la pouvait estimer! »

Voyant son génie et ses vertus conspués ainsi publiquement, sa science travestie en charlatanisme, son désintéressement en escroquerie, sa foi si pure en impiété, toute sa personne enfin livrée aux vengeances divines et humaines, Kopernik éprouva d'abord le plus affreux des supplices; il douta de lui-même et de la Providence... Mais bientôt il espéra que les Frauenbourgeois, ses enfants d'adoption, témoins et objets de son dévouement de cinquante années, allaient couper court à une telle infamie, en renversant les histrions sous les débris de leurs tréteaux...

Jugez donc de sa surprise, de sa douleur, de son désespoir, — lorsqu'il vit ses ignobles diffamateurs applaudis par ceux qu'il comblait chaque jour de bienfaits et de charités! Il recueillit en vain son courage; l'épreuve était au-dessus de ses forces... Il tomba évanoui sur la place...

Alors, seulement, le peuple ingrat reconnut son bienfaiteur; le nom de Kopernik vola de bouche en bouche. On apprit que, ce jour même encore, il était venu au secours de la ville... Et passant de l'excès de l'ingratitude à l'excès du remords, la foule dispersa les baladins et emporta triomphalement l'astronome.

Mais, hélas! il n'était plus en état d'apprécier cette consolation. Epuisé par les travaux de la veille, par la fatigue et les émotions du jour, atteint mortellement par sa dernière blessure, il ne trouva que la force de demander une litière, — dans laquelle il arriva expirant à Warmie...

V.

Son agonie, toutefois, dura cinq jours, pendant lesquels son génie et sa foi jetèrent un dernier éclat... Dès le lendemain, une lettre de Rhéticus vint confirmer les sinistres prédictions de l'évêque de Culm. Trois fois les élèves de l'Université avaient assayé d'envahir l'imprimerie d'où allait jaillir la vérité. « Ce matin encore, ajoutait le savant, « des forcenés ont voulu y mettre le feu... J'y ai rassemblé tous nos amis. Nous y passons les nuits et les jours, « gardant les portes et surveillant les ouvriers... Les imprimeurs travaillent, une main sur la presse, l'autre sur « un pistolet... Si nous tenons bon deux jours, ton ouvrage « est sauvé; car, une fois dix exemplaires tirés, rien ne « pourra plus le détruire... Mais si demain, ou après-demain, nos ennemis l'emportent... »

Rhéticus n'achevait pas; Kopernik acheva pour lui...

Le troisième jour, nouveau message et nouvelle épouvante. « Un compositeur, gagné par les ennemis, leur avait livré le manuscrit du chanoine, qui avait été brûlé en place publique. Heureusement l'impression était finie. On mettait sous presse...; mais une émeute pouvait tout anéantir —et elle grondait autour de l'imprimerie... »

Telle fut l'attente dans laquelle Kopernik agonisant passa son jour suprême... Son travail, sa gloire et son nom échapperaient-ils au fanatisme, ou périraient-ils avant lui? Qu'on se figure, si l'on peut, un tel martyre!

Il épuisa rapidement les dernières forces du vieillard... Et la mort, envahissant son corps paralysé, allait atteindre le siége du génie..., lorsqu'un cheval fumant s'abattit à la porte... Un homme armé en descendit, couvert de poussière et hors d'haleine, comme le soldat de Marathon.

C'est qu'en effet, comme le soldat grec, cet homme annonçait la victoire. Il portait, attaché sur sa poitrine, un volume encore humide... Et ce volume était le chef-d'œuvre de Kopernik!

La justice et la raison avaient triomphé de la haine et de la folie. L'œuvre de Dieu était enfin expliquée aux hommes. Une seconde fois le soleil éclairait le monde!

Le moribond se ranima pour saisir le livre de ses mains défaillantes, pour le contempler et le parcourir de son regard éteint. — Puis, avec le sourire d'un martyr-élu qui voit le paradis s'ouvrir :

Nunc dimittis servum tuum, Domine, soupira-t-il

Et son âme s'envola sur ces paroles.

C'était le matin du 23 mai; le ciel avait allumé toutes ses étoiles, la terre épanouissait toutes ses fleurs; la nature entière semblait fêter son révélateur, comme la dernière fois qu'il avait quitté son observatoire.

Bientôt le soleil, dardant par une fenêtre son plus pur rayon sur la tête du grand homme, parut lui dire à son tour : « Le roi de la création te donne le baiser de paix, à toi qui le premier l'as replacé sur son trône. »

VI.

Kopernik fut persécuté jusque dans la tombe. La cour de Rome répondit à sa dédicace en condamnant son livre...; mais le livre se vengea en éclairant la cour de Rome elle-même, qui reconnut enfin, quoique bien tard, le génie et la foi de l'astronome de Warmie.

La Prusse, avec l'ingratitude des conquérants, a converti en cachot l'observatoire de Kopernik, et laisse aujourd'hui sa maison crouler pierre à pierre... Mais la Pologne, sa mère, a réuni ses derniers enfants et ses dernières oboles pour lui élever un monument à Cracovie, et une statue à Varsovie. Cette statue est du grand sculpteur Thorwaldsen (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voir, sur la vie et les ouvrages de Kopernik, les excellents articles de M. Biot dans le *Journal des Savants*, et le remarquable livre de M. Czinsky : *Kopernik et ses travaux*, que vient de publier M. Renouard. Les articles de M. Biot forment une histoire complète de l'astronomie, que ne désavouerait pas le génie de Kopernik lui-même, et que signerait la plume de Fontenelle ou de Buffon. Nous reparlerons de la publication de M. Czinsky, où l'on trouve réunis les documents les plus complets et les plus curieux sur l'astronome polonais.

Portrait de Kopernik.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

— 1572 —

Les gentilshommes à table.

I. — UN SOUPER CATHOLIQUE.

Une vingtaine de gentilshommes et de capitaines catholiques étaient réunis dans la maison d'un des leurs, le sire de Losse, capitaine des *harquebouziers* du roi, le soir du samedi 23 août 1572, veille de la fête de saint Barthélemy. Cette réunion n'avait aucun caractère de complot ni de parti. On soupait, on devait jouer après le souper.

Cependant les derniers événements et ceux qui se préparaient encore ne pouvaient manquer de donner au souper une physionomie particulière, et de mêler aux entretiens quelques-unes des questions politiques qu'on agitait, à l'heure même, dans le conseil secret de Catherine de Médicis et de Charles IX. La reine mère, prévoyant depuis plusieurs mois une nouvelle levée de boucliers de la part des réformés, et voulant épargner au royaume de son fils les déchirements d'une *quatrième* guerre civile, avait formé le projet atroce d'envelopper dans un massacre général les principaux chefs du protestantisme ; son second fils, le duc d'Anjou, qui depuis fut roi de France et qui était alors lieutenant du royaume, se trouva le premier initié à ce projet de massacre que les Guise avaient fomenté sourdement, sans oser le réclamer comme une nécessité d'État ; le comte de Retz, le comte de Saulx-Tavannes et le duc de Nevers, ces trois confidents favoris de Catherine, reçurent les inspirations perfides des ducs de Guise et d'Aumale, et firent remonter jusqu'à la cour de Rome la responsabilité de cette trahison sanguinaire. Charles IX, dont l'esprit faible, vacillant, impressionnable et mobile ne savait ni dissimuler ni persévérer longtemps, ignora tout ce qu'on tramait autour de lui et servit d'instrument aveugle aux mystérieuses machinations de sa mère et des Guise.

Le mariage de Marguerite, sœur du roi, avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, mariage qui semblait sceller la réconciliation des catholiques et des protestants, fut le moyen imaginé pour mettre un bandeau sur les yeux des victimes qu'on n'eût pas osé frapper en face : quoique le contrat eût été signé au mois d'avril, les noces n'eurent lieu que le 18 août, à cause de la mort de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, qu'une maladie subite avait emportée avec la rapidité et les apparences d'un empoisonnement. Ces noces furent célébrées à Paris, en présence de la noblesse protestante qui avait été invitée aux fêtes magnifiques que le roi et la ville offrirent d'intelligence aux nouveaux époux. Chaque gentilhomme de la religion réformée avait tenu à honneur de paraître à la cour dans une circonstance si glorieuse pour le parti protestant et de si bon augure pour l'avenir, car l'union d'une princesse catholique de la maison royale de Valois avec un prince calviniste de la maison de Bourbon était comme une triomphante image de l'union des deux religions jusqu'alors ennemies implacables, même à l'ombre des édits de pacification. Toutes les provinces de France se voyaient donc représentées par leur meilleure noblesse que les lettres missives du roi et les avis officieux des chefs *de la religion*, le roi de Navarre, le prince de Condé et l'amiral de Coligny, avaient convoquée : plus de quatre mille protestants, ceux surtout qui étaient le plus attachés à la cause et qui l'avaient soutenue les armes à la main, se trouvaient alors à Paris ; les catholiques s'y trouvaient aussi en bien plus grand nombre.

Les trois jours qui suivirent la cérémonie nuptiale mipartie protestante et catholique furent remplis par des festins, des concerts, des tournois et des bals somptueux : les lices étaient dressées dans le préau de l'hôtel du Petit-Bourbon près du Louvre, et les principaux seigneurs des deux partis combattirent courtoisement à l'épée et à la lance, à pied et à cheval, dans les intermèdes d'un divertissement allégorique, qui n'avait pas été composé sans intention ; car on y voyait le paradis défendu par le roi et ses frères les ducs d'Anjou et d'Alençon, et assiégé par le roi de Navarre et le prince de Condé, représentant les esprits des ténèbres ; le spectacle se terminait par la destruction de l'enfer qui s'abîmait au milieu des flammes. Le choix de ce divertissement donna beaucoup à penser aux esprits sérieux et défiants ; les autres ne s'en préoccupèrent pas et ne songèrent qu'à se divertir. Le soir, le Louvre retentissait du son des instruments et du bruit joyeux des danses qui se prolongeaient bien avant dans la nuit. Il en était de même par toute la ville, où l'on oubliait les vieilles querelles de religion pour manger et boire ensemble, pour sceller à table un pacte de confiance et d'amitié. On pouvait croire, à de pareils indices, que la paix en France était rétablie solide et durable : la messe et le prêche avaient l'air de s'accorder et de vivre en bonne intelligence.

Tout changea le 22 août, lorsque Maurevert, embusqué dans une maison du cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois, eut tiré par la fenêtre un coup d'arquebuse contre l'amiral de Coligny qui fut blessé au bras et à la main. Un cri d'indignation s'éleva parmi les protestants, à la nouvelle de ce guet-apens, et peu s'en fallut qu'ils ne prissent les armes ; de leur côté, les catholiques s'émurent et s'apprêtèrent à la résistance : de ce moment où toutes les haines s'étaient réveillées, on s'éloigna les uns des autres, on s'observa, on se tint sur ses gardes. Charles IX paraissait pourtant décidé à s'associer aux justes plaintes des amis de l'amiral, qui accusaient les Guise : il jura par la mort-Dieu, son serment habituel, qu'il ferait justice de l'assassin et de ses complices ; il ordonna même aux Guise de quitter la cour. Ce fut une première satisfaction donnée aux chefs protestants, qui se reprochèrent bientôt leur défiance et qui se reposèrent sur la bonne foi du roi. La blessure de l'amiral, qu'on avait transporté à l'hôtel où il logeait dans la rue de Béthisy, fut pansée par le célèbre Ambroise Paré : on craignait encore que la balle n'eût été empoisonnée. Le roi, accompagné de sa mère, de ses frères et de ses premiers officiers, vint rendre visite à Coligny et lui témoigna, en l'appelant son père, le chagrin qu'il éprouvait de cet odieux attentat. La démarche du roi et ses paroles toutes bienveillantes, qui passèrent aussitôt de bouche en bouche, achevèrent d'aveugler les calvinistes et d'endormir les soupçons.

Paris néanmoins restait frappé de stupeur et comme dans l'attente : les protestants s'écartaient des catholiques, et ceux-ci avaient des regards sombres, haineux et inquiets ; une partie des boutiques était fermée ; la milice bourgeoise se disposait à prendre les armes au premier ordre des quarteniers ; le Louvre se garnissait de soldats, et dans les rues désertes, où passaient des troupes de gens armés, on remarquait des groupes de peuple stationnant et parlant à voix basse. Les calvinistes, qui se trouvaient dispersés dans différents quartiers de la ville, avaient reçu secrètement avis de se rapprocher du quartier du Louvre où demeuraient leurs chefs : on accusa depuis Catherine de Médicis d'avoir transmis cet avis aux victimes qu'elle voulait, en quelque sorte, rassembler sous sa main avant le massacre. Catherine fut donc l'âme de cet horrible complot, qu'on ne révéla au roi que la veille de l'exécution.

Charles IX s'emporta d'abord et refusa énergiquement d'y participer, même de l'autoriser ; mais sa mère connaissait l'art de le soumettre aux opinions et aux actes qu'elle lui imposait, et après quelques insinuations perfides, quelques mensonges adroits, elle métamorphosa les idées du roi, au point de lui faire adopter, comme utile et nécessaire, le plan de l'extermination des hérétiques qui entretenaient la guerre civile en France. A l'instant tout s'organisa en silence pour les nouvelles Vêpres siciliennes, qui devaient prendre le nom de *Matines françaises* et qui furent fixées au dimanche 24 août, jour de la fête de saint Barthélemy. Le fatal secret resta fidèlement gardé entre six ou huit personnes jusqu'à la veille au soir : ce soir-là, le prévôt des marchands fut mandé au Louvre et introduit dans le conseil royal, où il reçut les instructions les plus précises pour seconder la prise d'armes des catholiques, en faveur de laquelle on prétextait une conspiration des calvinistes contre la vie du roi. Les quarteniers et les notables bourgeois furent convoqués pour minuit à l'Hôtel-de-Ville.

Les chefs et les gentilshommes catholiques ignorent toujours ce qui se trame ; mais ils savent que le conseil du roi et de la reine mère a été longtemps en séance aux Tuileries et au Louvre. Des bruits vagues d'émeute, d'assassinat et de guerre circulent de toutes parts et deviennent de plus en plus menaçants : Charles IX a envoyé un capitaine de sa garde, Cosseins, avec cinquante hommes, à l'hôtel de Béthisy, comme pour le garder et pour mettre en sûreté l'amiral ; le roi de Navarre et le prince de Condé, qui logent au Louvre, ont été invités à rappeler auprès d'eux les officiers de leur maison, leurs capitaines et leurs amis, afin de pouvoir se réunir et faire tête au danger, en cas d'un soulèvement du peuple. La ville est tranquille en apparence, et pas un habitant ne se montre dans la rue : des chandelles, des lanternes et des lampes, allumées aux fenêtres, répandent partout une vive clarté qui se réfléte à l'horizon et qui semble assurer le sommeil des citoyens

contre les embûches de leurs ennemis. Le Louvre seul et le quartier environnant sont plongés dans l'obscurité.

Le souper avait été fort gai et fort animé chez le sire de Losse, qui occupait la maison d'un chanoine, son parent, à l'entrée du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Les convives s'étaient conduits à table comme s'ils voulaient ne prendre aucune part aux graves événements de la nuit : ils avaient fait si largement honneur au vin de leur hôte et surtout à l'hypocras, vin cuit, sucré et épicé, que le peu de raison qu'ils conservaient était à peine suffisant pour leur permettre de jouer aux cartes et aux dés. Ils ne quittèrent pas la salle du repas, afin de continuer à boire en jouant, et ils se contentèrent d'envoyer coucher les valets, après avoir fait enlever et dégarnir la nappe où l'on ne laissa que les bouteilles pleines et les verres. Le jeu commença ensuite avec fureur.

— Enfants, dit le capitaine de Losse en vidant son verre, honte et malédiction à quiconque sortira du jeu avant l'aube !

— Oui-dà, capitaine ! reprit un jeune homme assis à la droite du sire de Losse, et remarquable par sa jolie figure presque imberbe et par ses manières modestes, élégantes et gracieuses qui décelaient un fils de famille, encore neuf au genre de vie de ses compagnons de table et de jeu. Je jouerai tant que mon escarcelle soit à sec.

— Bon ! après avoir tout perdu, il faut jouer davantage ! répliqua Jacques de Savereux, un des plus rudes buveurs et joueurs de l'assemblée, en tortillant dans ses doigts sa longue moustache.

— Bien dit, Savereux ! s'écria le sire de Losse, qui frappa sur la table, en signe d'approbation, avec tant de force que les bouteilles et les verres s'entre-choquèrent avec fracas. Dame Fortune onc ne revient vers les peureux qui se lassent de la poursuivre, et de même que le cerf en chasse, elle veut être forcée par des chiens de dés ou par des chiennes de cartes.

— Messieurs, dit un convive à barbe grise qui buvait et ne jouait pas, sommes-nous sûrs d'avoir toute cette belle nuit à donner aux dés et à la bouteille ?

— Par la messe ! reprit Jacques de Savereux, qui avait une grande autorité de réputation et d'expérience dans les affaires de plaisir : Y a-t-il ici des moines et des novices qui doivent descendre au chœur quand on sonnera matines à Saint-Germain-l'Auxerrois ?

— Monsieur de Savereux, vous êtes, m'est avis, le plus brave et le plus aventureux de céans, répondit le grison en secouant la tête et en faisant claquer ses lèvres.

— Eh bien ? interrompit brusquement celui à qui s'adressait cet éloge.

— Eh bien ! il n'y a ni cartes, ni dés, ni vin, qui vous puissent arrêter lorsqu'on sonne le boute-selle, qui vaut bien la cloche de matines pour des moines de votre espèce...

— Qu'est-ce à dire, capitaine Salaboz ? interrompit sévèrement le maître de la maison.

— C'est-à-dire, camarade, que dans les circonstances présentes, il faut être prêt à monter à cheval et à faire son devoir. Ces scélérats de huguenots n'ont-ils pas failli assiéger hier Sa Majesté dans le Louvre ?

— Oh ! le sot conte qu'on a fait là ! interrompit encore le sire de Losse tournant les yeux vers son jeune voisin de droite qui avait rougi et pâli dans le même moment, et qui regardait Salaboz avec une dédaigneuse colère. Les huguenots ne m'ont pas requis d'être leur avocat, mais je les crois trop sages, trop bons gardiens de leurs intérêts pour se fourvoyer dans une si ridicule entreprise que d'attaquer le Louvre.

— Dites plutôt que vous les croyez trop loyaux sujets du roi pour être capables de le trahir ! repartit avec chaleur le jeune homme offensé d'une calomnie qui semblait avoir été dirigée contre tout le parti protestant, mais qui s'adressait plus particulièrement à lui-même. Capitaine Salaboz, parlez plus honnêtement...

— Trêve, messieurs ! s'écria d'un ton impérieux le capitaine de Losse, qui se leva, une bouteille à la main. Salaboz, votre verre ! et vous, monsieur de Curson, le vôtre ? Une santé à tous les bons sujets du roi, de quelque religion qu'ils soient ! Buvons, messieurs, à la fin des troubles et à la prospérité de la France !

Ce toast coupa court à toute explication, et la querelle qui allait s'engager entre Salaboz et M. de Curson fut étouffée au cliquetis des verres. Le capitaine Salaboz se remit à boire, en jetant par intervalle un regard fauve et narquois à son jeune antagoniste qui était absorbé par les émotions du jeu. Chaque joueur avait mis en tas devant soi l'or et l'argent que contenait sa bourse ; le sire de Curson était plus riche à lui seul que tous les autres ensemble, quoiqu'il eût déjà contribué de ses deniers perdus à former la mise de fond de ses adversaires ligués tacitement pour le dépouiller. Ce gentilhomme, qui perdait avec un calme et une patience dignes du joueur le plus endurci, n'en avait pas moins au plus haut degré la passion du jeu : sa physionomie immobile, mais attentive, ses yeux fixes, mais ardents, ses mouvements rares, mais précis et résolus, trahissaient quelque chose de cette passion aussi dominante chez lui, que si elle eût été invétérée par le temps et par l'habitude. Il n'avait pourtant pas à se louer des chances du sort, car chaque coup de dés, qu'il suivait d'un air impassible, diminuait, au profit des autres joueurs, le monceau de pièces d'or où il puisait sans cesse, quelquefois avec un sourire d'indifférence.

On pouvait d'ailleurs, à son extérieur, juger qu'il était assez riche pour supporter des pertes plus considérables que celles qu'il faisait en ce moment : son costume, entièrement noir, avait une apparence de simplicité, que démentaient la beauté de sa colerette *goudronnée* à petits tuyaux en point de Venise et l'éclat d'une grosse chaîne d'or rehaussée de pierreries qui brillaient sur sa poitrine ; son pourpoint de velours rembourré, à courtes basques, était serré à la taille par une grosse agrafe d'or ciselé ; ses *trousses*, ample haut-de-chausses qui balonnait autour des reins, étaient brodées en jais ou *jayet*. Son épée, à poignée d'argent travaillé, son chapeau de feutre, à forme conique, orné d'un nœud de perles, au lieu de la croix blanche que portaient les catholiques comme signe de ralliement, son manteau de satin bordé de martre zibeline noire, avaient été déposés dans une autre salle avant le souper.

Jacques de Savereux, qui était placé auprès du jeune sire de Curson, attirait à soi la meilleure part du gain que les chances du jeu distribuaient entre les assistants aux dépens du plus riche. Il se distinguait par sa figure et sa mine, plutôt que par son habillement peu luxueux et à peine présentable en compagnie honnête. Son pourpoint de soie verte, tailladé à crevés de satin rouge, avait été fait pour un homme de grande taille, et la sienne était médiocre ; en outre, ce pourpoint portait des traces irrécusables d'un long et laborieux usage ; ses trousses et ses chausses, d'étoffe brune fort modeste, étaient du moins dans un état moins dangereux que le pourpoint, qui laissait voir une chemise à peu près blanche par des crevés que le tailleur

n'avait pas inventés. Malgré les imperfections de sa garderobe, Jacques de Savereux avait un air de gentilhomme que ne compromettaient nullement les trous de son habit. Ses traits régulièrement dessinés, ses yeux doux et fiers à la fois, sa bouche fine et expressive, ses cheveux, sa barbe et ses moustaches du plus beau noir, ses mains délicates et soignées, tout ce que la nature avait fait pour lui, et tout ce qu'il avait pu ajouter à la nature, compensaient amplement ce qui lui manquait du côté de la toilette. De nobles instincts, son cœur bon et généreux, son esprit audacieux et jovial, son caractère loyal et ferme, suppléaient à l'absence de toute éducation morale, mais ne corrigeaient pas ses deux vices dominants : l'amour du vin et l'amour du jeu.

— Par ma foi! monsieur mon ami, dit-il gaiement à Yves de Curson, vous avez la main trop malheureuse! Çà, buvons, pour vous mettre en voie de fortune; buvons à vos caprices de cœur, s'il vous plaît!

— Je n'ai pas de caprices! reprit froidement, mais poliment le sire de Curson.

— En vérité, vous sortez donc de nourrice, ou bien vous êtes en apprentissage pour devenir ministre de la religion prétendue réformée...

— Savereux, je ne te reconnais pas! interrompit le sire de Losse. M. de Curson n'est pas plus huguenot que toi et moi, puisqu'il est mon hôte, et c'est mal fait à toi de le quereller là-dessus.

— Je suis bon pour soutenir ma querelle, dit le jeune homme qui déjà cherchait des yeux son épée.

— Par la messe! mon fils, je le sais bien et personne n'en doute! reprit le capitaine de Losse en remplissant les verres à la ronde, moyen de conciliation qu'il avait toujours employé avec le même succès.

— Certes, nous n'en doutons point, dit Savereux qui prit la main de son voisin et la secoua cordialement. Monsieur de Curson, si vous avez quelque affaire d'honneur, appelez-moi pour vous servir de second.

— Merci, je m'en souviendrai, repartit le sire de Curson qui s'était remis au jeu.

— Par Notre-Dame! dit un joueur ramassant son gain, l'or des huguenots me semble bon catholique.

— J'irais au prêche volontiers, ajouta un autre, si le diable ou le ministre crachait des écus d'or.

— Tête et sang! je veux me faire huguenot, dit un quatrième, puisque les huguenots ont l'escarcelle si bien dorée.

— Je vous empêcherai de blasphémer, en doublant la mise? interrompit le sire de Curson, que le démon du jeu exaltait davantage par le dépit de perdre toujours.

— Pourquoi ne pas la tripler? répliqua le plus ivre de la compagnie.

— Quadruplons-la, dit Jacques de Savereux qui s'abandonnait avec emportement à sa passion favorite.

— Bien! reprit le jeune homme en présentant pour son enjeu une poignée d'écus d'or. Cinq et deux!

— Trois et quatre!

— Double as!

— Dix!

— Je gagne! s'écria Savereux, avant d'avoir jeté les dés qu'il agitait dans le cornet. Double six!

— Voilà trois cents écus d'or perdus! murmura Yves de Curson, en comptant d'un air distrait les pièces qu'il avait encore devant lui. Je joue mon reste pour la revanche!

— Soit! dit Savereux qui chancelait sur son siége, les yeux à demi-clos, en portant à sa bouche le cornet avec les dés au lieu du verre. Je boirai, je jouerai, jusqu'au jugement dernier.

— On frappe! écoutons, messieurs! interrompit le capitaine de Losse, réclamant un instant de silence que joueurs et buveurs ne se pressaient pas de lui accorder.

— Mon ami, disait Savereux, recommandez vos dés à saint Calvin, je vous conseille!

— Qu'est-ce? Qui frappe en bas? demanda d'une voix forte le sire de Losse ouvrant la fenêtre, et se penchant pour reconnaître les gens qui frappaient sans interruption à la porte de la rue.

— Capitaine, dit une voix d'enfant, descendez, s'il vous plaît, et allez au Louvre.

— Au Louvre? répliqua le sire de Losse : c'est M. de Nançay qui fait le service des gardes...

— Le roi vous mande tout à l'heure, reprit la voix. Où trouver maintenant le capitaine Salaboz?

— Le voici! dit ce capitaine qui parut à la fenêtre, la bouteille et le verre en mains.

— Capitaine, on a besoin de vous à l'hôtel de Béthisy; M. de Cosseins vous instruira de ce qu'il faut faire.

— Monsieur de Losse, voyez si je me trompe! dit Salaboz à demi-voix : la danse de ces païens s'en va commencer...

— Qui es-tu, toi qui m'apportes un ordre du roi? demanda le sire de Losse avec défiance : quelles gens sont avec toi?

— Je suis page de madame Catherine, et six arquebusiers de la garde m'accompagnent.

— Dieu te garde, petit, bonsoir!

Le sire de Losse referma la fenêtre, et se disposa sur-le-champ à obéir aux ordres du roi, sans que les joueurs se fussent dérangés pendant ce colloque. Yves de Curson venait de gagner au dernier coup de dés, et l'espoir de poursuivre cette heureuse veine augmentait son acharnement au jeu. Jacques de Savereux, qui avait fait rafle sur l'argent de tout le monde, s'étonnait tout haut de ce bonheur inusité, et discutait déjà l'emploi de son gain ; la seule chose qu'il oubliât dans ses projets, c'était l'achat d'un pourpoint : il se proposait d'acquérir d'avance toute la vendange de l'année.

— Mes amis et messieurs, dit le sire de Losse à ses convives, excusez-moi de vous quitter avant l'aube, ainsi qu'il était convenu : le roi me mande, mais je ne tarderai guère... N'arrêtez pas de boire, en attendant.

— Capitaine, cria Savereux qui d'un coup de dés avait fait passer dans sa bourse le reste de celle d'Yves de Curson, dites à Sa Majesté que dame Fortune préfère les catholiques aux huguenots, et que je viens de vaincre le plus galant homme de la Religion à coups de dés.

— La nuit sera chaude, dit Salaboz en se séparant du capitaine de Losse qui se rendait au Louvre ; je n'ai jamais senti si belle soif de sang huguenot! Au dire de monseigneur le duc de Guise, la saignée est bonne en août!

II. — ENNEMIS ET FRÈRES D'ARMES.

Quand les capitaines de Losse et Salaboz furent sortis, le jeu continua encore avec plus d'emportement, quoique la plupart des bourses eussent été épuisées par Jacques de Savereux, dont la veine de bonheur n'avait pas tari un instant. Plus il jouait avec indifférence, étourdi et presque assoupi par le vin qu'il versait à pleins verres dans son estomac, déjà chargé de bonne chère, plus il voyait la fortune s'obstiner à le favoriser. Il n'avait jamais rencontré une si belle chance, et il commençait à s'en fatiguer, car le plaisir d'un joueur consiste surtout dans ces alternatives de perte et de gain qui tiennent sans cesse son esprit en éveil, et qui lui font éprouver des émotions toujours nou-

velles : un joueur, condamné à gagner infailliblement, se dégoûterait bien vite du jeu. Savereux, que la bouteille rendait encore plus gai et plus bavard qu'à l'ordinaire, buvait et parlait à lui seul autant que tout le monde. Il eût volontiers laissé là les dés s'il n'avait pas eu en main l'argent de ses amis, et surtout celui d'Yves de Curson, qui s'était décidé, comme les autres, à jouer et à perdre sur parole.

« Compagnons, nous sommes tous de beaux joueurs ! dit Savereux, dont les yeux clignotants et larmoyants ne demandaient qu'à se fermer tout à fait ; oui, les plus galants joueurs qui soient en la chrétienté !

— Nous jouons comme des enfants ! interrompit le sire de Curson, irrité de perdre avec cette persistance, et de plus en plus dominé par l'ardeur du jeu, qu'il refusait de noyer dans le vin. Quatre cents écus d'or, ce n'est pas une affaire !

— Quatre cents écus d'or ! reprit Savereux : voilà dix ans que je joue tous les jours, et je n'avais encore possédé pareille somme !

— Çà, quel est donc, s'il vous plaît, le revenu de vos domaines de Savereux ?

— Mes domaines ! s'écria Jacques de Savereux, avec un énorme éclat de rire : je suis noble, parce que feu mon honoré père l'était, et qu'il a de son fait anobli ma mère ; mais je n'ai d'autre patrimoine que mon épée, qui m'a fait ce que je suis, à savoir enseigne dans le régiment de messire le chevalier d'Angoulême. Je n'attends nul héritage et me contente des produits de ma paye et du jeu, pourvu que le vin soit frais et abondant.

Le sire de Losse et le page de la reine.

— Vraiment ! j'aurais honte et regret de vous ôter ainsi le pain de la bouche et ne jouerai pas plus longtemps avec vous.

— Oui-dà, mon cousin, vous raillez. Mais, par Dieu ! je suis à cette heure plus riche que vous, et ce n'est pas moi qui joue sur parole.

— Entendez-vous dire que ma parole vaut moins qu'espèces sonnantes ? repartit Yves de Curson, piqué et confus de cette allusion à l'état présent de sa bourse. Tenez, ajouta-t-il, en détachant sa chaîne d'or et en la jetant sur la nappe, voici de quoi représenter et cautionner ma dette jusqu'à demain.

— Fi ! monsieur, répliqua fièrement Jacques de Savereux, me regardez-vous comme un juif prêteur sur gage ?

— Point, monsieur, mais il me convient de jouer contre vous ce joyau qui a coûté trois mille livres.

— Je jouerai tout ce qu'il vous plaira de jouer, pourvu que ce soit sur parole, et que cette chaîne demeure à votre col.

— Jouons d'abord pour cette chaîne, que vous me restituerez moyennant 300 écus d'or, si je la perds.

— Je le fais afin de ne pas vous contrarier, mais à condition que nous boirons un peu pour nous tenir en haleine.

— Buvez tout votre soûl, mon maître, et jouons, jouons... Il n'est pas tard encore ?

— Dix heures et demie ! répondit un des assistants, accoudé sur la table et prêt à s'endormir. Qui frappe en bas ?

— La chaîne m'appartient ! dit Savereux, sans regarder les dés qu'il avait lancés hors du cornet.

— Non pas la chaîne, mais les trois cents écus dont elle

est le gage, dit tranquillement Yves de Curson. Ce ne sont là que bagatelles et enfantillages. Jouons maintenant par cinq cents écus d'or à chaque jet de dés...

— Cinq cents écus d'or! Monsieur mon ami, m'est avis que vous avez bu plus que moi, et aussi, que vous êtes moins sage!

— Je ne puis vous contraindre à jouer votre gain, dit amèrement le jeune homme.

— Mon gain! Me le reprochez-vous? Pardieu! je le jouerai jusqu'à la dernière pièce.

— Cinq cents écus par jet de dés! Vous, messieurs, qui ne jouez pas, jugez des coups et comptez les sommes.

— On ne cesse de frapper, objecta quelqu'un qui s'était levé pour descendre à la porte, et qui eut bien de la peine à se traîner jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit. Capitaine?... Non, ce n'est pas lui! C'est une femme!

— Une femme! s'écria Savereux, qui laissa là le jeu et courut en trébuchant vers la fenêtre.

— Revenez donc, monsieur de Savereux! criait le sire de Curson avec dépit et impatience. Le merveilleux prétexte pour quitter le jeu!

— Au diable la nuit qui m'empêche de la voir! disait Savereux en se penchant par la fenêtre avec tant d'abandon qu'il serait tombé, si on ne l'eût retenu par derrière. C'est une femme à cheval, avec un valet qui l'escorte.

— Que tous les diables catholiques emportent toutes les femmes! grommelait Yves de Curson, en martelant la table avec le poing.

— Madame, que vous plaît-il de nous? dit Savereux élevant la voix, et saluant cette dame qui regardait en haut.

— Messire, un gentilhomme de Bretagne, nommé Yves de Curson, n'est-il point avec vous? répondit l'inconnue qui tremblait en parlant ainsi à demi-voix, et qui ordonna en même temps au valet de prendre la bride du cheval.

Jacques de Savereux n'eut pas plutôt obtenu cette réponse, que la curiosité, la galanterie et une sorte de pressentiment le poussèrent à descendre pour voir de plus près cette dame dont l'accent lui était étranger. Il se précipita dans l'escalier, en se heurtant aux murs et à la rampe, comme un aveugle, et il alla tomber, de marche en marche, sur le seuil de la porte d'entrée. Le mouvement extraordinaire qu'il venait de donner à son corps acheva de troubler son cerveau en y faisant affluer les vapeurs du vin qu'il avait bu depuis plusieurs heures; ses yeux étaient voilés, sa langue épaisse et son gosier aride : il n'en était pas moins empressé de paraître dans ce vilain état devant cette femme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui avait semblé jolie et bien faite. Malgré ce désir dont lui-même ne se rendait pas bien compte, il fut longtemps à trouver la serrure, à tourner la clef et à ouvrir la porte. Il aurait fait encore une lourde chute, après laquelle il se serait relevé avec peine, s'il n'eût trouvé fort à propos la muraille pour s'y cramponner des deux mains et pour conserver de la sorte une apparence d'équilibre.

— Ma... madame, dit-il d'une voix enrouée et inintelligible, bienheureux est celui que vous honorez de vos bonnes grâces!

— Ne pensez pas finir ainsi notre jeu! criait Yves de Curson qui, s'imaginant que Savereux cherchait un prétexte pour se retirer avec son gain, s'était élancé à la poursuite de ce gentilhomme et l'avait saisi par le bras avec tant de force qu'il le soutint, lorsque ses jambes vacillantes ne le soutenaient plus.

— Ah! c'est vous, Yves! dit la dame, qui le reconnut à la voix, et qui fit approcher le cheval de la porte.

— Oh! la divine et ravissante figure! s'écria Savereux, en essayant de se dégager de l'étreinte du jeune homme. Ce n'est pas une mortelle, mais quelque nymphe, quelque naïade de la Seine, quelque ange du ciel descendu sur la terre!

Cette femme était, en effet, d'une grande beauté : son visage, tourné vers Yves de Curson, avait été tout à coup éclairé par la lueur des torches portées par des soldats qui sortirent du Louvre; Jacques de Savereux, à la vue de cette douce et mélancolique figure qui ne lui apparut qu'un moment, et qui rentra dans l'ombre presque aussitôt, oublia qu'il était ivre et voulut s'avancer dans la rue; mais le sire de Curson ne le lui permit pas, et, l'attirant dans le vestibule avec plus de ménagement que de violence, il le coucha doucement sur les dalles, où celui-ci s'agita et se roula inutilement, avec de terribles jurons, sans parvenir à se remettre debout. Tandis qu'il s'épuisait en efforts pour se relever et pour revoir encore la charmante femme qu'il avait entrevue, il recueillait précieusement dans son cœur le souvenir de cette jolie tête aux traits moelleux et corrects, aux yeux bleus pleins de finesse, aux joues pâles, sillonnées de larmes, aux blonds cheveux, dont quelques boucles s'étaient échappées du *scoffion* de velours sous lequel les femmes emprisonnaient alors la plus riche chevelure. Le scoffion, coiffe en forme de casque, surmontée d'une toque également en velours à aigrette et à lassure d'or, n'était pas chez cette inconnue le seul indice d'une naissance et d'une condition distinguées; car il fallait qu'elle fût d'une bonne noblesse pour être vêtue d'étoffe de soie noire à passements d'or, et pour avoir une robe à *vertugales*, c'est-à-dire enflée autour des reins avec des baleines et des bourrelets de crin qui, par comparaison, donnaient à la taille plus de finesse et d'élégance. Les lois somptuaires de Charles IX avaient renchéri sur toutes celles de ses prédécesseurs, et pendant son règne une bourgeoise, même la femme d'un magistrat ou d'un procureur, ne se fût pas exposée à payer l'amende, en augmentant l'envergure de sa robe, en la bordant de velours ou de canetille d'or et d'argent, et en portant *dorures en la tête*, comme disait l'édit dont les défenses ne s'appliquaient pas sans doute à cette dame ou *damoiselle*, qui se montrait ainsi en public avec un *carcan* ou collier et des bracelets émaillés.

— Pour Dieu! Anne, que venez-vous faire céans? lui dit Yves de Curson, qui s'était approché d'elle pour n'être pas entendu.

— Je viens savoir ce que vous devenez, reprit-elle timidement, et pourquoi vous ne rentrez pas.

— Et que voulez-vous que je devienne? répliqua-t-il, en ne cachant pas son dépit et son impatience.

— Ne vous fâchez pas, et dites-moi plutôt si M. de Pardaillan n'est point avec vous?

— Pardaillan! il couche au Louvre, ne vous en a-t-il pas avertie?

— Oui, par une lettre, reprit-elle en rougissant : il me disait, dans cette épître, que le roi de Navarre craignant qu'il ne fût pas assez en sûreté à son logis, car on prévoyait une émotion du populaire, lui ordonna de passer la nuit au Louvre, avec les autres officiers de la maison et de la garde de mondit roi de Navarre.

— Alors, à quoi bon demander des nouvelles de Pardaillan?

— C'est.., c'est que je doutais de la vérité... Et j'appréhendais qu'il ne restât en ville avec vous à jouer et à banqueter.

— Je ne joue pas, je ne banquete pas!... repartit le sire de Curson, qui feignit d'être irrité pour n'avoir pas l'air em-

barrassé. La peste soit des curieuses et des fiancées ! Où allez-vous maintenant ?

— Mais... n'est-il pas heure de retourner à son lit, surtout quand on a devant soi une traite de demi-lieue ?

— Aussi bien, qu'aviez-vous affaire de venir? Et madame votre mère est insensée de vous laisser courir les rues...

— Elle dort et ne soupçonne rien. Je m'étais fort réjouie par avance de la venue de M. de Pardaillan, et je l'ai attendu tristement jusqu'à ce que sa lettre m'ôtât toute espérance de le voir. Si du moins vous fussiez arrivé pour me tirer d'inquiétude ! J'étais si fort en peine, que je n'aurais pu dormir... Puis, on disait par tout le faubourg, que le peuple se remuait ; puis, de loin, la ville semblait en feu, à cause des lumières qui sont aux fenêtres des maisons... Je suis donc montée à cheval sans prendre le temps de changer d'habit...

— Vous avez, ma mie, plus de courage, étant fille, que n'en aurait la femme d'un vieux capitaine de reîtres...

— Je sors de l'hôtel de notre pauvre M. l'amiral, où j'ai su que vous soupiez ici avec des catholiques...

— Qu'importe ! je vous trouve un peu bien téméraire de vous intriguer ainsi de mes actions.

— Dix heures ont sonné à l'horloge du Palais, lorsque je passais sur le Pont-au-Change.

— Dix heures ou minuit, je m'en soucie comme de ça, et je ne me coucherai qu'au jour levé.

— Quoi ! mon ami, vous ne m'accompagnerez pas ? Allons, mettez-vous en selle devant moi...

— Non, vrai Dieu ! vous retournerez comme vous êtes venue, et demain vous serez réprimandée tout à loisir.

— Yves, mon ami, vous n'êtes pas sain d'esprit, ô mon Dieu ! Comment retournerai-je ?

— Pierre, tu es bien armé ? demanda-t-il sèchement au valet qui tenait la bride du cheval.

— Une dague, une épée et deux pistolets, monseigneur, répondit le valet, qui avait servi dans l'armée calviniste.

— Et tu en sais faire bon usage ? Va-t'en vitement, et dorénavant sois moins docile aux fantaisies d'une folle !

En prononçant ces mots avec froideur et sévérité, il tourna le dos à la jeune femme, rentra dans la maison et en referma la porte. L'inconnue, que cette dureté de la part du sire de Curson avait profondément blessée, resta un instant indécise et stupéfiée ; elle regardait la porte dans l'attente de la voir se rouvrir, et elle croyait encore qu'elle ne partirait pas seule : on entendait le murmure de quelques sanglots étouffés ; mais la porte ne se rouvrant pas, au bout de trois minutes elle s'indigna d'avoir trop attendu, releva la tête, essuya ses pleurs, rejeta sur son visage le voile attaché à son scoffion, et tira si vivement la bride de sa monture que le valet faillit être renversé par le cheval qui prenait le galop. Au trépignement du cheval sur le pavé, Yves de Curson eut un remords et se repentit d'avoir été cruel, ingrat, égoïste : il voulut arrêter le départ de la jeune fille, qui n'avait pas d'autre tort envers lui que d'avoir interrompu son jeu, et il se proposait de la suivre, de la rejoindre, de ne pas la quitter, lorsqu'il fut retenu et distrait de son idée par une agression imprévue.

C'était Jacques de Savereux qui se démenait dans l'obscurité, en grondant, et qui, rencontrant la jambe du sire de Curson, ne la lâcha plus, quelque effort, quelque prière que celui-ci employât pour se délivrer de cette étreinte, semblable à l'agonie d'un noyé, qui se cramponne à tout ce qu'il peut saisir. Le pas du cheval s'éloignait et n'était déjà qu'un bruit indistinct, lorsque M. de Curson comprit que son honneur était intéressé à ne point partir. Savereux lui adressait des reproches et des provocations, que la présence de témoins le forçait d'entendre et de relever, quoiqu'il dût les mettre sur le compte du vin, et les excuser dans son for intérieur.

—Mort et Passion ! criait Savereux, dont l'ivresse seule aliénait alors la bonté naturelle : monsieur le huguenot, si vous n'avez pas de caprices, tant pis pour vous, mais ne nous défendez pas d'en avoir, à votre barbe.

— Quelle fête y a-t-il au Louvre cette nuit? dit un des gentilshommes qui étaient restés à la fenêtre de la salle du souper. Voyez ces porteurs de torches, ces petites troupes d'archers et d'arquebusiers de la garde du roi, le long des fossés? N'était ce silence, je penserais qu'on se bat quelque part.

— Monsieur de Savereux, dit avec douceur Yves de Curson, qui cherchait à calmer le ressentiment déraisonnable de ce buveur, nous reprendrons le jeu demain et jours suivants ; mais il faut que je parte, ne vous déplaise...

— Vous partirez après m'avoir tué, si bon vous semble, par le sang-Dieu !

— Dieu m'en garde ! Êtes-vous en démence? Il vous faut dormir, monsieur de Savereux, et cuver votre vin.

— C'est moi qui vous tuerai, j'espère, pour vous punir de m'avoir privé de la vue de ma dame...

— Votre dame? répliqua hautement le sire de Curson, qui prit alors l'explication au sérieux.

— Oui, ma dame, la plus belle, la plus plaisante, la plus honorable, la plus adorée !...

— Vous vous gaussez de nous, messire ! Vous ne connaissez seulement pas celle que vous nommez votre dame.

— Je la connais mieux que vous !

— La raillerie est mal saine et peut faire périr son homme. Si Pardaillan vous entendait...

— Qui ? Pardaillan ? le fils naturel de Gondrin, le capitaine du régiment béarnais du roi de Navarre?

—Vous êtes ivre, monsieur de Savereux, sinon vous seriez un maladroit et malhonnête homme !

— Sang et sang ! aidez-moi un peu à remonter là-haut, et je vous montrerai qui je suis.

Le bruit de cette discussion, qui dégénérait en injures et en menaces, avait attiré sur le palier de l'étage supérieur deux des convives portant de la lumière. Yves de Curson, pâle de colère, prêtait l'appui de son bras à Jacques de Savereux, qui, non moins courroucé que lui, mais le visage pourpre et les paupières demi-closes, trébuchait à chaque degré et retombait de tout son poids sur la poitrine de son adversaire.

— Mille diables ! mille morts ! mille dieux ! répétait Savereux, dont la voix chevrotante était entrecoupée de hoquets.

— Compagnons ! cria de la fenêtre un gentilhomme s'adressant à un gros d'archers qui passaient à peu de distance, ce n'est pas veille de la Saint-Jean, et il n'y a point de feu de joie à la place de Grève?

— Non, c'est veille de la Saint-Barthélemy, répondit le chef de ces archers ; le roi, dit-on, s'en va faire une chasse aux flambeaux, et nous sommes dépêchés pour contenir la foule des curieux.

— Voilà certes, dit un autre gentilhomme, la première chasse qui s'est faite contre les rats et les chats de Paris !

— Camarades, fermez la fenêtre ! dit d'une voix forte Jacques de Savereux, que le secours du sire de Curson avait ramené enfin dans la salle du souper et qui retrempait sa présence d'esprit dans de nouvelles rasades.

— As-tu pas peur que les bouteilles s'envolent ? retorqua un des assistants : ce seraient plutôt les dés et les écus !

— Vous serez témoins et juges du camp, messieurs : je provoque en duel monsieur de Curson.

En prononçant ce défi avec colère, Jacques de Savereux, qui pouvait à peine se soutenir et qui sentait ses jambes se dérober sous lui, tira son épée, qu'un témoin officieux venait de lui apporter, et se mit en posture de tenir tête à son adversaire. Celui-ci, dont le vin n'avait pu troubler la raison ni le sang-froid, refusait de prendre son épée et de s'en servir contre l'agresseur que l'ivresse empêchait d'avoir son libre arbitre : il se croisa les bras et resta immobile, vis-à-vis de la lame que Savereux lui présentait presque à bout portant. Les convives murmurèrent de ce qui leur semblait lâcheté ; car ils n'étaient pas trop disposés en faveur du sire de Curson, qu'ils savaient huguenot et que le capitaine de Losse avait eu beaucoup de peine à faire admettre dans leur compagnie.

— Vive Dieu ! messire, vous n'êtes donc pas gentilhomme ! s'écria Savereux qui chancelait et s'appuyait au mur.

— Je vous prouverai demain, au jour levé, que je suis meilleur gentilhomme que vous ! reprit le sire de Curson, qui se repentait de n'avoir pas suivi la jeune femme et qui voulut sortir pour la rejoindre, s'il était possible.

— Halte-là ! compagnon, dit un gentilhomme en lui barrant le passage : vous donnerez d'abord satisfaction à celui que vous avez offensé. En garde, monsieur !

— En garde, huguenot ! ajouta un autre que la vue des épées mit en humeur querelleuse.

— Courage, Savereux ! criait un troisième : Saigne, saigne ce maître parpaillot ! c'est œuvre pie !

— Par les cornes du diable ! monsieur de la Huguenoterie, disait un quatrième, vous avez affaire à une redoutable épée !

— Vous n'êtes pas dans votre sens, monsieur de Savereux? dit doucement Yves de Curson qui répugnait à se commettre avec un homme ivre et qui ne voyait d'ailleurs aucun motif de duel entre Jacques de Savereux et lui. Bonsoir et à demain.

— Nenni, nous ne vous laisserons pas, dirent les témoins qui le retenaient, tant que vous n'aurez point vidé votre querelle.

— Je n'ai pas de querelle avec M. de Savereux, répondit-il impatienté, mais j'en aurai, si vous y tenez fort.

— Quoi ! beau sire, répliqua Savereux lui présentant toujours la pointe de l'épée, vous niez l'injure que vous m'avez faite? Je croyais que MM. les huguenots n'entendaient rien à mentir...

— Mentir ! interrompit le sire de Curson qui devint pâle et tremblant et qui saisit son épée qu'on lui tendait.

— En garde, mes braves ! crièrent confusément les assistants en remplissant les verres et en portant des santés à la victoire du champion catholique. Savereux, tire-lui son mauvais sang ! taille des boutonnières à son pourpoint !

Jacques de Savereux n'était que trop bien animé à pousser son extravagante querelle aux dernières extrémités : les cris et les encouragements de ses amis avaient achevé de l'exalter, eût-il en ce moment, il eût juré de bonne foi que ses griefs contre le sire de Curson devaient être lavés avec du sang ; il se persuadait que celui-ci avait tenté de lui enlever une conquête et avait même usé de violence pour le séparer de cette femme, qu'il eût été fort en peine de nommer. Yves de Curson, de son côté, avait fini par s'emporter malgré lui et par vouloir châtier l'antagoniste qu'on lui opposait avec des provocations et des injures réitérées ; d'ailleurs, il ne pouvait croire que Jacques de Savereux eût trouvé dans son imagination échauffée par les fumées du vin tout un conte forgé à plaisir, au sujet de son caprice pour une inconnue : ce caprice n'avait rien d'impossible ni même d'invraisemblable, et c'était en prouver la réalité que d'en faire le sujet d'un duel. M. de Curson se sentait donc autorisé à prendre vengeance d'une intrigue qu'on lui avait laissé ignorer et que trahissait la démarche de la dame, à cette heure avancée de la soirée : l'esprit court si vite d'induction en induction, qu'il se félicita d'avoir par sa présence mis obstacle à un rendez-vous projeté ; il s'expliqua dès lors la fureur de Savereux et il donna aussi un motif à la sienne, que les railleries insultantes des convives avaient suffisamment excitée. Mais son indignation et son ressentiment ne tinrent pas longtemps, à la vue des efforts comiques que faisait Jacques de Savereux pour garder son équilibre et pour ne pas s'endormir. Il se promit tout bas de ne point abuser de l'état peu belliqueux de son adversaire, et il se mit seulement sur la défensive.

— Messieurs, dit-il au moment où les épées se rencontrèrent, veillez à ce qu'il ne se blesse pas en tombant.

Cette plaisanterie provoqua les murmures des témoins, et un redoublement de rage chez Jacques de Savereux qui marcha sur son ennemi avec tant de vigueur et de témérité, qu'il faillit le percer de part en part en s'enferrant lui-même ; mais le sire de Curson avait eu le temps de relever l'épée qu'il voyait venir droit à sa poitrine, et le coup, ne portant que dans le haut du bras, pénétra au travers des chairs sans atteindre l'os ni l'artère : il en résulta une large déchirure d'où le sang jaillit jusqu'au visage de Savereux qui lâcha son épée par un mouvement d'horreur et se rejeta tout épouvanté dans les bras de ses amis. Aucun ne se hâta d'aller au secours du blessé qui arrêtait son sang avec sa main et qui était moins ému que l'auteur de sa blessure.

— Ah ! monsieur de Curson ! s'écria Savereux, dont les remords s'étaient vaguement éveillés au milieu de son ivresse.

— Il n'en mourra pas vraiment, ce païen de huguenot ! grommela un des instigateurs de ce fatal combat.

— Vous tenez-vous pour satisfait et content, monsieur de Savereux ? demanda un autre moins acharné contre les protestants.

— Pardonnez-moi, monsieur de Curson ! dit Jacques de Savereux réunissant ses forces pour se lever et s'approcher du blessé.

— N'ayez pas de regret de ce que vous avez fait, monsieur, répondit sans amertume le gentilhomme breton. Je vous rendrai peut-être un jour la pareille, et nous serons partant quittes et bons amis.

— Votre sang coule, mon pauvre monsieur de Curson !... Je m'en vais querir un chirurgien...

— J'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même. Je retourne justement rue de Béthisy, chez monseigneur l'amiral, auprès duquel maître Ambroise Paré doit passer la nuit ; il me pansera cette égratignure et je n'en dormirai pas plus mal.

— Je m'en vais bander votre plaie, dit Savereux préparant son mouchoir et le nouant autour du bras d'Yves pour comprimer l'hémorrhagie. Vive Dieu ! je voudrais avoir cette même blessure dans le ventre ! Ne me pardonnez-vous pas ?

— Je vous pardonne de grand cœur, et foin de la rancune ; mais est-il vrai que ce soit votre dame ?

— Ma dame ! oh ! que non pas, puisque c'est la vôtre, j'imagine? Si elle était mienne, je n'aimerais plus le jeu ni le vin.

— C'est vous, mon compère, qui avez follement interrompu notre jeu.

— C'est vous plutôt, en attirant ici cette belle dame qui est cause de tout le mal.

— Le mal n'est pas grand, et je ne sens plus ma blessure, à ce point que je jouerais volontiers...

— Jouer ! oh ! cela ne se peut : il faut que je vous mène à maître Ambroise Paré.

— Assurément, mais le cas n'est pas urgent et nous pouvons faire encore quelques jets de dés.

— Soit fait à votre plaisir, et Dieu vous donne meilleure chance !

— Oui, mais jouons plus gros jeu.

— Je joue en un seul coup de dés tout ce que j'ai gagné ce soir. Douze !

— Quatre ! A vous les dés ! comptez combien je vous dois et doublons le jeu.

— Vous avez perdu tout à l'heure mille écus d'or ; comptez vous-même.

— Ce n'est rien que cela ; je jouerai cette fois trois mille écus.

— Trois mille écus ! je ne les ai pas, ne vous déplaise, et si je les perdais...

— Bon ! n'avez-vous pas votre parole comme j'ai la mienne ? Trois mille écus sur ces dés. Onze !

— Et moi, douze ! En vérité, j'ai honte de ce bonheur obstiné et ne veux plus de votre argent.

Yves de Curson et Savereux.

— Je serais un bien méchant joueur, si je me décourageais déjà. Cinq mille écus, cette fois !

— Cinq mille écus, monsieur mon ami ! Voulez-vous pas que je les vole à Dieu ou au diable ? Et votre blessure ?

— Je n'y prends pas garde ; vous l'avez merveilleusement pansée, et votre mouchoir vaut, ce semble, tout un appareil... Nous jouons à ce coup cinq mille écus... Ne vous endormez pas, monsieur de Savereux ?

— Non, que je meure ! je boirai tant seulement ce qui reste dans la bouteille... Çà, qu'advient-il des cinq mille écus ?

— Vous les avez gagnés comme les autres. Merci de moi ! j'ai la main un peu bien malheureuse !

Les convives, remarquant la bonne intelligence qui s'était établie entre les deux champions pour l'un desquels ils avaient pris ouvertement parti, se retirèrent dans la

pièce voisine et se consultèrent entre eux sur les moyens d'abaisser l'orgueil de ce huguenot : ils avaient tous bu de manière à n'être pas plus maîtres de leurs paroles que de leurs actions. Le capitaine de Losse n'était pas là pour faire respecter son hôte, et les sentiments haineux que le capitaine Salaboz avait manifestés énergiquement contre tout ce qui appartenait à la religion réformée, existaient de longue date dans le cœur de tous les catholiques. On vint à parler des derniers événements, du mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, de l'attentat de Maurevert sur la personne de Coligny, de la retraite des Guise exilés de la cour, des complots secrets du parti protestant contre le roi et le royaume. Le vin, qu'on versait encore à pleins verres, échauffa de plus en plus les esprits, et l'on forma le projet de chasser ignominieusement Yves de Curson, de le maltraiter même, s'il osait faire résistance et tenir tête aux agresseurs. Ce projet accepté aussitôt que proposé, ils firent irruption dans la salle où les deux joueurs étaient aux prises. Yves de Curson avait perdu sur parole soixante-dix mille écus.

— Il pue, le huguenot! dit un des plus ivres et des plus fanatiques de la bande.

— Monsieur le huguenot, vous êtes prié de vider les lieux à l'heure même ! ajouta le meneur de ce complot.

— Si vous ne sortez bientôt par la porte, ajouta un autre, vous courrez risque de sortir par la fenêtre.

— Rappelez-vous que ce fut de la maison voisine, dit un quatrième, que M. de Maurevert, un digne et honnête gentilhomme, adressa une balle d'arquebuse à ce vilain damné d'amiral.

— Qu'est-ce? s'écria le sire de Curson se levant indigné et mettant l'épée à la main.

— Quels sont ces mécréants? s'écria Jacques de Savereux se rangeant du côté du calviniste et tirant aussi son épée.

— Messieurs, si quelqu'un d'entre vous a lieu de se plaindre de moi, je l'attendrai demain dans les fossés du Pré-aux-Clercs.

— Et ce quelqu'un voudra bien venir avec un second, car je suis le second de messire de Curson.

— Eh quoi ! Savereux, êtes-vous en train d'apostasier et de vous rendre calviniste? dit un des ivrognes.

— Nous sommes céans seize catholiques, dit un autre : trouvez-vous en même nombre de huguenots.

— Mordieu! vous me verrez parmi ces huguenots, répondit Savereux, dont l'ivresse et le sommeil furent un moment dissipés par une noble et généreuse indignation. Venez, monsieur de Curson; ne demeurons pas davantage dans cette caverne de bêtes fauves.

— J'ai perdu contre vous soixante-dix mille écus, lui dit Yves, que cette perte avait laissé profondément triste. Vous les aurez demain, monsieur de Savereux, et puis, nous serons frères d'armes, comme je le suis déjà avec Pardaillan.

— Allez, beaux soudards de Genève ! cria le plus insolent des gentilshommes catholiques.

— Le fin premier qui s'aventure à insulter l'hôte du capitaine de Losse, répliqua Savereux d'une voix menaçante, je lui baillerai les étrivières à coups d'épée et de dague !

— A demain, messieurs ! ajouta Yves de Curson : nous nous rejoindrons au Pré-aux-Clercs à midi sonnant, et le Seigneur viendra en aide aux bons contre les méchants !

Le sire de Curson rendit à Jacques de Savereux l'or qu'il avait recueilli sur la table et lui passa autour du cou la chaîne qu'il avait ôtée du sien; ensuite, il le prit par le bras pour le soutenir et l'aider à marcher d'un pas lent et alourdi. Ils sortirent ensemble de la maison sans être inquiétés ni suivis.

— Frères d'armes ! s'écrièrent-ils en s'embrassant, après avoir remis l'épée dans le fourreau, lorsqu'ils furent dans la rue. Oui, frères d'armes, à la vie, à la mort !

— Ne vous en allez pas le chef découvert, gentils frères d'armes ! leur cria-t-on d'en haut : vous pourriez gagner un rhume ou une pleurésie, quoique la nuit sera chaude !

Et on leur jeta leurs chapeaux qu'ils avaient oubliés dans la précipitation de leur sortie : ils les ramassèrent, en adressant des menaces aux auteurs de cet insolent adieu. La fenêtre s'était refermée et des éclats de rire répondaient seuls à leurs imprécations. Ils s'éloignèrent sans s'apercevoir de l'échange involontaire qu'ils avaient fait de leurs chapeaux : celui de M. de Curson, avec son nœud de perles et son lacet d'or, était sur la tête de Jacques de Savereux, et le vieux feutre usé, au devant duquel Savereux avait attaché la croix blanche, signe de ralliement des catholiques, était sur la tête du gentilhomme huguenot.

PAUL LACROIX (bibliophile JACOB).

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DU MOIS.

LA VILLE LIBRE DE CRACOVIE.

Ce dernier débris de la Pologne, — que les trois puissances du Nord viennent de rayer de la carte des nations, la vieille cité de Cracovie, libre encore hier, aujourd'hui soumise à l'Autriche, est située au milieu de la province de Gallicie, au confluent de la Rudowa et de la Vistule. La vaste plaine qui l'entoure en rend tous les abords faciles, et permet d'en saisir l'aspect de fort loin. La première vue, toutefois, est singulièrement trompeuse. Le nombre des églises qui élèvent comme une forêt de tours et de clochers, la hauteur imposante des fortifications, la masse énorme de l'ancien château, les toits qui s'étendent à perte de vue le long des sinuosités du double fleuve, annoncent une ville considérable, populeuse et florissante. Hélas! il n'en est rien. Quand vous entrez dans cette noble capitale, où étincelait jadis le diadème de la Pologne, où les Jagellons venaient tour à tour se couronner et s'ensevelir sous les antiques arceaux de la cathédrale, vous ne trouvez plus que des fossés pleins d'eau, des palais inhabités, des églises désertes et des maisons en ruine. La ville d'aujourd'hui n'a plus que 25,000 âmes, et pourrait en contenir six fois autant. Son territoire, naguère indépendant comme elle, a quarante-quatre lieues carrées, deux villes, un bourg, soixante-dix-sept villages et quatre-vingt-seize mille habitants.

Le climat de ce pays est tempéré, dit M. du Molay-Bacon, à qui nous empruntons quelques-uns de ces détails; la vaste plaine de Gallicie, qui l'entoure, bornée au sud par les monts Krapaks, qui la séparent de la Hongrie, lui envoie du blé, des fruits et du raisin. Les forêts pullulent de cerfs, de daims et de buffles. On trouve même des castors au bord des lacs.

Les montagnes ont des mines de fer, de marbre, de houille et de sel. Ces dernières rapportent environ trente millions de florins. La grande industrie cracovienne est toutefois l'agriculture, à laquelle les plus illustres seigneurs travaillent de leurs mains sans rougir ni déroger. La charrue, en Pologne, fut toujours la sœur du glaive.

Un jour, il y a plusieurs siècles, la diète venait d'élire un roi : ses ambassadeurs, en allant le chercher à Cracovie, rencontrèrent un homme qui labourait son champ. Cet homme portait un costume noble, mais d'une agreste simplicité. L'aiguillon d'une main, la charrue de l'autre, il touchait ses bœufs en chantant. Un gros chien, qui formait toute sa suite, marchait ou s'arrêtait avec l'attelage. Au bout des sillons commencés, un long cimeterre était planté dans le sol en guise de borne. Quelques femmes, aussi modestement vêtues que le laboureur, préparaient le repas de la famille à l'ombre d'un vieux chêne.

— Ami, dirent les porteurs du diadème, nous cherchons Jean Wiesnowieski ; veuillez nous indiquer sa demeure.

— Messeigneurs, répondit le paysan, qui suspendit son travail, je suis l'homme que vous cherchez ; en quoi puis-je vous servir?

— En acceptant cette couronne, dit le primat de Gneser après un mouvement de surprise. Les Polonais viennent de vous choisir pour roi.

Et s'agenouillant devant l'agriculteur, il lui remit les insignes de la royauté.

Jean Wiesnowieski appela sa famille, remercia les députés, les conduisit à sa maison, et leur fit partager son humble repas ; puis, ayant pris congé d'eux, il acheva de labourer son champ, reçut les embrassements des siens, partit à cheval pour Cracovie, et fut un des plus grands rois de la Pologne.

Ce Cincinnatus-là ne vaut-il pas celui de Rome?

Cracovie, ou *Kracow*, ou *Cracau*, a été fondée, suivant la tradition, au huitième siècle, par Kracus, chef de la Croatie ou Chrobatie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin du dixième siècle elle était déjà la capitale de la Pologne ; sous le second roi chrétien de ce pays. Elle ne fut supplantée qu'en 1610, lorsque Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, fixa sa résidence à Varsovie.

Les évêques de Cracovie, parmi lesquels on compte des saints et des écrivains célèbres, occupaient le premier rang après les archevêques de Gneser. Ils étaient de droit chanceliers de l'Université et princes de Siewierz.

Les vicissitudes et les malheurs de Cracovie ne datent pas d'hier. Deux fois, au douzième siècle, les Tartares enlevèrent et saccagèrent cette ville. La période glorieuse de son histoire est celle des Pirot et des Jagellons ; puis vint l'ère des rois électifs, inaugurée par le duc d'Anjou (Henri III).

Élu sans le savoir par la diète, Henri en reçut la nouvelle en latin, de la bouche des ambassadeurs qui lui apportèrent la couronne à Paris. Il n'osa pas la refuser, mais il se repentit bientôt de sa condescendance. Il trouva à Cracovie et à Varsovie deux cents grandes familles acharnées les unes contre les autres, et ralliant sous leurs drapeaux divers un million de gentilshommes belliqueux et jaloux. Un complot se tramait déjà pour casser la dernière élection.

Parmi les plus ardents conspirateurs, on remarqua bientôt un inconnu, qui ne demandait rien moins que la déchéance immédiate du duc d'Anjou.

— A quoi bon le garder ! s'écriait-il, c'est malgré lui que ce futur roi de France est roi de Pologne. Sa nouvelle couronne tient à peine sur sa tête, et celle qui l'attend sera ferme et assurée. D'ailleurs il ne dissimule pas son aversion pour les Polonais ; il ne se montre jamais en public, il se tient caché comme s'il avait peur de vous... Qui d'entre vous le connaît? qui a été reçu par lui? qui l'a seulement aperçu?

— C'est vrai ! répondaient les mécontents, personne ici n'a vu sa figure.

— On le dit joli homme, murmuraient quelques dames.

— Et moi, reprenait l'inconnu, je le crois fort laid.

— Il est brave, du moins.

— Le beau mérite, quand on est Français ! Enfin, poursuivait l'ennemi juré de Henri, savez-vous ce qui vous attend, si vous gardiez cet étrange monarque? il vous fera l'injure de vous quitter lui-même et d'envoyer au diable la Pologne et la diète !

— En êtes-vous bien sûr?

— Aussi sûr qu'on peut l'être, et je ne vous donne pas un an pour subir cet affront. Le duc d'Anjou trouve votre climat malsain, votre pays affreux, vos mœurs insolentes, vos vins détestables et vos femmes indignes de lui plaire... Figurez-vous que c'est lui-même qui vous parle !

Et c'était lui-même, en effet, car l'inconnu et le duc d'Anjou ne faisaient qu'un ! Il se dérobait au dévouement de ses amis pour exciter la haine de ses adversaires. Le nouveau roi conspirait contre lui-même de peur de rester trop longtemps sur son trône.

Un jour, enfin, ennuyé des lenteurs du complot, il apprit la mort du roi de France, et s'évadant sans consulter la diète, il s'en alla régner à Paris.

Cracovie et la Pologne retombèrent dans l'abîme de l'anarchie. A chaque élection, les nobles accouraient par centaines de mille, et délibéraient à cheval, l'épée à la main, toujours prêts à se jeter les uns contre les autres, au nom des vingt concurrents qu'ils représentaient à la diète. Ces concurrents prodiguaient ouvertement l'or, les promesses et les menaces.

Les réformes du dix-huitième siècle, qui préparaient la régénération de la France, portèrent le coup de grâce à la Pologne. Elle n'était pas assez forte pour une révolution. Ses voisins la démembrèrent pendant qu'elle se déchirait intérieurement. Le premier partage eut lieu en 1772 ; Cracovie n'y fut pas comprise. Mais le second partage la livra à l'Autriche avec la Gallicie. Elle se mit bravement à la tête de l'insurrection, et trouva un héros pour la guider : c'était l'immortel Kosciusko. Enseveli dans ses triomphes à Madlin, le dernier soupir de ce grand homme fut celui de la Pologne. *Finis Poloniæ* (1).

En vain Napoléon, portant ses aigles sur la Vistule, força les puissances du Nord à lâcher un instant leur proie. Les traités de 1815 la leur rendirent en partie, et la révolution de juillet 1830, imitée sans secours et sans succès à Varsovie, livra définitivement cette capitale à Nicolas.

(1) La bonté de Kosciusko égalait sa bravoure. En voici une preuve qui vaut tous ses exploits. Kosciusko, proscrit, habitait Soleure, en Suisse. Un jour, voulant offrir à un pauvre prêtre des environs quelques bouteilles d'un vin généreux, il chargea de la commission un jeune homme du pays, auquel il confia son propre cheval. Le messager rapporta à Kosciusko de bonnes nouvelles du vieux prêtre, et ajouta, en souriant : — Une autre fois, monsieur, vous garderez votre monture, ou vous me donnerez en même temps votre bourse. — Pourquoi cela ? demanda le Polonais. — Chaque fois, reprit le jeune homme, que votre cheval voit un mendiant, fût-il lancé à toute bride, il s'arrête au milieu de la route, et rien ne peut le faire repartir, tant qu'il n'a pas vu le malheureux recevoir l'aumône. Or, monsieur, comprenez mon embarras, je n'avais pas un sou dans ma poche, et la route était pleine de mendiants ! Aussi n'ai-je pu me tirer d'affaire qu'en trompant votre charitable coursier, c'est-à-dire en faisant le geste de donner à tous les pauvres, au risque de me faire maudire par eux !

Kosciusko sourit en rougissant, et frappa amicalement le cheval qui trahissait ses nobles habitudes.

Cracovie, toutefois, restait encore libre, et seule debout, au milieu de la Pologne asservie. L'insurrection si sanglante de l'année dernière a entraîné son incorporation à l'empire autrichien.

Désormais, tout ce que cette ville a de national, c'est-à-dire de grand et de beau, est dévolu à la destruction. Le vieux château des rois, dont les murs lézardés sont encore inexpugnables, a déjà été changé en caserne ; les fortifications, autrefois si imposantes, sont devenues des promenades publiques. Cracovie ne gardera de sa splendeur passée que ses établissements scientifiques et ses monuments religieux. Les premiers sont l'Université des Jagellons, fondée, en 1347, par Casimir le Grand, et d'où sortit, entre autres grands hommes, le célèbre astronome Kopernik ; la Bibliothèque, où abondent des manuscrits inestimables ; des Cabinets d'histoire naturelle, de chimie, etc. ; un Jardin botanique, un Observatoire, etc. Cracovie compte trente-sept églises catholiques, dix-neuf couvents d'hommes, dix couvents de femmes, trois synagogues juives et un temple protestant. La cathédrale est d'une grandeur et d'une majesté singulières. On y voit les tombeaux des anciens rois de Pologne, et les reliques de saint Stanislas, évêque martyr, que tout le pays reconnaît pour patron. Les plus belles églises, après la cathédrale, sont : l'église de Notre-Dame, qui date du commencement du treizième siècle ; l'église des Dominicains et celle des Franciscains ; enfin, l'église de Sainte-Anne, où s'élève le monument de Kopernik.

LA MISÈRE EN IRLANDE.

Je viens, monsieur le Rédacteur, remplir la promesse que je vous ai faite, de vous esquisser à grands traits ce lamentable spectacle, auquel j'ai la douleur d'assister, d'une population de huit millions d'âmes mourant littéralement de faim. Vous savez quelle cause inattendue et fatale a mis, cette année, le comble aux maux de l'Irlande. Si la disette des pommes de terre a jeté dans l'indigence nos paysans français, qui ont toujours quelque pain noir sur la planche, — jugez à quelle détresse elle a réduit un peuple qui vit exclusivement de pommes de terre ! Les journaux anglais n'avouent pas le quart du mal. Ce n'est point par centaines, c'est par milliers que les Irlandais succombent d'inanition. Leur misère était déjà une exception dans l'histoire des misères humaines, cet hiver sera un phénomène dans l'histoire des misères irlandaises ! Réunissez toutes les souffrances que la guerre, la peste et les fléaux les plus épouvantables ont infligées à l'humanité depuis six mille ans, et vous n'aurez qu'un abrégé des douleurs de la famine d'Irlande. Il faut voir cela comme je le vois, pour y croire, et vous même serez tenté de m'accuser d'exagération. Je resterai pourtant fort au-dessous de la vérité, car aucune langue n'en saurait exprimer l'horreur.

Suivez-moi d'abord dans la cabane d'un pauvre *paddy* ; nous y trouverons l'image de l'Irlande tout entière. *Ab uno disce omnes.*

C'était le jour de mon arrivée à Skibereen, un des districts les plus misérables de ce comté. J'entrai au hasard dans une maison du faubourg du Bridgstown, et voici le tableau qui frappa mes yeux. Mais d'abord est-il permis d'appeler maison ces quatre murs de boue à peine desséchée, que les pluies démolissent et délayent incessamment ? Est-ce un toit, que ce chaume pourri, rapiécé de quelques pelletées de gazon, d'où l'humidité suinte et tombe comme un brouillard dans l'intérieur ? Est-ce une cheminée, que ce trou pratiqué dans la toiture, et par où s'échappe la moitié d'une fumée noire, tandis que l'autre moitié sort tout simplement par la porte ? Et que signifient même ces mots de porte et de fumée, en des habitations qui connaissent à peine le feu et qui se ferment d'ais mal joints ou de branchages, comme les cavernes des bêtes fauves ?

La demeure de la famille N..... n'avait pas même cette clôture. Elle était ouverte nuit et jour au vent et à la pluie, au froid et à la neige. J'y aperçus pour tout mobilier une couche de paille infecte jetée dans un coin : c'est là-dessus que dort pêle-mêle la famille entière, composée de deux grands-parents septuagénaires, du ménage et de onze enfants. Ils se réchauffent comme ils peuvent en s'entassant les uns sur les autres, et en se partageant les lambeaux d'une vieille couverture de chanvre et d'étoupe... Pas une seule table : à quoi bon chez des gens sans pain ? Pas une seule armoire : les haillons sont pendus à la muraille. Pas une seule chaise : le paddy ne s'assied que pour mourir, comme la bête de somme... Je me trompe : il y avait dans l'âtre deux escabelles boiteuses, sur lesquelles six enfants, à demi morts, se pressaient autour d'un feu mourant... Leurs gémissements répondaient aux derniers soupirs du grand-père et de la grand'mère agonisants sur le tas de paille. Quant au costume de ces malheureux, imaginez les loques les plus dégoûtantes, et vous n'en aurez pas encore l'idée ! A vrai dire, ils étaient tous à peu près nus, mâles et femelles ; mais la nudité complète eût été du luxe auprès de tels vêtements !

Les Anglais ne laisseraient pas leurs chiens dans un état semblable, eux qui protégent par une loi la vie des animaux ; mais il n'y a pas de loi qui défende l'existence des Irlandais, réduits à envier le sort des meutes de leurs landlords !...

Et notez bien que j'étais là chez un homme qu'on appelle un fermier aisé... Ceux qu'on nomme les pauvres en ce pays (et il y en a cinq millions à l'heure qu'il est), n'ont plus de gîte, plus d'habits, plus de famille ; ils errent et meurent sur les grandes routes, ballottés entre la fièvre et la faim, entre le désespoir et la rage, entre le crime et l'échafaud...

William N...., le chef de la maison, homme de quarante-cinq ans, mais qui en portait alors soixante, était occupé à remuer sur le feu, dans un vase ébréché, je ne sais quel mélange d'herbes et de racines, dont un mendiant affamé ne voudrait pas goûter en France. Et cependant toute la famille attendait avec des frémissements d'impatience une part de cet ignoble repas.

J'étais étonné que la jeune mère abandonnât le soin du ménage à son mari, mais j'en reconnus bientôt, avec attendrissement, la raison. La pauvre femme avait cédé ses vêtements à sa mère expirante, et elle se tenait accroupie dans un coin sombre, voilant à demi sa pudeur des lambeaux de sa chemise.

Une autre surprise encore plus poignante m'était réservée... Un pourceau se vautrait au milieu de la cabane dans un trou d'eau converti en égout, — seul heureux, hélas ! parmi les ordures qui font son existence... William le regardait parfois d'un œil d'envie ; et le croyant propriétaire de l'animal, je me demandais pourquoi il ne le tuait point pour nourrir ses enfants... Je vis enfin le moment où le porc allait mourir, car le fermier, prenant un long couteau, s'élança sur lui avec égarement... Mais c'était pour le chasser, de peur de céder à la tentation. La bête appartenait à un voisin plus heureux que William !

Au même instant, parut sur le seuil une fille superbe dans sa misère, et drapant son manteau déchiré avec cette grâce innée chez les Irlandaises.

— Eh bien? lui demandèrent à la fois tous les yeux, tournés vers elle comme vers une dernière espérance...

— Eh bien! nous serons chassés de cette ferme. Le *midleman* a été inexorable...

Un morne silence suivit cette réponse. — Les enfants poussèrent un cri aigu. Les aînés se regardèrent d'un air sinistre; et l'aïeule, commençant à délirer, se mit à fumer en ricanant, les deux mains crispées dans ses cheveux gris, une *loudine* (pipe de terre) éteinte depuis longtemps.

Je sentis que ma présence pouvait gêner tant de douleurs, et je sortis en donnant à la jeune fille une aumône qui rendit sa pâleur écarlate.

Après avoir barboté un quart d'heure dans les mares et les ornières qui servent d'étables et d'avenues aux fermes d'Irlande, je me trouvai sur une route admirablement tenue, à cent pas d'un cottage de la plus grande élégance, — conduisant, à travers un dédale enchanté de fleurs et d'eaux vives, à un château gigantesque, aux colonnes de marbre, aux galeries à jour, aux balcons dorés, aux écuries immenses; — un de ces temples de l'opulence, où tous les caprices et tous les plaisirs se donnent rendez-vous. — Un grand bruit de voix, de chevaux et de chiens me fit en même temps retourner la tête, et dans un équipage à quatre chevaux, escorté de huit piqueurs et d'autant de cavaliers, je vis passer l'heureux châtelain revenant de la promenade ou de la chasse.

Tant de bonheur à côté de tant de souffrances, tant de luxe à côté de tant de misère, me firent plus de mal que cette misère même et cette souffrance.

— Voilà sans doute, me dis-je, le maître de William N...! Voilà le landlord qui tire un million de revenu des sueurs de ces malheureux! Voilà celui dont chaque fantaisie représente la ruine ou la mort d'un homme! celui qui jette chaque jour à ses chiens le repas de cent familles, en laissant mourir de faim les serfs qui lui font cette vie royale!

Je me trompais. Ce châtelain n'était pas le maître de William. Les landlords, — et c'est là la grande plaie de l'Irlande, — n'habitent guère leurs vastes propriétés. La plupart même ne les connaissent pas, n'ayant jamais pris la peine d'y venir. Pour ces nobles protestants anglais, l'Irlande est une colonie étrangère et catholique, dont le séjour leur serait aussi odieux que les revenus leur en sont agréables. Ils ignorent donc, ils ne voient point, ils nient le plus souvent les maux dont ils sont les auteurs, et que leur pitié soulagerait s'ils en étaient les témoins. — Ils louent à forfait leurs domaines à de gros traitants de Londres ou de Dublin. — Ces gros traitants les sous-louent par portions à de petits traitants, et ces petits traitants (*midlemen*) les sous-louent par parcelles aux humbles *paddies;* de sorte qu'il faut que le travail et la misère de ces derniers alimentent la paresse et le luxe de trois ou quatre maîtres, sans compter les régisseurs, receveurs, collecteurs et autres oppresseurs!... Pendant que tous ces commandeurs font leur état et s'engraissent les uns par les autres, le landlord parcourt l'Orient, l'Italie ou la France en chaise de poste, et va demander successivement à tous les climats les jouissances qu'ils offrent à la richesse. Peu lui importe, dans son palais de Naples, à sa table de Londres ou de Paris, sous les doux ombrages de sa villa, ou sur les chenets dorés de son boudoir, que ses vassaux inconnus logent dans la boue et meurent de froid, de fatigue ou de faim... Sa terre ne le regarde plus! c'est l'affaire de ses midlemen. Seulement, pour le décorum et l'étiquette, — ces tyrans de l'aristocratie britannique, — le château, le parc et la chasse sont toujours entretenus comme si le maître allait venir, ou comme si son ombre leur faisait l'honneur de les visiter.— On y entasse les meubles comfortables, les tableaux de prix, les tapis d'Orient, les bibliothèques et les objets d'art, les superfluités du *cant* et de la mode. Chaque mois, les revues et les albums arrivent dans les salons déserts; chaque jour on promène les chevaux dans le parc; on lance les chiens dans la forêt; on réunit les laquais dans les cours; on sonne les repas au beffroi; on tient la barque prête sur le lac; on selle la monture favorite devant le perron. Puis les générations se succèdent sans que le landlord paraisse; et, au lieu de l'aisance qu'il répandrait autour de lui, au lieu des secours que prodiguerait son orgueil ou sa bonté, au lieu des réformes que ne pourrait refuser sa justice, le pauvre paddy subit toutes les iniquités et toutes les insolences de l'étranger qui l'exploite sans merci.

Ainsi, c'était bien le château, le parc, les équipages, les laquais du seigneur de Skibereen que j'avais sous les yeux; mais l'homme qui se prélassait dans cet équipage, dans ce parc et dans ce château était un des midlemen du landlord.

Et ce que je voyais là, vous le verriez partout en Irlande. Partout le maître absent et le spéculateur à sa place; partout l'opulence sans entrailles à côté de la misère sans espérance. Point de terme moyen, nulle industrie, nul commerce; la terre et le paddy, voilà les seuls objets d'exploitation! Et cette terre qui donne tant de mal à ce paddy est pourtant son unique ressource. Le malheureux ne peut qu'opter entre mourir lentement sur la glèbe ou mourir tout d'un coup s'il la quitte. Aussi, quelque ruineux que soient les moindres fermages, mille rivaux en haillons se les disputent, comme feraient des affamés pour un morceau de pain; et les traitants ne voient dans cette concurrence désespérée qu'un moyen d'augmenter leurs profits.

On ne fermera cette immense plaie de l'Irlande qu'en attachant les landlords au sol et en les obligeant à vivre en famille au milieu de leurs fermiers. Est-ce trop demander à l'aristocratie britannique du dix-neuvième siècle, que de la prier d'imiter la féodalité française au moyen âge? Cela vaudrait mieux pourtant que le Parlement d'O'Connel et que tous les discours du grand agitateur. Mais revenons à William N... et à sa famille.

Quelques jours après, je retournai à la pauvre cabane. Elle était abattue et ses débris exhalaient comme une odeur de mort.

— Allons, soupirai-je, ils sont mieux au cimetière qu'ici : ils ne souffrent plus!

Hélas! je m'étais flatté... Ils souffraient encore, et plus que jamais. J'aperçus bientôt les pauvres paddies errant dans le faubourg et mendiant aux portes. Des visages et des mains décharnés comme les leurs les gratifiaient d'un sourire ou d'une pomme de terre... Les indigents de Bridgstown étaient moins durs que le riche midleman! Je comptai la famille... il y manquait six personnes : l'aïeul, la grand'mère et les quatre plus jeunes enfants étaient morts de la fièvre de *famine* (*famine fever*).

Cette maladie est connue en Irlande comme chez nous le rhume ou la grippe. Elle règne pendant les six mois de l'année qu'on appelle la *saison de la famine*, et elle dépeuple non-seulement des maisons, mais des villages entiers; l'année suivante, il n'y paraît plus, et c'est à recommencer, tant la misère pullule, comme dit Malthus!

On me raconta comment William avait été chassé de sa maison. Il devait quelques écus au midleman et la dîme au ministre protestant : car ici les catholiques payent tout, même à leurs ennemis. De par Luther! ne faut-il pas que le chapelain du manoir tienne son rang! Les deux créan-

ciers, armés d'un jugement qui triplait la dette, donnèrent huit jours au débiteur. William leur envoya d'abord sa fille aînée : nous savons qu'elle les trouva inexorables. Alors il courut se jeter à leurs pieds, avec sa mère folle, sa femme à demi nue et ses enfants à l'agonie. Il supplia, il pleura, il se traîna dans la poussière; tout fut inutile. Le ministre lui débita un verset de la Bible, et le midleman resta sourd et muet. Puis il fit laver son antichambre souillée par les haillons des paddies. William chassé, sa ferme montait de cinq livres! Pourquoi le traitant l'aurait-il gardé?

Le jour même, l'aïeule achevait d'expirer. Le lendemain, deux enfants la suivirent, et le surlendemain, deux autres. Les constables n'en vinrent pas moins, au jour fatal, saisir tout ce qui restait dans la cabane : la dépouille des morts et les haillons des mourants, l'anneau des époux, leur dernier trésor, et les croix de saint Patrick que les jeunes filles portaient au cou, et jusqu'aux instruments de labour, arrosés de tant de sueurs et de tant de larmes! Ce martyre en détail s'accomplit froidement, au milieu des sanglots, des cris et des imprécations. Après quoi la famille fut chassée sur la voie publique, et la justice se retira emportant son butin. Le jour suivant, nouvelle expulsion : avec cet instinct qui ramène les animaux au gîte, les paddies étaient rentrés nuitamment dans leur demeure; trois fois de suite il fallut les arracher à cet asile qui n'était plus pour eux qu'un tombeau, à ce champ stérile qui ne pouvait les nourrir et qu'ils aimaient cependant comme une patrie! Ce fut alors que le midleman envoya ses laquais abattre la maison et se débarrassa ainsi des habitants.

Les malheureux venaient d'assister à cette ruine de leur dernière espérance, lorsque je les vis implorer des secours de porte en porte. Je vous l'ai dit, ce fut à qui leur tendrait les bras; mais leur misère ne rencontrait que d'autres misères : il n'y avait peut-être pas de quoi les nourrir dans toutes les maisons de Skibereen!

Le bruit se répandit aussitôt que trente familles du district venaient de subir le même sort, et vers le soir, en effet, cette troupe affamée s'abattit au milieu du faubourg. Figurez-vous des morts échappés de leurs fosses dans les lambeaux de leurs linceuls! Je verrai toute ma vie ces fantômes aux joues caves, aux yeux ardents, aux bouches hurlantes... Car ce n'étaient plus des plaintes qu'ils jetaient, c'étaient des cris de menace et de vengeance : « A bas la dîme et les fermages! A bas les midlemen! »

On entendit toute la nuit dans Bridgstown le grondement sourd qui annonce une tempête, et les premiers rayons de l'aube éclairèrent, sur vingt murailles, ce terrible manifeste des *Whiteboys* (1), inscrit en lettres de sang :

« La terre seule nous fait vivre. Embrassons-la étroitement et ne nous en séparons pas. Le maître ou son représentant nous ordonne de la quitter : demeurons! Les tribunaux nous l'ordonnent : demeurons encore! La force armée vient nous contraindre : résistons jusqu'à la mort, et punissons les auteurs de l'iniquité!

« Que celui qui travaillera directement ou indirectement à nous priver de nos fermes, soit puni de mort!...

« Que le propriétaire ou le midleman qui expulsera un fermier soit puni de mort!

« Que celui qui exigera un fermage plus élevé que celui que nous aurons fixé nous-mêmes soit puni de mort!

« Que celui qui renchérira sur un bail; que celui qui remplacera un fermier expulsé; que celui qui achètera à l'encan les meubles d'un frère, soient punis de mort!

« Frappons ces coupables dans tous leurs intérêts et dans toutes leurs affections! que leur bétail soit mutilé! leurs maisons incendiées! leurs moissons dévastées! leurs femmes et leurs filles déshonorées! »

La justice fit à l'instant disparaître ces placards. Mais le signal de la révolte ou de l'épouvante était donné à tout le pays. En quelques heures, des milliers de confédérés sortirent de terre, plus hâves, plus grelotants, plus furieux les uns que les autres.

Tous réclamaient à grands cris un refuge et du pain; et je remarquai que très-peu réclamaient du travail. C'est qu'en effet, les paddies irlandais, malgré leur force corporelle et leur énergie morale, sont indolents et paresseux; il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner ces grands hommes, hauts de six pieds, et ces admirables femmes, qui rappellent les statues antiques; on reconnaît dans leurs formes, dans leur marche et dans leurs attitudes, je ne sais quelle mollesse énervée qui rappelle la *sieste* espagnole et le *far niente* italien. Ceci est encore la faute de leur état social. Comment deux siècles de souffrances

[1] Cette confrérie sauvage naquit en Irlande vers le milieu du dix-huitième siècle, et aucune répression n'a pu l'anéantir complétement. Les Whiteboys (Enfants Blancs) ou les Niveleurs s'appellent ainsi, parce qu'ils portent une chemise blanche par-dessus leurs habits et parce qu'ils détruisent ou nivellent les barrières des champs nouvellement enclos. Leur but général est de faire abaisser, par la terreur, le taux des fermages et des dîmes. Ils ont formé et juré un code formidable, inflexible et sanguinaire : tous s'obligent, sous peine de mort, à ne jamais trahir le secret de la société et à exécuter sans réflexion ce qu'elle leur commande : pillage ou rapt, meurtre ou incendie! Quand ils s'insurgent, ils commencent par proclamer leur loi. Malheur à celui qui fera telle chose interdite! malheur à celui qui ne fera pas telle chose voulue par eux! Ce commandement est d'ordinaire donné par une affiche soit imprimée, soit manuscrite, et qui se voit placardée à la porte de l'individu auquel il est adressé.

Un propriétaire exige-t-il de ses fermiers un fermage exagéré, il trouve quelque jour affiché à sa porte l'avertissement suivant :

« On vous fait savoir que nous ne supporterons pas plus longtemps « l'injustice de payer un fermage double de ce qu'il devrait être... « Celui qui ne tiendra pas compte de cet avis sera traité avec la plus « grande sévérité. — *Signé* TERRY'S MOTHER. »

Des ouvriers sont-ils employés moyennant un salaire considéré comme trop bas, la société publie un décret qui en fixe le minimum :

« A partir de ce jour, nul ouvrier ne travaillera (pour telle ou telle « industrie), si ce n'est avec le salaire de 10 schellings par semaine. « Malheur à quiconque travaillera pour un moindre prix! — *Signé* « TERRY-ALT. »

On voit qu'ici la menace s'adresse plus à l'ouvrier qui consent à travailler pour de faibles gages qu'au maître qui l'emploie.

De même, veut-on empêcher dans tous le pays le payement de la dîme, des affiches sont apposées partout en ces termes :

« *Point de dîmes! Point de dîmes! Point de dîmes!*

« Pesez bien la conséquence; si vous payez la dîme, vous pouvez « commander votre bière; que vous restiez ou que vous quittiez le « pays, votre mort est assurée. — *Signé* capitaine ROCK. »

Les peines les plus ordinairement infligées par les Whiteboys sont : 1° la mort; 2° les châtiments corporels; 3° l'enlèvement des jeunes filles qui ont une dot assurée et qu'ils forcent au mariage en les déshonorant; 4° la destruction des propriétés. Tantôt ils brûlent les habitations, tantôt ils mutilent le bétail, coupent les oreilles des chevaux, bêchent des prairies entières.

Un de leurs châtiments favoris et qu'ils pratiquent au milieu de l'hiver consiste à arracher de son lit l'individu désigné à leur vengeance, à lui faire faire tout nu une longue course à cheval, après quoi ils l'enterrent jusqu'au menton dans un trou creusé perpendiculairement et garni de bruyères, où ils le laissent, non sans lui avoir coupé une oreille.

L'association désigne celui de ses membres qui infligera à l'autre tel ou tel châtiment décrété par elle pour une infraction à ses lois, et le membre ainsi désigné obéit. On lui commande d'aller tuer à tel endroit, à dix, à vingt lieues de là, tel individu qui a mérité la mort, et il se conforme aussitôt à cette instruction. Beaucoup qui auraient horreur d'être assassins n'hésitent pas à être bourreaux, — Mais nulle part la puissance des Whiteboys ne se montre plus formidable que dans leur résistance à l'autorité des magistrats. Le premier article de leur code pénal peut se réduire à ces termes : « Quiconque portera « témoignage en justice contre un Whiteboy sera puni de mort. »

Dans cet état de choses, les magistrats recourent à des moyens extraordinaires pour se procurer des éléments de conviction contre les coupables. (G. de Beaumont, *L'Irlande*, t. Ier. — *Irsh. Disturbances*, E. Lewis, London, 1836.)

n'auraient-ils pas abâtardi cette forte race? et pourquoi aimeraient-ils le travail, ces hommes qui ne peuvent en attendre aucun soulagement? Que l'activité les mène à l'aisance, et ils deviendront aussi diligents que les Ecossais leurs frères!

La justice et la force armée s'avancèrent, mais le plus mal à propos du monde. Elles escortaient huit ou dix charrettes encombrées des meubles saisis de ferme en ferme, et qu'elles allaient vendre au profit des midlemen et des ministres. A cet aspect, la colère des insurgés fit explosion : ils se ruèrent sur les soldats et les culbutèrent; puis, dévalisant les charrettes en un tour de main, ils s'enfuirent avec leur proie dans toutes les directions.

Et ne croyez pas, monsieur, que ceci fut un pillage! Pendant la nuit, tous les meubles furent déposés devant les fermes auxquelles ils appartenaient. William N... et ses enfants retrouvèrent ainsi leurs haillons, leurs anneaux de mariage et leurs croix de saint Patrick.

Quinze jours durant, la justice secrète des Whitboys poursuivit son cours; les milliers de vagabonds qui erraient partout étaient ses agents et ses exécuteurs. Elle trouvait, particulièrement dans les femmes, des courriers insaisissables, grâce à ce langage irlandais qui se parle avec le capuchon.

Le langage du capuchon est en Irlande ce qu'est le langage des fleurs en Orient, c'est-à-dire la langue universelle des femmes. Toujours couvertes de ce vêtement national, elles en apprennent dès l'enfance les mille significations : il y en a pour toutes les heures du jour, pour toutes les situations de la vie, pour tous les sentiments du cœur. Suivant que le capuchon dérobe ou laisse voir plus ou moins le front, les yeux, les joues, la bouche, le menton, le cou, etc., il exprime l'amour, la haine, l'amitié, l'indifférence, la gaieté, la tristesse, l'attente, le désespoir, la prière, la menace, etc., etc. Avec son capuchon rejeté en arrière, la plus belle femme parcourrait toute l'Irlande sans recevoir une insulte; mais si elle le ramenait sur ses yeux, elle ne traverserait pas la rue sans risquer sa réputation.

Aussi, par telle ou telle position de leurs manteaux bruns, les femmes, les sœurs et les filles des *Enfants Blancs* portaient de village en village la bonne ou la mauvaise nouvelle, l'ordre de se tenir tranquille ou de marcher, d'aller ici ou là, aujourd'hui ou demain, exécuter ceci ou cela... Le moyen d'empêcher ou de surprendre une correspondance aussi fantastique? On avait beau disperser et isoler les mécontents, ils s'entendaient à vingt lieues à la ronde par l'entremise de quelques mendiantes.

Je vis un matin la fille aînée de William passer, avec son capuchon très-ouvert, devant la prison où gémissaient trente rebelles. Je sus bientôt ce que cela voulait dire, en apprenant l'évasion des prisonniers... Cette évasion était leur salut à tous, car la justice est si peu sacrée en Irlande, et les victimes le sont au contraire à tel point, — que toute maison devient leur refuge, et tout habitant leur ami, à la vie à la mort.

Un jour, c'était la gardienne d'un cottage qui mettait la tête à la fenêtre... Les *Niveleurs* aux aguets n'en demandaient pas davantage... Le midleman était enlevé dans la nuit, et ne redevenait libre qu'en donnant quittance à ses fermiers.

Un autre jour, une laitière sortait à telle heure de tel château, avec son pot renversé sur son capuchon... Le lendemain, le château désigné s'écroulait au milieu des flammes...

Un collecteur, un intendant, un propriétaire, sont-ils assassinés quelque part? On apprend qu'ils avaient chassé leurs paddies, ou qu'ils les avaient livrés aux constables. — Ceux-ci se mettent en campagne et arrêtent le coupable... Une émeute le leur arrache des mains. Ils le reprennent et se disposent à le juger. Impossible de trouver ni témoins ni preuves. Tous ceux qu'on interroge n'ont rien vu... Si un seul parle, un poignard inconnu lui ferme la bouche... Si d'autres se laissent corrompre à prix d'or, il faut leur donner une garde, et les envoyer à cent lieues du pays.

Essaye-t-on de vendre à l'encan les meubles d'un fermier? pas une enchère ne sort de la foule muette... On les transporte à la cité voisine. Même silence et même résultat... On veut leur faire gagner la frontière... La populace leur barre le chemin. — Ou s'ils passent, grâce à la force armée, aucun Anglais n'ose les acquérir. — Ils traversent le royaume comme des objets pestiférés, et ne trouvent d'acheteurs qu'au delà de la mer d'Irlande, et encore, le nom de ces acheteurs lointains est-il voué par les journaux à l'exécration.

Telle est, monsieur, l'horrible perturbation dont je suis témoin depuis deux mois dans la vieille Irlande, et surtout dans les comtés de Leinster, de Munster et de Connaugt. C'est là que saignent dans toute leur vivacité les plaies de la conquête et de la guerre civile. C'est sur cette terre misérable que les catholiques, écrasés par Cromwell, durent choisir entre l'exil et la mort : *Go to hell or to Connaugt* (vas en enfer ou en Connaugt), disait le protecteur à tous les Irlandais... C'est là que l'ancien seigneur, aujourd'hui mendiant, vous dit, en se drapant dans ses haillons : ces vastes champs appartenaient à mon aïeul; voilà le superbe château où naquit mon père... Cromwell en fit présent à un de ses soldats, — dont les héritiers refusent du pain à mes enfants.

Je vous l'ai déjà dit, cette misère de deux siècles, qui semblait arrivée au terme des forces mortelles, se surpasse elle-même en ce moment, et devient impossible à imaginer. A l'heure où je vous parle, les plus heureux paysans d'Irlande sont ceux qui font par jour un repas de pommes de terre ou de racines quelconques. Ce n'est pas, certes, le dixième de la population. Deux ou trois autres dixièmes mangent une fois tous les deux ou trois jours. Le reste, nu, malade, sans feu ni lieu, couchant par terre, se débat dans les tortures du froid et de la faim, ou vit de meurtre et de brigandage, ou s'expatrie en jonchant les routes de cadavres.

Et les secours de l'Angleterre? m'allez-vous dire. — J'avoue qu'ils seraient importants en eux-mêmes; mais comparez-les au gouffre où ils tombent; c'est un tonneau de vin jeté dans la mer! Et puis, jugez de leur distribution par l'exemple suivant :

Le mois dernier, vingt malheureux se présentent au dépôt de secours établi dans la ville de G... Les plus malades tombaient d'inanition, et les autres les portaient sur leurs épaules. — Tous, en tombant sur le seuil, demandent à grands cris un peu de pain. — Dans deux heures, répond le directeur méthodiste en tirant sa montre, ce sera l'instant du dîner commun, et la règle me défend de rien changer à l'ordre des repas. Puis il montre aux affamés, pour tout soulagement, la pancarte affichée sur la muraille. — Les deux heures se passent. — Le dîner sonne... On appelle les nouveaux convives... La moitié n'avaient plus faim... Ils étaient morts. Le directeur a été traduit en justice et acquitté... On l'a seulement invité à relâcher une *autre fois* le règlement... Une *autre fois* n'est-il pas admirable? — Voilà la philanthropie anglaise et la charité protestante!

Cela vous expliquera le duel dont M. Capo de Feuillide fut témoin dans le Wexford. « Ce duel, dit-il, deux mille personnes l'ont vu comme moi. C'était un duel à coups de poing, un *boxing* à mort entre un Irlandais et un Anglais, venu exprès d'Angleterre : une haine nationale qui se voulait assouvir ! L'Anglais fut vaincu. Il ne voulut pas l'avouer ; alors, avec cette dextérité que les Irlandais prennent dans un long exercice, le vainqueur, avec le pouce, fit sauter l'un après l'autre de leur orbite les yeux de l'Anglais, comme s'il se fût servi d'une spatule en fer. — Crie merci ! lui dit encore le vainqueur. L'autre refusa, ou mieux, il n'entendit pas ; alors l'Irlandais lui enfonça ses ongles dans la poitrine, et, écartant avec ses mains les parois de cette blessure, il l'ouvrit, jusqu'à ce qu'en la fouillant, comme ferait un charcutier, il pût y saisir et en retirer les entrailles, de manière que, selon l'énergique et pittoresque expression des paddies du Wexford, sa vengeance fut éclairée par le soleil (1). »

Détournons les yeux de ces tableaux, et reportons-les sur des scènes consolantes. Aux froideurs de la charité britannique, opposons les tendresses de la charité irlandaise. C'est surtout en ceci que l'Irlande est le pays catholique par excellence ! En dehors des haines nationales et de leurs fureurs, — que je n'ai point déguisées, — l'homme est vraiment ici le frère de l'homme, et cette solidarité de la souffrance, ce partage des biens et des maux, est le plus touchant spectacle que j'aie jamais vu.

Quelque misérables que soient le repas, la couche et le manteau de l'Irlandais, tout malheureux qui lui en demande une part, la reçoit à l'instant même, s'il la réclame au nom de Dieu... Quant aux malades, écoutez ce simple récit d'un curé de village : « Appelé pour administrer un mourant, il trouva, dit-il, le père et quatre ou cinq enfants couchés sur un peu de paille toute pourrie. La seule personne qui les soignât était une petite fille de onze ans. Leurs voisins, non moins dénués qu'eux, se privaient à l'envi pour leur apporter un peu de pommes de terre et parfois un peu de lait, qu'ils déposaient, pour ne pas les humilier, à quelques pas de la porte, et que l'enfant venait prendre lorsqu'ils s'étaient retirés... Les malheureux ignoraient ainsi qu'ils vivaient de la charité publique, car la petite fille se gardait bien de leur raconter ce qui se passait. Les enfants revinrent à la santé. Le père mourut et fut enterré aux frais des voisins. Un de ces derniers, qui avait huit enfants, prit ceux du mort dans sa cabane, et leur donna une place au feu et au lit de la famille... » Ne vous semble-t-il pas lire l'histoire des premiers chrétiens ?

A la porte de tout village d'Irlande, il y a une cabane et un champ de pommes de terre, entretenus à frais communs pour les mendiants qui passent.

. . . . . .

Vous me reprocheriez, monsieur, de terminer sans vous dire le sort de la famille William N..... Hélas ! vous avez dû le pressentir...

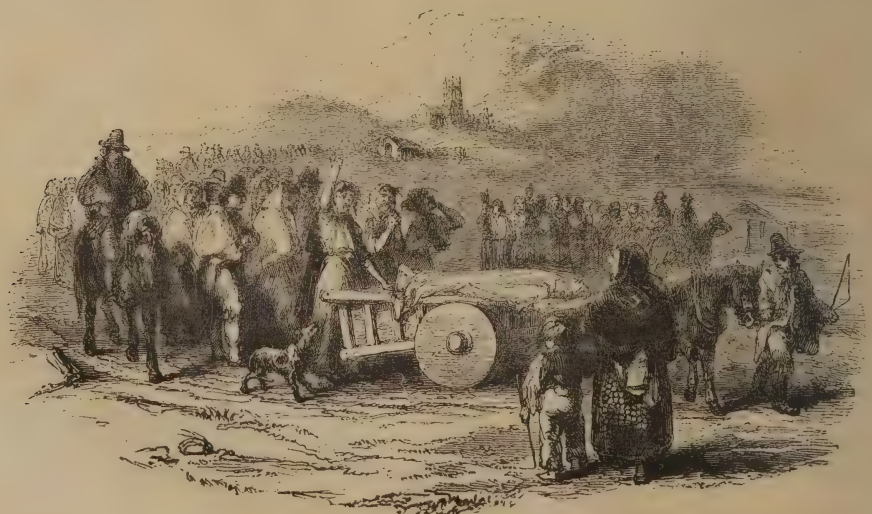
Le jour de mon départ de Skibereen, j'entendis un bruit singulier de clameurs et de sanglots, et je vis une multitude éplorée de femmes et d'enfants se diriger vers l'église. Au milieu de cette foule s'avançait une charrette basse, à deux roues pleines, — rappelant la naïveté des véhicules primitifs. Sur cette charrette, un homme mort était étendu, le visage et les pieds découverts, sans autre bière que son linceul. Je ne reconnus point d'abord cet homme, et qui eût pu reconnaître un squelette défiguré par deux mois d'agonie ? L'étrange corbillard était barbouillé de rouge-sang, et attelé d'un petit cheval maigre, conduit par un guide en haillons, la pipe à la bouche et le fouet à la main. Derrière le cadavre, quatre femmes marchaient en hurlant de désespoir, en tordant leurs bras décharnés, en frappant la charrette à grands coups, comme pour réveiller le mort. Puis venaient les paddies, les uns à pied, les autres à cheval, et tous portant, en signe de deuil, des serviettes blanches roulées autour de leurs chapeaux. Je contemplais avec attendrissement cette simple pompe des funérailles irlandaises, lorsque je tressaillis d'horreur en apercevant, à vingt pas de la première charrette, deux autres charrettes et cinq cadavres. Ils avaient également la tête et les pieds découverts. C'était d'abord une mère entre deux petits enfants, puis un jeune homme et une jeune fille à la fleur de l'âge. Au cou de cette dernière, admirable jusque dans la mort, je reconnus la croix de saint Patrick que j'avais vue à la fille aînée de William ! Je ne pus retenir une exclamation d'épouvante et de douleur : j'avais sous les yeux la famille entière de William N....., morte de faim dans le même jour !...

Je quittai, sans oser retourner la tête, une terre qui dévore ainsi ses enfants, et j'appris le lendemain que tout le comté, soulevé par les Witheboys, était en proie aux abominations de l'anarchie.

Et nous sommes à peine à la moitié de l'hiver, monsieur !... Et la *saison de la famine* dure, en Irlande, jusqu'à la fin du printemps !

C. DE CHATOUVILLE.

(1) *L'Irlande*, par Capo de Feuillide, tome II, page 205.



Funérailles irlandaises.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN BRETAGNE.

LE MORBIHAN.

Femmes du Morbihan : 1, Josselin. 2 et 5, Auray. 3 et 4, Ploërmel. 6, Vannes. 7, Elven. 8, Plœmeur. 9, Pontivy. 10, Guémenée. 11, Plumeliau. 12, Luzach. 13, Belle-Isle-en-Mer. 14, Plouay. 15, Saint-Patern, à Vannes.

PREMIÈRE ÉTAPE.

A MM. PLOUGOULM, BERNARD ET DE LA ROCHEJAQUELEIN, DÉPUTÉS DE VANNES, DE MUZILLAC ET DE PLOERMEL.

I. — La Bretagne à la mode. — Plan et départ. — Mon compagnon de route. — Comment je le convertis au voyage à pied. — Notre bagage. — Nos talismans. — Parallèle entre nous et Mme de Sévigné, dans lequel nous gardons tout l'avantage. — De Paris à Nantes, à vol d'oiseau.

La Bretagne est bien vieille, et a subi depuis César d'étranges vicissitudes. Mais la plus singulière évidemment, celle qu'elle pouvait le moins attendre, celle qui doit le plus l'étonner, c'est de se voir à la mode, au dix-neuvième siècle ! Seize années de paix et quelques livres illustrés ont ouvert cette Chine française à la civilisation, ce que n'avaient pu faire, en dix-huit cents ans, l'épée de César, la francisque de Clovis, la joyeuse de Charlemagne, le mariage de Charles VIII, le despotisme de Louis XIV et la Révolution de 93.

Demandez à M. Charles Dupin, à M. Aimé Martin, à M. Romieu, à tous les publicistes et à tous les voyageurs de la Restauration, ce qu'était la Bretagne, et particulièrement la basse Bretagne, lorsqu'ils la peignaient de couleurs si noires sur leurs cartes et dans leurs articles? Ils vous répondront que c'était une sorte de Laponie, de Kamtschatka, d'Arabie-Pétrée, peuplée de sauvages qui regardaient les hommes civilisés comme des bêtes curieuses ; ils ajouteront que la poste aux chevaux y était un vain nom, les diligences un mythe, les routes une utopie, les auberges un cauchemar, etc., etc. Ils vous citeront, en frissonnant, les chemins creux où ils ont laissé leurs chaussures, les forêts vierges où ils ont rencontré le spectre des druides, les prunelles de chouans qu'ils ont vues étinceler derrière les buissons, comme des yeux de tigres dans l'ombre ; en un mot, ils vous recommanderont d'écrire votre testament, et de mettre votre âme en paix avec Dieu, si jamais vous avez comme eux le malheur d'affronter un semblable pays.

Interrogez, au contraire, le touriste qui aura parcouru, l'été dernier, les cinq départements bretons, allant par le chemin de fer de Tours et les inexplosibles de la Loire, pour revenir sur le paquebot de Morlaix ou le steamer de Saint-Malo ? Il vous dira que la Bretagne a maintenant les plus belles routes du monde ; que ces routes sont couvertes d'Anglais et d'artistes, de chaises de poste et de diligences, comme les routes de Suisse et d'Italie ; qu'on trouve des nuées de curieux autour des dolmens du Morbihan et des chapelles du Finistère; que les dessinateurs pullulent dans les vallons de la Cornouaille comme dans les clairières de la forêt de Fontainebleau ; qu'on rencontre des lionnes de l'Opéra dans la baie des Trépassés et sur les roches du cap Saint-Mathieu ; qu'on est hébergé et rançonné par les hôteliers, les baigneurs et les postillons armoricains, tout comme par ceux de Dieppe, du Havre ou de Trouville.

Malheureusement, cette procession de pèlerins que la mode pousse annuellement en Bretagne ne visite guère que les grandes routes, les villes et les principaux villages, et laisse ainsi de côté les parties les plus curieuses de cette province, celles qui conservent à l'écart, dans le pli d'une vallée, au revers d'une montagne, derrière les rochers d'une île, les vieilles mœurs, les vieux habits et la vieille langue.

C'est là précisément, c'est dans cette Bretagne sauvage, si familière à mes pas et à mes yeux, depuis dix ans, que je vais tout d'abord conduire les lecteurs du *Musée des Familles*. Je puis leur annoncer hardiment la révélation d'un monde inconnu ; car la collection de ce journal, d'ailleurs si riche et si variée, n'a donné sur la Bretagne que quelques pages insuffisantes et quelques dessins sans caractère. Le champ tout entier nous reste donc ouvert, avec sa moisson de paysages et de monuments, de souvenirs historiques et d'observations locales, de légendes et d'anecdotes, de types et de costumes. Tout cela s'entremêlera sous ma plume, au hasard de la marche, comme les fleurs d'un bouquet réunies chemin faisant : celui-ci, du moins, au défaut d'autre mérite, exhalera les parfums de la nature et de la vérité.

Pour nous jeter du premier bond en plein sujet, *in medias res*, comme dit Horace, c'est-à-dire au cœur de la Bretagne bretonnante, nous allons parcourir le Morbihan, ce pays encore tout celtique, où les sanglantes traditions de la chouannerie pullulent à côté des souvenirs de Jules César et des druides.

Après le Morbihan, nous visiterons tour à tour les départements de la haute et de la basse Bretagne, la Loire-Inférieure et l'Ille-et-Vilaine, les Côtes-du-Nord et le Finistère.

Ainsi donc, qui m'aime me suive, — comme fit, l'an dernier, le comte de S.....

Le comte Robert de S..... est un touriste de profession, qui a parcouru tous les pays du monde..., excepté son propre pays. Ce voyageur français n'ignore absolument que la France. Je le plaisantais en ami sur ce travers si commun..., lorsqu'il s'écria dans un beau mouvement patriotique :

— Eh bien ! adieu à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Orient ! Je renonce même à mon voyage en Chine. Je vais parcourir nos quatre-vingt-six départements, et je commence par vous accompagner en Bretagne !

— Soit ! lui répondis-je, nous partons au premier beau jour, et je me charge de vous faire regretter les pas et le temps que vous avez perdus, à chercher bien loin des contrées qui ne valent pas ma pauvre Armorique...

Huit jours après, le soleil se levait radieux dans un ciel pur. C'était une de ces matinées pleines des sève, de fraîcheur et de parfums, où tout arbre bourgeonne, où toute fleur s'entr'ouvre, où toute brise soupire, où tout oiseau chante, où tout Parisien bat des ailes pour quitter sa cage de pierre.

J'entrai, ma valise sous le bras, mes guêtres aux pieds, mon bâton à la main, chez le comte de S..., qui m'attendait pour gagner le chemin de fer d'Orléans... Je le trouvai assis, comme un marchand de pacotilles, au milieu de cinq ou six caisses plus grosses les unes que les autres, sans compter les boîtes à chapeaux, les étuis de parapluies, les nécessaires de voyage, etc., etc.

— Eh, bien ! me dit-il en regardant mon petit paquet, est-ce que nous ne partons pas ?

— C'est la question que j'allais vous faire, lui répondis-je, en contemplant ses énormes bagages...

— Vous voyagez avec cette valise ?

— Vous prétendez voyager avec ces malles ?

— Me prenez-vous pour un pèlerin, mon cher ?

— Me prenez-vous pour un entrepreneur de roulage... non accélér

— Ah çà ! expliquons-nous.

— Expliquons-nous, en effet, et puisque je suis votre guide, j'entre immédiatement en fonctions.

Je frappai de mon bâton la première caisse, et je demandai ce qu'elle contenait...

— Parbleu, du linge ! s'écria Robert...

— Oui, pour faire deux toilettes par jour, comme si nou

allions parader sur la *Chiaia* de Naples, ou à la *Fenice* de Milan. Mais tout cela est inutile en Bretagne !

Je tirai de la malle une demi-douzaine de chemises et une douzaine de mouchoirs :

— Voilà tout ce qu'il vous faut, mon ami.

— Quoi ! pas même des chaussettes ?

— Nous en achèterons en route, au fur et à mesure, et nous donnerons notre *déchausse* aux pauvres..., c'est-à-dire aux femmes, car les hommes vont pieds nuds.

J'opérai le même triage sur tous les paquets du comte, et je réduisis son bagage, comme le mien, aux objets indispensables : un habit, un pantalon, un gilet et une cravate habillés, un chapeau Gibus, des gants et des souliers vernis, pour visiter les châtelaines et les préfettes ; des souliers de chasse, une casquette de cuir, une redingote et un makintoch, pour courir le pays.

Robert défendit avec un acharnement inutile son nécessaire à l'anglaise, ses parfums, ses savons, son réchaud à l'esprit-de-vin, ses rasoirs de Londres, etc.

— Nous laisserons pousser notre barbe, lui dis-je, ou nous l'échangerons contre quelques bonnes histoires chez les Figaros de village ; les sources pures nous serviront de cuvette et les fontaines de pot à l'eau. Quant aux parfums, nous en trouverons dans les aubépines et dans les bruyères, en nous levant avec l'aurore et en marchant dans la rosée... En fait de coutellerie, je ne vous permets qu'un poignard à deux fins, pour protéger votre vie contre les brigands, et pour vous couper un bâton le long de la grande route...

Le dernier retranchement du comte fut une caisse où il avait entassé tous les livres, tous les albums et tous les guides publiés depuis vingt ans sur la Bretagne. Je les replaçai l'un après l'autre dans sa bibliothèque, sans en excepter, bien entendu, mes propres ouvrages...

— Laissons aux Anglais, lui dis-je, la manie d'ouvrir un album devant un site et de lire une description au pied d'un monument ; — comme ils suivent au théâtre le jeu de Mlle Rachel dans les œuvres de Racine. Si chacun se servait de ses yeux pour voir, on laisserait les *Guides du Voyageur* à ceux qui voyagent au coin du feu, et tout homme ingambe connaîtrait par lui-même sa demeure, c'est-à-dire le monde !

J'avais parlé avec tant de conviction, que Robert était fort ébranlé. Je portai le dernier coup à ses bagages en lui lisant une page de Victor Hugo, cet admirable voyageur :

« Voyager à pied ! rien n'est plus charmant à mon sens : on s'appartient, on est libre, on est joyeux, on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille... On part, on s'arrête, on repart ; rien ne gêne, rien ne retient ; on va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie ; la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin ; on ne voyage pas, on erre ; à chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée..., il semble qu'on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau... On regarde avec compassion passer devant soi, comme un tourbillon où roule la foudre, la chaise de poste, cette chose étincelante et rapide qui contient je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés et assoupis ; cet éclair qui emporte des tortues... Oh ! comme ces pauvres gens, qui sont souvent des gens d'esprit et de cœur après tout, se jetteraient vite à bas de leur prison, où l'harmonie du paysage se résout en bruit, le soleil en chaleur et la route en poussière, s'ils savaient toutes les fleurs que trouve dans les broussailles, toutes les perles que ramasse dans les cailloux, toutes les houris que découvre parmi les paysannes, l'imagination ailée, opulente et joyeuse d'un homme à pied ! *musa pedestris* (1). »

— Voilà, mon cher comte, m'écriai-je, voilà comment il faut voyager, surtout en Bretagne ! Là plus que partout ailleurs, tout ce qui a de la valeur est caché ; tout ce qui est original reste sauvage ; tout ce qui est curieux se dérobe ; tout ce qui fait plaisir coûte un peu de peine. L'homme qui explore cette province en voiture ferait aussi bien de parcourir la Beauce et la Picardie... Tous les pays, vus de la grande route, se ressemblent, comme des chardons vus du Pont-aux-Anes. Que de surprises, au contraire, en Bretagne ! que de charmants paysages ! que d'excellents tableaux ! quels souvenirs étranges ! quels intérieurs naïfs, quels fins détails de mœurs, pour le touriste alerte qui évite l'hôtel banal et le sentier battu, qui suit la chèvre et le pâtre à travers la lande, au fond du ravin désert, au sommet de la ruine abandonnée, qui s'égare aux carrefours des chemins creux, ou dans le labyrinte des forêts ; qui sait causer avec le vieux chouan près de la barrique de cidre, avec le mendiant nomade au pied de la croix, avec les fileuses de lin sur la pierre de l'âtre, avec le pêcheur dans son canot à la voile, avec les moissonneurs entre la meule et la gerbe, avec les *paotred* et les *penneres* à l'assemblée du *Pardon* (2) !

— Par exemple, ajoutai-je, il faut, pour s'ouvrir ainsi les portes et les cœurs, la langue bretonne ou la langue universelle. Etrangers à la première, nous emploierons la seconde ; elle se parle avec la main, et tous les mots en sont dans notre bourse ; elle a pour verbes les gros sous, pour substantifs les francs et pour adjectifs les louis. Grâce à cet interprète éloquent, les Celtes les plus enragés nous comprendront. C'est là le seul luxe que comporte notre bagage ; heureusement il tient dans un portefeuille.

— J'allais oublier, repris-je, une chose qui vaut en Bretagne l'or le plus pur ; j'en ai fait provision pour tout notre voyage.

Et je montrai à Robert, dans un coin de ma valise, un trésor composé de chapelets et de croix bénites, d'images de saints, de bijoux mêlés de verroterie, et surtout de chefs de drap et de mousseline. On nomme ainsi les bouts d'étoffes où les fabricants impriment en argent ou en or leur noms et leur adresse. Ces bariôlages sont du dernier luxe en certains villages bretons, pour les ceintures et les tabliers. Pas un riche fermier, pas une fille à l'aise ne s'y marierait sans étaler sur ses reins ou sur sa poitrine la marque d'un drapier de Vire, ou d'un tisserand de Moncontour. Or, je leur portais les plus éblouissants produits de Lyon, d'Elbeuf et de Tarare : de quoi séduire toutes les consciences, si j'avais été éligible, toutes les vertus, si j'avais été Don Juan !

Le comte de S... était enfin converti ! Ses préjugés baissèrent pavillon devant mon expérience. Il déclara de grand cœur ses malles absurdes, ses caisses impossibles et ses nécessaires superflus, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, il fut prêt à partir, équipé et armé comme moi d'une valise et d'un bâton.

Trois heures après, le chemin de fer nous jetait à Orléans, et six heures après à Tours ; le lendemain les bateaux à vapeur nous portaient à Nantes, et le surlendemain matin nous marchions sur cette belle route de Rennes, si impraticable au temps de Mme de Sévigné.

La belle marquise ne mettait pas moins de dix ou douze

(1) Victor Hugo. *Le Rhin*, lettre vingtième. Tome II, page 62, deuxième édition.

(2) *Paotred*, jeune gars. *Penneres*, fille à marier. *Pardon*, fête religieuse.

jours à faire le chemin que nous avions parcouru en vingt-quatre heures, et il sera plaisant de comparer les embarras de son voyage à la facilité du nôtre.

Mme de Sévigné s'arrachait, comme nous, de Paris, dans la belle saison, pour se diriger à grandes journées vers ses terres de Bretagne (1). Grandes journées! c'est le mot. Il est vrai que les équipages étaient considérables : deux carrosses, sept chevaux de trait, un cheval de bât, sept chevaux de selle et toute une escorte de cavaliers. « Je voudrois me voir passer dans ma voiture (2). » La marquise avait dans sa poche le portrait de sa fille, et dans son carrosse, son fils en personne, avec la Mousse et le « Bien Bon » (l'abbé de Coulanges). Tout cela cheminait, causant et riant, lisant Corneille ou Nicolle, et jetant l'esprit à pleine portière... On n'allait pas loin sans accident. « Un de nos beaux chevaux demeura dès Palaiseau... Nous partons à deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur... Notre essieu rompit hier dans un lieu merveilleux. Nous fûmes secourus par le véritable portrait de M. de Sotenville et par madame sa femme, qui est assurément de la maison de la *Prudoterie*, où le ventre ennoblit. » La marquise approche de la Bretagne ; les épigrammes vont pleuvoir. On arrivait ainsi jusqu'à Malicorne, chez M. de Lavardin, d'où l'on écrivait à sa chère fille en Provence, ou bien l'on allait chercher la Loire et les bateaux à Orléans... Là, tous les mariniers se disputaient l'illustre voyageuse... « L'un nous paroissoit trop jeune, l'autre trop vieux; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, cela nous paroissoit d'un gueux dont le bateau étoit pourri. Enfin la moustache et le procédé d'un grand garçon fort bien fait nous ont décidés. » Voilà tout le monde embarqué avec chevaux et carrosses... Nouveaux accidents et nouvelles saillies... « J'ai fait placer dans le bateau le corps de mon grand carrosse..., nous avons baissé les glaces, l'ouverture du devant fait un tableau merveilleux... Les portières nous donnent tous les points de vue qu'on peut imaginer...; nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins... tout le reste comme des cochons sur la paille... On a un petit fourneau, on mange sur un ais dans le carrosse, comme le roi et la reine.» Mais gare les sables qui encombraient déjà la Loire! « Nous engravâmes hier, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie, sans pouvoir aborder... Nous arrivâmes enfin, à minuit, dans un *tugurio*, où étoient trois vieilles femmes qui filoient, et de la paille fraîche, sur quoi nous avons couché sans nous déshabiller. Nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes ; nous ramons tous. »

Que diriez-vous aujourd'hui, Sévigné, si vous voyiez nos chemins de fer et nos paquebots! Il nous semble entendre la réponse de la femme d'esprit : « Je regretterais mon carrosse, mon bateau et mes aventures. Avec votre vapeur, vous ne voyagez pas, vous ne faites qu'arriver. »

Mais voici le grand château de Nantes qui se dresse au bord du fleuve. M. de Lavardin s'avance « avec plusieurs gentilshommes et cinq ou six flambeaux de poing devant lui, » et vient donner la main à Mme la marquise... Réceptions et festins solennels à Nantes, chez le gouverneur ; à la Seilleraye, chez M. d'Harrouis, trésorier des Etats de Bretagne ; chez les aimables filles de Sainte-Marie ; au Buron, « d'où l'on revient toute triste d'avoir vu tomber les vieux chênes.....; » et chez cette « espèce d'intendante, Mme de Nointel, qui fait la sotte et l'entendue, dont la compagnie seroit bonne pour Mme de Molac, et où l'on mange de si gros poissons, que le moindre ressemble à la *signora Balena!* »

Nous voilà décidément en Bretagne! les brocards ne s'arrêteront plus.

Ainsi comblés « d'honnêtetés », on part pour sa dernière étape, c'est-à-dire qu'on prend la route de Rennes. « Nous trouvons les chemins fort raccommodés par l'ordre de M. de Chaulnes ; mais les pluies en ont fait comme si deux hivers étaient venus l'un sur l'autre. Nous avons toujours été dans les bourbiers et dans les abîmes d'eau. Nous arrivâmes à Rennes la veille de l'Ascension. Cette bonne Marbœuf vouloit m'avaler et me loger... Mais nous partîmes à dix heures, et tout le monde me disoit que j'avois trop de temps, que les chemins étoient comme dans cette chambre. Ils étoient si bien comme dans cette chambre, que nous n'arrivâmes qu'après minuit, et toujours dans l'eau... Tous les pavés sont devenus impraticables, les bourbiers sont enfoncés ; les hauts et bas, plus hauts et bas qu'ils n'étoient. Enfin, voyant que nous ne voyions plus rien, et qu'il falloit tâter le chemin, nous envoyons demander du secours à *Pilois* (le jardinier des Rochers). Il vient avec une douzaine de *gars* : les uns nous tenoient, les autres nous éclairoient avec plusieurs bouchons de paille, et tous parloient si extrêmement breton, que nous pâmions de rire... Enfin, avec cette illumination, nous arrivâmes ici, nos chevaux rebutés, nos gens tout trempés, mon carrosse rompu, et nous assez fatigués... »

Mais dès le lendemain la belle dame se délasse en écrivant une longue lettre à sa fille, en retrouvant « ce petit cabinet et ces livres, ces allées que Pilois élève jusqu'aux nues », et surtout en esquissant d'un trait malin les caricatures du pays.

Nous, qui allions à Vannes et non pas à Vitré, nous quittâmes bientôt la route de Rennes.

II. — Premiers aspects. — Le pont de la Roche-Bernard et son mendiant. — Bretons et Gaulois. — Pèlerinage à Sarzeau. — La maison de Lesage. — Approches de Muzillac. — Nous flairons la chouannerie, ce qui ne nous empêche pas de nous égarer dans les landes. — Rencontre d'un chanteur sourd et muet. — *Ann hi ni goz.* — Nous sommes mystifiés et contents. — L'art de faire parler français aux Bretons. — Nous nous attablons avec deux chouans.

L'entrée de la basse Bretagne par le Morbihan est loin sans doute d'offrir les aspects saisissants de Brest ou de Saint-Malo ; mais ce que l'œil perd du côté des contrastes il le regagne sous le rapport des gradations. A peine avez-vous dépassé Savenay, la bourgade aux souvenirs vendéens, que de ville en ville, de bourg en bourg, de clocher en clocher, hommes et pays deviennent insensiblement plus bretons. A Pont-Château, voici déjà les blés noirs étoilés de fleurs blanches, et l'immense tapis rose des landes ; la culotte et le chapeau des paysans s'élargissent et s'évasent à mesure que vous avancez. Vous commencez à voir paraître et se multiplier, de village en village, de porte en porte, cette prodigieuse variété de coiffures bretonnes, dont la gravure qui ouvre cet article donne un spécimen pour le Morbihan.

Tandis que vous contemplez le pont de la Roche-Bernard, digne rival du pont de Fribourg, quel est cet homme dont la voix gémit en psalmodiant et dont le chapeau tendu vous barre le passage? Cet homme est le premier mendiant breton ; et, s'il faut en croire sa chronique, lui-même en est le héros.

On allait faire sauter la mine au plus profond du rocher qu'embrassent les chaînes du pont : personne n'osait descendre dans cet enfer pour y allumer la mèche; un seul

(1) Le château des Rochers, près de Vitré, ou du Buron, près de Nantes.

(2) Les passages guillemetés sont extraits des *Lettres de Mme de Sévigné.*

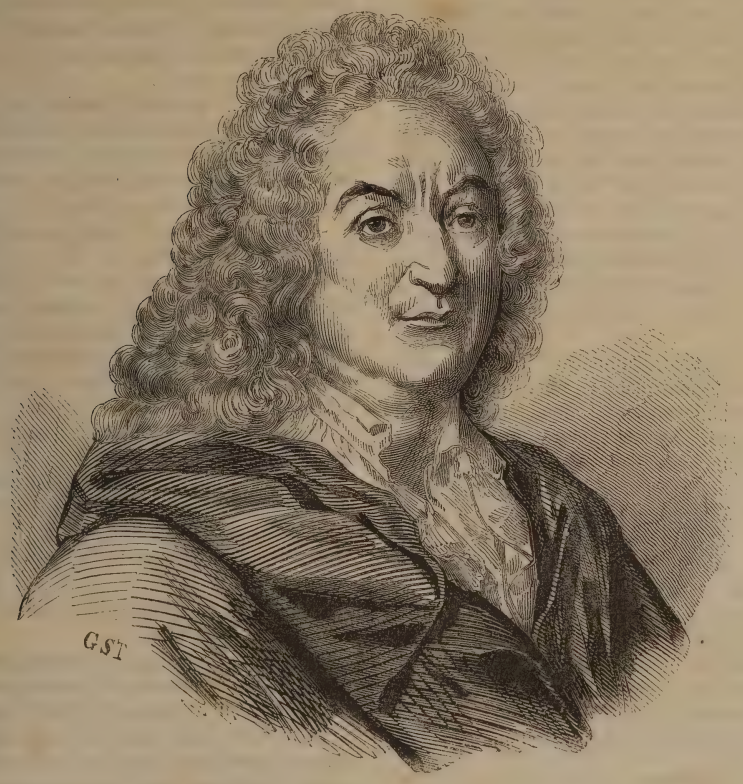
eut le courage qui manquait à tous les autres, il plongea, la flamme à la main, dans le volcan bourré de poudre..., et, lorsqu'au bruit de l'explosion il reparut à la lumière, le malheureux ne la voyait plus, il était aveugle !

Depuis ce jour, qui a commencé pour lui la nuit éternelle, il est assis, matin et soir, à l'entrée du pont, au-dessus de l'abîme ouvert par son dévouement ; murmurant aux passants sa lamentable histoire, et relevant ses yeux sans regard, à chaque obole qui tombe dans son chapeau.

Jeté hardiment d'une rive à l'autre, au-dessus d'un bras de l'Océan, le pont de la Roche-Bernard est en fil de fer suspendu. Il n'a qu'une arche et deux piles. Sa longueur est de cinq cent quarante pieds, et sa hauteur de cent vingt au-dessus des marées les plus fortes. Au moment où nous franchissions le tablier balancé par le vent, un grand brick passait au-dessous toutes voiles dehors. Mais ce qui nous frappa le plus vivement dans cette œuvre titanique, ce furent les échos foudroyants qui roulent sous l'arceau des piles, et l'aspect des câbles de fer, rongés par l'humidité, qui, comme des bras ruisselants de sueur, se tordent autour du roc, dans le souterrain des deux rives...

Avant de nous écarter de la côte, nous réfléchîmes que nous n'étions qu'à quelques lieues de Sarzeau, cette petite ville où naquit le plus grand romancier de France, Alain-Réné Lesage, auteur de *Gil Blas*. Deux hommes de goût devaient-ils entrer dans le Morbihan, sans commencer par ce pèlerinage ? Justement huit ou dix barques étaient à l'ancre dans le petit port de Belliers, et l'une d'elles pouvait avant midi nous mener et nous ramener à la voile. Nous frêtâmes la plus légère, et deux heures après nous étions à Sarzeau. Ayant le projet d'y revenir par Vannes, et de visiter les aimables châtelains de Truscat, nous cherchâmes sans perdre une minute la maison de Lesage.

Elle est modestement alignée parmi les autres, qui l'éclipsent de leurs façades peintes de rouge et de jaune, suivant la nouvelle mode du pays ; elle n'a qu'un rez-de-chaussée et un étage à trois fenêtres, avec une mansarde en forme de clocheton ; l'intérieur est distribué, du reste, avec une certaine aisance. La famille de Lesage était, en effet, très-honorable ; son père, notaire royal et greffier de la Cour



Portrait de Lesage.

de Rhuys, s'intitulait noble homme, et son grand-père avait les titres de sergent général et de seigneur de Kerbisthoul. Tout cela était ignoré il y a onze ans, et Rhuys, Vannes et Paris se disputaient le grand homme, lorsque M. Amédée de Francheville découvrit, à Sarzeau, l'acte de naissance de Lesage, et le publia, devinez où ? Dans le *Musée des Familles* (1).

Oui, c'est dans cette maisonnette que l'auteur du *Diable boiteux* fit ses premières observations sur les petits Gil Blas de la côte ; c'est là qu'il rapportait aux vacances les couronnes gagnées par ses premières compositions au collége de Vannes ; c'est là qu'orphelin à quatorze ans, il se vit ruiné par la négligence d'un tuteur, et obligé d'aller chercher la fortune à Paris, où il ne rencontra que la gloire.

Et pas une inscription, pas un mot, pas un signe n'indiquent au voyageur que ce toit protégea l'enfance de Lesage ! Espérons que, suivant le noble vœu de M. de Francheville,

(1) Voyez le tome II de la collection, page 328.

la Bretagne réparera bientôt cette ingratitude, en élevant une statue à son immortel enfant sur la petite place de Sarzeau.

Revenus de notre pèlerinage naval sur la route de Muzillac, nous rencontrâmes les mendiants, non plus par unités, mais par douzaines. Nous entrions de plain-pied dans la basse Bretagne.

— Regardez, dis-je à Robert, ces enfants aux longs cheveux ébouriffés, au bras armé d'énormes gaules, et qui gardent leurs petites vaches noires derrière ces échaliers gigantesques ; remarquez ce vieillard qui tire avec gravité son chapeau, non pas devant vous ni devant moi, mais devant cette croix de pierre grossièrement sculptée ; ces enfants et ce vieillard sont les petits-fils des Celtes d'Apollonius et de César. Si vous les interrogez en français, ils vous répondront en breton : qu'ils n'entendent pas le gaulois ; car nous voilà dans cette vieille Armorique où les Francs sont encore des Gaulois (*Gallaued*).

Il suffisait d'ailleurs, en ce moment, de jeter les yeux autour de soi pour reconnaître la terre des druides ;

La terre de granit, recouverte de chênes,

comme l'a si bien dit Briseux, notre poëte.

Voici les menhirs qui se dressent au loin dans la bruyère ; les chemins creux qui tournent sous les haies d'églantiers ; les grands fossés couronnés de genêts et d'ajoncs ; les vieux troncs d'yeuses, aux formes fantastiques, aux bras tordus, à l'écorce ridée par les ans ; voici les tourelles des châteaux gothiques, enlacées de lierre et de chèvrefeuille ; et les grands parcs où chassaient autrefois les ducs de Bretagne, où le cerf, qui a oublié le son du cor, se dresse effaré sur votre passage. Voici les clochers à flèches d'ardoises, en attendant les clochers à jour ; les chaumes écrasés et moussus des pauvres hameaux ; la fumée de l'âtre où la ménagère fait sauter les crêpes ; les courtils embaumés où bourdonne l'abeille ; les champs clos de sarrasin rouge et de millet doré.

Aux approches de Muzillac, j'annonçai à Robert les souvenirs de la chouannerie. Muzillac, en effet (dans le pays Mézuillac ou Bourg-Péaulle) vit un des plus sanglants et des derniers combats de 1815. Nous résolûmes de chercher et de faire parler quelque témoin de cette bataille. C'était précisément jour de foire à Muzillac, et les paysans y affluaient de dix lieues à la ronde. Quittant la grande route, suivant mon usage, j'entraînai d'abord le comte dans les landes de Belliers et d'Ambon, pour lui donner l'idée de ces déserts de bruyère rose, où l'on ne rencontre pas un arbre, pas un homme, pas un être vivant. Nous nous y enfonçâmes si bien, qu'au bout d'un quart d'heure nous étions égarés... Nous suivîmes au hasard deux ornières toutes fraîches, et nous rejoignîmes bientôt un paysan qui conduisait une charrette. Il chantait à pleine voix, se croyant seul, le refrain célèbre en basse Bretagne :

Ann hi ni goz é va douz
Ann hi ni goz eo sur..., etc.

Oui, la vieille est ma bonne amie,
Oui, c'est la vieille assurément...

Je connaissais de longue main cette chanson qui peint assez brutalement la cupidité villageoise. Je la récitai en français à Robert, tandis que le paysan la chantait en breton :

La plus jeune est bien jolie...
Mais la vieille a des écus...
Oui, la vieille est ma bonne amie ;
Oui, c'est la vieille assurément...

Et pourtant, lorsque j'y pense,
La jeune fait battre mon cœur...
Bah ! la vieille est ma bonne amie,
Oui, c'est la vieille assurément...

Toutes les fois que je vais au marché,
Elle me donne de quoi boire bouteille...
Oui, la vieille est ma bonne amie,
Oui, c'est la vieille assurément...

La vieille a des meules de blé,
La jeune, hélas ! n'a rien du tout.
Oui, la vieille est ma bonne amie,
Oui, c'est la vieille assurément.

Les Bretons pur sang, qui voient tout en beau, et les savants qui cherchent midi à quatorze heures, prétendent que cette chanson est une allégorie du temps de la reine Anne... La vieille représente la Bretagne, la mère patrie, toujours riche pour ses enfants ; et la jeune personnifie la France conquérante, aux attraits vains et perfides.

Respect aux illusions nationales et scientifiques !

En abordant le chanteur, je reconnus un fermier d'Ambon, à son large pantalon et à son chapeau plus large encore. C'était un grand et bel homme de quarante-cinq ans. Il y avait dans sa tournure quelque chose de militaire, et bien qu'il fût du premier village bretonnant, je ne doutai point qu'il ne parlât français.

— Vous allez à Muzillac, mon brave ? lui demandai-je avec un salut cordial.

Il me rendit ce salut d'un air digne, mais il ne desserra pas les dents. Il était passé brusquement du chant le plus expansif au mutisme le plus concentré. Sa sombre figure exprimait l'humeur du sauvage contrarié d'apercevoir un homme civilisé dans son désert.

— Monsieur vous demande si vous allez à Muzillac, répéta Robert avec autorité.

Il reçut pour toute réponse un regard de plomb. Je variai ma question dix fois ; le comte essaya de la prière et de la menace ; je balbutiai tout ce que je savais de brezonnek. Ce fut en vain. Notre homme garda l'impassibilité du marbre, et ne sembla pas même importuné de nos instances.

Une dernière fois Robert se posa devant lui, en hurlant à tue tête :

— Le chemin de Muzillac ! de Mézuillac !! de Bourg-Péaulle !!!

Le paysan contint un sourire imperceptible, alluma tranquillement sa pipe et donna un coup de fouet à son cheval.

— Décidément ! s'écria le comte hors de lui, ce manant nous prend pour dupes...

— Calmez-vous, dis-je en le retenant, il est plutôt sourd, ou n'entend pas le français, comme je l'avais cru d'abord...

— Il s'écoutait pourtant chanter tout à l'heure.

Et, comme pour confirmer cette observation, le drôle, qui avait pris les devants en tournant à droite, continua plus gaillardement que jamais sa chanson :

Ann hi ni goz é va douz
Ann hi ni goz eo sur...

Cette fois, l'accent me parut ironique, et j'avouai ne plus savoir que penser.

— Après tout, dis-je avec résignation, cet homme nous guidera malgré lui. Endimanché comme il est, il ne peut aller qu'à la foire de Muzillac. Suivons-le des yeux, et nous arriverons sur ses traces...

Je n'avais pas achevé ces mots que charrette et cavalier disparurent dans un ravin. Je ne pus réprimer un éclat de

rire... Mais Robert courut à la poursuite du fermier... Il reparut bientôt sur une hauteur, sembla nous attendre en allant au pas, disparut encore au galop, et nous tint de la sorte en haleine jusqu'à une bourgade où il nous échappa dans la foule.

C'était bien Muzillac. Nous étions sur le champ de bataille de 1815, et il ne nous restait plus qu'à trouver un ancien chouan..., qui parlât français.

Comme nous mourions de soif et de chaleur, nous entrâmes dans une auberge, si l'on peut ainsi nommer une caverne pleine d'hommes, de femmes et de bêtes, noyés dans les tourbillons de l'âtre, dans la fumée du tabac et dans les vapeurs du vin.

Pendant un quart d'heure, je n'entendis qu'un bourdonnement confus, au milieu duquel il me fut impossible de surprendre un mot. Nous allions chercher fortune ailleurs, quand tout à coup, à deux pas derrière moi, près de l'embrasure d'une fenêtre, une voix s'écria dans le meilleur français du monde :

— Par saint Gildas ! je viens de rencontrer dans la lande deux *kasiken* (1) que j'ai drôlement fait aller. Ils me demandaient le chemin de Muzillac. J'ai fait semblant de ne pas comprendre le *gallek*, et ils ont galopé une bonne heure derrière ma charrette... Les chers messieurs doivent étrangler la soif, et si je les retrouve dans la foire..., je les prierai de boire à ma santé.

— C'est nous qui vous prions de boire à la nôtre ! répondis-je au mystificateur en lui frappant sur l'épaule.

Il se retourna vivement et demeura confondu, non pas de se voir ainsi découvert, mais d'être surpris en flagrant délit de français, ce qui est une honte pour un Brezonnek devant un Gallaoued.

Robert n'en revenait pas, et voulait terminer la chose moins pacifiquement. Mais, fidèle à mon projet, j'avais déjà conquis l'amitié du Breton, en demandant quelques verres de *gwin ardent* (vin de feu, eau-de-vie).

Or, jugez si mon inspiration avait été heureuse : notre homme et son compagnon étaient justement deux anciens soldats de la bataille de Muzillac, — et qui mieux est, — deux des plus intrépides *Écoliers de Vannes !*...

Vous allez apprendre, par leur récit, ce qu'étaient ces jeunes héros, oubliés de l'histoire.

En quelques minutes nous fûmes attablés, dans un coin de l'auberge, avec nos deux chouans; et ceux-ci, animés par le vin de feu et alléchés par deux pièces de cinq francs toutes neuves, nous racontèrent alternativement — *Arcades ambo* — l'histoire du collége de Vannes et de la bataille de Muzillac.

III. — Histoire des Écoliers de Vannes et de la bataille de Muzillac. — Le Morbihan pendant les Cent-Jours. — Les chouans au collége. — Les souliers sanglants. — Lemanach. — Complots et serments. — Les enfants-soldats. — Le départ de Vannes. — Victoire à Sainte-Anne d'Auray. — Fleurs et gâteaux. — Echec à Redon. — Revanche à Muzillac. — Le champ de bataille. — Le Tiec. — Les deux Nicolas. Les femmes de Muzillac. — Les vieux et les jeunes chouans. — Les récompenses. — La Légion-d'Honneur au collége. — Les héros en déshabillé.

Nous admirâmes, Robert et moi, dès les premiers mots, avec quelle facilité ces anciens clercs, — tombés de l'autel à la charrue depuis trente ans, — retrouvaient l'éloquence fleurie et la pieuse exaltation de leur jeunesse. On rencontre souvent, en basse Bretagne, ces oppositions dans le même homme. Le paysan qui a fait ses études pour le sacerdoce, et à qui la vocation manque au moment décisif, reprend les longs cheveux, les humbles habits et les durs travaux de la chaumière; mais au milieu des grands charrois, dans les aires neuves, aux fêtes des Pardons, et jusqu'au fond de la taverne, on reconnaît toujours l'ancien kloarek. C'est le poëte et l'orateur, le barde et l'oracle du canton. Il n'en est pas de même de l'ancien conscrit. Dès qu'il a déposé le sabre et le fusil de l'État, il oublie la science des villes ainsi que la misère des garnisons. Son passé devient une espèce de purgatoire, dont le souvenir est encore une souffrance; et quand sa tête a recouvré, comme les rois mérovingiens, son diadème de cheveux, on ne le distingue plus du paysan qui n'a jamais quitté le pays. Voilà pourquoi il est si difficile de lui arracher un mot de gallek, de cette langue qui a été le cachet de sa dégradation. J'ai vu des Bretons qui, en quelques mois, expulsaient de leur mémoire tout ce qu'ils avaient appris de français en huit ans de service ! Vous voyez que la civilisation frappera longtemps encore à ces crânes de granit avant d'y pénétrer.

— Les chouans de Bretagne, nous dit l'ancien écolier (que j'appellerai Loïs, et dont j'habillerai quelque peu le récit), se souvenaient encore à la fin de l'Empire, que la République, après une guerre de sept ans, avait traité avec eux d'égal à égal. Pendant les quinze années suivantes la gloire de Napoléon nous avait éblouis et captivés ; mais les suprêmes folies du grand homme, qui ravissait aux mères leurs derniers enfants, nous rattachèrent à la cause de Louis XVIII, que nous eussions bien oublié sans cela. Tous les Morbihanais se relevèrent donc en masse, et reprirent les fusils que leur disputait l'ingratitude de la Restauration, en apprenant que l'*homme-conscription* s'était échappé de l'île d'Elbe et menaçait de dépeupler encore les chaumières au profit de ses armées. Nous autres, voyez-vous, nous n'avons jamais aimé les conquérants, ils nous font l'effet des loups qui prennent les plus beaux moutons de nos étables. Malheur à eux surtout, trois fois malheur à eux, s'ils viennent nous troubler quand nous relevons nos croix et nos autels ! Or, c'est justement ce que nous achevions de faire. Depuis quelques années seulement nos vieux prêtres rentraient de l'exil, tout pâles et tout décharnés. Nous courions au-devant d'eux avec nos bannières en lambeaux ; nous baisions leurs pieds et les cicatrices de leurs blessures. Nous les portions en triomphe dans le presbytère incendié, dans l'église sans toiture et sans portes, sans cloches et sans images, et nous chantions d'une seule voix le *Te Deum* de la délivrance. Mais contre dix curés qui revenaient ainsi, des centaines avaient péri sur la terre étrangère, dans l'ombre des cachots, sous les flots de la Loire, ou sous le couperet de la guillotine... La plupart des paroisses restaient abandonnées comme des bergeries sans pasteurs. Il fallait donc repeupler le sanctuaire à la hâte, et le collége de Vannes se rouvrit aux orphelins de la chouannerie. Les enfants de ceux qui étaient morts par l'épée, se disposèrent à régénérer par la croix... On vit même plus d'un soldat de Cadoudal reprendre, après vingt ans, ses études interrompues par la guerre.

Ce fut alors que Stévan et moi nous prîmes place sur les bancs; nous avions quinze ans à peine, nos cheveux tombaient encore en boucles dorées sur nos épaules, nous avions gardé fidèlement les braies de nos aïeux, et nos voisins de classe étaient deux anciens chefs de chouans, à la tête grisonnante et aux joues cicatrisées. Figurez-vous les histoires que de tels camarades nous contaient, aux dépens de l'*Enéide* et des épîtres d'Horace ! C'étaient des rencontres de bleus et de blancs dans les chemins creux..., des égorgements royalistes et des exécutions républicaines..., toutes les misères et tous les héroïsmes, toutes les

(1) *Kasiken* (*habits*), nom que les *jupen* (*les vestes*), c'est-à-dire les paysans, donnent aux messieurs dans le pays de Vannes.

grandeurs et toutes les abominations de la guerre civile!... Et les acteurs ou les victimes de ces drames de la veille avaient été nos pères et nos mères, nos frères et nos sœurs!... et ceux qui nous les rappelaient disaient: « Nous étions là, » et nous montraient leurs blessures à peine fermées!... Après les histoires, venaient les légendes, car la chouannerie a déjà les siennes, comme l'ère chrétienne et le moyen âge. Je n'oublierai jamais celle qui m'émouvait par-dessus toutes; notre professeur me l'avait racontée en passant devant une maison de la ville, dont la porte ne s'ouvrait jamais.

— Voyez-vous, m'avait-il dit, derrière cette petite croisée, ces deux jeunes ouvrières au visage pâle, aux coiffes rabattues, aux yeux baissés sur un travail sans fin? Ce sont les filles d'un bleu qui dénonçait les prêtres, et qui passait sa vie au pied de la guillotine. Les malheureuses expient les crimes de leur père par une captivité éternelle; quand elles ouvrent leur fenêtre, les passants leur semblent des hommes sans tête, et quand elles veulent franchir leur porte, elles trouvent leurs souliers pleins de sang!

Les bourgeois de Vannes, connaissant notre exaltation, nous provoquaient à des rixes qui devenaient parfois sanglantes. Les anciens républicains surtout, alors esclaves de l'Empereur, jouaient avec nous des poings et du bâton sur les places publiques. Il faut dire que nous étions au nombre de trois ou quatre cents, n'allant au collége que pour les classes et la prière; répartis le reste du jour et la nuit par chambrées, en des maisons des faubourgs tenues par de pieuses femmes. Jouant aux soldats, dès la rentrée de Louis XVIII, nous nous étions divisés en compagnies; chacune avait élu son capitaine, et toutes obéissaient au rhétoricien Nicolas. Nous allions ensemble à la promenade le jeudi, et notre grand bonheur était de lire en cachette, au fond des rochers ou des buissons, l'histoire de Louis XVI, par l'abbé Proyart. Il me reste encore un exemplaire de ce livre, tout recroquevillé par les larmes dont je l'arrosais...

Ce fut pendant les vacances de Pâques que nous vîmes les aigles de Napoléon remonter au sommet des clochers, et plus carnassières que jamais, nous appeler sous leurs bannières sanglantes. Le canon des Cent-Jours tonnait à Paris, et réveillait dans le Morbihan les échos de 93. Nos mères nous embrassèrent avec des torrents de larmes, et nous rentrâmes silencieux au collége, insultés par nos ennemis triomphants. On voulut remplacer sur nos croix le Saint-Esprit par l'aigle impériale; ce fut le signal des protestations et des révoltes. Pas une seule de nos poitrines n'accueillit l'image détestée, et le principal l'ayant fait peindre au-dessus de la porte avec des ailes gigantesques, nous la criblâmes d'encre et de boue, au point de la rendre méconnaissable. Sans la prudente réserve du général Rousseau, la garnison, furieuse, nous aurait passés par les armes.

Le jeudi suivant nous revînmes de la promenade, avec des fleurs blanches à nos chapeaux; nous ne songions qu'à fêter le retour du printemps; les impériaux crurent que nous arborions les couleurs de Louis XVIII, et crièrent sur notre passage: « A bas les brigands!... les brigands à mort!... » Lemanach, un des nôtres, fut cerné par la foule; il renversa quatre assaillants, se fit jour à travers les autres, mais fut arrêté par les gendarmes. Aussitôt on l'emprisonne, on le traîne sur les carreaux, on lui danse sur le corps, on le broie à coups de bottes, pour lui faire nommer ses complices. Lemanach ne répond qu'en jetant le sang par la bouche; il en arrose le pavé, tandis qu'on le transfère au Petit-Couvent. Pendant trois jours, on le menace de mort s'il ne parle point; pendant trois jours il garde le silence. Alors on le fait sortir comme pour aller au supplice; on nous assemble autour de lui, et on lit un jugement qui le chasse de la ville... Le malheureux tombe enfin dans nos bras..., et part en nous léguant la vengeance, au lieu de la terreur qu'on espérait. Nous apprenons bientôt que l'iniquité le suit jusque dans son village, qu'arrivé mourant chez ses anciens amis, il s'est vu refuser un asile et un peu d'eau, qu'on a lancé les chiens sur lui, comme sur un voleur, que son père lui-même a hésité à lui ouvrir ses bras, car le curé de la paroisse, bonapartiste par exception, l'avait excommunié du haut de la chaire évangélique.

Trois jours après, Lemanach est ressaisi par les gendarmes et traduit devant le maire de la commune. On lui donne le choix entre deux partis: rentrer au collége en criant: Vive Napoléon! ou s'enrôler au service de l'Empereur. « Eh bien! répond l'écolier, mettez-moi sur la liste des conscrits, mais des conscrits réfractaires! » et retrouvant ses forces dans son désespoir, il culbute le maire et les gendarmes, s'élance par une fenêtre et gagne la forêt prochaine.

Quand cette nouvelle arriva dans notre petite république, chacun regarda son voisin d'un air sombre, et tous se dirent tacitement: « Faisons comme Lemanach; puisqu'on recommence la persécution, recommençons la chouannerie!

Aussitôt conçu, notre complot fut organisé... Il consistait à devenir soldats en feignant de rester collégiens, jusqu'au jour où nous jetterions les livres pour saisir les armes. Le secret fut juré par tous, et pas un ne le viola. Chose inouïe chez des conspirateurs de quinze ans! pas un fils n'épancha son cœur dans le cœur de sa mère. Mais comment nous procurer des fusils et des munitions? comment surtout apprendre à les manier? Nous mettons en commun nos économies, nous vendons tout ce qui peut se vendre; nous achetons des cartouches à la garnison contre des verres d'eau-de-vie; nous désarmons les soldats enivrés au cabaret; nous allons voir tous les exercices de la ligne et même de la garde nationale; nous recevons enfin par ricochet, et voici comment, les leçons d'un capitaine instructeur.

C'était un brave républicain, qui blâmait l'Empereur en le servant, et qui nous combattait avec regret. Un des nôtres va le trouver un jour et lui dit: « Je suis de faible constitution, comme vous voyez, les médecins m'ordonnent pour me fortifier l'exercice militaire, veuillez donc me l'enseigner, tous les matins, dans sa plus grande rigueur. » Le bon capitaine donne en plein dans le panneau, et chaque jour à l'aurore, seul avec l'élève dans la salle d'armes, il lui fait faire la rude manœuvre du fusil. Le soir venu, quand tout dort dans la ville et les faubourgs, notre instructeur de seconde main nous réunit par compagnie dans une chambre bien close, nous arme de bâtons en guise de mousquets, et nous rend les leçons qu'il a reçues sur la charge en douze temps. Au bout de quelques semaines de travail, les gardes nationaux n'étaient que des conscrits auprès de nous...

Toute cachette, toute heure et toute occasion nous étaient bonnes pour conspirer; nous conspirions dans les caves et dans les greniers, en classe et en promenade, dans les rochers et dans les broussailles, dans la lande et dans la forêt. Un de nos poëtes, qui fut aussi écolier de Vannes et qui est maintenant à Paris, M. Briseux, l'a dit en beaux vers, que nous savons tous par cœur:

> Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,
> De Vannes chaque jour sortaient les écoliers;

Comme si, dans ce mois de sève et d'allégresse,
Ils voulaient au soleil déployer leur jeunesse ;
Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.
Mais les buissons cachaient des armes, — les vallées
Par le seul maniement du fer étaient troublées.
Là, s'exerçant dans l'ombre à de prochains combats,
Les hardis écoliers devenaient des soldats...

Enfin, nos armes, nos munitions et nos bras étaient prêts ! Il ne nous manquait plus qu'un chef. Nous allâmes naïvement trouver le capitaine instructeur... Le brave homme nous écouta avec admiration et pitié..., il jeta un regard paternel à notre armée d'enfants, et d'une voix étouffée par les larmes :

— Malheureux ! s'écria-t-il, en nous embrassant l'un après l'autre, mais vous avez donc oublié vos mères?

Cette parole fit monter des pleurs à tous les yeux, mais pas un cœur ne fléchit. Bref, le capitaine nous refusa sans reproche comme sans hésitation, jurant que nous n'aurions rien à craindre de lui, si ce n'est sur le champ de bataille.

Hommes du Morbihan : 1, Noyal-Pontivy. 2, Faouet. 3, Plœmeur. 4 et 5, Pluméliau. 6, Baud. 7, Ploërmel. 8, Lorient. 9, Guémenée.

Nous fûmes mieux reçus du chevalier de Margadel, dont le château se voyait de notre quartier général. Il nous promit de rattacher notre petite troupe à la grande armée de chouans qui allait sortir de terre, et dont on voyait déjà des

groupes, sous le costume des divers cantons, se disposer au combat par la prière, au pied des croix plantées sur les dolmens.

Nous apprîmes en même temps que cinquante d'entre nous étaient inscrits sur une liste de proscription, pour être garrottés deux à deux, enlevés à Belle-Isle-en-Mer, et incorporés dans les bataillons coloniaux. Le soir même nous nous assemblâmes dans une pauvre mansarde; et sur un crucifix entouré de quatre cierges, comme les premiers chrétiens dans les catacombes de Rome, et comme nos pères dans les églises désertes de 93, nous jurâmes tous à voix basse, mais fermement, de vaincre ou de mourir ensemble. M. Briseux l'a encore dit dans son beau livre.

Un soir (nulle clarté sur terre, nulle au ciel),
Dans une humble maison fut construit un autel,
Et par de longs détours marchant vers cette église,
Tous vinrent se liguer pour leur grande entreprise.
Kellec au rendez-vous arriva le premier,
Vert comme un jeune pin et franc comme l'acier;
Puis les deux Nicolas, frères mélancoliques,
Qui semblaient entrevoir leurs tombeaux héroïques;
Flohic, aujourd'hui prêtre; Er-Hor, le joyeux gars;
Et l'éloquent Rio, l'enfant de l'île d'Arz.
Oh! ce fut un moment religieux, mais triste,
Quand, revêtu de noir, grave séminariste,
Le Ben-vel s'écria: « Mes amis, à genoux!
« Et prions pour les morts qui prîront Dieu pour nous. »
La prière fut dite, et, l'âme plus tranquille,
Tous posèrent la main sur le saint Évangile;
Puis chacun prononça l'engagement fatal.
Lorsqu'après Colomban vint le tour de Can-dal,
Les cœurs furent saisis d'une tristesse amère:
« Oh! Can-dal est trop jeune! oh! rendons-lui sa mère! »
Seul, Tiec, le chanteur, retint le noble enfant:
« Si chacun d'entre nous comme moi le défend,
« Sans crainte il peut rester; s'il meurt, chacun le venge!
« De grâce, mes amis, ne laissons point notre ange! »
Et le barde entonna son chant lugubre et fort,
Ce chant qui fut bientôt étouffé par la mort:
« Sortez de vos dôl-men, nos pères les Vénètes,
« Ombres qui gémissez encor sur vos défaites!
« O pères, voici notre jour.
« Combattez avec nous, César est de retour! »

Nous étions là plus de trois cents, les uns en habit de ville, les autres en habit campagnard, avec les longs cheveux sous le grand chapeau. Un des Nicolas portait la soutane; il s'était évadé la nuit du grand séminaire pour suivre son frère jumeau.

Le jour du départ, il fallut repousser de force des enfants de quatorze ans qui voulaient mourir avec nous. Beaucoup jurèrent de nous rejoindre, et ils tinrent parole. Nous quittâmes Vannes un mercredi soir à sept heures, les uns en feignant de lire ou de jouer, les autres en chantant le psaume : *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prœlium* (1); quelques-uns, comme le Tiec, en braillant le refrain de *la Marseillaise*.

Notre secret avait été gardé si fidèlement que notre souper nous attendait dans toutes les chambrées, et que le lendemain matin nos mères venaient, comme de coutume, au-devant de notre promenade...

Tandis que les pauvres femmes regardaient en vain sur la grande route, — à l'heure où la cloche des études nous rappelait dans le collége désert, nous sortions, armés, des dolmens et des taillis, et nous écrasions une colonne mobile d'impériaux. Elle annonça notre insurrection et notre triomphe à Vannes en y rapportant ses blessés et ses morts. Il fut question de se venger de nous sur nos parents; mais le général Rousseau se refusa à cette lâcheté, et la justice impériale se déchargea sur le collége. On en démolit une moitié et l'on convertit l'autre en caserne.

(1) Béni soit le Seigneur, qui instruit mes mains pour le combat.

Toute la chouannerie morbihannaise s'était levée comme nous. Combinant nos mouvements avec ceux des bandes de MM. de Grisolles, Cadoudal et de Francheville, obéissant avec ardeur à Nicolas et à Bainvel (1), que nous avions élus capitaine et lieutenant, nous allâmes au château de Margadel recevoir la récompense de notre début. La fille du chevalier, héroïne de quinze ans, nous distribua de sa belle main des cartouches et des cocardes, et dit adieu à son noble père, en lui attachant la croix de Saint-Louis sur la poitrine. Notre vie dès lors fut une série de combats et d'aventures; aujourd'hui vainqueurs, demain battus, nous embrassant après la défaite comme après la victoire, festoyant dans les manoirs, ou dispersés dans les chaumières, dormant ici ou là, à la belle étoile, marchant toujours au pas de course, et nous disputant le prix du courage, comme naguère le prix de version.

Un de nos beaux jours fut celui où nous dînâmes près d'Auray avec l'armée des chouans, en attendant l'assaut de deux colonnes ennemies, qui avaient juré de nous rapporter à Vannes au bout de leurs baïonnettes. Je vois encore d'ici ces paysans-soldats, blanchis dans la *guerre des géants* (2), qui nous faisaient manger en riant sur leurs genoux, passaient leurs mains noires et calleuses sous nos mentons imberbes, et nous enseignaient à *descendre un bleu* derrière un chêne, comme un sanglier à l'affût; je vois cette armée sans uniforme et sans discipline, mélange d'habits brodés et de haillons, de fusils et de fourches, de sabres et de faucilles; résumé de toutes les formes que prennent le *bragow-bras*, la *tok* et le *jupen* armoricain (3); je vois les querelles des marins de Rhuys, le tumulte des joueurs de galoche, les vétérans fumant leurs pipes ou nettoyant leurs fusils, les nouveaux venus, battant leurs faulx comme pour la moisson, les femmes du village apportant des crêpes et des pains de seigle, des brocs de cidre et des écuelles de bouillie, suspendant les files de marmites bouillonnantes au-dessus des fagots d'ajoncs; je vois surtout cette multitude s'agenouillant, comme un seul homme, au son de *l'Angelus*, récitant la vieille prière d'une voix unanime, et recevant, le front bas et l'arme haute, la bénédiction d'un prêtre guerrier.

Le lendemain, nous mettions les impériaux en pleine déroute à Sainte-Anne-d'Auray. Comment les Bretons n'auraient-ils pas vaincu près de ce palladium de la Bretagne, où depuis dix-huit siècles leurs aïeux font pieds nus un pèlerinage annuel? Aussi, pendant trois nuits consécutives, des milliers de cierges illuminèrent la petite chapelle, chaque fidèle étant venu allumer le sien de plusieurs lieues à la ronde.

Cette victoire fut suivie de tant d'autres, que le jour de la Fête-Dieu nous arborâmes le drapeau blanc à tous les clochers du canton, et que le saint-sacrement brilla dans tous les reposoirs au milieu d'un nuage de fleurs de lis. Nous nous délassâmes alors de nos vrais combats, en les simulant après la messe, devant le village assemblé. Chacune de ces répétitions militaires grossissait nos rangs de quelque nouveau champion.

Bientôt nous retournâmes au champ de bataille, et nous vîmes, en marchant vers Redon, que notre gloire nous avait devancés. C'était à qui nous recevrait et nous hébergerait de porte en porte.

(1) Aujourd'hui curé de Sèvres, et prêtre aussi indulgent qu'il fut soldat terrible.

(2) On sait que Napoléon appelait ainsi la guerre des Vendéens et des chouans.

(3) *Bragow-bras*, braye, large culotte. *Tok*, chapeau. *Jupen*, veste. *Pen-bas*, bâton à tête.

Les femmes surtout s'honoraient d'être nos servantes. Filles et mères nous cédaient leurs lits de plume et passaient les nuits à notre chevet, maniant pour nous l'aiguille et les ciseaux. Hélas ! nos pauvres habits avaient grand besoin de ces secours !

Un soir, épuisés de fatigue et d'inanition, nous dormions tous dans la cour d'un couvent, en attendant la distribution des logements et des vivres. Tout à coup, Stévan et moi, qui ne fermions qu'un œil, nous voyons une main blanche entr'ouvrir une fenêtre, et nous entendons une voix fraîche s'écrier : « Ce sont les écoliers de Vannes ! » L'instant d'après toutes les croisées s'ouvrent, cent têtes charmantes y apparaissent, et notre bataillon s'éveille sous une pluie de fleurs, de rubans, de cocardes, de gâteaux et de friandises de toutes sortes... C'étaient de jeunes pensionnaires, aussi royalistes que nous, et dont les pères et les frères mouraient à nos côtés.

Les taverniers eux-mêmes, gens sans entrailles, refusaient notre argent... Quand nous leur demandions s'ils vendaient du vin : « Non, disaient-ils avec un sourire, mais nous en donnons aux amis. Je n'en rencontrai qu'un, ou plutôt qu'une (c'était une mégère de cinquante ans), qui me traita sans miséricorde, un jour que j'avais la bourse aussi vide que l'estomac.

— Vendez-vous du vin, bonne femme ? lui disais-je.

— Oui, mauvais garçon, répliqua-t-elle.

— En ce cas, fis-je avec résignation, donnez-moi de l'eau...

Un soldat bleu, qui était dans un coin, trouva ma réponse à son gré et me paya un verre d'eau-de-vie.

— Vous allez à Redon, me dit-il, et moi aussi.

— Eh bien ! à demain, repris-je, et à charge de revanche.

Le lendemain, en effet, je l'aperçus dans la mêlée, et je l'arrachai aux mains de Cadoudal, en rappelant son trait de la veille.

Nous échouâmes complétement à Redon et aux alentours, pour avoir donné l'assaut un dimanche, et fait reculer le saint-sacrement devant nos fusils ; mais nous expiâmes notre faute par toutes les misères d'un bivouac errant dans les bois, et un dédommagement glorieux nous attendait à la bataille de Muzillac. Or, c'est sur le théâtre même de cette bataille qu'il faut vous en raconter les épisodes...

Ici Loïs vida pour la dixième fois son verre, et sortant de l'auberge, il nous conduisit en plein marché.

— C'est sur cette place même, poursuivit-il, que le matin du 10 juin 1815, nous accourûmes, au bruit du tambour, de toutes les granges et de tous les greniers où nous dormions. Nous étions la plupart à demi nus ; mais si les habits manquaient à l'appel, les sabres et les fusils n'y manquaient pas. Le courage n'y manquait certes pas non plus, car aux fusillades rapprochées des bleus, nous répondions en chantant avec notre barde le Tiec. Les impériaux avaient su qu'une escadre anglaise nous apportait des munitions, et se plaçant entre nous et la côte, ils espéraient nous écraser à Muzillac. Ils étaient cinq à six mille, commandés par le général Rousseau. Nous n'étions que trois mille à peu près, mais nos plus braves chefs marchaient devant nous : Joseph Cadoudal, Sol de Grisolles, Rohu, Margadel, Secillon, Le Thies étaient là, et Gamber et Francheville allaient arriver.

Maintenant, continua Loïs, suivez-moi sur le champ de bataille.

Et nous entraînant hors de la ville, il nous fit gravir un coteau qui domine la campagne.

— C'est ici, dit-il, que Margadel nous posta. Cadoudal et ses marins défendaient l'entrée de Muzillac, les piétons bleus débouchaient par le pont de Penesclus. Leurs cavaliers, avec leurs grands sabres, caracolaient dans les intervalles, et leurs canons allongeaient la gueule derrière les broussailles du chemin. Jamais encore nous n'avions entendu siffler les boulets..., aussi les premiers nous firent-ils baisser la tête, ce qui nous valut de gros jurons de la part de notre vieux sergent... C'était un grognard de l'Empire, qui s'était chargé d'achever notre éducation. Une leçon plus terrible que les siennes nous attendait ; comme le Tiec ouvrait la bouche pour entonner de nouveaux chants, un boulet lui emporta la moitié du crâne. Sa cervelle et son sang nous jaillirent à la figure...

Barde ! ô dans la mêlée écho retentissant !
Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang !...

Nous n'étions pas habitués à de telles scènes..., les uns se jetèrent sur le cadavre, les autres se regardèrent tout pâles ; les plus jeunes ne purent étouffer un sanglot. « Face en tête et serrez les rangs ! cria le grognard, ou je vous fais tous remettre en nourrice ! » Cette menace fit de chacun de nous un héros. Nous vîmes bientôt les bleus, après un engagement acharné, reculer devant Cadoudal ; ils se replièrent contre nous avec une fureur de sangliers. « A moi, enfants ! » nous dit Margadel, et nous nous élançâmes tous avec des cris de joie. Nicolas, notre capitaine, abattit un chef ennemi du premier coup, mais lui-même tomba en même temps frappé au cœur, et son frère jumeau, qui le recevait dans ses bras, ne tarda pas à tomber sur lui (1). Le vieux sergent nous regardait : nous enjambâmes les deux cadavres sans sourciller. Le lieutenant Bainvel occupait déjà la place de Nicolas. Bientôt nous fûmes à brûle-pourpoint avec les impériaux ; leurs bourres, nous arrivant toutes fumantes, incendiaient nos habits et faisaient éclater nos cartouches dans nos poches ; les nôtres le leur rendaient avec usure... Chacun ne faisait que charger et tirer, que tuer ou mourir ; on eût dit un bouquet d'artifice humain..., nous étions tous enivrés de sang et de fumée, de poudre et de gloire. Enfin, le nuage se dissipa, et les bleus dégringolèrent, semant le coteau de morts et de blessés. Les survivants se brûlaient la cervelle, honteux d'être battus par des en-

(1) Le fils d'un des héros de cette guerre, M. Jules de Francheville, a publié sur les frères Nicolas des vers qu'on peut citer à côté de ceux de M. Briseux. (Voir *le Reliquaire*, poëme inséré dans *la Petite Chouannerie*, de M. Rio.)

Les deux frères, sur la bruyère,
Dormant, l'un sur l'autre appuyés,
De fatigue ont clos leur paupière,
Auprès de leurs fusils rouillés.
Sous ce rayon des nuits qui passe
Leurs longs cheveux ont tant de grâce,
Leurs fronts de si molles langueurs ;
Leur lèvre close est si vermeille,
Que dans ce groupe qui sommeille
L'œil trompé croirait voir deux sœurs.
. . . . . .
La vie à larges flots coulait de leurs blessures,
Leur poitrine exhala comme un dernier soupir,
Une sueur glacée inonda leurs figures,
Leur front se pencha pour mourir...

La pièce finit par une strophe digne de Lamartine :

La Bretagne a perdu sa couronne ducale,
Au rang des nations son nom n'est plus compté ;
Mais quand d'un peuple élu sonne l'heure fatale,
Son âme vit encor pour l'immortalité...
Si l'on voit aujourd'hui les peuples en souffrance
Tomber en fusion sous le souffle de Dieu,
C'est qu'il en veut former cette statue immense
Qu'aperçut Daniel dans son rêve de feu.
Chaque race brisée,— éclatante ou fragile,—
Jettera son fragment au nouveau genre humain ;
D'autres apporteront l'argent, l'or ou l'argile,
Les Bretons fourniront l'airain.

fants... La victoire fut pour nous une autre ivresse, et celle-là véritablement enfantine. Les uns chantaient à pleine voix, les autres s'embrassaient entre eux, d'autres se mettaient à danser en rond... Puis apercevant un ami blessé, nous pleurions avec lui à chaudes larmes, en braves qui n'avaient plus à prouver leur courage... Cependant la bataille n'était pas finie, et nos munitions étaient épuisées. Qu'un nouveau corps d'ennemis s'avançât, et nous étions tous perdus ! Nous fouillons les poches des morts et des mourants, des blancs et des bleus, mais nous y trouvons à peine quelques cartouches... Que faire et que devenir? Nous voyons alors des coiffes blanches se détacher sur la lande..., elles se déroulent comme des ailes d'oiseaux, elles approchent, elles accourent ; ce sont les femmes et les filles de Muzillac, les mères et les sœurs de plusieurs d'entre nous ! « Allons ! pensons-nous, nos blessés ne resteront pas du moins sans aide, voici des sœurs de charité qui nous arrivent... » Et déjà nous reconnaissions de loin, nous appelions par leurs noms nos hôtesses, nos amies, nos fiancées de la veille..., et nous cherchions entre nous ceux qui avaient le plus besoin de leurs secours. Mais ce n'était point aux mourants, c'était aux vivants que s'adressaient ces fortes femmes. Leurs tabliers ne contenaient point de la charpie et des vivres, mais de la poudre et des balles ! Voyant le combat se prolonger, et se multiplier les morts, plus dévouées que ces châtelaines du moyen âge, qui vendaient leur argenterie pour les chevaliers, elles avaient pris leur vaisselle d'étain, leurs cuillers de ménage, leurs pauvres bijoux, et fondant tout cela dans des marmites, elles en avaient fait tant bien que mal des cartouches, que leurs mains noires et brûlées nous apportaient sous le feu de l'ennemi. Figurez-vous cette distribution au milieu des cris d'allégresse et de reconnaissance, au travers des embrassements et des larmes. Songez que nous avions quinze ou dix-huit ans, que les plus belles filles du pays étaient là, et jugez si ce tableau n'en vaudrait pas un autre !

Justement, les bleus revenaient à l'assaut, appuyés cette fois par tous leurs canons, braqués de la hauteur opposée. A chaque décharge, nous nous jetions ventre à terre, puis nous relevant avec des cris aigus, nous repoussions les assaillants de nos nouvelles cartouches. Nous allions néanmoins succomber sous le nombre, quand Rohu, monté sur un toit, crie à ses gars : « Voilà Gamber ! » Ce cri vole de bouche en bouche, et nous arrive de l'autre bout du champ de bataille. Une demi-heure après la déroute des impériaux était complète, et le comte de Francheville achevait de les tailler en pièces.

On vit alors combien nous différions des chouans de l'ancienne guerre ; ceux-ci se ruaient comme des corbeaux sur les morts, arrachant des ongles et des dents leur dépouille ensanglantée ;— et nous, maudissant à haute voix cette barbarie, nous placions une sentinelle auprès de chaque blessé. Candal, le plus jeune d'entre nous, un enfant aux longs cheveux d'or, aux grands yeux d'azur, à la figure de chérubin, gardait un vieux grenadier, barbu et farouche, qui se débattait avec rage dans les flots de son sang. Tout à coup, au lieu des misérables qui venaient de l'assaillir, celui-ci aperçoit le bel écolier, le sabre au poing, veillant sur lui d'un air filial, et repoussant les démons, comme un ange exterminateur. A cette vue, le moribond croit rêver..., ses doigts de fer pressent la douce main de l'enfant, son cœur de bronze fond en larmes et en bénédictions, et il balbutie en fouillant dans toutes ses poches : « Les brigands ne m'ont rien laissé, noble ami, et je veux pourtant vous témoigner ma reconnaissance. Ah ! cette gourde contient encore un peu de vin ; après cinq heures de combat on a chaud et soif, buvez à ma santé, et je mourrai content... » Candal en effet tombait d'inanition, mais il partagea la goutte avec son prisonnier, et il eut le bonheur de le rappeler à la vie... — Encore un joli petit tableau, n'est-ce pas, messieurs ?

Toute l'armée célébra sa victoire, en festoyant à Muzillac, au bruit des chants et des fanfares... Nous seuls étions tristes à ce repas de funérailles... Nos verres nous semblaient rouges du sang de nos amis, et nous entendions la voix de leurs âmes dans le tintement des cloches. Nous enterrâmes le soir même les deux Nicolas, Le Tiek et tous nos morts, nous fîmes notre décharge d'adieu sur leurs cadavres, et nous pleurâmes longtemps au bord de leurs fosses.

— Telle fut, messieurs, acheva Loïs, la bataille de Muzillac, l'Austerliz des écoliers de Vannes. Les impériaux eurent beau faire, ils ne purent se relever d'un tel coup, même par leur victoire du Champ-des-Martyrs. Aussi, lorsqu'après le second retour de Louis XVIII l'armée des chouans rentra dans Vannes en triomphe, nous ouvrions la marche, avec notre drapeau criblé de balles, nos souliers sans semelle, nos vêtements en lambeaux, nos fusils rongés de rouille et nos visages décharnés. Nous fûmes, dans ce pauvre appareil, les héros de la journée et le point de mire de tous les regards, particulièrement de ceux des femmes. Ce fut encore une femme, ou plutôt un ange de beauté (1), qui nous décerna, au nom du roi, la récompense de nos services. C'était sur la promenade de la Garenne, naguère ensanglantée par tant de fusillades. Une foule immense n'ayant ce jour-là qu'un seul cœur, prêtres, généraux, magistrats, bleus et blancs de la veille, laboureurs et marins, hommes et femmes endimanchés, entouraient l'autel pavoisé de notre gloire. Quand le prêtre eut achevé la célébration de la messe, deux écoliers, encore enfants, désignés par les suffrages de tous, se détachèrent de notre bataillon (2) ; on reconnut deux frères d'armes, qui n'avaient eu qu'un lit, qu'une bourse et qu'une prière pendant toute notre campagne. Au bruit des cloches, des tambours, des applaudissements et des acclamations, ils s'agenouillèrent éblouis devant la reine de la fête, reçurent de sa main la croix de la Légion-d'Honneur, et lui donnèrent l'accolade, comme les vainqueurs des anciens tournois.

Les jours suivants, on s'attroupait matin et soir sur la grande place de Vannes, pour voir la sentinelle rendre les honneurs militaires à un écolier qui passait. Cet écolier était le nouveau chevalier de la Légion-d'Honneur, et la décoration scolastique brillait sur sa poitrine à côté de l'étoile des braves ; car, ainsi que la plupart de ses camarades, il achevait au collége ses études interrompues par ses exploits.

— Quant à Stevan et à moi, conclut Loïs, nous avions perdu l'habitude des livres en maniant le sabre et le fusil, nous revînmes donc tout bonnement planter nos choux à Ambon, et notre opinion politique, aujourd'hui, est qu'un verre de *gwin ardent* vaut toute la science des Grecs et des Latins (3).

Nos champions joignirent pour la centième fois l'exem-

(1) Mademoiselle d'Olonne, morte depuis, à la fleur de l'âge, dans un couvent de la Lorraine.

(2) L'un d'eux était M. Rio, historien de *la Petite Chouannerie*, aujourd'hui marié à l'héritière d'un des plus grands noms de l'Ecosse.

(3) Tous les détails de ce récit sont rigoureusement historiques. On peut les vérifier, sous une autre forme, dans le curieux ouvrage que nous avons déjà cité : *La Petite Chouannerie*, par M. Rio, 1842. M. de Chateaubriand avait déjà immortalisé les écoliers de Vannes par les lignes suivantes :

« Pendant les Cent-Jours, dans la terre du royalisme, apparut tout

ple au précepte, en rentrant avec nous à l'auberge de Muzillac, et tous deux acceptèrent avec un grand signe de croix les marques sonnantes de notre gratitude, s'engageant à nous répondre désormais, si nous leur demandions notre chemin...

Une demi-heure après, en quittant la ville, nous remarquâmes deux lutteurs aux prises, dans un cercle de spectateurs. C'étaient Loïs et Stevan qui, l'habit bas et les manches retroussées, se disputaient à coups de poing notre gratification. Loïs prétendait en garder les deux tiers, comme ayant fait les deux tiers du récit. Nous terminâmes la querelle en jetant une pièce de plus dans le champ clos. Ce n'était pas trop récompenser deux braves qui nous avaient montré tour à tour les héros du Morbihan, en grand costume et en déshabillé.

— Eh bien! dis-je à Robert, en reprenant à pied notre route, voilà de ces aubaines qui n'arrivent pas aux voyageurs en chaise de poste.

IV. — Questembert. — Pluherlin, — La lande du Haut-Brambien. — Deux mille obélisques. — Mystères et conjectures. — Simple question à M. Lebas. — Paysage. — Visions. — Malestroit. — Ploërmel. Nous courons à Mi-Voie. — Le combat des Trente. — *Bois ton sang, Beaumanoir!* — Le monument présent et le monument à venir. — Simple proposition d'un pèlerin. — Josselin. — Le plus beau château de la Bretagne. — Le saut de carpe.

Comme nous avions résolu de suivre tous les chemins, excepté le grand chemin, toutes les lignes, excepté la ligne droite, au lieu de continuer notre marche sur Vannes, nous tournâmes à droite vers Ploërmel.

— Pour ne rien laisser échapper, dis-je au comte de S..., nous allons faire comme les batteurs dans l'aire, et les chasseurs dans la forêt, allant au nord, puis revenant au midi, et traversant ainsi dix fois le Morbihan jusqu'à son extrémité.

Questembert ne nous offrit que les nobles souvenirs de la famille de Carné, le vaste point de vue du moulin de la Beugne, les ruines du prétendu château d'Erech, roi des Bretons en 430, et le curieux monument druidique appelé le Castel-des-Poulpiquets. Les poulpiquets sont les nains fantastiques de la Bretagne. Je vous raconterai plus loin leurs espiégleries.

A Pluherlin, nous visitâmes une agglomération de pierres sacrées, qui n'ont de rivales que les fameuses pierres de Carnac. Figurez-vous une lande immense, qu'on appelle le Haut-Brambien, semée à perte de vue de deux mille blocs de granit, plus ou moins gigantesques, et tous fichés en terre par le petit bout. La plupart ont de douze à dix-huit pieds de haut, mais beaucoup n'ont pas moins de trente pieds sur dix de large. J'en ai mesuré un, qui avait écrasé le sol dans sa chute. Deux particularités remarquables des menhirs (1) du Brambien, c'est qu'ils ne semblent pas alignés comme les autres pierres de ce genre, et qu'ils sont façonnés en cônes, et même revêtus de sculptures. J'ai cru y distinguer des étoiles à rayons obliques; mais ces empreintes sont évidemment très-postérieures à l'origine du monument, car la première loi du druidisme était de ne confier sa doctrine et ses symboles qu'à la mémoire des prêtres. Voilà pourquoi le noviciat de ceux-ci durait jusqu'à trente ans au fond des bois et des cavernes, obligés qu'ils étaient d'apprendre par cœur toute la science contemporaine, beaucoup plus considérable qu'on ne le pense aujourd'hui. Voilà pourquoi aussi nous sommes réduits à des conjectures si vagues sur la religion et les monuments celtiques. Les seuls débris qui nous en restent sont ces pierres muettes et sourdes, plantées depuis des temps immémoriaux, non-seulement en Bretagne, mais dans l'Inde, sur les montagnes de l'Asie, et chez tous les peuples dont l'enfance adora les éléments; car le culte druidique n'était pas autre chose que celui des éléments, entendu d'une manière sublime et profonde, avec le dogme de la Trinité, la croyance à l'immortalité de l'âme et la tradition d'un Dieu médiateur.

Savons-nous du moins quel rôle jouaient les pierres sacrées dans les rits et coutumes de nos aïeux? L'antiquaire le plus érudit n'oserait répondre affirmativement. Encore et toujours des conjectures. La majorité pense que les dolmens étaient des autels, et voit dans leurs cavités et leurs rigoles les dispositions des sacrifices humains; les victimes occupaient les cavités, et le sang s'écoulait par les rigoles. On suppose aussi que les grottes aux fées et aux poulpiquets étaient les demeures affectées aux génies de la terre, du ciel et de l'eau; que les cromlec'hs, qui avoisinent en effet les dolmens, étaient des espèces de temples; enfin, que les galgals et les barraws étaient des tombeaux illustres; les menhirs isolés des pierres commémoratives; et les menhirs réunis, comme ceux de Pluherlin, des cimetières nationaux.

Resterait à savoir comment les Celtes transportaient et dressaient ces colosses de granit, que nos plus savantes machines enlèveraient à peine aujourd'hui. Demandez à M. Lebas d'aligner deux ou trois mille obélisques, la pointe en bas, dans un désert vingt fois grand comme la place Louis XV. Que de calculs, que d'appareils et que d'années ne faudrait-il pas à l'ingénieur! Tel était cependant le problème que nos ancêtres résolvaient avec la seule force des bras humains. M. Lassus croit qu'ils amenaient les dolmens sur leurs supports, en leur faisant gravir un terrassement dont voici le dessin fait par lui-même.

Erection des dolmens. Dessin de M. Lassus.

Cela suffit pour expliquer les dolmens; mais qui expliquera les menhirs de cinquante pieds? Mystère éternellement humiliant pour notre civilisation!

à coup une armée d'enfants : les vieux avaient vingt ans, les jeunes en avaient quinze.

« Tout ce qui se trouvait entre ces deux âges, parmi les élèves du collége de Vannes, échangea ce qu'on peut posséder au collége, de quelque valeur, contre des armes, et courut au combat. Quinze ou vingt élèves furent tués : les mères apprirent le danger, en apprenant la mort et la gloire. » (*OEuvres complètes de Chateaubriand*, édition Pourrat, t. XXVII, p. 331.)

(1) Pour bien comprendre tout ce que nous dirons ici et ailleurs des pierres druidiques, nos lecteurs sont priés de se souvenir : que les *menhirs* et les *peulvans* sont des pierres verticales; les *dolmens*, des tables de pierre, posées sur deux ou trois supports; les *cromlec'hs*, des cercles de menhirs; les *grottes aux fées*, des dolmens successifs, formant une voûte; les *barraws*, des monticules de pierre et de terre; les *galgals*, enfin, des monceaux de cailloux.

La lande du Brambien doit être désolante à voir quand l'ombre y étend son linceul, ou quand l'hiver en flétrit la dure végétation ; mais elle semble une mer admirable au moment où le soleil en dore les mille fleurs roses, comme autant de vagues empourprées de ses rayons.

Comme nous y arrivions, justement, le globe de feu, coupé par l'horizon, rougissait comme le foyer d'un immense incendie, dont les reflets, projetés en éventail, mettaient une flamme à chaque brin d'herbe qui tremblait au-dessus du sol.

A quelque distance, le clocher de Pluherlin s'élevait comme une pyramide au milieu du désert ; et plus loin, vers le nord, vers le sud, vers l'ouest, vers les quatre points cardinaux, se dressait sans ordre et sans fin, sous toutes les formes et dans toutes les proportions, une innombrable armée de pierres druidiques... Ici, une rangée de menhirs de vingt pieds de haut couvraient toute la lande de leurs ombres gigantesques. Là, un bloc plus énorme encore surgissait à l'écart, sentinelle avancée de ce camp monumental. A droite, un groupe de roches grises, rapprochant leurs pointes mousseuses, figuraient les arceaux de quelque chapelle en ruines. A gauche, un autre groupe, disposé en cercle, semblait une bande de fantômes prêts à danser une ronde sur la bruyère. Dans le lointain, des entassements bizarres représentaient tout ce que l'imagination peut concevoir de plus fantatisque et de plus prodigieux : villes croulantes, monticules tronqués, autels abattus, tours penchées, forêts changées en pierres, clochers la pointe en bas, larges croix funéraires, tombes colossales ; tout cela, agrandi, multiplié, métamorphosé par la lutte des lumières et des ombres, à cette heure douteuse, par une solitude dont rien ne peut donner l'idée à qui ne l'a pas vue, enfin par un silence qui semblait durer depuis des siècles, et que le tintement éloigné d'une cloche rendait plus sinistre encore.

Nous eûmes, en face de ces monuments étranges, les visions non moins étranges qu'évoque leur antiquité. Nous crûmes voir une sombre forêt druidique arrondir sous le ciel ses vastes arcades, et les druides eux-mêmes s'avancer, la barbe sur la poitrine, la robe pendante sur leurs pieds nus, le gui sacré dans une main, le glaive vengeur dans l'autre ; frappant ici les victimes humaines sur le dolmen ensanglanté ; là, creusant sous le barrow funèbre la tombe du guerrier celtique ; là, formant une conjuration terrible autour de la Roche-des-Fées ; là, invoquant le dernier rayon du soleil, tremblant au sommet argenté du menhir...

Quand nous repassâmes, une heure après, la décoration était complétement changée. Un brouillard jaunâtre enveloppait la lande rose et les pierres grises. On eût dit les ruines colossales d'une ville antédiluvienne, quelque Sodôme anéantie par la foudre vengeresse. Pas un être vivant, pas même un oiseau n'animait cette plaine désolée, dont l'écho répétait avec étonnement le bruit de nos pas et le tintement de *l'Angelus* sonné par les cloches de Pluherlin.

Après un tel spectacle, nous ne regardâmes qu'en passant les grottes de Pleucadeuc et le dolmen de la Chapelle, bien que ce dernier, dont la table a six mètres de long, soit un des plus beaux du Morbihan.

Nous ne fîmes aussi que traverser Malestroit, qui n'a plus de remarquable que sa fabrique de drap et de chapeaux. C'était autrefois une des grandes baronnies de la Bretagne, et il n'y avait pas de plus hauts seigneurs que les seigneurs de Malestroit. Il ne reste d'eux aujourd'hui que leur nom historique, dignement porté par un des chefs de l'illustre maison de Bruc.

Lorsque nous arrivâmes le lendemain à Ploërmel, nous étions si pressés de voir le théâtre du combat des Trente, que nous y courûmes sans débrider. Chemin faisant, je rappelai à Robert les circonstances de cette sublime bataille qui semble résumer toutes les gloires du moyen âge.

C'était en l'an de grâce 1351, « le samedi devant *lætare Jherusalem*, comme dit le poëme contemporain. » Derrière Charles de Blois et Jean de Monfort, qui se disputaient le duché de Bretagne, Philippe de Valois et Edouard d'Angleterre, leurs prétendus alliés, se disputaient le royaume de France. Rangés autour de deux femmes héroïques, les Bretons repoussaient pied à pied, jour par jour, les Anglais de leur pays. Or, par une trêve conclue au mois de juin 1350, on était convenu, des deux parts, de respecter les travaux, les maisons et les personnes des laboureurs, afin de conjurer la famine qu'éternisait la guerre. Bembroug, qui commandait à Ploërmel pour les Anglais, ne tint compte de ce traité, et porta le fer et le feu dans la campagne. Aussitôt, le maréchal Robert de Beaumanoir, gouverneur de Josselin pour les Bretons, alla demander raison à Bembroug. Sur la route, il rencontra des paysans traînés par des soldats anglais, les fers aux mains et les entraves aux pieds, attachés deux par deux comme des bêtes de somme. On juge si ce tableau calma son indignation. Il en fit de violents et justes reproches à Bembroug. Bembroug lui répondit en le sommant de se taire, et le menaça de voir bientôt les Anglais maîtres de toute la France.

— Bercez-vous d'un autre rêve, reprit fièrement le maréchal de Bretagne, et délivrez d'abord ces prisonniers.

— Pour commander ainsi aux Anglais, s'écria Bembroug, il faudrait d'autres hommes que des Bretons !

— Eh bien, dit Beaumanoir, choisissez un lieu et un jour, afin que les guerriers seuls portent le poids de la guerre ; prenez trente Anglais, je prendrai trente Bretons, et nous verrons qui a meilleur cœur et meilleure cause.

Bembroug accepta le défi. Rendez-vous fut pris pour le samedi suivant au chêne de Mi-Voie, dans les landes de la Croix-Helléan, entre Ploërmel et Josselin, et chaque capitaine s'occupa de choisir ses compagnons.

Le jour venu, chefs et champions entendirent la messe, communièrent pieusement et se rendirent au rendez-vous. Ils étaient armés de lances, d'épées, de poignards, de haches, de fauchards (ou sabres recourbés), de brancs d'acier et de maillets de fer. Le maillet de Belifort pesait, dit-on, vingt-cinq livres. Clamaban portait une faux tranchante d'un côté, et de l'autre garnie de crochets de fer.

Toute la noblesse de dix lieues à la ronde était venue assister à ce grand combat.

Au premier choc, les Bretons eurent le désavantage. Yves Charruel fut pris, Geoffroi Mellon mordit la poussière ; Bodegat, Rousselot et Pestivien reçurent des blessures graves. Loin de perdre courage toutefois, Beaumanoir et les siens multiplièrent leurs coups. Les armes jettent des éclairs. La terre tremble sous les pieds des combattants. La sueur et le sang coulent à longs flots. Chaque tourbillon de poussière dérobe un duel à mort. Exténués enfin, à bout de force et d'haleine, les deux partis s'arrêtent pour se reposer et se rafraîchir.

Les Bretons n'étaient plus que vingt-cinq contre trente. Beaumanoir les ranime du geste et de la voix...

— Je me battrais mieux si j'étais chevalier, dit Geoffroi de la Roche.

— Eh bien ! tu vas l'être ! répond le maréchal.

L'écuyer dépose les armes et se met à genoux ; son

parrain lui rappelle les hauts faits de ses aïeux; puis il lui donne l'accolade et lui remet ses armes.

Geoffroi se relève chevalier. Le combat recommence.

Bembourg fond sur Beaumanoir, le saisit à bras le corps et lui crie :

— Rends-toi, Robert, je ne te tuerai pas, je te donnerai en présent à *ma mie*.

— C'est ta mie qui sera mienne, ce soir, repart le maréchal, en se défendant avec vigueur.

Aussitôt Alain de Keranrais et Geoffroi du Bois viennent à son aide. D'un coup de lance, le premier renverse Bembourg, le second lui passe son épée au travers du corps. Les Anglais étaient perdus dès lors, sans l'intrépide Croquart. « Tenez ferme, compagnons! s'écrie-t-il, c'est moi qui vous commande à présent! » Les rangs se resserrent et la mêlée redevient furieuse.

C'est alors que, vaincu par la chaleur, la fatigue et l'inanition (car il avait pieusement jeûné), couvert de sueur, de poussière et de sang, le maréchal de Bretagne, éperdu, demande à boire. « *Bois ton sang, Beaumanoir!* » lui répond une voix bretonne, la voix de Tinteniac, suivant les uns, de Geoffroi du Bois, suivant les autres. Mais qu'importe, si tous deux en étaient capables? A ce mot sublime, le maréchal retrouve son énergie et retombe comme la foudre sur les Anglais.

Cependant rien ne pouvait ouvrir les rangs de ceux-ci, serrés comme une maille de fer, lorsque Guillaume de Montauban, qui respirait à l'écart, chausse ses éperons, s'élance sur son cheval et fait semblant de fuir.

— Ah! mauvais écuyer, lui crie Beaumanoir, cette lâcheté déshonore à jamais ton nom!

— Tiens bon de ton côté, répond Montauban, je vais besogner du mien.

Et, lançant son cheval au plus fort des ennemis, il rompt leur bataillon, les culbute les uns sur les autres, et assure la victoire à ses compatriotes.

La meilleure partie des Anglais resta sur le champ de bataille, avec quatre Bretons. Knoles, Caverley, Belifort, Croquart, etc., rendirent les armes. Ce dernier fut proclamé le meilleur combattant parmi les vaincus. Tinteniac le fut de même parmi les vainqueurs. *Beaumanoir, bois ton sang!* resta le cri de guerre des Beaumanoir. Célébré par les poëtes, chanté par les ménestrels, représenté sur les tapisseries, le combat de Mi-Voie devint si fameux, qu'on disait un siècle après, en parlant des plus belles batailles : *On s'y battit comme au combat des Trente.*

Et c'est en vain que les douteurs par système voudraient encore reléguer cette joute sans égale au nombre des fictions chevaleresques, ou la ravaler aux minces proportions d'une querelle de dames! Le combat des Trente est acquis à l'histoire dans toute sa portée nationale, par le chapitre de Froissard qu'a publié dernièrement Buchon, et surtout par le poëme contemporain, découvert à la Bibliothèque royale, en 1819, par MM. de Penhouët et de Fréminville.

Tout en faisant ce récit à mon compagnon, j'avais quitté avec lui les riants alentours de Ploërmel, et traversé une nouvelle lande sans verdure et sans arbres. C'était la troisième fois depuis deux jours que nous foulions ces rudes bruyères d'Armorique, dont la fleur rend une étincelle rouge aux feux du soleil.

Au centre de cette lande, à égale distance de Ploërmel et de Josselin, s'élevait jadis le chêne séculaire qui avait ombragé les champions de Mi-Voie. Vers la fin du seizième siècle, la cognée de la Ligue jeta par terre ce vieux témoin du combat des géants. Bientôt après, une croix de pierre remplaça le chêne. Elevée au bord même de la route, elle disait au passant de se découvrir et de prier. Elle fut abattue une première fois en 1775; mais, sur la demande de M. Martin d'Aumont, les Etats de Bretagne la relevèrent et gravèrent sur sa base : A LA MÉMOIRE PERPÉTUELLE DE LA BATAILLE DES TRENTE.

La République de 1793, non moins brutale que la Ligue, se flatta d'anéantir le souvenir des Trente avec le signe qui le consacrait. Mais le souvenir ressuscita glorieux pendant que la République périssait elle-même.

Enfin de 1811 à 1819, le Conseil général du Morbihan éleva, par des cotisations annuelles qui montèrent à trois mille francs, le simple monument que nous avions sous les yeux.

C'est un obélisque haut de quinze mètres, large à sa base d'un mètre soixante centimètres, et d'un mètre à son sommet. Formé d'assises de granit, ayant chacune soixante centimètres, il occupe le centre d'une étoile plantée de pins et de cyprès, dont la plus grande largeur est d'environ cent quarante mètres. Sur la face de l'est, on lit ces mots :

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XVIII,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
LE CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT DU MORBIHAN
A ÉLEVÉ CE MONUMENT A LA GLOIRE DE XXX BRETONS.

La face de l'ouest porte la même inscription, traduite en langue celtique; au sud sont gravés les noms des combattants; au nord, la date du combat, 27 mars 1351. Auprès du monument, on a placé la pierre relevée, en 1775, par les Etats de Bretagne. Voilà tout.

Avec trois mille francs, sans doute, on ne pouvait rien faire de mieux que ce monument, taillé sur le patron banal des ponts et chaussées. Des soupçons fâcheux, d'ailleurs, planaient encore, en 1819, sur l'importance nationale du combat des Trente. Mais aujourd'hui que cette belle page de notre histoire est irrévocablement déchiffrée, l'obélisque de Mi-Voie, il faut le dire, n'est pas digne des vainqueurs de Bembourg (1)!

Le château de Josselin se liant, comme vous avez vu, au combat des Trente, nous allâmes immédiatement l'admirer. C'est en effet le plus admirable monument que l'ère

(1) Si notre humble voix pouvait retentir dans les conseils où se font et se défont les grandes choses, nous répéterions à la Bretagne, ou plutôt à la France, ce que nous leur avons déjà dit ailleurs : « Au lieu de cette aiguille de pierre qui ressemble à tout et qui ne signifie rien, osez réaliser à Mi-Voie le rêve d'un pèlerin breton. Prenez dans les entrailles de la « terre de granit » trente blocs géants, tels que ceux qui se dressent à Carnac ou à Pluherlin. Peut-être les trouverez-vous dans la lande même où « rosoya » le sang des Trente. Rangez ces blocs en bataille sur le lieu du combat, comme se rangèrent les champions de la Bretagne devant le maréchal de Beaumanoir. Appelez trente artistes bretons, et si les artistes manquent, appelez des ouvriers. (Ce sont des ouvriers qui ont fait le clocher de Kreisker, le jubé du Folgoat, le calvaire de Plougastel... L'auteur du tombeau sans pareil de François II, Michel Colomb, était un ouvrier.) Commandez à ces simples statuaires de tailler dans chaque bloc un chevalier colossal, le casque en tête, la main sur l'épée, l'écu au flanc. Tout cela naïvement et largement indiqué, comme il convient à des hommes de fer, sculptés en granit. Pourvu que la mâle figure se distingue sous la visière, que la forme humaine se dégage de l'ébauche, que l'armure se découpe hardiment sur le ciel, que le socle et la statue forment une masse indestructible, il n'en faut pas davantage. Sur les trente écussons gravez les trente noms et les trente armoiries. Plantez au milieu de la ligne un chêne, comme celui de Mi-Voie. Laissez-le s'élever et s'étendre librement, jusqu'à ce qu'il couvre tous les chevaliers de son ombre. Et lorsqu'un jour le voyageur, traversant le désert de cette lande, verra se dresser devant lui cet arbre immense et ces trente guerriers de pierre, — soit que le soleil projette au loin leurs gigantesques silhouettes, soit que la lune multiplie et agrandisse encore leurs fantômes, — ce voyageur reconnaîtra la nation qui repousse depuis trois mille ans l'étranger, et qui sait encore, comme les antiques druides, élever à ses héros les pierres du souvenir.»

gothique et la Renaissance aient légué à la Bretagne. Son origine remonte au onzième siècle, mais il fut détruit et relevé plusieurs fois; de sorte que son histoire architecturale serait aussi difficile à faire que celle du couteau de Jeannot. Les grandes époques en sont marquées par le fameux connétable de Clisson, mort au château de Josselin en 1407, et par les membres de l'illustre famille de Rohan, qui fondèrent cette habitation royale, et qui la possèdent encore aujourd'hui.

Le noble et charmant édifice est assis sur un énorme rocher, au bord de la rivière de l'Oust. Les ondes baignent le pied du roc soigneusement coupé en talus. On ne voit, de ce côté, qu'une vieille masse de tours et de fortifications, toutes honteuses de leurs nouveaux toits d'ardoises, qui font ressembler ces nids d'aigles à des pigeonniers. Mais, pénétrez dans les cours du bâtiment, regardez la façade intérieure, et dites s'il y a rien de plus riche au monde. Au premier abord, toutefois, l'œil est choqué du défaut d'alignement, mais il se perd bientôt avec délices dans les fantaisies de l'ornementation. C'est une série de frontons aigus légèrement détachés du toit; c'est une double ligne de fenêtres encadrées de chambranles qui rivaliseraient avec ceux de Chambord; c'est une succession de galeries, dont la balustrade, ciselée à jour, est un chef-d'œuvre de patience et de goût. Après cela, décrire les ornements infinis et prodigieux des archivoltes, des fenêtres, des pignons, etc., etc., serait une entreprise impossible; autant vaudrait les recommencer au ciseau que de les parcourir à la plume. A travers ce dédale de sculptures reparaît sans cesse la devise de Rohan : A PLUS, découpée en lettres fantastiques, d'une incroyable variété. Le plus beau détail intérieur est une cheminée qui reproduit au fond d'une salle l'opulente ornementation de la façade.

M. le duc actuel de Rohan, avec un zèle national qu'on ne saurait trop louer, consacre chaque année une partie de ses revenus à restaurer le château de Josselin.

Les Rohan avaient, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, les droits les plus singuliers sur leurs vassaux de Josselin. En voici un qui nous fut rappelé devant le château même par un vieux mendiant qui en avait été dix fois le témoin.

— Mes bons messieurs, nous dit le vieillard, c'était le dimanche de la Quasimodo; toute la sénéchaussée de Josselin, le président en robe rouge, les juges en robe noire, les huissiers, les massiers, les hérauts d'armes se rendaient processionnellement au bord de l'Oust. On appelait à haute voix tous les vassaux qui avaient pêché et vendu du poisson pendant le carême, puis on les sommait d'ôter leurs habits et leurs bas, et de faire, en chemise et en caleçon, le saut de carpe dans la rivière. Ceux qui refusaient d'exécuter ce tour de force payaient au seigneur trois livres quatre sous d'amende. Vous concevez que chacun payait sans balancer; — et voilà comme MM. de Rohan vendaient à beaux écus leur poisson!

PITRE-CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le château de Josselin. Façade intérieure.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY [1].

L'ancien Louvre, le jour de la Saint-Barthélemy.

III.— LE SIGNAL.

—Où allons-nous? demanda Jacques de Savereux, dont l'air frais de la nuit combattait en vain l'ivresse et le sommeil. Où sommes-nous? ajouta-t-il en hésitant sur la direction qu'il devait prendre.

— Nous allons nous coucher, j'imagine? reprit Yves de Curson qui était forcé de soutenir son compagnon de route pour l'empêcher de tomber endormi. Nous sommes près du Louvre, mais je serais en peine de nommer ce carrefour.

— Si nous allons nous coucher, camarade, ce sera nous épargner des pas, que nous étendre là sur ce tapis.

(1) Voir le numéro de janvier dernier. -- La reproduction de cette nouvelle est formellement interdite.

— Quel tapis? le pavé du roi? il est moins douillet qu'un lit d'hôpital, et c'est affaire aux gueux de dormir dans la rue.

— Ma foi, vous êtes bien dégoûté! murmura Jacques, qui se laissa glisser par terre; je trouve, moi, ce coucher très-honorable.

— Levez-vous, monsieur de Savereux, je vous prie, pour votre honneur? si quelqu'un vous voyait!...

— Je voudrais que le roi me vît! répondit le gentilhomme ivre, qui persistait à rester étendu sur le pavé.

— Si un cheval ou quelque charroi passait par là, vous seriez écrasé sans dire gare?

—Mordieu! je serais réjoui qu'un rustre de cavalier ou de charretier me rompît une côte ou deux : je me déchargerais sur lui de la grosse colère que j'ai amassée ce soir contre ces ivrognes qui vous ont injurié et menacé...

— Nous les retrouverons demain au Pré-aux-Clercs; mais pour être dispos et vaillants, il nous faut chercher nos lits?

— A demain donc, au Pré-aux-Clercs! répéta Jacques de Savereux qui déjà ne voyait plus et entendait à peine.

— Sur mon âme! monsieur de Savereux, je ne puis vous abandonner cuvant votre vin en pleine rue.

— Or, couchez-vous près de moi : le lit est assez large pour deux.

—Et vous, monsieur de Savereux, vous ne pouvez, sans vous faire tort, me délaisser errant et égaré en cette ville que je ne connais pas.

— Que ne parliez-vous ainsi tout d'abord? reprit Savereux qui fit un effort prodigieux de volonté pour avoir le courage de se soulever, à moitié ivre-mort, et de se remettre sur pied, avec l'aide du gentilhomme breton. Marchons!

— Bon! vous retournez à l'endroit d'où nous venons!... Il serait bon de savoir où va chacun de nous?

— Je m'en vais vous conduire à votre hôtel; après quoi, bon soir, messieurs, et bonne nuit.

— Je retournerai, s'il vous plaît, à l'hôtel de Béthisy, où loge M. l'amiral, et demain, dès l'aube, j'irai querir au faubourg Saint-Germain, où demeure madame ma mère, la somme de soixante-dix mille écus, que j'ai perdue au jeu contre vous.

— Soixante-dix mille écus? s'écria Savereux, à qui les fumées du vin enlevaient le souvenir de son bonheur au jeu : je n'en souhaiterais pas davantage.

— Vous les aurez, répondit en soupirant M. de Curson; c'est à peu près la dot de ma sœur!

— Par la messe! votre sœur est-elle jolie? je l'épouse.

— Elle ne vous a pas attendu, par malheur, et elle se marie demain à un des plus braves gentilshommes de la Religion.

— J'en suis fâché, monsieur de Curson; car, étant déjà votre frère d'armes, je me serais fait votre frère d'alliance!

Jacques de Savereux se traînait en chancelant sur les pas d'Yves de Curson et luttait faiblement contre le sommeil bachique qui devenait à chaque instant plus impérieux et plus irrésistible. Il était censé montrer le chemin à M. de Curson et le conduire à l'hôtel de Béthisy, mais il allait au hasard et en aveugle, suivant toujours la rue qui s'offrait la première et s'égarant de plus en plus dans le dédale du vieux quartier du Louvre. Le gentilhomme protestant, qui croyait parvenir tôt ou tard à sa destination, se prêtait lui-même à ces continuelles déviations de route, en ne les remarquant pas; car il était plongé dans une morne rêverie, et il marchait comme un somnambule, sans songer à s'orienter ni à s'expliquer comment il n'arrivait pas à l'hôtel de Béthisy. Il soupirait par intervalles et sentait des larmes humecter ses paupières : l'emportement et l'exaltation du jeu avaient cessé, et il se retrouvait avec toute sa raison en face d'une énorme perte qu'il ne pouvait combler qu'aux dépens de la dot de sa sœur. Il ne parlait donc plus à M. de Savereux qui profitait de ce silence pour sommeiller tout à son aise, en réglant son pas sur celui de son guide, et en se laissant aller, pour ainsi dire, à un mouvement machinal.

— Voici encore le Louvre! s'écria M. de Curson, qui, en sortant de la rue de la Vieille-Monnaie, à l'endroit où Henri III posa la première pierre du Pont-Neuf en 1578, aperçut la Seine devant lui et à sa droite l'hôtel du Petit-Bourbon, les tours et les bâtiments du Louvre, éclairés par une lune blafarde que d'épais nuages gris couvrirent comme d'un linceul.

— Le Louvre? dit Savereux qui ne s'éveilla pas tout à fait en rouvrant les yeux; nous lui tournons le dos depuis une heure.

— Le voilà pourtant devant nous, et nous ne sommes pas près de la rue de Béthisy, ce me semble!

— Ce que vous prenez pour le Louvre n'est autre que l'hôtel de Béthisy où est logé M. l'amiral.

— Quoi! vous ne reconnaissez pas le Louvre? et la rivière, à votre avis, coule-t-elle dans la rue de Béthisy?

— Qui a la berlue de vous ou de moi? repartit avec obstination Jacques de Savereux, quittant le bras qui l'avait soutenu jusque-là et s'éloignant d'un pas inégal dans la direction du Louvre. Je vais demander au roi si c'est bien le Louvre que je vois.

— C'est à moi de le conduire, pensa Yves de Curson qui cherchait des yeux à retrouver son chemin : il a laissé sa raison au fond de la bouteille.

— Ah! brigand! ah! traître! criait Savereux, qui dans sa marche oblique avait heurté contre la muraille d'une maison, et se sentait arrêté par cet obstacle qu'il croyait vivant et hostile. Je t'apprendrai ce que c'est que mon épée!

— Savereux, mon ami, dit M. de Curson allant à lui et l'empêchant de dégainer, demeurez ici un instant, pendant que je m'enquêterai de la route; je reviens à vous, dès que j'aurai avisé quelqu'un qui nous serve de guide.

— Frère d'armes, embrasse-moi! murmura M. de Savereux, qui n'eut pas plutôt perdu équilibre, qu'il s'affaissa sur lui-même et se coucha le long du mur en se préparant à dormir jusqu'au lendemain. A boire encore, à boire, boire, boire!...

— La peste du buveur! il faudra le porter dans son lit... Je ne puis faire sentinelle à ses côtés toute la nuit... Si quelques bourgeois venaient à propos... Personne! tout le monde dort... excepté les voleurs et le guet... J'entends là-bas des gens qui passent... Le capitaine de Losse, qui me devait ramener à l'hôtel de l'amiral, ne tient guère sa parole.

Yves de Curson voulut rejoindre les personnes qu'il ne voyait pas, mais qu'il entendait dans le lointain : il courut de ce côté, mais le bruit des pas et des voix, qui l'avait guidé, cessa complétement lorsqu'il se fut engagé dans les rues étroites et tortueuses, voisines de l'Arche-Marion. Il y avait des chandelles aux fenêtres des maisons : ces rues, ordinairement si ténébreuses, étaient mieux éclairées qu'elles ne l'avaient jamais été en plein jour; elles étaient aussi plus désertes et plus silencieuses que jamais. Par intervalles, une porte s'ouvrait, et il s'en échappait comme une ombre qui disparaissait sur-le-champ. M. de Curson appelait et n'obtenait aucune réponse. Une fois, il distingua

une arquebuse sur l'épaule d'un homme qui sortait d'une maison et s'esquivait sans tourner la tête à son appel. Il essaya d'éveiller quelque marchand dans sa boutique : il frappa rudement à des volets, entre les fentes desquels il avait entrevu de la lumière ; mais la lumière s'éteignit et la boutique resta close et muette. Il espérait toujours rencontrer une patrouille du guet : cette nuit-là, le guet ne se montrait nulle part, et les gens sans aveu, qui étaient à cette époque aussi nombreux que les soldats du guet, se tinrent renfermés dans leurs Cours des Miracles.

Une heure sonnait en carillon à l'horloge du Palais, lorsque le gentilhomme breton, découragé de ces recherches inutiles, retourna lentement sur ses pas et interrogea plusieurs fois les mêmes rues, avant de revenir à son point de départ. Il se trouvait sur le bord de l'eau, à l'extrémité de la rue de la Vieille-Monnaie, mais comme il n'y vit pas Jacques de Savereux qu'il avait laissé endormi, il crut un moment s'être encore égaré, et n'avoir pas regagné au même endroit le bord de la rivière. La vue du Louvre, qu'il apercevait à travers une espèce de brume, l'empêcha de chercher ailleurs le lieu où était resté son compagnon de route ; il appela M. de Savereux à plusieurs reprises, longea les premières maisons bâties sur la grève et arriva justement à la place que le dormeur avait occupée : il y ramassa une chaîne d'or. C'était bien la chaîne qu'il avait ôtée de son cou et que Jacques de Savereux avait mise au sien ; cette chaîne valait une grosse somme, et l'on pouvait affirmer que celui qui la portait n'avait point été attaqué par des voleurs, puisqu'un objet de si grand prix se trouvait à terre et témoignait que personne ne l'y avait vue. Yves de Curson en conclut que cette chaîne s'était détachée dans la chute du gentilhomme ivre. Il la cacha dans sa poche, le cadenas qui la fermait étant brisé, et il se promit de ne plus s'en dessaisir, même en pareille circonstance. Ces souvenirs de jeu l'attristèrent, et il soupira, en se disant qu'il devait soixante-dix mille écus à M. de Savereux, qu'il ne les avait pas à lui, et qu'il s'était engagé à les payer le lendemain matin. Cette pensée le ramena naturellement à celle de sa mère et de sa sœur, sa sœur surtout qui était venue comme un bon ange pour l'arracher à ce fatal jeu, sa sœur qu'il allait dépouiller, afin de faire honneur à une dette de jeu garantie par sa parole ! Revoir sa sœur et sa mère, leur avouer son malheur et obtenir leur pardon, telle fut alors sa vive préoccupation, et il se rassura lui-même sur le sort de M. de Savereux qui était sans doute rentré au Louvre, pour s'autoriser à se rendre au faubourg Saint-Germain où logeait sa famille, plutôt que de retourner à l'hôtel de Béthisy où il logeait comme appartenant à la maison de l'amiral.

Il attendit encore quelques instants, en se promenant sur la rive, avec l'espoir d'être rejoint par Jacques de Savereux ; il l'appela de nouveau à plusieurs reprises ; mais les échos de la rivière lui répondirent seuls, et il se décida enfin à s'acheminer vers le faubourg Saint-Germain, qu'il voyait de l'autre côté de l'eau et qu'il devait atteindre par un long détour, faute d'une barque pour passer la rivière. Il ne connaissait pas trop son chemin, et il se dirigea pourtant à tout hasard vers le Pont-au-Change. Ses cris avaient attiré deux *bacquebutiers* de la garde du roi qui s'approchèrent, la mèche allumée, et qui s'éloignèrent après l'avoir examiné en silence. En arrivant près du Grand-Châtelet, vis-à-vis du pont, il tomba au milieu d'une troupe d'hommes armés, qui venaient de l'Hôtel-de-Ville à petits pas et sans flambeaux : il fut entouré, avant qu'il eût le temps de tirer son épée et de se mettre sur la défensive. Les gens qui l'environnaient n'avaient heureusement pas une apparence très-formidable : c'étaient d'honnêtes figures de bourgeois, exprimant l'inquiétude plutôt que des intentions hostiles et menaçantes. Quelques-uns même paraissaient remplis d'une émotion qui ressemblait à celle de la peur. Les armes dont ils étaient chargés ajoutaient encore au comique de leur physionomie et n'annonçaient pas qu'ils voulussent en faire usage : l'un avait sur la tête un morion de fer bruni, l'autre un chapeau, celui-ci un bonnet, celui-là un vieux casque rouillé ; qui succombait sous le poids d'un épieu ; qui portait une arbalète hors de service ; qui brandissait une épée à deux mains ; qui faisait sonner sur son dos une arquebuse sans mèche ; mais tous avaient des couteaux et des poignards : le chef de la bande, sans être plus guerrier que ses soldats, se distinguait du moins par un équipement plus militaire.

— Dieu vous garde, compère ! dit le chef en désignant le mouchoir noué autour du bras de M. de Curson et la croix blanche attachée au chapeau que Jacques de Savereux avait laissé en échange du sien à ce gentilhomme breton : vous êtes un des nôtres !

Yves de Curson remarqua seulement alors le signe de ralliement, la croix blanche au chapeau et le mouchoir blanc au bras gauche, que portaient ces gens qu'il prenait pour une escouade du guet *dormant* ou milice bourgeoise ; il s'aperçut que le hasard lui avait donné aussi le même signe de ralliement, et il eut la prudence de ne leur demander aucune explication.

— Vous semblez être un seigneur de la cour ? dit le chef qui continuait à l'examiner : vous envoie-t-on à l'Hôtel-de-ville ?

— Non, je m'en vais au faubourg Saint-Germain, répondit M. de Curson qui ne comprenait pas encore le danger de sa position.

— Rien n'est-il changé aux ordres du roi ? Nous avons vu monseigneur le duc de Guise qui s'en allait au Louvre...

— M. de Guise est hors de Paris, reprit vivement Yves de Curson : il en est parti aussitôt après le crime de son domestique Maurevert...

— Vous parlez comme un huguenot, dit un de la troupe : si l'amiral était mort, nous n'en serions pas là...

— Silence ! interrompit le capitaine qui avait beaucoup à faire pour retenir son monde sous les armes. Puisque vous venez du Louvre, je vous demande, monsieur, si l'horloge du Palais sonnera bientôt le massacre : nous sommes las d'attendre. Ce devait être pour la mi-nuit ; ensuite, pour une heure ; après, pour deux heures, et maintenant.....

— Maintenant, dit quelqu'un qui devait être un avocat, la cause est remise à huitaine pour être plaidoyée et entendue.

— Qu'avait-on besoin de nous priver de sommeil, dit un autre, et de réduire nos familles au désespoir ?

— On abuse, dit un troisième, de la bonne foi des gens de métiers, et l'on se joue de nous, m'est avis !

— Ce beau massacre est encore retardé, pour laisser le temps aux huguenots de ranimer la guerre civile !

— Et ces vilains huguenots feront des catholiques ce que les catholiques voulaient faire d'eux !

— Bonsoir, messieurs, dit le sire de Curson qui s'était fait violence pour ne pas se déclarer protestant et pour ne pas manifester hautement son indignation. Quoi qu'il arrive, je vous souhaite d'estimer l'honneur plus que la vie.

— Monsieur, je vous prie de raconter au roi ce que vous avez vu, dit le capitaine qui le suivit pour lui parler en

particulier; je suis le libraire Kœrver, demeurant sur le pont Notre-Dame, à l'enseigne de *la Licorne*; j'ai rassemblé les meilleurs catholiques du quartier et leur ai fait jurer de n'épargner aucun huguenot, fût-ce leur père ou leur frère.

— Il n'appartient qu'au Dieu d'Israël de vous juger et de vous punir! murmura M. de Curson qui lui tourna le dos, pour n'avoir pas à tirer l'épée. Le Seigneur fasse que mes frères s'éveillent!

Il s'était jeté dans la première rue qui s'offrait à lui, et il en traversa plusieurs au pas de course, sans se rendre compte de la route qu'il avait prise, avec le projet de gagner la rue de Béthisy, pour avertir l'amiral du complot tramé par les catholiques, complot dont il ignorait l'étendue, mais que lui faisait assez apprécier le mot de *massacre* employé par le quartenier Kœrver. Il craignait que ce massacre ne commençât, d'un moment à l'autre, avant qu'il eût appelé aux armes les capitaines de la Religion : quelles étaient les victimes désignées? quels assassins avait-on choisis? On avait nommé le roi et le duc de Guise! C'étaient donc eux qui dirigeaient cette sanglante machination? M. de Curson tremblait de tout son corps et respirait à peine sous l'empire des sentiments d'horreur, de trouble, d'anxiété et d'impatience qui s'exaltaient en lui : il précipitait sa marche et il se sentait près de défaillir, de tomber suffoqué : d'un pas et d'une minute, dépendait peut-être le salut de ses coreligionnaires!

— O mon Dieu! disait-il au fond de son cœur, arriverai-je à temps! Où vais-je, où suis-je? Les meurtriers veillent et les victimes dorment! M. l'amiral ne soupçonne rien de l'infâme trahison... Et ma mère! et ma sœur!...

Il vint à songer au péril qui pouvait menacer deux têtes si chères, et aussitôt il s'arrêta, il faillit retourner sur ses pas et courir à la défense de sa mère et de sa sœur qu'il abandonnait; mais la voix de la religion lui rappela qu'il devait d'abord sauver la vie de ses frères en Jésus-Christ, car les femmes seraient certainement respectées dans un massacre général : c'était donc ce massacre qu'il avait mission d'empêcher, c'était le chef suprême des protestants, l'amiral de Coligny, qu'il importait de prévenir. Il se remit à courir dans la direction qu'il supposait propre à le ramener à l'hôtel de Béthisy; il passa et repassa, tout haletant, par bien des rues qu'il parcourait pour la première fois et qu'il cherchait en vain à reconnaître. Épuisé, éperdu, désolé, il ne savait plus quel parti adopter, ni quelle route suivre, lorsqu'il crut se retrouver aux environs de la rue de Béthisy : les maisons, les enseignes des boutiques, un puits, une notre-dame à l'angle d'un carrefour, évoquent de vagues réminiscences dans sa mémoire; une lueur d'espérance brille à travers son découragement; il touche au but. Il reprend ses forces, il va donc enfin arriver... Mais, au détour d'une rue, il voit devant lui la Bastille!

— Seigneur Dieu! murmura-t-il en pliant le genou et en joignant les mains, tu ne veux pas que je sauve tes fidèles!

Dans ce moment, deux heures sonnent aux horloges des églises et des couvents : les carillons, aux sons clairs et argentins, semblent se répondre joyeusement l'un à l'autre et forment un vaste concert, au milieu duquel la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois s'ébranle et donne le signal du massacre.

IV. — LE MASSACRE.

Jacques de Savereux n'avait pas dormi longtemps, le long du mur où il s'était couché. Yves de Curson ne fut pas plutôt éloigné que le dormeur se préoccupa, au milieu de son sommeil, du silence qui se faisait autour de lui; car, tout en dormant, son oreille restait ouverte à la voix du jeune gentilhomme qu'il avait pris sous sa sauvegarde, et qu'il s'imaginait conduire, quoiqu'il eût grand besoin d'être conduit lui-même. Il entr'ouvrit les yeux, et il s'étonna de se voir seul.

— Monsieur de Curson! cria-t-il à plusieurs reprises, d'une voix traînante et indistincte... Est-il allé jouer et boire sans moi!... ce serait félonie... Ohé! monsieur mon frère d'armes! m'avez-vous vilainement trahi et abandonné?... A boire, mignon!... Double six! double!... Bon! le voici qui s'en revient... Là, là... monsieur de Curson..., arrêtez un petit, s'il vous plaît?... attendez-moi!... Est-ce pas l'heure de descendre au Pré-aux-Clercs?... »

Il ne pouvait venir à bout de se remettre sur ses jambes, et il retombait sans cesse plus lourdement, dès qu'il quittait l'appui de la muraille; maugréant et blasphémant à travers les hoquets vineux, il ne se décourageait pourtant pas dans son projet de rejoindre M. de Curson. C'était là une idée fixe qui dominait la torpeur de l'ivresse. Enfin il réussit à se relever et à marcher en zigzag, dans la direction du Louvre, qu'il ne voyait pas cependant et qu'il n'eût pas reconnu, lors même que quelques fanaux eussent éclairé le donjon et les tourelles de ce château qu'enveloppait alors une profonde obscurité. Cet instinct de conservation, qui préside toujours à la destinée des ivrognes, l'empêcha de se jeter dans la rivière, du haut de la berge qu'il côtoyait. Il fit beaucoup d'efforts et beaucoup de pas, mais fort peu de chemin, jusqu'à ce qu'il se trouvât au delà de la grande porte du vieux Louvre, qui regardait la tour de Nesle, et qui correspondait presque à la porte du Louvre actuel, vis-à-vis du pont des Arts.

Son état d'ivresse n'avait pas diminué : il était, au contraire, tellement alourdi et assoupi, qu'il ne se souvenait plus du nom de M. de Curson, et qu'il cheminait à tâtons, comme un aveugle, sans but et sans dessein. Un obstacle, qu'il rencontra tout à coup sur la voie, le fit trébucher et culbuter assez rudement; il s'était heurté contre les corps de quatre soldats calvinistes qui avaient été tués à coups d'épée par les gardes des portes, parce qu'ils s'approchaient du Louvre pour épier ce qui s'y passait. Jacques de Savereux ne se rendit pas compte de la nature de l'obstacle qu'il essayait vainement de surmonter; il crut avoir affaire à des gens qui lui barraient le passage, et il se mit à lutter avec ces cadavres, en les injuriant et en les frappant, sans s'apercevoir qu'on ne répondait ni à ses cris ni à ses coups.

— Dégaînez, dégaînez donc! criait-il en se démenant comme un possédé... Bélitres, marauds, ânes galeux, couards! Que la peste, la teigne, la cacquesangue, la fièvre quarte vous prennent à la gorge!... Pour Dieu! je vous couperai les oreilles, mauvais garçons!... Holà! à moi, monsieur de Curson! frottez-les de votre épée, monsieur mon ami!... Bien! frappez dru, percez-les comme crible!... Encore! toujours!... Oh! que c'est gentiment travailler, cela!

Il se persuadait qu'Yves de Curson était accouru à son aide, pendant que ses adversaires, après lui avoir lié les mains, se disposaient à le voler; car le son de quelques pièces d'or qui s'échappèrent de ses poches lui avait rappelé la grosse somme dont il était porteur. Il se mit aussitôt en devoir de la défendre avec furie; mais, au lieu de recourir à son épée contre des ennemis imaginaires, ses deux bras, plongés jusqu'aux coudes dans les poches de ses trousses, y retenaient l'or qu'il avait gagné au jeu. Ses

mains, contractées et devenues insensibles, lui semblaient garrottées ; l'ivresse et l'émotion paralysant toutes les forces de son corps, il ne tarda pas à se figurer qu'on attachait aussi ses jambes avec des cordes et qu'on lui bâillonnait la bouche. Il n'avait plus de mouvement libre que celui de la tête, et il s'engagea, en rampant, sous ces corps morts et ensanglantés, qui, pesant sur lui de tout leur poids, avaient l'air de le terrasser. Il s'agita dans tous les sens pour se délivrer de cette horrible étreinte, qu'il sentait se resserrer à chaque instant : grinçant des dents, écumant, haletant, il s'épuisait en convulsions désespérées, jusqu'à ce qu'enfin, réduit à une immobilité absolue, et presque étouffé par les cadavres, il ne put supporter davantage les angoisses du cauchemar épouvantable qui l'obsédait. Il se crut au moment de mourir ; il poussa des cris plaintifs, et s'évanouit en recommandant son âme et celle de son frère d'armes aux anges du paradis.

Les cris poussés par Jacques de Savereux avaient fait sortir du Louvre une escouade d'archers de la garde, qui visitèrent les bords de la rivière. Ils reconnurent les quatre premières victimes qu'ils avaient laissées sur la place, devant le balcon des appartements du roi, dans le nouveau Louvre ; mais ils ne remarquèrent pas que le nombre des morts s'était augmenté d'un cinquième cadavre qu'on n'avait pas dépouillé à demi comme les autres. Ils commencèrent à les larder avec leurs pertuisanes ; par bonheur, Savereux, qui ne fut pas atteint, put passer pour aussi mort que ses voisins.

— M'est avis que ce sont ces parpaillots qui hurlaient de se sentir damnés !... dit un des archers en s'acharnant après eux.

— Cinq cents charretées de diables ! dit un second archer, désignant les jambes de Savereux, qui sortaient de dessous les corps où il était comme enseveli ; voici un de nos galants qui a gardé ses chausses ! compte-t-il donc en faire encore usage à la cour de Belzébuth son maître ?

Cet archer voulut s'emparer des chausses du prétendu mort ; mais, en les tirant à lui, le morceau lui resta dans la main, tant elles étaient mûres et usées. Il oublia les chausses pour courir ramasser deux écus d'or qui avaient roulé à quelques pas. Ces écus d'or détournèrent l'attention des archers en excitant leur cupidité ; c'était une trouvaille à laquelle ils voulaient tous avoir part ; ils faillirent en venir à une lutte sanglante.

La fenêtre du balcon du roi s'ouvrit alors, et deux pages, portant des flambeaux allumés, précédèrent sur la terrasse du balcon plusieurs personnages qui s'approchèrent de la balustrade pour regarder l'aspect de Paris. Le reflet des flambeaux éclaira un visage pâle et sinistre, empreint du sceau de la fatalité, et bouleversé par de violentes passions aux prises avec la conscience. A cette apparition, les archers, qui se houspillaient, s'enfuirent en désordre et rentrèrent dans le Louvre. C'était Charles IX, accompagné de la reine-mère, de son frère le duc d'Anjou, et de ses conseillers intimes, le duc de Nevers, Tavannes et le comte de Retz. Le roi contemplait en silence la ville, qui paraissait illuminée comme pour une fête, et qui était pleine de rumeurs indistinctes ; soudain la grosse cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonna.

— Qu'est cela ? demanda Charles, qu'on eût dit éveillé en sursaut au son de cette cloche. Madame ma mère, ce n'est pas moi qui ai donné ordre ?...

— C'est moi, reprit Catherine de Médicis. Quand vous avez ordonné de purger le Louvre des gentilshommes huguenots qui y sont logés, j'ai ordonné de faire sonner la cloche des funérailles de l'amiral. Sire, vous serez royalement vengé, je vous assure, et déjà vous devez sentir que vous êtes vraiment roi.

— Grand merci, madame, pour vos bonnes intentions à notre égard ; mais le Seigneur Dieu m'est témoin que je me lave les mains de tout ce qui sera fait !... A-t-on bien avisé surtout à ce qu'il ne soit pas répandu de sang dans le Louvre, qui est la demeure inviolable des rois de France ?

— Selon votre commandement, Sire, dit le comte de Retz, il y a peine de mort contre quiconque souillerait votre maison par un meurtre.

Un tumulte, d'abord vague et couvert, puis bientôt plus éclatant, régnait dans l'intérieur du Louvre ; des clameurs lamentables et des cris menaçants retentissaient de toutes parts avec des cliquetis d'armes et d'armures ; les fenêtres s'ouvrirent et s'éclairèrent en se garnissant de monde, surtout de femmes, qui attendaient un spectacle ; dans les corridors et les galeries, dans les cours et les préaux, couraient des soldats, l'épée nue et la torche à la main ; quelques coups de feu accusaient la résistance des victimes qu'on poursuivait ainsi, mais qu'on ne massacrait pas encore. Enfin, la grande porte livra passage à ces victimes et à leurs bourreaux. C'étaient les Suisses de la garde du roi et ceux de la garde du duc d'Anjou, qui avaient reçu la mission de se saisir de tous les gentilshommes de la maison du roi de Navarre et de celle du prince de Condé. C'étaient ces gentilshommes qu'on menait désarmés hors du Louvre pour les égorger !

Les Suisses se servirent de leurs armes contre leurs prisonniers, quand ils eurent passé le pont-dormant de pierre auquel aboutissait la principale entrée du château ; alors, en criant : *Tue ! tue !* ils se précipitèrent sur les malheureux, qui criaient : *Grâce ! merci !* en essayant de s'enfuir ou de se défendre. Soit hasard, soit projet arrêté d'avance, on les poussait, l'épée dans les reins, jusqu'aux quatre cadavres qui avaient protégé Jacques de Savereux, toujours évanoui et presque ivre-mort, et là on les frappait à coups d'épée, de pique, de pertuisane, de dague et de pistolet. Le roi assistait impassible à ce spectacle horrible, qu'on semblait avoir mis exprès sous ses yeux ; mais sa mère, son frère et ses favoris encourageaient de la voix et du geste les assassins.

— Tuez ! tuez ! criait le duc d'Anjou, en applaudissant aux coups qu'il voyait porter ; ce sont de vilains traîtres et faux méchants qui conspiraient contre le roi votre sire !

— Ils s'étaient logés dans le Louvre, disait Catherine à haute voix, pour s'emparer de la personne du roi et régner en sa place !

— Ainsi est déjouée et détruite la conspiration ! reprenait le duc de Nevers ; ils voulaient exterminer les catholiques cette nuit même !

Les Suisses, échauffés déjà par le vin et par l'argent qu'on leur avait distribués, s'animèrent davantage à la vue du sang et à la nouvelle d'un complot contre le roi et les catholiques ; ils s'excitaient l'un l'autre à redoubler de fureur et de cruauté, en se montrant les morts, et en se disant :

— Ce sont ceux qui nous ont voulu forcer, pour tuer le roi, notre bon et cher sire !... Tuons, tuons-les jusqu'au dernier !

Les gentilshommes, qu'ils immolaient sans pitié, avaient été arrachés de leur lit ; quelques-uns, des bras de leurs femmes ; plusieurs même s'étaient en vain réfugiés dans la chambre de leurs maîtres, le roi de Navarre et le prince de Condé, qui ne purent leur venir en aide : ils n'avaient donc aucun moyen de parer les coups qu'on leur adressait de tous côtés à la fois, et ils tombaient, criblés de blessures, dont une seule eût suffi pour donner la mort. Du moins, ils

n'avaient pas le temps de souffrir ; ils étaient déjà expirants lorsqu'on leur mutilait le visage, lorsqu'on leur coupait les mains. Ceux qui pouvaient se reconnaître avant d'être frappés mortellement, remettaient à Dieu le soin de les venger. Les sieurs de Bourses, de Saint-Martin et de Beauvais, gouverneur du roi de Navarre, furent amenés ensemble, demi-nus, et rendirent l'âme en s'embrassant.

— Voici le capitaine de Piles ! s'écria Charles IX, en désignant un seigneur richement vêtu, dont le regard fier et dédaigneux tenait en respect les meurtriers.

— Je vois qu'il faut mourir ! dit le capitaine de Piles, qui dégrafa son manteau brodé d'or, et qui le jeta à un soldat qu'il aperçut en sentinelle sous le balcon du roi : tiens, compagnon, prends ceci pour te souvenir du capitaine huguenot qui a si bien festoyé les catholiques devant Saint-Jean-d'Angely !

Un archer le perça d'outre en outre avec une grosse hallebarde et le renversa sur les autres. La commisération des tueurs faillit s'émouvoir en faveur d'un beau jeune homme qui s'avançait d'un pas ferme entre deux archers et qui salua le roi avec une noble assurance, comme s'il n'était pas intéressé dans ce qui se passait autour de lui. Charles IX le reconnut, et, se penchant en dehors de la balustrade, lui fit signe d'approcher. Mais le jeune seigneur, dont la figure exprimait la douleur et l'indignation, montra d'une main le monceau de morts qu'il allait grossir, et leva le bras vers le ciel pour le prendre à témoin des assassinats qui avaient été commis ; puis, il porta vivement à ses lèvres l'écharpe de soie bleue brodée d'or qu'il avait sur sa poitrine. Les Suisses avaient reculé en voyant le geste du roi, qu'ils regardèrent comme un ordre d'épargner cette victime.

— Gondrin, mon ami ! lui cria Charles IX, je te prie d'abjurer par amour de moi, et de te rendre catholique ainsi que ton maître le roi de Navarre ?

— Sire, répondit le bâtard de Gondrin, baron de Pardaillan, à qui le roi faisait cette prière, j'abjurerais peut-être par amour de vous ; mais je ne le puis par amour de ma dame, qui est de la Religion, et qui ne m'épouserait pas catholique.

— Méchant ! reprit le roi avec dépit, préfères-tu ta dame à ton roi ! elle est donc bien belle, cette Anne de Curson ?

— Ah ! sire, c'est la plus gente damoiselle de la Bretagne... Mais, au nom de la justice, pourquoi ces meurtres abominables ?

— Les huguenots ont tramé une déloyale conspiration pour m'ôter la vie et la couronne. Tu n'étais pas conspirateur, toi, Gondrin, qui jouais tantôt à la paume avec moi ? Hâte-toi donc d'abjurer, mon cher fils, sinon je ne réponds de rien... Dis, n'es-tu pas bon catholique ?

— Point, sire ; je suis fiancé à damoiselle Anne de Curson, et, comme tel, calviniste jusqu'au bûcher, s'il le faut !

A ces mots, un archer lui asséna sur la tête un coup de pertuisane, et l'ayant fait tomber à genoux, étourdi, aveuglé par le sang qui lui coulait dans les yeux, le frappa, tant qu'il ne le crut pas mort, malgré les cris de Charles IX. Ce prince, voyant que Gondrin, confondu dans la foule des morts, ne donnait plus signe de vie, se cacha le visage entre ses mains, et resta quelques instants absorbé dans ses regrets.

Plus de quatre-vingts gentilshommes avaient été massacrés, et gisaient en un seul tas qui atteignait presque à la hauteur du balcon. Des bourgeois, que le bruit des armes à feu, les cris des meurtriers et des victimes, la lueur des torches et le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois avaient fait sortir de leurs maisons, se hasardèrent sur le théâtre du massacre, et le quittèrent en criant que les huguenots avaient tenté de forcer le Louvre et de tuer le roi. Cette calomnie se répandit en un moment par toute la ville où l'on n'attendait que le signal de l'horloge du Palais, pour commencer le massacre, qui ne s'était pas encore étendu hors du quartier du Louvre. C'était dans ce quartier, autour de l'hôtel de Béthisy, où demeurait l'amiral, que les gentilshommes du parti calviniste avaient pris aussi leur logement. Une sourde rumeur, venant de ce côté, témoignait que le duc de Guise, le principal ordonnateur de la Saint-Barthélemy, n'en avait plus retardé l'exécution. Tout à coup une fusée partit du haut du clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois, et décrivant en l'air une courbe lumineuse, vint s'éteindre dans la Seine en face du Louvre.

— Sire, l'amiral n'existe plus pour votre ruine et celle du royaume ! s'écria Catherine de Médicis : remerciez Dieu et le duc de Guise qui vous en ont délivré !

Au même instant, la grosse cloche du Palais sonna en carillon, et ses joyeux tintements se mêlèrent aux solennelles vibrations du tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois. Aussitôt, une immense clameur, formée de mille cris, s'éleva, en grandissant, de tous les points de la ville. Chaque rue, chaque maison avait ses assassins et ses victimes : celles-ci essayaient de fuir plutôt que de se défendre ; les premiers, qui semblaient en proie à une sorte de vertige, n'eussent pas fait quartier à un parent ni à un ami. On égorgeait de sang-froid des vieillards, des femmes et des enfants, parce que les enfants, les femmes et les vieillards étaient au nombre des égorgeurs.

— N'y a-t-il plus de huguenot au Louvre ? demanda le roi au capitaine de Losse, qui avait été préposé à ces préliminaires du massacre général.

— Un seul, le sire de Léran, a été sauvé par Madame Marguerite, qui a promis de le rendre catholique. Il ne reste que le roi de Navarre et le prince de Condé...

— Sire, rentrez, interrompit la reine mère : voici qu'on vous apporte en don la tête de l'amiral de Coligny.

— Ah ! nous avons hâte de la voir ! s'écria Charles IX avec une joie farouche ; mais c'est un don qui ne m'appartient pas et que j'enverrai à notre très-saint père le pape.

Il quitta le balcon avec sa suite et alla dans ses appartements recevoir le trophée sanglant que Besme lui apportait, de la part du duc de Guise. Le sire de Losse, dès que le roi se fut retiré, fit rentrer les Suisses de la garde dans le Louvre, dont les portes furent closes, et qui ne sembla prendre aucune part à la tuerie organisée dans toute la ville. On aurait pu croire que le massacre n'était pas allé jusqu'au séjour du roi, si un amas considérable de morts ne fût resté sur la grève en témoignage du contraire. La Saint-Barthélemy avait commencé là.

Parmi cet amas de morts, il y avait pourtant deux vivants, le baron de Pardaillan, qui respirait encore, atteint de plusieurs blessures mortelles, et Jacques de Savereux, qui n'était pas sorti de son évanouissement, quoique à demi étouffé par le poids des cadavres avec lesquels on l'avait confondu. Le manque d'air lui redonna la conscience de son existence, et il revint à lui par degrés, en faisant des efforts prodigieux afin d'écarter le fardeau qui gênait sa respiration : il fut assez heureux pour ramener sa tête à l'air libre et pour dégager un peu sa poitrine. Son ivresse avait sensiblement diminué par l'effet de cette espèce de léthargie qui s'était emparée de tous ses sens et de toutes ses facultés ; il rouvrit les yeux et les referma d'abord avec effroi, en ne rencontrant que des figures grimaçantes et ensanglantées qu'il prit pour les bizarres créations du sommeil ; mais en rouvrant les yeux une seconde fois et

en les tenant bien ouverts, bien fixes sur les objets qui l'entouraient, mais en avançant la main pour les toucher, il s'assura qu'il était éveillé. Le reste des fumées du vin qui obscurcissaient son cerveau fut dissipé subitement. Il ne pouvait toutefois se rendre compte des circonstances qui l'avaient mis au nombre des morts, et il ne s'expliqua pas davantage comment ces morts avaient été entassés à deux pas du Louvre; il supposa quelque rixe, quelque duel, et il se demanda s'il ne s'était pas battu comme second du sire de Curson avec les convives du capitaine de Losse: c'était un souvenir vague qui surnageait dans sa mémoire; mais il reconnut que son épée était encore dans le fourreau et il se rappela que la rencontre convenue devait se faire le lendemain au Pré-aux-Clercs.

Après un premier moment d'hésitation, où ses pensées eurent peine à suivre un cours régulier, il songea sérieusement à se tirer de la mare de sang dans laquelle il était couché; il fit tant des pieds et des mains qu'il parvint à s'ouvrir un passage à travers les cadavres. Il allait se trouver dégagé tout à fait, lorsqu'il fut arrêté par un bras qui ne pouvait appartenir qu'à un vivant; en même temps, un soupir et des paroles entrecoupées le convainquirent que tout n'était pas mort dans ce monceau de corps inanimés.

— Holà! dit-il à voix haute, qui donc geint ici? Est-il quelqu'un qui vive encore et qui soit en état de venir avec moi?

— Silence, au nom de Dieu! lui répondit-on à voix basse; s'ils vous entendent, ils s'en vont retourner au carnage, et c'en est fait de nous!

— Eh! qui sont ceux-là, je vous prie, qui retourneraient pour nous mettre à mal? demanda Jacques de Savereux en baissant beaucoup la voix.

— Ceux qui nous ont laissés pour morts! dit la voix qui semblait prête à s'éteindre par suffocation.

— Des voleurs de nuit? des reîtres? Sûr mon âme! je ne sais rien de ce qui s'est passé... Je ne suis pas mort ni endormi, m'est avis?

— N'êtes-vous pas grièvement blessé, comme je le suis?

— Je ne m'en aperçois pas, et blessé ou non, je me sens capable de jouer de l'épée galamment. Mais pourquoi cette tuerie?

— Vous êtes bien malade, si vous n'avez plus nul souvenir de ces horreurs! Assommés et massacrés par les Suisses de la garde du roi, sous les yeux de Sa Majesté et de la reine sa mère!

— Sous les yeux du roi! s'écria Savereux, qui leva la tête en écoutant le tocsin, les cris, les coups de feu qui se mêlaient dans les airs. Met-on la ville à sac?

— Ce beau massacre n'a pas commencé pour s'arrêter, et je me console de mourir, en pensant que je ne verrai pas les meurtres de cette fatale nuit.

— On se bat par les rues! reprit Savereux qui voulut se mettre debout et qui fut encore retenu par son voisin.

— Ne bougez, mon ami! sinon, vous êtes mort sans rémission! Mais, vraiment, vous ne fûtes pas même blessé!

— Je le crois maintenant... Le grand diable me baille les étrivières, si je comprends comment je me trouve là!... Vous n'étiez pas du souper, chez le capitaine de Losse? Vous n'avez point rencontré M. de Curson?

— M. de Curson? interrompit la voix qui parut se raffermir: où est-il? A-t-il pu échapper à la boucherie? A Dieu plaise!

— J'ignore ce qu'il devint, depuis que je l'ai quitté: nous avons soupé, bu et joué ensemble, si bien que je me fais son frère d'armes.

— Vous! reprit la voix qui sembla défaillir, tandis que du milieu des morts se dressait une tête toute couverte de sang. Votre nom?

— Jacques de Savereux, gentilhomme périgourdin, le plus beau joueur de dés et de cartes, le plus triomphant buveur qui soit en cour. Et vous?

— Bâtard de Gondrin, baron de Pardaillan, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre!

— Par la messe! je ne vous aurais pas reconnu en ce piteux état! vous, le glorieux baron de Pardaillan, favori de monseigneur Henri de Bourbon!

La voix s'était tu, et Savereux attendit en vain une réponse. Cette tête défigurée qui s'était levée devant lui, venait de retomber parmi les morts; mais il la distingua entre toutes au masque de sang qui la couvrait et à l'horrible blessure qui avait fendu le crâne jusqu'aux sourcils. Le baron de Pardaillan gisait sans mouvement, mais son pouls battait toujours et ses mains conservaient un peu de chaleur. Savereux n'hésita pas à lui donner des secours empressés : il l'enleva doucement de ce lit de cadavres et le porta près du bord de l'eau. Là, il lui lava le visage et se servit des lambeaux de sa chemise qu'il déchirait pour arrêter le sang de trois blessures dont la moindre était mortelle. Ensuite, Savereux chercha dans son esprit le moyen de compléter sa bonne action en procurant au blessé les soins nécessaires : il ne voyait que le Louvre où l'on pût trouver ces soins que l'humanité ne refuse jamais à quiconque les réclame; mais Pardaillan lui en avait dit assez pour le mettre en défiance à l'égard de l'accueil qu'on leur ferait au Louvre cette nuit-là : non pas qu'il ajoutât foi aux étranges déclarations de Pardaillan, accusant le roi et les catholiques de trahison et d'assassinat : il supposa seulement qu'une querelle s'étant élevée entre les gentilshommes huguenots et catholiques, des morts et des blessés étaient restés sur le terrain. Cependant il s'étonnait, il s'effrayait de la situation de Paris : ces cris n'étaient pas des cris de joie, ces coups de feu, des réjouissances publiques, ce tocsin, une sonnerie de fête. Que se passait-il donc d'extraordinaire, de terrible? Il ne pouvait s'empêcher de craindre une grande catastrophe.

Pardaillan n'avait pas repris ses sens. Savereux l'interrogeait en vain, dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus explicites, lorsqu'une troupe d'hommes armés et de populace descend du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois vers la Seine, avec des torches, en vociférant. Savereux ne balance pas à marcher droit à eux, après avoir tiré son épée. Ce sont des soldats qui traînent par les pieds un corps sans tête, souillé de fange et de sang : un hideux cortége de misérables en haillons s'agite et se presse autour de ces restes méconnaissables que chacun veut contempler et outrager à son tour.

— Au gibet l'amiral! crient ces forcenés. — Allons le pendre à Montfaucon! — Il sera mieux fêté au pilori des Halles! — Oh! le méchant païen! — Mort aux huguenots! — Pas de trêve, pas de rémission! — Tuons! tuons! — Morte la bête, mort le venin! — C'est donc là ce grand ennemi de la messe? — Brûlons sa charogne hérétique!

— Salaboz, est-ce pas vous qui avez fait cette belle expédition? demanda Savereux, apercevant ce capitaine qui avait beaucoup à faire pour défendre le corps qu'on voulait lui arracher. L'amiral est-il bien mort?

— Que vous en semble? repartit Salaboz en se retournant d'un air menaçant vers l'inconnu qui l'avait interpellé par son nom.

— Çà, qui es-tu? dit à Savereux un des plus exaltés de la bande, en lui présentant la pointe d'une dague. Crie : *Vive la messe!* sinon, au diable, ton patron!

—Ah! c'est vous, monsieur de Savereux! s'écria Salaboz courant à lui et le dégageant des mains de ses adversaires qu'il n'eût pas écartés aisément à coups d'épée.

— Si je comprends rien à ce qui se passe, je veux être condamné à ne boire que de l'eau et à ne toucher onc cartes ni dés!

— Vous avez pourtant noblement fait votre devoir? dit Salaboz qui le voyait tout couvert de sang : combien en avez-vous tué déjà?

— J'en ferai un jour le compte pour vous l'apprendre..., Mais qui sont ceux qu'il faut tuer?

— Tous ceux qui sont huguenots avoués ou cachés, tous ceux qui ont en haine le pape, le roi et le duc de Guise, tous ceux enfin qui vous paraîtront bons à occire!

— Vrai Dieu! capitaine Salaboz, mais je ne me pique pas d'être si fervent catholique et je vous laisse la meilleure part de cette tuerie!

Jacques de Savereux, indigné et attristé de ces excès de fanatisme religieux auxquels il ne se sentait pas capable de s'associer, tourna le dos à Salaboz et regagna lentement le bord de la rivière où il avait laissé Pardaillan sans connaissance. Savereux avait jusqu'alors partagé les passions hostiles des catholiques à l'égard des protestants, non par raisonnement et par conviction, mais par habitude; car il était à peine suffisamment chrétien, au baptême près. Il aurait pu, cette nuit-là, dans toute autre situation d'esprit, suivre sans réflexion l'exemple de ses compagnons ordinaires de jeu et de débauche, croire à la justice d'un massacre général des huguenots ou du moins l'autoriser par des raisons divines et humaines, se mêler avec un aveugle emportement à l'exécution de ce vaste complot et se plaire comme Salaboz à répandre un sang maudit. Les circonstances, au contraire, dans lesquelles il venait de se trouver, avaient réagi fortement sur sa manière de voir et de sentir, à tel point que la cause des huguenots lui parut alors la plus juste, et qu'il sympathisa dès ce moment avec elle. La générosité et la franchise de son caractère le prédisposaient d'ailleurs à ce revirement d'opinion, en présence d'une trahison aussi lâche que criminelle : il aurait compris une lutte finale entre les deux partis qui divisaient la France, et dans ce cas il n'eût pas songé à quitter son drapeau, ni même à examiner de quel côté était le bon droit; mais il aurait voulu que cette lutte se fît au grand jour, avec partage égal de terrain et de soleil, comme un duel à mort réglé par les lois de la chevalerie. Il se promit donc de rester neutre et de ne pas tremper dans l'odieuse perfidie des égorgeurs.

Ce fut sous l'influence de ces impressions, qu'il retourna auprès du baron de Pardaillan : il ne le connaissait que pour l'avoir vu jouer à la paume et au mail, que pour l'avoir entendu vanter comme un brave et digne gentilhomme; il se souvenait surtout, ainsi qu'on se souvient d'un rêve, de cette belle dame qui, la nuit même, était venue, à cheval, suivie d'un valet, et qui avait prononcé le nom de Pardaillan. Ces motifs n'eussent peut-être pas suffi pour déterminer Savereux à s'attacher à la fortune de ce capitaine huguenot, qu'il avait rencontré demi-mort gisant auprès de lui; mais la conformité de leur sort pendant cette nuit sanglante, lui semblait un lien qu'il ne devait pas rompre : aussi bien, Pardaillan était-il dans un état à ne pas permettre qu'on l'abandonnât sans inhumanité. Pardaillan ne fit aucun mouvement et ne rouvrit pas les yeux, lorsque Savereux se pencha vers lui; mais il respirait encore et le sang ne coulait plus de ses blessures.

— Eh! monsieur de Pardaillan! lui cria dans l'oreille Jacques de Savereux : il ne fait pas bon ici pour vous... Ne sauriez-vous pas marcher en vous aidant de mon bras?

— Vous êtes catholique? reprit Pardaillan, avec un accent de douloureuse résignation : tuez-moi ici plutôt qu'ailleurs, je vous prie!

— Vous tuer? Bon! pourquoi vous tuerais-je? repartit Savereux offensé de ce soupçon qu'il n'avait pas mérité : j'empêcherais plutôt qu'on ne vous tuât!

— Vous n'êtes donc pas catholique? ce n'est donc point vous qui parliez tout à l'heure aux meurtriers?

— Je ne puis et ne veux être catholique ni huguenot; je suis gentilhomme, et à ce titre je vous dois assistance et protection, puisque vous êtes gentilhomme.

— Voilà un beau et fier langage, dit Pardaillan en lui tendant la main : je vous prie désormais de me tenir pour votre frère et ami.

— Soit! répliqua Savereux en acceptant la main qui lui était offerte. Il s'agit de vous tirer de là et de vous mettre en lieu sûr.

— Si je pouvais seulement passer la rivière et me rendre au faubourg Saint-Germain, avant que je meure!

— Vous ne mourrez pas, si vous voulez être mon frère et mon ami! Aurez-vous pas la force de vous jucher sur mes épaules, ce pendant que je nagerai?...

— Ce serait vous noyer avec moi! Écoutez : mieux vaut me laisser à cette place jusqu'à ce qu'on puisse me prendre en bateau, mort ou vif... Mais vous, qui avez si bonne envie de me servir, vous ferez plus que me sauver la vie : vous passerez la rivière à la nage et irez au faubourg, à l'hôtel de Genouillac, près la porte Bussy...

— Imaginez que j'y suis déjà et dites ce que j'y dois faire?... Cordieu! voici des gens qui se sauvent de toutes parts en nageant...

— Portez toutefois cette écharpe, pour témoigner que vous venez en mon nom; or, l'ayant remise aux mains de damoiselle Anne de Curson...

— Anne de Curson! s'écria Savereux avec une émotion indéfinissable : est-elle parente du jeune sire de Curson?

— Oui vraiment, c'est sa propre sœur, et n'était cette malheureuse nuit, je l'aurais épousée demain...

Jacques de Savereux n'en écouta pas davantage, et sans communiquer son projet au baron de Pardaillan, il se jeta dans l'eau, tout habillé, nagea vigoureusement vers l'autre rive et atteignit la barque du passeur, amarrée à un pieu : se jeter dedans, détacher l'amarre, s'emparer des rames, tout cela se fit en quelques secondes, malgré les cris du passeur qui était sorti de sa cabane. Au bout de dix minutes d'absence, Savereux était de retour auprès du blessé qu'il enlevait dans ses bras et qu'il transportait dans la barque. Il se remit à ramer avec ardeur.

— Ah! quel noble cœur vous êtes! murmura Pardaillan : moi, qui vous accusais de m'avoir abandonné!

— Vous abandonner! reprit Savereux avec étonnement : ne vous ai-je pas dit que j'étais le frère d'armes de votre futur beau-frère, Yves de Curson?

La rivière était couverte de corps morts qui flottaient entre deux eaux et de blessés qui s'enfuyaient à la nage : quelques-uns essayèrent de s'accrocher au bateau, mais Savereux les repoussa avec les rames, dans la crainte qu'ils ne fissent chavirer sa frêle embarcation. Dans ce moment, le roi reparut sur le balcon du Louvre, avec des torches, pour contempler la Seine teinte de sang. Plusieurs coups d'arquebuse partirent de ce balcon, dirigés contre les fugitifs qui passaient l'eau : une balle siffla aux oreilles de Savereux, qui reconnut le roi et ses favoris comme les auteurs de ces arquebusades.

— Dieu me damne ! s'écria-t-il, le roi de France très-chrétien tire à la cible contre ses pauvres sujets !

Le bateau touchait la rive : Jacques de Savereux se trouvait hors de laportée des balles ; mais lorsqu'il s'apprêtait à descendre à terre le blessé, il fut obligé de tirer son épée pour tenir en respect le passeur qui le menaçait d'un coup de croc.

— Holà ! compère, lui dit-il d'un ton d'autorité, lequel préfères-tu des deux, ma rapière dans ton ventre ou cinq cents écus d'or dans ta bourse ?

— Cinq cents écus d'or ! répéta le passeur qui ne pensa plus à s'opposer à l'abordage. Que veut-on de moi ?

— Que tu m'aides à mener ce gentilhomme jusqu'à l'hôtel de Genouillac, près la porte Bussy. Mais pour te rendre sûr que tu seras payé de la somme promise, voici que je te paye d'avance sans compter.

— Oh ! mon frère, mon ami ! murmura Pardaillan oppressé par la reconnaissance. Je m'en vais donc revoir Anne, devant que de mourir !

Savereux et Pardaillan blessé dans la barque.

V. — LA DETTE DE JEU.

Près de la porte de Bussy, qui séparait la rue Saint-André-des-Arcs du faubourg Saint-Germain-des-Prés, et qui était située vis-à-vis de la rue Contrescarpe actuelle, s'élevait une vieille maison dite l'hôtel de Bussy, parce que Simon de Bussy, conseiller du roi, au quatorzième siècle, y avait logé : ses héritiers avaient vendu cet hôtel à la noble famille de Genouillac, qui lui donna son nom. A cette époque, chaque famille noble possédait à Paris un hôtel, qu'elle n'occupait presque jamais, mais où elle attachait son nom et ses armes. C'était d'ailleurs un lieu de séjour prêt à recevoir les propriétaires ou leurs parents et amis, lorsqu'ils se rendaient dans la capitale, afin de ne pas descendre en quelque auberge, comme un voyageur étranger, de médiocre condition. Le sire de Genouillac avait donc offert les clefs de sa maison de Paris à la baronne de Curson qui venait de Bretagne, pour marier sa fille au baron de Pardaillan.

Dans une grande salle du premier étage, la dame de Curson, assise, droite et immobile, sur une chaise haute et massive en bois de châtaignier, écoutait la voix grave et solennelle d'un ministre protestant, maître Simon de Labarche, qui lui lisait la Bible. Ils étaient tous deux tellement absorbés, l'un par la lecture, et l'autre par l'audition, qu'ils ressemblaient à deux statues, n'eût été le mouvement que faisait la main du ministre en tournant la page du livre. La lumière de deux grosses chandelles de cire jaune, dans de lourds flambeaux d'argent, éclairait faiblement cette scène nocturne, à laquelle prêtaient d'étranges reflets la tenture de la chambre en cordouan ou cuir doré et gaufré, et les vitraux peints des fenêtres ogivales. Le silence et l'obscurité régnaient au dehors : on n'entendait par intervalles que le pas du veilleur de nuit, qui se promenait le long de la plateforme des tours de la porte de Bussy ; par intervalles aussi, une lueur errante traversait le vitrail et s'y colorait avant de tomber sur le plancher couvert de nattes ou de monter aux lambris armoriés du plafond : c'était le passage d'un piéton ou d'un cavalier précédé d'un porteur de torche.

En ce moment, le ministre lisait l'histoire de Joseph vendu par ses frères : « Et ils prirent la robe de Joseph, et ayant tué un bouc d'entre les chèvres, ils ensanglantèrent la robe. Puis, ils adressèrent à leur père cette robe ensanglantée, en

lui faisant dire : « Nous avons trouvé ceci ; connais maintenant si c'est la robe de ton fils ou non. » Et il la connut et dit : « C'est la robe de mon fils ; une bête féroce l'a dévoré ; assurément Joseph est mort. » Ce disant, Jacob déchira ses vêtements, se ceignit d'un sac et mena deuil sur son fils plusieurs jours durant. »

— Ah ! maître Simon ! murmura la dame de Curson, avec un accent lamentable : mon fils est mort et aussi ma bien-aimée fille Anne !

— D'où vous vient cette mauvaise pensée, madame ? répondit le ministre, d'un ton de réprimande : le Dieu d'Israël n'est-il pas toujours là pour protéger les siens ?

— Il fera tantôt jour, et Anne n'est point revenue ! voilà quatre heures et plus qu'elle partit à cheval, accompagnée de notre vieux Daniel !

— La faute en est à vous, qui l'avez laissée partir. Est-il sage et convenable qu'une damoiselle noble, de son âge et de sa beauté, s'en aille chevaucher par les rues de la ville en pleine nuit ? Vous avez péché par imprudence, madame, et maintenant vous portez la peine du péché, qui est l'angoisse.

— Eh ! maître Simon, je n'étais pas moins inquiète qu'elle-même à l'endroit de mon fils : il est trop enclin aux passions et aux voluptés de ce monde...

— Je m'en suis mainte fois affligé avec vous ; messire Yves ne sait se défendre des attraits diaboliques de la sensualité ; il se livre volontiers au libertinage, à la débauche, au jeu, comme ferait un catholique. Je l'ai prêché et admonesté là-dessus, sans qu'il fasse état de s'amender. Hier encore, je lui conseillais de fuir la compagnie des papistes qui ne peuvent que l'induire à mal ; ainsi hante-t-il un certain capitaine de Losse, qui l'excite à boire et à jouer...

— Dieu me le rende, ce pauvre et cher enfant ! murmura la dame de Curson en joignant les mains et en les élevant au ciel.

— Dieu vous le rende pur et immaculé, car autant vaut perdre la vie, que la souiller au bourbier du vice. C'est affaire aux papistes que de se libérer du remords et de la pénitence par une absolution. Le péché ne s'efface que par la réparation ; après le scandale, il faut le bon exemple...

— Où croyez-vous qu'elle puisse être ? demanda la dame de Curson, qui suivait son idée à travers les pieuses réflexions du ministre.

— Nous devons remercier la divine Providence qui se déclare pour ceux de la Religion, continua le ministre ; mais c'est de l'aveuglement et de l'ingratitude, que d'imaginer que la paix nous est donnée pour banqueter, jouer aux dés et aux cartes, tenir propos dissolus et vivre en papisterie. Le bienfait de la paix mérite d'être mieux employé : il importe de faire l'aumône, de pratiquer les bonnes œuvres, de méditer la sainte Écriture, d'assister aux prêches...

— Oyez, oyez ! s'écria la dame de Curson, étendant le bras dans la direction du Louvre, qu'on distinguait dans le lointain, comme une masse noire dominant les toits des maisons. Quel est ce son de cloche ? ce n'est pas la cloche des matines, ni celle de l'angelus : c'est le tocsin !

— Le tocsin ? reprit le ministre sans s'émouvoir et sans quitter sa place. Il y a tant de cloches en cette ville, qu'on ne peut comprendre ce qu'elles disent. Les papistes ne se contentent de sonner leurs messes : ils sonnent vêpres, complies, matines ; ils sonnent les mariages, les baptêmes, les morts...

— Les morts ! c'est le jour des Morts ! répéta la dame de Curson, dominée par ses pressentiments : oyez ces cris, ces arquebusades, et par-dessus tout, le tocsin !

— La volonté de Dieu soit faite en tout temps et en tous lieux ! répliqua tranquillement le ministre : ne vous plaît-il pas, madame, d'achever notre lecture ?

— Mon fils ! ma fille ! criait avec désespoir la pauvre mère, qui s'était élancée vers la fenêtre ouverte, et qui fixait à l'horizon ses regards obscurcis de larmes. Où sont-ils, où sont-ils, grand Dieu ! Le tocsin, toujours le tocsin !... On se bat, on tue, on meurt !... Absents l'un et l'autre !... Si je savais du moins les revoir !

— C'est Dieu qui le sait, madame, et je vous invite à l'intercéder dans vos prières, pour qu'il vous ramène sains et saufs ceux que vous pleurez !

La dame de Curson, accablée de douleur, obéit à ce conseil qui lui permettait de se concentrer dans la pensée de ses enfants : ses genoux fléchirent d'eux-mêmes, et elle tomba prosternée, les yeux fixés vers le point éloigné d'où s'élevait le tumulte qui paraissait grandir et s'étendre à à chaque instant ; ses mains étaient crispées l'une dans l'autre, plutôt que jointes pour prier ; elle ne priait pas, elle n'entendait pas seulement maître Simon priant à haute voix auprès d'elle ; mais elle offrait à Dieu sa propre vie en échange de celle d'un fils et d'une fille, que son imagination maternelle lui représentait exposés aux plus grands périls : elle resta ainsi écrasée sous le poids de l'anxiété qui la dévorait, écoutant, regardant, attendant toujours.

C'était un touchant spectacle que cette vieille dame agenouillée, ou plutôt affaissée sur elle-même, semblable à une condamnée devant le billot, tandis qu'à ses côtés, le ministre protestant, vieillard chétif, au visage maigre et pâle, aux yeux vifs et ardents, au crâne chauve et blanc, aux mains sèches et jaunes, se fortifiait par la prière et s'animait au martyre. La dame de Curson avait arraché sa toque de velours noir, pour mieux prêter l'oreille à tous les bruits, et ses cheveux blancs, réunis d'ordinaire en grosses touffes bouclées sur les tempes, s'étaient déroulés et battaient ses joues inondées de larmes. L'aspect de son désespoir était encore plus saisissant, à cause de son costume de laine noire, analogue à celui d'une religieuse, costume que la reine Catherine de Médicis avait imposé aux veuves depuis la mort de Henri II. Mais ce corsage plat terminé en pointe, cette robe longue à larges plis, ce manteau traînant jusqu'à terre avec un collet relevé en éventail à partir des épaules, ce n'étaient pas ces formes et cette couleur sévère de vêtements, qui pouvaient changer l'expression de douceur et de bonté empreinte sur sa noble physionomie : pour être veuve, elle n'en était que plus mère.

Tout à coup elle se lève, elle s'élance au balcon, elle se penche en avant pour distinguer dans l'ombre des rues un objet qu'elle ne voit pas encore, mais qu'elle a pressenti : ses prunelles rayonnent, sa bouche s'agite entr'ouverte, sa respiration est suspendue ; son cœur bat avec violence : elle a reconnu le trot d'un cheval sur le pavé ; ce trot s'accélère en approchant de la porte de Bussy. Cependant une inexprimable confusion s'est répandue dans la ville entière : les cloches sont en branle dans tous les clochers et accompagnent à la fois le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois et le carillon de l'horloge du Palais ; les coups de feu éclatent dans chaque rue et dans chaque maison ; des cris de grâce se mêlent aux cris de mort ; la lugubre clarté des torches se promène çà et là, comme si l'incendie allait succéder au massacre. Déjà le jour commence à poindre et le ciel se colore à l'orient. Mais la dame de Curson n'entendait que ce trot de cheval qu'elle a pu suivre entre tous les bruits ; bientôt elle croit voir, elle voit ce cheval dans la rue Saint-André-des-Arcs, elle appelle Yves, elle appelle Anne : deux voix lui ont répondu, à chacun de ces deux appels qu'elle réitère avec moins de force et plus d'émotion pour s'assurer

qu'elle n'est point abusée par une illusion de son cœur.

— C'est lui ! c'est elle ! ce sont eux ! s'écrie-t-elle dans une joie indicible : ô mon Dieu, mon Dieu ! que béni soit ton saint nom !

Elle se précipite, elle franchit l'escalier, elle arrive à la porte de la rue, elle en pousse les lourds verroux, elle tourne l'énorme clef dans la serrure avec autant de facilité qu'une main vigoureuse aurait su le faire : l'amour maternel a doublé ses forces. Mais, une fois dans la rue, elle est encore séparée de ses enfants par un obstacle imprévu contre lequel ses efforts ne peuvent rien. La porte de Bussy, qui se ferme au couvre-feu, ne se rouvre qu'à cinq heures du matin ; les clefs des serrures du côté de la ville sont en dépôt chez le quartenier ; les clefs des serrures du côté du faubourg, chez le prévôt de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ces serrures ont été disposées de manière à empêcher un nouveau Périnet-Leclerc de livrer l'entrée de la ville à l'ennemi, et les portes, rétablies par François Ier, sont assez épaisses et assez bardées de fer pour ne céder qu'à l'artillerie. Comment Mme de Curson rejoindra-t-elle ses enfants ? comment ceux-ci rentreront-ils dans l'hôtel de Genouillac qui les mettrait du moins en sûreté ? La dame de Curson frappe de ses deux poings contre la porte massive ; elle crie, elle intercède, elle demande qu'on ouvre cette porte, elle promet une forte récompense à qui lui viendra en aide ; mais le veilleur s'est enfui au bruit du tocsin et des arquebusades ; les habitants du voisinage se tiennent renfermés chez eux, inquiets et tremblants : le faubourg et les quartiers contigus sont encore tranquilles et comme étrangers à ce qui se passe dans Paris. C'est alors que Yves de Curson et sa sœur se présentent devant la porte de Bussy, et sans descendre de la monture qui les porte tous deux, annoncent leur arrivée par un cri de joie.

— C'est vous, Anne, Yves ? c'est vous, mes très-chers enfants ! criait la dame de Curson, qui essayait toujours avec ses faibles mains d'ébranler cette porte que sa voix traversait à peine. Ne vous est-il rien arrivé ? êtes-vous tous deux sains et saufs ?

— Pas de cri, pas de bruit, madame ma mère ! répondit Yves de Curson. Avisez seulement à ce qu'on ouvre cette porte !

— Les clefs sont, d'une part, chez le prévôt de l'Abbaye, et, d'autre part, chez le quartenier du quartier Saint-André-des-Arcs, objecta tristement le vieux Daniel. Il eût fallu, comme je voulais, sortir de la ville par la porte Saint-Michel, qui est ouverte la nuit comme le jour, et rentrer au faubourg par la porte abbatiale.

— Oui, bien, si la rue de la Harpe n'était pas déjà en émotion ! reprit le jeune homme, qui se consultait dans son for intérieur pour prendre un parti.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la dame de Curson. Met-on la ville à sac ? Qui sont les ennemis ? Pourquoi ce grand tumulte ?

— Ne voyez-vous pas quelque expédient pour ouvrir cette porte ? interrompit Yves de Curson ; si la chose est possible, ne tardez guère ; sinon, retournez en votre logis, éveillez vos gens, barricadez portes et fenêtres, tenez-vous en défense jusqu'à ce que je revienne par un autre chemin !

— Madame ma mère, dit Anne d'une voix tremblante, M. de Pardaillan est-il point auprès de vous pour vous défendre ?

— M. de Pardaillan ? répondit la dame de Curson ; je ne l'ai point vu et ne l'attendais pas avant l'heure fixée pour vos épousailles.

— Ah ! vous m'avez trompée, Yves, en m'assurant que je trouverais ici M. de Pardaillan ! s'écria la damoiselle de Curson avec amertume ; j'aurais mieux fait de suivre ma visée et d'aller où mon cœur me menait, quand je vous ai rencontré devers la Bastille.

— Oui-da, ma mie, où seriez-vous allée, s'il vous plaît ? répliqua Yves : vous ne pouviez passer les ponts qui étaient gardés, vous ne pouviez vous engager dans les rues de la ville, sous peine d'être mise à mal. N'est-ce pas moi, méchante, qui vous ai conduite jusqu'ici malgré bien des périls ?

— Je vous remercierais, Yves, pour ce bon secours, si M. de Pardaillan était céans, si je le savais à cette heure en sûreté !

— Il est plutôt en sûreté que vous-même, Anne, puisqu'il loge au Louvre, dans la propre chambre du roi de Navarre !

— Le Seigneur Dieu nous aide ! s'écria le valet : voici des cavaliers qui débouchent par la rue Saint-André-des-Arcs !

— Merci de nous ! s'écria Mme de Curson : voici une grosse bande de gens qui sort de l'Abbaye avec des torches !

— Madame ma mère, rentrez chez vous, dit le jeune homme d'un ton d'autorité que motivait la circonstance ; je vous promets de n'être pas longtemps à vous rejoindre, avec la grâce de Dieu. Et vous, ma sœur, sur votre vie, ne prononcez pas une parole et me laissez faire ce qui conviendra pour notre salut !

— Oh ! mon fils ! ils viennent ! ma pauvre fille ! murmurait la dame de Curson en se cramponnant à la porte qu'elle s'imaginait faire mouvoir.

— Par votre âme ! madame ma mère, si vous ne rentrez promptement, vous nous perdez tous ! disait à demi-voix Yves de Curson. Çà, ma sœur, ne vous lamentez pas ainsi, pour Dieu !

Le sire de Curson attendit l'approche des cavaliers, sans descendre de cheval : il avait tiré son épée et il couvrait de son corps sa sœur assise en croupe derrière lui ; le vieux Daniel se tenait prêt aussi à faire usage de ses armes. Mais il ne fallait pas songer à une folle résistance : c'était la cavalerie que le duc de Guise envoyait sous la conduite de Maugiron, pour agir contre les huguenots logés au faubourg Saint-Germain-des-Prés, et la garde abbatiale venait se joindre à ces gens d'armes, afin de les seconder dans l'exécution du massacre. Ceux-ci amenaient avec eux le quartenier qui devait leur ouvrir la porte, ceux-là accompagnaient le prévôt de l'Abbaye.

— Qui vive ! cria-t-on, en apercevant un homme à cheval qui paraissait garder la porte de Bussy : huguenot ou catholique ?

— Catholique ! répondit Yves de Curson au sire de Maugiron, qui s'était porté le premier en avant pour voir à qui l'on avait affaire.

— Vous avez, de fait, la croix blanche au chapeau et le mouchoir au bras droit, dit Maugiron reconnaissant le jeune huguenot avec lequel il avait soupé et joué la nuit même chez le capitaine de Losse. M'est avis que vous vous êtes fait catholique depuis peu de temps ?

— Depuis que je vous vis au jeu, répliqua le jeune homme avec une heureuse présence d'esprit ; depuis que je perdis contre vous vingt-cinq mille écus d'or, que je vous dois encore.

— Vingt-cinq mille écus d'or ? reprit le sire de Maugiron qui comprit qu'on les lui offrait comme rançon et qui n'eut garde de les refuser. Vraiment ! je me souviens de votre dette et vous sais bon gré de ne l'avoir pas oubliée. Toutefois, je pensais que ce fût cinquante mille écus ?

— Vous avez sans doute meilleure mémoire que moi,

messire, et je m'en rapporte à votre opinion ; ce seront donc cinquante mille écus d'or.

— Par la messe! vous êtes un beau joueur! Mais, je vous prie, quand avisez-vous à me payer cette somme?

— Je vous la payerai, sur ma foi, aussitôt que vous prendrez congé de moi, si je puis retourner en Bretagne avec ma mère, ma sœur et nos domestiques.

— Où logez-vous? dit à voix basse M. de Maugiron qui s'approcha d'Yves de Curson et lui tendit la main. Je vais vous faire escorte jusqu'à votre logis ; j'ordonnerai qu'on en garde la porte : vous y serez renfermé avec vos gens et j'irai terminer notre marché, dès que je pourrai moi-même vous conduire hors de Paris.

Maugiron retourna vers sa cavalerie qui avait fait halte, pendant qu'il allait seul à la rencontre d'Yves de Curson ; il annonça tout haut que ce cavalier venait de lui transmettre des ordres de la part du roi. Le quartenier, escorté de soldats du guet, ouvrit la porte de Bussy, que le prévôt de l'Abbaye ouvrait aussi de son côté. Les gens d'armes défilèrent, l'épée nue et le pistolet au poing, devant le sire de Curson, sa sœur et leur valet, non sans les regarder avec défiance et menace. Maugiron, après avoir distribué les postes et les instructions à sa troupe, dont il remit le commandement à son lieutenant, se rapprocha du jeune huguenot qu'il n'avait pas perdu de vue un instant. Des cris de mort retentirent dans les rues du faubourg où se répandaient en tumulte les cavaliers de Maugiron et les archers de la garde abbatiale. Yves de Curson crut qu'il n'avait plus qu'à vendre chèrement sa vie, et il faillit ne pas attendre une attaque pour faire usage de ses armes.

— Je vous ai demandé où vous logiez? dit Maugiron qui n'avait aucune intention hostile à l'égard de ceux qu'il s'apprêtait à rançonner.

— La rançon que je vous ai promise, reprit Yves de Curson, comprend toutes les personnes de ma famille et de ma maison, sans exception?

— Et, en outre, M. de Pardaillan qui sera mon mari, ajouta Anne troublée d'un triste pressentiment qui fit trembler sa voix.

— Ah! Pardaillan? répéta Maugiron avec un signe de fête de mauvais augure : je souhaiterais pour lui qu'il fût avec vous, mais il est au Louvre chez le roi de Navarre.

— Je n'entends parler que des personnes qui demeurent à l'hôtel de Genouillac, répliqua Yves ; vous vous engagez à les mener sûrement hors de Paris?...

— Oui, et tout à l'heure, avant que le massacre soit plus échauffé. Faites monter tout votre monde à cheval ou en litière, et je vous conduirai moi-même, sans qu'on vous ôte un cheveu de la tête.

— Si j'étais seul de ma personne, je ne consentirais jamais à racheter ma vie à prix d'or et je mourrais plutôt avec mes frères qu'on égorge traîtreusement!

— Çà, mon maître, repartit vivement Maugiron, avez-vous regret des cinquante mille écus qui sont, disiez-vous, une dette de jeu?

— Voici l'hôtel où loge madame ma mère, répondit le jeune homme avec noblesse: je vous invite d'y entrer pour que je m'acquitte envers vous.

— Eh! monsieur de Curson? est-ce pas vous? cria Jacques de Savereux qui parut sur le balcon du premier étage: montez vite, car on a grandement besoin de vous céans!

— Je vous attendrai ici, dit Maugiron ; ne tardez guère, je vous prie, si vous voulez que j'aie encore le pouvoir de tenir ma promesse et de vous sauver tous!

Anne de Curson avait entendu seule une voix mourante qui l'appelait par son nom ; elle ne put méconnaître cette voix et elle s'était élancée à terre, avant que son frère songeât à la retenir ; il la suivit dans l'hôtel dont la porte était restée entr'ouverte et ne la rejoignit qu'au moment où elle s'était précipitée, tout en larmes, sur le corps de son fiancé. Pardaillan, prêt à rendre le dernier soupir, retrouva, en la voyant, assez de force pour la presser dans ses bras et pour lui adresser un adieu suprême.

— Anne, chère Anne, lui dit-il à travers le râle de l'agonie, je ne veux pas mourir sans vous avoir épousée et j'entends que vous portiez mon deuil par souvenir de moi.

— Pensez que vous ne mourrez pas, je vous conjure, reprit-elle en sanglotant; je vous soignerai, je vous guérirai! fussiez-vous mort, je vous ressusciterai!

— Non, ma bien-aimée Anne, il n'y a pas de miracle de l'art qui fasse que je survive à mes blessures, même qui me donne une heure d'existence ; mais le temps qui me reste suffit à nos épousailles, et j'ai prié maître Labarche de nous marier chrétiennement, comme si nous devions être conjoints pour bien vivre ensemble.

— Je ne m'y oppose pas, si tel est votre désir ; mais je demande d'abord qu'un médecin soit mandé, qu'on vous couche en un lit, qu'on bande vos plaies...

— Oh! que de délais, chère damoiselle! Vous ai-je pas déclaré que je meurs, que je suis quasi-mort? ne mettez donc plus de retardement à la consolation que je vous demande? Voici l'écharpe que j'ai gardée comme gage de votre cœur, voilà l'anneau que je tenais comme gage de votre main!

— Qu'il soit fait selon votre volonté, mon cher seigneur, et j'ai confiance que Dieu, qui va consacrer notre union, ne voudra pas qu'elle soit sitôt rompue par la mort!

— Monsieur de Curson, cria d'en bas le sire Maugiron, quand aurez-vous fini vos préparatifs de départ? Hâtez-vous, si vous n'aimez mieux ne partir jamais!

Aucun des assistants ne prit garde à l'appel pressant de Maugiron, aucun n'entendait les cris effrayants qui sortaient des maisons voisines où l'on commençait à massacrer les huguenots et à les jeter par les fenêtres. Le ministre protestant s'était mis en devoir de consacrer le mariage du baron de Pardaillan et d'Anne de Curson, avec autant de calme et de solennité que si la cérémonie avait eu lieu dans un temple sous la garantie des édits de pacification. La dame de Curson et son fils s'étaient agenouillés auprès du moribond dont le visage ensanglanté se refusait à exprimer la joie triste et douce qu'il sentait en lui-même pendant la célébration de cet hymen funèbre. Jacques de Savereux, debout dans un coin de la salle, s'associait de pensée aux prières du ministre et s'attachait de plus en plus à la destinée de cette famille, au milieu de laquelle le hasard l'avait introduit; il ne se lassait pas de contempler la belle tête d'Anne, qui, le front appuyé sur une de ses mains, tandis que de l'autre elle comptait les battements du cœur de son époux, avait concentré toute son âme dans un regard fixe et désespéré.

— Sire de Gondrin, baron de Pardaillan, dit le ministre d'un ton ferme et imposant, jurez-vous d'accorder loyale et honorable protection à la damoiselle Anne de Curson, que vous prenez devant Dieu comme bonne femme et légitime épouse?

— Je le jure devant Dieu! répondit Pardaillan, qui retrouva sa voix naturelle pour prononcer ce serment.

— Et vous, damoiselle Anne de Curson, jurez-vous d'aimer, de servir et de contenter en toute chose messire de Gondrin, baron de Pardaillan, que vous tiendrez devant Dieu pour votre bon et fidèle mari?

— Devant Dieu, je le jure, répondit la mariée en poussant de nouveaux sanglots.

— Par la messe! cria Maugiron avec impatience, en aurez-vous bientôt fini. Descendez vitement, ou sinon je vous envoie à tous les diables!

— C'est toi, Maugiron? dit Savereux qui se montra sur le balcon, en reconnaissant la voix de son compagnon de table et de jeu. Qu'attends-tu là-bas?

— C'est toi, Savereux? reprit Maugiron, étonné de cette rencontre qui lui donna tout d'abord à penser qu'on s'était amusé à ses dépens : que fais-tu là-haut?

— Moi! je règle mes comptes avec mon ami de Curson; après quoi, nous irons vous joindre au Pré-aux-Clercs, en compagnie de dix ou douze bonnes épées huguenotes pour vider notre querelle du souper.

— Songes-tu, ou bien es-tu en démence? j'imagine que tu as dormi jusqu'à présent, pour ne savoir pas qu'on fait la chasse aux huguenots, et qu'il n'y en aura plus un à Paris, le jour levé. Conseille donc à ton ami de Curson de venir régler aussi ses comptes avec moi?

Jacques de Savereux rentra dans la salle où son nom avait été prononcé : il vit le baron de Pardaillan, qui s'était soulevé sur un coude, et qui prêtait l'oreille aux rumeurs du dehors, pendant que sa femme et son beau-frère s'efforçaient de le retenir sur le tapis où il était étendu ; il s'agitait convulsivement, il se frappait le front dans ses mains, il s'arrachait les cheveux, comme s'il eût repris son énergie pour comprendre le péril imminent qui menaçait les objets de son affection : il sembla se calmer en apercevant Savereux, et il retomba épuisé, haletant, sans voix et presque sans regard ; puis lui faisant signe d'approcher :

— Monsieur de Savereux, lui dit-il avec effort, vous vous êtes conduit de telle sorte à mon égard, en vous dévouant pour me sauver, que je suis assuré de votre dévouement envers une personne que j'aime plus que moi-même : lorsque je serai mort, je vous confie ma veuve à défendre et à garder, en mon lieu et place, comme si elle fût votre propre femme et que vous fussiez mon frère d'alliance.

—Monsieur de Savereux, vous étiez déjà mon frère d'armes, reprit Yves de Curson, soyez encore mon frère d'alliance!

— Frère d'alliance, frère d'armes, frère en Jésus-Christ! s'écria Jacques de Savereux, avec exaltation.

— Madame ma mère, la dot que vous devez octroyer à ma sœur Anne n'est-elle que de soixante mille écus d'or?

— Qui sont renfermés en soixante sacs dans ce coffre, dit la dame de Curson : ils sont à vous, monsieur de Pardaillan.

— Je les donne et lègue à ma chère veuve, reprit Pardaillan, pour en faire tel usage qui lui conviendra...

— J'en ai besoin cejourd'hui, ma sœur, interrompit Yves de Curson : je les emprunte et les rendrai sur mon patrimoine ; car il importe que je paye une dette de jeu, à savoir soixante-dix mille écus que j'ai perdus cette nuit contre M. de Savereux ci présent...

— Par la mordieu! que voulez-vous que j'en fasse? s'écria Savereux, repoussant la cassette que le jeune homme lui présentait.

—Vous me les prêterez à votre tour, mon frère d'armes, afin que je paye la rançon de ma mère, de ma sœur et la nôtre à tous, moyennant la somme de cinquante mille écus d'or que Maugiron attend à la porte de l'hôtel.

— Monsieur de Curson, cria encore Maugiron, si vous tardez à venir, je ne réponds plus de rien et retire ma promesse de sauf-conduit!

Anne sanglotait, penchée sur son époux expirant qui ne la voyait plus, mais qui lui parlait encore pour l'encourager. Elle était devenue insensible à tout le reste ; elle n'avait aucune conscience ni aucun souci du péril imminent qui l'environnait : les clameurs de la populace et de la soldatesque en délire n'arrivaient pas à ses oreilles ; elle se sentait comme seule au monde, avec l'être chéri qu'elle croyait disputer à la mort. Pardaillan, quoique agonisant, avait saisi et compris quelques-uns des bruits lugubres qui remplissaient le faubourg : il se rendait compte de la nécessité de fuir, faute de pouvoir se défendre ; il était impatient de mourir, pour n'être plus un obstacle à cette fuite.

— Anne, je vous ordonne de suivre celui que je vous ai choisi pour gardien, tuteur et défenseur! dit-il, d'un accent d'autorité. Savereux, tenez, en souvenir de vos généreux services, mon écharpe et cet anneau que ma veuve, je l'espère, ne vous ôtera pas?

—Venez, madame! dit à sa mère le sire de Curson, qui était allé faire préparer une litière et des chevaux ; venez, ma sœur, il n'y a pas une minute de répit! M. de Maugiron veut bien nous escorter en personne, jusqu'à ce que vous soyez en lieu d'asile et de sûreté.

Les adieux de Pardaillan à Anne de Curson.

—Adieu vous dis, madame de Pardaillan! s'écria le mourant : adieu, mon frère d'alliance! adieu, Yves! adieu, vous tous que je fie à la garde de Dieu!

En achevant ces mots, il arracha violemment les linges qui fermaient ses blessures, et provoqua ainsi une hémorrhagie qui l'étouffa aussitôt. Anne s'était évanouie parmi des flots de sang : Jacques de Savereux l'emporta, sans mouvement, dans la litière, où Yves de Curson avait déjà entraîné sa mère. Le cortége se mit en marche, sous les auspices du sire de Maugiron, qui eut beaucoup de peine à le faire passer sans accident à travers le faubourg. Yves de Curson avait pourtant fait prendre à ses gens, et au ministre protestant lui-même, le signe de ralliement des catholiques, la cocarde blanche au chapeau et le mouchoir noué au bras gauche ; mais les meurtriers étaient si avides de carnage, qu'ils cherchaient partout des victimes, et

voyaient des huguenots dans tous ceux qui ne se montraient pas teints de sang. Savereux, par bonheur, offrait à cet égard autant de garanties que ses bourreaux pouvaient en désirer.

— Celui-là, disait-on en le voyant, a gaillardement travaillé ! Que je devienne huguenot, s'il n'a pas gagné des pardons pour six vingts ans !

Lorsque la litière fut sur la route de Saint-Cloud, à l'abri des attaques et des poursuites du parti catholique, cette route étant semée de fuyards échappés au massacre, Yves de Curson invita ses gens à ôter les cocardes et les mouchoirs qui les avaient protégés jusque-là et qui pouvaient plus loin leur être funestes; il alla ensuite à M. de Maugiron, le remercia de sa protection, et lui offrit la cassette qui contenait plus que la somme convenue entre eux à titre de rançon.

—La somme est entière et au delà, lui dit-il : nous n'avons pas loisir de la compter. Nous ne sommes pas quittes toutefois, monsieur, et vous me devez, ainsi que vos amis, une belle expertise d'armes qui ne se fera pas au Pré-aux-Clercs, mais, Dieu aidant, sur quelque champ de bataille où les huguenots prendront leur revanche de la perfidie de leurs assassins.

Maugiron reçut la cassette, l'ouvrit pour en voir le contenu et la plaça en selle devant lui; puis, il partit au galop pour retourner à Paris. Mais Jacques de Savereux lui cria d'arrêter, le rejoignit à cinquante pas du cortége, et se jetant à la bride de son cheval :

— Tu es mon prisonnier, Maugiron, cria-t-il, et je t'impose à quatre-vingt mille écus d'or de rançon !

— La gausserie est plaisante, Savereux ! reprit Maugiron, à la gorge duquel Jacques avait porté la pointe de son épée. Mais je n'ai pas le loisir de jouer à ce jeu-là : la besogne n'est pas faite encore au faubourg Saint-Germain. Viens-tu pas y gagner le paradis avec moi ?

—Je ne gausse pas, Maugiron, et je te prie de me bailler le coffre où sont soixante mille écus d'or : tu m'en devras vingt mille du demeurant, et je te laisse aller sur parole, à moins que tu ne préfères m'accompagner à La Rochelle, les mains liées.

— Savereux, ce n'est donc point un jeu? Quoi ! méchant traître, tu prétends me dépouiller de mon bien ?...

— Toi qui rançonnes les gens, il convient que tu sois pareillement rançonné. Ne m'accuse pas de trahison, puisque je suis maintenant huguenot, et que j'ai à venger sur les égorgeurs le sang de mon frère d'alliance, le baron de Pardaillan.

Jacques de Savereux, en effet, abjura le catholicisme, épousa la veuve de Pardaillan et fut un des plus braves capitaines de l'armée calviniste, quoiqu'il gardât au fond du cœur une espèce de reconnaissance pour la Saint-Barthélemy, à laquelle il devait sa fortune, sa femme et son bonheur. Depuis lors, il ne toucha jamais aux dés, ni aux cartes.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

FIN.

REVUE DU MOIS.

LA VAPEUR D'ÉTHER.

Voici encore une découverte qui fait grand bruit à l'Académie des sciences, et particulièrement à la section médicale : c'est un moyen prodigieux de soulager les personnes malades, une compensation du coton-poudre, qui tue les gens en pleine santé. L'éther, aspiré par le nez et même par la bouche, et introduit ainsi dans les poumons, rend l'homme insensible aux opérations les plus douloureuses. On se fera désormais couper bras et jambes, ouvrir le crâne ou les entrailles, sans autre inconvénient qu'une ivresse délicieuse, analogue à celle de l'opium et du haschisch. Le résultat peut échouer et varier suivant les dispositions et les tempéraments; mais le fait en lui-même est incontestable, car nous le tenons de trois maîtres de la science.

A la suite d'une réduction du bras, des plus difficiles, opérée sur un enfant qui avait déployé le courage d'un homme, MM. Lisfranc, Malgaigne et Guersant fils parlaient de la chance qu'aurait eue le patient d'éviter deux heures de tortures, en respirant tout simplement un flacon d'éther.

— A l'hospice Saint-Louis, disait M. Malgaigne, avec son élocution si pénétrante et si spirituelle, j'éprouve chaque jour les merveilleux effets de l'éther. S'il ne réussit pas à tous, il réussit du moins au plus grand nombre. Hier encore c'était un ouvrier qui fredonnait une chanson pendant que mon scalpel labourait ses chairs.

— Que sentez-vous, mon brave ? lui demandais-je.

— Ma foi, répondait-il en riant, je me grise avec délices ! je suis dans le paradis !

— Et maintenant? repris-je, en passant et repassant mon doigt dans sa plaie béante.

— Maintenant, j'éprouve un petit chatouillement fort agréable.

— Un autre jour, poursuivit le docteur, j'avais fait à une femme l'opération la plus cruelle que pût endurer son sexe. Quand elle sortit de l'ivresse éthérée, elle demanda si elle souffrirait bien longtemps. L'opération était finie, et elle ne la croyait pas commencée. Elle n'avait absolument rien senti. J'eus toutes les peines du monde à lui persuader qu'elle était sauvée sans douleur.

Si de pareils faits peuvent se généraliser et se régulariser, voilà un immense service rendu à l'humanité souffrante. Mais aussi gare les excès et les inconvénients ! L'abus de l'éther produirait en France les mêmes ravages que l'abus du haschisch en Orient, et de l'opium en Chine.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ivresse éthérée, c'est qu'elle n'annule généralement que la sensibilité tactile; le malade, en cessant de souffrir, continue de voir et d'entendre, et de jouir de tous ses autres sens.

L'EXPOSITION DE LA RUE SAINT-LAZARE.

En attendant la grande Exposition du Louvre, la foule se porte à l'exposition ouverte par la Société des peintres et des sculpteurs, dans l'ancien hôtel du cardinal Fesch, rue Saint-Lazare. Les portraits célèbres y fixent particulièrement l'attention, et y donnent lieu à des rapproche-

ments d'une piquante singularité. Par exemple, tout le monde y remarque que Sophie Arnould ressemble à Mme Doche; que le Carle Vernet, de Louis Vanloo, reproduit tous les traits du comédien Potier. Quant à la Dubarry, nous supposons, pour l'honneur de Louis XV, qu'elle ne se ressemblait pas à elle-même. Il n'y a que des éloges à donner au Béranger et à l'Arago des deux Scheffer, au portrait de Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely, par Gérard, au Zimmermann, et surtout au Bonaparte, de Gros. Cette dernière toile est un vrai chef-d'œuvre. Ne jugeons pas le fameux David d'après la *Nourrice* et le *Philosophe*. Qui reconnaîtrait dans ces vulgaires tableaux, dignes d'un maître de dessin tout au plus, l'auteur de l'admirable *Marat*, exhumé l'année dernière? Le conventionnel, assassiné dans son bain, était un ouvrage plein de vie. La *Nourrice* et le *Philosophe* ont la prétention d'être très-vivants, et ne forment que deux toiles plus mortes l'une que l'autre.

Les expositions posthumes ont cela de curieux qu'elles font dégringoler les réputations les plus hautaines. Les chevaux de Carle Vernet, par exemple, sauf leur mérite anatomique, ne rappellent-ils pas l'épigramme de Gros :

— Mes chevaux, disait-il, mangeraient chacun six chevaux de Vernet.

La peinture contemporaine est noblement représentée, rue Saint-Lazare, par la *Jane Gray*, de M. Paul Delaroche, par la *Cléopâtre*, de M. Eugène Delacroix, par le *Samson* et les *Cimbres*, de M. Decamps, par l'*Inquisition*, de M. Robert Fleury, par la *Mosquée*, de M. Marilhat, par des marines, de M. Gudin, et par toute une famille royale à cheval, de M. Horace Vernet.

LE DON JUAN DE MOLIÈRE

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Le Théâtre-Français vient d'accomplir un acte de haute justice en reprenant, après deux siècles d'abandon, le *Don Juan* de Molière, tel que le grand philosophe l'avait écrit en prose. Il y a de telles hardiesses dans ce chef-d'œuvre, que pour le faire accepter de la vieille cour de Louis XIV, Thomas Corneille s'était chargé de l'amender en le versifiant; et depuis ce temps-là, sauf une reprise sans éclat à l'Odéon, on ne jouait plus que les vers de ce bon Thomas, au lieu de la prose du grand Poquelin. Mieux vaut tard que jamais; le Théâtre-Français a enfin rempli son devoir, et il l'a bien rempli. La pièce est remontée avec un luxe rare sur notre première scène, et avec un ensemble qui prouve que la Comédie-Française n'a qu'à vouloir pour redevenir la Comédie-Française. MM. Geoffroy dans Don Juan, Provost dans Dimanche, Samson dans Sganarelle, Régnier dans Pierrot, Ligier dans le mendiant, et Mmes Volnys dans Elvire, et Brohan dans Charlotte, ont rivalisé de zèle et de talent, et ramené la foule à la vieille pièce de Molière, comme à une nouveauté du jour. Mais à propos de nouveautés, quand donc le Théâtre-Français nous en donnera-t-il? Que fait-il de MM. Hugo, de Vigny, Dumas, Soulié, de M. Scribe lui-même? — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois qu'une demi-douzaine de tragédies qui poudroient, et que Mlle Rachel qui flamboie.

Quousque tandem abutere patientiâ nostrâ, tragœdia? En d'autres termes : Quand ce troupeau de moutons, qu'on appelle le public, s'apercevra-t-il enfin que toutes ces tragédies ne sont qu'une seule et même tirade, débitée sur le même ton, depuis Eschyle jusqu'à M. Ponsard?

O insondables et inénarrables mystères de la routine humaine!

NOCES ET FESTINS.

On sait que les plus jolies comédies se jouent quelquefois dans les coulisses; c'est ce qui vient d'arriver au Gymnase dramatique. Après une répétition de *Maître Jean*, le dernier vaudeville de M. Scribe, M. Montigny, le jeune et habile directeur de l'ancien théâtre de Madame, prit à part le célèbre auteur et lui demanda sa collaboration pour une pièce inédite.

— Très-volontiers, dit M. Scribe, de quoi s'agit-il?

— D'un nouveau rôle pour Mlle Rose Chéri, notre charmante actrice; et de peur que quelqu'un ne me vole mon idée, comme cela se fait tous les jours, veuillez passer dans mon cabinet.

M. Montigny s'enferma à triple tour avec M. Scribe, et les murs eux-mêmes ne purent entendre leur conversation. M. Scribe approuva le sujet de la pièce, les situations, l'intrigue, et se chargea du dénoûment. Une heure après, il entrait chez Mlle Rose Chéri.

— Mademoiselle, je viens vous proposer un nouveau rôle.

— Ah! monsieur, que vous êtes bon!

— Ne me remerciez pas d'avance.

— Est-ce que ce rôle est bien difficile?

— Très-facile, s'il vous convient; impossible s'il ne vous convient pas.

— Il me conviendra, s'il est dans mes moyens.

— Vous avez tout ce qu'il faut pour le jouer à ravir.

— Vous me flattez, monsieur, passons au sujet de la pièce.

— Le voici en deux mots : l'héroïne, poursuit M. Scribe, est une actrice aussi sage que jolie, aussi pleine de modestie que de talent... (Ici l'auteur trace un portrait frappant de Mlle Chéri, dans lequel elle seule ne se reconnaît point, justifiant ainsi l'éloge de sa simplicité). Attachée à une scène secondaire, où elle règne sans rivale, le premier théâtre de Paris convoite notre artiste, et son directeur tremble de se la voir enlever..., d'autant plus qu'il en est éperdûment amoureux...

— Ah! voilà une situation fort intéressante.

— N'est-ce pas, mademoiselle? Le nœud se complique de la vertu de la comédienne, du nombre de ses adorateurs, des nouvelles instances du théâtre ennemi et de la timidité du directeur, qui n'ose avouer son secret.

— De mieux en mieux, monsieur, je vois déjà tout le parti que vous tirerez de cette intrigue!

— Vous me flattez à votre tour; j'arrive au dénoûment : le directeur s'ouvre enfin à un auteur de sa connaissance. Celui-ci va trouver la jeune artiste, lui déclare l'honnête passion de son ami, plaide sa cause avec toute la chaleur de la conviction et sollicite pour lui la main de la charmante personne.

— Un mariage, monsieur!

— Toutes les pièces ne finissent-elles pas ainsi?

— Et l'artiste donne son consentement?

— C'est ce que vous allez décider, mademoiselle, car je dois porter votre réponse à M. Montigny...

Mlle Chéri comprit enfin..., et sa réponse fut *oui*. De sorte qu'au printemps prochain, M. Montigny, bravant les menaces du Théâtre-Français, s'assurera de sa jolie pensionnaire... en l'épousant.

— M. Roger de Beauvoir vient de faire — comme va faire M. Montigny. Il a épousé, l'autre jour, au petit village de Santeny, Mlle Doze, l'aimable sociétaire de la Comédie-

Française. Voilà, sans compter M. Montigny, trois hommes de lettres de ces derniers temps qui prennent femme au théâtre. M. Alexandre Dumas (dont le plaidoyer mirobolant retentit encore au Palais), a épousé Mlle Ida, de la Porte-Saint-Martin; M. Auguste Arnould a épousé Mlle Plessy, de la Comédie-Française, et M. Roger de Beauvoir enlève Mlle Doze à cette même et infortunée Comédie-Française. Pourvu que quelque prince russe ou quelque lord anglais ne lui ravisse pas un de ces jours Mlle Rachel! — On a bien vu des rois épouser des bergères, — et des danseuses épouser des pairs de France!

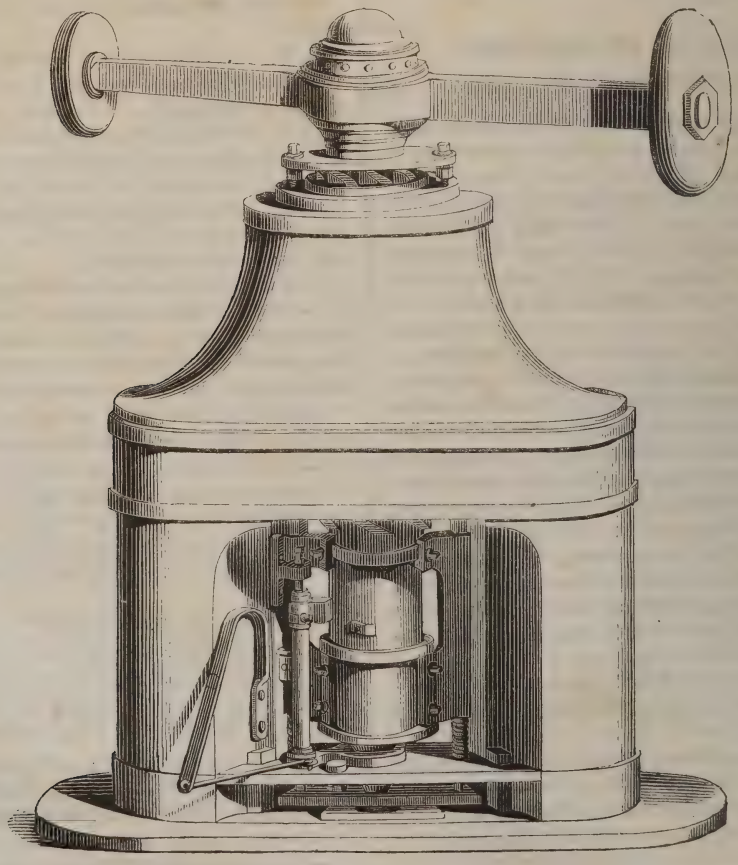
LA MÉDAILLE DE L'INONDATION.

On vient de frapper à la Monnaie une fort belle médaille commémorative de l'inondation de 1846. Le module est de soixante millimètres. On voit d'un côté le génie de la Bienfaisance relevant une pauvre femme engloutie avec les ruines de sa maison, et de l'autre côté les inscriptions suivantes : *Honneur et reconnaissance. — Au courageux dévouement. Aux sympathies généreuses.* Cette médaille sera distribuée aux citoyens qui se sont fait remarquer par leur enpressement à secourir les victimes de l'inondation. C'est une décoration qui en vaut bien une autre.

On commence aussi, dans les ateliers de la Monnaie, à convertir en francs, en demi-francs et en quarts de franc, les douze millions de pièces de quinze et de trente sous, enfouis dans les caves de la Banque. Nos lecteurs assisteront par l'esprit à cette opération, en examinant ci-dessous le fameux balancier qui préside à tous les travaux de la Monnaie.

Inventé sous Henri II, le balancier, comme toutes les bonnes choses, eut beaucoup de peine à prévaloir contre le marteau. Celui-ci le repoussait encore avec perte au temps de Louis XIII. Il dut son établissement définitif au chancelier Séguier, sous Louis XIV. La barre qui surmonte l'arbre du balancier est destinée à le faire tourner sur lui-même. Les deux boules qui la terminent pèsent chacune soixante-quinze kil.; douze ouvriers réunis poussent et tirent ces deux boules pour imprimer le mouvement à la vis maîtresse, jusqu'à ce qu'elle descende dans la boîte coulante cylindrique, visible au bas et au centre de l'appareil. C'est dans cette boîte rendue mobile au moyen de rainures, de coulisses et de vis de rappel, que le flan de métal (la monnaie ou la médaille unie) reçoit l'empreinte du coin supérieur et du coin inférieur, par l'application successive de l'extrémité de la vis maîtresse. Toutes les petites pièces qui entourent la boîte coulante sont destinées à en régler les mouvements, et à faciliter, en l'accélérant, le monnayage courant des espèces.

Le balancier actuel de la Monnaie a reçu ses derniers perfectionnements de MM. Gingembre et Saulnier, qui remportèrent le prix de quinze mille francs, créé par Napoléon, et fournirent les appareils-modèles que l'Empereur envoya dans tous les ateliers de France. P.-C.



Le balancier de la Monnaie.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24 Batignolles.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE RAPIN ET LES LÉZARDS.

Lézard des souches. Lézard des murailles. Lézard vivipare. Lézard vert femelle.

Il y a dans le monde des gens bien heureux ! d'autant plus heureux qu'ils ont toujours le *contentement de soi-même*, et qu'ils jouissent à perpétuité de l'estime et de l'admiration qu'ils professent pour leur propre individua-

lité. Ecoutez-les, si Dieu vous a donné assez de patience pour cela. Leurs ouvrages, *quand ils en font*, sont toujours des chefs-d'œuvre qui feront école, et qui vont révolutionner les arts, la littérature, les sciences ou l'économie politique ; leurs œufs, *quand ils en ont*, valent mieux que les poules des autres. La libérale nature n'a rien refusé à ces gaillards-là, et ils ont, par inspiration, de la science, du talent, de l'esprit; et du génie donc! c'est là leur fort, ils en ont plus épais qu'eux. Rien ne peut égaler leur mérite, si ce n'est la naïveté de la foi qu'ils y ont. J'en connais un qui a fait plus de cinq cents découvertes ou inventions, et qui n'a jamais pu découvrir le moyen de gagner un écu de cinq francs.

Si la nature les a traités en enfants gâtés, il n'en est pas tout à fait de même de la fortune, et elle se montre un peu plus revêche à leur égard. Le plus souvent elle ne sait rien faire pour ces hommes qui savent tout faire, et elle a l'injustice de laisser s'enorgueillir dans la misère ces vastes génies qui aiment mieux crever de faim dans leur galetas, en attendant leur illustration et leurs richesses futures, que de se ravaler au point de gagner honnêtement leur vie en travaillant tout bonnement comme les autres. Fi donc! il ferait beau voir ces célébrités en herbe s'abaisser au point de rouler un cornet de poivre ou de mesurer un mètre de calicot! Non, non, jamais. La garde meurt, et ne se rend pas!

Et si vous rencontrez dans la rue un individu entre vingt et trente ans, très-pâle ou de couleur bistrée, fluet comme une asperge, en linge sale, à ongles taillés à la chinoise, à cheveux plats et moyen âge, à barbe de bouc, à feutre gris à larges bords, en habit noir et râpé ou en paletot étriqué, à pantalon éraillé autour d'une botte douteuse mais bien cirée; si vous le rencontrez, méfiez-vous-en, car c'est un des incompris dont je vous ai parlé. C'est une sous-variété de l'homme à projets, ne s'en distinguant que parce qu'il a de plus pour caractère spécifique une vanité puérile, l'ambition de la gloire, et le jugement faussé par une immensément bonne opinion de son mérite. Il vous abordera la tête haute ou basse, le regard fier ou modeste, et vous fera un salut humble ou protecteur, selon qu'il sera à jeun depuis l'avant-veille ou la veille. Si c'est à peu près l'heure du déjeuner ou du dîner, il se trouvera, par hasard, aller du même côté que vous, et s'attachera à vos pas comme votre ombre. Chemin faisant il vous demandera affectueusement des nouvelles de votre santé, de celle de madame, de vos enfants, de votre bonne, de votre chien, de votre chat et de votre serin. Il s'excusera avec chaleur de n'avoir pas été vous rendre visite, et en rejettera la faute sur ses *importants* travaux. Puis, par à-propos, il vous dira que son livre, ou son paysage, ou le prospectus de son grand projet, ou son traité d'économie politique, ou ses démarches à l'Académie, sont terminés, et que dans huit jours, s'il trouve un éditeur, ou un amateur de paysage, ou des bailleurs de fonds, ou des ministres équitables, ou quarante voix à l'Académie, il nagera dans l'abondance et sera couvert de gloire. « Car, ajoute-t-il en baissant les yeux d'un air fort modeste, le vrai mérite et le génie finissent toujours par percer. »

Or, si vous trouvez que la naïveté de son amour-propre ne vous amuse pas au point de valoir une visite à vos frais chez le restaurateur, voici ce que vous ferez : vous lui direz que vous venez de faire un excellent dîner chez M. un tel. Alors, il se souviendra tout à coup qu'il a une visite d'amitié ou de digestion à rendre soit à un député, soit à un pair de France, soit peut-être à son ami Béranger ou à son ami Lamartine, dont il vous montrera certainement une lettre. Il vous serrera cordialement la main, puis, avant de vous quitter, il vous demandera vingt francs à emprunter, sous un prétexte ou un autre. Dans ce cas ne prêtez pas, soyez généreux par économie : donnez-lui dix francs au lieu de lui en prêter vingt, et par ce moyen vous aurez gagné chacun dix francs.

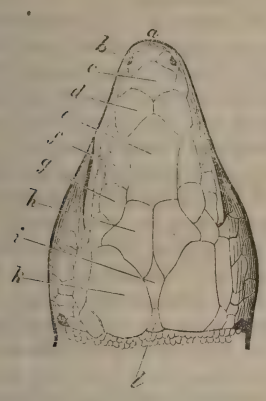
J'ai connu un rapin de mon pays qui depuis dix ans était venu à Paris pour faire une révolution dans la peinture, et qui depuis dix ans n'avait pas pu faire recevoir un seul de ses chefs-d'œuvre à l'Exposition, ce qui prouvait, selon lui, que les grands hommes sont incompris. Il est bien vrai qu'il n'avait jamais pu apprendre à dessiner correctement un œil, un bras ou une jambe; il est bien vrai que ses paysages semblaient avoir été peints avec du jus d'épinards; mais quand je me permettais de lui faire ces observations, il me répondait victorieusement: « Je suis peintre romantique, ce qui veut dire que je n'ai besoin ni de savoir dessiner, ni d'avoir du coloris. La peinture élevée, grandiose, sublime, n'est pas un art d'imitation, mais bien l'expression d'une pensée. Si ma pensée, à moi, est jus d'épinards et bras cassés, a-t-on le droit de m'en empêcher? Suis-je donc un singe, pour qu'on veuille que j'imite, que je copie la nature prosaïque et sotte? — C'est vrai, c'est vrai; aussi, mon cher, il faut attendre, pour vendre vos tableaux et acquérir une réputation, que le goût et la poésie du public tournent au jus d'épinards et aux bras cassés. — N'importe, je sens en moi une divine vocation, et je la suivrai, dussé-je mourir à la peine comme tant de grands artistes. »

Les pauvres gens! ils prennent pour de la vocation ce qui, chez eux, n'est que l'inspiration d'un amour-propre stupide. Et cependant mon rapin, qui est mort comme il a vécu, misérable et mauvais barbouilleur, eût pu devenir un empailleur d'un certain mérite s'il se fût livré à l'étude de la taxidermie, ce qui l'eût probablement conduit à un professorat, et, qui sait? peut-être à l'Académie. Vous allez en juger par un article écrit de sa main, pour l'explication de trois dessins de lézards faits par un de ses amis. En livrant cela au *Musée des Familles*, j'espère, à raison de cinq francs par colonne et de vingt francs par dessin, en tirer assez d'argent pour payer au propriétaire du grenier qu'il habitait depuis dix-huit mois, six termes arriérés au moment où il est mort d'épuisement d'estomac et de déceptions.

« Lorsque, par un beau jour d'été, vous vous promenez sur la lisière d'un bois, tout à coup vous entendez un léger bruissement dans les feuilles sèches que le vent a accumulées sous un buisson, et ce bruit inattendu vous fait tressaillir, parce que vous craignez l'approche d'une vipère à la morsure dangereuse et souvent mortelle. Rassurez-vous; le petit animal qui vous a effrayé est aussi innocent que vif et brillant, c'est un LÉZARD VERT, ou le *lacerta viridis* de Daudin et de la plupart des autres naturalistes. Vous le voyez, au bas de notre gravure, tirant sa petite langue molle et fourchue, et tout à fait incapable de piquer. Mais si les lézards ne piquent pas, en récompense ils mordent serré, et une fois qu'ils tiennent leur ennemi, il est bien difficile de leur faire lâcher prise; pour y parvenir il faut ordinairement les tuer. Il m'est arrivé plusieurs fois d'en porter un, pendu par les mâchoires au bout de mon doigt, pendant plus d'un quart de lieue. Quoique sa morsure soit sans aucun danger, et que ses petites dents soient trop courtes pour entamer la peau, je vous conseille, si vous voulez répéter cette expérience, de la faire sur un petit individu, car les gros vous serrent comme un étau, au point de vous faire mal. Il n'en peut résulter aucun autre incon-

vénient, car aucune espèce de ces jolis animaux n'est venimeuse.

Sur seize espèces connues, nous n'avons en France que six vrais lézards, composant le genre *lacerta* de Cuvier et de Gray, ou *algiroïdes* de Bory de Saint-Vincent et Bibron; encore une d'eux, le *lacerta oxycephala*, ne se trouve-t-il qu'en Corse. Comme les lézards varient beaucoup pour les couleurs et la grandeur, on a été obligé, pour distinguer les espèces, d'étudier jusqu'aux plaques écailleuses qu'ils ont sur la tête, et chacune d'elles a reçu un nom particulier plus ou moins barbaro-gallico-latino-grec, comme je vous en donne ici un échantillon.



Tête de lézard. Plaques écailleuses.

a, plaque rostrale.
b, naso-rostrale.
c, inter-naso-rostrale.
d, fronto-naso-rostrale,
e, frontale.
f, palpébrale antérieure.
g, palpébrale postérieure.
h, fronto-pariétale.
i, inter-pariétale.
k, pariétale,
l, occipitale.

Il est bon de vous faire remarquer que j'ai vu ces caractères, prétendus spécifiques, varier très-souvent d'individu à individu, dans la même espèce, d'où il résulte que la synonymie de ces animaux est très-embrouillée, surtout depuis que le trop savant M. Bibron les a décrits d'une manière si admirablement savante que le plus fin crocodile n'y comprendrait rien du tout.

Quoi qu'il en soit, le lézard vert a ordinairement de dix à quinze pouces de longueur, et quelquefois, dans le midi de la France et sur les côtes de Barbarie, il en atteint près de dix-huit. Ses tempes sont recouvertes d'écailles polygones, à côtés inégaux, celle du milieu plus grande que les autres; la plaque occipitale est petite. Ses plaques ventrales forment huit rangs, dont deux plus courts. Il a de douze à vingt pores fémoraux le long de l'intérieur de la cuisse. (Les fonctions de ces organes qu'ont toutes les espèces, sont complétement ignorées par les naturalistes; ils sont figurés en *a* dans notre gravure d'un lézard renversé, à la fin de cet article.) Ses mâchoires et même son palais sont garnis de très-petites dents. Son ventre est jaune, mais le dos varie beaucoup, ainsi que tout le dessus; il est le plus généralement d'un vert uniforme ou piqueté de jaunâtre, brun piqueté de vert, brunâtre taché de vert ou de blanc et ondé de noir, ou enfin brunâtre avec deux à cinq raies longitudinales blanches lisérées de noir.

Le lézard que celui-ci semble menacer de son dard impuissant, est l'espèce connue sous le nom de *lacerta stirpium*, Daud., ou lézard des souches, et il est généralement moitié moins grand que le précédent, auquel il ressemble assez. Mais son ventre est blanc, quelquefois piqueté de noir. Dans le mâle, le dos est d'un brun ou d'un rouge-brique uniforme, ou avec des taches ou des ocelles noires, avec ou sans lignes ou points blancs. Les côtés du corps sont verts, ocellés de brun. La femelle a le dessus et les côtés du corps d'un brun clair ou fauve; le dos marqué d'une suite de taches noirâtres; le long des flancs elle a une ou deux séries de taches noires, avec un point blanc au milieu de chaque tache. Du reste cet animal varie autant que le précédent.

Tout à fait en haut de la gravure est le lézard des murailles, *lacerta muralis*, Bib., *lacerta agilis*, Daud., commun dans nos jardins le long des murs de terrasse exposés au midi. Ce petit animal, si joli, si leste, si éveillé, dépasse très-rarement cinq à six pouces de longueur. Il est figuré ci-après renversé, pour montrer qu'il n'a que six rangs de plaques ventrales, tandis que les précédents en ont huit, et que le demi-collier qu'il a sous le cou n'est pas dentelé. Il varie tellement pour les couleurs, qu'il serait fort difficile d'en faire la description s'il n'était connu de tout le monde.

Au milieu de notre gravure, on voit, entouré de ses enfants, le lézard vivipare, *lacerta vivipara*, Jacquin, dont la taille est moins grande encore que celle de notre lézard des murs, avec lequel il aurait de l'analogie s'il n'avait huit rangs d'écailles ventrales. Son dos est brun, olivâtre ou roussâtre, ayant de chaque côté une bande noire lisérée de blanc en haut et en bas, et, au milieu, une raie noire. Son ventre est d'un jaune orangé tacheté de noir. La femelle est en dessus d'un brun rouge presque uniforme, sans lignes et à taches peu prononcées.

Nous avons encore, en France, le lézard ocellé, *lacerta ocellata*, Daudin, qui atteint jusqu'à dix-huit pouces de longueur; mais comme on ne le trouve que dans le Midi, et que mes excursions ne se sont étendues que de la forêt de Fontainebleau à celle d'Eu, je ne le mentionne ici que pour mémoire.

Généralement les sauriens ou lézards, de tous les genres, sont ovipares comme tous les reptiles, et leurs œufs sont recouverts d'une coquille à demi calcaire et assez dure. Mais admirez comment la malicieuse nature se plaît à déjouer les utopies de nos pauvres classificateurs : ici c'est un mammifère qui n'a pas de mamelles et qui fait des œufs, l'ornythorinque; là, c'est un ovipare qui ne fait point d'œufs, mais des petits vivants, le lézard vivipare; et c'est bien pire, ma foi, en Normandie, où les salamandres terrestres font des œufs au printemps et accouchent de petits vivants en automne. O maudite nature! quand cesseras-tu de mystifier les classifications de nos pauvres savants? Les lézards, si vifs, si agiles en été, s'engourdissent en hiver par l'effet du froid, disent encore nos savants : autre malice de la nature : près des tropiques, les lézards, les crocodiles entre autres, s'engourdissent aussi, mais c'est positivement par un effet contraire, par celui de la chaleur, car cet engourdissement n'a lieu qu'en été. Demandez-en le pourquoi à ces messieurs, qui peuvent aisément vérifier le fait.

Selon M. Bibron, les lézards auraient généralement les sens très-obtus; pour le goût et l'odorat, la chose paraît assez certaine, mais ils ont l'ouïe très-fine et la vue perçante. Comme tous les animaux entièrement couverts d'écailles, leur tact est extrêmement grossier. Il paraît que l'épiderme qui les recouvre a pour base une matière grasse, car il est inattaquable par les acides, ou au moins par l'acide nitrique réduit à 26 degrés, tel que s'en servent les

graveurs en taille-douce. J'ai plongé un lézard vert dans un bocal rempli de cet acide, je l'y ai laissé une heure et demie, et, lorsque je l'en tirai, il se mit à courir sur la table comme s'il n'avait aucun mal. Je livre ce fait à la sagacité de messieurs les naturalistes.

Les lézards se nourrissent exclusivement de proies vivantes, consistant en mouches et autres petits insectes, en larves, et, par préférence, en vers de terre. Ils peuvent rester fort longtemps sans manger, et ce temps varie en raison de la température. Ils habitent les vieilles souches, des trous qu'ils savent se creuser dans la terre, les fentes des rochers ou des trous de murailles, toujours à l'exposition la plus sèche du midi. Ils ont généralement peu d'intelligence, et cependant ils se familiarisent assez, en captivité, pour venir à la voix prendre leur nourriture dans la main. Les anciens les croyaient amis de l'homme, au point de réveiller celui-ci quand ils voyaient un serpent s'en approcher pendant son sommeil. Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que le lézard, lorsqu'il aperçoit une couleuvre ou une vipère, fuit pour n'en être pas dévoré, ce qui lui arrive quelquefois, et dans ce cas il sera arrivé que, dans sa fuite, il aura passé sur un homme endormi et l'aura réveillé.

La queue des lézards est extrêmement fragile, se casse au moindre accident, et conserve encore longtemps son mouvement après avoir été séparée du corps. L'animal en reproduit une autre, et même, quoique rarement, deux ou trois.

Les anciens prétendaient que ces reptiles étaient passionnés pour la musique. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ma jeunesse, j'habitais, à la compagne, un appartement dont une fenêtre donnait sur un rocher exposé au soleil, dans un verger. Dès que je jouais de la flûte, un gros lézard vert sortait la moitié du corps de son trou de rocher, et paraissait m'écouter avec beaucoup d'attention; si je cessais de jouer, il rentrait, si je recommençais, il reparaissait aussitôt, et je pouvais lui faire répéter cette manœuvre aussi souvent que je le voulais. Etait-ce simplement chez lui de la curiosité, ou bien prenait-il les sons doux de ma flûte pour le bourdonnement d'un insecte inconnu dont il aurait pu faire sa proie? je l'ignore.

Un jour je m'avisai de prendre un long fil de fer (une corde de piano recuite) d'attacher au bout une mouche, de m'approcher doucement de mon lézard musicien, et de lui placer, d'aussi loin que me le permettait mon fil de fer, cette mouche près du museau; il hésita longtemps, mais enfin il la prit, puis en prit une seconde, une troisième, etc., sans hésitation. Le lendemain je raccourcis le fil de fer de trois ou quatre pouces, le surlendemain d'autant, et ainsi de suite, de manière qu'au bout de huit jours il prenait sans crainte dans mes doigts sa mouche ou son tronçon de ver de terre. Je parvins avec la même facilité à le faire sortir de son trou en le sifflant pour l'avertir que je lui apportais sa proie.

Quand il fut bien accoutumé à cette manœuvre, je lui en fis faire une autre. Au lieu de lui placer la mouche près du museau, je l'en tins à six pouces, et il fut obligé de sortir entièrement de sa retraite pour venir la prendre; le jour suivant je la lui tendis à un pied; puis j'augmentai chaque jour la distance en me retirant, de manière qu'après quinze jours il faisait avec moi le tour entier du verger, pour obtenir un ver de terre. Quand je m'arrêtais, il n'hésitait pas à grimper le long de mon pantalon et de ma veste jusque sur mes épaules, puis il descendait le long de mon bras et mangeait tranquillement sa proie dans ma main, pendant que je le reportais vers son trou. Au printemps suivant il reparut tout aussi familier et n'ayant rien perdu de sa gentillesse. Mais, en été, je fus obligé de m'absenter pendant trois semaines, et quand je revins je ne le trouvai plus.

Les lézards de la France ne sont que les jolies miniatures des monstrueux sauriens qui vivent en Afrique, en Amérique et dans l'Inde, entre les tropiques. Jusqu'à ce jour, les crocodiles du Niger, les caïmans du Brésil et les gavials du Gange, longs de vingt à vingt-cinq pieds, avaient été des objets d'une juste terreur et des êtres hideux. Aujourd'hui ils ont perdu toute leur poésie, et, grâce à l'huile qu'on en tire, ils sont devenus tout simplement l'objet d'un commerce avantageux. Le progrès de l'industrie a fait oublier ce que leur physionomie avait de repoussant. Loin de les fuir on les recherche, et, principalement dans les environs de Mexico, où ils sont très-communs, des esclaves sont exclusivement occupés à leur faire la chasse. Lorsque les chaleurs de l'été ont desséché les marais, les caïmans s'enterrent dans la vase et y restent engourdis jusqu'à ce que la saison des pluies vienne les rappeler à la vie active. Alors les nègres, armés d'une longue broche de fer, vont sonder dans cette boue desséchée, et les trouvent aisément. en sondant plusieurs fois, ils reconnaissent la position de l'animal; avec des pioches, ils lui découvrent d'abord les pattes de derrière, qu'ils lui attachent sur le dos, puis celles de devant, qu'ils lui attachent de même, et enfin tout le corps. Si l'animal n'est pas entièrement enjourdi, ils le bâillonnent et lui coupent la queue afin de n'en être pas blessés; puis ils l'attachent par le cou, par le ventre et par la base de la queue à une longue perche de bambou; ils l'emportent ainsi pour le dépecer et en extraire l'huile. Il est tel nègre adroit à cette singulière chasse, qui trouve et prend jusqu'à douze caïmans par jour. »

VÉRARDI.

Lézard vert renversé. *a*, pores fémoraux.

LE MARIAGE DE MA FILLE.

HISTORIETTE HOLLANDAISE.

— Eh bien! mon brave Jenkin, voyons, qu'est-ce qu'il y a? Te voilà planté devant moi, raide comme un piquet, roulant ton bonnet dans tes mains, te juchant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, comme la cigogne qui loge sur la cheminée du voisin Markus.

— C'est que, voyez-vous, maître Rhénoster, ce que j'ai à vous dire est bien embarrassant.

— Voyons, et d'abord, assieds-toi sur cette escabelle, si tu ne veux pas ressembler à une grue, et parle bien si tu ne veux pas ressembler à un imbécile.

— Dame! maître, c'est qu'elle est bien jolie au moins, mamzelle Minn-Guite.

— Tu ne me parais pas avoir mauvais goût; mais où veux-tu en venir?

— Ma foi, puisque vous me le demandez, je prends mon courage à deux mains et je vais vous le dire: c'est, père Rhénoster, que je... que je...

— Que je... que... quoi?

— C'est que je l'aime votre fille! est-ce que cela vous fâche?

— Ça ne peut pas me fâcher, puisque je l'aime aussi, et que tout le monde en fait autant, n'est-ce pas?

— Oh! pour ça, c'est la vérité. Mais, papa Rhénoster, c'est que je l'aime, moi... pas comme les autres...; comprenez-vous?

— Hein! comment dis-tu?

— Ma foi, s'écria Jenkin avec une détermination extraordinaire et en enfonçant brusquement son bonnet de laine sur sa tête, je jette mon chapeau par-dessus le buisson, et je vais vous conter ça longuement, maître; je vous demande Minn-Guite en mariage, et voilà.

Maître Rhénoster ôta ses lunettes de dessus son nez, les posa sur son établi, à côté de son alêne; puis, après avoir secoué son tablier de cuir, il se retourna et jeta un œil inquisiteur vers l'arrière-boutique. Là était assise modestement une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, belle comme une vierge de Raphaël, à la chevelure blonde et bouclée, aux yeux azurés et baissés, mais bien baissés, sur un petit ouvrage de broderie. Je ne sais comment il se faisait que ses joues, quelquefois un peu pâles, étaient alors vermeilles comme les pétales d'une rose de Bengale.

Son père, après l'avoir considérée en silence pendant une ou deux minutes, reprit son tranchet, sa forme et son cuir, et se remit tranquillement à travailler sans dire un seul mot.

Après dix minutes d'un silence fort embarrassé de tous les côtés, Jenkin reprit courage et dit:

— Vous aurais-je déplu, maître? Vous ne répondez rien?

— Que diable veux-tu que je te réponde, mon pauvre garçon? Vois-tu, il y a des choses que je ne peux pas dire sans que ça me fasse dans la bouche le même effet que si je mâchais une nèfle verte. Puis, se tournant vers sa fille, il ajouta: Minn-Guite, as-tu arrosé mon jardin aujourd'hui?

— Pas encore, père.

Et avant qu'elle eût fini cette courte réponse et rabaissé sur sa broderie ses grands yeux bleus, Rhénoster s'était levé de dessus sa chaise à trois jambes, s'était emparé d'une vieille carafe en forme de buvette, et, avec la seule peine d'allonger le bras par-dessus son étroit établi, il arrosait son jardin. Or, ce jardin, placé sur la fenêtre, consistait en une caisse de bois, large d'un pied, longue de trois, remplie de terre dans laquelle végétaient une douzaine de tulipes, alors en pleine floraison. Jamais on n'avait connu au père Rhénoster un autre jardin que cette caisse.

Avant de continuer, il faut que vous sachiez que le drame que je vais vous raconter s'est passé il y a environ quarante ans, à Harlem, ville de Hollande, célèbre par toutes sortes de choses que je ne sais pas, mais, par-dessus tout, par la culture des tulipes et par sa Société des sous-tulipiers, dont moi, pauvre femme, qui n'ai que cinquante ou soixante variétés (fond blanc) dans mon tout petit jardin, j'ai l'insigne honneur d'être membre honoraire.

Le pauvre Jenkin était tout à fait désorienté; la voisine, qui écoutait à la porte, a dit depuis qu'elle avait entendu très-distinctement une sorte de soupir s'échapper entre les jolies lèvres de Minn-Guite. Mais Rhénoster eut le talent de faire durer l'arrosement de douze tulipes environ un quart d'heure. Jenkin était outré; il perdit la tête... La tête, non, le bon garçon ne pouvait rien perdre qui ressemblât à quelque chose comme ça, mais il perdit patience.

— Père Rhénoster, dit-il en donnant à sa voix, ordinairement un peu flûtée, un timbre ténor tout à fait inusité, je vous ai dit ce que je désire plus que la vie, je vous prie de me répondre oui ou non?

— Non, dit Rhénoster en faisant tomber sur le feuillage de sa tulipe la dernière goutte d'eau de sa carafe.

Puis il reprit sa place à l'établi, et, après avoir jeté un regard sur les deux jeunes gens, dont la figure était passée du rouge cramoisi au blanc de lis, il ajouta:

— Jenkin, tu es un digne garçon, pas dérangé, bon travailleur, un peu niais, mais ça ne gâte rien en ménage. Minn-Guite est dans toute la force de l'expression une belle et bonne fille; ça ferait un couple assez gentil! mais...

— Mais quoi? père Rhénoster, dit en tremblant Jenkin, qui avait perdu tout son courage factice.

— Puisque vous voulez le savoir, mes bons enfants, c'est que vous n'avez pas une rixdale ni l'un ni l'autre, et que, dans le siècle où nous sommes, on ne vit pas de bons sentiments.

— Je travaillerai.

— Et si l'ouvrage ne vient pas et qu'un médecin arrive? Et puis, mon garçon, je dois te dire la vérité, puisque nous en sommes là. Si la mauvaise fortune, à l'estomac creux et aux dents longues, venait frapper à votre porte, que ferais-tu? Je ne dis pas que tu manques tout à fait d'intelligence, mais, mon cher enfant, je suis obligé de convenir, et tu m'y forces, que tu manques un peu de ce génie qui fait qu'un homme gagne sa vie *quand même*, et sait arroser une tulipe à propos.

— Et qu'importent les tulipes, pourvu que...

— Comment, comment, monsieur? vous le prenez sur un ton singulier. Apprenez, monsieur, que celui qui n'aime pas les fleurs n'aime pas la vertu; monsieur, c'est un poëte français qui l'a dit. Apprenez que la plus belle fleur c'est la tulipe, *tulipa gesneriana*, comme l'appelle le savant

Poiteau, rédacteur de l'*Almanach du Bon Jardinier*. Apprenez... Mais je t'apprendrai le reste une autre fois, pétales, calices, ovaires, hampes, feuilles lancéolées, etc., etc.

— Je me moque bien de vos tulipes !

— Quoi, malheureux ! mais regarde donc, là, au milieu de cette caisse. Depuis sept ans j'élève, je soigne cette enfant que j'ai semée, cette enfant qui partage toutes mes affections avec Minn-Guite ; ma belle tulipe blanche, rose, rouge et jaune, l'objet de mes soins de tous les jours, ma consolation, ma pensée, mon trésor, ma fortune, ma.....

— Que le diable emporte la tulipe !

— Sors d'ici, misérable ! dit Rhénoster parvenu au dernier paroxysme de la fureur ; sors d'ici à l'instant même, et ne remets jamais les pieds chez moi.

La voisine, qui s'était hasardée à mettre l'œil au trou de la serrure, raconta que Minn-Guite ne fit pas le moindre mouvement. Seulement sa broderie lui échappa des mains, tomba sur ses genoux, et de ses yeux baissés descendit une larme qui brilla sur sa figure pâle, comme ces gouttes de rosée que l'on voit le matin roulant sur les pétales d'un lis blanc de neige.

Cette malheureuse scène s'était passée depuis huit jours, et le pauvre Jenkin n'avait pas osé retourner chez l'irascible Rhénoster. On le voyait depuis le matin jusqu'à midi, depuis midi jusqu'à la nuit, rôder dans la rue où le vieux cordonnier avait sa boutique, et la voisine remarqua que depuis le matin jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'à la nuit, Minn-Guite ne quittait pas un vieux fauteuil placé derrière l'escabelle de son père, et d'où elle pouvait apercevoir les passants. Pour se distraire, la pauvre enfant les examinait tous, excepté un, parce que ses yeux se troublaient dès qu'elle commençait à l'apercevoir.

Jenkin, depuis le même temps à peu près, avait remarqué un étranger qui, ainsi que lui, passait et repassait dix fois par jour devant la boutique du cordonnier. Cet homme, à en juger par sa tournure épaisse, par son costume aussi riche que ridicule, par ses bagues à diamants, et surtout par la rotondité de sa taille, devait, selon les conjectures de notre amoureux transi, être un homme d'importance ; et, en effet, c'était un noble pair d'Angleterre, milord Haresvood, ou autre, car la voisine qui nous a raconté cette histoire est bien vieille et elle ne se rappelle pas positivement son nom. La jalousie de Jenkin fut éveillée ; car, toutes les fois que la belle Minn-Guite était dans l'arrière-boutique, il voyait milord s'arrêter comme saisi d'admiration, braquer son lorgnon sur la croisée entr'ouverte, et pousser quelques exclamations qui ne plaisaient nullement au pauvre ouvrier.

Un jour, jour à jamais mémorable dans les fastes de la ville de Harlem, Jenkin était aux anges, car le père Rhénoster n'était pas à son établi, et Minn-Guite, ayant probablement la vue moins troublée que de coutume, avait jeté un long regard sur son ancien ami. Ce regard avait produit un si singulier effet, qu'il en était resté saisi, et que, immobile comme une statue de marbre, et la bouche ouverte, il était là, cloué sur le pavé, sentant beaucoup, mais ne pensant à rien, ce que les poëtes d'aujourd'hui appellent *être plongé dans une douce réverie*.

Il fut tiré de cette contemplation d'une manière assez désagréable. Un étranger, et c'était milord Haresvood, lui frappa familièrement sur l'épaule et lui dit :

— Il me paraît, mon jeune compagnon, que vous êtes connaisseur. Vous la trouvez bien belle, n'est-ce pas ?

Jenkin, fort courroucé de cette brusque interruption à ses doux songes, se retourne d'un air effaré, et regarde l'étranger de travers ; mais il ne répond rien, par prudence, car Milord était taillé de manière à rosser à la fois deux Jenkin amoureux.

— Eh bien ! continua l'Anglais en le secouant rudement par le bras, répondez donc, ne la trouvez-vous pas la plus belle d'entre toutes les belles ?

— Certainement, monsieur, mais...

— Voyez comme sa taille est souple, élégante, gracieuse.

— C'est vrai.

— Son cœur, j'en suis certain, est pur et sans tache.

— J'en suis certain aussi.

— Comme le carmin, qu'elle dispute à la rose, se détache harmonieusement sur le blanc éclatant de son teint !

— J'en conviens.

— Quel port majestueux !

— Oui.

— C'est une beauté unique dans le monde, et personne ne peut en juger mieux que moi, j'en ai tant vu !

— Bah !

— Que celui qui la posséderait serait heureux ! Le sort en est jeté, j'en suis amoureux fou, il faut qu'elle soit à moi.

— Un moment, monsieur, nous sommes deux.

— Je l'aurai, quoi qu'il m'en coûte.

— Halte-là ! je m'appelle Jenkin, et Jenkin dit que vous ne l'aurez pas.

— Je me soucie autant de Jenkin que d'une pomme de reinette, et de ce pas je vais entrer en pourparler avec son...

— Non, de par le diable ! dit Jenkin que la jalousie rendit furieux. Vous n'irez pas, sinon...

Et il fit un geste menaçant à l'Anglais, en se jetant au-devant de lui pour l'empêcher d'entrer dans la boutique de Rhénoster. Milord s'arrêta, regarda l'ouvrier de la tête aux pieds, et lui dit froidement :

— Monsieur Jenkin, il paraît que vous l'aimez aussi ?

— Oui.

— Que vous voulez me disputer sa possession ?

— A la mort.

— Je ne vous blâme pas, car cela prouve que vous avez les goûts distingués comme un gentleman, quoique vous ne paraissiez qu'un pauvre diable. Voyons, c'est une affaire que nous allons vider sur-le-champ.

Et milord, avec le plus grand sang-froid du monde, ôta son chapeau, sa cravate, son habit, et plaça très-proprement le tout sur une borne. Puis il retroussa les manches de sa chemise, ferma les poings, tendit les bras en faisant gonfler ses muscles robustes, et se plaça au milieu de la rue dans l'attitude d'un boxeur qui attend son adversaire.

Le pauvre Jenkin, qui n'avait aucune idée des coutumes excentriques anglaises, ouvrait de grands yeux étonnés, mais sans bouger, et surtout sans deviner le moins du monde les intentions du noble lord. Cependant un mouvement instinctif de crainte le fit mettre sur la défensive, au milieu d'un cercle de passants arrêtés par la curiosité.

— A toi, garçon, dit milord, et au même instant Jenkin reçut dans la poitrine un coup de tête qui l'envoya à six pas de là faire trois ou quatre culbutes dans le ruisseau. Un poltron poussé à bout devient quelquefois d'un courage féroce. Il se releva en rugissant, se lança sur l'Anglais comme un tigre, et lui asséna sur la figure un coup de poing si furieux, que l'œil bleu de l'Anglais parut à l'instant noir et entouré d'un large cercle plombé, comme celui d'une jeune et coquette Algérienne, lorsqu'elle est dans sa plus grande toilette.

— Bien touché, Jenkin, s'écria l'Anglais, tu es un drôle qui as plus de mérite que je ne le croyais.

Mais hélas! milord était beaucoup plus habile au pugilat qu'aux discussions de la haute Chambre d'Angleterre, et le pauvre Jenkin en fut pour ce premier succès et pour les coups. Quatre fois le boxeur l'envoya rouler sur le pavé, et quatre fois, avec une magnanimité réglementaire, il attendit que le pauvre diable fût relevé pour l'assommer de nouveau. Il était temps que cela finît, car l'amoureux Jenkin était moulu.

Le vieux Rhénoster, qui rentrait chez lui, n'eut pas plutôt reconnu la victime du pugilat, qu'oubliant ses griefs contre l'admirateur de Minn-Guite, il se jeta entre les deux combattants et se fit assister de quelques voisins qui exigèrent l'explication de ce vacarme.

— Non, j'aime mieux mourir! qu'il me tue, qu'il m'assomme, mais il ne l'aura pas de mon vivant.

— Et moi je te dis que, lors même que je devrais assommer une douzaine de butors comme toi, elle sera à moi.

— Non.

— Si.

— Non, je vous dis que non.

— Je te dis que si, ou j'achève de te rouer.

Et les deux adversaires essayaient de se débarrasser des gens qui les tenaient pour s'élancer de nouveau l'un sur l'autre.

— Çà, çà, dit le père Rhénoster, que cela finisse et qu'on s'explique tranquillement; voyons, que voulez vous tous deux?

— Minn-Guite! la tulipe! dirent-ils en parlant tous deux à la fois.

— Minn-Guite! dit l'Anglais, qu'est-ce que c'est?

— La tulipe! dit Jenkin, quoi! c'est la tulipe que vous voulez épouser?

— Qu'est-ce qui te parle d'épouser? J'achète, et voilà tout.

L'amoureux de Minn-Guite, transporté de joie de voir que le riche Anglais n'était pas son rival, lui tendit la main.

— Milord, c'est moi qui ai tort, et je vous demande bien pardon des coups que vous m'avez donnés.

— Mon brave Jenkin, je commence à voir clair dans cette affaire, tu es un bon garçon qui sais déjà ce que vaut un gentleman anglais au pugilat; viens, entrons chez le père de la tulipe.....

— De Minn-Guite, vous voulez dire?

— Oui, oui, fleur pour fleur, c'est à peu près la même chose.

Rhénoster leva respectueusement son bonnet, précéda milord, et tous trois ils entrèrent dans la boutique du cordonnier, où ils trouvèrent Minn-Guite tout en larmes, car la pauvre enfant avait vu par la fenêtre tout ce qui s'était passé dans la rue. L'Anglais, après s'être assis sans façon dans l'unique fauteuil de la maison, d'où Minn-Guite s'était levée pour lui faire honneur, prit la parole avec une assurance toute parlementaire, et dit :

— Voyons, père Rhénoster (1), vous n'avez pas, malgré votre nom, le cœur aussi dur que le cuir d'un rhinocéros; ces enfants s'aiment, il faut les marier.

— Milord, ce serait avec le plus grand plaisir que je ferais ce qui pourrait vous être agréable, mais cela est impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne peux rien donner à ma fille en mariage, et que Jenkin n'a que ses bras pour toute fortune.

— Hé! hé! ses bras ne sont pas trop mauvais, dit milord, en passant un fin mouchoir de batiste sur son œil noir et enflé. Cependant j'approuve votre prudence; je conçois qu'avec rien d'un côté, et rien de l'autre, il n'est pas aisé, hors à Paris, de vivre en grand seigneur; mais en toutes choses il est des accommodements. Ecoutez-moi : vous avez là une belle tulipe, vous allez me la vendre, et la somme que je vous en donnerai sera la dot de votre fille.

— Je vois que milord est connaisseur. C'est une tulipe vierge semée par moi, il y a sept ans, et aujourd'hui que pour la première fois elle a épanoui sa fleur parfaite.

— Je le sais, je le sais; je vous donne de votre tulipe six cents guinées (environ quinze mille francs), pour la dot de la gentille Guite, à la condition que Jenkin l'épousera. Cela vous va-t-il?

— Je ne sais, milord, comment vous témoigner toute ma reconnaissance, et cependant j'ose encore vous demander une grâce?

— Laquelle?

— C'est que ma tulipe porte le nom de *Mariage de ma fille*.

— Accordé.

Un mois après, le jour même des noces de Jenkin et de Minn-Guite, milord sortit de la caisse l'oignon de la magnifique tulipe, et eut bien soin d'en écraser les caïeux sous ses pieds afin qu'on ne pût pas la multiplier. Cela n'empêcha pas que quatre ou cinq ans plus tard, un oignon de cette belle variété ne valait plus que cent francs, et qu'aujourd'hui, à Paris, on s'en procure un pour cinquante centimes.

L. LENEVEUX.

(1) Rhinocéros.

LES NIDS D'HIRONDELLES EN CHINE.

Un voyageur adresse au public des renseignements curieux sur la manière dont se fait la cueillette des nids de salanganes ou d'hirondelles, tant prisés des gastronomes de la Chine et de l'Inde.

« Ce comestible, dit le docteur Yvan, n'est autre chose que le nid d'une espèce d'hirondelle : il n'est pas composé, comme on l'a cru, d'œufs de poissons ou d'autres substances animales, mais des branches d'un fucus, décolorées et agglutinées ensemble. M. Lamouroux a cru les reconnaître pour un varech de la mer des Indes, qui contient une grande quantité de sucre.

« C'est surtout dans les cavernes des côtes, dans les îles de l'Océan, telles que Timor, Flores, Amboine, Taïti et les Marquises, qu'on va chercher les nids de tonquin. Pour atteindre à l'entrée d'une caverne battue par la mer, il faut descendre un rocher à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur, rester sur l'abîme pendant plus d'une heure, sans autre soutien que de légères échelles de rotin ou de bambou qui, d'espace en espace, tapissent le rocher. Arrivé à l'entrée des grottes, on allume les flambeaux, et l'on procède à la recherche des nids, placés le plus souvent dans des fentes et des crevasses, où il faut pénétrer avec

précaution; il y règne une nuit éternelle, et l'on n'entend d'autre bruit que le mugissement des vagues qui se précipitent avec fracas au fond de ces abîmes. Il faut avoir le pied bien sûr et la tête bien calme pour escalader sans tomber ces roches humides et glissantes; une hésitation, un faux pas, seraient suivis d'une mort certaine.

« Les accidents ne sont pourtant pas rares : quelquefois, au milieu du plus profond silence qui préside à la cueillette, un cri se fait entendre, un flambeau disparaît, et le bruit effroyable d'une portion de roche détachée qui roule au fond du précipice, et dont l'écho, semblable au grondement du tonnerre, se prolonge dans toutes les parties de la caverne, annonce aux chasseurs consternés la perte d'un de leurs camarades. Les nids les plus estimés sont ceux que l'on recueille dans les cavernes les plus humides et que les oiseaux n'ont pas encore salis par la couvée. Ils sont plus blancs, plus nets, plus transparents que les autres. La cueillette se fait deux fois par an, et si l'on a soin de ne pas dégrader les roches en prenant les nids, le nombre est à peu près égal chaque fois.

« La seule préparation que reçoivent les nids de tonquin avant d'être livrés aux Chinois, est la dessiccation : on a soin d'y procéder à l'abri des rayons du soleil, qui en détérioreraient la couleur et la qualité : puis on les rassemble en première, deuxième et troisième sorte, et on les emballe dans de petites boîtes en bois de la contenance de trente kilogrammes environ.

« Une quantité considérable de ces nids est destinée aux tables de la cour. Les Chinois disent que rien n'est plus stomachique, plus salutaire que cette nourriture; mais son seul mérite est certainement le prix auquel elle est vendue; ce prix flatte la vanité des riches, qui en sont ainsi les seuls consommateurs. On en importe annuellement en Chine deux cent quarante-deux mille livres environ : en estimant chaque livre à une moyenne de cinquante francs, on trouve que pour ce seul article les Chinois payent aux îles de l'Archipel plus de douze millions de francs. C'est un monopole important pour les souverains des diverses îles où se trouvent les cavernes. Aussi la possession de ces lieux est-elle souvent la seule cause des guerres que se font ces petits peuples. »

LE PETIT MÉCONTENT.

— Mère, je veux crier et faire un grand tapage.
Comment! je ne peux pas tous les jours être sage;
Non, mère, c'est trop long tous les jours, tous les jours!
Le monsieur l'a bien dit : « Rien ne dure toujours. »
Tant mieux! je vais m'enfuir et crier comme George.
Qui m'en empêchera?
— Personne. A pleine gorge
Vous pouvez, cher ami, vous donner ce régal.
Mais vous serez malade.
— Oh! cela m'est égal;
George ne meurt jamais.
— George afflige sa mère.
Un enfant mal appris est une joie amère.
— Non! George n'a pas peur dans le cabinet noir.
Il dit que c'est tout brun comme quand c'est le soir,
Pas plus. Et puis il chante à travers la serrure,
Il se moque des grands, il fait le coq, il jure.
C'est brave de chanter sans lampe et sans flambeau!
Je veux être méchant pour l'éprouver.
— C'est beau!
— Je veux être grondé : gronde donc!
— Pourquoi faire?
Vos cris me font pitié.
— C'est affreux de se taire.
J'ai cassé mon cheval; j'ai mis de l'encre à tout;
Regarde ma figure!
— Oui; c'est laid jusqu'au bout.
Mais qui vous a donné ce faux air de courage?
Hier encor, priant Dieu qu'il vous rendît bien sage,
Vous vouliez ressembler à notre vieux cousin?
— Je n'avais pas été chez le petit voisin.
Il bat des pieds très-bien quand on le contrarie;
Il ne dit pas bonjour, même quand on l'en prie.
Ah! ah! c'est qu'on est fier d'être mis en prison!
— Beaucoup de grands enfants y perdent la raison.
Pour leurs mères surtout c'est une triste gloire!
Restez libre et soumis si vous voulez m'en croire.
Moi, je n'ai point de cage où mettre mon enfant;
Pas même mes oiseaux, le cœur me le défend.
Vous n'obtiendrez de moi ni prison ni colère,
Et j'attendrai, de loin, que le temps vous éclaire.
— De loin!
— Battez des pieds, poussez des cris affreux,
Devenez, comme George, un petit malheureux;
Vous en aurez la honte au grand jour.
— Quelle honte?
George rit; je rirai!
— Nous voici loin de compte :
Si vous ne craignez pas de rougir devant Dieu,
Il faudra, mon enfant, bientôt vous dire adieu;
A vivre sans honneur, moi, je ne puis prétendre,
Et si vous n'êtes plus ma gloire la plus tendre,
A la mère de George il faut donc ressembler?
— Oh! non, ressemble-toi!
— Son sort me fait trembler :
Loin de la saluer, quand on voit qu'elle passe,
On se détourne d'elle, on lui fait de l'espace,
On va de porte en porte en répandant tout bas :
« Elle a gâté son fruit, ne la saluons pas;
Le fruit accuse l'arbre. » Et l'on juge, et le blâme
Tombera sur la mère, et non sur la jeune âme
Qu'elle a laissé corrompre. On est plein de rigueur! »
— Que dit-on de la dame?
— On dit qu'elle est sans cœur.
Voyez comme elle est triste au fond de sa faiblesse;
Son enfant la désole et le monde la blesse.
O mère humiliée en votre unique amour,
Je vous plains aujourd'hui : me plaindrez-vous un jour?
— Pardon!... je ne veux pas te voir humiliée.
Pardon! pardon! je veux que tu sois saluée.
Mère! je serai bon comme le vieux cousin;
Mère! je n'irai plus chez le petit voisin!

La mère tressaillit dans une vive étreinte;
L'enfant ne cria plus; il fut bon sans contrainte;
Et quand on saluait cette mère en chemin,
Il rougissait de joie et lui serrait la main!

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Figuier géant de la baie d'Anna-Maria, à Nouka-Hyva (Iles Marquises).

LES ARBRES GÉANTS.

Le *ficus* monstre dont nous donnons ci-dessus l'image fidèle, d'après le dessin de M. Lebreton, a été mesuré par M. Dumont-d'Urville, à son dernier passage aux îles Marquises. Il s'élève sur la baie d'Anna-Maria, dont il couvre le rivage de son ombre gigantesque. A deux mètres de terre, il a soixante-dix-sept pieds de circonférence (environ vingt-cinq mètres). Son tronc est formé de grosses tiges entrelacées, qui ressemblent à un fagot composé d'une vingtaine d'arbres. A treize mètres du sol, il se divise en une quinzaine de grosses branches, dont quelques-unes ont deux ou trois mètres de contour. Le feuillage entier n'a pas moins de cent mètres de diamètre, ce qui donne plus de trois cents mètres de circonférence.

Un figuier plus énorme encore existe à Tonga-Tabou, dans la Polynésie. Il a cent pieds de circuit et cent vingt pieds de haut. Une de ses branches, ayant dix-huit pieds de tour, tomba, il y a quelques années, dans la mer, où elle resta fichée durant plus de six mois. Cet arbre est sacré, et dédié au chef du pays, *Toui-Tonga*. Après son couronnement, ce chef s'assied à son ombre, au milieu de tous ses officiers. De longues et étranges cérémonies s'y pratiquent, pendant lesquelles la *Toui-Tonga fafine* (épouse du chef) va se baigner, avec cinq femmes, dans une fontaine voisine, où nulle autre qu'elle ne peut entrer sous peine de mort.

A côté de ces végétaux monstres, on peut citer encore les baobabs, observés par Adanson aux îles du Cap-Vert. Ils avaient trente mètres de circonférence, et le voyageur ne leur attribuait pas moins de six mille ans d'âge. En ce cas, ils auraient été, suivant la Genèse, contemporains du premier homme.

Les arbres de France n'approchent jamais de ces dimensions, mais nos forêts, nos montagnes ont aussi leurs géants relatifs. Par exemple, au hameau de Vernet, commune de Prévaranges, département du Cher, on remarque, ou du moins on remarquait naguère, un châtaignier d'une hauteur ordinaire, mais d'une circonférence de quatre mètres, et qu'on dit avoir été planté il y a près de trois siècles, quelques années avant la Saint-Barthélemy. La forêt de Parey-Saint-Ouen, canton de Brugnéville, dans les Vosges, offre un arbre, âgé de six cent cinquante ans, dont la hauteur est de trente-trois mètres, l'envergure de vingt-cinq, et la circonférence de treize et demi. Les grosses branches ont près de six mètres de tour à leur naissance.

Tous les touristes ont mesuré, au pied du versant méridional du Mont-Blanc, entre Pré Saint-Dizier et Dolone, un sapin fameux sous le nom d'*Ecurie des chamois*, parce que ces animaux s'y abritent des rigueurs de l'hiver. La circonférence de cet arbre est de sept mètres et demi.

Les grands arbres étaient autrefois sacrés chez tous les peuples, et ils le sont encore en quelques provinces superstitieuses. D'abord, chez les Gaulois nos aïeux, les chênes jouaient le plus grand rôle dans les cérémonies religieuses. Celui sur lequel apparaissait le guy, au milieu de l'hiver, était honoré comme le roi de la forêt. C'était le sixième jour de la lune que le guy devait être coupé, et il devait tomber, non pas sous le fer, mais sous le tranchant d'une faucille d'or. Une foule immense accourait de toute part pour assister à la fête, et les apprêts d'un grand sacrifice et d'un grand festin étaient faits sous le chêne privilégié. A l'instant marqué, un druide, en robe blanche, montait sur l'arbre et tranchait la racine de la plante, que d'autres druides recevaient dans une saie blanche, car il ne fallait pas qu'elle touchât la terre. Alors on immolait deux taureaux blancs, dont les cornes étaient liées pour la première fois, et la journée se passait en réjouissances.

César savait bien que les chênes de la Gaule étaient ses palladiums; il la dompta comme Samson, en abattant sa verte et immense chevelure.

L'Espagne avait naguère encore son arbre de Guernica, dans la Biscaye, sous lequel l'assemblée provinciale sa réunissait; les élections générales y avaient lieu, et les rois y juraient les *fueros*.

Tout le monde, enfin, connaît le chêne de saint Louis; — les jugements du moyen âge sous le bouleau, sous le sapin, sous le tilleul, etc.; l'ormeau de Gisors, cuirassé de fer; — le *chêne des Partisans*, rendez-vous des insurgés de Neufchâteau, en 1437; — l'orme de Saint-Gervais à Paris, où s'acquittaient les redevances féodales, etc., etc.

DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

AUX BORDS DU RHIN (1).

VII. — LE RHIN. LES DEUX FRÈRES. RHEINFELDS. GARLINDE.

Au delà de Stolzenfels, on me montra un amas de pierres que je ne vis point, mais qui marque l'emplacement de la fameuse Kœnigsthul, ou *le Siége du Roi*. C'est là que l'on convoquait l'assemblée des électeurs du Rhin, pour débattre les plus graves questions d'État, là que se décidait l'élection ou la déposition des empereurs. Cependant le Rhin se rétrécissait peu à peu, devenait bruyant, en même temps que les coteaux se faisaient plus arides, plus sombres, plus déchirés. Sur la rive droite, à une grande élévation, parmi des ronces et des roches grises, on aperçoit le château de Marksburg. Il est difficile de se figurer une forteresse plus lugubre, une prison d'État plus cruellement isolée. La Prusse en a fait une caserne d'invalides. Le grand Frédéric, philosophe et soldat, n'aurait pas eu cette idée-là; c'est là que la Prusse exile les nobles débris de ses armées. En France, nous offrons aux nôtres un hôtel, un palais, dans la capitale de l'empire, afin qu'ils soient là parmi les générations nouvelles, comme un exemple vivant. Le grand roi Louis XIV voulut même que leur asile somptueux fût couronné d'un dôme qui trônât sur tous les édifices de la ville, et il en fit dorer le campanile, afin que ce monument,

(1) Voir les numéros de mars et de décembre 1846.

s'élevant dans les cieux, fût un plus digne emblème de la gloire qu'il prisait au-dessus de tout, et fût radieux comme elle. Un peuple qui conçoit et exécute de la sorte un si beau dessein, sans exemple jusqu'alors, n'est-il pas le premier du monde? Tel était le sentiment du roi Frédéric, de celui qui fonda la monarchie prussienne, et il était bon juge de la gloire militaire.

De ce point, jusqu'à Bingen, le pont du bateau reste couvert de monde, chacun est attentif; les Français sont tout yeux, les Allemands babillent et boivent avec enthousiasme, et les Anglais, le nez fourré dans leurs livres de voyage, absorbés comme des derviches en prière, cessent de regarder la campagne, ce qu'ils exécutent partout où le pays est curieux et célèbre. Ils sont venus de loin pour voir des merveilles, et ils profitent du moment où elles sont devant eux, pour les chercher dans leurs livres. Ici commence la portion montagneuse et fantastique du Rhin. L'exposition est d'un intérêt prodigieux et prépare à des aspects surprenants. La couleur fauve, l'aspect sauvage de ce défilé, la violence des lignes, la bizarre position de villages, la véhémence du fleuve qui se tord dans sa prison, tout impressionne d'autant plus qu'on croit sentir que le spectacle commence à peine. Mais il commence toujours, le drame est incessamment ajourné, et telle est la déception que l'on ressent, si l'on n'a pas la raison suffoquée par les préjugés de l'imagination. Ces montagnes sont des nains aux gigantesques allures; à chaque sinuosité, l'on dévore l'espace et l'on retrouve à peu près ce que l'on vient de franchir; les mêmes accidents se reproduisent, la couleur même, d'un vert de mousse marbré d'un brun très-chaud, est monotone, et les monts toujours bas ne se profilent point. Dès qu'un mamelon se détache un peu de la paroi, il est habillé de vignes et coiffé d'une ruine; mais elle est plaquée d'ordinaire sur un fond lourd et écrasant. Chose singulière : bien que cette nature soit assez bornée, elle n'est pas propre à inspirer un peintre; car bien que l'horizon soit proche, il n'y a de premier plan nulle part. Puis, tout prend un air de curiosité naturelle, qui transforme assez vite l'explorateur en badaud. Si l'on ne craignait de trop rétrécir le cadre et d'être suspect d'exagération dans un sens négatif, on donnerait un frontispice assez exact de ces campagnes, en les comparant à une série de ces culs-de-lampe qu'on lithographie sur la couverture des romances nouvelles. Un mamelon isolé dans un coin, avec une ruine dessus, et de l'eau pour premier plan. Il n'y manque qu'un troubadour avec une toque à plume, des manches à crevés et une guitare sur l'estomac. Cette pauvreté de lignes et d'ensemble résulte de la disproportion du fleuve avec les plateaux qui l'encadrent. Ceux-ci sont trop bas, et le Rhin trop large, en sorte que l'œil ne saurait aisément composer les deux rives et les asseoir dans le même rayon. Il s'attache forcément à l'une ou à l'autre : chaque méandre en saillie lui fournit un bloc isolé, baignant dans une flaque, et pour peu qu'il y ait en bas une barque, et en haut un vieux pan de muraille, on cherche involontairement le troubadour.

Que ces aspects soient saisissants pour des gens qui n'ont encore vu que les plaines du centre de la France, les rives de la Loire, ou celles de la Seine, de Blois à Saint-Germain-en-Laye, on le conçoit à merveille : mais, pour qui connaît seulement le cours du Rhône, de l'Isère, du Gard, de la basse Seine, des rivières du Jura et de l'Auvergne, les bords du Rhin doivent être d'autant plus décevants, que la spéculation et l'enthousiasme de commande les ont exaltés outre mesure.

Le prestige du Rhin réside dans l'imagination de ceux qui le contemplent; il exerce parmi les fleuves une sorte de royauté mystique et séculaire. Une reine est toujours belle, un vieil empereur, toujours imposant et majestueux. C'est en vain que le temps saisit et entraîne la réalité; le voyageur verra toujours des ombrages à Tempé, de l'eau dans le Simoïs, et se mirer les lauriers de Platon dans le cristal de l'Eurotas dont l'urne est tarie.

Le Rhin, à cet égard, n'est certes pas un mythe. Son abondance, sa rapidité, sa profondeur, sont admirables. Il regorge et bondit comme un torrent, et il a la majesté d'un lac. Je ne sais où Despréaux avait vu le Rhin, quand il s'est avisé d'y planter mille roseaux; le courant emporterait des pins séculaires. Ce vieillard vigoureux n'a pas de ce duvet sur les joues, et dès qu'un objet perdant terre a effleuré ses bras robustes, il est soudain emporté. Le géant creuse, entre ses rives, un si formidable précipice, que, tout le long de l'Allemagne, on ne peut jeter des ponts. On le traverse sur une ligne fragile de bateaux chargés d'un plancher, qu'il entraîne quand il lui plaît. Certes, si l'ongle du Créateur a creusé quelque part une ligne de démarcation entre deux peuples, c'est assurément là! Quelle belle frontière, tracée et défendue par la nature!

L'aspect stérile et désolé des deux rivages, entre Bingen et Coblentz, s'accorde avec l'idée qui représente le fleuve comme providentiellement destiné à servir de point de démarcation. Le regard ne découvre rien, de chaque côté, qui soit propre à exciter immédiatement l'avidité ou la convoitise, et c'est avec étonnement que l'on y côtoie quelques villes, telles que Boppart, fondée par Drusus, qui ne songeait qu'à établir un castrum. Cette cité regarde tristement couler l'eau. Plus loin, comme j'examinais, à ma gauche, deux rochers escarpés qui se ressemblent et sont juchés sur un amas de vignes rampantes et d'arbres rabougris, un compatriote me demanda : « Sont-ce là les *die bruder?* »

Et un cuisinier, qui écaillait un saumon près de nous, répondit : « *Ia, ia.* »

Ces rocs jumeaux, qui se nomment *les deux Frères*, ou Sternberg et Liebenstein, sont surmontés de vieux pans de murs assombris de lierre. J'entrevis une légende.

Au milieu du douzième siècle, Liebenstein était habité par un vieillard qui y passait des jours fort tristes, en compagnie d'une jeune orpheline qu'il avait élevée, et dont la destinée lui causait de grandes inquiétudes. Ce baron songeait à ses deux fils, qui l'avaient quitté au moment où il se disposait à réaliser le rêve de ses vieux jours, une union entre l'un d'eux et son enfant d'adoption, héritière de grands biens, dont le bon seigneur s'était promis d'enrichir sa famille. Comment de tels desseins n'auraient-ils pas réussi? Elise était belle et sage; elle brodait comme la reine Mathilde, écrivait comme un clerc; et, quand ses doigts errants sur la harpe accompagnaient sa voix sonore, on croyait voir sainte Cécile. Tous les indigents de la contrée mêlaient son nom à leurs prières, et les ménestrels, qui apportaient le long du Rhin le récit des grandes batailles de la Terre-Sainte, célébraient sa munificence et sa bonté.

Dès qu'elle fut en âge d'être établie, le baron confiant attendit qu'un de ses fils la lui demandât. Il avait cru deviner que le plus jeune aimait Elise plus qu'on n'aime une sœur. Quant à son aîné, calme, rêveur, et d'un naturel plus réservé, il paraissait s'en tenir à l'amitié fraternelle. Cependant, à la profonde surprise du vieux sire, les deux chevaliers se taisaient; ce que voyant, leur père, afin de les encourager, fit construire, à la cime du rocher voisin, appelé Sternberg, un second castel; annonçant que *Sternenfels* appartiendrait à celui des deux qui épouserait Elise.

Les terrasses, les murs, les donjons s'élevaient, chacun gardait le silence. Le père ne put y tenir plus longtemps : — La demeure d'Elise est près d'être achevée, dit-il un soir ; il faut connaître enfin qui de vous d'eux l'y conduira. Hermann, vous êtes l'aîné ; c'est à vous de parler d'abord.

Hermann jeta à la dérobée un coup d'œil sur Elise, qui filait au fuseau, et dont la main trembla ; il crut même s'apercevoir qu'elle avait pâli.

— Messire, dit-il en soupirant, le sort qui nous est offert ferait envie à un roi, à un empereur ; le trésor placé entre nous est si précieux, tant de qualités et de grâces brillent en notre chère sœur, qu'il serait impossible à tout homme sensé de ne pas souhaiter de l'avoir pour femme ; elle plairait à tout le monde ; mais chacun ne saurait lui plaire. Mon avis est donc qu'elle choisisse entre nous celui qu'elle veut garder pour son frère, et celui qu'elle désire pour époux.

Berthold, qui se promenait tout agité dans la salle, se rapprocha tout à coup, prit la parole, et la pâleur d'Elise fit place à un incarnat très-vif.

— Mon frère, s'écria-t-il avec feu, a parlé comme Salomon. Le choix d'Elise doit trancher entre nous.

Elise baissa la tête, sembla prendre une résolution, déclara d'une voix ferme qu'elle ne se prononcerait jamais, et se retira dans son appartement. Son tact exquis avait discerné ce que n'avait point deviné le vieux baron ; elle ne voulait point changer en ennemis les deux frères.

Le lendemain, un cheval tout armé piaffait à l'entrée du castel. Hermann, revêtu de ses armes, priait et pleurait dans la chapelle du château, demandant à Dieu la force d'accomplir un généreux sacrifice.—Mon père, dit-il ensuite au vieux baron, notre suzerain l'empereur a besoin de l'épée de ses soldats ; depuis assez longtemps je vis dans l'indolence, il est temps que j'aille rejoindre son armée, et perpétuer le souvenir de la gloire de nos pères. Que mon frère demeure ici, qu'il soit heureux avec elle ! pour moi, je pars.

Le vieillard surpris donna sa bénédiction à son fils, qui s'enfuit au galop sans regarder derrière lui.

Dès lors on prépara les fiançailles, et Elise reprit toute sa gaieté.

A quelque temps de là, l'heureux Berthold étant allé à Francfort acheter pour sa fiancée des bijoux moresques et des étoffes de l'Orient, revint au castel, fort animé. Une croix bleue cousue sur sa poitrine ornait son surcot.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, mon frère se couvre de gloire, le bruit de sa témérité, de ses exploits fait retentir l'Allemagne, et je suis encore inconnu comme un bachelier ! Je veux offrir à Elise un mari digne d'elle, et la conquérir. Le tombeau du Christ est aux mains des infidèles ; les plus braves guerriers du Rhin, à la voix de Bernard, abbé de Clairvaux, ont juré de combattre le croissant ; le saint-père a reçu mes vœux et je cours à la défense du saint-sépulcre. Dieu le veut ! Dieu le veut !

C'est en vain qu'Elise pleure et le supplie, en vain le père désolé objecte son grand âge et la crainte de laisser bientôt l'orpheline sans soutien ; Berthold, enivré de l'éloquence du moine, redisait toujours : « Dieu le veut ! » Ajournant donc son mariage, il partit pour la guerre sainte.

Ainsi, le vieillard resta seul à Liebenstein avec sa pupille, et voilà pourquoi on le rencontrait, triste, découragé, appuyé sur le bras d'Elise plus triste encore, le long du chemin qui conduisait à Sternenfels, silencieux emblème de tant d'espérances déçues.

Ce qu'avait prévu le baron de Liebenstein arriva. Elise ferma les yeux de son père adoptif, privés de la consolation de se fixer une dernière fois sur la tête de ses enfants. Alors, Hermann fut forcé de renoncer à son exil, de prendre congé de l'empereur Conrad et de revenir au manoir paternel, où la fiancée de son frère était restée seule. Ils passèrent ainsi plus d'un an dans la situation la plus cruelle, car Elise, ne recevant aucune nouvelle de Berthold, n'osait confier ses inquiétudes mortelles à Hermann, et ce dernier, courageusement esclave de ses devoirs et de l'honneur, s'était condamné à cet éternel silence du cœur, si douloureux toujours, mais dont l'observance devenait héroïque dans un aussi long tête-à-tête.

Toutefois, il remporta sur lui cette victoire suprême, avec l'assistance de son patron et de la chaste Mère du Sauveur, au pied de laquelle il allait pleurer chaque jour. Deux ans s'étaient écoulés, lorsque Berthold revint, avec une escorte nombreuse d'écuyers, de pages du pays des Maures, et de femmes esclaves. Cette suite brillante était en l'honneur d'une jeune Grecque d'une beauté merveilleuse, que Berthold, au mépris de la foi jurée, avait épousée à Constantinople Déjà ses messagers venaient d'apporter au château la nouvelle fatale.

A l'aspect du cortége qui s'avance, et déjà gravit la montagne, Hermann songe à son bonheur, au repos de sa vie entière qu'il a sacrifiés vainement à ce frère parjure. Cette Elise pour la félicité de laquelle il s'était immolé était trahie, insultée même par le triomphe insolent d'une rivale, dont la présence devait souiller le manoir de Liebenstein. Indigné, furieux, Hermann s'élance sur son coursier, et arrive devant son frère la lance en arrêt et la visière fermée. Il le somme de tourner bride et lui jure qu'il ne franchira le pont-levis qu'après avoir passé sur son corps ; l'impétueux Berthold fond sur lui l'épée haute.

Mais Elise, devinant tout, l'a suivi de près ; elle se jette entre les deux frères et les sépare. En vain, plus tard, Hermann s'efforça-t-il de la consoler, son cœur était brisé ; elle se retira dans un monastère. Berthold avait pris le chemin de Sternenfels, où il vécut dans les plaisirs et la dissipation, jusqu'au moment où sa femme, devenue coupable, prit la fuite avec un écuyer.

Alors, les deux castels jumeaux demeurèrent ensevelis dans la plus noire mélancolie. Chacun des deux frères vivait séparément dans la plus profonde solitude. Les ronces, le lierre, grimpaient le long de ces murailles, comme autour de deux tombeaux. Parfois les deux frères, du haut de leurs donjons, s'apercevaient l'un l'autre, errant comme des ombres le long de leurs manoirs déserts. Au bout de quelques années, ils remarquèrent mutuellement que leur dos se courbait ; plus tard encore, ils se reconnaissaient de loin à leurs longues barbes blanches ; ils vieillirent ainsi en face l'un de l'autre et séparés par un abîme ; leurs regards affaiblis se cherchaient encore dans l'espace. Tous deux devinrent centenaires, et leurs mains décharnées ne se joignirent pas, et leurs lèvres ne réveillèrent pas au fond de leurs âmes les échos d'une voix oubliée. On ne sait quand ils moururent. L'opinion des bonnes gens de la plaine prolongea d'âge en âge leur sépulcrale existence, jusqu'au temps où les pierres des deux castels abandonnés s'étant égrenées une à une, il ne resta plus sur chaque rocher que quelques tronçons de murailles, étouffés entre les bras noueux des arbres et des plantes sauvages qui reprenaient possession de leurs antiques domaines.

La mémoire des deux frères est consacrée de nos jours, comme toutes les poétiques traditions du Rhin, par un cabaret situé à Bernhoffen, village qui fit, dit-on, partie autrefois du patrimoine de saint Pierre. L'église est d'un gothique très-fleuri et très-mignon. Elle fut bâtie par le

chevalier Brœmser Von Rüdesheim, à son retour de Palestine, le même qui tua un dragon en Syrie, ni plus ni moins qu'Hercule ou Thésée. Ce Brœmser eut de grandes aventures; il fut mis en prison par les Turcs, et jura que s'il recouvrait la liberté, la première vierge qu'il rencontrerait en rentrant dans ses domaines serait consacrée au Seigneur. Ces sortes de vœux n'ont jamais réussi à personne; il fallait être bien obstiné, ou fort ignorant, pour ne tenir aucun compte de l'histoire de Jephté et de la fable d'Idoménée, roi de Salente. Comme vous devinez sans peine que la première fille qu'il aperçut au bord du Rhin fut la sienne, je me dispenserai de vous en faire part. Ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'elle était fiancée, comme Iphigénie, et qu'elle aima mieux se précipiter dans le fleuve que de prendre le voile.

Depuis une heure le ciel se chargeait de nuages sombres, houleux, qui s'amoncelaient sur les monts; un vent hibernal noircissait les eaux et sifflait entre les ronces desséchées. Pas un arbre, pas un pied de vigne ne trahissait la présence de l'été. Il n'y avait que des oiseaux de proie qui croassaient en traçant des auréoles autour des rochers. Un peu plus loin, un rayon de soleil, glissant sur le sommet du coteau, fit briller sur le ciel quelques feuilles d'émeraude, et ressortir des nuées froides et grises un champ d'avoine ou d'orge, dont le plateau parut couronné comme d'une bandelette d'or mat. Ce fugitif aperçu du printemps qui ne descendit pas dans la plaine me rappela un certain lied, où Uhland a fixé avec beaucoup de grâce une impression de la nature, toute semblable.

« C'était dans les sombres jours de novembre; j'étais « venu dans le bois de sapins, et, debout, appuyé contre « un des plus élevés, je parcourais tes lieds, ô Kerner.

« J'étais plongé dans tes saintes légendes : tantôt je m'in- « clinais devant le roc miraculeux de Saint-Alban; tantôt « je contemplais Régiswind dans un nimbe de rose; tan- « tôt je voyais poindre le cloître d'Hélicène.

« O doux prodige! la hauteur m'apparut tout à coup « baignée dans l'or du mois de mai, et l'appel du prin- « temps réveilla les cimes.

« Bientôt, pourtant, pâlit ce printemps merveilleux. Il « craignait de s'asseoir dans la vallée, et ne fit qu'effleurer « de son vol les sommets de la terre. »

Ce nom mélancolique et rêveur de Justin Kerner revint à ma pensée, comme nous découvrions un bosquet de sapins rabougris, et contribua à attrister encore ces lugubres aspects; je m'étais souvenu du lied *de la Vigne et du Sapin*. Ils disputent de leur mérite, et le dernier murmure, en étendant ses longs bras funèbres : — « Mes dons sont plus précieux que le nectar de tes grappes; ô passant, quelle paix contiennent mes planches!... »

Et me voilà perdu dans les nébuleuses de la poésie souabe, et le coude sur une balustrade, les poings contre les deux mâchoires, gouvernant sur l'océan des idées noires. Une main rudement appuyée sur mon épaule me tira sur la rive. Je reconnus ce brave Nurembergeois qui, à Cologne, avait bénévolement porté ma malle et avec qui j'avais si gaiement soupé. Nous ne nous étions pas encore aperçus que depuis Boppart nous voguions sur le même bâtiment. On se rappelle peut-être qu'il me parlait français en Allemand et que je répondais dans un idiome analogue, d'où il suit que nous nous entendions mieux que nous ne nous comprenions. Il observa que j'étais triste, je l'avouai, et il en conclut que j'avais faim, ce qui était la plus exacte vérité.

Nous descendîmes à la cabine où trois Anglais, qui avaient commencé à Coblentz à boire du thé, continuaient à boire du thé. On s'assit auprès d'eux, et dès qu'ils virent sur notre table deux ou trois plats de viande et du vin, ils se consultèrent du regard, et l'un d'eux, montrant notre couvert au garçon, le pria de leur servir : — *Un comme çà*.

Avec leur instinct de concision monosyllabique, les Anglais ont un art prodigieux pour utiliser avec économie le peu de mots qu'ils daignent glaner dans les langues étrangères. Celui-ci était fort bien mis, paraissait satisfait de sa personne et accoutumé à jouir de ses aises. Reconnaissant de l'idée gastronomique que nous lui avions involontairement fournie, il entama la conversation; mais il fut difficile de s'entendre; il ne savait que peu de mots et n'était pas avisé. Il se découragea donc, et me dit d'un ton piqué :

— Je n'entends pas bien votre francais, à vous.

— Dame, lui dis-je en souriant, c'est peut-être moi qui m'y prends mal?

— Ui, ui, je crois aussi; répondit-il avec conviction.

Leur repas achevé, ces messieurs voulurent brûler du punch; il faisait frais, les nuées décapitaient les montagnes du Rhin, une pluie fine contribuait encore à obscurcir l'atmosphère; ils demandèrent des bougies et en exigèrent trois, parce qu'ils étaient trois à table. Puis, tout à coup, laissant flamber leur punch et leur luminaire, ils s'élancèrent sur le pont.

Nous les y suivîmes, et voyant qu'ils évitaient avec soin de lever les yeux de dessus leurs *guides*, je supposai avec raison que nous passions devant quelque point curieux et célèbre. Devant nous, à droite, s'étendait une petite ville fort pittoresque; sur la ville, un grand nuage très-bas était suspendu comme un de ces longs caïmans empaillés, qui nagent dans l'atmosphère des cabinets d'histoire naturelle; au-dessus du nuage, dans un médaillon de vapeurs, cadre doux et estompé, on voyait une masse énorme de forteresses ruinées suspendues sur la ville. On ne savait, au premier aspect, si ce lourd castel venait d'être enlevé de la plaine par le vent, ou si, tombant du ciel, il allait percer le brouillard et s'effondrer dans le vallon. La ville se nomme Saint-Goar; ce castrum fantastique est le plus célèbre de la contrée; il est juché sur la roche la plus escarpée de ces rivages; c'était Rheinfels, citadelle presque aussi forte qu'Ehrenbreifstein, jusqu'en 1795, que les Français la firent sauter.

Divers souvenirs se rattachent à ce lieu. Le chapelain du comte Diether essaya d'y empoisonner, en 1471, la com-

tesse de Rheinfels, à la messe et dans une hostie consacrée. Il fut brûlé vif à Cologne. Ce rocher porta jadis un pacifique monastère ; mais appréciant sa situation redoutable, en 1245, dans le temps où les burgs étaient peuplés de barons féodaux à demi sauvages, le comte, le comte... (en vain je recule devant la tâche d'écrire ce nom tout entier), le comte Diether der-Reiche-von-Katzelnellenbogen s'en empara et le convertit en forteresse. Il y vécut de rapines, de meurtres, de pillages, avec ses vassaux, et, de son autorité privée, asservit toute la navigation du Rhin à un droit fort onéreux.

Les conséquences de ce fait isolé furent grandes et durables. Soixante villes du Rhin, exaspérées, se liguèrent pour détruire le comte Diether von-Katzelnel..., etc. ; mais vainement le tinrent-elles bloqué pendant quinze mois ; il fallut se retirer. Alors, ces cités implorèrent l'assistance d'autres villes et de plusieurs princes contre le burgrave de Rheinfels, que ses voisins soutenaient. Une nouvelle ligue se forma, et telle fut l'origine de la confédération du Rhin.

Elle employa plus d'un siècle à réduire les barons de la montagne, contre lesquels ceux de la plaine s'étaient cependant déclarés. Nous rencontrons ainsi le long de cet antique fleuve l'origine, le principe ou la trace de la plupart des institutions ou des grands faits de la chronique allemande.

C'est à Rheinfels que commence cette série de châteaux forts, perchés, comme des nids de vautours, sur des crêtes inaccessibles, et que, durant son enfance, on a entrevus dans ses rêves, à la suite d'une lecture de Mathurin ou d'Anne Radcliffe : murs témoins jadis de mystères sanglants, asiles de bandits contre lesquels furent impuissantes les armes de Frédéric Barberousse, et qui sont disséminés çà et là, depuis Saint-Goar jusqu'au Falkemburg, illustré par le sombre drame de Victor Hugo.

Au delà de Saint-Goar, le Rhin se rétrécit, son lit s'incline et l'eau se précipite avec fureur contre les rochers de la rive droite ; ce n'est pas sans peine que l'on franchit le gouffre qui écume et bouillonne. Ce paysage est vraiment terrible ; Salvator l'eût choisi avec prédilection pour y placer quelque scène de brigands. Le Rhin baisse là tout à coup de cinq pieds dans l'espace de soixante et quinze mètres, et offre, par anticipation, l'aspect que nous lui verrons prendre entre Schaffouse et Bâle. Sur la rive droite se trouve un rocher de basalte profondément excavé, qui reproduit cinq fois le son, c'est le Lurley. Un homme était là, qui sortit d'une cahute et mit le feu à une petite pièce d'artillerie : sa fonction est de procurer cet agrément aux voyageurs. Cinq coups de canon répondirent des entrailles de la montagne.

C'est là ce qu'attendaient nos Anglais. De crainte de manquer le Lurley berg et son écho, ils avaient laissé leur punch se refroidir et leurs bougies allumées dans la cabine. Du reste ils n'avaient rien daigné voir, et l'explosion produite, ils se rurent dans leur trou.

Nous atteignîmes bientôt la ville de Baccharach, vénérable cité, accroupie le long d'une colline et entourée de vieux murs crénelés, d'une teinte de bronze, le long desquels s'échelonnent douze tours gothiques. Ce lieu fut de tout temps consacré à Bacchus ; le vin qu'on y récolte est si bon, qu'un empereur en préféra seize cents pintes, à dix mille florins que lui offrait Nuremberg, en échange de certaines franchises. Le pape Pie II, Piccolomini, en buvait un foudre chaque année. Les anciens chevaliers tenaient Baccharach en grande vénération, parce qu'ils y trouvaient beaucoup de ressemblance avec Jérusalem. Il fallait qu'ils fussent doués des yeux de la foi. Mon compagnon le Nurembergeois n'avait rien à apprendre d'important relativement à ce pays viticole : comprenant la poésie à sa manière, il fit claquer sa langue, ordonna, en clignant de l'œil, que l'on montât sur le pont deux bouteilles de Baccharach, et, fort satisfait de son inspiration, il s'assit en face de moi, après m'avoir montré l'étiquette des fioles, et avoir répété, en étendant la main vers la ville : Baccharach.

Et je répondis *ia*, en remplissant son verre.

J'aurais été au bout du monde avec ce garçon-là ; point gênant, toujours dispos et altéré, ayant toujours un sourire et une allumette à vous offrir, et s'étudiant à deviner vos désirs pour en entamer l'exécution avec enthousiasme. Comme il s'était aperçu que j'examinais beaucoup le pays, il voulut être mon cicérone, ce qui m'a singulièrement embrouillé tous les endroits qu'il m'a désignés, parce que je ne distinguais plus leurs noms diaboliques des mots tudesques, non moins diaboliques, dont il les entremêlait. Disposé, par le nectar favori d'Énéas Sylvius, à la causerie soutenue, il me montra, derrière une foule de collines, une sorte de ballon fort pointu, nommé Kedrich, ou *die Teufelsleiter*, et entreprit de m'en conter la légende, avec renfort de gestes et d'indications locales. Ses efforts furent prodigieux ; je n'y compris rien du tout, et je fus cependant fort attentif. Au bout d'une demi-heure, nous suâmes à grosses gouttes. Ses doigts, qui fréquemment se recroquevillaient en griffes, en même temps que sa voix devenait gutturale et son nez plissé, me firent supposer qu'il y était question du diable. J'imaginais aussi qu'une petite fille avait un rôle là-dedans ; et enfin, le voyant simuler le fatigant exercice d'un écureuil emprisonné dans une cage tournante, je conjecturai que le nœud de l'affaire était une échelle. Le problème se résumait donc ainsi : étant donnés, une montagne, un diable, une petite fille, une échelle, et un homme qui se démène en face de vous et de deux bouteilles vides, extraire de ces éléments variés une légende.

Et voyez l'avantage de ne pas comprendre ! il n'en avait raconté qu'une : je m'en fabriquai trois ou quatre fort à mon goût, et d'autant plus fantastiques, que l'impossible en était la base et qu'elles n'avaient pas le sens commun. Cependant la véritable est agréable ; l'ayant rencontrée plus tard, je la reconnus à son échelle, et je désire d'autant plus vous l'abréger, qu'elle est parfaitement dans le caractère propre de la poésie primitive des montagnes du Rhin.

Le seigneur Sibo de Lorch n'avait qu'une fille ; elle avait douze ans à peine, et son père l'aimait beaucoup, parce qu'elle ressemblait à sa mère, qu'il avait eu le malheur de perdre. Un jour l'enfant disparut, et ce fut en vain qu'on la chercha pendant toute une semaine. Comme le baron était fort instruit, il supposa bientôt quelque mauvais tour du malin esprit, et se demanda s'il n'avait pas involontairement offensé quelqu'un des gnomes ou des elfes du voisinage, qui sont très-susceptibles parce qu'ils sont fort âgés.

Tout ce qu'il put se rappeler, c'est que, huit jours auparavant, un vieux petit bonhomme lui avait demandé l'hospitalité, et qu'il l'avait congédié assez durement. Or, ce mendiant tenait à la main un bâton blanc. Un bûcheron lui rapporta, sur ces entrefaites, qu'il avait rencontré une jolie petite damoiselle cueillant des wergismennicht au pied de l'inaccessible Kédrich, et que deux petits vieillards s'en étaient emparés et avaient gravi la pente, plus lestes que des chamois. Aussitôt le chevalier, accourant, reconnut sur la cime sa petite Garlinde, qui lui tendait les bras. En vain mit-il en campagne les ouvriers les plus adroits et

les chevriers les plus alertes, il fut impossible d'escalader le Kédrich. Les jours, les mois se passèrent; le sire de Lorch n'avait d'autre consolation que d'apercevoir chaque matin son enfant, à qui il envoyait des baisers en pleurant.

Cependant Garlinde grandissait; les gnomes n'épargnaient rien pour lui plaire : un pavillon de cristal de roche, avec des arabesques de turquoises et de corail, lui servait d'asile; autour de son lit, de la mousse la plus épaisse, croissaient des pervenches, des violettes; des buissons de roses l'abritaient des rayons du soleil; un orchestre d'oiseaux richement vêtus de pourpre, d'azur et d'or, lui prodiguait des concerts délicieux; les contes ravissants que les fées dictèrent plus tard à leur ami Perrault, égayaient son esprit en formant son cœur; et les plus riches tissus de l'Inde et de la Perse, brochés de fleurs en ailes de mouches et de papillons, fournissaient à Garlinde des robes qu'eût enviées la princesse de Kachemire. Une de ses vieilles gardiennes l'aimait plus tendrement que ses compagnes, et lui redisait sans cesse : « Patience, ma fille, je t'amasse un trousseau de reine. »

Elle venait d'atteindre ses dix-sept ans, lorsqu'arriva de Hongrie, tout couvert de lauriers, l'un des voisins du seigneur Sibo, nommé Ruthelm. A la nouvelle de ce malheur, son cœur, avide d'aventures et passionné pour la gloire, s'émeut; il jure de rendre l'enfant à son père, et ce dernier lui promet, en retour, de le choisir pour gendre. Le beau Ruthelm alla donc examiner le rocher; mais il était droit et poli comme un mur de glace. Il s'en revenait fort consterné à la chute du jour, lorsqu'un nain, tout de vert habillé, sortit d'une broussaille, et lui dit en ricanant :

— Vous avez donc ouï parler de Garlinde qui est là-haut? C'est ma pupille; je vous accorderai sa main à une condition...

— Tope ! interrompit l'autre en avançant la main.

— Je ne suis qu'un nain, mais je tiens parole de géant. Si donc le chemin ne vous paraît pas trop difficile, allez la chercher, et je vous la donne. Elle est digne de vos travaux, beau sire; jamais le Rheingau ne vit briller plus radieuse étoile.

A ces mots, le nain s'élance en ricanant dans les ronces, où il disparaît en bondissant comme une sauterelle, laissant tout interdit Ruthelm qui s'écria :

— Pour s'élever là-haut, il faudrait avoir des ailes !

— Ou une échelle, interrompit à ses côtés la voix chevrotante d'une petite vieillotte qui trottinait dans une ornière. Le père de Garlinde, continua-t-elle, a offensé mon frère, à qui vous venez de parler; mais depuis quatre ans n'est-il pas assez puni? Cette petite est si belle, si douce et si aimable, que j'ai résolu son bonheur. Votre courage, votre cœur me sont connus, et je vous attendais céans. Prenez cette clochette, et descendez au Wisperthal. Avancez jusqu'à ce que vous trouviez, à l'entrée d'une mine, un hêtre et un sapin nés du même tronc. C'est la demeure de mon plus jeune frère; sonnez trois fois, et commandez-lui une échelle aussi haute que le Kédrich.

Ces injonctions suivies, Ruthelm vit venir à lui un petit mineur tout gris, une lampe à la main, qui lui recommanda de se trouver au point du jour au pied de la montagne. On ne demandera pas s'il fut ponctuel; le mineur, qui l'avait précédé, donna un coup de sifflet et attendit.

A l'instant, la terre s'agita et frémit comme du sable peuplé de fourmis-lions. Une légion de gnomes en sort, armée de ciseaux, de varlopes, de clous, de marteaux, de vilebrequins, de vrilles, de tenailles, de scies et de cognées; sous l'effort de leurs petites mains, les arbres plient, sont coupés, taillés, fendus, équarris, perforés, ajustés. On entend siffler les vrilles, cogner les marteaux, chuchoter les rabots et tomber les pièces de bois. L'échelle monte de degrés en degrés, avec les gnomes qui déjà, dans le lointain, semblent aussi petits, aussi frisques, aussi agiles, aussi frétillants que des lézards; enfin, la dernière cheville est enfoncée; l'échelle, aussi haute que celle de Jacob, est affermie.

Sans hésiter, le chevalier s'élance; son pied tremble d'abord; il poursuit. Ses yeux n'osent sonder l'abîme, et ses mains se cramponnent aux barreaux, lorsqu'il sent cette immense tige fléchir et onduler au gré du vent, comme une liane suspendue dans l'espace. Enfin, il arrive à la cime en même temps que le soleil, et découvre, au milieu d'un lit de fleurs, Garlinde endormie, plus fraîche qu'un bouton d'églantine paré des perles de la rosée du matin. Un rêve l'avait préparée à sa délivrance, de sorte qu'au lieu de paraître étonnée et ébahie, avec une bouche béante et des yeux ronds, elle sourit avec grâce et entr'ouvrit deux yeux si doux, si limpides, que Ruthelm crut plonger ses regards dans l'azur diaphane et profond des cieux.

En ce moment, paraît le vieux nain suivi de sa sœur qui se frotte les mains d'un air malicieux. Le bonhomme se met à rire aux éclats, il voit l'échelle et dit à sa sœur :

— Ah ! vieux cœur amolli, tu as conspiré ! Après tout, le sire de Lorch est un bon chrétien; tant soit peu chiche, il est vrai, mais à tout péché miséricorde. Prends ta fiancée, Ruthelm, et sois plus hospitalier que son père. Mais pour payer ta rançon, tu descendras seul par le chemin qui t'a amené.

Ce qui fut dit fut fait. Ruthelm retrouva Garlinde au pied de l'échelle. Les gnomes avaient inventé les tunnels bien avant M. Brunel; ils les éclairaient même avec du gaz extrait de l'essence de rose, ce qui est plus économique, et rend un parfum plus enchanteur. Seulement, au lieu de sortir d'un vilain petit bec noir, ce pur éther s'échappait de gueules de dragons et de salamandres en pierres fines, et il ne faisait jamais explosion. C'est par ce chemin souterrain que la bonne sœur du gnome avait emmené sa protégée. Près de la quitter, elle lui remit une cassette en bois de calembour, remplie de diamants, de topazes, de bérilles, de rubis-balais et d'émeraudes, en lui disant :

— Tiens, fillette : voici la dot que je t'ai ramassée le long des chemins, dans le fief de la bonne comtesse-palatine Proserpine.

Garlinde sauta au cou de sa bienfaitrice qui, se dérobant, pivota sur elle-même, et s'enfonça dans l'herbe comme une vrille.

On fit de grandes fêtes au castel de Lorch, dont les portes furent dès lors ouvertes à tous venants : les mendiants, les vagabonds et les gourmands en abusèrent beaucoup, car ils s'aperçurent qu'on les prenait tous pour des esprits; mais, lors même que ces derniers désabusaient leurs hôtes en leur chantant leurs vers, ils n'en étaient pas moins bien traités. Chaque fois que Garlinde donnait un nouvel héritier au brave Ruthelm, la bonne vieille apparaissait avec un beau présent. La chronique observe à cet endroit qu'elle possédait sans doute d'inépuisables trésors.

Voilà pourquoi Kédrich a reçu le surnom de l'*Échelle du diable*.

Cette légende, si différente de celles qui précèdent, marque notre entrée dans la contrée merveilleuse du Rhin. C'est ici que commence le royaume des elfes, des ondines, des trilbys, des willis, et autres esprits ténébreux. Lorch et le Kédrich forment la limite septentrionale du Rheingau, que nous allons parcourir. Un castrum romain s'éleva la-

dis près de Lorch, sur le territoire de laquelle la tradition veut que le premier des vignobles rouges du Rhin ait été planté. Tout le long de ces rives escarpées et presque symétriques, une myriade de burgs, assis processionnellement à la file, tels que des mausolées gigantesques, contemplent depuis des siècles l'onde paternelle, qui s'écoule et fuit comme la gloire du monde et la renommée des hommes.

FRANCIS WEY.

Le château de Rheinfels et vue de Saint-Goar.

LE SALON DE 1847.

Ceux qui ne dédaignent pas de s'amuser aux bagatelles de la porte trouveraient un curieux spectacle devant le perron du Louvre, le jour de l'ouverture du Salon. Une foule compacte s'y assemble, et attend avec impatience l'heure solennelle et redoutée. Tous ces gens, en effet, ont quelque chose à espérer ou à craindre. Examinez plutôt leurs figures.

Cet artiste, aux yeux flamboyants, aux joues desséchées par le travail et l'ambition, est un jeune maître accepté du public, mais combattu par le jury. Chaque année, une partie de ses tableaux ou de ses sculptures sont repoussés du Louvre ou suspendus dans les galeries noires, avec les croûtes des *amis de l'art*. Vous savez qu'on appelle ainsi les hommes et les femmes du monde qui se croient artistes, et qui se tuent à délayer sur la toile des omelettes et des épinards, ou à représenter des membres de leur famille, debout sur des rochers, l'œil au ciel et la main dans leurs cheveux, comme Chateaubriand et lord Byron. Le jeune maître veut voir, le premier, si les jurés, ses ennemis, lui ont fait, cette année encore, un pareil affront.

Ce groupe qui l'entoure sur la place est justement composé d'amis de l'art. Vous les remarquerez à leurs barbes et à leurs chapeaux, qui font tout ce qu'ils peuvent pour ressembler à Van-Dyck. Ils viennent s'assurer que les mille

recommandations, supplications et protestations dont ils ont assiégé le jury, ont ouvert à leurs élucubrations les galeries du Louvre et les pages du Livret.

Voyez, au premier rang de la queue, dans la porte même, ces rapins barbus, touffus, débraillés, gouailleurs, dont les impériales pointues, les cheveux ébouriffés, les cravates mirobolantes, les gilets excentriques et les habits supercoquentieux reproduisent tous les portraits des écoles italienne, espagnole, flamande, — et qui se lancent à haute voix, d'un bout de la place à l'autre, une grêle de calembours et de coq-à-l'âne, de pots-pourris et de charges d'atelier. Les uns sont élèves de Paul Delaroche, et les autres d'Eugène Delacroix. Celui-ci jure par Ingres et sa couleur grise; celui-là par Decamps et sa palette de feu. Ils accourent voir si l'on a placé l'œuvre de leur maître en son jour, et si elle éclipse l'œuvre du maître voisin. Gare à messieurs du jury, si messieurs de l'atelier ne sont pas contents!

Ces jeunes hommes tout pâles ou tout rouges qui se cachent derrière les rapins, sont de pauvres artistes qui rêvent la fortune de leur premier tableau, et qui apprendront tout à l'heure si ce tableau est reçu ou rejeté. Avec quels battements de cœur ils franchiront la porte, parcourront le Livret, et chercheront leur toile de galerie en galerie! Et si la foule s'y arrête et s'y coudoie, quel triomphe pour eux! quelle joie pour leur famille! que de beaux rêves et de hautes espérances! — Mais aussi quel affreux désespoir si le nom est absent du Livret, — et le tableau de l'exposition!

On distingue encore, parmi les impatients, toutes sortes de bonnes têtes et de franches caricatures; par exemple, les braves gens qui se sont fait peindre en famille, et qui viennent au grand complet, parents, mari, femme et enfants, se reconnaître au Salon. Ils auraient amené Azor, si les chiens n'étaient consignés avec les parapluies. Le chef de la dynastie, récemment nommé capitaine de la garde

Salon de 1847. — *Charlemagne dictant ses Capitulaires*, par M. J. Gigoux.

nationale et chevalier de la Légion-d'Honneur, porte majestueusement les épaulettes, le shako, l'épée, la croix et tous les insignes qui figurent dans son portrait! Quelle heure délicieuse l'original va passer à poser devant sa co-

pie, aux yeux de la multitude, ébahie de la ressemblance! Mais si la toile ne figure pas à l'Exposition, l'artiste lui-même pourrait-il peindre une mystification semblable?

Mais voilà les portes qui s'ouvrent et la foule qui nous enlève. Entrons avec elle au Salon de 1847.

Nous vous raconterons en détail, dans notre prochain numéro, les merveilles et les folies, les chefs-d'œuvre et les croûtes de cette exposition. Aujourd'hui, pris par l'espace et par le temps, nous devons nous borner à vous signaler les cinq tableaux de M. Eugène Delacroix : *le Corps-de-garde marocain*, *une Odalisque*, *un Christ en croix*; etc.; — le pendant de *la Primavera* de l'an dernier, par M. Muller; — les toiles de MM. Robert-Fleury, Baron, Diaz, Hesse; — *l'Orgie du bas-empire*, débauche de couleur, de sentiment et de style, par M. Couture; — le *Napoléon au Conseil d'Etat*, de M. Hippolyte Flandrin, qui a trouvé le moyen de faire un portrait original du grand homme, après tant de milliers de portraits; — *la Crèche et les Mages*, de M. Eugène Tourneux, déjà connu par d'admirables pastels. Nous citerons particulièrement le *Charlemagne dictant ses Capitulaires*, cette savante et belle composition de M. Gigoux, dont lui-même a bien voulu nous tracer le dessin qui est sous vos yeux. L'ordonnance du tableau est d'une grandeur et d'une simplicité tout à fait dignes de l'époque, du sujet et des personnages. Ces derniers sont: Charlemagne, l'immortel empereur; Alcuin, le savant célèbre, et Roland, le guerrier fabuleux. Charlemagne, debout, réfléchit et dicte; Alcuin écrit, penché sur une table; Roland écoute, appuyé sur son épée, sans doute la fameuse Durandal. Les trois figures expriment merveilleusement les trois caractères. On voit que l'empereur porte un monde entier dans cette tête couronnée d'or, derrière ces sourcils contractés par la méditation. La vieille figure et la barbe d'Alcuin personnifient bien l'apôtre de la société nouvelle dont il écrit les lois. L'attention et l'attitude de Roland sont celles du héros barbare qui s'initie avec étonnement à la civilisation. Le bleu domine harmonieusement dans le vêtement impérial, le rouge éclate comme la lumière du soleil sur le manteau d'Alcuin, le tapis et les accessoires sont d'une grande richesse et d'une vive originalité. Le cadre de la scène est un de ces édifices romans, à colonnes massives et à cintre plein. On sait quels innombrables détails embrassaient les Capitulaires de Charlemagne. Le dominateur de l'Europe, le conquérant de l'Occident, y réglait la récolte de ses jardins, l'économie de ses étables, le beurre et les œufs de ses métairies, avec la même prudence et le même soin que l'administration de son vaste empire. Ce législateur avait l'œil de l'aigle pour les grandes choses, et l'œil du lynx pour les petites. Alcuin, l'Anglo-Saxon, était son digne ministre intellectuel, comme l'a dit M. Guizot. Il l'aida surtout à restaurer les lettres dans la Gaule. Quiconque négligeait leur culture était maudit par Charlemagne et par Alcuin. Tous deux surveillaient en personne les écoles publiques, où l'on voyait souvent Charlemagne s'asseoir entre les élèves de son *maître* (il appelait Alcuin de ce nom); *tous deux aussi étaient fort habiles à réciter et à chanter les psaumes au lutrin*. Alcuin apprit à Charlemagne le latin, le grec, la rhétorique et la dialectique, les mathématiques et l'astronomie, la poésie et la musique. Il n'y eut qu'un art dans lequel le grand homme échoua complétement: ce fut l'art de l'écriture. Il s'y exerça toutefois longtemps, mais trop tard, ayant toujours sur lui des tablettes qu'il plaçait jusque sous le chevet de son lit. Prodigieux trait de mœurs, que ce grand homme, versé dans plusieurs langues et plusieurs sciences, et qui ne sait pas écrire! Il faut se rappeler que l'enseignement d'alors était tout oral; et que les grands personnages laissaient les clercs seuls et les *notaires* se servir de la plume.

Les législateurs modernes, et Napoléon lui-même, ont puisé d'excellentes lois dans les *Capitulaires* de Charlemagne. Ses conférences avec Alcuin peuvent être considérées comme l'origine de nos Académies et de nos Sociétés savantes. L'uniformité des poids et des mesures, cette grande réforme si longtemps et si vainement désirée en France, et que notre siècle vient seulement de réaliser, avait été ordonnée formellement et réglée en détail par un capitulaire de l'empereur franc. Une autre admirable loi de Charlemagne déterminait le prix des vêtements de ses sujets suivant leur fortune et leur rang. Et voilà pourtant le sage qui légua la suprématie de son empire à celui de ses fils qui tiendrait le plus longtemps ses bras élevés en croix au-dessus de sa tête!

Le tableau de M. Gigoux appartient au ministère de l'intérieur, et figurera dignement dans la grande salle du Conseil d'État.

C. DE CHATOUVILLE.

(La suite au prochain numéro.)

SIDIAH-MARIE,

OU

FRANCE ET AFRIQUE.

I. — LE CHAMP DE BATAILLE.

L'histoire que l'on va lire est peut-être invraisemblable, mais elle est vraie dans ses moindres détails. Elle nous a été racontée par celui même qui en fut le héros, et nous a semblé résumer d'une manière saisissante la fusion si lente et si difficile qui s'opère entre la France et l'Algérie.

C'était le soir d'une de nos plus sanglantes victoires contre Abd-el-Kader. Les deux armées avaient évacué le plateau de N..., laissant derrière elles la solitude... Des cadavres de Français et d'Arabes restaient étendus sans sépulture, et déjà les oiseaux carnassiers planaient à l'entour.

Tout à coup le silence de cette scène est interrompu, une voix étouffée pousse un soupir, une petite main tremblante écarte les touffes des lentisques; et jetant les yeux à droite, par un mouvement de biche effarouchée, une jeune Arabe s'avance sur le champ de bataille.

Son visage porte les marques d'une horrible inquiétude: elle se dirige pas à pas vers les cadavres; elle les examine l'un après l'autre attentivement, mais sans doute elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, car elle s'affaisse avec douleur et découragement. Cependant au fond d'un ravin sauvage un nouveau groupe frappe ses regards. Elle y court toute palpitante, ses mains délicates soulèvent un premier, un second, un troisième corps. Elle s'arrête défaillante et

recommence. Enfin un cri d'horreur jaillit de ses lèvres, à la vue du dernier cadavre...

La tête manque à ce tronc sanglant, mais le riche costume du cheik, le bernous dont il est couvert, ne laissent plus de doute à la pauvre Arabe. De longs sanglots déchirent sa poitrine, puis elle se relève en disant : — O mon père ! c'est bien la voix du prophète que j'ai entendue dans mon sommeil, il m'a commandé de venir te chercher parmi les morts, car il ne veut pas que tu restes sans sépulture. J'ai mieux aimé lui obéir qu'à toi-même, et j'ai quitté la tente de tes femmes pour venir te rendre les derniers devoirs.

Et la pauvre enfant dégage courageusement le corps du cheik. Elle saisit un long sabre que les Arabes ont abandonné dans la déroute, et elle entreprend de creuser la terre sans songer que cette tâche est au-dessus de ses forces.

Elle était à peine à l'ouvrage depuis un quart d'heure, quand son oreille est frappée d'un faible bruit. La terreur sèche ses larmes et lui fait tomber le sabre des mains. Est-ce un chacal attiré par l'odeur du sang? Sont-ce les ennemis qui reviennent sur leurs pas? Mais le bruit se renouvelle plus distinct. C'est le gémissement d'un blessé.

La jeune fille s'approche doucement. Un drapeau tricolore est étendu sur la terre, une forme humaine se dessine sous ses plis. L'Arabe les écarte avec précaution, et voit un jeune officier couvert de sang. Eh bien! elle n'a pas pitié de ce malheureux, car c'est un Français, et il a peut-être tué son père! Elle ressaisit le drapeau, et le rejette avec dégoût sur le jeune homme. Mais comme elle s'éloignait, celui-ci se relève avec effort et implore son secours d'une voix lamentable.

Cette voix touche enfin la jeune fille ; elle se rapproche du blessé, prend quelques flocons de neige, en frotte ses tempes et ses lèvres, le fait revenir lentement à lui, puis déchire un coin du drapeau, l'imbibe de neige fondue et l'applique sur la blessure. Cette blessure était peu profonde ; aussi quelques forces revinrent-elles à l'officier. Dès que ses regards purent distinguer les objets, il examina l'être bienfaisant qui l'avait rappelé à la vie. Figurez-vous son étonnement à la vue d'une jeune fille à peine entrée dans l'adolescence, et belle comme une houri, malgré sa pâleur et ses larmes. — Le premier mot du Français fut une action de grâces qu'il adressa en arabe à sa libératrice.

— Couvre-toi de ce haïk, répondit-elle, le froid te ferait mourir, et tâche de rejoindre les tiens. Les Arabes vont revenir peut-être, et ils te tueraient ; tu es jeune, ton père t'aime, je t'ai sauvé la vie, je ne veux pas que tu meures, quoique tu sois un chrétien. Cependant, après une courte réflexion, elle reprit : — Tu peux d'abord me rendre ce que j'ai fait pour toi, viens me seconder dans un saint devoir, je ne te demande qu'un instant.

Elle aide l'officier à se relever, et l'entraîne derrière elle, sans s'apercevoir que le froid l'avait tellement engourdi qu'il ne pouvait plus marcher.

— Attends un peu, lui dit-elle enfin, en le voyant défaillir, je vais te rendre toutes tes forces.

Et le quittant une minute, elle ramasse quelques branches, y joint des bernous épars sur la terre, heurte vivement deux cailloux, et parvient à allumer du feu. Une douce chaleur ranime le Français.

— Es-tu fort maintenant, peux-tu me suivre? dit l'Arabe en attachant ses yeux sur ceux de son ennemi.

— Partout où tu voudras, répond le blessé.

— Viens donc...

Et la jeune fille se dirige vers le cadavre du cheik. Là, elle montre au Français la place qu'elle a déjà creusée.

— Travaille un peu à ton tour, c'est pour ensevelir mon père ; quand tu seras las, je te remplacerai ; hâtons-nous.

L'officier obéit aux ordres de sa bienfaitrice, mais bientôt encore ses forces trahissent son dévouement. La jeune fille alors reprend énergiquement sa tâche, et au bout d'une heure la fosse est achevée. Les deux jeunes gens soulèvent le corps, le roulent dans les plis d'un riche bernous et le descendent dans la terre.

L'Arabe avait travaillé avec un courage fébrile, pas une larme ne s'était échappée de ses yeux durant l'opération ; mais quand elle se pencha sur le cadavre inhumé, ses sanglots éclatèrent, elle se précipita dans la fosse, et l'officier eut grand'peine à l'en arracher. Il la prit dans ses bras, l'enveloppa d'un haïk et la déposa sur un affût de canon. Un morne désespoir avait succédé aux cris et aux sanglots. L'enfant vit en silence couvrir de terre humide la dépouille de son père.

La nuit approchait quand tout fut terminé.

Il fallait quitter ce lieu au risque d'être dévoré par les bêtes fauves, pris par les Arabes, ou gelé par le froid. Le Français songeait seul à ces dangers, car sa compagne semblait anéantie par la douleur. Sa résolution fut bientôt prise ; trouvant désormais son sort lié à celui de l'Arabe, il ne lui vint pas à l'esprit de se séparer d'elle. Il s'avance vers un cheval qui errait veuf de son cavalier, le prend par la bride et propose à la jeune fille de le monter avec lui.

— Si nous arrivons à Bone, lui dit-il, mon premier soin sera de vous faire reconduire où vous voudrez.

La pauvre enfant, sans avoir l'air d'entendre, va s'agenouiller une dernière fois sur la fosse, y murmure quelques mystérieuses paroles, et se laisse installer sans résistance sur le cheval ; l'officier la soutient d'un bras, et tous deux partent au galop.

Bientôt succombant à la fatigue, l'enfant perd connaissance, et l'officier continue sa route avec ce doux fardeau.

Lorsque le jour parut, la joie du Français fut grande en apercevant des uniformes français. Il s'arrête, dépose à terre la jeune fille, et se fait reconnaître par les soldats. Mais tandis qu'il explique sa position au sergent qui les conduisait, un cri aigu se fait entendre, il se retourne et voit l'Arabe insultée par des misérables, qui voulaient venger sur elle leur défaite. L'un d'eux avait déjà saisi la jeune fille et l'entraînait brutalement. Arthur s'élance contre lui, l'étend à terre d'un coup de sabre, puis faisant à l'Arabe un rempart de son corps, il s'apprête à tenir tête au reste de la troupe. Mais intimidés par une si vive résistance, et rendus à la raison par un instant de réflexion, les soldats rentrent dans le devoir, et par un revirement subit, ils offrent leurs secours à l'officier. Celui-ci, songeant alors que la clémence est le parti le plus sage, accepte leurs excuses, leur promet l'oubli, et l'escorte reprend la route de Bone.

II. — ARTHUR ET SIDIAH.

Un mois plus tard, un brick, frété en secret, quittait nuitamment la rade d'Alger, et cinglait vers la France.

Assis dans une cabine élégante, le vicomte Arthur de Ligneul, officier d'état-major en congé, songeait à son pays, à sa mère qu'il allait revoir, — tandis que près de lui une jeune fille, portant le costume des femmes arabes, le contemplait dans une muette extase.

Cette jeune fille était Sidiah, la fille de Ben-Abdalla, cheik del Biban, — la même qui avait sauvé M. de Ligneul et qu'il avait sauvée à son tour.

On devine quels sentiments avaient succédé chez l'Arabe à l'aversion que le Français lui avait inspirée sur le champ de bataille...

— Encore quelques jours, ma belle Sidiah, et je vous

aurai rendu une mère, disait Arthur à sa compagne. Parlons de notre bonheur à venir, ne le voulez-vous pas?

— Mon avenir, c'est vous, répliquait la jeune Arabe. Que peut vouloir votre *esclave*, si ce n'est ce que vous voulez? La musulmane ne pouvait comprendre, malgré toute la tendresse du vicomte, qu'une femme fût autre chose qu'une *esclave*, pour un homme, et surtout pour un étranger.

— Mon esclave! reprit Arthur... toujours ce mot odieux!

— Je suis si heureuse de vous appartenir! Personne ne se soucie de la pauvre Sidiah depuis que le cheik est mort. Ne me refusez donc pas le nom qui m'enchaîne à vous.

— Vous êtes libre comme moi-même, enfant. Et si vous m'aimez un jour, vous serez ma femme.

— Si je vous aime un jour?... comment faire pour ne pas vous aimer?

Et la pauvre Arabe, tombant à genoux devant l'officier, couvrait ses deux mains de larmes reconnaissantes.

— Mais avant ce beau jour qui doit nous unir à jamais, il faut vous initier, ma chère sauvage, aux mystères de notre civilisation, et surtout à ceux de notre foi.

— Réglez ma destinée comme il vous plaira, pourvu que vous ne me parliez plus de nous séparer. Oh! c'est là ce qui me rend triste jusqu'à la mort!

Les jours de la traversée s'écoulèrent dans ces entretiens, trop souvent interrompus pour Sidiah par les soins du voyage.

III. — EN FRANCE.

Mme de Ligneul, retirée dans sa villa d'Enghien, attendait son fils avec une impatience maternelle. Aussi, quand un soir Arthur fit son entrée dans le salon de la comtesse, il fut reçu avec des larmes et des baisers sans nombre.

Absorbé par la joie de revoir sa mère qu'il aimait avec passion, occupé à répondre aux mille questions qui suivent un retour si longtemps désiré, M. de Ligneul avait retardé la présentation de Sidiah, qui restait à demi cachée dans les plis d'une portière...

Mais arrivé bientôt au récit de la bataille de N..., des blessures qu'il y avait reçues et de la circonstance miraculeuse qui l'avait sauvé, — tandis que sa mère tremblait de tous ses membres au souvenir de tant de périls, Arthur s'élança vers sa jeune amie, et la prenant par la main avec un geste paternel :

— Tenez, ma mère, dit-il, voilà celle à qui nous devons le bonheur de nous revoir!... Sans elle votre Arthur n'aurait plus été bon qu'à engraisser quelque chacal!

Mme de Ligneul n'était pas de ces femmes qui demandent toujours à leur raison un compte exact de leurs sentiments. Aussi, tout émue qu'elle fût de ce coup de théâtre, baisa-t-elle avec effusion et sans aucune arrière-pensée le front candide de la jeune Arabe. Puis l'ayant fait asseoir près d'elle, elle demanda à son fils la suite son récit.

Lorsque Arthur exposa ses projets pour l'éducation de sa protégée, Mme de Ligneul, pieuse femme au simple cœur, ne sentit encore que la joie de convertir une infidèle.

Arthur n'alla pas plus loin le premier jour, et se confia au temps et au charmant naturel de Sidiah, pour amener sa mère à l'accomplissement de ses vœux irrévocables.

IV. — LA TRANSFORMATION.

Depuis son arrivée en France, la fille d'Abdalla avait de longues heures de tristesse, quand seule dans le salon de ses amis, au milieu de personnes et d'objets étrangers, elle songeait à son père et à son pays. Il lui arrivait quelquefois de regretter la vie errante du désert. Si M. de Ligneul paraissait alors, son regard prenait de l'éclat, ses joues se couvraient d'une charmante rougeur, et ses regrets se dissipaient comme des nuages devant un rayon de soleil.

Mais le jour où son jeune *maître* lui annonça qu'il faudrait le quitter pour quelque temps, la tristesse de l'Arabe se changea en désespoir. Ce ne fut qu'à force de ménagements et de circonlocutions délicates, qu'Arthur parvint à lui faire comprendre que cet éloignement, nécessaire à son éducation, pouvait seul hâter l'accomplissement de leur bonheur.

L'amour de M. de Ligneul avait rêvé une transformation rapide de l'Arabe en Française, de la musulmane en chrétienne, et de l'esclave en épouse. Mais chaque jour lui apprenait combien cette transformation était plus difficile qu'il ne l'avait cru. On en jugera par une circonstance dont l'apparente légèreté cachait le sens le plus grave.

Quelque temps après l'arrivée de Sidiah, Mme de Ligneul, avec une maternelle bonté, lui avait apporté tout un costume français de la plus gracieuse élégance. Sidiah courut examiner tous ces jolis objets avec une curiosité enfantine, quittant la robe pour l'écharpe, l'écharpe pour la ceinture, la ceinture pour le chapeau. Si la forme de ces parures lui paraissait bizarre, le doux éclat des couleurs semblait la charmer. Mais quand Mme de Ligneul lui fit comprendre, par la voix d'Arthur, que toutes ces choses étaient pour elle, qu'on allait essayer de l'en revêtir, la jeune Arabe recula comme épouvantée, puis deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Enfin, après de vives instances de la part de son *maître*, (elle s'obstinait à l'appeler ainsi), Sidiah éclata en sanglots. La mère et le fils jugèrent qu'il fallait remettre un peu l'accomplissement de leurs désirs...

Plus tard, en effet, lorsque M. de Ligneul vint apprendre à Sidiah que l'heure approchait d'aller s'instruire au couvent de ***, il lui expliqua de nouveau la nécessité de se revêtir enfin du costume français. A ces mots, quoique déjà résignée à la cruelle séparation, la pauvre Arabe frémit des pieds à la tête... La toilette, étalée d'avance sur son lit, épouvanta ses regards.

— Oh! mon *maître!* s'écria-t-elle, n'exigez pas cela de moi!...

Et elle se jeta aux pieds d'Arthur dans l'attitude la plus déchirante.

Celui-ci la releva vivement, et réprimant un sourire involontaire, il la gronda avec douceur de sa désobéissance. Sidiah l'écouta silencieuse, et relevant vers lui ses yeux mouillés, elle répéta sa phrase habituelle :

— Faites de moi ce que vous voudrez, votre *esclave* sera soumise.

— Toujours ce mot cruel! reprit le jeune homme désolé à son tour.

Et après mille exhortations touchantes, croyant Sidiah vaincue par sa bonté, il la remit à la femme de chambre de sa mère, pour que la métamorphose s'opérât au plus vite.

En un instant Sidiah fut dépouillée de ses vêtements. Un corset dessina sa taille gracieuse; on lui passa une jolie robe de taffetas d'Italie de couleur violette. Puis ses cheveux, lissés avec soin, furent tressés en deux nattes et réunis derrière sa tête pour y former une couronne, tandis qu'ils s'épanouissaient en larges bandeaux le long de ses tempes.

Quand tout fut achevé, la femme de chambre se recula d'un pas pour examiner son ouvrage, et laissa échapper un cri d'admiration.

— Tenez, mademoiselle, dit-elle à Sidiah, oubliant que celle-ci ne pouvait l'entendre, voyez comme vous êtes charmante. Et, conduite devant une grande glace, Sidiah put s'y voir des pieds à la tête.

Mais lorsque les yeux de la jeune Arabe se fixèrent sur

son image, un cri douloureux lui échappa, elle se précipita sur les vêtements qu'elle venait de quitter et les baisa avec une sorte de délire; puis les arrosant d'un torrent de larmes, elle s'assit près de ces vêtements sur le tapis, au grand ébahissement de la femme de chambre.

Arthur entrait en ce moment... Sidiah essuya ses pleurs brusquement, et se relevant tout d'une pièce :

— Me voilà, lui dit-elle, vous avez été obéi.

La journée se passa, dès lors, sans que Sidiah témoignât son chagrin autrement que par son air abattu. Le soir venu, ses amis voulurent lui faire prendre l'air, et Mme de Ligneul couvrit sa tête d'un chapeau de paille qu'ornait une branche de lilas. Sidiah se laissa faire, mais tandis que Mme de Ligneul s'habillait à son tour, l'Arabe, n'y tenant plus, monta dans sa chambre et reparut au salon couverte de son ample bernous. Il fallut employer de nouveau les prières, et un regard sévère d'Arthur parvint seul à faire tomber le manteau africain.

Depuis ce jour, on aurait pu croire que l'enfant s'était enfin soumise, si de temps en temps n'étaient apparus quelques vestiges du passé. Tantôt Sidiah, défaisant sa couronne de cheveux, élevée à grand'peine, les laissait pendre derrière son dos en deux grosses nattes. Une autre fois, un collier de sequins entourait l'albâtre de son cou, ou bien encore elle se teignait le dessous des yeux avec du kral, ou les ongles avec du vermillon...

Arthur prit un parti extrême en enlevant à sa protégée toutes les pièces de son ancien costume, et en les cachant avec soin dans son appartement.

— Désormais, lui dit-il, je ne vous les rendrai plus que quand vous serez enfin devenue toute Française.

V. — RECHUTE.

C'était le jour anniversaire de la naissance d'Arthur, et Mme de Ligneul voulait fêter son cher enfant. Une réunion d'amis fut invitée secrètement pour le soir. Sidiah, qui commençait à entendre la langue de ses amis, avait reçu de Mme de Ligneul la confidence de son projet. Elle résolut de s'y associer en fêtant Arthur à sa manière...

Livrée à elle-même, vers la fin de la journée, la jeune fille s'était retirée dans sa chambre. L'heure du dîner sonne, tous les convives s'assemblent, et Arthur remarque l'absence de son amie. Il court la chercher, mais ne la voit pas chez elle. Il parcourt toute la maison sans la trouver. Enfin, il arrive à sa propre chambre, y entend quelque bruit, ouvre la porte et reste saisi d'étonnement.

Sidiah était là, le visage rayonnant, et couverte de son costume arabe. Elle avait bouleversé, pour le retrouver, toute la chambre du jeune homme.

La première impatience d'Arthur fut bientôt réprimée, quand la pauvre fille, les mains jointes et le regard suppliant, lui demanda à genoux la grâce de rester ainsi.

— Permettez à votre Sidiah de porter aujourd'hui ses vêtements de fête? N'est-ce pas sous ce costume que vous l'avez vue pour la première fois? Et n'est-ce pas ainsi que vous l'avez aimée?

Vaincu par ces naïves prières, Arthur consentit à tout, et Sidiah promit en retour d'être à l'avenir plus soumise que jamais.

Quelques semaines après, Sidiah entra au couvent de***.

Fidèle au serment qu'elle avait fait à Arthur, elle mit tous ses efforts à briser avec le passé; mais Dieu seul sut ce qu'il lui en coûta! Désormais, chaque action de sa vie fut un sacrifice. Bientôt on admira sa docilité et la promptitude avec laquelle elle saisissait tous les enseignements.

VI. — SIDIAH-MARIE.

Au bout d'une année, le premier jour du mois de juin, la chapelle du couvent de*** était parée comme pour une fête. C'était fête en effet pour toute la communauté. Sidiah allait recevoir le baptême et s'asseoir à la table sainte.

Le matin même, la jeune Arabe, enfermée dans sa chambre, avait consommé, en faveur de sa nouvelle foi, une oblation dont on se figurera tout le prix. Prenant une à une chaque pièce de son costume arabe, elle leur adressa un dernier adieu; puis elle tira du coin le plus discret de son armoire un volume du Coran qui l'avait suivie depuis Bonne, et qu'elle tenait d'un saint marabout. Ce volume était considéré par elle comme une relique, presque comme un talisman; elle le regarda quelques instants en silence, puis saisissant d'un seul coup tous ces objets, elle y mit courageusement le feu. Après avoir vu la flamme les consumer jusqu'au dernier, elle alla s'agenouiller devant un crucifix, jusqu'au moment où la grille du chœur s'ouvrit devant ses pas.

Chacun admira sa grâce et sa modestie, son recueillement et sa piété. Arthur lui servit de parrain, et Mme de Ligneul de marraine. Au nom de Sidiah fut ajouté le nom de Marie.

Après la cérémonie, les trois amis se retirèrent dans un salon particulier.

— Ma mère, dit alors Arthur d'une voix grave et assurée, bénissez votre fille, et daignez me l'accorder pour femme.

Moins ignorante enfin de la vie, la nouvelle Marie baissa les yeux; ses joues se couvrirent de rougeur, et son cœur battit avec force en attendant la réponse de sa mère adoptive.

— Mon enfant, dit Mme de Ligneul à Arthur, je n'ignorais plus tes intentions, bien que tu me les eusses cachées jusqu'ici; je les approuve sans regret, et suis heureuse de te donner une femme dont l'âme est aussi pure que son beau visage. Si le monde trouve à redire à cette union, nous lui répondrons par notre bonheur!

Sidiah, que nous nommerons désormais Sidiah-Marie, entrait ce jour-là dans sa dix-septième année: malgré son zèle et les soins qu'on y avait mis, son éducation n'était qu'ébauchée encore; il fut donc convenu qu'elle resterait une année de plus dans sa retraite, et le mariage se trouva reculé jusqu'à ce terme.

VII. — L'HÔTEL D'ALGER.

Par un beau jour de printemps de l'année suivante, un grand nombre de curieux étaient rassemblés sur le quai de Toulon; un paquebot allait y débarquer plusieurs chefs arabes nouvellement soumis.

En attendant, l'attention de ces oisifs fut attirée par le bruit d'une chaise de poste, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel d'Alger. On en vit d'abord descendre un jeune homme à la tournure martiale. Celui-ci offrit sa main à une femme d'un certain âge, qui pouvait passer pour sa mère; puis, étant remonté dans la voiture, il reparut, tenant dans ses bras une jeune fille, dont la pâleur et la faiblesse faisaient ressortir la grande beauté. Plusieurs domestiques s'empressèrent à l'aider, mais il ne remit à aucun d'eux le soin de sa compagne.

Les nouveaux arrivés entrèrent aussitôt dans l'hôtel, et les curieux reportèrent leurs yeux vers la rade, car le paquebot, tournant avec grâce, venait d'aborder au même instant.

Sept ou huit chefs arabes mirent lentement pied à terre,

étalant aux regards des Toulonnais la magnificence du luxe oriental.

Le dernier seul se distinguait par la singulière austérité de ses vêtements. Il ne portait ni la veste ornée de pierreries, ni le turban de cachemire, ni les culottes brodées d'or, ni le yatagan étincelant, qui paraient ses compagnons. Son costume était celui des simples Arabes du désert. Son turban de poil de chèvre, ses culottes noires, sa veste aux couleurs ternes, disparaissaient du reste à peu près sous le bernous de laine blanche, qui faisait ressortir sa grande taille et son air imposant.

Le journal de Toulon l'avait pourtant annoncé comme un cheik dont la conquête était fort importante....

Les chefs algériens descendirent à l'hôtel où la chaise de poste avait déposé les voyageurs; et, par un de ces hasards qui semblent des jeux de la Providence, leur appartement se trouva contigu à celui de la jeune malade.

Ces deux appartements offrirent, le soir, un contraste aussi étrange que leur rapprochement.

Au fond d'une chambre faiblement éclairée, sur un lit aux blanches courtines, Sidiah, plus blanche encore, était étendue dans un accablement mortel. Arthur tenait une de ses mains dans les siennes, et mettait tous ses soins à lui cacher ses inquiétudes. Mme de Ligneul arrangeait, avec la sollicitude d'une mère, les oreillers sous la tête de sa pupille. Dans cette jeune fille abattue par la douleur, on ne reconnaissait la jeune Arabe qu'à son impérissable beauté.

Elle succombait depuis quelques mois à une maladie de langueur, à laquelle les médecins ne donnaient pas de nom. Tous s'étaient accordés, dans une consultation suprême, à lui ordonner l'air natal, cette dernière raison de la science.... Mme de Ligneul et Arthur avaient aussitôt résolu de la conduire à Alger; mais la fatigue de la traversée les effrayait pour elle, et l'on devait attendre, à Toulon, quelque amélioration dans son état...

— Mon ami, dit Sidiah à M. de Ligneul, ouvrez, je vous prie, cette fenêtre.

Et elle aspira délicieusement l'air de la Méditerranée.

— Oh! que cette brise me fait de bien! reprit-elle, elle arrive d'Afrique, n'est-ce pas?

Alors ses yeux et ses joues s'animèrent d'un éclat qui rappelait ses plus heureux jours. Les rayons de la lune, qui se levait, vinrent la caresser comme une statue de marbre....

Bientôt elle tomba dans une profonde rêverie, Arthur et sa mère la contemplaient en silence, et n'osaient pas eux-mêmes se regarder entre eux.

Tout à coup la malade se relève avec effort; un tremblement rapide la saisit.

— Écoutez! s'écrie-t-elle vivement, n'entendez-vous pas? Dites, oh dites-moi que ce n'est pas un songe!

En effet, un murmure étrange dominait le calme de cette heure. Arthur distingua ces mots prononcés en arabe, dans la chambre voisine :

— *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. A tous deux rendons nos hommages!*

Puis les voix mêlées poursuivirent longtemps leur prière.

Sidiah écoutait en extase.... Tout son passé se réveillait à la fois..., et ses lèvres répétaient les mots qui frappaient son oreille.

Tant d'émotions brisèrent la pauvre enfant. La prière arabe n'était pas achevée, qu'elle tomba sans connaissance dans les bras de ses amis...

Pénétrons maintenant dans la chambre des croyants... La prière du soir est terminée; les Arabes, prosternés, embrassent la terre; puis, se relevant tous à la fois, ils procèdent à l'ablution. Bientôt, assis en rond sur des coussins, ils se mettent à fumer dans de grandes pipes d'ambre, tandis qu'un serviteur de leur pays achève de préparer le café.

Ils nageaient dans le nuage embaumé depuis un quart d'heure, lorsqu'un esclave du cheik au bernous vint lui apporter une lettre. Cette lettre l'attendait depuis une semaine à l'hôtel même où il était descendu.

Le cheik lut à la hâte, et son visage exprima un cruel désappointement; puis, s'adressant à ses compagnons attentifs :

— *Elle* n'est point ici, dit-il avec un soupir. «Venez à Paris», m'écrit Ben-Amar. Adieu donc, mes frères, ajouta-t-il en se levant aussitôt; je pars pour Paris, où je vous attendrai.

Et l'Arabe quitta la chambre sans qu'aucun de ses compagnons essayât de le retenir; sans que la voix du sang lui criât : — Arrête! la fille que tu cherches en vain depuis quatre ans est là, tout près de toi, derrière cette cloison, dans la chambre voisine!

Car cet Arabe était, en effet, Ben Abdalla, cheik del Biban, le père de Sidiah.

L'homme décapité qu'elle avait pris pour lui était le cheik d'une tribu limitrophe.

VIII. — BEN ABDALLA.

Frappé de deux balles sur le plateau de N..., Ben Abdalla avait été renversé de son cheval et laissé comme mort par les Français. Ses soldats l'enlevèrent, en fuyant, du champ de bataille; mais il tomba aux mains d'Arabes ennemis, qui le retinrent prisonnier, dans l'espoir d'une rançon. Il les suivit enchaîné à travers l'Afrique, changeant de direction suivant les hasards de la guerre. Guéri enfin de ses blessures, après trois mois de captivité, il se fit racheter par sa tribu, et regagna sa tante, au sommet del Biban. Ses femmes et ses serviteurs avaient pleuré sa mort, et le cheik regretta de n'être pas mort en effet.

L'ornement de sa smalah, la joie de son cœur, sa fille unique, sa chère Sidiah avait disparu... Ceux-ci la disaient tuée dans la déroute de N...; ceux-là la croyaient dévorée par quelque chacal; d'autres, et c'était pire encore, la supposaient enlevée par les chrétiens.

Ben-Abdalla jura sur la tombe du prophète de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé son enfant! Il la lui fallait absolument, morte ou vive!

Il erra plusieurs mois de tribu en tribu, suivant mille avis contraires, et rentra un jour dans sa tente, convaincu que sa fille était chez les Français.

A partir de ce moment, il devint la terreur de nos soldats. Volant partout à leur rencontre, il ne regagnait jamais son camp sans prisonniers. Il prenait alors à part chacun d'eux, il les accablait de questions et les déchirait de tortures. Bientôt ses soldats furent moins nombreux que ses esclaves.

Un jour, il rassemble ces derniers et leur promet de les affranchir tous, si un seul d'entre eux lui apprend le sort de sa fille. Le lendemain matin, un des captifs se présente et lui demande s'il peut se fier à sa parole.

— Par Mahomet! s'écrie Ben-Abdalla, compte non-seulement sur la vie et sur la liberté de tes frères, mais encore sur un riche présent pour toi-même, si tu me fais retrouver le plus cher de mes trésors! Parle vite, où est Sidiah?

— J'ai vu, après la bataille de N..., une enfant de quatorze à seize ans prise par des Français, répond le soldat; ils l'ont conduite à l'Est de Bone, chez les Beni-K..., qui

venaient de se soumettre à nous. Excuse-moi de n'avoir pas des renseignements plus précis; mais je te promets de te rendre ta fille, si tu m'emmènes dans ton expédition.

— Non, répondit Ben-Abdalla après avoir réfléchi; j'irai sans toi vérifier ta parole, et tu attendras ici l'exécution de la mienne.

Dès le lendemain, le cheik partit pour la tribu indiquée; mais ce fut en vain qu'il en fouilla tous les douars, Sidiah n'y était point et n'y avait jamais été.

Le soldat avait menti dans l'espoir d'une évasion...

La colère du cheik fut si épouvantable, qu'il massacra tous les Beni-K..., alliés des Français. Puis, revenant comme la foudre à sa propre tente, il appela le captif.

— Tu m'as trompé, lui dit-il, chien de chrétien; meurs donc comme un chien!

Et il broya le malheureux sous les pieds de son cheval de guerre.

— Meurent ainsi, reprit-il, tous les ennemis du prophète et de la vérité!

Aussitôt il mande les *chaous* (exécuteurs) et rassemble ses prisonniers, puis les comptant en silence, d'un œil sauvage, il les fait immédiatement, et sans sourciller, décapiter devant lui, les uns après les autres.

Après ces événements, on vit le cheik, enfermé dans sa tente, refuser d'y admettre aucun de ses serviteurs. Pas une de ses femmes même ne l'approchait; il demeura ainsi solitaire pendant quatre semaines.

Une nuit, enfin, il appelle deux de ses officiers, il commande une escorte sûre et quitte le camp sans avertir personne. La semaine suivante, il était à Bone et demandait à parler au général C.... Nous ne dirons pas quels dangers il avait bravés pour arriver jusque-là, quels obstacles de toute espèce il lui avait fallu surmonter. L'étonnement des habitants et de la garnison de Bone fut presque de la stupeur, en apprenant que le terrible Abdalla, celui qu'on surnommait le *Massacreur*, était en conférence avec le gouverneur français!

Le cheik entra chez celui-ci sans armes et sans cortége, le visage plein de douceur et de soumission.

— Général, lui dit-il, je viens vous demander les moyens de me rendre à Alger; j'ai reconnu la grandeur de votre maître, et je brûle du désir de le servir comme vous. Donnez-moi donc une lettre pour votre grand chef, et je cours me mettre, moi et les miens, au service du sultan des Français.

Un revirement si soudain parut suspect. On fit passer le cheik, un mois durant, par les épreuves les plus sévères et les plus humiliantes. Il les subit sans regret et sans murmure, de manière à détruire les moindres inquiétudes...

Puis il fut conduit à Alger, et fit publiquement sa soumission...

On le vit, dès lors, causant partout avec les officiers, recherchant leur compagnie en toute occasion, descendant jusqu'à boire et à fumer avec les sergents...; et personne ne reconnaissait plus en lui le terrible cheik du désert.

Un soir, après une longue promenade faite avec un sous-officier de spahis, Ben-Abdalla se trouva seul devant la rade d'Alger; il contempla quelque temps la mer en silence, puis il poussa une sorte de rugissement, où la joie se mêlait à la rage; et, se retournant avec précipitation, il accourut au palais du gouverneur.

Le lendemain, il figurait à la tête de la députation des chefs soumis qui partaient pour la France.

Nous l'avons vu arriver à Toulon, et nous allons le suivre à Paris.

IX. — LES RECHERCHES.

On se souvient avec quel empressement les Parisiens affluaient l'hiver dernier sur les pas des Arabes, compagnons de Ben-Abdalla. Ce dernier se faisait remarquer entre tous par sa courtoisie infatigable; toujours prêt à entrer en conversation avec tout le monde, il ne quittait jamais son interprète, et démarches, politesses, madrigaux, rien ne lui coûtait pour arriver à son but.

Ce but, on l'a deviné, c'était sa fille! Trouver sa fille, et la reprendre à la France! tel était le motif de sa soumission, comme tel avait été le motif de ses fureurs. Le lion se faisait chat pour mieux saisir sa proie...

— Sidiah, lui avait-on dit un jour, était secrètement passée en France avec un officier dont on ignorait le nom...

Sur cette vague indication, le cheik allait devant lui..., comme les mages guidés par l'étoile.

Nous ne le suivrons pas dans tous les lieux publics, dans tous les théâtres, dans toutes les promenades, dans tous les salons. Justifiant l'acharnement de ses perquisitions par la curiosité d'un barbare, il parcourut les sommets les plus élevés comme les antres les plus abjects de la capitale; son œil perçant se fixa sur tous les visages de jeunes femmes, depuis la plus pure et la plus respectée, jusqu'à la plus vile et à la plus infâme.

Une nuit, il rentra parmi ses frères, le visage rayonnant, la poitrine dilatée, la tête en feu, le cœur inondé de joie. Un renseignement précis lui avait enfin appris la retraite de son enfant! Sidiah existait! il allait la revoir! quelques heures de patience, et il reprenait son trésor!

Avec quelles angoisses le pauvre père attendit le jour!

Le soleil se levait à peine, qu'Abdalla vole au couvent de ***. Il est admis devant la supérieure étonnée, il oublie son rôle de prudence, il réclame à grands cris sa fille; puis, au terme d'une si longue entreprise, cette fière organisation se détend tout à coup, et c'est avec un torrent de larmes qu'Abdalla prouve son identité! La religieuse demeure interdite devant la sublime barbarie de cet amour paternel élevé à la dernière puissance.

— Qu'est-ce donc? s'écrie le cheik; suis-je encore le jouet d'une vaine espérance? Sidiah n'est-elle pas ici?

La supérieure, domptant son émotion, lui raconte en peu de mots l'histoire d'Arthur et de la belle Arabe. Le cheik, haletant, dévorait toutes ces paroles transmises par son interprète.

Lorsqu'il connut de la sorte le dépérissement de la jeune fille, quand il sut enfin dans quel état on l'avait transportée à Toulon, il se leva tout d'une pièce en essuyant ses larmes; — et faisant entendre une horrible imprécation, il quitta la religieuse glacée d'épouvante...

Une heure après, il volait sur la route de Toulon, au grand galop de quatre chevaux de poste.

X. — SUMMA DIES.

Le temps était à l'orage, de nombreux éclairs sillonnaient le ciel, et la nuit descendait lourdement. Sidiah-Marie, assise ou plutôt couchée dans un large fauteuil, s'entretenait à demi-voix avec son ami. M. de Ligneul redisait pour la centième fois à sa fiancée ses projets d'avenir. Il lui parlait de bonheur, la mort dans l'âme; il lui souriait en dérobant ses larmes. Sidiah sourit à son tour, et lui prit la main avec tendresse.

— A quoi bon, dit-elle, mon pauvre ami, nous tromper plus longtemps tous les deux? Tu me parles d'avenir, et tu sais qu'il me reste à peine quelques jours, mon Arthur! Notre vie ensemble eût été une joie trop grande pour ce

monde ! C'est pour avoir ambitionné ce paradis que je vais mourir. Dieu, qui ne veut pas que l'Afrique indomptée s'unisse à la France, n'a pas voulu qu'une enfant de cette Afrique s'unît à un Français. Oui, je suis un exemple et une leçon pour mes compatriotes et pour les tiens, poursuivit-elle avec une éloquence qui navrait Arthur, car elle lui montrait Sidiah telle qu'il l'avait rêvée, au moment même où la fatalité venait la lui reprendre ! Je ne veux rien te cacher. Pour devenir ta femme, pour me rendre un peu digne de toi, j'ai forcé ma nature, j'ai tenté l'impossible ! je ne suis qu'une musulmane, qu'une fille du désert, et j'ai voulu être une chrétienne, une fille de la civilisation. Il me fallait l'ignorance sous la tente des patriarches, et j'ai pâli sur les livres des savants ; il me fallait les longues caravanes à dos de chameau, les courses en plein air sur nos chevaux agiles, et j'ai langui dans l'immobilité de la retraite. J'étais comme la fleur des montagnes qui vit du soleil et de la brise. L'air morne et brûlant de la serre m'a étouffée ! Te souviens-tu de ce jour où, dédaignant pour ta Sidiah la simple parure des femmes de ma nation, tu me forças de changer ma tunique de laine en robe de soie, mon haïk de poil de chèvre en mantelet de dentelles ? De ce jour-là, mon Arthur, ta Sidiah a été frappée à mort ! Mais ne t'afflige pas de ces choses, mon ami, reprit l'ancienne fille de Mahomet, elles étaient écrites là-haut. D'ailleurs, ton amour ne valait-il pas bien le sacrifice de ma vie ? Après t'avoir connu, je serais morte sans toi. Ne vaut-il pas mieux mourir pour toi, après t'avoir aimé ?

Arthur, abattu, anéanti, cachait sa tête dans ses mains, et maudissait sa passion meurtrière.

— Sidiah ! s'écria-t-il avec désespoir, me pardonnes-tu ? me pardonnes-tu ?

Il se jeta aux pieds de la jeune fille, et les inonda de ses larmes.

Mais tant d'émotions avaient épuisé les forces de la malade ; elle se renversa en arrière et sembla perdre connaissance...

Au même instant, un grand bruit se fit sur l'escalier. Arthur entendit ses domestiques défendre avec emportement l'entrée de sa chambre.

Indigné lui-même, il courait au-devant du tumulte, lorsque la porte, cédant à une main de fer, livre passage à Ben-Abdalla !

XI. — LE PÈRE ET LA FILLE.

Le cheik s'élance jusqu'au fauteuil de l'Arabe, et reconnaît à peine la fille qu'il cherche depuis trois ans !

Son premier regret, il faut le dire, n'est pas de la retrouver mourante, mais de la retrouver Française et chrétienne. Puis, après une contemplation morne et silencieuse, il remarque sa pâleur de marbre, et se tourne brusquement vers Arthur.

Celui-ci avait d'abord tout compris et tout deviné. Quelle autre douleur que celle d'un père pouvait égaler sa propre douleur ?

— C'est donc ainsi que tu me la rends, misérable chrétien ! s'écrie le cheik ; tu m'as ravi mon enfant, ma perle de beauté ; tu me l'as prise éclatante de force et de jeunesse, et tu me rends aujourd'hui un cadavre ! Deviens donc un cadavre toi-même, et que ton sang rachète le reste du sien !

En même temps, Abdalla saisit son poignard, et va en frapper Arthur ; mais à un cri de Sidiah, sa main s'arrête, et l'arme tombe.

La jeune fille revient à elle-même et se croit la proie d'un songe infernal. Le père qu'elle a tant pleuré est là, devant elle ! et il lève le poignard sur son fiancé !

La pauvre enfant reprend enfin ses sens, et oubliant tout le reste, se livre à la joie de revoir son père. Elle se lève, malgré sa faiblesse, se jette éperdue à son cou, et tous deux demeurent immobiles dans cet embrassement.

Arthur, retiré dans un coin de la chambre, cédait malgré lui la place à ce rival inattendu.

Mais cette fois la secousse avait été mortelle ; Sidiah retombe inanimée dans son fauteuil.

M. de Ligneul, fou de douleur, disparaît et rentre avec un médecin. Le cheik, assis sur le tapis, aux pieds de sa fille, regarde chacun s'agiter autour d'elle sans faire lui-même aucun mouvement, demandant au ciel et à la terre, au prophète et à son amour un moyen de la secourir.

Au bout d'une heure seulement, Sidiah rouvre les yeux, et les tournant aussitôt vers son père, elle lui fait signe d'approcher. Puis, recouvrant la parole par un suprême effort, elle instruit le cheick de tout ce qu'il lui est arrivé depuis leur séparation. Elle lui dit comment elle l'a cru mort à la bataille de N... ; comment Arthur, sauvé par elle, l'a sauvée à son tour, et conduite en France... ; les mille bienfaits dont cet ami l'a comblée, les soins maternels de Mme de Ligneul, les peines et les difficultés de sa propre éducation, et enfin les projets de mariage, — interrompus si fatalement... Le cheik avait écouté toute cette histoire avec une attention profonde.

— Ainsi, dit-il, cet homme t'a servi de père quand tu croyais avoir perdu le tien. Je ne puis donc le tuer volontairement, puisqu'il t'a tuée sans le vouloir... Le prophète m'avertit, d'ailleurs, que je puis réparer votre double faute !

L'Arabe, en effet, se relève comme inspiré, dépose un baiser sur le front de sa fille, et quitte la chambre sans ajouter un mot.

Au bout de quelques minutes, il revient suivi d'un de ses serviteurs. Celui-ci pose sur une table un coffre de bois de cèdre, et Ben-Abdalla, écartant tout le monde du lit de la malade :

— Au nom de Mahomet, dit-il solennellement, je vous adjure de me laisser seul avec ma fille !

Telle était l'autorité de ces paroles, que chacun obéit, et M. de Ligneul lui-même.

Le cheik alors s'enferme avec Sidiah, se jette la face contre terre du côté de l'Orient, ouvre le coffre de cèdre, en tire un costume arabe et en revêt la jeune fille en prononçant des mots sacrés. Puis il feuillette un manuscrit du Coran, l'appuie sur la tête de Sidiah, et lit trois fois le même verset.

Lorsque la jeune Arabe se sent recouverte de l'habit de sa race, quand elle entend les paroles qui ont bercé son enfance, un vif rayon de joie ranime son visage...

Le cheik s'en aperçoit, et, déjà triomphant, rouvre le coffre de cèdre, il y prend un amulette précieux qu'il passe au cou de la jeune fille. Mais déjà la sensation du plaisir a cédé la place au remords dans le cœur de Sidiah. Elle se souvient qu'elle n'est plus musulmane, mais catholique, et sa nouvelle religion, si éloquente au chevet des mourants, lui parle plus haut que tous les souvenirs.

— Merci, mon père, dit-elle d'une voix éteinte ; vos secours sont impuissants ; c'est au Dieu des chrétiens, à mon Dieu, qu'il faut demander de l'aide ! non pas pour le salut de mon corps, mais pour celui de mon âme.

Et arrachant de son cou l'amulette arabe, elle le rejette loin d'elle, et baise le crucifix d'ivoire suspendu à son lit.

— A vous, mon père, dit-elle ensuite au cheik, je dois une vie passagère en ce monde !

— A toi, Arthur, dit-elle à M. de Ligneul qui venait de rentrer, je dois une vie éternelle là-haut, où je vais t'attendre !

Un faible soupir suivit ces mots, et ce soupir fut le dernier....

Le cheik demeura sans force et sans volonté, et se laissa enlever machinalement de la chambre.

XII. — LE DERNIER TRÉSOR.

Le lendemain, devaient avoir lieu les funérailles de Sidiah.... La veillée funèbre touchait à sa fin. La morte était couchée sur son lit, dans son costume arabe... Son beau visage avait été respecté par le trépas, et on l'aurait crue plongée dans un doux sommeil, si les cierges brûlant à l'entour et le prêtre incliné sur le chevet n'eussent trahi la fatale vérité...

Mme de Ligneul, dans la pièce contiguë, veillait inquiète auprès de son fils, dont une fièvre ardente avait égaré la douleur. Le ministre de Dieu était donc seul près de la jeune morte..., lorsque avant l'aurore deux Arabes, entrant tout à coup, le bâillonnèrent et enlevèrent le cadavre...

Au point du jour, un brick, frété par Ben-Abdalla, voguait sur la Méditerranée.

Le cheik rapportait en Afrique la dépouille de son enfant.

Aujourd'hui, les soldats français se racontent en frémissant, autour des bivouacs africains, la défection et les nouvelles cruautés de Ben-Abdalla, le terrible cheik del Biban.

C'est qu'en remettant le pied sur le sol maternel, et après avoir rendu les derniers honneurs à Sidiah, le cheik a juré de suspendre au tombeau de sa fille autant de têtes de Français que la France a dérobé de fleurs à la couronne de la jeune Arabe, — c'est-à-dire autant de têtes qu'elle eût vécu de jours heureux sous les tentes paternelles.

LADY JANE ***.

La mort de Sidiah-Marie.

L'HISTOIRE EN DÉSHABILLÉ [1].

HENRI IV.

Mille anecdotes sur la vie privée d'Henri IV courent les rues depuis trois cents ans. Tout le monde connaît l'histoire de Fleurette et de Gabrielle d'Estrées, la partie de chasse, les surprises de Michaud, etc. ; mais les mots les plus caractéristiques du grand roi, ses aventures les plus piquantes sont demeurés ensevelis dans les *Mémoires* de Tallemant des Réaux et de quelques autres indiscrets de l'époque.

Lorsque Henri IV vint à Nantes signer son immortel édit, toutes les beautés de la ville s'empressèrent à le fêter. Il remarqua parmi elles une grande femme, vieille et coquette, maigre et insolente, affublée d'une robe verte qui achevait de la rendre détestable : « Madame, lui dit le roi, je remercie la ville de Nantes, en votre personne, je vois qu'elle a employé le vert et le sec pour me faire honneur. »

Comme il passait à La Rochelle, tous les marchands de chandelle de la ville accusèrent un de leurs confrères d'être sorcier, et de faire ainsi sa fortune à leurs dépens. A minuit, il envoie quelqu'un chez cet homme demander une chandelle. Le fabricant se lève et la donne. « Voilà son sortilége, dit le roi aux jaloux, il ne perd pas une occasion de gagner. Imitez-le, et vous vous enrichirez comme lui. »

Quand il donna le collier de son ordre à M. de La Vieuville, celui-ci débita la formule ordinaire : *Domine, non sum dignus...* (Seigneur, je ne suis pas digne...) « Je le sais bien, je le sais bien, reprit le roi, mais mon neveu de Nevers m'a prié de vous le donner tout de même. »

Un bourgeois, se mettant à genoux pour le haranguer, rencontra une pierre pointue qui lui fit crier : « Ah ! b..... — Très-bien ! interrompit le roi en le relevant, voilà la meilleure harangue que vous puissiez faire. Je n'en veux point d'autre, mon ami. »

On sait que les longs discours l'ennuyaient à mourir, et qu'il disait en voyant blanchir ses cheveux : « Ce sont pourtant les harangues de mes fidèles sujets qui m'ont mis en cet état ! »

Passant incognito dans un village, il demanda qu'on lui servît les meilleures côtelettes et qu'on lui amenât le paysan le plus spirituel de l'endroit. On lui présenta un garçon de vingt ans, dont l'air niais le fit rire d'abord. « Assieds-toi là, lui dit-il, et dîne avec moi ; comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Garnemont, répondit le rustre, en avalant la moitié du potage. — Quelle différence y a-t-il, reprit le roi, entre Garnemont et garnement ? — Ma foi, dit le paysan, vidant son gobelet, il n'y a que la table entre les deux. — Ventre-saint-gris ! j'en tiens, s'écria Henri IV, je ne croyais pas trouver un si grand esprit dans un si petit village. » Et trahi par son jurement habituel, il donna au paysan dix mille livres pour épouser la plus belle fille du lieu.

Arlequin, lorsqu'il lui fut présenté, se glissa adroitement sur son trône, et lui dit : « Mon cher Arlequin, je suis bien aise de vous voir. Je vous donne cinq cents livres de pension pour me divertir. Henri n'osa démentir une si bonne plaisanterie. — Holà ! cria-t-il, en feignant la colère, ôte-toi de mon siége, maraud, et laisse-moi faire le roi à mon tour. » Arlequin se croyait perdu, lorsque le prince ajouta : « Je t'ordonne d'aller incontinent... toucher mille livres chez mon trésorier. »

Pendant qu'il faisait bâtir la galerie du Louvre, M. de Nevers entreprit l'hôtel de ce nom, qui menaçait d'éclipser l'édifice royal : « Mon neveu, lui dit le roi, vous voulez donc que j'aille loger chez vous, quand votre maison sera achevée ? » Dès le lendemain M. de Nevers suspendit les travaux.

Ce n'était pas qu'Henri IV tînt au luxe des palais. Ses habitations étaient au contraire en assez mauvais état. Aussi quand il passait devant une maison délabrée : « Ceci doit être à moi ou à l'Eglise disait-il en riant.

Il ne pouvait se retenir de tricher au jeu, et disait en restituant ses gains : Si je n'avais été roi, j'eusse été pendu !

Le jour même de son entrée dans Paris, il alla voir Mme de Montpensier, sa tante, qui avait tout fait contre lui, et qui voulait, disait-on, l'empoisonner. « Ma tante, lui dit-il, je meurs de faim, veuillez me faire servir des confitures. — Vous vous moquez de moi, répondit-elle en rougissant ; vous me demandez des confitures, parce que vous supposez que je n'en ai plus... Eh bien, en voilà ! Et découvrant un pot d'abricots, elle voulut en manger la première. — Vous n'y pensez pas, ma tante ! s'écria le roi, en lui retenant la main. — Hélas ! reprit-elle, n'ai-je pas assez fait pour vous être suspecte ! — Vous ne me l'êtes nullement. Et Henri mangea avec la plus grande confiance. — Ah ! dit Mme de Montpensier, touchée jusqu'aux larmes, il faut être votre fidèle servante. » Et depuis, en effet, elle lui montra beaucoup de dévouement.

Que reste-t-il à dire sur la bravoure d'Henri IV ? Elle semblait innée chez lui. On sait qu'il vint au monde sans pousser un cri, tandis que sa mère chantait une chanson gasconne. Vainqueur de ses sujets pendant la bataille, il n'était plus que leur frère après la victoire, et ne pouvait se consoler de voir tant de morts étendus par terre. « A ce jeu cruel, s'écriait-il, je perds toujours, même lorsque je gagne. » Le duc de Parme disait de lui : « Les autres généraux font la guerre en lions et en sangliers qui sont animaux terrestres ; Henri IV la fait en aigle volant. » Aussi était-il toujours à cheval, et ses amis disaient qu'il usait plus de bottes que de souliers, et qu'il passait moins de temps au lit que le duc de Mayenne n'en passait à table.

Il avait le talent de communiquer son courage à tout le monde. « Quelle foule de gentilshommes vous entoure et vous presse ! lui disait l'ambassadeur d'Espagne au milieu de sa cour. — Si vous nous voyiez un jour de bataille, répondit le roi, ils me pressent bien davantage. »

Après sa conversion, sa foi fut beaucoup plus sincère que ne l'indique son fameux mot : « Paris vaut bien une messe. » Il rencontra un jour, près du Louvre, un prêtre qui portait le Saint-Sacrement, et il s'agenouilla sur le pavé, en présence du duc de Sully. « Sire, dit ce seigneur huguenot, est-il possible que vous croyiez en cela après les choses que j'ai vues ? — Oui, vive Dieu, j'y crois, repartit Henri ; il faut être fou pour n'y pas croire, et je donnerais un doigt de ma main pour que vous y crussiez comme moi. » Quand il était à la chasse, il ne lançait jamais le cerf sans ôter son chapeau et faire le signe de la croix.

(1) Voir le numéro de novembre 1846.

« Durant la guerre, dit Péréfixe, on le voyait faire le camarade avec le soldat, s'asseoir-au-corps de garde, s'y coucher sur la paillasse, tenir d'une main un morceau de pain bis qu'il mangeait, et de l'autre un charbon pour dessiner un campement et des tranchées. On le voyait prendre le pic pour fouir la terre et exciter ses soldats au travail : on le voyait qui consolait les pauvres gens, et prenait peine de leur faire entendre que ce n'était pas lui, mais la Ligue qui était cause de leurs misères. Depuis, en temps de paix, il se familiarisait avec les plus petits, s'égarait exprès de ses gens pour se mêler parmi les villageois et parmi les marchands dans les hôtelleries, auxquels il faisait cent questions pour apprendre d'eux les vérités qu'il savait bien qu'on ne lui osait point dire, et pour tirer la connaissance des griefs que souffrait son peuple, soit par la violence des gentilshommes, soit par les extorsions des receveurs et financiers, ou par les concussions des méchants juges. Quand il avait appris d'eux ce qu'il voulait savoir, il s'en retournait joindre ses gens, qui étaient quelquefois bien en peine de savoir où il était. »

Ce fut ainsi qu'affamé un jour à la chasse, il entra dans une pauvre hôtellerie, et s'attabla avec quelques marchands forains. Modestement vêtu, comme à l'ordinaire, personne ne le reconnut. Il amena de lui-même la conversation sur le roi, et sa conversion fut mise sur le tapis. « Ne parlons pas de cela, s'écria un marchand de cochons, d'un air capable et dédaigneux, *la caque sent toujours le hareng.* » Le roi sourit, et bientôt, ses gentilshommes arrivant, trahirent son incognito. L'entendant appeler *Sire* et *Majesté*, notre marchand aurait bien voulu reprendre ses paroles, et chercha à s'esquiver adroitement; mais Henri le retint, et, lui frappant sur l'épaule : « Vous avez raison, bonhomme, lui dit-il, la caque sent toujours le hareng; mais c'est à votre endroit et non pas au mien; je suis, Dieu merci, bon catholique; tandis que vous gardez encore du vieux levain de la Ligue. »

Il comparait les bons rois aux bons médecins, qui des plus méchants poisons composent d'excellents antidotes, et font de la thériaque avec des vipères.

On sait que ce fut en menant le duc de Savoie au jeu de paume des Fossés-Saint-Germain qu'il exprima l'admirable vœu de *la poule au pot*. Le duc, admirant la population parisienne, demandait au roi ce que lui rapportait une si grande nation : « Elle me rapporte ce que je veux, répliqua Henri. Oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple j'en aurai ce que je voudrai. Et si Dieu m'en donne le temps, je ferai qu'il n'y aura pas en mon royaume un laboureur, qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot; ce qui ne m'empêchera pas d'avoir de quoi entretenir des gens de guerre pour mettre à la raison ceux qui braveront mon autorité.

Il aimait tellement son peuple qu'il voulait lui faire partager toutes ses joies. Quand la reine lui donna un dauphin, il fit porter l'enfant par les rues de Paris, dans un berceau découvert, afin que chacun pût jouir comme lui-même du bien que tous lui avaient souhaité.

A ceux qui lui reprochaient d'aller si souvent seul ou mal accompagné, il répondait : « La peur ne doit point entrer dans une âme royale : qui craindra la mort n'entreprendra rien sur moi; qui méprisera la vie sera toujours maître de la mienne, sans que mille gardes l'en puissent empêcher. Je me recommande à Dieu quand je me lève et quand je me couche, je suis entre ses mains; et, après tout, je vis de telle façon, que je ne dois point entrer en ces défiances. Il n'appartient qu'aux tyrans d'être toujours en frayeur. »

Il disait de ses ennemis les plus incorrigibles : « Je leur veux faire tant de bien que je les forcerai de m'aimer malgré eux. » C'est à lui qu'appartient le proverbe qu'*on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec des tonneaux de vinaigre.*

Il ne souffrait pas toutefois qu'on lui donnât des leçons mal à propos, et personne ne savait mieux que lui remettre les gens à leur place. Un tailleur s'avisa de faire imprimer et de lui présenter certains règlements, nécessaires, disait-il, au bien de l'Etat. Le roi les parcourut en riant, et dit à un de ses valets : « Allez me querir mon chancelier, pour qu'il me fasse un habit, car voici mon tailleur qui se charge de gouverner la France. »

Un célèbre médecin s'étant converti du protestantisme à la foi catholique, Henri dit à Sully, l'obstiné huguenot : « Ventre-saint-gris, mon ami, ta religion est bien malade, car voilà que les médecins l'abandonnent. »

Il raillait le plus finement du monde ceux qui flottaient entre les partis, et qu'on appelait les politiques. Un d'entre eux s'étant présenté à lui un jour qu'il allait jouer à la prime : « Approchez-vous, monsieur, lui dit-il, en clignant de l'œil, si nous gagnons vous serez des nôtres. »

Les historiens ont jugé plus ou moins sévèrement les trop nombreuses galanteries d'Henri IV. Voici une réparation faite pour expier bien des fautes, et qui était restée ignorée jusqu'à ce jour. Le souvenir en est précieusement conservé dans la famille de S..., qui nous autorise à joindre ce dernier trait à la gloire du grand roi.

L'inconstant Béarnais avait remarqué à un bal la belle comtesse de S..., il s'en exprima si passionnément devant ses flatteurs, que l'un d'eux, le baron de Mérac, crut devoir prendre des mesures pour satisfaire le caprice de Sa Majesté. Apprenant que la comtesse était strictement fidèle à son vieux mari, officier d'une bravoure imprudente, il imagina de se débarrasser de celui-ci, en l'envoyant, au nom du roi, à l'attaque d'un fort où sa mort était assurée. Le lendemain, on annonce à Henri IV la comtesse de S... Elle entre toute en pleurs et se jette à ses pieds : « Sire, mon mari vous sert depuis quarante ans; on lui ordonne aujourd'hui de mourir pour vous, pardonnez-moi de venir implorer son salut. » Et elle raconte au roi la mission que le baron de Mérac a donnée au comte, mission indigne de son grade, de son âge et de son rang. Henri devine l'odieux projet du baron, et le fait venir incontinent. « Monsieur, lui dit-il, nous avions oublié que le comte de S... est mari et père de famille. C'est à un garçon qu'il convient d'attaquer le fort, et c'est vous qui aurez l'honneur d'y vaincre ou d'y mourir. On se figure l'effroi du baron, plus habitué aux combats de la galanterie qu'à ceux du glaive. Il couvrit sa poltronnerie de si méchants prétextes, qu'obligé de sauver à la fois l'honneur d'une dame et celui d'un Français, le roi s'écria en vrai chevalier : « Eh bien! monsieur, je monterai moi-même à l'assaut du fort, vous me ferez peut-être l'honneur de m'y suivre. » Il n'en eut pas le démenti; il conduisit l'attaque le soir même, et le baron, n'osant plus reculer, s'y comporta honorablement. Tous deux néanmoins, déjà blessés, allaient y périr, lorsqu'un vieillard en cheveux blancs, guidant une poignée de braves, vint assurer leur salut et leur victoire par des miracles de valeur. C'était le comte de S... qui avait tout appris, et qui répondait ainsi à la magnanimité du roi. Henri le reconduisit sain et sauf à sa femme, et les chargea d'une riche ambassade qui avait été promise au baron de Mérac. Jamais, depuis ce jour, il ne reparla de sa passion pour la comtesse. Voilà une victoire qui en vaut certes bien d'autres.

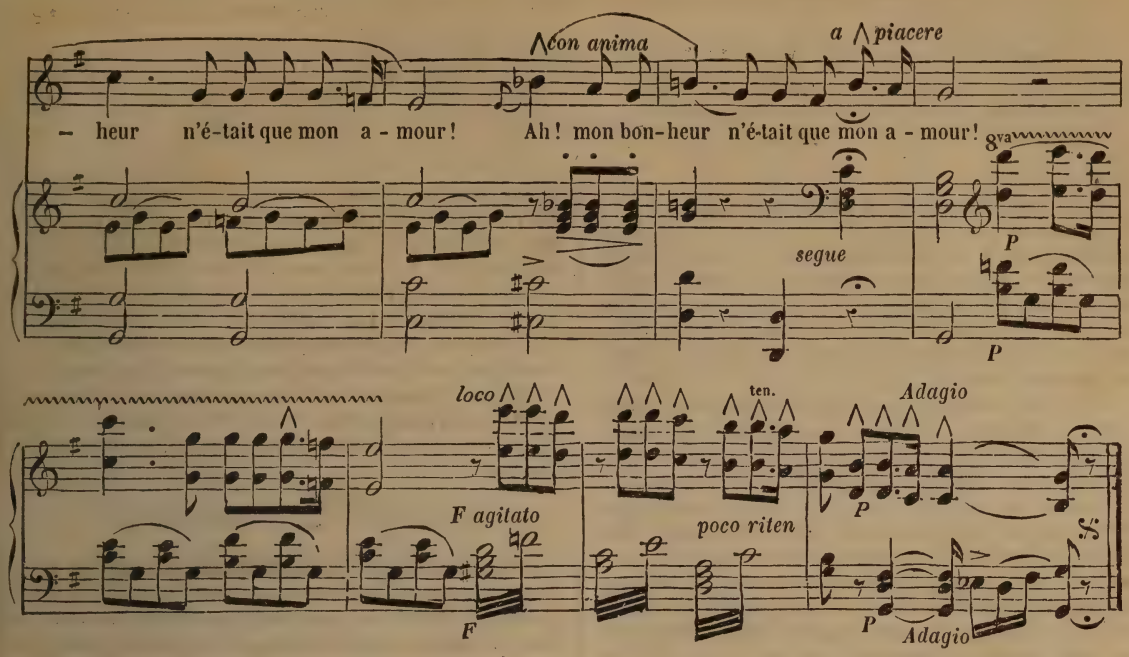
Nous avons sous les yeux une vieille gravure, — portrait contemporain d'Henri IV, et qui le représente avec une fidélité admirable. Ses petits yeux vifs et pétillants, son nez fortement aquilin, sa bouche à la coupe ironique, son menton prolongé par une barbe épaisse, et son teint bruni par le soleil, offrent le mélange le plus séduisant de vigueur et de finesse, de fermeté et d'impatience, de malice et de naïveté, de dignité et de bonhomie. Il porte l'habit simple et sévère des gentilshommes du temps, les chausses collantes jusqu'aux genoux, l'énorme trousse aux plis bouffants, le justaucorps serré à la ceinture, la fraise courte, et la toque aplatie. Tous ces vêtements, de couleur noire ou foncée, semblent coupés dans l'étoffe la plus modeste. Les seules parures sont une écharpe blanche, brodée d'or, et une riche garde d'épée, qui contrastent singulièrement avec la négligence de tout le reste. On reconnaît bien là le Béarnais, lorsqu'il menait encore la vie de partisan, et qu'il était, comme il l'a dit lui-même, mari sans femme, général sans argent, et roi sans royaume.

P. C.

QUAND TU M'AIMAIS.

ROMANCE.

PAROLES DE ***. MUSIQUE DE J. VIMEUX.



2e Couplet

Quand tu m'ai-mais, le dieu de l'har-mo-ni-e Pour te chan-ter m'ins-pi-rait cha-que jour: Je t'ai per-du, j'ai per-du mon gé-ni-e.... Je t'ai per-du, j'ai per-du mon gé-ni-e... Ah! mon ta-lent n'é-tait que mon a-mour! Ah! mon ta-lent n'é-tait que mon a-mour!

con espress. con anima a piaccere

3e Couplet

Quand tu m'ai-mais, aux lar-mes ac-ces-si-ble, Du mal-heu-reux je cherchais le sé-jour: Je t'ai per-du, mon cœur n'est plus sen-si-ble.... Je t'ai per-du, mon cœur n'est plus sen-si-ble... Ah! mes ver-tus n'é-taient que mon a-mour! Ah! mes ver-tus n'é-taient que mon a-mour!

con espress. con anima a piaccere

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe, Paris.

REVUE DU MOIS.

ENCORE LA VAPEUR D'ÉTHER.

Décidément la vapeur d'éther est une vérité. Ses bienfaits se confirment de jour en jour dans les hôpitaux, sous la direction des maîtres de la science. Ils n'ont rencontré qu'un adversaire, éminent il est vrai, puisque c'est M. Magendie; mais tout éminent qu'il soit, un seul n'a pu prévaloir contre tous.

Depuis longtemps on connaissait les effets de la vapeur d'éther sulfurique, mais on ne les avait expérimentés que d'une manière fâcheuse ou inutile. Chez les uns elle développait une hilarité inextinguible; chez les autres elle provoquait un sommeil traversé de rêves plus ou moins étranges; pour quelques-uns ces rêves n'étaient que d'affreux cauchemars; c'était un calmant bienheureux pour ceux-ci, un excitant terrible pour ceux-là. Un asthmatique célèbre était parvenu à consommer impunément cinq cents grammes d'éther par semaine. La servante d'un droguiste avait été trouvée un jour morte dans son lit. La chambre était remplie de vapeurs d'éther nitrique échappées d'une jarre pleine de ce liquide, et qui s'était brisée spontanément pendant la nuit. Cette fille était couchée sur le côté, les bras croisés sur la poitrine; son visage était calme, son attitude naturelle; ont eût dit une personne bercée par un songe agréable. Les propriétés thérapeutiques de l'éther étaient donc un fait acquis à tout le monde.

C'est à un Américain, M. Jakson, qu'appartient l'application de la vapeur éthérée aux opérations chirurgicales. Jamais découverte ne fit des progrès plus rapides et ne fut plus promptement acceptée de toute l'Europe. Les faits que nous avons rapportés dans notre dernier numéro n'avaient rien d'exagéré. Ils se sont répétés depuis et se répètent encore chaque jour dans toutes les cliniques. Nos chirurgiens coupent les chairs, tranchent les muscles, écartèlent ou amputent les membres de leurs malades, sans faire sentir à la plupart autre chose qu'un chatouillement plus ou moins agréable. Des carabins fanatiques ont vérifié, en se grisant d'éther, qu'on pouvait se disséquer soi-même sans douleur...

L'appareil dont on se sert pour opérer l'inhalation de la vapeur se compose ordinairement d'un flacon à moitié rempli de fragments d'éponges humectés d'éther; ce flacon a deux tubulures; l'une est garnie d'un tube de verre qui plonge jusqu'au fond du vase; l'autre est surmontée d'un canal flexible terminé par une embouchure assez large pour que la respiration s'exécute librement au travers. Cette partie flexible de l'appareil porte en outre un système de clapets disposés de telle sorte que l'air inspiré vienne en totalité de l'intérieur du flacon, et que l'air expiré soit au contraire rejeté au dehors au lieu de pénétrer dans le même flacon. L'habile M. Charrière a perfectionné et perfectionnera encore cet instrument.

Les résultats de l'éther, nous l'avons déjà dit, varient selon les tempéraments. Quelques femmes, de jeunes filles même, ont accusé *des rêves comme on n'en fait pas* : c'est l'expression de M. Magendie qui tire de là son grand argument contre l'éther. Il semble craindre que toutes les jeunes et belles malades, dans le délire de l'ivresse éthérée, ne tombent éperdûment amoureuses des médecins qui les opèrent, des aides qui les assistent, des amis qui les entourent, etc., etc., etc... Ce désagrément, en effet, pourrait aller loin; mais les médecins qui jouent le rôle des confesseurs en ont toute la sagesse et toute la discrétion.

En somme, les inconvénients semblent chimériques, les avantages sont positifs; et, sauf les avertissements ultérieurs de l'expérience, rien ne manque plus à la gloire de M. Jakson, puisque sa découverte est consacrée par la France. — Cependant attendons la fin..., comme dit La Fontaine.

LE THÉATRE-HISTORIQUE.

Enfin le Théâtre-Historique a ouvert ses portes, et le public s'y est précipité en masse. Que d'attraits, en effet, pour la curiosité! Une salle improvisée comme un château de fée! Quinze cents mille francs dépensés en pierre, en bois, en peintures, en or et en argent, pour le plaisir de ce sultan, qu'on appelle le monde parisien, et qui est plus affamé de contes et de spectacles que le sultan des Mille et une Nuits! Ajoutez à cela une pièce nouvelle, et une pièce d'Alexandre Dumas! Le Théâtre-Historique se serait donc rempli jusqu'aux combles, lors même qu'il eût été plus grand que les cirques romains.

Nous avons décrit précédemment l'édifice du nouveau théâtre; nous n'avons donc plus à y revenir que pour constater le succès général de l'architecte et des décorateurs. On a tout admiré sans restriction : les deux colonnes de la porte d'entrée, sculptées par M. Biaize; les figures gigantesques de la Tragédie et de la Comédie, par M. Clagmann; celle de la Poésie, entourée d'Eschyle, de Sophocle, de Corneille, de Shakspeare et de Schiller, de Voltaire, de Méhul, de Talma, voire de Nourrit; les scènes tirées des œuvres de ces maîtres, et les portraits dus à leur immortel pinceau; — l'ellipse élégante de la salle, qui permet de voir également de toutes ses parties; la simplicité du vestibule et des communications, les quatre rangs de galeries et de loges, les loges à salon, les amphithéâtres de deux cents places chacun, les avant-scènes délivrées de leurs éternelles colonnes, et qui s'ouvrent d'elles-mêmes comme de riches boudoirs; la balustrade sculptée des premières galeries, les guirlandes de feuillage, de fleurs et de fruits des galeries supérieures; la coupole et son opulente corniche, où l'on voit représenté le triomphe d'Apollon; enfin les deux lustres latéraux, cette inovation si originale et si heureuse.

En attendant le lever du rideau, on se racontait à demi-voix, dans la salle, une anecdote assez invraisemblable, mais qui n'en serait pas moins piquante si elle était vraie. La voici telle qu'elle est parvenue à nos oreilles, à travers les premiers préludes de l'orchestre.

Quelques jours avant son ouverture, le Théâtre-Historique avait eu à subir ses épreuves de solidité. Il s'agissait d'entasser quinze cents personnes, pour voir si rien ne fléchissait dans l'architecture. D'ordinaire on charge un régiment de cette corvée, mais au Théâtre-Historique tout doit

être original et nouveau. On a envoyé, dit-on, deux ou trois mille invitations aux Parisiens toujours si avides de spectacles inédits : *M. ou Mme *** et sa famille sont priés de venir, tel jour, à telle heure, visiter le Théâtre-Historique.* Et nos badauds d'accourir en masse, croyant jouir d'un grand privilége et recevoir un grand honneur. Le privilége et l'honneur étaient tout simplement de jouer le rôle des fardeaux dont on charge les pont neufs, et de risquer d'être écrasés les premiers dans l'intérêt de la sécurité publique, si par malheur le théâtre avait croulé sous leur poids. On a d'abord répandu tous les amateurs dans la salle pour essayer l'ensemble; puis, sous prétexte d'examiner tel ou tel ornement, telle ou telle loge princière, on les a réunis sur divers points de l'édifice, pour s'assurer de la solidité des endroits douteux. Le régiment de curieux a exécuté ses évolutions avec autant de confiance que de docilité, le tout à la grande satisfaction de l'architecte, des inspecteurs civils, et du directeur, qui a reçu à l'instant même l'autorisation d'ouvrir son théâtre à la foule. Les *privilégiés* n'ont appris qu'en sortant, par l'indiscrétion d'une ouvreuse, la grave mission qu'ils venaient de remplir, et le péril glorieux auquel ils avaient échappé. Cette *charge* a paru généralement très-spirituelle, et fait parfaitement augurer du talent de la nouvelle direction, à prendre et à garder le public dans ses charmants filets. C'est ce que nous lui souhaitons de tout notre cœur. Un début comme celui de la *Reine Margot* promet la plus brillante carrière.

La reine Margot, cette galante femme d'Henri IV, a déjà été plusieurs fois mise en scène et en roman; M. Dumas, à lui seul, avait fait sur elle six volumes, avant les quatorze tableaux qu'il vient de lui consacrer. Nous renonçons à analyser ce drame, que tout Paris ira voir, et dont chacun peut se faire une idée en lisant l'histoire de la Ligue, les massacres de la Saint-Barthélemy, et notamment les aventures et la mort de La Môle et de Coconnas. Ces deux personnages sont les amoureux de la pièce; la duchesse de Nevers et la reine Margot en sont les amoureuses. L'intrigue politique n'est autre que la guerre de religion qui ensanglanta le seizième siècle, et qui fit chanceler sur tant de cadavres la première marche du trône d'Henri IV. Après une suite de péripéties plus ou moins terribles, entremêlées de scènes comiques, on entend sonner l'épouvantable beffroi de la Saint-Barthélemy. Ici le drame recommence plus terrible, et le dénoûment nous montre l'agonie de Charles IX. Il y a surtout deux situations qui ont produit un grand effet. La première est l'arrivée chez le bourreau de la duchesse et de la reine, qui viennent reconnaître les corps décapités de Coconnas et de La Môle. Les sanglots déchirants des deux pauvres femmes ont fait porter bien des mouchoirs brodés à bien des yeux trempés de larmes. La seconde scène est la dernière. Les ligueurs croient le Béarnais assassiné; mais c'est un de ses fidèles serviteurs, M. de Mouy, qu'ils ont frappé à mort; on apporte le corps de ce dernier sur le théâtre; mais il se relève à son dernier soupir, et aux voix qui crient déjà : *Vive Henri III*, sa voix éteinte répond : *Vive Henri IV.*

Lorsque la toile est tombée sur ce tableau, il était trois heures du matin et le drame avait commencé à six heures. Total, neuf heures de spectacle. Jugez du talent des auteurs par un semblable tour de force. Il est d'autant plus méritoire, que la plupart des spectateurs n'avaient pas dîné; les uns trompaient leur faim par des pastilles de chocolat, les autres, par les émotions et les larmes; ceux du paradis par des oranges et des marrons; tous par l'espoir de souper à la sortie du théâtre. Mais à trois heures du matin les restaurants étaient fermés, de sorte que chacun a dû se rassasier nuitamment chez soi; — ce qui a bouleversé l'esprit des cuisinières, et leur a donné l'idée la plus mirobolante du nouveau théâtre et de la nouvelle pièce.

Notons un dernier incident, non moins fabuleux que tout le reste. A trois heures de l'après-midi, M. Dumas avait fait demander à M. Méry, le poëte toujours présent, un prologue en vers. M. Méry s'était mis à l'œuvre, et à cinq heures précises le prologue arrivait aux mains du directeur. Un acteur s'apprêtait à le lire, faute d'avoir pu l'apprendre par cœur, lorsqu'au milieu des embarras d'un tel moment, le manuscrit se perd dans les coulisses, et tous les efforts sont vains pour le retrouver. On ne remit la main dessus qu'au treizième tableau; M. Dumas voulait le faire lire après l'épilogue, à trois heures sonnantes, mais M. Méry s'y est formellement opposé. Telles ont été les vicissitudes de la première bataille, c'est-à-dire de la première victoire du Théâtre-Historique. M. le duc de Montpensier assistait à la représentation, et, Mécène infatigable, il n'est parti qu'après le dernier tableau.

— Peu de jours avant cette solennité, une autre aventure dramatique avait fait un certain bruit à la cour. Mlle Rachel devait y jouer *Athalie;* mais, toute brisée encore de la chute du *Vieux de la Montagne*, l'illustre et nerveuse tragédienne se vit hors d'état de tenir parole au prince. Le commissaire royal informe en tremblant Sa Majesté de l'indisposition subite. — Qu'à cela ne tienne, répond le roi. C'est Racine qu'il nous faut avant tout. Une autre actrice jouera le rôle d'Athalie. Le commissaire jeta les yeux sur Mlle Rimblot, la jeune et belle élève de M. Beauvallet, qui accepta en frémissant sa terrible mission. Le jour solennel arrive, le rideau royal se lève; et au lieu de Mlle Rachel qu'ils attendaient, les nobles invités voient paraître Mlle Rimblot. Vous jugez de la froideur qui suivit ce désenchantement; mais accablée d'abord sous le fardeau, la jeune actrice comprend qu'il s'agit de vaincre ou de mourir; elle se relève peu à peu, reprend courage, trouve des accents inspirés, étonne les plus mécontents, et dit si bien le fameux songe du deuxième acte, qu'elle finit par enlever tous les suffrages, à commencer par ceux du monarque. Bref, aux derniers actes son succès était si brillant qu'on avait oublié Mlle Rachel, et que Mlle Rimblot, inconnue la veille, recevait un brevet de grande tragédienne. La ville confirmera-t-elle l'opinion de la cour? Cela eût été sûr au temps de Louis XIV; aujourd'hui cela dépend de Mlle Rimblot.

REVUE LITTÉRAIRE.

M. Mazas, auteur d'un *Cours d'Histoire de France*, justement populaire, et des *Vies des grands capitaines français du moyen âge*, vient de publier, chez l'éditeur Lecoffre, l'*Histoire des hommes illustres de l'Orient*, depuis l'établissement de l'islamisme jusqu'à Mahomet II, le conquérant de Constantinople. Le premier mérite de ce livre est d'être entièrement nouveau, surtout en France. Les grands hommes de l'islamisme n'avaient encore eu pour biographe que M. de Hammer, le savant orientaliste allemand, dont les profonds, mais lourds écrits, n'ont point été traduits dans notre langue. M. Mazas rend donc un service réel aux lettres françaises, en nous révélant sous leur vrai jour ce monde et ces hommes de l'Orient, si inconnus ou si mal appréciés jusqu'à ce jour. Le prophète Mahomet, Omar, Mamoun, Saladin, Gengis-Kan, Bajazet, Tamerlan, Mahomet II, tels sont les célèbres et curieux personnages dont l'historien nous raconte la vie, toute pleine

d'entreprises gigantesques, de batailles fabuleuses, de drames touchants ou terribles. L'auteur avait à résoudre un grand problème. Juger les hommes de l'islamisme à leur point de vue, sans renoncer lui-même à son point de vue catholique ; c'est ce qu'il a fait avec un rare bonheur et une complète impartialité. La forme du livre est digne du fond, c'est-à-dire, grave, correcte, et toujours attachante. Nul historien ne possède mieux que M. Mazas ce *lucidus ordo* (ordre lumineux) tant recommandé par Horace.

N'oublions pas de dire que tous les récits de l'auteur ont été écrits ou rectifiés sur les lieux, où lui-même est allé recueillir les observations les plus neuves sur la géographie, les mœurs, et les traditions orientales.

— Un des grands caractères de notre siècle est d'unir à l'immense développement de la matière le culte fervent de la pensée. Tandis que nos hommes d'action sillonnent le pays de rails-ways et de locomotives, nos savants et nos poëtes exhument ou renouvellent les monuments de notre littérature et de nos arts. On voit même des natures puissantes qui suffisent à ce double ministère. Tel est le privilége de M. le comte de Quatrebarbes, le nouveau député de l'Anjou, qui d'une main va compter dans l'urne législative les millions destinés aux travaux publics, et de l'autre main vient de restaurer de ses deniers généreux les travaux d'un de nos meilleurs princes et d'un de nos premiers artistes : les *Œuvres complètes du roi René*. On sait que ce monarque populaire, modèle achevé de courage et d'élégance, d'intelligence et de galanterie, de douceur et de piété, naquit dans le vieux château d'Angers, se vit chassé de ses Etats par Louis XI, acheva ses jours dans le Midi, et légua en mourant son corps à sa ville natale. A la fois peintre habile, écrivain profond et barde naïf, il se consola de ses malheurs avec son pinceau, sa plume et sa lyre. Un Provençal, M. le vicomte de Villeneuve-Bargemont, avait déjà tracé l'histoire de sa vie. Il était réservé à un Angevin de recueillir ses écrits et ses tableaux. M. le comte de Quatrebarbes a rempli cette mission avec le soin religieux d'un poëte et la magnificence d'un grand seigneur. Pendant que lui-même enrichissait l'ouvrage royal de doctes préfaces et de critiques ingénieuses, un artiste, envoyé par lui, rassemblait à Marseille, à Aix, à Dijon, à Nancy, à Poitiers, à Paris, tous les dessins originaux de René d'Anjou. M. Lautard lui adressait de l'Académie marseillaise une correspondance inédite du bon prince ; enfin, M. Champollion arrachait de Saint-Pétersbourg une copie du ravissant poëme de *Regnauld et Jehanneton*, perdu pour la France depuis si longtemps. Tout cela forme quatre magnifiques volumes in-quarto jésus, ornés de cent lithographies de M. Hawke, et de notices ou d'analyses dans lesquelles on retrouve le style si brillant et si solide de l'historien d'*une Commune Vendéenne sous la terreur*. M. de Quatrebarbes a fait plus encore : il a consacré cette édition des œuvres du roi René à l'érection d'une statue, impérissable comme ces œuvres elles-mêmes. *Le papier deviendra bronze, le monument s'élèvera à l'aide d'un autre monument*, et ce sera M. David d'Angers, notre illustre statuaire national, qui sculptera les nobles traits de l'artiste-roi de l'Anjou. On parle déjà dans tout l'Ouest de la grande fête qui sera donnée pour l'inauguration de cette statue. M. de Quatrebarbes et M. David y convoqueront les amis de la gloire, de la poésie et de l'art. Les élèves de l'Ecole royale de Saumur, ajoute la chronique, y figureront dans un tournoi qui rappellera les splendeurs et les prouesses des passes d'armes du moyen âge, si bien décrites par le roi René lui-même. Lorsque viendra le jour de cette grande solennité, nous ne manquerons pas d'en rendre compte à nos lecteurs. En attendant, nous les invitons à hâter leur plaisir en acquérant et en lisant les *Œuvres complètes du roi René*.

Salon de 1847. — La fille de Pharaon, par G. Staal.

— M. de Chateaubriand vient de perdre la compagne de son illustre vie. Mme la vicomtesse de Chateaubriand est morte, en son hôtel de la rue du Bac, à l'âge de soixante-treize ans. Douée d'une intelligence élevée, d'un esprit vif et piquant, elle fut le charme de la brillante société qui l'entourait. Les joies nobles et chrétiennes de sa vie ont été partagées entre l'admiration pour son glorieux époux, dont elle était digne et fière, et les bienfaits d'une charité infatigable. Mme de Chateaubriand repose à l'hospice de Marie-Thérèse, en cet asile calme et religieux ouvert aux vieux prêtres malades par la charité de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Les prières ne manqueront donc pas plus que les regrets à cette noble et chère mémoire.

— M. Staal a suivi notre conseil ; il a envoyé au Salon ses belles *Femmes de la Bible*. En voici une, *la Fille de Pharaon*, qui donnera une idée de ces excellents dessins à nos lecteurs.

P.-C.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN BRETAGNE.

LE MORBIHAN.

Chapelle de Saint-Nicodème (près Pluméliau), patron des bestiaux et des enfants malades.

DEUXIÈME ÉTAPE (1).

A M. DE BAUBLAYE, DÉPUTÉ DE PONTIVY.

1. Ploërmel. — Son église et son patron. — L'Etang-au-Duc. — La forêt de Brocéliande. — Merlin. — La fontaine de Barenton. — L'Étude des mœurs. — A Moustoirac.

Mon compagnon, le comte Robert de S..., me rappela que nous avions laissé Ploërmel en arrière. Nous retournâmes y visiter les fortifications si souvent prises et reprises durant les guerres de Bretagne ; — quelques vieilles maisons dont les sculptures ne peuvent se décrire honnêtement ; — et surtout l'église paroissiale de Saint-Armel, et le fameux Etang-au-Duc.

C'est dans l'église de Saint-Armel qu'on voit aujourd'hui, sur un sarcophage insignifiant, les statues de Jean II et de Jean III, qui décoraient jadis, aux Carmes, les précieux tombeaux détruits par la Révolution. Ces deux statues viennent d'être moulées pour le Musée de Versailles, où tout le monde peut les admirer dans la galerie basse.

Les sculptures de l'église de Ploërmel sont célèbres par leur naïveté. On y distingue, entre autres fantaisies gothiques, un pourceau jouant de la cornemuse. Tout le côté nord de l'édifice est richement orné. Les vitraux sont également remarquables. Celui de la porte d'entrée montre saint Armel étouffant la guibre, ou le serpent. La légende de ce miracle est ainsi rapportée dans la *Vie des Saints de Bretagne*, par Albert le Grand : « Il y avoit en ces quartiers un horrible dragon, qui avoit sa caverne en une petite montagne, près la rivière de Seiche, lequel faisoit un grand ravage sur le pays circonvoisin ; saint Armel, regrettant le dommage qu'en recevoient les paysans, pria Dieu de les vouloir délivrer de cette calamité, et, le lendemain, ayant célébré la messe, il déposa sa chasuble, puis se fit conduire à la caverne du monstre, auquel il commanda, de la part de Dieu, de sortir, ce qu'il fit ; alors il lui lia son estole au col, et le traisna à travers ladite montagne, jusques sur le bord de ladite rivière, luy commandant de s'y précipiter, ce qu'il exécuta ; et, pour mémoire de ce miracle, la route ou sentier par lequel le saint traisna le monstre, à travers la montagne (qui fut nommée le mont Saint-Armel) parut sec et aride, sans qu'il y crust aucune herbe. »

On retrouve sur vingt points de la Bretagne cette tradition, qui figure tout simplement la victoire du catholicisme sur le paganisme.

Saint Armel est non-seulement le patron, mais le fondateur de Ploërmel, — qui s'appelait dans l'origine Plau-Armel (campagne, village d'Armel) ; aussi, les travaux, les chants et les miracles du bienheureux ont-ils été résumés dans une vieille tragédie qu'on représentait naguère encore, le jour de sa fête, devant tous les Ploërmelais assemblés. Le sacristain, le bedeau, le sonneur de cloches et les chantres y représentaient, dans leurs habits de chœur, les personnages du cinquième siècle. La scène, au plus grand mépris de l'unité de lieu, se passait en Angleterre, sur la Manche, à Paris et à Ploërmel. Voici deux vers qui faisaient pleurer toute l'assistance, et qui vous donneront une idée du reste. Saint Armel disait aux pauvres, en leur distribuant de la soupe, — absolument comme M. Champion (le petit manteau bleu) :

Ah ! donc, mes chers amis, vous voulez du potage !
Si n'en avez assez, en aurez davantage.

Pour faire apprécier au comte de S... la belle vue de l'Etang-au-Duc, autrement l'Étang des Grands-Moulins, je le conduisis sur le monticule qui domine le paysage. De là, nous embrassâmes le petit lac qui a trois lieues de tour, ses rives ombragées d'une végétation luxuriante, et le château de Lambilly, qui semble fait exprès pour ce tableau. Puis, nous admirâmes la cascade de la chaussée inférieure, qui a près de trente pieds de chute, et qui secoue des milliers de perles aux roues de plusieurs moulins.

— Vous voyez, nous dit un paysan, ce tertre surmonté de grands arbres et couvert de ruines tapissées de lierre : c'est la place d'un ancien château préposé jadis à la garde de cette chaussée. On oublie de nos jours que, si l'Etang-au-Duc rompait son barrage, il inonderait toutes les campagnes environnantes. Nos pères étaient plus prudents que nous. Ils tenaient dans les moulins un cheval sellé et bridé nuit et jour, prêt à porter, en cas de malheur, la nouvelle fatale à Malestroit.

Nous fîmes nos adieux à Ploërmel dans le bel établissement fondé par M. J.-M. Lamennais, frère de l'illustre auteur des *Paroles d'un croyant*. C'est une sorte d'école normale pour les frères de la doctrine chrétienne ; c'est la ruche centrale d'où ces humbles instituteurs vont porter à tous les enfants du peuple de France le miel pur de la foi, de la morale et de l'instruction.

Le territoire de Ploërmel était jadis couvert par la forêt de Brocéliande, si célèbre dans les romans de la Table-Ronde. Nous y trouvâmes donc à chaque pas, surtout dans les communes de Tréharenteuc et de Concoret (1), les souvenirs merveilleux du *Val sans retour*, de la *Fontaine de Barenton*, et de la *Tombe de Merlin*.

Le nom de ce fameux enchanteur est encore dans la bouche de tous les paysans.

— Vous savez, messieurs, nous disait une vieille mendiante de Mauron, avec la même bonne foi que si elle eût récité l'Evangile ; vous savez qu'au temps où les Saxons voulaient tuer tous les hommes de la petite et de la Grande-Bretagne, Merlin naquit d'une vestale romaine et d'un démon du Nord. Wortigern, tyran du pays de Galles, ordonna de verser son sang sur la première pierre d'une citadelle ; mais le jeune devin s'échappa en prédisant au roi la ruine et la mort. Wortigern, en effet, fut brûlé tout vif dans sa forteresse, et l'immortel Arthur, avec ses chevaliers, vint délivrer les deux Bretagnes. Pour cette grande entreprise, Merlin se fit tour à tour barde, jongleur, ermite, nain, et même cerf. Malheureusement, il restait toujours homme par le cœur, et s'éprit d'une charmante fée des bois, nommée Viviane. Il s'enfuit avec elle dans la solitude, et mena la vie sauvage. Trois fois Arthur le fit ramener à sa cour, trois fois Merlin retourna près de Viviane. Enfin celle-ci, alarmée de tant d'inconstance, l'enferma au Val sans retour, dans une prison magique, sous un buisson d'aubépine. Un seul chevalier, le sage Gauvain, parvint encore jusqu'à lui ; mais il reconnut sa voix sans distinguer sa personne, et il ne put rompre le charme qui retenait le captif. Or, ajouta la vieille du plus beau sang-froid, ce charme existe encore aujourd'hui ! Merlin est toujours enchaîné dans sa tombe fleurie, et il n'en sortira que

(1) Voir le numéro de février dernier, page 129.

La publication de la première partie du *Voyage en Bretagne* a valu à l'auteur, de la part de ses compatriotes, tant de remercîements flatteurs et de communications précieuses, qu'il a cru devoir hâter l'insertion de la seconde partie, qui sera suivie immédiatement de la troisième. L'auteur adresse ici collectivement ses actions de grâces aux amis connus et inconnus qui ont bien voulu le féliciter et le renseigner. Quant à l'unique ennemi qui l'a chicané sur le dessin de la *couaffure* de Ploërmel et des *culotes* de Pontivy (*sic*), il n'a qu'une réponse à lui faire : Si ce monsieur est un homme comme il faut, il doit savoir le cas et l'usage qu'on fait des lettres anonymes. Avant de signer les siennes, du reste, il fera bien d'apprendre l'orthographe. On pourra lui garantir alors que toutes les gravures du *Voyage en Bretagne* sont exécutées d'après des croquis ou des lithographies pris sur nature et sur les lieux.

(1) En celtique, *Kon-kored*. — Vallée des Fées.

délivré par le grand Arthur, qui est aussi, lui, disparu dans une bataille, mais qui n'a pas cessé de vivre pour la défense des Bretons!

Nous fîmes de vains efforts pour détromper la mendiante, notre incrédulité ne lui inspira qu'un sourire de compassion.

Quand nous arrivâmes à la fontaine de Barenton, nous y trouvâmes une jeune fille penchée sur l'eau, et qui disait, en faisant le signe de la croix avec une épingle détachée de son fichu :

— Ris, ris, fontaine de Barenton, je vais te donner une belle épingle.

Et l'épingle, plongée dans le bassin, le fit réellement bouillonner; — et la jeune fille, voyant un miracle dans cet effet commun à tant de sources, s'en alla en rougissant de pudeur et de joie, — convaincue qu'elle aurait un mari à la Pâques.

Un antiquaire des environs nous fit lire, dans les *Usements et coutumes de la forêt de Brécilien* : « Joignant à la fontaine de Belenton y a une grosse pierre que on nomme le perron de Belenton ; et toutes fois que le seigneur de Montfort (alors propriétaire de la forêt) vient à la dite fontaine et de l'eau d'icelle arrouse et mouille le dit perron, quelque chaleur de temps qu'il fasse, il pleust au pays si abondamment que la terre et les biens estant en icelle en sont arrousez, et moult leur proufite. »

Eh bien, ajoute M. de la Villemarqué (1), la coutume d'aller à la fontaine de Barenton dans les grandes sécheresses existe aujourd'hui comme au temps du seigneur de Montfort. Au mois d'août 1835, tous les habitants de la paroisse de Concoret s'y rendirent processionnellement, bannière et croix en tête, au chant des hymnes et au son des cloches, pour demander de la pluie au ciel. En y arrivant, le curé du canton bénit l'eau, y trempa l'aspersoir, et, au défaut du seigneur de la terre, moins jaloux aujourd'hui de son droit qu'à l'époque où vivait Montfort, en versa quelques gouttes sur les pierres d'alentour... Mais on ne m'a point dit s'il parvint à rassembler les orages.

Telle est l'opiniâtreté séculaire des croyances bretonnes. On trouve partout ici les idées druidiques mêlées à la foi chrétienne, comme on y trouve les croix entées sur les menhirs.

— Voici le moment, dis-je à Robert, de laisser de côté l'histoire et la légende, les monuments et les paysages, pour nous occuper exclusivement des mœurs et des coutumes morbihannaises. Adieu donc pour quelques jours aux villes et aux châteaux. Nous allons nous enfoncer au cœur du département, dans la direction de Locminé. Là nous attendent les chaumières modèles, les Bretons pur sang, les costumes authentiques, la vie patriarcale ; — heureux si nous pouvons tomber sur les événements qui résument cette vie tout entière : une naissance, un mariage et un enterrement! Quant au mariage, je soupçonne que nous le trouverons à Moustoirac, chez certain paysan de ma connaissance ; car j'ai aperçu sa jolie fille dans les rues de Josselin, — marchandant, si je ne me trompe, des bijoux de fiançailles. Nous trouverons aussi à ce même village un *petit pardon* qui a son mérite. Enfin, c'est bientôt l'époque du *grand pardon* de la Chapelle-Neuve en Plumelin, où l'on m'annonce que nous verrons peut-être un combat de la *Soule*. Or, ce spectacle, à lui seul, vaudrait la peine d'un voyage dans le Morbihan.

Là-dessus nous revînmes à Josselin, où nous prîmes la route de Lorient, et nous arrivions le lendemain à la ferme de Kerlenn (1), près Moustoirac, ou Moustoir-Locminé, chez le bon Jozef Kérias, un des gros métayers du pays.

C'était justement l'avant-veille du *petit pardon* du village.

Nous trouvâmes à Kerlenn, non-seulement l'hospitalité et les mœurs naïves que j'avais promises à mon compagnon, mais encore un drame inattendu et complet, dont les scènes vont servir de cadre à mes observations.

Que de peine se donne l'imagination des romanciers pour inventer des contes moins curieux et moins touchants que la simple histoire de la *Mariée de Moustoirac!*

LA MARIÉE DE MOUSTOIRAC.

I. — LE NOUVEAU-NÉ.

La ferme de Kerlenn est située à un quart de lieue de Moustoirac, au versant d'une colline, dans un nid de verdure, au confluent de trois ruisseaux. Les petits étangs qu'ils forment ont baptisé la fraîche habitation. On y arrive par un chemin creux, voûté de chênes et d'aubépines, qui ferait le désespoir du plus habile paysagiste. La maison, bâtie en granit noir, reçoit sur ses deux faces le premier et le dernier rayon du soleil. Comme toutes les chaumières bretonnes, elle s'élève entre une mare infecte où barbotent les pourceaux, et un clos embaumé de fleurs sauvages, où bourdonne un peuple d'abeilles. A gauche, s'étendent les hangars et les granges, à droite l'aire à battre le blé, et dans tous les sens des clôtures en talus, véritables fortifications surmontées de haies vives et de chênes monstrueux.

La famille Kérias se composait d'une aïeule octogénaire, du mari et de la femme, d'un frère de celle-ci et de huit enfants. L'aînée était Anne-Marie, la belle *gwerchez* (2) que j'avais rencontrée à Josselin. Le plus jeune était un garçon qui venait de naître lorsque nous touchâmes le seuil de la ferme. Nous fûmes donc servis à souhait par le premier tableau qui frappa nos regards.

Toute la maisonnée (on appelle ainsi la famille bretonne) occupait le rez-de-chaussée de la ferme, dont voici l'exacte description. Une porte au levant et une autre au couchant; toutes les deux en bois plein et massif. En dehors de la première une demi-porte à hauteur d'appui; et dans la seconde, une espèce de vasistas pratiqué dans le haut. Pour toutes fenêtres, deux lucarnes à un seul carreau. Une grande cheminée, haute de six pieds, large en proportion, surmontée de pieuses images et de fusils rouillés, deux bancs et des escabeaux à droite et à gauche de l'âtre enfumé. Des deux côtés de la cheminée deux lits clos, véritables armoires en bois sculpté, rouge ou noir, ouvrant à coulisses, garnis de fagots en guise de paillasses, et bourrés de plume rebondie jusqu'aux ciels. Le long de chaque lit, deux grands coffres servant de degrés pour escalader cette sorte de montagne. Deux autres lits pareils, à l'extrémité opposée de la pièce, et entre ceux-ci une muraille d'armoires vernies, à ferrures brillantes, de buffets ornés de vaisselle à fleurs, et de bahuts si profonds, que les habitants de la maison pourraient s'y loger avec leurs habits. Au milieu de la salle, sur un parquet de glaise raboteuse, une longue table à manger, prolongée d'une *mette*, ou coffre à pain. Une grosse poutre au plafond, supportant les instruments de travail. Derrière une cloison,

(1) *Contes populaires des anciens Bretons*, notes du 1er volume.
(2) Jeune fille, mot à mot fille vierge.

(1) *Ker-lenn*, ferme des étangs.

l'étable, où mangent, gloussent, grognent et beuglent pêle-mêle les bœufs, les vaches, les cochons et les poules. Tel était l'intérieur où nous venions d'entrer, et qui vous représente en raccourci toutes les chaumières du Morbihan.

Jozef Kerias, petit homme de quarante-cinq ans, à la figure sevère et franche, nous reçut comme des hôtes envoyés de Dieu, nous débarrassa de nos valises et de nos bâtons, et nous offrit d'abord le cidre et le pain de l'hospitalité. Il m'avait reconnu du premier coup d'œil, et, presque toute sa famille parlant français et breton, nous fûmes en quelques minutes au courant de ses affaires.

On préparait le baptême du huitième enfant que sa femme venait de lui donner. La mère, encore belle à trente-six ans, était assise dans son lit et recevait le cordial obligé de la main des commères. L'une d'elles façonnait brutalement la tête du marmot, et le ficelait dans ce maillot barbare, qui emprisonne bras et jambes, et dont les bandelettes serrées font ressembler tous les petits Bretons à des momies d'Egypte.

L'aïeule, quittant le coin du feu où elle semblait clouée, avec ses grandes coiffes pendantes et son fuseau toujours mouvant, s'approcha, tremblante et courbée sur son bâton, et joignit à la toilette du nouveau-né un morceau de pain bénit qu'elle introduisit dans sa manche et une petite pierre noire de Coadri en forme de croix, qu'elle lui suspendit au cou pour le préserver des maléfices.

La précaution venait à propos, car une des sœurs de l'enfant, l'ayant pris pour l'embrasser, eut l'imprudence de l'enlever par-dessus la table, ce qui pouvait tout au moins le faire mourir dans l'année! Les assistants et surtout la mère jetèrent un cri d'effroi, et ne se rassurèrent qu'après avoir fait repasser l'enfant à la même place et dans le sens opposé.

Une scène touchante suivit cette comédie naïve. Toutes les jeunes mères du village entrèrent, tenant au cou leurs nourrissons ou les menant par la main; celles qui attendaient encore leur délivrance, apportaient du pain blanc et du vin chaud. Les unes et les autres entourèrent le lit d'un air solennel, firent leurs compliments à l'épouse, leurs cadeaux à l'enfant, et réclamèrent la faveur de lui servir tour à tour de nourrices.

Cette cérémonie se fit avec tant de bonne foi que l'attendrissement arrêta le sourire sur nos lèvres. On lisait, sur le visage charmé de toutes ces jeunes femmes, la douce croyance que nous exprima la plus jolie : *Tout enfant est un ange envoyé de Dieu; le baiser de ses lèvres porte bonheur, car le miel du paradis les parfume encore.*

Rien de sacré, en effet, en Bretagne comme les nouveau-nés. L'homme le plus méchant leur dit en passant : Dieu vous bénisse! *Doué ho pénigo!* et il n'est pas d'ennemi si implacable dont le bâton ne recule devant un père armé de son enfant.

Jugez donc de ma surprise, à moi qui savais tout cela de longue main, lorsque derrière les figures souriantes des jeunes mères, je vis apparaître sur le seuil de la porte un front sévère et menaçant.

II. — LA PROFÉDEZ.

C'était une vieille femme du pays. Elle méritait du moins ce nom, bien qu'elle n'eût pas soixante ans; car, encore vigoureuse avec des restes de beauté, elle était toute blanchie et toute ridée par le chagrin. On eût dit une de ces mendiantes-sorcières que Walter Scott a mises en scène avec tant d'habileté. Le costume et les manières de celle-ci indiquaient toutefois une certaine aisance. On eût pu même trouver de la richesse dans sa robe noire relevée sur une jupe rouge, dans son corsage brodé de diverses couleurs et dans sa coiffe noire, aux bandelettes flottantes, — si tout cela n'eût été couvert de poussière et drapé avec une négligence caractéristique. Les mèches grises qui s'échappaient de son bonnet avaient quelque chose de vénérable et d'effrayant. Son regard était d'une profondeur et d'une fixité sinistres; son nez aigu se recourbait sur ses lèvres serrées par la haine et par l'ironie.

A la vue de cette espèce de fantôme, armé d'un long bâton de coudrier, tout le monde tressaillit de surprise; la jeune mère se rejeta dans son lit, en pressant son enfant sur sa poitrine; l'aïeule, arrêtant son fuseau, resta comme pétrifiée, et le fermier porta machinalement la main vers son fusil.

— Mac'harite Trévihan!... La *Profédez* (1)!

Ce nom s'échappa comme un cri de chaque bouche, et personne n'eut la force d'y ajouter un mot.

La vieille promena longtemps ses yeux gris sur le tableau de famille, et poussa un éclat de rire pareil au chant de la fresaie.

— Oui, c'est moi, dit-elle ensuite, je viens te faire aussi mon compliment, Ianned (2) Kérias! Voilà un bel enfant de plus; un bel enfant comme était mon Pol, il y a vingt ans, à pareil jour; car il aurait vingt ans ce matin, Ianned, t'en souviens-tu? On riait aussi chez moi, on était heureux comme à Kerlenn. Les mères m'entouraient comme elles t'entourent. Tu fus la première qui allaitas Pol... Mon mari était là, comme le tien, mettant ses beaux habits pour le baptême. Oh! tu voudrais bien oublier tout cela! mais je viens te le rappeler, moi qui m'en souviens toujours!

Et Mac'harite ajouta d'une voix foudroyante :

— Malheur à l'hôte parjure, au dépositaire infidèle, à la mère sans pitié! Tu sais que je lis dans l'avenir, Ianned! Eh bien! ce cher enfant que tu presses sur ton cœur, tu le perdras comme j'ai perdu le mien. Les *poulpiquets* l'emporteront comme ils ont emporté mon Pol! Si tu doutes de mes paroles, crois-en ce présage qui vient les confirmer!

La *profédez* ouvrit la porte toute grande, et montra, de son doigt décharné, un corbeau qui volait à gauche avec des cris funèbres...

Puis jetant un dernier regard sur les filles de Kérias, groupées dans un coin de la chambre comme des colombes effrayées dans leur nid:

— Et les fiançailles de demain, reprit-elle, seront maudites comme le baptême d'aujourd'hui. Celle qui violera le serment fait à mon *penn-her* (3), *verra, le jour de ses noces, la biche blanche de sainte Nennoch!*

La vieille se retira, heurtant de ses gros sabots les cailloux de la route, et toute la famille Kérias demeura plongée dans le silence de l'épouvante. Les seuls mots qui l'interrompirent furent ce cri de la jeune mère et de sa fille aînée :

— Sainte Marie, sainte Jeanne et sainte Nennoch, ayez pitié de nous!

Toutes les femmes du village sortirent, l'une après l'autre, sans oser prononcer une parole.

Et je sortis à mon tour avec Robert, malgré notre vif désir de savoir le mot de cette énigme.

— Parbleu! m'écriai-je, voilà celle qui nous le dira mieux que personne.

Je montrai au comte la *profédez*, arrêtée sur un tertre voisin, et dont l'ombre, allongée par le soleil couchant, se projetait encore au seuil de la ferme.

(1) *Mac'harite*, Marguerite. — *Profédez*, prophétesse.
(2) *Ianned*, — Jeanne, Jeannette.
(3) Fils unique.

Nous résolûmes de la suivre jusque dans sa demeure, qui ne devait pas être moins curieuse à voir que sa personne.

La *profédez*.

III. — UNE ÉGLOGUE.

Comme nous passions le long du clos, nous entendîmes des pleurs étouffés derrière le pignon de la ferme, et nous distinguâmes, à travers les branches, Anne-Marie Kérias, assise à côté d'un jeune et beau *paotr* (1). Ce groupe formait un tableau si gracieux que nous nous arrêtâmes un instant à le contempler. Nous pouvions d'ailleurs y trouver une partie de l'explication qui nous manquait.

Anne-Marie était à demi couchée sur la racine d'un orme, les jambes étendues dans l'herbe haute, le coude appuyé au tronc de l'arbre, et la tête renversée dans la main ; Robert, qui l'avait à peine remarquée à la ferme, ne put retenir une exclamation sur sa beauté.

C'était, en effet, la plus jolie paysanne de vingt ans qui se pût voir ; une de ces franches et opulentes natures, qui, comme les fruits et les fleurs, semblent composées de soleil, de sève et de rosée. Epais cheveux blonds, jaillissant du serre-tête ; grands yeux bleus gris, doux comme des wergiss-mein-icht ; carnation blanche, et rose avec un reflet d'or bruni ; bouche humide et rougissante, comme une grenade entr'ouverte ; taille à la fois souple et vigoureuse, à peine contenue dans la cuirasse de bure. Telle était la *gwerchez*.

(1) *Paotr*, garçon, jeune homme à marier. — C'est toujours derrière le pignon de leur demeure que les Basses-Bretonnes reçoivent les jeunes gens qui aspirent à leur main.

Elle avait mis, pour le baptême de son jeune frère, sa coiffe de mousseline, flottante sur un bourrelet de dentelle, son corsage noir, vert et grenat, garni de velours et de rubans, son tablier rouge, imprimé d'or sur la piécette ; sa jupe de drap aux mille et un plis, ses bas bleus à fourchettes écarlates, et sesso uliers ronds lacés de soie.

La *profédez* était venue la frapper dans cette parure, comme une victime ornée pour le sacrifice.

Nous devinâmes sans peine que le fiancé, menacé comme elle, était le *paotr* agenouillé à ses pieds, jeune gars frais et rubicond, lui aussi, mais d'une physionomie plus que naïve.

Il ne trouvait d'autre moyen de consoler Anne-Marie que de pleurer avec elle, en lui pressant et en lui tordant les mains, comme s'il eût voulu les disloquer. La douleur du pauvre garçon n'en était pas moins touchante dans son impuissance.

— Par saint Herbot ! s'écria-t-il enfin, en sanglotant plus haut qu'Anne-Marie, que vous a-t-elle donc dit, cette damnée Mac'harite ?

— Ah, Gildas Favennek ! répondit la jeune fille, elle m'a dit que, si je vous épousais, *je verrais, le jour de mes noces, la biche blanche de sainte Nennoch.*

Et l'âme d'Anne-Marie sembla s'échapper de ses lèvres avec ces étranges paroles.

Heureusement pour notre curiosité, Gildas n'était pas plus savant que nous.

— Eh ! qu'est-ce donc, reprit-il, que cette biche blanche de sainte Nennoch ?

— Comment ! vous ne savez pas, malheureux ? Apprenez donc qu'il y a plus de mille ans, le roi de ce pays s'appelait Erech. Une princesse de la Grande-Bretagne vint le trouver et lui demanda la permission de fonder un monastère sur ses domaines. Il la lui accorda, et ce fut le premier couvent de femmes de l'Armorique ; il s'appela Land-Nennoch, du nom de la sainte. Or, le roi Erech, allant un jour à la chasse, força si vivement une biche blanche, que la pauvre bête se réfugia dans la petite église où Nennoch entendait la messe, et alla tomber à ses pieds, demi-morte de lassitude. Les chiens s'étaient arrêtés devant le saint lieu, aboyant avec fureur, mais n'osant passer outre. Erech, émerveillé, descend de cheval, entre dans le sanctuaire, et y trouve Nennoch, ayant la biche à ses genoux, et continuant de chanter l'office avec ses sœurs. Il reconnut que le doigt de Dieu l'avait conduit là, fit une retraite de huit jours dans le couvent, et y laissa pour adieu de grandes propriétés dont il déposa les titres sur l'autel, avec un calice et une patène d'or (1). Eh bien ! poursuivit la jeune fille, quoiqu'il y ait plus de mille ans de cela, la biche blanche de sainte Nennoch existe encore, elle court la Bretagne à la tombée du jour, et c'est en vain que les cors sonnent autour d'elle, que les chiens lui montrent les dents, que les chasseurs lui lancent des balles ; hommes, ni bêtes, ni plomb ne lui font pas plus de mal que si elle reposait encore sur les genoux de la sainte. — Et les mariés qui l'aperçoivent le jour de leurs noces, sont sûrs de mourir dans la nuit.

— Sûrs ! sûrs !..... balbutia Favennek ; en êtes-vous bien sûre vous-même ? Car enfin, pourquoi cela ?

— Ah ! pourquoi... Parce que ma mère me l'a dit, que ma grand'mère l'avait dit à ma mère, ma bisaïeule à ma grand'mère, et ainsi de suite !

Gildas ne trouva rien à objecter à d'aussi graves raisons.

(1) Jusqu'à ce point l'histoire confirme la légende ; elle cite même l'acte de donation d'Erech à sainte Nennoch, conservé dans les archives ecclésiastiques. L'imagination bretonne a fait le reste.

Il partagea de confiance la terreur d'Anne-Marie, et se remit à pleurer avec elle à chaudes larmes.

— Voilà bien, dis-je à Robert, les superstitions bretonnes! Elles ressemblent aux mauvaises herbes : moins elles ont de racines plus elles sont indestructibles!

— Ainsi, mon pauvre Gildas, reprit la *gwerchez*, en essuyant ses yeux du coin de son tablier, il ne faut plus songer à nous marier ensemble.

Nous plaignîmes sincèrement l'infortuné *paotr*; car Anne-Marie sembla puiser dans cet adieu la consolation de sa douleur, et se dire, en regardant la figure stupéfiée de Gildas :

— A quelque chose malheur est bon.

— Je crois que nous avons sous les yeux, murmura le comte, une nouvelle édition de la *Matrone d'Éphèse*.

Favennek, cependant, ne se tint pas pour battu. Voyant la jeune fille se lever, il se cramponna à ses mains.

— Ne plus m'épouser, moi qui ai usé trois paires de sabots à venir vous voir de Locminé à Moustoirac, moi qui vous ai acheté tant de velours, de croix et de bagues d'argent, moi qui depuis un an vous suis à toutes les foires, vous donne le bras à toutes les messes, vous fais danser à tous les pardons, vous porte à tous les grands charrois et vous couvre de rubans à toutes les aires-neuves! Non! non, c'est impossible, Anne-Marie! Si nous voyons la biche blanche de sainte Nennoch, je la prendrai par les oreilles et je la jetterai dans les étangs de Kerlenn.

La jolie *gwerchez* frissonna de nouveau; et, plus lestement que la biche blanche elle-même, elle mit un échalier entre elle et Gildas. Mais il la retint encore par le bout de son tablier, et lui chanta d'une voix chevrotante le doux *sonnen* dont voici la traduction :

« Quand j'aurais autant de mille écus qu'en a le seigneur du village, oui, quand j'aurais une mine d'or, sans toi, jeune fille, je serais pauvre.

« Quand même il croîtrait au seuil de ma porte, au lieu de verte fougère, des fleurs d'or, quand j'en aurais plein mon courtil, peu m'importerait sans ma douce.

« Chaque chose a sa loi; l'eau coule de la fontaine; l'eau descend au creux du vallon; le feu s'élève et monte au ciel;

« La colombe demande un petit nid bien clos; le cadavre une tombe et l'âme le Paradis; et moi, chère amie, votre cœur (1). »

Nous étions tout émus de cette naïve prière. Anne-Marie le fut également sans doute, car en fuyant elle renversa Gildas d'un coup de poing, — ce qui est la plus grande faveur entre amoureux bretons.

Le *paotr* en fut si heureux qu'il promit à la jeune fille de la venir prendre sur son plus beau cheval pour la conduire au baptême.

— Et puis, ajouta-t-il, nous irons au-devant des *diverruzed* (2) qui arrivent ce soir à Moustoirac, pour le pardon d'après-demain.

Cette églogue nous avait captivés sans nous instruire. Nous poursuivîmes notre course à la recherche de la *profédez*, — nous réservant de revenir, nous aussi, voir l'entrée des saltimbanques au village.

IV. — L'ENFANT PERDU.

Il faut dire, comme on nous l'apprit bientôt, que Mac'harite Trévihan portait ce nom de prophétesse comme un titre d'honneur, et que personne dans le pays ne la confondait avec les magiciennes et les sorcières; on lui croyait des relations, non point avec le diable, mais avec le bon Dieu, et ses prédictions étaient d'autant plus vénérées qu'elle eût rougi d'en faire marchandise. C'était une femme de bien, veuve d'un cultivateur aisé, et que le chagrin seul avait plongée dans l'isolement et dans la superstition. En dehors de son idée fixe, et de sa haine contre les Kérias, il n'y avait personne de plus sensé, de plus calme et de plus charitable. Son pain était la nourriture de tous les mendiants, et sa maison servait d'abri à quiconque en manquait.

La difficulté n'était donc pas d'être bien reçus, mais d'arriver près d'elle. Nous nous égarâmes vingt fois avant de trouver sa demeure. Elle occupait le centre d'un vrai labyrinthe de taillis, de landes, de bois et de chemins creux. Depuis quinze ans pas une serpe n'avait touché à ses arbres, pas une faux à ses prairies, pas une charrue à son enclos; de sorte qu'il fallait se glisser comme une bête fauve à travers cette forêt vierge. Rien de plus pittoresque d'ailleurs, rien de plus admirablement sauvage que cette forte nature abandonnée à ses caprices. Le dernier sentier, par exemple, se perdait comme un frais abîme entre deux murailles de lierre et de mousse, sous une arcade de feuillages, pleine de chants d'oiseaux et embaumée de chèvrefeuilles, que le soleil traversait à peine. Nous croyions descendre sous terre, et nous gagnions une magnifique perspective.

Adossée au coteau que le chemin coupait à vif, la chaumière de Mac'harite regardait le couchant. Figurez-vous un nid d'aigle enfoui dans les rochers, dans la verdure et dans les fleurs. Tout ce que le printemps fait pousser d'arbres touffus, de plantes grimpantes, d'herbes humides, de corolles parfumées, festonnait les murs, encadrait les fenêtres, se balançait au toit et tapissait le courtil. En face, un étang dormait sous des milliers de nénufars; à gauche, un torrent s'en échappait, écumant de cascade en cascade; à droite, une vieille chênaie dressait jusqu'au ciel ses arceaux gigantesques; au loin, la vue errait sur un océan de bruyères roses, de sarrasin rouge et de millet doré, que le soleil enflammait alors de ses derniers rayons.

Robert déclara qu'il n'avait rien vu de plus délicieux dans la Suisse ni dans les Pyrénées.

Nous cherchions en vain Mac'harite Trévihan, lorsque nous l'aperçûmes au sommet d'un dolmen, les deux bras étendus vers le soleil. On eût dit une prêtresse de l'île de Sein, faisant une conjuration magique.

Elle acheva de balbutier des paroles inintelligibles, puis elle nous salua avec une aimable gravité et nous introduisit dans sa maison.

C'était au dedans le même désordre qu'au dehors. Un lit défait et bouleversé; des armoires entr'ouvertes, un bahut chargé de vieux livres; du pain bis, des crêpes et du lait caillé sur la table; des herbes sèches à la poutre du plafond; et au-dessus de la cheminée des lambeaux de pieuses images.

Un seul meuble tranchait sur ce fouillis par l'éclat de sa propreté. C'était un berceau de chêne à quenouilles, garni de son petit matelas, de ses draps blancs et de ses rideaux de laine verte, comme pour recevoir un enfant chéri.

Nous ne pûmes regarder sans émotion ce dernier trésor de la pauvre mère, et il nous servit de transition aux questions que nous voulions lui adresser.

Mac'harite les devina sur nos lèvres avec l'empressement des malheureux qui aiment leur douleur.

— Oui, messieurs, dit-elle en s'asseyant près de la cou-

(1) Ce *sonnen* s'appelle en Cornouailles, la *Croix du chemin*. M. Th. de Lavillemarqué l'a publié et traduit entièrement dans son *Barzas-Breiz*.

(2) *Diverruzed*, divertisseurs, comédiens ambulants, saltimbanques.

chette (et sa voix, sa physionomie, ses manières devinrent aussi douces qu'elles avaient été terribles à Kerlenn). — Oui, messieurs, je vous ai aperçus à la ferme, et vous voulez savoir pourquoi j'ai maudit le nouveau-né d'Ianned et les fiançailles d'Anne-Marie. Hélas ! je ne demande pas mieux que de vous conter cette histoire, moi qui la répète, chaque nuit, depuis tant d'années, à ce crucifix et à ce berceau, à l'oiseau qui chante, au vent qui passe, à la feuille qui tombe, à toutes les fleurs du bon Dieu qui s'épanouissent, quand mon cœur seul ne s'épanouit plus.

La vieille resta quelque temps les yeux ouverts, secs et fixes, plongeant dans ses souvenirs comme au fond d'un abîme.

— Cela commence, reprit-elle sans relever la tête, au jour où le bon Dieu me donna un fils. J'avais plus de trente-cinq ans alors, et mon mariage était béni pour la première fois. Jugez de la fête qu'il y avait ici ! c'était comme chez Ianned, ce matin. Je reposais dans ce lit, et ce berceau était là ! Jamais vous n'avez vu de si bel enfant, messieurs. J'en étais trop fière ; le Ciel punit mon orgueil.

« Je me levais cent fois le jour pour admirer mon Pol. Une nuit, je voulus l'admirer encore. Je l'entendais rire aux anges ; comment ne pas aller le regarder ? Je le regardai si longtemps que le frisson me saisit. C'était une froide nuit de printemps. Le lendemain j'avais une maladie mortelle.

« Il fallut renoncer à élever mon fils, et le céder à une autre mère. En ce temps-là, j'étais la plus pauvre femme du canton ; mon mari avait un père avare, dont la mort ne l'avait pas encore enrichi, et je ne lui avais apporté en dot que ma beauté, qui me faisait appeler la rose de Moustoirac.

« Vous saurez, messieurs, que dans notre vieille Bretagne, l'enfant qui perd une famille en retrouve dix. M. le Recteur appela toutes les pieuses femmes du village autour de mon lit de douleur. Ianned Kérias y vint des premières.

— Mes amies, leur dit l'homme de Dieu, tenant mon Pol dans ses bras ; vous savez l'usage chrétien de notre pays. Voici un enfant sans mère, il faut que vous lui en serviez jusqu'à la guérison de Mac'harite. Si quelqu'une de vous est assez riche et assez libre, elle se chargera seule de la bonne œuvre. Sinon, vous la partagerez entre vous toutes. L'une prendra l'orphelin sous son toit, et les autres viendront tour à tour lui donner leur lait et leurs soins.

« Ce fut à qui répondrait à l'appel du Recteur. Toutes se disputaient mon enfant. On eût dit le jugement de Salomon. Le pasteur fit comme le saint roi. Chacune reçut une part du trésor que je perdais. Celle-ci devait le garder le jour, celle-là la nuit. Les unes s'occuperaient de ses vêtements, les autres de sa nourriture. Ce fut Ianned qui le logea, comme étant la plus jeune et la moins chargée de famille.

« Ianned, en effet, n'avait guère que dix-sept ans, et sa fille aînée était âgée de deux ou trois mois. Je la vois encore près de ce berceau. Elle tenait Anne-Marie sur son bras ; elle mit Pol sur l'autre, et l'emporta en souriant. Je pleurais comme une folle, et pourtant je ne craignais rien. Ianned était si jolie, si bonne et si contente ! Elle ressemblait à la Charité en personne.

« Je fus un mois entre la vie et la mort. Chaque matin Ianned m'apportait mon fils à baiser. Son sourire était mon premier rayon de soleil, et me réchauffait pour toute la journée. Ce fut là ce qui me sauva, messieurs ; car tous les soirs mon âme était près de partir, mais je me disais : — Si je meurs cette nuit, je n'embrasserai pas mon Pol demain ; et mon âme restait jusqu'au jour pour se ranimer sur ses lèvres.

« Un matin, quel coup, mon Dieu ! Ianned entra sans mon fils. Il était malade avec Anne-Marie. Je passai huit jours sans le voir. Le neuvième jour, Ianned elle-même ne vint pas. Je restai jusqu'au soir évanouie ; mais il était écrit que je ne mourrais point !

« Quand je revins à moi, mon mari me raconta que Pol était sauvé. Il avait fait avec Ianned un pèlerinage à Saint-Nicodème en Pluméliau.

« Il faut vous dire que la chapelle de Saint-Nicodème est la plus belle église de ces cantons. Quand vous la verrez, vous en ferez sûrement une image (1). Nos paysans y conduisent leurs enfants et leurs bestiaux malades. Ne souriez pas, messieurs, ce sont les trésors de la chaumière. Les bestiaux, ornés de rubans et de feuilles vertes, sont conduits en procession, au bruit des tambours et des cornemuses. S'ils guérissent, leurs premiers-nés sont offerts en actions de grâce au bon saint Nicodème. Pour les enfants, on les porte à la fontaine du patron, et on les trempe trois fois dans l'eau salutaire.

« Or, c'est ce que Trévihan et Ianned avaient fait de Pol et d'Anne-Marie ; et pour mieux assurer leur guérison commune, ils avaient fiancé les deux enfants au pied de l'autel, jurant, en leur nom, de consacrer leur premier-né à Dieu, dans le sacerdoce ou dans la religion.

« Je confirmai avec joie le vœu qui me rendait mon fils, et son retour à la vie m'y rappela moi-même.

« Cinq années de bonheur s'écoulèrent. Ma famille et celle de Ianned n'en formaient qu'une. Pol et Anne-Marie croissaient en force et en beauté ; déjà tous deux allaient et venaient d'ici à Kerlenn, et gardaient nos vaches dans les patis, en chantant des cantiques bretons. Il y avait surtout une petite prière à Notre-Dame, que mon Pol débitait comme un chérubin. Lui seul la savait au monde, car je l'avais faite exprès pour lui. C'était, à vous dire le vrai, poursuivit Mac'harite, dont les yeux commençaient à s'égarer en s'illuminant, la bonne Vierge en personne, qui m'avait enseigné cette prière dans un rêve, et je voulais que mon fils gardât pour lui seul les grâces qui pouvaient en advenir. Je lui avais fait jurer de la réciter toute sa vie, matin et soir, en quelque position qu'il se trouvât. Tenez, messieurs, voilà la place où, joignant ses petites mains, il s'adressait à la mère du Sauveur.

Et s'agenouillant au chevet du berceau, devant une madone fixée au mur, la vieille psalmodia lentement ces paroles :

O werc'hez vara bénéguet.
C'hui zo guet enn oll inhouret ;
En dud, er sent, ag en elé,
E gan hou mélodi bamde.

A p'um bou en doar goal affer,
Ni hum bou chonche ag hou pouvoër ;
Ni a oulennon hou sicour
Hum face distroeit d'oh hou tour.

Présantet dé Zoué, hun mam kaër,
Dévotion tud er harter ;
Pe bédant Doué ar hou deulinn
Dirac hou tour noz ha mitinn.

« O sainte Vierge, bénie de Dieu, l'univers vous honore ;
« les hommes, les saints et les anges chantent tous les jours
« votre cantique.

« Quand un grand malheur nous visite ici-bas, nous soni-
« geons à votre pouvoir, et, le visage tourné vers la tour de
« votre église, nous implorons votre secours.

(1) C'est la gravure qui est en tête de cet article.

« Présentez à Dieu, ô Mère de beauté, les vœux des gens « de notre pays, quand à deux genoux ils prient Dieu « soir et matin, le visage tourné vers la tour de notre « église. »

Je ne saurais dire combien nous étions émus ; Mac'harite se releva et reprit avec une exaltation croissante :

— Mon Pol avait donc cinq ans. Qu'il était déjà beau, le dimanche, avec ses guêtres brodées, son large brayon, sa *camisolen* bleue, et son chapeau orné d'une plume de paon! Mais tout cela ne valait pas ses cheveux, ses longs cheveux d'or bouclés; c'étaient comme des rayons de soleil, on les aurait pris pour faire une auréole à l'Enfant Jésus qui est sur le tabernacle. Quand je passais mes mains dedans, mon cœur fondait de joie. Et j'allais perdre tout cela, mon Dieu!

« Ecoutez-moi bien, messieurs, et jugez si je puis maudire Ianned et ses enfants! Le père de mon mari mourut à Izennah (1); et il nous fallut aller, Trévihan et moi, recueillir notre héritage. C'était par un gros temps d'automne, par un de ces temps où les marins s'écrient en doublant nos caps : « Prenez pitié de nous, Seigneur, car notre barque est si petite, et votre mer est si grande! » Je voulais rester ici avec Pol ; mais tout ce que je pus obtenir de mon mari, c'est qu'il n'affronterait pas la tempête avec nous; je le remis donc pour la seconde fois à Ianned.

« — Gardez-le bien, lui dis-je en partant, ne le laissez jamais seul à l'heure où les *korrigans* et les *poulpiquets* sortent des dolmens pour rôder autour des berceaux!

« Je fus quinze jours absente, et je revins riche, riche à couvrir mon Pol de drap fin, de broderies et de croix d'or..., Je le voyais grand et marié, à la tête d'une belle ferme, avec des bœufs plein son étable, des abeilles plein son courtil, du blé plein sa grange et de l'argent plein son armoire... J'apportais à sa fiancée, Anne-Marie, des velours et des dentelles de Vannes, à faire envie à tous les époux du canton!

« Hélas! Anne-Marie était là, mais mon Pol n'y était plus!... Ianned s'enfuit à mon approche..., je devinai mon malheur, et je tombai comme frappée du tonnerre. »

Mac'harite s'affaissa sur elle-même, et une grosse larme roula de ses yeux desséchés. Tout ce qu'il y avait de douleurs dans cette larme est impossible à rendre.

— Voici comment la chose était arrivée, reprit-elle avec effort. Un soir, oubliant sa promesse et mes recommandations, Ianned avait laissé mon fils et sa fille seuls devant sa porte ; elle entendit un cri aigu et revint à la hâte..., mais il était trop tard! Une femme avait paru sortir de terre, s'était élancée sur Pol et l'avait emporté dans les bois...»

— Et il fut impossible de le retrouver? m'écriai-je.

— Vous me demandez cela, repartit la vieille, à moi qui le cherche depuis quinze ans!

— Quelle était donc cette femme? reprit le comte de S...

Ici la figure et la parole de Mac'harite changèrent brusquement. La mère céda la place à l'inspirée. Nous reconnûmes la *profédez* bretonne avec toutes ses superstitions.

— Cette femme..., n'en était pas une, messieurs! c'était une *korrigan!* »

En prononçant ce mot terrible, elle se dressa comme un spectre ; elle alla fermer la porte de la chaumière, se signa trois fois avec de l'eau bénite, et retourna le Christ et la Madone contre le mur, pour qu'ils n'entendissent point les choses qu'elle allait raconter.

— Ecoutez bien ceci, dis-je tout bas à Robert, vous allez apprendre ce qu'il y a de plus curieux et de plus populaire dans les traditions morbihannaises. La plupart des mères, à vingt lieues à la ronde, parleraient ici comme Mac'harite.

— Vous ne connaissez pas, messieurs, reprit la vieille, en nous fascinant de ses yeux gris, vous ne connaissez pas les *korrigans?* Ce sont les fées ou génies des eaux, les mères et les femmes des *poulpiquets*, qui sont les nains ou génies de la terre. Les korrigans habitent les fontaines et les lacs, et les poulpiquets ou les courils, demeurent dans les dolmens. Ils règnent ensemble dans tous les lieux d'où la sainte Vierge ne les a pas chassés. Ce sont eux qui disent aux mauvais sorciers les secrets du diable. Ils prennent toutes les formes d'animaux, même la forme humaine, et voyagent comme l'éclair d'un bout du monde à l'autre. Les korrigans ont des voix charmantes, et peignent tous les soirs en chantant leurs cheveux blonds au-dessus des eaux. Elles ne paraissent jamais le jour, parce que la lumière les rend vieilles et ridées, comme les anges déchus. Ce sont de grandes princesses, ou des prêtresses gauloises, qui n'ont pas voulu se faire chrétiennes quand les apôtres ont planté la croix dans ce pays. Voilà pourquoi elles haïssent notre sainte religion et persécutent ses enfants. L'eau bénite, le son des cloches, la vue des prêtres les mettent en fuite ; celui qui trouble leurs fontaines ou qui veut enlever leurs trésors, cachés dans les cromlec'hs, est sûr de mourir bientôt si Notre-Dame ne l'assiste.

« Elles en veulent surtout aux beaux enfants, et cherchent à les voler pour relever leur engeance maudite; car les poulpiquets, leurs fils et leurs époux, sont des nains hideux, noirs et velus, armés de griffes de chat, de cornes de boucs et d'ailes de chauves-souris ; méchants d'ailleurs et rusés comme de véritables démons; leurs petits yeux brillent dans l'ombre comme des diamants, mais leur voix est cassée, comme celle des vieillards. Ils sont faux monnayeurs et forgerons habiles, et disposent de toutes les richesses que renferme la terre ; ils portent constamment sur eux une bourse en cuir, toute pleine d'or; ils dansent la nuit autour des dolmens que leurs pères ont bâtis, en chantant : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi »; mais ils se gardent d'ajouter : samedi et dimanche, car samedi est le jour de la Vierge, et dimanche le jour du Seigneur. Non moins impies que leurs mères, ils vont, à la brune, faire des grimaces et pousser des éclats de rire autour des croix du grand chemin. Ce sont eux qui produisent dans l'air tous les bruits qu'on entend pendant la veillée; ils s'appellent en criant, ils font grincer les girouettes, hurler le vent, gronder les ruisseaux, gémir les arbres. Malheur au petit pâtre qui se laisse tromper par le son de leurs clochettes, en courant après ses chèvres déroutées! Malheur à la jeune fille qui revient trop tard des pardons ou des fileries ; les nains se jettent sur elle et lui dévorent le cou de baisers affreux. Malheur surtout au voyageur égaré qui les rencontre sur la lande ou dans les chemins creux! ils fourmillent autour de lui sur toutes les branches et sur tous les brins d'herbe ; ils l'entraînent et l'enveloppent dans leur ronde infernale, et le font danser jusqu'à ce qu'il meure de fatigue, à moins qu'il ne trouve le temps de faire le signe de la croix. Pour se préserver des poulpiquets, en se couchant il faut placer devant son lit un vase plein de millet; si les petits nains s'approchent ils le renversent, et ils sont obligés de le ramasser grain à grain pendant toute la nuit (1).

« C'est à la tombée du jour que les korrigans se glissent près des chaumières, elles vont de porte en porte, sous la

(1) Ile-aux-Moines, une des îles du Morbihan.

(1) Tout se tient et se ressemble dans l'histoire des peuples. A travers ces naïves croyances de nos Bas-Bretons, qui ne reconnaît la déesse Gau dont parle Tacite, — la Korid-Gwen des bardes gallois et cambriens, — les sirènes de la mythologie grecque, — le Gigon des Tyriens et des Phéniciens, — les génies de l'Inde, de l'Écosse et de

forme de mendiantes, et si elles aperçoivent un berceau sans mère, elles enlèvent et emportent l'enfant ; souvent, elles laissent à la place un de leurs nains difformes, comme elles firent chez Marthe Govic et chez Catherine Kloar.

« Marthe Govic était une jeune fermière de Radenac, qui avait un enfant joli comme un ange. Un soir, après l'avoir quitté un instant, elle rentra pour lui donner son lait..., mais elle sentit comme des ventouses qui lui arrachaient la poitrine, et elle reconnut un poulpican aux yeux d'aspic et aux griffes velues, qui suça d'une gueule de vampire jusqu'à la dernière goutte de son sang.

« Catherine Kloar fut plus heureuse et plus habile. Toutes les commères de Saint-Nolf vous conteraient son histoire. C'était une mère insouciante, qui ne reconnut point qu'on lui avait changé son fils, et qui continua d'élever un poulpiquet malicieux. Elle vit bientôt pourtant qu'il ne grandissait qu'en méchanceté ; au lieu de garder les vaches, il leur attachait des épines à la queue et il riait comme un fou de les voir se débattre ; il dénonçait toutes les filles qui attendaient leurs amoureux derrière le pignon de la ferme. Catherine se désolait trop tard, et disait à son mari, le soir au coin du feu : « Notre-Dame nous assiste, ce démon n'est pas notre fils, il est trop petit de corps et trop fin d'esprit. » Kloar secouait sa pipe et ne répondait rien. Catherine s'assura enfin de la vérité ; elle cassa cent œufs et rangea les coques devant le foyer, comme des prêtres en surplis à la procession de la Fête-Dieu, puis elle se cacha pour écouter le nain. « Qu'est-ce cela? murmura-t-il ; j'ai vu le gland avant de voir le chêne, j'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche, et je n'ai jamais vu pareille chose ! » C'était là certes parole de poulpican. Catherine n'eut donc plus de doute, elle et son mari commencèrent dès lors à fouetter le nain jusqu'au sang. Mais un jour qu'il allait périr sous les coups, la korrigan rentra dans la maison, tenant par la main le véritable enfant : « Rendez-moi mon fils, dit-elle, voici le vôtre ; vous voyez que je ne lui ai fait aucun mal. » Catherine reprit son trésor et le garda désormais jour et nuit.

« Hélas ! continua Mac'harite, j'ai fait aussi ce que j'ai pu pour retrouver le mien. N'ayant point de poulpican à fouetter, j'ai risqué mon âme et celle de mon pauvre mari, qui est maintenant devant Dieu, en portant des offrandes à toutes les pierres et à toutes les fontaines ; j'ai jeté des épingles d'or aux korrigans et je suis allée danser avec les courils sur les hauteurs, je leur ai promis d'élever l'un d'entre eux comme mon enfant, de le coucher dans ce berceau de mon Pol, que je prépare tous les matins depuis quinze années. Rien n'a pu arracher le doux ange aux souterrains qui l'emprisonnent ; rien n'a pu réparer le crime de Ianned !

« Et voilà pourquoi ma vengeance la poursuivra toujours, voilà pourquoi j'ai voué son nouveau-né aux korrigans et maudit les fiançailles parjures d'Anne-Marie ! »

Tel fut le récit de Mac'harite. Aux derniers mots son exaltation tomba, et elle s'affaissa inanimée près de la couchette.

Quand elle revint à elle, nous fîmes de vains efforts pour la détromper de son erreur, et lui persuader que les korrigans n'existaient que dans sa tête malade ; — qu'elle retrouverait peut-être un jour son fils, enlevé sans doute par des malfaiteurs. Nos raisons ne servirent qu'à redoubler sa folie ; et elle nous quitta avec une vraie fureur prophétique, pour aller reprendre ses conjurations contre Ianned.

Nous la retrouvâmes, en sortant, debout sur le dolmen, ses cheveux gris dénoués au vent, lançant à tous les coins du ciel des paroles formidables. Elle semblait entourée de fantômes évoqués par sa colère.

— Ianned a huit enfants, s'écriait-elle, de huit ils viennent à sept, de sept à six....., de un à rien ; Ianned n'a plus d'enfants ; comme moi ! comme moi ! comme moi ! Puis s'agenouillant en suppliante : Oh! saint Laurent, disait-elle, toi qui brûles et débrûles, et toi enfant que Dieu débrûla avec une feuille de laurier, je vous implore aujourd'hui ; guérissez la brûlure de mon pauvre cœur. »

C'était un tableau à déchirer l'âme. Nous nous éloignâmes saisis de terreur et de pitié.

Un poulpiquet.

V. — LE DIVERRUZ.

Nous avions besoin d'une diversion ; nous la trouvâmes en passant à Moustoirac pour rentrer à Kerlenn. Tout le village était assemblé aux lueurs du crépuscule. Les femmes se tenaient sur leurs portes avec leurs enfants au cou, les laboureurs qui revenaient des champs arrêtaient leurs bœufs par les cornes. Les patours et les chiens s'appelaient avec des cris de joie. L'air retentissait du bruit des fifres et du roulement des tambours.

C'étaient les *diverruzed* annoncés par Gildas qui faisaient leur entrée à Moustoirac.

Ce spectacle, assez rare en Bretagne, excita notre attention comme celle des villageois. Cette page du *Roman comique* transportée au fond du Morbihan, ces sauvages de la civilisation devant les sauvages de la nature étaient vraiment curieux à voir. Nous comptâmes dix ou douze,

l'Irlande, — les zombis de l'Amérique, — les elfes de la Germanie, — les ondins scandinaves et mille autres traditions diverses? Cette analogie se conçoit, dit M. de Chateaubriand ; les poésies populaires sont l'image de la nature, dont le type se trouve gravé au fond des mœurs de toutes les nations.

hommes et femmes, pères et enfants, tous couverts d'oripeaux et de paillettes, précédés des giganfesques tableaux qui leur servent d'enseignes, et suivis du long chariot qui roule éternellement leurs pénates sans patrie. Le chef de la bande était effrayant sous son maillot tordu par ses muscles d'acier, avec sa coiffure de plumes flottantes, sa barbe touffue sur sa poitrine et ses yeux féroces ombragés d'épais sourcils. Les autres faisaient compassion, par leur dégradation précoce, ou leur beauté déshonorée.

Jugez donc de notre étonnement, lorsqu'au milieu de ces êtres abrutis, nous distinguâmes la plus belle créature qui se pût voir. C'était un jeune homme de vingt ans, aux proportions de statue, aux traits purs et mâles, à la démarche royale, à la physionomie charmante, aux longs cheveux blonds ruisselant sur l'épaule. On eût dit l'Apollon du Belvéder au milieu de la cour de Vulcain. Il marchait le dernier, conduisant un enfant maladif et portant avec insouciance un costume d'Alcide.

Il repoussa d'un sourire altier nos signes d'admiration, mais il rougit de plaisir aux chuchotements des femmes. Il s'arrêta même tout ému devant un escadron de jeunes filles montées en croupe derrière des *paotred*, et nous le vîmes s'élancer comme l'éclair vers l'une d'elles dont le cheval effrayé prenait le mors aux dents. Arrêter la bête emportée, relever le cavalier maladroit, remettre la gwerchez en selle, tout cela fut exécuté avec une force et une aisance merveilleuses.

Je m'approchai vivement avec Robert, et nous reconnûmes Anne-Marie et son malencontreux fiancé, qui revenaient du baptême avec tous les Kérias.

Le pauvre Gildas, confus de cette mésaventure, avait perdu la tête en même temps que son chapeau, et la jeune fille, rouge comme une cerise et plus belle que jamais, ne savait comment remercier son sauveur.

Celui-ci tenait encore à la main son tablier, et le lui présentait en la dévorant des yeux. Pendant qu'elle le reprenait, il déchira le ruban de velours, et en retint un petit bout qu'il cacha dans sa poitrine...

Cela ne fut remarqué que de nous et d'Anne-Marie ; elle n'osa plus regarder le beau *diverruz*, mais nous le considérâmes avec d'autant plus d'intérêt.

Décidément ce jeune homme était au-dessus de son état, et nous résolûmes d'avoir le mot de cette énigme.

Nous allâmes coucher à Kerlenn. Notre hôte ne nous eût pas pardonné de refuser sa *chambre d'honneur*, qui occupait tout le premier étage de la ferme. Nous trouvâmes la famille un peu remise des menaces de la *profédez*. Le baptême ayant suivi la malédiction sur la tête de l'enfant, on espérait que la grâce du bon Dieu serait plus puissante que la vengeance d'une créature. Nous ne parlâmes donc de Mac'harite que pour achever de rassurer les Kérias. Il était moins facile de calmer Anne-Marie, qui ne pouvait oublier la biche blanche, et sur qui le *diverruz* avait agi comme le serpent sur Ève. Elle consentit néanmoins, ou peut-être d'autant mieux, à fixer ses fiançailles avec Gildas au surlendemain, les bans du mariage au dimanche, et les fêtes à la quinzaine. Jozef Kérias tenait à cette union, et se moquait de la biche de sainte Nennoch. « Si Gildas est pauvre d'esprit, disait-il en fumant sa pipe, je le sais riche d'écus. » Et cela suffisait au bonhomme.

On conçoit que nous fûmes invités à toutes les cérémonies, et que nous acceptâmes avec empressement ; après quoi nous allâmes rêver de Mac'harite et du *diverruz*, dans l'océan de plume dont on avait comblé notre lit d'honneur.

Le lendemain, nous cherchâmes en vain le bel Alcide au milieu des préparatifs de ses confrères.

— Bah ! nous dirent avec dépit ces derniers, Samson est un flâneur, un monsieur, qui ne travaille que devant le public et pour la gloire. Il court la campagne avec le petit Raphaël, le fils du patron. Vous le trouverez en extase devant quelques fleurs de genêt ou d'églantier.

Ces paroles ne firent qu'ajouter à notre intérêt. Plus le *diverruz* méprisait ses compagnons, plus il s'élevait dans notre estime ; nous interrogeâmes l'*épouse* de l'impressario, qui ne demandait qu'à bavarder.

— Je ne sais d'où vient Samson, nous dit-elle, nous l'avons reçu d'une troupe qui le tenait d'une autre ; ils nous l'ont, ma foi, bien coûté dix écus. Il était déjà charmant, comme vous le voyez, avec ses cheveux d'or sur le dos ; et fier ! ah ! il ne fallait pas le toucher ! Nous n'avons jamais pu lui casser les bras et les jambes ; il a passé un mois sans dormir, de peur qu'on ne le *désarticulât* pendant son sommeil. Voilà un drôle de caractère !

Nous frémissions d'horreur. La femme poursuivit tranquillement :

— C'est alors que nous lui avons *distribué* les rôles d'Alcide, et vous verrez comment il s'en acquitte ! personne ne fait recette comme lui dans la troupe. Ce jeune premier est notre fortune, quoi ! mais pas moyen de lui demander autre chose que ses poses et ses équilibres. Une fois la toile baissée, il nous fuit comme des lépreux, il mange à l'écart, et promène mon petit, qui est son enfant gâté ; jamais de boisson ! jamais de gros mots ! jamais de libertinage ! Enfin, nous en sommes tous formalisés, ma parole ! ce petit saint parmi ces gaillards-là, c'est comme un ange dans l'enfer, sans comparaison, s'écria la mégère en poussant un gros éclat de rire.

— Il faut que je vous conte, reprit-elle, pourquoi nous l'avons nommé Samson. Il avait donc ces beaux cheveux qu'il soigne comme une fille. Mon mari voulut un jour les lui couper, il s'enfuit à toutes jambes et ne revint que pour vivre sans mendier, car c'est encore une de ses manies ; il recommença cette escapade dix fois, si bien que mon époux renonça à le tondre ; il s'en consola en l'appelant Samson. Vous savez ? conclut-elle d'un air capable, l'histoire de Samson et de *Dalhia !*

Nous brûlions de rencontrer le personnage ; mais nous battîmes toute la campagne sans l'apercevoir. Nous revenions enfin, découragés, par Moustoirac, lorsque nous entrevîmes, à la chute de la nuit, un homme en blouse, appuyé contre un arbre, en face de l'église.

Nous reconnûmes le *diverruz* ; il était si absorbé dans sa rêverie qu'il ne nous vit pas d'abord. Il contemplait la chapelle, les bras pendants, le cœur gonflé de soupirs, les yeux noyés de larmes.

Le petit Raphaël, assis à ses pieds, jouait avec une grappe de sorbier rouge.

Nous n'osions lui adresser la parole ; mais il entendit nos pas, et refoula brusquement ses pleurs.

— Ah ! murmura-t-il d'une voix amère, ces messieurs regardent le saltimbanque. Ils le trouvent beau à voir !

— Ils le savent malheureux, et ils viennent le consoler, répondis-je en m'avançant.

Samson tressaillit et me toucha la main.

— Soyez mille fois bénis, dit-il, vous êtes les premiers qui me parliez ainsi.

La confiance était désormais établie entre nous.

— Vous connaissez ce pays, messieurs, reprit le *diverruz*, a-t-il toujours été tel que je le vois ?

— Toujours, pourquoi cette question ?

— Ah ! c'est qu'il y a dans cette campagne, dans ces chaumières, dans cet air embaumé, dans cette église surtout,

mille choses qui me rappellent mon enfance, et qui me bouleversent jusqu'au fond de l'âme !

Je me souvins de Mac'harite, et j'eus un pressentiment étrange....

— Vous êtes peut-être de ce pays? quel âge avez-vous? m'écriai-je vivement.

— J'ai vingt-deux ans, et je suis né en Flandre, répondit Samson.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Très-sûr ; mon seul ami, mon premier patron, me l'a garanti.

Mon illusion s'évanouissait comme l'éclair. Je n'en écoutai pas le jeune homme avec moins d'attention :

— Tout ce que je sais de mon histoire, c'est que je cours le monde depuis l'âge de sept ans. Pourquoi ai-je quitté ma famille, ou pourquoi m'a-t-elle abandonné ? je l'ignore. J'ai fouillé, l'année dernière, toute la Flandre, sans pouvoir y retrouver seulement un nom !

Robert lui répéta ce qu'on nous avait appris d'honorable sur son compte, et lui demanda pourquoi un homme de cœur comme lui restait avec de vils saltimbanques.

— Ah ! oui ! soupira le *diverruz*, c'est inconcevable ! Et relevant la tête avec une admirable dignité : mais croyez-vous donc, ajouta-t-il, que je n'ai pas résolu et tenté mille fois de m'arracher de cette misère et de cette honte? Croyez-vous donc qu'aucune parole humaine puisse donner la moindre idée de mes souffrances, de mes remords et de mon désespoir?

— Raison de plus pour vous affranchir, reprit Robert. Qui vous en empêche ?

— Ce petit ! ce pauvre petit ! répondit Samson, en prenant Raphaël dans ses bras, et en baisant son front pâle avec la tendresse d'une mère ; j'allais m'échapper, à quatorze ans, lorsque cet enfant, qui en avait deux, me retint par ses larmes. N'ayant personne à aimer, je m'étais attaché à lui ; il était si faible, si doux et avait tant besoin d'appui ! Vous allez en juger. L'année suivante, j'allais m'évader encore ; je n'y tenais plus ! Je cours au berceau du petit pour l'embrasser ; j'y trouve, devinez qui? son père et sa mère, armés d'entraves et de marteaux, pour lui briser les membres !—Il était temps qu'il *travaillât!* disaient-ils, et ils lui tenaillaient déjà les pieds. Seriez-vous partis, messieurs, je vous le demande? non, vous seriez restés pour défendre le malheureux ! C'est ce que je fis, me souvenant qu'on m'avait traité de même. Et j'arrachai le petit à la cruauté de ses parents, et vingt autres fois j'ai empêché son martyre, et depuis ce jour-là je ne le quitte plus jamais. Sa défense est ma vie, son salut ma consolation, et Dieu me pardonnera de me damner pour lui conserver un ange ; car c'est un ange, messieurs ; toute barbare qu'est sa mère, il l'aime tant qu'il mourrait si je l'en séparais. Et voilà pourquoi je reste avec lui en esclavage, ne pouvant le décider à reprendre avec moi sa liberté !

A notre tour, nous pressâmes la noble main du *diverruz*, tandis que l'enfant, pendu à son cou, le couvrait de pleurs et de caresses.

— J'avoue, reprit Samson, que mon dévouement me coûte aujourd'hui plus que jamais ! En respirant cet air pur qui me dilate la poitrine, en admirant cette terre qui me sourit comme la terre natale, en parcourant ces champs de millet et de blé noir, ces landes semées de fleurs d'or, ces prairies traversées de ruisseaux, ces chemins pleins d'ombre et de fraîcheur ; en voyant ces honnêtes villageois qui portent comme moi leurs cheveux pour toute parure, ces vaillantes paysannes montées à califourchon sur leurs petits chevaux, je me dis depuis ce matin : — Que je serais heureux de briser ici ma chaîne et de me cacher dans un de ces nids de verdure, chez quelque pauvre ménage de ces braves gens ! Quand je ne serais que valet de charrue ou gardeur de moutons, je ferais du moins partie de la famille du bon Dieu, je trouverais une âme charitable qui me plaindrait, un ami qui m'avouerait sans honte, un cœur peut-être pour m'aimer...

En prononçant ces mots, le *diverruz* tordait ses doigts sur sa poitrine, et je vis poindre sous sa blouse le velours du tablier d'lanned...

— Mais il n'y faut plus penser, hélas ! ajouta-t-il avec désespoir, le petit ne veut pas quitter sa mère, et ces braves gens me repousseraient comme un damné !

Le *diverruz* se remit à fondre en larmes, et comme il ne disait que trop vrai, il nous fut impossible de le consoler.

— Adieu, messieurs, fit-il en nous quittant brusquement.

Nous lui répondîmes : *Au revoir*, et ce mot qu'il comprit lui soulagea le cœur.

Nous rentrâmes silencieux et pensifs à Kerlenn...

Le lendemain, tout le monde se retrouva à l'assemblée de Moustoirac. Je ne la décrirai point ici, car le tableau sera plus complet au grand pardon de Plumelin ; mais je raconterai ce qui se passa au *diverradur* (divertissement) (1).

Les saltimbanques, installés au milieu du village dans leur baraque de toile, eurent successivement pour spectateurs tous les gens du pays, et exécutèrent en conscience tout ce qui concerne leur état. Ils dansèrent sur la corde, avalèrent des sabres et du feu, jouèrent des parades, montrèrent la femme sauvage, l'albinos, le veau à deux têtes, etc., etc.

Quand nous introduisîmes les Kérias dans l'amphithéâtre, Samson paraissait en scène avec Raphaël. Jamais le sentiment de son humiliation ne l'avait accablé à tel point. Et pourtant il était si beau dans son costume d'Alcide, qu'il fut salué d'un hourra d'admiration. Il ne nous aperçut point d'abord, un autre objet fixait son attention.

Par une sorte de fatalité, il voyait dans le ciel, au-dessus de la baraque, le clocher du village. Le témoin de son beau rêve de la veille était aujourd'hui le témoin de sa dégradation ! Cette flèche inévitable le paralysait comme une épée de Damoclès.

Il ne parvint à l'oublier qu'en faisant danser Raphaël sur la corde. Sa sollicitude alors fut telle, qu'elle chassa toute autre pensée. Les mains tendues et les yeux tournés vers le petit, il le suivait dans ses moindres mouvements, le soutenant du regard, de la parole et du geste, prêt à le recevoir dans ses bras s'il perdait l'équilibre, et le comblant de douceurs et de caresses à la fin de chaque épreuve. Toutes les femmes, émues de ce soin maternel, s'y associèrent en jetant à Raphaël une pluie de jouets et de sucreries.

Ce fut en ce moment que Samson remarqua les Kérias... Une révolution se fit aussitôt dans sa personne. Il retrouva toute sa force et toute son agilité. Ses prunelles étincelantes ne quittèrent plus Anne-Marie, il semblait exécuter pour elle seule ses prodigieux exercices ; il déploya tant de vigueur et tant de grâce qu'il souleva un tonnerre d'applaudissements.

Il termina par une improvisation, qui fut son chef-d'œuvre. Il s'agissait d'aller, en se soulevant par la force des reins, détacher un bouquet de roses à dix pieds du sol, et de redescendre saluer le public, avec ce bouquet à la main ; il atteignit le but à l'étonnement général, mais il redescendit sans bouquet, et l'on crut le tour manqué...

Le bouquet était dans le giron d'Anne-Marie, où le *diverruz* l'avait lancé par un miracle d'adresse. Tout le monde

(1) Les Bas-Bretons comprennent, sous ce nom générique, toute espèce de spectacle, de comédie, d'exercices et de tours de force.

s'en aperçut bientôt, et Samson fut rappelé au milieu d'acclamations triomphales. Il put croire un instant qu'il était le roi de l'assemblée, et son admirable figure s'épanouit tout entière dans un sourire ; mais Raphaël le rappela à la vérité, en lui saisissant la main, et saluant trois fois à la hâte, il disparut avec un geste désespéré.

Quant à Anne-Marie, sa surprise et son trouble furent tels, que son fiancé dut la soutenir pour l'empêcher de tomber en syncope.

Des plaisants remarquèrent alors que les tiges du bouquet, c'est-à-dire les épines, s'étaient séparées des roses et fixées dans les cheveux du pauvre Gildas ; cette observation courut de bouche en bouche, et les commères y virent un mauvais présage conjugal...

VI. — ACCORDS ET FIANÇAILLES.

Les fiançailles n'en eurent pas moins lieu le jour suivant à Kerlenn. J'y ramenai Robert à midi, après avoir passé la matinée avec le *diverruz*. Je savais que cette cérémonie offrirait plus d'un curieux tableau à mon compagnon.

Nous vîmes d'abord les accords au cabaret, c'est là que se décident toutes les affaires en Bretagne. Les deux chefs de famille et les deux parties y furent amenées par le *baz-valan* armé de sa gaule de genêt et chaussé de son bas rouge. Je vous dirai en détail les fonctions du baz-valan lorsque nous parcourrons le Finistère, où ce rôle a une véritable importance. Il vous suffira de savoir, aujourd'hui, que le baz-valan est l'ambassadeur chargé de tous les débats et de tous les protocoles entre les futurs et leurs parents. C'est presque toujours un mendiant ou un tailleur, ces deux races étant jugées les plus propres à la diplomatie.

Pendant que Gildas faisait tant bien que mal sa cour à Anne-Marie, assise les yeux baissés à l'extrémité de la table, le père Favennek et le père Kérias, deux petits hommes fins et rusés, cupides jusqu'à l'avarice, s'installèrent gravement en face l'un de l'autre, se soufflant et se fumant au nez, vidant leur verre à chaque parole, et débattant sillon à sillon, pièce à pièce, liard à liard, les terres, le troupeau et la dot de leurs enfants. Vous dire combien de fois le pichet de vin fut renouvelé, la négociation suspendue et renouée, les champs, les meubles et les écus arpentés, estimés et comptés, serait une entreprise impossible. Jugez de l'obstination du combat par la dernière escarmouche.

Tout était convenu et arrêté. Le père Favennek logerait les deux époux, et leur donnerait à chacun, entre autres faveurs, six paires de sabots par an.

— Mais vous fournirez les clous, Jozef ! s'écria-t-il au moment de toper.

— Je ne les fournirai pas ! dit Kérias en retirant sa main.

— Vous les fournirez !

— Je ne les fournirai point !

— Cherchez donc un autre mari pour votre fille !

— Donnez votre fils à une autre héritière !

Et le mariage allait se rompre pour quelques centimes, — si notre intervention n'eût rapproché les parties.

Robert proposa avec un sérieux comique ce terme moyen : Chaque époux fera ferrer les sabots au compte de sa famille.

Et au lieu d'accueillir un tel arrangement par un éclat de rire, les deux petits hommes y adhérèrent du plus grand sang-froid, et se donnèrent enfin la poignée de main sacrée.

Après les accords au cabaret, vint le *gweladen*, revue des propriétés respectives. Le baz-valan conduisit tour à tour Favennek chez Kérias, et Kérias chez Favennek. Chacun examina minutieusement, et toujours au milieu des rasades, les titres de propriété, les meubles, les champs et les troupeaux du voisin. Cette cérémonie fut d'une naïveté plus complète encore que la première. Nous reconnûmes dans toute sa vérité le tableau qu'en a tracé M. Souvestre (1). « Les parents de la Pennerez prennent leurs plus beaux habits de fête ; on cire les lits clos et les coffres de chêne noircis ; les armoires sont négligemment entr'ouvertes et laissent apercevoir le linge amassé, les couvertures de lit étalées, les pièces de six livres disposées en piles attrayantes. On suspend au plancher les plus beaux quartiers de lard fumé, on laisse entre-bâillés les bahuts gorgés de froment ; les bassines de cuivre symétriquement suspendues aux rayons du *vaisselier* brillent à l'égal de l'or ; les chevaux, ornés de rubans comme aux jours des grandes foires de la *Martyre* ou du *Fou du bois* (Folgoat), nagent dans la litière, devant des râteliers remplis de trèfle et d'ajonc pilé ; les charrues, les herses, les chariots sont artistement groupés dans les granges ; et le cellier est rempli jusqu'au haut de barriques entassées. Malheureusement toute cette opulence est, le plus souvent, factice. Le linge et l'argent sont empruntés ; les chevaux, si bien repus ce jour-là, sont maigres d'un jeûne habituel ; les barriques du cellier sont vides ; mais tout cela ne peut être remarqué par les visiteurs. La jeune fille, paraissant plus riche, obtient de meilleures conditions ; on exige une dot plus forte pour le jeune homme, et le paysan breton calcule ces chances, aussi bien que pourrait le faire le père de famille le mieux élevé. »

Il faut dire que Favennek et Kérias avaient assez de richesse réelle pour se dispenser d'en emprunter les apparences. Chez l'un comme chez l'autre, les lits, le vaisselier, les armoires, la grange, le cellier, le courtil et l'étable regorgeaient de linge, de faïence, d'habits, de froment, de vin, de fruits et de bestiaux, qui n'avaient rien de factice ni d'étranger. Cette inspection nous montra quelle abondance peuvent amener dans les petits ménages l'économie qui recueille grain à grain, et la patience qui amasse jour par jour. Rien n'explique mieux les chefs-d'œuvre de la fourmi que les tours de force du paysan breton.

La journée se termina par une réunion des deux familles à Kerlenn, et les fiancés, dont le rôle avait été jusqu'alors tout passif, se partagèrent enfin les honneurs de la soirée. Nous nous assîmes avec les Kérias, à droite du grand foyer, près du lit d'Ianned. La jeune mère oubliait de plus en plus ses frayeurs, en regardant son nouveau-né suspendu à son sein ! Anne-Marie était toujours pensive et distraite, mais ce n'était plus l'image terrible de Mac'harite qui flottait devant ses yeux ; c'était une figure plus belle et plus douce, et redoutable aussi cependant, — une espèce d'ange déchu qui flottait entre le ciel et l'enfer...

Ah ! si le *diverruz* avait assisté comme nous à cette scène ! — mais autant eût valu introduire un excommunié dans l'église !

On frappa trois coups à la porte, et une voix demanda l'hospitalité au nom de Dieu. Jozef Kérias alla ouvrir, et Gildas entra avec tous ses parents. Il apportait des bouteilles de vin, du beurre frais et de la pâte de crêpes fermentée.

— Dieu vous bénisse, dit-il, gens de cette maison, et vous donne à tous joie et santé ! N'avez-vous pas ici une ménagère à qui je puisse offrir ces présents ?

Anne-Marie hésita à se lever, puis reçut en baissant les yeux, le vin, le beurre et la pâte.

Alors elle alluma un feu brillant, mit la poêle sur le trépied, la pâte dans la poêle, et fit sauter les crêpes avec une grande adresse.

(1) *Les Derniers Bretons*, édition in-18, page 45.

Bientôt le souper des fiançailles commença. Les futurs s'assirent l'un près de l'autre au haut bout de la table, et leurs parents à leur suite de chaque côté, selon l'âge et les degrés du sang.

Ianned souriait, du haut de son lit, à ce tableau patriarcal.

Anne-Marie servit d'abord chacun, puis mis entre elle et Gildas une crêpe et un verre plein. Ils devaient, pour se fiancer, manger et boire ensemble. C'était donc le moment solennel, et tout le monde avait l'œil sur eux.

Gildas porta une main résolue sur la crêpe, mais il s'arrêta et tressaillit de peur.

Un grand coup de bâton venait d'ébranler la porte, et une voix aiguë demandait à entrer. Kérias alla encore ouvrir, et resta muet de surprise.

C'était Mac'harite, avec sa coiffe noire, son regard étincelant et sa gaule de coudrier.

VII. — OPPOSITION.

Les deux familles reculèrent en jetant un seul cri. La terreur de la mère fut telle, qu'elle s'enferma avec son enfant.

—Je n'en veux pas aujourd'hui à ton nouveau-né, Ianned, dit la *profédez*, en s'avançant dans la chambre. Rouvre ton lit-clos, et prête-moi l'oreille.

La mère poussa la coulisse de chêne et reparut tremblante avec son fils dans les bras.

— C'est fête ici ce soir, reprit la vieille, et vous ne m'avez pas invitée ! Vous savez pourtant que la *profédez* bénit les fiançailles : aussi, je viens bénir les vôtres.

Elle appuya sur ces mots avec ironie, et continua d'une voix menaçante :

— Il y a près de vingt ans, Kérias, t'en souviens-tu? mon mari et toi, vous célébriez aussi des fiançailles? C'était dans la chapelle de Saint-Nicodème, au pied de l'autel. Vous teniez chacun dans vos mains un enfant, à qui le bon Dieu venait de rendre la vie. Vous lui juriez d'unir ces deux enfants quand ils seraient en âge, et de lui consacrer le premier-né de leur ménage. Un de ces enfants était ta fille Anne-Marie, que voilà! L'autre..., l'autre n'était pas Gildas Favennek ! Pourquoi donc, Kérias, donnes-tu à cet homme la fiancée d'autrui? Pourquoi donc manques-tu de parole à Dieu? Qui t'a relevé de ton serment?

— La mort de ton fils, Mac'harite, répondit en hésitant le fermier; car tu sais bien que nous avons eu le malheur de le perdre.

— Oui, vous l'avez perdu, gardiens infidèles, reprit la vieille d'une voix lamentable. Mais qui vous a dit que cet ange est mort? Votre oubli et votre inconstance envers Dieu et envers lui. Eh bien! moi, la *profédez*, ajouta-t-elle avec solennité, moi qui lis dans le passé et dans l'avenir, je vous annonce que mon Pol est vivant !

— Le Ciel en soit loué! s'écria tout le monde en s'élançant vers elle et lui saisissant le bras. Je lui demandai moi-même : — Vous en êtes sûre? Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu, poursuivit-elle d'un air inspiré ; je l'ai vu comme je vous vois tous.

— En quel lieu? A quelle heure?

— Chez moi! Cette nuit ! Dans le plus beau rêve que m'aient jamais envoyé les anges.

Ce mot fit retomber chacun du haut de ses illusions.

Je détournai la tête en échangeant avec Robert un regard de pitié. Nous avions cru toucher au mot de toutes les énigmes, au dénoûment de toutes les scènes, à la réalisation de tous les pressentiments qui nous agitaient depuis quelques jours; et tout cela se fondait, comme un vain nuage, sur le songe fortuit d'une mère en délire!

Mac'harite vit qu'on ne l'écoutait plus, et se mit à courir de l'un à l'autre, en jetant ces paroles entrecoupées :

— Je vous dis que je l'ai vu de mes yeux..., non plus faible et petit, mais grand et fort! Il avait toujours ses beaux cheveux blonds qui lui pendaient jusqu'à la ceinture; il portait le plus riche costume de notre pays. Ses guêtres, son *brayou* et son *jupen* étaient brodés de la soie la plus fine et la plus brillante. Qu'il était beau, mon Dieu! Qu'il était brave et triomphant! Tous les *paotred* lui portaient envie! Toutes les *pennerez* rougissaient à sa vue. Toutes les mères voulaient lui donner leurs filles... Mais lui, après m'avoir serré dans ses bras à me faire mourir de joie, il se retournait vers Anne-Marie, et lui disait : « Voilà ma main, qui vous fut promise devant Dieu, et qui ne s'unira jamais qu'à la vôtre... » Entendez-vous, *gwerchez*? Entendez-vous, Kérias, Ianned, Favennek, entendez-vous? Je l'ai vu! Je l'ai vu! Je l'ai vu! Je l'ai vu!...

Et après avoir crié ainsi jusqu'à perdre haleine, Mac'harite, échevelée, riant et pleurant à la fois, bondit à travers la chambre, et alla tomber épuisée sur un banc, en balbutiant d'une voix éteinte : Je l'ai vu! Je l'ai vu! Je l'ai vu!

Tout le monde la crut folle et garda le silence de l'horreur et de la compassion. Nous n'avions jamais assisté à un plus navrant spectacle.

— Mac'harite, dit enfin Kérias avec une douce autorité, calmez-vous. Oubliez ces cruelles visions. Soyons amis comme autrefois. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous consoler. Pardonnez-nous votre malheur, comme nous vous pardonnons votre vengeance ; — comme votre fils nous a pardonné sans doute. Vous le retrouverez dans le ciel avec les anges. Il est plus heureux là-haut qu'ici-bas. Bénissez, en attendant, puisque vous êtes la profédez, bénissez, en signe de paix, les fiançailles d'Anne-Marie.

Puis, offrant à la vieille un fauteuil au sommet de la table, il fit signe à Gildas de poursuivre. Chaque convive reprit sa place ; et le fiancé, rompant la crêpe, en présenta la moitié à la *gwerchez*.

Anne-Marie devint toute pâle et regarda sa mère ; puis, encouragée par un sourire d'Ianned, elle prit la crêpe et la mangea. Ensuite elle coupa son pain avec le couteau de Favennek et but avec lui dans le même verre, en saluant l'un après l'autre les membres des deux familles. Ceux-ci burent à leur tour pour lui faire honneur.

— *Gres mat* (bonne grâce), avait dit la jeune fille.

— *Ehuet guet ihet* (buvez avec santé), répondirent les parents.

Gildas rendit et reçut les mêmes hommages, et les fiançailles se trouvèrent conclues.

Anne-Marie reçut alors à genoux la bénédiction de ses parents, et alla se jeter dans les bras de son fiancé, comme pour éviter un fantôme qui l'eût poursuivie.

Était-ce le souvenir de Pol ou l'image du *diverruz*? Était-ce le remords ou l'espérance, le passé ou l'avenir ?

La *profédez* avait suivi la scène d'un œil morne et sombre. Quand tout fut terminé, elle se releva comme en sursaut.

— Ah! vous ne voulez pas me croire? s'écria-t-elle, vous me prenez pour une insensée? Eh bien! ces fiançailles parjures seront nulles; j'y mets opposition au nom de mon fils et au nom du Ciel !

Elle brisa le verre qu'on avait rempli pour elle, courut à la pierre de l'âtre, y prit un tison enflammé, le brandit en formant une croix d'étincelles, et le posa en travers devant le feu.

C'est ainsi, en effet, que l'on rompt en Bretagne les mariages commencés. Les fiancés eux-mêmes peuvent déclarer de la sorte qu'ils renoncent à s'asseoir au foyer d'une seconde famille.

Cette simple action de Mac'harite produisit donc plus d'effet que toutes ses menaces, et Kérias eut besoin de rappeler qu'elle était en démence pour rassurer ses parents et ceux de Favennek ; il couvrit d'ailleurs du mieux qu'il put les malédictions que la *profédez* ajouta pour adieux :

— Si ce mariage s'achève, cria-t-elle jusqu'à la porte, je voue encore les époux à la biche de sainte Nennoch, et je déchaîne sur vous tous le *buguel-noz*, qui grandit dans l'ombre à mesure qu'on l'approche, la *scrigerez-noz* et les *kennerezed-noz* (la crieuse des nuits et les lavandières), le *barbet noir des montagnes*, qui garde l'antre de l'enfer, la clochette aérienne qui annonce à chacun son heure suprême, et le *karriguel an ankou* (la brouette de la mort), dont la roue imite le grondement du tonnerre et le sifflement de l'aspic...

Ces derniers mots se perdirent dans l'air comme les bruits mourants d'une tempête.

Kérias rentra en donnant la folle au diable, mais son rire était forcé et ne put se communiquer à ses hôtes ; nous tâchâmes en vain nous-mêmes de ranimer la fête de famille, elle se dénoua tristement en dépit des crêpes et du vin ; le spectre de Mac'harite était encore à table, et l'écho de ses paroles troublait les chants de joie. On se sépara enfin plus inquiet qu'on n'osait le dire, et rêvant malgré soi au *buguel-noz* et au *karriguel an ankou*.

Anne-Marie revint tout effarée, après avoir quitté Gildas sur le seuil, et rien ne put lui persuader qu'un chien, qui avait traversé le courtil, n'était pas la biche blanche de sainte Nennoch...

— Eh bien ! dis-je à Robert, en gagnant la chambre des hôtes, vous avais-je trompé en vous annonçant un *monde inconnu*? Que pensez-vous de ces gens, de ces mœurs et de ce pays?

— Je n'en reviens pas, répondit le comte, et je ne puis croire que cela soit général en basse Bretagne. Il faut que toutes les naïvetés et toutes les superstitions de votre vieille province se soient donné rendez-vous à Moustoirac!

— Détrompez-vous, mon cher, vous trouveriez plus ou moins ces idées dans tout le Morbihan (je n'en excepte que les villes et les côtes), et vous aurez de bien autres surprises dans la Cornouaille et dans le Léonnais. Cela résiste depuis deux mille ans à toutes les conquêtes, à toutes les révolutions, à tous les gouvernements et à toutes les lumières. Cela résistera même à vos chemins de fer, bien longtemps du moins, et se retranchera pour des siècles encore dans tous les recoins où le rail-way ne pourra couper notre granit breton.

— Cette Bretagne est du granit en effet, conclut Robert, et ces Bretons sont de l'acier.

VIII. — LE COMBAT DE LA SOULE.

Nous avions pris l'habitude d'aller voir tous les matins le *diverruz*. Le lendemain de bonne heure, nous le cherchâmes donc à Moustoirac ; mais il était disparu dans la nuit avec les saltimbanques.

Nous ne pûmes croire qu'il nous quittât ainsi, après ce qui s'était passé entre nous ; et nous trouvâmes avec plaisir de ses nouvelles sur la place. Un petit berger nous attendait de sa part, et nous annonça qu'il se rendrait au grand pardon de la Chapelle-Neuve en Plumelin, lorsqu'il *aurait fait son état* aux assemblées du pays,..

Nous résolûmes d'employer aussi en excursions diverses les vingt jours qui nous séparaient de cette fête et des noces d'Anne-Marie. Nous quittâmes donc, non sans regret, la ferme de Kerlenn, donnant aux Kérias et aux Favennek rendez-vous général à Plumelin.

J'ai déjà dit que nous espérions voir à ce pardon une *soule* extraordinaire. On appelle ainsi la lutte favorite des Morbihannais, qui consiste à se réunir en deux camps opposés, et à se disputer un ballon de cuir lancé en l'air, jusqu'à ce que le plus adroit le transporte d'une commune sur une autre. Le ballon lui-même se nomme *soule* (du celtique *heaul* soleil, prononcé par les Latins *seaul*). Matériellement c'est donc encore un reste du culte druidique ; moralement c'est une occasion d'exercer au grand jour sa haine et sa vengeance. Aussi la *soule*, quoique devenue fort rare, a-t-elle survécu à toutes les interdictions dans le Morbihan, ce pays par excellence des rivalités populaires. La *soule* est ici un dernier moyen pour les *blancs* et les *bleus*, pour les *jupen* et les *kasiken* (1) de s'étrangler « sans renoncer à ses Pâques, pourvu que l'on se frappe comme par mégarde et d'un *coup de malheur* » ; car qu'est-ce qui n'a pas quelqu'un à tuer? comme disait un *souleur* à l'auteur des *Derniers Bretons* (2). Dans ce combat sans armes, les pieds, les mains, les ongles et les dents jouent un rôle meurtrier.

Les autorités locales avaient permis la *soule* de Plumelin, parce qu'on savait qu'elle serait d'une nature moins féroce. L'amour-propre des paroisses y était seul en jeu, et aussi la cupidité ou la galanterie des paysans, car le vainqueur recevrait une montre d'or de la main d'Anne-Marie, et l'embrasserait, à la tête des *pennerez* du canton.

Je fus exact avec Robert à l'heure et au lieu convenus, et nous retrouvâmes au grand pardon les saltimbanques et les deux familles. Le *diverruz faisant encore son état*, nous remîmes notre entrevue au soir, sans nous douter du coup de théâtre inouï qu'il avait préparé.

Nous suivîmes, avec les Kérias, tous les détails de la fête. La Chapelle-Neuve et ses alentours regorgeaient de paysans et de paysannes, étalant une variété de costumes à effrayer l'imagination d'un tailleur. Tout cela circulait, buvait, mangeait, fumait, chantait, priait et dansait à qui mieux mieux. Après avoir acheté pour Anne-Marie et pour ses frères et sœurs des bagues, des croix, des rubans et des chapelets, nous allâmes avec tout le monde entendre la grand'messe ; puis nous suivîmes la procession, qui se déroula comme un fleuve vivant à travers la campagne ; puis nous vîmes l'évangélisation des enfants et des malades, agenouillés pour baiser l'étole et la patène d'or ; puis nous visitâmes la fontaine du Pardon, surmontée de la statue du saint, et entourée de mendiants distribuant l'eau salutaire aux infirmes et surtout aux *souleurs*. Ces derniers, pour acquérir la force de vaincre, se faisaient verser les flots glacés sur le cou, dans les manches et au milieu de la poitrine.

Enfin arriva le soir, et l'heure si désirée du combat de la *soule*. Nous courûmes chercher le *diverruz* pour le ramener avec nous ; mais, contre sa promesse formelle, il fut impossible à trouver : il avait disparu comme par magie, à la fin de ses exercices. Nous sûmes bientôt et vous allez savoir pourquoi.

Nous revînmes près d'Anne-Marie, à la place d'honneur,

(1) Les paysans et les messieurs.

(2) Voyez les curieux détails que M. Emile Souvestre a publiés sur la *Soule en basse Bretagne* dans le recueil même du *Musée des Familles*, tome III, page 145.

d'où nos yeux suivirent en détail le spectacle. A notre droite et à notre gauche s'étendaient les deux camps, formés de plusieurs centaines de jeunes gars, vigoureux et déterminés, tous ayant autour des reins la ceinture de cuir et la boucle de fer. La multitude des assistants était innombrable et couronnait toutes les hauteurs voisines.

Un homme s'avance entre les deux partis, fait gravement le signe de la croix, demande si personne n'a de *louzou* (talisman), et lance en l'air le ballon gonflé. Les plus impatients s'élancent et se le disputent. Ce n'est là qu'un prélude. Les forts regardent, applaudissent ou raillent, et s'animent ainsi entre eux. Peu à peu, la mêlée augmente, la *soule* vole et retombe, les coups de poing pleuvent, les cris s'élèvent et se confondent. Aux cris succèdent les menaces et les imprécations. L'ivresse de la lutte entraîne enfin tous les cœurs, tous les pieds et tous les bras. On ne distingue plus qu'une masse compacte, d'où la *soule* jaillit de minute en minute, où les rivaux se pressent et se tordent l'un sur l'autre, et qui broie comme un torrent ceux qui perdent l'équilibre. Les clameurs redoublent, les chevelures flottent au vent, la poussière roule en tourbillons. Chacun saisit l'enjeu et le cède à son tour; la main vaincue le reprend à la main triomphante; le désespoir le rejette au ciel, et le combat recommence plus acharné.

Tout à coup, un lutteur s'empare de la *soule* et sort des rangs qui l'assiégent. Quel est-il? tous le regardent, l'admirent, et personne ne le reconnaît. C'est un superbe gars, aux longs cheveux blonds; il porte les guêtres brodées, l'étroite culotte, la large ceinture, et la petite *camisolen* du Faouët, le costume le plus leste et le plus joli du Morbihan. Vingt fois on croit le nommer et vingt fois on se trompe. Ses rivaux eux-mêmes s'arrêtent stupéfaits à l'examiner. Mais peu importe son nom, il s'agit de le vaincre.

Tous se ruent à sa poursuite. Un bataillon l'atteint et l'accable. Il reparaît, mais il n'a plus la *soule*. Il la rattrape et la perd encore. Dix fois le nombre l'écrase, et dix fois il reprend le dessus.

Il gagne alors de l'avance, traverse la plaine, franchit les talus, les prés et les champs, toujours harcelé par l'armée entière.

Il arrive au bord d'un cours d'eau large et profond. D'un côté, l'abîme et la victoire; de l'autre, les ennemis et la défaite. L'inconnu n'hésite pas longtemps, il s'élance à la nage. Le ballon est dans sa main gauche. Sa main droite fend l'onde avec courage, ses pieds la rejettent bouillonnante après lui. Mille acclamations l'animent de toutes parts.

Trente gars se précipitent comme lui dans l'eau rapide, elle s'ouvre épouvantée et rejaillit en vagues sur ses bords. Les longs cheveux noirs et blonds traînent parmi l'écume. Les lutteurs gagnent l'autre rive, essoufflés et ruisselants, mais plus ardents que jamais.

Malheureusement pour eux il était trop tard; l'inconnu avait passé la borne de la paroisse et le prix de la *soule* était à lui.

Aussitôt un immense cri salue le vainqueur. Ses adversaires ne se demandent plus qui il est, et le ramènent en triomphe devant Anne-Marie. Les tambours, les cornemuses, les binious, les bannières déployées, les mouchoirs agités en l'air, célèbrent sa valeur et sa gloire...

Alors seulement (jugez de notre surprise, de celle des Kérias, de celle de tout le monde), nous reconnaissons, et chacun reconnaît successivement, dans le superbe gars du Faouët, dans le possesseur de la *soule*, Samson le *diverruz!*

IX. — LA CHASSE HUMAINE.

Le premier regard de Samson m'expliqua tout. Ayant su les conditions de la lutte, il avait voulu revoir Anne-Marie, combattre et triompher sous ses yeux, s'agenouiller publiquement à ses pieds, recevoir d'elle le prix de la victoire et l'embrasser une fois, dût-il en mourir! Il avait emprunté pour cela le plus brillant costume du pays, et le rêve de son amour était, en effet, réalisé.

Plus beau que jamais sous ce charmant habit du Faouët, il était aux genoux d'Anne-Marie, tremblante, éblouie, bouleversée... Elle lui passait au cou la montre d'or; et son âme se posait avec ses lèvres sur la joue rose de la *gwerchez*..

Hélas! ce bonheur ne devait pas durer longtemps. La première stupéfaction passée, une réaction violente se fit chez les paysans, et surtout chez les concurrents vaincus. Ce furent d'abord des murmures sourds, puis des menaces croissantes, puis une clameur générale.

— Le combat est nul! Cet homme n'est pas Breton! Il a quelque louzou! C'est un sorcier, un vagabond, un *kakou* (1), un damné!

— Il n'a pas fait le signe de la croix, ajouta un vieux souleur... Je gage que c'est un païen sans baptême! Il faut lui reprendre la *soule* et la montre, les purifier par l'eau bénite et recommencer la lutte!

— Oui! oui! A bas le *kakou!* le *diverruz!* le bohémien! A bas! A bas!

Et vingt gars, offrant le poing à Samson, le sommèrent de rendre la *soule* et la montre. Autant valait lui demander sa vie.

— Venez les prendre, si vous l'osez! dit-il en les pressant sur sa poitrine.

Nous nous interposâmes vainement; Anne-Marie détourna la tête, et chacun tomba sur le *diverruz*. Ce combat fut effroyable, indicible, inhumain. Pendant quelques minutes nous ne vîmes plus Samson, et nous le crûmes étouffé. Mais telle était sa force, doublée encore en ce moment, qu'il jaillit de cette masse écrasante, et s'élança comme une bombe du mortier.

Il était sain et sauf et tenait toujours la *soule* et la montre.

Cette espèce de miracle désarma une partie de ses ennemis. — Dieu est pour cet homme, dirent tout bas les superstitieux. Mais une centaine d'acharnés retombèrent sur lui en écumant de rage. Il était perdu s'il n'eût pris le large.

Ce fut alors une lutte de vitesse prodigieuse. En tête le *diverruz* franchissait vaux et monts, talus et fossés, terres et eaux. Derrière lui les *souleurs* l'imitaient avec plus ou moins d'avantage. Puis toute la multitude suivait à distance, par entraînement ou par curiosité. Figurez-vous une chasse furieuse donnée à un seul homme par toute une population! Quelques-uns eurent la lâcheté de prendre des chevaux, mais Samson les désarçonna si bien qu'ils restèrent sur place...

Nous cessâmes bientôt de l'apercevoir... Et cependant le torrent continua de nous emporter, — et aussi l'espoir de sauver le malheureux, si nous pouvions le rejoindre assez tôt.

Nous errâmes jusqu'à la nuit avec une foule de chasseurs dépistés... Nous nous trouvâmes alors devant la chaumière de Mac'harite Trévihan.

— Samson, exténué, disait-on, s'était tourné vers ce der-

(1) On appelle ainsi les lépreux et les réprouvés en basse Bretagne.

nier refuge. Les *souleurs* seuls l'y avaient suivi, mais résolus de le tuer comme un chien.

Nous nous élançons à ces mots, tremblants d'arriver trop tard. Nous sautons les échaliers, nous cassons les clôtures, nous bravons les épines, nous forçons tout obstacle. Guidés enfin par des cris sinistres, les jambes rompues, les habits déchirés, les mains sanglantes, nous gagnons la cabane...

Les *souleurs*, haletants, hagards, éperdus, couverts de sueur, de poussière et de sang, étaient tous à la porte. Le bras vénéré de la *profédez* les y avait cloués d'un geste. Elle avait dit comme Dieu à cette autre mer en délire : « Vous n'irez pas plus loin ! » Et le pied des plus forcenés s'était arrêté sur le seuil, comme le flot écumant sur la grève...

— Mais où était Samson? L'avait-on assassiné, ou vivait-il encore?

Personne ne répondait à nos questions, et nous perdions tout espoir..., lorsque la chaumière s'ouvrit à nous seuls...

Nous entrâmes, chancelants d'émotion, et je n'oublierai jamais le tableau qui frappa nos yeux.

X. — TABLEAU.

Le *diverruz*, pâle, abattu, poudreux, — les cheveux en désordre, — mais toujours superbe, mais toujours armé de la *soule* et de la montre; — était agenouillé près du berceau, devant la madone qui le protégeait. Une sorte d'extase ravissait son âme au ciel, et ses lèvres entr'ouvertes répétaient des paroles inconnues. A quelques pas derrière lui, Mac'harite, debout et penchée, les bras étendus, la figure épanouie, — rajeunie de dix ans, le contemplait en silence...

Nous demeurâmes nous-mêmes confondus, ne sachant à qui demander la clef de ce mystère!...

— Interrogez-le, nous dit la *profédez* d'une voix éteinte. Vous êtes ses amis; c'est lui qui a reconnu votre voix et qui vous a fait ouvrir. Il va tout vous apprendre...

Le *diverruz*, en effet, se releva, nous pressa les mains avec effusion, et nous raconta ce qui suit :

PITRE-CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le *diverruz* et la *profédez*.

ÉTUDES HISTORIQUES.

UNE PAGE DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

CONCINI.

Albert de Luynes entrant chez Louis XIII.

Coup d'œil général.—Matinée du mercredi 19 avril 1617.

Pour comprendre l'histoire et en tirer des déductions, il importe de l'examiner d'un point de vue élevé : c'est dans la lutte des idées que fermente le levain des batailles. Considérés de cette hauteur, les ténébreux détails parmi lesquels vaguent les chroniqueurs s'illuminent, et l'historien dévide aisément les fils des intrigues de cour. Ainsi, dans l'événement que nous allons raconter, le lecteur ne devra point perdre de vue les deux principes qui dominent la scène : la royauté et la féodalité ; les grands vassaux de la couronne aux prises avec la France, c'est-à-dire avec le roi qui seul pouvait la sauver. Quant à ces favoris étrangers, parti parasite amené par les Médicis, leur rôle sera, comme toujours, d'ensanglanter les pages du drame. Leur influence sur la marche des idées fut d'ailleurs presque nulle.

Ainsi considérée, la mort de Concini est peut-être un des faits les plus significatifs de l'histoire de France. Elle sert de prologue à la continuation de l'œuvre de Louis XI, et ouvre la route à Richelieu. Comme détail dramatique, elle fut d'autant plus compliquée qu'il s'agissait de puissants intérêts.

La cour était pleinement dominée par la reine mère et Concini. Les mécontentents, anciens ministres du roi défunt et qu'on nommait dérisoirement les *barbons*, osaient à peine murmurer depuis l'emprisonnement du prince de Condé. Concini pouvait donc sans crainte s'abandonner aux actes les plus audacieux et lever du fruit de ses rapines une armée de cinq mille hommes (1). Il méprisait ouvertement la loi.

Le mercredi matin 19 avril, un jeune page, Albert de Luynes, entra dans le cabinet du roi qui s'occupait à faire de petits paniers d'osier (2). A peine eut-il fermé la porte, que le roi lui dit naïvement :

— A quoi en sommes nous ?

— Sire, répondit le page, il y a eu fête hier à l'hôte des Ambassadeurs (3).

(1) Voltaire, dans son *Histoire du Parlement de Paris*, trouve que cette action selon nous fort suspecte, méritait une statue.

(2) Tallemand des Réaux.

(3) Habitation ordinaire de Concini, située rue de Tournon et servant actuellement de caserne aux gardes municipaux.

Le jeune roi devint soucieux. Il marcha quelques instants de long en large, le visage caché dans ses deux mains. — Le page l'observait en silence. Le pâle et royal adolescent s'arrêta brusquement ; son œil terne s'alluma, ses joues s'empourprèrent d'un sang appauvri : il parla longtemps avec une exaltation qui trahissait les faiblesses de ce caractère irrésolu.

— On avertira les anciens ministres de mon père, et je partirai pour Amboise, escorté de mes chevau-légers... Les traîtres sont vendus au Florentin... Je ferai jeter l'insolent à la Bastille... Mais Madame ma mère l'en tirera...

— Eh bien ! Sire, dit Luynes à demi-voix, il faut lui bouter l'épée dans le ventre ; la reine mère n'y pourra rien.

— Et qui oserait tenter l'aventure ?

— Vitry, le capitaine des gardes de Votre Majesté, ferait tout pour conquérir le bâton de maréchal de France. Le peuple, le Parlement, les princes et les barbons seront des nôtres.

— Mais il est toujours entouré de ses gentilshommes suivants (1).

— Ils ne le suivent pas jusqu'ici... Vitry s'embusquera derrière la porte du cabinet, vous enverrez le Florentin voir le nouveau plan de la ville de Soissons (2).

Un bruit de pas interrompit cette dangereuse conversation, et de Durle, le premier valet de chambre du roi, vint annoncer à Luynes l'arrivée de M. de Chaulnes (3), son frère, qui arrivait d'Amboise.

— Qu'on l'amène ici, répondit le roi ; il nous servira, dit-il à Luynes.

M. de Chaulnes fut introduit immédiatement. Il félicita le roi du parti qu'il prenait et l'assura de son dévouement.

— Messieurs, dit Louis XIII, la haine de Vitry pour Concbino est une garantie ; mais qui remplira un message aussi compromettant ?

— Sire, dit Luynes, le père Dubuisson est l'homme qu'il faut pour cela. Ce vieux serviteur est dévoué aux Vitry (4).

— Je ferai observer à Votre Majesté que le moindre retard serait dangereux, dit M. de Chaulnes.

— Le Florentin est indisposé (5), répondit le roi, et l'affaire peut avoir lieu avant dimanche.

Il jeta les yeux sur une horloge, et pâlit en voyant l'heure avancée.

— Messieurs, dit-il brusquement, je suis obligé de vous quitter pour me rendre au lever de la reine mère.

Il sortit avec une précipitation qui montrait bien les terreurs de son esprit faible. — Albert de Luynes et M. de Chaulnes se regardèrent fort sérieusement sans desserrer les dents. Ils savaient bien qu'ils jouaient leur tête, et le caractère irrésolu du jeune roi les épouvantait.

Journée du jeudi.

La journée du jeudi n'offrit rien de bien remarquable. — Luynes informa le père Dubuisson du complot et lui donna ordre d'aller proposer à Vitry l'exécution de ce hardi coup de main. Le gouverneur des oiseaux du roi fut transporté d'aise et courut aussitôt remplir son dangereux message.

— Et l'on dira, murmurait le bonhomme en se frottant les mains, et l'on dira que nous n'avons pas le meilleur petit roi du monde ! lui qui va nous délivrer du Conchino... Et puis il aime tant les oiseaux ! comment être un méchant roi quand on aime les oiseaux ?... Notre petit roi est le premier homme de France... après M. de Luynes... pour le vol de la pie-grièche. Hé ! cela est bien quelque chose !

Le gouverneur des oiseaux du roi rencontra le sombre capitaine des gardes sous le guichet du Louvre. — Un romancier tirerait bon parti du moment où le père Dubuisson, s'approchant de l'ambitieux baron, le tira par la manche, et lui dit ces mots à l'oreille :

— Mon capitaine, voulez-vous devenir maréchal de France ?

L'œil noir de Vitry dut briller d'un feu étrange, lorsqu'aux confidences du gouverneur des oiseaux il répondit en pâlissant :

— Vieillard, dis-tu vrai ?

— Vous acceptez ? bien. Le roi lui-même vous répondra... Attendez dix minutes, je vais l'assurer de votre zèle et lui annoncer votre arrivée.

Un instant après le capitaine des gardes fut introduit dans le cabinet du roi.

— Sire !... s'écria-t-il, en se jetant aux genoux de Louis XIII.

— Pas un mot, monsieur de Vitry ! interrompit le roi. Le père Dubuisson vous a tout dit ; ainsi à dimanche.

— Deux mots encore, Sire.

— Parlez.

— Mon frère du Hallier, enseigne d'une brigade de gens d'armes à Soissons, me serait d'un grand secours...

— Qu'il vienne donc.

Un exprès partit le jour même pour Soissons.

Là se bornèrent les événements du jeudi. — Luynes se rassura un peu en voyant le roi persister dans ses résolutions.

Journée du vendredi.

Un incident, en apparence insignifiant, qui eut lieu le vendredi après midi, plongea les conspirateurs dans de nouvelles terreurs. — Luynes suivait le roi aux Tuileries, lorsqu'au détour d'une allée il se trouva face à face avec M. de Pontcourlay le père, beau-frère de l'évêque de Luçon (1), qui remplissait la charge de secrétaire d'Etat, et possédait l'entière confiance de la reine mère et de Concini.

— Monsieur de Luynes, dit-il, je voudrais vous entretenir un instant en particulier.

— Monsieur, je suis tout à votre service.

M. de Pontcourlay entraîna le page dans une allée écartée, et lui dit :

— Je viens de la part de monseigneur l'évêque de Luçon vous prier de vouloir bien assurer le roi de son entière soumission. Il n'ignore pas que les choses se passent autrement que le roi le désire ; il ajoute donc que si Sa Majesté voulait l'accepter pour un de ses ministres, il s'efforcerait de réformer les abus, et avertirait fidèlement le roi de tout ce qui viendrait à sa connaissance. Monseigneur l'évêque de Luçon est prêt à confirmer lui-même mes paroles.

Luynes trembla. Ce jeune homme, rompu aux intrigues de cour, comprit soudain le futur Richelieu aux quelques mots de M. de Pontcourlay. Cette ambition fit ombrage à la sienne, et il se demanda s'il parlerait ou non au roi.

(1) Concini les nommait en riant : *Conglioni di mille franchi.* — Ils avaient mille francs d'appointements.

(2) La conspiration avait eu lieu ainsi. Concini devait être assassiné en sortant du cabinet du roi, dans le palais même, et non sur la place du Louvre.

(3) Voir, pour ce personnage, les curieux Mémoires de Tallemand des Réaux.

(4) Le père Dubuisson, gouverneur des oiseaux du roi, avait été attaché à la maison de M. Vitry le père.

(5) Concini gardait la chambre ; ce fut la seule cause qui retarda sa mort.

(1) Depuis, Richelieu.

Mais le silence était impossible. Il s'agissait donc de parler, de façon à faire refuser les offres de l'évêque.

— Sire, dit-il au roi, ce prêtre nous trahira, si son intérêt l'exige.

— Il a compris que le salut de la France était en moi, répondit le roi qui accepta les offres de l'évêque avec un vif plaisir. — Il devait par lui connaître les cabales de la reine mère et de Concini.

— Je suis perdu, pensa Luynes. Si l'évêque répond à ce qu'on attend de lui, le meurtre de Concini devient inutile, puisque, en sachant ses projets, on pourra les déjouer. Le faible Louis saisira ce prétexte pour reculer devant la mesure décidée, et l'évêque deviendra l'homme indispensable.

Le soir du même jour, il eut une bien autre épouvante. Un prêtre crasseux, à face cauteleuse, l'aborda et lui dit tout bas :

— Monsieur, j'ai été huguenot, puis capucin, inquisiteur, et enfin prêtre séculier du Dauphiné. Je me nomme le père Le Travail (1) ; je viens vous proposer de tuer le maréchal d'Ancre pendant que le roi sera à la chasse, et le meurtre sera ignoré durant vingt-quatre heures.

Luynes répondit :

— Je vous connais, vous êtes un misérable ; je sais que vous vous mêlez de magie, c'est un métier dangereux ; si vous touchez un cheveu de mon ami le maréchal d'Ancre, je vous ferai pendre. Maintenant, allez-vous-en au diable, si vous ne voulez pas que je vous jette par la fenêtre.

Le moine lui lança, en saluant, un regard oblique et railleur.

Quand il fut parti, Luynes se laissa tomber dans une stalle, et murmura en cachant son visage dans ses mains :

— Hier, j'aspirais à l'héritage du maréchal d'Ancre, aujourd'hui ma tombe est peut-être déjà creusée.

Il dut passer une nuit horrible, quoiqu'il eût verrouillé sa porte et mis son épée à son chevet.

Journée du samedi.

Le lendemain l'affaire du moine eut des suites fort graves.

Le roi fut à la petite chasse, accompagné de M. de Chaulnes, Luynes se leva trop tard pour le départ. Il était découragé. En rejoignant la chasse il rencontra son frère assis seul au pied d'un chêne. Il lui raconta tout ce qui se passait : les offres acceptées de l'évêque de Luçon, l'inexplicable proposition du capucin Le Travail.

— Ce gueux de Florentin se vengera, dit-il. C'est demain seulement qu'on doit tenter le coup, il est encore temps de reculer.

— Tu es fou, dit M. de Chaulnes. Il y a déjà cinq personnes dans le complot ; quand nous devrions nous-mêmes lâcher une arquebusade au Concini, il faut qu'il meure. Il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver.

Ils rejoignirent la chasse.

Au détour d'une allée un prêtre s'élança devant le cheval du roi et resta debout, les bras croisés, sans parler. Louis XIII eut un mouvement de frayeur, et dit brusquement :

— Que me voulez-vous?

— Sire, répondit-il, M. de Luynes peut le dire à Votre Majesté, c'est à propos du maréchal d'Ancre.

Le roi regarda sévèrement Luynes, qui se porta vivement en avant et dit, tout bas, d'un ton suppliant :

— Sire, dites à cet homme qu'on l'emploiera, ou nous sommes perdus !

(1) Qui joua un rôle d'infâme instigateur dans l'affaire du cardinal Monopoli. Cet homme fut apostat, puis reprit sa première religion, et périt enfin par la corde pour avoir voulu empoisonner la reine mère.

— Allez, dit le roi, soyez tranquille, on ne fera rien sans vous.

Le père Le Travail parut fort joyeux et s'éloigna en comblant le roi de remerciements.

— Que signifie ceci, Albert? dit sévèrement le roi.

Le page raconta la scène de la veille. La difficulté était de se défaire de ce dangereux coquin. A la moindre violence, il parlerait.

— Dépêchez-lui, dit M. de Chaulnes, quelque moine ivrogne qui le fera boire et jettera dans son verre une poudre à dormir. Dans quarante-huit heures, quand il se réveillera, tout sera fini.

Matinée du dimanche.

Au jour fixé pour l'assassinat, le roi semblait avoir tout oublié. Cette molle conduite refroidit considérablement le zèle des conspirateurs. M. de Chaulnes soupçonna ce jésuitisme politique à l'aide duquel les rois se mettent souvent à l'abri des catastrophes en laissant agir sans se compromettre par une adhésion nettement formulée.

Avant l'heure fixée pour l'exécution du complot, le roi devait se rendre au petit lever de la reine mère. M. de Chaulnes comprit que si le moindre mot était arrivé aux oreilles de Marie de Médicis, cette entrevue perdait tout.

Il se rendit à la chambre du roi avant l'heure ordinaire de son lever. Le roi avait mal dormi ; il fit approcher M. de Chaulnes pour n'être point entendu du valet de chambre de Durle.

— Si cette conspiratien dure longtemps encore, dit-il, je tomberai dangereusement malade. D'ailleurs le plus petit indice...

— Le père Dubuisson a vu des lumières toute la nuit dans les appartements du maréchal.

— Il faut que je sache si cela est vrai, répliqua le roi en s'asseyant sur son lit, car si ces craintes sont fondées, je n'irai point au lever de la reine ma mère.

— Si Votre Majesté manque à ce devoir, elle augmentera les soupçons.

— Alors, que Luynes y vienne avec moi.

— Sire, vous n'ignorez point que l'étiquette ne lui permet pas de pénétrer chez la reine mère avant le lever.

— Eh bien, mes gardes se tiendront à la porte, et si l'on me presse trop...

— Votre Majesté veut-elle que j'aille prévenir le capitaine des gardes ?... mais avant cela, Sire, vous sentez-vous la force de résister aussi bien aux prières qu'aux ordres de la reine mère ?

— Je mourrai plutôt que de trahir ce secret ! s'écria le roi avec une énergie inaccoutumée.

M. de Chaulnes ne quitta le roi qu'après l'avoir comblé de louanges sur la nouvelle vigueur qu'il déployait.

Louis XIII se leva content de lui. Son visage maladif rayonnait ; en attendant l'heure sanglante, il se promena dans la galerie.

Vitry n'avait pas perdu de temps. On voyait dans la cour du Louvre un grand nombre de gentilshommes se promenant séparément, le feutre sur les sourcils, et serrant leur manteau comme s'ils eussent voulu cacher des armes : tous étaient armés de pistolets. La cour était encombrée de gardes du corps, rassemblés sous prétexte d'escorter le roi lorsqu'il sortirait de la messe.

A midi le maréchal n'avait pas encore paru. Luynes, qui ne quittait pas le roi, lui conseilla d'aller entendre la messe au Petit-Bourbon, comme il le faisait souvent le dimanche, et de ne point attendre le maréchal. Le roi y fut.

Vers la fin de la messe, le père Dubuisson, qui se tenait

sans cesse aux aguets, s'approcha de Luynes et lui dit tout bas :

— Monsieur de Luynes, celui que vous attendez est chez la reine mère.

Le roi l'entendit et pâlit.

— Sire, est-il temps ? lui dit Luynes.

— Je ne veux point outrager ma mère à ce point, dit le roi. Pas chez ma mère. J'attendrai dans mon cabinet des armes, et Vitry exécutera mes ordres.

Il sortit de l'église et s'en alla chez la reine mère. Comme il montait d'un côté de l'escalier, Concini, ne se doutant point du complot, descendit de l'autre. Cette circonstance le sauva. Le roi vit l'occasion perdue ; il n'en témoigna aucun regret et s'en alla dîner.

Insensiblement les hommes d'armes et les gardes du corps rassemblés par Vitry se dispersèrent, et la cour du Louvre reprit sa tranquillité habituelle.

Après-midi du dimanche.

Louis XIII fut presque satisfait de l'incident qui déjoua le complot. Mais il n'en était pas ainsi des autres conspirateurs. Le roi, qui s'était mis joyeusement à table, eut occasion vers la fin du dîner de voir que ses craintes n'étaient pas sans fondement. Luynes venait d'entrer et causait avec le surintendant Dangeau, Tronçon et Marillac, lorsqu'on apporta, de la part de M. Chevalier, président de la Cour des aides, le billet suivant :

« M. de Rissé, gendre de M. Viguier, estant venu disner chez moy, m'a dit ces mots : « *Je viens du Louvre où je me suis mis parmy quelques gentilshommes, lesquels, estant au long des degrés de la reine mère, avaient ordre d'assister les gardes du roy, qui avaient ordre d'arrester le maréchal d'Ancre s'il fust sorti.* »

Luynes communiqua ce billet au roi, qui sortit de son apathie ordinaire et dit impatiemment :

— Qu'on aille querir M. de Rissé !

Le roi le reçut comme s'il n'était pas venu par son ordre et se mit à causer d'aventures de chasse. Tout à coup il s'interrompit et le prenant à part :

— A propos, dit-il, nommez-nous donc la personne de qui vous tenez l'avis que vous avez communiqué à M. le président Chevalier, touchant les gentilshommes de la cour du Louvre.

Rissé craignit que l'apparente indifférence du roi ne cachât quelque dessein sinistre. Il se hâta pourtant de répondre :

— Sire, cet avis ne m'a été communiqué par personne. J'ai vu ce matin plus de gardes que de coutume...

— Vous êtes bien clairvoyant, monsieur de Rissé. Interrompit sèchement le roi.

— Sire... balbutia-t-il.

— Continuez.

— Plusieurs gentilshommes se promenaient isolément, le chapeau sur les yeux et l'air préoccupé..., le vent écarta leur manteau et je vis des pistolets...

— Vous avez la vue très-perçante, monsieur de Rissé.

— Sire...

— Après?

— Ces choses me donnèrent à penser. Et comme l'insolence du maréchal est de notoriété publique, j'ai cru que Votre Majesté voulait le faire... arrêter.

— Hâtez-vous de sortir de cette erreur, répliqua le roi : si je voulais arrêter M. le maréchal d'Ancre, je n'aurais pas besoin de le faire par surprise.

Le roi congédia M. de Rissé par un salut fort bref.

— Votre Majesté a-t-elle résolu de faire arrêter le Florentin dans son hôtel ? demanda Luynes.

— C'est inutile s'il ne sait rien.

Un gentilhomme envoyé à l'hôtel des Ambassadeurs revint, au bout d'une heure, annoncer que le maréchal ignorait tout.

Soirée du dimanche.

La soirée du dimanche se passa sans événement remarquable. Nous n'en ferons mention que pour nous conformer à notre but de suivre consciencieusement cette crise importante du règne de Louis XIII.

Le roi passa le reste de la journée, tantôt dans le cabinet de la reine mère, tantôt dans celui de la reine sa femme. Comme il n'avait pas vu Luynes depuis longtemps et qu'il ne pouvait se passer de sa présence, il se retira vers les dix heures. Rentré chez lui, il fit sa prière ; mais soudain le père Dubuisson, qui surveillait l'espace compris entre le Louvre et le palais du maréchal, entra et dit à Luynes qu'un capitaine du régiment des gardes sortait du Louvre et venait d'ordonner qu'on doublât les gardes. Le roi entendit cet avertissement, et interrompant sa prière, il se rendit de suite chez la reine mère et lui demanda la raison de cette mesure. La reine allégua que c'était pour arrêter le cardinal de Guise (1).

Journée du lundi 24 avril 1624.

Le roi sortit tout à fait ce jour-là de sa mélancolie habituelle. Il déploya les mutineries d'un écolier révolté. Grâce sans doute à ses conseillers, il montra pourtant assez d'adresse. Il fit dire qu'il irait à la chasse, ce qui lui fournit l'occasion d'assembler les chevau-légers au bout de la galerie. On n'oublia point de faire venir un carrosse à six chevaux, mais le départ fut différé d'heure en heure. Pendant ce temps le roi jouait au billard, s'amusait à racler un parchemin et devisait avec le jeune Beautru dans un coin de la galerie. Luynes et le colonel d'Ornano ne le perdirent pas un instant de vue.

Une grande imprudence fut commise par le roi : il fit prévenir la reine sa femme de ne point s'épouvanter si elle entendait du bruit.

Vitry ne perdait pas une minute. Ce rude et ambitieux soldat multipliait ses espions. Il posta du Hallier son frère dans un angle de la cour, avec quatre gens d'armes. Lachesnaye fut mis à la première porte, Persant autre part avec d'autres. Quant à lui, il s'assit sur un coffre dans la salle des Suisses en attendant le signal.

Il s'écoula un grand quart d'heure d'attente : quart d'heure terrible pour ces joueurs qui risquaient leur grand coup. Ils durent faire de terribles et tardives réflexions.

Dix heures sonnèrent. Quelques instants après un coup de sifflet donna le signal. Vitry sortit de la salle des Suisses le bâton à la main, le manteau sur l'épaule ; il se rendit à la porte, suivi de du Hallier, de Persant et d'une douzaine d'autres. Arrivé entre la basse-cour et le pont-levis, il tâcha de se faufiler jusqu'au maréchal qui s'avançait accompagné d'une soixantaine de pages et de gentilshommes. On distinguait parmi eux Sardogny, Camisy, La Motte, Bonail. Camisy soupçonna sans doute quelque chose, car il prit Vitry par le bras et se mit à lui conter des billevesées, de façon que Concini passa à trois pas du capitaine des gardes sans en être vu. Vitry parvint enfin à se débarrasser de cet importun, et rencontrant Cauvigny :

— Où est le maréchal ? lui demanda-t-il.

(1) Bien connu pour favoriser les projets des princes rebelles.

— Là-bas, qui lit une lettre que je viens de lui donner (1).

Le maréchal était près du pont du Louvre. Il marchait lentement, ayant à sa droite le sieur de Beauxamys. Vitry s'élança vers le maréchal et lui saisit le bras en s'écriant :

— Le roi m'a commandé de me saisir de votre personne !

— Moi ! dit-il ironiquement.

— Oui, vous !

Il recula vers la barrière du pont et mit la main à la garde de son épée. Ce fut un beau geste, mais ce fut tout... Vitry, du Hallier son frère, Perrai, Guichaumont, Morsains et Dubuisson déchargèrent en même temps leurs pistolets. Deux balles frappèrent la balustrade, deux autres les yeux, une traversa la gorge, et une autre de la joue à l'oreille droite. Il tomba sur les deux genoux; Perray, Morsains et Guichaumont se disputaient l'honneur d'avoir frappé le premier coup, — étrange dispute. — Mais survinrent Sarroque, Persaut, Taraud, Lachesnaye, Boyer et d'autres. Ils fondirent l'épée au poing sur le cadavre du maréchal qui était toujours à genoux contre la barrière du pont. Sarroque lui donna un grand coup d'estoc sous la mamelle droite. Ce fier spadassin avait offert de l'assassiner un mois auparavant. Taraud à son tour allongea au maréchal deux coups droits à la gorge. Les autres frappaient à tort et à travers.

— Il est mort ! cria-t-on.

Il était encore à genoux. Alors Vitry s'approcha et lui donnant un coup de pied, il s'écria à pleins poumons :

— Vive le roi !

La porte du Louvre fut aussitôt fermée. Vitry ordonna aux gardes de se ranger en bataille. Ce mouvement occasionna une grande confusion. La Chesnaye trébucha contre le cadavre et roula par terre avec lui. Tourant et la Condamine se jetèrent sur La Motte, écuyer de la reine, et crièrent, en lui mettant le pistolet sur la gorge :

— Qui vive?

Il ne pouvait parler.

— Vive le roi ! articula-t-il enfin.

On le lâcha.

Deux gentilshommes du maréchal poussèrent une botte à Vitry, qui eut son manteau troué :

— Arrêtez ! s'écria-t-il, c'est par ordre du roi !

Quand la foule fut dissipée, Colomieu, qui s'était enfui en entendant les pistolets, s'approcha du cadavre, et lui tâta la main pour voir s'il vivait encore. Il lui tourna bravement le dos. Il y a toujours des amis fidèles qui ont soin de venir trop tard. Deux pages ayant prononcé quelques mots de regret, furent bafoués par leurs compagnons. Toute cette canaille vivait encore le matin même de la bourse de Concini.

Comédie de cour.

Ce fut une triste comédie. — Après la mort vint la curée. L'épée du maréchal fut donnée à Sarroque ; son diamant de bague, valant six mille écus, au père Dubuisson. On déshabilla ce cadavre, souillé de poudre et de boue ; Boyer eut son écharpe de velours noir à passement de Milan, son pourpoint de toile d'or également noir et son haut-de-chausses de velours gris à larges bandes de Milan. On déposa le corps dans une petite chambre des soldats des gardes.

Lieutenants, enseignes, exempts des gardes et archers chevauchaient à travers la ville en criant :

— Vive le roi ! le roi est roi !

Il ne fut pas même roi ce jour-là.

(1) C'était une lettre d'un sieur de Bertancourt, gouverneur du château de Caen, au sujet d'une assemblée de réformistes à Caen.

Cette soldatesque alla jusqu'au Parlement.

Le roi entendit le bruit de son cabinet d'armes. On frappa à la porte : c'était le colonel d'Ornano.

— C'est fait, dit-il.

— Çà, qu'on me donne ma grosse Vitry ! s'écria le roi.

Cluseaux lui apporta cette carabine, présent du capitaine des gardes.

Il ceignit son épée et se rendit ensuite à la grand'salle, où Colomieu lui confirma la mort du maréchal d'Ancre. Le roi se mit aux fenêtres qui donnent sur la cour ; le colonel d'Ornano le prit dans ses bras et le montra à ceux d'en bas. Le roi criait :

— Grand merci à vous ! A cette heure je suis roi !

Il alla aux autres fenêtres donnant sur la cour des cuisines, en criant :

— Aux armes ! aux armes, compagnons !

Les soldats se rangèrent.

— Loué soit Dieu ! leur dit gaiement le roi, me voilà roi ! Qu'on m'aille querir les vieux serviteurs du feu roi mon père et anciens conseillers de mon conseil d'État. C'est par le conseil de ceux-là que je veux gouverner désormais.

Les gardes de la reine mère affûtèrent leurs arquebuses sur la cour. Le roi voulut vainement les écarter. La reine mère envoya demander une audience à son fils ; mais il répliqua :

— Non, elle n'aura pas d'autres gardes que les miennes. Je veux régner.

Vitry alla désarmer les gardes, et comme ils résistaient, la reine mère fit dire par Presle :

— Obéissez au roi.

Vitry laissa douze archers à l'avenue de la petite montée.

Pocar, qui était allé chercher les anciens conseillers, revint avec MM. de Villeroy, le président Jeannin, de Gesvres, de Loménie, de Sceaux, de Pontchartrain, de Chasteau-Neuf, de Pont-Carré. Le roi embrassa M. de Villeroy, et lui rendit ses fonctions ainsi qu'au président Jeannin. Il fut ensuite délibérer avec eux au cabinet des livres, afin d'écrire aux chefs de l'armée, aux princes, aux seigneurs réfugiés, aux parlements et gouvernements de provinces. Jeannin, Gesvres, Loménie, Sceaux et Pontchartrain travaillaient aux dépêches.

Monsieur, frère du roi, vint les féliciter ; puis le cardinal de Guise, M. de Nemours et le chevalier de Vendôme. La galerie était pleine. Le roi, monté sur son billard, se démenait comme un énergumène, et vomissait des injures et des accusations contre le malheureux qu'il venait de faire assassiner.

L'évêque de Luçon étant chez Bressieux, voulut aussi aller au Louvre, dans l'espoir d'obtenir le poste de secrétaire d'État. Le roi le vit du haut de son billard, et lui cria :

— Eh bien ! Luçon, me voici enfin hors de votre tyrannie.

Le pauvre roi ne se doutait guère qu'il parlait à son maître. L'évêque voulut répliquer, mais le roi lui dit durement :

— Allez ! allez ! ôtez-vous d'ici.

Il envoya prendre les ordres du roi, qui le refusa pour secrétaire, et répondit qu'il l'admettrait seulement en son conseil comme évêque ou conseiller d'État. Le futur cardinal de Richelieu dédaigna de prendre place au conseil.

Après le dîner, on vint saluer le roi. Le cardinal de La Rochefoucauld le félicita sur la part qu'il prenait aux affaires.

— J'étais bien plus empêché de faire l'enfant que je ne suis à toutes ces affaires-ci, répondit-il.

Et il ajouta :

— L'on m'a fait fouetter les mulets six ans durant aux Tuileries, il est bien temps que je fasse ma charge.

Un instant après il se mit à jouer de l'épinette sur la table.

— Que faites-vous là, Sire? lui demanda-t-on.

— Je fais l'enfant, répondit-il.

Pauvre enfant, en vérité!

Parmi les gens de la reine mère, Mangot, le premier, osa rentrer au Louvre. Vitry lui défendit de mettre les pieds chez la reine mère, et le roi lui dit d'aller chercher les sceaux. Le président Aubry et Castille, l'intendant des finances, allèrent, avec des archers, saisir Barbin. Il s'était caché dans les écuries de la reine, au quartier de Bressieux. Mangot et Luçon envoyèrent Bragelleone vers la reine, qui dit:

— Je ne sauverai que Barbin.

Mangot revint avec les sceaux, et comme il montait l'escalier, Vitry lui cria:

— Où allez-vous, monsieur, avec votre robe de satin? Le roi n'a que faire de vous!

Le roi envoya Luynes prendre les sceaux avec les clefs, et il les donna à garder à Armagnac, en disant:

— Maintenant que nous avons les sceaux, nous aurons de l'argent. Je les confierai à un qui est mon bon serviteur.

On fit l'inventaire des papiers de Barbin, et l'on y trouva deux billets signés Richelieu et scellés du grand sceau, l'un de quarante mille francs, l'autre de trente-six mille. On trouva aussi une liste de bourgeois mal vus de Concini, en tête de laquelle figurait le président Aubry.

La reine mère ne voulut se mêler de rien. Elle renvoya le prévôt des marchands et M. Servin, en disant:

— Faites tout ce que le roi vous commandera.

Lorsqu'elle entendit les coups de pistolet, elle se mit à la fenêtre et demanda ce qui se passait.

— C'est la mort du maréchal, répondit Vitry.

— Qui l'a tué?

— Moi, répondit-il, par ordre du roi.

Elle ferma la fenêtre, et se tournant vers la reine:

— J'ai porté sept ans, lui dit-elle, la couronne du plus grand roi du monde; si je vis sept ans encore, j'espère mériter la couronne du ciel.

Le roi, de son côté, fit murer les portes communiquant de son quartier à celui de la reine mère, et défendit à M. de Chartres et à Bressieux d'y aller.

A la nouvelle de la mort, la princesse de Conti accourut presque déshabillée et fit venir Luynes, et lui demanda de prier le roi pour qu'il vînt voir la reine mère; mais elle n'obtint rien du nouveau favori.

La comtesse de Soissons vint trouver le roi à table, et lui demanda le rappel de M. de Longueville et la grâce de M. le prince. Le roi accorda le retour de M. de Longueville jusqu'à Saint-Denis seulement. Quant à M. le prince, il renvoya cette affaire à son conseil.

Elle voulut voir la reine mère, mais cette faveur lui fut refusée ainsi qu'aux autres princesses. Pourtant la princesse de Conti y était déjà. Elle avait assisté à la messe de la reine mère avec la douairière de Guise, MM. de Chartres, Bressieux et La Motte. Marie de Médicis était vêtue d'un manteau de chambre, et ne prit qu'un peu de bouillon à son dîner.

L'insolence de Vitry fut proportionnée à son audace: comme l'ambassadeur d'Espagne allait monter l'escalier de la reine mère, il lui cria brutalement:

— Où allez-vous, monsieur? Ce n'est pas par là qu'il faut aller maintenant; c'est au roi qu'il faut aller donner le bonjour!

Pendant ce temps, les archers criaient à son de trompe dans les rues que tous les amis et serviteurs de Concini eussent à sortir du royaume en vingt-quatre heures. Peu de gens se vantèrent d'être les amis du défunt. On emprisonna pourtant, bon gré mal gré, Nardy, Oquincourt, La Place et quelques autres. M. de Marmoustiers, beau-frère du maréchal, se sauva: on pilla ses livres et sa maison.

La conduite du Parlement fut lâche et honteuse. Lorsqu'on assembla les chambres, le roi ayant demandé s'il fallait faire le procès au corps du maréchal d'Ancre, et s'il était nécessaire d'envoyer au Parlement des lettres du grand sceau, on répondit que puisque le roi avait trouvé bon de faire assassiner le Florentin, il n'y avait pas besoin d'autres formalités.

Dans ces terribles circonstances, la maréchale ne démentit point son caractère dur, avare et stoïque. La Place ayant dit à la reine mère qu'il ne savait comment annoncer à Eléonore la mort de son mari, elle répondit:

— Si on ne peut le lui dire, qu'on *le lui chante!*

La maréchale se promenait dans sa chambre. Sa porte s'ouvrit, et elle vit paraître des gardes du roi.

— Retirez-vous! leur dit-elle.

Un grand bruit venant du Louvre l'interrompit:

— Qu'est-ce là? s'écria-t-elle.

— Une querelle dans laquelle Vitry est mêlé.

— Comment, Vitry! Et des coups de pistolet dans le Louvre; vous verrez que c'est contre mon mari!

Un homme entra, et dit:

— Madame, de mauvaises nouvelles. M. le maréchal est mort.

— Qui l'a tué?

— Vitry.

— C'est donc le roi qui l'a fait tuer, dit-elle, sans verser une larme.

Elle prit ses bijoux, les cacha dans sa paillasse, et envoya La Place demander audience à la reine. Elle était dans son cabinet du luth avec la douairière de Guise et la princesse de Conti. Elle avait les cheveux épars, et renvoya La Place, en disant:

— Il y a longtemps que je les avais prévenus de se retirer en Italie.

La maréchale envoya demander pardon à la princesse de Conti, qui déclara ne rien pouvoir.

Vitry envoya bientôt des archers à la maréchale; elle était encore au lit. On saisit ses coffres, et on découvrit les diamants après l'avoir fait lever. Cette malheureuse ne trouva même plus de bas en s'habillant. Elle en envoya demander à son fils, mis en prison. Ce pauvre petit garçon pleurait. Il lui envoya quelques quarts d'écu qu'*il trouva dans sa pochette*. On n'en put acheter qu'un bas de toile. — Grand enseignement à l'usage des parvenus.

Avant de jeter la maréchale à la Bastille, on la traîna dans la chambre où elle avait fait enfermer M. le Prince.

— Monte donc! il n'y a plus qu'un échelon! criaient les soldats; car elle faisait résistance.

On lui rasa les cheveux. Les filles de la reine entendant les jurons des soldats, poussaient des cris. — Chacun sait qu'Eléonore fut condamnée à être brûlée vive.

Le corps du maréchal d'Ancre fut enterré, puis exhumé par le peuple, qui le traîna dans la boue et le mit en pièces. On en vendit des morceaux à l'enchère. Telle fut la fin de cette affreuse tragédie, dans laquelle les vainqueurs se conduisirent de façon à faire regretter les vaincus. Vitry fut nommé maréchal et Luynes connétable.

La France y gagna pourtant l'affranchissement du roi. Les grands vassaux de la couronne n'allaient pas tarder à succomber sous les coups de Richelieu, qui préparait ainsi la grande royauté de Louis XIV.

C. Hippolyte CASTILLE.

LES EAUX ET LES BAINS CÉLÈBRES.

LES BAINS DE SAINT-GERVAIS.

Situés au pied du Mont-Blanc, ce géant alpestre dont la tête couronnée de neiges éternelles semble toucher les cieux, les bains de Saint-Gervais sont une véritable merveille dans la féerique vallée de Sallanches, qui peut être regardée comme le vestibule de cette autre admirable vallée qui s'appelle Chamouny.

Découvertes depuis quelques années seulement, les eaux de Saint-Gervais possèdent aujourd'hui un vaste et magnifique hôtel, des jardins spacieux remplis de fleurs et de parfums, des bosquets touffus et pleins d'ombre et d'oiseaux, des solitudes mystérieuses, des fontaines jaillissantes, des cascades et des promenades variées à l'infini; enfin tout le confortable que les heureux de ce monde peuvent désirer. Outre ses beautés pittoresques, Saint-Gervais a d'intéressantes chroniques, de gracieuses légendes et même des contes à faire peur, pendant les longues soirées d'hiver, lorsque la pluie fouette les vitres du salon, et que le vent du nord siffle dans les forêts.

Si vous le permettez, nous commencerons par les promenades.

Devant l'hôtel thermal, situé magnifiquement au fond d'une gorge romantique et sauvage, d'où sort avec fracas un torrent indompté, se présente l'avenue qui conduit à l'établissement. Cette avenue est séparée des bosquets et des jardins par les eaux blanchâtres du Bonnant; il est impossible de voir au monde quelque chose de plus frais, de plus suave, de plus délicieux, de plus gracieusement coquet que ces longues allées droites ou tortueuses ombragées par des buissons de fleurs; de plus pittoresque que ces cascades jaillissantes, ces jets d'eau qui forment l'arc-en-ciel lorsque le soleil se plaît à les visiter; rien n'est joli comme les petits bois où les jeunes femmes aiment à rêver loin des bruits de la terre et au chant des rossignols; rien n'est embaumé comme ces longues pelouses vertes où les enfants peuvent jouer sans danger sous les yeux de leurs mères : bien certainement le paradis terrestre était aux bains Saint Gervais, avant que notre première mère eût cueilli le fruit défendu.

Ici, se trouvent, à gauche, la colline du *Zigzag*; appuyés sur des sapins toujours verts, les bancs du repos, qui forment la première station; celui de la *Thébaïde*, caché par des églantiers; on arrive ensuite au *salon vert*, parqueté de jolies fleurs, délicieuse plate-forme où les dames se plaisent à porter leur ouvrage pour admirer, en travaillant, le magnifique panorama qui se déroule à leurs pieds.

Là, c'est une allée solitaire, invisible pour ainsi dire, qui s'avance, entre deux haies d'arbustes toujours fleuris, vers un petit lac tout bleu au milieu duquel on aperçoit l'île de *Robinson*; plus loin on rencontre le bosquet des *Soupirs*, puis le bosquet du *Rossignol*, puis le bosquet des *Mystères*. Tout cela coupé par de frais ruisseaux, peuplé par de beaux essaims de femmes et d'enfants; et au milieu de tout cela les senteurs du printemps, les brises des fleurs et une fraîcheur éternelle.

La société qu'on rencontre à Saint-Gervais est une société d'élite. La vie qu'on y mène est une vie douce et facile, qui repose l'esprit et le cœur; c'est la vie de famille avec ses joies paisibles, et non pas la vie bruyante que l'on dépense autour d'un tapis vert chargé d'or.

Parmi les jolies légendes qu'on nous a racontées, il en est une qui nous a intéressé vivement et que nous avons aussitôt écrite. La voici.

LA DOT INTROUVABLE.

Bien longtemps avant la révolution de 1789, il y avait dans le bois des *Amerons* (le bois des Amoureux) une gentille fée qui avait choisi pour berceau le calice d'une rose, où la plus douce abeille avait déposé une goutte de son meilleur miel; aussi la bonne fée était plus belle que les plus belles fleurs et plus douce que les plus doux fruits de la terre. Bien loin d'être fatale comme celle de certains mauvais esprits, son apparition présageait toujours du bonheur; aussi l'invoquait-on au lieu de la fuir, et la recherchait-on à dix lieues à la ronde comme le bon génie de la montagne.

Ses soins bienveillants s'étendaient à tout. Elle présidait aux naissances pour rendre les enfants beaux et bons, et pour les recevoir convenablement sur le seuil de la vie. Elle adoucissait les heures d'agonie et de mort par de suaves paroles, dont les émanations célestes étaient autant d'espérances pour une vie meilleure. Protectrice mystérieuse des foyers domestiques, elle conservait l'harmonie des unions matrimoniales, allumait les flambeaux de l'hyménée et veillait plus sûrement qu'une vestale romaine aux feux sacrés de la fidélité conjugale. Réconciliant les haines et changeant en amour les antipathies les plus invincibles, elle combattait sans cesse les influences sinistres des farfadets qui se réunissaient chaque soir dans le creux des fours pour y boire et danser à la manière des démons.

Les plus chères préférences de la bonne fée étaient pour les jeunes filles qui ne fréquentaient jamais le bois des *Amerons* après le coucher du soleil.

Un jour elle les rassembla par une fraîche matinée de printemps, elle se mit à leur tête et les conduisit dans le bois défendu, où des sylphes avaient préparé des bancs de roses et de lis : là, prenant la parole, elle leur dit avec une voix ineffable : « Comme le repos du cœur est le plus précieux trésor des jeunes filles, je ferai croître des marguerites d'or et d'argent pour celles d'entre vous qui le conserveront jusqu'à leur quinzième année. Ces marguerites, fleurs des anges, se trouveront d'elles-mêmes sous la main de celles qui auront satisfait à ma condition suprême, et leur serviront de couronnes nuptiales, — car dans le courant de l'année un beau Français ou un riche Anglais viendra demander leur main. »

Les jeunes filles répondirent à ces paroles par des remerciements et des larmes de reconnaissance. Elles se sentaient le cœur si parfaitement tranquille, qu'elles se voyaient déjà toutes duchesses ou miladys.

La bonne fée reprit : « Maintenant, suivez-moi... » Et du bois des Amerons elle les conduisit, par de petits sentiers odorants, à un endroit solitaire, ombragé de grands arbres qu'on voit encore, et qu'on appelle la *Fontaine froide*. Là, dans le tronc d'un chêne arrondi et creusé en forme de bassin, coule une eau limpide et glacée, où tout voyageur altéré peut tremper ses lèvres, où toute jolie femme peut se mirer en passant.

Alors la bonne fée, détachant de ses cheveux un bandeau de perles fines, les broya dans ses mains, les réduisit en poudre, prononça quelques paroles mystérieuses, et plongea sa main droite dans l'eau, qui jaillit sous sa pression comme un bouquet de feu d'artifice. Les jeunes filles, saisies d'admiration, se prosternèrent à ses pieds ; mais la bonne fée les relevant aussitôt avec un regard maternel, leur dit : « En attendant vos fiancés, votre dot se trouvera là, car toutes celles qui passeront devant cette fontaine, ayant le cœur en paix jusqu'à l'âge de seize années révolues, seront aussi riches que moi, puisqu'il leur suffira de tremper leurs lèvres dans cette source pour voir se changer en diamants toutes les gouttes de sueur répandues sur leur front. »

Disant ainsi, la bonne fée disparut sur les ailes d'un beau papillon vert et blanc.

La jeune fille qui nous a conté cette légende nous a dit aussi que, toutes les années, elle et ses compagnes se rencontrent le 21 mars au bois des *Amerons* pour y chercher les marguerites d'or et d'argent ; mais elles n'en ont point encore trouvé. Le riche Anglais et le beau Français ne sont point venus non plus pour les fiançailles. Enfin, la Fontaine froide n'a pas donné un seul diamant.

A qui la faute ?... à la bonne fée, ou aux jeunes filles.

Est-il donc réellement impossible de trouver un cœur qui n'ait point encore battu à seize ans ?...

Ce n'est pas assurément que les brillants cavaliers manquent aux bains de Saint-Gervais ; car on les voit tous les printemps, par centaines, courir la *Thébaïde* ou le *Zigzag*, et tous les automnes, chasser les cerfs ou les daims dans les ravissants paysages — dont voici un souvenir.

ALPHONSE BALLEYDIER.

Paysage des environs de Saint Gervais.

BOATSWAIN.

HISTOIRE D'UN PERSONNAGE INCONNU DE L'EMPIRE ET DES CENT-JOURS.

Le chien Boatswain.

Je n'aime pas beaucoup l'Angleterre, je l'avoue, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que Windsor est une délicieuse maison de plaisance. Dieu qui a refusé le soleil à la Grande-Bretagne, lui a donné du moins la plus riche verdure, les ports de la Tamise, les bateaux à vapeur, les routes à barrières, les riants cottages et les chemins de fer. Tout cela peut entrer dans les éléments d'une perspective bien ordonnée, et se trouve réuni dans celle qu'on rencontre sur la colline de Windsor.

Je la contemplais depuis un instant, lorsque mon guide se hasarda à me tirer par la manche.

— Si l'honorable gentleman voulait..., il y a encore quelque chose de bien curieux!

— Sans doute, je serais très-flatté...

— C'est un peu loin, pour vrai dire, mais je tiens à contenter l'honorable gentleman.

Je ne comprenais pas encore, aussi repris-je naïvement :

— Je vous aurai la plus vive reconnaissance...

— Je peux dire à monsieur que je ne montre pas cela à tout le monde, il y a des gens si mal élevés! monsieur comprend?

— Ah! oui, je comprends enfin, m'écriai-je, et pour le prouver, je tirai deux schellings de ma poche. J'avais, du reste, pris l'habitude de cet exercice depuis mon arrivée en Angleterre.

Le guide s'inclina.

— Monsieur est un galant homme, et après tout, j'aime les Français, tout Anglais que je suis; ils se battent si bien! J'ai vu cela, monsieur, en 1815.

Il eut la délicatesse de ne pas prononcer le nom de Waterloo, je crois même qu'en poussant jusqu'à une livre sterling, je lui aurais fait jurer que nous avions gagné la bataille.

Tout en causant de la sorte, nous arrivâmes près d'un petit monument de marbre.

— C'est là, me dit-il solennellement.

Je m'approchai, et je lus, gravée en lettres d'or, cette inscription à faire honte aux plus illustres morts du *Père-Lachaise*. (Je traduis littéralement de l'anglais.)

A CETTE PLACE
SONT DÉPOSÉS LES RESTES D'UNE CRÉATURE
QUI POSSÉDAIT LA BEAUTÉ SANS VANITÉ,
LA FORCE SANS INSOLENCE,
LE COURAGE SANS FÉROCITÉ,
ET TOUTES LES VERTUS DE L'HOMME SANS SES VICES.

— Diable! fis-je en moi-même, ce n'eût pas été trop d'un Panthéon pour ce personnage, et j'achevai de lire l'inscription.

CET ELOGE NE SERAIT QU'UNE FLATTERIE INSIGNIFIANTE,
S'IL ÉTAIT GRAVÉ SUR DES CENDRES HUMAINES,
ET POURTANT IL EST DU A LA MÉMOIRE
DU CHIEN BOATSWAIN,
NÉ A TERRE-NEUVE (mai 1801),
ET MORT A WINDSOR, 18 NOV. 1815.

Ici je partis d'un grand éclat de rire. Le guide en fut visiblement mortifié.

— On voit bien, dit-il, que monsieur n'a pas connu le pauvre Boastwain, sans cela monsieur ne rirait pas... Une si belle bête!

— Ah! vraiment?

— Oh! monsieur, et si bonne et si douce!

— L'épitaphe est donc juste?

— Parfaitement juste, Dieu me préserve de mentir!

— Et quel était le propriétaire de ce chien?

— Il appartenait au prince régent, en premier et en dernier lieu; je dis en premier et en dernier lieu, parce que Boastwain a eu plusieurs maîtres et beaucoup d'aventures.

— Ah! je vois que c'est un chien célèbre..., un personnage!... Je vous prie de me raconter son histoire.

— Volontiers, monsieur, répondit le guide, en recevant quatre nouveaux schellings; mais croirez-vous du moins cette histoire?

— Pourquoi pas?

— C'est qu'elle est incroyable.

— Raison de plus pour qu'elle soit vraie. Je vous écoute.

Le guide commença aussitôt ce récit que je me permets seulement d'habiller à la française.

— Boatswain était né à Terre-Neuve, dans le mois de mai 1801; il fut amené, tout petit encore, en Angleterre, par le capitaine Philips de la marine royale, qui se chargea de sa nourriture et de son éducation. L'élève justifia cette confiance par le développement rapide de ses qualités naturelles. A deux ans Boatswain était le plus beau chien qu'on pût voir; son pelage était d'un gris noir nuancé de taches rousses, sa tête était majestueuse, ses yeux étaient pleins de feu, sa queue formait un panache toujours mouvant, et deux touffes de poils blancs et soyeux tombaient sur ses pattes de derrière. Ajoutez à cela de la bravoure, de la générosité, du désintéressement, et toutes les vertus mentionnées sur l'épitaphe. On ne parlait plus à Londres que du chien du capitaine Philips, et je crois bien que si on lui avait coupé la queue, comme jadis avait fait Alcibiade, cet événement aurait fait diversion aux nouvelles de Marengo, d'Austerlitz et de Trafalgar. Le prince régent entendit parler du beau chien, et fit proposer au capitaine Philips de l'échanger contre un grade supérieur. Philips fut au désespoir, et répondit pourtant, comme c'est l'habitude, qu'il était enchanté de pouvoir contribuer aux plaisirs de Son Altesse. Deux jours après, Boastwain fut transféré à Windsor, où on lui fit bâtir un élégant pavillon dans le style chinois. Le nouveau parvenu ne se montra pas trop fier de son élévation subite, je crois même qu'il regretta longtemps son ancien maître. Ceci prouve qu'il avait un excellent cœur, car tout autre à sa place n'eût songé qu'à profiter de cette bonne fortune, de ces morceaux friands, de ces viandes délicates dont le prince régent l'accablait, et que le favori recevait avec une reconnaissance mêlée de regrets pour son ancien ordinaire.

Jusqu'en 1804, Boatswain s'était contenté de faire les délices de la cour; à cette époque, il commença à jouer un rôle politique.

L'Angleterre voulait rompre avec la France, mais il fallait pour cela être assuré de la coopération des puissances du Nord; et malgré ses tentatives répétées, elle n'avait pu encore former une coalition. Un jour, le corps diplomatique était réuni à Windsor, et l'ambassadeur de P..... causait avec le prince régent; non loin d'eux, était un des envoyés de la cour des Tuileries, diplomate habile, que le premier Consul honorait de toute sa confiance. Le prince régent cherchait à entraîner l'ambassadeur dans le parti de la guerre par toutes les raisons que peut fournir un esprit délié et insinuant; l'ambassadeur, assez peu convaincu, ne répondait que d'une manière évasive aux questions du prince, mais en revanche il s'extasiait sur l'élégance et le bon air de la réception. Dans ce moment, maître Boatswain, qui avait ses grandes et petites entrées, circulait au milieu des groupes.

— Quel bel animal! dit l'ambassadeur de P...

— Oui, répondit le prince, il n'est réellement pas trop mal, et puis il a tant de qualités!

— Vraiment?

— Je puis l'affirmer à Votre Excellence. Par exemple, il rapporte parfaitement, je vais vous en donner la preuve.

Boatswain était toujours auprès de l'envoyé français; il paraissait occupé à chiffonner quelque chose entre ses dents.

— Apportez ici, s'écria le prince.

Boatswain s'avança aussitôt vers lui, tenant dans sa gueule une lettre qu'il lui remit avec cette grâce charmante qui ne l'abandonnait jamais.

— C'est sans doute quelque papier égaré dans mes appartements: vous permettez, monsieur l'ambassadeur?

L'ambassadeur s'inclina et le régent parcourut la lettre. Elle était adressée à l'envoyé français, et contenait ce peu de mots.

« Monsieur,

« J'écris à mon ambassadeur aussi bien qu'à vous, pour « une affaire essentielle. Il faut empêcher à tout prix un rap- « prochement entre la cour d'Angleterre et l'ambassadeur « de P.... c'est un homme borné et suffisant, il ne vous sera « pas difficile d'agir sur lui. »

« BONAPARTE, premier consul. »

Le régent reprit, après avoir achevé cette lecture:

— Boatswain est plus heureux que je ne l'avais pensé,

monsieur l'ambassadeur, il vient de découvrir quelque chose qui vous concerne.

— Moi ! dit l'ambassadeur de P...

— Vous-même. Lisez.

L'ambassadeur lut, et l'éloquence du document écrit fut plus efficace que celle du régent; car, en ce moment, le diplomate, furieux, ne respira que guerre et carnage. Ceci était grave. Ce qui fut plus grave encore, c'est qu'il envoya de telles dépêches, que son gouvernement se déclara contre la France, et que la coalition se trouva au comble.

Tel fut le premier acte politique de Boatswain. Il en résulta, vous le savez, une des plus sanglantes guerres du monde, et le bouleversement de l'Europe entière...

—Et Napoléon, fis-je observer au guide, prouva à l'ambassadeur qu'il avait réellement l'esprit borné, — en détruisant la coalition à Austerlitz.

Boatswain parut toujours ignorer la part qui lui revenait dans ces événements, et ne perdit rien de sa modestie et de sa simplicité. Il faut dire ici que sa réputation baissait un peu, comme celle de toutes les choses de mode. Le régent se prit de passion pour les chevaux, et fit don de son ancien favori à Brunnel, le roi des beaux. Brunnel le vendit 300 guinées au duc de Richmond, le duc le vendit 200 guinées au marquis d'Argyle, le marquis d'Argyle 150 au comte d'Hereford, le comte 80 à lord Ross. Evidemment, Boatswain n'était plus estimé ce qu'il valait. Par bonheur, il retrouva enfin un maître digne de lui. Lord Ross le donna à un physicien de la Société royale de Londres, laquelle est, comme chacun sait, l'*Académie française* du pays.

Notre savant était fort original, il trouvait que les bêtes valent mieux que les hommes ; en conséquence, il s'attacha à Boatswain, et en fut payé de retour. Pourtant, il y avait loin de la nourriture qui se consommait chez l'académicien, aux filets de salmis de bécasses du prince régent, aux cervelles frites du beau Brunnel, aux perdreaux truffés du duc de Richmond, aux filets d'agneau du marquis d'Argyle, aux côtelettes du comte d'Hereford, et aux épaules de mouton de lord Ross, ce qui, incontestablement, prouve la délicatesse des sentiments de Boatswain. Il vivait donc heureux, lorsqu'il prit fantaisie au savant de visiter la France : cela n'était permis, pour le moment, qu'aux académiciens, Napoléon ne faisant pas la guerre à la science. Le physicien ne fut pas encore satisfait de cette concession, il demanda une audience au vainqueur d'Austerlitz. Ceci se passait à Saint-Cloud, à l'heure du déjeuner. Napoléon se trouvait dans un pavillon au milieu du parc : ne voulant pas se déranger pour un Anglais, il ordonna de l'introduire immédiatement ; c'était déjà extraordinaire pour un tyran, comme l'appelaient les gazettes de Vienne et de Londres ; ce qui l'était davantage, c'était de le voir manger une tasse de chocolat, pendant que plusieurs de ces gazettes l'accusaient de manger des petits enfants. Le savant fut d'abord troublé, mais il se remit, et la conversation s'engagea sur la physique. Bientôt on entendit à la porte comme un murmure prolongé ; Napoléon se leva pour voir d'où provenait ce bruit.

— Sire, dit notre savant qui était, comme je l'ai dit, fort original, c'est un de mes amis qui est resté à la porte, et comme il n'a guère l'habitude de me quitter, il se plaint à sa manière.

— Eh bien, je serais enchanté de faire connaissance avec votre ami, répondit gracieusement l'Empereur.

On ouvrit donc la porte, et Boatswain se précipita vers son maître, en gambadant et en faisant mille cabrioles. Le malheur voulut qu'il accrochât un magnifique vase en porcelaine de Sèvres, qui tomba par terre, et se brisa en cent morceaux. Le savant, furieux, saisit une chaise, et se disposait à tuer Boatswain, lorsque Napoléon intervint en lui disant avec calme :

— Monsieur, il sera facile de faire un vase pareil à celui qui vient d'être brisé, mais on trouverait difficilement un autre chien aussi beau que celui-ci ; je vous demande donc sa grâce.

On comprend que le savant, désarmé, ne se le fit pas dire deux fois. La grâce accordée, Boatswain, qui avait tout observé probablement, s'approcha de son sauveur en faisant parler l'éloquence de son regard humide et brillant. Napoléon le caressa en silence pendant quelques minutes, puis il dit au physicien :

— Voyez, monsieur, les hommes ne sont pas toujours aussi reconnaissants. Quel dommage que ce chien n'ait pas leur mémoire !

— Sire, répondit l'Anglais, Boatswain est une véritable exception, il se rappelle longtemps le mal, et surtout le bien qu'on lui a fait.

— A la bonne heure ! dit Napoléon avec mélancolie ; grâce à vous, monsieur, ma journée n'aura pas été perdue...

On eût dit que Boatswain comprenait ces paroles, car il fit entendre un grognement adouci, accompagné d'un mouvement de sa belle queue, comme pour certifier à l'Empereur qu'il avait raison.

L'audience terminée, le savant retourna à Paris, d'où il reprit le chemin de son île, pendant que Napoléon prenait celui de quelque capitale ennemie.

L'Empereur n'éprouva que trop tôt la justesse de son opinion sur la reconnaissance des hommes. Trahi par les souverains auxquels il avait pardonné, il fut précipité du trône en 1814, et relégué, comme on sait, à l'île d'Elbe.

On ne saurait nier que Boatswain n'eût contribué pour beaucoup à tous ces événements, par suite de la part qu'il avait prise à la coalition de 1805 ; sans la campagne d'Austerlitz, bien des changements politiques n'auraient pas eu lieu, bien des amours-propres n'auraient pas été froissés, bien des haines n'auraient pas couvé pour éclater plus tard. On voit que les chiens en général, et Boatswain en particulier, ne sont pas notés dans l'histoire à leur juste valeur.

Quoi qu'il en soit, pendant que Napoléon était à l'île d'Elbe, maître Boatswain se faisait vieux dans quelque faubourg de Londres ; son maître le savant était mort, et par suite, notre héros avait passé, avec le reste des biens du défunt, dans les mains de l'héritier. On dit que ses facultés commençaient à baisser : il était devenu tranquille comme un philosophe qui a beaucoup vu, beaucoup réfléchi, et qui, en définitive, laisse à la Providence le soin de régler toutes choses.

Son ancien protecteur, Napoléon, ne pensait pas de même. Du fond de son île, il préparait les moyens de rentrer en France, et méditait de nouvelles campagnes. Personne ne s'en fût douté à voir le soin avec lequel il gouvernait ses petits Etats, son insouciance apparente, et la grâce sans mélange d'amertume, avec laquelle il recevait les étrangers. Il faut dire qu'à cette époque la chaîne du captif était assez longue. Dans une de ses libres promenades au bord de la mer, il rencontra les officiers d'un navire anglais nouvellement arrêté en vue de l'île. Ces messieurs, profitant de l'occasion, sollicitèrent sur-le-champ une présentation, que l'Empereur leur accorda. On fit cercle autour de lui, le capitaine improvisa un discours, et Napoléon y répondait en termes flatteurs, lorsqu'un énorme chien, se précipitant au milieu du groupe, vint se coucher à ses pieds, puis commença une *fantasia* triomphante.

— Ici ! Boastwain ! ici ! criait le capitaine furieux.

Au nom de Boatswain, Napoléon se mit à sourire, et s'adressant au capitaine, pendant que de la main gauche il caressait notre héros.

— Qui vous a donné ce chien? dit-il.

— Sire, il appartenait à mon père.

— Vous êtes donc le fils du savant M. ***?

— Oui, Sire, fit l'Anglais en s'inclinant.

— J'en suis charmé, monsieur, pour vous et pour moi ; cela me donne l'occasion de revoir un ancien protégé que je reconnais à sa gratitude.

Puis il raconta aux officiers la scène de Saint-Cloud.

Le lendemain de ce jour, il devait y avoir un grand bal à Porto-Ferrajo. Tous les invités étaient déjà réunis, on n'attendait plus que l'Empereur. . . . . .

Personne ne savait que, profitant d'une nuit sombre, Napoléon se dirigeait, en ce moment, avec ses grenadiers, vers le port.

— Nous allons en France ! se disaient-ils tout bas pendant que l'orage grondait au loin.

L'éclair illuminait l'horizon de ses reflets du côté du nord, comme pour montrer la route de la patrie. On arrivait déjà sur la plage, lorsque tout à coup il se fit un tumulte au milieu des soldats de l'avant-garde.

L'Empereur demanda ce que c'était.

— Sire, c'est un Anglais qu'on vient d'arrêter, et que les soldats ont pris pour un espion. Ils voulaient le massacrer sur place.

Cela était bien pardonnable pour des grenadiers de la garde, mais l'Empereur ordonna simplement d'embarquer le prisonnier avec les Français, pour qu'il ne pût donner l'éveil. Puis il descendit sur la rive, où plusieurs canots étaient déjà chargés de monde.

On y arrivait à la file en passant sur une longue planche ; or, soit que la planche fût glissante, soit pour toute autre cause, l'Empereur perdit l'équilibre et tomba dans la mer, déjà profonde en cet endroit.

On avait à peine remarqué sa disparition, la destinée du grand homme allait finir. Adieu la nouvelle guerre européenne et la double révolution des Cent-Jours !... adieu le désastre de Waterloo et la poésie de Sainte-Hélène !... Mais la Providence, qui amène les plus grands effets par les plus petites causes, en décida autrement.

Plus prompte que l'éclair, on vit une masse noire plonger et replonger trois fois, puis reparaître en ramenant Napoléon, qui en fut quitte pour un bain de mer ! c'était Boatswain qui venait d'acquitter sa dette de Saint-Cloud !

Arrivé sur le vaisseau, l'Empereur changea de vêtements, et lorsqu'il fut remonté sur le pont, il reconnut dans le prisonnier le capitaine ***...

— Ah ! c'est vous, monsieur, lui dit-il en souriant, il paraît que vous avez l'habitude de vous promener de grand matin?

— Sire, répondit le prisonnier, je venais attendre ma chaloupe pour retourner à bord, pendant que je croyais tout le monde au bal ; mais il me semble qu'on m'a pris sans déclaration de guerre.

— C'est une habitude anglaise, dit l'Empereur souriant toujours ; puis il ajouta :

— Où est donc mon ami Boatswain ?

— On l'a renfermé, Sire, de peur que ses familiarités ne finissent par vous être importunes.

— Plût au Ciel ! soupira Napoléon, que tous mes familiers lui ressemblassent ! Mais à propos, monsieur, ceci vous dérange singulièrement?

— Singulièrement, en effet, car j'allais mettre à la voile pour l'Angleterre.

— Eh bien, nous vous donnerons le passage gratis par la France. Peut-être même serai-je assez heureux pour vous reconduire jusqu'à Londres. . . . . .

— Voilà, dit en finissant son guide, la biographie authentique de Boatswain ; il mourut bientôt dans le parc de Windsor, où le prince régent l'avait réinstallé, et lui fit faire l'épitaphe que vous avez lue.

— J'oserais, fis-je observer, en proposer une autre.

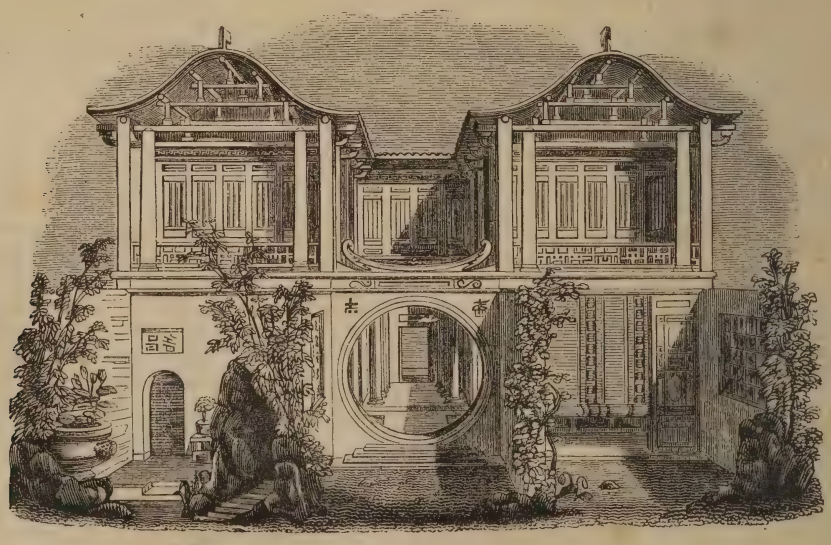
— Laquelle ?

— « Ci-gît un chien rempli d'excellentes intentions, et qui « pourtant plongea deux fois l'Europe dans tous les maux « de la guerre. »

— Très-bien ! s'écria le guide, mais il y a une petite difficulté : ce sont les historiens, les journalistes et les académiciens qui font les épitaphes ; et je gage que pas un de ces messieurs ne croirait un mot de ce que je viens de vous raconter...

X. L.....

(*Extrait des Mémoires inédits d'un diplomate.*)



Pavillon chinois, construit pour Boatswain par le prince régent.

LES PRÉDICATEURS CÉLÈBRES [1].

Nous avons attendu la fin du carême pour reprendre nos études sur les orateurs de la chaire. Nous donnons aujourd'hui les biographies et les portraits de MM. Cœur et Coquereau, bien dignes de figurer ici après MM. Lacordaire et de Ravignan.

L'ABBÉ COEUR.

Si vous avez suivi nos célèbres prédicateurs, vous en aurez remarqué un dont la tournure et la physionomie n'ont rien d'avantageux. Ses traits sont immobiles et ses yeux éteints. Sa démarche est gauche et sa contenance raide. Il ne sait pas même faire le signe de la croix avec grâce. Quand il ouvre la bouche, son organe semble pire encore que sa personne. « Sa voix, naturellement voilée, (c'est un de ses amis qui parle) monte et descend alternativement en gammes de tons toujours faux, depuis la note la plus gutturale et la plus creuse jusqu'au diapason le plus élevé, le plus vibrant, le plus aigu qu'il soit donné à l'oreille d'atteindre. » Ajoutez à ces agréments un geste continuellement saccadé, qui suit la parole comme un balancier monotone.

Mais écoutez quelque temps cet orateur si disgracieux, et vous allez voir s'opérer un des miracles du talent. Cet œil sec et froid s'imprégne de douceur et de mélancolie. Ce geste insignifiant devient touchant ou terrible. Cette voix criarde acquiert une largeur et une puissance merveilleuses. Tout cela du moins vous paraît ainsi ; — tant l'éloquence du prédicateur est juste, profonde, riche en tours harmonieux, en images frappantes, en style excellent !

Vous avez entendu l'abbé Cœur et vous ne songez plus qu'à revenir l'entendre ; car si la chaire actuelle n'a pas d'orateur plus incomplet physiquement, elle n'en a pas non plus moralement de plus parfait que lui.

Pierre-Louis Cœur est né à Tarare en 1805. « Tarare n'était, il y a soixante ans, qu'un humble village du département du Rhône. C'est maintenant une petite ville de sept mille habitants, et qui fait vivre plus de soixante mille ouvriers dans le Lyonnais. Elle est située sur la Tordine, à moitié chemin de Roanne à Lyon, couronnée de montagnes, et célèbre par les mousselines qu'elle envoie au monde entier. »

Or, au temps du roi Charles VII, il y avait un homme qui possédait des terres près de Tarare. Cet homme avait débuté par être simple commis aux monnaies, où l'avait placé son père, orfévre à Bourges. Mais son génie commercial avait bientôt franchi cette étroite et obscure prison, pour prendre un essor plus élevé. Et le talent qu'il avait déployé dans toutes ses opérations, le succès qui avait couronné tous ses calculs, avaient été si merveilleux, qu'au bout de quelques années de travaux, ses vaisseaux couvraient les mers et échangeaient dans mille ports les marchandises de l'Europe contre les richesses de l'Orient. Les princes italiens et mahométans, traitant d'égal à égal avec lui, recherchaient son amitié, et recevaient ses envoyés avec les mêmes honneurs que les ambassadeurs des rois. Deux cents commis et facteurs suffisaient à peine à l'étendue de ses relations ; en un mot, il était devenu le plus habile et le plus considérable négociant de son époque, et n'avait plus de rivaux dans le commerce du monde entier.

(1) Voir le tome XII, page 186 et 299.

Cet homme fut accusé de sorcellerie par ses envieux, et reçut la visite de Chabannes et d'un seigneur inconnu. Il leur montra franchement ses sortiléges et ses maléfices. C'étaient d'immenses registres contenant des colonnes de chiffres tracés de la même main, des notes marginales sur la nature, la valeur et l'usage des marchandises énumérées à chaque page, des dissertations sur les productions et les besoins de chaque contrée, non-seulement de la France, mais de l'Italie, non-seulement de l'Italie, mais de l'Egypte et de l'Orient ; puis des observations sur la fortune, les relations et même le caractère des commerçants de ces diverses parties du monde, et mille autres détails témoignant de la patience la plus minutieuse et des connaissances les plus universelles.

Tels étaient les moyens avec lesquels le prétendu alchimiste faisait de l'or. Il avait en effet trouvé la pierre philosophale, c'est-à-dire la science du commerce, science encore ignorée en France, et dont le négociant de Bourges, par cette intuition qui caractérise les hommes de génie, avait deviné les grands secrets à travers les ténèbres de son siècle.

— Voilà un roi auquel il ne manque rien ! murmura Chabannes, stupéfait.

— C'est lui, au contraire, qui manque au roi ! ajouta l'inconnu, qui était Charles VII.

Et donnant le bras au négociant devant ses ennemis confondus, le roi le nomma son premier ministre et son argentier.

Vous avez compris que cet homme était le célèbre Jacques Cœur.

Les biens qu'il avait à Tarare, la similitude du nom, la voix du peuple qui est la voix de Dieu, les aïeux de l'abbé Cœur, presque tous négociants, ont fait croire que le prédicateur descendait de l'argentier. Cette opinion est celle de tous les anciens du pays.

Le pays lui-même, au reste, est plein des souvenirs de M. Cœur. « A trois lieues de Tarare, dit l'auteur du *Clergé contemporain*, s'élève le clocher de Sainte-Colombe. Jolie commune, pittoresque, variée, ses bois, ses fraîches prairies, les mille ondulations et tous les caprices de son terrain, le paisible mystère de ses vallées, tout y est plein d'un charme qui saisit l'âme doucement, la berce comme dans un beau rêve et l'invite à penser. Nul bruit du monde ne peut venir jusqu'à elle ; les abords en sont toujours difficiles et périlleux en hiver ; l'amitié seule soutient le courage des pèlerins qui veulent la visiter. Ceux qui tracent des routes et amènent avec eux la civilisation qui nous tue, ont oublié ce coin de terre.

Ici, au lieu le plus abandonné des hommes, à une demi-lieue du moindre village, sur le penchant d'un coteau, en face du château de Mont-Cellier, dont il ne reste que des ruines, vous voyez une sorte de flèche, surmontée d'une croix ; c'est la chapelle de M. l'abbé Cœur, il l'a fait bâtir en 1835, avec l'autorisation de M. de Pins ; c'est bien la chapelle catholique où l'on prie, où l'on médite, où l'on pleure. Voici un autel où il dit la messe ; voici une pierre où il s'agenouille sur le corps de sa mère, car il a recueilli à Sainte-Colombe cette dépouille chérie ; voici encore le prie-Dieu pour les longues heures où le corps se fatigue quand l'âme se nourrit de célestes pensées ! »

L'abbé Cœur est encore une preuve de ce que valent les

succès de collége. Les siens furent aussi brillants que précoces. A l'âge de six ans, il récitait à haute voix et sans broncher, dans l'église de Tarare, les Evangiles du dimanche et la Passion de Notre-Seigneur. Il rêvait dès lors le sacerdoce et la prédication. Son professeur de rhétorique l'appelait le petit aigle, et ses camarades disaient : *Petit aigle deviendra grand.* Il soutint aux *Chartreux*, en 1820, une thèse publique contre l'abbé Lyonnet, depuis grand-vicaire de Lyon, sur le même sujet qu'avaient débattu Bossuet et le ministre Claude : l'autorité de l'Eglise. Professeur de seconde à dix-huit ans, de philosophie à vingt-deux, l'abbé Cœur vint à Paris suivre les cours de MM. Guizot et Villemain, et reçut les ordres sacrés en 1829. Il débuta immédiatement dans la chaire de la pauvre église de Saint-Georges, à Lyon, puis dans sa paroisse natale de Tarare ; et l'on put voir de suite que nos grands orateurs sacrés comptaient un rival de plus.

Le beau caractère de l'éloquence de M. Cœur est sa haute impartialité politique. Il est toujours resté en dehors, ou plutôt au-dessus des partis. Plein de compassion pour les erreurs d'autrui, c'est lui qui s'écriait à Saint-Roch, en faisant allusion à M. de Lamennais et à son école : « Ah ! pauvre et défaillante humanité ! Tes rois de l'intelligence se sont émus sur leur trône, et l'on a vu tomber des cieux Lucifer, le fils de l'aurore, et il est allé se perdre dans le même abîme, avec ceux que les siècles avaient vus frappés de la foudre. Malheur à qui veut se mettre au point de vue où ils se sont égarés ! Fuyez ; sortez de ce cercle fatal : là ont péri de nobles âmes, dignes éternellement que le monde les pleure et que le Ciel en ait pitié. »

Personne n'a oublié la lettre publique dans laquelle M. Cœur avoue ses sympathies pour M. Michelet, en faisant ses réserves sur les questions qui les séparent.

Les grandes prédications de l'abbé Cœur ont eu lieu à Lyon, à Nantes et à Saint-Roch. En 1835, il fut vraiment à la mode à Paris. La cour et la ville assiégèrent sa chaire, comme autrefois celle de Massillon. Le même succès se renouvelle chaque fois que l'orateur reprend la parole.

Voici comment le *Solitaire* rend compte des procédés oratoires de l'abbé Cœur : « Il médite le plus longtemps qu'il peut, sans écrire même une note ; et quand il se sent pénétré de son sujet, il écrit à course de plume. Le moment venu de prêcher, il ferme les yeux et se recueille, pour reconstruire dans sa tête la charpente et l'ordre entier du discours ; dès qu'il est bien sûr d'en tenir le fond, il parcourt son manuscrit sans intention de l'apprendre, mais afin que ce qui est meilleur dans le style vienne s'attacher à ce fond de la pensée. Cela fait, il parle, et ne fait pas contre Voltaire et Rousseau de ces tirades qui répandirent leurs ouvrages par milliers sous la Restauration. »

Disgracié sous M. de Quélen, sans trop savoir pourquoi, M. Cœur est aujourd'hui comblé de canonicats, et a été nommé dernièrement professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. A tous ces honneurs il préférerait peut-être le seul qui lui ait manqué jusqu'ici, celui de prêcher à Notre-Dame, à côté de MM. Lacordaire et de Ravignan. Il n'a pas de temps à perdre, s'il veut arriver à cette chaire avant de monter au trône épiscopal.

L'ABBÉ F. COQUEREAU.

L'abbé Félix Coquereau est né à Laval (Mayenne) en 1808, d'un ancien officier de l'Empire et de la fille de M. de Cormerey, ancien maire de sa ville natale. Il est allié du côté maternel à la famille de monseigneur de Hercé, évêque de Nantes, et à celle de l'illustre cardinal de Cheverus.

Comme tous les hommes de mérite, le jeune Coquereau fut un écolier paresseux et brillant. Il avait les versions et les thèmes en horreur, ce qui ne l'empêchait pas de remporter les prix de thèmes et de versions. A Laval, à Nantes et à Rennes, il se couvrit de ces lauriers universitaires que les mères arrosent de tant de larmes de joie.

A dix-sept ans, notre lycéen était bachelier ès lettres. Il vint alors à Paris se faire avocat, c'est-à-dire perdre son temps ; toutefois, en négligeant Bartole et Cujas, il étudia et apprit le monde qu'il connaît aujourd'hui mieux que pas un prêtre.

Il se disposait à plaider à Laval pour quelque mur mitoyen, lorsqu'un beau jour on ne le trouva plus dans la ville : ses amis (il en a toujours eu) s'informèrent de lui avec inquiétude, et sa famille leur annonça qu'il était au séminaire de Malestroit.

L'étudiant fougueux, l'avocat désenchanté, l'élégant homme du monde, avait eu sa rencontre divine comme Saul sur la route de Damas, et s'était brusquement et pour jamais retourné vers le Ciel.

Ajoutons cependant que l'abbé Coquereau garda dès lors un pied sur la terre : même dans l'ardeur d'une vocation soudaine, il sut concilier la tolérance avec la sévérité, la gaieté et la douceur avec la dignité et la force. Son digne maître à Malestroit fut M. Jean-Marie de Lamennais, le frère du célèbre philosophe. Il devina tout de suite dans le jeune clerc le prêtre destiné à jouer un grand rôle et à faire un grand bien dans le monde. De tels hommes sont malheureusement rares dans le clergé du dix-neuvième siècle.

Successivement vicaire à Laval et prédicateur au Mans, l'abbé Coquereau se dressa tout à coup dans les chaires de Paris à côté de MM. Cœur et Lacordaire. De 1835 à 1843 il a édifié de sa mâle éloquence les paroisses de Saint-Philippe-du-Roule, des Missions, de Saint-Eustache, de Saint-Germain-des-Prés, de la Madeleine, de Saint-Thomas-d'Aquin, de Saint-Roch, de Saint-Sulpice, etc. Nul n'a plus promptement que lui séduit la foule et nul n'a mieux su captiver son inconstance. Plusieurs prédicateurs célèbres ont perdu leur prestige, l'abbé Coquereau a toujours vu son influence grandir. C'est qu'il est avant tout orateur, et orateur du dix-neuvième siècle !

Cet éloge le flattera peut-être médiocrement aujourd'hui qu'une si haute mission l'appelle dans notre armée navale. Mais, quelle que soit la destinée de l'aumônier de Sainte-Hélène et de Mogador, s'il quittait jamais la chaire de Paris, elle et lui se regretteraient bientôt amèrement.

Toutes les villes importantes de l'Ouest ont entendu avec admiration la parole entraînante de l'abbé Coquereau. En 1837, il électrisa à Brest les soldats et les marins, et reçut de leurs officiers un banquet d'adieu solennel. A Nantes, en 1838, il prêchait le carême avec l'abbé Cœur, et toute la ville courait de l'un à l'autre, et chacun d'eux figurait en ami dans l'auditoire rival. Qui ne se souvient des belles conférences de MM. Coquereau et Olivier, à Saint-Roch, en 1841 ; et de ce fameux carême de 1842, qui valut au jeune orateur le voyage de Sainte-Hélène ?

L'éloquence de l'abbé Coquereau est essentiellement brûlante et persuasive. Chez lui la science n'est que l'instrument du cœur ; le sentiment l'emporte sur toutes les raisons. Sa parole est une flamme qui jaillit irrésistiblement de sa poitrine. Il s'ensuit parfois quelque désordre, mais quel orateur véritable en est exempt ? Le désordre n'est-il pas la moitié du génie de Lacordaire ? Une autre grande distinction de l'abbé Coquereau, c'est la connaissance philosophique et religieuse des hommes et du monde. Il sait et il ose dire leurs vérités à tous nos rêveurs et à tous nos systèmes, à tous nos vices et à tous nos ridicules. Sa franchise et sa

chaleur exaltent particulièrement la jeunesse. Après avoir assiégé sa chaire, elle assiége son cabinet, et là l'homme du monde triomphe encore par les grâces de l'esprit.

La figure vive et originale de l'abbé Coquereau personnifie bien son talent et son caractère. Malgré l'obésité précoce de sa moyenne taille, son geste est souple et facile. Il porte admirablement sa tête brune, aux traits accentués, ombragée d'une épaisse chevelure noire. Il a surtout un mouvement en arrière, et un regard relevé, tout plein de fierté et d'énergie; son inspiration, essentiellement communicative, lui jaillit par tous les pores, et court comme l'électricité sur son auditoire. Imaginez l'effet de cette parole voilée et roulante, lorsqu'elle vous lance à bout portant des arguments comme celui-ci :

« La confession, prétendez-vous, n'est bonne que pour le peuple... Mais qui êtes-vous donc, vous qui parlez ainsi? Vous êtes donc différents du peuple?... Eh bien! montrez-moi votre sang, ouvrez-moi vos veines, que j'apprécie et que je compare. Voilà une étrange assertion!... D'où vient-elle?... de vos rangs peut-être, à vous, qui dans vos utopies humanitaires, faites sans cesse appel au peuple, en proclamant sa puissance, sa moralité, sa force. Insensés! que faites-vous? ou vous dites vrai en parlant ainsi, ou vous mentez. Si vous dites vrai, c'est-à-dire, si le peuple est grand, généreux, puissant, pourquoi donc la confession serait-elle bonne pour lui et non pour vous? Ah! c'est trop de modestie : j'en appelle à vous-mêmes... Que si, au contraire, vous mentez, avouez que vous êtes bien coupables; car vous faites alors du peuple un instrument pour vos passions, vous, hypocrites qui le caressez d'une main; insolents qui le bâtonnez de l'autre!... »

Tel est l'abbé Coquereau, prédicateur sacré, l'homme que le pape Pie IX vient de nommer missionnaire apostolique.

Passons à l'abbé Coquereau, aumônier de Sainte-Hélène et de Mogador, à l'homme qui fait rentrer avec tant de bonheur le prêtre et la religion dans notre marine.

Cette grande mission de l'abbé Coquereau date de l'expédition de la *Belle-Poule* à la recherche des cendres de l'Empereur. Le pieux orateur poursuivait sa carrière en province, lorsqu'il apprit l'honneur insigne qu'on venait de lui faire; il ne l'avait point sollicité, il refusa d'y croire. « Pourquoi moi plutôt qu'un autre? » se dit-il modestement. C'était la reine elle-même qui avait demandé la nomination de l'abbé Coquereau; elle avait suivi et admiré ses prédications à Saint-Roch en 1842. Elle s'y était trouvée un jour avec deux autres reines, la reine des Belges et la reine d'Espagne. Un autre jour elle avait dit au prédicateur :

— Monsieur, vous avez parlé comme un apôtre.

— Madame, avait répondu l'abbé, la vie d'une reine comme Votre Majesté, est bien plus éloquente!

M. Coquereau s'expliqua enfin son élévation, et vint se mettre à la disposition du prince de Joinville : — « Ma famille, dit-il dans ses *Souvenirs de Sainte-Hélène*, s'était associée à la gloire de l'Empire... Mon père avait servi pendant plus de trente ans; deux de mes oncles avaient conquis, au prix de leur sang, le grade de colonel, et l'un d'eux était mort sur le champ de bataille. »

Cette expédition de la *Belle-Poule* mit le comble à la popularité de l'abbé Coquereau. On le vit, dans tous les tableaux du moment, bénissant le cercueil de Napoléon et l'escortant depuis Sainte-Hélène jusqu'aux Invalides. Il se rencontra lui-même, avec les princes et les généraux ses compagnons, dans les salons de cire et sur les tréteaux des Champs-Elysées. Ces épreuves, qui ruinent les gloires frivoles, consacrent les renommées sérieuses. Celle de l'abbé Coquereau eut le bonheur de survivre aux triomphes de la rue.

C'est qu'il avait accompli sur notre escadre un véritable tour de force. Enfermé durant plusieurs mois dans une frégate avec des officiers et des matelots, vivant de la vie mondaine de ceux-là et de la vie brutale de ceux-ci, frôlant des plis de sa soutane les épaulettes et le goudron, il avait su être aimable, tolérant, familier, sans cesser d'être digne, sévère, religieux.

Il faut dire que l'esprit et le cœur du prince de Joinville, complices des évangéliques projets de son aumônier, les secondait avec une toute-puissante discrétion. Mais il faut ajouter que nos états-majors maritimes jugent les prêtres qu'ils approchent avec une rigueur qui dépasse les scrupules du plus rude pouvoir ecclésiastique.

L'inaltérable gaieté de l'abbé Coquereau brava jusqu'au fameux baptême de la ligne. La reine avait demandé qu'il en fût exempt; mais il voulut s'y soumettre comme tout le monde, et jamais néophyte plus joyeux et plus respecté n'égaya la burlesque cérémonie. Sa robe fut trempée des seaux d'eau traditionnels, mais son caractère sortit intact des quolibets du père la Ligne.

Nous n'insisterons pas sur les impressions de l'aumônier de la *Belle-Poule;* lui-même les a consignées dans un livre éloquent. Nous renvoyons nos lecteurs aux *Souvenirs de Sainte-Hélène.*

M. Coquereau s'est retrouvé, dans les mêmes fonctions et avec le même succès, à Tanger, à Mogador et sur notre escadre d'évolutions. Dans le Maroc, il a su grandir avec sa mission et mériter les éloges suivants de la Chambre des pairs et du *Moniteur* officiel :

« Tous l'ont vu à Mogador, sur le pont du vaisseau amiral, partageant avec nos braves marins les dangers du combat sous le feu de l'ennemi; puis, après la victoire, allant, par une mer affreuse, dans une frêle embarcation et pendant plusieurs jours, porter de bâtiment en bâtiment les sublimes consolations de son ministère aux mourants et aux blessés.

Voilà le grand secret de l'abbé Coquereau : le dévouement à tous, et le dévouement sans relâche et sans bornes! — Dernièrement encore, à la Spezzia, entre Gênes et Livourne, la petite vérole se déclare sur un navire de l'escadre. Que fait l'évangélique aumônier? Il demande à quitter le vaisseau amiral pour s'enfermer avec l'épidémie!

L'abbé Coquereau a réalisé de grands progrès religieux sur notre flotte. Il a obtenu la prière en commun des mousses, soir et matin. Il a fait assister les équipages à la messe du dimanche; — devinez par quel excellent moyen? En laissant chacun libre de s'en dispenser.

Cette messe à bord du vaisseau amiral est une magnifique cérémonie. L'autel s'élève au pied du mât d'artimon. Le pavillon national se déploie à son sommet. De tous les bâtiments rangés à l'entour, on voit le prêtre officier dans ses habits d'or. Derrière lui sont groupés les états-majors de l'escadre, en uniforme. A sa droite et à sa gauche les députations des équipages se rangent, debout, l'arme au bras, en grande tenue. Les matelots qu'elles représentent s'unissent à elles d'intention, sur le pont de leurs navires respectifs. Ces navires couvrent quelquefois un quart de lieue de mer,—vaste temple dont le ciel est la voûte, et le vaisseau amiral le sanctuaire. Quand la clochette annonce l'élévation de l'hostie, toutes les têtes s'inclinent à perte de vue, tous les drapeaux s'agitent, tous les tambours battent, et, dans les grandes circonstances, les canons saluent la présence du Dieu des armées.

Une autre cérémonie moins éclatante, mais plus tou-

chante encore, ce sont les funérailles du marin. Le mort est élevé dans sa bière au-dessus du carré des officiers. Le pavillon français lui sert de drap mortuaire. Toute l'escadre peut le voir et s'unit au service funèbre. Quand il est achevé, on descend le corps dans l'entrepont. L'aumônier le précède, les officiers le suivent. On arrive ainsi jusqu'au sabord de l'avant. On y suspend la bière sur une planche inclinée; le prêtre récite la dernière prière, fait un signe muet, et le cadavre tombe dans l'abîme. A peine entend-on le bruit de sa chute; l'eau se referme en bouillonnant, et le navire poursuit sa marche.

L'abbé Coquereau arrivera-t-il à son noble but? Son influence et ses exemples rendront-ils, à notre flotte d'abord, puis à toute notre armée, ces aumôniers d'autrefois que tant de cœurs regrettent et que tant d'esprits repoussent? Nos soldats et nos marins continueront-ils de souffrir et d'expirer sans secours religieux, sur les champs de bataille de la terre et de l'Océan? Espérons qu'un pareil abandon ne saurait se prolonger; espérons au nom de l'humanité, si ce n'est au nom de la religion.

En attendant, M. Coquereau vient de se rembarquer une quatrième fois. Il a quitté de nouveau, pour continuer sa mission, la retraite charmante qu'il s'est faite à Paris, rue Saint-Guillaume, et qu'il a meublée de précieux souvenirs de ses voyages.

On y voit réunis, dans ce pêle-mêle qu'avouerait un artiste, des bronzes, des tableaux et des armes, des chapelets arabes, des marines de Gudin et de Morel-Fatio, la clef d'une des forteresses de Mogador, des fragments de la pierre du tombeau, du chêne de la bière de Napoléon, — et la canne de jonc à pomme d'ivoire sur laquelle l'Empereur appuyait son corps défaillant, lorsqu'il allait, du haut des rochers de Sainte-Hélène, regarder du côté de la France...

M. Coquereau a trente-huit ans à peine. Ses yeux ont vu les cendres de Napoléon et l'agonie du duc d'Orléans. Il est vicaire-général d'Evreux, chanoine titulaire de Saint-Denis, et chanoine honoraire de Quimper, de Troyes, de Bayeux, etc. Il porte la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, et il a eu l'esprit de refuser le Nichan de Tunis, — quand tout le monde le sollicitait.

Au milieu des illustres prédicateurs dont nous avons tracé le portrait, un orateur plus modeste a surgi depuis quelques années. C'est M. l'abbé Théodore Ratisbonne, sous-directeur de l'archiconfrérie du Cœur de Marie, à Notre-Dame des Victoires. Il était loin de rêver la gloire, dans l'obscurité de ses pieuses fonctions, lorsqu'un soir, le 30 janvier 1842, après avoir fait son instruction habituelle dans l'église des Petits-Pères, il raconta une de ces histoires qui dépassent toutes les merveilles de la fiction, et qui, à peine sorties des lèvres humaines, font immédiatement le tour du monde. C'était l'éclatante et miraculeuse conversion de M. Alphonse Ratisbonne, jeune frère de l'humble prêtre, lequel, de juif obstiné qu'il était naguère, se prépare en ce moment à devenir ministre de Jésus-Christ.

Nous ne pouvons aujourd'hui, faute d'espace, que donner à nos lecteurs le portrait de M. Ratisbonne. Nous leur rapporterons bientôt la prodigieuse aventure qui a improvisé la célébrité de ce nom.

C. DE CHATOUVILLE.

(*La suite prochainement.*)

L'abbé Coquereau. L'abbé Cœur. L'abbé Ratisbonne.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN BRETAGNE.

LE MORBIHAN.

Maquignon et petits pâtres morbihannais, d'après la *Galerie armoricaine* de MM. Charpentier, de Nantes.

LA MARIÉE DE MOUSTOIRAC (1).

(SUITE ET FIN.)

XI. — LA PRIÈRE.

« Il y avait près de deux heures que je courais, nous dit Samson; j'étais à bout de force et d'haleine, je voyais les arbres tourbillonner autour de moi, et j'entendais de plus en plus près les cris de mort des *souleurs;* souvent même ils effleuraient mon oreille, et leurs pas semblaient emboîter les miens. Une pierre venait enfin de me blesser à l'épaule; c'en était fait de moi, si je ne trouvais pas un refuge.

« Mais rien à l'horizon que la lande déserte! J'allais me résigner à périr, quand je vis un peu de fumée au-dessus d'un ravin; c'est sans doute une chaumière, pensai-je, et je retrouvai des forces pour l'atteindre; je m'élance à corps perdu, je franchis de nouveaux champs, je roule de fossés en fossés, je perce des taillis, je m'y égare vingt fois, je tombe dans une pièce d'eau, je m'en tire, Dieu sait comment; je traverse des fourrés impénétrables, et toujours mes ennemis hurlant sur ma trace! et point d'habitation devant moi! Je revois cependant, d'une clairière, le filet de fumée, je reprends courage et j'arrive à la fin...

« J'ouvre la porte et j'entre. Je trouve Mac'harite, qui rangeait ce berceau. — Sauvez-moi, lui dis-je, par pitié, sauvez-moi! Elle me reçoit d'abord avec bonté, me considère d'un œil complaisant, mais sans paraître m'écouter. Je lui répète qu'on veut ma mort, que des forcenés me poursuivent; et, frappé de leurs nouveaux cris, je pousse le verrou.

« Alors Mac'harite change tout à coup; elle me regarde avec dédain.

— Pourquoi vous sauverais-je? s'écrie-t-elle, est-ce qu'on a sauvé mon Pol à moi?

« Et, courant à la porte, elle l'ouvre à mes ennemis.

— Allons, me dis-je, voici ma dernière heure, puisque je ne peux toucher même une femme.

« Je me souvins en ce moment que les *souleurs* m'avaient traité de païen, et cela me fit penser à Dieu, mon seul défenseur. Je me jette à genoux près de ce berceau, devant cette petite Vierge, et je lui adresse la seule prière que je sache, une prière qu'on m'apprit sans doute en mon enfance et que j'ai toujours récitée depuis, soir et matin, parce qu'elle me consolait dans mes douleurs, quoique le langage m'en soit inconnu maintenant.

O were'hez vara bénéguet.
C'hui zo guet enn oll inhouret...

« A peine ai-je prononcé ces mots, que Mac'harite bondit et s'élance vers moi.

— Qui vous a enseigné cette prière?

— Ma mère, je pense, car je la sais depuis que je me connais.

— Quel est votre nom? D'où venez-vous?

— Je l'ignore, je suis un enfant perdu, sans famille et sans patrie.

— Continuez cette prière, reprit-elle toute palpitante... Et elle va repousser le verrou pour me remettre en sûreté.

« J'achève les paroles saintes, et Mac'harite tombe dans mes bras...

— C'est bien cela! c'est bien cela! s'écrie-t-elle d'une voix entrecoupée. Mon rêve ne me trompait point. Dieu m'avertissait pour m'empêcher de mourir d'ivresse! Les *korrigans* m'ont rendu mon Pol!... Le voilà bien! le voilà grand et beau! je reconnais ses yeux bleus, son large front, ses longs cheveux d'or.

« Et elle me couvrait de baisers, elle passait ses mains dans ma chevelure, elle m'inondait de larmes brûlantes, elle me pressait à m'étouffer contre son cœur.

— Et moi qui refusais de le défendre! moi qui allais le chasser de ma maison! Ah! qu'on vienne maintenant l'attaquer; on verra si je le laisserai prendre deux fois!

« J'étais moi-même éperdu d'étonnement et de joie.

— Vous êtes donc ma mère? m'écriai-je à mon tour.

— Attends! répondit-elle, écartant mon habit d'un doigt frémissant; Pol est né avec une marque sur la poitrine. La voici! la voici! plus de doute! oui, je suis ta mère! ajouta-t-elle en me rouvrant ses bras.

« Je m'y précipitai, criant: Ma mère! et j'appris enfin, dans cette étreinte, ce que c'est que le bonheur ici-bas...

« Bientôt la *profédez*, allant et venant comme une folle, ouvrant ses armoires et ses bahuts, me montra l'un après l'autre, à travers ses sanglots et ses cris d'allégresse, tous les souvenirs qu'elle avait conservés de mon enfance: mon bonnet de baptême, mes premiers *bragous*, mes bijoux et mes jouets, et surtout ce berceau qu'elle avait arrosé de tant de pleurs, et qu'elle préparait tous les matins, depuis quinze ans, comme si les anges devaient m'y rapporter chaque soir!

« Mais tant d'émotions avaient épuisé Mac'harite; elle s'affaissa sur moi et perdit connaissance...

« Ce fut alors que les *souleurs* arrivèrent et secouèrent la porte à grands cris. Ils allaient l'enfoncer dans leur délire et me tuer sans explication, si leurs clameurs ne m'eussent rendu ma mère.

« Elle se relève comme une lionne, va ouvrir elle-même et paraît sur le seuil! Ah! si vous aviez vu ce geste foudroyant! si vous aviez entendu cette parole surhumaine!

— Arrêtez, malheureux! ou passez-moi sur le corps! ce jeune homme est l'hôte de la *profédez!* vous ne toucherez pas un seul de ses cheveux!

« Mais vous savez le résultat, messieurs; vous avez trouvé mes ennemis cloués à cette porte... Quand vous êtes entrés, je répétais en actions de grâce la prière à laquelle je dois ma mère et la vie .. »

On se figure quelles vives impressions nous causa le récit du *diverruz*, et quelle part nous prîmes à cette reconnaissance, que nous avions pressentie sans l'espérer.

Toutes les contradictions et toutes les énigmes s'expliquèrent dans les épanchements qui suivirent.

Pol Trévihan avait été ravi par quelque bohémienne, devant la chaumière d'Ianned. Pour mieux dérouter son esprit, on lui avait dit qu'il était Flamand, et on avait ajouté deux années à son âge; puis on avait effacé de sa tête et de son cœur tous les souvenirs de l'enfance, excepté l'image de son pays, indestructible chez les Bretons, — son amour pour sa chevelure, signe distinctif de sa race, — et la prière que sa mère avait gravée au plus profond de sa mémoire.

(1) Voir les numéros de février et d'avril 1847.

Un des grands motifs de son trouble depuis quelques jours, c'est qu'il avait reconnu plusieurs mots de cette prière dans le langage des paysans. Le rêve de Mac'harite avait une origine analogue ; elle avait, un matin, vu passer le *diverruz*, et, comme il lui rappelait involontairement son fils, ce fils lui était apparu dans la nuit sous les mêmes traits. Nous remarquâmes alors entre elle et lui ces mille rapports qui composent l'air de famille.

Bref, tous deux confirmèrent vingt et vingt fois leur identité, en se répétant à satiété ce qu'ils savaient de leur histoire depuis leur séparation ; et ces touchants bavardages firent déborder un nouveau torrent de pleurs et de caresses sur les petits bonnets, sur les joujous et les croix d'argent, sur le berceau chéri et sur la madone libératrice !...

Il n'y eut qu'un point sur lequel Mac'harite ne tomba d'accord ni avec Samson, ni avec nous. Rien ne put lui persuader que ce n'étaient pas les *korrigans* qui avaient enlevé son Pol, et qui, ne pouvant le dompter sans doute, avait livré à des *diverruzed*.

On conçoit que la plus douce confidence faite à Pol (il est temps de lui rendre ce nom) fut l'histoire de ses fiançailles avec Anne-Marie... qu'il accueillit d'un cri de joie !

Encore un sentiment qu'on n'avait pu arracher de son âme, puisqu'il s'était repris à aimer sa *dimezet* (1), aussitôt qu'il l'avait revue.

Aussi interrompit-il brusquement l'entretien, en nous demandant avec énergie :

— A quel jour sont fixées les noces de Gildas ?

— A lundi prochain, répondis-je.

— Huit jours, reprit-il, c'est huit fois plus de temps qu'il n'en faut pour empêcher ce mariage !

La chose n'était pas aussi facile qu'il le croyait, et demandait les plus sages ménagements. Je pressentis quelque fâcheux coup de tête, et je suppliai Pol et Mac'harite de nous charger de la négociation... Si notre prudence ne réussissait pas d'abord, nous leur laisserions le loisir d'employer d'autres moyens.

Ils acceptèrent notre offre, bien qu'avec peine ; mais nous ne pûmes empêcher la mère de publier son bonheur.

— Je veux, dit-elle, que les Kérias l'apprennent de suite, par la voix de tout le monde.

Et saisant avec orgueil la main de Pol, elle courut le montrer aux *souleurs* qui étaient toujours à la porte...

La longueur de l'attente avait déjà calmé leur fureur ; jugez du sentiment qui la remplaça, lorsque la *profédez* leur dit de sa voix sacrée :

— Bénissez, mes enfants, ce jeune homme que vous avez maudit ! il méritait de porter les longs cheveux et le *bragoubraz!* il méritait de combattre avec vous et de remporter le prix de la *soule*. C'est un chrétien, un Breton, comme vous tous ! c'est Pol Trévihan, mon *penn-herr*, le trésor que m'avaient pris les *korrigans* et que le bon Dieu m'a rendu par un miracle. Vous voyez que je l'embrasse, mes amis, que je l'embrasse sans mourir de joie. Vous qui avez plaint quinze ans la *profédez*, à votre tour de saluer son fils et de lui serrer la main ! Mais d'abord remerciez avec moi la sainte Vierge de la grâce qu'elle vient de m'accorder.

Jamais on n'imagina de réaction plus soudaine et de contraste plus frappant. Ces forcenés, qui voulaient tout à l'heure massacrer le *diverruz*, tombèrent à genoux avec lui et avec Mac'harite, et récitèrent la prière de l'*Ave Maria*.

Ces pieuses et douces paroles succédant aux cris de mort que nous venions d'entendre, et se mêlant aux derniers bruits du soir, en face de cette pauvre chaumière et de cette admirable nature, nous causèrent une émotion plus grande encore que la scène dont nous avions été témoins.

Nous vîmes ensuite avec joie les *souleurs* presser la main de Pol, et l'entourer comme un compatriote et un ami. Quelques-uns même l'eussent emporté en triomphe, si Mac'harite n'eût réclamé et retenu son *penn herr*.

Tous se retirèrent alors en criant : « Noël ! Noël à Mac'harite et à Pol Trévihan !

Nous en remarquâmes toutefois plusieurs qui ne prirent part ni à ces épanchements, ni à ces cris, et nous prévîmes dès ce moment que l'opinion se diviserait à Moustoirac, que la reconnaissance de Pol y trouverait des partisans et des adversaires, également obstinés.

XII. — LES NOCES.

Nos prévisions se réalisèrent le soir même, à Kerlenn. La grande nouvelle y était parvenue avant nous ; tous les Kérias en étaient bouleversés. N'y voyant que la réparation de sa faute, Ianned pleurait de joie en embrassant son fils ; il fallait la retenir de force pour l'empêcher de courir féliciter Mac'harite... Un autre..., ou plutôt mille autres sentiments ravageaient le cœur d'Anne-Marie. Trois fois elle avait perdu connaissance, et trois fois les caresses maternelles ou les menaces de son père l'avaient ranimée. Elle ne put étouffer le cri de son âme en nous apercevant :

— Vous venez de chez la *profedez!* vous avez vu Pol !

Je compris ce mot naïf et touchant. Quand la *gwerchez* avait vu le jeune homme, c'était le *diverruz*, le réprouvé..., elle n'avait pas osé le regarder en face. Aujourd'hui, c'était Pol, son frère de lait, son premier fiancé, et elle nous enviait d'avoir pu le contempler à l'aise ; car chez elle, aussi bien que chez lui, ces mille souvenirs d'enfance, qu'une simple rencontre avait remués dans leur âme, se réveillaient et se remettaient à chanter comme un essaim d'oiseaux que le soleil du printemps vient de faire éclore.

Josef Kérias ne comprit que trop aussi l'intention de sa fille, et il la réprima avec une dureté qui nous effraya pour notre mission.

Je savais qu'en Bretagne tout dépend du chef de famille, que sa volonté seule fait loi, que celle des autres, et des femmes surtout, n'est rien à côté. J'abordai donc directement Kérias, et je plaidai la cause de Pol Trévihan.

Je lui rappelai que lui-même l'avait fiancé à sa fille, et dans quelles circonstances solennelles ! je lui fis sentir qu'il ne pouvait manquer de parole à Dieu, que le doigt de la Providence était visible en tout cela ; enfin qu'il s'agissait du bonheur ou du malheur éternel d'Anne-Marie...

Le petit homme me laissa parler tant que je voulus, me regarda à peine du coin de l'œil, allumant et fumant sa courte pipe, avec cette impassibilité bretonne qui semblait incarnée en lui ; puis il me fit attendre un grand quart d'heure sa réponse, et je ne la lui arrachai qu'à force de sommations et d'instances.

— *Ann aotrou* (monsieur), me dit-il enfin, à demi-voix, vous prêchez mieux que notre recteur, et tout cela est fort beau sans doute. Je serais le premier à tenir ma promesse à Pol, s'il était ici, et s'il réclamait sa *dimézet* (sa fiancée).

— Parbleu, je vais le chercher de ce pas ! m'écriai-je, je vous jure qu'il ne tardera guère !

Et je me levais déjà triomphant, quand le fermier me retint d'un geste.

— Mais qui me prouve, ajouta-t-il du plus grand sang-froid, que ce *diverruz*, ce vagabond, est Pol Trévihan ?

Une telle objection révélait tout le système de Kérias ; c'était le meilleur assurément, car il n'y avait rien à répliquer. Je rappelai vainement toutes les circonstances qui

(1) *Dimezet*, fiancée.

ne permettaient pas le moindre doute : la conviction de la *profédez*, la mienne, celle de chacun. Le petit homme était libre de me répondre comme il le fit, comme il voulait le faire jusqu'au bout :

— Mac'harite croit que c'est Pol ; vous le croyez, tout le monde le croit ; tout le monde en est maître ! Mais moi, le père d'Anne-Marie, je ne le crois pas, et à moins qu'on ne me le démontre clair comme le jour, ma fille épousera Gildas Favennek.

Il fit en sorte que toute la famille entendît cet arrêt sans appel ; et, remettant sa pipe dans sa poche, il nous souhaita tranquillement le bonsoir.

Le fin mot, que je lus dans son âme, c'est qu'il se trouvait trop avancé pour reculer, c'est que Gildas se ferait restituer ses cadeaux de noces (1), c'est qu'après tout, le premier fiancé était moins riche que le second...

Est-ce à dire qu'un si bon chrétien manquait à son vœu ? nullement. Il faisait à sa conscience le même raisonnement qu'à moi, et il se persuadait qu'il ne croyait réellement pas à l'identité de Pol.

Cependant le sort de ce dernier et celui d'Anne-Marie nous inquiétaient trop, pour ne pas nous inspirer d'autre expédient.

Robert me donna une excellente idée, que je mis à exécution le lendemain.

Le recteur qui avait baptisé Pol, qui l'avait remis deux fois à Ianned, qui l'avait connu cinq ans, existait encore, il habitait le fond de la Bretagne, à quarante lieues de Moustoirac ; mais j'avais le temps de lui écrire et de recevoir sa réponse. Je résolus de lui tout apprendre et d'invoquer son témoignage, le seul capable de vaincre l'obstination de Kérias. J'adressai donc une longue lettre au digne pasteur, et je chargeai un homme sûr de la lui porter ; au bout de trois jours au plus tard, je devais avoir de ses nouvelles.

Je n'instruisis de ma démarche que Mac'harite et son fils, j'empêchai ainsi leur impatience d'engager une lutte inutile.

Avec quelle anxiété ils comptèrent les jours, les heures et les minutes !

Pol ne supportait une telle attente qu'en allant à chaque instant contempler Anne-Marie, dans le courtil de Kerlenn, à travers la haie de l'enclos. La *gwerchez* savait-elle qu'il était là, caché dans le creux d'un arbre, dévorant des yeux ses moindres mouvements ? Le fait est qu'elle allait et venait du matin au soir, qu'elle changeait bien souvent de coiffe et de tablier, et que jamais elle n'avait mis tant de grâce à barater son beurre frais, à rappeler ses abeilles murmurantes et à jeter le millet d'or à ses poules, dont la couvée gloussait autour de sa jupe... Pol avait fort raison d'admirer ces tableaux, il n'y en avait point de plus doux à voir.

Malheureusement, le temps s'écoulait, et les trois jours s'achevèrent, sans que le messager reparût...

Nous avait-il trahis, ou lui était-il arrivé malheur ? avait-il trouvé le recteur défunt, malade ou absent ? ou, ce qui eût été pire encore, ce dernier nous refusait-il son appui ? Nous ne savions que penser d'un tel mécompte, et nous voyions en tremblant le jour fatal approcher.

Il fut impossible de retenir plus longtemps Mac'harite. Elle lisait sur le front pâle et dans les yeux sombres de son fils, qu'il mourrait s'il n'épousait Anne-Marie. Elle courut donc, plus menaçante que jamais, chez Kérias ; mais celui-ci lui ferma impitoyablement sa porte...

Le fermier ne se sentait pas de force à vaincre la *profédez*, appuyée hautement d'une partie du village. Il se défiait de moi, de Robert, de sa famille, de sa conscience, et il luttait en sourd et en aveugle contre tout le monde et contre lui-même. Il voulait gagner ainsi l'heure décisive, et puis se retrancher derrière le fait accompli.

Trois fois Mac'harite se représenta à Kerlenn, trois fois elle rompit inutilement son bâton sur le seuil.

Je sentis que le petit homme romprait lui-même, plutôt que de céder, et je ne songeai plus qu'à défendre Pol contre le délire de sa douleur...

Il forma de lui-même un projet désespéré, que nous encourageâmes à titre de diversion.

Il restait trois jours encore, on avait le temps d'aller trouver le recteur, notre unique espoir, et de revenir avant le mariage. Pol se chargea de l'expédition, et partit au galop dans la nuit. Il jura de ramener le recteur en personne, ou de rapporter une lettre pour le desservant de Moustoirac.

Le plus grand secret fut gardé par nous et par Mac'harite ; mais je vis ce dernier effort tourner contre nous.

Kérias triompha tout haut de l'absence inexpliquée de Pol.

— Vous voyez bien, disait-il, que ce vagabond n'était point Trévihan. Le voilà parti comme il était venu... Tout comédien qu'il est, il n'a pu continuer son rôle !

Cette opinion s'accrédita dans le village, et troubla le cœur même d'Anne-Marie...

Je fus bien tenté de la mettre dans la confidence, mais cette réflexion m'empêcha de le faire :

— Pourquoi lui ôter la force d'accomplir son sacrifice, s'il doit être, après tout, inévitable ?

Quelque chose, d'ailleurs, me disait que Pol reviendrait à temps...

Cependant le jour de la noce arriva, et Pol n'était point de retour...

Nous assistâmes à Kerlenn aux apprêts de la cérémonie... Kérias portait la tête haute, tout en hâtant les choses pour plus de sûreté... Ianned et ses enfants se regardaient sans mot dire. Anne-Marie, pâle et tremblante, se laissait parer comme une victime... Au moindre bruit, elle tressaillait et se retournait vers la porte...

Les commères et les *pennerez* lui mirent successivement les souliers ronds bordés de velours et lacés de rubans, la jupe bleue sous la jupe rouge, aux mille plis serrés à la taille, le *korfsae* (1) de même couleur, aux emmanchures de velours rapprochées dans le dos, et aux pointes ornées de rouge sur le devant, laissant voir le *korkenn* (2) écarlate, garni de vert et brodé d'arabesques de laine ; le *tavancher* (tablier) de soie violette, avec ses larges rubans noués sur la hanche ; enfin le bonnet de dentelle au bourrelet de pourpre, et la coiffe blanche, aux bandelettes flottantes.

Malgré sa pâleur et ses yeux humides, elle était adorable dans cette naïve toilette.

Nous sortîmes consternés pour voir si Pol n'arrivait pas.

Les invités affluaient par toutes les routes vers la maison des Favennek. Ils devaient en sortir dans une heure, et venir prendre avec Gildas la mariée à Kerlenn.

La plupart accusaient à haute voix le départ de Trévihan.

— S'il était demeuré, disaient-ils, nous l'aurions aidé à rompre le mariage.

Et nous regardions en vain de tous côtés..., le malheureux ne paraissait nulle part !

Au plus haut du village, nous aperçûmes une femme debout, appuyée sur un bâton...

C'était Mac'harite, plus vieille et plus cassée que jamais...

(1) Quand un mariage se rompt, la partie qui cause la rupture restitue, non-seulement les cadeaux de noces, mais toutes les dépenses qui ont été faites dans les accords au cabaret, dans le *gweladen*, à la foire, au *pardon*, etc.

(1) *Korfsae*, corsage à manches.
(2) *Korkenn*, corsage sans manches.

Elle était là depuis l'aurore, muette, immobile, comme un chêne courbé par l'orage, plongeant son regard sec à l'horizon.

Nous ne trouvâmes pas un mot qui pût consoler une telle misère..., et nous revînmes découragés à Kerlenn.

Je ne décrirai point les préliminaires de la noce. Ce tableau sera plus curieux et plus complet dans le Finistère.

Il est toutefois un détail que je ne puis passer sous silence. Gildas avait des parents dans la Cornouaille, et deux d'entre eux étaient venus à son mariage. C'étaient deux *rimeurs* habiles, versés dans les anciennes coutumes, et qui savaient par cœur tous les chants nationaux. Ils se chargèrent de réciter à la porte de la mariée les fameux *discours* de leur pays, et cette nouvelle attira à Kerlenn toute la population des alentours.

A l'heure convenue, Gildas et son cortége arrivèrent à cheval, en grand costume, parés de rubans et de fleurs, précédés des *sonneurs* (1) et du *baz-valan*. Celui-ci était l'un des *rimeurs* kernewotes; il devait parler au nom du mari. L'autre l'avait devancé à la ferme, et devait répondre au nom de la mariée. Il portait en conséquence le nom de *breutaër* (avocat défenseur).

Anne-Marie, à leur approche, ne put retenir un cri d'épouvante... Mais un geste sévère de Kérias lui imposa la résignation.

Nous allâmes sur le seuil de la maison pour assister au *discours*, et aussi pour voir une dernière fois si Pol revenait enfin...

Voici le charmant dialogue que nous entendîmes en breton, et que l'aîné des Kérias nous traduisit immédiatement (2).

LE BAZ-VALAN, *sur le perron.*

« Au nom du Père tout-puissant, du Fils et de l'Esprit saint, bénédiction et joie dans cette maison.

LE BREUTAER, *devant la porte fermée.*

Et qu'as-tu donc, mon ami, que ton cœur n'est pas joyeux?

— J'avais une petite colombe dans mon colombier, avec mon pigeon, et voilà que l'épervier est accouru comme un coup de vent, et il a effrayé ma petite colombe, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

— Je te trouve bien requinqué pour un homme si affligé; tu as peigné tes blonds cheveux comme si tu te rendais à la danse.

— Mon ami, ne me raillez pas; n'avez-vous pas vu ma petite colombe blanche? Je n'aurai de bonheur au monde que je n'aie retrouvé ma petite colombe.

— Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

— Jeune homme, tu mens; les gens du dehors l'ont vue voler du côté de ta cour et descendre dans ton verger.

— Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

— Mon pigeon blanc sera trouvé mort, si sa compagne ne revient pas; il mourra, mon pauvre pigeon. Je m'en vais voir par le trou de la porte.

— Arrête, ami, tu n'iras pas; je vais voir moi-même... »

(Ici le *breutaër* entra dans la maison et en revint au bout de quelques minutes... Robert profita de ce moment pour aller jeter un coup d'œil sur la route... Pol Trévihan ne paraissait point. — La scène continua.)

« Je suis allé dans mon courtil, mon ami, et je n'y ai point trouvé la colombe, mais quantité de fleurs, des lilas, des églantiers, et surtout une gentille petite rose qui fleurit au coin de la haie; je vais vous la chercher, si vous le voulez, pour rendre joyeux votre esprit. »

(Il rentra une seconde fois et ramena par la main la plus petite fille de Kérias, âgée de deux ou trois ans.)

LE BAZ-VALAN.

« Charmante fleur, vraiment, gentille et comme il faut pour rendre un cœur joyeux! Si mon pigeon était une goutte de rosée, il se laisserait tomber sur elle. (*Et après une pause.* Je vais monter au grenier, s'il vous plaît; peut-être ma colombe y est-elle entrée en volant.

LE BREUTAER.

Restez, bel ami, j'y vais voir encore moi-même. »

(Il revint cette fois avec Ianned Kérias. La jeune mère était parée des pieds à la tête, et, malgré son trouble et sa tristesse, elle méritait un autre compliment que celui-ci :)

« Je suis monté au grenier, et je n'y ai point trouvé de colombe; je n'y ai trouvé que cet épi abandonné après la moisson. Mets-le à ton chapeau si tu veux, pour te consoler.

— Autant l'épi a de grains, autant de petits aura ma colombe blanche sous ses ailes, dans son nid, elle au milieu, tout doucement. (*Et après une nouvelle pause.* Je vais la querir au champ voisin, s'il vous plaît.

— Arrêtez, mon ami; vous n'irez point encore. Vous saliriez vos beaux souliers; j'y vais toujours pour vous. »

(Troisième rentrée et troisième sortie du *breutaër*, qui présenta l'aïeule, courbée sur son bâton :)

« Je ne trouve de colombe en aucune façon; je n'ai trouvé qu'une pomme, que cette pomme ridée depuis longtemps sous l'arbre, parmi les feuilles; mettez-la dans votre pochette, et donnez-la à manger à votre pigeon, et il ne pleurera plus.

— Merci, mon ami. Pour être ridé, un bon fruit ne perd pas son parfum. Mais, je n'ai que faire de votre pomme, de votre fleur, de votre épi. C'est ma petite colombe que je veux, et je vais décidément la chercher.

— Seigneur Dieu! que ce jeune gars est fin! Viens donc, mon ami, viens avec moi; ta petite colombe n'est pas perdue : c'est moi-même qui l'ai gardée dans ma chambre, en une cage d'ivoire dont les barreaux sont d'or et d'argent; elle est là, toute gentille, toute belle, toute parée. »

Le *baz-valan* fut alors introduit. Il se mit à table et but avec le père de la mariée. Ensuite il retourna prendre Gildas sur le seuil. Kérias alla au-devant de son gendre et lui remit une sangle de cheval; puis il cria trois fois :

— Venez, Anne-Marie!

Ce moment fut d'une solennité terrible. Tous les assistants frémissaient et avançaient la tête en silence... On n'entendait que le carillon des cloches qui appelaient les fiancés à l'église.

Je vis un tourbillon de poussière s'élever et s'approcher... Je crus que c'était Pol, et je m'élançai vers lui. Tous ses partisans me comprirent et firent le même mouvement.

Hélas! nous nous étions flattés... Ce n'était qu'un invité en retard!

Anne-Marie se fit attendre longtemps. Enfin ses sanglots l'annoncèrent, et elle parut, conduite par Ianned...

Toutes deux n'eussent pas marché autrement au sup-

(1) Joueurs de cornemuse.

(2) Nous le complétons ici, tel que M. de Lavillemarqué la reproduit dans le *Barzas-Breiz*.

plice. On eût dit deux corps abandonnés par leurs âmes, — ou plutôt deux anges (car leur beauté n'était que plus touchante) condamnés à tomber du ciel sur la terre. Leurs visages ruisselaient de larmes ; leurs yeux se fixaient sans voir ; leurs jambes fléchissaient à chaque pas. Elles n'avaient de courage et de force que pour se soutenir l'une l'autre.

Jamais je n'avais vu, même en basse Bretagne, un tel exemple de soumission au souverain de la famille.

Anne-Marie leva sur la route et sur l'horizon un long regard qu'animait une dernière lueur..., et qui retomba, morne et désespéré, sur sa mère et sur nous.

Ianned la prit dans ses bras, et Gildas vint à elle, la sangle à la main. Il en attacha la boucle et les courroies à la ceinture de la *gwerchez*, et pendant cette prise de possession brutale, le *breutaër* chanta le *sonnen d'ar gouriz* (de la ceinture).

« J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse,

« Qui ne songeait qu'à bien, qui ne songeait qu'à s'ébattre dans le pré,

« Qu'à brouter l'herbe verte et qu'à s'abreuver au ruisseau ;

« Lorsqu'a passé par le chemin un jeune cavalier si beau !

« Si beau, si bien fait et si vif! Ses habits brillaient d'or et d'argent ;

« Et la cavale, en le voyant, est restée immobile de surprise.

« Et elle s'est approchée doucement, et elle a allongé le cou à la barrière ;

« Et le cavalier l'a flattée de la main, et il a approché sa tête de la sienne.

« Et lui mettant la bride et la sangle, il l'a emmenée avec lui... »

Gildas délia les courroies, et le *baz-valan* chanta à son tour, en faisant agenouiller la mariée devant ses parents :

« Maintenant, jeune fille (1), courbez vos deux genoux et baissez votre front sous les mains de votre père.

« Vous pleurez ? — Oh! regardez votre père et votre pauvre mère !

« Ils pleurent aussi, eux ! mais combien leurs larmes sont plus amères que les vôtres !

« Ils vont se séparer de la fille qu'ils ont bercée et qu'ils ont fait danser dans leurs bras.

« Qui ne sentirait son cœur se briser à la vue d'une pareille douleur ?

« Et pourtant il faut que ces pleurs tarissent !

« Père tendre, ta fille est là, regarde! à genoux, les bras tendus ! Pauvre mère, avance tes mains !

« Une prière et une bénédiction pour l'enfant qui va partir ! »

Tous les assistants pleuraient. Kérias lui-même avait les yeux humides.

« Oui, oui ! mon enfant, s'écria-t-il avec Ianned, en étendant les mains sur Anne-Marie, reçois notre bénédiction ! »

Le *baz-valan* reprit avec gravité :

« C'est bien, jeune fille ! tu as obéi aux commandements de Dieu. Relève-toi et embrasse tes parents. »

Et tandis que la *gwerchez* retombait sur le sein de sa mère :

« Marche désormais dans ta force, car tu vas appartenir à un homme !

« Et avant d'achever, je demande aux chefs de famille ici présents un congé pour les frères, les sœurs et les amis des mariés, afin qu'ils puissent danser à la noce. Je prie les parrains et les marraines qui se sont engagés sur les fonts de baptême pour ces deux jeunes gens d'approuver leur union et d'assister à leur mariage. J'engage aussi et j'invite tous ceux qui me voient et m'entendent... »

Enfin, se découvrant et faisant signe à chacun de l'imiter :

« Quant à ceux qui sont morts, et qui nous étaient unis par le sang, je ne les inviterai pas, car leurs noms feraient souffrir trop de cœurs ; mais demandons tous ensemble pour eux le salut de l'Église et le repos de leur âme.... »

Et le chant de fête eut pour conclusion le *De profundis* récité à haute voix par le *baz-valan*, et répété tout bas par l'assemblée entière.

Au milieu des émotions croissantes de cette scène, digne des patriarches, — nous n'avions point oublié Pol Trévihan... Et nous regardions toujours du côté de la route, tandis que l'hymne funèbre retentissait devant la porte.

Rien ne paraissait. Rien ! Et c'en était fait de notre ami.

Déjà le cortége se rangeait pour aller à l'église. Gildas, tenant son cheval par la bride, l'amenait près d'Anne-Marie. La jeune fille, abattue, anéantie, touchait à l'extrémité du perron... Et son nouveau maître allongeait le bras pour la jeter en croupe derrière lui..., lorsqu'un bruit soudain fit retourner toutes les têtes...

Un cavalier se précipite au galop dans la cour, sort d'un tourbillon de poussière comme l'éclair qui jaillit d'un nuage, — crie à Gildas : « Arrêtez ! cette femme n'est pas à vous ! » traverse les rangs des invités confondus, — s'élance à corps perdu vers Anne-Marie, l'enlève sur son cheval et repart avec elle.

Tout le monde avait reconnu Pol Trévihan ; mais quand chacun le nomma, il était déjà disparu...

XIII. — LE RECTEUR.

Je renonce à peindre le tumulte et les cris qui suivirent cette surprise... Ma propre émotion serait impossible à exprimer. Les deux familles et les deux cortéges restèrent d'abord stupéfaits, abasourdis, se croyant le jouet d'une vision. Puis ce fut un brouhaha de clameurs, de plaintes et de questions confuses.

Les uns, Kérias à leur tête, voulaient poursuivre le ravisseur, mais ne savaient quelle direction prendre. Ils ne se mirent d'accord qu'en s'élançant à la fois en divers sens.

Les autres entouraient Gildas et ses parents, qui avaient perdu la tête et ne pouvaient que balbutier.

Un grand nombre, — je le vis avec joie, — témoignaient par leur silence, ou même par leurs paroles, qu'ils eussent fait comme Pol Trévihan.

Enfin tout s'expliqua au bout d'une demi-heure, — par l'apparition d'un nouveau personnage.

C'était l'ancien desservant de Moustoirac, beau vieillard à tête blanche, — qui, couvert de sueur et hors d'haleine, suivi de mon premier messager, arriva dans la cour de la ferme, au moment où Kérias y revenait avec ses amis.

Voici ce que nous apprit le récit de l'homme de Dieu.

Mon courrier l'avait trouvé prêt à l'accompagner, mais retenu par un cruel accès de goutte ; il attendait son rétablissement de jour en jour, lorsque Pol était survenu près de lui. Son courage alors avait renouvelé ses forces, et il s'était mis en route avec son protégé. Les retards causés par la douleur l'avaient seuls empêché d'arriver à temps.

A deux lieues de Moustoirac, Pol avait aperçu les invités de la noce et entendu les cloches qui annonçaient la cérémonie. Rien alors n'avait pu retenir son impatience... Il

(1) Cette dernière partie des *Discours de noce* a été traduite par M. Émile Souvestre, dans ses *Derniers Bretons*.

avait gagné Kerlenn comme la foudre, et interrompu la noce en enlevant la mariée.

Le recteur l'en blâma hautement, quoiqu'il eût fait quarante lieues pour le défendre; mais il assura qu'Anne-Marie ne pouvait être que chez Mac'harite, — et il offrit à Kérias d'aller l'y chercher avec lui-même, *à condition que tout mariage serait suspendu.*

La manière dont le saint homme appuya sur ces mots nous montra qu'il était pour nous. Je le remerciai en lui pressant les mains avec effusion, et je vis, au trouble de Kérias, qu'il fléchissait déjà devant le recteur.

Sur la simple injonction de ce pouvoir sacré, le cortége de noce se dispersa comme un nuage de poussière emporté par le vent.

Le pieux voyageur ne prit que quelques instants pour se reposer à Kerlenn, et pour compléter sa conviction par un entretien avec Robert et avec moi. Après quoi nous le conduisîmes chez la *profédez*, avec Kérias et Ianned.

Aux approches de la chaumière, nous entendîmes des cris violents, et nous aperçûmes deux groupes de villageois prêts à en venir aux mains. C'étaient des amis de Gildas qui voulaient reprendre Anne-Marie, et des partisans de Pol accourus pour la défendre. Déjà les coups succédaient aux paroles, et les *pen-baz* (1) volaient en l'air..., lorsque l'homme de Dieu s'avança entre les combattants.

A l'aspect de ce front vénérable et de cette robe de prêtre, vous eussiez vu les plus acharnés s'arrêter court, et les deux partis renoncer par la fuite à la victoire.

Quatre gars seuls osèrent encore s'injurier en s'éloignant. Le recteur les rappela avec autorité, les blâma d'envenimer les choses par un tel exemple, et les força de s'embrasser devant Kérias, pour engager les familles à la réconciliation.

Cette petite scène nous parut d'un excellent augure, et nous entrâmes pleins d'espoir chez Mac'harite.

Nous trouvâmes Anne-Marie sous la garde de la *profédez*, ainsi que le pasteur l'avait annoncé. Pol se jeta aux pieds du vieillard et lui demanda pardon de ce qu'il avait fait. Il se justifia aussi respectueusement auprès de Kérias.

— Mettez-vous à ma place, dit-il, et souvenez-vous que j'étais en délire. Il fallait bien agir, d'ailleurs, car on n'eût pas écouté mes paroles, — et un instant plus tard, Anne-Marie était perdue pour moi.

Le recteur laissa le fermier éclater en reproches. Puis il adressa à Pol une réprimande paternelle.

Nous fûmes surpris et charmés de l'attitude de Mac'harite pendant cette discussion. Depuis qu'elle avait retrouvé son fils, ce n'était plus la même femme. Elle qui ne se levait naguère que pour maudire, qui n'ouvrait la bouche que pour menacer, — elle tendait aujourd'hui la main à tout le monde, elle n'avait que des paroles de grâce et de conciliation; elle voulait rendre son triomphe doux à ses ennemis vaincus; elle faisait toutes les avances possibles à Kérias et à sa femme; elle comblait de caresses Anne-Marie, que sa tendresse disputait à Ianned.

Une transformation non moins frappante s'était opérée dans sa maison; l'ordre y avait succédé au chaos, et le soin minutieux de la mère de famille au large sans-souci de la *profédez*.

Les bahuts, les lits clos, le berceau, les armoires étaient rangés avec symétrie et cirés à se mirer dedans... Les vieilles faïences, les verres taillés, quelques pièces d'argenterie, les bijoux d'une autre époque, tous les anciens trésors du ménage reluisaient à qui mieux mieux aux étages du vaisselier. Un pain frais et blanc, une jatte de lait pur, une bouteille de vieux vin agaçaient l'appétit sur la nappe blanche. Tout brillait et souriait dans cet intérieur que nous avons vu si triste et si sombre. On n'eût pas déployé plus de coquetterie au grand jour d'un *gweladen*.

C'est que Pol était un dieu pour Mac'harite, et elle avait voulu lui faire un temple digne de lui! Anne-Marie avait aussi sa part dans cette touchante métamorphose.

Kérias examinait tout cela du coin de l'œil, et sa figure et sa parole allaient s'adoucissant.

— Allons, dit le recteur, en se plaçant entre la vieille et le fermier, il ne s'agit point ici de nous quereller, mais de nous expliquer en amis. Je suis votre père commun; j'ai vu naître et j'ai baptisé ces deux enfants; j'ai été témoin du vœu qui les a fiancés; je connais vos différends de longue main, je sais tout ce qui est arrivé depuis un mois, — et je viens du fond de la Bretagne vous mettre d'accord. J'en mourrai peut-être, mais j'aurai fait mon devoir.

Saisissant alors la main de Pol et considérant son beau visage :

— Ce jeune homme, poursuivit-il, est bien Pol Trévihan, le fils de Mac'harite, — celui que je remis deux fois à Ianned, quelques jours après sa naissance et le jour du départ de ses parents. Mes yeux et mon cœur le reconnaissent, comme les yeux et le cœur de sa mère l'ont reconnu; vous le reconnaissez tous, si vous êtes de bonne foi. J'aperçois ici le doigt de Dieu, et je me sens l'interprète de sa volonté. Josef Kérias, croyez-vous à mon témoignage, et voulez-vous suivre mes conseils?

Le fermier, selon son usage, ne répondit ni oui, ni non; mais ses objections furent si embarrassées, que le pasteur lut facilement dans son âme.

— Vous croyez comme moi, reprit-il avec force, et je vois ce qui vous combat et qui vous retient! Vous aviez juré au Ciel de marier Pol et Anne-Marie, et vous avez promis votre fille à Gildas Favennek. Mais Gildas n'est qu'un homme, Kérias; et votre premier serment, le serment fait à Dieu, est le seul qui vous engage. Je ne m'adresse ici qu'à votre foi, bien entendu. Devant l'humanité et devant la loi, vous êtes libre, sans doute. Ministre de la religion, je parle au nom de la religion seule. Encore un coup, Josef Kérias, voulez-vous rester fidèle à Dieu ou aux hommes, à votre conscience ou à vos intérêts?

Le vieillard se tourna vers le fermier, et vit avec surprise qu'il l'écoutait à peine... L'examen des meubles et des trésors de Mac'harite distrayait malgré lui son esprit et ses regards.

Ce fut une nouvelle inspiration pour le recteur.

— Vous craignez, continua-t-il, les réclamations et les poursuites des Favennek. Soyez tranquille à cet égard. En sortant d'ici, je vais aller chez eux, et Mac'harite n'est pas femme à vous laisser souffrir aucun dommage...

— Je me charge, dit noblement la *profédez*, de toutes les restitutions qu'on exigera. Après avoir vécu quinze ans de pain et d'eau, je puis donner à mon fils de quoi faire honneur à ses affaires.

Un sourire imperceptible du petit homme nous annonça que le plus grand obstacle était levé...

— Mais enfin, reprit-il cependant, malgré tout le poids de votre parole, monsieur le recteur, je veux avoir en main une assurance, un écrit..., une preuve, en un mot, que ce jeune homme est bien Pol Trévihan!...

— Cela me regarde encore, répondit le saint homme. La Providence nous aidera en ceci comme en tout le reste. Je ne vous demande qu'un mois pour lever tous vos scrupules.

Kérias promena derechef un œil de lynx sur les armoires

(1) Bâtons à tête.

de Mac'harite. Il calcula sans doute tout ce qu'une économie de quinze ans devait y avoir amassé d'écus; car la *profédez* avait hérité de son beau-père et de son mari. Il se dit encore qu'une femme aussi détachée du monde donnerait tout son avoir à son *pennherr*, qu'elle idolâtrait... Bref, il conclut que ce parti pourrait bien valoir en somme mieux que Gildas Favennek, et il dit à Mac'harite et à Pol, en leur tendant la main :

— Eh bien! puisque M. le recteur le veut absolument, — puisque vous vous chargez des restitutions..., nous *toperons* dans un mois, si M. le recteur tient sa promesse.

On se donna la main de part et d'autre. Les deux fiancés s'embrassèrent, et avec quel bonheur! Les joues d'Anne-Marie refleurirent comme deux roses sous la pluie du soir... Je remerciai de nouveau mille fois l'évangélique pasteur... Et, tandis qu'il se rendait chez les Favennek, nous revînmes avec les Kérias à Kerlenn.

XIV. — DEUX MOIS APRÈS.

A la fin du mois suivant, quand je repassai avec Robert, au retour de notre voyage en Bretagne, nous allâmes tout droit à la chaumière de Mac'harite. Les alentours, si hérissés naguère, n'étaient plus reconnaissables. Les arbres émondés, les sentiers rouverts, les prairies fauchées, les champs pleins de semences, l'enclos fourmillant d'abeilles, les bruits des fléaux et du van, les beuglements des troupeaux, les chants des laboureurs et des moissonneuses, annonçaient une ferme en plein rapport et en pleine prospérité...

Nous pénétrâmes dans l'intérieur; il était plus souriant encore. Au milieu de tous les signes de l'aisance villageoise, la famille et les valets entouraient la table du ménage. Contre l'usage breton, qui exclut les femmes du repas des hommes, Mac'harite, rajeunie dans sa personne et dans ses vêtements, occupait magistralement le haut bout. En face d'elle se tenait Pol, toujours noble et beau, toujours superbe et radieux, toujours coiffé de ses longs cheveux d'or comme d'une auréole, toujours fidèle à ce riche costume du Faouët, qui lui avait tant porté bonheur! A sa droite, objet de ses soins paternels, était assis un enfant de douze ans, dans lequel nous reconnûmes le petit Raphaël, le fils des saltimbanques. Les serviteurs de la maison garnissaient les deux côtés de la table.

Devant l'âtre, allait et venait une jeune ménagère, alerte et empressée, toute rose et toute charmante, la croix de mariée pendue au cou, l'alliance d'or brillant au doigt, la coiffe relevée sur la tête, le tablier rattaché à la hanche, la main sur la queue de la poêle, et l'œil sur tout le monde.

C'était la belle *gwerchez* Anne-Marie, aujourd'hui femme Trévihan, et plus belle encore, s'il était possible...

Derrière elle, tout auprès du lit nuptial, le berceau de Pol était là, sous la petite madone, plus frais et mieux rangé que jamais, attendant un enfant qui ne tarderait guère.

Nous restâmes enchantés devant ce gracieux tableau, savourant cette félicité dont nous avions fait notre part.

Puis on nous reçut à bras ouverts; on nous fêta comme des amis; on nous fit goûter de tous les vins; on nous promena dans tout le domaine; on nous confia toutes les joies de la maison, et l'on nous raconta comment elles s'étaient accomplies.

Pol et le recteur avaient retrouvé les *diverruzed*, et obtenu des révélations importantes. Ces révélations les avaient mis sur la trace des premiers ravisseurs, qui exploraient alors le pays de Nantes. Par prières et par menaces, par promesses et par argent, le pasteur avait arraché des aveux complets à la femme même qui avait dérobé Trévihan. Rien dès lors ne s'opposant plus au mariage de celui-ci, les fiançailles avaient été renouvelées immédiatement; comme l'avait prévu Kérias, Mac'harite, plus riche qu'on ne pensait, avait tout donné à son fils..., et la noce avait été bénie à Moustoirac, par le recteur en personne.

Avant de la célébrer néanmoins, et pour ôter à Pol les souillures de son premier état, l'homme de Dieu l'avait *évangélisé* solennellement.

Cette cérémonie est une des plus touchantes et des plus anciennes en Basse-Bretagne. Elle a lieu d'ordinaire devant les églises consacrées à Notre-Dame-de-Pitié. On y soumet secrètement les *paotred* qui mènent une vie déréglée, qui abusent du vin dans les auberges, et du *pen-baz* sur les champs de foire, qui manquent souvent à l'office du dimanche, et qui passent devant les croix sans tirer leur chapeau. On évangélise surtout les blasphémateurs, enfin tous ceux qui ont altéré sur leur front le signe du baptême.

Pol se rendit seul à minuit dans le lieu saint; il traversa le cimetière sillonné de tombes et planté de petites croix; il alla s'agenouiller dans la chapelle éclairée par la seule lampe du tabernacle, où l'on n'entendait que le va-et-vient du balancier de l'horloge. Le vieux prêtre arriva, portant le surplis et l'étole. Il demanda au jeune homme s'il se repentait des fautes libres ou involontaires de sa jeunesse vagabonde. Pol le jura sur l'âme de son père et répéta son serment sur le crucifix. Alors le recteur lui imposa l'étole sur la tête, l'exorcisa et le bénit, puis le releva et l'embrassa tendrement. Pol s'en retourna toujours seul, et chrétien sans tache et sans reproche.

Le lendemain, les plus scrupuleux le saluaient en frères, et ses ennemis mêmes lui serraient la main. Aussi le pays tout entier dansa-t-il à ses noces, qui furent les plus brillantes dont on eût souvenir.

Le bon recteur, après avoir achevé sa pieuse mission, était retourné, guéri par la joie, auprès de son troupeau.

— Et le soir de votre mariage, demandai-je à Anne-Marie, vous n'avez pas vu la biche de sainte Nennoch?

— Je ne devais la voir, répondit la jeune femme en souriant à Mac'harite, que si j'avais épousé Gildas Favennek!

— A propos, dit Robert, qu'est devenu ce pauvre Gildas?

— Il s'est consolé en demandant la main de ma sœur cadette. Nos deux familles se sont ainsi remises d'accord, et le mariage se fera à la Sainte-Anne prochaine.

— Voilà, pensai-je, le chef-d'œuvre du père Kérias! Il hésitait entre deux bons partis; il a trouvé moyen d'accaparer l'un et l'autre, et il a évité du même coup les restitutions!

— Et ce pauvre enfant, continuai-je tout bas en montrant Raphaël, comment avez-vous pu le séparer de sa mère?

— Je le lui ai acheté! me dit Pol à l'oreille. J'ai promis au petit qu'elle reviendrait bientôt, et j'espère que nos soins maternels lui feront oublier la marâtre. Déjà, sous les caresses de ma famille, il ne se souvient plus guère que des cruautés de la sienne. Anne-Marie est pour lui une si bonne mère qu'il finira par lui donner ce nom.

Nous trouvâmes, en effet, que Raphaël avait déjà pris de la force, de l'embonpoint et de la gaieté. Il ne lui restait plus qu'un reflet de mélancolie qui ajoutait à la grâce de son sourire.

Nous nous assurâmes, le lendemain, de l'union des trois familles, en donnant un *retour de noces* aux Trévihan, aux Kérias et aux Favennek. Puis nous prîmes congé de tout le monde, non sans promettre de revenir un jour, et non sans laisser à chacun nos présents d'adieu et nos remerciements d'hospitalité.

Robert sentit alors combien j'avais agi prudemment, en garnissant ma valise de chapelets, de croix d'argent, de saintes images, et surtout de mousselines et d'étoffes dorées. Nous fîmes, avec ces bagatelles, des heureux et des amis, — à discrétion.

Quand nous offrîmes nos plus beaux rosaires à Mac'harite et à Pol, et notre plus riche croix à sa femme :

— Je vais les joindre à nos talismans, à nos *louzou*, dit le mari en ouvrant une armoire.

Et il nous montra, soigneusement rangés dans une niche, son ancien costume de *diverruz*, éternelle leçon pour la vigilance maternelle ; la soule et la montre qu'il avait gagnées à la Chapelle-Neuve ; — le velours arraché au tablier d'Anne-Marie, le bouquet de roses qu'il lui avait jeté au théâtre ; — et à la place d'honneur, dans un joli cadre doré, sa petite prière bretonne à Notre-Dame, — ce legs sacré de la tendresse de sa mère, ce souvenir libérateur de son enfance, cette étoile qui l'avait sauvé de l'orage et ramené au port, ce palladium de son toit, de sa famille et de sa destinée...

Il n'était plus seul à la réciter désormais. Tout le ménage la récitait en commun, soir et matin, devant la madone et le berceau.

—Et ils feront bien de ne jamais y manquer ! nous dit mystérieusement la *profédez*, en nous faisant ses adieux ; car la *korrigan* qui avait ravi Pol, et qui n'a pas pu le retenir, cherchera quelque jour à lui enlever un fils.

— Comment ! m'écriai-je, vous croyez encore...

—Que cette saltimbanque n'est qu'une *korrigan* incarnée, qui conserve cette forme pour revenir bientôt par ici !

Je n'essayai pas de détromper la bonne vieille ; c'eût été l'impossible !... Son idée fixe avait d'ailleurs un bon côté. Les enfants de Pol et d'Anne-Marie n'en seront gardés que plus fidèlement.

FIN DE LA MARIÉE DE MOUSTOIRAC.

L'enlèvement de la mariée. — Pol Trévihan et Anne-Marie Kérias.

Et maintenant que l'histoire de la *mariée de Moustoirac* vous a mis au courant des mœurs et des usages du pays, reprenons, cher lecteur, notre course à travers le Morbihan.

TROISIÈME ÉTAPE.

I. — La chapelle de Saint-Nicodème. — L'offrande des bestiaux et des barbes. — Baud : La Vénus de Quinipily et les Hercules de Locminé. — Un peu de science en passant. — Notre-Dame de la Clarté. — Les cailloux sacrés. — Vestiges romains. — Tristes tableaux. — Bretons et cochons. — Pontivy. — Noyal-Pontivy. — Le langage des bêtes. — Le Peulvan qui va boire à la rivière. — Pointe à Josselin. — Notre-Dame-du-Roncier. — Sa procession. — Tombeau d'Olivier de Clisson.

Mac'harite nous avait trop vanté la chapelle de Saint-Nicodème (1), pour qu'elle n'eût pas une de nos premières visites. Nous franchîmes courageusement, à cet effet, tout un désert de landes incultes.

Cette chapelle, qui efface complétement l'église de Pluméliau, dont elle dépend, est en effet un des plus gracieux édifices qu'on puisse voir. Son élégante flèche, entourée de deux étages de clochetons et flanquée d'une haute tourelle, se dresse au bout d'une fraîche vallée, entre des châtaigniers et des ormeaux gigantesques, à quelques pas de la rive gauche du Blavet. Les deux galeries qui séparent les clochetons sont d'un travail délicieux, ainsi que l'ornementation des clochetons eux-mêmes et de la flèche. Celle-ci n'a pas moins de vingt mètres de hauteur au-dessus de la tour qui la supporte. Bâtie en 1629, par Dom Louis, baron de Kernevot, recteur de la paroisse, la chapelle de Saint-Nicodème appartient au style ogival flamboyant du seizième siècle. On y sent aussi dans l'ornementation le goût de la Renaissance. La porte principale est surmontée de festons trilobés, découpés avec une grâce tout aérienne. Les supports et les gargouilles de la tour représentent des animaux symboliques, des têtes humaines et des salamandres.

C'est le premier samedi d'août qu'a lieu chaque année la foire de Saint-Nicodème. Ce bienheureux, comme on l'a déjà dit, est le patron des bestiaux du canton. Avant de les mettre en vente, leurs propriétaires ne manquent donc pas de les mener processionnellement autour de la chapelle. Mac'harite n'avait pas exagéré d'un mot : les bonnes bêtes, *enguirlandées* de feuilles et de rubans, défilent comme de vrais chrétiens, au son d'une musique champêtre, à la suite d'une quantité d'étendards ; cela doit les préserver de toute maladie, et assurer une abondante moisson. Le clergé ne se mêle point à cette cérémonie, qu'il n'oserait toutefois interdire ; mais il célèbre, pendant qu'elle dure, une messe pour les bienfaiteurs de la chapelle. Une cinquantaine de têtes de bétail sont vendues tous les ans au profit du saint, au nom duquel, par une coutume édifiante et trop rare, le produit élevé de cette enchère (car c'est à qui disputera les animaux bénits), est distribué en prêts aux laboureurs qui ont perdu leurs troupeaux ou leurs récoltes. N'est-ce pas là la véritable fraternité chrétienne, et jamais superstition fut-elle mieux utilisée ?

A gauche et tout près de la chapelle Saint-Nicodème, se trouve la fontaine du même nom, construite dans le même style et ciselée dans le même goût. Le ruisseau qui s'en échappe n'est pas le moindre charme de ce vallon sacré. C'est là que les pères et mères vont, comme Kérias et Trévihan, tremper leurs enfants malades dans l'eau salutaire. Il en résulte une crise violente, qui les sauve ou les tue immédiatement. La fontaine guérit au reste les grands comme les petits, et spécialement des maladies épidémiques.

Le jour du grand pardon de Saint-Nicodème, devant la foule assemblée de dix lieues à la ronde, une figure d'ange, poussée par un *va-et-vient*, se détache de la seconde galerie du clocher, descend majestueusement le long d'un câble, vient allumer un feu de joie disposé à quelque distance, et, pendant que la flamme s'élance dans les airs, remonte à la galerie en lançant une pluie d'artifices.

Une dévotion particulière aux Pluméliens est celle-ci : quelques semaines avant la fête de leur patron, contre l'usage qui interdit toute barbe aux *Brezonnek*, ils laissent croître la leur aussi longue et aussi touffue que possible, et la font raser le matin du pardon sur le banc de pierre de la fontaine, dans laquelle ils se purifient aussitôt. Ces têtes barbues gravement rangées devant les *Figaros* du village, et qui vont se plonger toutes *savonneuses* dans l'eau consacrée, forment le tableau le plus bizarre et le plus original.

J'allais oublier une tradition que nous raconta le sacristain, en nous menant aux galeries du clocher. — Cette flèche, nous dit-il, n'a pas été bâtie par le baron de Kernevot, mais par le fils de l'architecte qui venait d'élever la tour de Kelvin. Le père, désolé d'avoir été surpassé par son fils, se précipita du haut de son ouvrage.

De Saint-Nicodème, je conduisis Robert à Baud, devant la célèbre *Vénus de Quinipily*, ainsi nommée parce qu'elle occupe la cour de cet ancien castel, et sur le dos de laquelle les antiquaires se battent depuis cent ans.

Je ne saurais la décrire plus exactement que M. Prosper Mérimée : « Elle est taillée dans un seul bloc de granit et d'un travail excessivement grossier. Sa hauteur est de six pieds et demi, à peu près. Le granit est noirâtre, taillé assez finement, sans être poli ; elle est debout, les bras croisés sur la poitrine, les coudes en arrière. Les bras sont évidemment trop courts. Les cheveux, divisés sur le front, retombent sur les épaules en deux touffes égales ; un bandeau couvre le haut du front, un autre plus large passe par dessus le cou, enveloppant les bouts du premier bandeau et les deux touffes de cheveux ; ses deux extrémités tombent parallèlement en avant le long du corps jusqu'à la moitié des cuisses, à peu près ; les mains de la statue semblent le serrer au-dessous de la ceinture. A partir du bas-ventre, les deux bouts du bandeau s'élargissant lui donnent tout à fait l'apparence d'une étole. D'ailleurs la statue est complétement nue ; le corps n'est à proprement parler qu'une masse informe, carrée, toute d'une venue. On observe cependant plus de sentiment de la nature dans les membres inférieurs. Vue de profil, la statue a les genoux légèrement fléchis en avant, et une ligne à plomb, tirée du sommet du front, tomberait au delà des talons ; l'équilibre est rétabli par un pilier pris dans le bloc même, et sur lequel la statue s'appuie. Quant au visage, il est aussi informe que possible ; je ne veux pourtant rien omettre ; les yeux sont grands et inclinés vers l'angle externe ; on remarque que le nez a été cassé ; la bouche est taillée d'un seul coup de ciseau ; tous les traits sont plats, et la rondeur des joues n'est qu'à peine indiquée. Sur le bandeau du front on voit ces trois lettres, d'environ un pouce et demi de long, et parfaitement formées, I I T, sculptées en relief, de la saillie d'une ligne à peu près. Cette inscription a fait et fera encore longtemps le désespoir des antiquaires. *Iit*, en breton veut dire *va* ; mais quel sens donner à ce mot ? Quelques-uns ont prétendu qu'au lieu de I I T, il y avait L I T, et alors on a cité une déesse Alitha, Litha, Lith, déesse arabe, phénicienne, etc. Bien certainement il y a I I T, je m'en suis assuré en montant sur le piédestal. Un de mes amis y est monté après moi ; tous les

(1) La vue de cette chapelle a paru dans notre dernier numéro.

deux nous avons lu de même, et, je le répète, les lettres sont si distinctement tracées qu'il est impossible de s'y méprendre. »

Sur ce dernier point, nous ne fûmes pas de l'avis de M. Mérimée; nous reconnûmes, comme l'avaient déjà fait MM. Moët et de Courson, qu'il y a réellement L I T, mais que le crochet de l'L a été cassé par le temps. Au siècle précédent d'ailleurs l'amiral Thévenard avait lu le mot tout entier.

C'est là, en effet, la grande question. I I T ne signifierait absolument rien; L I T, au contraire, assignerait à la statue la plus haute antiquité. On nommait ainsi, chez les Babyloniens et les Arabes, la déesse des mystères de la nuit, la mère des êtres. Le Koran la désigne encore sous ce nom (chapitre LIII, versets 19 et suivants). De là l'*Hilt* des Grecs et la *Latone* des Latins, douées des mêmes attributs. Or, on va voir que l'histoire et le rôle de la Vénus bretonne, ainsi désignée après coup, se rapportent complétement à cette appellation mystérieuse.

On lit en toutes lettres, dans les archives de Quinipily : « Sur une petite montagne entourée de la rivière du Blavet, près le pont Saint-Nicolas, paroisse de Bieuzy, il y avait une statue antique, grossièrement taillée, qui représentait une grosse femme, d'environ sept pieds de hauteur. Le vulgaire l'appelait en breton *groa hoart*, qui veut dire en français la *vieille de la couarde* (1). Il y avait auprès de cette statue une fort belle pierre en bassin, ce qui fait croire que les anciens ont fait des sacrifices en ce lieu à quelqu'une de leurs divinités, représentée par cette même statue. Le peuple avait la plus grande vénération pour elle; on l'invoquait pour la goutte, les rhumatismes et les autres maladies. Les jeunes mères, à leurs relevailles, allaient prendre un bain dans le bassin. Les filles et les garçons qui voulaient se marier y faisaient leur offrande d'une manière étrange. En 1671, il y eut une mission à Baud. Les missionnaires, qui apprirent les abus qui se commettaient, prièrent Claude de Lannion, seigneur de Quinipily, de faire renverser la statue dans la rivière. Claude obéit d'abord, mais des pluies abondantes étant survenues, le peuple attribua ce fléau à la chute de sa déesse, la releva de la rivière et la remit en place. Monseigneur de Rosmadec, évêque de Vannes, pria à son tour Pierre de Lannion de la briser en pièces. Pierre envoya ses domestiques et des maçons; mais ces derniers, intimidés par la foule, se contentèrent d'entamer un bras de la statue et de la rejeter à l'eau. (C'est au milieu de tous ces déplacements et de toutes ces batailles, que la Vénus aura perdu son nez.) Plus tard, le seigneur de Lannion la fit repêcher encore aux instances du peuple, la fit retailler d'une façon plus décente, et transporter à son château de Quinipily. Le duc de Rohan la lui disputa en vain dans un long procès devant la Cour de Rennes. On employa quarante paires de bœufs pour traîner le bassin à Quinipily. »

Le bassin existe toujours à douze ou quinze pieds au-dessous du piédestal, qui repose lui-même sur une terrasse. C'est une grande auge de granit, oblongue, où quelques paysans vont encore, dit-on, porter leur hommage nocturne à la déesse. On ajoute que celui qui tenterait de l'enlever ou de la détruire s'attirerait une fort mauvaise affaire.

Ainsi nous avions peut-être sous les yeux l'image d'une superstition aussi vieille que le monde, et qui aurait survécu à toutes les révolutions politiques et religieuses. C'est là ce qui ferait de la Vénus de Quinipily une curiosité vraiment sans égale...

M. Mérimée, avec son scepticisme ordinaire, révoque en doute une si haute antiquité; mais il a contre lui 1° le fameux L I T qu'il a méconnu; 2° l'opinion de l'abbé Mahé qui fait remonter la statue aux Vénètes; 3° celle de M. de Penhouët, qui l'attribue aux Maures en garnison dans l'Armorique (1); 4° celle de M. de Fréminville, qui y voit une imitation gauloise de l'Isis égyptienne; 5° enfin les inscriptions du piédestal, ajoutées sans doute par le comte de Lannion, et qui rappellent le consulat de Claudius et de Lentulus, quarante-neuf ans avant Jésus-Christ.

Voici ces inscriptions :

Face antérieure : Cæsar Gallia tota — subacta dictatoris nomine inde capto, — Britanniam transgressus, — non seipsum tantum — sed patriam victor coronavit.

A droite : Veneri victrici — vota C I C.

A gauche : Venus armoricum, — oraculum duce Julio C. C. Claudio Marcello — et L. Cornelio — Lentulo coss. Ab V. C. DCCV.

M. Mérimée oublie surtout que la Vénus fut *retaillée* par ordre du sire de Lannion, lorsqu'il en fait une sculpture du seizième siècle, et qu'il la rattache à ses voisines, les deux statues de Locminé.

Ces statues, qui figurent deux sortes d'Hercules, et que nous visitâmes aussi, ont en effet servi de cariatides au moyen âge. Mais si elles formaient d'abord un ensemble avec la Vénus, c'est qu'il y aurait ici trois antiques au lieu d'un, comme l'assure M. de Penhouët. Véritablement c'est le même granit, le même style et la même taille. Les deux hommes sont nus, comme la femme, sauf une ceinture de plumes ou de feuillage. Leurs cheveux tombent sur leurs épaules; leur barbe est longue, et leurs moustaches se relèvent en croissant. Chacun tient une massue baissée d'une main, et de l'autre une tablette carrée sur la poitrine. Sur ces tablettes on lit l'inscription suivante, gravée en creux (tandis que le L I T de la Vénus est en relief), mais très-postérieure sans doute aux sculptures primitives : *Vim patitur. Si vis vincere, disce pati* (*Il* ou *elle souffre la violence. Si tu veux vaincre, apprends à souffrir*).

Sans oser me prononcer entre tant d'érudits, ni hasarder autre chose qu'une conjecture, je trouve en somme à ces trois statues, — particulièrement à la Vénus, les caractères de l'antiquité la plus remarquable.

Les environs de Baud nous offrirent encore une curieuse chapelle, Notre-Dame de la Clarté, et plusieurs fontaines assiégées de pèlerins. Au beau milieu de l'église de Saint-Adrien, on nous montra dans un trou des cailloux sacrés. Les femmes qui ont la colique se frottent le ventre avec ces cailloux, et s'en reviennent guéries chez elles. D'autres font des pèlerinages à Saint-Michel-en-Guénin, au sommet du *mane-gwen* (montagne blanche), à l'effet d'obtenir de l'embonpoint. O toute-puissance de l'imagination!

Nous marchions sur le théâtre des anciennes luttes des Gaulois et des Romains. A chaque pas nous foulions quelque vestige d'un camp de César, nous retournions quelqu'une de ces briques rouges qui font pâmer d'aise les antiquaires. — C'est ici, disions-nous, qu'il y a deux mille ans on massacrait les druides dans leurs forêts incendiées; on vendait nos aïeux sous la lance par centaines de mille, après leur avoir coupé le poing droit, de peur qu'ils ne reprissent les

(1) D'autres disent, avec l'abbé Mahé, *grouech houarn*, femme de fer, à cause de la couleur du granit. Les partisans du premier nom l'expliquent par le voisinage du prieuré de *la Couarde*, en Bieuzy, — ainsi désigné, parce qu'il occupait la place de l'ancienne station romaine de la Garde, en celtique *Arc'ward*, d'où le latin barbare *Coarda*, inscrit au titre de fondation. La métairie voisine s'appelle encore *la Couarde*.

(1) La *Notice de l'Empire* les cite formellement.

armes. Cette terre semble porter encore la malédiction des maîtres du monde. La lande inculte s'y déroule à perte de vue, comme un drap mortuaire. Quand on y rencontre une pauvre cabane, elle est habitée par la misère incurable, qui engendre la saleté plus incurable encore. Vieillards caducs, enfants crétins, familles rongées de gale, hommes, femmes, bestiaux, mangent, dorment et grognent pêle-mêle en des immondices impossibles à nommer. On serait tenté de répéter ici la cruelle réflexion qui a fait maudire en Bretagne un de nos grands écrivains : — « Les Bas-Bretons et les cochons couchent ensemble ; je ne croyais pas les cochons si sales. »

Nous remontâmes à Pontivy, pour reprendre l'air de la civilisation. On sait que Napoléon avait donné son nom à cette ville, et voulait en faire une capitale stratégique. Déjà d'immenses travaux étaient ordonnés, lorsque l'Empire et l'Empereur tombèrent. Napoléonville resta... Pontivy comme devant.

Le fait capital de l'histoire de cette cité est la fédération des volontaires bretons, en 1789, sous la présidence du jeune Moreau, alors prévôt de l'école de droit à Rennes, et depuis général trop fameux.

Pendant la lutte des Cent-Jours, douze mille chouans assiégèrent Pontivy. Leurs femmes les accompagnaient, portant des sacs pour enlever le butin. L'une d'elles en avait un sur chaque épaule ; on lui demanda pourquoi.

— Le petit, répondit-elle, est pour mettre l'argent que je trouverai ; le grand est *pour emporter des têtes de messieurs*.

Voilà bien les douceurs de la guerre civile !

Pontivy n'a de remarquable aujourd'hui que ses foires foraines et son gros commerce de cuirs, de miel et de blé.

A Noyal-Pontivy, nous mesurâmes le beau *peulvan*, qui a cinq mètres de haut sur deux mètres de large. Mais un *pâtour* nous apprit bien autre chose sur son compte.

— La nuit de Noël, nous dit-il, il ne fait pas bon cheminer par ici. Le *peulvan* se met en marche pour aller boire à la rivière du Blavet. On pourrait en ce moment dérober le trésor qu'il garde sous terre ; mais il faudrait être bien sûr de se trouver en parfait état de grâce, sans quoi la masse énorme retomberait sur vous et vous écraserait comme une chenille.

— Et personne n'a encore tenté l'aventure ?

— Personne.

— Cela prouve le désintéressement des Noyalais, mais ne fait pas l'éloge de leur piété.

— Ah ! c'est qu'il y a autour du *peulvan*, à minuit, tant de *korrigans* et de *poulpiquets* malicieux !

Le *pâtour* était en veine d'éloquence ; il nous raconta une autre histoire sur la nuit de Noël.

— Vous savez, messieurs, que les bestiaux parlent cette nuit-là tout comme des chrétiens, en mémoire de l'âne et du bœuf qui réchauffaient Notre-Seigneur dans la crèche. Il y avait donc un fermier de Noyal, qui après le réveillon s'endormit dans son étable, avec un coup de *vin de feu* dans la tête. Tout à coup, il entendit un des bœufs de son attelage qui disait à l'autre :

— Que ferons-nous demain ?

— Nous porterons notre maître en terre, répondit l'autre.

Le paysan se releva de colère et s'écria :

— Tu en as menti, méchante bête !

Et saisissant une hache, il voulut tuer le bœuf ; mais comme il était ivre, il se tua lui-même, et fut porté en terre, comme l'avait prédit l'animal.

— Voilà ce qu'on gagne, conclut humblement le berger, à ne pas croire les choses de notre sainte religion.

Nous étions au chef-lieu des maquignons de Bretagne, et j'avais hâte de montrer à Robert qu'ils valent les maquignons de Normandie. La première foire de bestiaux devait m'en fournir l'occasion ; mais il fallait attendre cette foire quelques jours.

Nous profitâmes de cet intervalle pour refaire une pointe à Josselin. Nous n'avions examiné la première fois que le château, et la ville avait quelques curiosités à nous offrir. C'était vingt lieues de plus, aller et retour ; mais les petits chevaux bretons sont infatigables, et nous étions devenus comme les petits chevaux bretons. Robert lui-même, le touriste des chaises de poste, ne comptait plus avec ses jambes.

Nous reconnûmes, à travers les rues montantes et tortueuses de Josselin, plusieurs maisons en bois des quinzième et seizième siècles ; mais les objets dignes de notre admiration nous attendaient à Notre-Dame-du-Roncier.

Cette principale église de Josselin appartient au style du quinzième siècle, mais la tradition en fait remonter la fondation jusqu'au onzième. Véritablement, la dévotion à Notre-Dame-du-Roncier est fort ancienne dans le pays. Ecoutez plutôt l'auteur du *Lys fleurissant parmi les épines*, ou *Notre-Dame-du-Roncier triomphante dans la ville de Josselin*, curieuse brochure in-16, imprimée en 1666, et dont le dernier exemplaire a miraculeusement échappé à la Révolution.

Le Père I : de I : M : carme et prédicateur, se félicite d'abord des grandes obligations qu'il a contractées envers Marie, « cette auguste impératrice du ciel et de la terre, dont le sein maternel et immaculé est figuré par le buisson ardent de Moïse, intact au milieu des flammes. » Il raconte ensuite comment vers l'année 808, longtemps avant la fondation de Josselin, un paysan, labourant la terre au lieu même où l'on a bâti l'église de Notre-Dame, et coupant des ronces avec le faucillon que l'on voit suspendu à la voûte de l'autel, découvrit et déterra l'image consacrée de la sainte Vierge, — nommée, à cause de ces circonstances, Notre-Dame-du-Roncier.

L'auteur rappelle à cette occasion les nombreuses statues exhumées ainsi miraculeusement en France, en Espagne et en Portugal.

Il passe à la description du magnifique *ex-voto* offert par les princes et les grands à la patronne de Josselin ; notamment « d'un calice en vermeil ayant un pied et demi de tour, et *contenant plus d'un pot de roi*, avec sa patène de trois pieds de circonférence, ornée des armes de France et des figures de Jésus, de Marie et des douze apôtres ; le tout environné de cinq cents vœux en cire, sans compter les suaires des morts ressuscités, les chemises des malades guéris, et les béquilles des paralytiques relevés par Notre-Dame. » Il décrit non moins soigneusement le faucillon merveilleux, « toujours neuf, comme s'il sortait de la main du maréchal, mais qui n'extirperait pas lui-même les ronces immortelles attachées à l'un des pignons de l'église. »

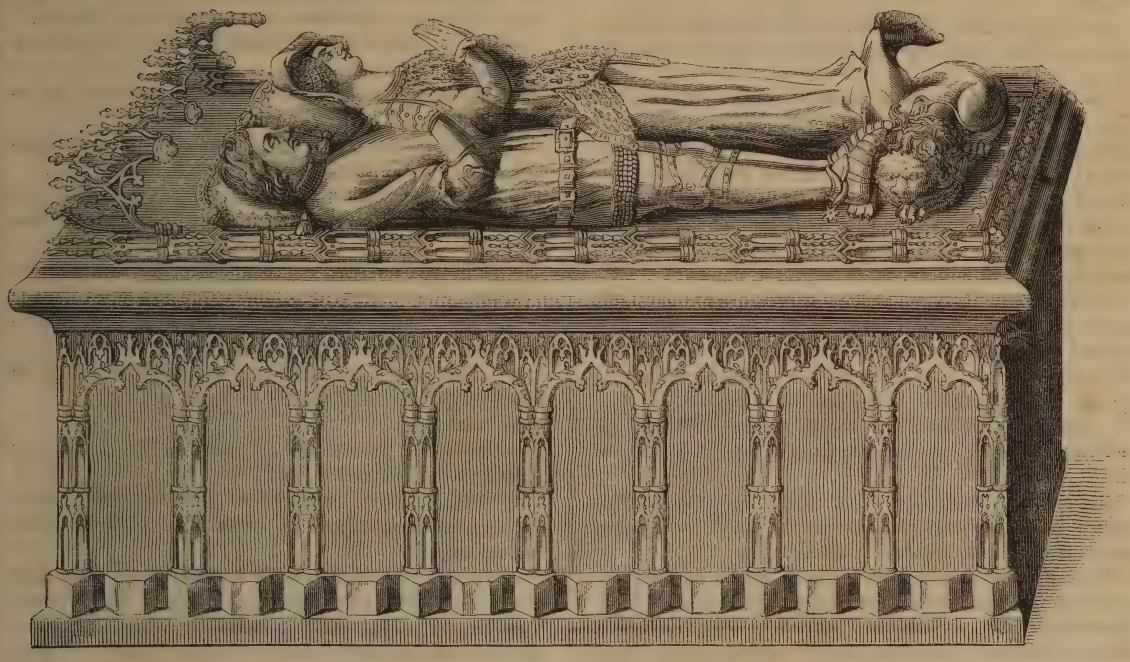
Nous devons démentir, à notre grand regret, cette prophétie du bon carme, car nous avons cherché, sans pouvoir le découvrir, le roncier indestructible.

La grande merveille était « l'ordre admirable de la procession qui se faisait à Josselin (et qui s'y fait encore, mais beaucoup plus simplement), le mardi de la Pentecôte. » Bornons-nous ici à résumer, comme Ogée, l'immense tableau du révérend Père :

Marchaient d'abord six compagnies de bourgeois et habitants de la ville et des faubourgs, commandés par un gentilhomme. — Puis une compagnie de deux ou trois cents Léonnais, demeurant à Josselin, pour apprendre le fran-

çais et faire le commerce. Ils étaient vêtus de bleu, bonnet sur la tête, galon sur l'oreille, avec leur chupanne et leurs grandes chausses à la suisse, l'épée au côté et la hallebarde en main, commandés par un bourgeois. — Entre les compagnies de Josselinais et celles de ces Bas-Bretons, un homme coiffé, vêtu et armé à la turque, rendait ses hommages à celle qui, suivant l'expression de l'auteur, « est aussi bien la dame de l'empire ottoman que de l'empire chrétien. » Venait ensuite une troupe de «vierges innocentes», dont plusieurs choisies parmi les pensionnaires des Ursulines. D'autres filles représentaient les trois Maries; une autre, la princesse Ursule, couverte d'un manteau royal à franges d'argent, accompagnée de deux petits anges faisant l'office de pages, et suivie de ses onze mille filles d'honneur. Celle qui la représentait, dit le bon Père, en conduisait à la vérité beaucoup moins. Le clergé régulier et séculier, le corps de justice, une bande nombreuse de pèlerins de Saint-Jacques, relevaient encore l'éclat de cette procession, qui s'avançait majestueusement au concert des tambours, des trompettes, des violons, des bombarbes, des musettes de Poitou, et recevait en chemin plusieurs salves de mousqueterie. Quatre prêtres, revêtus d'aubes et de dalmatiques, portaient l'image de Notre-Dame sur un brancard richement orné. Elle était accompagnée de quatre filles parées, qui tenaient des cierges blancs à la main. Il y avait des assistants des neuf évêchés de Bretagne, et même des extra-provinciaires. Comme une grande partie des cinquante-deux paroisses du comté de Porhoët accourait avec empressement à cette grave et joyeuse solennité, l'on y comptait trente à quarante bannières, outre plusieurs membres de diverses confréries, portant des torches vertes, jaunes et rouges, chacune de dix-huit pieds de hauteur et du poids de cent livres.

Tous les grands personnages, et surtout les grands pêcheurs du pays, voulaient reposer, après leur mort, sous quelque dalle de Notre-Dame-du-Roncier. A ce double titre, le connétable Olivier de Clisson y fut enterré avec Marguerite de Rohan, sa femme, dans un superbe mausolée. Les vandales de 1793 n'ont laissé que quelques débris de ce monument; mais par ces débris même on peut encore juger de la beauté de l'ensemble. Sur un massif de maçonnerie, recouvert d'une énorme table de marbre noir, et entièrement revêtu de marbre de diverses couleurs, le guerrier breton et son épouse étaient couchés tout de leur long. On voit encore dans l'église leurs statues mutilées, dont la restauration a été interrompue en 1830. Clisson est



Tombeau du connétable Olivier de Clisson et de Marguerite de Rohan, avant sa mutilation.

armé de toutes pièces, sauf le casque; cuissards, brassards, grèves, genouillères, cuirasse, haubergeon, cotte de mailles, bouclier, rien n'y manque. C'est ainsi que le boucher des Anglais avait voulu descendre au tombeau, comme s'il eût dû trouver des ennemis à tuer jusque dans l'autre monde. Le baudrier de son épée est à demi déceint, ce qui indique un chevalier mort dans son lit. S'il fût mort sur le champ de bataille, il eût porté l'épée ceinte ou même nue à la main. Marguerite de Rohan est représentée avec la coiffe, le surcot et la jupe historiés du quinzième siècle, que rappellent encore beaucoup les vêtements des paysannes bretonnes. Les deux statues semblent dormir, la tête sur deux oreillers brodés, ombragés par deux dais à jour, sculptés avec un art infini. Neuf colonnes gothiques, formant huit niches-ogives, soutenaient l'entablement du tombeau. Au sommet de chaque ogive s'épanouissaient deux bouquets sortant l'un de l'autre, et ces bouquets, d'un travail exquis, allaient s'enchaînant et se déroulant autour du mausolée, comme une merveilleuse draperie de marbre.

Robert, enthousiasmé, voulut dessiner pour nos lecteurs les restes du tombeau de Clisson; bien que je lui fisse observer qu'un monument, dix fois plus riche encore, et heureusement intact, celui de François II et de Marguerite de Foix, nous attendait à Nantes au retour de notre voyage.

II. — La foire de Pontivy. — Une dynastie de maquignons, comédie en trois actes. — L'autel de Cléguérec. — Les chouans à Langoëlan. — Le Faouët. — Les chapelles de Saint-Fiacre et de Sainte-Barbe. — Gourin. — La misère et la gale. — Langonnet : Une surprise. — Les vieilles coutumes. — Paysages. — Monuments. — Haras. — Notre itinéraire. — Camors et son château. — Entrée à Vannes.

Au jour convenu, nous revînmes à la foire de Pontivy étudier les maquignons morbihannais.

Après avoir traversé dix fois ce pêle-mêle pittoresque et bruyant de moutons parqués, de pourceaux hurlants, de bœufs accouplés, de vaches, de génisses et de chevaux, d'hommes, de femmes et d'enfants attroupés devant les boutiques, marchandant une heure des épingles, ébahis devant les théâtres, inclinés sur les jeux de hasard, attablés en plein air autour des barriques de cidre et des saucisses fumantes, — j'avisai une de mes anciennes connaissances, le père Le Torzek, connu comme Barabbas sur tous les champs forains du Morbihan. Le bonhomme, qui n'avait aucune raison de nous cacher son jeu, nous donna une comédie en trois actes, dont les détails vous amuseront, je l'espère, autant que nous-mêmes.

Le premier acte se passe à l'écart de la foire, sur le bord de la route. Un petit gars de treize ou quatorze ans, aux culottes trouées, aux jambes nues, aux cheveux en broussailles, pleure à chaudes larmes en traînant une vache en laisse.

— Qu'as-tu donc, garçaille? lui demande une vieille au ton doucereux, qui jette sur la bête un regard de convoitise.

— Oh! oh! oh! répond l'enfant à travers ses sanglots, j'ai été volé par un Normand! Mon père m'avait donné huit pistoles pour acheter une vache laitière, et ce *failli saoz* (1) m'a donné celle-ci, qui n'a de lait non plus que vous! Hou! hou! hou!

La commère observe la vache en connaisseuse, et voit du premier coup d'œil que le gars se trompe, que la bête est parfaitement laitière.

— Pauvre petit, répond-elle en caressant l'animal d'une main et le chrétien de l'autre. C'est tout de même bien *dolent* de gaspiller comme ça ses chers écus. L'argent est si rare, sainte mère de Dieu! Et que vas-tu devenir, mon *fieux*, avec cette vache stérile comme la lande?

— Si je pouvais la céder pour en acheter une autre, je consentirais bien à perdre une pistole dessus... hu! hu! hu!...

La vieille se rapproche de la vache, et l'examine de la tête à la queue. Plus convaincue que jamais de l'erreur de l'enfant, elle se décide à la marchander.

— Je ne suis qu'une pauvre femme, dit-elle avec un soupir; mais j'ai cinq pistoles sur moi, et si tu veux me donner ta bête à ce prix, je l'achèterai pour le salut de mon âme...

L'œil du petit jette une étincelle, et ses pleurs redoublent cependant.

— Perdre trois pistoles, Seigneur! Je ne trouverais point de vache avec le reste, et mon père m'assommerait en rentrant! han! han! han!...

Alors une lutte minutieuse s'engage entre la vieille et l'enfant, lutte de caresses et de larmes croissantes, lutte d'écus, de francs et de deniers.

Bref, la bonne femme tope, débourse soixante francs en sous et en liards, et emmène la vache en feignant de gémir...

— Oui, ma vieille, murmure le gars, qui s'enfuit et pleure de plus belle... La bête est laitière, va, mais dans un mois elle sera crevée! eh! eh! eh!

(1) *Saoz*, *sacou*. Les Bas-Bretons appellent ainsi les Anglais, les Normands, et en général tous leurs ennemis.

Et il va porter ses soixante francs à son père, qui avait tout simplement chargé son *fieux* de le débarrasser d'une vache malade.

Le *failli* Normand, les larmes, le lait et les huit pistoles, n'étaient qu'une amorce tendue par le drôle aux passants.

Le second acte a lieu dans une auberge, entre un beau garçon de Guémenée, brodé sur toutes les coutures, et une grosse fille assise auprès de sa mère, ombragées toutes deux de l'ample coiffe des Pontiviennes. Les paysannes marchandent au villageois un cheval nerveux attaché à la porte, et le jeune homme marchande à la jeune fille son cœur, avant de demander sa main à ses parents... La *gwerchez* ne dit ni oui ni non, suivant l'usage, et laisse le *paotr* régaler elle et sa *mamm*, qui ne perd pas un coup de dent. Quant au cheval, le jeune gars en voulait d'abord quarante écus, mais voici comment il opère un rabais successif.

— Promettez-moi, Catherine, d'aller dimanche au *pardon* de Saint-Gonnery.

— Ce *pardon* est beau à voir, et on y gagne les indulgences plénières... Je demanderai à mon frère s'il veut y venir... Mais votre cheval ne vaut pas quarante écus.

— Il m'en a coûté quarante-deux, aussi vrai que je vous aime depuis la Saint-Jean... Faites-moi le plaisir de porter à la fête cette croix d'argent et ce velours.

— Un joli bijou, *ma fine!* Je prierai M. le recteur de le bénir... Voyons, trente écus sont un beau prix, Nicolas.

— Ce sera trente-cinq, à condition que vous mettrez cette boucle à votre ceinture...

— Elle est argentée? dit la grosse fille en l'essayant, — mais sans ajouter un centime aux trente écus.

— Je rabats une demi-pistole, reprend l'amoureux alléché, si vous me jurez de danser avec moi au *pardon*...

— La danse est permise après l'office..., et si mon père y consent... Mais je veux aller à Saint-Gonnery sur votre cheval.

— Je le veux aussi..., et je coupe la pistole entière... Ce n'est plus que quatre-vingt-quinze francs... Mais c'est le dernier prix. Et dimanche, après la danse, je vous ramènerai en croupe avec votre frère...

— On est bien à deux sur une monture... La vôtre ne rue-t-elle point, Nicolas?

— Jamais!

— Alors vous laisserez la selle avec la bête..., et vous aurez trente et un écus du tout.

Le villageois hésite, considère le cheval et la fille, et reçoit de celle-ci un regard tellement doux, qu'il s'écrie en tendant la main :

— Va pour la bête et la selle à trente-un écus; mais vous me permettrez dès demain de *parler à vos parents*.

Parler aux parents signifie demander la main. La jeune fille qui autorise cette demande accepte l'union, si sa famille y consent.

Or, Catherine savait à merveille qu'elle ne s'engageait à rien; car, à l'instant même où elle concluait le marché, un superbe gars de Noyal, agréé en mariage par elle et par son père, entra dans l'auberge en faisant claquer son fouet, — et Nicolas s'aperçut trop tard qu'il en était pour son déjeuner, pour ses cadeaux et pour son cheval. Il paya honteusement le régal, jeta un regard piteux sur ses bijoux, se consola tant bien que mal avec les trente-un écus, et vit la rusée *gwerchez* monter en croupe sur sa bête avec son heureux rival.

Le troisième acte fut joué en pleine foire par le père Le Torzek en personne, et justifia ce que nous pouvions attendre de sa renommée.

Il avait affaire à des champions dignes de lui, à trois

Normands connus pour les plus *futés* maquignons sur tous les champs de l'Ouest. Il s'agissait de leur vendre en bloc une jument et une paire de bœufs.

Les acheteurs ouvrent le combat en tournant magistralement autour des bêtes et en leur lançant d'un geste capable trois coups de bâton sur le dos. Le cheval bondit et rue ; les bœufs demeurent impassibles ; le Breton reste plus impassible que les bœufs. Les Normands tirent à ceux-ci la corne ou la queue, pour s'assurer de la vigueur des reins ; leur pressent le cuir, pour voir s'il adhère aux côtes ; leur compriment les sabots, pour éprouver la force du jarret ; leur mesurent le garot et le front, le ventre et la culotte, etc., etc. Puis ils font marcher, trotter et galoper la jument, en examinant les dents, l'encolure, les pieds et la croupe, le tout et toujours avec force coups de bâton.

Le père Le Torzek n'a pas l'air d'y prendre garde, et cause avec les paysans, comme si les bêtes lui étaient étrangères.

Je le vois alors faire un faux pas et un demi-tour sur lui-même, et je reconnais, à ses yeux noyés, à son sourire ébahi, tous les signes d'une ivresse naissante...

— Diable ! pensai-je, la partie n'est pas égale. Il est seul contre trois, et il n'a que la moitié de ses facultés.

Les Normands font la même observation que moi, et se disent du coin de l'œil : — Voilà un vieux renard à qui nous allons couper la queue.

— Voyons, demandent-ils alors au bonhomme, combien les trois bêtes ?

Et ils lui frappent vigoureusement dans la main.

— Vingt pistoles la jument, et deux cents écus l'attelage, répond Le Torzek, en frappant plus vigoureusement encore.

C'était surfaire si énormément, que les assistants se prennent à rire.

Les Normands frappèrent de nouveau de toutes leurs forces, en disant :

— Cent écus le tout !

Nouveaux éclats de rire à l'entour ; car la proposition était encore plus absurde que la demande.

— Je n'en rabattrai pas ça ! s'écrie le Breton, en arrachant un poil du cheval et en le jetant à ses pieds.

Puis, voulant taper derechef, il perd l'équilibre et tombe sur un Normand.

— Voilà le moment de l'achever, se dit celui-ci, et nos trois compères entraînent leur victime au cabaret.

Nous les suivons, très-inquiets pour le Pontivien. On s'attable nez à nez ; on bourre et on allume ses pipes ; on demande du cidre, du vin et de l'eau-de-vie.

L'affaire était grave et la conclusion difficile. Les deux partis se tenaient à cinq cents francs de distance !

Comment redire ici les mensonges étourdissants, les effroyables hyperboles, les contes à dormir debout, les serments sur tous les saints du paradis, — que chacun lança du plus grand sang-froid pour soutenir ses prétentions ? Comment compter les pistoles, les écus, les livres, les sous, les liards, les deniers, qui furent successivement ajoutés et retranchés, offerts et refusés, débattus et acceptés de part et d'autre ? Comment surtout énumérer les pots de cidre, les bouteilles de vin et les verres d'eau-de-vie qui s'engouffrèrent dans ces quatre estomacs, comme dans le tonneau des Danaïdes ?

Au bout d'une heure, les champions étaient encore divisés de cent écus ; mais les Normands avaient cédé plus de terrain que le Breton. Je ne comprenais pas que celui-ci pût se défendre, accablé comme il était par l'ivresse, contre des adversaires qui avaient gardé toute leur raison.

Le pauvre homme ne se soutenait plus que sur les coudes ; ses yeux regardaient sans voir ; sa tête retombait sur la table. Il prenait l'eau-de-vie pour le cidre et l'avalait à pleine gorgée. Tout à coup il oublie l'affaire, les bêtes, les Normands, et se met à entonner une chanson d'une voix chevrotante. Les assistants veulent alors l'entraîner, pour lui épargner une ruine certaine. Mais cette tentative le rappelle à lui, et repoussant ses sauveurs avec dédain, il recommence à boire et à marchander.

A partir de ce moment, il court à sa perte, et les trois Normands l'y précipitent. Les coups de main se succèdent de minute en minute, plus retentissants que jamais, et à chaque tope le Breton cède un franc, un écu, une pistole.

Bref, il donne ses bœufs et sa jument pour les deux tiers du prix qu'il avait demandé, et il tombe aussitôt ivre-mort sur la table, tandis que les Normands, dénouant leur ceinture, se hâtent de verser la somme et d'emmener les trois bêtes.

Quel fut alors notre étonnement, — dès que nous restâmes seuls avec le père Le Torzek, — de le voir se relever aussi leste, aussi clairvoyant, aussi peu ivre que nous-mêmes (il ne l'avait pas été un seul instant), et ensacher ses piles d'argent d'une main sûre, en nous disant, avec un sourire diabolique :

— Ces trois *malins* en sont pour quarante écus de leur poche ! Ils se sont tant pressés de me mettre dans les vignes du Seigneur qu'ils n'ont pas eu le temps de reconnaître les vices des bestiaux, et que j'en ai tiré cent vingt livres de plus que je ne comptais. Et voilà, messieurs, conclut-il en faisant la roue avec son *pen-baz*, comment les Bas-Bretons savent plumer les Bas-Normands (1) !

Une nouvelle surprise vint bientôt mettre le comble à celle-ci. Un petit gars, une femme et une jeune fille arrivèrent à l'auberge, et remirent à Le Torzek, — le premier, soixante francs, les autres un excellent cheval. Nous reconnûmes la rusée Catherine avec sa mère, et le jeune marchand de vaches à lait, — lesquels n'étaient autres que le fils, la fille et la femme du maquignon de Pontivy. Ils se racontèrent en riant et en trinquant avec nous la déconvenue de la vieille, de l'amoureux et des trois Normands.

La dynastie était digne de son chef, et l'épilogue digne de la comédie.

A Cléguérec, nous admirâmes huit chapelles, et surtout l'église paroissiale, dont la nef est fort ancienne. L'entourage du maître-autel, en colonnes torses d'ordre composite, est vanté à juste titre par les connaisseurs, ainsi qu'une charmante colonne qui s'élève dans le cimetière, et qui semble être du même style et du même temps.

Langoëlan frémit encore des souvenirs de la chouannerie. En 1800, dit M. Crétineau, Marie Littré, épouse d'Ives Le Ster, y fut étranglée sous les yeux de ses voisins, et les chouans attachèrent sur sa poitrine le jugement qui la condamnait. Ce jugement portait en tête : *Avis aux dénonciateurs*. Ils allèrent même plus loin, poursuit l'historien de cette cruelle époque. On vit vingt ou trente Bretons pénétrer dans l'église de Langoëlan, faire sortir du lieu saint toute la population qu'une fête y avait assemblée, saisir au passage une femme, la pousser devant le front d'un peloton et la fusiller. Cette malheureuse n'était coupable que d'avoir choisi pour époux à sa fille un républicain buveur de sang.

(1) M. Le Méder a été témoin, à Guémené, du même tour de maquignonage, et l'a très-spirituellement raconté dans son texte explicatif de la *Galerie armoricaine*, — auquel nous emprunterons plus loin quelques autres détails de mœurs. Les figures du maquignon et des petits pâtres qui sont en tête de notre article, ont aussi été inspirées à notre dessinateur, par cette belle publication de MM. Charpentier de Nantes, dont nous avons rendu compte dans le *Musée* de décembre 1846, — et que nous recommandons de nouveau à nos lecteurs, — comme l'image la plus exacte et la plus complète que la lithographie ait donnée des costumes bretons.

Le Faouët, célèbre jadis pendant les guerres de Montfort et du temps de Fontenelle le Ligueur, qui le pilla avec son lieutenant La Boulle, savetier dudit endroit, n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg, ou, si vous voulez, une petite ville, où nous retrouvâmes le charmant costume de Pol Trévihan, diversifié et multiplié à l'infini.

A trois quarts de lieue de Faouët s'élève la jolie chapelle de Saint-Fiacre, au village du même nom. Clochetons découpés, galeries à jour, croisées à meneaux élégants, niches fleuries de sculptures, jubé chargé d'ornements prodigieux, rien ne manque à ce petit chef-d'œuvre d'architecture gothique.

Un autre mérite distingue la chapelle de Sainte-Barbe, c'est sa position, qui est des plus pittoresques. Elle domine une masse de rochers de près de cent mètres, du haut desquels la vue plonge dans un vallon tapissé d'une végétation folle, et sillonné à grand fracas par les eaux de l'Ellé. Rien de plus étrange que le concert formé par les échos de cette vallée abrupte, lorsque la cloche de Sainte-Barbe les réveille de roc en roc et les prolonge comme un chant dans les campagnes voisines.

Le territoire du Faouët et celui de Gourin nous remirent sous les yeux les désolants tableaux que nous avaient offerts les environs de Pontivy : les chaumières empestées de fumier, les hommes et les bêtes couchés ensemble, les intérieurs sauvages, pleins d'enfants demi-nus, idiots, malingres et galeux, les lits de paille d'avoine infecte, les draps de fil d'étoupe et de chanvre pourri, etc., etc.

Une véritable surprise nous attendait à Langonnet. Nous y retrouvâmes, outre une église remarquable, toutes les coutumes et toutes les cérémonies que nous avions vues à Moustoirac et à Plumelin. Ce qui était extraordinaire là-bas est habituel ici. Les paysans de Langonnet ont conservé par privilége les vieux usages du Morbihan, les luttes, les courses à cheval, le jeu de la soule, etc. Nous assistâmes à un mariage, et nous pûmes nous croire encore aux noces d'Anne-Marie. Le futur, accompagné de l'élite de la jeunesse, montée comme lui sur de bons chevaux bretons, se rendit à la maison de la prétendue. On entra, et le plus éloquent de la bande fit au père et à la fiancée une demande en mariage, accompagnée d'un discours assez pathétique pour arracher des larmes aux assistants. Ensuite, le père monta à cheval à son tour, prit sa fille éplorée en croupe, et ouvrit la marche du départ. La cavalcade entière le suivit, rangée sur deux files et obéissant à son commandement. Chaque cavalier avait, à son exemple, pris en croupe une jeune femme ou une jeune fille. La fiancée et son cortége furent ainsi conduits à l'église.

Je dois recommander aux artistes les perspectives de Langonnet, notamment le Rocher de la Madeleine; aux antiquaires, ses menhirs, ses voies romaines et ses *tumulus*; aux *sportsmen* enfin le haras établi dans un couvent du douzième siècle, et qui fournit des étalons à toute la Bretagne.

Depuis notre départ de Pontivy, nous décrivions un cercle le long des limites du Morbihan; nous en parcourûmes le dernier arc en tournant le dos au Finistère, et en rabattant du côté de Vannes par Plouay, Baud et Granchamp.

Nous trouvâmes à Camors le tombeau de ce comte de Lannion, qui a causé tant de querelles sur la Vénus de Quinipily. Il y avait jadis dans ce pays, couvert de bois, un château élevé par Cono-Maur, le cruel roi breton. Un jour, dit la tradition, saint Gildas vint lui reprocher ses crimes; et comme le prince lui répondait par des menaces, il prit une poignée de poussière et la lança contre les tours de la forteresse; elles s'écroulèrent aussitôt, comme frappées de la foudre, et il n'en resta plus qu'un amas de ruines, connues sous le nom de château du *Salo*.

Camors fut notre dernière halte avant notre entrée à Vannes. Il ne nous restait plus, pour connaître à fond le Morbihan, qu'à parcourir l'intérieur et les alentours de cette vieille capitale des Vénètes, et qu'à suivre toute la population bretonne au fameux pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray.

PITRE-CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

Chapelle de Saint-Fiacre, près le Faouët.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LE CATHOLICISME AUX ILES MARQUISES.

Missionnaire catholique, arrivant aux îles Marquises.

L'île d'Ouapô est la plus remarquable des Marquises par la bizarrerie de sa structure et des modifications continuelles que subit son profil à mesure qu'on la contourne ; vue de la rade de Nouhiva, elle ne présente à l'œil qu'un amas confus de masses rocheuses et de pics escarpés, dont l'éternelle couronne de nuages lui a valu son nom (double-nuit). En approchant, on reconnaît sur le flanc des montagnes les grandes taches sombres des forêts, puis les rochers d'Isolent, et la côte, qui ne semblait d'abord qu'un long escarpement, se coupe de baies profondes où la pente des montagnes vient mourir insensiblement ; mais loin d'être un abri pour le navire voyageur, ces baies ne lui offrent que de nouveaux périls : ses ancres prennent mal sur le fond inégal et rocailleux ; des rafales d'une force prodigieuse descendent des montagnes, le chargent à l'improviste et lui font courir les plus grands dangers. Ces circonstances locales ont créé pour Ouapô une véritable barrière, qui la sépare du reste du monde. Quelques rares baleinières y viennent chercher des vivres ; quelques pirogues des îles voisines y relâchent dans un but de curiosité, de guerre ou de commerce ; mais jamais navire européen n'y vient chercher le repos après les fatigues de la mer, et l'île, restée vierge de tout contact direct avec la civilisation, conserve encore intacts les usages et les mœurs des temps antiques.

Entre les montagnes escarpées qui forment le noyau de l'île, s'étendent de longues vallées, étroites et profondes, parcourues par des ruisseaux nombreux ; des cascades, dont l'écume retombe en fraîche rosée sur leurs bords, entretiennent dans ces lieux privilégiés une verdure éternelle ;

une végétation luxuriante envahit, sous toutes les formes, tout ce qui n'est pas rocher vif ; arbres, arbustes, graminées se pressent à l'envi dans un désordre admirable ; les fleurs brillent entre les feuilles, et les fruits à côté des fleurs ; les parfums suaves du gardénia remplissent l'atmosphère, dont la douce chaleur, tempérée par la brise de mer, inspire une langueur voluptueuse. Jamais terre promise ne fut rêvée plus belle ; toutes les fibres religieuses du cœur y sont puissamment excitées ; l'âme trop pleine élève instinctivement vers l'auteur de ces merveilles l'excès de son admiration. Eh bien ! chose étrange, c'est dans ces lieux si pleins des preuves de sa bonté créatrice, c'est au pied de ces arbres qui fournissent, sans culture, aux besoins les plus variés de l'existence, que l'homme s'est fait de la Divinité l'idée la plus mesquine et la plus hideuse ! Les dieux polynésiens sont, il est vrai, des êtres plus puissants que l'homme, mais soumis à toutes ses faiblesses, à ses haines, à ses désirs ; privés de toute espèce de contrôle sur la volonté de la créature, ils se bornent à exiger d'elle certaines actions et certains sacrifices, comme pour faire acte de puissance. Leur règne est celui de la terreur ; ils se plaisent à contempler l'agonie des victimes : la fumée des champs de bataille et des bûchers où cuisent les ennemis vaincus est leur plus doux encens. S'agit-il d'attirer la faveur du Ciel sur une expédition ? les prêtres se rendent dans une vaste enceinte sacrée, qui peut contenir tout le peuple, et là, devant un temple soutenu par de hideuses cariatides, ils font un discours au dieu, lui promettant de nombreuses victimes, et le menacent de le laisser privé de sacrifices s'il ne leur vient pas en aide ; ils font enfin marché avec lui pour qu'il leur soit favorable. Puis le prêtre, s'approchant de la maison du dieu, écoute la réponse qui ne se fait pas attendre : il s'agite en poussant des cris dans un transport frénétique ; la foule interdite qui l'entoure semble attendre un arrêt : entre des paroles incohérentes un nom sort de sa bouche, et le malheureux qui porte ce nom tombe aussitôt sous les coups d'un *tauna* (sacrificateur). Quelquefois, au lieu d'un nom c'est un nombre, et les taunas, armés de *casse-têtes*, frappent sans distinction dans la foule jusqu'à ce que le nombre soit complet. Puis les chefs et les guerriers sont réunis ; les victimes, préparées avec d'étranges cérémonies, sont placées dans un four creusé en terre et recouvertes de pierres rouges : on offre au dieu sa part réservée, puis l'affreux festin commence pour préluder à une guerre qui doit avoir pour résultat d'autres festins semblables.

Dans les choses ordinaires de la vie, un autre genre de sacrifices est continuellement exigé. Le tabou, prononcé au nom des dieux par un prêtre ou par un chef, est une interdiction irrévocable qui pèse sur un certain objet : c'est un fruit, un poisson, une couleur que l'on déclare tabou, et, dès lors, nul n'y peut toucher du bout du doigt, sans encourir la colère du dieu qui, *s'il le sait*, ne manque pas de faire périr le profanateur ; les prêtres ont soin de s'arranger pour cela. Cette loi bizarre, qui s'étend sur toute la Polynésie, porte jusqu'au sein de la famille et des relations les plus intimes son influence souveraine : ainsi, il est *tabou* à une femme de manger avec un homme, voire d'allumer son feu à celui qui a servi pour cuire les aliments d'un homme ; certaines nuits sont *tabou* pour les époux ; un chef est toujours *tabou* pour les gens du peuple, qu'ils soient ou non de sa tribu. On voit de quels énormes abus est susceptible une pareille institution, et dans quel rude esclavage elle tient le peuple de ces îles. Cependant elle y est encore forte et respectée. Indépendamment des grands dieux (*Ku, Kane, Tiki, Kanaloa, Lono*), *d'autres* esprits malfaisants errent à l'entour de l'homme, surtout dans les ténèbres, et cherchent à le surprendre ; s'il tombe, il a été poussé par un de ces farfadets aériens ; s'il a le cauchemar, c'est que l'un d'eux cherche à l'étrangler, et il n'est pas rare de trouver des naturels convaincus qu'ils ont, pendant la nuit, lutté avec un esprit, et montrer la trace des coups qu'ils en ont reçus. Les prêtres ont seuls la faculté de les voir et de les détruire : ils exploitent, comme on peut penser, ce précieux privilége. Tant de grossières superstitions faussent, dès l'enfance, les idées religieuses des naturels ; ils perdent peu à peu le sentiment inné d'une justice rémunératrice ; une licence effrénée règne dans leurs mœurs, et, bien que la pauvreté soit inconnue dans un pays qui produit toute chose sans culture, bien qu'ils n'aient entre eux que des relations très-douces dans le sein de la tribu, ils perdent tout sentiment de charité pour ceux d'entre eux qui souffrent, et paraissent insensibles au bien comme au mal d'autrui.

Tel était l'état moral des habitants d'Ouapô, lorsqu'ils virent arriver, dans une mauvaise pirogue, deux hommes blancs, vêtus de longues robes flottantes, et sans autre arme qu'un livre qu'ils élevaient au-dessus des flots. Dès qu'ils touchèrent le rivage, ces hommes se mirent à genoux sans prendre souci de la foule curieuse et menaçante accourue pour les voir ; ils y restèrent jusqu'à ce qu'un vieux chef les tirât de leur contemplation. Nous sommes, leur dirent-ils, des hommes de paix qui venons nous établir parmi vous, si vous le voulez ; nous avons été chassés de Nouhiva par les Têïs ; notre profession est d'adorer Dieu et d'annoncer sa parole. Pendant ce temps la foule s'agitait sous les impressions les plus diverses et poussait des cris sauvages : « Tuons, mangeons les étrangers ! — Sauvons les ennemis des Têïs, adoptons-les ; ce sont des prêtres, ils sont tabou. » Enfin, après tous ces avis divers, la volonté du chef se fit connaître ; les étrangers furent conduits à sa case, grossier palais qui ne se distinguait des habitations voisines que par la grandeur de l'espèce de terrasse sur laquelle il était construit, et par une sorte de mât planté devant en guise de pavillon.

On les fit entrer dans le lieu réservé de la case, on leur servit à manger, et, dès lors, ils devinrent les hôtes du chef et participèrent au respect qu'il inspirait ; bientôt une maison leur fut donnée, et, s'occupant eux-mêmes des petits travaux nécessaires à leur existence, ils vécurent à peu près de la vie des insulaires, et s'efforcèrent de gagner leur confiance. Mais l'ignorance et l'excessive légèreté de ceux-ci rendaient la tâche difficile. Après avoir écouté attentivement la parole d'un missionnaire, il n'était pas rare qu'ils lui racontassent à leur tour quelque trait de leur mythologie, comme pour lui prouver qu'eux aussi ils savaient des histoires curieuses. Quelques-uns leur répondaient qu'ils admettaient volontiers un nouveau dieu, pourvu qu'on laissât subsister les autres ; tous, lorsqu'on leur parlait de réprimer leurs goûts sensuels, se récriaient et s'en allaient en riant ; plusieurs finirent par se faire de ces exhortations chrétiennes une sorte de passe-temps. Lassés par tant de vains efforts, et plus découragés par cette indifférence absolue, qu'ils ne l'auraient été par la résistance et la persécution, ces prêtres profitèrent enfin d'un navire qui vint en vue d'Ouapô, pour passer dans une autre île avec les deux seuls chrétiens qu'ils eussent pu faire pendant un séjour de plus d'une année.

C'étaient, comme au temps du Sauveur, des faibles et des infirmes qui avaient suivi les nouveaux apôtres. Le premier était un homme de trente-cinq ans, fort intelligent, mais couvert d'une lèpre hideuse, à cause de la-

quelle ses compatriotes ne le regardaient plus que comme un objet d'horreur et de dérision; il fut baptisé sous le nom de Joané (Johannès). L'autre était une femme : chefesse et prêtresse par sa naissance, elle avait perdu un bras dans une chute et souffrait encore des suites de la douloureuse opération ; elle se nomma Matelena (Magdalena).

C'est avec ce faible noyau que la mission se transporta à Vaïtahu. Les méthodistes venaient d'abandonner cette île, où leurs femmes étaient l'objet des désirs et des tentatives les plus audacieuses ; on sait qu'eux-mêmes avaient eu souvent peine à se défendre contre des belles entreprenantes, et tout le monde a lu l'aventure burlesque de M. Harris. Ainsi, l'on avait déjà quelque idée de ce qu'était un missionnaire, et, dans cette île plus fréquentée par les navires de guerre et de commerce, on avait appris depuis quelques années à bien recevoir les blancs ; la mission fut donc accueillie sans étonnement, mais toujours avec indifférence, par les chefs de Vaïtahu. Les missionnaires purent vivre à leur guise, prêcher librement parmi le peuple, et réunir autour d'eux quelques enfants abandonnés qu'ils commencèrent à instruire ; en même temps, ils soignaient les infirmes, et, grâce à la continuité et à la bonne direction de ces soins, plusieurs furent guéris entre leurs mains. Johannès, qu'on avait toujours regardé comme incurable, fut pourtant de ce nombre. Ses plaies disparurent, la vigueur et la souplesse revinrent dans tous ses membres, et, dans sa vive gratitude, il ne voulut pas voir dans cette cure un résultat naturel, mais bien un signe visible et miraculeux de la volonté divine. Il parcourut l'île entière en proclamant le miracle et la religion qui l'avait opéré. Quelques naturels, en petit nombre, le suivirent dans ses courses, et se réunirent à la mission où ils furent baptisés. Quant à Jean, poursuivant son œuvre, il prit le nom de *Johannes evangelista* (évatélita), et déclara au supérieur qu'il voulait couvertir son île natale. Il étudia pendant plus d'un mois, jeûnant fréquemment ; il eut des songes et des visions qui affermirent sa confiance, et, dès qu'il put se procurer une pirogue, il franchit les quinze lieues de mer qui séparent Vaïtahu d'Ouapô.

Johannès n'avait pas trop présumé de son mérite apostolique ; il avait du moins cette persistance de volonté et cette foi qui *ébranle les montagnes* ; son génie polynésien était d'ailleurs plus en harmonie avec celui de ses compatriotes que ne l'avait été le talent des missionnaires, et il inspirait moins de défiance que des étrangers ; il fut bientôt rejoint par Magdalena, guérie aussi, et qui vint réunir ses efforts aux siens.

Quelques mois après avait lieu l'occupation des Marquises par les Français; la mission, qui avait rendu de grands services à l'établissement en lui fournissant des interprètes et en usant en sa faveur de son influence sur différents chefs, allait en recevoir à son tour une protection efficace, et pouvait entrevoir des jours plus heureux. Johannès écrivit d'Ouapô qu'il comptait enfin un assez grand nombre de prosélytes qui demandaient le baptême ; mais, ajoutait-il, « J'ai semé la graine de la parole, c'est à vous de la cultiver et de la recueillir ; venez, car mon instruction n'est pas « suffisante pour achever celle des autres. » Sur la demande du chef de la mission, un bâtiment de guerre reçut l'ordre de transporter à Vaïtahu les nouveaux chrétiens. Le navire restait en panne au vent de l'île pendant qu'une première embarcation se chargeait au rivage d'une vingtaine de catéchumènes ; un second canot eut beaucoup plus de peine à réunir sa vivante cargaison, car les premiers qui étaient partis, vieillards ou hommes adultes, étaient libres de leurs personnes et n'avaient pas été retenus ; les autres, au contraire, enfants ou femmes pour la plupart, étaient retenus par tous ceux dont ils dépendaient ou qui s'intéressaient à eux ; ils leur représentaient le danger de s'abandonner ainsi au gré d'étrangers inconnus et dont on ne pouvait comprendre le motif; d'autres employaient les menaces et la violence ; les paroles, les cris, les imprécations couvraient le bruit de la mer qui cependant brisait avec force, au grand danger du canot.

Le missionnaire, qui jusque-là était resté immobile dans l'embarcation, se leva bientôt, se tourna vers la foule, et avant qu'il eût parlé le silence se fit comme par enchantement. Il adressa quelques mots qui furent accueillis d'abord par des discours et des gestes menaçants, puis tous se turent pour le laisser parler ; bientôt les femmes et les jeunes gens se retirèrent, comme s'ils eussent eu honte, derrière les guerriers qui, plus hardis, essayaient encore de retenir les néophytes ; enfin ceux-là eux-mêmes perdirent leur contenance farouche et s'appuyèrent sur leurs armes pour écouter. Le discours fut assez long ; à chaque période quelque nouveau chrétien se mettait à l'eau pour gagner le canot où il était reçu ; parfois une parole ou le geste d'un coup de lance le faisait retourner au rivage ; mais le missionnaire continuant de parler, on lui laissait bientôt la faculté de revenir à bord.

C'était chose admirable et touchante que ce tableau, qui rappelait une des scènes de l'histoire de la rédemption : cet homme vêtu de blanc, au doux parler, au doux visage, prêchant du haut d'une barque à cette foule anthropophage d'hommes armés et dont les visages tatoués perdaient peu à peu l'expression de colère et de menace qui les animait auparavant.

Quand l'embarcation s'éloigna, un bruyant murmure de la foule couvrit de nouveau le bruit de la mer; puis, comme des hommes qui viennent d'être soustraits au charme qui les empêchait d'agir, les guerriers sauvages recommencèrent leurs cris, des lances furent jetées vers nous, mais le père F..., continuant jusqu'au bout sa mission de paix, empêcha de répondre à cet acte d'agression qui n'eut pas d'autres suites. Nous atteignîmes péniblement le navire, tant la mer était grosse sur cette côte inhospitalière, et le lendemain au point du jour nous débarquâmes sur la grève de Vaïtahu les cinquante néophytes de Johannès.

Depuis cette époque la colonie catholique jouit d'une organisation régulière et vit isolée des autres naturels ; des heures sont assignées pour les études, pour les travaux en commun et pour les exercices pieux ; des mariages réguliers ont lieu entre les jeunes chrétiens, et leur exemple doit sans doute entraîner le reste des insulaires dans la voie de la civilisation et de la moralité. Johannès remplit de hautes fonctions dans la petite république ; son âge mur et sa laideur parfaite le rendaient tout à fait apte à gouverner la partie féminine de la congrégation, c'est aussi celle dont il est chargé, et il s'acquitte fort bien de cette mission difficile. Parfois il entreprend dans le reste de l'île des expéditions apostoliques qui ont rarement des résultats ; mais le plus souvent c'est dans la colonie même, *quand il lui vient une bonne pensée*, qu'il arrête court tous les travaux et prêche longuement au milieu des chrétiens édifiés. Sa parole est facile et abondante, et, au dire des naturels, extrêmement éloquente. Nous, qui comprenions avec peine quelques phrases détachées, nous ne pouvions juger que de l'effet produit sur l'auditoire, et nous devons avouer que nous avons vu plus d'une fois, à cinq mille lieues des Marquises, des prédications moins bien écoutées.

H. de M.....

Officier de l'expédition des Marquises.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

DESCRIPTION D'UNE LOCOMOTIVE (1).

Notions préliminaires. — L'objet de cet article est de donner une idée générale des machines à vapeur en usage sur les chemins de fer. Afin de le rendre intelligible pour un plus grand nombre de lecteurs, nous donnerons d'abord quelques notions préliminaires, ayant pour but de faire connaître les principales propriétés de la vapeur, ses modes d'action et la détermination de ses effets par le calcul.

Corps solides, liquides, gazeux. — Les corps que la nature nous présente se divisent en *solides* et en *fluides*. Les corps solides sont composés de particules tellement inhérentes les unes aux autres, que ces corps, par eux-mêmes, et indépendamment de la présence d'aucun autre corps, peuvent conserver les formes qu'ils ont acquises. Les corps fluides sont composés de molécules indépendantes les unes des autres, qui peuvent glisser facilement les unes sur les autres, et se mouvoir plus ou moins librement en tous sens. De même qu'il existe différents degrés de solidité depuis la mollesse jusqu'à l'excessive dureté, on distingue aussi divers degrés de fluidité, depuis la consistance des sirops et des huiles, jusqu'aux gaz ou fluides aériformes.

On distingue deux sortes de fluides, les *liquides* et les *gaz*. Les liquides, comme l'eau, le vin, les huiles, etc., sont caractérisés par leur peu de compressibilité, c'est-à-dire que si l'on renferme un liquide dans un vase, et qu'on exerce sur lui une force de pression, soit à l'aide d'un piston, soit en rapprochant les parois pour réduire l'espace, on ne pourra parvenir, à l'aide des forces ordinaires, à rendre le volume sensiblement moindre. Au contraire, si l'on soumet un gaz à la même épreuve, les puissances les plus ordinaires suffiront pour le comprimer.

Les corps gazeux, ou fluides aériformes, se divisent en *gaz permanents* et en *vapeurs* : les gaz permanents, ou gaz proprement dits, sont ceux qui, sous les pressions ordinaires de la nature, conservent l'état gazeux ; les vapeurs ne restent à l'état de fluides aériformes qu'à des pressions qui ne passent pas certaines limites, au-delà desquelles la vapeur se condense et repasse à l'état liquide.

La solidité, la liquidité et la gazéité sont trois états distincts pour le physicien, quoique, dans la réalité, il puisse arriver qu'un corps participe de deux de ces états, au point de laisser indécis auquel des deux on doit le rapporter.

Tout corps est composé de molécules soumises à deux forces : l'une tend à les réunir et à les confondre en un seul tout, c'est l'*attraction* ou force de cohésion ; l'autre tend à les séparer et à les écarter les unes des autres, c'est le *calorique*, qui existe dans toutes les substances en plus ou moins grande quantité. Dans la solidité, c'est l'attraction qui est prépondérante, et les molécules adhèrent plus ou moins les unes aux autres ; dans la liquidité, il y a une sorte d'équilibre entre l'attraction moléculaire et la répulsion due à la présence du calorique ; dans la gazéité, les substances étant dissoutes dans le calorique, leurs molécules sont portées hors de leur sphère d'attraction, et ne restent plus soumises qu'à la force répulsive de cet agent.

Densité. — On nomme *densité absolue* d'un corps, le poids de ce corps sous l'unité de volume, à la température zéro, et sous la pression barométrique de $0^m,76$. La *densité relative*, qu'on nomme aussi *poids spécifique*, est le rapport de la densité du corps dont il s'agit à celle d'un autre corps, prise pour terme de comparaison.

Les densités des solides et des liquides se comparent ordinairement à celle de l'eau distillée, et les densités des gaz et des vapeurs, à celle de l'air atmosphérique. Comme on sait qu'un litre d'eau pèse 1000 grammes, et qu'un litre d'air pèse $1^g,2991$, on peut comparer la densité de l'air à celle de l'eau, ce qui donne le moyen de comparer les densités de tous les corps connus.

Élasticité. — L'élasticité est la propriété qu'ont les corps de reprendre leur forme primitive lorsqu'une cause quelconque les en a fait changer, en les comprimant, les pliant, les étirant ou les tordant. Tous les corps de la nature sont élastiques, mais à des degrés différents.

On distingue l'élasticité *de forme* et l'élasticité *de volume*. Dans la première, le corps ayant changé de forme sans changer sensiblement de volume, reprend sa forme primitive lorsque la force comprimante cesse d'agir, pourvu que l'action de celle-ci n'ait pas été assez forte pour détruire ou altérer l'élasticité. Dans la seconde, le corps ayant changé de volume par la compression, l'élasticité le ramène au volume primitif lorsque la force comprimante cesse d'agir.

L'élasticité des corps est parfaite lorsqu'ils reprennent exactement leur forme ou leur volume primitif, et que dans leur retour ils conservent la même énergie, la même force de ressort pour les mêmes positions.

Les corps solides sont plus ou moins élastiques. Pour tous, il y a une durée et une limite de compression au delà desquelles ils restent plus ou moins déformés, par suite de l'altération produite dans le système moléculaire par la force comprimante.

Les corps liquides sont parfaitement élastiques, c'est-à-dire que si l'on réduit le volume d'un liquide en le comprimant dans un vase clos et suffisamment résistant, et qu'on fasse ensuite cesser l'action de la force comprimante, le liquide reprend exactement son volume primitif en repassant successivement par les mêmes états de tension.

Les gaz et les vapeurs sont parfaitement élastiques, lorsque les pressions ne sont pas suffisantes pour amener un changement d'état, en réduisant le gaz ou la vapeur à l'état liquide.

(1) Les chemins de fer prennent de tels développements qu'il est temps de rendre populaire la science de la vapeur, ce dernier mot de la civilisation moderne. Nos lecteurs nous sauront donc gré, nous l'espérons, de leur donner en abrégé les éléments de cette science, simplifiés autant que possible par un homme de l'art. La matière est aride et effrayera d'abord le plus grand nombre ; mais avec de l'attention, et à l'aide de nos nombreuses figures, tous arriveront à comprendre le puissant mécanisme de la locomotive.

Tension des gaz. — Si l'on renferme un gaz dans un vase où le vide est fait, il tendra à occuper toute la capacité du vase, et exercera sur les parois une pression de dedans en dehors avec une force qui dépendra de sa température, de la quantité de fluide et de l'étendue de l'espace où il est contenu. Cette pression constitue ce qu'on appelle la *force d'expansion*, la *force d'élasticité*, ou la *tension* du gaz. En faisant abstraction de la gravité, cette pression exercée par la tension du gaz est la même sur tous les points de la paroi du vase, et agit perpendiculairement à cette paroi.

En restituant au gaz sa propriété de peser, il est évident que chaque molécule est chargée du poids de toutes celles qui sont situées au-dessus, et, dans le cas d'équilibre, chaque molécule se trouvant retenue en repos par les molécules voisines qui réagissent à leur tour, il en résulte que ce poids s'ajoute à la force d'expansion, et s'exerce comme elle en tous sens. Ainsi la pression exercée par le gaz se compose de la force d'expansion augmentée du poids de la colonne de gaz qui est au-dessus du point pressé. Dans la pratique, l'excès de pression due au poids d'un volume limité de gaz compris dans un vase, est ordinairement négligeable.

Compression des gaz. — Tout gaz est compressible par l'action d'une force supérieure à la tension du gaz dont il s'agit. La compression change le volume, la densité et la tension du gaz.

Lorsqu'un gaz occupe un certain volume sous une pression déterminée, si, la température restant la même, la pression devient double, triple, etc., le volume se réduira à la moitié, au tiers, etc., de ce qu'il était d'abord; et la tension deviendra double, triple, etc., de la tension primitive. Le volume du gaz varie en raison inverse de la pression, tandis que la tension et la densité varient en raison directe de cette même pression. Telle est la loi dite de *Mariotte*, du nom du physicien qui a, le premier, constaté le fait. Cette loi s'étend à tous les gaz et même aux vapeurs, pourvu que le fluide ne tende pas à changer d'état, ou à se liquéfier par la compression, et que la quantité en reste toujours la même.

Atmosphère. — La masse d'air qui enveloppe la terre de toutes parts constitue l'atmosphère. Cet air étant pesant, il presse la terre de tout son poids, comme un liquide renfermé dans un vase presse sur le fond du vase. Chaque couche de niveau de l'atmosphère supporte le poids de toutes celles qui sont placées au-dessus, et presse à son tour celles qui sont au-dessous; de telle sorte qu'à mesure qu'on s'élève, la pression atmosphérique, ou le poids des couches d'air supérieures, va en décroissant. Cette pression s'exerce en tous sens. C'est ainsi que, pour un même lieu, le piston d'un corps de pompe, soumis à l'action de l'atmosphère, éprouve la même pression, quelle que soit la position du corps de pompe relativement à l'horizon.

La masse atmosphérique peut être considérée comme tendant par son expansion à se dissiper dans l'espace, mais comme retenue par la gravité, et aussi par le froid des hautes régions qui diminue sa force expansive. Aux limites de l'atmosphère, une molécule d'air est en repos sous l'influence de deux forces égales, son poids propre et la force répulsive du calorique.

Le poids de l'atmosphère est variable, par suite des modifications que subit l'air atmosphérique sous diverses influences. La pression que ce poids exerce sur chaque *centimètre carré* de surface correspond, moyennement, au niveau de la mer, au poids d'une colonne d'eau ayant un centimètre carré de base et une hauteur de 10,4 mètres, ou au poids d'une colonne de mercure ayant 76 centimètres de hauteur, ce qui donne une pression de $1^{kil},033$ sur chaque centimètre carré.

Cette pression moyenne de l'atmosphère se prend souvent pour unité, ou pour terme de comparaison, dans l'évaluation des forces de pression, et, pour abréger, on la nomme simplement *atmosphère*. Ainsi, on dit une pression de 1, 2, 3, etc., atmosphères, au lieu d'une pression de $1^{k},033$, de $2^{k},066$, de $3^{k},099$, etc., par centimètre carré de surface.

Les variations du poids de l'atmosphère se mesurent à l'aide de l'instrument qu'on nomme *baromètre*. Il se compose d'un tube de verre, fermé par le haut, ouvert et courbé par le bas, purgé d'air, et renfermant une colonne de mercure dont la hauteur, au-dessus du niveau que prend le mercure dans la branche recourbée, mesure la pression atmosphérique.

Dilatation. — Tous les corps jouissent de la propriété d'augmenter de volume ou de se dilater quand on les chauffe, d'en diminuer ou de se contracter quand on les refroidit, de reprendre leur volume primitif quand on les ramène au même degré de chaleur.

La dilatation par la chaleur peut changer l'état physique d'un corps, en le faisant passer successivement de l'état solide à l'état liquide, puis de l'état liquide à l'état gazeux; c'est ainsi qu'en chauffant de plus en plus un morceau de glace, on obtient de l'eau, et enfin de la vapeur d'eau.

On distingue la dilatation *linéaire* ou *de longueur*, et la dilatation *cubique* ou *de volume*. La dilatation linéaire est l'allongement qu'éprouve un corps par l'action de la chaleur, et la dilatation cubique est l'accroissement qu'il éprouve dans son volume.

L'expérience a fait connaître que, dans les limites ordinaires de la chaleur, la dilatation s'opère suivant une loi constante pour chaque espèce de corps. Si l'on mesure le volume d'un corps à la température de la glace fondante, qu'on le chauffe ensuite, le volume éprouvera un certain accroissement qu'on mesurera par son rapport au volume primitif. Un accroissement de chaleur double, triple, etc., produira un accroissement de volume double, triple, etc., la pression restant la même; c'est-à-dire que les accroissements de volume seront proportionnels aux accroissements de chaleur, et réciproquement. C'est d'après ce principe qu'on a fait servir la dilatation d'une colonne de liquide à la mesure des températures dans l'instrument qu'on nomme *thermomètre*.

De tous les corps, les gaz sont ceux qui se dilatent le plus par la chaleur. On sait que, d'après la loi de M. *Gay-Lussac*, tous les gaz se dilatent des $\frac{3}{800}$ ou de 0,00375 du volume occupé à la température zéro, pour chaque degré du thermomètre centigrade, sous la pression constante de $0^{m},76$.

Quantité d'action, action dynamique, travail mécanique des forces. — Ces trois expressions désignent la même chose, la force dépensée pendant un certain temps pour vaincre une résistance déterminée et sans cesse renouvelée dans la durée de ce temps; la force agit, travaille pour vaincre cette résistance. Le travail mécanique ne suppose pas seulement une résistance vaincue une fois pour toutes, ou mise en équilibre par une force motrice, mais une résistance constamment détruite le long d'un chemin parcouru par le point où elle s'exerce, et dans la direction propre de la force. Quelles que soient la nature de la force motrice et celle de la résistance à vaincre, lorsque la résistance est constante, est la même à chaque instant, aussi bien que l'effort qui lui est égal et directement opposé, le

travail développé par le moteur est toujours comparable à l'effort exercé pendant un certain temps pour élever un poids déterminé à une certaine hauteur, ce poids mesurant la résistance que la force doit vaincre à chaque instant. Or, concevons qu'un moteur quelconque soit appliqué à élever verticalement un poids à une certaine hauteur; il est évident que si, la hauteur restant la même, le poids à élever devenait double, triple, etc., le travail du moteur serait pareillement double, triple, etc., puisque l'effort à produire à chaque instant serait double, triple, etc.; il est pareillement évident que si, le poids restant le même, la hauteur devenait double, triple, etc., le travail se trouverait doublé, triplé, etc., puisque l'effort que le moteur doit renouveler à chaque instant s'exercerait sur un chemin double, triple, etc. En général, dans le cas d'une force et d'une résistance constantes, le travail est proportionnel à l'intensité de la force motrice et au chemin décrit par le point d'application, et dans la direction de la force. D'où il suit que si l'on mesure l'effort en le rapportant à une unité de poids, et le chemin en le rapportant à une unité linéaire, le travail sera proportionnel au produit des deux nombres trouvés.

On prend ordinairement pour unité d'effort le kilogramme, pour unité de chemin ou de longueur le mètre, et l'unité dynamique ou de travail est l'effort mesuré par un kilogramme parcourant un mètre de longueur; c'est ce qu'on appelle le *kilogramme-mètre*, qu'on écrit 1^{km}. Une force qui exercerait un effort de 25^{k}, qui ferait parcourir à la résistance un chemin de 4^{m}, produirait un travail mesuré par 100^{km}.

Dans certains cas, pour éviter les grands nombres, on prend pour unité d'effort le poids d'un mètre cube d'eau ou le *tonneau*, pesant 1000^{k}; et l'unité dynamique est alors un poids de 1000^{k} élevé à un mètre de hauteur; c'est le *tonneau-mètre*.

Dans les travaux soutenus des machines, on emploie souvent, à l'exemple des Anglais, une unité dynamique qu'on nomme *force de cheval*. La force du cheval n'a rien de bien défini, elle varie suivant beaucoup de circonstances, suivant la constitution et l'âge des individus. Pour fixer cette unité, dans l'évaluation du travail des machines, on la considère comme équivalant à un effort de 75^{k} exercé sur une résistance qui parcourt uniformément un mètre par seconde, c'est-à-dire 75^{km} par seconde, ou 270^{km} par heure. Ainsi, par exemple, une machine de quatre chevaux est une machine capable de produire, par heure, un travail représenté par 1080 mètres cubes d'eau élevés à un mètre de hauteur.

Evaporation de l'eau. — Tous les corps liquides se vaporisent ou se réduisent en vapeur, sous l'influence de la chaleur. Pour une même substance liquide, la vaporisation est d'autant plus active, d'autant plus rapide, que le liquide est soumis à une plus grande chaleur.

L'eau se vaporise à toutes les températures, même à l'état de glace.

Lorsque l'eau est exposée à l'air libre, l'évaporation s'opère graduellement, et se continue indéfiniment jusqu'à ce que la masse d'eau soit totalement réduite en vapeur. Le contact de l'air n'exerce d'autre influence que de retarder le développement de la vapeur, surtout lorsqu'il est en repos; les courants d'air, au contraire, l'accélèrent en renouvelant l'espace.

Dans un vase clos, renfermant de l'eau et de l'air en contact immédiat, l'évaporation ne se continue pas indéfiniment, elle s'arrête dès qu'il s'est développé une certaine quantité de vapeur, quantité qui dépend de la température et de l'étendue de l'espace que la vapeur occupe. A cette limite où l'évaporation cesse, où l'espace est saturé, la vapeur est dite *à l'état de saturation* ou *au maximum de densité*, relativement à la température dont il s'agit. Pour augmenter la quantité de vapeur, il faut augmenter la température, ou l'espace occupé. Si la température diminue, ou si par la compression on réduit l'espace occupé, une portion de vapeur se condense et repasse à l'état liquide; il ne reste que la quantité de vapeur que comportent la température et l'espace donnés.

Dans le vide, l'évaporation est presque instantanée, et le liquide qui reste en éprouve un refroidissement qui peut aller jusqu'à le convertir en glace.

L'évaporation se fait avec ébullition lorsque, par l'action du feu, la vapeur qui se dégage a acquis une force d'élasticité capable de surmonter la pression atmosphérique mesurée par le baromètre. Sous la pression de 0^{m},76, l'eau bout à 100 degrés du thermomètre centigrade; lorsque la pression est moindre, comme sur les hautes montagnes, l'eau bout à une température plus basse. Au fond du vase l'eau ne bout qu'autant que la vapeur peut surmonter la pression atmosphérique augmentée de la pression exercée par le poids de la colonne liquide.

Dans le vide l'ébullition a lieu à la température zéro.

Dans les chaudières à haute pression, l'eau ne bout qu'à des températures plus ou moins élevées, suivant la pression exercée.

Compression de la vapeur d'eau. — Lorsqu'un espace est saturé de vapeur, que la vapeur contenue est au maximum de tension propre à sa température et à l'espace qu'elle occupe, la tension ne peut être augmentée par la compression, puisque l'effet de la force comprimante serait de condenser une portion de vapeur, de telle sorte que la vapeur non condensée resterait au même degré de tension. Mais dans tout autre cas, la vapeur se laisse comprimer à la manière des gaz secs, et la loi de *Mariotte* lui est alors applicable.

Poids d'un volume donné de vapeur d'eau. — Ce poids est les cinq huitièmes de celui de l'air, sous même volume et même température. A la température zéro, et sous la pression barométrique de 0^{m},76, un litre de vapeur pèse 0^{g},810258, et un litre d'air sec 1^{g},299540.

Rapport du volume d'eau vaporisé au volume de vapeur. — L'eau vaporisée occupe un volume 1700 fois plus grand, à 100 degrés centigrades et sous la pression de 0^{m},76. Ainsi un litre d'eau fournit, à très-peu près, 1700 litres de vapeur.

Dilatation de la vapeur. — La vapeur d'eau, comme les gaz, se dilate suivant la loi de *Gay-Lussac*, c'est-à-dire, de $\frac{3}{800}$ ou 0,00375 de son volume à zéro, pour chaque degré centigrade.

Tension de la vapeur. — L'expérience seule pouvait faire connaître la loi qui lie la température et la force de tension de la vapeur à l'état de saturation, loi qui est de la plus grande importance dans les applications de la vapeur comme force motrice. La science ne possédait sur ce point que des données vagues et incertaines, lorsqu'une commission fut chargée par l'Académie des sciences de déterminer par l'expérience les tensions de la vapeur aux divers degrés de température. *Dulong* aida puissamment cette commission, et présenta à l'Académie, le 30 novembre 1829, le rapport de ses travaux. Le tableau suivant est extrait de ce rapport, et donne les tensions et les températures correspondantes jusqu'à la pression de dix atmosphères. Dans le rapport cité, le tableau est continué jusqu'à vingt-quatre atmosphères, d'après l'observation, et de vingt-quatre à cinquante atmosphères par le calcul.

TENSION de la vapeur exprimée en atmosphères de 0m,76 de mercure.	TENSION en mètres de mercure.	TEMPÉRATURES correspondantes en degrés centigrades.	PRESSIONS sur chaque centimètre carré de surface.
1	0m,76	100°	1,k033
1,5	1, 14	112,2	1, 549
2	1, 52	121,4	2, 066
2,5	1, 90	128,8	2, 582
3	2, 28	135,1	3, 099
3,5	2, 66	140,6	3, 615
4	3, 04	145,4	4, 132
4,5	3, 42	149,06	4, 648
5	3, 80	153,08	5, 165
5,5	4, 18	156,8	5, 681
6	4, 56	160,2	6, 198
6,5	4, 94	163,48	6, 714
7	5, 32	166,5	7, 281
7,5	5, 70	169,37	7, 747
8	6, 08	172,1	8, 264
9	6, 84	177,1	9, 297
10	7, 60	181,6	10, 33

Ce tableau montre, par exemple, que si la tension de la vapeur est à quatre atmosphères, elle peut faire équilibre à une colonne de mercure de 3m,04, qu'elle exerce une pression de 4k,132 par chaque centimètre carré de surface, et que la température est de 145,4 degrés centigrades.

Tension d'un mélange de vapeur et d'air. — Lorsque la vapeur et l'air sont mêlés ensemble dans le même espace, chacun des fluides se répand dans toute l'étendue de cet espace, conservant la tension qui lui est propre. On calcule séparément la tension de la vapeur et celle de l'air, dans les circonstances dont il s'agit, et la tension du mélange est la somme de leurs tensions respectives.

Modes d'action de la vapeur employée comme force motrice. — On fait agir la vapeur sur un piston placé dans un corps de pompe. La vapeur agit sur l'une des bases du piston, et la résistance à vaincre agit sur l'autre base ou sur la tige du piston. La pression que la vapeur exerce sur le piston s'obtient en multipliant la tension de la vapeur ou la pression, en kilogrammes, exercée sur chaque centimètre carré, — par le nombre de centimètres carrés que contient la base du piston. Lorsque cette pression est assez forte pour vaincre la résistance, le piston se meut, et la distance qu'il parcourt sous l'influence de la vapeur dans le corps de pompe constitue la *course* du piston. Pour que le piston puisse revenir à sa position primitive, il faut détruire l'action de la vapeur, soit en la condensant, soit en la faisant sortir du corps de pompe. Le retour du piston s'opère, soit par l'action de la résistance, soit par la vapeur qu'on fait agir sur la seconde base du piston, pour donner à celui-ci un mouvement en sens contraire du premier. On imprime ainsi au piston et à sa tige un mouvement rectiligne alternatif, qu'on transforme ensuite en mouvement circulaire progressif.

Lorsque la vapeur n'agit que sur l'une des bases du piston, son action est dite *à simple effet*; lorsqu'elle agit alternativement sur l'une et l'autre base, l'action de la vapeur est dite *à double effet*.

Nous allons donner quelques exemples des dispositions mécaniques employées pour faire agir la vapeur sur le piston moteur.

Fig.1

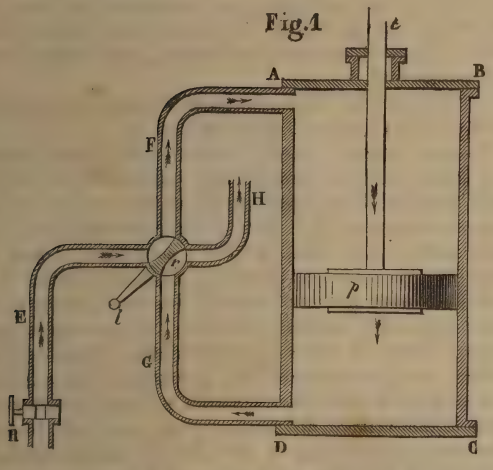
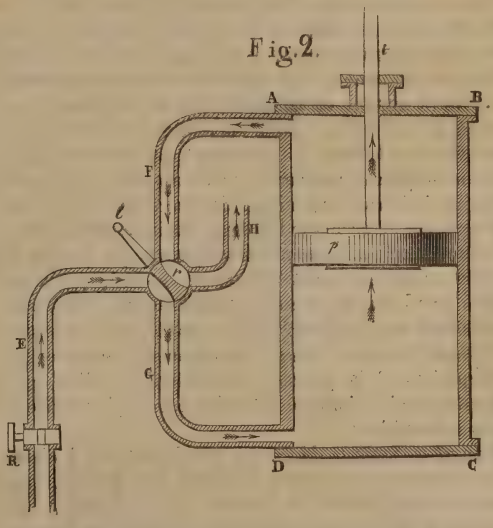


Fig.2.



Premier exemple. Le piston *p* (*fig.* 1 et 2) se meut dans le cylindre A B C D, et sa tige *t* communique le mouvement aux autres pièces mobiles de la machine. Le tuyau E part de la chaudière et conduit la vapeur au-dessus ou au-dessous du piston, par l'un des tuyaux F et G. Le passage de la vapeur par le tuyau E s'établit ou se supprime à volonté, à l'aide du robinet R. H est un tuyau de sortie, par lequel la vapeur s'échappe après avoir agi sur le piston. Les quatre tuyaux E, F, G, H, aboutissent à un robinet *r*, à double effet. C'est un cylindre circulaire portant deux entailles latérales et opposées, dont l'une fait communiquer le tuyau E avec le dessus ou le dessous du piston, tandis que l'autre établit la communication du tuyau H avec le dessous ou le dessus du piston. La clef *l* de ce robinet est mise en mouvement par le jeu de la machine, de manière à conduire la vapeur alternativement sur l'une et l'autre base du piston.

Dans la figure 1, la vapeur afflue par le tuyau E, passe par le tuyau F, vient agir au-dessus du piston, et lui imprime un mouvement de haut en bas. Le piston en descendant refoule la vapeur qui se trouve au-dessous, et qui s'échappe par les tuyaux G et H.

Dans la figure 2, le robinet *r* ayant tourné d'un quart de tour, la vapeur de la chaudière vient agir au-dessous du

piston, et celle qui se trouve au-dessus s'échappe par les tuyaux F et H.

Deuxième exemple. Le cylindre A B C D (*fig.* 3 et 4), dans lequel se meut le piston *p*, communique, par les orifices *x* et *y*, avec l'espace *e f g h*, qu'on nomme boîte de distribution, et qui reçoit la vapeur de la chaudière par le tuyau V. Le tiroir *k l m n*, auquel la tige *t'* imprime un mouvement alternatif de gauche à droite, dont le dessous est constamment en communication avec le canal de sortie *z*, sert à établir la communication de la boîte de distribution avec l'un des orifices *x* et *y*, tandis que l'autre se trouve en communication avec le canal de sortie.

Fig. 3.

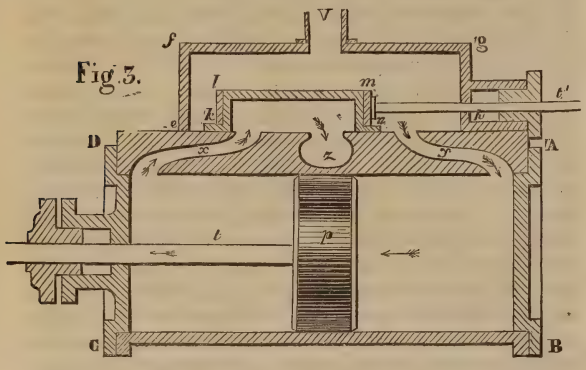
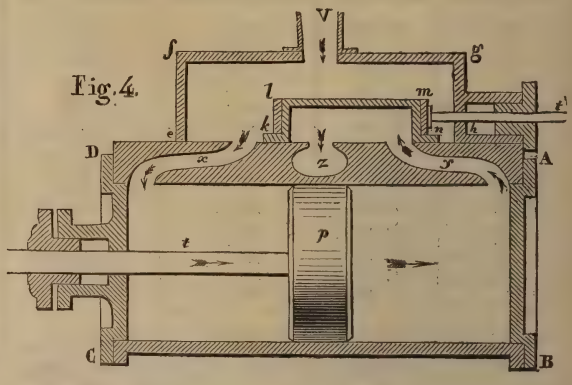


Fig. 4.



Dans la figure 3, la vapeur agit à la droite du piston, lui imprime un mouvement de droite à gauche, et la vapeur qui se trouve à sa gauche est refoulée, et s'échappe par les orifices *x* et *z*.

Dans la figure 4, c'est l'orifice *x* qui est en communication avec la boîte de distribution, tandis que l'orifice *y* l'est avec le canal de sortie *z*, et le piston se meut alors de gauche à droite.

Si la vapeur continue d'affluer sous le piston jusqu'à ce qu'il ait atteint la limite de sa course, la vapeur agit *en plein*. Mais il arrive souvent que la vapeur ne pénètre dans le cylindre que pendant une partie de la course du piston, qui s'achève ensuite en laissant la vapeur se détendre peu à peu, à mesure que le piston chemine ; dans ce cas la vapeur agit *avec détente*. Il est évident que dès l'instant que la vapeur se détend, pour occuper des espaces plus grands, la tension de la vapeur diminue, suivant la loi de *Mariotte*, et la pression exercée sur le piston diminue pareillement.

La vapeur agit *à haute pression* lorsque, par l'action du feu, elle est portée à un tel degré de tension, qu'elle soit capable de vaincre la pression atmosphérique, et d'exécuter en outre un travail mécanique quelconque. La vapeur agit *à basse pression*, lorsque sa tension est seulement un peu supérieure à la pression atmosphérique. Elle agit *à moyenne pression*, lorsque la tension est au plus de trois à quatre atmosphères.

Travail mécanique développé par la vapeur à chaque course du piston. — Lorsque la vapeur agit en plein, ayant mesuré en kilogrammes la pression qu'elle exerce à chaque instant sur le piston, ayant mesuré en mètres la course de celui-ci, le produit des deux nombres trouvés donnera le travail exprimé en kilogrammes-mètres.

Dans le cas où la vapeur agit avec détente, on peut supposer le piston poussé par une pression moyenne entre toutes celles qui ont été exercées entre le commencement et a fin de la course.

LOCOMOTIVE.

Chemin de fer. — Un chemin de fer se compose de deux rangées parallèles de barres de fonte, placées de champ, et auxquelles on donne le nom de *rails;* elles se mettent bout à bout dans des supports en fonte, scellés sur des pierres fortement maintenues en terre. Le dessus de ces barres a un rebord arrondi, pour qu'aucun gravier n'y reste ; le dessous, dans le sens de la longueur, est terminé par une courbe parabolique, qui lui donne la force de supporter la charge qu'on fait rouler sur la barre, quoiqu'elle ne soit appuyée que sur ses deux bouts.

Locomotive. — C'est l'appareil moteur destiné à mouvoir une suite de voitures, accrochées les unes aux autres sur un chemin de fer.

Représentation générale. — La locomotive dont nous allons donner la description est représentée dans son ensemble par les figures 5, 6, 7 ; la figure 5 est une vue latérale ; la figure 6, une vue par derrière ; et la figure 7, une vue par devant.

Le conducteur se tient à l'arrière de la machine, sur l'espèce de galerie indiquée dans la figure 5.

Roues et essieux. — Cette locomotive est à quatre roues. Les deux roues de l'avant-train, vues en AA'A'' (*fig.* 5), sont montées sur un essieu droit, en fer, sur lequel elles tournent librement, à la manière des roues ordinaires. Les deux autres roues, vues en BB'B'', sont fixées à leur essieu, de telle sorte que l'essieu et les roues tournent à la fois. Cet essieu n'est point droit, il a deux coudures ou deux manivelles coudées, disposées perpendiculairement l'une à l'autre, et mises en mouvement par deux tiges ou bielles, dont les extrémités sont articulées, d'une part aux coudures, et de l'autre aux tiges des deux pistons moteurs. Dans le mouvement de rotation d'une manivelle, lorsque le rayon se trouve dans la direction de la force motrice, celle-ci n'a pas plus de tendance à la mouvoir dans un sens que dans l'autre ; par la perpendicularité des rayons, il arrive ici que l'une des manivelles a toujours son plein effet quand l'autre cesse d'agir. Cette disposition des deux coudures fait que la vapeur agit sans intermittence pour faire tourner l'essieu et ses roues, et communiquer ainsi le mouvement à toute la machine.

Le mouvement progressif de la machine a lieu par suite de l'adhérence des roues sur les rails ; il en résulte que les roues avancent au lieu de glisser.

Une autre disposition en usage consiste à fixer aussi les roues de l'avant-train sur leur essieu droit, de sorte que l'essieu et les roues tournent en même temps. Dans ce cas, les roues ont toutes le même diamètre ; les essieux

portent à leurs extrémités des rayons de manivelles, reliés entre eux, sur chaque côté de la machine, par une bielle

Fig. 5.

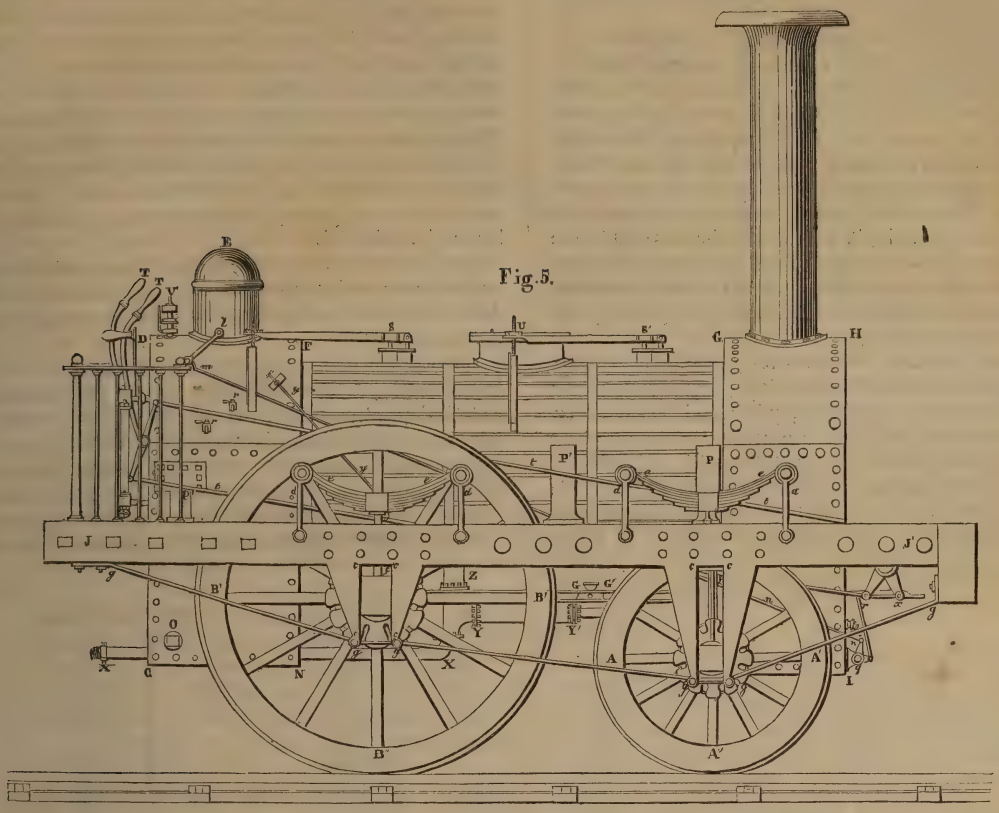


Fig. 6.

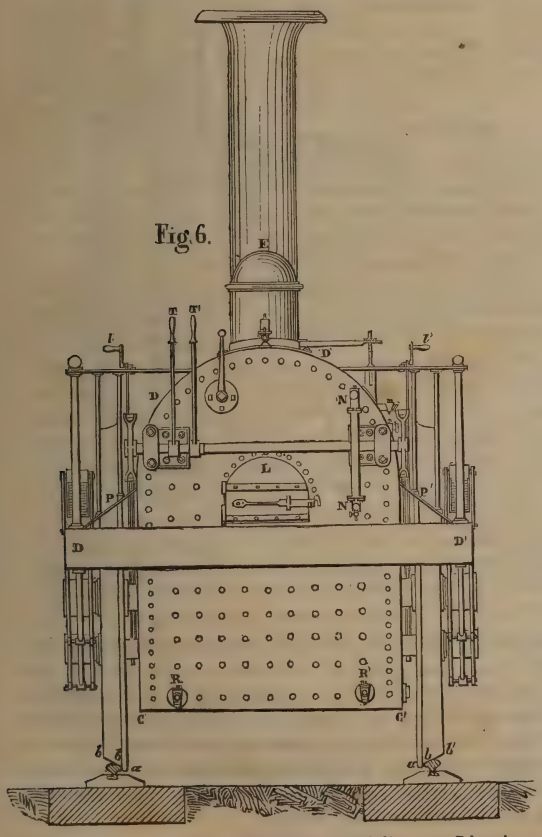
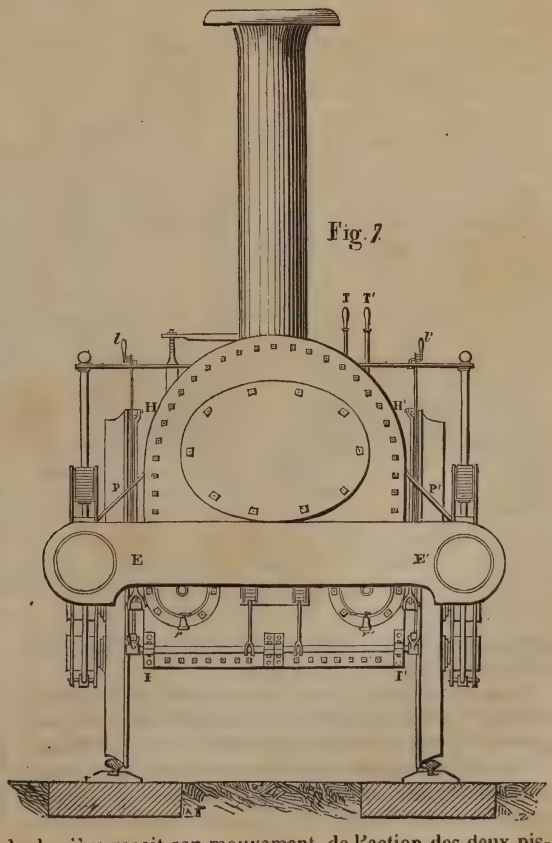


Fig. 7.



qui communique le mouvement de l'un à l'autre. L'essieu de derrière reçoit son mouvement de l'action des deux pis-

tons moteurs, et communique lui-même le mouvement à l'autre essieu. On obtient ainsi une plus grande force d'adhérence sur les rails.

Pour maintenir les roues sur les rails, et empêcher toute déviation latérale, chaque roue porte un rebord intérieur assez saillant *a* (*fig.* 6). De plus, pour éviter le frottement de ce rebord sur le côté intérieur du rail, la bande de roue n'est pas tout à fait cylindrique, elle est légèrement conique, comme l'indique le profil *bb* (*fig.* 6) ; son diamètre est un peu plus grand du côté du rebord que du côté extérieur. D'où il résulte que si la machine est poussée à gauche, par exemple, la roue de gauche marchant alors sur la partie qui correspond à un plus grand diamètre, tend à avancer un peu plus vite que la droite, et ramène par conséquent la machine dans la place moyenne qu'elle doit occuper entre les rails.

Cadre de support. — Toutes les pièces de la machine, à l'exception des roues et des essieux, sont portées par un châssis ou *cadre* rectangulaire, qui s'appuie lui-même sur les extrémités des essieux. Ce cadre se compose de deux pièces jumelles latérales JJ′ (*fig.* 5), réunies, à l'arrière et à l'avant de la machine, par deux traverses DD′, EE′ (*fig.* 6, 7) ; il est en bois, solidement assemblé, et revêtu de lames de fer boulonnées. Il est porté par les essieux, au moyen de quatre fourchettes vues en *cccc* (*fig.* 5). Des montants *d*, *d*, *d*, *d*, fixés aux jumelles, portent des ressorts *ee*, auxquels sont fixées des tiges *ff*, qui, après avoir traversé les jumelles, vont s'engager dans des coussinets en cuivre, qui reposent immédiatement sur les extrémités des essieux, en les embrassant par moitié, de sorte que l'essieu, en tournant, frotte sur les coussinets. L'effet des ressorts est d'amortir les secousses de la machine. Les coussinets sont à coulisses dans les fourchettes. Des boulons et des tringles de consolidation *ggg* servent à lier la charge par-dessous les essieux, pour qu'elle ne puisse être soulevée trop haut et jetée de côté.

Les deux jumelles latérales portent à leurs extrémités des tampons ou coussins, garnis en crin et recouverts de cuir, dont le but est d'amortir les chocs que la machine peut donner ou recevoir.

Chaudière. — Elle est vue intérieurement, en coupe longitudinale, en CDEFGHIKLMN (*fig.* 8) ; extérieurement et latéralement, en CDHI (*fig.* 5) ; en CDED′C′ et IHH′I′, dans les représentations de l'arrière et de l'avant (*fig.* 6, 7).

Elle est fixée à chacun des grands côtés du cadre, par trois fortes pattes ou attaches P, P′, P″ (*fig.* 5, 6, 7), boulonnées d'une part à la chaudière, et de l'autre au cadre de support.

La chaudière, dans son ensemble, présente trois com-

Fig. 13.

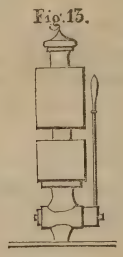
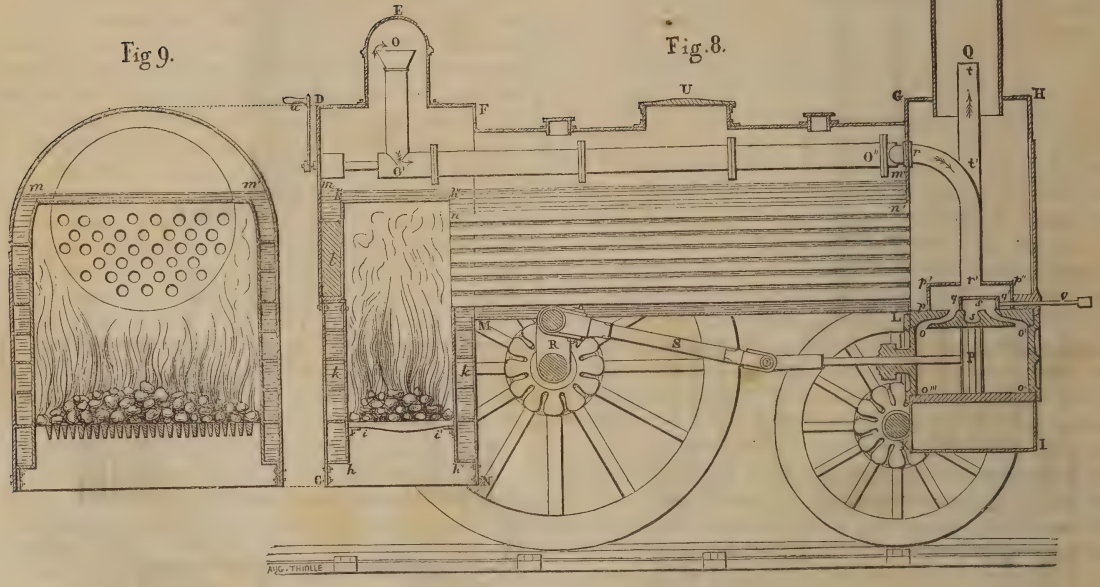


Fig 9.

Fig. 8.



partiments distincts, formés par des feuilles de forte tôle, solidement rivées à toutes les jointures.

Le compartiment de gauche, ou d'arrière, CDEFN (*fig.* 5), contient le foyer ou boîte à feu, une partie de l'eau, une partie de la vapeur, et la prise de vapeur dans le dôme E.

Le compartiment du milieu, ou la chaudière proprement dite, FGLM, contient la plus grande partie de l'eau, dont le niveau est en *mm′* (*fig.* 8) ; la vapeur formée et non employée ; le tube à vapeur OO′O″, qui conduit la vapeur de la chaudière aux cylindres ; les tubes de chaleur *nn′*, fixés aux parois *h″h‴* et GL, et plongés dans la masse liquide. Cette partie de la chaudière a une forme cylindrique circulaire, d'un mètre de diamètre sur environ deux mètres de longueur. Elle est revêtue de fortes douves en bois, assemblées et serrées par des cercles de fer, qui lui donnent toute l'apparence d'un tonneau.

Le compartiment de droite, ou d'avant, GHIK contient les deux cylindres, dans lesquels se meuvent les pistons moteurs, dont l'un est vu en coupe en *oo'o''o'''*; les deux boîtes de distribution de la vapeur, dont l'une est vue en coupe en *pp'p''*, avec la soupape à tiroir *qq'*; deux tubes *rr'* en communication avec le tube à vapeur OO'O'', et conduisant la vapeur dans les boîtes de distribution; le tube *tt'*, par lequel la vapeur, après avoir agi sur les pistons, s'échappe en déterminant un grand tirage dans le foyer; la boîte à fumée LGHP, et la cheminée QQ', dans laquelle aboutit le tube *tt'*.

Foyer. — La partie inférieure du foyer *hh'h''h'''* est en communication avec l'air extérieur, au moyen de la grille *ii'*, qui laisse passer la quantité d'air nécessaire à l'entretien de la combustion. Cette grille est formée de barreaux de fer séparés, disposés les uns à côté des autres, et s'appuyant par leurs extrémités sur deux supports fixés aux parois du foyer; ils sont arrondis à un bout et recourbés à angle droit, ce qui permet de les écarter facilement par l'autre bout, pour faire tomber les scories, et de les ramener ensuite à leurs positions respectives. De plus, par cette disposition, on peut, au besoin, à l'aide d'un crochet, renverser facilement tous les barreaux et par conséquent faire cesser l'action du feu, en le laissant tomber sur la route avec les barreaux qui le supportaient.

Le foyer laisse entre ses parois latérales et celles du compartiment qui le contient un espace *k*, qui est en libre communication avec le reste de la chaudière, et par conséquent rempli d'eau. De nombreuses traverses maintiennent la distance des parois, et donnent de la solidité à cette partie de la chaudière, qui, n'étant point arrondie, offre moins de résistance que les parties cylindriques.

Les deux parois *h h'* et C D sont percées de deux ouvertures raccordées au moyen d'une espèce de manchon cylindrique *l*, formant l'ouverture de chargement du foyer. Cette ouverture se ferme extérieurement par une porte, qu'on voit en L (fig. 6). C'est par cette porte que le chauffeur jette le charbon sur la grille du foyer.

La porte L étant fermée, il s'agit de donner issue à la flamme et aux autres produits de la combustion opérée dans le foyer. De nombreux tubes *n n'*, qu'on nomme tubes de chaleur, établissent la communication entre le foyer, la boîte à fumée et la cheminée. Ces tubes sont recouverts par l'eau, et, présentant à celle-ci une grande surface de chauffe, ils contribuent puissamment à l'augmentation de sa température. Ainsi, l'eau est chauffée par les parois du foyer et par celles des tubes de chaleur.

La figure 9 représente en coupe les parois du foyer et du compartiment qui le renferme, les traverses qui les unissent, et les barreaux qui composent la grille; elle indique aussi la disposition des tubes de chaleur et la forme cylindrique circulaire de la chaudière proprement dite.

Tube à vapeur. Ce tube est placé dans la partie supérieure de la chaudière, celle qu'occupe la vapeur. Il est ouvert à son extrémité O (fig. 8), et conduit la vapeur dans les cylindres. La prise de vapeur se fait en O, dans la partie supérieure du dôme E, afin que les secousses de la machine ne puissent jamais projeter l'eau, de manière à la faire pénétrer dans l'ouverture du tube conducteur de la vapeur.

Dans l'intérieur du tube, en O', se trouve un robinet régulateur, à l'aide duquel on peut à volonté ouvrir ou fermer le passage à la vapeur. La clef de ce robinet se voit en *u*, au dehors de la machine, à la portée du conducteur, qui peut par conséquent, en la tournant plus ou moins, régler à volonté la quantité de vapeur qui arrive dans le tube O O' O'', et de là dans les boîtes de distribution.

Boîtes de distribution, soupapes à tiroir, cylindres et pistons moteurs. — La vapeur étant formée dans la chaudière, le robinet régulateur placé en O' étant ouvert, cette vapeur afflue, par les tubes O O' O'' et *r r'*, dans les boîtes de distribution *p p' p''*, et de là peut agir alternativement sur les deux bases de chaque piston P, au moyen des soupapes à tiroir, qui ouvrent et ferment alternativement les orifices tels que *o* et *o'*, par lesquels la communication s'établit entre la boîte de distribution et les extrémités intérieures des cylindres. Le tiroir *q q'* est animé d'un mouvement rectiligne alternatif communiqué à sa tige *v* par le mouvement de la manivelle. Le mouvement alternatif de la tige *v* s'opère au moyen de l'excentrique, représenté par la figure 10. Le cercle C indique la position de l'essieu coudé; le cercle *a b c* représente l'excentrique, fixé à l'essieu C, et tournant avec lui. Le centre du cercle *a b c* n'étant pas sur l'axe de rotation de l'essieu, les distances de cet axe aux divers points de la circonférence *a b c* sont inégales, et le point *a* est le plus éloigné. L'excentrique est entouré d'un anneau métallique dans lequel il tourne à frottement doux. La rotation de l'excentrique fait décrire au point *a* la circonférence *a a' a'' a'''*, et imprime à cet anneau un mouvement alternatif, qui se communique à la tige *v* du tiroir, au moyen de la tige TT et du levier *x y z*.

Dans la position de l'excentrique représentée par la figure 10, l'extrémité *a* du plus grand rayon C *a* se trouvant au haut de la circonférence *a a' a'' a'''*, le tiroir ferme à la fois les deux orifices *o* et *o'*; le piston est alors parvenu à la limite de sa course vers la droite, et le rayon de la manivelle coudée, mue par le piston, se trouve dans la direction C *a'*, perpendiculaire à C *a*. Lorsque le point *a* de l'excentrique parvient en *a'*, l'orifice *o'* est en communication avec la boîte de distribution, l'orifice *o* est en communication avec le dessous *s* du tiroir, et avec le canal de sortie *s'*, par lequel la vapeur qui se trouve à la gauche du piston se rend dans la cheminée. La vapeur agit alors à la droite du piston, qui, dans cet instant, se trouve au milieu de sa course de droite à gauche. A l'arrivée du point *a* en *a''*, les orifices *o* et *o'* sont de nouveau fermés à la fois, le piston est parvenu à la limite de sa course vers la gauche, et le rayon de la manivelle mue par le piston se trouve dans la direction C *a'''*. Le point *a* étant parvenu en *a'''*, l'orifice *o* est en communication avec la boîte de distribution, et l'orifice *o'* l'est avec le canal de sortie *s'*; la vapeur agit à la gauche du piston, qui à son tour presse la vapeur qui se trouve à sa droite, et la refoule vers le canal *s'*.

On voit donc qu'à chaque révolution de l'essieu coudé, le jeu de l'excentrique et du tiroir amène la vapeur alternativement sur les deux bases du piston, ce qui produit deux courses en sens contraires; ces deux courses du piston agissent, en tirant et en poussant alternativement, sur le rayon R (fig. 8) de la manivelle coudée, au moyen de la bielle S, et font faire à l'essieu un tour complet. Le jeu du tiroir produit le mouvement du piston et de l'essieu, et la rotation de l'essieu et de l'excentrique produit le mouvement alternatif du tiroir.

Comme il y a deux pistons et deux manivelles coudées, il y a aussi deux excentriques. Nous avons vu que pour que la vapeur agisse sans intermittence sur l'essieu coudé, il faut que les coudures soient dans des directions perpendiculaires entre elles, afin que les pistons soient, au

même instant, l'un au milieu, et l'autre à la fin de sa course. Il s'ensuit que les grands rayons C*a* (fig. 10) des excentriques, respectivement perpendiculaires aux rayons des coudures, sont aussi perpendiculaires entre eux.

La tête de la tige de chacun des pistons glisse entre des guides horizontaux, qu'on voit en G G' (fig. 5), pour maintenir leur mouvement dans la direction de l'axe du cylyndre.

Moyens de produire le mouvement de la machine en sens contraire. — Considérons la position du piston, représentée dans la figure 8. La vapeur agit à sa gauche, le fait tirer sur la bielle, et fait avancer la machine de gauche à droite. Supposons qu'on déplace le tiroir, qu'on dirige l'action de la vapeur sur la droite du piston; il est évident qu'alors le piston se mouvra de droite à gauche, agira en poussant sur la manivelle R, au moyen de la bielle S, et imprimera à la machine un mouvement rétrograde de droite à gauche. On voit par là que pour changer le sens du mouvement de la machine, il faut changer le jeu des tiroirs, en donnant aux grands rayons des excentriques des positions diamétralement opposées à celles qu'ils avaient d'abord sur l'essieu qui les porte. Ce changement s'opère au moyen du mécanisme qui lie chaque excentrique à l'essieu. Quelquefois l'essieu porte quatre excentriques; deux servent à produire le mouvement dans un sens, et les deux autres servent au mouvement contraire.

Afin que le conducteur de la machine puisse, au besoin, mouvoir lui-même les tiroirs, indépendamment de tout mouvement de l'essieu coudé, les tiges des excentriques ne sont pas invariablement attachées aux leviers qui font mouvoir les tiges des tiroirs; elles sont seulement unies par une encoche qu'on voit indiquée en *x*, (fig. 10). Au

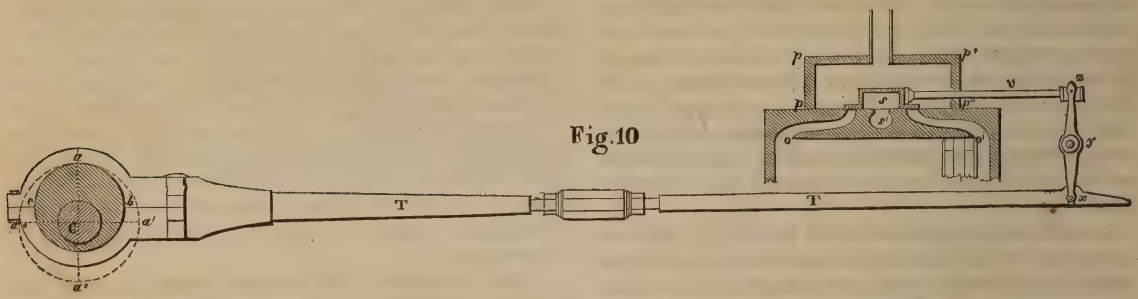


Fig. 10

moyen d'une tige *m n* (fig. 5), mue par la manivelle *m l*, du levier *n p q* et de la tringle *q r*, le machiniste peut soulever les tiges des excentriques et dégager l'encoche. Alors les tiroirs sont libres de se mouvoir indépendamment de l'essieu; et, au moyen de deux leviers, dont les poignées sont vues en T T, et qui communiquent par les tiges *t t'* avec celles des tiroirs, on peut donner à ceux-ci, avec la main, le mouvement qui convient à l'effet qu'on veut obtenir.

Alimentation de la chaudière. —Lorsque la machine est en mouvement sur les rails, elle fait une consommation d'eau qui peut être de vingt ou trente litres par minute. Cette consommation doit être réparée à chaque instant, afin de maintenir l'eau au niveau qu'elle doit avoir dans la chaudière. Ce niveau est de la plus grande importance, et réclame une attention soutenue de la part du machiniste. En effet, si ce niveau venait à baisser au point de laisser des surfaces de chauffe exposées à nu à l'action du feu, ces surfaces pourraient être portées promptement à une très-haute température; et alors, si une secousse venait à projeter l'eau sur ces surfaces trop chaudes, il se développerait instantanément une grande quantité de gaz, il pourrait y avoir explosion, malgré le secours des soupapes de sûreté.

Le niveau de l'eau dans la chaudière peut être vérifié, à volonté, au moyen de deux robinets *r* et *r'* (fig. 5), disposés sur le côté de la chaudière, et à la portée du conducteur. Le premier, qui est le plus élevé, doit toujours donner de la vapeur, sans quoi le niveau serait trop haut, et il faudrait ralentir l'introduction de l'eau; le second, qui est le plus bas, doit toujours donner de l'eau, sans quoi le niveau serait trop abaissé, et il faudrait activer l'introduction. Le conducteur peut, d'un instant à l'autre, tourner ces robinets pour s'assurer de l'état de la chaudière.

De plus, un niveau d'eau NN' (*fig.* 6) est fixé à l'arrière de la machine, sous les yeux du conducteur, auquel il donne une indication approximative de l'état de la chaudière. Ce niveau se compose d'un tube de verre *tt'* (*fig.* 11), encastré à ses deux extrémités dans deux viroles à robinets *v* et *v'* communiquant avec l'intérieur de la chaudière. Lorsqu'on ouvre les robinets *r* et *r'*, l'eau afflue dans le tube par la partie inférieure, et la vapeur par la partie supérieure; la pression étant la même, l'eau prend le même niveau dans le tube et dans la chaudière. Le robinet *s* sert à vider l'appareil.

L'alimentation de la chaudière s'opère au moyen de deux pompes aspirantes et foulantes symétriquement placées au-dessous de la chaudière. L'une de ces pompes se voit en XX'YY'Z (*fig.* 5). XX' est le tuyau d'aspiration, YY' le corps de pompe, et Z le tuyau par lequel l'eau est refoulée dans la chaudière. Le tuyau d'aspiration prend l'eau dans le fourgon d'approvisionnement qui suit la machine. Il porte un robinet X, mû par une clef, dont la poignée est à la portée du conducteur, qui peut, à volonté, activer ou ralentir le passage de l'eau. Le piston de cette pompe est un cylindre métallique, qui traverse une boîte à étoupes, et n'exerce aucun frottement sur le corps de pompe. La tige de ce piston est liée à celle du piston moteur, de sorte que l'une mène l'autre et règle son mouvement.

Afin de pouvoir s'assurer que l'eau arrive effectivement dans le corps de pompe, on y adapte un robinet de sûreté qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une tige *yy*. On reconnaît que la pompe fonctionne bien, lorsque, le robinet étant ouvert, l'eau refoulée par l'action du piston produit un jaillissement.

Soupapes de sûreté. — La machine porte deux soupapes de sûreté S et S' (*fig.* 5), dont l'une est placée hors de la portée du conducteur, afin qu'il ne puisse la surcharger dans l'intention d'obtenir de la machine un plus grand

effet. La figure 12 représente l'un de ces appareils. La soupape proprement dite *s* ferme hermétiquement l'ouverture, et peut se mouvoir de bas en haut par l'action de la vapeur, pour donner issue à celle-ci lorsque la force de tension est plus forte que la pression exercée sur la soupape. Le levier *abc*, qui opère cette pression, est fixé en *a* par un

Fig. 11.

axe, autour duquel il peut tourner ; il porte en *b* une tige verticale, au moyen de laquelle il presse la soupape ; son extrémité libre *c* est engagée sur une tige taraudée *t*, et se trouve maintenue par un écrou *ee'*. L'extrémité inférieure de la tige porte une traverse *rs*, et peut comprimer plus ou moins un ressort à boudin renfermé dans un tube, auquel on adapte une plaque à rainure divisée *pq*. La traverse *rs* se termine par un style ou index qui se meut dans la rainure et se voit au dehors. En tournant dans un sens ou dans l'autre l'écrou qui se meut sur la tige *t*, on bande ou l'on débande le ressort, et par là on augmente ou diminue, à volonté, la pression que le ressort exerce à l'extrémité du levier, et par suite sur la soupape ; le style indique le degré de cette pression. La pression sur la soupape est à la pression en *c* comme la distance *ac* est à la distance *ab*.

Les soupapes de sûreté ont pour but de laisser échapper la vapeur dans l'atmosphère, aussitôt que sa force de tension atteint une certaine limite, au delà de laquelle il pourrait y avoir danger pour la chaudière. Elles peuvent servir aussi à mesurer la tension actuelle de la vapeur, en les desserrant convenablement, jusqu'au point où la vapeur de la chaudière peut mouvoir la soupape.

Sifflet d'avertissement. — Le sifflet V (*fig.* 5) est fixé à la partie supérieure de la chaudière. La figure 13 le représente ; il consiste en une sorte de gobelet renversé, contre les bords duquel on peut, en ouvrant un robinet, faire arriver la vapeur, qui, en s'y précipitant avec force, produit le sifflement.

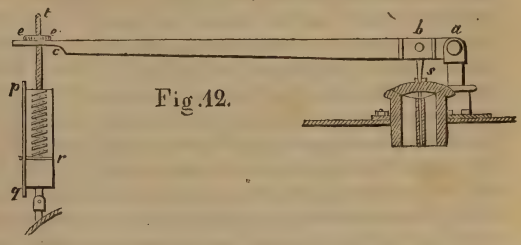


Fig. 12.

Usages de quelques ouvertures de la chaudière. — La chaudière porte à sa partie supérieure une ouverture U (*fig.* 5 et 8), qu'on appelle *trou d'homme*, par laquelle un homme peut pénétrer dans l'intérieur de la chaudière, lorsque quelque réparation l'exige. Cette ouverture est fermée par un couvercle boulonné.

Au-dessous de la chaudière, vers le milieu, se trouve une autre ouverture, pareillement fermée par une plaque boulonnée, et par laquelle on peut faire sortir tous les dépôts qui se font dans la chaudière.

Deux robinets R et R' (*fig.* 6) sont placés à la partie inférieure de la face d'arrière, et servent à vider la chaudière de toute l'eau qu'elle contient ; ils ne peuvent être ouverts qu'avec une clef particulière.

Les robinets *r* et *r'* (*fig.* 7) servent à vider l'eau qui pénètre quelquefois dans les cylindres des pistons.

Le *trou à boue* est une ouverture O (*fig.* 5), pratiquée au double fond du foyer, fermée par un bouchon métallique taraudé, et sert à nettoyer le double fond en y injectant de l'eau avec une pompe.

N.-J. DIDIEZ.

LA CHAISE DE POSTE [1].

Peut-être, mes amis, avez-vous vu chez moi
Un touriste fameux, le baron de Lermoi,
Qui, sans soins, sans famille, et vieux célibataire,
Comme le Juif errant, parcourt toute la terre.
A ce dernier pourtant il ne ressemble pas :
L'allure de piéton a pour lui peu d'appas,
Et sa chaise de poste, élégante, à la mode,
Le promène en tout lieu d'une façon commode.
Elle est prête... et déjà Saint-Jean vient d'y ranger
Les auteurs de Monsieur, Montaigne et Béranger ;
Il n'omet pas non plus, selon un vieil usage,
Ce comfort précieux, si charmant en voyage,
Des cigares, du rhum, du malaga parfait.
Tout devrait donc sourire au baron satisfait :
Les airs sont doux et purs, le ciel est sans nuages.
Mais à quoi bon ici ces fortunés présages?
Par un caprice étrange, inouï, le vieillard
Semble, dès le matin, s'alarmer du départ.

Pour faire mes adieux quand à l'hôtel j'arrive,
Son œil est terne et froid, sa figure pensive.
Je l'interroge, et lui, sans user de détours,
A sa plainte, en ces mots, il donne un libre cours :

« La poste va périr... Ami, je le confesse,
Tel est le vrai secret de ma juste tristesse.
La poste, hélas! combien je lui dus d'heureux jours!...
Tu le sais, ce Paris, le plus beau des séjours,
Après un long hiver nous fatigue et nous pèse :
Il nous faut sans tarder sortir de ce malaise ;
Plus de club, de souper, de jeu, de réveillon!
A moi, Dailly, je pars... Voici son postillon
Poudré, le fouet en main, le chapeau sur l'oreille ;
Et ses trois percherons, qu'il gouverne à merveille,
Aiguillonnés encor par le soleil de mai,
Volent comme le vent jusqu'au premier relai.
« Là, quel plaisir, au sein d'une maison connue,
De voir tous à l'envi saluer ma venue!
Je dois le dire ici, de cet accueil flatteur
Une ample part revient à mon vieux serviteur,
Lui qui connaît à fond, depuis le Directoire,
Maître Pons et ses gens, et toute leur histoire.

(1) Nos lecteurs nous sauront gré de joindre à la scientifique description de la *locomotive* les poétiques regrets donnés à la *chaise de poste* par un homme du monde, qui est aussi un touriste émérite. Cette opposition de l'avenir et du passé nous a semblé aussi curieuse qu'opportune.

Nous repartons gaîment, au bruit de longs adieux ;
Oui, gaîment, car s'il est pour le cœur et les yeux
Un vrai charme, un moment de pure jouissance,
C'est, après sept longs mois et de froid et d'absence,
De saisir la nature à son premier réveil,
De revoir ces champs verts qu'inonde un beau soleil...
Mais c'est peu cependant : tout ce qu'en ma patrie
Enfantent chaque jour les arts et l'industrie,
En un mot, tout travail utile ou glorieux,
Passionne à l'instant mon esprit curieux ;
En pleine liberté, partout, grâce à ma chaise,
Je m'arrête à mon gré, je contemple à mon aise :
Là, fume une fabrique, et là brille un canal ;
Ici c'est un château, vrai monument royal,
Où, pour un grand seigneur, Ingres de son génie
Déploya les secrets et la grâce infinie...
Mais, dans tous ces travaux, ce qui charme à l'excès,
Ce qui profondément fait battre un cœur français,
C'est partout, sur mes pas, ce grand peuple d'images,
De marbres animés, qu'en ses justes hommages
Toute cité, chez nous, élève avec amour
A l'artiste, au héros qui lui durent le jour.
Ah! pourquoi désormais, au gré de mon envie,
Ne puis-je plus mener une si douce vie?
Malgré Conte et Jouhaud, notre poste aux abois
Ne va plus, dès ce jour, me servir qu'une fois.
Un jeune usurpateur que le public protége
La détrône et demain ravit son privilége.

« Le vois-tu s'avancer, ce colosse de fer,
Avec ses ailes d'aigle et ses poumons d'enfer?
On dirait qu'il a pris au dragon d'Hespéride
Ses sifflements aigus et son souffle fétide...
Ah! je me souviendrai de ce jour où le sort
Me jeta follement sur son chemin du Nord!
Dès l'aube réveillé, contre mon ordinaire,
Je monte en grommelant jusqu'à l'embarcadère,
Où, suivi des paquets fermés de grand matin,
M'attendait sur un banc mon fidèle Frontin.
Quel tumulte, grand Dieu!... Dans la foule insensée,
Sur le seuil des bureaux bruyamment entassée,
Ce n'est pas sans effort que ma main au guichet
Peut glisser mon argent et saisir un billet.
Au son de cloche on part, et déjà sous la terre
S'avance sourdement le convoi solitaire :
Une lampe funèbre, aux sinistres lueurs,
Projette son reflet sur tous nos voyageurs,
Qui, la face verdâtre et la prunelle ardente,
Rappellent ces damnés que fait hurler le Dante...
Le jour a reparu quand le tender fumant
Comme un coursier fougueux, indomptable, écumant,
S'élance... Adieu villa, château, ville, village :
Impossible aujourd'hui de vous voir au passage ;
C'est vainement qu'Amiens veut offrir au regard
Sa riche cathédrale et son fameux *Pleurard;*
En vain, à juste titre, Arras se glorifie
De son beffroi vanté dans la Géographie :
La vapeur nous dit : marche!... il lui faut obéir ;
A peine, sur la route, avons-nous le loisir
De sucer un pilon, d'avaler un potage.
Harassé, presque à jeun, dans un lointain mirage
J'entrevois enfin Lille, opulente cité,
Avec tous les comforts de l'hospitalité.
O vaine illusion! ô visite tardive!
Dans ses brillants hôtels tout est plein quand j'arrive ;
Pas un humble réduit, pas un seul cabinet...
Escorté par Saint-Jean, mon fidèle valet,
Et cherchant, aux clartés d'un pâle réverbère,
Quelque asile de nuit, quelque abri temporaire,
Je grimpe en un faubourg fangeux, où le destin
Avec douze rouliers me loge au *Pot-d'Étain!*

« Après ce tableau simple et tracé sans colère,
Permis à ce marchand, épais millionnaire,
De prôner la vapeur, la vapeur dont l'essor
Vient servir son audace et peut doubler son or.
Et que lui font d'ailleurs, dans sa course magique,
Un site, un monument, quelque édifice antique?
Ce n'est pas son esprit qu'il espère enrichir.
Pour le mien, observer est le premier plaisir :
Aussi, puisqu'à mon gré je ne puis plus prétendre
A suspendre ma marche, à monter, à descendre ;
Puisque, grâce au *rail-way*, la poste est aux abois,
Je voyage aujourd'hui pour la dernière fois,
Et puis dans mon castel en sage me retire...
Là, parmi les regrets que la vieillesse inspire,
Longtemps, loin de Paris et de son tourbillon,
Je pleurerai ma chaise et mon beau postillon. »

THOLOZAN.

LE SALON DE 1847 (1).

Ce qui frappe le plus au Salon de 1847, c'est l'absence de la grande peinture. Le métier détrône l'art de jour en jour ; le beau cède la place au joli ; les peintres habiles pullulent aux dépens des grands artistes. La galerie contemporaine est la monnaie des anciennes galeries, — monnaie brillante et riche encore sans doute, mais qui finira par tourner aux gros sous, pour peu que cette dégradation continue. Consolons-nous de notre mieux des chefs-d'œuvre passés avec les œuvres présentes, et d'abord distinguons de la multitude des faiseurs M. Couture et ses *Romains de la décadence.*

Le sujet est tout entier dans ces mots de Juvénal :

..... « Plus cruel que les armes, le vice s'est abattu sur Rome, et venge l'univers vaincu. »

Des hommes et des femmes gorgés de plaisir et de vin ; des vases de fleurs et de fruits renversés ; des coupes roulant dans les draperies ; des convives ivres-morts emportés par des esclaves ; un adolescent qui offre à boire à la statue de Brutus ; les portraits des Romains de la république debout sur leurs socles de marbre ; un cadre d'architecture immense, à la manière de Véronèse ; les rayons du jour renaissant, dégagés d'un ciel pâle et doux ; tels sont les détails du tableau. La réserve, dont le peintre a franchi les bornes, nous empêche d'en dire plus long à cet égard. Au point de vue moral, cette œuvre peut être condamnée ; mais au point de vue de l'art, elle a des qualités admirables. Quelques parties toutefois ne sont pas achevées, quelques figures sentent encore le modèle ; plus d'un patricien laisse à désirer pour la noblesse ; mais M. Couture reverra tout cela sans doute, et ses *Romains de la décadence* seront une des meilleures toiles de notre jeune école.

Si l'on rangeait les talents par familles, il faudrait grouper autour de M. Couture M. Muller et sa *Ronde de mai,*

(1) Voir le numéro de mars 1847.

toute rose, verte et blanche ; M. Tissier et ses gracieux portraits ; M. Diaz et ses *Femmes d'Alger*, ses *Baigneuses*, sa *Causerie*, un peu trop semblables entre elles ; M. Verdier et ses jolies études, notamment *les Femmes et le Secret* ; enfin M. Besson et ses toiles habilement colorées. Tous ces jeunes artistes débordent de poésie, de lumière, de luxe et de grâce, mais oublient un peu d'y joindre le travail et la vigueur, la correction et la variété.

Passons du plaisant au sévère en allant à M. Delacroix. Son *Christ* est sans contredit une des choses les plus profondes et les plus terribles qu'on puisse voir. Il l'a dépouillé hardiment du prestige de la divinité, pour ne montrer que l'homme expirant sous le fardeau des péchés du monde, après avoir crié au Ciel : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Si jamais, en effet, l'Homme-Dieu fut surtout un homme, n'est-ce pas à ce moment suprême de son sacrifice? Les accessoires, les gardes, les saintes femmes, le ciel noir, l'horizon livide, encadrent dignement la figure du Christ. On reconnaît la nature prête à se dissoudre sous le dernier soupir du Créateur. — Quel contraste entre cette peinture et l'*Odalisque* du même artiste, une des plus gracieuses fantaisies de ce rude pinceau ! Quant aux *Marocains* et aux *Juifs de Mogador*, ce ne sont que des esquisses, mais des esquisses de maître, en dépit de toutes leurs extravagances.

M. Devéria remonte à sa source. A la bonne heure ! on retrouve quelque chose de la *Naissance de Henri IV* dans la *Mort de Jeanne Seymour*.

Nous avions déjà vu, à l'exposition de la rue Saint-Lazare, les portraits équestres du roi et des princes, par M. Horace Vernet. Cela est jeté et lancé avec toute l'aisance cavalière du maître, mais comment s'est-il laissé imposer cette grille aride pour fond de son tableau ? Sa *Judith* est moins originale, et surtout moins juive que celle de M. Ziegler; mais elle est beaucoup plus dramatique, avec son sac ouvert et ses taches de sang à la robe.

Le portrait du maréchal Soult, par M. Heuss, de Vienne, est sans contredit un des chefs-d'œuvre... de la diplomatie autrichienne. Quelle adresse il aura fallu pour imposer un tel peintre et un tel tableau à l'héroïque vainqueur de Toulouse !

M. Papety abuse de la métaphysique. Il nous présente, cette année, *le Passé* sous la forme d'un vieillard accablé de regrets ; *le Présent*, comme un homme mûr, ballotté par le doute ; et *l'Avenir*, en adolescent qui s'élance vers la terre promise. Il y a là de grands mérites d'intention et de pensée ; mais la peinture ne vit pas de ces abstractions. Les grands peintres d'autrefois ne rêvaient pas tant ; c'est peut-être qu'ils veillaient davantage.

Les tableaux religieux pullulent toujours. La religion est encore la grande colonne de l'art. On remarque, entre autres, le *Saint Laurent*, de M. Brisset ; le *Martyre de saint Saturnin*, de M. Lenepveu ; le *Saint Germain*, de M. Duval-Lecamus ; le *Saint Pierre*, de M. Delormel, frappant de couleur locale ; le *Sixte-Quint*, de M. Rudolphe Lehmann, etc.

L'autre Lehmann (Henri) n'a exposé qu'une tête de femme et une figure de Liszt, mais on retrouve sa grande habileté dans ces petites toiles. Il en est de même du portrait d'homme et du *Napoléon* de M. Hippolyte Flandrin.

Le *Christ en croix* de M. Ravérat a tous les caractères de ce grave et sérieux talent. C'est l'opposé du Christ de M. Delacroix, avec des qualités peut-être équivalentes. On reconnaît ici non-seulement l'homme, mais encore l'Homme-Dieu. Les accessoires sont traités avec une conscience et un soin qu'on voit rarement dans les tableaux d'église.

M. Adolphe Yvon est un jeune artiste qui aura bientôt de la renommée, et qui a déjà pris rang comme portraitiste. On trouve la ressemblance et la vie dans ses figures de M. Meusnier le statuaire, et de M. L. D., le référendaire à la Cour des comptes. Ses dessins de la *Mosquée tartare*, de la *Route de Sibérie*, d'un *Drosky russe*, sont encore plus recommandables. Les deux premiers sont merveilleux d'énergie et de vérité.

Enfin M. Eugène Tourneux quitte le pastel pour la peinture à l'huile, et débute par un coup de maître dans *la Crèche et les Mages*. La conception seule de ce tableau annonce un talent élevé, un penseur et un poëte. A gauche, au fond d'une espèce d'antre discrètement lumineux; sont cachés l'enfant Jésus, la Vierge et saint Joseph : c'est le nouveau monde qui commence à poindre dans l'ombre. A droite, sous un large arceau, débouchent les mages vêtus d'or et de soie ; les hommes de toute race et de tout pays, les femmes et les enfants, les rois et les sujets : c'est l'ancien monde qui vient se régénérer au berceau de Jésus-Christ. Un peintre qui conçoit et qui sent aussi largement éprouve de grandes difficultés d'exécution. M. Tourneux en a triomphé avec bonheur. Le contraste de la pauvre crèche et du magnifique cortége est admirablement rendu. Nous ne sachions pas de tableau religieux mieux fait que celui-là pour orner un sanctuaire catholique.

La foule aime les sujets dramatiques, et regarde avec passion *le Pisani délivré* de M. Hesse, *l'Usurier* de M. Jacquand, et son *Charles-Quint à Saint-Just*. Elle se plaît également aux tableaux d'apparat, tels que *la Cérémonie* de M. Isabey, prodige de couleur et d'adresse, *la Soirée d'été* de M. Baron, et son *Andrea del Sarte à l'Annonciade;* aux tableaux de chevalet, comme *la Diseuse de bonne aventure* de M. Decaisne, *le Sancho* et *la première blessure* de M. Lepoitevin, *les charges de cavalerie* de M. Bellangé, *la Clarisse Harlowe* de M. Ad. Dubufe, *la Jeune mère* de M. Steinheil, qui rivalise avec les bijoux de M. Meissonnier ; *les Intérieurs bretons* de M. Fortin, si pleins de finesse, de sentiment et de naïveté.

M. Biard a toujours le monopole des éclats de rire, qui partent d'eux-mêmes devant la spirituelle esquisse du *Salon à quatre heures*.

M. Decamps n'a pas exposé ; mais ses disciples ont dédommagé le public : les petits tableaux de MM. Leclercq, Hédouin, Haffner, Roqueplan, Guignet, Penguilly, Guillemin, etc., sont des modèles d'esprit, de vérité, de couleur surtout, que les amateurs se disputeront au poids de l'or.

MM. Hoguet et Corot sont aussi poëtes que paysagistes dans *la Butte Montmartre* et *le Berger jouant avec sa chèvre*. M. Flers a très-bien représenté la verte Normandie. Mais notre paysagiste de prédilection serait M. Léon Fleury; sa *Vue prise en Bourgogne* nous semble l'idéal du genre. On ne saurait imaginer plus de vérité, de fraîcheur et de grâce. La nature elle-même se reconnaîtrait dans cette charmante image.

M. Philippe Rousseau a, cette année, la palme de la peinture d'animaux, de fruits et de fleurs. Son coq et ses lapins, et sa *Table de cuisine* sont, tranchons le mot, de petits chefs-d'œuvre ; ils n'ont de rivaux sérieux que *les Boule-dogues* de M. Champmartin.

M. Robert Fleury a exposé deux tableaux d'histoire dignes ne son talent et de sa renommée ; c'est dire que ces deux tableaux sont admirables. L'un est *Christophe Colomb* présentant à Ferdinand et à Isabelle des sauvages et des perroquets d'Amérique. L'autre est *Galilée comparaissant devant ses juges*.

On connaît le sort de cet illustre astronome, encore plus

malheureux que Copernic. Accablé d'outrages et d'insultes pour avoir affirmé que la terre tournait, et révélé l'ordre sublime de la création, il se vit enfin traîné devant un tribunal, soumis à la question de la corde, et forcé de déclarer, au couvent de la Minerve, à Rome, que la terre était immobile, que c'était le soleil qui roulait autour d'elle. Ce fut le 22 juin 1632, que le grand homme, âgé de soixante-dix ans, brisé par la torture, la corde au cou, un cierge à la main, agenouillé devant la Bible, prononça, sous la dictée du saint-office, cette abjuration fameuse : « Moi, Galilée..., je maudis et déteste le livre où j'ai soutenu que le soleil est immobile au centre du monde, et que la terre tourne autour de lui, et je me soumets à tous les supplices si je répète et laisse répéter cette damnable erreur..... etc. »

Ces paroles déchirèrent tellement son âme en sortant de ses lèvres, qu'au moment où il se releva, il frappa du pied la terre, et dit à demi-voix : « *E pur si muove!* (et pourtant elle tourne!) »

Voilà justement le tableau de M. Robert Fleury. Nos lecteurs verront, par la gravure ci-dessous, que l'éminent artiste s'est élevé à la hauteur du sujet.

Le prince de la miniature est décidément M. Maxime David. Son exposition de cette année comprend seize miniatures, qui luttent entre elles de grâce et d'énergie, de ressemblance et de perfection. Le portrait de Suleiman-Pacha, l'ambassadeur ottoman, est particulièrement d'une franchise, d'un aplomb, d'une simplicité et d'une couleur merveilleuses. Ajoutez-y les dimensions, et ce sera de la grande peinture. La figure de Mme D..... vaut le modèle, c'est tout dire! celles de ses jolis enfants et des fils de M. Legrand, de M. Baude, du colonel de Maubeuge et de M. Odier, sont de ces bijoux inestimables qui se perpétuent dans les familles. Le vicomte de F. et M. B. se reconnaissent d'une lieue, tant ils sont frappants de vérité! C'est la nature même et la vie, reflétées sur l'ivoire comme dans une glace. Le portrait de Mme J. S. est un tour de force, car il n'a pas moins de grâce ni d'esprit qu'elle-même.

Le public, qui ne descendait guère autrefois dans les catacombes de la sculpture, s'y presse aujourd'hui, autour d'une statue de M. Clesinger, honorée d'un enthousiasme universel : c'est une *Femme piquée par un serpent*, et qui se tord dans les attitudes les plus hardies. Cette figure a réellement d'excellentes qualités ; mais M. Clesinger a assez de talent pour viser à des succès moins faciles et plus honorables. *La Pietà*, de M. Pradier, ne vaut pas ses statues précédentes. L'art chrétien ne va pas à ce descendant des artistes grecs. Il y a beaucoup de grâce dans la *Leucosis* de M. Ottin, et dans *le Daphnis et Chloé* de M. Gaspard ; beaucoup de majesté dans *la Cléopâtre* de M. Daniel, dans *l'Archidamas* de M. Lemaire et dans *le Christ* de M. Bion.

C. DE CHATOUVILLE.

L'Académie française vient d'élire M. Ampère à la place de M. Guiraud. M. Emile Deschamps retrouvera son tour à la première vacance. Il est de ceux dont les titres ne craignent point la prescription. On ne saurait d'ailleurs qu'applaudir au choix de M. Ampère, un des plus brillants et des plus solides représentants de notre haute littérature. Nous donnerons son portrait dans un de nos prochains numéros, avec sa biographie et l'analyse de son cours au collége de France, qui continueront notre série des *Cours publics dans un fauteuil*.

SALON DE 1847. — *Galilée comparaissant devant ses juges*, par M. Robert Fleury.

Typographie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24, Batignolles.

COURRIER D'AFRIQUE [1].

PREMIÈRE LETTRE.

Troupe de types et de costumes algériens et arabes.

AU COMTE EUG. DE MONTLAUR.

Pressants et graves motifs de départ. — Éloge des Turcs et des Arabes, qui sont tous d'intrépides voyageurs. — Arrivée à Mers-el-Kebir. — Les bains de la reine. — Les bains maures. — Aïchouna, Nouvelle.

Oran.....

Me voilà bien loin, cher Eugène, de l'heureux foyer où bavardait notre jeune amitié; bien loin de Paris qui, en dépit des esprits moroses, des envieux et des mécontents, est, et sera toujours, le diamant de la vieille Europe; bien loin de toi, poëte aussi gracieux qu'ami dévoué, dont la vie, jusqu'à ce jour, est l'aimable souvenir de la mienne.

Je t'ai quitté un jour que le soleil s'était levé radieux sur ce nuage de fumée que déchirent, à peine, les tours et les flèches chrétiennes de la grande cité, un jour qu'il m'avait pris comme une frénésie de respirer au milieu des champs, et qu'un son joyeux de grelots avait tinté à mes oreilles, me rappelant la lourde diligence, le briska rapide, le patient camion, qui animent si gaiement nos routes et nos villages.

Ce jour-là, un oiseau pimpant, un chardonneret était venu fermer ses ailes bariolées sur une branche du lilas qui caresse ma fenêtre, et ce charmant visiteur avait glissé sa petite tête éveillée, sa chanson matinale et son bec sautillant, à travers les grappes de l'arbre fleuri et les fils d'or du soleil levant.

(1) M. A. de Gondrecourt, l'auteur de ces lettres, non-seulement est un de nos écrivains les plus distingués, mais vient de faire pendant cinq ans la guerre d'Afrique, comme officier de notre armée d'expédition. Nos lecteurs peuvent donc compter, de sa part, sur l'exactitude la plus scrupuleuse, en même temps que sur l'intérêt le plus attachant.

N'était-ce pas un signal pour m'envoler, moi aussi ? le chant du coq donne l'éveil au laboureur, et le ramène à ses sillons; l'alouette attire aux moissons les villageoises et leurs amoureux, le rossignol appelle le printemps, le printemps fait voltiger les hirondelles. C'était donc bien assez pour un pauvre rêveur, que ce triple conseil donné par un petit oiseau malin, des bouquets printaniers, et le sourire d'un ciel bleu. Le soir même de ce beau jour, je roulais vers le midi de la France, sans itinéraire tracé, sans plan, sans projet, sans boussole et sans étoile, voyageant pour voyager, heureux dans mon insouciance, les poumons pleins d'un air embaumé, le cœur léger, l'âme confiante en ce destin des musulmans qui fait aller chaque homme où chaque homme doit aller.

J'ai traversé notre chère patrie dans un état bienheureux de somnolence; fumeur d'*haschich* avec les Arabes, buveur d'opium avec les Turcs, flâneur avec les Parisiens, indolent par excellence avec les créoles, nul mieux que moi ne possède ce secret si riche des demi-veilles, qui fait qu'à volonté on entend sans entendre, on voit sans voir, on existe sans toucher terre, et que les heures s'envolent vers un ciel inconnu, où elles se perdent sans laisser trace, comme ces anneaux de blanche fumée que tu rejettes de l'ambre de ta chibouck à ton plafond.

Les Orientaux, que j'aime avec trop de prédilection peut-être, sont tous, à mon avis, pleins de sens. Ils ont résolu un problème ardu, bien autrement utile à leur félicité que la vapeur, les télégraphes électriques et les chemins de fer dont ils semblent se soucier fort peu jusqu'à présent; ils ont, et cela de toute antiquité, résolu le problème du MOUVEMENT DANS LE REPOS. Et bien leur en a pris; voici pourquoi. Les peuples de l'Orient ont la tête vive et le corps paresseux, ils voudraient donner des ailes à leur pensée, et oublier qu'ils ont des jambes. Couchés sur de mous divans, allongés sur d'épais tapis, amarrés, pour ainsi dire, à leurs coussins, ils aiment à voyager dans les pays les plus lointains, dans les régions les moins connues, de désert en désert, d'oasis en oasis, de rivage en rivage.

Ils sont, au moral, plus remuants que les Anglais; au physique ce sont des taupes, des loirs, défiant, en un mot, ce que le règne animal a de plus fainéant.

N'était-ce pas un problème que d'accorder ces deux contrastes et de concilier ces deux natures? Alors les Ethiopiens, les Indiens, les Egyptiens, les Persans, les Sarrasins inventèrent le suc de pavot blanc que les Turcs perfectionnent, et dont s'enivrent les Chinois; alors, les Arabes recueillirent cette herbe précieuse qu'ils appellent *haschich*, et dont ils bourrent leurs pipes pour s'endormir, tout éveillés, dans le voluptueux sommeil des songes.

Gloire à ces hommes de l'antiquité et à leurs descendants! ils ont compris que rien n'est ennuyeux comme la poussière, fade comme le kilomètre, malsain comme l'hôtellerie, stupide comme le vol d'oiseau, périlleux comme le chemin de fer, incommode et ruineux comme le mouvement de la machine humaine, et ils sont restés en place. Ils ont cependant soupçonné qu'il pouvait y avoir de grandes jouissances à se lancer à travers le monde entier, non pas pour étudier les mœurs, mais pour chercher des aventures, et, restant en place, ils se sont mis à califourchon sur des baguettes de fées, ou sur les ailes des génies, et ils ont plané, comme planent les aigles, sur l'immensité des mers, dans la brume qui nous enveloppe, nous pauvres mortels de l'Occident, dans l'azur des cieux qu'a promis le Prophète, et qu'habitent ces beautés dont la jeunesse est éternelle.

Déjà, dans nos campagnes d'Afrique, quand je portais le turban des spahis, j'avais pris goût au haschich et à l'opium. Déjà m'étant passé la fantaisie de quelques-uns de ces voyages merveilleux, je m'en étais affolé ; rentré en France, il me fallut renoncer à ces précieux narcotiques, car leur liqueur et leur arome qui, sous le brûlant soleil d'Alger et de Stamboul, font de l'homme un demi-dieu, et sans appauvrir le sang enrichissent le cerveau, cette liqueur et cet arome, dis-je, sont des poisons lents ou violents, selon la dose, dans notre Occident transi, où l'on ne saurait vraiment faire grand'chose à sa guise, ni veiller comme on l'entend, ni dormir comme on le voudrait, ni rêver à sa façon, ni mourir à sa manière.

Tout ce que je t'écris là, cher Eugène, je le pensais, je le disais entre Paris et Lyon, et de Lyon à Marseille. Comme tu le vois, j'ai rabâché jusqu'à ce que les chevaux qui m'entraînaient eussent à peu près trempé leurs sabots poudreux dans l'eau verte de la Méditerranée. La terre de France allait manquer sous les roues de mon véhicule, que ma pensée emportée était encore en Orient ; alors je fis ce que fit Mohammed (qu'on s'acharne dans les pays civilisés à appeler Mahomet); la montagne ne voulant pas venir à lui, il alla vers la montagne, ma pensée ne voulant pas rentrer dans la boîte osseuse qui lui sert de prison, je courus après ma pensée, et voilà pourquoi je suis en Afrique, dans l'ancien beylick d'Oran, dans la *Corte-chica* (1) de cette belle province, que le ministre Olivarès voulait absolument conquérir à l'Espagne.

— Quoi ! diras-tu, c'est un chardonneret, c'est un rayon de soleil, c'est une grappe de lilas qui t'ont chassé de Paris, de la France et de l'Europe! A d'autres, cher romancier, tu nous caches, sous ce mignon mensonge, quelque aventure dont nous aurons la prose tôt ou tard.

Erreur ! De toutes les choses qui se cherchent, les aventures sont celles qui se trouvent le moins, et j'ai, depuis longtemps, sagement renoncé à les poursuivre. Ce que je suis venu trouver en Afrique, c'est ce beau ciel étoilé que contemplaient avec charme et génie ces pâtres arabes qui furent les premiers astronomes de l'antiquité ; c'est le ruisseau roulant ses filets limpides sous des buissons de laurier-rose, que peuplent de fauves et blanches tourterelles; c'est la plaine aride et brûlée où rayonne et miroite ce soleil terrible aux guerriers et aux caravanes ; c'est la poésie des temps sacrés, qui, des vieux siècles jusqu'au nôtre, plane encore sur cette terre où Dieu choisit sa vierge épouse, et fit à la femme la gloire d'une maternité divine ; c'est le pays où naquirent les deux religions du Christ et d'Allah qui se partagent le monde ; c'est la tente des patriarches encore assise à l'ombre du palmier, encore entourée de cavales et de brebis, tandis qu'à trois journées du rivage, du côté où le soleil décline, les hommes sont si changeants et ont tant changé, que Dieu leur père, trop méconnu par eux, peut-être un jour ne les reconnaîtra plus!

Voilà ce que je suis venu chercher en Afrique, j'y suis donc venu glaner ; toutefois les glaneurs sont heureux dans ces parages, et souvent ils rencontrent des trésors oubliés par leurs devanciers. S'il m'arrive quelque bonne fortune de ce genre, tu en auras la première nouvelle, cher ami ; je veux te confier tout ce que mes explorations, mes bivouacs, mes rêveries m'auront inspiré ; mes lettres, datées de tous les coins de l'ancienne régence, formeront un album où le paysage, l'histoire, la poésie, la fable, le roman, l'anecdote, auront leurs pages, selon que Dieu me conduira, et que le haschich m'enivrera.

(1) *Corte-chica*, petite cour; nom donné à la ville d'Oran par les officiers espagnols qui y tenaient garnison.

Pour te faire prendre patience, voilà une petite histoire fort touchante, que j'ai recueillie à Oran, quelques heures après avoir pris terre; je vais essayer de l'écrire telle qu'on me l'a contée, heureux si je n'enlève rien aux vives couleurs du récit et à l'émotion que j'éprouvais moi-même en l'écoutant.

AICHOUNA.

I.

Partis de Palma sur un petit brick goëlette toscan rapide comme une hirondelle, et poussés par une belle brise du sud-ouest qui nous apportait les tièdes parfums de la côte catalane, nous ne mîmes que dix-huit heures pour être en vue de ces montagnes de roches grises dont les pieds sont enveloppés d'écume et de vapeur, dont les sommets chauves et brillants reçoivent les premiers feux du soleil africain.

Nous avions le cap sur Mers-el-Kebir (traduction arabe du *Portus magnus des Romains*), et nous arrivions, à toutes voiles, sur le petit phare qui commande la passe, dont nous n'étions plus qu'à deux lieues.

Le littoral d'Afrique est, je crois, le côté le plus pittoresque de ce cadre magnifique qu'a donné le Créateur à la Méditerranée. L'aspect des côtes, depuis Ceuta jusqu'à l'isthme, est d'une variété tantôt agreste, sombre, horrible, tantôt mélancolique et vaporeuse, quelquefois riante et riche, presque toujours digne de l'admiration du voyageur. Ces côtes ont, de Melilla au cap Tenez, une hauteur prodigieuse, les rochers qui les garantissent des assauts furieux de la vague sont découpés, échancrés, déchiquetés, et font à la vieille Mauritanie une ceinture splendide de dentelles. Djemma-Gazahouat, Aarsgoun, Oran, Arzew, Mostaganem, Tenès, sont les villes ou postes français compris sur cette ligne. Avant la conquête, ces rivages étaient sinistres aux voyageurs, et les navires chrétiens s'en éloignaient avec épouvante, afin de fuir ces deux catastrophes menaçantes : le naufrage sur les récifs, et l'assassinat sur un sable maudit.

Les plus intrépides forbans montaient de légers canots, et venaient s'embusquer dans les criques étroites dont ce littoral est semé. Là, voilés par la brume et masqués par la houle, ils attendaient le passage de quelque balancelle courant sur Gibraltar ou Alicante, et s'élançaient, comme de hardis goëlands, à la rencontre d'une proie facile.

Quand le ciel se couvrait à l'ouest, vers les portes du détroit, de ces nuages sillonnés d'éclairs qui annoncent la tempête; quand la mer en grondant se soulevait, et que la nue s'abaissait, ternissant le miroir des eaux de ses sombres et noirs reflets; quand les rafales humides passaient sur le front des îlots, et courbaient les chétives broussailles de la terre ferme; on voyait des groupes de Kabyles, hommes, femmes, enfants, sortir de leurs gourbis souterraines, se glisser de roche en roche, se poser, l'œil avide et brillant, sur l'arête des ravins, ou s'asseoir sur la bruyère frémissante des plus hauts monticules.

De ces postes, les Kabyles contemplaient les flots avec une mélancolie digne de l'orage qui grondait sur leur tête et à leurs pieds; leurs regards enflammés fouillaient les brouillards de l'horizon, et malheur alors aux pauvres matelots que les courants et la bourrasque jetaient sur le rivage! car à peine l'avaient-ils touché, que les Arabes se levaient, secouaient leurs burnous blancs et noirs, comme les vols de colibris marins secouent leurs ailes, et se précipitaient à la mer pour piller et massacrer!

Notre brick s'avançait majestueusement sur Oran et Mers-el-Kebir; sans frayeur et sans souci des vieilles histoires qui flottent encore sur ces parages, il saluait la terre conquise par un gracieux mouvement de tangage, c'est-à-dire qu'imitant l'oiseau plongeur, dont le bout d'aile bariolé trempe dans les flots qu'il effleure et remonte vers le nuage qu'il caresse, il abaissait et redressait la flamme de son beaupré dans les perles des vagues et les rayons d'un gai soleil.

Nous nous mîmes en travers de la côte, et pointâmes droit sur Mers-el-Kebir, laissant à trois portées de canon Oran sur notre gauche, et derrière nous les deux aiguilles du cap Ferrat, qu'un capricieux effet d'optique fait prendre de loin pour les voiles enflées d'un navire.

La vue d'Oran est toute pittoresque; la ville est coupée en trois quartiers, et chacun de ces quartiers est coquettement campé sur le plateau et les ondulations d'un monticule découpé par trois ravins tapissés de fleurs, de verdure et de fruits, peuplés d'oiseaux et de jardiniers.

Cette triple ville, que les blancs minarets et un clocher chrétien recommandent à la faveur du Tout-Puissant, soulève son front paresseux au-dessus de la vaste mer, écarte les feuillages qui, comme à une colombe, lui font un nid voluptueux, écoute le murmure de ses fontaines dans les entrailles fleuries de ses ravins, et s'endort dans les bras vigilants des lourdes citadelles qui l'étreignent de toute part.

Le premier quartier à gauche, en regardant la côte, est tout à fait neuf; on l'a construit depuis quatre ans sur les ruines du village de Kergenthal.

Le second quartier est l'ancienne ville, moitié mauresque, moitié espagnole; mauresque par ses rues étroites, ses maisons basses à terrasses, sa mosquée, ses boutiques juives et sa kasbah; espagnole par ses batteries de Saint-Philippe et Sainte-Thérèse, et quelques inscriptions qui attestent la médiocre revanche que les Castillans ont essayé de prendre sur les Sarrasins.

Aujourd'hui, c'est à peine si le voyageur empressé de recueillir quelques traditions, de respirer quelque parfum des vieilleries nationales dans cette ville conquise, peut se figurer qu'il n'est plus en Provence ou aux Baléares, tant ses yeux sont choqués par l'insipide redingote dont nous ont affligés les Anglais, depuis bientôt soixante ans, et par la mantille des *mutchacha* mahonaises à l'œil coquet, au pied fripon; tant sont maltraitées ses oreilles par les jurons marseillais qui pleuvent comme grêle par les rues.

Enfin, le troisième quartier, dit de la marine et de la vieille Kasbah, est disposé en amphithéâtre, depuis le sable fin d'un petit port marchand jusqu'aux ruines d'un château turc (*Kasbah*), résidence des plus anciens beys de la province.

C'est à peine si, en 1839, lorsque je quittai Oran, le quartier de la vieille Kasbah sortait de ses décombres; aujourd'hui c'est une ville charmante, où l'élégance des maisons, l'alignement des rues, la fraîcheur des jardins et le mouvement de la population font croire à l'incroyable puissance de ces baguettes de fées qui ont tant émerveillé notre enfance.

Entraîné par un courant rapide, lancé par un frais vent d'est, notre brick glissait sur la nappe bleue des eaux, partageant dans son bouillonnant sillage des vagues molles et mourantes, semées de paillettes phosphoriques. Nous saluâmes tour à tour les créneaux démantelés du fort Santa-Cruz qui domine, de son poste orgueilleux, et la ville et

la rade; nous passâmes sous les batteries du fort Lamoun, qui menace de ses boulets à fleur d'eau la pleine mer, et nous jetâmes l'ancre près du phare de Mers-el-Kebir.

Oran est séparé de Mers-el-Kebir par une seule chaîne de rochers arides, grisâtres et tristes. Les Français ont fait jouer la mine sur les flancs de ces rochers, et ont taillé à vif une route que ne désavoueraient pas les Romains, ces travailleurs géants que notre siècle ne comprend pas encore, et que les siècles admireront toujours.

Autrefois, et il y a dix ans à peine, on ne communiquait entre Oran et Mers-el-Kebir que par un chemin de chèvre, aussi pittoresque que périlleux, qui se faufilait à travers les anfractuosités du roc, étroit, sautillant, déchiré, bordé de précipices et semé de cailloux mobiles.

Aujourd'hui, les voitures roulent sur un terrain ferré, uni, dallé comme l'asphalte, mais trempé des sueurs de nos soldats qui, le fusil en bandoulière et la pioche à la main, savent donner à la patrie tous les fruits de leur patience, comme à la gloire tout leur sang.

Nos ingénieurs ont découvert une source abondante d'eau sulfureuse à mi-chemin d'Oran à Mers-el-Kebir, et de sages spéculateurs, confiants dans l'avenir de la colonie, y ont fondé un établissement thermal, sous le nom de *Bains de la Reine*, près duquel, dans une position des plus pittoresques, s'élève un hôtel où les baigneurs, les voyageurs et les promeneurs trouvent tout le *comfort* désirable.

Arrivé à Oran, et débarrassé de mon léger bagage, ma première affaire fut de consulter ma montre.

Il était dix heures : les bains maures n'étant fermés aux hommes qu'à midi (heure réservée aux femmes), j'avais tout le temps de m'aller faire masser, étriller, brosser et parfumer selon l'usage. Je courus donc frapper à la porte qu'a gardée de tout temps, je crois, un vieux Turc de mes amis, accroupi, en façon de concierge, à l'entrée des bains de la mosquée, avec un flegme et un silencieux aplomb que n'ont jamais eus, et n'auront jamais les invalides du Pont-des-Arts, le Pont-des-Arts et les invalides seraient-ils de toute éternité.

— Bonjour, Hassan, dis-je à ce digne homme à barbe blanche pointue, au teint olivâtre et à l'air placide. Comment te traite ta belle vieillesse? Toujours bien, ce me semble?

Hassan me regarda sans sourire, sans faire le moindre geste, et répondit :

— Bonjour! ma vieillesse est toujours jeune.

Pas un muscle n'avait joué sur cette face immobile; on eût dit que ce Turc, mon très-cher ami, d'ailleurs, m'avait touché la main la veille.

Presque jour pour jour, il y avait neuf ans que nous nous étions quittés.

J'avais laissé Hassan les jambes croisées derrière un coffre où les baigneurs déposent leur argent et leurs bijoux, la tête droite, les regards flottants, le front serein, la bouche close; je le retrouvais, à neuf ans de là, les pieds enchevêtrés sous ses mollets, les mains sur son coffre, la tête raide, le regard froid, le front calme, la langue rivée au palais.

— Décidément, me dis-je, voilà le dieu Terme que j'ai découvert sous la défroque d'un musulman.

Et je m'assis sur un assez maigre tapis, à côté de cet ami bizarre, dont je t'ai tant de fois parlé déjà, bien résolu à tenter des prodiges pour provoquer une conversation quelconque.

Hassan, satisfait sans doute de la métaphore que sa lèvre paresseuse avait laissée tomber : « *Ma vieillesse est toujours jeune* », regarda ses mains blanches avec complaisance, et fit signe à un mozab de s'occuper de ma toilette.

De mon côté, je signifiai au mozab l'ordre de ne pas bouger.

— L'heure s'avance, me dit Hassan, tu auras à peine le temps de prendre ton bain, fumer ta pipe et boire ton *cheurbet* (1).

— Mais que diable! m'écriai-je d'un ton qui parut surprendre beaucoup le vieillard, je suis venu ici plutôt pour te voir que pour me baigner, ne sais-tu donc pas d'où je viens?

— De France.

— As-tu compté les jours de mon absence?

— Non. A quoi bon?

— Eh bien! lorsque des chrétiens amis se retrouvent après une longue séparation, ils s'embrassent et se parlent chaudement.

— Je t'embrasse et te parle chaudement, moi aussi.

— Il n'y paraît guère, avoue-le.

Hassan mit une main sur son cœur, puis il baisa le bout de ses doigts.

Cette pantomime exprimait et expliquait tout; il y avait deux natures chez le vieux maître des bains de la mosquée, la nature interne et la nature externe, l'homme du dehors et l'homme du dedans.

Pendant que je réfléchissais à l'originalité de ce personnage, bien connu de tous ceux qui ont livré leur torse à la gymnastique furieuse des baigneurs mozabs, la porte de l'établissement roula sur ses gonds vermoulus, et donna passage à un jeune Arabe.

Le hasard voulut qu'à l'arrivée de cette pratique mes regards se portassent sur Hassan, et ce fut avec une stupéfaction mêlée de joie que j'aperçus un nuage planer et se poser sur le front du vieux Turc. Ce nuage s'effaça bientôt, et le visage redevint placide, quoi que fissent les épais sourcils de deux yeux sévères pour exprimer un grand déplaisir. L'Arabe pouvait avoir vingt ans; il était vêtu tout en blanc, depuis sa chemise de lin à larges manches flottantes, son haïck en laine transparente, et son burnous à flocons de soie, jusqu'à la corde de chamelle qui ceignait son front pâle et mélancolique.

Un foulard blanc relevait un pan du haïck et le fixait à la ceinture. Une veste en soie blanche, soutachée d'arabesques festonnées, et couverte, des coudes aux poignets et sur la poitrine, d'une infinité de petits boutons d'argent mat, enveloppait le buste sans le serrer. Une touffe légère de barbe blonde ornait, en royale, le menton de ce jeune homme, dont la démarche était à la fois alerte et nonchalante, élégante et dégagée; sobre de gestes, il posa néanmoins l'une de ses mains fines, effilées et parfaitement soignées, sur sa poitrine, et la portant de sa poitrine à son front, il accompagna ce salut respectueux d'un sourire chargé de tristesse et de vague rêverie.

Une émotion soudaine me gagna, et monta dans mon cœur, comme montent ces flots houleux que poussent les marées.

Mon insatiable curiosité de nouvelliste et de romancier flaira quelque bonne aubaine entre ces deux hommes silencieux, l'un, vieillard au front morne, l'autre, au front couronné de cette magnifique auréole de la fraîche adolescence.

Toutes mes idées étaient en déroute! Fait à la logique empesée de notre société, qui se croit si savante, je me demandais pourquoi le vieux baigneur avait répondu par

(1) *Cheurbet*, limonade aromatisée.

un éclair de dédain à l'hommage de ce bel enfant. En Europe, en France surtout, nous n'admettons pas que la haine puisse exister entre ceux-là qui touchent presque à la tombe et ceux qui sortent à peine du berceau; nous voulons obstinément que ces deux enfances, l'une caduque et l'autre virginale, s'éprennent d'une mutuelle tendresse, d'une sympathique affection; nous avons écrit là-dessus de gros volumes, de douces bergeries et d'adorables chansons.

Si le fait est vrai en Europe, dans notre société très-avancée, — et je ne le discute pas, — en Afrique, parmi ces hommes qui rient de notre civilisation, il est faux en tout point. Les Turcs et les Arabes n'ont aucun souci de leur âge, et n'enregistrent ni leurs naissances ni leurs décès. Ils sont enfants tant que leurs petites mains ne peuvent manier ni le mousquet ni le yatagan; ils sont hommes dès qu'ils montent à cheval pour *la fantasia* ou pour la guerre; ils ne sont jamais vieux, car ils héritent en autorité, en puissance, lorsque le poids des ans les accable, de tout ce qu'a perdu leur corps en vigueur; de soldats ils deviennent chefs, et, à ce titre, ils sont entourés jusqu'à leur mort de tous les priviléges qui font l'enfance adulée et l'âge mûr redouté.

En France, qu'un homme assez fou pour affronter la risée publique aille s'agenouiller à quatre-vingts ans sur le blanc coussin des épousailles, à côté d'une jeune fille, il se fera moralement lapider.

Chez les Orientaux, et en Afrique surtout, rien n'est plus commun que ces mariages. L'union bénie d'Abraham et de Sarah a sans doute fait tourner la tête aux patriarches depuis la naissance d'Isaac, car on voit tous les jours les jeunes filles des tribus entrer sous une tente de vieillard où les attendent les devoirs et l'autorité de l'épouse.

Et chacun d'applaudir à la *festa* sainte qui rappelle les beaux jours de la Bible.

Le jeune Arabe, après avoir fait une légère inclinaison de tête, se tourna vers deux mozabs qui l'attendaient, et passa derrière un grand rideau vert qui séparait la salle en deux compartiments.

Alors je fis face à Hassan, et lui dis, l'œil prêt à saisir au vol le moindre jeu de sa physionomie :

— Voilà un beau et noble garçon que je ne connaissais pas.

Hassan prit d'une main la pipe qui était près de lui, toute chargée, et fit signe, de l'autre, qu'on lui apportât du feu. Ses traits, du reste, ne bougèrent pas; mon exclamation semblait n'avoir frappé que dans le vide.

Un mozab vint déposer sur le coffre aux bijoux un chapelet (1) à chaîne d'argent, à grains de perles et de corail, ainsi qu'une bourse en maroquin brodé d'or.

Hassan mit la main sur le chapelet, et, si rapide que fût le mouvement, je le surpris dans son élan colère, et je vis trembler les doigts osseux du vieillard, comme si le frisson de la fièvre les eût violemment agités.

Hassan et Djelloul, aux *Bains de la Reine*.

Au même moment, le jeune Arabe, dépouillé de son costume de ville, et enveloppé des larges bandelettes dont on habille ceux qui vont du vestiaire à la première étuve, entra dans la salle, nous jeta un doux regard chagrin, et franchit le seuil de la chambre, où l'on attend, sous une température de soixante degres, que la peau veuille bien s'imprégner de vapeur et se dilater.

(1) On sait que le chapelet est d'origine orientale. Le grand chapelet arabe porte quatre-vingt-dix-neuf grains, qui représentent chacun un attribut de Mohammed.

Je regardai Hassan ; Hassan me couvrit d'un beau nuage de fumée, et lorsque ce nuage fut dissipé, je trouvai la face immobile du vieux Turc plus indéchiffrable que jamais, et aussi muette que toujours.

— Comment nommes-tu ce cavalier? fis-je encore avec une impatience mal déguisée.

— Ça, un cavalier!... me répondit le vieillard en caressant sa barbe, et souriant d'un sourire étrange, à la fois plein de fiel et de tristesse... C'est un *zibentout*, on l'appelle Djelloul. Va le regarder de près, et ne m'en parle plus.

—Oh! oh! me dis-je avec une joie impertinente, à coup sûr il y a du drame là-dessous, et monsieur Djelloul est autre chose qu'un *zibentout*.

Cette réflexion faite, je me mis aux mains des mozabs, qui me firent la toilette obligée, et je passai dans la première étuve. Le hasard voulut que mes baigneurs, après m'avoir soumis, pendant dix minutes, à la vapeur étouffante de leurs fourneaux, et m'avoir débarrassé de mes vêtements de laine, me firent coucher dans une seconde salle encore plus chauffée que la première, sur une large dalle voisine de celle qu'occupait Djelloul. Pendant que les mozabs entonnaient de leurs voix nasillardes ces chants monotones qui endorment la pensée, comme le massage fatigue le corps et l'assoupit, j'attachai sur le jeune Arabe des regards dont tout homme, dans notre France querelleuse et tapageuse, se serait à coup sûr offensé.

Je voulais savoir si Djelloul n'avait de beau que le visage et le maintien; si, par quelques difformités physiques, il était impropre à la guerre et aux rudes exercices que prennent les Arabes pour tous plaisirs. Je voulais m'expliquer cette épithète de zibentout, qui ne s'applique, d'ordinaire, qu'à la classe méprisable de ceux qui ont peur des balles, et ne sont bons qu'à jouer du zinzani, ou à danser la ragba sous des habits de femme.

Djelloul était admirablement fait de la tête aux pieds. Son corps avait la perfection géométrique, et révélait la force dans l'élégance. Aussi les mozabs qui le massaient ne tarissaient-ils point d'éloges et sur la cambrure du torse, et l'ampleur des épaules, et le jeu des muscles, et la forme du pied.

J'avoue, un peu à ma honte, que, si menteurs et flatteurs que soient ces bons mozabs à l'endroit de ceux qu'ils étrillent, ils furent médiocrement polis pour moi, en étant si enthousiastes de mon voisin.

J'essayai de questionner Djelloul sur Hassan, en mettant à mes investigations toute la ruse que nous avons, nous autres observateurs ; mais Djelloul me parut encore moins abordable que mon vieux Turc, si peu bavard déjà ; il me fut littéralement impossible d'attirer sur ses lèvres d'un rose pâle, autre chose qu'un sourire doux et triste qui m'entrait au cerveau comme un fer d'aiguillon, sans me faire avancer d'un pas dans mon labyrinthe.

Désespéré, vaincu, rebuté, colère, je me croisai les bras avec un emportement ridicule, me faisant fort de prendre mon parti entre ces deux individus fantasques, et de chercher fortune ailleurs.

A peine avais-je reçu sur la tête cette averse d'eau de savon, par laquelle finit l'opération du massage, que je cherchai Djelloul. Il avait disparu pendant qu'on m'aveuglait de flocons ambrés et mousseux.

Je me fis reconduire au vestiaire.

Djelloul était couché sur un matelas, enveloppé de haïcks éblouissants de blancheur; il buvait à petites gorgées son *cheurbet* en face du vieil Hassan qui, le front plissé, les dents serrées, fumait gravement sa pipe à petites bouffées, l'œil fixé sur son jeune et singulier visiteur.

Je me mis de la partie, c'est-à-dire que, demandant une pipe et du café, je bus en regardant l'Arabe, et fumai en contemplant le Turc.

La gravité orientale s'accommode à merveille de cette indolente patience qui tient l'homme accroupi ou couché des heures et des journées entières, comme si sa vie était éternelle et qu'il eût le droit d'en gaspiller les courts moments. Quant à moi, je me lassai bien vite de boire, de fumer et de contempler, et j'allais demander mes habits pour sortir de cette maison silencieuse et de cette mystérieuse aventure, lorsqu'une femme se présenta à la porte sans en franchir le seuil.

Cette femme écarta les deux pans du haïck qui la voilait, et dit à Hassan en langue turque :

— Me voilà, va te reposer.

Pendant qu'elle disait ces mots précipitamment, la femme voilée, qui pouvait être âgée de quarante ans à peu près, dardait sur Djelloul un regard enflammé, et ce regard, glissant à travers le cadre de lin et de soie du haïck, avait une expression énergique et rude que ma plume ne sait pas rendre.

Djelloul avait tendu l'oreille, comme un homme qui s'efforce de comprendre un langage inconnu ; son pâle visage s'était animé, et s'étant vivement débarrassé de ses burnous, il s'était rapproché d'Hassan, et avait reçu, des mains tremblantes du vieillard, la bourse et le chapelet qu'il avait fait déposer dans le coffre commun. Puis, jetant un boudjou (1) sur un tapis, à côté du maître des bains, il était sorti de la maison en toute hâte.

Alors la femme vint s'asseoir en face de Hassan et le regarda sans lui rien dire. Un instant, je crus que j'allais saisir un fil de cette intrigue. Vaine espérance, cette femme était venue ajouter une énigme de plus à celles qui me faisaient damner.

Je m'habillai, je payai, je dis adieu à Hassan, et m'éloignai.

Arrivé sur le plateau d'où s'élève le minaret de la mosquée, je m'arrêtai pour admirer le panorama magnifique de la vieille Kasbah, du ravin d'Oued-el-Rahhi, de Santa-Cruz, et la pleine mer. Dans ce tour d'horizon que firent mes yeux charmés, ils rencontrèrent Hassan qui gravissait péniblement la côte, appuyé, d'une main, à un long bâton blanc de karoubier, et de l'autre aux maisons qui bordaient la rue, fort étroite à cet endroit.

Le pas du vieillard était traînant, son front était courbé ; évidemment ce pauvre homme était en proie à quelque pensée chagrine que je voulais obstinément rattacher à la rencontre du jeune baigneur qui m'avait si brusquement quitté.

Tout à coup, une voix claire et mélodieuse, malgré le ton élevé qu'elle avait pris, chanta du haut du minaret ce verset du Coran consacré à toutes les prières :

Allah ouaed Allah, ou Mohammed rassoul Allah.

Cette voix limpide monta dans les airs comme une flèche aiguë, et plana sur la cité musulmane pour faire prosterner les croyants devant la majesté du Dieu puissant. Il y avait dans ce timbre mélancolique et hardi tout à la fois, comme un parfum de poésie mystique qui allait au cœur en captivant et charmant l'oreille.

Je vis Hassan trembler sur ses jarrets et s'adosser à une muraille. Le vieillard, se croyant seul, ne cherchait plus à déguiser l'émotion qui l'étouffait; il se tourna vers le le-

(1) 1 fr. 80 centimes de notre monnaie.

vant, s'agenouilla, frappa trois fois la terre de son front, et comme le saint cantique volait toujours des lèvres du *muezzin* aux échos des ravins, Hassan, comme terrassé par ce chant religieux, se débattit en vain pour se relever, et resta étendu sans mouvement sur le sol.

Je courus au vieillard et lui tendis la main ; il l'accepta, se releva péniblement, et me regarda avec une affectueuse douceur.

— Que s'est-il donc passé, mon ami ? lui dis-je ?

Hassan me montra la plate-forme du minaret, avec un geste qui trahissait une secrète épouvante, et me dit :

— Djelloul !

Je levai la tête et vis accoudé sur la balustrade du minaret, et nous regardant, ce jeune Arabe vêtu de laine et de soie blanches, qui s'était baigné à mes côtés.

— Quoi ! demandai-je à Hassan, Djelloul est *muezzin* de la grande mosquée ?

— Oui, me répondit machinalement le vieillard qui, me prenant par un bras, m'entraîna rapidement jusqu'au bas du ravin, sans tourner la tête en arrière, poursuivi, chassé qu'il était par le verset qu'avait entonné de nouveau le serviteur de Dieu chargé de rappeler aux croyants que trois fois par jour, au lever du soleil, à midi, et au déclin de l'astre souverain, ils doivent adorer le Roi des rois, leur Créateur.

II.

Arrivé au fond du ravin, Hassan, qui n'avait pas lâché mon bras, me fit entrer dans un petit sentier bordé de cactus en fleurs, et me fit marcher à grands pas vers une maisonnette à terrasse qu'on avait bâtie, depuis peu, avec les décombres d'une maison mauresque.

— Où me mènes-tu ? demandai-je au vieillard.

— Chez moi.

— Chez toi ! tu as donc abandonné ton logis du bord de la mer ?

— Oui..., il l'a fallu..., j'y avais mis le feu.

La parole d'Hassan était grave, son front s'était couvert d'un nuage, et quelques gouttes de sueur s'amassaient en perles au cercle de son turban.

Ah ! diable ! fis-je en moi-même, voilà une histoire qui tourne au noir, et je me sentis le cœur tout serré.

— Et pourquoi as-tu mis le feu à ta maison ; toi, mon ami, qu'on révère comme un sage, et dont on recherche les conseils..., par accident, sans doute ?

Le vieux Turc me regarda d'un œil morne ; et, levant un doigt vers le ciel, il répondit par ce mot qui résume et explique à lui seul toutes les joies comme toutes les catastrophes des musulmans.

— Allah !

Je compris qu'il s'était passé quelque chose de terrible sous le toit du vieil Hassan, et qu'un orage encore furieux grondait dans son cœur.

— Entrons donc, dis-je en poussant légèrement le pauvre baigneur par un bras. Il souleva un loquet à bascule, ouvrit sa porte que ne défendait aucune serrure, et passa devant moi, en m'invitant d'un geste à le suivre.

L'intérieur de cette maison était d'une froide nudité. La salle où nous étions avait la forme d'un rectangle allongé ; les murs, blanchis à la chaux, étaient propres, mais dégarnis d'ornements, à l'exception d'un joli petit miroir octogone encadré par des baguettes de citronnier enroulées de soie de toutes couleurs, enjolivées par du corail, et ajustées dans des étuis d'argent.

Ce meuble mignon, qu'on pouvait prendre pour un bijou, fixa d'autant plus mon attention, que je vis Hassan lui jeter un coup d'œil caressant et langoureux. Ma curiosité, trop avide pour laisser échapper la moindre révélation, se réveilla en sursaut à cet indice.

Je m'approchai du mur, et détachant le miroir du clou auquel il était suspendu, je l'examinai avec autant de soin qu'en eût mis un antiquaire à vérifier une médaille. Il me semblait que je tenais le fil d'Ariane dans ce dédale où flottait ma pensée ; à coup sûr, je devais arriver à voir réfléchir sur la glace que je tenais entre mes mains quelques-unes des scènes de la famille musulmane, mystérieuses pour tous, mais surtout cachées aux regards des hommes, qu'elles soient sombres ou gracieuses, riantes ou terribles.

Hassan me suivait dans tous mes mouvements avec complaisance ; quelquefois son œil brillait pour éteindre tout aussitôt ses étincelles dans le nuage d'une mélancolie vraiment touchante.

Je fis un effort, et me hasardai à jeter une question banale.

— Ce miroir si joli, dis-je, ne peut appartenir qu'à ta charmante fille, Aïchouna ?

Le vieillard tressaillit à ces mots ; ses jambes flottèrent sous lui ; il ouvrit la bouche pour me répondre, mais, comme empêché par un obstacle invincible, il me fit signe que oui, et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

C'est étrange ! pensai-je tout bas... ; depuis ce matin, je ne dis pas un mot à ce pauvre Hassan sans que ce mot ne le bouleverse... ; mes questions les plus simples paraissent occasionner de douloureuses révolutions dans son cœur et ses souvenirs. Tantôt c'est Djelloul le *muezzin* dont l'apparition le frappe de stupeur, dont la voix le terrasse ; tantôt c'est l'aspect de sa cabane qui l'attendrit ; ce miroir le fait rêver, ma parole affectueuse est cause de ses soupirs... : que se passe-t-il donc dans l'âme de ce vieillard que je croyais si rude aux émotions, si vigoureusement trempé et détaché des puérilités de ce monde ?

— Mais, dis-je encore en regardant autour de moi, je vois que ta maison n'a qu'une seule chambre ; elle ne suffit donc pas à ta famille ?

— Elle y suffit... ; oui, répondit Hassan avec tristesse.

— Ta femme... ?

— Ma femme et moi passons nos nuits désespérées sur ce tapis-là..., qui est trop doux pour des maudits tels que nous.

Le vieux Turc allongea le bras vers l'un des petits côtés de la salle, et je vis, en effet, un maigre tapis jeté sur une mauvaise natte percée en plusieurs endroits et perdant sa paille.

— Et Aïchouna ? demandai-je en tremblant et laissant mourir sur mes lèvres la dernière syllabe de ce nom euphonique...

Hassan leva les yeux sur moi, les détourna pour me cacher son émotion, et, vaincu par une horrible douleur après lui avoir longtemps résisté, il exhala un sanglot à demi étouffé, et pleura amèrement sans songer davantage à retenir ses larmes.

Profondément ému par ce spectacle, je tendis la main au vieillard, et lui dis :

— Hassan, tu es aux prises avec quelque violent chagrin que je crois deviner. Chaque fois que j'ai prononcé le nom de ta fille, tu m'as jeté des regards qui m'ont attendri ; Dieu t'aurait-il repris Aïchouna ?

— Dieu ! non... Satan ! oui... C'est Satan qui me l'a prise, murmura Hassan d'un ton farouche, quoique des pleurs fissent trembler sa voix.

Je me rappelai le *muezzin*, son visage mélancolique et doux, ses beaux yeux et son air noble, je me souvins de la sourde colère du vieux baigneur à la rencontre du jeune Arabe, et je crus avoir enfin le mot de l'énigme, en me faisant ce raisonnement rapide :

Le *muezzin* aura enlevé Aïchouna. Le démon, pour Hassan, c'est donc Djelloul.

Fier de cette déduction, je ne songeai plus à pousser mes investigations. Je tenais un fait, et ce fait étant assez commun dans notre Europe, je ne m'en inquiétai pas davantage, sans me douter de la richesse des détails que je négligeais de recueillir.

— Ecoute, me dit soudainement Hassan : les chrétiens qui sont affligés de grands désespoirs cherchent à verser dans des cœurs amis le trop-plein des leurs, n'est-ce pas?

— Oui! m'écriai-je, toute confidence bien placée porte en elle un baume divin.

— Eh bien, suis-moi, fit le vieillard après un silence pendant lequel il semblait écouter le bruit mourant de mes dernières paroles.

Et il m'entraîna hors de sa maison, dont il ferma la porte au loquet. Nous remontâmes le sentier du ravin, rejoignîmes la rue Saint-Philippe, puis la place d'Armes, et sortant par la porte de Kergenthal, nous longeâmes les remparts, et nous glissâmes à travers les vigoureux arbustes dont les jardiniers français ont couvert le plateau d'Oran, jusqu'aux rochers qui dominent la plage, sous les batteries du fort Sainte-Thérèse.

Je reconnus la place qu'occupait l'ancienne maison d'Hassan à un amas de cendres et de pierres noircies et rongées par le feu. Cette maison avait une position enviée de tous les heureux qui, à Oran, sont assez peu occupés d'affaires pour aimer à voir le soleil se lever derrière le rideau vaporeux de la montagne des Lions, et se coucher dans les voiles qui trempent leurs franges d'or et de pourpre dans la pleine mer de Gibraltar.

Une plage unie, semée de coquillages, s'étend sous le roc qui supportait les modestes piliers de la maison du baigneur; et à deux cents pieds sous elle, la vague quelquefois irritée, mais plus souvent paisible, venait baiser nonchalamment le sable blond qu'elle embaumait. Hassan s'assit sur un bloc de maçonnerie dévastée, et me fit signe de l'imiter.

J'obéis.

Si j'eusse été moins impressionné par le calme sévère de cet homme qui avait voulu s'entourer de toute la majesté de ses souvenirs pour me faire une confidence douloureuse, je me serais émerveillé de cette victoire qu'allait remporter un chrétien sur un musulman en l'amenant à lui faire des aveux sur son foyer domestique; mais chez moi la curiosité avait fait place à l'intérêt, j'étais subjugué par le cadre magnifique que le pauvre vieil Hassan, le plus ignorant des hommes, avait su donner à son récit. Il s'était assis, le front ravagé, le cœur brûlant, les lèvres serrées par une douleur maîtresse et de son âme et de son corps, sur les débris de la maison qu'il avait habitée dès l'enfance, et qu'il avait, en un jour de colère terrible ou de violent désespoir livrée aux flammes. Sur nos têtes le ciel était azuré, et le soleil y déclinait en se mirant dans le cristal argenté des eaux. Autour de nous les murs crénelés de la ville et les batteries du fort projetaient des ombres capricieusement allongées. L'horizon teint à l'orient d'un reflet rose, la mer endormie et bercée par ses lames frisées et festonnées d'argent, et ce beau vieillard caressant d'une main nerveuse les mèches ondulées de sa barbe blanche, le front sillonné d'un coup de foudre, et les pieds souillés des cendres de son logis... Tel était le tableau que j'avais sous les yeux.

Pauvre poëte, me dit mon cœur, ta vaniteuse présomption profitera-t-elle de l'enseignement? En vain tu t'épuises à donner aux drames que tu enfantes des ornements sombres ou gracieux, tu t'applaudis lorsque ta pensée a cru saisir un filon de la mine enviée des chefs-d'œuvre de l'art..., et voilà qu'un homme sans idées, voilà qu'un misérable baigneur, ignorant et trivial, qui n'a jamais rien lu, jamais rien écrit, te donne une leçon digne du plus grand maître, en n'obéissant qu'à son instinct.

— C'est ici que tu m'as vu pour la première fois, me dit Hassan d'une voix lente, mesurée, mais ferme. Tu te baignais sur la plage là-bas, lorsqu'un grain poussé par le vent du sud vint fondre sur les flots, et te chassa. Je te rencontrai transi de froid et mouillé, je te conduisis dans ma cabane, et tu te réchauffas à mon foyer.

Il y a dix ans de ce jour à celui qui nous éclaire; j'étais bien vieux déjà, et ma femme, que tu as revue aux bains, lorsqu'elle est venue m'y remplacer, m'avait cependant donné, six ans auparavant, la jeune fille qui vint te regarder et admirer ton uniforme, avec des yeux si grands et si beaux!

— Oui, je me rappelle Aïchouna, qui promettait de devenir aussi belle que les houris du ciel des justes.

— Elle a tenu sa promesse!... Jamais jeune fille n'a baigné pieds plus blancs que les siens sur le sable de ce rivage; jamais le vent chrétien (1) n'a soulevé cheveux plus noirs, jamais corsage n'a enveloppé taille plus délicieuse, jamais bouche plus rose et dents plus éclatantes n'ont fait d'un ange terrestre un plus bel ange du paradis.

— Ciel! Aïchouna est donc morte!

Hassan me regarda, les yeux chargés de pleurs, fit une pause, étendit l'une de ses mains vers moi, pour me commander le silence, et reprit :

— Notre connaissance se continua dans des termes excellents, tu quittas les bains de la synagogue, dont tu étais une pratique zélée, pour ceux de la mosquée où t'attendait mon amitié reconnaissante.

Chaque fois que tu venais nous voir sur notre rocher, tu portais à Aïchouna quelque cadeau qui la rendait folle; tantôt c'était un foulard aux vives couleurs, tantôt un collier... Tu étais bon pour cette enfant bénie de mes vieux ans.

Tu partis! et depuis, tu le vois, tout est changé ici...; le ciel, la terre et l'eau sont seuls ce qu'ils ont été; l'incendie a détruit ma cabane, le chagrin a ravagé mon cœur, le crime a...

Le vieillard s'arrêta encore, passa sa main sur son front, et rompant sa phrase, il continua par une brusque transition :

— Tu as vu Djelloul, ce jeune Arabe au visage efféminé, aux formes molles, au sourire insolent; l'as-tu bien étudié?

— Je le crois, oui.

— Eh bien! quand tu retourneras chez tes frères, au delà de cet horizon, tu pourras leur dire que tu as vu le démon, l'ange du mal, celui que le divin prophète a surnommé *Akarat*, le gardien maudit de l'*alaraf* et du *zakoum* (2).

Peste, me dis-je en moi-même, si j'allais raconter en France que le diable est un charmant garçon, tout proche cousin d'Antinoüs, quel élan je donnerais au péché, grand Dieu!

— Il y a trois ans, Aïchouna était allée puiser de l'eau

(1) Le vent qui vient de la mer.

(2) *Akarat*, l'ange déchu. *Alaraf*, mur qui sépare l'enfer du purgatoire. *Zakoum*, arbre de l'enfer où sont attachés les maudits.

au ravin, et remontait la côte, son vase sur la tête, lorsqu'elle fut croisée par un jeune homme qui la regarda avec une amoureuse curiosité.

Trop jeune pour s'éprendre du regard de ce cavalier, ma fille n'en fut pas moins troublée, et revenue sous notre toit, elle demeura toute la soirée pensive et distraite sans que nous ayons cherché une cause à ses distractions.

Le lendemain, en me rendant à mon poste aux bains de la mosquée, je vis un jeune Arabe presque adolescent, qui, assis sur la pointe de ce roc, à vingt pas de nous, regardait la mer avec autant d'intérêt que si un vaisseau voguant à pleines voiles eût passé devant ses yeux, lui portant un trésor d'amour ou de richesses.

Je ne pris pas garde à cette rencontre, et continuai mon chemin.

Dans l'après-midi du même jour, Aïchouna descendit à la fontaine, et revint au logis le visage animé d'une joie mystérieuse, le cœur plein d'une joie folle, et le sourire au bout de tous les mots que laissaient envoler ses lèvres de corail.

Ces détails ne me frappèrent pas; depuis si longtemps déjà la vieillesse avait glacé mon corps et engourdi ma

Aïchouna, dans sa chambre.

pensée, que j'avais totalement oublié les adorables caprices de l'amour naissant, ses joies enfantines, et ses pleurs amers... Je ne sus donc rien deviner des mystères qui agitaient le cœur d'Aïchouna. Ma femme, plus prévoyante et prudente, me donna l'éveil et me fit pressentir ou un grand bonheur, ou de grands dangers.

Bien averti, j'étudiai mon bel ange, Aïchouna. Je la laissai chanter, comme chantent les tourterelles au plus épais des caroubiers aux plus beaux jours du printemps en fleurs, je la laissai rêver et soupirer sans oser, sans vouloir troubler cette fête splendide que le Créateur met dans les jeunes cœurs, et qu'on appelle amour, mot bien petit pour désigner le sentiment qui gouverne les hommes et la nature entière.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis ma découverte, qu'Aïchouna ne riait plus que d'un sourire mélancolique; la chanson avait fui de son gosier de fauvette, son front avait pâli... Il lui était, à coup sûr, arrivé quelque malheur.

Je crus l'instant venu de parler; j'attirai ma fille chérie sur mes genoux, et lui demandai, d'une voix aussi douce que le voulaient mes vieux ans, le sujet de son chagrin.

Cette question parut épouvanter la pauvre enfant qui essaya de balbutier quelque innocent mensonge. Cependant, lorsque j'eus précisé mes remarques et parlé de cet assidu cavalier que je rencontrais chaque jour près de notre logis, Aïchouna parut faire effort sur elle-même, se rassurer et entrer en confiance avec moi. Elle me dit

qu'en allant à la fontaine, elle avait été vue par un jeune Arabe de la tribu des Smélas, qui avait fait une vive impression sur elle ; que le lendemain, ce cavalier était venu rôder autour de notre maison, et que son cœur avait battu de joie, car il lui était doux d'espérer que cette visite était pour elle. Enfin, elle ajouta d'une voix moins ferme qu'après de nombreuses rencontres, ce jeune homme avait fini par lui déclarer son amour. En rougissant de plaisir et de pudeur à la fois, Aïchouna avait dit au Smélas de s'adresser à moi pour la demander en mariage, et elle n'avait que trop laissé deviner le germe passionné dont s'était empli son cœur.

A cette réponse, le Smélas avait répondu :

— Je demanderai, je supplierai, mais ton père me repoussera.

— Et pourquoi donc? n'es-tu pas brave, as-tu commis quelque crime, es-tu fils d'esclave?

Le Smélas secoua la tête et répondit :

— Je porte un nom qui me fera maudire.

Aïchouna avait demandé ce nom, le Smélas l'avait dit, mais ma fille s'obstina à ne pas vouloir me le confier. On eût dit qu'un grand danger menaçait ce jeune homme, prêt à le frapper s'il se faisait connaître.

J'en restai là de mon premier entretien, et me rendis à mon poste quotidien, pensant avec raison que je ne tarderais pas à compléter mes renseignements.

A peine étais-je installé sur mon tapis, derrière le coffre où les baigneurs font déposer leurs bijoux, que je vis entrer ce beau cavalier que tu as tant admiré aujourd'hui, ce muezzin...

Hassan s'arrêta dans la colère de ses souvenirs, pour ne pas couvrir d'injures un homme que ses fonctions à la grande mosquée revêtaient d'un caractère sacré.

— Le Smélas, reprit-il avec calme, prit son bain, et vint se coucher sur des tapis tout près de moi. Les mozabs lui offrirent une pipe qu'il refusa ; il demanda un *cheurbet*, et se tourna vers moi en me disant :

— Mon père, j'ai un grave secret à te confier, veux-tu me prêter une oreille bienveillante?

— Parle, mon fils ; mon cœur est juste, et le cœur commande la bienveillance ; je me doute du secret que tu veux me révéler... Mais il me sera doux d'être confirmé par toi dans mes espérances... Parle !

— Ta fille Aïchouna a fait sur mon âme une impression trop vive pour que j'essaye de te la cacher plus longtemps. Je l'aime de toutes les forces d'un amour à la fois violent et respectueux, et je te demande pour compagne cette enfant chérie de ta verte et bienheureuse vieillesse.

— C'est bien, mon fils, je loue ta franchise, et tu loueras la mienne. Ma fille n'a pas été insensible à tes soins, elle partage, je le sais, les sentiments que tu as pour elle, et je vous unirai et vous bénirai aussitôt que tu auras répondu à quelques questions indispensables.

— Interroge donc ! répondit le Smélas que je vis pâlir légèrement.

— Es-tu riche ou pauvre?

— Je suis riche, et te compterai mille douros le jour des fiançailles (1).

— Ce n'est pas pour moi que je t'ai demandé l'état de ta fortune, c'est pour l'avenir d'Aïchouna. Es-tu de race pure (2)?

— Je suis fils de chef et de mauresse.

— Tu es donc presque aussi noble que moi (1). A merveille. Et comment te nomme-t-on?

Le Smélas pâlit de nouveau, prit un instant de réflexion, et dit avec fermeté :

— Je m'appelle Djelloul-ben-Salem.

A ce mot, je me dressai sur mes jarrets, comme si j'avais senti sur ma peau le souffle envenimé d'un reptile.

— Djelloul-ben-Salem ! m'écriai-je, et tu oses te présenter devant moi, tu ne crains pas que ma main, si débile que l'aient faite les années, ne s'arme pour te demander *le prix du sang !* Djelloul-ben-Salem ! le fils de Salem qui tua mon fils aîné, il y a trente ans, chez les Beni-Amer, qui le tua lâchement en l'assassinant...! Et tu viens me demander ma fille en mariage!... Ah ! maudit ! c'est le démon qui t'a jeté au-devant de ma vengeance, car au lieu de te vêtir de la tunique des fiançailles, je fouillerai dans ta poitrine pour y chercher ton cœur. Ton père est mort sans m'avoir payé le prix du sang que me doivent ses héritiers ; ton père avait fui dans le Maroc pour se soustraire à mon ressentiment, à ma haine ; j'ignorais qu'il se fût marié dans son exil volontaire, et tu viens me l'apprendre, insensé que tu es!... Va..., sors d'ici ; je ne veux pas souiller cette maison hospitalière, elle est aussi sacrée à tous que les temples de Dieu aux voyageurs ; sors à l'instant, et prie ton bon génie de t'écarter de ma route. Va-t'en.

En achevant ces mots, Hassan, qui avait mis une grande véhémence à son discours, s'arrêta haletant ; et s'appuyant d'une main à mon épaule, il baissa la tête.

Après un court silence, il reprit :

— Djelloul ne répondit rien à ma colère, il se fit habiller par les mozabs, et, sans s'inquiéter des regards curieux dont il était poursuivi, il me salua comme il m'a salué ce matin et sortit.

Lorsque ma femme vint me remplacer aux bains à midi, je lui dis tout bas le nom du Smélas, et les yeux de la panthère ou de la lionne surprise dans sa nichée, ne lancent pas de plus vifs éclairs que n'en jetèrent ceux de cette noble femme, qui pleurera jusqu'au jour suprême le premier fruit glorieux de notre union.

Je courus en toute hâte à notre cabane ; jamais le trajet ne m'avait paru si long ; je brûlais du désir d'arriver, de prendre Aïchouna sur mes genoux, de lui raconter le drame qui l'avait privé d'un frère, et de livrer à sa malédiction le nom de cet homme assez lâche et assez fou pour s'être glissé jusqu'à son cœur.

Aïchouna m'écouta avec le plus grand calme, et me répondit qu'elle connaissait cette lugubre histoire, que Djelloul la lui avait franchement et naïvement racontée, et que comme il était né plus de dix ans après le crime dont s'étaient entachés les siens, il n'était pas équitable d'aller lui réclamer *le prix du sang*. Tout ce que je pus dire pour détourner Aïchouna de ce raisonnement fut inutile, et comme je la prévenais, dans mon emportement, qu'avant peu de jours j'aurais tué Djelloul ; elle se jeta à mes pieds, et me demanda deux mois pour combattre la passion qui s'était rendue maîtresse de son cœur.

Dans deux mois, me dit-elle, ou je me serai vaincue et n'aurai plus pour Djelloul qu'une aversion égale à la tienne ; ou, toujours enchaînée à sa pensée, toujours esclave de ma passion, je me résoudrai à subir la volonté de Dieu, et te

(1) Les Arabes ne donnent pas de dot à leurs filles en les mariant ; c'est au contraire l'épouseur qui fait un cadeau, dont la valeur est spécifiée par la famille de l'épouse.

(2) Les Arabes se disent de race pure, lorsque leur mère est femme légitime et non pas esclave. On sait que le Koran autorise quatre femmes légitimes et autant d'esclaves que le maître peut en entretenir.

(1) Les Turcs issus de père et mère Turcs, se disent de la première noblesse, en Algérie, quoi que fassent les Maures pour leur disputer ce titre.

laisserai savourer, en toute liberté, les délices d'une vengeance qui, aujourd'hui, me paraît odieuse et criminelle.

Comptant sur la tendresse que ma fille m'avait toujours témoignée, voulant lui donner une preuve de ma vive affection, je consentis à sa prière en y mettant pour condition que Djelloul éviterait avec soin de se trouver sur mes pas.

Que te dirai-je, ami, pour te dépeindre l'affliction dont ma pauvre femme et moi fûmes accablés pendant ces deux mois d'une mortelle durée? Mes yeux ne furent plus blessés par la présence de Djelloul, qui semblait avoir disparu d'Oran; mais combien ils furent affligés par le visage défait, la démarche traînante, les regards désolés de cette enfant chérie, pauvre fleur magnifique et penchée dans l'ombre d'un froid désespoir qui chaque jour la flétrissait et l'effeuillait.

Pendant ces deux mois, à toute heure du jour et de nos longues soirées, Aïchouna tentait de vaincre ma rude rancune, mes sombres et funestes déterminations. Hélas! je la vois encore là, le dernier jour du délai fixé, un peu avant que la dernière minute de cette trêve ne tombât dans la nuit de l'éternité... Elle était là, vois-tu, sur cette pointe de rocher; le soleil s'enfonçait dans la mer, voilé de nuages en feu; les vagues portaient en murmurant l'algue odorante au rivage; un silence majestueux planait sur la terre et sur l'eau, comme dans l'attente de ce qui s'allait passer dans mon humble famille.

Aïchouna était à mes genoux, elle me suppliait en mots touchants de me rendre à ses prières.

—Cher père, me disait-elle, j'ai prosterné mon front sur le marbre des trois mosquées; j'ai salué l'aurore et le déclin du jour, et dans tous mes élans vers Dieu, je lui ai demandé son assistance et ses conseils. Faut-il haïr Djelloul que ta providence m'a fait rencontrer, et à qui ta sagesse a fait un trône dans mon cœur? lui ai-je demandé sans cesse.

— Non! m'a-t-il toujours répondu.

— Faut-il donc l'aimer?

— Oui, disait encore la voix des anges que nous entendons à tous les échos de notre âme.

Mon père, j'ai essayé mes forces, et mes forces m'ont trahie! Tu le vois, je me meurs! la pâleur qui couvre mes joues atteste la désolation de mon cœur. Laisse-moi entrer sous la tente de l'ami que me réservait la Providence, et tu auras mis une fête éternelle dans mon âme.

Aïchouna se traînait à mes pieds et les baisait en parlant ainsi, ses grands yeux pleuraient comme pleurent ceux de la gazelle sous la feuillée, où, épuisée, elle attend les chasseurs et la mort. Je crus un moment que j'allais céder à l'émotion qui me gagnait, tout mon corps frémissait de douleur et d'épouvante... Elle était si belle dans sa sainte affliction, ma pauvre enfant!... Ah! que le démon a été impitoyable en ne me laissant pas céder à ce noble et bienfaisant mouvement de pitié! Je fus sans entrailles et sans cœur, je fermai l'oreille à ce timbre argentin d'une voix pleine de larmes qui aurait dû fendre et amollir un rocher! Je répondis que la trêve était expirée, qu'il fallait se résoudre à oublier Djelloul, tout en le livrant aux tardives fureurs de ma trop juste colère.

Alors..., tu vois ce rocher, n'est-ce pas, chrétien?... Alors, Aïchouna fit un bond en arrière, se redressa de toute la richesse de sa taille, me regarda avec des yeux égarés, et me dit d'une voix qui grondera dans mon cœur tant qu'il vivra, plus terrible que le puissant murmure de cette mer lorsqu'elle s'agite sous la tempête.

— Puisque l'affection d'un père n'enfante qu'injustice et cruauté, puisque rien ne peut fléchir ta haine pour celui que je veux aimer jusque dans la vie éternelle, apprends que Djelloul est hors de ton odieuse vengeance.

— Que dis-tu?

— Je dis que Djelloul vient d'être nommé *muezzin* de la grande Mosquée, et que ta colère inique ne peut plus rien contre un saint personnage que protége la religion du vrai Dieu.

— Malheureuse! la trêve que tu me demandais n'était donc qu'un piége grossier auquel je me suis laissé prendre!

— Oui; et maintenant consens-tu à me donner Djelloul pour époux?

— Non! moins que jamais, enfant ingrate et maudite!

— Que Dieu te pardonne donc, et que sa bénédiction soit avec toi, me dit Aïchouna avec un sourire qui m'entra au cœur comme le fer d'une épée, et elle s'élança dans la mer, où son corps arriva déchiré par les rochers sur lesquels il roula dans sa chute.

Hassan se tut, et passa le revers de ses deux mains sur ses yeux. Je ne trouvai pas un mot consolant devant cette effroyable douleur, et mon silence respecta ces souvenirs qui semblaient planer sur le gouffre béant.

— Oui, reprit aussitôt le malheureux vieillard, quand je viens sur ce rocher, je crois entendre sortir du murmure des vagues ou de leur mugissement ces adieux terribles que me jeta ma pauvre fille! A peine avais-je perdu de vue le corps englouti d'Aïchouna, que saisi du vertige, je fis un pas vers l'abîme pour me précipiter à mon tour. J'allais m'élancer dans le vide, lorsqu'un chant lointain, aigu, mélancolique et pieux m'arrêta et m'enchaîna sur ce roc maudit. C'était le chant du muezzin, le chant du soir qui appelle les croyans à la prière, et leur rappelle que le Tout-Puissant, miséricordieux, est le maître unique auquel ils doivent leur existence.

Ce muezzin, c'était Djelloul! Djelloul m'ordonnait, au nom du Dieu que nous adorons tous deux, de vivre sous le poids de mes remords, en attendant le châtiment du Ciel.

Et j'ai vécu! et j'attends!...

Mais, incapables de vivre sur ce rocher, ayant sans cesse en vue le hideux spectacle de la mort d'Aïchouna, ma pauvre femme et moi avons mis le feu à notre logis, et sommes venus nous réfugier au fond du ravin d'Oued-el-Rahhi; là, le murmure de la cascade et le bruit de la ville nous empêchent quelquefois d'entendre le chant du muezzin qui, trois fois par jour, me jette un reproche sanglant du haut du minaret, pour ainsi dire du haut des cieux.

— Et Djelloul est donc véritablement sacré pour toi?... Ta vengeance ne peut donc rien contre lui?

— Non, sans commettre un nouveau et plus grand crime, je ne peux porter la main sur sa personne... Il est saint, son visage rayonne parmi ceux des plus justes; homme, je le hais; serviteur de Dieu, je me prosterne à sa voix, je révère sa majesté, et l'adore presque, pour plaire à l'Éternel et tenter de le fléchir.

— Mais alors, pourquoi ne pas avoir quitté les bains qui te rapprochent de la mosquée, et t'exposent à rencontrer Djelloul?

— Pour me châtier! Le muezzin vient presque tous les jours aux bains, il me regarde et me salue, comme tu l'as vu; puis il m'envoie son bijou le plus précieux, un chapelet que lui a donné Aïchouna, et que je lui rends fidèlement; sa bouche ne me dit pas un mot, mais la pâleur de ses traits me fait boire goutte à goutte l'odieux poison de mes souvenirs.

— Pourquoi ne gardes-tu pas le chapelet d'Aïchouna? il te serait précieux.

— Il ne m'appartient pas, et ma probité me fait un devoir de ne pas le retenir. Je n'ai de mon enfant, hélas! que ce miroir où s'est si souvent réfléchi son doux visage, et sa mémoire où se réfléchissent mes remords!

Allons-nous-en, me dit brusquement le vieux Turc après un assez long silence, la nuit nous gagne, et la nuit, j'ai toujours eu peur ici!

En rentrant à Oran, Hassan me serra la main avec un calme glacial, et me dit :

— Adieu, nous avons raison de taire nos douleurs, et les chrétiens ont tort de les confier à leurs amis.

— Pourquoi? demandai-je.

— Parce que je souffre un peu plus ce soir que ce matin, me répondit le vieillard en s'éloignant d'un pas traînant.

Je crois que les Turcs ont raison, mon cher Eugène, nous ne sommes que de grands bavards, mon griffonnage te le prouve... Je pars pour Tlemcen; sans adieu.

A. DE GONDRECOURT.

(*La suite prochainement.*)

MADEMOISELLE MARS.

Les biographies ont plu, en même temps que les fleurs, sur la tombe de Mlle Mars. L'envie s'en est mêlée, comme la flatterie; de sorte qu'au milieu des exagérations de l'une et de l'autre, la vérité est assez difficile à découvrir. Voici ce que nous avons pu recueillir de plus authentique sur la célèbre actrice dans les souvenirs et dans les conversations des personnes qui l'ont connue.

Mlle Hippolyte Mars est venue au monde..... avant la Révolution. (Respectons, jusque dans la mort, cette coquetterie qui cacha si bien son acte de naissance, et qui déclarait intrépidement, il y a quelques années, devant un tribunal : *Je crois avoir quarante-cinq ans.*)

Fille de l'excellent acteur Monvel et d'une belle dame de Carcassonne, Mlle Mars a raconté elle-même à Mme Aclocque (1) comment elle reçut le nom qu'elle a rendu fameux.

— Ce nom de Mars, disait-elle, me vient de ma mère. Ayant été enlevée, elle entra au théâtre, où elle s'appela ainsi pour dérouter sa famille qui poursuivait son ravisseur. Ce nom se perdit dans les coulisses, et voici à quelle occasion il me fut rendu à titre d'héritage. Une tireuse de cartes que j'allai consulter un soir, en compagnie de Talma, m'annonça un immense succès et un grand nombre de conquêtes; la prédiction fut ébruitée, et désormais le nom de Mars devint mon *nom de guerre*. Ma sœur, qui était aussi au théâtre à cette époque, voulut en partager la gloire, et le public nous distingua ainsi jusqu'à sa mort : Mars aînée, Mars cadette. —

Mlle Mars a toujours gardé dans son salon deux portraits au pastel de sa mère, qui faisaient l'admiration des amateurs de la nature, aussi bien que de l'art.

Les grands acteurs se forment lentement. Mlle Rachel est une exception à cette règle générale. Les débuts de Mlle Mars furent donc obscurs. Il est vrai qu'elle commença par jouer la tragédie; puis le frère de Jocrisse et d'autres rôles de la même force.

Lorsque Hippolyte Mars débuta au théâtre Feydeau, dit Mme Fusil (2), elle avait si peu d'importance qu'on ne s'était pas occupé de lui désigner une loge pour s'habiller. Elle vint, le lendemain de son début, toute pleureuse chez Monvel lui raconter ses tribulations.

— Pourquoi, lui dit son père, n'as-tu pas pensé à me demander ma loge? — Je n'aurais pas osé, mon papa.

Elle ne disait pas que sa mère ne l'aurait pas souffert. Mme Mars, en effet, ne voulut jamais revoir Monvel depuis son mariage avec Mlle Clérícourt.

M. Roger, de l'Académie française, fut le premier écrivain qui *mit en valeur* Mlle Mars. Lui-même a raconté cette anecdote dans la préface de l'*Épreuve délicate*.

« Je fus donc assigné à comparoir devant le tribunal de la rue Feydeau. Demoustier, qui en sortait, me présenta gracieusement, en disant : — Messieurs, je vous ai lu une grande pièce qui ne vaut pas le diable; mais en voici une petite qui vous dédommagera.

« Je crus le contraire pendant toute ma lecture, qui fut écoutée dans un silence glacial; je remarquai seulement un sourire de bon augure sur les lèvres de la plus jeune des prêtresses de Thalie; mais elle débutait à peine, et son suffrage ne devait pas avoir un grand poids. Je sortais tout tremblant, et n'étais pas encore au bas de l'escalier, lorsque j'entendis une voix qui me cria : — Monsieur Roger! votre pièce est reçue; remontez, si cela vous convient. Je ne me fis pas prier, et je faillis alors perdre la tête de tous les compliments de bon goût, de toutes les politesses exquises que l'on me fit. Voilà bien, me disais-je en moi-même, la vraie Comédie-Française! Dès le jour même il fut question de distribuer les rôles. — Comme il vous plaira, messieurs, faites pour le mieux; seulement, je réserve le rôle de l'ingénue à cette charmante personne dont le sourire m'a seul rassuré ce matin contre les rigueurs de votre silence. — Y pensez-vous! me dit tout bas Fleury; confier le sort de votre premier ouvrage à une enfant qui n'a pas encore joué un seul rôle nouveau, et qui est *froide comme une carafe d'orgeat!* Je persistai, et assurément je fis bien, pour elle et pour moi; la *carafe d'orgeat* devint en peu de temps la plus parfaite actrice du siècle : je n'ai pas besoin de dire que c'était Mlle Mars. »

Enfin, Mlle Contat se chargea de polir ce diamant, qui devait être le plus riche fleuron de la Comédie-Française.

Le talent et la beauté de Mlle Mars ne furent toutefois complétement développés qu'à trente ans. En 1813, à Dresde, elle fut la reine des fêtes qui signalèrent le triomphe de Napoléon. Tout le monde s'empressait de lui faire les honneurs des charmants alentours de la ville. Dans une de ces excursions, dit Mme Fusil, Mlle Mars fit une chute, qui lui meurtrit un côté de la figure.

Un semblable accident ne pouvait manquer d'arriver promptement aux oreilles de l'Empereur. Lui, qui aimait tous les genres de courage, il fut curieux de voir jusqu'à quel point une jolie femme pouvait supporter de telles blessures.

Conduite par M. le duc de Vicence, Mlle Mars arriva au palais de Marcolini, résidence de l'Empereur. Elle y trouva réunis le prince de Neufchâtel, M. de Bausset, préfet du palais; M. le comte de Narbonne, débris précieux de ce brillant escadron d'hommes aimables, parmi lesquels on distinguait les Ségur, les Parny, etc.

(1) Auteur des *Souvenirs anecdotiques sur Mlle Mars.*
(2) *Notice historique sur Mlle Mars.*

Napoléon fit le plus gracieux accueil à son actrice favorite. Elle avait la figure à moitié cachée par son voile. Mais elle supporta avec beaucoup de dignité les regards qui semblaient interroger son courage de femme, et prit la part la plus spirituelle à une discussion sur le rôle d'Elmire.

Les fêtes se succédèrent comme des feux d'artifice. Mlle Mars électrisa cette cour de rois, de princes et de héros. Puis cette belle médaille eut son triste revers; la guerre des alliés recommença, et les comédiens regagnèrent la France tant bien que mal; Desprez, le régisseur, qui dormait encore le jour de l'alerte, fut réveillé par des gens qui le roulaient dans les matelas et les couvertures pour les emporter.

Mlle Mars revint, sans trop d'encombres, poursuivre le cours de ses succès à Paris; mais l'invasion ne tarda pas à renouveler ses frayeurs en même temps que ses triomphes de Dresde.

— Lors de la venue des alliés, disait-elle à Mme Aclocque, j'étais fort peureuse et j'habitais un petit entresol, rue Feydeau. On m'avait donné à loger un chef cosaque et son domestique. De ma fenêtre, qui donnait dans la cour de la maison, je voyais chaque matin un spectacle fort curieux : ces messieurs, maître et valet, se faisaient faire la barbe en plein vent. Le maître barbier cosaque posait sur la tête du patient la terrine qui avait servi à laver la vaisselle, et sa rondeur servait de modèle pour tailler les cheveux. Après ces façons toutes barbares, lorsque je voyais le chef s'approcher de moi d'un air qu'il s'efforçait de rendre aimable, j'étais tentée de m'écrier : Cosaque! que me veux-tu? Alors, et fort heureusement pour moi, j'avais peu de diamants, mais en revanche j'étais possédée d'une furieuse peur, et il me venait en imagination mille cachettes plus bizarres les unes que les autres. Un jour, me promenant avec Mme N... au bois de Boulogne, je lui désignai un gros arbre au pied duquel je voulais enfouir mes diamants. Enfin, après bien des réflexions, des craintes, des ennuis, voici à quel expédient je me résolus. Je fis confectionner quarante boîtes longues en fer-blanc, pareilles à celles dont se servent les herboriseurs en campagne; les unes contenaient mes diamants, les autres renfermaient mon or, car à cette époque de trouble on n'osait placer ses fonds, on les gardait sans aucun rapport. Je fis attacher ces boîtes par une longue ficelle suspendue à un clou dans les lieux à l'anglaise. Heureusement que la fortune n'avait pas encore ouvert la grande porte de mes petits appartements. —

Il était écrit cependant que Mlle Mars ne perdrait ou plutôt ne gagnerait rien pour attendre; ses chers et fameux diamants, si bien dérobés aux Cosaques, ne purent échapper aux voleurs qui dévalisèrent, longtemps après, l'hôtel de la rue de la Tour-des-Dames, et faillirent égorger la comédienne pour mieux s'assurer de sa parure.

On sait que ce vol fut comme le signal de la ruine qui détruisit d'année en année la fortune de Mlle Mars.

Elle revenait toujours avec plaisir sur cette époque des alliés :

— C'était un singulier temps, s'écriait-elle, mais le plus riche en acteurs illustres. La Comédie-Française faisait des recettes magnifiques, d'une façon fort expéditive et très-pittoresque. Les alliés voulaient voir toutes les célébrités, entendre tous les chefs-d'œuvre de notre école dramatique... La salle offrait un coup d'œil merveilleux de dorures, de plumes, d'aigrettes, de décorations, de plaques, de cordons de tous ordres et de toutes couleurs. C'était une lanterne magique incessante. Ces messieurs jetaient vingt francs au contrôle et passaient; puis, semblables aux moutons de Panurge, après un, un autre; ainsi de suite. Jamais les acteurs en scène ne revoyaient la même figure; l'amour-propre grondait tout bas, mais la bourse s'en trouvait bien. Ce fut une bonne année pour messieurs les comédiens du Roi, et plus d'une de mes *camarades* y fit, dit-on, sa fortune. Mais, chut! ajoutait la grande actrice en souriant... Jamais aussi, de mémoire de restaurateur, il ne se mangea autant d'huîtres dans Paris. Glorieuse époque, ajoutait-elle avec finesse, pour le champagne, les huîtres et... la monarchie! —

Que dire des succès prodigieux et croissants de Mlle Mars pendant vingt ans, dans la comédie, dans la tragédie et dans le drame? que dire qui ne soit dans la mémoire de tous ceux qui ont suivi la charmante actrice, soit à la Comédie-Française, soit dans ses tournées de province? Il faut se borner à écrire sur chaque page de sa vie et sur chaque création de son talent, ce que Voltaire écrivait sur chaque scène de Jean Racine : *beau, pathétique, harmonieux, sublime, admirable.*

Etudions plutôt Célimène dans sa vie privée, et suivons sa confidente au fond de sa loge.

Portrait de Mlle Mars.

— La loge de Mlle Mars, c'est-à-dire l'appartement où elle s'habillait, au théâtre, se composait de trois pièces. La première servait d'antichambre à ceux qui l'attendaient au passage pour la conduire, lui faire la cour, et la mener ainsi triomphalement jusqu'à son entrée en scène. Cette cour se grossissait des aristocraties de tout pays, qui venaient mendier un regard, un sourire, un *merci*, en échange de leurs camélias, de leurs roses de Bengale, et de leurs violettes parfumées; cette cour s'enflait encore des aristocrates journalistes, diplomates habiles, maniant la plume en guise d'arme à deux tranchants. Mlle Mars avait pour quelques-uns une prédilection assez marquée.

— Ils boivent merveilleusement bien, m'avoua-t-elle un matin qu'elle vérifiait le mémoire de son marchand de vin ; ils boivent merveilleusement bien, mais ils sont souverainement aimables. —

Toutes ces splendeurs eurent leur terme dans la fameuse soirée d'adieu du 31 mars 1841... Singulier rapport de date ! Mlle Mars avait débuté en mars, elle quitta le théâtre en mars, et elle est morte le 26 mars 1847 ; de sorte que son nom semblait contenir tous les grands événements de sa vie.

Les aventures galantes de Mlle Mars ne sont point de notre ressort. En voici une, toutefois, que nous lui laisserons conter à elle-même :

— Mon plus fougueux adorateur se nommait M. de Ch..., fort joli garçon, selon les uns, mais je lui trouvais un teint de cadavre, et nous l'avions surnommé le *beau ténébreux*. Dans quelque ville que j'allasse jouer, je le retrouvais. Un jour, il m'adressa sous pli 300,000 francs en billets de banque, que je lui retournai immédiatement, et qui voyagèrent bien dix fois sans mentir. Un autre jour, après jouer, quelques amis soupaient chez moi, quand on me remit une lettre de M. de Ch..., ainsi conçue :

« Madame, je viens de me casser la cuisse ; je ne me la « laisserai remettre que si vous m'amenez le docteur Du- « puytren, et il faut encore que vous attendiez chez moi le « résultat de l'opération. »

Effrayée au dernier point, je me fis mener chez le célèbre docteur et je le conduisis au blessé ; puis j'attendis dans un cabinet attenant à sa chambre le résultat de l'opération. J'entendis les cris de ce malheureux, et je me sentais prête à devenir folle lorsqu'il me fit prévenir que je pouvais entrer. J'approchai de son lit, il prit ma main, la posa sur son cœur : — Merci, dit-il ; maintenant j'ai encore un service à réclamer : ces trois cent mille francs que vous avez constamment refusés, si je meurs, ils sont à vous, madame, les voici. Je refusai de nouveau et me retirai.

Il vécut pourtant, mais il prit du goût pour le jeu. M. de Ch... avait alors un million de fortune, qu'il dépensa dans des extravagances inouïes. Il mourut enfin en 1831, de la peur de mourir du choléra. Un jour, me trouvant chez Mme Mira la mère, on apporta des annonces de vente. En les parcourant, elle lut à haute voix : Portrait de Mlle Mars. — Qui donc est mort, lui demandai-je ? — M. de Ch... — Le père ? — Non, le fils. — Je me fais conduire à la maison mortuaire, et je dis à l'huissier : « Vous garderez pour moi ce portrait. » Je rentre chez moi tout agitée. Mme Hervé vient à trois heures, comme d'habitude ; je lui apprends la nouvelle. « Ah ! dit-elle, il faut alors que je vous apporte cette grande lettre cachetée de noir, que M. de Ch... m'a fait jurer de vous remettre après sa mort. —

C'était son testament olographe. Cette bonne Mme Hervé avait gardé fidèlement son secret. Mlle Mars hérita, après les legs, de 120,000 fr.

PITRE-CHEVALIER.

VOYAGE EN FRANCE [1].

LA BRESSE.

Etes-vous touriste, cher lecteur ? — Oui. — Tant mieux ! vous pourrez vérifier par vous-même que je n'invente pas un pays pour le *Musée des Familles*. Ne l'êtes-vous pas ? Tant mieux encore, car vous aurez de l'indulgence pour un voyageur amoureux avant tout du naturel et de la naïveté.

Naturel et naïveté, ai-je dit, c'est chose peu facile à trouver, maintenant que d'illustres voyageurs ont galonné de leur esprit les plus vulgaires individus, ont mis en feuilles resplendissantes les pays les plus inconnus.

Parlez-nous donc de bons gendarmes ou de petits bossus, depuis que M. Victor Hugo en a fait philosopher si merveilleusement sur l'impériale de la diligence de Jouarre ! Allez donc visiter les lazzaroni, maintenant que sans doute ils veulent s'élever au niveau de ceux de leurs compatriotes que les feuilletons ont mis en scène ! Il y avait en Italie un véhicule primitif, aussi gracieux que notre haquet ; M. Dumas y prend place un jour, et voilà le *Corricolo* connu, répandu, vulgarisé, feuilletonisé, sécularisé ou mis dans le *Siècle*, ce qui rapporte à l'auteur des *Impressions de voyage* plus qu'une bonne ligne d'omnibus ne rend à son concessionnaire.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,

coulait... lorsqu'un illustre poëte, dans un de ses voyages, s'empare de son cours, le met en deux volumes, puis en trois, et permet à tout chacun de descendre de Bâle à La Haye, sans quitter le coin de son feu.

(1) Voir tome XII, page 361, et tome XIII, pages 297 et 325.

Prenez donc la peine d'aller en Bretagne, quand sous la forme d'un magnifique volume, la Bretagne vient vous trouver avec ses sites, ses villes, ses armoiries, ses habitants ; le tout enluminé, doré sur tranche, relié en maroquin. Laissez Mahomet aller à la montagne, il n'était que prophète et prophète sans argent ; la montagne vient à vous aujourd'hui.

Ce petit préambule est pour vous expliquer combien il est difficile de rencontrer maintenant de la nouveauté, et pour vous aider à comprendre quelle fut ma satisfaction de découvrir que la Bresse était assez peu connue encore et avait conservé quelque originalité.

Bienheureux de ce renseignement, je pris vite un sac de nuit, et avec une garde-robe à peu près aussi complète que celle de Sterne, jetant comme lui un coup d'œil sur mes chausses et disant : « Elles pourront passer, » je me hâtai de gagner la cour des messageries et de grimper sur l'impériale d'une diligence de Châlons-sur-Saône.

L'IMPÉRIALE.

Cinq heures sonnent ; j'ai le numéro trois, je m'y assieds modestement. Le numéro un et le numéro deux ne s'entendent qu'à demi : le premier, selon toute justice, a pris le coin de droite ; l'autre prétend qu'on lui a annoncé un coin aussi pour sa place, et n'est que médiocrement charmé quand on lui explique que ce coin est représenté par une petite planchette qui le sépare du conducteur. Celui-ci d'ailleurs étant d'une rotondité assez respectable, et promettant de faire bon dossier, on s'accommode enfin.

Le hasard, qui parfois sert les honnêtes gens, me fit trouver dans mon voisin de droite un touriste émérite.

En voiture la connaissance est bientôt faite : aussi le lendemain matin, avant même d'arriver à Joigny, savais-je où se rendait mon compagnon, et lui avais-je de mon côté fait connaître le but de mon voyage.

— Vous allez à Bourg, me dit-il, et vous y allez pour y chercher la Bresse et sa naïveté, mais savez-vous que vous êtes vous-même infiniment naïf ?

— Mais Bourg, ce me semble ?...

— Je sais ce que vous allez me dire : Bourg-en-Bresse, Bourg-en-Bresse ! et parbleu ! conséquemment on doit à Bourg connaître la Bresse. Mauvaise déduction, monsieur, mauvaise déduction. Il faudrait vous renvoyer à la besace double d'Esope. Est-ce que nous apercevons nos propres défauts ? Voyons, en conscience : vous voulez connaître un homme à fond ; irez-vous lui demander à lui-même des renseignements sur son individualité ? Est-ce lui qui vous avouera sa vie, ses peccadilles, ses dépenses ? Irez-vous même interroger son intérieur souvent disposé pour l'effet ? nullement. Vous vous aboucherez avec le portier mécontent, avec quelque voisin jaloux, et vous aurez bien du malheur ou bien peu d'art, si vous ne revenez pas satisfait.

Allez à Bourg, à Bourg-en-Bresse, ajouta-t-il, en quelques heures vous aurez admiré la fameuse église de Brou. Il vous faudra moins de temps encore pour voir et la Grenette (halle au blé), et l'Hôtel-de-Ville, et l'hôtel de la Préfecture, monuments et édifices qui, pour le voyageur, n'ont rien de curieux, et qui, pour le Parisien, ne valent pas à eux tous la Cité des Italiens.

— Mais j'aurai quelques renseignements.

— Les renseignements ! oh ! ils ne vous manqueront pas en effet : on s'empressera de vous apporter l'Annuaire départemental, qui vous donnera des notions bien nouvelles, à savoir : la Bresse faisait jadis partie de la Gaule. Voilà déjà qui est précieux. Elle a été comprise plus tard dans le royaume, puis dans le duché de Bourgogne. Ceci n'est pas moins curieux. Envahie quelques instants par les Sarrasins, possédée par des seigneurs particuliers, et passée ensuite à la maison de Savoie, le traité de Lyon, en 1601, l'a rendue à Henri IV. Vous m'avouerez qu'il est inutile de faire cinquante myriamètres pour découvrir tout cela.

— Je vous accorde en effet que pour les documents historiques Paris m'en pourra fournir de plus amples ; mais les mœurs ?

— Les mœurs ! ah ! oui, les mœurs ! voyons un peu les mœurs. D'abord, comme vous êtes Parisien, que Bourg est chef-lieu de préfecture, et que vous cherchez à connaître le patois bressan, on s'appliquera à parler français devant vous. On consentira peut-être à vous apprendre une chose encore bien neuve : que l'air est plus vif sur les plateaux que dans les pays bas, et que son influence explique, là l'activité des montagnards, ici la lenteur des riverains.

— Je vous comprends ; mais, vous-même, n'allez-vous pas à Bourg ?

— Je vais à Bourg, oui, et de là à Belley, mais ce n'est pas pour y étudier la Bresse. C'est bien le diable, si mes hôtes, en bons et charitables voisins, ne m'apprennent pas tout le mal qui se pourra dire de la Savoie et de la Suisse.

— Que faire alors ?

— Suivrez-vous un bon conseil ?

— Je l'écouterai du moins.

— C'est déjà quelque chose. Croyez-moi, n'allez pas à Bourg, ou si, pour votre acquit de conscience, vous persistez à vous y rendre, revenez vite à Châlons ; descendez la Saône et arrêtez-vous à Mâcon. Les Bressans sont les plastrons des Mâconnais ; Mâcon vous apprendra la Bresse, ou vous ne la connaîtrez nulle part.

BOURG.

Je voulus avoir mon acquit de conscience, et le surlendemain j'étais à Bourg. Les observations de mon compagnon de voiture étaient parfaitement justes. Le jour même de mon arrivée j'avais pu parcourir la ville entière. J'avais vu le Bastion et le Quinconce, les deux promenades, les fossés devenus, comme dans presque toutes les anciennes cités, une ceinture de jardins où les fruits abrités du vent viennent à souhait. Les monuments, assez médiocres, ne m'auraient pas retenu une heure entre eux tous, sans la fameuse église de Brou, dont je ne puis m'empêcher de vous parler un peu.

Chacun répète que l'église de Brou est un des plus beaux monuments du moyen âge ; personne, en se servant de ce dernier mot, ne songe à se rappeler que cet édifice compte à peine trois cents ans d'existence, qu'il a été commencé en 1511, presque au moment où François Ier montait sur le trône (1515).

Le terme, du reste, déplacé comme chronologie, est parfaitement juste comme architecture. L'église est un des monuments *moyen âge* les plus complets, et, sans contredit, celui qui a le plus heureusement échappé aux fureurs révolutionnaires. Dans un jour d'effervescence, le peuple est bien venu briser quelques écussons, quelques vitraux à emblèmes héraldiques ; mais sa colère s'est arrêtée là, et les ornements du saint édifice auraient été conservés intacts, si quelques amateurs, devenus cupides par amour de l'art, profitant du désordre des temps pour exercer leur vandalisme, n'avaient brisé et dérobé à de belles statues ou statuettes, celui-ci une tête magnifiquement sculptée, celui-ci un bras moulé admirablement.

Le tort le plus grand qu'ait éprouvé l'église de Brou lui a été causé par un représentant du peuple, fort honnête homme d'ailleurs, qui, s'ingéniant à se distinguer, crut faire un grand cadeau à la Convention en lui envoyant deux génies enlevés au tombeau de Marguerite de Bourbon.

Ces génies portaient une table de marbre, qui, dans l'idée de l'ingénieux représentant, devait être parfaitement appropriée à recevoir une copie de la constitution.

Inutile de dire que ce petit chef-d'œuvre, taillé dans un seul bloc, arriva à Paris en morceaux.

A la même époque, l'édifice dut son salut à l'humble destination qui lui fut donnée. L'armée des Alpes rassemblait à Bourg ses contingents ; l'église se trouva merveilleusement placée pour devenir un grenier à fourrage. Quelques bons citoyens, voyant cette décision irrévocable, résolurent de la faire tourner au profit de l'art. Grâce à leur recommandation, quelques soins furent donnés à l'emmagasinage, et dès lors l'église, remplie jusqu'à la porte, vit ses monuments comme empaillés.

Mais laissons un instant les chroniques pour la description.

L'église appelée quelquefois, et je ne saurais dire pourquoi, Notre-Dame-de-Brou, est sous l'invocation de saint Nicolas de Tolentin, pieux évêque, né dans la marche d'Ancône, qui a pris le nom de la ville de Tolentin dans laquelle il a longtemps résidé, et qui a été canonisé en 1446. Elle est due à un vœu de Marguerite de Bourbon.

Cette princesse, fille de Charles Ier, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, petite-fille de Jean sans Peur, par sa mère Agnès de Bourgogne, avait été mariée à Philibert, comte de Bresse, cinquième fils de Louis, duc de Savoie, auquel il succéda plus tard.

Dans une chasse, Philibert fit une chute et se cassa le bras ; cet accident mit sa vie en danger, et son épouse inquiète fit vœu, s'il guérissait, de fonder une église en l'honneur de saint Benoît et un couvent de religieux de son ordre.

— Eh! vous venez de dire que l'église de Brou est sous l'invocation de saint Nicolas.

— Patience!

Le prince guérit, mais Marguerite de Bourbon ne put accomplir son vœu, car elle mourut trois années après, en 1483, laissant à son mari le soin de l'acquitter envers saint Benoît.

Lui-même, occupé des affaires de ses États, transmit la pieuse dette à son fils, qui lui succéda.

Philibert le Beau avait été chargé de prélever sur l'héritage paternel les fonds nécessaires à la construction de l'église et avait promis de satisfaire aux engagements de sa mère et de son père ; mais la mort de sa première femme, Yolande-Louise de Savoie, et son second mariage avec Marguerite d'Autriche, ne lui avaient pas laissé le temps de disposer tout pour le monument projeté, quand, dans une chasse sur les bords du Rhône, venant faire la collation auprès d'une fontaine, le froid le saisit, et bientôt une pleurésie l'enleva à sa femme, la quatrième année d'une union parfaitement heureuse.

Marguerite d'Autriche chercha une consolation là où elle pouvait seulement la trouver, auprès de Dieu.

Elle se chargea d'accomplir le vœu dont Philibert le Beau lui avait à son tour légué l'exécution.

Rien ne put l'arrêter, ni la difficulté du transport des matériaux, ni l'absence des ouvriers. Elle triompha de tous les obstacles.

Elle avait une foi particulière dans le saint évêque Nicolas de Tolentin. Elle demanda au pape la permission de lui dédier l'église, au lieu de la mettre, selon le vœu de Marguerite de Bourbon, sous le vocable de saint Benoît.

Ceci obtenu, elle choisit, à un demi-quart de lieue de Bourg, une place dans la forêt de Brou. Ce qui la détermina dans ce choix fut la vénération qu'avaient déjà les fidèles pour ce lieu, célèbre par la retraite de saint Gérard, évêque de Mâcon, qui était venu s'y retirer dans un ermitage, vers la fin du dixième siècle.

L'ouvrage dès lors fut mené vigoureusement.

Quel en fut l'architecte? C'était encore, il y a quelques années, une énigme dont le mot semblait à jamais perdu.

Les uns nommaient Louis Wamboglem, Allemand de naissance ; d'autres, André Colomban, de Dijon, et ceux-ci s'appuyaient sur une anecdote traditionnelle dont vous pensez bien que je ne vous ferai pas grâce :

André reconnaissant qu'avec les sommes données par la princesse il ne pourrait payer les ouvriers jusqu'à l'achèvement du travail, se laissa aller au découragement et se retira pendant trois mois dans un ermitage. Bientôt, le regret de ne pas terminer ce bel édifice, et quelque espérance dans la générosité de Marguerite le ramenèrent. Il revint sous l'habit d'un moine. Philippe de Chartres l'avait remplacé ; on ne suivait plus ses plans. Il n'osa pas d'abord se faire reconnaître ; mais, désespéré de voir changer son œuvre, il se cacha, et, profitant du moment où les ouvriers prenaient leurs repas, il se glissait dans les chantiers, effaçait les dessins de l'architecte et les remplaçait par les siens. Surpris enfin et d'abord rudement traité, il fut reconnu et replacé dans son poste.

Malgré ces traditions, deux pièces extrêmement curieuses retrouvées et publiées par M. le docteur Leglay et par M. Pitre-Chevalier (1), ne permettent plus d'avoir le moindre doute sur l'auteur des merveilles de Brou.

L'une de ces pièces est une lettre de Jean Lemaire, *indiciaire* (historiographe) de Marguerite d'Autriche, à cette princesse, lettre dans laquelle il accuse réception de *cent quarante-deux florins d'or et de vingt-trois sols de monnoye*, à lui envoyés pour satisfaire *Michel Coulombe, tailleur d'ymaiges, touchant l'ouvrage des patrons des édifices de Saint-Nicolas-de-Tolentin lez Bourg en Bresse.*

Lemaire s'efforce d'engager à ce travail *le dit Coulombe, qui est déjà fort ancien et pesant.* S'il y parvient « vous « verrez, écrit-il à la princesse, la sépulture de feu mon- « seigneur en toute perfection comme elle sera. Le gisant « aura ung pié et demy de longueur, les vertus demy pié, « et toutes les autres imaiges à la correspondance ; et la « massonnerie qui sera grand chose en toute perfection, « comme si vous la voyiez en grand volume. Tellement que « les ouvriers qui besoigneront après seront tenus de l'en- « suivre à toute righeur, en réduisant le petit pié au « grand. »

C'est à ce même *Michel Colombe* ou *Michiel Coulombe* qu'est dû le magnifique tombeau de François II, duc de Bretagne, élevé dans l'église des Carmes, à Nantes.

La pièce ci-dessus pourrait ne s'appliquer qu'à la sépulture de Philibert le Beau. Mais l'autre tranche complétement la difficulté.

C'est un écrit par lequel *Michiel Coulombe*, lui-même, reconnaît avoir reçu de *Jan Lemaire* une somme moyennant laquelle il fera le modèle de la sépulture de Philibert le Beau, selon *le pourtraict et très-belle ordonnance faicte de la main de maistre Jehan Perreal, painctre et varlet de chambre ordinaire du roy nostre dit seigneur.*

Il s'engage aussi à envoyer Guillaume Regnault, son nepveu, et Bastyen Françoys, son gendre, porter la dite sépulture, en petit volume, à Madame, quelque part qu'elle soit, et :

« Ensemble *l'élévation de la platte forme de son église,* « mesmement touchant la sépulture des deux princes- « ses, Marguerite de Bourbon et Marguerite d'Autriche, « dont nous avons les portraitz et tableaux, faicts de la « main de Jehan de Paris ; et aussi le dit Bastyen Fran- « çoys portera *la montée de l'élévation du portal et des « arcz boutans par dehors ;* pour lesquelles choses estre « faictes, j'ay retenu le double de la plate forme de la dite « église du couvent de Saint-Nicolas-de-Tolentin lez Bourg « en Bresse, icelle platte forme faite et très-bien ordonnée « sur le lieu, mesurés de la main de maistre Jehan de « Paris, avec l'advis, en présence de maistre Henriet et « maistre Jehan de Lorraine, tous deux très-grans ou- « vriers en l'art de massonnerie.

Tout dès lors s'explique facilement : Michiel Coulombe, trop *ancien et pesant*, comme dit Lemaire, pour se transporter de Tours en Bresse, a reçu la levée du terrain (ce qu'il appelle la *platte-forme*) faite par Jehan de Paris, etc., et a envoyé ses plans qu'il a faits sur cette donnée ; puis le nom du modeste *tailleur d'imaiges* absent aura été bien moins connu, bien moins répété par les ouvriers, que celui des chefs présents aux travaux et qui les dirigeaient.

C'est là une découverte des plus importantes pour l'histoire de l'art, non-seulement parce qu'elle restitue un chef-d'œuvre à son véritable auteur, mais parce qu'elle révèle de curieux détails sur la manière dont les anciens tailleurs d'images exécutaient les merveilles qui font encore notre admiration.

(1) *Analectes historiques*, de M. Leglay, et *Études sur la Bretagne (Michel Columb)*, de M. Pitre-Chevalier.

Après Michel Colombe, André Colomban et Philippe de Chartres, on cite encore Conrad Meyt, Suisse d'origine, chef des imagiers ou foliagiers (faiseurs de feuillages), Thomas Meyt, son frère, et Gilles Vambelli.

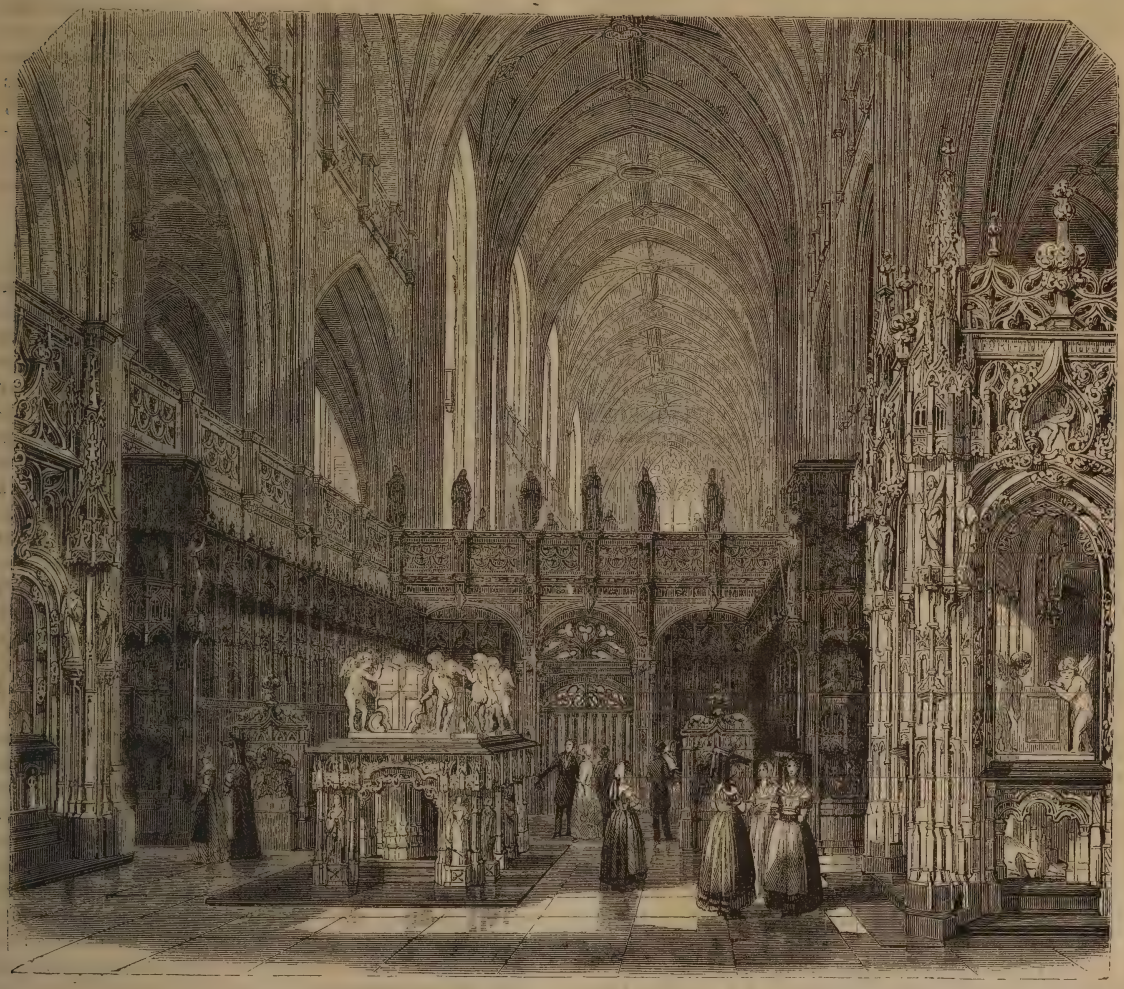
Pierre Terrasson de Bourg était le chef des menuisiers.

Quatre cents artistes venus d'Allemagne, d'Italie, de Flandre, furent employés à la fois, sans compter une multitude de charpentiers, ouvriers en bois, tailleurs de pierre; et cependant l'église ne fut achevée qu'au bout de vingt-cinq années.

Il faut dire que c'est un chef-d'œuvre entre tous les chefs-d'œuvre.

Le monument est d'une grande régularité et d'une élégance non moins grande. Il a la forme d'une croix latine; sa nef compte deux cent dix pieds de longueur; elle est orientée selon l'usage : l'autel est au levant, le soleil couchant éclaire son beau portail, qui n'a point d'ordre particulier, mais se compose d'un assemblage très-riche d'ornements gothiques et d'arabesques. Trois frontons formés en triangle, celui du milieu plus élevé, en couronnent le frontispice.

Là, se voient les statues de saint Pierre, de saint Paul, de Jésus-Christ, de Philibert le Beau, de Marguerite d'Autriche, de leurs patrons, puis de saint Nicolas de Tolentin,



Vue intérieure de l'église Saint-Nicolas, de Brou, à Bourg-en-Bresse.

que nous retrouverons plus d'une fois *pourtraicté* dans l'église.

Les piédestaux de toutes ces statues sont fouillés avec beaucoup de soin; niches, feuillages, chiffres travaillés à jour, y abondent. Le temps n'a marqué le passage de trois siècles que par quelques petits fragments devenus frustes, après la chute d'une feuille d'acanthe, d'un trèfle, d'un rinceau.

Le portail est dominé par une galerie à claire-voie que surmonte une grande statue de saint André appuyé sur sa croix, morceau attribué à André Colomban et fort estimé.

Au-dessus de cette galerie en règne une seconde également à claire-voie, et au-dessus de laquelle se groupent quatre verrières, dont l'une en rosette et les trois autres en triangle.

Le plus regrettable pour l'ensemble extérieur de l'église est que le clocher, à demi détruit, ne présente plus qu'un informe tronçon peu en harmonie avec le monument.

L'intérieur est bien complet; la sacristie, il est vrai, a

été pillée; des tableaux magnifiques, de précieux ornements ont été enlevés; mais cette perte, sans être moins déplorable, ne frappe point les regards du visiteur.

L'église de Brou a ceci de particulier, que les blanches pierres dont elle a été bâtie ont conservé presque entièrement leur blancheur primitive, de sorte que la nef paraît presque neuve.

Les architectes s'accordent à trouver admirable de solidité et d'élégance toute la construction.

Les vitraux, sur lesquels sont représentés une foule d'épisodes de l'histoire sainte, font l'admiration des antiquaires, qui remarquent, entre autres choses, l'histoire de Suzanne fort explicitement exposée, et des médaillons qui représentent les ancêtres paternels et maternels de Marguerite d'Autriche et de Philibert le Beau.

Les artistes parlent du travail exquis des stalles, dont les panneaux sculptés représentent des scènes du nouveau Testament: l'adoration des rois, la présentation au temple, le massacre des innocents, etc., et dont les lambris sont d'une rare perfection.

Enfin, les curieux les moins érudits et les moins connaisseurs contemplent le magnifique jubé, dont la galerie chargée d'une multitude d'ornements, de statues, de niches, de piédestaux, de culs-de-lampe, de groupes, de rinceaux, de lacs, de fleurons, de chiffres M et P enlacés, de marguerites surtout, porte sept statues, dont deux *Ecce homo*.

Sur l'un des piliers de ce jubé se voit une table portant un cœur en gros relief, avec les armes de Château-Vieux Jadis on y lisait une épitaphe qui commençait ainsi: *Cygist le cœur de haut et puissant seigneur Claude de Chalant*, etc.; une rature se trouvait sur *haut et puissant seigneur*, et l'on racontait qu'Emmanuel, dit Tête-de-Fer, visitant l'église, effaça ces mots avec la pointe de son poignard, disant: Je ne connais pas dans mes États d'autre haut et puissant seigneur que moi.

Tous ces détails vus, il reste encore à admirer trois monuments, dont un seul suffirait à rendre célèbre l'église la plus mesquine; je veux dire les trois tombeaux de Marguerite de Bourbon, de Philibert le Beau, de Marguerite d'Autriche.

Celui dont la position est la moins avantageuse est le tombeau de Marguerite de Bourbon; il est placé dans le gros mur, couvert d'une arcade oblongue et orné de mille petits ouvrages.

Un fronton en triangle surmonte l'arcade et contient les armoiries de la princesse. Deux espèces de pyramides d'albâtre le soutiennent. Entre leurs côtés une statue en marbre de Carrare représente Marguerite en costume d'apparat, ayant une belle levrette à ses pieds, et couchée sur une table de marbre noir.

Une sainte Marguerite, une sainte Agnès, un saint André, une sainte Catherine se tiennent à un bout du sarcophage, tandis que de l'autre six génies soutiennent la pierre de l'épitaphe. Au-dessous de la table de marbre noir, quatre pleureuses et cinq génies d'un pied de haut, placés sur la base du tout, se font remarquer par leur perfection.

Sur la même ligne, au milieu même du chœur, entre sa mère et sa femme, repose Philibert le Beau, dont le monument est un des plus remarquables que l'on connaisse; dégagé de tous côtés et présentant quatre faces, rien ne manque à son effet.

Ce tombeau, qui n'est pas sans quelque analogie avec celui de Louis XII, à Saint-Denis, porte sur sa table supérieure une statue de Philibert, le duc de Savoie, vivant, avec couronne, collier, épée, la tête sur un carreau, les pieds sur un lion; au-dessous, sur une seconde table, que des piliers séparent de la première, repose l'homme mort, la dépouille glacée. Cette dernière statue, dans laquelle se reconnaît le visage de la première, quoique altéré déjà, est admirable. Cette antithèse des deux statues n'est pas sans une poésie profonde. Je ne parle plus des génies, délicieusement sculptés, ni des détails, ce serait abuser de la patience du lecteur.

Le troisième tombeau, celui de Marguerite d'Autriche, de l'autre côté du chœur, a beaucoup d'analogie avec le précédent. Il se compose aussi de deux tables distancées par des colonnes arquées, et présente également l'antithèse de la vie et de la mort, — la princesse parée en haut, en bas l'enveloppe mortelle. Adossé seulement au mur, il présente encore trois faces et n'est nullement engagé comme celui de Marguerite de Bourbon, qu'il surpasse d'ailleurs de beaucoup par sa délicatesse, sa régularité, ses proportions et ses mille détails. Car ceci est à remarquer à Brou, que chaque travailleur a voulu, même dans les plus petites choses, se montrer artiste.

Je sortais enfin... — Quelle heure peut-il être? demandai-je à mon cicérone.

— Voilà le cadran solaire, monsieur.

A cette réponse, que je trouvais beaucoup trop facétieuse dans la bouche d'un individu avec qui je n'avais eu occasion de garder aucune espèce de troupeau, le sang me monta au visage. Je faillis m'écrier, comme un personnage de Molière: « Maraud! faquin! bélître! je vais te casser mon jonc sur les épaules! » Mais je m'épargnai cette apostrophe, lorsque, considérant mon interlocuteur, je vis que sa figure bénévole avait conservé le digne sérieux de son emploi. Sa main seulement indiquait un emplacement vers lequel il se dirigea, voyant que je ne le comprenais point.

Grand fut mon étonnement de me trouver bientôt au centre d'une ellipse dont la courbe portait gravées, sur vingt-quatre petits cubes de pierre les vingt-quatre heures du jour; j'étais placé moi-même sur une ligne le long de laquelle étaient marquées les initiales des mois. Quand je fus sur l'A d'août:

— Monsieur, dit mon cicérone, en me montrant mon ombre, peut voir qu'il est trois heures.

C'était, en effet, un cadran solaire elliptique ou gnomon, qui avait été construit, sans doute, au temps des travaux de l'église, pour régler les heures de la journée. Le grand axe a trente-trois pieds de long; le petit, vingt-six pieds quatre pouces. Il a ceci de particulier, qu'il n'a pas de style ou aiguille, et que celui qui veut le consulter en tient lieu en se mettant, dans son enceinte, sur la ligne méridienne, à la lettre du mois dans lequel on se trouve. Ce gnomon, autrefois en briques et plus éloigné de l'église, en a été rapproché par le fameux mathématicien Lalande, qui l'a fait reconstruire à ses frais.

J'avais vu la seule curiosité qui puisse attirer un étranger dans le chef-lieu du département de l'Ain; car la ville n'est ni manufacturière, ni commerçante, ni pittoresque; ses rues étroites ne se nivellent que bien lentement; et je ne vous parlerai ni de son fleuve, la Reyssouse, rivière qui n'est pas même flottable, ni d'un autre cours d'eau, le Cône, ruisseau qui traverse la ville et en emporte les immondices.

Je revins à mon hôtel et tâchai d'en faire causer le maître, qui se disait, sur ses cartes, *ancien chef du ministère des finances*; je me demandai d'abord si c'était par humilité, par dévouement ou par passion, qu'il avait passé des bureaux à la cuisine, mais quelques mots de plus m'éclair-

cirent la chose : *ancien chef du ministère des finances, de M. le comte d'Orçay et de M. le général Montholon.* L'équivoque n'était plus permise. *Chef du ministère* voulait dire *chef de cuisine du ministère.* Je n'eus pas de peine à entamer une conversation que mon hôte, charmé d'avoir un auditeur bénévole, prit plaisir à prolonger.

J'eus l'indiscrétion de parler un peu trop modestement du pays sous le rapport intellectuel, et tout aussitôt il me nomma, ou plutôt me récita, tout d'une haleine, cent noms distingués, sans compter le général en chef des armées de la République, Joubert, tué à Novi, et dont la statue est érigée à Pont-de-Vaux ; le mathématicien Ozanam; le médecin Bichat; Michaud, l'historien des Croisades; les Girod, de l'Ain ; le fameux Lalande, et Brillat-Savarin, *gastronome non moins illustre.* Au ton dont me fut dite cette dernière phrase, je suis autorisé à croire que l'*ex-chef du ministère* des finances confondait dans une synonymie complète *astronome et gastronome* ; la signification de ce dernier mot toutefois lui était bien connue, car il avait pris cette enseigne toute patriotique :

A Brillat-Savarin, le père des Gastronomes.

Ce ne fut pas sans difficulté que je parvins à recueillir quelques bribes de patois ; car on parle français à Bourg. Ce français, il faut l'avouer, a quelquefois des allures assez étranges : ainsi *grossier* signifie gros.

Un notable du pays revenait d'un voyage qui était loin de l'avoir fait maigrir. — Ah ! mon Dieu ! sainte Harbelette (je déclare ignorer tout détail sur cette sainte) ! N'tre maître, comme vous v'là r'venu grossier ! — Comment donc, Marianne ? dit le maître peu flatté. — Oh ! grossier de corps, n'tre maître, mais toujours mince d'esprit.

Engraissez donc dans ce pays-là !

Je me hâtai de retourner à Châlons, me promettant de reprendre mes études de langage, quand je courrais risque de recevoir des compliments moins gracieux.

LES PRAIRIES DE LA BRESSE.

Je n'avais plus qu'à suivre le conseil qui m'avait été donné ; aussi, le lendemain de mon arrivée à Châlons, partais-je, à cinq heures, sur le bateau à vapeur, l'*Hirondelle.*

Une heure et demie s'était écoulée, lorsqu'en laissant derrière nous le pont de Tournus, je vis s'étendre sur la gauche de la belle rivière les interminables prairies de la Bresse.

Quelle que soit l'admiration d'un Parisien pour le voyage par eau, — quel que soit, après trente-six ou quarante heures passées dans une diligence, le charme que l'on éprouve à pouvoir s'étendre dans le salon confortable d'un bateau à vapeur, à s'asseoir, à se lever, à se promener sur le tillac, à fumer une cigarette, en voyant les mille perles qu'égrènent dans l'air les palettes rapides des roues, à regarder le soleil jeter ses premiers rayons sur les prismes des flots agités, et à sentir la fraîcheur de l'air du matin doublée par la rapidité du bateau, — chacun est forcé d'avouer que les bords de la Saône jusqu'à Tournus sont parfaitement insignifiants. Après cette ville, les hauteurs du Mâconnais, dont les coteaux vont descendant insensiblement jusqu'à la rivière, varient le paysage. En face commence la Bresse, qui a le grand tort de ne rien varier du tout et de rester toujours aussi unie et aussi monotone. Le côté du Mâconnais offre un chemin de halage, quelques auberges, des travailleurs occupés à endiguer le fleuve, parfois un bout de route royale; l'autre côté, de l'herbe, de l'herbe encore ; une nappe verte sans fin ; pas une butte dans l'espace de sept lieues ; quelquefois seulement, à l'horizon, un grand rideau de peupliers qui coupe ou borne l'immense pré, et quelques crêtes des Alpes, découpant, le matin, sur l'azur du ciel, leurs noires silhouettes, et renvoyant, le soir, de leurs flancs neigeux les rayons du soleil couchant, indice de pluie ou d'orage.

Des troupeaux de bœufs, de vaches, de veaux, que rien n'abrite, et qui cherchent la fraîcheur, viennent se baigner jusqu'au poitrail dans l'onde tiède encore de la veille. De leurs gros yeux hébétés ils considèrent, immobiles, le bateau qui s'avance rapidement ; puis, tout à coup frappés par le flot qui, chassé et balayé par les roues, va refluer jusqu'aux bords, ils s'enfuient épouvantés, — tandis que les enfants qui les gardent, quelquefois en pêchant, le plus souvent en se baignant pêle-mêle avec eux, poursuivent les voyageurs de leurs longs cris, ou, plus avides, cherchent, en faisant la roue sur le rivage, à se faire lancer quelques petits sous.

Je cherchais à saisir les chants qu'ils répétaient, je n'y pus parvenir, et j'eus plus tard le loisir de me convaincre que ce chant, monotone d'ailleurs, et partout le même, n'est qu'un son guttural, tenant le milieu entre l'*o* bref et l'*á* long, qu'ils varient en frappant leur gosier du doigt. Les petits bergers et les petites bergères s'éveillent le matin les uns les autres, conduisent leurs bêtes, et les ramènent le soir, — au bruit de cette chanson.

— Qui, des bêtes et des bergers, a la vie la plus intelligente ? dis-je à un voisin.

— Je comprends, me répondit-il, votre doute à la vue de ces enfants stupides, indolents et somnolents ; mais il y a des jours où ils se réveillent. Des rivalités de village à village viennent les tirer de leur torpeur.

— Des rivalités !

— Oui, monsieur, des rivalités. De temps immémorial, à défaut d'autre occupation, les bergers de la Bresse et ceux du Mâconnais s'injurient d'un bord de la Saône à l'autre; il y a des jalousies féroces entre les riverains. Après bien des injures dites, la querelle s'envenime, et l'on en vient aux coups. Ce sont alors des combats homériques ; la guerre est déclarée, le champ de bataille choisi, et, dans ces immenses plaines, vous pouvez penser que l'emplacement ne manque jamais. Le jour convenu est arrivé ; les deux armées marchent l'une contre l'autre : la mêlée commence ; les pieds, les poings, tout fait rage ; des poignées de cheveux s'arrachent ; enfin la nuit arrive et sépare les combattants. On se retrouvera. Jusqu'ici les enfants seuls avaient pris part à la lutte ; mais, de côté et d'autre, pour fixer la fortune, ils appellent à leur aide les jeunes gens. Les pierres et les bâtons se mettent de la partie, et il résulte de tout cela une bonne rixe, bien sérieuse, dans laquelle quelques combattants, tout meurtris et contusionnés, vont joncher la terre. Ah ! ce n'est pas une bataille pour rire.

— Vous devriez ajouter, continua le capitaine du bateau, que l'on fait des prisonniers ; et c'est le cas ou jamais de répéter : Malheur aux vaincus !

— *Væ victis !* murmura, de manière à être entendu, un jeune collégien qui s'épanouissait près de notre groupe.

Un commis voyageur émérite, qui n'avait trouvé encore à s'amuser de personne, profita de l'occasion pour nous égayer, d'abord en tançant le jeune écolier d'avoir interrompu un homme trois fois plus âgé que lui, puis en entamant avec lui-même une discussion bouffonne, dans laquelle il parvint à prouver que Tite-Live ne valait pas M. Eugène Sue, et que Brennus avait dû s'écrier, non pas : *Væ victis !* comme le rapporte l'historien romain, mais bien, en qualité de Gaulois : *Malheur aux vaincus !* comme l'avait judicieusement dit le capitaine.

— Oui, messieurs, reprit celui-ci, après avoir témoigné de son admiration pour une logique si puissante, malheur au captif de nos bergers! On lui enlève d'abord tous les boutons de ses vêtements. (La vérité me force à vous avouer que le dommage en cela n'est pas bien grand, car tout le costume de ces marmousets consiste en une chemise et une culotte où les boutons n'abondent pas.) Ensuite, à l'aide d'un mauvais couteau ébréché, on lui coupe ou plutôt on lui arrache les cheveux de tout un côté de la tête; on le plonge et on le replonge dans l'eau, on l'enterre dans le sable; enfin, après une bastonnade, on le renvoie sans rançon. Si l'on ne trouve pas à faire de prisonniers, on s'efforce d'attirer quelque bête, que l'on emmène le plus loin possible, afin de forcer le berger à la chercher et à tomber entre les mains de ses petits ennemis.

Des cris retentissaient devant nous au milieu de la Saône:

— Doucement! doucement!

Nous arrivions au terme de notre voyage.

Le capitaine n'avait plus rien à conter; enchanté de cette diversion, il s'inclina vers le porte-voix, qui, du pont, communique à la machine, et ordonna de modérer la vitesse.

Quelques instants après, j'étais à Mâcon.

ADOLPHE DELAHAYE.

(La fin au prochain numéro.)

ÉTUDES MORALES.

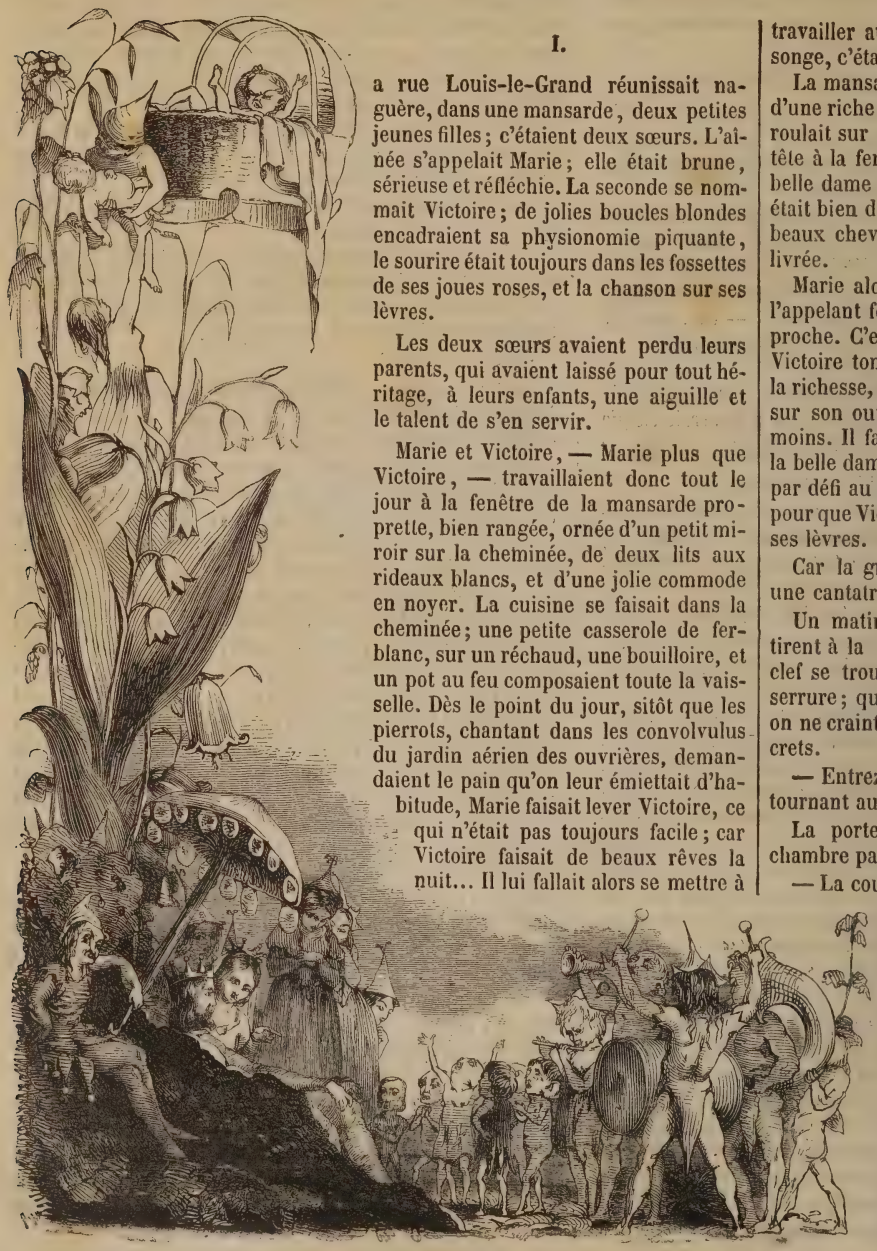
LA CIGALE.

I.

La rue Louis-le-Grand réunissait naguère, dans une mansarde, deux petites jeunes filles; c'étaient deux sœurs. L'aînée s'appelait Marie; elle était brune, sérieuse et réfléchie. La seconde se nommait Victoire; de jolies boucles blondes encadraient sa physionomie piquante, le sourire était toujours dans les fossettes de ses joues roses, et la chanson sur ses lèvres.

Les deux sœurs avaient perdu leurs parents, qui avaient laissé pour tout héritage, à leurs enfants, une aiguille et le talent de s'en servir.

Marie et Victoire, — Marie plus que Victoire, — travaillaient donc tout le jour à la fenêtre de la mansarde proprette, bien rangée, ornée d'un petit miroir sur la cheminée, de deux lits aux rideaux blancs, et d'une jolie commode en noyer. La cuisine se faisait dans la cheminée; une petite casserole de fer-blanc, sur un réchaud, une bouilloire, et un pot au feu composaient toute la vaisselle. Dès le point du jour, sitôt que les pierrots, chantant dans les convolvulus du jardin aérien des ouvrières, demandaient le pain qu'on leur émiettait d'habitude, Marie faisait lever Victoire, ce qui n'était pas toujours facile; car Victoire faisait de beaux rêves la nuit... Il lui fallait alors se mettre à travailler aux robes qu'elle portait en songe, c'était dur.



Les rêves de l'Opéra.

La mansarde était au fond de la cour d'une riche maison. Sitôt qu'une voiture roulait sur le pavé, Victoire mettait la tête à la fenêtre, regardait descendre la belle dame du premier, et se disait qu'il était bien doux d'avoir un équipage, de beaux chevaux, de belles toilettes et une livrée.

Marie alors la tirait par sa robe en l'appelant folle, d'un ton de tendre reproche. C'est qu'aussi, chaque fois que Victoire tombait dans ses réflexions sur la richesse, elle devenait pensive et triste sur son ouvrage, une heure durant au moins. Il fallait les roulades perlées de la belle dame du premier, jetées comme par défi au gosier du rossignol des toits, pour que Victoire ramenât la chanson sur ses lèvres.

Car la grande dame du premier était une cantatrice célèbre.

Un matin, trois petits coups retentirent à la porte des deux sœurs. La clef se trouvait toujours en dehors à la serrure; quand on est pauvre et sage, on ne craint ni les voleurs, ni les indiscrets.

— Entrez, s'écria Victoire, en se retournant aussitôt sur sa chaise.

La porte s'ouvrit, une femme de chambre parut et dit:

— La couturière de madame lui manque de parole, il lui faut néanmoins sa robe pour ce soir; une de ces demoiselles voudrait-elle descendre; madame, à qui l'on a parlé de votre adresse, vous en prie.

Le femme de chambre appartenait à la cantatrice. La générosité de cette dernière était vantée dans la loge du concierge; cette offre était une bonne aubaine; Marie accepta, et, comme sa

sœur se mourait d'envie de suivre la femme de chambre, elle proposa à Victoire le travail qu'on venait leur demander.

Victoire eut lestement fait tous ses préparatifs, elle prit son dé, mit ses meilleurs aiguilles dans son étui, donna un coup d'œil à son miroir, et dit en ouvrant la porte elle-même à la suivante :

— Passez, mademoiselle, je suis prête.

Lorsque Victoire revint, l'heure n'était pas encore fort avancée; elle était radieuse, mais tout essoufflée, car elle était montée fort vite. Marie avait allumé déjà le réchaud, mais tandis que le charbon prenait, elle profitait des derniers instants du jour.

Allons, Marie, laisse là les chiffons, s'écria Victoire, en faisant follement sauter en l'air l'ouvrage dont sa sœur s'occupait ; il s'agit vraiment bien de travailler ! la journée est faite et bien faite. Regardez, petite sœur, regardez ces deux belles pièces rondes et blanches, des écus tout neufs! Et Victoire mettait ses dix francs entre ses doigts et à la hauteur de sa tête d'espiègle.

— Dix francs ! est-ce possible ? interrompit Marie.

— Je les ai gagnés. Or, nous sommes riches, et comme des gens de notre sorte actuellement ne passent point leurs soirées comme les petites ouvrières à vingt-cinq sous, nous allons au spectacle, et dans les belles places, et sans payer. Voilà notre cher billet!

Et Victoire agitait joyeusement un petit papier blanc.

— Mais, Victoire, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Cela veut dire que la dame d'en bas joue ce soir, et qu'elle veut que je l'entende, pour lui dire comment j'aurai trouvé sa voix. Nous n'avons que le temps de repasser nos collerettes brodées.

— Et le dîner ?

— Nous souperons. Les rubans de mon bonnet ont besoin d'un coup de fer ; ôte la casserolle que je mette le fer au feu, et prépare-toi, petite sœur. Quel bonheur ! un beau théâtre, tu sais, où nous avons vu tant de belles voitures à la porte avec des gardes municipaux, et tout plein de beau monde qui entrait !

— Nous ne pouvons y aller ainsi toutes seules ; deux femmes, est-ce convenable? dit Marie, à qui sa raison faisait mille objections pour l'empêcher de partager la joie de sa sœur.

— Pour quelle folle enfant me prends-tu donc, repartit la susceptibilité blessée de la grave Victoire, pour croire que je n'aie pas songé à tout?

— Alors explique-toi donc !

— Eh bien, écoute-moi.

Et tout en faisant chauffer ses fers, en préparant la table à repasser, en allant et venant par la chambre, Victoire fit le récit suivant à Marie, qui n'était pas non plus sans penser à sa toilette.

— D'abord, quand je suis arrivée, il s'est agi d'achever la jupe d'une grande robe à queue en velours, ouverte par devant et retenue par des agrafes de diamant : une robe de reine, pour tout dire ; c'était merveilleux; et puis j'étais déjà tout éblouie. On me faisait travailler dans une petite chambre tendue de soie, avec un beau tapis à fleurs, et des rideaux roses aux fenêtres ; une petite lampe d'albâtre au plafond, de jolis petits meubles avec des curiosités dessus, et de petits portraits en plâtre de la dame dans de beaux atours. Il n'y a pas de chaises, Marie, rien que des fauteuils ; et quels fauteuils, ma sœur ! c'est doux et mollet, on enfonce, c'est à croire que c'est une attrape ; mais qu'on y est bien ! Enfin je me suis habituée à tout ce bien-là, j'ai travaillé ; la dame nous aidait : alors il est venu un monsieur qui avait l'air effaré, affairé ; il répétait à chaque instant : Pourvu que ça marche bien, mon sort est entre vos mains... Vous êtes sûre de ce morceau, du grand air et de la romance... Voulez-vous que nous disions encore le duo ?

Et ils se sont mis à chanter au piano. Quand ils ont eu fini, le monsieur s'est levé, il a sauté de joie.

— Ça ira à ravir, s'est-il écrié (le fait est que c'était superbe, j'avais le frisson dans les cheveux), je vous devrai plus que la vie ! et il lui a pris les mains pour les embrasser avec reconnaissance.

Vois-tu, ma sœur, c'est l'auteur de la pièce qu'on joue ce soir, celui qui a fait la musique.

Après cela, ils sont revenus près de moi. Tout en me regardant travailler, la dame m'a demandé :

— C'est vous, mon enfant, que j'entends parfois chanter et répéter mes airs ?

Je suis devenue rouge, comme tu penses, en lui répondant oui.

— Eh bien ! m'a-t-elle dit, vous avez une voix magnifique! quel dommage que vous ne la cultiviez pas!

Je pensais, moi, qu'elle raillait ; mais non, petite sœur, il paraît que ma voix est belle, et que si je voulais, dame, on ne sait pas..., car elle a dit au monsieur musicien :

—Il y a cinquante mille francs dans ce gosier-là, et croyez-m'en, mon ami, je m'y connais. Voulez-vous, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi, nous donner quelques notes, nous chanter quelque chose ?

J'étais trop sotte et trop confuse pour oser jamais. Alors le monsieur, d'un air bien bon, a dit :

— Ce sera pour plus tard, quand nous vous effrayerons moins. Mais pour aujourd'hui, il faut qu'elle voie mon opéra.

— C'est juste, a repris la dame, vous me direz comment vous m'aurez trouvée dans mon nouveau rôle. Voici deux places; vous avez une sœur, je crois ; elle ira avec vous.

— Madame, lui ai-je dit alors, nous ne pouvons y aller seules, surtout pour revenir tard par les rues. Notre cousin Jean a coutume de nous accompagner ; si vous vouliez lui donner une place?

— Va pour le petit cousin Jean, a-t-elle dit en souriant.

Et voilà, mademoiselle Marie, comment nous allons tous passer une belle soirée avec le plus beau monde de Paris!

— Comment avertir Jean? demanda Marie, il sort bien tard de son atelier.

— Tout t'embarrasse. On dirait que cette partie te contrarie.

— Non pas, répondit Marie, mais trop tranquillement pour qu'elle n'eût pas une arrière-pensée.

— Eh bien ! n'est-ce pas samedi ? son patron le laissera sortir à six heures, et jusqu'à sept, il aura le temps de se faire beau ; on ne commence pas de bonne heure dans les grands théâtres. Je vais le prévenir, en descendant chez la crémière pour notre souper.

Victoire ne se sentait pas d'aise ; sa collerette et un bonnet furent bientôt arrangés ; elle prit son cabas, et descendit leste et pimpante les marches de l'escalier, tandis que Marie songeait combien de journées perdues suivraient ce plaisir, si sa sœur y prenait goût ; et encore la pauvre enfant ne prévoyait pas tout.

Jean était un bon gros garçon, dont l'apprentissage était terminé, et qui gagnait déjà d'assez belles journées chez l'ébéniste de la rue de Hanovre, son patron.

Les deux sœurs n'avaient que ce parent. A eux trois, ils se composaient une famille, et s'aimaient de bien douce amitié.

On se rendait de mutuels services. Les cousines prenaient soin du linge et de la toilette du cousin. Jean, le

dimanche, posait les clous nécessaires au ménage, et donnait un coup d'œil aux meubles de la mansarde. En hiver ils dînaient ensemble, avec des ragoûts où chacun avait mis la main, qui pour éplucher les légumes, qui pour le feu, qui pour l'assaisonnement ; et le soir une grande partie de cartes décidait de la valeur du sac de marrons que le perdant devait aller chercher. L'été les deux jeunes filles se pendaient au bras du cousin pour s'envoler à la campagne. Nous avons dit qu'ils s'aimaient tous de bien douce amitié. Pour être tout à fait exact, il convient d'ajouter qu'il entrait quelque chose de plus que de l'amitié dans l'affection de Jean pour Victoire. Marie ne l'ignorait pas, et elle s'en félicitait :

— Ça fera un bon mari pour ma sœur, se disait-elle tout bas.

Jean fut donc averti par Victoire. Les petites cousines étaient fraîches et coquettement mises, le plaisir illuminait leur gracieux visage ; elles faisaient honneur au cousin, qui, lui, était parfaitement endimanché, c'est-à-dire habillé proprement, quoiqu'un peu gauche, un peu embarrassé. Mais Victoire n'avait encore jamais songé à faire de comparaisons, elle le trouvait à son goût ; tout le monde était content. Ils entrèrent des premiers dans la salle, et virent tout le public prendre place.

La toile se leva sur l'ouverture du *maestro* que l'ouvrière connaissait déjà. Le spectacle était entièrement nouveau pour nos trois spectateurs, aussi leur attention était-elle grandement captivée. Mais tandis que Marie et Jean suivaient, sans en perdre un mot, tous les incidents de l'action, s'intéressant à la fable, et prenant les personnages au sérieux, on devinait aisément que Victoire était autrement préoccupée. Derrière le héros ou l'héroïne, la pauvre enfant voyait l'artiste. Elle ne perdait pas un geste de la cantatrice dont elle avait cousu la robe le matin ; les applaudissements que celle-ci recevait l'agitaient, lui donnaient presque une fièvre intérieure. Pendant les entr'actes, si ses compagnons de plaisir, dans leur naïf enthousiasme, lui disaient : Comme c'est joli cette histoire là ! elle répondait : Et comme c'est beau d'être chanteuse et d'avoir du talent !

A la fin de la représentation, les bravos et les bouquets saluèrent l'actrice qu'on redemanda. Victoire n'eut plus la force d'applaudir ; il se passait quelque chose d'étrange en elle, elle était pâle et tremblait beaucoup. Elle marchait avec sa sœur au bras de son cousin, mais elle n'était pas avec eux ; son esprit voyageait autre part, dans le pays des rêves et des chimères, où l'on perd, hélas ! sa raison. Ce fut au point qu'elle ne comprit pas ce que lui disait avec tendresse son petit cousin.

— Je suis bien aise, lui disait-il, que ces deux gentils fiancés se soient mariés enfin.

— Pourquoi, Jean ?

— Dame, Victoire, c'est parce qu'alors il me semble que rien n'est impossible, et que plus tard nous pourrons bien être à nous deux monsieur et madame Jean.

— Des fleurs, de la gloire ! c'est bien beau le talent ! répondit Victoire qui poursuivait son idée.

Victoire, pendant quelque temps encore, resta rêveuse, sans vouloir répondre aux sollicitations inquiètes de sa sœur, qui lui demandait chaque jour :

— Dis-moi donc, sœur, qu'as-tu ?

Elle finit cependant par lui dire, un soir qu'elles étaient face à face, à leur petite table à ouvrage :

— Marie, j'ai de quoi rendre heureux tout ce qui m'entoure, toi et Jean, et faire mon bonheur en réalisant ma plus grande ambition. Je serais coupable si je n'en profitais pas. Je possède une belle voix, je veux acquérir du talent ; un jour vous me verrez applaudir, comme vous avez vu applaudir la cantatrice d'en bas, l'autre soir.

A cet aveu qu'elle avait pressenti et qu'elle redoutait, Marie fit une foule d'observations, les larmes aux yeux ; elle avait des principes et de la religion, elle parla de la vertu, la richesse du pauvre ; elle montra à Victoire sa vie agitée, leur petit bonheur à trois rompu, leurs modestes projets brisés. Puis enfin Marie en vint aux choses plus matérielles : comment, durant les longues études que demandent le chant et l'art dramatique, Victoire pourrait-elle subvenir à son existence ? son travail à elle, Marie, suffirait-il jamais pour elles deux ? quelles ne seraient pas les privations qu'il faudrait s'imposer ! sans compter la misère et les déceptions qu'on devait s'attendre à endurer, dans une si périlleuse carrière !

Victoire, avec tout l'enthousiasme et l'entraînement que donne un désir ou une passion subite, sut répondre à tout. D'ailleurs elle n'abandonnerait pas la couture ; elle mènerait de front l'art et le métier. Marie n'eut bientôt plus rien à répondre, elle embrassa Victoire en lui disant :

— Dieu veuille ne pas t'abandonner dans ton entreprise ! sois heureuse et je le serai.

Mais Marie versa, ce soir-là même, pendant que Victoire s'endormait dans ses rêves d'or, plus d'une larme silencieuse.

Et Marie avait raison. Bientôt Victoire cessa tout travail d'aiguille ; la fatigue et les veilles étouffaient le développement de sa voix. Il lui fallait néanmoins une nourriture fortifiante, car le chant creuse l'estomac, et si l'estomac souffre, la voix s'altère.

La cantatrice du premier, actrice en vogue, n'était pas fâchée de faire une élève ; elle comptait retirer de l'éducation musicale de Victoire un grand honneur ; elle lui donnait donc des soins tout particuliers. Mais par cela seul qu'elle l'admettait dans son intimité, et qu'elle commençait à la produire dans le monde des artistes, l'ancienne toilette de la modeste ouvrière ne convenait plus. Il fallait des chapeaux à Victoire, des robes bien faites, des brodequins élégants ; le jour allait venir où il lui faudrait une robe habillée, des souliers de satin, et une parure complète de chanteuse pour ses débuts dans les concerts.

Cependant Victoire ne gagnait plus rien, elle dépensait beaucoup, et cette dépense retombait sur sa sœur dévouée, qui n'osait pas se plaindre. Victoire accusait le cœur de Marie, lorsqu'elle laissait échapper une observation. Aussi Marie s'imposait-elle toutes les privations possibles, et souffrait-elle en silence. Elle espérait, du reste, un temps meilleur pour Victoire, dont les progrès rapides promettaient le succès. Elle excusait même la chanteuse égoïste auprès de Jean, qui se plaignait de la froideur de sa cousine.

Il était vrai que Victoire, habituée au salon du premier, trouvait alors la mansarde bien triste, et son cousin bien simple auprès des jeunes artistes qu'elle voyait chaque jour.

Un dimanche que Marie se promenait seule au bras du cousin Jean (depuis longtemps Victoire ne les accompagnait plus), Marie se prit à dire :

— Mon Dieu ! si ma pauvre sœur ne réussissait pas, mais elle serait perdue ; son monde d'artistes lui tournerait le dos ; pour elle plus de protecteurs, plus d'argent, plus d'habitude du travail, plus rien !

— Plus rien ! reprit Jean, et nous donc ! Allez, ma cousine Marie, soyez sans inquiétude ; je ne suis peut-être pas beau et spirituel comme les musiciens d'en bas, mais du côté du cœur je ne suis pas bête.

II.

Le jour du concert arriva. L'artiste qui le donnait avait prié la cantatrice célèbre d'y chanter un morceau. Cette dernière prétexta quelque empêchement, pour offrir à son élève l'occasion de la remplacer. On accepta avec déférence.

Victoire, ce soir-là, était bien belle; la cantatrice avait prêté ses diamants, mais le reste, la robe de moire, les dentelles, la coiffure, le bouquet, hélas! Marie savait ce qu'ils coûtaient!

Néanmoins la pauvre enfant n'y songeait guère. Dans la salle illuminée, pleine de monde, resplendissante de toilettes, assise à côté du cousin Jean, Marie avait bien une autre préoccupation, et son cœur battait à l'unisson de celui de Jean. Ils attendaient un moment décisif; le sort de Victoire allait s'accomplir.

De son côté, dans le salon des artistes, Victoire, à mesure que le moment approchait, sentait la peur la gagner et lui serrer la gorge. L'actrice était près d'elle, qui la rassurait, l'encourageait, et lui donnait du stimulant; le directeur de son théâtre se trouvait dans la salle; elle avait obtenu que ce concert servît d'audition à Victoire.

Victoire parut enfin devant le public; sa figure et sa jolie taille, ses yeux bleus et ses cheveux blonds prévinrent en sa faveur; elle se sentait séduisante, et elle comprenait le murmure de bienveillance qui se faisait en sa faveur pendant la ritournelle. Elle prit confiance, et put attaquer son air avec bonheur; sa voix légère, tendre et vibrante tour à tour, eut de la hardiesse, de l'émotion et de l'éclat. Elle reçut trois salves d'applaudissements.

La cantatrice embrassa son élève; le directeur vint la complimenter, et lui promit des débuts; le bénéficiaire la remercia vivement. C'était un beau jour pour Victoire, elle était ravie, transportée; ses rêves s'accomplissaient.

Cependant la prima dona improvisée pensait-elle à sa sœur, à son cousin, à qui elle devait tout? On ne sait, mais quand même elle les aurait désirés là, dans son cœur, — entourée, félicitée, fêtée comme elle l'était, elle n'aurait pu les faire demander.

En vain Marie et Jean cherchèrent à la rejoindre, la porte des artistes leur demeura fermée. Ils revinrent seuls, mais toutefois le cœur content du succès de Victoire, qu'ils avaient compris, son chant leur avait tiré des larmes. Jean était presque glorieux de voir l'objet de ses plus chères affections ainsi salué par les applaudissements de toute une salle.

— Vos mauvais pressentiments de notre partie de spectacle ont menti, ma cousine, disait-il.

— Merci à Dieu, qui n'a pas voulu les réaliser! ça m'aurait fait trop de peine.

Tous deux ils préparèrent une collation, une petite fête, pour surprendre Victoire lorsqu'elle rentrerait.

Victoire ne rentra que fort tard; elle daigna sourire aux apprêts qu'on lui avait faits, mais elle ne toucha à rien, elle avait soupé en ville à la suite du concert.

Marie retint une larme au bord de sa paupière, Jean avala un gros soupir, et pourtant Victoire ne s'aperçut de rien. Le succès, chez les âmes faibles, les grise, les rend aveugles sur leur propre mérite, qu'il exalte jusqu'à faire oublier ce qu'on doit aux autres; il engendre l'égoïsme. Victoire en était là.

III.

Victoire dut changer son nom. Une terminaison italienne, lui avait-on dit, est du meilleur effet sur une affiche. Elle s'appela donc Mlle Victorini.

Les débuts étant promis, les sacrifices que Marie s'imposait encore, étaient, disait-elle, les derniers; après quoi son engagement réparait toutes les pertes, payait toutes les dettes.

Ses répétitions au théâtre avaient eu lieu déjà, et cependant le jour du début n'arrivait pas, à peine si on en parlait. C'étaient toujours des retards, dont la petite famille souffrait beaucoup; Victoire surtout, que l'attente rendai malade.

Retards fatals! — Sur ces entrefaites, une chanteuse, rivale de la protectrice de Victoire, obtint un succès qui fit pâlir l'astre du théâtre. L'ancienne favorite du public et du directeur eut beau faire, elle se vit dépassée, détrônée. Ne pouvant souffrir une telle humiliation, elle rompit avec éclat, avec scandale même, et se retira, entraînant dans sa chute la fortune de Mlle Victorini.

En vertu de son titre de protégée de la puissance déchue, la pauvre Victoire hérita des inimitiés de la cantatrice. Après mille lenteurs, elle obtint son début; mais la rivale triomphante de sa maîtresse s'intéressait à sa chute. Victoire, au théâtre, ne trouva nulle sympathie; l'habilleuse avait négligé sa toilette; elle comprit que le public du parterre lui serait hostile; personne d'ailleurs, prévoyait-elle, ne serait là pour l'encourager. Elle sentit son cœur défaillir; il était gros de larmes, lorsque méfiante d'elle-même elle entra en scène. L'accueil glacial du public acheva de la troubler. Victoire fut sans voix, sans entrain, et, par deux fois, sans mémoire.

La pauvre enfant rentra seule dans sa loge; ce n'étaient plus les prévenances, les compliments et les louanges du concert; sa sortie du théâtre s'accomplit mystérieusement, pas une parole ne lui fut adressée. Victoire comprit qu'elle était *tombée*...

Il faut le dire ici, on ne doit pas simplement attribuer l'échec de Victoire au manque de protections; de ce qu'elle avait eu du succès au concert qui vit son début, on ne doit pas conclure en faveur d'un talent réel. Victoire avait de la voix et quelque intelligence musicale. Dans certaines conditions données : l'influence du temps, la bonne disposition ou l'inspiration du moment, et la sympathie du public,— la jeune fille pouvait arriver à des effets assez remarquables; mais son organisation, élevée trop tard, ne se prêtait pas tous les jours avec le même bonheur aux exigences de l'art.

Si pour Victoire la veille était heureuse, le lendemain pouvait être au-dessous du médiocre. Autre chose est donc l'artiste du concert, qui choisit son heure, et l'artiste dramatique, qui se doit tous les soirs au public. Il lui faut en outre se préoccuper de son costume, de son rôle, et des personnages de la pièce. Victoire avait bien quelque peu des qualités réclamées pour le théâtre, mais son début arrivant dans un mauvais jour, même avec des protections, elle devait infailliblement tomber. Ce qui était arrivé, hélas!

De retour à la mansarde, elle contint ses larmes quelque temps par fierté; son humiliation était grande devant ceux pour qui elle avait eu un instant de dédain. Cependant sa douleur fut plus forte, elle se jeta tout en larmes dans les bras de sa sœur.

Jean lui prit la main, et la baisa sans rien dire; Marie la consola en lui faisant espérer qu'elle se relèverait à son

second début. Ces deux excellents cœurs étaient trop généreux pour lui adresser un reproche, et même pour lui dire le fond de leur pensée. Ils échangèrent à la dérobée un regard qui disait tout; pour eux, l'avenir de Victoire au théâtre était perdu.

IV.

Victoire, néanmoins, avait encore une illusion; elle retourna au théâtre pour parler de son second début, mais la prima dona en pied empêcha sa visite au directeur, qui lui fit répondre par un secrétaire : c'était un refus.

Un monsieur, qui lui dit s'intéresser à elle, l'engagea vivement à solliciter une place dans les chœurs; il lui offrit sa protection en faveur de son joli visage, et en l'appelant cavalièrement *ma petite*.

Pâle de désespoir, tremblante de honte et de confusion, le mouchoir sur ses yeux et des sanglots plein la poitrine, Victoire quitta ce lieu, jadis objet de toutes ses espérances, pour n'y jamais remettre les pieds.

En montant les cinq étages de la mansarde où elle avait jadis vécu si insouciante et heureuse, elle sembla se calmer, mais son regard reflétait une morne et sombre pensée. Ses amis l'attendaient au seuil de la porte, elle ne les vit pas; elle s'arrêta vers les dernières marches, puis, comme si elle cédait à une idée fatale et longtemps combattue, elle se précipita dans l'escalier...

Jean devina sa résolution, s'élança à sa poursuite, l'atteignit, la prit dans ses bras, et la porta dans la chambre de Marie.

— Qu'alliez-vous faire, malheureuse enfant? lui dit-il, lorsqu'elle fut assise.

— Pour réaliser un espoir chimérique, répondit amèrement Victoire, j'ai tout sacrifié, et cet espoir est détruit à jamais aujourd'hui! Pour lui, j'ai rendu misérable tout ce qui m'aimait, tout ce que j'aime, vous, Jean, et toi, Marie; j'ai oublié ma condition, l'amitié, les conseils de ma mère qui est au ciel, la pudeur de mon sexe...

— Et Dieu, murmura doucement Marie, en songeant à l'acte que sa sœur voulait commettre tout à l'heure.

— J'ai oublié le travail, continua Victoire; si bien qu'aujourd'hui, blessée dans mon amour-propre, j'ai gagné la honte, le mépris de tous, le vôtre que je mérite, et la misère que j'ai amenée ici... Et vous demandez ce que j'allais faire?

— Ma sœur, ma bonne sœur, reviens à toi! s'écria Marie, que l'égarement de Victoire effrayait.

— Oui, ma cousine, ajoutait Jean, en lui prenant les mains, songez donc; le mépris de qui? de ceux qui vous ont vue tomber? peut-il vous atteindre hors de ce monde-là? N'y retournez jamais, et vous ne sentirez pas non plus la honte. Le travail oublié se rapprend bien vite avec de la bonne volonté. La misère? mais vous êtes riche, cousine; tenez, regardez ce livret, connaissez-vous ça? C'est un livret de la Caisse d'épargne. Oui, votre nom est écrit dessus. Il est à vous! Pendant que vous chantiez comme une petite cigale, cousine, je travaillais comme deux fourmis, et je mettais de côté le prix de la journée que vous étiez censée faire. Voilà, prenez-le. Puis, moi aussi je suis riche, voyez mon livret à moi. Eh bien! marions-les, et m'est avis qu'avec le joli petit ménage qu'ils nous feront, moi aidant, vous oublierez des malheurs imaginaires dans un bonheur réel.

V.

Aujourd'hui, Victoire a tout oublié. On l'appelle Mme Jean; c'est un nom qui vaut bien celui de Mlle Victorini.

Le cousin de Marie est marchand ébéniste, il a de fortes commandes.

La belle-sœur habite sous le même toit, et se prépare à être marraine.

Il va sans dire que, si Victoire a laissé de côté les grands airs d'opéra, elle n'a pas désappris ses joyeuses chansons de la mansarde, et qu'elle les fredonne, par avance, en pensant à la bercelonnette de son premier-né.

VI.

La morale de ce conte, qui pour un grand nombre d'enfants parisiens est une histoire vraie, se déduit aisément.

Cette aspiration vers les arts est presque une maladie aujourd'hui. Que d'ouvrières, comme Victoire, dont la vie est assurée, rêvent la gloire et le talent! Elles n'en ont vu que l'éclat qui éblouit. Elles ne savent pas tout ce qu'il faut de travail pénible et de courage persévérant pour arriver à ce but. Elles ignorent à quel prix s'achète la célébrité.

Elles prennent le désir pour la vocation, la facilité d'émettre un son pour des dispositions sûres; et voilà d'où elles partent. Mais dans cette lutte, la force physique et morale leur manque. Presque toutes succombent; les unes meurent misérablement à la peine, les autres roulent à travers toutes les misères jusqu'à l'ignominie, — lorsqu'elles n'ont point de sœur Marie ou de cousin Jean pour leur tendre la main. Car, quiconque sur cette route difficile n'a pas l'étoile, l'étincelle du génie pour le guider, doit se perdre.

L'art est comme un cheval fougueux et brillant, il foule aux pieds qui le touche et ne le dompte pas.

HENRI NICOLLE.

Victoire à sa mansarde.

A NAPLES.

Vue de Naples, prise au cratère du Vésuve.

J'aime à voir dans le port les barques qu'on amarre,
Ce mouvement du môle et tout ce tintamarre;
Les pêcheurs demi-nus et les *corricoli*
S'enfuyant au galop sur le pavé poli.
O ville ardente et folle, ô brune enchanteresse,
La mer calme à tes pieds se roule et te carresse,
Et sur Mergellina, rive aux toits étagés,
Descendent les parfums de tes verts orangers!
Puis, lorsque l'ombre tourne aux flancs de la colline,
La *via* de Tolède aussitôt s'illumine;
De chaque *bottega* jaillissent mille éclairs:
Et fiers *Zampognari* chantant les anciens airs,
Et vendeurs d'eau glacée, et changeurs de monnaie,
Appelant les passants avec des cris d'orfraie.
Et sous sa veste blanche et sous son masque noir,
Largo di Castello, plus railleur chaque soir,
Au milieu des bravos gesticule et ricane
Signor Pulcinella, cet autre Aristophane!

EUGÈNE DE MONTLAUR.

ÉTUDES HISTORIQUES.

NOSTRADAMUS.

L'homme dont nous allons esquisser la vie a subi, dans le jugement commun, des chances étranges et diverses. Il a été tour à tour porté aux nues et décrié par ses contemporains et par la postérité, et l'opinion générale sur ce point n'est pas encore entièrement assise et hors de controverse. Pour nous, qui, dégagé de tout intérêt et de tout parti pris d'un côté et de l'autre, avons étudié cette ancienne et curieuse physionomie, il nous a semblé qu'à tout prendre, Nostradamus est un de ces rares esprits qui ne peuvent et ne doivent même pas satisfaire toutes les exigences du vulgaire. Nostradamus, au moins ces deux faits sont incontestables, fut un grand médecin, un savant dévoué et un prophète sincère. Au surplus, le simple récit de cette vie peu connue sera la meilleure explication de la vérité.

Michel de Nostredame, dont le nom fut latinisé suivant l'usage du seizième siècle et changé en *Nostradamus*, naquit à Saint-Remi, petite ville de Provence, au commencement du seizième siècle, d'une famille juive nouvellement convertie. Il était de la tribu d'Issachar. Ses aïeux avaient été médecins; il devait l'être aussi. Michel, jeune encore, fut envoyé à Avignon pour commencer ses études. On rapporte qu'il jouissait d'une mémoire merveilleuse, d'un jugement solide, d'une grande pénétration et d'un esprit délicat. La jeunesse de notre héros annonçait un homme extraordinaire. Il retenait en les lisant une seule fois des livres entiers, il instruisait ses camarades de collége et leur expliquait les phénomènes terrestres et célestes. « A peine avait-il l'âge de raison, dit un de ses biographes, qu'il décidait mille petites questions curieuses. Entre autres, se promenant un soir avec ses jeunes camarades, il les détrompa de ce qu'ils croyaient que les étoiles se détachaient du ciel, lorsqu'ils voyaient ces petites traînées de feu en l'air que les philosophes appellent astres errants. Il leur apprit que c'étaient des exhalaisons sulfureuses que le vent allumait comme il fait des charbons; il leur enseignait aussi que les nuées ne puisaient pas dans la mer avec des pompes, ainsi que le vulgaire ignorant le pensait, mais bien que c'était un amas de vapeurs semblables à celles que l'on voit dans les temps de brouillard. Il leur disait encore que le monde était rond comme une boule, et que le soleil qui paraissait à notre horizon éclairait l'autre hémisphère; enfin il parlait si souvent et avec tant de plaisir des météores et des astres, qu'on l'appelait le *jeune astrologue*. » Pour bien comprendre la valeur de cette citation, il faut se rappeler qu'à cette époque on ignorait entièrement les lois de la physique et les phénomènes de la météorologie, qui se trouvaient ainsi nouvellement expliqués par un enfant.

Après avoir achevé ses humanités et sa rhétorique, il fit sa philosophie avec tant de succès que le professeur le chargeait souvent de le remplacer. Son père, contrariant ses goûts et ne voulant point qu'il s'occupât de la science des astres, voulut l'envoyer à Montpellier étudier la médecine. Michel, fils soumis, obéit et se distingua bientôt dans sa Faculté. Il n'avait que vingt-deux ans lorsque la peste éclata à Montpellier. C'était en 1525; le jeune savant se dévoua pour ses compatriotes et parcourut tous les pays infestés, prodiguant partout ses soins et ses remèdes avec un sublime courage. Aussi, après la cessation du fléau, les professeurs de Montpellier le rappelèrent et le récompensèrent du titre de docteur, alors plus rare et plus prisé qu'aujourd'hui.

Nostradamus avait employé des remèdes nouveaux, ses envieux l'accusèrent suivant l'usage; mais il se justifia et il confondit ses détracteurs; son nom devint populaire. Les jeunes étudiants le demandèrent pour professeur. « Avant la Révolution française, dit M. Eugène Bareste, dans son travail si remarquable sur notre auteur, on voyait encore sur les registres de la Faculté de Montpellier la signature de Nostradamus, et plus bas la date suivante écrite de sa main : XXIII octobre MDXXIX. »

Mais le jeune professeur veut s'instruire, il quitte Montpellier; son voyage est un triomphe, les malades guéris se tiennent aux portes, les garçons et les jeunes filles sèment des fleurs sur ses pas, les notables l'invitent à descendre chez eux; Jules-César Scaliger, un des plus grands savants de ce siècle, lui écrit pour le juger par lui-même; Nostradamus lui répond de manière à s'en faire un admirateur et même un ami. Scaliger mande à Agen son nouvel ami, qui s'y rend par Toulouse, où il séjourne dans une maison singulière et décorée d'emblèmes que les Toulousains montraient encore aux curieux au milieu du dix-septième siècle. Qui pourrait dire les admirables entretiens de ces deux hommes éminents que les Agenois voulurent en vain s'attacher à jamais par des présents, mais qui refusèrent en disant qu'ils ne s'appartenaient pas à eux-mêmes? Ce fut alors que notre héros se maria à une jeune fille belle, noble et aimable, dont le nom est inconnu. La vie privée lui donna quelques instants de bonheur; mais ils furent courts. Ayant perdu sa femme et ses deux enfants, Nostradamus désolé quitte, après quatre ans de séjour, la ville fatale qui contient de si chères reliques, et cherche de nouvelles consolations dans la science. Il parcourt pendant douze ans la Guyenne, le Languedoc, l'Italie et la Lorraine. C'est dans cette dernière contrée, où il s'arrêta quelque temps, qu'il sentit se révéler son esprit prophétique. Agé de quarante ans, notre héros revint en Provence, plein d'expérience des hommes et des choses; là il se fit un grand nombre de partisans par ses lumières. Marseille lui envoya même une députation pour l'engager à se fixer dans ses murs; mais il choisit Salon, petite ville entre Aix et Avignon, où il épousa une demoiselle noble et riche, nommée Anne Ponce Gémel. Cette fois son mariage fut béni; le savant reposé dans la douceur du foyer eut six enfants, dont plusieurs se rendirent célèbres.

La retraite de Salon, visitée par les grands personnages et les notables des villes voisines, était l'asile sacré de la paix, lorsque le malheur général vint de nouveau troubler cette vie dévouée à l'humanité. La peste éclate à Aix en 1546. Cette maladie, appelée le *charbon provençal*, était horrible; la ville devint déserte et l'herbe envahit les rues. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des mourants. Nostradamus va recommencer le sacrifice de sa jeunesse, car les notables d'Aix viennent le supplier de les secourir. Il ne balance pas, quitte sa famille éplorée, s'enferme dans la cité dévastée, sauve par une poudre de son invention un grand nombre de malades, et ne rentre chez lui triomphant et béni qu'à la fin de la contagion. Aix vota une pension annuelle à son sauveur; on multiplia son portrait; on lui offrit de riches présents.

Mais Nostradamus n'avait pas encore accompli sa mission providentielle; l'année suivante la même maladie éclate dans Lyon. Les faits furent identiques : mêmes prières, même dévouement, même succès. Pendant ce temps l'esprit étrange de prédiction grandissait en lui. Il faut rapporter à cette époque une assez singulière aventure attestée par l'auteur du *Testament*. Le savant docteur se trouvait à Fains, chez le seigneur de Florinville. Ils se promenaient ensemble dans la basse-cour du château, où se trouvaient deux cochons de lait noir et blanc. Le gentilhomme, pour éprouver son hôte, lui demande quelle sera leur destinée. Nostradamus répond que Florinville mangerait le noir et le loup le blanc. Florinville alors ordonne secrètement à son cuisinier de tuer le blanc pour le servir au souper; il est obéi : l'animal étant mis à la broche, le cuisinier s'absente, un louveteau entre et dérobe la succulente proie. Grande surprise! Que faire? Le cochon noir remplace son compagnon et est servi sur la table; on devine le reste et quelle fut la confusion de Florinville au récit de son cuisinier qui justifiait le savoir de son hôte. Si cette anecdote n'est pas vraie, ce qui est fort possible, elle atteste du moins la grande autorité d'opinion qu'on accordait à Nostradamus. Néanmoins ses ennemis augmentaient. Jean-Antoine Sarrazin, son rival malheureux lors de la peste de Lyon, les médecins des alentours, les habitants de Salon même, qu'il comblait de bienfaits, le décriaient hautement. Le savant,

calme et impassible, travaillait dans son laboratoire, situé sous les toits, et dont il nous a laissé dans ses *Quatrains* énigmatiques la description suivante : « Etant assis seul pendant la nuit dans mon laboratoire, je m'appuyais sur une table d'airain. L'aurore venait quelquefois éclairer ma solitude. C'est là que la science des astres me faisait apprendre dans l'avenir des événements qui se réaliseront de tout point. » Il travaillait la nuit. Longtemps, craignant le bruit et les critiques, il n'osa publier le fruit de ses veilles ; enfin ses prédictions écrites en vers incorrects et obscurs à dessein parurent pour la première fois sous le nom de *Centuries*, dédiées à son jeune fils César, en 1555. Ce livre eut un grand succès. Tout le monde allait le consulter, petits et grands ; on l'appelait l'*homme de Dieu*, dans les campagnes, qui lui fournissaient surtout des clients. C'est pour s'en débarrasser qu'il composa l'*Almanach*, origine de cette légère littérature. Les imitations ridicules de ce livre sont la source du discrédit jeté plus tard sur son auteur.

Renommé alors et considéré, le savant de Salon eut des flatteurs. Les poëtes lui envoyèrent des vers ; les rois le mandèrent à leur cour. Henri II et Catherine de Médicis le firent venir à grand'peine à Paris ; il y arriva le jour de *Notre-Dame* d'août, et descendit à l'hôtel de *Saint-Michel*. Le connétable vint à son logis et le présenta au roi, qui le logea chez le cardinal de Sens, où la goutte le retint douze jours ; pendant ce temps il reçut du roi 100 écus d'or dans une bourse de velours et un présent presque égal de la reine. Quand il fut guéri, il fut envoyé à Blois, pour visiter les enfants de France dont il tira l'horoscope. Que ce mot n'épouvante pas nos lecteurs. Nostradamus était un homme habile et un fin diplomate ; il se renferma sagement dans des généralités, et se contenta d'annoncer que les trois princes monteraient sur le trône ; ce que l'histoire a vérifié. A la mort de Henri II, que le savant avait prédite, le peuple, exaspéré, brûla son image dans les faubourgs, dans le même temps que le duc et la duchesse de Savoie se rendaient à Salon, où Nostradamus était rentré comblé de présents. Là, il recevait bien des visites ; il ne répondait pas aux arrogants, aux moqueurs ; à tous ceux qui paraissaient raisonnables et honnêtes, il ne disait que des mots obscurs et paraboliques. Quelquefois cependant il s'ouvrait à des âmes sympathiques ; il prédit à Mme de Lesdiguières que son fils deviendrait un des grands du royaume. Ce fut le connétable de Lesdiguières. L'Estoile raconte dans son *Journal* que Henri IV, n'ayant alors que dix ans et étant nommé le prince de Béarn, se trouva dans la ville de Salon en même temps que Nostradamus. Le roi voulut savoir l'avenir de cet enfant ; le docteur est introduit le matin dans la chambre du prince, pendant qu'on l'habillait. Après l'avoir examiné à loisir, il dit à son gouverneur :

— Il aura tout l'héritage de France. Si Dieu vous fait la grâce de vivre jusque-là, vous aurez pour maître un roi de France et de Navarre.

Cette prédiction faite en 1589, Charles IX et Henri III étant encore vivants, parut incroyable à tous et s'est cependant vérifiée.

Une autre anecdote du même genre se rapporte à l'histoire d'Italie. Nostradamus, se promenant un jour dans la campagne, en 1555, aperçut un jeune cordelier nommé Félix Peretti. Il vint droit à lui et le salua un genou en terre. Les compagnons du moine s'étonnant de cette déférence, le savant répondit :

— Je ploie le genou devant Sa Sainteté.

Peretti fut depuis élu pape, en 1585, sous le nom de Sixte-Quint.

Nostradamus continua d'être favorisé par les princes. Charles IX, voyageant en Provence, alla de lui-même le visiter. Les habitants de Salon se placèrent aux portes pour complimenter le roi. Celui-ci les écarta en disant :

— Je ne suis venu en Provence que pour voir Nostradamus.

Le savant, placé parmi les magistrats, lui est alors présenté. Le roi le prend par la main, le fait monter sur le cheval d'un de ses courtisans, et se promène dans la ville à ses côtés. On dit que, touché de ce magnifique accueil, qui contrastait avec le mouvement populaire, il s'écria en latin :

— O ingrate patrie !

Charles IX lui laissa, à son départ, deux cents écus d'or et le titre de son médecin ordinaire et de son conseiller privé. La reine mère y ajouta pareille somme.

Cette éclatante faveur royale changea tout à coup l'opinion mobile du peuple. Le docteur de Salon passa pour un génie. Son nom était toujours mentionné dans les prières publiques ; à son entrée dans l'église, tout le monde se levait et s'inclinait. D'ailleurs, il approchait de sa fin. Il ne sortait plus, ne voyant que quelques amis et connaissant son sort, qui ne le faisait pas trembler. Il écrivit, douze jours avant sa fin, sur les *Ephémérides de Stadius*, ces mots en latin : « La mort est proche. » L'avant-veille, il dicta son testament. La veille, il dit à Chavigny :

— Demain, au soleil levant, je ne serai plus.

Le jour même il se confessa et trépassa saintement, pleuré de tous, honoré même de ses ennemis, et âgé de soixante-deux ans, en l'an 1566.

Il existe, sur la mort de Nostradamus, une tradition poétique que nous rapporterons, parce qu'elle nous semble curieuse et élevée. Le savant dit à son fils César :

— J'ai interrogé toutes les voix de la nature, toutes les intelligences mystérieuses, pour expliquer ce regard profond, cette seconde vue dont j'étais doué. La voix de la nature est restée muette, ses intelligences ne m'ont pas répondu. Voici la mort. Sans doute le moment est venu de surprendre la vérité. Avant de m'avancer vers Dieu, je verrai jusqu'à lui. Touchant encore la terre, j'embrasserai l'univers du regard. Le problème de la divination sera résolu. L'illumination qui se fait dans la pensée des mourants sera vaste et complète. Sans doute dans la tombe le rideau se lève. On peut épier le trépas dans le caveau funèbre. La rencontre entre nous deux se fera sans terreur. Le coup qu'il portera sera indécis et peu sûr. J'aurai le temps de *voir*. Voir seulement trois fois le temps d'une étoile qui file ! Et le grand secret est révélé au monde ! Je l'inscris sur un livre, et l'homme a vaincu le vainqueur universel !...

Alors, malgré les prières de son fils, il fait préparer son tombeau. Il est construit dans le caveau de sa famille, creusé, sous l'église des Cordeliers ou des Frères mineurs de Salon, avec un soin particulier. La maçonnerie était solide et à l'épreuve de tous les efforts. Une première grille, donnant sur le cimetière, étant ouverte, on parcourait trois toises d'un terrain en pente rapide. Puis, on trouvait une autre grille basse, forte et cintrée. Quand elle se fermait, une pierre de deux pieds d'épaisseur, jouant sur un ressort, s'appliquait en dehors sur ces barreaux, et, s'engrenant dans le cintre de la maçonnerie, fermait hermétiquement le caveau. Une chaise, une table avec du papier, de l'encre et une plume, à côté des corps de ses premiers enfants et de sa première femme, avaient été placés là. Le caveau resta ouvert un mois. Le 2 juillet, le philosophe y entra, soutenu par son fils César, et tenant à la main une petite lampe. Il avait ordonné qu'on n'ouvrît le caveau que

lorsque son fils mort viendrait le rejoindre. Alors seulement on connaîtrait sa dernière pensée et la solution du problème qu'il cherchait. Nostradamus parcourut la galerie et ouvrit la grille. La pierre retomba. Tout était fini avec les hommes. Il s'assit avec sa lampe près de la table, attendant, pour écrire, le coup fatal. Le sentant approcher, il fit un mouvement pour écrire : la mort frappa, et le savant rendit l'âme. — Le problème fut-il résolu ? — Vingt-huit ans après, César de Nostredame ayant été tué au siége du Pouzin, le caveau fut ouvert. On trouva le cadavre encore assis sur sa chaise. C'était un squelette, tenant encore une plume dans sa main...

Mais la page était blanche.

Si quelques personnes sont curieuses de connaître le portrait du médecin-astrologue, — outre l'excellente vignette qui accompagne cet article, voici ce portrait d'après un auteur contemporain, Chavigny le Beaunois : « Sa stature était petite, son corps robuste, alègre et vigoureux, son front grand et ouvert, son nez droit et égal, ses yeux gris, son regard doux, flamboyant en colère, son visage sévère et riant. Il avait une grande humanité, l'esprit vif et bon. Il comprenait ce qu'il voulait. De nature taciturne, il pensait beaucoup et parlait peu. Du reste, éloquent et patient du labeur. » Il nous semble que ce sont là les caractères du talent.

Nostradamus.

Un trait demeure obscur et discutable dans Nostradamus, c'est l'esprit prophétique dont il fut doué. Quelle était cette intuition spontanée, cette divination des événements? M. Hippolyte Bonnellier, dans un roman curieux que nous avons lu avec fruit, a cherché à expliquer ce phénomène psychologique. Suivant lui, il faut se représenter notre héros « comme doué, dès sa jeunesse, du don de *voir*, sérieux, aimant la solitude, cherchant par la pensée ce qui se passe dans le monde supérieur, exalté et enthousiaste. Dans son esprit s'opérait le travail d'induction. Voyant ce qui était, il cherchait ce qui devait être. Son système nerveux, ébranlé par une force intérieure et involontaire, recevait une commotion, comme si chacun de ses sens eût subi l'électricité. Il voyait d'une vue d'homme éveillé; sans sommeil, comme dans un somnambulisme nouveau. Sa lucidité spontanée se déclarait sous l'impression d'une idée imprévue, d'un sentiment accidentel. S'il s'établissait entre lui et un homme un certain rapport, si le fait et l'homme se trouvaient dans une condition d'action qui se rattachât à une généralité intéressante, il *voyait* par delà le fait, au-dessus de la tête de l'homme, sans magie, sans sorcellerie. Il n'est pas astrologue, fou, maniaque; non, il *voit;* c'est tout. Pourquoi? Il l'ignore. D'ailleurs sa condition est encore misérable. Il prévoit sans pouvoir empêcher. Sa lucidité incomplète est inutile : c'est une faculté humaine. Vain savoir ! il n'a pu résoudre une seule question de sa vie. Il n'a rien prévu de loin. L'événement voisin seul l'a éclairé. Qu'un malheur le menace, il s'y précipite. Aveugle sur sa propre existence, il ne peut ni ne veut tromper les hommes. Chrétien sincère, esprit droit, il ne tente pas Dieu, il craint l'autre vie. Il ne se connaît pas lui-même. Quelque chose lui échappe, la fin. Une lumière lui manque, le temps. C'est le secret divin, le flambeau éternel. Hélas ! il n'est qu'un homme. Dieu ne se révèle ici-bas qu'à moitié. » — Cette explication, tout obscure et métaphysique qu'elle soit, est encore la meilleure qu'on ait donnée sur ce problème philosophique.

Nous ne parlerons pas des ouvrages de Nostradamus, du *Traité des Fardements*, des *Singulières Receptes*, du *Remède contre la peste*. Ce n'est point ici une dissertation savante. D'ailleurs, ce sujet a été parfaitement traité par M. Eug. Bareste dans son curieux travail, auquel nous avons de grandes obligations. Nous donnons seulement, en finissant, quelques mots des prophéties faites par Nostradamus en 1555, 56 et 57, accomplies jusqu'à nos jours. Dans sa lettre à Henri II, il parle « de l'an mil sept cens nonante deux, que l'on cuidera être une rénovation de siècle », ce qui s'entend facilement de la Révolution française. On trouve, dans ses quatrains et ses sixains, en style énigmatique, des prédictions nombreuses d'événements historiques : le Gouvernement de Catherine de Médicis (1559), le Mariage de Marguerite de France (1559), la Conjuration d'Amboise (1560), celle de Lyon (1560), la Saint-Barthélemy (1572). Voici le sixain relatif à ce dernier événement ; toutes les circonstances s'y trouvent :

La grand cité qui n'a pain à demy (Paris),
Encore un coup la saint Berthelemy
En gravera au profond de son âme.
Nismes, Rochelle, Genève et Montpellier,
Castres, Lyon, Mars entrant au Bélier,
S'entrebattront, le tout pour une dame.

On trouve encore l'Arrestation du comte de Montgomery (1574), le Duel de Caylus et d'Entragues (1578), la Réforme du Calendrier (1582), l'Assassinat du duc de Guise (1588), d'Henri III (1589), d'Henri IV (1619), la Mort de Biron (1602), de Montmorency (1632), l'Avénement de Louis XIV (1643). Voici le sixain très-exact qui annonce ce fait :

Du vieux *Chiren* (de *Henri IV*) l'on verra le phœnix (devise
Estre premier et dernier des fils, [de Louis XIV)
Reluire en France et d'un chacun aimable
Régner longtemps avec tous les honneurs
Qu'auront jamais eu ses prédécesseurs,
Dont il rendra la gloire mémorable.

Voici la Mort de Charles Ier (1649) :

Sénat de Londres mettront à mort leur roi.

L'Avénement de Cromwell (1549), la Prise d'Orange (1660), la Mort de Louis XIV (1715), annoncée en ces termes :

Plusieurs mourront avant que Phœnix meure.
Jusque six cents septante est sa demeure (il vivra 77 ans).

La Régence du duc d'Orléans (1715), le Système de Law (1720).

Quand d'or, d'argent trouve nouvelle mine.

Le Ministère du cardinal Fleury (1726), Voltaire, la Maladie de Louis XV (1740), l'Avénement de Louis XVI (1774), nous conduisent jusqu'à la Révolution française sur laquelle se trouvent les prophéties les plus extraordinaires. Nostradamus a tout prévu : le discrédit de la monnaie :

(par) Despit de règne numismes décriés.

La Révolte du peuple :

Peuples seront esmeus contre leur roy.

Les Massacres de *Paris* :

Rapis (anagramme) onq fut en si très dur arroy.

L'Assemblée constituante, la Fuite et l'Arrestation du roi :

De nuict viendra par la forest de Reines...
Le moine noir (le roi) en gris dedans Varennes.

Son retour à Paris, la Fondation de la République :

La république, par gens nouveaux vexée (établie),
Lors blancs et rouges jugeront à l'envers.

La Profanation des églises :

Aux temples saints seront faits grands scandales.
Comptés seront pour honneur et louanges.

La Mort de Louis XVI :

Par fuite injuste recevra son supplice...
Luy mis à mort par sa bénévolence...
Par trop grand meurtre le chef du roy hay...

Celle de Marie-Antoinette, jugée par des jurés :

La dame prinse à mort (par) jurez à sort.

Celle de Louis XVII :

La vie à royne fils (au fils de la reine) on desniera.

Les Noyades de Nantes :

Cris, hurlemens à Nantes piteux à voir.

N'oublions pas l'Avénement et la Naissance de Napoléon :

De soldat simple parviendra à l'empire...
Un empereur naîtra près d'Italie,
Qui à l'empire sera vendu bien cher...

Enfin les Cent-Jours :

Par lors l'armée se saisira d'Antibe...
Et à Fréjus l'un l'autre prendra ribe (abordera).

ALFRED DE MARTONNE.

REVUE DU MOIS.

DANIEL O'CONNELL.

O'Connell est mort à Gênes. Le grand *agitateur* vient de rentrer dans le repos éternel. Cet orateur qui parlait tant a fini par une extinction de voix. Cette perte fait gagner à l'Irlande un million de rente. Les *meetings* et les discours de son *libérateur* lui avaient-ils rapporté l'équivalent? C'est un grand problème que l'avenir résoudra, et qu'il est permis de poser encore en face de l'horrible disette qui ravage la verte Érin. Il faut espérer que cette disette elle-même parlera plus haut au cœur de l'Angleterre que la voix redoutée du *roi-mendiant* (*the king beggar*), comme les tories appelaient O'Connell.

Daniel O'Connell était né à Carlen dans le sud-ouest de l'Irlande, en l'année 1774, une des plus désastreuses dont ce malheureux pays ait gardé la mémoire. L'agitateur hérita des ressentiments de ses aïeux, chefs du clan d'Iverrarah, qui avaient reçu, l'épée au poing, les conquérants de Bretagne et de Normandie. Le propre père de Daniel labourait la terre de ses ancêtres, comme simple fermier du collége protestant de Dublin : il n'en laissa pas moins à son fils une belle fortune que vint bientôt augmenter l'opulence d'un oncle. Destiné d'abord à l'Eglise, O'Connell fit ses premières études en France chez les jésuites, où il se montra d'une force extraordinaire... sur le coup de poing. Bientôt la soutane fit peur au jeune catholique, et il se lança avec succès dans le barreau. Sa parole était déjà puissante et admirable quand il protesta, à vingt-quatre ans, contre l'union de l'Angleterre et de l'Irlande. En dix ans cette parole lui suffit pour briser toutes les entraves, et devenir le défenseur invincible de tous les intérêts catholiques et politiques de son pays. Il faut lire le portrait que Shiel, son rival en éloquence et son digne frère d'armes, en a tracé à cette époque; portrait si vivement résumé par l'auteur des *Contemporains illustres*. « C'est là qu'on voit le conseiller O'Connell, dans son fashionable hôtel de Merrion-Square, à Dublin, d'abord reclus austère, levé avant le soleil, absorbé dans l'étude des dossiers qui gisent autour de lui ; puis, quelques heures plus tard, arrivant aux Quatre Cours (Palais de Justice de Dublin), arpentant rapidement la salle des Pas-Perdus, rayonnant de santé et de vie, et portant serré contre sa poitrine, avec une tendresse toute paternelle, un large sac tellement rempli, que son robuste bras peut à peine le soutenir. Une palissade vivante de clients et d'avoués l'entoure, le cou tendu, les oreilles et la bouche ouvertes, cherchant à attraper à la volée quelque opinion qu'on a chance d'extorquer *gratis* du conseiller en l'enjôlant, puis éclatant de rire à ses débordements de plaisanteries joyeuses et familières, ou frémissant quand, monté sur un ton plus sévère et plus haut, il se pose en prophète et leur annonce que l'heure de la rédemption de l'Irlande est proche. Mais voici le moment des plaidoiries; le conseiller court rapidement de salle en salle, fait à lui seul la besogne de vingt confrères, entrelarde chaque affaire de Cour d'assises ou de police correctionnelle d'un mouvement oratoire sur l'*acte d'union* et la tyrannie anglaise, personnifie dans le plus obscur de ses clients l'Irlande tout entière, et, avec la meilleure foi du monde, *empoche des honoraires* de l'air d'un homme qui se dévoue à son pays.

«Trois heures sonnent, les jugent quittent leurs siéges: O'Connell, ruisselant de sueur, court au *meeting* assemblé dans la première taverne venue ; là, il dirige l'ouragan des débats populaires avec une telle force de poumons, un tel redoublement d'énergie, qu'on dirait qu'il s'élance tout frais aux travaux de la journée. A sept heures un banquet l'at-

tend : il s'y comportera en joyeux convive, prononcera une demi-douzaine de discours à la louange de l'Irlande, puis se retirera à une heure tardive et demandera à un court sommeil des forces pour recommencer le lendemain. » Ailleurs, Shiel nous peint le conseiller au lever du vice-roi, l'épée au côté, dans les rangs des oppresseurs, gonflé et servile comme eux ; ou encore s'en allant en grande cérémonie, une branche de laurier à la main, recevoir genoux en terre Sa Majesté le roi Georges IV sur la plage de Dunhary. Et, pour que rien ne manque aux couleurs disparates de ce portrait, voici maintenant O'Connell, qu'un jury de Dublin, s'il était habilement choisi, condamnerait à vue comme coupable de haute trahison par construction, tant toute sa tournure et chacun de ses gestes sont imprégnés de ce sentiment national : l'indépendance de l'Irlande ou la combustion du monde. « Sa carrure est athlétique, sa figure est heureuse et avenante, les traits en sont à la fois doux et mâles ; l'éclat florissant de la santé et d'un tempérament sanguin brille sur son visage, qui rayonne d'émotions patriotiques; son expression, ouverte et franche, invite à la confiance, et ses riants yeux bleus sont doués des plus honnêtes et des plus bienveillants regards. Dans ses allures de Spartacus, il porte son parapluie sur l'épaule comme une pique, lance un pied factieux devant l'autre, comme si, brisant ses fers, il chassait déjà devant lui la suprématie protestante, tandis que de temps en temps le mouvement d'épaules démocratique de son large buste semble un vigoureux effort pour rejeter au loin l'oppression de sept cents ans.» Maintenant, tournez la page ; voici « le démocrate qui passe comme l'éclair dans son brillant et révolutionnaire équipage, sa voiture verte, ses livrées vertes et ses turbulents coursiers papistes galopant d'une façon toute fringante sur un pavé protestant, au grand chagrin et dommage des protestants piétons (1).»

On sent quels conflits personnels entraînaient une telle attitude et une telle position. O'Connell, provoqué de toutes parts, vit de bonne heure qu'il fallait se battre une fois pour être à jamais dispensé des duels. Cette affaire prit une tournure singulièrement irlandaise. Dans un *meeting* de 1815, à Dublin, l'agitateur appelle la municipalité de cette ville une *corporation mendiante* ; un avocat nommé d'Esterre lui envoie un cartel, et le menace d'un soufflet s'il refuse le combat; O'Connell va sur le terrain, et tue l'avocat d'un coup de pistolet. Déplorant alors sa victoire, il entraîne à l'église ses témoins et ceux de son adversaire, s'agenouille au pied de l'autel, jure solennellement qu'il ne se battra plus, et offre à la veuve du mort une rente égale au revenu de son mari. Mais la corporation de Dublin déclara ce don inacceptable, et vota sur ses propres fonds une somme équivalente.

Quelques années après, la grande et formidable association de l'Irlande était organisée par O'Connell, et balançait pacifiquement le pouvoir du gouvernement anglais. On sait que cette association avait son budget, son trésor, ses députés, ses avocats, ses journalistes, ses capitaines et ses soldats au besoin, car elle pouvait mettre sur pied toute l'Irlande. Avec une cotisation d'un penny (deux sous) par membre (2), elle donnait à O'Connell une liste civile qui variait de cinq cent mille francs à un million. Elle fit entrer son chef au Parlement en 1828, à la place du ministre d'Etat Fitz-Gérald. C'était à Ennis, dans le comté de Clare. Fitz-Gérald parut sur les *hustings* avec toute l'aristocratie protestante, et l'agitateur au milieu de la foule catholique, prêtres, bannières et cornemuses en tête. Le ministre parla de ses aïeux, de ses services, de son vénéré père qui expirait en ce moment, et il fit pleurer d'attendrissement les catholiques eux-mêmes... Mais bientôt la grande voix d'O'Connell s'éleva terrible, pathétique, moqueuse, insolente, irrésistible; et ce fut un tonnerre de *hourras pour le libérateur!* Son élection fut dès lors assurée ; il traversa toute l'Irlande en triomphateur, foulant aux pieds les fleurs et les couronnes, marchant à la lueur des flambeaux, au bruit de la musique, et haranguant jour et nuit quarante mille personnes du haut de sa voiture découverte. Six mois après, il arrachait au Parlement le bill d'émancipation ; puis il renversait les whigs par les tories et les tories par les whigs; enfin il demandait en 1834 le *rappel de l'union* ; ce cri qui est depuis treize ans le cri de l'Irlande, et qui retentit encore sur la tombe de l'agitateur.

Telle fut la vie d'O'connell. Sa mort n'en a pas été indigne. Epuisé avant l'âge, il s'est éteint à soixante-douze ans, refusant tous les secours et tous les soins, regrettant seulement la bénédiction de Pie IX, léguant son cœur à Rome et son corps à l'Irlande.

De quelque façon que l'on juge O'Connell, qu'on voie en lui un grand homme d'Etat ou un immense charlatan, nul ne lui contestera cette gloire, d'avoir été le premier orateur populaire des temps modernes. On a cité mille fois ses admirables discours; nous citerons ses boutades, qui le caractérisent si énergiquement. Il appelait lord C... en face : *une hure de sanglier couverte d'une peau d'orange.* Un autre lord, qui a le malheur d'être boiteux, prétendait lui faire des reproches sévères, mais justes : *Oui*, répondit l'agitateur, *justes comme vos jambes.* Il définissait ainsi un troisième lord célèbre par son embonpoint : *la baleine terrestre, l'homme-montagne, la plus grosse masse qu'on puisse montrer gratuitement!* Ripostant à M. Jackson, le plus dur adversaire de l'Irlande, il s'écriait : « Dans la poitrine de tout homme, le cœur, enrichi d'un sang généreux, tient à des muscles que la sympathie dilate; dans la poitrine de celui-là (en montrant Jackson de sa main gauche), si vous l'ouvriez à l'instant, savez-vous ce que vous y trouveriez? au lieu de cœur et de sang, de petits vaisseaux pleins d'une humeur âcre et noire ; au lieu de muscles, des courroies de cuir moisi que la haine resserre contre les poumons, et qui lui arrachent ces cris de bête fauve dont il nous a déchiré les oreilles. » Et lorsque tout le côté tory éclatait et se levait en tumulte, O'Connell, dominant le bruit de sa voix puissante : « Allez, allez, braillards! Y en a-t-il d'autres encore ? qu'ils se joignent à ceux-là ; qu'importent quelques rosses de plus ou de moins dans une foire? »

Ses ennemis de toutes sortes le lui rendaient bien, eux qui l'appelaient *un saltimbanque sans pudeur, un effronté mendiant, un chien hargneux digne de la corde, une sorte de Circé, moitié avocat, moitié prêtre*, etc., etc. »

Les Irlandais répondaient aux harangues de l'agitateur par des grognements formidables : c'étaient là leurs bravos. « Allons! leur disait-il, un grognement pour la vieille Irlande ! deux grognements pour le rappel! » et lorsqu'il était content d'eux : « Bien grogné, mes amis ! Tous les pourceaux du comté de Clare ne formeraient pas un concert plus mélodieux ! »

O'Connell ne laisse point d'enfants dignes de son rôle. Ses héritiers sont les membres de la *jeune Irlande*, qui avaient dernièrement refusé son appui, et qui vont continuer son œuvre par d'autres moyens, plus désintéressés peut-être, mais à coup sûr moins habiles.

(1) Voyez le portrait d'O'connell, t. I, p. 61.

(2) Le plus pauvre y contribuait, et le mendiant qui recevait l'aumône disait, en mettant son penny de côté : — Voilà pour le libérateur de l'Irlande !

REVUE LITTÉRAIRE.

Écrire une bonne préface est chose difficile ; écrire une bonne préface pour autrui est chose plus difficile encore. M. de Pongerville, de l'Académie française, notre honorable collaborateur, a donc fait un vrai tour de force en écrivant pour *les Pensées de la princesse de Salm*, non-seulement une bonne, mais une excellente préface. Ces quelques pages, modestement intitulées *Avant-Propos*, sont une dissertation des plus solides et des plus justes que nous sachions, sur les moralistes en général, et en particulier sur Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues. Montaigne, entre autres, est apprécié avec une finesse et une précision que lui-même n'eût pas désavouées. Voici comment M. de Pongerville définit en dix lignes l'auteur des *Essais* et son ouvrage. « Montaigne, qui lance des traits sans trop songer aux blessures qu'ils porteront, n'en est pas moins un causeur que chacun écoute avec un vif intérêt ; son allure franche nous engage à penser avec franchise ; tour à tour il traite les hommes en amis et en ennemis. Ses jugements, quelquefois, sentent l'aigreur causée par la solitude où les fureurs de la politique et du fanatisme le forçaient de se réfugier ; il retrouvait la liberté en lui-même ; dans sa vaste pensée il renfermait le monde, et il le jugeait en arbitre souverain. »

M. de Pongerville range Mme de Salm au-dessous de La Bruyère et de Vauvenargues ; il se trompe d'un cran tout au moins : son Avant-Propos assure au livre de la princesse une place à côté de ces illustres moralistes.

— M. Laurent Pichat vient de publier sous ce titre : *Libres paroles*, un recueil de poésies, ou plutôt un poëme, qui justifie parfois trop rudement son épigraphe, mais où abondent les nobles pensées et les beaux vers. En voici une preuve entre cent.

Puisqu'en ce monde toute joie
Offre un parfum et donne un fiel ;
Puisqu'ici-bas Dieu nous envoie
Pour que nous cherchions notre voie
Au pèlerinage du ciel ;

Puisque sur terre on doit s'attendre
A tout jouer et perdre tout ;
Puisque pour nous, las d'entreprendre,
Tous les fruits d'or sont pleins de cendre,
Tous les espoirs pleins de dégoût ;

Puisque les jours que Dieu mesure,
Du premier jour au jour d'adieu,
N'ont rien de doux qui nous rassure ;
Puisque la chose la plus sûre
Est encore de prier Dieu ;

A vous, Seigneur, comme une flamme
Qui vous brûle un parfum toujours,
A vous ma foi que je proclame,
A vous le psaume de mon âme
Et la prière de mes jours !

Au vent de ce monde jetée,
Et tremblante à tout souffle humain,
Comme une lumière agitée
Que mon âme soit abritée
Derrière votre grande main !

Isolé dans mon humble sphère,
Puissé-je, mon Dieu ! sous mes pas,
Simple et doux à vous satisfaire,
Empêcher le mal qu'on peut faire,
Faire le bien qu'on ne fait pas !

— Beaucoup de pièces se sont produites depuis un mois sur les théâtres de Paris ; quelques-unes même, *le Chiffonnier* et l'*Ecole des Familles*, ont obtenu un succès mérité ; mais il est un drame qui a tout dominé de sa hauteur magistrale, tout éclipsé de son éclat souverain. Et pourtant ce drame n'est rien moins que nouveau. Il est âgé de plus de dix ans, ce qui ferait une vieillesse à tant d'œuvres de nos jours ! C'est le début dramatique d'un homme jeune encore, et qu'à l'époque où il l'écrivit on appelait un enfant de génie ; en un mot, c'est la *Marion Delorme* de M. Victor Hugo. Cette reprise, faite sans bruit, sans réclame, sans frais de décors, et même, hélas ! sans frais d'acteurs, a néanmoins électrisé le public, depuis si longtemps endormi, du Théâtre-Français. C'est que le drame de *Marion Delorme* est un chef-d'œuvre de passion naïve, de lyrisme tragique, de poésie étincelante, et par-dessus tout de jeune fantaisie. C'est le génie de Victor Hugo à vingt-cinq ans ! Ce génie si fécond a produit des œuvres plus graves et plus savantes, il n'en a pas produit de plus touchantes, ni de plus fraîches. Chose admirable et progrès excellent ! Nous avons vu les vieillards eux-mêmes applaudir hier, en pleurant, cette Marion dont ils riaient sans l'écouter, lorsqu'elle parut pour la première fois. Le soleil est toujours le soleil, l'amour est toujours l'amour, et le génie est toujours le génie.

— M. le marquis de Varennes vient de publier un recueil de *Simples fables*, entre lesquelles celle-ci nous a frappé par son spirituel à-propos.

LES SINGES A LA COUR.

On dit qu'à force de courbettes,
De tours malins et de pirouettes,
Un singe obtint un haut emploi
Auprès du roi.
— Du roi des animaux, la chose va sans dire. —
Les prétendants déçus criaient,
Piaillaient, hurlaient, aboyaient.
Le lion s'en émut. Le singe lui dit : « Sire,
N'ayez aucun souci ; que Votre Majesté
Conserve sa sérénité,
Et veuille bien me laisser faire.
Ces criards, qui toujours vous menacent d'échec,
Jetez-leur quelque chose en bouche, gueule ou bec,
Vous les verrez bientôt se taire. »
La chose réussit. Le singe triomphant
Fit venir ses amis, et chacun, sa famille ;
De singes variés bientôt la cour fourmille ;
Chacun demande au roi, pour soi, pour son enfant.
Plus on obtient, plus on demande encore
Le lion a beau leur jeter,
Subitement tout se dévore.
Sur ce moyen il n'ose plus compter.
Un renard consulté lui dit : « O grand monarque !
Dès longtemps j'ai fait la remarque
Que les singes, ces courtisans,
A contenter sont de la pire espèce,
Et qu'on a beau les combler de présents,
Ils ouvrent la bouche sans cesse.
C'est que dans cette espèce ils ont
Des mâchoires à double fond ;
C'est ruineux. » Le roi trouva l'avis profond,
Et le singe fut en disgrâce.
Il dut en conséquence opérer son départ
Sans retard.
L'on se doute bien que sa place
Fut donnée à maître renard.
Et quant à celui-ci, se mit-il à la diète ?
Non, pas plus que les siens, dont il remplit la cour
A son tour.
Il en fit tout autant que le singe. — On répète
Qu'on est guidé dans son ambition
Par le bien du pays... Pour la traduction,
C'est toujours : « Ote-toi de là, que je m'y mette ! »

P.-C.

Fontenelle, par M. P. Flourens.

Gloire oblige de nos jours, comme obligeait autrefois noblesse. Depuis son entrée à l'Académie française, M. Flourens multiplie avec éclat ses titres littéraires. Après l'*Histoire des travaux de Buffon et de Cuvier*, voici venir *Fontenelle*, ou *de la Philosophie moderne*, etc. Que nos lecteurs et même nos lectrices ne s'effrayent pas de la gravité de cette étiquette. M. Flourens est de ces savants aimables et de ces écrivains lucides, qui savent ôter à la science toutes ses épines et donner le fruit sans retirer la fleur. De pareils résumés sont faits pour rendre populaires les études les plus abstraites. Ils permettent à l'esprit de la foule de pénétrer dans les œuvres du génie, comme ces merveilleux instruments qui abaissent le ciel à la portée de tous les yeux. Ainsi, les deux cents pages de M. Flourens sur Fontenelle expliquent aux plus ignorants toute la philosophie moderne, au point de vue des sciences physiques : Descartes, Bacon, Galilée, Newton, l'Académie des sciences, etc., etc. On ne saurait mieux appliquer ce principe libéral de notre temps, dont la conséquence doit être l'éducation universelle. Malheureusement, de tels ouvrages exigent tant de talent qu'ils sont et seront toujours fort rares. Pour analyser ainsi les maîtres, il faut être maître soi-même. C'est le cas de dire : Le choix est invention. Que M. Flourens poursuive donc une mission qu'il accomplit mieux que personne. Il a su écrire sur Fontenelle et sur Buffon, comme Fontenelle et Buffon écrivaient sur les autres ; et, plus docte encore que Buffon et Fontenelle eux-mêmes, il n'a pas à craindre, comme ceux-ci, que l'écrivain nuise jamais chez lui au savant, ni le savant à l'écrivain.

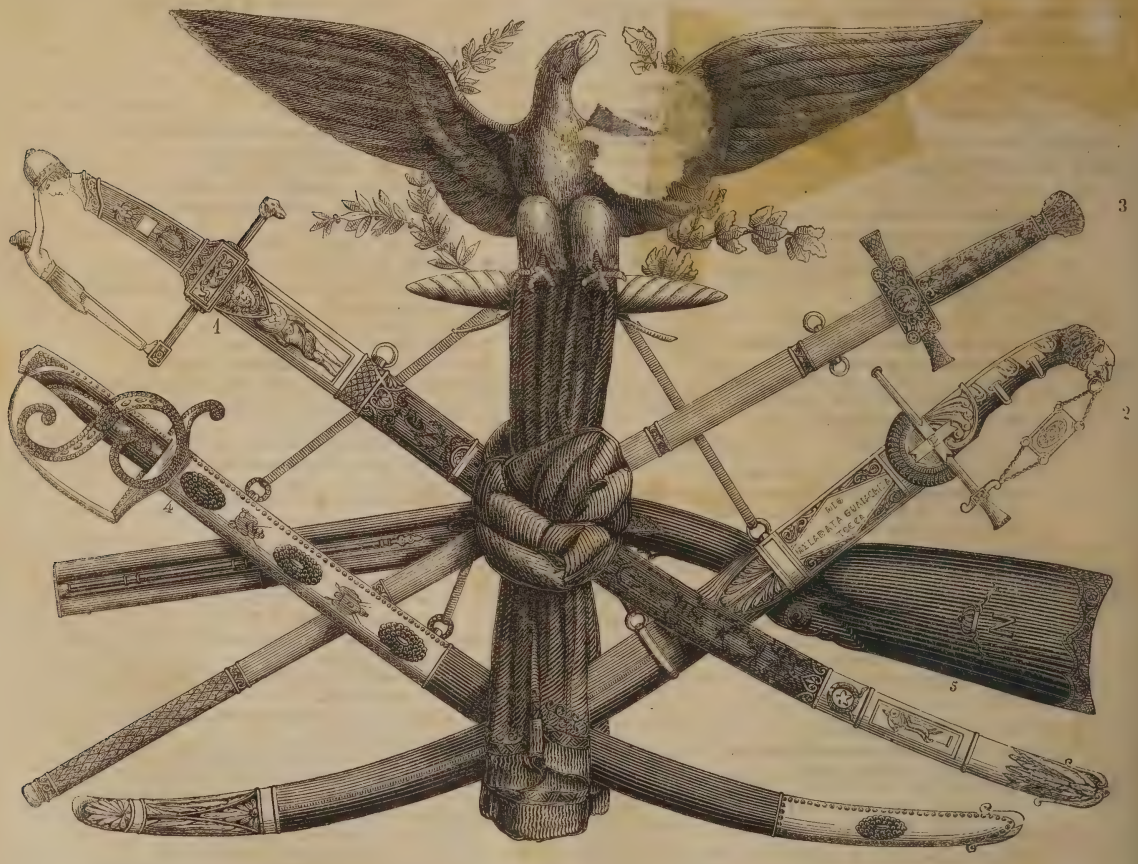
M. Lepage, ancien arquebusier du roi, a fait, par l'entremise de M. le duc de Montpensier, un don magnifique aux Musées d'artillerie et de la Marine ; ce sont des armes qui ont appartenu à de grands personnages et surtout à l'empereur Napoléon. M. Lepage a joint une bonne action pour l'avenir à sa générosité présente ; il a demandé que dans cinquante ans, ces armes précieuses fussent vendues aux enchères publiques, et que le prix en servît de dot à six filles des plus vieux soldats qui se trouveront alors aux Invalides. Parmi les dix-huit pièces que nous avons admirées, nous avons fait graver les quatre suivantes pour les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

N° 1. Sabre du premier Consul, bronze doré.

N° 2. Sabre donné au prince Eugène par la ville de Milan, monté et garni en argent.

N° 3. Glaive de Murat, bronze doré, poignée d'agate, fourreau de nacre.

N° 4. Sabre garni en acier, taillé à facettes ; carabine de voyage de l'empereur, canon double tournant.



Armes de Napoléon, de Murat et du prince Eugène, données par M. Lepage au Musée d'artillerie.

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

COURRIER D'AFRIQUE [1].

Deuxième Lettre.

Razzia des Douairs.

AU COMTE EUG. DE MONTLAUR.

Les Arabes ne sont ni gais ni galants. — Anecdote du siége de Constantine. — Agréments de mon compagnon de voyage. — La plaine du Figuier. — Première razzia faite dans la province par les Français. — Mustapha-ben-Ismaël, chef des Douairs, et l'hadji Abd-el-Kader.

Missergh'inn.....

Si ma première lettre a fini assez tristement, cher ami, c'est qu'on ne trouve pas beaucoup à rire en Afrique; quelle que soit la provision de gaieté qu'on ait faite avant de quitter les côtes de notre France insouciante et folle, on se trouve bientôt à sec et aussi pauvre qu'un derviche, après avoir touché le sol des kaïds, des marabouts et des talebs, braves gens dont la spécialité n'est pas d'être plaisants tous les jours.

Ici, tout prend un caractère sérieux, pour ne pas dire sévère; les hommes que l'on voit passer marchent gravement, lentement, et ne s'occupent en rien de ceux qui cheminent à leurs côtés. Je me rappelle nos rues de Paris, si encombrées de voitures qui brûlent le pavé, de piétons qui se coudoient sur les trottoirs, de charretiers qui s'interpellent, d'oisifs qui marchent le nez levé, et de gens affairés qui se faufilent à travers la foule; je me rappelle cet affreux mélange d'habits noirs, de redingotes sombres, de paletots ridicules, de crispins et de chapeaux uniformes, portés par des hommes et des femmes qui grouillent et piétinent dans un pouce de boue, aussi empressés, aussi entassés et presque aussi laids que ces millions de fourmis qu'on voit s'échapper d'une fissure ou d'un même trou, pour courir aux provisions d'hiver, et je me réjouis d'avoir pour quelque temps fui le pays des gens d'esprit et du progrès; car dans ces villes barbares, qu'habitent de pauvres Maures, de pauvres Turcs et de pauvres Arabes, l'œil n'est pas saisi d'un spectacle aussi affligeant. D'abord le ciel est bleu pendant dix mois de l'année, et c'est à peine si, ces dix mois durant,

(1) Voir le numéro de juin 1847.

l'on voit glisser sur son fond d'azur la gaze légère de quelque nuage égaré. Les rues ne sont pas couvertes de ce pavé dur et tranchant qui meurtrit les pieds chrétiens ou les déchire; leur sol est foulé par des pas majestueux que rien ne saurait précipiter; les regards n'y rencontrent que des hommes aux vêtements larges, de couleurs variées et d'une éclatante blancheur; de temps à autre passe un cavalier, monté sur un cheval à la croupe effilée, aux larges naseaux, à l'encolure flexible. Le maître et la bête ont un même air de fatigue et de dédain pour ce qui les environne. Le double capuchon des burnous noir et blanc dont se drape l'Arabe, le ferait plutôt ressembler à un pèlerin pacifique qu'à un guerrier, tant son visage est froid, son front calme, sa bouche obstinément muette et son regard immobile. Le cheval, par son allure uniforme, sa chétive apparence et ses airs de paresse, ferait croire qu'il porte une relique. Et cependant cheval et cavalier, à peine hors des murs, que le tamtam d'une fête, ou le coup de feu d'une chasse, ou la musique des combats résonnent à leurs oreilles, on les verra tressaillir et s'animer comme par enchantement. L'Arabe rejettera ses capuchons sur ses épaules; il fixera les plis flottants de ses burnous en se ceignant les reins de son foulard; il prendra d'une main nerveuse le long fusil à capucines d'argent qu'il portait en bandoulière, et il le placera verticalement sur son genou droit; il se dressera sur ses courts et larges étriers, fera sonner le fer de ses *chabirs* (1), et de ses yeux, enflammés tout à coup, jailliront de rapides étincelles.

Quant au cheval, il aura, esclave d'une fidélité admirable, compris la pensée de son maître avant d'en avoir eu communication. Ses flancs se seront gonflés, ses poumons se seront remplis d'air; il aura secoué les crins soyeux qui tombaient sur ses yeux et son poitrail comme les franges d'un long voile; il aura, entr'ouvrant ses naseaux fumants, poussé de fiers hennissements, et creusé de ses sabots impatients le terrain qu'il voudrait déjà fouler de son galop.

En Europe, nos élégants ne caracolent que par vanité. On passe devant une femme, vite on rassemble son cheval, cette femme nous sourit, notre cheval se cabre, donne des hanches, fait des pas de côté, et nous rapporte, par sa souplesse, sa beauté, sa grâce, son savoir-faire, des compliments qui nous enivrent.

On appelle cela de la galanterie.

Les Arabes ne sont pas galants; ils ne cherchent à briller qu'entre hommes, non par vanité, mais par gloire. La gloire, pour eux, c'est de suivre côte à côte le sanglier lancé par les chiens dans des ravins et des broussailles où des piétons mesureraient leurs pas; c'est d'attaquer, le fusil haut, le pistolet à la ceinture et en plein soleil, le lion et le jaguar; c'est de passer et repasser, au pas ou au galop, devant les lignes de tirailleurs et de braver leurs balles; c'est de fondre à toute bride, et par quadriges, dans des *fantasia* furieuses, où le plus noble et le plus habile cavalier recueille d'enivrants bravos.

Hors de là, tout n'est que puérilité pour l'Arabe. L'amour, il ne le comprend guère. Je te raconterai, dans quelques jours, comment se comportent les amoureux des deux sexes, lorsqu'il s'agit d'un mariage ou d'un sentiment. L'histoire de Djelloul et d'Aïchouna est une exception bien constatée à la règle générale, et les légendes de cette célébrité ne naissent ici que de demi-siècle en demi-siècle, tout au plus.

(1) *Chabirs*, éperons en fer à tiges droites excessivement pointues et longues d'un demi-pied, qui se chaussent au moyen de courroies; les cavaliers ne s'en servent que pour chatouiller les flancs de leurs montures. Un violent coup de chabir porté verticalement aux côtes du cheval le tuerait sur place.

Je n'étais débarqué à Oran que depuis vingt-quatre heures, et cependant j'avais hâte d'en sortir. Le récit du vieil Hassan me trottait par la cervelle et me navrait le cœur. La voix du *muezzin*, en montant au ciel à l'aurore, le lendemain de mon arrivée, me parut chargée d'une mélancolie si chagrine et si plaintive, qu'elle me donnait des frissons; je craignais presque un accès de nostalgie, et je résolus de m'enfoncer dans l'intérieur.

Par une bizarre rencontre, c'était la seconde fois qu'en Afrique le chant du *muezzin* m'avait poussé sur cette pente de rêverie irrésistible. Voici dans quelle circonstance.

Nos troupes faisaient pour la seconde fois le siége de Constantine (1837). Nos travaux étaient fort avancés, et la brèche était à peu près praticable. Nos canons tiraient nuit et jour pour achever d'abattre les pans de murailles, qui n'étaient encore qu'ébranlés. Le jour, les artilleurs turcs nous répondaient avec assez de justesse et de vigueur, mais la nuit, leur feu s'éteignait, et un silence lugubre planait sur ce nid d'aigle, sur ce rocher que dix mille soldats impatients allaient bientôt escalader.

Tant que je vivrai, le souvenir de la nuit qui précéda le grand assaut restera gravé dans ma mémoire. Nos batteries tiraient à de rares intervalles seulement, pour tenir l'ennemi en éveil, et empêcher les sorties. Les Turcs étaient silencieux, la ville d'Achmet paraissait endormie; aucun cri n'éclatait dans cet amas de maisons lézardées par nos boulets, aucune lumière ne projetait ses lueurs, vives ou pâles, sur ces murailles dévastées par la guerre, et qu'une lutte acharnée devait bientôt ensanglanter.

Notre camp était une cité vivante pleine d'un sourd bruissement; Constantine était une ville morte, un immense cimetière rempli de deuil et de muette désolation, peuplé de fantômes et d'ossements.

Tout à coup, vers minuit, une voix monta dans les airs, voix vibrante et plaintive qui me fit tressaillir; elle chantait, sur cet air langoureux et triste qui accompagne la poésie du Koran, ce même verset que chantent tous les muezzin pour appeler les fidèles à prière. La voix était ferme, et atteignait, sur un ton très-élevé, des notes graves d'une grande pureté, d'une netteté admirable. En suivant bien ce chant, plein de verve et de mélodie, on saisissait des intonations arrachées par la douleur, des inflexions qui remuaient le fond de l'âme, tant elles exprimaient le désespoir, l'espérance, le fanatisme et la ruine.

En effet, le muezzin de la grande mosquée de Constantine, entouré d'une population mutilée, que décimaient encore les boulets chrétiens, touché de cette misère qui s'agitait, le front morne, dans ces rues dévastées et sous ces toits défoncés par nos bombes, ne pressentant que trop l'événement tragique qui se préparait pour le lendemain, était monté au faîte de son minaret; et de là sa parole ardente et pieuse disait aux assiégés, à cette multitude de femmes pleurant leurs maris, d'enfants cherchant leurs pères : « Adressez-vous à Dieu et à son prophète; Dieu seul est Dieu et Mohammed est son esprit. »

« Allah ouaed Allah, ou Mohammed rassoul Allah. »

Il était sublime et touchant d'entendre la voix de l'homme percer les ombres de la nuit, planer sur cette ville foudroyée, comme si elle l'eût voulu protéger contre la pluie de fer et de feu que lui jetaient les assiégeants, et lutter avec la voix tonnante de trente bouches de bronze.

Lorsque le muezzin cessa son majestueux cantique, les assiégés semblèrent se renfermer dans leur tombeau; on n'entendit plus, de distance en distance réglée, que le va-

carme de nos salves et la chute de quelques maisons qu'abattaient nos derniers projectiles. Huit heures après, Constantine appartenait à la France; et le chant du muezzin avait été le chant du cygne. Dieu, dans son impénétrable sagesse, ne l'avait pas écouté.

Revenons à la province d'Oran dont nous ne sortirons pas de sitôt, car elle est, selon moi, la plus intéressante sous le rapport des mœurs, des coutumes et du caractère des races qui y ont conservé, plus que partout ailleurs, leur cachet indigène.

J'ai acheté un cheval qui paraît assez vigoureux; il a tous les défauts de cette race barbe un peu dégénérée qu'on vante beaucoup trop, et il en a toutes les qualités. Il a les extrémités un peu grêles et la croupe avalée, il porte au vent, et trotte mal, comme presque tous ses frères; mais on le dit sobre, dur à la fatigue et aux intempéries, assez vite au galop, et passablement danseur. En voilà plus qu'il ne m'en faut pour ce que j'en veux faire, aujourd'hui que tout est d'un calme horrible dans l'ancienne régence, et qu'on y voyage avec plus de sécurité qu'en Touraine, l'un des pays les plus honnêtes que toi et moi connaissions.

J'ai pris pour guide, ou plutôt pour compagnon de voyage, un nègre passablement noir (les plus noirs sont les plus beaux), et passablement laid (les plus beaux sont les plus laids). Il a de grandes jambes qui n'en finissent pas, des pieds qui désoleraient un honnête cordonnier, s'il leur prenait fantaisie de s'enfouir dans une chaussure quelconque, des bras aussi longs que pouvait les avoir Artaxerce, et des mains à l'avenant. La figure de ce brave *negro* est fine, grimacière; ses yeux sont vifs, et son regard se détache comme un éclair sur le fond blanc d'une prunelle limpide; ses dents sont pointues comme celles d'un chien, [illegible] je n'ai jamais vu de chien qui eût les dents aussi blanc[illegible]. Mon guide est singulièrement vêtu, et comme son accoutrement est exactement semblable à tous ceux de sa caste, je veux te le signaler, afin qu'au prochain carnaval, s'il te prend fantaisie de te costumer en grotesque, tu sois raisonnablement fixé.

oradji-Miloud, tel est le nom de ce personnage, portait un kaban de grosse laine noire, couvert de losanges de toutes les couleurs qui lui donnaient un faux air d'habit d'arlequin. Ce kaban avait un capuchon dont Foradji se coiffait à la façon des crânes et des casseurs d'assiettes; un pantalon large (ou zeroual) en coutil, d'un gris sale, couvrait ses cuisses et s'attachait par une coulisse à la ceinture; une écharpe en laine d'un rouge vif serrait sa taille; ses jambes étaient nues; ses pieds, si démesurément grands qu'ils fussent, flottaient dans de vastes babouches en maroquin d'un jaune flétri; une chemise en toile écrue à larges manches, aussi rude et raide qu'une voile de navire, ornait sa peau et couvrait à moitié ses bras secs, longs, nerveux et d'une maigreur irréprochable. Le soleil dardait ses rayons les plus chauds sur la face luisante de ce pauvre diable, qui semblait le narguer et le défier. Un petit couteau du genre *eustache* pendait à l'un de ses flancs, ajusté dans une gaîne de cuir, et suspendu à son cou par une ficelle grossière.

Mon guide était juché sur un mulet que ses deux jambes enveloppaient tout entier; cette monture n'était pas sellée, mais bâtée, et le piteux équipage de ce cavalier noir était en si déplorable état, que le mulet n'avait pour bride qu'une lanière attachée à un méchant licou par un artifice très-ingénieux de cordes et de chaînettes rivalisant de vétusté.

En France, le misérable qui se verrait en pareille débine courberait la tête, et, se détournant des grandes routes, prendrait la traverse pour éviter l'humiliation de quelques rencontres. Foradji-Miloud, au contraire, chantait comme un bienheureux, riait de tout son cœur, et raillait, par-ci, par-là, les cavaliers qui nous croisaient, lorsqu'ils prêtaient à sa critique.

Je me serais bien gardé de prendre un Turc pour camarade de route, car c'eût été me condamner à ne pas ouvrir la bouche d'un bout à l'autre du voyage; je n'aurais pas voulu d'un Arabe, qui m'eût laissé parler tout seul, ou m'eût débité d'une voix sentencieuse les mensonges les plus hyperboliques; je ne pouvais véritablement m'adresser qu'à un nègre, les nègres étant les philosophes sceptiques de l'endroit, et les seuls hommes capables de rire, d'un rire de bonne humeur, dans les cinq provinces dont se compose notre magnifique colonie africaine.

Nous nous mîmes donc en route, marchant côte à côte, et nous dirigeant vers la route de Tlemcen.

Combien mes regards furent surpris en se promenant sur la grande plaine du Figuier, que j'avais laissée déserte, il y a près de neuf ans! quel démenti donné aux ennemis de notre système d'occupation et de colonisation!

La plaine du Figuier peut avoir cinq lieues de rayon, elle est unie comme une nappe d'eau; un seul arbre s'élève au centre de ce vaste cercle, où l'on ne rencontrait autrefois que des palmiers nains, de la fougère, de l'alpha. Cet arbre, isolé de toute végétation, semblait avoir été planté par une fée bienfaisante, pour offrir son ombre, comme un parasol gigantesque, aux voyageurs qu'accablent la chaleur et le vent du sud, le terrible Sirocco! c'est un figuier d'une superbe venue, dont les branches jetées en éventail et chargées de feuilles serrées, forment un abri impénétrable aux ardeurs du soleil, et que les grosses pluies d'orage peuvent à peine traverser.

L'ombre que projette cet arbre n'a pas moins de soixante mètres de circonférence; le courant d'air qui se glisse et se tamise à travers son feuillage est tellement frais qu'il est dangereux de s'y arrêter longtemps, lorsqu'on vient d'essuyer le feu qui embrase la plaine. D'ailleurs les figuiers ont, au dire des Arabes, une propriété presque aussi fatale que celle du mancenilier; lorsqu'on a chaud et qu'on s'y endort, on y prend le germe d'une maladie mortelle.

Réduisant ce dicton à sa plus simple et véridique expression, je dirai que je me suis souvent enrhumé sous le figuier d'Oran, et que je n'y ai jamais dormi sans y ramasser un gros mal de tête, et un certain malaise qui avait une grande analogie avec ceux qu'occasionnent toutes les courbatures en général. Maintenant, en mourrai-je? ce n'est pas probable.

Le 6 août 1832, il se passa autour du figuier un fait que je dois mentionner, car il se rattache à la gloire de nos armes, et fait le plus grand honneur à l'un de nos chefs militaires.

Je saisis volontiers l'occasion de raconter cet épisode, car il me permettra d'entrer dans quelques détails sur la manière d'opérer ces *razia* dont les bulletins d'Afrique entretiennent si souvent la France, et qui constituent tout le système de guerre de ce pays, système qu'emploient les Arabes entre eux, que les Turcs dominateurs avaient merveilleusement et très-utilement perfectionné, et que nous avons adopté avec succès, malgré les récriminations à peu près insensées de ceux qui voudraient conquérir et pacifier l'Afrique avec des idées, c'est-à-dire prendre les Arabes par la douceur et par les formes honnêtes, leur faire comprendre, par de sages raisonnements, qu'ils doivent nous céder leurs douars, leurs marabouts, leurs silos, leurs cimetières, nous saluer et nous servir.

Au risque de me brouiller avec tous les philanthropes du monde civilisé, je serai de l'avis des Barberousse, qui soumirent la régence algérienne à leurs armes; je serai de l'avis de M. le maréchal Bugeaud, qui colonise avec de grands progrès, quoi qu'en disent les jaloux, un pays que les Romains n'ont pu que conquérir; et je soutiendrai que le seul argument à employer pour nous installer, commodément, des frontières du Maroc aux frontières de Tunis, et des limites du Sahara aux sables de la Méditerranée, c'est le CANON.

RAZZIA DES DOUAIRS.

(6 août 1832.)

Les deux tribus les plus voisines d'Oran et pour ainsi dire campées à ses portes, sont celles des Douairs et des Smélas. Ces deux peuplades sont, depuis plus de cent ans, soumises à l'autorité d'un seul chef, qui nomme un agha pour la tribu dont il ne sort pas, mais cet agha relève de lui. Sous le régime turc, les Douairs et les Smélas étaient les plus sûrs et les plus intrépides auxiliaires du gouvernement; aussi les beys qui administraient la province pour le pacha d'Alger avaient-ils eu soin de désarmer toutes les tribus, à l'exception des Douairs et des Smélas, qui formaient un corps de cavalerie toujours prêt à marcher et à combattre. Ce corps de cavalerie, les Turcs l'appelaient avec justesse *maqrzen*, mot que nous traduirions par celui de *magasin, arsenal;* en effet, le *maqrzen* était le véritable arsenal d'où les dominateurs tiraient leurs moyens d'oppression.

Les Douairs et les Smélas étaient, on le voit, une espèce de milice privilégiée que la longue domination turque ne put pas amollir. Tandis que les tribus de l'intérieur vivaient dans une paix forcée, oubliant le maniement des armes pour ne s'occuper que de labour et de jardinage, ne montant à cheval que pour conduire leurs immenses troupeaux dans les savanes, les auxiliaires du *maqrzen* ne marchaient que par bandes armées, recevaient une prime sur la rentrée des impôts, assuraient partout le bon ordre, et ne vivaient qu'en gens de guerre.

On voit par là que ces barbares en turban du seizième siècle, qu'on appelait *Turks, roufians, flibustiers, écumeurs de mer*, n'étaient pas si sots qu'on l'aurait voulu faire croire, car ils avaient inventé la gendarmerie départementale, moins le tricorne, au moins deux cent cinquante ans avant nous.

Il résulta de cet état de choses, que les Douairs et les Smélas acquirent une réputation méritée de bravoure, de force, d'adresse et de vertus belliqueuses. Si l'on voulait admirer un beau cavalier dans une fantasia, si on voulait se débarrasser du voisinage d'un lion, si on cherchait un vigoureux danseur de ragba, il fallait s'adresser aux Douairs et aux Smélas pour n'avoir plus que l'embarras du choix.

Fière de sa supériorité, cette espèce de garde prétorienne vit tomber le gouvernement turc avec regret, avec dépit; et lorsque nous nous emparâmes d'Oran, les premiers ennemis que nous rencontrâmes dans la plaine furent ces mêmes cavaliers du *maqrzen*, qui tenaient à prouver leur supériorité sur les chrétiens.

Alors, l'émir Abd-el-Kader n'avait pour ainsi dire pas fait parler de lui; il était fort jeune; son père, marabout très-vénéré, pèlerin de la Mecque, venait de mourir, et la tête du jeune héros, aujourd'hui plus grand que Jugurtha, mûrissait à peine les vastes projets que son énergie et son génie ont su accomplir.

Les tribus affranchies du joug redouté des Turcs, et voulant se coaliser contre l'invasion française, comprirent la nécessité de n'avoir qu'un chef, et se mirent en devoir de le choisir.

Trois compétiteurs se présentèrent: l'un, chef de la tribu des Aribi, nommé Sidi l'Aribi, et habitant les plaines fertiles du Chéliff et de l'Illil; l'autre, Adji Abd-el-Kader, de la tribu des Hachem-Gréris; le troisième, Mustapha-ben-Ismaël, ce même vieillard tué pour notre cause, dans une embuscade, il y a quelques années, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, l'ancien chef des Douairs et des Smélas, rallié sous nos drapeaux et mort avec le grade de maréchal de camp et la croix de commandeur.

Abd-el-Kader avait à lutter contre deux concurrents redoutables, habiles, de haute naissance, de grande renommée, riches et puissants de ce prestige et de cette autorité que donne la vieillesse chez les Arabes. Néanmoins, ce fut lui qui triompha. Je te dirai, dans l'une de mes prochaines lettres à propos du Chéliff, comment le jeune ambitieux parvint à se débarrasser de Sidi l'Aribi; je vais te dire comment il s'y prit pour ruiner le parti de Mustapha-ben-Ismael.

Il nous représenta Mustapha comme un tyran farouche qui méditait de relever à son profit le joug pesant échappé des mains des Turcs :

— Ce vieillard sera l'obstacle que vous rencontrerez à chaque pas, nous disait-il, car votre conquête lui a fait perdre le rang qu'il occupait sous le régime que vous avez abattu. Vous ne soumettrez jamais le pays, si vous ne travaillez pas à vous y créer des intelligences et un parti puissant. Ce parti est tout trouvé, et il a la haine de votre ennemi le plus redoutable; donnez-moi la main, soutenez-moi, élevez-moi, et liguons-nous contre celui qui fut le bourreau de sa nation, et que vous ne sauriez ruiner sans moi.

Notre crédulité fut telle que nous acceptâmes ces offres, notre aveuglement fut si opiniâtre que nous tombâmes dans ce piége grossier.

Dans les premiers jours d'août 1832, Abd-el-Kader fit prévenir le général Desmichel que Mustapha devait faire une course qui l'éloignerait de ses tentes, et que l'occasion serait très-favorable pour exécuter une razia sur les Douairs dont les richesses en chevaux, en troupeaux et en argent étaient immenses.

Le général, sans communiquer cet avis aux chefs de troupes sous ses ordres, les prévint pour qu'ils eussent à se tenir prêts au premier signal. C'est ainsi que les choses se pratiquent en pareille circonstance.

Le 5 août, vers dix heures du soir, un cavalier se présenta sans armes, à la porte de Kergenthal, au moment où on allait la fermer, et demanda à parler au chef des chrétiens.

Comme la ville n'était alors habitée que par nos soldats, quelques Maures, quelques Turcs, Kourouglis (1) et bon nombre de Juifs, l'entrée de ce cavalier fit sensation sur la place d'armes. On suivait de loin le cliquetis de ses *chabirs* sur ses larges étriers, on cherchait à voir, par un reflet de lune, les traits heurtés de son pâle visage, on admirait son cheval noir dont la queue balayait la poussière des rues, dont la crinière pendait jusqu'au poitrail, et chacun s'attendait à quelque importante nouvelle.

Conduit au château neuf, dans cette gracieuse, élégante et pittoresque Kasbah, qu'ont bâtie les Espagnols, qu'ont décorée les beys d'Oran, et qu'habitent nos gouverneurs, sur le revers du plateau qui baigne ses pieds dans la mer,

(1) Le *kourougli* est né d'un Turc et d'une femme arabe ou d'une mauresse.

le cavalier arabe descendit gravement de son cheval, et, présenté au général, il ouvrit son *greub* (1) et lui remit une lettre qui contenait ces seuls mots :

« C'est cette nuit que Mustapha, accompagné de ses meil-« leurs cavaliers, quitte son camp. Le porteur de cet écrit « te guidera, Dieu marchera devant lui. »

Le général regarda et interrogea le cavalier avec soin, et fut frappé de la noblesse de son maintien, de la délicatesse de ses formes, de la vivacité de son regard, et de la précision de ses réponses.

Aussitôt l'ordre de prendre les armes fut expédié au 2e régiment de chasseurs à cheval, ainsi qu'au bataillon italien de la légion étrangère, et au bataillon de chasseurs à pied.

Les troupes se rassemblèrent en silence, l'infanterie sans tambour, la cavalerie sans trompette, et comme chacun se tenait sur ses gardes, les colonnes furent bientôt en ordre de marche. Les chasseurs à cheval commandés par le colonel de Létang, aujourd'hui lieutenant général, prirent l'avant-garde ; les chasseurs à pied et les Italiens vinrent ensuite, renfermant entre leur intervalle quelques mulets d'ambulance porteurs de cacolets (2).

Le colonel de Létang commandait toute l'expédition, le général se réservant de venir à sa rencontre avec un corps de réserve, dans le cas où il se trouverait serré d'un peu près. Le guide fourni par Abd-el-Kader marchait silencieux, côte à côte avec le colonel, qui s'était bien promis de lui casser la tête au premier indice de trahison. Il était un peu plus de onze heures lorsque les colonnes s'ébranlèrent ; la cavalerie prit le trot et conserva cette allure tant que le terrain la lui permit ; l'infanterie tendit le jarret et allongea le pas.

L'expédition laissa le figuier sur sa gauche, et pointa droit sur le grand lac, dans la direction du Tessalah.

La plaine du Figuier renferme deux lacs, l'un fort petit, aux portes d'Oran ; l'autre immense, allongé, et à quatre lieues de cette ville. Le grand lac (Segbah) est à sec pendant six ou sept mois de l'année, et son fond est couvert d'une couche de sel que les Arabes n'exploitent que pour leur consommation.

C'est de l'autre côté de ce lac, entre sa rive gauche, les chaînes du petit Atlas et les collines du Tessalah, qu'habitait autrefois la riche tribu des Douairs. Ce sol, d'une fertilité prodigieuse, n'a pas moins de quatre, cinq et six pieds de terre végétale sur tous les points de sa surface. J'ai visité, j'ai traversé ce pays lorsque la guerre faisait abandonner tous les travaux agricoles, lorsque les moissons séchaient sur pied, faute de bras pour les recueillir; j'ai fait partie de ces escadrons qui bivouaquaient au milieu des champs d'orge et de blé, et qui, au départ, mettaient le feu à tout ce que les pieds et les dents des chevaux n'avaient pu détruire, et je n'ai vu nulle part une végétation plus vigoureuse. Là, nos soldats ramassaient des artichauts et des asperges sauvages qui avaient un goût délicat ; l'herbe abondante et haute régalait nos chevaux, et la couleur comme la légèreté de la terre faisait pousser de bruyants soupirs parmi nous, à ceux qui regrettaient les grasses prairies de la Beauce ou les *hautains* du Dauphiné, les rives de la Garonne, ou les champs de la Touraine.

(1) Le *greub* est une espèce de grande sabretache en maroquin, ou portefeuille garni d'une infinité de casiers. Le *greub* des chefs est ordinairement très-soigné ; il est couvert d'arabesques d'or et de soie et se porte au pommeau de la selle.

(2) Le *cacolet* dont on se sert en Afrique est, à peu de chose près, celui qui est en usage dans les Pyrénées et le pays basque. C'est un double fauteuil, porté à dos de mulet, dans lequel s'asseoient deux blessés ou deux malades, qui se font contre-poids.

La cavalerie du colonel de l'Etang était déjà engagée sur le grand lac, que son infanterie piétinait encore à travers les palmiers nains de la plaine.

On fit halte pour laisser souffler les chevaux, et rouler les manteaux sur les selles.

Encore une heure de marche, et le silence profond de la nuit allait être violemment troublé par des coups de feu, des appels, des gémissements. Encore une heure, et cette colonne de blancs fantômes, qui se roulait sur la poussière salée du lac, comme une longue couleuvre, allait jeter son cri de guerre et faire pâlir l'éclat de l'aurore sous les rouges lueurs de l'incendie.

Le cavalier arabe qui guidait nos soldats descendit de cheval, se mit à genoux et colla son oreille contre la terre, pour écouter tous les bruits qui pouvaient de loin ou de près l'effleurer. Lorsqu'il se releva, il dit, en étendant la main vers le camp des Douairs :

Cavalier arabe, écoutant.

— Ils se réveillent; les bergers rassemblent les troupeaux ; c'est le moment d'arriver.

Alors on entendit passer de bouche en bouche et à voix basse ces mots auxquels nos chasseurs s'empressèrent d'obéir :

— A cheval... à cheval.

La colonne se remit en route au pas, et dans un morne silence.

Les bords du lac sont hérissés de joncs et de hautes herbes marines qui le voilent comme un rideau. Déjà la tête de la colonne s'était engagée dans ces roseaux que frisait un souffle de vent et qu'éclairait un pâle rayon du jour naissant.

On entendait distinctement la voix des chameliers et le bêlement des brebis que les pâtres poussaient hors du douar (1) ; une rosée épaisse et froide couvrait nos cavaliers de son brouillard.

(1) Le *douar* est la réunion des tentes d'une tribu ou fraction de tribu. Les tentes sont toujours campées en cercle.

Quelques-uns de nos chevaux, flairant l'orge et la paille, hennirent avec force, comme pour répondre aux bruits qui frappaient leurs oreilles. Ces hennissements furent bientôt suivis d'un coup de feu parti du camp, et du sifflement d'une balle qui vint mourir au milieu de la colonne sans blesser personne.

Alors les trompettes sonnèrent la charge, et nos escadrons s'élancèrent par deux lignes obliques, pour envelopper l'ennemi et lui couper toute retraite.

Spectacle terrible et magnifique dans la terreur dont il remplit les âmes ! D'un côté des cris déchirants où l'on distingue l'épouvante des femmes et des enfants, les appels des guerriers, les exhortations des vieillards ; cohue compacte dans laquelle s'agitent les chevaux, les bestiaux et l'homme ; hurlements furieux et sinistres de ces chiens bédouins qui tiennent du chacal par la forme, le glapissement et l'œil d'un rouge ensanglanté. Ici une troupe disciplinée s'élançant au butin et au combat avec autant d'ordre que pour exécuter une évolution dans un champ de manœuvres, un froissement de lames et de fourreaux de sabres, un cliquetis d'étriers, et le souffle puissant des chevaux emportés, et leur galop sonore dont gémissent les broussailles et la terre.

Le soleil se levait et se débarrassait de ses voiles d'argent pour éclairer ce tableau lugubre.

Le guide avait dit vrai. Mustapha-ben-Ismaël avait quitté son camp à peu près en même temps que nos troupes étaient sorties d'Oran. Il était allé vers la pointe du grand lac, pour présider un rassemblement de chefs qui lui faisaient soumission. Il avait laissé ses femmes, son peuple, ses richesses à la garde de quelques braves qui s'opposèrent, avec un noble courage et un superbe désespoir, à la furie de l'avalanche qui passa sur le douar, comme passent sur les hameaux des Alpes ces montagnes de neige éboulées.

La victoire fut facile : une centaine de nos cavaliers furent déployés en tirailleurs en avant et au delà du camp, pour prévenir toute surprise et faciliter la razzia au reste de la troupe.

L'infanterie, qui avait forcé sa marche, arriva haletante, et, enivrée par le succès de la course, elle se jeta à travers le douar la baïonnette au bout du fusil.

Dire ce qui se passa, quoi que pût faire l'énergie bien connue du chef français pour arrêter le soldat dans sa sauvagerie licencieuse, serait difficile. Les Italiens s'en donnèrent à cœur joie, et firent main basse avec une avidité et une ardeur sans frein.

C'est peut-être ici le cas de faire cette remarque qu'on ne critiquera pas, car elle est basée sur de nombreuses observations, et avouée par tous ceux qui ont fait les guerres d'Afrique.

J'avais souvent entendu vanter la magnanimité et le calme du soldat français, sa réserve dans les moments de pillage, sa générosité devant un ennemi vaincu et désarmé.

Magnanimité, calme, réserve et générosité, tout cela existe en principe dans le cœur de nos soldats ; mais le caractère français est tellement léger, insouciant, rieur et oublieux, que s'il n'était gouverné par des natures d'élite, il se porterait aux plus graves et blâmables excès. Si, dans nos troupes, l'épaulette n'était confiée à des hommes de haute moralité, et d'un grand ascendant sur leurs subordonnés par le fait de leur propre mérite, ces subordonnés seraient, en cruauté, les dignes émules des Espagnols, des Russes, des Arabes et des Anglais.

Je n'y mets que cette seule différence : les Arabes et les Espagnols sont cruels parce qu'ils font la guerre avec passion, et qu'ils voient un ennemi personnel dans chaque soldat qu'ils égorgent ; les Anglais et les Russes maltraitent, insultent ou fusillent leurs prisonniers, parce qu'ils n'arrivent sous le boulet que rassasiés d'eau-de-vie et poussés par une ivresse furieuse. Les Français, au contraire, vont au feu en s'animant les uns les autres avec des quolibets, des mots plaisants ; ces bons paysans à la main lourde, à l'esprit paresseux, deviennent railleurs et malins dès qu'ils sont enrégimentés, et leurs plaisanteries, pour n'être pas toujours de bon goût, ne manquent jamais de gaieté. Une fois lancés sur cette pente, nos enfants perdus rivalisent à qui mieux mieux, et du coq-à-l'âne ils passent aisément à la grosse farce, des jeux de mots aux jeux de mains, jeux qui souvent deviennent fort vilains, dans toute la vérité du proverbe.

Dans l'une de nos expéditions sur Tlemcen, en 1837, un factionnaire tua d'un coup de fusil, pendant la nuit, un espion ou un voleur qui cherchait à se glisser dans notre bivouac. Au jour, le mort fut relevé, et les soldats du poste, qui n'était commandé que par un sergent, dépouillèrent ce malheureux et le mirent à cheval sur une branche de grenadier, en ayant soin de placer entre ses mains un vieux jeu de cartes épaisses et grasses, et sur son nez une drogue longue d'un demi-pied.

L'armée défila sous ce cadavre, auquel cependant il ne manquait rien de ce qui rend la mort hideuse et respectable. Eh bien ! il serait peut-être curieux de rappeler les lazzis qui volèrent de tous les rangs pour souhaiter le bonjour et le bonsoir au défunt ; la gravité des chefs fut obligée d'en rire, et jamais âme chrétienne ne s'en alla de ce monde aussi gaiement escortée que celle de ce pauvre Bédouin.

Si je ne craignais de m'écarter trop du sujet de cette lettre, je te prouverais par d'autres faits, mon cher Eugène, que l'esprit de nos jeunes héros ne se borne pas toujours à faire de bonnes ou de mauvaises plaisanteries ; sache seulement qu'il se passa, dans la matinée du 6 août 1832, des choses qui doivent être oubliées, puisqu'on ne sait comment les écrire.

A neuf heures du matin la razzia était achevée. Une vingtaine de cavaliers arabes, qui avaient voulu défendre le camp, avaient été tués ; les tentes avaient été pillées, et pour la plupart brûlées ; les Italiens et les chasseurs à pied avaient gonflé leurs sacs de tout le butin qu'ils avaient pu ramasser ; nos cavaliers dispersés ramenaient vers la ville d'immenses troupeaux de chameaux, de bœufs, de mulets et de moutons, qui, épouvantés du tapage et des façons de leurs nouveaux pasteurs, faisaient un vacarme épouvantable qui roulait dans la plaine et allait s'engouffrer dans les vallons, d'où quelques fuyards de la tribu contemplaient, dans un sombre désespoir, le sinistre tableau de leur ruine.

Ce fut à la lueur de l'incendie et sous l'épais nuage d'une âcre fumée, que nos trompettes donnèrent le signal de la retraite ; elle s'effectua d'abord dans le meilleur ordre possible, c'est-à-dire dans un inévitable désordre, occasionné par les milliers de bêtes à cornes et de bêtes de somme que nous conduisions comme en triomphe.

Chacun se faisait fête de rentrer en ville et de raconter sa matinée aux camarades. C'était la première razzia exécutée dans la province, et elle faisait trop d'honneur à tous pour que tous n'en fussent pas fiers. Cependant cette journée, radieuse à son aurore, devait s'achever bien tristement ! les joyeuses chansons de la marche de nuit devaient s'éteindre dans de lamentables soupirs.

Pendant que nos troupes se hâtaient pour échapper aux

ardeurs brûlantes du soleil qui mettait déjà la plaine en feu, deux ennemis s'attachaient à leurs pas, deux ennemis implacables, poussant chacun la mort devant eux, et la jetant sur les talons de notre colonne.

C'était d'abord Mustapha-ben-Ismaël, le vieux chef des Douairs, que de rapides cavaliers avaient été prévenir du désastre, et qui, se trouvant déjà à six lieues de ses tentes, avait rebroussé chemin au galop pour nous ravir notre butin et se venger à coups de fusil.

Puis, c'était ce soleil qui montait lentement dans la nue, et dardait sur nos soldats ses rayons chatoyants et lourds.

La soif, horrible compagne de tous ceux qui se hasardent à cheminer pendant le jour dans la plaine, saisissait déjà à la gorge et étreignait ceux que le pillage avait le plus animés. On voyait flotter dans l'espace le fluide atmosphérique chargé d'une électricité compacte; on voyait les herbes sauvages refléter sur leurs tiges brûlées ces longues traînées de flamme céleste, qui tremblaient sur les cristallisations du lac et les rouges fougères. La campagne s'enveloppait par degrés, mais rapidement, de cette blanche vapeur qui rapproche les horizons, et voile les objets d'un nuage fascinateur. Les insectes s'efforçaient, en jetant leurs cris de détresse, de rentrer dans leurs nids enflammés; les grosses sauterelles, aux écailles violettes, aux ailes roses, venaient s'abattre, dans leur vol effarouché, au milieu de la colonne,... et tous ces ennemis conjurés, Mustapha, la soif et le soleil, arrivaient en toute hâte pour châtier ces chrétiens qui osaient fouler le sol du prophète.

Déjà les coureurs du chef Arabe apparaissaient sur le lac, dont notre colonne venait de sortir; on voyait se projeter leurs silhouettes colossales, et comme pour nous défier au combat, comme pour nous inviter à les attendre, ils déchargeaient leurs armes dans notre direction.

Nos chevaux étaient hors d'haleine; la longue course qu'ils avaient fournie pendant la nuit, la privation de sommeil, le besoin de boire, les rendaient presque insensibles à l'attaque de l'éperon. L'infanterie, que soutenait encore un reste de force morale, et qu'allait abandonder un reste de forces physiques, se traînait à pas chancelants de buissons en buissons, cherchant, dans les rares excavations qu'elle rencontrait, quelques gouttes d'eau saumâtre qu'elle ne trouvait même pas.

C'était pitié de voir marcher ainsi ces hommes, que nous avons vus si gais, si rieurs à quelques heures de là. Un silence profond, grave et sinistre comme celui qui règne dans les lieux que visite ou qu'habite la mort, planait sur toutes ces têtes, branlantes et inclinées vers le sol avec un désespoir farouche, ou levées vers la nue pour aspirer un peu d'air, pour attendre l'arrivée de la brise marine, qui souffle d'ordinaire après midi. Nul ne se plaignait encore, mais nul ne parlait à son voisin, chacun réservait ses forces pour donner ce qu'en terme de guerre on appelle *un coup de collier*, c'est-à-dire pour livrer son dernier combat.

Les joues de nos bons Allemands, si patients sous les liens de la discipline, si forts sous le poids des fatigues, avaient perdu leurs couleurs rosées, et s'étaient fanées aussi vite que se fanent ces pauvres fleurs qui ne vivent que de rosée. Leurs yeux étaient hagards, enfoncés dans leurs orbites; leurs lèvres étaient blanches et leurs fronts ruisselaient de sueur.

Les Italiens, qu'on aurait dû croire plus acclimatés et mieux faits à la chaleur, donnaient un funeste exemple de découragement. Ils furent les premiers à jeter leurs fusils et à méconnaître l'autorité de leurs officiers. Saisis d'un stupide désespoir, plusieurs d'entre eux refusèrent de marcher plus longtemps. et se laissèrent tomber au pied de quelques broussailles, où ils s'efforcèrent de chercher un peu d'ombre pour cacher et reposer leur tête.

Ces malheureux, dépassés par l'arrière-garde, voyaient bientôt luire devant eux les regards enflammés des coureurs de Mustapha, qui, mettant pied à terre avec une joie féroce, leur donnaient le coup de grâce sans pitié, et attendaient glorieusement, accroupis sur les corps de leurs victimes, le passage de leur chef, pour jeter des têtes chrétiennes au-devant de son cheval.

Le colonel se multipliait; il avait confié la garde et la conduite des troupeaux à deux compagnies et à un escadron; il rappela une partie de ces hommes pour les réunir à la colonne, pensant avec raison que plus sa troupe serait divisée, moins son autorité se ferait sentir, moins son exemple serait profitable, moins le moral de tous serait soutenu.

Dès lors on vit se répandre et vaguer dans la campagne des milliers de bestiaux, qui eux-mêmes accablés par la chaleur, se mirent à beugler et à bêler dans toutes les directions. Par-dessus tous ces cris, s'élevait le gloussement plaintif et larmoyant des chameaux qui s'appelaient dans cet immense désordre, dans ce pêle-mêle sans nom, et venaient traverser les rangs ouverts et décimés de nos soldats.

Il était plus de midi. La colonne, ralentie par ses traînards, ne faisait pas un kilomètre en vingt minutes. Tous les regards se portaient vers Oran et la montagne de Santa-Cruz, qu'on voyait scintiller dans l'azur voilé de l'horizon; chacun attendait la brise de mer en se tournant vers les côtes avec des yeux en larmes, où les rayons d'un désespoir suprême ne flottaient plus que vaguement.

La brise se leva! mais au lieu de venir de l'est ou du nord, chargée d'un air bienfaisant et d'une fraîcheur embaumée, elle arriva du sud et répandit sur la plaine son souffle empoisonné, plus chaud, plus accablant que s'il était passé sur une colossale fournaise. « Le sirocco! le sirocco! répétèrent avec terreur les soldats, et ce mot renversa, comme l'eût fait un éclat d'obus, ceux qui se traînaient par les sentiers.

L'arbre géant, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, n'était plus qu'à un quart de lieue de la tête de colonne; on distinguait son feuillage poudreux et argenté, à travers les visions inspirées par le mirage; frappées du vertige, toutes les têtes se penchaient vers cet ombrage qui apparaissait comme une oasis dans ce désert embrasé. Chose étrange! les cavaliers de Mustapha-ben-Ismaël avaient atteint notre arrière-garde, c'est-à-dire qu'ils en étaient à portée de fusil, et qu'ils tiraillaient avec les chasseurs à cheval du colonel de Létang. Mais les coups de feu se répondaient lentement, on ne voyait pas caracoler ces dignes héritiers de la race numide; par un bienfait de cette Providence qui prend en pitié toutes nos douleurs, les chevaux de Mustapha, harassés par la course à fond de train qu'ils avaient fournie, haletants, mourants de soif, le flanc bas et trempé de sueur, refusaient d'aller plus loin, et ne répondaient plus aux talons de fer qui les ensanglantaient.

Alors, fait prodigieux dans les annales de la guerre, il arriva que nos chasseurs et les Arabes se firent face à petite portée de mousquet, et se regardèrent comme pour suppléer par la puissance, l'énergie, la colère et l'intrépidité du regard à la lutte qu'ils ne pouvaient entamer, aux coups que leurs bras défaillants ne pouvaient plus se porter.

Mustapha-ben-Ismaël ayant rencontré sur les traces de la colonne les armes dont s'étaient débarrassés presque tous les Italiens pour alléger leur marche, et devinant bien

que nos fantassins se jetteraient pêle-mêle sous le figuier, incapables de s'y défendre, ordonna aux siens de profiter de la halte que demandaient leurs chevaux pour réparer leurs forces, et de se préparer à ne pas laisser échapper un seul *roumi* (1).

Ce qu'avait prévu le vieux chef arriva. L'infanterie fit un effort suprême, et des pelotons entiers tombèrent expirants sous le figuier. Écorchant la terre de leurs ongles crispés, la mordant convulsivement, la léchant de leurs langues sèches et arides, nos malheureux soldats cherchaient un peu de fraîcheur, et se roulaient dans des accès de rage et de folie.

Le chef de l'expédition tenta des efforts surhumains pour rappeler quelque sentiment chez ces malheureux qui ne vivaient plus, pour galvaniser ces chauds cadavres; son zèle, son courage, ses soins furent perdus. Ce fut alors que, courant près des soldats de son régiment, il les ramena près du figuier, et leur donna cet ordre, d'une énergie aussi simple que magnanime :

— Puisque l'infanterie ne peut plus se défendre, nous allons, mes amis, mettre pied à terre, éventrer nos chevaux, nous faire de leurs corps un rempart autour de cet arbre, et brûler notre dernière cartouche au service de nos malheureux camarades et à l'honneur de la France. »

Les chasseurs d'Afrique mirent aussitôt pied à terre, et se rangèrent autour du figuier, plaçant devant eux leurs chevaux épuisés et immobiles. La plupart de ces nobles animaux fléchirent les genoux et se roulèrent, en se plaignant, sur les chardons brûlés et les épines des broussailles.

Quelques fantassins, réveillés en sursaut par l'acte sublime de dévouement qui se préparait sous leurs yeux, sautèrent sur leurs armes avec un élan magnifique de pudeur guerrière, et vinrent se mêler d'un pas chancelant à leurs généreux frères d'armes.

Le figuier fut ainsi enveloppé d'une muraille vivante, et dans l'enceinte de cette muraille gisaient entassés plus de quatre cents malheureux, dont beaucoup trop, hélas! ne se relevèrent jamais.

Mustapha-ben-Ismaël ordonna de commencer l'attaque, et les fusils arabes jetèrent une grêle de balles sur ce bataillon sacré, dont Thèbes eût fait sa gloire!

Tout à coup un bruit majestueux s'éleva dans les airs, et refoula, l'un sur l'autre, tous les échos de la plaine.

Ce bruit, ce grondement lointain, qui, selon les témoins de ce drame mémorable, entra dans toutes les poitrines comme le jet limpide d'une fraîche fontaine, c'était le bruit du canon.

Le général Desmichel, inquiet de ne pas voir rentrer la colonne expéditionnaire, venait au-devant d'elle, et signalait son approche par cette voix retentissante qui fera toujours battre les nobles cœurs, et que, dans notre langage familier, nous appelons, nous autres soldats, la voix du *brutal*.

Mustapha, apercevant les éclaireurs de la réserve, rallia son monde au plus vite, fit chasser par ses cavaliers quelques bestiaux égarés dans la plaine, et regagna son douar fumant et dévasté, où sa seule consolation fut de faire compter les têtes que ses Bédouins avaient coupées à nos traînards.

La colonne française rentra à Oran au coucher du soleil. Dans cette journée terrible elle avait passé par toutes les épreuves de la douleur, et peu s'en fallut qu'elle ne trouvât son tombeau dans cette même plaine où s'élèvent aujourd'hui trois charmants villages, dont l'un, en souvenir du glorieux fait d'armes de l'ancien colonel des chasseurs d'Afrique, s'appelle le village Létang.

Au moment où Mustapha-ben-Ismaël regagnait son camp, on vit un cavalier s'élancer d'un mamelon qui dominait le théâtre de l'action, et fuir à toute bride vers l'Oued-Tleta, pays de la tribu des Garabats; c'était notre guide que chacun avait oublié.

S'il faut en croire les récits qui nous sont parvenus, ce guide, impatient de porter avec nous le fer et le feu chez les Douairs, et d'assister à la ruine de Mustapha-ben-Ismaël, c'était l'adji Abd-el-Kader lui-même, qui, depuis lors et depuis quinze ans, traqué par quatre-vingt mille hommes sur tous les points de l'ancienne régence, se dérobe à leur poursuite et prend, en échange de la puissance qui semble enfin lui échapper, le rang qu'assigne l'histoire aux hommes de génie.

A. DE GONDRECOURT.

(*La suite prochainement.*)

(1) Nom vulgaire donné aux chrétiens.

Vue d'un douar arabe.

VOYAGE EN FRANCE.

LA BRESSE (1).

MACON.

Je ne tardai pas à reconnaître que je n'avais pas été trompé. Mâcon est à l'extrémité de son département, et n'est séparé de celui de l'Ain que par un beau pont qui traverse la Saône, et qui est une barrière réelle entre les deux pays, non-seulement pour l'administration, mais encore pour les mœurs. D'un côté, le Mâconnais, ses vignobles, son commerce étendu, sa civilisation, ses progrès, ses villages, où la moitié des hommes ont vu Paris; de l'autre, un commerce local de blé, et des mœurs aussi arriérées qu'elles peuvent l'être en France. Comme proximité, j'étais ainsi parfaitement placé pour étudier la basse Bresse, car je pouvais m'y trouver en quelques enjambées. Il me faut ajouter encore que, chaque samedi, Mâcon a son marché, et les Bressanes ou Bressandes y abondent; le même jour, de l'autre côté du pont, dans le petit bourg de Saint-Laurent, qui fait face au chef-lieu de Saône-et-Loire, se tient une foire de grains, l'une des plus importantes de l'est de la France. Je pus donc à loisir, au milieu de la foule qui ne s'inquiétait pas de moi, observer et le langage, et les costumes, et les usages.

Le patois n'est pas une langue, mais un mélange de vieux français, d'italien, de latin; le soir, par exemple, se dit *sero*; cette racine est-elle latine ou italienne? Je laisse au lecteur à le décider. Le matin se dit *mateno*, prononcé *mat'no*, ce qui n'est plus qu'un mot corrompu. L'*ó* grave, très-allongé ou traîné, revient souvent; quelquefois l'*o* du français ordinaire se change en *ou*; l'*homme* se prononce l'*oume*. Il en est de même pour quelques *e* muets; ainsi que dans le patois provençal, *le* se dit *lou*. Il serait difficile d'apprécier ce dialecte irrégulier avec exactitude; car, et cela est véritablement curieux, il change d'un village à l'autre, se rapprochant ici du parler mâconnais; là, empruntant davantage du provençal; ailleurs, dans le Bugey, par exemple, changeant l'*ó* grave en *a* ouvert, également traîné dans la prononciation.

Le costume des hommes n'a rien de bien particulier. Les marchands de vins étant les gros bonnets de la Bourgogne, les Bressans les plus voisins de la Saône, et ceux qui ont travaillé dans le Mâconnais, ont quelquefois la prétention de prendre leur costume, de se façonner à leur ressemblance, et, pour cela, portent des vestes longues et larges, qui descendent plus bas que les hanches, ont deux poches en dehors, autant en dedans, et offrent l'avantage, énorme pour eux, de n'avoir point de basques. Ceci, du reste, n'est que l'exception; les blouses, grâce à leur bon marché et à la facilité du blanchissage, sont en majorité. Quelques paletots d'étoffes de coton séduisent aussi par leur apparence d'habillement de ville et leur bas prix. Quelques vieillards conservent encore des culottes courtes, des habits campagnards et de longs gilets de couleurs tranchantes, affadies par le soleil. La coiffure était jadis une sorte de

(1) Voir le numéro de février.

chapeau à trois cornes, dont le derrière rabattu ombrageait le cou ; cette mode s'est perdue. On voit maintenant quelques chapeaux ronds achetés aux revendeurs, des chapeaux de paille plus nombreux, des casquettes ; mais tous les Bressans de la montagne portent l'éternel bonnet de coton, avec cette coquetterie, que chacun d'eux a son nom entier écrit au point de marque, en fil rouge, autour du bord. Avis aux bonnets de coton normands. Chacun d'eux ne se sépare jamais non plus d'un long bâton, souvent ferré par un bout, qui leur sert à conduire leur attelage de bœufs au marché, et qui, là, se porte en façon de canne à la Rousseau. J'allais oublier d'ajouter qu'un long tablier de peau était jadis de la dernière élégance pour les hommes, et se portait aux grands jours. Ils deviennent plus rares maintenant.

Le costume ordinaire des femmes frappe davantage ; la robe est montante et de couleur foncée ; un tablier à bavette la recouvre ; une sorte de collerette tombante, appelée *pointes*, dans le pays, descend jusqu'à la bavette du tablier. Le plus étrange, c'est que les tailles des robes sont hautes comme celles de l'impératrice Joséphine dans les tableaux de l'Empire, et commencent sous l'aisselle ; ce qui est fort peu gracieux. Le bonnet l'est davantage : il est composé de dentelles plus ou moins riches, qui retombent assez élégamment en arrière ; sur le devant, un petit chapeau de feutre ras, que la coquetterie seule peut avoir placé là, car je ne saurais expliquer autrement son usage. — Pourquoi les charbonniers, disent les enfants, portent-ils des chapeaux noirs, et les fariniers des chapeaux blancs ? — Pour se couvrir la tête. — On n'en saurait dire autant de l'ornement de tête des Bressandes : la forme en est très-petite, les bords varient de largeur selon les villages ; mais la position même du chapeau, penché presque sur le front, empêche qu'il ne puisse servir le moins du monde à abriter du soleil ou le cou ou le visage des femmes qui le portent. Les accessoires en sont quelquefois fort coûteux. Il n'est pas rare de voir une coiffure dont les dentelles valent de trois à quatre cents francs ; des galons et des glands d'or s'y ajoutent, tandis qu'une lourde chaîne de même métal retombe sur la poitrine. Dans les jours de travail, le costume des Bressandes se simplifie beaucoup : une chemise et un jupon sont les seuls vêtements qu'elles conservent. Les riches fermières exceptées, les autres vont toujours pieds nus, les jambes toutefois protégées par des *garaudes*, sorte de grandes guêtres de toile écrue, qui s'attachent au-dessus du genou par des jarretières, et, tombant sur le cou-de-pied, garantissent des épines et des ronces.

Le travail épuise ces pauvres gens ; les beaux hommes et les belles femmes y sont rares. La jeunesse passe vite ; et, dès trente ans, les paysans laborieux, brûlés l'été par le soleil, affaiblis l'hiver par les fièvres et par l'humidité, n'offrent plus aux regards que des membres d'une maigreur qui va jusqu'à l'étisie.

L'ÉGLISE DE SAINT-CLÉMENT.

J'étais un samedi occupé à ces observations, quand je remarquai plusieurs Bressandes qui se réunissaient ; chacune d'elles tenait par la main un ou deux enfants à mine souffreteuse, ou portait un pauvre petit garçon malingreux, revêtu de ses habits de dimanche, et coiffé d'un bonnet de coton aussi grand que lui, qui m'eût semblé bien grotesque, si je n'avais deviné qu'il y avait là tout autre chose que de la joie. Les femmes traversèrent la promenade de Mâcon et gagnèrent un faubourg ; je les suivis et j'arrivai bientôt avec elles à un village joignant la porte de la ville ; c'était Saint-Clément, dont l'église me parut assez ancienne, etc.

Chaque Bressande, en entrant, fit prendre un petit cierge de cire jaune à son enfant malade, le lui fit déposer devant la statue du saint, puis commença une longue prière qui me donna le temps de remarquer dans l'église deux tableaux assez extraordinairement placés là, et dus sans doute à la générosité de quelque seigneur voisin. L'un représente un fort joli enfant avec houlette, ressortant bien par sa couleur fraîche sur un fond d'arbres de fantaisie, palmiers et autres ; un mouton est à côté de lui. Lavé à l'eau oxygénée, cette toile montrerait un coloris dans le genre de Watteau, qui s'accorde peu avec le ton général de l'église ; par bonheur quelque sacristain spirituel a eu l'ingénieuse idée de faire ajouter à côté du mouton un bout de bandelette sur lequel se lit fort bien : *Ecce Agnus Dei*. Dès lors, il n'y a pas le plus petit mot à dire ; ce n'est pas un saint Jean dans le genre de Zurbaran, voilà tout.

L'autre est un portrait de jeune châtelaine, sans doute jadis un peu décolletée, et dont un peintre de village a rallongé la chevelure, de façon à en faire une Madeleine aux cheveux épars sur la poitrine, et quels cheveux, bon Dieu ! Les Bressandes avaient fini leurs prières, mais je les vis, avant de partir, s'approcher d'une vieille, assise à l'entrée de l'église, lui dire quelques mots, et lui glisser quelques sous.

Ce manége piqua ma curiosité : je m'approchai à mon tour et questionnai la femme du bénitier ; mais je n'obtins pas de réponse. Je craignis un moment d'avoir troublé sa prière, mais un coup d'œil jeté sur sa physionomie me rassura ; je compris que tout le monde n'est pas forcé d'avoir de l'intelligence... gratis. Je tirai une pièce, achetai un petit cierge, et refusai la monnaie, puis je me hasardai à renouveler ma question, — tout prêt, si je n'étais pas plus heureux que la première fois, à m'écrier comme Chicaneau :

Eh ! rendez donc l'argent.

Mais je n'eus pas cette peine ; mes bons procédés pour la vieille, joints à la satisfaction de se voir questionnée poliment par un étranger, eurent tout leur effet :

— Le bon Dieu, monsieur, dit-elle, n'a pas donné aux Bressans un bon pays comme à nous ; ils sont brûlés l'été, inondés l'hiver ; aussi ils ont des fièvres ; je ne sais plus comment M. Carteron, le médecin de Mâcon, les appelle.

— Scorbutiques ?

— C'est cela, monsieur.

— Eh ! qu'ont de commun les fièvres...?

— Doucement, mon brave monsieur, doucement. Le grand saint Clément (la vieille se signa), dont c'est ici l'église, intercède auprès du bon Dieu pour les bonnes gens qui le prient bien.

Je commençais à comprendre, mais je voulais être certain que je ne me trompais pas.

— Et vous vendez des cierges à cette bonne intention ? lui dis-je pieusement.

— Oui, monsieur ; et comme on fait vœu souvent d'une neuvaine à saint Clément (nouveau signe de croix), et que ces pauvres gens de Bresse ne peuvent pas venir ici neuf jours de suite..., je dis les prières à leur place.

Ainsi la bonne femme était une pèlerine... par procuration !

Elle vit sans doute que je n'étais pas fiévreux, car elle ne me fit pas ses offres de services, et reprit son chapelet à l'*ave* que marquait son doigt.

Je m'en allai en songeant que j'avais trouvé là la posté-

rité directe d'un des *quéreurs de pardons* du moyen âge, et aussi une nouvelle preuve de l'éternelle vérité de Molière :

Il est avec le Ciel des accommodements.

SAINT-LAURENT.

Saint-Laurent, je l'ai dit plus haut, est un des premiers marchés à grains de l'est de la France, et ses prix forment cours dans tout le pays; je voulus me jeter une fois au moins au milieu de la foule qui s'y presse, et qui peut bien s'élever par moments à trois ou quatre mille personnes venues de quatre, cinq et six lieues à la ronde ; car Pont-de-Vaux, Cluny, Tournus et Villefranche même y envoient leur contingent.

C'est un spectacle assez curieux que cette multitude vendant, achetant, marchandant, s'exclamant; poussée, foulée, coudoyée, heurtée par les gens et les paniers, et que les mille costumes variés, les mille coiffures rivales, les dentelles des Bressandes, les coiffures lyonnaises, les grands chapeaux des Senozandes (femmes de Senozan).

Froment, seigle, orge, avoine, maïs ou blé de Turquie et blé noir, la masse de grains que j'avais sous les yeux était énorme. C'était aussi quelque chose de nouveau pour moi, de voir peut-être cinq ou six cents chars rangés sur trois ou quatre files d'un côté de la place. Le char bressan mérite une explication. Un petit tombereau à côtés peu élevés en donnerait peut-être une idée; ce véhicule à deux roues porte deux, trois, au plus quatre sacs de blé; il est traîné par deux bœufs, souvent deux colosses, qu'unit un joug portant sur leur front et attaché derrière les cornes. Quand on aperçoit pour la première fois un de ces attelages si pesants, on se demande quel moyen doit employer l'homme pour faire marcher et obéir ces lourdes bêtes, pour peu qu'elles aient le caprice du cheval ou l'entêtement de l'âne; rien n'est plus simple, cependant. Le conducteur marche ordinairement en tête de ces animaux, un long bâton, voire même une baguette sur l'épaule. Est-il besoin de détourner, d'écarter du mauvais chemin, il crie à ses bœufs ô rrra, ce qui paraît être le cri d'usage, et les touche légèrement de sa baguette à droite ou à gauche ; l'attelage va du côté opposé à celui qu'il touche : s'il s'agit d'arrêter, il leur présente le bâton horizontalement. Je n'ai jamais vu battre un de ces animaux, quoique j'aie rencontré des milliers de chars. Il faut avouer aussi qu'avec une accélérée de ce genre, on est une heure et demie à faire une lieue. Arrivé au marché, le Bressan détache les bœufs du timon, sans toutefois ôter le joug, les fait changer de côté, et sans chercher plus loin une étable, les laisse avec une demi-botte de foin ou de luzerne, exempt de toute inquiétude à leur sujet.

Le marché de Saint-Laurent abonde aussi en volailles ; les poulardes de Bresse ont un grand renom ; de grandes cages plates renferment des basses-cours entières où crie un régiment de canards, désolés de ne plus aller en longue file. Rien n'est aussi amusant que de voir ces *volailles malheureuses* sortir par douzaines leurs têtes par les ouvertures du couvercle, et se prendre tout à coup à se lamenter, qui en gloussant, qui en nasillant. Les pigeons n'y manquent pas non plus, mais sont plus résignés.

Un peu plus loin des chèvres, de rares moutons, de jeunes veaux qui bondissent malgré le licou qui les retient ; de jeunes verrats, couleur de rose, dignes d'être chantés par Florian, ou d'être mis dans la bergerie d'Estelle, et que la Glaudine, ou la Marianne, ou toute autre Bressande, emmène prudemment en laisse, une corde à la patte, se promettant peut-être

D'avoir, le revendant, de l'argent bel et bon,

ou d'en manger le premier jambon à Noël.

Le reste du commerce n'est plus spécial : ce sont des fruits, des légumes, des balais, des marchandises d'occasion, etc.

Je m'amusai sans remords d'une marchande de vieilleries qui, dans son lot, avait des livres respectablement poudreux. Bouquiner à cent quatre lieues de Paris! quel bonheur inespéré! Je me prosterne, et ne tarde pas à tomber sur deux volumes complets :

LES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,
traduction d'Amyot.

Excellent ouvrage, mais devenu là ignoble bouquin, sentant la poussière et les rats.

— Combien? dis-je en désignant l'objet avec discrétion.

— Douze francs, môsieur.

Je fis un haut-le-corps à cette révélation.

— Mais, me hasardai-je à répliquer, pour ce prix j'aurai un exemplaire neuf à Paris.

A cette observation, la marchande, comme galvanisée, redressa vivement sa tête sèche et ridée, me toisa d'un regard ironique, et me foudroya par ces paroles prononcées d'un ton olympien :

— Mais, môsieur (un môsieur bien accentué), votre exemplaire de Paris sera neuf, et celui que je vous vends est vieux. Et elle rentra dans un silence dédaigneux, qui eût signifié dans toutes les langues :

Odi profanum vulgus, et arceo.

Malheureusement pour la librairie en plein vent, je ne suis pas millionnaire; car je vous jure, cher lecteur, par votre salut et le mien, que, si je l'étais, j'aurais acheté le livre pour le mot. Je ne lui connais d'équivalent que cette réponse d'une femme de même état, ou peu s'en faut, qui, à Paris, voulait vendre à un chercheur de niaiseries, vingt sous, un assignat de mille francs.

— C'est bien cher.

— Eh ! monsieur, s'ils revenaient !

UN NOEL.

Ma visite à Saint-Laurent m'avait assez bien réussi pour que je fusse tenté d'y retourner, c'est ce que je fis deux ou trois jours après; mais la scène était bien changée ; personne dans la rue, personne aux fenêtres, personne sur les portes. Je n'avais pas, il est vrai, fait preuve de beaucoup de raisonnement, je m'amusais à courir la Bresse à midi. A pareille heure, les Napolitains disent qu'on ne voit dehors que des Français et des chiens; à Saint-Laurent, il n'y avait qu'un Parisien et des oies qui se promenaient gravement en se dandinant, et à qui, ne voulant pas me compromettre, je dus céder le haut du pavé ou du moins de la chaussée garnie de caillous ronds et oblongs, entre lesquels je pensai vingt fois laisser ma chaussure.

Je m'aperçus que j'avais trop présumé de mes forces, si je comptais braver longtemps une telle chaleur, et que je trouverais peu à observer à un moment où bêtes et gens font la sieste. Je ne me rebutai pas et profitai de la circonstance pour visiter l'église. Après quelques regards qui ne découvrirent rien de curieux, mes yeux s'arrêtèrent sur les missels qui, selon l'usage de la campagne, étaient restés en place. Je les feuilletais machinalement, quand parmi eux je trouvai une brochure de quelques feuillets intitulée :

Dialogue antre des bregi et des bregire, ou cantique spirituez pre possay devoteman lo tan de la naissance du bon Gesu.

(Dialogue entre des bergers et des bergères, ou cantique spirituel pour passer dévotement le temps de la naissance du bon Jésus.)

Au-dessous du titre se lisait encore :

Yé le parain Bliaise que lé-s-a composai pre le contanteman de tien lé brove jan.

(C'est le compère Blaise qui les a composés pour la satisfaction de tous les braves gens.)

Le livre avait bien cent cinquante ans. Je trouvai là le patois que je cherchais, car la nuance entre celui du Mâconnais et celui de la Bresse change tous les jours ou plutôt n'en est pas une.

Je lus la *Complainte des saints Innocents;* la *Présentation des mages et des bergers à Jésus;* mais après avoir tout dévoré, je m'arrêtai de préférence à traduire cette dernière pièce, qui pourra paraître curieuse aux lecteurs si, comme moi, en fait de vieux noëls, ils n'ont lu encore que le recueil assez indécent de La Monnoye.

Premier dialogue mâconnais pour le jour de Noël, où l'on voit des bergers et des bergères qui chantent ensemble, en s'en allant à l'étable de Bethléem.

Les personnages sont Benoît, le vieux, et Denis, son petit garçon.

Benoît, qui ne peut pas marcher, réveille au milieu de la nuit son garçon Denis, qui dormait bien fort, en lui disant d'une jolie manière :

BENOIT.

Lève-toi donc, Denis (1),
Mon ami,
Et lève-toi donc vite ;
Prends ta culotte et ton habit
Avec ton tablier.

Lève-toi donc, Denis,
Mon ami,
Et lève-toi donc vite.
Denis est comme bien des gens,
Il répond je ne sais comment :

DENIS.

Vous êtes bien en train
Du matin ;
Que voulez-vous donc faire ?
Nous aurons le temps demain
Pour travailler ensemble.

BENOIT.

C'est pour te faire voir
Une chose
Que tu ne peux comprendre ;
Quand tu l'auras vu une fois,
Tu le sauras comme moi.

DENIS.

Père, est-ce le soleil
Qui est chez nous,
Qui fait tant de lumière ?
Je ne croyais pas qu'il fût jour,
Tant j'ai sommeil encore.

BENOIT.

Tu le verras bien tantôt
Et plus tôt
Si tu as un peu d'esprit ;
Le bon Dieu vient vers nous,
Pour nous sauver tous.

DENIS.

Mon Dieu ! qu'est-ce que cela
Que j'entends ?
N'est-ce pas un miracle ?
Il y a là-haut tant d'enfants
Qui chantent dans le ciel.

BENOIT.

C'est cela, Denis, un grand (miracle)
Vraiment,
Bien plus que tous les autres ;
Un Dieu pour nous se faire enfant,
Que veux-tu de plus grand ?

DENIS.

Il faut donc que j'y aille
De suite
Pour voir cette grande fête.
Mais de quel côté faut-il passer
Pour ne pas m'égarer ?

BENOIT.

N'y va pas sans présent,
Mon enfant,
Puisque c'est notre maître ;
Mène avec toi ton frère Jean
Qui en portera autant.

DENIS.

Comment s'appelle-t-il ?
Dites-moi,
Où est-ce qu'il demeure ?
Si ce n'est plus M. Laborier (2)
Et que vous en ayez changé.

BENOIT.

Hélas ! qu'on doit avoir pitié
De celui
Qui n'apprend pas à lire !
T'ai-je pas dit que le bon Dieu
Demeure en tous pays ?

DENIS.

J'aurais voulu dans un temps,
Joliment,
Aller à l'école,
Mais il faut aller aux champs,
Vous savez bien comment.

BENOIT.

Écoute bien, Denis,
C'est assez dit ;
Je vais tout t'apprendre ;
Puis quand tu l'auras appris,
Tu le diras à Louis.

Nous sommes tous nés,
Bien maudits,
D'Adam le premier homme,
Parce qu'il avait mangé
Ce qu'on lui avait défendu.

Mais celui qui nous fit,
Comme lui,
Nous promit un Messie
Qui serait vraiment son fils :
Les prophètes l'ont dit.

Depuis tout ce temps
Les enfants
De ce mangeur de pomme,
En pleurant, en se lamentant,
N'étaient jamais contents.

C'est pour ça qu'aujourd'hui
De Jésus
Nous avons cette musique ;
Les anges que tu as entendus
Ont dit qu'il est venu.

Mais ne sois pas, Denis,
Etonné,
Si tu le vois bien pauvre ;
Pour nous apprendre à souffrir,
Il souffre le premier.

Tu verras en ce lieu,
Un gros bœuf,
Et avec lui un âne ;
Pour l'échauffer, faute de feu,
Ils soufflent tous deux.

Denis, quand tu y seras,
Tu feras
Une grande révérence ;
Tu tiendras bas ton chapeau
En regardant son berceau.

Tu diras à Joseph,
S'il te plaît,
Et à sa jolie femme,
Que je n'ai pu t'y mener,
Tant j'ai mal aux jarrets.

DENIS.

Père, adieu ; comme
C'est bien temps
De le voir, je me hâte,
Patientez, en m'attendant,
J'y vais toujours courant.
— C'est ici la fin.

(1) *Voici le premier couplet en patois, comme échantillon.*

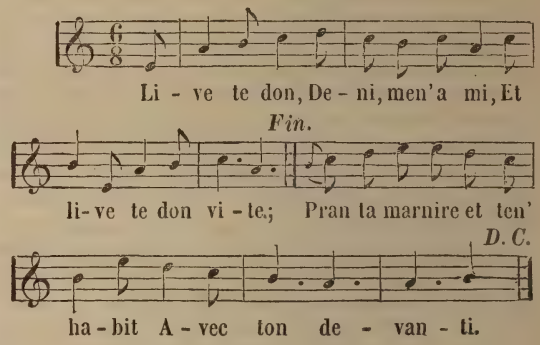
Live te don, Deni,
M'n'ami,
Et live te don vite ;
Pran te marnire et t'n'habi
Avu ton devanti.

Live te don, Deni,
M'n'ami,
Et live te don vite.
Deni, què queman ben dè jan,
Li repond je ne sai queman.

(2) Sans doute le curé du village, chez qui l'enfant croit devoir aller.

Je fis part à quelques personnes de Mâcon de ce que j'appelais ma trouvaille, et je passai d'une surprise à une autre quand j'appris que chaque année ce dialogue se chante encore dans l'église où je l'avais trouvé.

J'ai fait noter l'air que le livre indiquait et que l'on eut l'obligeance de me chanter ; c'est un air de complainte, mais vif et assez populaire.



On pourra remarquer que ce chant doit être interminable, en répétant, comme dans la brochure, la première strophe :

Live te don, Deni,

pour refrain de toutes celles que dit Benay (Benoît).

La pièce en tout m'a semblé charmante de naïveté, d'originalité et de naturel ; je souhaite n'être pas seul de cet avis.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la dernière fleur de simplicité que je devais trouver en Bresse.

LE PAYS PLAT.

Si, traversant le pont de Mâcon et la place du bourg de Saint-Laurent qui lui fait face, vous prenez à droite, à gauche ou en face, vous vous trouverez toujours, en quittant les maisons, dans une de ces immenses prairies si communes sur les bords de la Saône et qui s'étendent au loin dans le pays plat de la Bresse. Si vous avez soin, au milieu de ces steppes de gazon brûlant, de suivre quelques ornières à

peine tracées sur le sol, vous arriverez, après une traite de trois ou quatre kilomètres, à une sorte de bocage étrange où se trouvent des plantations de sarrasin ou de blé noir, de petites forêts de blé de Turquie ou maïs à épis, de maïs à balais, que ne dépassent guère des saules nains, rabougris et éventrés, accroupis au bord de mares verdâtres aussi nombreuses que les arbres qui les couvrent. Des aubépines, des prunelliers (le fruit ou plutôt la baie âcre de ces arbres est recueillie par les pauvres qui trouvent moyen d'en faire une détestable boisson), forment des haies luxuriantes, au-dessus desquelles s'élèvent des frênes au feuillage tendre que dominent de grands peupliers d'un vert foncé. Quand vous aurez fait au milieu de cet amalgame si hétérogène, par un chemin poudreux l'été, fangeux l'hiver, détestable en tous temps, une demi-douzaine de tours et de retours qui auront bien exigé une demi-heure encore de marche, vous vous trouverez à l'entrée d'un village, labyrinthe d'autre sorte, où de détour en détour vous découvrirez un groupe de chaumières, puis un autre; comme monuments, une ou deux maisons bourgeoises plus ou moins fraîches, puis enfin une église badigeonnée et portant un clocher recouvert, au lieu d'ardoises, d'écailles de terre cuite, vernies comme les couvercles des marmites et les poêlons de ménage, — clocher que l'on aperçoit de loin comme un signe trompeur et qui, à mi-chemin, disparaît parmi les peupliers.

Ce village que vous avez trouvé, non sans peine, et auquel vous n'êtes pas parvenu sans impatience : c'est *Feilhens*, dont les habitants ont dans le pays une telle réputation, qu'à quelques lieues à la ronde, on dit *Feilhendit* pour *coquin*; c'est *Cormoranches*, c'est *Griège* ou tout autre, car ils ont tous la même manière d'être, une situation analogue, les mêmes inconvénients, et le même fléau à craindre : le débordement de la Saône.

Pour s'expliquer les malheurs que causa l'inondation de 1840, par exemple, et que vient de rappeler, cet hiver, l'inondation de l'Orléannais, il faut dire d'abord que le pays plat de Bresse s'élève par une pente presque insensible, et pendant plusieurs lieues n'est que de quelques pieds au-dessus du niveau de la rivière; il faut comprendre encore que le cours supérieur de la Saône et le Doubs, son principal affluent, reçoivent les eaux d'un bassin, non pas étendu en largeur comme celui de la Seine, mais resserré entre les montagnes de la Côte-d'Or, des Vosges et du Jura; et que par conséquent les eaux arrivent dans leur lit avec beaucoup plus de simultanéité, au point que la Saône, à cette époque, a pu s'élever de vingt-cinq pieds au-dessus de sa hauteur ordinaire, et couvrir deux ou trois kilomètres des terres du Mâconnais, dont les coteaux sont plus voisins de son cours, et deux ou trois lieues de la basse Bresse. La vue du pays peut seule donner une idée du désastre; on comprend quel affreux spectacle ce devait être de voir cette immense vallée envahie, les peupliers indiquant seuls qu'il y avait eu là des champs, entravant la marche des bateaux à vapeur qui s'exposaient à être défoncés à chaque instant en s'aventurant au milieu des arbres, pour aller à la recherche et au secours des malheureux qui, réfugiés dans les combles de l'église ou d'une maison en pierre, couraient risque de mourir de faim s'ils échappaient à l'inondation.

La nuit était plus triste encore : les cris des paysans effrayés et presque submergés, le bruit des eaux qui se faisaient passage, le fracas des maisons qui s'écroulaient, le craquement des toits, formaient un effrayant concert auquel venait se mêler le bruit de vingt tocsins.

La perte en hommes fut cependant extrêmement minime; mais des villages entiers disparurent, ce qui est peu surprenant pour les personnes qui connaissent la manière de construire dans ce pays.

Les habitations, sans être précisément privées de *poutres et de chevrons*, ne sont pas sans avoir quelque analogie avec les nids d'hirondelles. La pierre à bâtir et la pierre de roche reviennent, à cause de la difficulté et de la lenteur des charrois, à un prix fort élevé; tandis que la terre, d'un jaune rougeâtre et mêlée de sable, tamisée, délayée et battue, forme d'assez bons murs et a l'énorme avantage de coûter deux francs cinquante centimes la toise sur un pied d'épaisseur. Je n'ai pas besoin de vous dire dès lors que des villages entiers étaient construits sans une seule pierre; le comble du luxe étant de faire couvrir d'une couche de chaux ou de plâtre cette terre, nommée *pisé* dans le pays. Le pisé réunit tous les avantages; il ne donne pas d'aliment au feu, il abrite mieux que des cloisons mal faites, il se répare facilement, il coûte peu : il n'a qu'un inconvénient, mais il est énorme, celui de se dissoudre dans l'eau et d'y redevenir boue. Autant de villages atteints par l'inondation, autant de villages renversés, et après le retrait des eaux, pour tous vestiges, quelques poutres et un tas de limon!... L'économie a prévalu néanmoins et le pisé est encore partout employé, mais autant que faire se peut, les Bressans font les premières assises en pierre, en prenant soin de dépasser le fatal niveau de 1840.

MŒURS, CARACTÈRE, USAGES.

Deux fiancés bressans distribuant des dragées.

Le caractère des Bressans est ordinairement bon. Ce sont de braves gens, pauvres en général, et à qui, par conséquent, il ne faut pas trop faire reproche d'être un peu intéressés. Leur science, d'ailleurs, se borne à conserver ce

qu'ils ont. Ils ne savent pas ce que c'est qu'une spéculation ; le progrès chez eux est et sera longtemps encore fort lent. Ils ne sont pas gens à quitter le bien pour le mieux le plus assuré.

Je n'ai pas besoin, après cela, d'ajouter que leur imagination est paresseuse. Le calme et la patience sont des qualités qu'on est forcé de leur reconnaître. Leur tempérament y contribue peut-être, et ne saurait être bien vif dans un pays où la chaleur mate qui couve la plaine les alourdit l'été ; et, où l'hiver, l'humidité, entretenue par le voisinage des Alpes, par les hautes eaux de la Saône, par des multitudes de petits lacs, d'étangs et de mares fangeuses, et par des pluies fréquentes, affaiblit et énerve les hommes les plus robustes.

Le manque de rapports commerciaux avec la capitale, l'éloignement des grandes voies de communication (car les vapeurs de la Saône ne laissent guère de passagers sur les bords de la Bresse), enfin le peu de voyageurs qui la traversent, sont autant de causes qui ont contribué à conserver à cette province une naïveté de jour en jour plus rare, et dont les traits, contés en patois bressan, égayent les veillées du Mâconnais.

Je demanderai à en rapporter un, que personne peut-être n'a encore remarqué : j'étais entré dans une église de village, furetant à mon ordinaire et trouvant peu de choses remarquables, quand, par hasard, mes yeux se portèrent sur le triangle jaune, à rayons, emblème de la Trinité, qui, d'ordinaire, surmonte le chapiteau de l'autel. L'intérieur du triangle me sembla étrangement garni. J'approchai, et je reconnus, avec un agréable étonnement, que l'artiste, badigeonneur de ce symbole, ne sachant quelle forme donner aux signes hébraïques, avait jugé tout simple d'y inscrire purement son nom :

SANGOIRE, *peintre.*

L'idée est digne de cette autre boutade d'un esprit fort du même pays, entré dans sa paroisse, le jour de l'Ascension ; son chien était à ses pieds (ce qui n'est nullement insolite dans ces lieux) ; lui, debout, écoutait le prône.

— Le Seigneur Jésus, disait le prêtre, paraphrasant l'Évangile, après avoir ainsi parlé à ses disciples, monta au ciel.

— Sanz-écela, monsu le curé? fit le paysan relevant la tête.

— Sans échelle, mon enfant.

— Vin-nou-z-en, Patô, j'enrajou, can j'antan manti. (Viens nous-en, Pataud, jenrage quand j'entends mentir.)

Et le paroissien, sifflant son chien, partit.

Cette anecdote, racontée par les Mâconnais, qui chargent volontiers leurs voisins, mérite peut-être peu de foi. Les Bressans ne sont pas irréligieux, mais obstinés ; ils cèdent difficilement. L'un d'eux avait appelé sa jument Marie, sans méchante intention. Le curé, indigné de voir ce nom ainsi attelé, exhorta, pria, menaça, le tout en pure perte : *Y a ben dé movèse femmes quel' portiont*, disait l'opiniâtre paroissien. La jument morte, toutefois, la suivante fut appelée Cocote ; mais le Bressan n'avait pas cédé, — semblable à ce plaideur normand qui, prié et sommé d'ôter son bonnet devant le tribunal, s'écriait : Je ne le ferai point, et qui, décoiffé par l'huissier, disait encore : Je ne l'ai point fait.

Il ne s'agit d'ailleurs que de savoir mener ces braves gens avec sagesse ; le curé du village d'Ars en donne tous les jours la preuve, et sa réputation s'accroît tellement, qu'on lui impute des miracles, sans songer que des papes et des conciles ont défendu d'y croire. Je consentirais, toutefois, à reconnaître comme tenant du merveilleux le résultat auquel il est arrivé, de faire vivre ses paroissiens, qui habitent à moins de trois lieues de Mâcon, comme des frères entre eux, d'effacer dans sa commune toute discorde, toute inimitié ; d'y supprimer les cabarets et les auberges pour y ramener l'hospitalité des premiers temps du christianisme, enfin d'y faire revivre l'âge d'or, comme le disent les voisins dans leur ébahissement.

J'allais finir sur ce détail, mais je n'ai parlé ni des noces, ni des enterrements, ni des fêtes.

Les enterrements sont ordinairement suivis de repas ; l'origine de cette coutume est facile à justifier : bon nombre d'amis, de parents, arrivent de trois, quatre et cinq lieues, et il leur serait pénible de refaire à jeun, après la cérémonie funèbre, un trajet si long. On est assez dans l'habitude de placer dans la bière ou à côté du défunt quelqu'une des choses à son usage. Dans certains endroits, par une coutume qui pourrait bien remonter au paganisme, on met une pièce de monnaie dans la bouche du mort. Une autre chose non moins étrange, et qui semblerait rappeler les trois appels que faisaient les anciens autour du tombeau ou du bûcher, c'est l'habitude où l'on est de pousser de grands cris en conduisant le corps ; les femmes qui ne crient pas passent pour n'avoir point de chagrin. J'entendais l'une d'elles dire : Ah ! si ça avait pu le rappeler, mon pauvre mari serait bien revenu, car nous avons bien crié. Il n'est pas rare de voir prendre des pleureuses ou plutôt des crieuses qui doivent employer leurs poumons à un instant fixé.

— Est-ce le moment de *guémanter* (se lamenter)? demandent-elles.

— Si on leur répond oui, les cris commencent.

Soit terreur superstitieuse, soit bizarrerie étrange, on s'abstient en général d'aller au cimetière voir la tombe même d'un parent aimé, d'un mari, d'un père.

Quand un jeune homme recherche une jeune fille et veut se déclarer, il va d'ordinaire rendre visite aux parents, accompagné d'un de ses amis. Une affaire sert de prétexte. On déjeune ou l'on se prépare à déjeuner ; car souvent les visiteurs, par discrétion, refusent de manger. L'ami joue un rôle important ; il doit, selon le besoin, pendant que le jeune homme s'entretient avec la fille, faire conversation avec le père, tâcher de savoir la dot qu'il veut donner, les avantages qu'il offre ; puis faire les premières ouvertures, et en causer lui-même avec la jeune fille, pendant que le futur gendre s'explique avec le père.

Toutes choses bien arrêtées, on célèbre une première fête, celle des fiançailles, quelquefois plusieurs mois avant le mariage. Les deux fiancés vont alors porter eux-mêmes, de porte en porte et de village en village, une boîte ou un cornet de dragées à ceux qu'ils invitent à leurs noces. Ils se mettent maritalement en route, l'un portant un grand panier renfermant les dragées, l'autre un énorme parapluie, le plus ordinairement rouge, ornement indispensable dans cette occasion solennelle, mais objet de luxe que les plus pauvres empruntent pour ce jour.

Souvent la fiancée exige que son futur mari lui donne un parapluie avant le contrat ; et dernièrement, dans le Mâconnais, un parapluie refusé par un fiancé trop économe a fait manquer un mariage assez bien assorti. Le plus souvent aussi, la femme reçoit une robe noire pour la Toussaint et le deuil ; c'est une précaution assez ordinaire dans beaucoup de provinces de France, où les ménagères, dans le cas où elles perdraient un parent, ne veulent pas être exposées à une dépense soudaine, ou privées de témoigner leur affection par leur costume.

Les alliances sont assez difficiles à contracter, à cause de la vanité qui, dit Pascal, *est si bien ancrée dans le cœur de l'homme*. Le cultivateur qui a quelques *coupées* de terre (mesure du pays) de plus que le voisin se croit bien au-dessus de lui ; celui qui a un domestique (domestique pour les travaux agricoles, s'entend) se croit bien supérieur à celui qui n'en a pas. Comme dans toutes les provinces, la famille dont un membre a été condamné en justice est mal vue et rebutée des autres pour les mariages.

Un usage assez absurde veut que les jeunes filles pleurent et se lamentent en quittant leur famille pour suivre leur mari. Leurs cris et leur résistance qui, parfois, va jusqu'au ridicule, donnent, pense-t-on, la mesure de leur vertu, et l'on me citait une jeune femme qui a scandalisé tout son village par ce peu de mots :

— Te ne ploure pô, Marie? lui disait-on.

— Pourqué velez-vous que je ploure, répondit-elle, quan je m'en va avé mon meilleur ami?

Lorsque c'est un veuf ou une veuve qui se remarie, on lui donne le jour de ses noces un charivari que l'on appelle dans le pays *tracassin;* ce charivari peut se racheter par un bal, de l'argent ou du vin.

Les fêtes se nomment *vogues*. On y boit, on y danse. Quelques saltimbanques s'y trouvent toujours, et il est bien rare maintenant qu'un violon criard ne s'y fasse pas entendre. A défaut de cet instrument, on saute au son de la cornemuse, de la vielle ; — ou encore pendant qu'une jeune fille chante, ou, si vous le permettez, vocalise un air, on danse une sorte de bourrée qui se trépigne comme les bourrées auvergnates, mais qui est bien loin d'avoir leur vivacité ; cette bourrée s'appelle un *branle*.

Enfin, puisqu'il me fallait finir par une méchanceté, disons encore qu'à ces fêtes, s'il se trouve des jeunes filles portant des robes d'une couleur claire, — par une précaution peu flatteuse pour leurs danseurs, elles s'entourent la taille de leur mouchoir, afin de préserver l'étoffe du contact des mains.

ADOLPHE DELAHAYE.

FIN.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES JUMEAUX.

PAR FRÉDÉRIKA BREMER

Le *Musée des Familles* n'avait point encore fait connaître à ses lecteurs Mlle Frédérika Bremer, ce Richardson suédois, dont le nom et les œuvres sont populaires dans tout le nord de l'Europe, et commencent à devenir célèbres en France. Les *Jumeaux*, que nous publions aujourd'hui, sont un des petits chefs-d'œuvre de Mlle Bremer, les plus justement renommés pour la délicatesse des sentiments et la grâce poétique des détails.

I.

Deux jolis boutons de rose, les derniers de mon jardin, ont été gelés pendant cette nuit d'octobre. J'étais si heureuse de la pensée que je ferais plaisir à ma vieille mère en les lui offrant! Elle aime tant les fleurs! A cette époque de l'année, elle les appelle sa parure...

Mais hélas! ces boutons, mon espérance, sont courbés sur leur tige, sans vie et sans couleur.

Ils ne sont plus, et avec eux s'est évanoui tout le plaisir que je me promettais dans cette fête.

Longtemps je les regardai, et, en les regardant, mes yeux se remplirent de larmes.

C'étaient des larmes de souvenir!...

Je pensais à deux autres boutons de rose d'une plus noble espèce, qui, pleins d'avenir comme ces belles fleurs, avaient été, comme elles, fanés, brisés prématurément par la gelée de la mort.

Edward, Ellna, jeunes amis, combien souvent vos douces images viennent me visiter dans mes heures solitaires! Ainsi que deux zéphyrs du printemps, elles soufflent sur mon âme le souvenir des jours où j'étais avec vous, où je vous entendais, où je vous voyais, et où je voyais en vous les plus belles des choses que Dieu ait jamais placées sur la terre!

Et maintenant, lorsque mes yeux rencontrent un fruit tombé de l'arbre avant sa maturité, une fleur dont un ver fatal a rongé le germe, une chose de la nature belle et bonne passée avant le temps, — je pense à Edward et à Ellna.

Voilà la jolie maison de campagne où ils coulaient, avec leur mère, leur douce vie!

Ils étaient les derniers de ses nombreux enfants, les seuls qu'elle eût pu ravir à la mort.

Elle les appelait son amour, son tout.

L'espoir d'être heureuse avait fui de son cœur, lorsqu'à l'automne de sa vie, Edward et Ellna lui donnèrent un bonheur que son imagination, dans les plus fraîches roses de son printemps, n'eût jamais rêvé.

Edward et Ellna étaient nés en même temps. La nature les avait revêtus d'harmonie. Traits du visage, son de la voix, gestes, tout en eux était semblable. Cependant, vers leurs dernières années, on remarquait dans Edward une expression plus ferme, dans Ellna une expression plus douce.

Ils étaient si beaux, qu'on ne pouvait les regarder sans être ému.

L'œil, fatigué par tant d'objets ennuyeux et discordants que l'on rencontre à chaque pas sur la route de la vie, trouvait plaisir à se reposer sur ces êtres charmants, dont le type enfantin, couronné d'une pure et suave innocence, semblait faire pressentir une création meilleure.

Leur frais sourire reflétait leur âme, trésor de candeur et de joie. On pouvait comparer la pureté radieuse qui brillait en eux, à deux gouttes de rosée envoyées par le ciel pour rafraîchir la terre.

II.

— Heureuse enfance! — Ce cri est répété par bien des bouches qui déjà se sont trempées profondément dans la coupe de la vie, cette coupe, sur les bords de laquelle ces deux enfants n'avaient encore posé leurs lèvres que pour en sucer l'écume brillante.

Parfois, il me vient dans la pensée que c'est à tort qu'on estime l'enfance heureuse.

Combien de larmes versent les enfants!

La contrainte violente, les reproches injustes s'élèvent comme des orties vénéneuses autour de ces frêles créatures.

O liberté, liberté, vent puissant de la joie, dont le souffle pur féconde et dilate les cœurs de ces petits innocents, c'est à toi, et non à la contrainte, de guider leurs premiers pas!... Alors, on ne verrait plus tant de voyageurs errer inquiets dans le monde, et tomber abattus sous leur fardeau.

La liberté salua l'aurore d'Edward et d'Ellna, et présida à leurs premières années.

La nature fut leur berceau; les champs, les bois, les verts bocages virent leurs jeux et leur sommeil.

Souvent, tandis qu'ils dormaient, les bras entrelacés, à l'ombre des arbres, sur un banc de frais gazon, on les entendait parler des anges, et les oiseaux leur jetaient, en volant au-dessus d'eux, une partie des feuilles embaumées qu'ils portaient à leurs nids...

Les enfants dans les bois.

Tous ceux qui les connaissaient disaient qu'ils étaient sans rivaux; et plusieurs se demandaient dans un pieux transport si véritablement ces enfants étaient comme les autres mortels.

Autour de leurs fronts immaculés flottaient les boucles légères de leur brune chevelure; leurs yeux brillaient d'un éclat enchanteur. Le gai sourire de l'enfance entr'ouvrait leurs jolies lèvres, et formait dans leurs joues rosées ces petites fossettes que, je ne sais pourquoi, nous aimions tant à embrasser.

Tout leur être était si beau, leurs mains surtout, que je vis un jour un sculpteur s'arrêter devant eux, et les contempler avec extase. Un vieux jardinier, dont on n'avait jamais célébré ni la politesse, ni les bonnes manières, avait toujours soin de prendre des gants lorsqu'il conduisait la petite Ellna au jardin, et qu'il lui remplissait de ses plus belles fleurs son tablier de mousseline.

Habitués à être admirés, sans savoir pourquoi, Edward et Ellna allaient volontiers au-devant de tous ceux qui désiraient les voir, et recevaient en souriant leurs louanges et leurs caresses.

— Nous sommes si beaux! disaient-ils dans la simplicité de leur âme, qui ignorait ce que c'est que la beauté, et pourquoi le monde y attache tant d'avantage.

L'impression agréable qu'ils savaient produire semblait toutefois ne leur causer du plaisir que parce qu'elle en causait aux autres.

— Regardez-nous! disaient-ils un jour à un vieillard qui pleurait son fils unique, regardez-nous, et ne pleurez plus!

Mais ils furent étonnés que ce vieillard pût les regarder et pleurer encore, car toujours leur aspect avait ramené le sourire sur les visages attristés.

Alors, tristes de ne pouvoir le consoler, ils versèrent des larmes avec lui.

Leur larmes furent plus puissantes que leur sourire.

Le vieillard les prit dans ses bras, et il se sentit ranimé par la douce sympathie de leurs petits cœurs d'anges.

Dans la suite, on les entendait dire, lorsqu'ils voyaient quelqu'un dans la peine :

— Regardez-nous, nous pleurons avec vous!

Ainsi ces petits chrétiens pratiquaient, dès l'aurore de leur vie, les préceptes de leur maître.

III.

On prête aux enfants des cœurs tendres. Et moi j'en ai vu bien peu qui ne fussent bourrus et cruels. Méchants sans le savoir (par conséquent innocents), ils tourmentent souvent de la manière la plus affreuse des créatures faibles et sans défense. Ils observent avec une attention curieuse les tortures de leurs victimes, et ils évitent rarement de faire un mal, lorsque ce mal impressionne tant soit peu leur imagination exaltée.

Edward et Ellna n'étaient point cruels comme les autres enfants de la terre. Ils ignoraient la peine et la souffrance, mais ils en avaient comme l'intuition; et partout où une tristesse se révélait à eux, ils employaient tous les efforts de leur zèle à la dissiper.

Si un pauvre petit ver roulait dans la poussière, tiré par des fourmis, ils le délivraient aussitôt, et le mettaient en sûreté sur le gazon, loin de ses persécutrices. S'ils voyaient un petit oiseau captif, agiter en vain ses ailes contre les barreaux de sa cage, ils fondaient en larmes, et suppliaient ses maîtres de lui rendre sa liberté; et si leur prière n'était point écoutée, ils réunissaient leurs petites épargnes pour l'acheter. Alors ils emportaient l'oiseau dans les champs, ils ouvraient les portes de sa prison, et lorsque le captif libéré s'élevait dans les airs, entonnant un chant joyeux, ils battaient des mains, et leurs cœurs palpitaient de bonheur.

Pas un jour ne se passait où ils ne fissent quelque bien, ou n'empêchassent quelque mal. Sans doute la sphère d'action de ces petits êtres était encore bien restreinte; ils ne pouvaient faire que peu de chose. C'étaient comme de

jeunes acteurs qui s'essayaient de bonne heure aux beaux et nobles rôles qu'ils devaient jouer plus tard sur la grande scène du monde.

Ils songeaient avec délice à tout le bien qu'ils pourraient faire « quand ils seraient grands ! » — Ils rêvaient, la nuit, qu'ils portaient des secours à quelque malheureux en-

Le rêve des enfants.

chaîné sur la paille des cachots, et qu'ensuite des chérubins leur tendaient les bras du haut du ciel et les embrassaient pour les récompenser.

Au lieu d'imiter ces enfants sans cœur qui se plaisent à dévaliser les nids des oiseaux, ils veillaient sur eux avec amour ; ils déposaient des miettes de pain et des grains de chènevis au pied des arbres et des haies où la petite famille aérienne avait construit ses habitations d'été.

— La mère, disaient-ils, n'aura pas loin à voler maintenant, et les petits oiseaux ne devront point attendre et souffrir de la faim !

Ils s'approchaient avec précaution de l'endroit où elle avait déposé ses œufs ; ils éparpillaient du grain, tout autour, sur les frais gazons, ayant bien soin de ne point alarmer les oiseaux timides ; et ceux-ci, s'accoutumant peu à peu aux visites des deux petits anges, voltigeaient en chantant, et se reposaient sur un buisson voisin, attendant tranquillement le départ de leurs jeunes amis, qui s'en allaient d'un pas si doux, si léger, que l'herbe se relevait derrière eux, comme si elle n'eût été courbée que par le souffle des zéphyrs.

De peur d'écraser les fourmis, qui semaient de leurs escadrons travailleurs les sentiers où ils passaient, ou de fouler aux pieds les grenouilles qui sautaient devant eux, Edward et Ellna s'arrêtaient, ou faisaient un petit circuit.

Jamais ils n'ont tué aucune créature avec intention ;

Pas une seule mouche, ni même un cousin, ce vampire de l'air, qui ne trouve aucune merci devant la portion éclairée du genre humain.

— Il est si beau de vivre ! disaient-ils.

Une fois, je vis la petite Ellna tendre ses bras blancs à ces bourreaux suceurs de sang.

— Je leur donne à souper ! disait-elle en souriant, et cela ne me fait pas beaucoup de mal, ajouta-t-elle à cause de son frère, qui, pour la première fois, exprimait dans ses traits quelque chose de l'esprit dominateur de l'homme, et qui, pour venger les souffrances de sa sœur, eût exterminé sans merci toute la race des cousins présents et à venir, ce qui probablement ne lui eût pas été plus difficile que la conquête du monde à *Alexandre*.

Ellna céda aux instances de son frère, et chassa les petits vampires.

Alors Edward s'efforça d'empêcher, par ses baisers, l'enflure des parties qu'ils avaient mordues.

Les doux sourires de l'enfance illuminaient leurs visages lorsqu'ils se débattaient, Edward pour donner ses baisers, Ellna pour les éviter.

J'ai dit qu'ils n'avaient jamais tué aucune créature avec intention. Je me suis trompée. S'ils voyaient un petit être lutter contre les étreintes de la mort, une mouche ou un papillon qui avaient brûlé leurs ailes à la lumière, un ver qu'on avait à demi écrasé, Edward, comme celui dont le cœur était le plus ferme, hâtait d'un pied libérateur, en détournant les yeux, le terme suprême de leurs souffrances.

— Mieux vaut mourir que souffrir ! disaient-ils.

Et ils s'en allaient en pâlissant.

— Ces enfants sont trop bons pour ce monde ! Leur vie sera courte !

Ainsi parlaient ceux qui connaissaient leur cœur.

Et pourtant, ô mon Dieu ! nous serions si heureux, au milieu des chagrins et des maux qui nous entourent, si tu voulais nous conserver longtemps ces douces visions. Elles nous révèlent l'étoile qui est tombée de nos fronts, elles nous rappellent les cieux d'où nous sommes venus, et vers lesquels nous dirigeons notre course !

IV.

Edward et Ellna avaient vu s'écouler les jours de leur printemps.

Ils touchaient à leur quinzième année.

La jeunesse n'altéra point leur nature d'enfant. La première violette qui perçait la neige, la première fraise que le rayon du soleil colorait de pourpre, les charmaient comme auparavant; comme auparavant la joie ou le chagrin de leurs semblables les faisaient sourire ou pleurer.

Mais alors ils comprirent mieux que les êtres humains méritaient la plus grande sollicitude.

Il n'y avait pas autour de leur maison, dans un rayon de plus d'un mille, une seule chaumière qu'ils n'eussent visitée. A chaque instant, la charité de leur mère leur donnait l'occasion de faire du bien.

— Dites-nous quels sont vos besoins ? disaient-ils aux pauvres et aux malades ; si nous le pouvons, nous vous aiderons.

Tantôt c'était un lit plus doux, tantôt des aliments plus substantiels, tantôt un peu d'argent, qu'ils distribuaient aux malheureux. Et toujours leurs dons, accompagnés de douces paroles, ajoutaient à l'effet de leur bienfaisance une suave impression de bonheur.

Quand leurs protégés jouissaient du nécessaire, ils tâchaient d'y ajouter du superflu ; ils faisaient des cadeaux aux pères et aux mères, ils donnaient des bonbons aux enfants ; et avec quels transports tous ces petits amateurs de bruit et de sucreries accueillaient Edward et Ellna partout où ils posaient leurs pas !

On avertit leur mère des abus que pourrait entraîner une bienfaisance aussi outrée.

— Ne soyons pas trop prudents, répondait-elle ; une seule occasion de faire le bien, perdue (comme il arrive souvent) par méfiance, est une perte irréparable.

Cependant Edward et Ellna n'étendaient pas seulement leur sollicitude sur les classes pauvres et infirmes, ils ne cherchaient pas seulement à adoucir ces peines, ces chagrins qui se révèlent par les larmes, et qui parlent à haute voix ; ces chagrins muets, ce malaise rongeur, ces tortures petites, mais plus cruelles que les mille piqûres d'une aiguille, que nous découvrons avec peine, et qui nous sont si intolérables ; toutes ces épreuves multipliées, qui pèsent comme de lourdes chaînes sur les esclaves d'un monde beau et poli ; ils les devinaient, et s'efforçaient d'en tempérer l'amertume.

Si, dans un salon, Ellna apercevait une jeune fille que la nature avait traitée en mère avare, et qui semblait avoir la conscience pénible de son peu d'agréments, elle tâchait de lier connaissance avec elle ; elle l'abordait, lui parlait avec sympathie, et lui témoignait par tous les moyens possibles qu'elle s'intéressait vivement à elle, et qu'elle trouvait un grand plaisir dans sa société. Quelquefois Edward venait en aide à sa sœur, et la manière aimable dont il exerçait, vis-à-vis de la jeune délaissée, ces mille petites courtoisies qu'on ne peut jamais demander mais qu'on est si heureuse de recevoir, produisait sur elle une impression infaillible de consolation.

De son côté, quand Edward rencontrait quelques-uns de ces jeunes gens timides et toujours solitaires, auxquels le monde fait peur, il allait les trouver, causait avec eux, et s'ils dansaient il leur présentait sa sœur, qui, aussi bonne que lui, leur donnait la préférence sur tous les beaux et les fashionables, qui cherchaient à l'envi à fixer un de ses regards.

Que de fois j'ai vu des visages assombris par le mécontentement et par l'aigreur, s'illuminer tout à coup à l'aspect des jumeaux, et bientôt refléter leur doux et gracieux sourire ! Les traits les plus disgracieux s'embellissaient à leur approche, et dans l'expression plus agréable qu'ils revêtaient, on pouvait lire encore longtemps après cette heureuse conviction : Nous aussi nous pouvons être aimables !

Un soir que l'on dansait sur le gazon, je m'aperçus qu'Ellna n'avait plus le beau bouquet de lis que son frère lui avait donné avant le bal. Je lui demandai si elle l'avait perdu.

— Non, je l'ai donné, répondit-elle en rougissant, et en me quittant aussitôt pour se mêler à la danse.

Je regardai avec curiosité toutes les jeunes et jolies personnes qui étaient autour de moi, pas une n'avait le bouquet d'Ellna. Mais voici qu'en jetant les yeux au loin, derrière les groupes, une pauvre fille, mal vêtue, contrefaite, m'apparut ; elle tenait dans sa main flétrie le bouquet de lis, et répétait doucement avec une expression de pieuse reconnaissance :

— Oh ! l'ange ! l'ange ! — Je pense, m'a-t-elle dit, que ces fleurs te feront du bien. — Oui, elles m'ont fait du bien. — Oh ! l'ange ! l'ange !

V.

Qu'ils étaient heureux ces jeunes et beaux enfants ! Qu'ils étaient adorables et adorés ! Tout le pays retentis-

sait de leurs louanges; ils en étaient l'amour et la gloire.

L'affection qui unit d'ordinaire deux jumeaux était si intime entre Edward et Ellna, qu'ils ne comprenaient pas la vie l'un séparé de l'autre. Ils pensaient, ils agissaient ensemble; tous leurs désirs tendaient à se rapprocher toujours davantage. Ils disaient toujours *nous*. Mais ils sentaient vivre leur *moi* l'un dans l'autre; ce *moi*, qui lorsqu'il est tout à fait seul, est si lourd, si plein d'angoisses.

Ainsi leurs jours passaient sans nuages. Nulle maladie, nul souci, nul chagrin, n'avait attristé leurs cœurs ou altéré leurs traits. La vie, ce maître si dur pour tous, leur épargnait ses austères leçons

Mais non... leur avenir devait être brisé dès son aurore. A seize ans, ils devaient mourir...

Aux approches de l'hiver, les joues d'Edward avaient commencé à se colorer d'une rougeur fiévreuse. Bientôt cette rougeur disparut. Edward devint pâle, ses forces diminuèrent, sa taille svelte se courba, comme le jeune arbrisseau qu'a fatigué l'orage; sa respiration était courte et haletante; ses mouvements, naguère si pleins d'animation et de vie, faibles et lents; ses yeux brillaient d'un éclat étrange, et cet éclat annonçait à tous la prochaine transfiguration de son être.

Le médecin prononça l'arrêt fatal.

— Consomption! quelques mois de langueur, et puis la mort!

Oh! comme tout fut changé alors! A mesure qu'il s'avançait vers la tombe, Edward regardait en arrière dans la vie, et il la voyait s'enfuir rapide, ainsi que l'homme de mer, du haut de son navire, le rivage qu'il abandonne.

— Si jeune encore! disait-il, et déjà mourir! — Ellna, te quitter! — Me séparer de toi, de notre mère! — Et cette belle vie, cette terre si ravissante, ces créatures si bonnes, tout, tout! — Oui, tout quitter et mourir! — Oh! être seul dans un sépulcre sombre! — Quelle affreuse destinée!

Ellna s'efforçait de rassurer, de consoler son frère.

Mais elle aussi était triste, profondément triste...

— Mon frère, disait-elle à Edward, le soleil a tant de puissance; viens à la fenêtre; laisse-le luire sur toi. Tiens, prends ce doux siége que je t'ai préparé. — Vois ces fleurs que je t'ai cueillies; respire leur parfum. il te rendra en hiver toute la saveur du printemps.

Et d'autres fois :

— Mon frère, repose-toi sur moi, tu seras mieux, et je serai si heureuse!

Et Edward appuyait sa tête sur le sein d'Ellna, et elle restait ainsi des heures entières, s'efforçant de contenir l'émotion de son cœur, et d'unir sa respiration à celle de son frère.

— Oh! vois, s'écriait-elle par moments, comme les nuages se dissipent, comme le ciel s'éclaircit. Il s'ouvre, et que son azur est beau! C'est la réponse de Dieu; il a exaucé ma prière. Le ciel de notre bonheur est obscurci par les nuages, mais bientôt ces nuages se dissiperont et il redeviendra clair. — Tu ne mourras point!

Souvent aussi Ellna s'efforçait de jouer et de plaisanter afin de rappeler l'espérance dans leurs deux cœurs. Elle dansait devant Edward, et l'enveloppait gracieusement de la gaze légère qui lui servait d'écharpe. Elle lui chantait des romances et toutes sortes de jolies chansons. Mais lorsqu'une réflexion mélancolique sur le bonheur de la vie passée s'échappait de la bouche d'Edward, ou que seulement un faible sourire errait sur ses lèvres pâles, alors tout rayon d'espoir s'éteignait dans les yeux d'Ellna; et les jumeaux se mettaient à pleurer.

Ellna exhortait son frère à prendre fidèlement les remèdes prescrits par le docteur; elle les préparait de ses propres mains.

Qui pourrait dire tout ce que sa tendresse inventive découvrait chaque jour de consolation et de soulagement pour le malade? Elle se trempait les mains dans l'eau glacée afin de pouvoir lui rafraîchir, avec elles, son front brûlant; elle lui lisait ou lui racontait, pendant ses nuits d'insomnie, les choses qu'elle croyait le plus propres à intéresser ou à distraire son esprit mobile. — Et, dans ces heures lugubres, où la mort se présentait à Edward dans toute l'horreur de sa solitude, Ellna, pour ranimer son courage, lui promettait de le suivre :

— Comment pourrais-je faire autrement? lui disait-elle; je ne comprends pas la vie sans toi.

Oui, Ellna pouvait consoler Edward.

Et quelle est la femme à qui la puissance de consoler n'a pas été donnée? C'est à la femme qu'a été révélé le mystère de la douleur, et le baume qui peut la calmer a été déposé entre ses mains.

Ellna avait dit à son frère :

— Je te suivrai!

Bientôt elle tint sa promesse.

Au commencement du printemps, les symptômes du même mal se déclarèrent en elle, et il fit des progrès rapides dans cette nature délicate, déjà si affaiblie par les angoisses et par les veilles.

Elle entendit aussi, de la bouche du médecin, son arrêt de mort.

— Nous sommes bien jeunes, et pourtant *nous* devons mourir!

VI.

Ainsi disaient, d'une voix plaintive, Edward et Ellna. Mais ce *nous* qui les réunissait, était déjà une goutte de consolation dans leur coupe amère.

Ils prirent ensemble congé des fleurs du printemps, qu'ils ne devaient plus revoir jamais.

Chaque jour voyait s'échapper de leur sein une étincelle de vie.

Souvent on les rencontrait marchant péniblement, en se soutenant l'un l'autre, dans ces champs et sous ces berceaux de verdure où jadis ils jouaient avec tant de gaieté et d'ardeur.

Ils disaient adieu à tous les êtres qui les environnaient, au ciel, à la terre, au soleil dont le flambeau se faisait de plus en plus pâle à leurs yeux.

— Adieu, murmuraient-ils, ô vous tous que nous avons tant aimés; adieu, nous devons tout quitter, nous devons mourir!

Lorsqu'on parlait devant eux de plaisirs prochains ou de bonnes actions futures, afin de les distraire et d'élargir, en quelque sorte, pour eux cet avenir que le destin leur faisait tous les jours plus étroit, ils disaient les larmes aux yeux :

— Nous ne serons plus là, car nous devons mourir!

— Venez me voir, à l'automne! — leur disait un jour un de leurs voisins; — alors mes pêches et mes raisins seront mûrs, et les anges pourront manger la vraie nourriture des anges.

— Nous ne le pourrons pas, répondaient-ils; car à l'automne, nous ne serons plus.

— Le mois prochain, — leur disait un aimable vieillard, qui était leur ami, — mes petits-enfants, Alfred et Signia, viendront me visiter. Ils sont beaux et bons. Alfred sera l'époux d'Ellna, et la petite Signia, la douce prunelle

de mes yeux, sera la femme d'Edward. Et vous marcherez joyeux, comme dans un quadrille de bal, et sur la terre nous aurons une image du royaume des cieux.

— Hélas! répondirent-ils en souriant, nous ne pouvons nous marier, car nous devons bientôt mourir!

Et ainsi, de toutes parts, la mort leur arrivait dure et sévère; brisant toutes leurs forces, et les enveloppant de tristesse et d'ombres.

Mais cette mort, cette mort si terrible, ils devaient pourtant apprendre à l'aimer.

La souffrance, — ce monstre rongeur de la vie — qui jamais n'avait osé s'approcher de ces êtres angéliques, — enfonçait sans pitié ses griffes de tigre dans leur poitrine.

— Nous devons bientôt mourir!

Je les avais entendus pousser cette plainte avec un accent douloureux, et comme s'ils eussent dit :

— Nous devons bientôt quitter la fête!

Hélas! bientôt, je les entendis répéter les mêmes paroles, mais elles semblaient dire :

— Bientôt, nous nous reposerons!

Leur martyre fut court, Dieu en soit loué! La paix vint même pour eux avant la tombe; une sorte d'évanouissement lent et sans douleur les conduisit jusqu'au seuil de la vie, où ils purent encore cueillir quelques fleurs.

Mais ils avaient souffert; et au souffle amer de l'expérience, le charme qui avait revêtu à leurs yeux le monde de pourpre, s'était dissipé.

Ils jetèrent les regards autour d'eux. — Plus de paradis! — Ils virent les larmes, les crimes, les peines, les terreurs; et c'est en vain qu'ils agitèrent leurs faibles bras pour repousser tous ces maux. — La souffrance humaine, dont ils comprenaient alors, pour la première fois, le sombre mystère, se dressa devant eux comme un spectre fatal, et enveloppa de son voile de chagrin, toute la terre.

— Les hommes souffrent, disaient-ils, les animaux souffrent, tous les êtres souffrent. — Oh! il n'est pas bon d'être ici; c'est la demeure du chagrin!

Et ils ne souhaitaient plus de vivre.

Si encore ils avaient pu soulager la souffrance!

— Mais que pouvons-nous faire, maintenant? s'écriaient-ils péniblement. Hélas! bien peu de chose!

Et leurs yeux voilés de larmes embrassaient toute la terre dans un triste regard.

En ce temps-là, un prêtre bon et éclairé commença à les instruire dans la religion de leur baptême. La bonne semence crût et fructifia au centuple dans leurs âmes angéliques, ainsi que dans la bonne terre de l'Évangile.

Leurs yeux devenaient plus vifs et plus limpides à mesure que la divine lumière pénétrait dans leurs cœurs. Souvent ils les abaissaient vers la terre, et ils disaient en soupirant :

— Ce monde n'est pas bon!

Et ils les élevaient soudain vers le ciel, s'écriant avec transports :

— Là, il y a un monde meilleur!

L'obscurité qui les avait enveloppés pendant un temps se dissipait peu à peu. La route qui s'ouvrit devant eux fut glorieuse et splendide, mais d'une gloire et d'une splendeur qui n'étaient pas de la terre. Un écho de l'éternité résonnait en eux, et lorsqu'ils se regardaient, rayonnants de bonheur, ils se disaient tout bas :

— Nous sommes immortels!

Après leur première communion, la paix de leurs cœurs fut parfaite, et l'éclat de leurs yeux ne fut plus qu'un faible reflet de leur éclat intérieur.

Un seul souci les tourmentait encore. Ils l'exprimaient souvent dans les larmes et dans les prières qu'ils versaient devant Dieu.

— O Dieu! disaient-ils, si ton amour nous pénétrait un jour de sa substance, et nous illuminait, comme le fait aujourd'hui ton image, comment pourrions-nous jamais te remercier?

VII.

L'été passait.

Et les deux anges déposaient chaque jour, fleur à fleur, la couronne de la vie.

L'automne vint; avec lui ils achevèrent leur course.

Le sommeil ne les visitait plus pendant la nuit; pendant le jour, on les portait, dans un fauteuil, sous le ciel bleu; là, leur respiration oppressée devenait plus facile, et la fraîcheur de l'air tempérait un peu le feu de la fièvre qui bouillonnait dans leurs veines.

Mais au milieu des obscurités qui les environnaient, la joie et la douce espérance faisaient rayonner à leurs yeux leur clair flambeau.

J'ai entendu leurs paroles, j'ai vu leurs regards si pleins d'immortalité et pour lesquels il n'y avait plus de nuit.

Longtemps après, chaque chose de la vie me paraissait encore pâle et sans couleur.

L'automne s'éloignait à grands pas de l'été.

Les belles têtes des jumeaux reposaient sur les coussins d'où elles ne devaient plus se relever. Déjà leurs amis comptaient les secondes de leur vie.

Malgré leurs souffrances, Edward et Ellna s'efforçaient encore de consoler et de distraire ceux qu'ils allaient quitter.

— Nous veillerons sur vous, leur disaient-ils, quand nous serons devenus des anges; nous prierons Dieu pour vous!

Lorsqu'ils ne pouvaient plus parler, ils regardaient tendrement, et lorsque leurs paupières fatiguées se fermaient, ils souriaient avec douceur.

Sur le point d'expirer, ils furent encore tourmentés par une douloureuse anxiété. Ils avaient peur de ne pas mourir en même temps, et de ne pouvoir s'élever ensemble à cette demeure de lumière, de paix et de bonheur après laquelle seule ils soupiraient.

Placés l'un près de l'autre, ils observaient, avec un chagrin secret, les progrès que le mal faisait sur leurs visages.

— Comme tes yeux brillent, disait Edward à Ellna; il me semble qu'il n'y a plus rien de terrestre en toi, et que tu vas prendre ton essor dans le ciel bleu, pour t'enfuir loin, bien loin de moi!

Et il entourait sa taille de ses bras, et il la pressait contre son cœur de tout ce qui lui restait de force.

Une autre fois, c'était Ellna qui lui disait d'une voix tremblante :

— Mon Edward, comme tes joues sont creuses, tes yeux ternes! — Oh! regarde-moi, regarde-moi! — Ta respiration s'affaiblit. Que je voudrais te donner de la mienne! j'ai assez de souffle pour tous deux.

Et prenant la tête de son frère dans ses faibles mains, elle s'efforçait de lui communiquer par ses baisers un peu de ce souffle de vie qu'elle conservait encore dans sa poitrine.

Ainsi, le frère et la sœur mourants cherchaient à se retenir mutuellement ici-bas, et à lutter ensemble contre cette fin invisible et inexorable qui les poussait vers la tombe.

Les amis, les parents, tous ceux que ces anges avaient connus et aimés, se réunissaient autour de leur lit de douleur. On apportait dans leur chambre, comme dans un temple sacré, tout ce qu'on croyait pouvoir leur être utile ou agréable. Maintenant ce n'était plus en dons, c'était comme en sacrifice qu'on leur offrait les fleurs, les fruits, les vœux ardents, les larmes de regrets; — et les jumeaux acceptaient tout avec un sourire de reconnaissance, et en murmurant doucement cette promesse :

— Nous prierons pour vous!

On plaça des harpes dans une chambre voisine, et les pauvres petits malades s'endormaient souvent aux accords de ces instruments et aux chants qu'ils accompagnaient.

Qui eût pu les voir, tandis que le songe emportait leurs âmes, sur ses ailes d'or, au delà des régions visibles, eût pensé qu'ils avaient dit adieu à la terre, et que l'éternité s'était ouverte pour eux.

Chaque soir, ils se demandaient l'un à l'autre :

— Nous éveillerons-nous demain matin dans le ciel?

On était en octobre. Pendant une nuit de grand orage, Edward et Ellna s'étaient endormis, contre leur coutume, d'un sommeil profond et paisible.

Leur mère et les amis qui étaient présents comptaient avec anxiété chaque coup de l'horloge, et veillaient dans la chambre silencieuse.

— Comme ils dorment bien! murmuraient tout bas ceux qui se hasardaient à parler. — Douze coups. — Voyez comme ils sourient dans leurs rêves charmants!

Le matin arriva.

Ils dorment encore!...

L'orage a cessé, le ciel s'est éclairci, le soleil s'est levé radieux.

Ils dorment encore!

— Ecoutez!.... Est-ce le souffle de leur poitrine, ou celui du vent qui passe par la fenêtre?

VIII.

Un rayon doré du soleil tomba doucement sur les visages des jumeaux.

Ils ne dorment plus!...

Ils sont éveillés — perdus dans le ciel!...

Flammes pures, issues d'une même étincelle, qui toujours avaient brûlé unies, ne devaient-elles pas s'envoler ensemble de la terre?

Oh! mais, leur mère, leur pauvre mère!

Ils prient pour elle!...

Voyez-vous, dans ce cimetière, cette figure de femme, assise sur une pierre immobile comme elle?... Les boucles de ses cheveux gris flottent négligemment sur ses épaules; le vent se joue dans ses vêtements déchirés. — Elle est vieille et raide. — Mais ce ne sont pas les années qui l'ont vieillie. — Aimez-la, car elle souffre. — Elle ne vous importunera pas longtemps. Voyez ses yeux tristes et ternes. Voyez la douleur sur ses lèvres silencieuses. — Pourquoi est-elle assise là? Pourquoi ne la rencontre-t-on jamais ailleurs?— Elle est là, parce que là est son cœur.— Voyez-vous ce tombeau, c'est celui de ses enfants.

Les pleurs ont obscurci ses yeux. — La lumière de son esprit est devenue pâle. — Elle ne voit point les feuilles d'automne qui tombent autour d'elle; elle ne sent point lorsque la brise du printemps fond la neige qui couvre les tombes. — Elle vient chaque jour au cimetière; et la chaleur de l'été, et le froid de l'hiver la trouvent également morne et insensible. — Nul de ceux qui la connaissent ne lui parle, et elle ne parle à personne. — Elle n'a qu'un but, la mort! — Pendant de longues années, elle a vu des tombeaux s'ouvrir autour d'elle, et recevoir dans leur sein les voyageurs fatigués de la vie. Mais elle attend encore.

. . . . . .

L'alouette chante dans les airs au-dessus de la tombe des jumeaux. Comme toujours, la mère est assise sur la pierre, silencieuse, immobile. — Un vent de tempête passa sur le cimetière, et je vis tout le corps de la femme tressaillir. — Je m'approchai d'elle. — Sa tête était appuyée contre un des tilleuls plantés à côté de la tombe de ses enfants. — Et elle souriait doucement.

L'épreuve était finie....

O vous belles fleurs du printemps, chaque fois que le soleil de mai vous rappellera du sein de la terre renouvelée couvrez et ornez gracieusement le tombeau que n'arroseront plus les larmes d'une mère!

LÉOUZON LEDUC.

(*Traduit du suédois.*)

LE BARBIER DE BEAULIEU.

CONTE FANTASTIQUE ET MORAL.

Sur la lisière de la Forêt-Neuve, au sein d'une vallée circulaire, entourée de collines boisées, et que traverse une petite rivière aux eaux transparentes, s'élève modestement, à demi caché parmi des vergers et des bouquets de grands arbres, le joli hameau de Beaulieu, nom parfaitement approprié à la situation, mais que ses habitants ont jugé à propos de défigurer et de travestir en l'insignifiante appellation de *Bewley*.

Dans cette paisible retraite vivait, il y a quelques années, maître Nicodémus Ribbet, mieux connu dans tous les villages de la Forêt-Neuve par le sobriquet populaire du *barbier de Beaulieu*. Nicodémus était en effet le lion du canton, et en même temps un singulier spécimen de l'espèce humaine, car sa figure, formée sur le type de la gente féline, lui donnait une ressemblance frappante avec ce célèbre personnage des contes de fées, *le Chat botté*.

Or, il est évident que la nature, qui dans toutes choses procède suivant certaines règles, observe certaines convenances entre la fin et les moyens, n'aurait jamais songé à loger sous une pareille enveloppe d'éminentes qualités intellectuelles ou morales. C'eût été cacher à plaisir la lumière sous le boisseau : aussi la sage dame avait-elle donné à cette figure hétéroclite une âme qui ne méritait pas une meilleure enseigne. Le suprême bonheur de notre barbier consistait à voir donner la mort à un animal, quel qu'il fût, mais plus particulièrement à une créature humaine. Malheureusement, la fortune n'avait pas souri à ce goût innocent; il n'avait jamais eu la chance de voir pendre

un homme. Le sort semblait décidément lui en vouloir : quoiqu'il eût, à dessein, poussé ses excursions jusqu'à une distance de cinquante milles, et que des exécutions eussent eu lieu plus d'une fois dans ce rayon, il avait été, par quelque inexplicable fatalité, constamment désappointé dans l'objet de sa passion dominante.

Enfin arriva l'époque des assises annuelles, et une nouvelle victime se trouva prise dans le filet de la loi. Cette fois, c'était une femme, une pauvre servante, accusée d'avoir voulu empoisonner son maître et toute sa famille, et condamnée sur le témoignage du misérable qui avait mêlé lui-même l'arsenic dans la farine de gruau. En apprenant cette bonne nouvelle, notre barbier résolut aussitôt d'en faire son profit, et saisissant, comme l'homme de la fable, l'occasion au toupet, il partit pour Winchester l'avant-veille du jour fixé pour l'exécution.

Mais que le temps parut long à son impatience ! il lui semblait que l'aiguille qui marquait les minutes à l'horloge de la ville avait été frappée de paralysie, et qu'au lieu de se mouvoir avec sa vivacité ordinaire, elle se traînait avec la lenteur de sa compagne, l'aiguille des heures. Cependant le moment si ardemment désiré arriva enfin. La cloche de la prison tinta son glas funèbre, un humble corbillard vint prendre place sous l'échafaud, prêt à recevoir, cadavre inanimé, ce corps dans les veines duquel circulait encore la vie. Le bourreau tira le bonnet fatal sur la figure de sa victime, il ajusta la corde à son cou, et... un ordre de grâce arriva. L'innocence de la condamnée venait d'être reconnue juste à temps pour épargner un meurtre au juge et au jury.

Nicodémus s'en revint chez lui, triste et inconsolable, à tel point que les reproches et les invectives mêmes de sa tendre moitié ne purent le décider à reprendre ses occupations habituelles. Pendant dix jours entiers, il ne tomba pas une mèche de cheveux, il n'y eut pas une barbe de faite dans Beaulieu, et les villageois commençaient à avoir l'air aussi inculte que leurs pourceaux errants dans la forêt; le caniche même du seigneur ne put être tondu, et il est impossible de prévoir quelles auraient été les conséquences de la prolongation d'un pareil état de choses, lorsqu'un matin notre homme, se disposant à déjeuner, ne trouva ni pain ni beurre sur sa table, mais seulement de l'eau, de l'eau froide et chaude dans deux vases distincts. La vue de ces emblèmes significatifs le rappela tout à coup à lui-même et au sentiment de ses devoirs, et il comprit que s'il voulait manger, il fallait travailler. Il s'arma donc de son peigne et de ses ciseaux, repassa son rasoir sur son cuir, et fit, à l'aide de son eau chaude, mousser sa savonnette pour le service de ses pratiques impatientes. Mais il s'acquittait de sa besogne comme un homme qui rêve tout éveillé; il perdit bientôt l'appétit et le sommeil, devint sombre et taciturne, et, ce qui était peut-être le plus fâcheux symptôme de tous, invité par un boucher de ses amis à voir assommer un bœuf qui venait d'obtenir le prix dans un concours de bestiaux, il déclina cet agréable passe-temps. Après un pareil trait, il fut évident pour tous les habitants de Beaulieu que leur barbier était un homme perdu; l'entrepreneur des pompes funèbres de l'endroit en parlait déjà comme d'une *affaire* qui ne tarderait pas à lui revenir ; on entendit le ministre émettre un doute sur la question de savoir s'il laisserait de quoi payer les taxes de l'église, ainsi qu'il est du devoir de tout bon chrétien ; plusieurs commères exprimèrent assez haut leurs conjectures sur la conduite future de la veuve : épousera-t-elle le bedeau, ou le commis du brasseur? Telle était l'alternative qui préoccupait ces âmes charitables. Quelques autres opinaient, d'un air plus mystérieux, en faveur de son apprenti, grand garçon de dix-sept ans, aux formes osseuses, aux cheveux d'un rouge ardent, avec une bouche d'une capacité peu commune et un formidable mouvement de strabisme dans l'œil gauche. Tout absorbé qu'était Nicodémus dans ses rêves, ces propos bienveillants ne lui échappèrent pas, et il résolut de déranger ces combinaisons dont sa personne faisait tous les frais. Un beau matin, sans en avoir prévenu aucun de ses voisins, il décampa de bonne heure avec sa femme et son fonds de commerce, y compris l'apprenti à la crinière rutilante, et alla s'établir dans cette moderne Babylone qu'on appelle Londres.

Le voilà donc installé dans la métropole, sur la lisière du modeste quartier de Saint-Gilles, où les deux palettes classiques, se balançant au vent, annonçaient aux passants sa profession.

Depuis quelque temps le meurtre légal commençait à passer un peu de mode, et l'exécuteur des hautes-œuvres venait même, assure-t-on, de présenter à l'autorité municipale une requête dans laquelle il faisait valoir la diminution de son casuel, comme argument à l'appui d'une demande en augmentation de son salaire régulier. On ne dit pas jusqu'à quel point le lord-maire et les aldermen se montrèrent touchés des doléances de cet utile fonctionnaire ; mais il survint, à ce moment même, un événement qui, en prouvant que sa charge n'était pas encore tombée à l'état de sinécure, dut singulièrement atténuer la gravité de ses plaintes. Un valet suisse, nommé Courvoisier, poussé par un sentiment de vengeance, et peut-être aussi par la soif de l'or, assassina, comme on le sait, son maître, lord W. Russell. Ce misérable fut mis en jugement, déclaré coupable, et condamné à être pendu, malgré les efforts de son avocat, qui, dans un beau mouvement d'éloquence, jura par tous les saints du calendrier que son client était innocent comme l'enfant qui vient de naître. Nicodémus avait suivi les débats avec une attention aussi intense que si sa propre existence eût dépendu du verdict du jury : c'était vraiment quelque chose de curieux à voir que sa figure, sur laquelle se peignaient, comme en un miroir, toutes les péripéties de ce drame judiciaire, et qui s'allongeait ou s'épanouissait, selon que les dépositions des témoins étaient en faveur de l'accusé, ou à sa charge ; et lorsqu'enfin le juge, avant de prononcer la sentence fatale, posa, selon l'usage, sa toque noire sur sa tête, il lui sembla qu'il n'avait jamais vu de coiffure mieux séante.

Le soir du jour qui précéda l'exécution, Nicodémus était assis dans son arrière-boutique, savourant philosophiquement un verre de grog, et se repaissant par anticipation des divers incidents du spectacle du lendemain. Quelle mine ferait le meurtrier? que dirait-il? mourrait-il comme un lâche coquin, ou affronterait-il noblement la potence? Que faisait-il en ce moment même ? était-il en prières? mangeait-il? dormait-il? et s'il dormait, quelle pouvait être la nature de ses rêves? Lui laissait-on de la lumière dans son cachot?

— Je donnerais, se dit Nicodémus à lui-même, la moitié de ma boutique, et ma femme par-dessus le marché, pour le voir, ne fût-ce qu'un instant. Je serais curieux de savoir si on l'a déjà rasé ; sa barbe était furieusement longue, lors des débats.

Ce doute était grave, en effet, et Nicodémus, pénétré de l'importance de la question, commença à se balancer dans son fauteuil, après avoir donné, pour éclaircir ses idées, une longue accolade au pot de grog. Son imagination, sollicitée par l'influence combinée de la liqueur et du mouvement oscillatoire imprimé à son siége, prit bientôt l'es-

sor. Tout l'attirail du spectacle du lendemain lui apparut dans le foyer de sa cheminée, aussi distinct que s'il eût été tracé sur la toile par la main d'un peintre. Potence et bourreau, patient et ministre à son coude, spectateurs et agents de police, tout cela s'agitait devant lui, comme les charbons ardents dont le mobile édifice changeait à chaque instant de forme et d'aspect.

Tout à coup l'horloge de l'église de Saint-Gilles sonna neuf heures : Nicodémus, avalant d'un trait ce qui restait de son grog, se leva précipitamment.

— Il est temps de partir, dit-il; il faut que je m'assure une bonne place près de l'échafaud, sinon la foule aura envahi toute la place, et je ne verrai rien, ou à peu près rien. Corbleu! je ne donnerais pas une figue pour être là, si je ne puis distinguer chaque muscle de son visage, et entendre claquer ses dents!

En parlant ainsi, il s'enveloppa dans un manteau dont l'usage lui était commun avec sa femme, et qui, en vertu d'un pacte domestique, était la propriété de cette dernière lorsqu'elle allait le matin à la provision, et revenait le soir au chef de la communauté pour faire sa visite habituelle au cabaret du coin. Mais, comme il passait de l'arrière-pièce dans la boutique, un étranger entrait lui-même par la porte de la rue. C'était un personnage de petite taille, avec de larges épaules, un nez crochu, le menton en pointe, le front démesurément haut, et des oreilles qui ressemblaient fort à des cornes, car elles se recourbaient d'une façon toute particulière et s'élevaient beaucoup plus haut que ces appendices n'ont coutume de faire. Ses deux pieds étaient contrefaits, et sa jambe droite beaucoup plus courte que la gauche, inégalité qui déterminait dans sa marche une claudication peu agréable. Son costume n'était pas moins original que sa figure, du moins selon nos idées modernes, car il avait sans doute été, à une certaine époque, le *nec plus ultrà* de la *fashion*. Son haut-de-chausses en velours noir était ample et bouffant, comme celui d'un matelot hollandais; son habit, dont la coupe remontait à plus d'un siècle, était également en velours noir; son gilet de soie à ramages, ouvert et retenu par un seul bouton, laissait voir une chemise curieusement tailladée, et son col, rabattu en arrière, présentait à la vue un cou de taureau, parfaitement adapté, d'ailleurs, au volume de sa tête, beaucoup trop lourde pour un support de dimensions ordinaires.

— Je veux être rasé! s'écria ce bizarre personnage.

— Vous en avez vraiment besoin, dit involontairement Nicodémus, frappé de l'aspect du menton noir et hérissé de ce nouveau client. La barbe de Courvoisier n'était pas de moitié aussi longue. Il est cependant possible qu'elle le soit maintenant.

— Vous vous trompez, l'ami! reprit l'étranger en tirant sa montre. Neuf heures dix minutes! sa toilette est finie, à l'heure qu'il est.

— En vérité! s'écria le barbier stupéfait.

— C'est absolument comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il est rasé à l'heure qu'il est.

Nicodémus était atterré : il ne pouvait répondre, et ses membres semblaient frappés de paralysie.

— Et vous ferez bien, poursuivit l'étranger, de vous mettre de suite à la besogne : sinon, vous courez grand risque d'arriver trop tard pour la fête.

— Il faut que ce monsieur soit le bourreau en personne, murmura le barbier, tout fier de l'idée de se trouver en contact avec un aussi gros personnage. Il faut que ce soit le bourreau! répéta-t-il intérieurement, en s'animant de plus en plus. Quel autre que lui pourrait être aussi bien informé de ce qui se passe dans les murs de Newgate?

Et telle était sa vénération pour ce dispensateur supposé de la dernière faveur de la loi, qu'il crut devoir faire pour lui ce qu'il n'aurait, en ce moment, fait pour aucune autre pratique dans la ville de Londres, pas même pour le lord-maire. Quoiqu'il grillât d'impatience de partir pour Newgate, il approcha le fauteuil pour son illustre client, et lui passa une serviette au cou, luxe réservé ordinairement pour les dimanches et jours de fête.

— J'ai la barbe dure, grommela l'étranger, au moment où Nicodémus se disposait à donner son premier coup de rasoir.

— C'est ce qu'il me semble, répliqua l'opérateur, surpris de la résistance inattendue d'une barbe qui offrait beaucoup plus d'analogie avec les aiguillons qui hérissent le dos d'un sanglier qu'avec le produit naturel d'un menton humain. Jamais, dans tout le cours de sa pratique, il n'avait vu chose pareille. Mais son client était le bourreau, du moins il le croyait, et il n'était pas prudent de se mettre mal avec un homme de cette importance. Nicodémus prit donc un autre rasoir et revint à la charge. Mais ses progrès n'étaient nullement proportionnés à ses efforts, et l'étranger commençait à manifester par diverses grimaces et contorsions les agréments négatifs qu'il trouvait dans cette opération. Alarmé de ces symptômes, maître Nicodémus se hasarda à lui demander, d'un air très-sympathique : Est-ce que je vous blesse, monsieur?

— C'est ce qu'il me semble! repondit l'étranger, en lui rendant ses propres paroles, et précisément sur le même ton.

Le barbier, voulant à tout prix maintenir le grand homme en belle humeur, se mit à rire, ou du moins fit semblant de rire et d'être infiniment diverti de cette imitation de lui-même; et il eut, grâce à cette petite flatterie, la satisfaction d'atteindre à peu près le but qu'il s'était proposé. L'étranger répondit à cette démonstration par un gracieux ricanement, et gratifiant Nicodémus de l'épithète *d'imbécile*, il lui enjoignit de continuer, injonction à laquelle l'artiste s'empressa de se conformer. Il reprit donc son travail, et cette fois avec une résolution tellement énergique, que cette barbe, semblable à une forêt de fils métalliques, produisit, par son frottement contre le tranchant ébreché du rasoir, un bruit strident, de nature à agacer les nerfs les moins impressionnables.

— Je crois que le diable s'en mêle! s'écria Nicodémus.

— C'est probable, fit l'étranger.

Cette réponse parut bizarre à Nicodémus; il ne savait même trop qu'en penser : néanmoins, il continua de raser de toutes ses forces. L'horloge sonna trois quarts.

— J'arriverai trop tard! se dit-il mentalement, et il livra un assaut désespéré à cette terrible barbe; mais la lame de son rasoir, cédant à la résistance qu'elle rencontrait, revint sur elle-même et lui fit aux doigts une entaille profonde.

— Que le Seigneur ait pitié de moi! exclama le barbier épouvanté.

— Ne jurez pas! repartit vivement l'étranger en fronçant ses sourcils épais, sous lesquels ses yeux disparurent presque entièrement. Ne jurez pas! je ne veux pas que l'on jure en ma présence.

— Je vous demande un million de pardons, dit le barbier; mais, en vérité...

— Occupez-vous de votre besogne, imbécile que vous êtes! s'écria son interlocuteur, d'une voix de tonnerre, en frappant violemment la terre du pied.

Il était évident que ce monsieur avait le caractère un peu vif, et qu'il était capable, si on lui échauffait la bile,

de se porter à quelque extrémité. Nicodémus n'eut donc garde de répliquer, mais se livra avec un nouvel acharnement à la tâche ingrate de dompter cette barbe rebelle. L'horloge sonna dix heures.

— Par le Ciel! il est trop tard! murmura le barbier, oubliant toutes les considérations de prudence.

L'étranger ne dit mot, mais lui lança un coup d'œil qui rendait tout commentaire superflu : ses genoux tremblèrent, ses dents claquèrent, et il se remit à l'ouvrage. Un quart d'heure s'écoula, une demi-heure, trois quarts d'heure, et ce long menton barbu n'était encore qu'à moitié rasé : de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur le visage de l'infortuné Nicodémus, épuisé par ses efforts physiques et par les angoisses de son impatience. Il faut décidément, pensa-t-il, qu'il y ait là-dessous quelque jonglerie, quelque sorcellerie; sans quoi la barbe d'un mortel ordinaire n'aurait jamais résisté avec cette opiniâtreté. Est-ce que, par hasard, cet étranger serait... Non! il ne voulait pas prononcer le mot, même *in petto*. L'idée était par trop absurde; et pourtant il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil soupçonneux sur les pieds de son client. Quelque rapide que fût ce mouvement, il n'échappa pas à ce dernier.

— De belles jambes, n'est-ce pas? dit-il en les étendant, comme pour provoquer une inspection plus minutieuse. Ces membres eussent-ils été, en effet, modelés sur ceux de l'Apollon du Belvédère, il n'aurait pu les regarder avec plus de complaisance.

— De beaux pieds, n'est-ce pas? répéta-t-il d'un ton qui annonçait une haute opinion de lui-même.

— Très-beaux! répondit à cette question délicate le barbier, sachant à peine ce qu'il disait.

— Ho! ho! ho! reprit en riant l'étranger; vous êtes un homme de goût, à ce que je vois. Ho! ho! ho! mais continuez votre besogne, l'ami : il se fait tard.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire! s'écria Nicodémus, encore une fois emporté par son impatience, car en ce moment l'horloge sonnait onze heures; vous n'avez pas besoin de me le dire.

— Sans doute, répliqua l'étranger avec un sang-froid sarcastique : vous me paraissez pourvu d'une paire d'assez longues oreilles; et comme elles ne servent pas précisément à l'ornement de votre chef, il est permis de supposer qu'elles ont un certain but d'utilité. Il va donc sans dire que vous avez entendu l'horloge du clocher de Saint-Gilles.

Nicodémus était furieux, et sa fureur se serait indubitablement manifestée par l'organe de la parole, si elle n'eût été singulièrement comprimée et modifiée par la crainte. Cependant, il ne put maîtriser entièrement l'irritation nerveuse qui se faisait sentir jusqu'au bout de ses doigts, et dirigea un effort convulsif contre la portion restante de cette formidable barbe, qui céda enfin sous l'acier, pétillant et lançant des étincelles comme eût fait une boule électrique. Partagé entre la joie d'avoir accompli sa tâche et la contrariété d'avoir été retenu jusqu'à une heure aussi avancée, il arracha la serviette du cou de l'étranger, et, faisant claquer ses doigts, il se mit à gambader par la chambre, comme s'il eût été possédé de l'esprit de saint Vitus.

— Combien vous dois-je? demanda l'étranger, sans paraître s'apercevoir de l'agitation du pauvre Nicodémus.

— Pas un penny, pas une obole! s'écria celui-ci. Seulement, sortez de ma boutique, ou laissez-moi sortir. Mort et enfer! voulez-vous bien me laisser passer?

— Bravo! dit l'étranger, prenant tranquillement une prise de tabac, et se plaçant en travers de la porte, de manière à barrer complétement le passage à son hôte.

— Malédiction! cria celui-ci.

— Tant que vous voudrez, dit l'étranger; continuez, mon cher, vous me plaisez infiniment.

— Puissiez-vous aller à tous les diables! hurla le barbier, hors de lui.

— Allons donc! répliqua l'étranger avec le même flegme, vous voulez rire.

— Je veux être damné si je ne le pense pas comme je vous le dis.

— Bah! bah! dit l'étranger, ce n'est pas la peine de parler de *cela* : c'est une affaire arrangée depuis longtemps. Mais je vois que vous êtes un gaillard comme je les aime, et je tâcherai de vous mettre sur la voie d'obtenir ce que vous désirez.

— C'est lui, après tout! c'est le bourreau! s'écria Nicodémus. Il y a une demi-heure que je m'en doute! mon cher, mon inestimable ami! Et dire que j'ai eu l'honneur de recevoir un si grand homme dans mon humble boutique! qu'il s'est assis dans mon fauteuil! que ma serviette a été nouée autour de son cou! que j'ai tenu son nez entre mes doigts! Ah! Nicodémus! Nicodémus! ta mère ne se doutait guère, en te mettant au monde, que tu vivrais pour voir une pareille heure!

— Calmez vos transports, dit l'étranger, avec un de ses sourires équivoques. Je ne suis pas tout à fait celui pour qui vous me prenez.

— Vous n'êtes pas le bourreau? soupira le barbier, la bouche béante. Vous n'êtes pas le bourreau!

— Que cela ne vous tourmente pas, reprit l'inconnu, vous le verrez bientôt tout à votre aise. Mais brisons là, car il se fait tard.

— Oui vraiment, gémit Nicodémus, dont ce mot ravivait toutes les douleurs; car sa pensée se reporta sur Newgate et sur le peu de chance qui lui restait de trouver une bonne place pour le lendemain.

— C'est égal, je vous ferai entrer à Newgate, dans le cachot même de Courvoisier, et je vous promets une bonne place sur l'échafaud.

Ces dernières paroles furent encore accompagnées d'un de ces sourires railleurs, dont l'expresion avait quelque chose de diabolique.

— Dieu de bonté! s'écria Nicodémus transporté d'aise; mais son compagnon, frappant de nouveau la terre du pied, souleva un nuage de poussière.

— Avez-vous déjà oublié ce que je vous ai dit? qu'il vous arrive encore de jurer, et je vous quitte sur-le-champ.

— Veuillez, pour cette fois encore, m'excuser, dit le barbier confus. Mais est-ce bien sûr, au moins, que vous me ferez avoir une place sur l'échafaud?

— J'y ai fait monter bien d'autres avant vous, répliqua froidement l'inconnu.

— En vérité! eh bien, c'est un service que je n'oublierai de ma vie.

— J'en suis persuadé, dit l'étranger en ricanant. Mais mettez le manteau de votre femme, et.....

— Permettez, interrompit le barbier, ce manteau n'appartient à ma femme que le matin; la nuit, c'est ma propriété.

— N'importe, enveloppez-vous dans cette vieillerie, et suivez-moi, car la nuit s'avance.

Ainsi fut fait, et nos deux amis se mirent aussitôt en route pour la prison de Newgate, dont les portes, touchées par l'inconnu, s'ouvrirent l'une après l'autre devant eux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le cachot de Courvoi-

sier. Mais là, quelle ne fut pas la surprise du barbier, en retrouvant dans les traits du meurtrier l'exacte reproduction de son propre visage, tel qu'il l'avait souvent vu réfléchi dans son miroir ! A peine pouvait-il en croire le témoignage de ses sens, tant cette ressemblance extraordinaire semblait dépasser toutes les limites des choses possibles. Cependant, il n'eut guère le temps de s'arrêter sur cette première sensation, et son attention fut bientôt captivée, absorbée tout entière par les révélations auxquelles il assista ; car son compagnon semblait doué de la faculté surnaturelle d'obtenir du condamné des aveux bien autrement explicites que tous ceux qu'avaient pu en tirer les magistrats, le jury, et le prêtre avec eux. Ce fut donc avec une attention palpitante que le barbier prêta l'oreille à cette horrible confession, qui fit courir le frisson dans ses veines et dresser ses cheveux sur sa tête : à mesure que se déroulaient devant lui les détails de cet épouvantable drame, il lui semblait que l'air du cachot s'imprégnait d'une humidité plus froide, que la lampe jetait une lueur plus pâle, que les cloches de l'église du Saint-Sépulcre envoyaient des sons plus lugubres. Il entendit le meurtrier raconter comment il s'était, dans l'ombre de la nuit, glissé vers la couche de sa victime ; comment, sur le point de commettre son crime, il avait hésité un moment, un seul moment, et senti son cœur défaillir ; comment, après qu'il eut porté un premier coup mal assuré, son vieux maître, se dressant devant lui tout sanglant, avait imploré sa pitié ; comment, lorsqu'il était tombé sans vie à ses pieds, l'appartement lui avait paru tout à coup s'éclairer de flammes, des flammes de l'enfer, tandis que des spectres étranges s'agitaient autour de lui, et que son oreille était assaillie de cris sinistres, et de rires sauvages, et de sons qui n'étaient pas de ce monde. Nicodémus se sentit soulagé d'un poids énorme lorsque le bruit des verrous lui annonça que le geôlier venait les avertir qu'il était temps de quitter la prison.

— Allons, messieurs ! dit effectivement en entrant le geôlier, suivi, pour plus de sûreté, d'un acolyte aux formes athlétiques et à la mine rébarbative. Je ne puis vous laisser ici plus longtemps.

Deux petits enfants, qui jouaient avec un chariot devant la porte, égayaient à peine ce sombre tableau.

Pour toute réponse, l'étranger et Courvoisier remirent au geôlier une bourse pleine d'argent, et se disposèrent à sortir du cachot, bras dessus bras dessous, au grand éton-

Le geôlier et les captifs.

nement de Nicodémus, qui se mettait en devoir de les suivre, lorsqu'il sentit s'appesantir sur son épaule la large main du cerbère en chef.

— Où donc allez-vous comme cela, mon gaillard ? grommela l'homme aux clefs.

— Où ? répéta le barbier, un peu déconcerté de cette atteinte inattendue portée à sa liberté individuelle ; eh, parbleu ! chez moi, avec votre permission.

— Ho ! ho ! ho ! avec notre permission ! s'écrièrent en chœur les deux geôliers, la plaisanterie n'est pas mauvaise.

— Comment ! la plaisanterie ? reprit Nicodémus. Vous n'avez sans doute pas la prétention de me faire rester ici toute la nuit ?

— Je ne sais pas, répondit le maître cerbère, ce que vous voulez dire avec vos prétentions. Mais ayez la bonté de vous reculer un peu, pour laisser passer ces messieurs,

sinon je serais forcé de m'en mêler, ce qui me contrarierait infiniment ; car c'est mon défaut d'avoir le cœur trop tendre, à ce que disent tous ceux qui ont l'honneur de me connaître.

Tandis que le geôlier au cœur sensible faisait ainsi son propre panégyrique, Nicodémus promenait de l'un à l'autre ses regards inquiets, dans l'espoir de découvrir sur le visage de ces hommes quelque indice qui trahît la mystification dont il parassait être l'objet ; mais ils demeuraient impassibles. Tout à coup une idée le frappa : l'inexplicable ressemblance qui existait entre le prisonnier et lui avait sans doute occasionné quelque méprise, et sous cette impression, il s'écria vivement :

— Grand Dieu, messieurs ! vous ne me prenez sans doute pas, moi Nicodémus Bibbet, le barbier de Beaulieu, pour le malheureux Courvoisier ? il y a, je l'avoue, entre nous une ressemblance étrange.....

— Ha ! ha ! vous trouvez ? dit le geôlier avec un sourire ironique.

Nicodémus était confondu, et on l'eût été à moins. Cependant il ne se sentait nullement disposé à abdiquer son identité. Il se tourna, d'un air suppliant, vers l'inconnu :

— Mais vous, mon bon ami, lui dit-il, vous me connaissez bien, puisqu'il n'y a guère qu'une heure que je vous ai fait la barbe, à telle enseigne que vous m'avez promis une bonne place sur l'échafaud.

Cette dernière idée dut paraître prodigieusement réjouissante aux deux geôliers, car ils partirent simultanément d'un violent éclat de rire, dont le bruit insolite alla réveiller les échos des sombres corridors de la prison.

— Une bonne place sur l'échafaud ! répéta le cerbère en chef, lorsque cet accès d'hilarité fut passé : une bonne place sur l'échafaud ! pour cela, je vous en réponds, et même de la meilleure.

— Le pauvre homme ! dit l'inconnu ; la peur l'aura rendu fou, et il se prend pour un autre.

— Comment donc ! murmura Nicodémus, dont la confiance en lui-même commençait à être légèrement ébranlée ; est-ce que je ne serais pas le barbier de Beaulieu ? je voudrais bien avoir un miroir pour m'en assurer.

— Allons, messieurs ! dit le geôlier, c'est assez causé comme cela. Il se calmera quand il sera seul ; sinon, tant pis pour lui. Sa folie ne fera de mal à personne.

— Un instant, s'il vous plaît, dit l'étranger avec un air de compassion. Je puis satisfaire cette fantaisie, et je serais heureux de contribuer, par ce léger service, à calmer son exaltation, et à le disposer à l'accomplissement de ses devoirs religieux. Tenez, poursuivit-il en présentant au barbier un petit miroir de poche, regardez, mon pauvre garçon, et reconnaissez-vous.

Nicodémus recula épouvanté. L'image réfléchie par le miroir n'était pas la sienne, n'était pas sa figure habituelle, ses traits tels qu'il les connaissait depuis bien des années, mais une face maigre et cadavéreuse, d'une coupe étrangère, encadrée dans de longs cheveux noirs, qui luisaient comme s'ils avaient été trempés dans de l'huile. Il eût été difficile d'imaginer rien de plus dissemblable à l'idée qu'il s'était faite jusque-là de son individualité. Etait-il donc réellement fou ? ou seulement ivre ? ou bien rêvait-il ? Sa cervelle tournoyait comme un moulin par un grand vent, et avant qu'il eût pu se remettre suffisamment pour recueillir ses idées et les formuler par la parole, tout le monde avait disparu. Il se trouvait seul ! seul dans le cachot des condamnés ! dans cet affreux cachot, où tant d'autres avant lui avaient subi les horreurs de leur dernière nuit ! Dans un accès subit de frénésie, il appela à grands cris, passant tour à tour des imprécations aux prières ; mais aucun bruit de pas ne résonna sous les voûtes, et lorsqu'il s'arrêta enfin, épuisé, le silence de son cachot lui parut plus profond et plus terrible encore qu'auparavant.

Quand le calme, ou du moins une sorte de calme relatif, eut commencé à rentrer dans son esprit, il chercha à se rendre compte de sa position et à se raisonner sur les faits qui le concernaient, afin d'en dégager la vérité, s'il était possible. Son apparence extérieure n'était plus la même : c'était là un fait constant, hors de doute, et cependant la conviction de ce fait ne pouvait détruire, ni même affaiblir en lui le sentiment de son identité intérieure. Il avait la conscience des mêmes pensées, des mêmes souvenirs qui, depuis des années, occupaient son esprit, et il en concluait, assez logiquement, qu'il était toujours le même homme, en dépit du changement qu'avait pu subir sa forme extérieure. Mais, comment ramener les autres à cette opinion ? comment faire croire au monde un fait qu'il pouvait à peine croire lui-même, et qu'à coup sûr il ne comprenait pas ? C'était impossible : il allait, tout innocent qu'il était, mourir sur un échafaud, par la main du bourreau, au milieu des huées et des malédictions de la foule, qui ne verrait en lui qu'un vil assassin. Pour la première fois de sa vie, il se prit à penser qu'il y avait quelque chose de cruel, de barbare, dans cette curiosité morbide qui poussait les gens à assister au supplice d'un de leurs semblables. Comme corollaire de cette réflexion très-naturelle et très-sensée, sa conscience lui reprocha sa propre avidité pour ces sortes de spectacles. Il ne pouvait s'en défendre ; et cette voix accusatrice, qui s'éveille tôt ou tard dans le cœur de l'homme, finit par lui suggérer que la transformation mystérieuse qui s'était opérée en sa personne pouvait bien n'être, avec toutes ses conséquences présentes et futures, qu'un juste châtiment de ses mauvaises inclinations.

Mais le pauvre Nicodémus, quoique singulièrement troublé par ces aiguillons et ces remords intérieurs, n'en était pas pour cela plus réconcilié à l'idée de jouer le principal rôle dans le spectacle dont les apprêts devaient se faire en ce moment. Au contraire, il arrêta sa pensée sur l'image de la potence, jusqu'à ce qu'une sueur froide baigna son front et que ses dents se mirent à claquer comme sous l'influence d'un froid très-vif. Puis, la fièvre de la peur vint faire bouillonner son sang ; sa langue était brûlante, comme s'il eût roulé dans sa bouche un charbon ardent. Sa cervelle semblait être en feu, et dans le paroxysme de son agonie, il essaya plusieurs fois de se briser la tête contre les murs de son cachot ; mais, faute du courage nécessaire pour accomplir cet acte de désespoir, il ne recueillit de ses efforts que quelques contusions et meurtrissures.

Le jour parut enfin, et le trouva toujours éveillé ; ses yeux ne s'étaient pas fermés pendant cette longue et terrible nuit. A partir de ce moment, les événements se succédèrent rapidement : —la visite du prêtre,—la translation du prisonnier dans la salle où les aides de l'exécuteur devaient lui lier les mains,—le premier coup de la cloche qui annonçait le passage d'un être vivant à l'éternité,—la marche du funèbre cortége à travers de longs corridors, où la clarté du jour et la lueur des lampes luttaient faiblement contre les ténèbres,—et enfin l'échafaud avec son lugubre entourage, et au-dessous la foule aux mille têtes, qui rugissait comme une bête féroce qui demande sa proie. Le bonnet fut tiré sur sa figure, le nœud coulant ajusté sous son oreille ; le bourreau lui avait donné la poignée de main d'usage, cette odieuse ironie ! —encore une minute, et il se débattai

dans les convulsions de la mort. Mais, dans cette courte minute, quel monde d'idées traversa son esprit! Combien d'années de sa vie passée se déroulèrent rapidement aux yeux de son imagination! Avec quel inexprimable sentiment de tendresse sa pensée se reporta sur cette humble boutique où il avait mené sa chétive existence, où il avait eu la sottise de croire que la misère humaine ne pouvait guère aller au delà de la sienne! Avec quels transports de reconnaissance il eût échangé sa condition actuelle avec celle du plus pauvre mendiant des rues, avec celle même du forçat, qui gagne son pain amer à la sueur de son front, et qui se voit descendre lentement dans la tombe, sans qu'un cœur compatisse à son sort, sans qu'une larme honore sa mémoire!

— Ah! que ne puis-je rappeler les deux derniers jours! s'écria-t-il dans l'amertume de son cœur, — seulement les deux derniers jours! et plût au Ciel que tout ceci ne fût qu'un affreux cauchemar!

A peine ces derniers mots expiraient-ils sur ses lèvres tremblantes, que le barbier s'éveilla (car son aventure n'était en effet qu'un rêve), et se retrouva assis dans sa petite arrière-boutique, devant les débris mourants de son feu négligé.

Mais ce rêve avait produit une impression aussi salutaire que profonde. A partir de ce jour, notre barbier ne fut plus le même homme, et un changement intérieur s'opéra en lui, aussi remarquable que la métamorphose extérieure qu'il avait cru subir. Loin de courir, comme autrefois, après les exécutions, il ne put plus souffrir la vue du sang; il ne pouvait, sans pâlir, entendre parler d'un meurtre. Il se fit chérir de ses voisins par sa bienveillance, son esprit de douceur et d'humanité; de sorte que quand il mourut, plein de jours, toute la population de son village, où il s'était retiré, accompagna avec honneur ses restes jusqu'à leur dernière demeure; et aujourd'hui encore, lorsqu'un enfant commet quelque acte de méchanceté, montre quelque disposition à la cruauté, les anciens du village l'envoient d'abord visiter la tombe du *Barbier de Beaulieu.*

A. BORGHERS.

(*Traduit de l'anglais.*)

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL [1].

M. J.-J. AMPÈRE,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AU COLLÉGE DE FRANCE.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, et l'histoire l'a prouvé mille fois; les grands hommes ont rarement une postérité digne d'eux. Le Créateur s'oppose à l'hérédité du génie, et surtout du génie intellectuel, — comme s'il craignait de perpétuer dans les familles cette royauté, qui est la première de toutes. Parmi les exceptions qu'on peut citer à cette règle, il faut mettre au premier rang M. J.-J. Ampère. Fils d'un des plus profonds et des plus illustres savants de notre siècle et de notre pays, il en est lui-même un écrivain des plus éminents et déjà des plus célèbres. Et ce qui n'est pas le moins remarquable en ceci, c'est que le père avait beaucoup des qualités littéraires du fils, et que le fils tient également des qualités scientifiques du père. Nous ne ferons donc que suivre le vœu de la nature, en liant la biographie de l'un à la biographie de l'autre. Quelle filiation plus respectable et plus sacrée que celle de la gloire?

C'était en l'année de terreur 1793, l'ex-oratorien Fouché et l'ex-comédien Collot-d'Herbois *montagnardisaient* la ville de Lyon. « En langage un peu moins humain », ils brûlaient les maisons et mitraillaient les citoyens par centaines, afin, disaient-ils, de leur rendre la mort plus douce.

Ils condamnèrent comme aristocrate un modeste bourgeois, ancien négociant, homme d'esprit et de cœur, qui s'était retiré en 1789, avec sa femme et deux enfants, au village de Poleymieux-Lez-Mont-d'Or. Cet homme avait pourtant salué d'un cri de joie, — comme tous les honnêtes gens, — les premières réformes de la Révolution, puis il était revenu à Lyon occuper électivement une place de juge de paix, et il avait prêché de son mieux la conciliation au milieu des horreurs du siége et de la prise de la ville. Il n'en fallait pas tant pour le rendre suspect aux deux proconsuls. L'honnête magistrat passa donc, comme modéré, du tribunal à l'échafaud.

Voici la lettre qu'il écrivit à sa femme avant de marcher au supplice. C'est le seul monument qu'ait laissé sa vie obscure; mais il vaut mieux que la dernière parole de Caton, et que le dernier discours de Socrate. On y retrouve l'Evangile et l'Imitation de Jésus-Christ.

« J'ai reçu, mon cher ange, ton billet consolateur; il a versé un baume vivifiant sur les plaies morales que fait à mon âme le regret d'être méconnu par mes concitoyens, qui m'interdisent, par la plus cruelle séparation, une patrie que j'ai tant chérie et dont j'ai tant à cœur la prospérité. Je désire que ma mort soit le sceau d'une réconciliation générale entre tous nos frères. Je la pardonne à ceux qui s'en réjouissent, à ceux qui l'ont provoquée et à ceux qui l'ont ordonnée. J'ai lieu de croire que la vengeance nationale, dont je suis une des plus innocentes victimes, ne s'étendra pas sur le peu de biens qui nous suffisait, grâce à ta sage économie et à notre frugalité, qui fut ta vertu favorite.

« .... Après ma confiance en l'Eternel, dans le sein duquel j'espère que ce qui restera de moi sera porté, ma plus douce consolation est que tu chériras ma mémoire autant que tu m'as été chère; ce retour m'est dû. Si du séjour de l'éternité, où notre chère fille m'a précédé, il m'était donné de m'occuper des choses d'ici-bas, tu seras, ainsi que mes chers enfants, l'objet de mes soins et de ma complaisance. Puissent-ils jouir d'un meilleur sort que leur père, et avoir toujours devant les yeux la crainte de Dieu, cette crainte salutaire qui opère en nos cœurs l'innocence et la justice, malgré la fragilité de notre nature. Ne parle pas à ma Jo-

(1) Voyez tome XII, p. 149, 210, et tome XIII, page 116.

séphine du malheur de son père ; fais en sorte qu'elle l'ignore. *Quant à mon fils, il n'y a rien que je n'attende de lui.* Tant que tu le posséderas, et qu'ils te posséderont, embrassez-vous en mémoire de moi. Je vous laisse à tous mon cœur » (1).

Or, l'homme qui mourait avec une si admirable résignation, était le père de notre glorieux savant et l'aïeul de notre jeune professeur. Sa lettre est signée « J.-J. Ampère, époux, père, ami et citoyen toujours fidèle. »

Connaissez-vous, s'il vous plaît, une noblesse au-dessus de celle-là?

On a vu que le négociant de Lyon avait deviné son docte fils : « *Il n'y a rien que je n'attende de lui !* » Et pourtant ce fils n'avait encore reçu aucun enseignement étranger, car nous lisons plus bas dans un post-scriptum du mourant : « Ma plus forte dépense a été l'achat des livres et des instruments de géométrie dont notre enfant ne pouvait se passer ; mais cette dépense même était une sage économie, *puisqu'il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même.* »

Ainsi débutait, à dix-huit ans, le physicien-mathématicien-philosophe, qui devait régler les phénomènes électrodynamiques (2), classer dans sa tête encyclopédique toutes les sciences modernes, et qu'attendait après sa mort ce juste éloge de M. Arago : « On dira un jour : les lois d'Ampère, comme on dit aujourd'hui : les lois de Képler. »

André-Marie Ampère était né à Lyon, le 22 janvier 1775. Sa mère, Jeanne-Antoinette Sarcey de Sutières, était un ange de bienfaisance et de douceur, digne en tout point de son mari.

« Elevé au village, dit de M. de Loménie, avant même de connaître les chiffres, on voyait le jeune Ampère, tout enfant encore, faire de longues opérations arithmétiques avec de petits cailloux. Durant une maladie grave, sa mère lui ayant enlevé ses cailloux, afin de forcer son esprit au repos, le surprit continuant sur son lit ses calculs avec les morceaux d'un biscuit qu'on lui avait donné après plusieurs jours de diète absolue. » A onze ans, il étudiait l'application de l'algèbre à la géométrie. Bientôt les ouvrages lui manquèrent, il se rendit à Lyon chez le bibliothécaire du collége, auquel il demanda de sa voix enfantine les livres d'Euler et de Bernouilli. « Mais, s'écria le bibliothécaire stupéfait, ces livres sont en latin et reposent sur le calcul différentiel. » Peu de temps après, le calcul différentiel et le latin n'avaient plus de mystère pour l'enfant. Il expliquait Virgile, afin de lire Bernouilli.

L'horrible mort de son père interrompit cet élan laborieux. La douleur du fils sembla tuer le génie du savant. Il passa une année sans livres, sans paroles, regardant le ciel des heures entières, ou faisant des tas de sable comme un idiot. Un jour, enfin, il retrouva ses esprits en feuilletant les lettres de J.-J. Rousseau sur la botanique. La nature le ramena d'abord à la poésie ; il dévora les poëtes latins, il composa des tragédies, des chansons, des madrigaux, des charades, etc. Bref, le mathématicien reparut sous le versificateur. La tirade poétique, dit M. Sainte-Beuve, s'arrêta brusquement, coupée par des x et des y, ou bien par la *formule générale pour former immédiatement toutes les puissances d'un polynôme quelconque.*

Jusqu'alors Ampère avait été myope sans le savoir ; M. Ballanche lui fit par hasard essayer des lunettes, et il poussa un cri de joie devant la nature qu'il n'avait encore qu'entrevue. Il la sentit depuis ce temps et l'aima en artiste.

Un autre jour, son cœur s'ouvrit comme ses yeux. Dans ses papiers de jeunesse, conservés religieusement par son fils, on lit sur un feuillet jauni par le temps et par les larmes peut-être : « Mon cœur s'ennuyait de son oisiveté ; le cri de la nature répandait dans mon âme une inquiétude vague. Un soir que je me promenais, après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire... » La confidence s'arrête ici brusquement, mais un autre cahier de souvenirs la reprend et la complète. Ce cahier, intitulé *Amorum*, est le touchant récit, jour par jour, des sentiments, du mariage et du veuvage d'Ampère. Ce savant, « que nous avons vu chargé de pensées et de rides, et qui semblait vivre dans le monde des nombres », il avait aussi connu les tendres rêves et les brûlants transports de la jeunesse, — comme il connut plus tard les élans de la bienfaisance et le dévouement de la paternité. C'était une nature admirablement parfaite ; la femme qu'il rencontra près de ce ruisseau était Mlle Julie Carron. Il l'aima, demanda sa main, faillit se jeter dans le commerce pour l'obtenir, et l'épousa enfin en 1799, après être devenu professeur à Lyon.

Marié en secret par un prêtre non assermenté, il offrit dès lors cette union de la science et de la foi qui a rendu sa vie aussi édifiante qu'illustre.

Il devait perdre, après cinq ans de bonheur, cette femme chérie, et nous voyons dans ses papiers cette date fatale, 13 juillet 1804, marquée par une prière attendrissante : « O Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre ! »

Depuis cette époque, Ampère fut tout à la science. Menant de front les mathématiques, la chimie, la physique et la philosophie, il devint successivement inspecteur général de l'Université, professeur à l'Ecole Polytechnique, membre de l'Institut ; il publia ses fameuses *Découvertes sur l'électro-magnétisme*, sa *Classification des sciences*, et mourut, épuisé par le travail, à Marseille, le 10 juin 1836.

On a beaucoup cité et beaucoup exagéré les distractions naïves d'Ampere. « Ce profond savant, dit M. de Loménie, eut de La Fontaine la bonhomie, l'inexpérience du monde et des hommes. Comme le fabuliste, il passe pour un type de distraction, et toute une série d'anecdotes plus ou moins gaies, plus ou moins authentiques, se rattache à son nom. Mais il importe de distinguer ces deux caractères. Chez Ampère, la distraction provenait, non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit ; c'était de l'absorption plutôt que de la distraction. De plus, La Fontaine, on le sait, avec toute sa bonhomie, était au fond le plus indifférent, ou du moins, si l'on veut, le plus insouciant des hommes. Tel ne fut point le La Fontaine de la science. Sa tendresse paternelle était toujours en éveil, sa porte et sa bourse toujours ouvertes à quiconque venait lui demander de la science ou de l'argent. » Il avait enfin une philanthropie aussi élevée que sincère, et il fut un des créateurs du *socialisme*, qu'il appelait doctement *Cœnalbologie* (Science de la félicité publique).

Arrivé malade à Lyon, chez son vieil ami M. Bredin, il entame avec lui une discussion politico-scientifique. Celui-ci l'engage à s'occuper de sa santé :

— Ma santé ! s'écrie Ampère, il s'agit bien de ma santé ! Il ne doit être question entre nous que de vérités éternelles.

(1) Sainte-Beuve et Littré, *Revue des Deux-Mondes* de 1837. Galerie des *Contemporains illustres*.

(2) Nous avons expliqué, dans notre histoire du télégraphe électrique, comment M. Ampère en est le véritable inventeur. (Voyez le tome XII du *Musée*.

Et il disserte, jusqu'à extinction de force, sur les malfaiteurs et les bienfaiteurs du monde.

Il expirait quelques jours après, et son nom vivra toujours parmi ces derniers.

Le digne fils d'un tel homme, M. Jean-Jacques Ampère, est né à Lyon, le 10 août 1800. Il vécut trois ans dans ce village de Poleymieux, tout plein des souvenirs funèbres de son aïeul et des souvenirs studieux de son père. Les sciences naturelles furent sa première passion ; les collections de plantes et d'insectes, ses premiers travaux. Au collége, il remporta, en rhétorique, un prix de discours français au concours général, et un autre prix, au même concours, en philosophie. C'est la première fois, disait à ce sujet M. Royer-Collard, que l'on couronne une dissertation métaphysique au lieu d'une amplification de rhétorique. Avis encore à ceux qui médisent des succès de collége, pour se consoler de n'en avoir point obtenu ! N'est-il pas frappant que tous les grands professeurs dont nous racontons la vie débutèrent par des victoires scolastiques ?

La philosophie et la poésie se disputèrent la jeunesse de M. Ampère. Disciple ardent de M. Cousin, il écrivait des tragédies en dissertant sur le *moi*. Il fut présenté à Talma par son père, et fit recevoir au Théâtre-Français une *Rosmonde*, qu'il laissa dans les cartons pour aller en Italie. L'étude comparée des littératures anciennes et modernes commençait à captiver cet esprit inquiet. Il venait de faire deux connaissances qui contribuèrent puissamment à le fixer sur ce terrain solide. M. Ballanche l'avait présenté à Mme Récamier, cette noble et fidèle muse de tous les talents, et à M. de Chateaubriand, ce roi de notre littérature, dont le génie n'a d'égal que la bonté, et dont la main septuagénaire inscrivait hier le professeur au nombre des quarante. Tout à coup M. Ampère abandonne ses tragédies ébauchées, ses feuilletons épars, ses élégies incertaines, pour aller s'ensevelir en Allemagne dans le sanctuaire du travail. Chevalier errant de l'étude, il passe six mois à Bonn, visite Gœttingue, contemple à Weimar le grand Gœthe, qui traduisait en allemand ses articles du *Globe* ; est admis à Berlin, grâce à Mme Récamier, chez le prince Auguste de Prusse, et s'élance jusqu'au fond de la Suède et de la Norvège, ces colonnes d'Hercule du monde littéraire.

— Mais que va donc faire votre fils en Norvège ? disait-on, à Paris, à son vieux père. Peut-on aller en Norvège !

— Mon fils va en Norvège, répondait d'un grand sang-froid l'illustre savant, afin de constater l'identité de Sigurd et de Siegfried !

Revenu de ses longs voyages avec une ample moisson, M. Ampère écrit dans le *Globe* jusqu'en 1830, va faire à Marseille un cours de littérature qui passionne tout le Midi, revient à l'École normale professer avec MM. Burnouf, Jouffroy, Michelet, Damiron, Patin ; marche en tête des plus ardents explorateurs de notre génération poétique, supplée MM. Fauriel et Villemain à la Faculté des lettres, publie des travaux considérables dans la *Revue des Deux-Mondes*, et reçoit enfin, en 1833, à la mort de M. Andrieux, le titre de professeur au collége de France. Il avait alors trente-deux ans ; son illustre père professait la science à côté de lui, et, fidèle à ce noble exemple de famille, il n'a quitté sa chaire depuis quatorze ans que pour aller chercher au loin de nouvelles récoltes.

Ces voyages infatigables de M. Ampère sont comme la portion héroïque de sa vie. Il a voulu, non-seulement apprendre toutes les langues, mais aussi étudier toutes les contrées du monde. C'est au milieu des villes, des monuments et des mœurs du Nord, de l'Italie et de l'Orient, qu'il a fait l'*Histoire comparée des littératures* de ces divers pays. Dans ces voyages, qu'il a publiés successivement, et qui ne sont pas les moins curieux de ses ouvrages, on retrouve à chaque instant le profond critique, l'ingénieux observateur, et toujours le conteur élégant, le poëte enthousiaste.

Portrait de M. J.-J. Ampère.

« A peine hors du Sund, écrit-il, sur le pont du *Prince-Karll*, tous les passagers étaient malades et gisants çà et là. Pour moi, je n'oublierai jamais cette nuit du Cattégat, que je passai tout entière sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert ; on y voyait seulement courir de petits nuages blancs, cuivrés sur les bords. Le vent sifflait dans les cordages sans voiles, avec un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens, qui étaient à bord, hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine imprimait au bâtiment, et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait, ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe, qui allait à Navarin partager la gloire libératrice de notre pavillon, était sortie la veille

du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre, que j'avais contemplés avec admiration, ne purent tenir la mer et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géants à reculer : c'était un beau triomphe et comme une bravade de la science. De nos jours, la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter. »

Plus loin, à Christiania, il définit ainsi le caractère des populations norvégiennes : « Tout paysan a sa Bible, qu'il lit le dimanche, et souvent d'autres livres encore. Au rapport des libraires de Copenhague, il se vend, proportion gardée, beaucoup plus de livres en Norvège qu'en Danemarck ; et cela, non-seulement dans les villes, qui d'ailleurs ne sont pas nombreuses, mais encore dans l'intérieur du pays. M. P.-E. Muller, à qui j'emprunte ce détail, dit avoir connu des voyageurs qui avaient trouvé chez un paysan, dans les montagnes, un Euclide, que le père de famille avait étudié d'un bout à l'autre ; chez un second, il trouva quelques écrits de Kant ; chez un troisième, un volume de Rousseau. On m'a conté à Christiania qu'un autre voyageur étant arrivé dans une vallée reculée de la Norvège avec des instruments de physique, pour mesurer la hauteur des montagnes, avait excité chez ces paysans un étonnement qui d'abord faillit lui être funeste. On le prit pour un sorcier, et on allait chercher le ministre pour l'exorciser. Jusque-là son aventure ressemble à beaucoup d'autres ; mais ce qui me paraît caractériser les Norvégiens, c'est ce qui suit. En s'expliquant, il parvint à leur faire comprendre la destination et, jusqu'à un certain point, l'emploi de ses instruments. Alors ils passèrent de l'inquiétude à l'admiration, se firent dire les hauteurs de toutes les montagnes environnantes, les gravèrent dans leur mémoire, les apprirent à leurs enfants ; et, depuis, quand d'autres voyageurs sont venus dans ce coin écarté, ils ont été fort étonnés de trouver ces bonnes gens si bien informés de la hauteur de leurs montagnes, et tout fiers de posséder quelques éléments de trigonométrie. »

Dans sa dernière course en Orient, M. Ampère a vu à fond Méhémet-Ali et l'Egypte.

« Méhémet-Ali, dit-il, est un vieillard fort vert ; il était debout quand nous sommes entrés, et m'a semblé très-ferme sur ses jambes. Il s'est lestement élancé sur le divan assez élevé où il s'est accroupi et où nous avons pris place à ses côtés. Sa figure m'a paru peu distinguée, mais très-intelligente et n'offrant pas la plus légère expression de férocité. Notre entretien n'a présenté qu'un seul incident un peu caractéristique. Le pacha m'a invité à inspecter son Ecole Polytechnique. J'ai répondu que mon père eût justifié d'une manière éclatante un honneur dont je n'étais pas digne, et que je demandais à Son Altesse la permission de décliner une tâche à laquelle mes études ne m'avaient pas préparé. Son Altesse ne s'est point tenue pour battue. « Ce que le père pouvait, le fils doit le pouvoir, a-t-elle dit. » Malheureusement, je savais trop à quoi m'en tenir à cet égard. J'ai été obligé d'opposer un respectueux entêtement à l'entêtement trop bienveillant du pacha, pour éviter le ridicule d'examiner, sur des matières que je n'entends point, les élèves et les professeurs de l'école dirigée par M. Lambert ; mais, en résistant à Méhémet-Ali, je n'ai pas eu la satisfaction de le persuader. Je cite ce petit fait parce qu'il met en relief un caractère commun aux gouvernements orientaux. Tous, en effet, y compris le gouvernement réformateur de l'Egypte, sont convaincus que chaque homme, et principalement chaque Européen, est propre à toute chose. »

Au lieu d'inspecter l'Ecole Polytechnique, M. Ampère visita l'Ecole de littérature française. Une petite scène l'y attendait, qui le consola, dit-il, d'avoir été six mois sans voir jouer Molière. On le pria d'examiner, sur notre littérature, une douzaine d'élèves de toutes les couleurs, depuis le bistre clair jusqu'au noir le plus foncé. Dans le recueil classique qu'on lui remit à cet effet, il trouva, à sa grande surprise, une déclamation de J.-J. Rousseau contre les hommes qui vont chercher des richesses dans les entrailles de la terre. Connaissant la prédilection de Méhémet-Ali pour les mines, il voulut savoir si ses jeunes sujets étaient de son avis ou de celui de Jean-Jacques. — Que pensez-vous, dit-il au lecteur du morceau, que pensez-vous de ce que vous venez de réciter ? A cette question, l'élève s'étonne, ouvre de grands yeux et garde le silence.—Croyez-vous, reprend M. Ampère, que ce soit en effet un crime de demander aux entrailles de la terre les trésors qu'elle renferme ? L'élève hésite encore, sa figure se contracte ; sa bouche s'ouvre enfin, et il balbutie : — *C'est une hypotypose!* « L'Egyptien, plus heureux qu'un professeur du collége de France, avait reconnu l'hypotypose ! Je dois dire, ajoute M. Ampère, que si l'on donne aux enfants de l'Egypte un enseignement si peu utile, ce n'est point la faute de l'instituteur, qui leur avait appris très-bien et par principes la langue française. »

M. Ampère a failli mourir en Asie, victime de ses ardentes recherches. On l'a rapporté de Thèbes à Marseille, tellement affaibli, qu'il ne pouvait plus se soutenir. Il ne retrouva ses forces que pour se relever un instant et faire bonne figure aux médecins, qui voulaient le retenir en quarantaine comme pestiféré.

Le cours de M. Ampère est imprimé déjà en partie (1), et restera comme la première et la meilleure généalogie de notre littérature. Le professeur y mène de front les idées et les faits, les œuvres et les hommes, la philosophie et l'histoire, la critique et la morale. Il est arrivé au dix-huitième siècle, qui fait, cette année, l'objet de ses leçons. Sa manière est le plus heureux mélange d'érudition profonde et d'imagination poétique (2), de raison sévère et de goût délicat, de couleur solide et de détails ingénieux. Ce n'est

(1) *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle* et *Histoire de la formation de la langue française.*

(2) Cette imagination ne l'a jamais abandonné dans ses voyages et dans ses travaux les plus arides. Du fond de l'Egypte il adressait naguère à ses amis des stances pleines de mélancolie ; et voici de charmants vers qu'il traçait, il y a dix-sept ans, sur un album.

LE BONHEUR.

Mes amis ont raison, j'aurais tort en effet
De me plaindre ; en tous points mon bonheur est parfait.
J'ai trente ans, je suis libre ; on m'aime assez, personne
Ne me hait ; ma santé, grâce au Ciel, est fort bonne.
L'étude chaque jour m'offre un plaisir nouveau,
Et justement le temps est aujourd'hui très-beau.
Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade,
J'allais au fond des bois, rêveur, le cœur malade,
Pleurer, c'était pitié ! j'aimais voir l'eau couler,
Et briller ses flots purs et mes pleurs les troubler.
Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable,
J'ai l'œil vif et le front serein, je suis aimable.
Le ruisseau peut courir à l'aise et murmurer,
Dans son onde à l'écart je n'irai plus pleurer.
Quand j'étais malheureux, souvent, lassé du monde,
Je m'abîmais au sein d'une extase profonde,
Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravis,
Indicibles plaisirs de longs regrets suivis.
Maintenant j'ai quitté les folles rêveries,
C'est pour herboriser que j'aime les prairies.
A rêver quelquefois si je semble occupé,
C'est qu'un passage obscur en lisant m'a frappé...

pas lui qui ferait à la popularité l'avance de quelques phrases faciles ! Il préfère le courage de la modération aux témérités de la violence. Et cependant sa franchise ne recule devant aucun préjugé ; car il est sûr de son public, comme son public est sûr de lui-même. Les amis des lettres savent que sa chaire n'est pas une tribune, et ils se consolent, en l'entourant avec assiduité, des désordres qui ont rendu tant d'autres cours inabordables.

Il a eu, lui aussi, ses belles séances. Un jour, par exemple, un vieillard était près de lui dans sa chaire, et un autre sur les bancs dans son auditoire : le premier était son père, et le second, M. de Chateaubriand. Le professeur fut si bien inspiré devant eux qu'il souleva des tonnerres d'applaudissements. Triomphe d'autant plus beau qu'il était purement littéraire, et M. Ampère n'a jamais voulu en obtenir d'autre.

Quand j'étais malheureux, je voulais aimer, vivre ;
Maintenant je n'ai plus le temps, je fais un livre.
Vous qui savez des chants pour calmer la douleur,
Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes,
Quand vos chants du malheur auront tari les larmes,
Consolez-moi de mon bonheur !

Membre de l'Académie des Inscriptions depuis trois ans, M. J.-J. Ampère est entré, il y a deux mois, à l'Académie française. Il est du petit nombre des élus à qui la porte du temple s'est ouverte d'elle-même.

PITRE-CHEVALIER.

P.-S. En terminant cet article, où M. Ballanche est nommé parmi les plus anciens et les plus dignes amis des deux Ampère, nous apprenons la mort de cet aimable philosophe, de cet écrivain si pur, de cet homme de bien par excellence. C'est une grande perte pour notre littérature et une vive douleur pour ses plus illustres représentants. L'auteur d'*Antigone* et d'*Orphée* ne sera pas facile à remplacer à l'Académie française. — M. Aimé-Martin vient aussi de mourir, — étrange coïncidence ! — au moment où l'on songeait à le porter au fauteuil de M. Ballanche.

REVUE DU MOIS.

LE CHEMIN DE FER ATMOSPHÉRIQUE DE St-GERMAIN.

Après tant d'espérances et d'inquiétudes, tant de promesses et de retards, tant d'essias et de tâtonnements, le chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain est enfin livré à la circulation. Depuis la première application de la vapeur, rien d'aussi grave ne s'était produit dans la science des locomotions, car il ne s'agissait de rien moins que de la suppression de la vapeur elle-même, qui du moins n'est plus employée qu'indirectement dans le nouveau système. Cette rampe ardue de Saint-Germain, devant laquelle les plus puissantes machines avaient reculé, est aujourd'hui escaladée par d'énormes convois le plus lestement du monde. Les voyageurs, au lieu de débarquer au Pecq et de suer sang et eau pour gravir la fameuse terrasse, sont enlevés comme des fétus de paille jusqu'au pied du château où naquit Louis XIV.

C'est là une conquête admirable sans doute, mais elle a été chèrement payée. L'Etat y a contribué pour deux millions, et la compagnie du chemin de fer pour une somme plus forte encore.

Le nouveau chemin n'a pourtant que 8,667 mètres (de Nanterre à Saint-Germain), et il n'est en activité que du Vesinet au château, sur trois kilomètres environ. Le reste est achevé, il est vrai, et n'attend que la pose des tuyaux de fonte. Il faut dire que la section qui fonctionne est la plus intéressante, car elle résume toutes les difficultés du problème : un pont de vingt ou trente arches sur la Seine, un remblai gigantesque, une tranchée qui rappelle les gouffres des montagnes, un souterrain qui passe sous la fôret royale, et une rampe telle qu'on n'en avait jamais franchi (1), — depuis le temps où

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Six forts chevaux traînaient le coche.

Laissons M. Michel Chevalier, notre savant homonyme, nous décrire le mécanisme en question.

« Un chemin atmosphérique est à proprement parler une série d'appareils disposés à la file l'un de l'autre, en communication l'un avec l'autre, et longs chacun de 3, 4 ou 5 kilomètres. Il consiste, comme on sait, en un gros tube de fonte couché entre les rails, sur le sol, dans lequel des machines à vapeur, espacées comme nous venons de le dire, épuisent l'air par aspiration. Un piston placé dans le tube est poussé par la pression de l'atmosphère de manière à se porter en avant dans le tube du côté où l'air s'épuise et où se fait le vide. Le piston marche ainsi rapidement dans l'intérieur du tube ayant une fente longitudinale en dessus. Cette fente est fermée par une soupape ou charnière qui ne se relève en chaque point qu'à l'instant même du passage du convoi et qui se rabat aussitôt de manière à clore hermétiquement le tube, afin que de nouveau on puisse y faire le vide par l'aspiration de l'air, quand un autre convoi se présentera. »

Le chemin atmosphérique a une double machine à vapeur avec les appareils d'aspiration accessoires à Nanterre, exactement la même chose à Chatou. Mais à Saint-Germain, comme la résistance à vaincre est très-grande à cause de la pente à gravir, tout est doublé. Il s'y trouve donc deux doubles machines à vapeur, ou quatre machines associées deux à deux afin de combiner leurs efforts. Ces machines sont dans le système fort simple que les Américains du Nord ont adopté exclusivement pour la navigation de leurs fleuves de l'ouest, le Mississipi, l'Ohio, le Missouri, l'Arkansas, la rivière Rouge, et que d'habiles ingénieurs, qui l'avaient observé dans le Nouveau-Monde, ont accrédité dans l'ancien.

Les machines de Saint-Germain sont colossales. Le poids énorme de quelques-unes de leurs pièces donnera une idée de leur puissance. Parmi les pièces en fonte, un cylindre à vapeur pèse 5,800 kilogrammes ; un cylindre pneumatique, 8,000 ; un volant (chaque cylindre à vapeur a le sien), 13,000 ; la grande roue dont l'arbre transmet le mouvement aux pistons pneumatiques, 18,000 kilogrammes. Les pièces en fer forgé sont très-fortes aussi ; les bielles des cylindres à vapeur pèsent 2,230 kilogrammes ; l'arbre qui fait mouvoir les pistons pneumatiques, 6,238. Il y a trente ans, il n'y avait pas en Europe une forge qui eût pu se flatter de réussir une pièce pareille.

(1) Trente-cinq millimètres de pente par mètre.

Tout l'ensemble des mécaniques repose sur un massif de maçonnerie en pierres de taille du plus gros échantillon, c'est un morceau cyclopéen. Tout cela est l'ouvrage de M. Halette, d'Arras, de M. Charbonnier, de Colmar, et de M. Eugène Flachat, ingénieur.

La quadruple machine de Saint-Germain représente une force de 400 chevaux de vapeur, c'est-à-dire de 800 chevaux vivants, ce qui en supposerait 2,400 à l'écurie pour le service diurne et nocturne. Et il suffit pour faire manœuvrer ces quatre appareils formidables, avec calme et régularité, d'un mécanicien et d'un aide, qui, sans effort aucun, tournent à droite ou à gauche une barre ou un anneau! Que de milliers d'hommes eussent sué sang et eau, il y a trente ans, pour des résultats beaucoup moindres! En ce temps-là, comme l'a dit l'évêque d'Orléans, l'homme n'était que le portefaix de la création, il en est aujourd'hui le contre-maître après Dieu! C'est là la véritable grandeur de notre siècle, celle qu'aucun autre ne pourra lui contester.

Il va sans dire qu'un télégraphe électrique met la plateforme de Saint-Germain en communication avec toute la ligne atmosphérique. Ce télégraphe est tellement perfectionné, que le machiniste n'a qu'à jeter les yeux sur un petit cadran placé près de lui, pour savoir à toute minute le point précis où est le convoi, et le degré de vitesse qui lui est imprimé.

En résumé, les nouveaux convois de Saint-Germain, au lieu d'être emportés par des locomotives, sont pompés ou plutôt humés de lieue en lieue par des machines pneumatiques, à travers un large tuyau de fonte, en vertu de cette immuable loi de la nature : les corps ont horreur du vide, et s'élancent pour en sortir avec la vitesse de la foudre. Le tuyau où se fait le vide est posé en terre au milieu de la la voie, et la tige qui s'y précipite est fixée au-dessous du wagon conducteur; tout le reste suit en roulant sur des rails ordinaires.

On conçoit d'abord que les deux plus grands périls, le déraillement et la rencontre des convois, sont impossibles dans le nouveau système. Il n'y a plus que le danger de rester en route ou d'être culbuté par la fracture de quelque essieu. Quant à la vitesse, elle peut être poussée à l'extrême, et de là, sans doute, naîtront les imprudences.

En attendant, la question reste pendante entre les locomotives et l'atmosphère, *sub judice lis est*. Le premier système a pour lui le fait accompli, le second débute par un progrès, et menace de se perfectionner vite. Malheureusement pour lui, il coûte plus cher que son rival, et ne pourra, d'ici à quelque temps, s'établir que sur des lignes courtes. Mais s'il survient jamais une baisse considérable sur le prix des fers; si toutes les modifications atmosphériques annoncées se réalisent, gare à la locomotive d'ici à cinquante ans!

En Angleterre, il y a déjà trois chemins atmosphériques : de Dalkey à Kingston, 2,787 mètres de long; de Craydon à la ville voisine, 14 kilomètres; de Plymouth à Exeter, 35 kilomètres, dont 21 achevés.

— Il vient de paraître, à la librairie religieuse de Mellier frères, un ouvrage fort intéressant pour tout le monde, et particulièrement utile à la jeunesse féminine; c'est la *Galerie des Femmes célèbres*, par Mlle Joséphine Amory. L'auteur montre, avec un juste orgueil, que les plus nombreux et les plus riches fleurons de la gloire des femmes appartiennent à l'histoire de France. Ce livre a sa place marquée parmi ceux que les mères intelligentes et scrupuleuses aiment à voir entre les mains de leurs filles. Chaque notice de la *Galerie* est, en effet, le miroir d'un talent ou d'une vertu; chaque page est une leçon pour quelque heure ou quelque situation de la vie. Quant au style, il est bien fleuri, sans doute! mais qui oserait blâmer le printemps de sa parure? Car, il faut l'avouer, au risque d'étonner les Clotilde, les Geneviève, les Jeanne d'Arc, leur biographe est une jeune fille de dix-huit ans! Ce n'est pas Christine de Pisan, ni Clémence Isaure, qui lui en feront un reproche, car, à son premier ouvrage, elles reconnaîtront une digne sœur.

— Une autre femme de mérite, Mme Clary Darlem, vient aussi d'achever la publication de son beau livre, *Elisabeth d'Autriche*, dont nous avions déjà parlé avec un juste éloge.

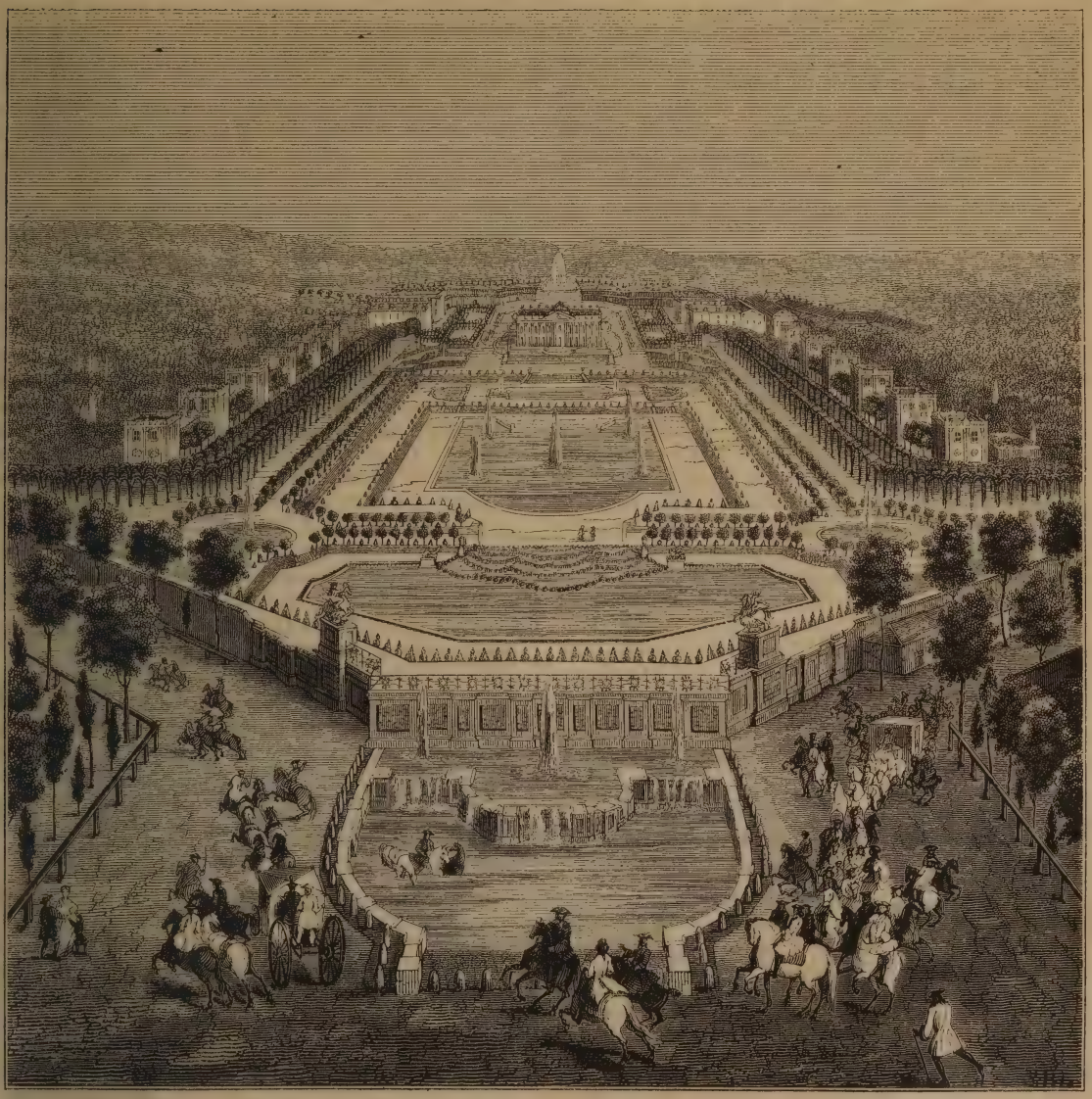
Un Socrate de nos jours.

Trop d'attachement nuit.

Typogr phie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS.

MARLY-LE-ROI.



Château et jardins de Marly vers 1722. (Tableau de P. Martin. Galeries de Versailles. Pantographe Gavard.)

I. COMMENT LE ROI LOUIS XIV SE FIT ERMITE.

La Renommée est aussi capricieuse que la Fortune. Elle n'a pas assez de trompettes pour célébrer les palais, les châteaux, les paysages et les chroniques de Versailles, de Fontainebleau, de Meudon, de Saint-Germain, etc., parfaitement dignes au reste de leur réputation; et elle laisse dans l'obscurité du néant un des points de l'Ile de France les plus charmants pour les yeux et les plus intéressants pour les souvenirs. Il est temps de venger Marly-le-Roi de l'oubli de la Mode, qui l'a effacé de ses tablettes depuis cent ans; de l'oubli de M. Vatout, qui ne l'a pas même inscrit dans les *Résidences royales*; de l'oubli des voyageurs et des artistes, dont il n'a pas obtenu une page ou un ta-

bleau (1); de l'oubli des princes enfin, qui vont à peine y visiter l'ombre de Louis XIV.

Marly-le-Roi, il est vrai, n'a figuré qu'un moment dans l'histoire; mais avec quel éclat, quelle gloire et quelle originalité! C'est ce que nous devons exposer tout d'abord.

Après l'avoir admiré dans sa grandeur, nous n'imiterons pas ceux qui l'ont abandonné dans sa chute...; nous l'aimerons dans la majesté de sa ruine, si belle encore et si souriante.

On va maintenant à Marly par le chemin de fer de Saint-Germain ou de Versailles. Les promeneurs alertes s'y rendent par Rueil et par Bougival, d'où ils gagnent le but par les coteaux et les bois de Louvecienne.

Vous avez souvent contemplé de Saint-Germain cet aqueduc aux arches colossales, qui fait rêver aux plus grands travaux de Rome, et qui couronne si admirablement, au midi, la fameuse vue de la Terrasse, — quand le soleil, déjà couché pour les bois qu'il domine, enflamme encore son sommet d'un rayon vermeil... Marly repose au pied de cet aqueduc, reste immortel de sa splendeur.

Si vous y êtes arrivé par cette route, vous vous serez retourné cent fois pour embrasser du regard la plus riche vallée de la Seine...

Par le chemin de Versailles, la perspective est moins large et moins variée... L'œil se perd dans un horizon de villas, de parcs et de forêts...

C'est sur ce chemin que, vers le milieu du règne de Louis XIV, par une belle et tiède matinée du printemps de 1676, s'avançaient deux carrosses, attelés chacun de six chevaux. Trois hommes étaient dans le premier, quatre dans le second, tous en demi-habit de cour, l'énorme perruque sur les épaules, le chapeau à plumes sur les genoux.

Un seul se couvrait de temps à autre et adressait la parole à ses compagnons, lesquels se bornaient à lui répondre avec respect.

Cet homme était cependant vêtu plus simplement que les autres: un pourpoint de velours noir, presque uni; une veste de drap rouge finement brodée; point de bagues aux doigts; quelques pierreries aux souliers et aux jarretières; le bord du chapeau garni de point d'Espagne; une canne de jonc à glands d'or entre les jambes; voilà tout. La figure du personnage, encore jeune et vigoureuse, était d'une majesté qui n'avait d'égale que sa tristesse. On eût dit un courtisan las des plaisirs et des grandeurs, et qui se retirait avant l'âge de la cour et du monde.

Toutefois, son escorte était loin d'annoncer un ermite, car une foule de cavaliers précédaient et suivaient son équipage.

Arrivés au sommet des coteaux de Louvecienne (ou Lucienne), les deux carrosses s'arrêtèrent et les sept voyageurs en descendirent. Celui que nous pouvons appeler le maître, l'homme à la canne de jonc fut aussitôt entouré par les six autres. Ils s'établirent sur un belvéder improvisé, et promenèrent leurs regards dans la campagne.

De tous côtés la perspective était admirable, beaucoup plus admirable qu'aujourd'hui; car la nature, livrée à elle-même, déployait en liberté ses richesses. L'œil embrassait: dans l'est le cours de la Seine, Bougival, Croissy, Chatou, le Vésinet, Rueil, Nanterre, le mont Valérien, les tours de Paris, Montmorency, Bezons, Argenteuil, etc.; dans le sud, les bois de Lucienne, de la Celle, de Versailles, etc.; dans le nord, Saint-Germain sur ses terrasses, la rivière à ses pieds, au loin Maisons et les hauteurs d'Andrezy, de Chanteloup, etc.; au couchant, les coteaux et les vallons de Marly, de l'Etang, de Fourqueux, de Mareil, etc.; — tout cela tapissé de champs verts, de prés en fleur, de forêts ondoyantes, — coupé de clochers noirs, de tours grises, de maisons blanches, de cours d'eaux pareils à des rubans argentés, de longues routes tordues comme des serpents dans la verdure.

Quand les sept personnages eurent examiné ce panorama, il se passa entre eux une scène qui rappelait Jésus sur la montagne, tenté par les offres de Satan.

— Eh bien! dirent les serviteurs au maître, avez-vous fixé votre choix?

Le maître hésita, se retourna trois fois, et demanda les avis.

L'un conseilla de s'arrêter à Louvecienne, comme au site le plus varié pour les yeux et le mieux disposé pour une habitation.

— Trop bien disposé, en effet; j'y dépenserais des milliards.

L'objection fit sourire les seigneurs d'étonnement.

— Oui, reprit l'homme à la canne, ce n'est pas un palais que je cherche, ce n'est pas même un château, c'est un ermitage pour expier nos péchés, une maisonnette pour y dîner et y coucher deux ou trois fois l'an. En un mot, il me faut un *rien;* le tout est qu'il me plaise.

Un autre vanta La Celle-Saint-Cloud; un troisième, Bougival; un quatrième, Monbuisson, etc.

Le maître hochait toujours la tête, et répondait:

— Cela me coûterait trop!

Enfin, lui-même avisa, vers l'ouest, un petit clocher qui pointait entre deux vallons.

— Quel est ce village? demanda-t-il.

— C'est Marly-le-Chastel.

— Eh bien Marly me plaît. J'y bâtirai ma cellule.

Tous les gentilhommes se regardèrent d'abord avec stupéfaction. Bientôt ceux qui louaient le personnage quand même, ceux qui gelaient quand il avait froid et suaient quand il avait chaud, se récrièrent sur la merveilleuse découverte, sur l'agrément du site et du paysage, sur le goût non pareil et le coup d'œil sans second du maître; ils se déclarèrent aveugles, imbéciles, insensés de n'avoir pas distingué avant tout ce superbe Marly! Quelques-uns, tant soit peu moins lâches, et voyant l'homme à la canne rire des premiers, hasardèrent timidement une objection sur l'insuffisance du séjour pour un si grand habitant! Un seul enfin, le même qui avait proposé Louvecienne, osa dire franchement sa pensée, qui était celle de tout le monde:

— On ne peut bâtir à Marly que dans la vallée qui le touche à l'est. Or, « cette vallée est étroite, profonde, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, enfermée de collines de toutes parts; c'est un cloaque où les environs jettent leurs voiries, c'est un repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles (1).»

— Je suis de votre avis, monsieur, répondit le maître, au grand ébahissement de ses flatteurs; et voilà justement pourquoi je préfère Marly. Je ne pourrai, quoi qu'il arrive, dépenser d'argent dans ce *cloaque* sans vue, sans eau et sans espace. Il me suffira de le nettoyer et d'y planter une chaumière. « Je suis lassé du grand et de la foule; je veux du petit et de la solitude. » Je ne saurais donc mieux choisir.

Et les courtisans d'applaudir de nouveau, déclarant Marly aussi modeste qu'ils l'avaient déclaré superbe.

— Ainsi, voilà qui est décidé, reprit l'anachorète aux

(1) Il faut excepter M. Saintine, qui a mis à Marly la scène d'un de ses romans les plus spirituels: *Un rossignol pris au trébuchet.*

(1) Expressions textuelles des *Mémoires de Saint-Simon.* Tels étaient, à quelques exagérations près, les alentours de Marly, avant leur transformation.

jarretières de pierreries. Qu'on achète et qu'on déblaye ce marais, et qu'on prévienne Mansard, notre architecte. Nous viendrons l'an prochain, messieurs, courre le cerf à Marly-le-Chastel, qui s'appellera désormais *Marly-le-Roi*.

L'homme qui parlait ainsi était en effet le roi, le roi par excellence, car il se nommait Louis XIV.

Il lui avait pris ce jour-là une fantaisie d'ermitage, parce que Mme de Montespan avait eu la migraine à Versailles, et que la grave Maintenon commençait à poindre au couchant.

Le seigneur qui avait risqué de le contredire, était M. de Cavoye, ce courtisan à qui Racine enseignait son métier. Il n'oublia point le coteau de Louvecienne, qu'il vengea plus tard des mépris du roi, en y établissant une villa charmante. On voit encore aujourd'hui, chez M. le comte Hocquart, une horloge qui s'appelle la *Cavoise*.

Lorsque le vallon de Marly fut acheté et déblayé (1), Louis XIV y retourna avec Mansard (2).

La grande adresse de l'architecte de Versailles était de flatter le roi mieux que personne, et voici de quelle manière.

Arrivés à Marly, le maître et le serviteur débattirent le plan de l'ermitage. Mansard, suivant son usage, proposa des édifices imparfaits et des jardins impossibles. Louis XIV eut d'autant moins de peine à compléter les uns et à rectifier les autres, que son conseiller le mit habilement sur la voie, lui insinuant ses idées secrètes par leur contraste même avec celles qu'il affichait.

Mansard alors de s'écrier avec admiration :

— Je n'aurais jamais trouvé cela! Votre Majesté a pleinement raison. Je ne suis qu'un écolier auprès d'elle... Jugez et parlez, seigneur et maître, votre maçon vous écoute et vous obéira.

L'architecte était doublement intéressé à lancer ainsi le roi. Il assurait et accroissait du même coup sa faveur et sa fortune.

Louis XIV, d'ailleurs, avait trop le coup d'œil et l'instinct des grandes choses, pour reculer à Marly plus qu'à Versailles devant les suggestions de Mansard.

Le premier jour, on jeta sur le papier une simple maison et quelques parterres.

Le lendemain, il fallut des logements pour les gardes et pour les officiers ; un autre jour, pour les gentilshommes de la cour et pour les dames.

Les dames une fois admises, les fêtes devenaient indispensables. Or, comment donner des fêtes sans appartements de réception? Et puis où se promener si ce n'était dans un parc, un parc avec des eaux bien entendu? Ouvrir la route aux eaux, c'était ouvrir la veine aux millions. Ceci posé, le moyen de faire les choses à demi? La prudence devenait folie, et l'économie gaspillage : on retournait au grand, sous peine de renoncer au beau.

Louis XIV hésita néanmoins, et les travaux, commencés en 1679, furent dix fois arrêtés; mais l'architecte revenait avec ses nouvelles insinuations, et l'œil du maître allait toujours élargissant les dessins.

— On pourrait mettre ici quatre pavillons? disait Mansard.

— Mettez-en douze ! répondait Louis XIV.

— Je ne sais trop où poser la chapelle?

— Voilà sa place! avec un bâtiment pareil à côté!

— Un petit parterre suffira, je pense?

— Un petit parterre au midi, mais un grand parterre au nord !

— Un bassin dans celui-ci?

— Pourquoi pas deux ou trois?

— Sans gerbes ni cascades?

— Puisque nous aurons de l'eau, sachons nous en servir! Je veux ici un jet de soixante pieds, là trois bouillons, là cinq autres. Et qui nous empêcherait de faire couler une rivière dans cette avenue?

— Comment, Sire, une rivière?

— Une fois amenée sur cette montagne, l'eau descendra d'elle-même. Je vois cela d'ici, Mansard : un énorme bouquet de gerbes au sommet; sur la pente, cent degrés formant autant de cascades; quelques jets hardis à droite et à gauche; au bas une nappe immense, avec des groupes de marbre et de bronze.

Et Mansard de se récrier, de trépigner d'enthousiasme, et d'avouer qu'aucun architecte au monde n'aurait conçu rien de semblable. Cette fois, il disait la vérité.

— Il ne nous manque plus que l'eau, balbutia-t-il, pour exécuter ces merveilles.

— La voici, répliqua Louis XIV, en montrant du doigt la Seine, à près d'une lieue de distance, à 500 pieds au-dessous de Marly. Vous la ferez monter sur le coteau de Louvecienne; vous y établirez deux châteaux d'eau, un aqueduc de trente à quarante arches, un peu plus loin trois vastes réservoirs, et le fleuve sera notre serviteur très-humble. Quant à la machine qui fera ce miracle, demandez-la aux savants de l'Europe !

— Dès demain! s'écria Mansard, et l'eau montera au ciel, s'il plaît à Votre Majesté !

(1) Louis XIV acquit la terre et baronnie de Marly-le-Chastel, Noisy et Bailly, par sentence de décret et adjudication, faite à son profit, aux requêtes du Palais, à Paris, sur le feu sieur Bossuet, du 20 mai 1676. (Communiqué des archives de Versailles.)

Avant que le soleil de Louis XIV l'eût éclairé de ses rayons, Marly-le-Chastel n'était jamais sorti de l'obscurité... Son origine toutefois est très-ancienne, et se perd dans la nuit du moyen âge. Les Montmorency possédèrent ce fief durant plusieurs siècles. Bouchard Ier en était seigneur en 955. Bouchard III, vers 1028; Hervé en 1090; Mathieu, au temps de Philippe Auguste; saint Thibaut vers 1226; et en 1352 Jean de Marly, qui mourut sans postérité.

(Nous devons la découverte de ces titres d'antiquité aux doctes et complaisantes investigations de M. Bonvoisin, curé de Marly.)

On voit encore, par une charte de Galon, évêque de Paris, conservée au monastère de Coulomb (diocèse de Chartres), que, dès l'année 1106, l'église de Marly était desservie par deux chanoines, et qu'elle possédait déjà de *temps immémorial* des reliques de saint Vigor.

Qui sait, enfin, si l'histoire de Marly ne remontera pas bientôt au delà de l'ère chrétienne, pour peu que les savants nous expliquent les étranges sépultures découvertes naguère à la *Tour des Païens*, près du *chemin de la Begue?*

Quoi qu'il en soit, depuis le moyen âge jusqu'en 1676, Marly ne fut qu'un modeste bourg de vignerons,—et une retraite de juifs, ajoutent les médisants. Mais bien qu'il y eût en effet à Marly une rue des Juifs (aujourd'hui rue de la Pension), ce reproche n'a peut-être d'autre fondement qu'une plaisanterie de Louis XIV. Pendant qu'il faisait bâtir son château, il mangea six œufs frais, que les habitants lui vendirent cent écus. — *Ces gens de Marly*, s'écria-t-il, *sont donc des Juifs!* Les œufs étaient chers sans doute, mais le mot fatal est resté, et les Marlichois se repentent encore d'avoir *écorché* le grand roi.

(2) Hardouin Mansard, neveu du célèbre François Mansard, dont il avait éclipsé la gloire en bâtissant Versailles, était un des plus grands originaux du dix-septième siècle. « Bel homme, bien fait, d'un visage agréable, de la lie du peuple, mais de beaucoup d'esprit naturel, tout tourné à l'adresse et à plaire, sans qu'il se fût épuré de sa grossièreté primitive ; d'abord tambour, puis tailleur de pierre, apprenti maçon, enfin piqueur, il prit le nom de son oncle pour se faire connaître, tira ses lumières d'un nommé l'Assurance, qu'il tenait sous clef, et devint surintendant des bâtiments royaux. Avec ses plans, il se fraya l'entrée des cabinets de Louis XIV, accoutuma Sa Majesté à l'écouter à ses heures, et acquit ainsi une considération qui subjugua les seigneurs, les ministres, les princes et jusqu'aux valets de l'intérieur. La rudesse qui lui était demeurée, sans se méconnaître, le rendait ridiculement familier. Il tirait les fils de France par la manche et frappait sur l'épaule aux princes du sang. On peut juger comment il en usait avec d'autres. » Le roi, qui trouvait fort mauvais que les courtisans malades ne s'adressassent pas à son médecin Fagon, avait la même faiblesse pour son architecte, « et c'eût été un démérite dangereux, à qui faisait des bâtiments ou des jardins, de ne s'abandonner pas tout entier à Mansard. » Saint-Simon ajoute qu'il était ignorant et inhabile en son métier ; mais c'est sans doute que le maçon avait tapé sur le ventre au duc et pair, en quelque occasion solennelle.

Il fallut attendre de longues années cependant. Le roi prit patience en jetant quelques nouveaux millions à Versailles. Enfin, sa volonté n'en eut pas le démenti. La Seine arriva dans les jardins de Marly toute frémissante (1).

— Sire, reprit un jour l'architecte, vous aviez parlé de tableaux, de marbres et de bronzes; cette disposition aurait-elle l'honneur de vous agréer?

Et le tentateur présenta un nouvel hameçon, auquel Sa Majesté mordit de plus belle.

— Quinze à vingt statues? Une trentaine de tableaux? Y pensez-vous, monsieur Mansard? Vous nous prenez pour un bourgeois du Marais! Je veux des toiles et des marbres par centaines et partout. Puisque cette maisonnette prend bonne façon, il faut que l'art aide un peu la nature. Appelez Lebrun, Vandermeulen, Mignard, Fontenay, Coysevox, Jouvenet, Coustou, Coypel, Lepautre, etc. Qu'ils peuplent de tous les dieux de l'Olympe ces appartements, ces bassins, ces massifs et ces parterres! Vous savez que nous ne marchandons jamais avec ces messieurs...

Restait à dessiner le parc, à ménager les vues, à remanier les mouvements du sol.

— Sire, ce coteau nous dérobe la Seine, et cette vallée est un fâcheux entonnoir.

— Jetez le coteau dans la vallée, Mansard!

Et des milliers de bras exécutaient le tour de force.

Et l'architecte s'écriait derechef, en voyant les perspectives s'ouvrir de toutes parts :

— Que Votre Majesté a bien fait de choisir ce terrain! Qu'elle a bien compris tout ce qu'on en pouvait tirer! Qu'elle a bien deviné toutes les perles cachées dans ce cloaque!

Et comme c'était encore vrai, Louis XIV allait abattant les collines, creusant les bassins, élevant les terrasses et les belvédères, transformant tout le pays de sa baguette enchantée.

— Il nous manque une forêt, Mansard! dit-il un matin en s'éveillant, nous avons oublié de planter une forêt.

— Eh bien, Sire, il faut l'apporter toute plantée, répondit l'architecte, qui osait parfois exprimer ses idées lui-même.

— Vous croyez que c'est possible?

— Je m'en charge.

— Cent mille livres pour vous, Mansard, si cela est fait dans deux mois!

On vit alors à Marly un spectacle à ne pas en croire ses yeux. On vit, dit Saint-Simon, « une forêt toute venue et touffue, arriver de Compiègne et de bien plus loin, sans cesse, en arbres gigantesques, dont plus des trois quarts mouraient, et qu'on remplaçait aussitôt. Puis, le roi changeant d'avis selon le succès ou l'échec, on vit ces espaces improvisés de bois épais et d'allées obscures subitement convertis en immenses pièces d'eau où l'on se promenait en gondoles; puis encore ces pièces d'eau remises en forêt à n'y pas voir le jour du moment qu'on les plantait. Et tout cela sous mes yeux, en moins de six semaines! ajoute l'historien véridique. »

Il en fut de même des parterres et des appartements; Louis XIV les remaniait encore en 1696, vingt ans après les avoir commencés. Témoin les rapports de Mansard, que nous trouvons annotés de la propre main du grand roi.

Si bien qu'en fin de compte, cette *maisonnette* de Marly, cette *chaumière*, cet *ermitage*, cette *cellule*, ce *rien*, choisi et entrepris *tout exprès pour n'y pouvoir dépenser*, coûta, dit Saint-Simon, « plus cher que Versailles tel qu'on l'a vu! »

« Et si l'on y ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent aussi nombreux que ceux de Versailles, et tout à la fin de la vie du roi, le séjour le plus ordinaire, on ne dira point trop sur Marly, *en comptant par milliards.* »

(1) Ces prodiges de la machine de Marly demandaient un article spécial. Un de nos collaborateurs s'en est chargé. Cet article paraîtra dans un prochain numéro du *Musée*.

II. LES MARLY. PORTRAITS ET ANECDOTES DE COUR.

Aussi le château de Marly, dès qu'il fut habitable, devint-il, comme l'a dit Saint-Simon, la résidence privilégiée de Louis XIV. Après avoir épuisé le bougeoir, les colliers de l'ordre et les justaucorps à brevet, il fit des voyages à Marly sa plus insigne faveur, le moyen de distinguer ou de mortifier le plus sûrement ceux qui lui plaisaient ou lui déplaisaient.

Partout ailleurs, à Versailles, à Paris, à Trianon, il suffisait d'avoir ses entrées en cour pour approcher le roi. Pour être des *Marly*, il fallait une invitation spéciale. La veille du départ, tous les aspirants défilaient, le matin, devant Sa Majesté, et lui disaient, en s'inclinant jusqu'à terre, ces seules paroles : *Sire, Marly!* Gloire et bonheur à celui qui recevait un mot ou un geste d'assentiment! Honte et malheur à celui qui n'obtenait pas de réponse! Les dames étaient désignées, le soir, au grand couvert du souper, et ajoutées, sur un signe royal, à la liste des élus.

Combien d'illustres gentilshommes frappèrent toute leur vie à la porte sans jamais la voir s'ouvrir! Et cependant, quelques refus obstinés qu'on essuyât, il fallait que les prières fussent plus obstinées encore. Si après avoir répété en vain pendant trente ans : *Sire, Marly!...* vous renonciez à une requête inutile, vous étiez un homme perdu... Il fallait supplier jusqu'au bout, même sans espoir d'être exaucé... Faute d'accorder rien, le maître voulait refuser quelque chose. Il tenait à montrer sa colère ou son dédain tout autant que sa clémence et sa bonté. Il lui fallait des esclaves agenouillés, à côté des favoris qu'il exaltait... Quand il s'agissait de quelque chose pour un courtisan qui ne demandait plus Marly : — *Je ne connais pas cet homme,* disait le roi. Et pour celui qui ne demandait pas assez souvent : — *C'est un homme que je ne vois jamais.* Et ces arrêts-là étaient irrévocables.

Être de tous les Marly, c'était le lot de quelques princes du sang, de quelques amis ou amies du cœur, c'était avoir ses entrées dans l'Olympe!

C'est qu'à Marly le roi voilait sa majesté; le soleil déposait ses rayons; le dieu voulait bien se faire homme. Tout ce qui était du voyage avec lui, pouvait le voir se lever et se coucher, manger et boire, tirer et courre le cerf, donner des biscottes à ses chiens et à ses carpes, jouer au mail, à la paume et à l'escarpolette. Bien plus, lorsqu'il allait parcourir ses jardins, on le suivait le chapeau sur la tête : — *Le chapeau, messieurs* (1)! disait-il à haute voix, et il eût trouvé mauvais qu'on ne se couvrît pas, car il fallait toujours et partout obéir. Bien plus encore, à son retour au château, « lui parlait qui voulait, depuis le marchepied de son carrosse jusqu'au bas de son petit degré. » Le travail des ministres fini, « il passait jusqu'au soir à se promener avec les dames », et à leur faire tirer des loteries dans lesquelles il les comblait de riches cadeaux.

Il y avait bien le chapitre des inconvénients. Par exemple, Louis XIV aimait fort le lansquenet. Il fallait donc

(1) C'est dans une de ces promenades qu'un flatteur, trempé jusqu'aux os, dit à Louis XIV : — *Sire, la pluie ne mouille pas!* De là le proverbe :—La pluie ne mouille pas à Marly, — qu'une femme d'esprit nous rappelait l'autre jour.

l'aimer comme lui, et jouer gros jeu. Or, les pères et les fils de famille se ruinaient bel et bien aux Marly, — à moins que Sa Majesté ne daignât payer leurs dettes.

La cour du grand roi, si guindée partout, s'émancipait à Marly. On y donnait des bals masqués où assistait toute la famille royale, et Louis XIV lui-même, « avec une robe de gaze par-dessus son habit de drap d'or. » On y arrivait d'abord à visage découvert, puis on allait changer de vêtements et l'on rentrait en masque. De là, les mystères, les quiproquos, les intrigues et les méchancetés.

Louis XIV forçait des octogénaires à danser dans ces bals, pour le divertir un moment.

Quelquefois la jeunesse royale, surtout la jeunesse *légitimée*, profitait du relâchement de l'étiquette pour s'oublier tout à fait à Marly; ce jour, par exemple, où la princesse de Conti et la duchesse de Chartres se traitèrent de *sac à vin* et de *sac à guenilles*. Madame la duchesse, « qui avait l'art des chansons salées, en fit d'étranges sur ce même ton. » Si bien que le royal père fut obligé de mettre le holà. On voit que les mœurs de la régence n'étaient pas loin.

Quelques semaines après, Madame de Chartres et la Duchesse (fille de Mme de Montespan) se réconcilièrent un soir par aversion pour Conti leur sœur, et le traité de paix fut digne de la guerre qui l'avait amené. Monseigneur (le premier Dauphin), en se retirant fort tard chez lui, monta chez les deux princesses, et les trouva qui buvaient et fumaient avec des pipes qu'elles avaient envoyé prendre au corps-de-garde. Monseigneur leur fit quitter cet exercice ; mais la fumée les avait trahies... Le roi leur fit le lendemain une rude correction, dont la princesse de Conti triompha.

La griffe du lion perçait, chez Louis XIV, jusque dans les jeux de Marly. L'étiquette reparaissait, comme un trouble-fête, aux plus doux moments d'abandon.

En 1702, un personnage arrive brusquement au château; les gardes reconnaissent le duc de Villeroy, et tressaillent de frayeur ou d'espoir. Villeroy revenait de la bataille de Luzzara, et allait annoncer la perte ou le salut d'une armée. Ira-t-il porter la nouvelle au roi, qui l'attend avec tremblement? Dieu l'en préserve ! L'étiquette veut qu'il s'adresse au ministre Chamillart, qui a seul le droit d'instruire Sa Majesté. Mais Chamillart est absent pour tout le jour, et la nouvelle peut entraîner une mesure d'urgence. N'importe, le roi et la France attendront que Chamillart soit revenu ! Et de peur de manquer à ce devoir sacré, Villeroy se tient caché jusqu'au soir dans les communs! Cependant le bruit de son arrivée se répand... Tout le monde et le roi lui-même est dans une angoisse mortelle; Villeroy tient bon jusqu'au retour de Chamillart. Enfin celui-ci paraît, tire le messager de sa cachette, reçoit les dépêches et les remet à Louis XIV. La bataille était gagnée!

Or, croyez-vous que Villeroy fut puni d'avoir laissé le roi et la cour dans une si longue anxiété? Au contraire, il fut nommé lieutenant-général, autant pour sa discrétion que pour sa bonne nouvelle.

Louis XIV, qui souffrait si peu qu'on s'oubliât, s'oubliait pourtant lui-même, à Marly, jusqu'à frapper la table de son verre et carillonner sur son assiette, à la façon d'Henri IV. Il est vrai que c'était le jour des Rois... et de la mort de ses ministres, — ce qui lui procurait, disait-il, le plus grand soulagement de sa vie...

Après le roi, et parfois même avant lui, la maîtresse à la cour était Mme de Maintenon. On sait l'incroyable destinée de cette favorite, arrivée d'Amérique, orpheline, — puis épouse du cul-de-jatte Scarron, et puis femme de Louis XIV!

C'est surtout dans la retraite royale de Marly que Mme de Maintenon trônait sous ses longues coiffes et sous ses voiles noirs; c'est du fond de ce sanctuaire qu'elle imprimait son aimable retenue, sa dévotion précieuse, sa pédanterie élégante, son insensible domination, à la triste fin de ce règne de Louis XIV, dont le commencement avait eu tant d'éclat et de galanterie. Jamais intrigues plus délicates ne furent nouées aussi savamment; jamais cour plus orgueilleuse ne fut plus complétement domptée ; jamais roi plus absolu ne fut gouverné avec autant d'adresse. Quand on songe qu'un tel empire a duré trente-deux ans, on ne voit que Richelieu à comparer à Mme de Maintenon (1).

Le seul caprice du roi qu'elle ne put mater, fut son exigence en voyage. Le lion se démuselait en plein air. On sait que Louis XIV allait partout, même à la guerre, avec ses carrosses pleins de femmes. Bien portantes ou malades, il fallait le suivre en grande toilette, jusqu'en Flandre et plus loin, être de toutes les fêtes, danser, veiller, rire, *manger à crever*, parader éternellement, braver le chaud, le froid, la pluie, la poussière, et tout cela aux jours et heures marqués, sans déranger rien au programme. « Le roi, qui aimait l'air, voulait toutes les glaces baissées, et aurait jugé fort mauvais qu'une dame tirât un rideau contre le soleil, fût-elle princesse du sang; on ne devait seulement pas s'en apercevoir. Se trouver mal, était un démérite à ne plus revenir. » Les duchesses de Bourgogne et de Berry faillirent être victimes de ces terribles honneurs. La première s'étant blessée en allant à Marly, sur le point d'être mère : — « Eh ! que me fait cela, dit le roi, devant le bassin des Carpes; n'a-t-elle pas déjà un enfant, et n'ai-je pas d'autres petits-fils? J'entends aller et venir à mon gré, en dépit des médecins et des matrones. » Nous le verrons bientôt puni de ce mot cruel par la perte de cette postérité dont il était si fier ! Mme de Maintenon ne put « gagner aucun privilége aux voyages de Marly »; tout ce qu'elle obtint, fut de cheminer quelquefois dans un carrosse à part. Mais, « en quelque état qu'elle fût, il fallait aller comme tout le monde, et suivre à point nommé, et se trouver rangée avant que le roi entrât chez elle. » Elle fit bien des courses à Marly « dans une position à ne pas faire marcher une servante. » Une fois, entre autres, on ne sut véritablement si elle ne mourrait pas en chemin; et tout au plus était-elle dans son lit, y suant la fièvre à grosses gouttes, que le roi s'étonnait en arrivant, et faisait ouvrir les fenêtres, « et n'en rabattait rien jusqu'à dix heures... » Et s'il devait y avoir musique, « et cent bougies dans les yeux », le maître allait toujours son train...

(1) Voici ce que Saint-Simon appelle avec tant de justesse la *mécanique* de la veuve Scarron à Marly. Elle se tenait à l'écart dans son appartement, ne recevant et ne rendant presque jamais de visites, attirant tout à elle sans en avoir l'air. Lorsqu'elle faisait venir les filles du roi, c'était « pour leur laver la tête »; aussi n'arrivaient-elles qu'en tremblant pour s'en retourner en pleurs. Son favori, son complice et son instrument était le duc du Maine, son indigne élève, prince aussi mal fait d'esprit que de corps, et pour lequel elle faillit bouleverser la monarchie. Elle ne lui laissait voir Mme de Montespan, sa mère, que « fort à lèche-doigt », disent les *Mémoires*. Tous les matins, Louis XIV passait une heure et demie seul chez Mme de Maintenon. Il y retournait le soir avec les ministres, et suivait leur travail pendant le souper et le coucher de la dame. Il attendait qu'on tirât les rideaux de son lit pour lui donner le bonsoir et aller souper à son tour. Elle-même n'allait jamais chez le roi, si ce n'est les jours de maladie ou de médecine. Reine dans son intérieur, elle n'était au dehors que simple particulière, cédant en apparence à tous ceux qu'elle dominait en réalité. Elle dominait le roi lui-même sans qu'il le sût, et jusque dans son conseil. Pendant son travail avec les ministres, elle filait, lisait ou brodait... Elle entendait tout, se faisait demander son avis, le donnait discrètement, comme n'y tenant guère ; mais elle était sûre qu'il serait suivi, car elle avait appelé les ministres d'avance, et s'était mise d'accord avec eux à l'insu du maître. Tous furent ainsi ses compères, excepté Torcy, qui eut le courage de rester à l'écart, sans la heurter néanmoins.

Mme de Maintenon se dédommageait royalement dans le jardin de Marly, quand elle daignait s'y promener avec Louis XIV. « Il aurait été cent fois plus librement avec la reine, et avec moins de galanterie ; c'était le respect le plus marqué ; quoiqu'au milieu de la cour et de tout ce qui voulait s'y trouver des habitants, le roi s'y croyait en particulier, parce qu'il était à Marly. » Tantôt il se tenait dans sa voiture, et Mme de Maintenon dans sa chaise à porteurs; les princesses et la cour suivaient à pied ; tantôt à pied lui-même, le roi marchait auprès de la chaise, ôtant son chapeau et s'inclinant à toute minute pour parler ou pour répondre à la favorite. Si elle s'arrêtait à considérer quelque nouvel ornement, elle faisait un signe à la duchesse de Bourgogne (la seconde Dauphine), qu'elle appelait *ma mignonne*, et qui l'appelait *ma tante*. La duchesse accourait se percher comme un oiseau sur le bâton de la chaise, et s'étudiait à charmer la conversation jusqu'au retour. Alors le roi, toujours à pied, et nu-tête, reconduisait Mme de Maintenon, et ne prenait congé d'elle qu'à l'entrée du château. C'était un spectacle, s'écrie Saint-Simon, auquel on ne pouvait s'accoutumer.

Nous avons nommé la duchesse de Bourgogne, parlons un peu de cet ange de Marly. Jeune et joyeuse, « régulièrement laide et parfaitement jolie, » bienveillante, adorable et adorée pour son esprit et son cœur, autant que pour les grâces de sa personne, digne épouse de ce petit-fils de Louis XIV, dont Fénelon, son maître, eût fait un roi-modèle si la mort l'avait permis, la Dauphine désarmait jusqu'à Saint-Simon, cet impitoyable censeur. « Faut-il le dire? nous avions à Marly une princesse charmante, qui par ses grâces, ses soins et ses façons uniques en elle, s'était emparée du roi, de Mme de Maintenon et de Monseigneur le duc de Bourgogne. En particulier, elle sautait au cou du roi à toute heure, se mettait sur ses genoux, le tourmentait de toutes sortes de badinages, visitait ses papiers, ouvrait et lisait ses lettres en sa présence, quelquefois malgré lui, et en usait de même avec Mme de Maintenon. Dans cette extrême liberté, jamais rien ne lui échappa contre personne; gracieuse à tous, et parant même les coups toutes les fois qu'elle le pouvait ; attentive aux domestiques intérieurs du roi, n'en dédaignant pas les moindres, bonne aux siens, et vivant avec ses dames comme une amie et en toute liberté, vieilles et jeunes ; elle était l'âme de la cour, elle en était idolâtrée ; tous, grands et petits, s'empressaient à lui plaire ; tout manquait à chacun en son absence, tout était rempli par sa présence; son extrême faveur la faisait infiniment compter, et ses manières lui attachaient tous les cœurs. »

Et pourtant l'ange de Marly devait y trouver un ennemi secret, un infâme assassin !... Mais avant de raconter cette tragédie, qui servira de prologue à tant d'autres, nous avons à exposer une des plus piquantes comédies dont Marly fut le théâtre.

III. LE RENARD LOUIS XIV ET LE CORBEAU SAMUEL BERNARD.

Elle se rapporte à la malheureuse année 1708. Louis XIV en personne, malgré son grand âge, y joua le rôle du renard de la fable, et celui du corbeau échut à maître Samuel Bernard.

« Ce Bernard, dit Saint-Simon, était le banquier le plus riche et le plus vain de l'Europe, et qui faisait le plus gros et le plus assuré commerce d'argent. » Il avait déjà prêté au roi des sommes énormes pour les guerres de la succession d'Espagne, lorsqu'il reçut, à Paris, la visite du contrôleur général Desmarets, qui ne savait plus de quel bois faire flèche, et qui venait d'essuyer les refus de tous les traitants.

Le ministre prit, en abordant le financier, sa figure la plus avenante et la plus douce, et, après force compliments et gracieusetés, il finit par lui demander... un peu de son fromage..., huit ou dix millions.

Bernard fronça le sourcil, et fit le calcul de tout ce qui lui était dû... Cela montait à trente millions à peu près...

Desmarets lui rappela, de son côté, ce qu'il avait gagné avec le roi, c'est-à-dire trois fois au moins ce qu'il lui avait prêté.

— Si vous ajoutez ces dix derniers millions, conclut-il, vous allez donc en gagner encore une trentaine. J'ai honte de vous proposer une si mince affaire; mais enfin les temps sont durs. Cette guerre de succession nous a mis à sec.

— Et quand comptez-vous me rendre cela? dit Bernard, les mains croisées sur son gros ventre.

— Après l'occupation de Lille, assiégée depuis Pâques.

— Et qui sera reprise à la Trinité, repartit Bernard en clignant de l'œil.

Il recommença ses calculs, et refusa les dix millions.

— Voyons, monsieur, reprit Desmarets avec bonhomie, nous rabattrons à sept millions ! Le premier venu nous fournira le reste.

Bernard refusa les sept millions.

Le contrôleur vit qu'il fallait employer les grands moyens, et prouva au financier que cette complaisance lui ferait partager la gloire de Louis XIV.

— Ou sa ruine, objecta froidement Bernard.

Le mot était dur. Le ministre fit la sourde oreille. Il ne réclama plus que six millions, et prit le banquier par les sentiments.

— Que diantre, mon cher, il y a longtemps que nous nous connaissons. Nous avons fait notre fortune ensemble. Vous étiez escompteur à la semaine, quand j'allais voir mon grand-père, laboureur à Noyon. Je ne suis donc pas homme à vous en imposer. Je vous donne ma parole d'honneur que tous vos prêts vous seront remboursés dans trois mois... Je reste à déjeuner avec vous, et je ne m'en vais pas sans votre promesse.

Desmarets savait Bernard très-coulant entre deux vins ; il lui avait déjà escamoté de grosses sommes en s'extasiant sur ses flacons de Chypre et de Xérès. Mais cette fois il avait compté sans son hôte.

— Vous me rembourserez dans trois mois, dites-vous ? fit observer Bernard au dessert ; qui me garantit que vous serez ministre à cette époque ?

— Une petite histoire que je vais vous raconter... entre nous, répliqua Desmarets après quelque hésitation...

Il avait fortement usé des vins de l'amphitryon, afin d'amener celui-ci à en abuser. On en jugera par la gravité de sa confidence, argument désespéré de parvenu à parvenu :

— C'était dans le bon temps, sous Colbert ; j'étais alors intendant des finances. J'avais déjà fait de gros gains et des folies... Je transportais des villages pour arrondir mes parcs... Vous savez ? à Maillebois et à Châteauneuf... Quand soudain Colbert meurt, et Louvois jure ma perte. Il persuade au roi que j'ai retiré des millions de la fonte des pièces de trois sous.

Bernard sourit, Desmarets lui verse à boire et continue :

— On charge Pelletier, le nouveau contrôleur général, de mon exécution. Il choisit un jour d'audience publique. Là, devant tous les financiers, qui la veille rampaient à mes genoux, il m'appelle et me dit à haute voix :

— Monsieur Desmarets, je suis désolé de la commission que Sa Majesté m'a donnée pour vous. *Elle m'a enjoint de vous déclarer que vous êtes un fripon* (1). Comme c'est Colbert qui le lui a écrit à son lit de mort, le roi veut bien vous faire grâce ; mais vous n'êtes plus intendant des finances, et vous êtes exilé à Maillebois, d'où il vous est interdit de découcher un seul jour.

Je veux répliquer et me défendre :

— Allez-vous-en, interrompt Pelletier, vous avez quatre heures pour quitter la cour. Je n'ai pas autre chose à vous dire.

Et il me tourna le dos.

Je signai ma démission et je fis mes paquets.

— Eh bien? demanda Samuel Bernard étonné.

— Eh bien! reprit Desmarets, bientôt après j'étais directeur des finances! et me voici contrôleur général! Vous voyez donc que je ne tombe que sur mes pattes et pour mieux me relever... ajouta le ministre en vidant gaiement son verre.

Mais sa confidence ne lui réussit pas mieux que ses flatteries. Bernard en profita pour le traiter avec hauteur, et le laissa rabattre à cinq, à quatre, à deux, à un million, sans lui accorder un denier.

Desmarets s'en alla furieux... Puis songeant que sa colère ne lui rapporterait rien, il confia sa revanche à Louis XIV; et voici comme la vanité du traitant les dédommagea de sa cupidité.

Le surlendemain, Bernard reçut une invitation de se rendre à Marly. C'était un honneur si grand et si peu attendu, qu'il en éclata d'orgueil et ne soupçonna pas le piége...

Il se couvre de brocart et d'or, des pieds à la tête, attelle ses plus beaux chevaux à ses plus beaux carrosses, et, suivi d'un train de prince, gonflé comme la grenouille devant le bœuf, faisant la roue comme le geai sous les plumes du paon, il arrive avec grand fracas à Marly.

Desmarets le reçoit, à son pavillon, le plus gracieusement du monde, et voit, en riant sous cape, qu'il a déjà perdu la raison...

— Monsieur Bernard, lui dit-il, j'ai rendu votre réponse au roi; tout en regrettant de s'adresser à d'autres, Sa Majesté a voulu vous montrer qu'elle ne vous estime pas pour vos écus.

Le financier s'incline et déclare que Sa Majesté est trop bonne. Puis il dîne avec le contrôleur général, qui ne lui adresse pas un mot de reproche, afin de laisser s'accumuler ses remords...

Peu de temps après, Louis XIV sort du pavillon royal, suivi d'une foule de courtisans et de grands seigneurs, notamment du comte de Bergheyk, gouverneur des Pays-Bas, amené ce jour-là à Marly par Chamlay et Puységur. En faisant au noble étranger les honneurs de ses jardins, avec l'aimable dignité qui lui était ordinaire, le monarque arrive devant le pavillon de Desmarets.

Le ministre s'avance, et présente à Sa Majesté Samuel Bernard, qui se confond en salutations jusqu'à terre.

Louis XIV daigne assurer au contrôleur « qu'il est bien aise de le rencontrer avec le financier. »

Eh bonjour, monsieur du Corbeau...

Il n'en avait pas dit autant à la plupart des seigneurs qui étaient là.

— Monsieur Bernard, ajoute-t-il, s'adressant à lui-même, « vous êtes bien homme à n'avoir jamais vu Marly. Venez le parcourir à ma promenade; je vous rendrai ensuite à Desmarets. »

(1) Historique et textuel. Voyez les *Mémoires de Saint-Simon.*

Ces paroles firent tant de jaloux et donnèrent au Crésus un tel éblouissement, qu'il lui fut impossible de trouver un mot à répondre. Il s'appuya sur le bras du contrôleur, et marcha à gauche de Louis XIV, dont le comte de Bergheyk occupait la droite.

Les courtisans n'en revenaient pas d'un spectacle si étrange et d'une si incroyable faveur.

Jugez donc de ce qu'ils devinrent et de ce que devint le financier, lorsqu'on vit le grand roi s'adresser constamment à celui-ci, lui montrer ses bassins, ses carpes et ses jets d'eau, lui parler autant et plus qu'à Bergheyk lui-même, en un mot, l'accabler de ces grâces « qu'il employait si bien quand il voulait combler quelqu'un. »

Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!...

On se demandait à demi-voix si Bernard allait recevoir la noblesse ou l'une des premières charges de la cour.

— Quel homme! quel héros! quel dieu! murmure le traitant à l'oreille du ministre; que je suis malheureux d'être réduit à le refuser!

— N'y pensons plus, réplique Desmarets, — pour mieux le forcer d'y penser toujours.

Ce n'était rien encore. Louis XIV laisse tomber sa canne dans le bassin des Muses, et prie le financier de la lui rendre. Bernard manque de se précipiter à la nage comme un chien de chasse, et a l'honneur de repêcher la canne en se mouillant le bras jusqu'à l'épaule.

Puis Desmarets ayant déclaré que *son ami* était trop heureux d'aller à l'eau pour Sa Majesté, faute de pouvoir aller au feu, le roi daigne trouver le mot charmant, et dit à Bernard qu'il est aussi riche en esprit qu'en écus.

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois!...

Le banquier se rengorge comme si le madrigal était de lui, et demande à *son ami* s'il n'y a pas moyen de revenir sur l'affaire de la veille?

— Impossible, répond le ministre; un autre a reçu ma demande et m'a donné sa parole.

Bernard pousse un gros soupir, et ouvre tristement sa tabatière d'or.

— Voilà une boîte d'un goût parfait! s'écrie Louis XIV, et il y prend quelques grains de tabac qu'il sème en souriant sur son jabot.

— Décidément, chuchotent les seigneurs, Desmarets présente son successeur à Sa Majesté.

— Ah! mon cher, dit Bernard au contrôleur, vous rendrez à mon rival sa parole, et vous prendrez les dix millions chez moi!

— Il n'est plus temps! repart durement Desmarets, renfrogné comme un chat guettant la souris.

On arrive au jeu de boules, une partie s'engage entre les jeunes courtisans. Le roi, qui aimait beaucoup cela, regarde et juge les coups.

— Allons, monsieur Bernard, à votre tour! dit-il au financier.

Et il lui montre la boule que venait de quitter un duc.

Bernard hésite, rougit, prend la boule... et la lance si loin du but qu'il ravage un carré de fleurs.

— On ne peut plus galant! lui dit le roi, feignant de croire qu'il n'a pas voulu gagner contre un de ses gentilshommes.

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie...

Le traitant se pâme au milieu des félicitations générales, et reprenant Desmarets à part :

— Je vous donne onze millions au lieu de dix, si vous voulez me rendre la préférence!...

— Il est trop tard, mon cher Samuel, il fallait me dire cela avant-hier. J'en suis vraiment désolé pour vous.

Le jeu continue... Bernard en est toujours... Et à chaque maladresse le roi trouve un compliment pour le banquier, et à chaque compliment celui-ci offre un million de plus à Desmarets.

Enfin le roi saisit la boule du Crésus, et, s'écriant : « Pour monsieur Bernard! » lui fait gagner d'un seul coup la partie...

Un prince du sang eût envié une grâce semblable...

— Plus de doute! murmurent les courtisans, ce traitant sera demain chevalier de Saint-Michel et ministre des finances!

Bernard, éperdu de joie, fou de vanité, se jette aux pieds du monarque, sème au loin son chapeau, sa canne et sa tabatière,

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie...

et court annoncer à Desmarets qu'il lui prêtera seize millions!...

— J'aime mieux me ruiner, dit-il, que de céder à qui que ce soit l'honneur de tirer d'embarras un roi si admirable; et je trouverais moyen de vous ruiner vous-même, si vous m'ôtiez cette occasion de lui prouver ma reconnaissance!

Desmarets cède enfin, et promet d'arranger l'affaire.

Laissant alors le traitant au contrôleur, comme il l'avait promis, Louis XIV daigne encore recevoir les remerciements de Bernard, et rentre majestueusement au pavillon royal.

La farce était jouée, dit Saint-Simon, témoin de ce qu'il appelle *cette prostitution du roi*. Desmarets n'avait pu obtenir un seul million par vingt bassesses, Louis XIV en enleva seize par quelques paroles aimables.

Et voilà comment Sa Majesté *coupa la bourse* à maître Samuel Bernard.

Le banquier fut désormais si prodigue envers le roi, qu'il fit peu de temps après une horrible banqueroute... et ruina tous ses créanciers (1).

IV. COMMENT MARLY VIT PLEURER LOUIS XIV.

Le pauvre roi Jacques II fut à Marly l'avant-coureur des désastres de Louis XIV; les malheurs ne firent plus que succéder aux malheurs, du jour où ce prince détrôné vint se fixer à Saint-Germain, comme l'oiseau sinistre dont l'approche annonce la mort. A peine la cour brillante encore de Louis XIV s'installait-elle à Marly, que la triste cour de Jacques II y apportait son deuil et sa tristesse... Le roi de France s'avançait jusqu'au sommet de la première terrasse; le roi d'Angleterre descendait de voiture et se mettait en marche... Les deux Majestés cheminaient ainsi d'un pas égal, se joignaient au point convenu, s'embrassaient trois fois... et passaient chez Mme de Maintenon... Là, Jacques II réclamait une armée, promettait une victoire, annonçait des merveilles... Et, six mois après, l'armée était perdue, la victoire devenait une défaite, et les merveilles tournaient en catastrophes... L'hiver arrivait là-dessus, on donnait un bal pour se remettre en joie, et l'on recommençait au printemps.

Louis XIV n'était pas plus heureux du côté de l'Espagne; les conquêtes si brillantes et si rapides de sa jeunesse étaient arrachées l'une après l'autre à sa main défaillante; la guerre de succession lui jetait toute l'Europe sur les bras, et arrachait à la France ses derniers écus et son dernier sang.

Si bien qu'un beau matin le roi voyait entrer à Marly, dans sa chambre, au milieu des flatteurs, quelque visage morne et sévère; c'était un envoyé de son fils ou de son petit-fils qui revenait du Rhin :

— Sire, nous avons perdu toutes nos possessions depuis Bâle jusqu'à Coblentz.

Un autre jour, c'était un message de Tallard ou de Marchin :

— Sire, le prince Eugène et Marlborough nous ont tué douze mille hommes à Hochstet, et pris trente-cinq canons, six régiments et cent lieues de pays.

Bientôt les maréchaux vaincus se succédèrent au chevet du roi, comme les anciens prophètes sur les ruines de Jérusalem :

— Sire, disait Villeroy, nous avons été battus à Ramillies, à Anvers, à Gand, à Ostende.

— Sire, disait Villars, j'ai succombé à Mons; mon sang coule encore de mes blessures, je viens vous en offrir le reste.

— Sire, disait Uxelles, les alliés n'accorderont la paix que si vous détrônez vous-même votre petit-fils.

Puis les capitaines réclamaient du pain pour leurs soldats, qu'on ne payait plus...

Puis les gouverneurs de province annonçaient que le peuple mourait d'inanition.

Puis les lieutenants de police apportaient des billets anonymes, déclarant qu'il y avait encore des Ravaillac; des placards séditieux, des chansons atroces, où le grand roi était traîné aux gémonies.

Et Louis XIV signifiait aux dames de Marly « qu'il ne pouvait plus les nourrir... » Il vendait son trône d'argent, ses meubles précieux, sa vaisselle d'or, il se condamnait au vermeil, et obligeait ses flatteurs à l'imiter. Mais les flatteurs n'envoyaient à la Monnaie que les petites pièces, et gardaient les grosses pour de meilleurs temps (1). Beaucoup même refusaient net, comme Lauzun, qui répondit en pirouettant :

— Je garde mon argenterie, ne sachant à qui m'adresser pour me faire la grâce de la prendre...

Louis XIV eut alors un moment de véritable grandeur, le plus beau de sa vie, peut-être. Il venait d'apprendre défaites sur défaites, calamités sur calamités... Ses ennemis envahissaient la France, tout son peuple jetait un cri d'angoisse, son trône même chancelait sous lui... Il quitte ses jardins de Marly, court à Versailles, y appelle Villars et lui dit :

— Allez combattre à Denain avec ma dernière armée; si vous êtes vaincu, annoncez-le-moi, et j'irai m'ensevelir avec vous sous les ruines de la monarchie...

Villars s'élance, triomphe, repousse l'ennemi et sauve la France.

Et Louis XIV revient à Marly avec le traité d'Utrecht,

(1) Les faveurs de Louis XIV furent souvent mieux placées, notamment le jour où il fit à Le Nôtre les honneurs de Marly. Le dessinateur des jardins de Versailles, de Trianon et des Tuileries, était alors octogénaire; le roi le fit porter dans une chaise à côté de la sienne. Mansard les accompagnait à pied avec les courtisans.

— Ah! s'écria le vieillard, charmé des bontés de son maître, que dirait mon bonhomme de père, s'il voyait comment Votre Majesté traite son jardinier et son maçon!

A la fin de la promenade, Le Nôtre, ivre de joie, sauta au cou de Louis XIV et l'embrassa devant toute la cour.

C'est ce qu'il faisait chaque fois que le roi revenait d'une campagne ou d'un voyage périlleux.

Louis XIV pardonnait ces excès de dévouement « au plus honnête homme de son royaume. »

(1) Tout ce qu'il y eut de grand, dit Saint-Simon, se mit en huit jours à la faïence... Ils en épuisèrent les boutiques et mirent le feu à cette marchandise... Quant à moi, j'avoue que je fis l'arrière-garde; mais quand je me vis seul mangeant dans de l'argent, j'en envoyai pour un millier de pistoles à la Monnaie, et je fis serrer le reste... Je regrettai moins mon argenterie que la malpropreté de la faïence, etc.

qui lui rendait les frontières du Rhin, et assurait l'Espagne à son petit-fils.

Il ne fut pas moins grand, il faut le dire, quand la mort décima sa famille, comme pour se disposer à le frapper lui-même.

Le château de Marly fut encore le théâtre de ces funèbres scènes. Le principal rôle y était joué par Fagon, ce médecin courtisan et diplomate, si solennel et si délié, si puissant et si « compté » à la cour ; « un des beaux esprits de l'Europe », grand physicien, grand chimiste et grand botaniste ; mais aussi grand *saigneur*, *purgateur* et *clystérisateur* ; qui voulait qu'on mourût selon les règles de la Faculté, et qui mérita sur ce point le rude fouet de Molière... Les ministres et les princes eux-mêmes s'inclinaient devant la perruque et la canne de M. Fagon, et tout malade qui appelait un autre médecin, nous l'avons déjà dit, encourait la disgrâce de Sa Majesté... Fagon seul, au défaut de la Maintenon, avait le privilége et le courage d'annoncer à Louis XIV les malheurs de famille. Il s'acquittait de cette mission au petit lever de Marly, avec toute la gravité et toute l'autorité doctorale. On le voyait franchir les jardins de son pas habituel ; il entrait calme et silencieux dans la chambre royale ; on lui cédait le chevet du maître comme aux simples jours de médecine ; puis, en donnant la chemise au roi, il lui murmurait à l'oreille :

— Sire, monseigneur le Dauphin, votre fils unique,

La duchesse de Bourgogne. Le peintre Lebrun. — Louis XIV. L'architecte Mansard. — Mme de Maintenon. Le sculpteur Coustou.

rencontra, hier, à Chaville, un prêtre qui portait le viatique à un malade ; il mit pied à terre et s'agenouilla. Puis, apprenant que ce malade avait la petite-vérole, il fut extrêmement frappé, et dit qu'il allait sans doute l'avoir aussi... Ce matin, en effet, le mal l'a pris comme il s'habillait pour aller courre le loup.

Le roi se levait là-dessus, couvrait sa douleur du manteau de l'étiquette, travaillait à l'ordinaire avec ses ministres, passait en revue les chevau-légers, et visitait son fils à Meudon... Sauf la chasse et les jeux, la cour suivait son train, jusqu'au jour où Fagon, revenant plus ému :

— Sire, monseigneur le Dauphin se meurt!... Monseiseigneur le Dauphin est mort!...

Le père alors triomphait du roi, et Marly voyait défaillir Louis XIV!

Cette faiblesse ne durait qu'un moment... Le roi se relevait majestueux, et déclarait le duc et la duchesse de Bourgogne Dauphins de France.

Mais à peine avait-on quitté le deuil, que Fagon reparut au petit-lever :

— Sire, la Dauphine trouva hier dans sa chambre une boîte de tabac d'Espagne; elle en respira, et fut prise aussitôt d'une grosse fièvre...

Et quelques jours après :

— Sire, la duchesse de Bourgogne se meurt!... La Dauphine est morte!...

Et le médecin ajouta d'une voix sourde :

— Elle est morte empoisonnée!

L'ange de Marly n'était plus... mais son mari vivait encore, le digne élève de Fénelon, l'espoir de Louis XIV et de la France.

Or, au bout de cinq jours, Fagon rentra dans la chambre royale, et l'émotion, cette fois, lui coupa la parole...

Le roi balbutia en frémissant le nom du duc de Bourgogne...

— Mort aussi, répondit Fagon; mort empoisonné comme sa femme!...

Et ne sachant d'où partaient ces horribles coups, on se résigna à n'y pas ajouter foi!...

Il ne restait plus que trois enfants de France : les petits ducs de Bretagne et d'Anjou, fils du duc de Bourgogne, et le duc de Berry, son frère cadet...

On déclara le duc de Bretagne Dauphin; mais il ne le fut pas un mois... Il mourut à Marly, comme son père, et son frère n'échappa qu'au moyen du contre-poison!

— Il ne me reste donc plus que vous! s'écria Louis XIV en embrassant le duc de Berry et le duc d'Anjou (depuis Louis XV).

Et le duc de Berry mourait l'annnée suivante, toujours à Marly, et toujours par le poison!

Fagon, du moins, n'en douta pas.

Le pavillon royal offrit alors un spectacle auquel le monde eut peine à croire : Louis XIV pleurant de désespoir, et demandant à mourir à son tour.

Ce vœu fut bientôt exaucé... En lisant un jour les gazettes d'Angleterre, le grand roi y trouva des paris sur sa fin prochaine.—Ceux qui ont parié pour gagneront, soupira-t-il, et, frappé à Marly le 16 août 1715, il se fit porter à Versailles, où il expira le 1er septembre, on sait avec quelle magnanime résignation.

Tels furent les destins de Marly sous Louis XIV. Pendant quinze ans ce prince y gouverna l'Europe, pendant quinze autres années l'Europe l'y tint en échec. Il faillit y perdre la France elle-même, et il y perdit toute sa postérité, hors son dernier arrière-petit-fils.

Sous Louis XV et sous Louis XVI, il ne se passa rien de remarquable à Marly. La cour n'y fit qu'un ou deux séjours par an, au mois de mai ou d'octobre. Mme Dubarry venait de Lucienne aux petits voyages, y présider la chasse et le lansquenet; Louis XVI, dans ses sages économies, réduisit encore les séjours, et Marie-Antoinette délaissa Marly pour Trianon.

Un jour, en 91 ou 92, le roi devait arriver au château... On dispose les appartements, l'atelier de serrurerie, les parterres et les jets d'eau. Le jour se passe..., le roi ne vient pas... On pense qu'il arrivera dans la nuit, et l'on allume toutes les lumières... Mais la nuit s'écoule, et point de roi. On court enfin à Versailles, et l'on apprend la vérité. Le roi n'était plus libre... La Révolution l'avait confisqué et ramené à Paris.

Trois jours après, sur le soir, une voiture franchit la grille royale... Un homme en descend, passe une heure au château et disparaît... Cet homme était Louis XVI, le roi-martyr, qui venait chercher ses papiers, et qu'on ne revit plus... (1)

Tels furent les adieux de la royauté à Marly-le-Roi.

V. LA DESTRUCTION ET LES RUINES DE MARLY.

Bientôt la République l'appela *Marly-la-Machine*, et donna le coup de mort à l'œuvre de Louis XIV. Au lieu de sauver tant de merveilles par une consécration nationale, la Convention les livra au vandalisme de l'encan. Treilhard vint présider à cette destruction avec deux autres représentants du peuple... Les statues et les tableaux furent arrachés des jardins et du palais. La vengeance en brisa une partie... Les Tuileries profitèrent du reste et s'en font encore honneur (2). On jeta par les fenêtres la vaisselle et tout ce qui portait les emblèmes royaux. On vendit à la criée, pendant six mois, les meubles dorés, les tentures de soie, les lits où avait reposé Louis XIV, où étaient morts les fils de France... Les débris en sont encore épars chez quelques habitants. Puis les orgies du sans-culotisme succédèrent aux fêtes de la monarchie. On promena le buste de Marat dans les jardins du grand roi. On y fraternisa en se tutoyant et en mangeant à la gamelle. Les fous y divinisèrent la raison, et les esclaves y adorèrent la liberté...

Cependant personne n'avait osé acheter la demeure de Louis XIV; un homme se rencontra enfin, qui se jugea digne de l'habiter. C'était un Auvergnat, répondant au nom de Sagniel. Représenté par M. Coste, il soumissionna le château et le parc en l'an IV (la forêt avait été réservée par l'Etat) et les acheta régulièrement en l'an VII (1798) moyennant 412,361 francs 47 centimes; c'est-à-dire moyennant le dixième ou le quinzième de cette somme, dont il avait payé la meilleure partie en assignats. L'acte de vente ne cite que 51,000 francs soldés en numéraire (3).

Cet homme devait, sur les matériaux seulement, gagner un million. Eh bien! il trouva moyen de se ruiner en fabriquant du drap; il se dépouilla en voulant habiller les autres. Grâce au régime de l'égalité, ses concurrents et ses ouvriers le perdirent; si bien qu'en 1811 ses créanciers n'eurent plus à vendre à Napoléon qu'un tas de ruines... Soit par dépit, soit par nécessité, tout le parc avait été abattu et tous les pavillons démolis... L'Empereur

(1) Le bon Louis XVI préférait le calme de Marly au fracas de Versailles, et l'humble vin des Marlichois aux liqueurs les plus célèbres. Le grand plaisir de Marie-Antoinette à Marly était d'aller en déshabillé, avec ses dames intimes, déjeuner au belvéder, en regardant le lever du soleil sur les aqueducs. Le jeune comte d'Artois s'égarait volontiers dans le pays à la recherche des jolis visages. Un soir qu'il rentrait trop tard, et craignant fort d'être grondé, il demanda l'heure à un petit paysan : — Il est trente heures, répondit le gars, qui venait d'entendre successivement dix heures sonner, à Marly, à Port-Marly et à Lucienne. Le comte d'Artois fit tant rire le roi avec cette anecdote, qu'il en obtint son pardon.

(2) Outre les chevaux de Coustou, les Tuileries doivent à Marly-le-Roi leurs plus beaux ornements : la *Vénus accroupie*, le *Rémouleur*, le *Joueur de flûte*, les *Petites nymphes*, le *Sanglier*, les *Quatre fleuves*, etc., etc.

(3) M. Huvet, le maire si obligeant et si éclairé de Marly, a bien voulu nous communiquer ces actes intéressants.

en acheta néanmoins les restes plus d'un million, afin de consoler un peu l'ombre de Louis XIV... Deux rois de cette trempe étaient faits pour se comprendre et s'honorer.

Depuis Napoléon, qui courait volontiers le cerf en ces bois, la liste civile a conservé Marly ; la cour a repris quelques chasses dans la forêt ; mais le parc est toujours en désordre, la luzerne pousse dans les jardins, et les édifices achèvent de disparaître... Un prince, toutefois, nous a-t-on dit, a le projet de les relever un jour.

Essayons, en attendant, de les relever nous-mêmes, avec la clef de l'histoire et la baguette du souvenir.

Nous prendrons, à cet effet, le chemin que suivait Louis XIV en arrivant de Versailles. Les deux parcs tenaient d'ailleurs l'un à l'autre, et leur avenue de jonction sert encore de route entre Versailles et Saint-Germain.

A moitié de cette route à peu près, au sommet de la rude montée du Cœur-Volant (1), tout près de la dernière arche de l'aqueduc, s'ouvrait la grille royale, flanquée de deux piliers de pierre, avec des vases sculptés par Jouvenet. Ces vases et ces piliers sont encore à leur place. Voici la cour ronde où les corps-de-garde s'écroulent : puis les écuries et les remises à droite et à gauche. Cette allée de 115 toises, aux terrasses bordées d'arbres, nous conduit tout droit au château. Ici les ruines elles-mêmes ont disparu ; à peine s'il reste à la ronce quelques pierres à embrasser. Traversons donc en imagination l'avant-cour, dont la grille est coupée de vases de la main de Coustou. Au fond s'élevaient le château et les deux premiers pavillons. L'un contenait la chapelle avec ses pilastres corinthiens, son tableau de saint Louis, sa Gloire d'anges, etc. L'autre renfermait la salle des gardes au rez-de-chaussée, et au-dessus des logements de grands seigneurs. D'autres seigneurs habitaient deux pavillons semblables que le château dérobait aux yeux, sans compter les douze pavillons alignés au nord dans le jardin : ce qui faisait dix-sept corps de bâtiments, non compris les communs grands et petits.

Le château royal n'était lui-même qu'un grand pavillon de 21 toises carrées, orné à l'extérieur de peintures à fresque d'après Lebrun, de pilastres corinthiens, de frontons, de trophées et de devises, sculptés par Jouvenet et Mazeline. Aux quatre perrons des façades et aux quatre perrons des angles, se dressaient des sphinx et des groupes d'enfants, de Coustou et de Lespingola. Les quatre vestibules correspondants étaient garnis de peintures de Vandermeulen. Au centre figurait un grand salon octogone, avec quatre cheminées, seize pilastres, huit fenêtres, quatre balcons dorés, et une quantité de sculptures et de tableaux, apothéose éternelle du grand roi. Autres tableaux à profusion à l'entresol et au premier étage, dans l'antichambre, dans la chambre et dans le cabinet de Sa Majesté, dans les appartements de la reine, de la duchesse douairière, du duc d'Orléans, des enfants de France, etc.

Maintenant, regardez au nord ou au sud ; les deux perspectives sont également remarquables. Au nord, s'étendait le grand parterre avec ses trois vastes pièces d'eau, ses hautes terrasses qui les dominaient, ses allées ombreuses à droite et à gauche, ses douze pavillons corinthiens sur deux rangs, six de chaque côté, ralliés par des berceaux de verdure ; et dans le lointain la Seine et sa vallée, la forêt et le château de Saint-Germain... Au sud, descendait en bondissant la plus belle cascade artificielle qu'il y eût au monde, cette fameuse *rivière* exigée par Louis XIV : une véritable rivière en effet, formant soixante-trois chutes d'eau sur autant de degrés de marbre, et dans autant de bassins de marbre aussi, entre deux lignes de statues et de vases, également en marbre, et deux murs de feuillage surmontés d'arbres gigantesques. De cette mer bouillonnante surgissaient en l'air neuf jets d'eau, lancés par des groupes de tritons en bronze doré. Figurez-vous un rayon de soleil à travers tout cela, et vous ne voyez plus une cascade, vous ne voyez plus une rivière ; vous avez sous les yeux un torrent de perles et de rubis, de diamants et d'émeraudes, qui semble tomber du firmament ; les splendeurs de vingt aurores boréales, les éblouissements de cent arcs-en-ciel, un rêve des Mille et une Nuits, réalisé en plein jour !

Ne se sentant pas assez riche pour entretenir cette création de son aïeul, Louis XV détruisit la rivière en 1728 ; il y substitua un simple gazon qu'on appela le grand Tapis vert, et qui fut décoré de marbres et de bronzes de Coustou et de Coysevox.

Entre la rivière et le pavillon du roi, nous retrouvons le petit Parterre. Il avait aussi ses bassins limpides, ses hardis jets d'eau, et son peuple de statues. Nouvelles statues, plus belles encore, et nouveaux bassins, revêtus de porcelaines dorées, dans les salles de verdure qui flanquaient le château royal. L'*Atalante* de Lepautre et la *Daphné* de Coustou, entre cent autres chefs-d'œuvre, opposaient les merveilles de l'art à ces merveilles de la nature.

Regagnons le grand Parterre, au nord. Notre œil embrasse la Fontaine des quatre gerbes, la grande Pièce d'eau et la Demi-Lune. Deux bassins remplis sans cesse se vidaient à plusieurs chutes bouillonnantes dans ce large étang. N'oublions pas que nous marchons toujours entre les groupes de marbre et de bronze, les Fleuves, les Nymphes, les Jupiter, les Mercure, les Diane, les Vénus, les Muses, les divinités et les héros de toute sorte. Voici, en face, les allées des Boules, celles des Ifs, celles des Portiques, « les choses les plus galantes, dit Piganiol, qu'il y eût en fait de jardinage » ; à droite la Cascade rustique, le Théâtre (1), la Fontaine d'Agrippine, la salle des Muses, véritable sanctuaire de feuillage, et son magnifique bassin, et sa gerbe de quatre-vingts pieds de haut ; à gauche les glacières, les escarpolettes, le mail, le belvéder ; et puis les escaliers de marbre ou de gazon, les bosquets et les cabinets de verdure, et vingt autres réduits charmants qu'il serait trop long d'énumérer, offrant tous leurs surprises particulières, leur vivante architecture, leurs eaux jaillissantes, leurs balustres dorés, leurs piédestaux de rocaille ; et toujours et partout les chefs-d'œuvre de l'art antique ou moderne.

D'après la description de Piganiol de la Force, il y avait à Marly, en 1764, trois ou quatre cents morceaux de peinture et de sculpture, et un grand nombre avaient été détruits ou enlevés depuis la mort de Louis XIV.

Mais achevons notre visite, en marchant toujours au nord. Nous avons, aux environs de la ferme actuelle, laissé à gauche les ruines des offices et des communs. Nous laissons du même côté le corps-de-garde et la surintendance, dont il reste quelques pans de mur au bout de l'allée tournante et près de l'entrée du village. De cette entrée, nous gagnons enfin, à travers les blés et la luzerne, la cinquième et dernière terrasse. Elle dominait d'une part, admirable coup d'œil, tous les beaux jardins que nous venons de parcourir, et d'autre part, le fameux Abreuvoir de marbre, unique pièce d'eau qui subsiste aujourd'hui.

Ici toutefois, pas plus qu'ailleurs, il ne faut juger le passé par le présent. Des murailles délabrées et croulantes ; un bassin à moitié vide ; un autre comblé de terre et de cailloux ; un peu d'herbe desséchée çà et là ; une rue de village triste et déserte ; quelques voitures défilant sous les vieux arbres ; de rares chevaux qu'on abreuve au coucher

(1) Qu'on a évitée depuis lors par un circuit vers Lucienne.

(1) Il fut transporté plus tard au sud, du côté du grand Tapis vert.

du soleil; tous les symptômes de la ruine, de l'abandon et de la mort : voilà le présent. Deux nappes d'eau profondes, larges et limpides; trois gerbes lancées dans le ciel en panache ; un pourtour entier revêtu de marbre blanc ; une balustrade dorée, du plus charmant travail ; sur des piédestaux gigantesques, les deux fameux groupes de Coustou (1), qui ouvrent maintenant les Champs-Elysées ; en perspective, trois avenues d'ormes superbes : à droite, celle qui aboutissait au coteau de l'aqueduc par le bois de Louvecienne ; à gauche, celle qui conduisait tout droit à Saint-Germain ; en face, celle qui s'y rend aujourd'hui, la seule qui reste des trois (encore a-t-elle subi une courbe fâcheuse); au milieu de celle-ci, la grosse Gerbe, d'où jaillissait un bouillon d'un pied de sortie ; à travers tout cela, les carrosses et les équipages de fête, une armée de chevaux et de piqueurs, de cochers et de valets galonnés ; une foule en habit de brocart, échelonnée sur les terrasses ; toute la cour du grand roi courant adorer son soleil (2) ; enfin la magnificence, la richesse, le mouvement et la vie : voilà le passé !

La grosse Gerbe occupait l'amphithéâtre où s'élèvent actuellement les maisons de MM. Lamouroux et Girardin. Au-dessus de ces maisons, entre les bois et les vignes, il y a une source qui alimente un lavoir et les jardins adjacents. C'est à cette source, dit-on, que Louis XIV faisait puiser l'eau qui *avait l'honneur* (3) d'arroser son palais. Cette eau est, en effet, d'une légèreté et d'une transparence remarquables.

Ce tableau du Marly de Louis XIV, autant que notre faible plume a su le rendre, expliquera peut-être l'étonnant aveu de Saint-Simon : que tout cela avait coûté plus que Versailles. Dussions-nous étonner à notre tour et froisser l'opinion générale, nous ajouterons à l'aveu du courtisan le témoignage des vieillards qui ont comparé les deux châteaux : c'est que ce Marly, d'avance éclipsé par la gloire de son voisin, ce Marly, dont les ruines mêmes sont oubliées à présent, était en effet plus complet dans son genre, plus beau dans ses proportions, plus varié dans ses aspects extérieurs, mieux entendu et mieux disposé au dedans que l'éblouissant et incorrect pandémonium de Versailles.

Encore n'avons-nous rien dit de la forêt de 2,000 hectares (6,000 arpents), si riche en arbres superbes, en accidents pittoresques, en brusques mouvements de terrain ; ici découverte et alignée comme un parc, là touffue et luxuriante comme une forêt vierge ; partagée en larges vallées d'une fraîcheur délicieuse, et en collines sauvages, d'où l'on voit onduler une mer de verdure... Nous citerons l'ancien Champ-de-Mars, où Louis XIV passait en revue quarante mille hommes ; le belvéder de Mareil et son immense perspective ; la Tuilerie et sa belle végétation de chênes ; Saint-James, où l'on se croit dans les déserts du Nouveau-Monde ; Noisy, d'où l'on contemple tout le parc de Versailles, le val de Crouy, où le calme est tellement profond que le rêveur s'étonne du bruit de ses pas, etc., etc. (1).

VI. LE NOUVEAU MARLY. Mlles RACHEL ET ANAÏS. MM. DE KÉRATRY, MAUGUIN, DE TALLEYRAND, SIEYÈS, RAMPON, PETIT, MÉLESVILLE, SAINTINE, I. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, ALEX. DUMAS, ETC., ETC.

(1) Nous ne parlons pas non plus des énormes travaux qui rendent les souterrains du parc non moins étonnants que sa surface. Tout ce terrain qui porte une si éblouissante végétation est porté lui-même sur un réseau de caves qui rappellent les gouffres du Tartare ; sombres conduits où l'eau de la Seine traversait jadis mille canaux de fer, et que les chauves-souris battent aujourd'hui de leurs ailes sinistres.

(1) Les statues ont leurs destins comme les livres.

Les deux chevaux de Coustou avaient remplacé, à l'Abreuvoir de Marly-le-Roi, ceux de Coysevox, qui leur font pendant à l'entrée des Tuileries.

On raconte qu'au moment où Coustou achevait ces deux chefs-d'œuvre, un donneur d'avis lui fit observer que les chevaux se cabrant devant leurs guides, les brides devaient être tendues.

« Monsieur, répondit le sculpteur, si vous étiez arrivé un instant plus tôt, vous auriez trouvé les brides à votre gré; mais la bouche de mes chevaux est si délicate que cette tension ne dure qu'un clin d'œil. » On ne pouvait se justifier avec plus de vérité ni avec plus d'esprit.

(2) On sait que tel était l'emblème de Louis XIV.

(3) Expression caractéristique d'un écrivain du temps, que rappela naguère, par un comique anachronisme, cette autre naïveté d'un chimiste opérant devant un prince constitutionnel : « Monseigneur, les molécules *ont eu l'honneur* de se coaguler sous les yeux de Votre Altesse. »

Port-Marly : Vue du chalet de M. de Kératry.

On remonte de l'Abreuvoir au bourg par un petit boulevard qui longe le mur du parc. Ce boulevard était garni autrefois d'échoppes de barbiers, de marchandes à la toilette et de restaurateurs en plein air, qui vendaient à tout venant le serdeau (la desserte de la cour). Il va nous conduire aujourd'hui, à l'ombre de ses jeunes tilleuls, chez les illustrations du moderne Marly. Le pays en est d'autant plus fier qu'elles appartiennent presque toutes aux lettres et aux arts. Marly se console de l'infidélité des rois par la constance des gens d'esprit.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Au bout de cette petite rue, la veuve du célèbre Dupuytren habite l'ancien chenil de Louis XIV, transformé en villa des plus confortables.

Cette maison plus modeste, intitulée naguère : *Ma santé*,

M. Mélesville. Mademoiselle Rachel. M. de Kératry. M. Saintine. M. Alex. Dumas. Mademoiselle Anaïs Aubert.

vient d'être cédée par Mlle Rachel à M. de Fitz-James. C'est dans ce jardin mystérieux que la tragédienne a étudié les rôles de *Virginie*, d'*Athalie* et de *Judith*. Tout Marly et tous ses environs seront bientôt convoqués par elle à une séance au bénéfice des pauvres de la commune. L'ancien souffleur du Théâtre-Français, retiré aussi dans le village, pourrait, ce jour-là, rentrer en fonctions; Mlle Anaïs Aubert, qui demeure tout près, aux Deux-Portes des jardins de Louis XIV, ne manquerait pas de payer son tribut d'esprit et de grâce; M. Klein, du Gymnase, qui se

repose au Cœur-Volant, se chargerait volontiers d'égayer l'auditoire... Et s'il fallait un piquant à-propos dramatique, Marly le fournirait mieux qu'aucun lieu du monde.

La grille qui fait face à l'entrée du parc conduisait hier chez M. Mauguin, le brillant orateur de la Chambre des députés. M. Veret embellit encore cette habitation, justement appelée *Delicias*.

La grille voisine s'ouvrit mille fois, sous l'Empire, devant un petit boiteux appuyé sur sa canne de jonc. C'était M. de Talleyrand qui venait enseigner au ministre de Vaines l'art de déguiser sa pensée avec sa parole, et de retomber, à chaque révolution, sur le pied... d'un nouveau serment.

Gravissons maintenant les rues tortueuses de Marly. Ce piano qui vous charme au passage de ses notes mélodieuses, est celui de M. Lacombe, le savant compositeur du *Manfred*.

Au centre du bourg, sur la place du Chenil, voici la mairie nouvelle, restaurée par les soins de M. Huvet, dans le grand style de Louis XIV. Un peu plus loin, rue Champflour, a demeuré le général Rampon, l'intrépide commandant de la 32e demi-brigade. Tout en haut, près de la porte de la forêt, voici l'église de Marly, si ancienne, disent les chartes, qu'on en ignore l'origine. Elle occupait jadis la place du Chenil. Elle a été rebâtie par le grand roi, en 1689, et elle contient toujours les reliques de saint Vigor, dont la fête est celle de la commune (1). — *Saint Vigor, la vie ou la mort!* s'écrient les mères en invoquant le patron pour leurs enfants.

Le presbytère, qui touche l'église, rappelle encore l'architecture du dix-septième siècle.

Nous avons parlé des Montmorency, seigneurs de Marly-le-Chastel. Une de leurs petites-filles, Mme la comtesse de Montmorency-Luxembourg, remontant à son berceau, sans y songer peut-être, habite le château et le parc qui joignent l'entrée de la forêt. Ces gazons, défoncés pour donner des pommes de terre aux indigents, indiquent assez que la châtelaine entend le luxe suivant les préceptes de l'Evangile...

Reprenons la route qui continue la grande rue... Mais arrêtons-nous au coin de la rue Verderon, et jetons un regard à la maison du général Petit, le brave qui reçut à Fontainebleau les adieux de Napoléon à son armée.

Arrêtons-nous aussi plus bas, devant cette porte à droite. Voyez-vous cet homme à la physionomie spirituelle et méridionale, qui, donnant le bras à sa charmante fille, une des plus fines perles des salons parisiens, dirige la restauration de cette villa délicieuse et l'arrangement de ces larges massifs, d'où l'œil embrasse un tableau fait à plaisir? Cet homme est un de ceux qui vous ont arraché le plus de rires et de larmes... c'est un des princes de notre théâtre; c'est le rival de M. Scribe... Vous avez reconnu M. Mélesville.

Quelques pas plus loin, à gauche, cherchez le seuil de M. Guérin, que tous les pauvres de Marly vous indiqueront... Il vous montrera, dans son grand château et dans son magnifique parc, trois ombres qui vous captiveront diversement. Cette beauté superbe et radieuse qui monte en carrosse avec le jeune duc du Maine, pour aller au pavillon royal disputer le cœur de Louis XIV à la veuve Scarron, c'est Mme de Montespan. L'homme grave qui la suit, en perruque à trois étages, la canne sous le bras et la tabatière à la main, vous l'avez vu tout à l'heure au chevet des princes mourants... c'est le docteur Fagon qui va purger Sa Majesté... Mais quel est cet autre vieillard au front chauve, aux rides profondes, qui semble porter un monde entier dans sa tête?... C'est celui qui a défait l'œuvre de Louis XIV; c'est le grand fabricant de constitutions, l'abbé conventionnel Sieyès... Ces trois personnages, en effet, singulière coïncidence! se sont succédé dans cette habitation... Ici encore, dit-on, demeuraient jadis les seigneurs de Marly-le-Chastel. Ici est la première et véritable fontaine de Saint-Thibaut de Montmorency.

Nous voici au Champ-des-Oiseaux, à l'un des plus beaux points de vue de Marly... Ouvrez, ou plutôt rouvrez le roman de M. Saintine : *Un Rossignol pris au trébuchet*, vous y trouverez ce paysage trop bien décrit pour que nous y mettions le pinceau. C'est que M. Saintine le retraçait de sa fenêtre et de son jardin... L'auteur de *Picciola*, qui est un de nos talents les plus fins et les plus purs, qui ne fait rien qu'en homme d'esprit et de goût, qui se logera un de ces matins à l'Académie française, habite, en attendant, cet Eden du Champ-des-Oiseaux, dont Rousseau lui eût envié les persiennes vertes, le calme inaltérable et la douce perspective...

Avions-nous tort de dire que s'il faut à Mlle Rachel un petit chef-d'œuvre, elle le trouvera sans quitter Marly?

Mais nous ne sommes pas au bout... Achevons notre promenade. Allons d'abord saluer dans le bois voisin l'*arbre de Louis XIV*, ce châtaignier géant, qui a 23 pieds de circonférence, qui semble contemporain des premiers Montmorency, et dont le flanc ouvert d'une large blessure, les nœuds contournés en trompes d'éléphant, les rides monstrueusement vénérables et les frondaisons encore vigoureuses dérobent dans les torrents de leur sève toute une épopée de souvenirs homériques, tout un monde bourdonnant d'insectes et d'oiseaux... Ah! si ce vieux témoin du passé prenait la parole, que de bonnes histoires il aurait à nous conter!

Pour descendre à Port-Marly, regagnez le sommet du village, et prenez à gauche à travers champs... Cette fontaine qui s'épanche sous vos pas est aujourd'hui vénérée sous le nom de Saint-Thibaut. Son inscription : *Saint-Thibaut*, 1793, vous prouve qu'aux plus mauvais jours les Marlichois gardaient leurs croyances. Suivez au milieu des vignes ce chemin découvert, où vous retrouvez l'admirable panorama du vallon de la Seine; il vous ramène à la grande route de Saint-Germain, devant le parc verdoyant, les tourelles et les fabriques, la rivière et les jets d'eau qui entourent avec tant de goût et de grâce le château de M. Bernier.

Arrêtez-vous quelques pas plus loin : vous êtes dans Port-Marly. Il est bon de vous en prévenir, car vous vous croiriez en Suisse. Voilà en effet le chalet helvétique dans toute sa naïveté : le pignon coupé à l'angle, le clocheton à jour, le toit en auvent, le balcon circulaire, la blanche statue dans sa niche, rien n'y manque, pas même le ruisseau gazouillant devant la porte, et le jardin dessiné au flanc de la montagne. Toutefois, à l'élégance de cet intérieur, à ces bassins de rocaille ornée d'iris, à cet heureux mélange des fleurs et des fruits, des pelouses et des ombrages, vous reconnaissez une main parisienne; que dis-je? une main de femme. Vous ne vous trompez pas, c'est véritablement une femme qui a construit ce chalet, disposé ce jardin, créé cette oasis. L'illustre auteur du *Dernier des Beaumanoir*, de *Frédéric Stendhal*, d'*Une fin de siècle*, etc., M. de Kératry vient ici se reposer en famille des travaux du Conseil d'Etat ou des séances de la Chambre des pairs; et sa brillante imagination, que rien n'a pu éteindre, lui

(1) Saint Thibaut, l'ancien seigneur de Marly, en était d'abord le patron, dit une tradition populaire ; mais le porteur de sa bannière l'ayant un jour traînée dans la boue, on craignit de l'avoir indisposé par cette offense, et l'on se mit sous l'invocation de saint Vigor. Ce n'est pas ici le cas de répéter : *Vox populi, vox Dei.*

dicte encore, sous ces berceaux, des pages d'art et de poésie dignes de sa jeunesse littéraire.

Une nouvelle illustration nous attend à l'autre bout du village. Dans cette riante villa de M. Blacque, l'ancien député du Finistère, où la princesse Belgiojoso recevait naguère les Indiens Iowais (1), demeure aujourd'hui le digne héritier du nom et du génie de Geoffroy Saint-Hilaire (2).

Il y a cinquante-quatre ans, au plus fort de la Terreur, un jeune magistrat habitait cette maison. Royaliste intrépide, il portait sur sa fabatière, en face des sans-culottes, le portrait de Marie-Antoinette ; il offrait son toit, sa bourse et son sang à toutes les victimes de la tyrannie... Deux années plus tard, au milieu des angoisses de la famine, il se mettait, comme agent municipal, à la tête d'une poignée de braves, et il allait, jouant mille fois sa fortune et sa vie, chercher jusqu'au fond de la Beauce un peu de blé pour ses concitoyens. Il couronnait son œuvre, sous le Directoire, en relevant de ses deniers et de ceux des fidèles l'autel de cette humble église de Port-Marly, devant laquelle nous venons de passer. Cet homme de cœur était M. Decan de Chatouville, un des derniers substituts au Parlement de Paris, allié de la famille de Mme Geoffroy Saint-Hilaire. Noble et touchante filiation, sous le même toit, du courage civil et du génie scientifique !

A propos de génie et de courage, le château de Port-Marly, qui fait face à la Seine, a été habité encore par le frère du pape Pie IX, le comte Mastaï Feretti, que Sa Sainteté va mettre, dit-on, à la tête des gardes nationales italiennes.

Enfin, nous voici au pied du château de M. Alexandre Dumas, de ce *Monte-Christo* non moins célèbre que le roman qui lui a donné son nom...

En passant ici un beau jour, comme Louis XIV à Marly-le-Chastel, M. Dumas fut frappé de la position de ce coteau ; il l'acheta immédiatement, fit venir M. Durand, son architecte, et lui dit entre deux feuilletons :

— Vous allez m'établir ici un château Renaissance et un châtelet gothique, avec deux pavillons d'entrée et un parc anglais à l'entour.

— Monsieur, objecta le moderne Mansard, le sol est un fond de glaise qui ne supportera guère les fondations.

M. Dumas ne fut pas plus étonné que Louis XIV.

— Vous creuserez jusqu'au tuf, reprit-il, ou vous ferez deux arcades de caves.

— Cela vous coûtera plus de deux cent mille francs, monsieur.

— Quand cela m'en coûterait quatre cent mille ; allez toujours...

Le château Renaissance sortit de terre par enchantement...

— Maintenant, dit M. Dumas entre deux drames, et toujours comme Louis XIV, il y a ici des sources... faites-moi çà et là quelques bassins, et une rivière autour du pavillon gothique... Je veux qu'il soit dans une île qui s'appellera l'*Ile de Monte-Christo*.

C'était réaliser un roman... Le roman fut réalisé...

Vous en avez la preuve dans le joli dessin de M. G. Staal, qui représente, à la fin de cet article, le pavillon de *Monte-Christo*, tel qu'il surgit au milieu de son île (3).

Le plus beau du tour de force, c'est que l'île est posée au sommet de la colline. Avouons encore que le grand roi n'eût pas mieux fait...

L'intérieur du châtelet sera décoré comme les oratoires des reines d'autrefois : une haute cheminée sculptée de fruits et de fleurs ; une boiserie de chêne à moulures dorées... les feuilles de la frise de couleur naturelle ; un ciel d'azur au plafond avec des étoiles d'or sans nombre... Dans la tourelle orientale, M. Dumas s'est ménagé un petit cabinet de travail, où il tiendra juste avec une table, une plume et un encrier... C'est tout ce qu'il lui faut pour écrire trois feuilletons et deux actes par jour... Près de la table, un bouton d'or poussera, dit-on, un ressort d'acier qui suspendra ou abattra le pont-levis de l'île... Si c'est un ami qui se présente, la herse remontera ; si c'est un fâcheux, elle restera baissée... Et M. Dumas fera un article de plus pour le *Musée des Familles*.

L'escalier de bois, qui conduit extérieurement au premier étage, sera remplacé par un escalier de fer, à jour, en colimaçon... L'auvent de la façade sera enrichi d'or et de peintures gothiques... Outre les sculptures exquises indiquées sur notre gravure, il en est de trois sortes qui n'ont pu l'être. Ce sont d'abord les armes de M. Dumas-Davy, marquis de la Pailleterie, avec les écussons de toutes ses alliances ; puis la figure de son chien Mylord, ce célèbre compagnon de ses voyages, avec cette inscription : *Cave canem ;* puis enfin, sur chaque assise du bâtiment, les titres des deux ou trois cents ouvrages de l'auteur, au milieu d'autant de pierres blanches qu'il ne tardera pas à remplir. On s'expliquera, en parcourant ces inscriptions, comment la plume de M. Dumas est la baguette qui lui élève des maisons de fée. L'avantage lui reste ici sur Louis XIV, qui cimentait forcément Versailles et Marly des sueurs de son peuple, tandis que M. Dumas ne lève qu'un impôt volontaire sur les plaisirs qu'il donne à ses sujets.

Le château Renaissance est d'une harmonie, d'une élégance et d'un goût qui font grand honneur à M. Durand. La plupart des ornements sont empruntés aux motifs de Jean Goujon les plus purs et les plus délicats. C'est une véritable broderie en pierre, de médaillons et de guirlandes, de fantaisies et d'emblèmes poétiques.

Les appartements sont petits mais bien distribués. Sauf la salle à manger et un boudoir Louis XV, toutes les pièces seront ornées des opulentes tentures que M. Dumas a rapportées d'Espagne et d'Orient. Quant à sa chambre à coucher, on y prépare des merveilles sultanesques...

En passant dernièrement à Tunis, M. Dumas visita un temple ou un tombeau commandé par le bey, alors en France. Il remarqua deux Maures, le père et le fils, occupés à faire de petits trous dans le mur avec un morceau de fer.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il, étonné.

— C'est, lui répondit-on, la décoration intérieure de l'Alhambra, dont ces deux sculpteurs ont seuls ici la tradition. Et, se mettant au point de vue, M. Dumas reconnut en effet un dessin merveilleux, et crut voir s'épanouir sur cette muraille toutes les splendeurs des *Mille et une Nuits*. A l'instant même, il résolut d'emmener les deux Maures en France. Le bey par intérim autorisa leur départ, et ils s'embauchèrent à raison de sept francs par jour. Arrivés à Monte-Christo, ils tirèrent de leur poche leur pipe et leur outil, s'installèrent dans la chambre de M. Dumas, la revêtirent d'une épaisse couche de plâtre et commencèrent à y faire leurs petits trous. Ils y travaillent chaque jour et y travailleront longtemps encore, car c'est une œuvre de patience toute musulmane. Sans compas, sans règle et sans mesure, avec une incroyable sûreté d'œil et de main, le père et le fils, qui n'a pas quinze ans, vont multipliant sous

(1) Voyez le récit de cette curieuse fête, T. XII du *Musée*, p. 317...

(2) La notice et le portrait de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire paraîtront bientôt dans notre série des *Cours publics*.

(3) Le *Musée* donnera la vue du château Renaissance lorsque les sculptures en seront achevées.

leur ciseau de fer les féeriques dessins qu'ils ont dans la tête... Leur travail, que nous avons suivi, est aussi prodigieux que ses résultats... Déjà les plus admirables arabesques, nées d'un simple enchaînement de losanges, s'enroulent au plafond et sur la muraille... Aucune description n'en donnerait l'idée... il faut voir ce miracle pour y croire... Quand les ciselures seront terminées, on y mêlera des filets d'or qui en doubleront l'effet. On revêtira, le mur, jusqu'à hauteur d'appui, de porcelaine peinte et dorée ; on ajoutera quelques splendides tentures orientales, et M. Dumas pourra dormir dans l'Alhambra comme les vainqueurs de Grenade...

Le sculpteur *El Baba* (le père) est un fort bel homme à la barbe grise, aux yeux calmes et fins, à la mine douce et spirituelle. Il sourit avec grâce aux curieux en posant la main sur son cœur. Musulman rigoureux, ayant vu à Saint-Germain un boucher tuer des moutons en plein jour, il eut une indigestion de tout ce qu'il avait pris depuis son arrivée, et ne se nourrit que de fromage et de pain durant plusieurs semaines. Il a consenti enfin à manger la viande des animaux tués devant lui, à l'heure ordonnée par le prophète. En sa qualité de compatriote d'Abd-el-Kader, des ivrognes *patrouillotes* ont voulu lui faire un soir un mauvais parti. En somme, il s'ennuie énormément en France, et soupire après son air natal et sa mosquée... Il puise sa grande consolation dans sa pipe, qu'il fume avec une volupté tranquille, et dans les roses qu'on lui apporte à respirer d'heure en heure, pendant que son fils va jouer dans le jardin.

Malgré sa physionomie toute biblique, le jeune gars aime fort la civilisation... et les cerises de M. Dumas. Le partner favori de ses plaisirs est le second nègre du célèbre écrivain, celui qui parle si bien créole !...

Quand le noir en question vint chez M. Dumas, — Quel est ton langage ? lui demanda ce dernier. — Le créole de Cuba. — Et comment dit-on à Cuba : Bonjour, monsieur ? — On dit : *Bonjour, monsieur.* — Très-bien. Comment dit-on : Servez le déjeuner, allez à la cave, faites atteler les chevaux ? — On dit : *Servez le déjeuner, allez à la cave, faites atteler les chevaux.*—A merveille, conclut M. Dumas; eh bien, mon brave, nous parlerons créole ensemble...

Et depuis ce jour-là, le nègre est convaincu que tout le monde parle créole en France... Il fait de la prose sans le savoir, comme le bourgeois gentilhomme.

Le jeune sculpteur maure avoue qu'il abandonnerait volontiers le reste du monde pour les coteaux de Marly. Vous direz comme lui, chers lecteurs, quand vous aurez parcouru ces coteaux. Gardez-vous toutefois d'y attirer la vogue et la foule, car elles mettraient en fuite les aimables habitants que nous venons de passer en revue.

Marly-le-Roi, août 1847.

PITRE-CHEVALIER.

Port-Marly. — Monte-Christo. — Châtelet gothique de M. Alexandre Dumas.

WILHELMINE.

La partie de cartes.

I. — LE CHÂTEAU DE BRISBERG.

A deux milles environ d'Inspruck, non loin de la frontière de Suisse, et au milieu de ces rochers de marbre qu'entrecoupent des bois de sapins et que surmontent les blanches cimes des hautes montagnes du Tyrol, on remarquait, vers la fin du siècle dernier, un vieux château auquel sa construction massive, ses remparts et ses meurtrières donnaient l'aspect sombre et imposant d'une forteresse. Ce château, qui pendant près de cinquante ans avait été abandonné par la noble famille à laquelle il appartenait depuis un temps immémorial, était devenu, à l'époque où commence ce récit, la résidence du baron de Brisberg, naguère chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse.

Par suite d'une de ces intrigues de cour qui privent souvent les princes de leurs plus fidèles serviteurs, le baron s'était démis, l'année précédente, de la place qu'il occupait auprès de sa souveraine, et, par dépit peut-être autant que par philosophie, il avait quitté en même temps

la ville et la cour. Nous ne savons si, depuis huit mois que l'ex-chambellan vivait retiré en Tyrol, il n'avait pas regretté plus d'une fois la précipitation avec laquelle il s'était éloigné de Vienne; toujours est-il positif que sa nièce Charlotte de Klepfel, orpheline à qui il servait de père, ne laissait guère passer de jours sans se plaindre de la monotonie de l'existence qu'on menait au manoir.

L'espérance d'y voir bientôt arriver Ferdinand de Stirnitz, son fiancé et le pupille de M. de Brisberg, ainsi que le plaisir de se retrouver avec Wilhelmine, sa sœur de lait et la compagne des jeux de son enfance, avait cependant donné jusqu'alors à Mlle de Klepfel le courage de supporter l'ennui dont elle se sentait accablée. Ce n'est pas que la jeune et jolie Autrichienne n'eût pas assez le sentiment du beau pour ne point comprendre et admirer les splendeurs d'une nature aussi richement variée que celle qui l'entourait, ni que son éducation ne fût pas assez complète pour lui fournir mille sujets de distraction ; mais, comme beaucoup de femmes du monde, Charlotte ne se plaisait à cultiver les arts que pour augmenter, par des talents acquis, les brillants succès que lui valaient, dans les cercles aristocratiques de Vienne, les agréments de sa figure et de son esprit. De même, la contemplation des paysages les plus romantiques, les excursions dans les contrées les plus curieusement agrestes, n'avaient de charme pour elle qu'autant qu'elle pouvait s'y livrer avec une nombreuse et noble compagnie.

D'ailleurs, le château de Brisberg était, ainsi que nous l'avons déjà dit, une résidence un peu triste.

C'était au premier étage que se tenaient de préférence M. de Brisberg et Mlle de Klepfel. Outre que les appartements y étaient moins vastes, la vue y était égayée par les sites diversifiés qu'on apercevait de chacune des fenêtres.

Assis sur le plateau d'un de ces monts qui s'échelonnent, pour ainsi dire, jusqu'à une hauteur incommensurable, le château de Brisberg ne possédait, dans l'enceinte de ses murailles, d'autre jardin qu'un terrain d'une médiocre étendue, entièrement consacré, sauf quelques carrés de gazon ombragés par des tilleuls, à la culture de plantes potagères. Mais, en arrière de cette féodale demeure, s'entassaient des rochers arides, de configurations bizarres, des montagnes aux versants couverts de pâturages, aux sommets couronnés de forêts, et enfin des pics dont la cime neigeuse se perdait dans les nues. Et si les regards se portaient en avant du manoir, ils planaient sur le Rosenthal (*vallon des roses*), ainsi nommé de la profusion de rosiers sauvages qui y croissaient.

C'était dans la direction du Rosenthal qu'un matin du mois de juin de l'an 1770, Mlle de Klepfel, debout près de la fenêtre ouverte de la chambre de son oncle, tenait ses yeux fixés, tout en conversant avec le baron à demi étendu sur un large canapé en velours cramoisi.

— Oui, mon oncle, disait Charlotte, dont la voix naturellement sonore avait en ce moment cet accent argentin qui, chez les jeunes femmes, est presque toujours l'indice d'un vif mouvement de joie; oui, mon oncle, la résolution que vous venez de prendre est très-sage, très-louable, très...

— Mais, interrompit le baron, je suis loin d'avoir pris, comme tu parais le penser, à l'égard de ce voyage à Baden, aucune résolution ! Je t'ai dit seulement que peut-être ces eaux, qui ont guéri de leurs rhumatismes le conseiller Muller et le colonel Hartmann, agiraient efficacement contre ces insupportables douleurs de goutte dont j'ai ressenti les premières atteintes cet hiver.

— D'après cette idée, comment serait-il possible, mon oncle, que vous hésitassiez encore à aller passer un ou deux mois à Baden ?

— Je craindrais qu'on n'attribuât le séjour que je ferais en cette ville, si proche de Vienne (1), au désir de me rappeler à la mémoire de Sa Majesté l'impératrice, et de me faire réintégrer par elle dans mon ancienne charge.

— Si cela arrivait, vous en trouveriez-vous bien malheureux ? demanda Charlotte.

Soit que l'ex-chambellan qui, sur le chapitre de sa retraite de la cour, n'était parfaitement sincère ni avec les autres ni avec lui-même, ne sût que répliquer à cette malicieuse insinuation de sa nièce; soit que, préoccupé de ses souvenirs, il n'y eût pas fait attention, toujours est-il qu'au lieu d'y répondre il demanda à Mlle de Klepfel ce qui la retenait si longtemps à la fenêtre.

— Mon oncle, c'est que je suis impatiente de voir arriver Wilhelmine. Elle m'apporte ordinairement à cette heure-ci le bouquet de roses et le panier de fraises qu'elle cueille pour moi tous les matins.

— Cette bonne Wilhelmine ! reprit le baron ; tout en ayant pour toi le respect dû à une noble demoiselle, elle te chérit comme si tu étais sa propre sœur.

— Et je suis sûre, ajouta Mlle de Klepfel, que lorsque je lui aurai dit : « Ma chère Wilhelmine, je te demande comme un service de m'accompagner à Baden...

— Comment ! comment ! s'écria M. de Brisberg.

— Sans doute, répondit Charlotte; aucune des jeunes paysannes tyroliennes qui remplacent auprès de moi cette ingrate femme de chambre que nous avons été obligés de faire reconduire à Vienne, parce qu'elle prétendait ne pouvoir pas supporter l'air vif des montagnes, ne serait en état de m'habiller, de me coiffer, comme il convient à une femme d'un haut rang de l'être... Wilhelmine, elle, est adroite, intelligente, dévouée...

— Mais, mon enfant, objecta le baron, tu oublies que ta sœur de lait n'est pas libre maintenant de disposer d'elle-même suivant ta fantaisie... Ne doit-elle pas épouser, la semaine prochaine, Dieterich, le fameux chasseur de chamois ?

— Eh bien ! Dieterich attendra un peu ! repartit Mlle de Klepfel, dont la bonté de cœur et la générosité de caractère se laissaient quelquefois obscurcir par ces mouvements d'égoïsme, malheureusement trop familiers aux favoris du monde et de la fortune.

— Et si cette absence allait amener une rupture entre les deux fiancés ? dit encore M. de Brisberg.

— A quoi pensez-vous, mon oncle ? Wilhelmine est bien trop supérieure, sous tous les rapports, aux autres jeunes filles du Rosenthal, et Dieterich lui est trop attaché pour qu'il renonce volontairement à elle... Quant à sa fiancée, elle est trop constante dans ses sentiments pour manquer aux engagements qu'elle a contractés avec lui. D'ailleurs, je la prends sous ma garde et je veillerai sur elle.

A cette conclusion de sa nièce, le baron ne put réprimer un sourire sarcastique.

— Il me semble, remarqua-t-il à voix basse, que s'il y a une de ces deux jeunes têtes qui soit capable de diriger l'autre, ce ne peut être celle de Charlotte !

Cette dernière ne vit point le sourire et n'entendit pas l'observation de son oncle. A demi penchée hors de la fenêtre, elle jetait à une servante qui sortait du château pour aller puiser de l'eau à la fontaine, dans le vallon des

(1) On comprend qu'il s'agit ici de Baden, situé à peu de distance au sud de la capitale de l'Autriche, et non de la ville de Bade, située dans le duché de ce nom.

Roses, un petit papier sur lequel elle venait d'écrire quelques lignes au crayon.

— Tu remettras cela de ma part à Wilhelmine, expliqua Mlle de Klepfel à la jeune Tyrolienne.

Celle-ci répondit à sa maîtresse par un signe de tête affirmatif, et, après avoir ramassé le billet tombé à ses pieds, elle se mit à descendre en courant, sa cruche vide à la main, le chemin qui conduisait, par une pente assez rapide, jusqu'à la grande route. Mais, parvenue à l'endroit où plusieurs sentiers se reliaient au chemin du château, la paysanne s'arrêta, et Charlotte, qui l'avait suivie du regard, distingua alors un cavalier, que les hêtres touffus, à l'ombre desquels il s'avançait, ne lui avaient pas encore permis d'apercevoir. Le voyageur s'entretint quelques instants avec la jeune servante ; puis tous deux se remirent en marche. La Tyrolienne suivit le sentier qui menait au vallon ; l'étranger continua de gravir la montée qui aboutissait au manoir.

— Mon oncle ! s'écria Charlotte, voici un hôte qui nous arrive... Si c'était Ferdinand !... Malheureusement le soleil me donne en ce moment dans les yeux, de façon qu'il m'est impossible de voir ses traits... Avec cela, comme il est à cheval, je ne puis pas non plus le reconnaître à sa tournure.

— Voyons si je serai plus habile que toi, dit le baron en se levant. Et s'aidant de l'appui d'une grosse canne, il gagna la fenêtre.

— Ce cher Ferdinand ! Je ne m'attendais pas, d'après la dernière lettre qu'il nous a écrite de Berlin, à le revoir avant une quinzaine de jours, continua le baron.

— Aussi n'est-ce point lui ! dit Mlle de Klepfel d'une voix dont l'expression de regret était tempérée par celle d'une vive curiosité.

L'étranger, qui se trouvait maintenant assez proche du château pour qu'on pût analyser sa personne, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, qui se tenait bien en selle, et qui salua avec empressement Mlle de Klepfel et son oncle, en les apercevant à la fenêtre. Alors, tandis que M. de Brisberg s'installait dans un grand fauteuil auprès d'une table à écrire, la coquette jeune fille courut se mirer dans une petite glace, à cadre et à pied d'ébène, placée dans un angle de l'appartement.

— Ma toilette est vraiment trop négligée pour que je paraisse, ainsi vêtue, devant un étranger, murmura-t-elle... Et ma coiffure !... Elle ne serait peut-être pas trop mal s'il y avait seulement un *œil* de poudre !

Aussitôt la jeune fille s'esquiva par une porte donnant sur un corridor. Presque au même moment, le valet de chambre de M. de Brisberg entra annoncer à son maître que M. le comte Zaporini faisait demander à M. le baron s'il pouvait avoir l'honneur de lui présenter ses devoirs.

— Le comte Zaporini ! répéta le baron. Tous ceux qui portent ce nom illustre ne peuvent manquer d'être bien accueillis chez moi. Conduisez ici le comte, en le priant de m'excuser de ce que je ne vais pas au-devant de lui... Cette maudite goutte me cloue sur mon fauteuil ! — C'est singulier, ajouta M. de Brisberg, en se parlant à lui-même pendant que son valet de chambre allait transmettre sa courtoise réponse au jeune étranger ; c'est singulier ! je croyais que la famille des Zaporini était éteinte depuis plusieurs années !

II. — LE VALLON DES ROSES.

Cependant la servante tyrolienne, après avoir donné au cavalier avec lequel elle s'était rencontrée les renseignements qu'il lui avait demandés sur les propriétaires du château de Brisberg, était précipitamment descendue dans le vallon.

Rien de plus délicieux que l'aspect du Rosenthal à cette époque de l'année, et le voyageur qui y pénétrait après avoir erré parmi les stériles rochers dont le vallon était entouré, devait se sentir heureux de pouvoir reposer sa vue sur la verdure panachée de blanc du houblon alors en fleur, ou sur celle plus éclatante des feuilles larges et lisses du maïs, dont les grains commençaient à blondir. Çà et là, des bouquets d'arbres sylvestres protégeaient de leur ombre les petits jardins des habitations rustiques éparses au milieu de la vallée ou groupées au pied des montagnes. La teinte jaunâtre des murs de ces chaumières, toutes construites en une espèce de grès particulier à ce pays, disparaissait aux regards sous la tenture de vigne dont ils étaient décorés. Sur le toit moussu de quelques-unes de ces cabanes retombaient gracieusement les rameaux flexibles du genêt, qui croissait dans les fentes des rochers, ainsi que l'épine-vinette et le cytise. Et, de divers côtés, des torrents se précipitaient en nappes transparentes ou en cascades écumeuses dans le vallon, qu'ils sillonnaient ensuite en tous sens.

Cette charmante vallée possédait une fontaine toujours alimentée par une source où l'on venait, non-seulement du château de Brisberg, mais encore de plusieurs hameaux des environs, s'approvisionner d'eau pour boire. Bien que cette source ne se trouvât pas éloignée de la demeure de Wilhelmine, la jeune servante qui, après un moment d'indécision, avait pris le parti d'aller d'abord puiser de l'eau à la fontaine, fut assez satisfaite, en y arrivant, d'y rencontrer la sœur de lait de Mlle de Klepfel, à laquelle elle remit le billet dont l'avait chargée sa maîtresse.

Dès qu'elle eut lu les quelques mots tracés sur ce papier, Wilhelmine posa sur sa tête le grand vase de terre brune qu'elle venait d'emplir d'eau, et avant de s'éloigner, elle dit à la jeune fille, très-curieuse de connaître le contenu de ce papier, qu'elle aurait sans doute eu l'indiscrétion de lire, si elle eût été aussi savante que la fiancée du chasseur Dieterich :

— Tu diras à mademoiselle que dans une demi-heure je serai au château.

Wilhelmine était une belle fille de dix-huit ans, dont la taille souple et bien proportionnée se dessinait avantageusement sous un corsage de velours noir adapté à une jupe de toile de coton de couleur claire. Au lieu de renfermer les tresses de leur riche chevelure sous un toquet d'étoffe noire bordé d'un galon d'or ou d'argent, ou sous un disgracieux bonnet de coton garni de franges, comme le font les montagnardes du Tyrol, les femmes du Rosenthal laissaient, à l'exemple des Suissesses leurs voisines, pendre jusqu'à leurs talons leurs cheveux nattés, et se contentaient de poser sur leur tête, lorsqu'elles sortaient de leur demeure, un simple chapeau de paille de forme ronde, sans rubans ni ornements d'aucune sorte.

Les traits réguliers de Wilhelmine avaient ce caractère de résolution qu'acquiert ordinairement la physionomie des femmes comme des hommes dont l'esprit et le corps sont également vigoureux. Cette énergie morale et physique, dont quelques organisations sont douées presque dès leur naissance, se développe et se fortifie d'autant plus qu'elle est fréquemment exercée ; aussi doit-elle être le partage des habitants de ces contrées, qui à chaque pas, à chaque instant, risquent de se voir soudainement pulvérisés par la chute d'un bloc de rocher, ou mortellement atteints par quelqu'une de ces énormes masses de glace qui font irruption dans les vallées, ou bien encore ensevelis vivants sous une avalanche.

Quoique Wilhelmine eût déjà quatorze ans quand elle avait quitté la capitale de l'Autriche à la demande de son aïeule, qui désirait qu'elle vînt la soigner, et au grand regret de Charlotte, qui la considérait plutôt comme une amie que comme une suivante, la jeune Tyrolienne, dont la mémoire n'avait cependant pu garder nul souvenir de son pays, puisqu'elle venait à peine de naître lorsque sa mère était entrée au service de feu Mme de Klepfel, la jeune Tyrolienne, disons-nous, avait pris tellement en goût le vallon des Roses, qu'après la mort de sa grand'mère elle refusa constamment et fermement de retourner à Vienne. Pourtant elle était bien sincèrement attachée à Mlle de Klepfel... Mais son cousin Dieterich, le hardi chasseur de chamois, l'aimait si tendrement, ou pour mieux dire si follement, qu'il serait tombé malade d'ennui et de jalousie si Wilhelmine eût de nouveau quitté le Rosenthal.

Les deux jeunes gens, orphelins l'un et l'autre, ne devaient se marier que lorsque Dieterich aurait atteint sa vingt-deuxième année et Wilhelmine sa dix-neuvième. Ainsi l'avait décidé leur aïeule, et dans les pays où règnent les mœurs patriarcales, les volontés des grands parents ont, même après la mort de ceux-ci, force de loi pour leurs enfants. Cependant l'époque fixée pour l'union du cousin et de la cousine approchait ; le curé de la paroisse s'était procuré les dispenses nécessaires à leur mariage, et en attendant cet heureux jour, le chasseur tyrolien, qui demeurait à mi-côte d'une des montagnes boisées dont le Rosenthal était entouré, venait chaque matin passer quelques instans avec sa fiancée.

C'était pour ne point donner à Dieterich le chagrin de ne pas la trouver occupée à coudre des gants de peau de chamois devant sa porte, à l'heure accoutumée de leur entrevue quotidienne, que Wilhelmine n'avait pas accompagné sur-le-champ, au manoir, la servante montagnarde.

Maintenant, transportons-nous de nouveau dans la chambre du baron, qui toujours assis dans son grand fauteuil, son pied malade appuyé sur un coussin, et une lettre ouverte à la main, adressait d'un ton d'intérêt et de bienveillance les paroles suivantes au comte Zaporini, dont les manières timides et le maintien respectueux plaisaient singulièrement à l'ex-chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse.

III. — LE COMTE ZAPORINI.

— Ainsi, monsieur, vous êtes l'unique rejeton de cette illustre famille vénitienne que je croyais éteinte depuis la mort du comte Fabrizio Zaporini, votre grand-oncle, à ce qu'il paraît. Vers la fin de sa vie, il s'était fixé dans son château de Kastanowitz, en Croatie, un pays bien autrement sauvage que le Tyrol, et où il m'a magnifiquement reçu il y a vingt ans, lorsque je me rendais à Constantinople pour y rejoindre notre ambassadeur, dont j'étais le secrétaire. On m'avait dit que le comte Fabrizio n'avait pas laissé d'héritier de son nom, et que sa succession s'était éparpillée en divers legs faits par lui à des parents peu fortunés de la feue comtesse sa femme, à d'anciens serviteurs et à des monastères... Aussi étais-je loin de m'attendre à avoir l'honneur d'offrir à mon tour l'hospitalité à un Zaporini.

L'étranger avait écouté en silence cette allocution du baron, se bornant à s'incliner à chaque phrase flatteuse pour le nom qu'il portait.

A peine le comte avait-il été introduit en la présence de M. de Brisberg, qu'il s'était empressé de sortir d'un portefeuille en cuir de Russie ou de Roussi, comme on disait alors, une lettre ouverte à l'adresse du comte Fabrizio Zaporini, en son château de Kastanowitz.

— Vous reconnaissez l'écriture de cette suscription et aussi de cette signature? avait demandé le comte en remettant la lettre ouverte au baron. — Celui-ci avait relu avec complaisance la longue missive toute remplie d'expressions de gratitude et de dévouement qu'il se souvenait avoir adressée au noble Vénitien aussitôt après son arrivée à Constantinople, et qu'il regardait, à tort ou à raison, comme un modèle de style épistolaire.

— Si vous ne voulez pas vous asseoir, mon cher comte, reprit M. de Brisberg, vous me forcerez à me lever, malgré les douleurs aiguës que je ressens, et à me tenir aussi debout.

Le baron de Brisberg et le comte Zaporini.

Le jeune homme s'assit après avoir, soit machinalement, soit à dessein, reculé son fauteuil de façon à ne pas se trouver exactement sur la même ligne que le baron, dont il paraissait épier les mouvements de physionomie avec une attention scrutatrice.

— Puis-je espérer, demanda le comte, après avoir répondu avec beaucoup de déférence aux questions que lui avait adressées son hôte, puis-je espérer, monsieur le baron, que vous voudrez bien, en considération de l'amitié qui vous liait à mon grand-oncle, me donner quelques lettres de recommandation au moyen desquelles je puisse être admis sans difficultés dans la haute société de Vienne, très-chatouilleuse, assure-t-on, sur le chapitre des quartiers de noblesse?

— Sous ce rapport, vous n'avez rien à appréhender, mon jeune ami, répondit M. de Brisberg. J'ai vu au château de Kastanowitz l'arbre généalogique de votre maison... Il m'a été montré par l'intendant de M. votre oncle, un nommé Ridler, je crois, qui avait un petit garçon de six

ans, très-vif, très-malin. Avez-vous gardé ces gens-là à votre service? ajouta le baron en se tournant vers le jeune comte, dont le front s'empourpra subitement.

Ce fut d'une voix un peu faible qu'il répondit :

— M. Ridler est mort peu de mois avant son maître.

— Et le fils, qu'est-il devenu?

— Le fils! répéta l'étranger en portant la main à son front.

— Vous trouveriez-vous indisposé? s'écria le baron en agitant une sonnette d'argent qui se trouvait à sa portée sur la table.

— Ce n'est rien, monsieur le baron, j'ai eu un éblouissement... Je m'étais égaré dans vos montagnes, et le soleil auquel j'ai été exposé toute la matinée m'a donné un violent mal de tête... Maintenant, c'est passé.

— Maurice, apportez des rafraîchissements, et faites préparer un appartement pour M. le comte, ordonna M. de Brisberg au domestique accouru à l'appel de sa sonnette.

— Monsieur le baron, s'empressa de dire le jeune voyageur, je vous remercie infiniment; mais je compte me remettre en route tout à l'heure pour Inspruck, où j'ai à toucher quelques fonds chez un banquier... De cette ville, je me rendrai ensuite à Vienne.

— Mon cher Zaporini, vous ne nous quitterez pas si vite... Je suis demeuré, moi, huit jours chez votre excellent oncle! D'ailleurs, il faut bien me laisser le temps d'écrire les lettres de recommandation que vous désirez, quoique assurément, avec un aussi grand nom, vous n'en ayez nul besoin.

A ce moment, parut Charlotte, dont la toilette élégante et coquette s'harmoniait avec sa figure plus fine que régulière. L'impatience que lui avait causée le retard inusité de Wilhelmine, qui n'arrivait pas, et surtout la maladresse de ses femmes de chambre inexpérimentées, donnait à ses yeux une expression plus animée, et à ses joues un coloris plus vif qui ajoutaient encore à ses charmes. Elle fit au jeune étranger, que son oncle lui présenta, les honneurs de la collation qu'on venait de servir. Si le comte Zaporini fut enchanté de son accueil, elle, de son côté, parut non moins satisfaite que ne l'avait été le baron de la timidité de ce jeune homme, que des esprits critiques auraient pu taxer de gaucherie. Mais l'embarras qu'il éprouvait visiblement en présence de M. de Brisberg et de Mlle de Klepfel fut attribué, par la nièce, à l'effet que produisait sa beauté sur le comte, et par l'oncle, à l'impression que causait sur ce seigneur, qui avait peut-être vécu jusqu'alors dans la retraite au fond de la Croatie, l'air tout ensemble imposant, affable et courtois, d'un homme dont l'existence entière s'est écoulée dans le grand monde.

IV. — LE CHASSEUR TYROLIEN.

Contrairement à son attente, Wilhelmine, en arrivant à sa chaumière, n'y trouva pas Dieterich.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-elle avec inquiétude. Se serait-il blessé avec sa cognée en abattant quelque gros arbre pour aider un bûcheron de ses amis? Le pied lui aurait-il manqué en escaladant des pointes de roc pour saisir dans leur nid de jeunes faucons? Ou bien s'est-il aventuré à la poursuite d'un chamois jusque dans les déserts glacés de l'Oetzthal (1)?

(1) L'Oetzthal est une plaine de glace ayant quinze milles de long et quatre de large. Située au sein des montagnes les plus hautes du Tyrol, elle n'est visitée que par un petit nombre d'intrépides voyageurs. Les gens du pays eux-mêmes ne s'y aventurent qu'avec de grandes précautions, nonobstant lesquelles il y arrive encore bien des accidents.

Après avoir encore attendu son fiancé quelques instants, Wilhelmine sortit du vallon, et se dirigea d'abord vers la cabane qu'habitait le chasseur, sur le versant boisé d'une montagne voisine, et d'où elle pouvait ensuite gagner le plateau de Brisberg. La jeune Tyrolienne avait à peu près fait les trois quarts du chemin, lorsqu'en tournant un bouquet de vieux chênes, elle se trouva tout à coup vis-à-vis de son cousin.

— Tu me cherchais? s'écria Dieterich, dont le visage sérieux s'illumina d'un rayon de bonheur.

Il avait compris que c'était un sentiment d'anxieuse sollicitude pour lui qui amenait à sa rencontre Wilhelmine.

— Pourquoi, lui dit celle-ci d'un ton de doux reproche, m'as-tu laissée t'attendre si longtemps?

— Je reviens de l'Oetzthal, répondit Dieterich.

— Tu m'avais pourtant promis de ne plus aller chasser dans ces plaines de glace!

— Aussi n'y ai-je pas chassé ce matin.

— En effet, tu n'as pas ton fusil! s'écria Wilhelmine du ton de l'étonnement.

C'est seulement dans des circonstances exceptionnelles où une arme pourrait être, sinon dangereuse, du moins gênante, que les montagnards du Tyrol abandonnent leur carabine, cette partie intégrante de leur costume, et qu'ils portent toujours en bandoulière.

Wilhelmine, soubrette en expectative de Mlle de Klepfel.

— Tu as donc servi de guide à un voyageur? continua la jeune fille.

— J'ai fait mieux que cela, j'ai aidé les braves habitants du Voralberg à arracher à une mort affreuse un bon prêtre, leur curé, qui était parti hier, dans l'après-midi, pour aller remplir les fonctions de son saint ministère dans un hameau situé très-haut dans la montagne. Ne l'ayant pas vu reparaître ce matin au presbytère, on a craint qu'il ne se fût égaré et n'eût pénétré dans un champ de glace; comme pour ces sortes de recherches on n'est jamais trop de gens robustes et adroits, on est venu requérir mon assistance. Nous avons eu le bonheur de retirer le curé du Voralberg d'une profonde crevasse dans laquelle il

était tombé, en passant ce matin sur la lisière de l'Oetzthal. Tu me pardonneras, n'est-ce pas, de t'avoir désobéi? ajouta le jeune Tyrolien, en regardant sa cousine avec tendresse.

Wilhelmine répondit à son fiancé en lui prenant les deux mains qu'elle serra affectueusement dans les siennes.

— Il faut que je te quitte, dit ensuite la jeune fille; Mlle de Klepfel m'attend depuis longtemps; elle m'a même écrit pour me presser d'aller la trouver.

— Que peut-elle avoir de si urgent à te communiquer?

— Elle veut m'entretenir au sujet d'un petit voyage qu'elle et M. le baron ont projeté de faire.

— Est-ce que, par hasard, elle se proposerait de t'emmener?

— Ce serait possible.

— Tu la refuseras, n'est-ce pas?

— Le pourrais-je?

— Et notre mariage?

— Nous l'ajournerions.

— Ah! par exemple, je n'y consentirai pas!

— Mon bon Dieterich, si tu prends déjà ce ton de maître, que feras-tu donc plus tard? dit en riant Wilhelmine.

— Quand tu seras ma femme je ne me montrerai plus farouche, ni mécontent, ni jaloux... Je serai si heureux!

— En attendant, tâche d'être raisonnable. Voyons, n'est-ce pas à l'amitié, aux bontés de Mlle de Klepfel que je dois de savoir lire, écrire, compter?...

— Et que m'importe, à moi? interrompit Dieterich.

— Mon Dieu, cousin, je ne te parle de cela que parce que toi-même tu as paru plus d'une fois heureux et fier de ce que ta cousine, ta femme future, était en état de lire et d'écrire des lettres, sans avoir recours, comme tous les paysans de nos montagnes, à M. le curé ou au maître d'école.

— C'est vrai! oui, j'étais fier et heureux de ta supériorité sur les autres et sur moi-même; mais en même temps, je te l'avoue, j'en étais et j'en suis encore inquiet; car tu es presque une demoiselle, Wilhelmine, et si quelqu'un de ces beaux messieurs qui de loin en loin viennent, on ne sait d'où, visiter nos plaines et parcourir nos vallons, s'avisait de te conter fleurette?...

— Penses-tu que je les écouterais, Dieterich?...

— Non pas si tu étais ma femme, car je te crois incapable de manquer à tes serments.

— Eh bien! si je te jure à présent que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais que toi?...

— Je me fierai à ta parole.

— Et tu me permettras d'accompagner ma bienfaitrice dans son voyage, si elle m'en prie?

— Pourvu que ton absence ne dure pas longtemps; car, je t'en préviens, si l'ennui me prenait, je serais capable d'aller te chercher au bout du monde.

— Pour savoir plus vite à quoi t'en tenir, viens avec moi au château.

— Je le veux bien; mais je ne puis m'y présenter sans ma carabine... Je vais la chercher.

En achevant ces mots, le jeune Tyrolien courut à sa cabane, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées que Dieterich rejoignait sa cousine sur le sentier rocailleux qui conduisait au château de Brisberg. Ils n'étaient plus qu'à une très-petite distance de cette féodale demeure, lorsque Wilhelmine vit son fiancé détacher son fusil de sa bandoulière.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

Le chasseur ne répondit pas. Il leva son regard vers le ciel, et se prépara à tirer. Le coup partit... Décuplé par les échos de la montagne, il produisit une détonation semblable à celle d'une pièce d'artillerie.

Au même moment, un oiseau superbe tombait frappé à mort aux pieds de Wilhelmine. Dieterich le ramassa.

— C'est un aigle royal! s'écria-t-il d'une voix stridente qui parvint aux oreilles de Mlle de Klepfel, accourue au bruit du coup de fusil à une fenêtre du château. Aussi était-elle déjà descendue dans la grande cour lorsqu'y arrivèrent le jeune chasseur et sa fiancée.

— Quel beau coup tu as tiré là, Dieterich! dit M. de Brisberg de la croisée de sa chambre, où il était resté.

Mais le comte Zaporini avait suivi Charlotte.

— Attaché sur la porte d'entrée du château, cet aigle ferait un bel effet, continua M. de Brisberg.

— Je venais l'offrir à M. le baron, répondit Dieterich en tirant d'une des ailes de l'oiseau de proie une plume dont il orna son chapeau vert retroussé sur le côté gauche. Avant de le replacer sur sa tête, le Tyrolien promena ses regards sur le cercle que formaient autour de lui les gens du château; ce fut seulement alors qu'il remarqua l'étranger dont l'attention paraissait être absorbée par la contemplation de Wilhelmine. Les sourcils blonds et touffus de Dieterich se contractèrent, et un éclair brilla dans ses prunelles d'un brun orangé.

— Cet homme aime ma fiancée, pensa-t-il.

Et pendant les quatre jours que le seigneur vénitien passa au château de Brisberg, le jeune chasseur empêcha sa cousine d'y retourner. Mais vingt-quatre heures après que le comte eut pris congé du baron et de sa nièce, ceux-ci partirent pour Baden, emmenant avec eux Wilhelmine. Leur séjour aux eaux devait durer au plus trois semaines.

V. — UN SÉJOUR A BADEN.

Un mois environ s'était écoulé depuis que la sœur de lait de Mlle de Klepfel remplissait auprès de cette dernière le rôle de soubrette.

— Quand donc retournerons-nous en Tyrol? demandait chaque jour la fiancée de Dieterich à sa jeune maîtresse.

— Demain peut-être, répondait Charlotte.

Cependant le lendemain arrivait et l'on ne partait pas.

Entourée de soins et d'hommages, la jolie et sémillante Autrichienne ne se souciait guère d'abandonner ce lieu de plaisirs pour aller s'ensevelir de nouveau dans le vieux manoir de son oncle. Loin de là, elle espérait secrètement ne quitter Baden que pour reparaître à la cour, et cette espérance n'était pas tout à fait dépourvue de fondement. Le baron de Brisberg avait retrouvé à Baden le conseiller Muller et le colonel Hartmann; ceux-ci l'assuraient qu'il lui serait facile de rentrer en faveur auprès de sa souveraine, et l'ex-chambellan se laissa si bien persuader par ses anciens amis, qu'il se décida un jour à accompagner à Vienne le colonel, qui y retournait, laissant sa nièce à Baden, où elle avait pour chaperon l'épouse du conseiller.

Depuis une semaine, les fêtes se succédaient sans interruption, et les journées de Mlle de Klepfel se passaient presque entièrement à inventer et à essayer de nouvelles parures.

— Wilhelmine, disait-elle un jour à la jeune Tyrolienne, occupée à garnir de perles le *retroussis* d'une robe à la polonaise, est-ce que tous les plaisirs dont tu me vois jouir ne te font pas quelquefois envie et ne te donnent pas à rêver?

— Non, mademoiselle, je ne rêve qu'à nos montagnes...

— Et à Dieterich, ajouta en riant Charlotte.

— Mademoiselle ne songe-t-elle pas souvent, elle aussi, à son jeune fiancé, M. de Stirnitz?

— Ah! ne me parle plus de lui, Wilhelmine! c'est un ingrat, peut-être même un infidèle! Mon oncle lui a écrit avant de quitter le Tyrol, et nous n'avons pas encore reçu de réponse de lui!

— Votre lettre ou la sienne ont pu s'égarer en route, remarqua doucement Wilhelmine.

Cependant Charlotte continua d'un ton léger:

— S'il est inconstant, je m'en consolerai plus vite qu'il ne le pense... C'est un charmant jeune homme..., mais ce seigneur vénitien, qui a reçu l'hospitalité chez mon oncle, et qui doit être en ce moment à Vienne, possède une fortune et un nom qui peuvent assurément rivaliser avec ceux de la famille de Stirnitz.

— A propos, mademoiselle, dit Wilhelmine, j'ai fait avant-hier une étrange rencontre... Je me suis trouvée face à face avec un homme d'une cinquantaine d'années au moins, car il avait le visage tout ridé, quoique encore assez coloré, et ses sourcils épais m'ont paru tout gris comme ses cheveux, qui tombaient en masses bouclées sur ses épaules...

— Eh bien? fit un peu impatiemment Charlotte.

— Eh bien! mademoiselle, cet homme avait une ressemblance telle avec le comte Zaporini...

— Sauf que ce dernier a au plus vingt-six ans, que sa chevelure est d'un noir de jais, son teint d'une pâleur mate..., remarqua Mlle de Klepfel. Mais elle fut interrompue par Mme Muller, qui venait la chercher pour aller faire avec elle quelques visites.

— Comment mademoiselle peut-elle comparer ce comte Zaporini, auquel j'ai trouvé, moi, une physionomie vulgaire, avec M. Ferdinand de Stirnitz, dont la figure était si noble et si spirituelle? se dit Wilhelmine, après le départ de sa maîtresse.

Puis elle descendit dans la cour de l'hôtel, et s'y promena pendant environ un quart d'heure, en songeant à Dieterich. Soudain son oreille fut frappée par le son de deux voix qui s'entretenaient ainsi à quelques pas d'elle:

— Monsieur de Stirnitz, vous me devez une revanche pour cette partie d'échecs que nous avons faite ensemble à Prague l'an dernier...

— Je me mets à votre disposition, monsieur Ridler, bien que je n'aie pas beaucoup de temps de disponible... Je suis arrivé aujourd'hui à midi, et je repars ce soir pour le château de Brisberg... Voici un long temps que je n'ai reçu de nouvelles du baron, mon tuteur, ni de sa nièce.

Wilhelmine reconnut en la personne de M. Ridler le même individu dont la ressemblance avec le comte Zaporini lui avait paru si étrange. Les deux hommes, qui, ni l'un ni l'autre, n'avaient aperçu la jeune fille, entrèrent alors dans l'hôtel, montèrent le grand escalier, et Wilhelmine, qui les avait suivis, les vit s'installer dans un salon de jeu contigu à la grande salle de l'établissement.

— Ce M. Ridler a une bien mauvaise mine... C'est, je le parierais, un joueur de profession..., peut-être un escroc! pensa la jeune Tyrolienne.

Et quand Charlotte fut de retour, elle lui dit:

— M. de Stirnitz est arrivé; il vous croit encore au château de Brisberg, et se dispose à aller vous y chercher... Si vous voulez lui causer une agréable surprise, venez avec moi.

— Où veux-tu me conduire? demanda Mlle de Klepfel.

Néanmoins, comme au fond elle aimait son fiancé beaucoup plus qu'elle ne se l'avouait à elle-même, et qu'elle était charmée d'apprendre qu'il n'avait été ni ingrat, ni inconstant, elle suivit, sans faire d'autre objection, sa sœur de lait. Celle-ci traversa un corridor, descendit l'escalier et ouvrit la porte du salon, où deux hommes étaient assis à une table couverte de pièces d'or. Ils ne jouaient plus aux échecs; tous deux tenaient en main des cartes... M. Ridler laissa glisser les siennes à terre en voyant la porte s'ouvrir... Mais Wilhelmine les ramassa lestement et se mit à les examiner.

— Elles ont été préparées à l'avance par un *savant* joueur, murmura-t-elle, mais pas assez bas pour que M. Ridler ne l'entendît pas. Il lui lança un regard menaçant, en lui enjoignant le silence par un geste significatif; l'expression malicieuse de la physionomie de Wilhelmine ne dut pas le rassurer sur sa discrétion.

— Monsieur de Stirnitz! s'était écriée pendant ce temps Mlle de Klepfel... Ferdinand! appela-t-elle de nouveau, car son fiancé ne lui répondait pas... Il ne l'avait pas entendue. Ses traits étaient bouleversés, et des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Allons, disait-il à son adversaire d'une voix saccadée, donnez-moi ma revanche... Doublons l'enjeu... Si vous gagnez encore cette partie, ma terre de Niensberg vous appartiendra... Elle vaut juste vingt mille ducats (1)...

— C'était à Niensberg que je devais conduire Mlle de Klepfel, ma bien-aimée Charlotte, après notre mariage, continua Ferdinand d'un ton de sombre tristesse... Eh bien! reprit-il avec un ricanement amer, vous nous en ferez les honneurs, n'est-ce pas, monsieur Ridler?

Évidemment l'esprit de M. de Stirnitz s'égarait... Il ne paraissait même pas voir Charlotte, bien que cette dernière se fût jetée à genoux près de lui, en le conjurant de quitter le jeu.

— Vous devez vous entendre à ordonner des fêtes, continua le jeune homme en s'adressant toujours à son adversaire; le bruit courait à Prague que vous étiez le fils d'un intendant de grande maison.

A ces derniers mots, M. Ridler se leva:

— Monsieur, dit-il avec beaucoup d'aplomb, vous êtes en proie au délire de la fièvre... Les cinq cents ducats qui sont étalés sur cette table m'appartiennent maintenant, c'est vrai; mais vous oubliez qu'à notre dernière partie, vous veniez de regagner la somme que vous aviez précédemment perdue sur parole.

Ce mensonge, sans doute dicté à M. Ridler par la crainte de voir ses supercheries et ses escroqueries dévoilées, produisit un effet merveilleux sur l'imagination délirante de M. de Stirnitz.

— J'avais donc fait un mauvais rêve! dit-il en passant la main sur ses yeux.

Ce fut seulement alors qu'il reconnut Mlle de Klepfel.

Ce même jour, vers le tomber de la nuit, un jeune homme entra furtivement dans une petite pièce adjacente à l'appartement de Mlle de Klepfel et où Wilhelmine passait ordinairement les soirées à travailler, pendant que Charlotte allait aux assemblées avec la conseillère.

— Mademoiselle, dit l'étranger à demi-voix, je suis le comte Zaporini; vous ne me reconnaissez probablement pas...; mais moi, bien que je ne vous aie vue qu'une fois, qu'un instant, je n'ai pu vous oublier... Je pars cette nuit pour Paris...; consentez à me suivre, vous me rendrez le plus heureux des hommes et vous vous assurerez un avenir brillant... Voyez cet or..., ce n'est rien en comparaison des richesses dont je vous comblerai plus tard!

Et l'étranger répandait sur la table, devant Wilhelmine, qui ne lui répondit d'abord que par un mouvement d'indi-

(1) Le ducat d'or vaut environ douze francs.

gnation, le contenu d'un petit sac qu'il avait apporté. Mais se ravisant tout à coup, la jeune fille demanda :

— Combien y a-t-il de ducats?

— Cinq cents.

— Je les accepte, reprit résolument la malicieuse Tyrolienne ; je les accepte pour les remettre à M. de Stirnitz..., c'est précisément la somme que vous lui avez escroquée au jeu, sous le nom de M. Ridler...

— Je m'appelle le comte Zaporini ! dit le jeune homme.

— Oui, vous prenez quelquefois ce nom pour faire des dupes ; mais vous n'en êtes pas moins tout simplement le fils de l'intendant d'un grand seigneur.

A cette assertion de Wilhelmine, l'aventurier, qui s'appelait bien réellement Ridler, mais qui ne portait ce nom que lorsqu'il se grimait et se costumait en vieillard, fut saisi d'un accès de rage.

— Taisez-vous ! s'écria-t-il en posant sa main sur le bras de la jeune fille, taisez-vous, ou je vous ferai repentir...

Il n'acheva pas. La porte, qu'il avait fermée derrière lui, s'ouvrit, et Dieterich se précipita dans la chambre, en disant :

— Ma Wilhelmine, je viens te chercher, car je ne puis vivre plus longtemps loin de toi !

Ridler s'esquiva aussitôt, mais non pas sans que le Tyrolien l'eût vu et reconnu.

— Que venait faire ici ce comte vénitien ? demanda-t-il d'un air sombre. — Quoi ! ajouta-t-il avec véhémence, sans laisser à Wilhelmine le temps de lui répondre, il t'apportait de l'or..., et tu l'as accepté !... Voilà donc comme tu tiens tes serments !... Tout est rompu entre nous ; tu ne me reverras jamais !

Et, sourd à la voix de la jeune fille, qui le suppliait de l'écouter, il disparut.

VI. — LE RETOUR AU PAYS.

Un jour du mois d'août de cette même année 1770, Wilhelmine était assise devant la porte de sa chaumière, où elle était revenue, malgré les instances de Charlotte pour la faire rester auprès d'elle. Le baron de Brisberg, réintégré dans sa place de chambellan, était retourné à Vienne avec sa nièce, qui devait épouser très-prochainement le baron de Stirnitz, celui-ci ayant juré à sa jolie fiancée qu'il ne s'assiérait plus jamais devant un tapis vert.

Le temps était magnifique. Tous les habitants du Rosenthal s'étaient rendus dans un village voisin, dont c'était la fête patronale. Wilhelmine seule avait refusé d'y aller ; sa tristesse était trop profonde pour qu'elle pût supporter aucune distraction. Il avait été impossible de savoir ce qu'était devenu Dieterich depuis le soir de son apparition inopinée à Baden.

Tout à coup on entendit dans le lointain un craquement auquel succéda un bruit sourd et prolongé.

— Wilhelmine, Wilhelmine ! sauve-toi ! crièrent à la jeune Tyrolienne des enfants groupés sur une roche élevée.

Wilhelmine se leva et se mit à courir au hasard dans le vallon, cherchant inutilement des yeux autour d'elle la cause de cet avertissement. Mais à peine avait-elle fait quelques pas, que deux bras robustes la saisirent.

— Dieu soit loué ! j'arrive à temps ! s'écria une voix mâle et vibrante.

— Dieterich ! prononça Wilhelmine.

C'était effectivement le chasseur de chamois qui avait enlevé la jeune fille, et s'élançait dans une direction opposée à celle qu'elle voulait suivre. Il gravit un rocher presque inaccessible, au sommet duquel il s'arrêta haletant. De là, les deux jeunes gens virent descendre rapidement d'immenses masses de glace qui s'étaient détachées de l'Oetzthal, et qui eurent bientôt comblé le Vallon des Roses.

— Tu n'as plus d'autre abri que ma pauvre cabane ! dit Dieterich à sa cousine.

— C'est un asile que maintenant je ne puis plus accepter, répondit Wilhelmine.

— Ah ! j'avais espéré que tu m'accorderais mon pardon ! dit le chasseur découragé.

— Tu ne me crois donc plus coupable? demanda la jeune fille.

— Je sais tout, répondit le chasseur.

Il raconta ensuite à sa fiancée comment, après avoir erré comme un fou pendant un mois dans la campagne, il s'était rendu à Vienne avec l'intention de s'enrôler dans le régiment de Tyroliens commandé par le colonel Hartmann ; mais ayant rencontré le baron à son arrivée dans la ville, celui-ci l'avait emmené à son hôtel, où Mlle de Klepfel, après lui avoir tout expliqué, lui avait donné un paquet cacheté pour Wilhelmine. La jeune Tyrolienne se hâta de l'ouvrir ; elle était curieuse de savoir ce que lui mandait sa chère maîtresse... A une lettre fort affectueuse de Charlotte, était jointe la donation d'une jolie métairie située non loin du château de Brisberg... C'était le cadeau de noces de Mme de Stirnitz à sa bonne sœur de lait.

Rien ne troubla désormais le bonheur de Wilhelmine. Dieterich ne se montra plus farouche, mécontent ni jaloux... Il était si heureux !

Mme CAMILLE LEBRUN.

Wilhelmine refusant l'or de Ridler.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE CANICHE MÉDOR A MESSIEURS LES HONORABLES SOUSCRIPTEURS du Musée des Familles.

Planche I. *a*, petit griffon ; *b*, braque français ; *c*, chien d'arrêt ; *d*, chien de berger ; *e*, chien de Terre-Neuve ; *f*, chien courant ; *g*, limier ; *h*, roquet.

Messieurs, c'est au nom de tous mes frères que je prends aujourd'hui la parole, pour vous remercier d'une part, et de l'autre pour éclairer votre religion sur certains points qui sont communs à la race humaine et à la race canine. Mes confrères ont souvent entendu dire par leurs maîtresses qu'*il ne leur manquait que la parole* (aux chiens s'entend), et convaincus de cette vérité, ils se sont mis à aboyer à la manière du journalisme : *In aliquem latrare canina verba* (Mart.) ; mais comme ils ne savent pas écrire, ils ont pris le parti d'apposer sur ce rapport, dont je ne suis que le simple rédacteur, non pas leur signature, mais leurs portraits, que j'aurai l'honneur de vous expliquer.

Vous serez peut-être étonnés, Messieurs, qu'un simple caniche comme moi ait osé mettre la patte à la plume ; j'espère que votre étonnement cessera quand vous saurez que je suis né au fond de la boutique d'un libraire rumé, sur les ballots d'une œuvre philosophico-politique qui est restée en feuilles. De là j'ai passé sous le bureau d'un éditeur de journaux, qui a commencé mon éducation en me faisant sauter pour le roi, pour la reine, pour les Chambres,

pour la gauche, pour la droite, enfin pour tout le monde, selon les cas et le temps. Mon éducation littéraire a été faite par un poëte satirique qui m'a appris à aboyer contre les riches et les puissants afin de tâcher de leur faire peur, et à mordre ses confrères en guenilles pour nous en débarrasser, ce qui n'a pas mieux réussi l'un que l'autre. De là j'ai été demeurer chez un homme de lettres qui m'a nourri de ses œuvres; voilà pourquoi je suis maigre et écrivain. Enfin je suis maintenant chez un savant, et si le pauvre homme ne m'a rien appris, je vous jure que ce n'est pas sa faute, car toute sa science se borne, dit-il, *à savoir qu'il ne sait rien*. Il lui a fallu, ajoute-t-il, quarante ans de profondes études pour arriver à ce but que les ignorants touchent du premier coup sans le savoir, et surtout sans y croire.

Vous reconnaîtrez facilement la véracité de mon histoire, non pas à un cou pelé comme celui du chien de La Fontaine, mais à mon style un peu bargneux et à la maigreur de mon échine. De caniche devenir auteur! c'eût été fort ambitieux autrefois; mais depuis qu'il faut douze mille volumes par an pour entretenir la presse industrieuse, c'est-à-dire industrielle, de Paris, tant de bêtes se sont mêlées du métier, qu'une de plus ou une de moins ne fait rien à l'affaire. Et d'ailleurs, Messieurs, vous daignerez passer à moi et à la gent caniche, en faveur du motif, un peu de cette ambition dévorante que vous avez si souvent remarquée, je pourrais même dire tolérée, dans une foule de chiens couchants que vous avez dû rencontrer partout, depuis l'antichambre du ministre jusqu'au galetas du folliculaire. Combien je serais heureux, si, usant de la même indulgence pour ma pauvre espèce, vous alliez donner un démenti au proverbe immoral qui dit que : « Les bons os sont toujours pour les mauvais chiens. » Vous avez déjà donné à ma race une grande preuve de justice et de bonté en la sauvant d'un massacre certain : car l'impôt, tel qu'on le demandait, devenait le signal d'une nouvelle Saint-Barthélemy canine. En votant la liberté des chiens, vous vous êtes montrés immensément plus sages que la Convention quand elle a décrété la liberté des nègres. J'ose espérer, Messieurs, que vous ne vous en tiendrez pas là, et que vous continuerez votre œuvre en couvrant de votre protection mes pauvres frères boules-dogues et autres.

Il est vrai que l'on peut faire quelques petits reproches à la race canine, en fait de gourmandise surtout, et que nous autres chiens à quatre pattes nous dévorons tout juste un *dix-septième* des substances alimentaires de la France, ce qui fait la nourriture d'environ *deux millions* de Français. Mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que dévorent certains autres animaux plus inutiles que nous, par exemple ceux qui vivent d'actions, de gogos, d'usure, etc.?

Il est encore vrai, et nous essayerions vainement de vous le dissimuler, que dans le monde, tel qu'il est aujourd'hui, les chiens deviennent un peu nombreux, et qu'on en rencontre partout sur son chemin, qui vont flairant toutes sortes de choses pour en faire, s'il y a lieu, leur profit et non le vôtre. Il faut s'en consoler, car il paraît qu'il en a été ainsi en tous temps. Les Egyptiens avaient pour dieu le chien Anubis; les Grecs avaient logé des chiens partout : dans le ciel avec les constellations, aux portes de l'enfer, etc. A la cour de France, vous avez vu de jolies levrettes jouer un rôle assez lucratif sous plusieurs règnes, surtout sous celui d'un cardinal-ministre, qui pourtant n'avait un goût très-prononcé que pour les chattes; Thémis a rendu un arrêt remarquable par la gueule du chien de Montargis; la science a eu ses deux Munito, père et fils; les arts ont eu et ont encore leurs chiens saltimbanques, sauteurs et comédiens; l'industrie a son chien de forge et même son chien contrebandier; la philanthropie, qui est devenue un autre genre d'industrie, a son chien d'aveugle; le patriotisme a eu son chien des trois glorieuses; la vraie piété a son chien du Mont-Saint-Bernard; l'humanité son chien de Terre-Neuve; la gastronomie son chien tourne-broche; l'agronomie son chien de berger et son chien de ferme; l'avarice son chien de garde. On trouve le caniche jusque sur le sentier de la gloire, témoin le chien du régiment. Enfin, je me suis laissé dire par des méchants, que le chien de chasse même avait eu quelque influence jusque dans les votes d'une honorable assemblée. Ce qu'il y a de certain, c'est que le chien couchant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, est celui qui réussit partout, parce qu'il a la colonne vertébrale souple et qu'il saute et tourne pour tout le monde avec une agilité surprenante; et voilà l'espèce dont il faudrait se défaire, parce qu'elle comprend les parasites les plus incommodes et les plus insatiables du genre.

On nous accuse aussi de mordre, et je ne puis nier que cela peut bien arriver quelquefois; mais il y a exagération dans l'axiome « Chien enragé mord partout. » La rage n'est pas aussi commune dans le chien que dans le journaliste, et elle est bien moins dangereuse dans l'animal quadrupède que dans le bipède. Ensuite, vous avez assez de sagacité, Messieurs, pour voir que, dans l'axiome, le mot *enragé* est synonyme *d'affamé*. Or, dans la race humaine, les affamés sont encore plus enragés que nous : jugez-en par vos critiques et vos folliculaires, dont la bave envenimée empoisonne tout ce qu'elle touche. Et pourtant vous ne les craignez pas, parce que vous savez les apaiser en leur jetant à propos un bon os à ronger; tandis que pour nous, vous vous bornez à faire jeter des boulettes, au risque d'empoisonner par-ci par-là quelques petits enfants gourmands, comme cela est arrivé à ma connaissance une fois dans la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, une autre fois au marché des Innocents, et probablement plus souvent ailleurs.

Pour répondre à toutes les calomnies qu'on a débitées sur ma race, permettez-moi, Messieurs, de vous citer ici un passage d'un auteur qui gronde souvent, mais qui n'a jamais mordu personne.

« Le chien!... A ce nom, il n'est pas un homme qui n'ait un souvenir agréable ou touchant : celui d'un gai compagnon des jeux de son enfance, d'un gardien sûr et vigilant à la maison, d'un aide indispensable à la chasse, d'un guide ou d'un éclaireur dans un voyage, d'un défenseur intrépide dans le danger, d'un sauveur quelquefois; mais toujours d'un ami désintéressé, aussi dévoué que fidèle, prêt à partager avec le même empressement les misères ou les joies de son maître. Le chien n'a qu'une pensée, qu'un besoin, qu'une passion, c'est l'affection : il faut qu'il aime ou qu'il meure. Pour témoigner son amour à celui qui l'a élevé et dont il a reçu les premières caresses, il est capable de tous les dévouements les plus sublimes : les dangers, la fatigue, la faim, les intempéries de l'air, les privations de tous genres, ne sont rien s'il les supporte avec lui ou pour lui. Par ses caresses il console le malheureux qui, sans son chien, n'aurait pas un ami sur la terre; il peuple, il embellit la solitude de son obscur réduit; il occupe son cœur et l'aide à traverser une misérable vie oubliée par les hommes; il l'encourage et semble l'aimer d'autant plus qu'il est plus opprimé par l'adversité. Dans ses durs travaux il l'aide même au delà de ses forces; il s'excède à tirer une voiture, à tourner la roue d'un soufflet de forge, à maintenir l'ordre dans un troupeau; il fait ses commissions à la ville, et lui sauve même la honte de la

mendicité, en tendant pour lui une écuelle de bois aux passants. Cet ami fidèle, ce domestique dévoué, n'est jamais plus heureux que lorsqu'il croit se rendre utile, qu'il reçoit un sourire pour l'encourager et une caresse pour récompense. C'est alors qu'il déploie cette admirable intelligence qui le met tant au-dessus des autres animaux.

« Pour défendre son maître, le chien ne craint ni peine ni danger ; fût-il sûr de périr dans la lutte, il s'élance avec intrépidité, attaque avec fureur, et ne cesse de combattre de toutes ses forces, de tout son courage, qu'en cessant de vivre. Il le défend contre les animaux féroces dix fois plus forts que lui ; contre les brigands qui menacent ses jours, et il vit pour le venger si, par le sacrifice de sa propre vie, il n'a pu le sauver du poignard des meurtriers. Il veille sur lui s'il est blessé, nettoie ses blessures, en étanche le sang en les léchant, et ne le quitte que pour aller chercher du secours. Il l'arrache aux flots qui allaient l'engloutir ; il le réchauffe de son haleine et le couvre de son corps après s'être volontairement enfoncé avec lui sous des avalanches de neige. Enfin, il oublie complétement l'instinct de sa propre conservation pour ne penser qu'à la conservation de celui qu'il aime.

« Le chien se plaît où son maître se plaît, quitte sans regret le lieu qu'il abandonne, et, avec lui, passe gaiement de la cuisine du prince au baquet de la gargote. Dans l'intérieur du ménage, il caresse les vieux parents, les flatte et vient dormir à leurs pieds. Il cajole les amis de la maison, aime la femme, protége les enfants et joue bien doucement avec eux. En un mot, il ne vit que de la vie de son maître, et si l'impitoyable mort vient le lui arracher, il se traîne sur son tombeau et y meurt de regret.

« Aussi généreux qu'aimant, il supporte avec une patience inouïe l'ingratitude et les mauvais traitements dont trop souvent on paye ses services et son affection. Si on le gronde, il s'humilie ; si on le frappe, il se plaint, il gémit ; son œil suppliant, si doux, si expressif, demande grâce pour une faute que souvent il n'a pas commise. Il se traîne aux pieds de son tyran, lui lèche les mains, tâche de l'attendrir, de désarmer sa colère ; mais jamais il n'essaye de repousser l'agression par l'agression, la force par la force, quelles que soient l'injustice et la barbarie de son supplice ; et s'il est blessé mortellement, son dernier regard, en mourant, est encore un regard de pardon et de tendresse. »

Tel est le chien, qui, ainsi que l'a dit G. Cuvier, est la conquête la plus complète, la plus singulière et la plus utile que l'homme ait faite sur la nature sauvage. Il est le plus intelligent des quadrupèdes, sans en excepter l'éléphant ; et les choses n'en iraient peut-être pas plus mal ici-bas, si l'homme avait les qualités morales du chien, telles que la fidélité et le désintéressement.

J'en viens, Messieurs, à un fait d'une haute gravité pour ma malheureuse espèce. L'*hydrophobie* ou *rage* est une maladie terrible qui nous atteint quelquefois, et nous devenons alors la terreur de populations entières, plus, à la vérité, par l'exagération du danger que par le danger lui-même. La preuve, c'est que les voitures, dans Paris, écrasent plus de malheureux en un mois, que les chiens enragés n'en font périr en trente ans. Mon dernier maître, le naturaliste, s'est beaucoup occupé de cette question pendant quarante ans de sa vie, et jamais il n'a pu voir un homme enragé que dans les colonnes des journaux, où la niaiserie de certains agents ne manque jamais d'insérer une petite anecdote bien ou mal inventée, tous les ans, entre le 1er juin et le 1er août. On choisit invariablement cette époque, parce que ces messieurs se sont imaginé, on ne sait trop pourquoi, que les chaleurs de l'été et la soif sont les causes de la rage, contre l'opinion de tous les médecins, les vétérinaires et les physiologistes qui ont écrit sur ce sujet (1). Entre autres lubies qu'a eues mon maître le savant, il en est une qui me paraît assez singulière pour que je vous la raconte. Le pauvre homme, ainsi que je viens de vous le dire, s'est occupé, sans doute autant par peur que par curiosité, de savoir ce que c'était que l'hydrophobie chez l'homme. Il compulsa tout ce qui avait été écrit par d'habiles gens sur ce sujet ; et, à la fin de ce travail, il adopta l'opinion que la rage ne pouvait se transmettre du chien à l'homme, ainsi que le pensent un grand nombre d'auteurs respectables. La seule raison qui avait fait croire, selon lui, à la contagion de cette maladie, c'était le tétanos, qui, à la suite d'une morsure, ou tout simplement d'une imagination exaltée par la peur, peut donner la mort dans d'étranges convulsions. Alors mon maître s'expliquait parfaitement comment on avait vu mourir *enragés*, ou se croyant tels, des individus mordus par des chiens non hydrophobes, ou par des lièvres, des chevaux et autres bêtes ; et même comment avaient pu mourir des personnes qui n'avaient pas été mordues du tout, mais qui croyaient qu'un animal enragé leur avait jeté de sa salive, etc. Les livres des auteurs spéciaux fourmillent de semblables exemples. Mon savant, ainsi que tous ses confrères, n'était guère sujet aux écarts d'imagination ; il savait par expérience qu'elle ne s'échafferait jamais assez chez lui, ni pour lui faire faire quatre bons vers, ni pour lui faire faire un roman géologique où l'on fait danser les montagnes, ni pour le faire mourir enragé ; il dormait donc sur les deux oreilles, chaque année, depuis septembre jusqu'en juin. Mais, dès que les chaleurs commençaient, il lisait dans les journaux l'anecdote obligée, racontant l'événement douloureux qui sert annuellement d'avant-coureur aux boulettes. Alors, mon maître, effrayé, retombait dans le doute ; il courait aux renseignements, et ne trouvait, hors des journaux, pas plus d'enragés que de merle blanc.

Enfin, mon pauvre savant ne savait plus où il en était, lorsque le hasard lui fit rencontrer, dans un salon, M***, qui a été trente ou quarante ans médecin à l'hospice Beaujon, où l'on transporte tous les enragés.

— Monsieur, lui dit mon maître, avez-vous vu beaucoup d'hydrophobes ?

— Plusieurs centaines.

— Alors, monsieur, vous croyez que la rage se transmet de l'espèce canine à l'espèce humaine ?

— Je ne sais trop que vous dire ; et malgré l'immense nombre des malades que j'ai traités, je n'ai recueilli que deux faits dans lesquels l'imagination n'a pu être la cause unique du mal : l'un s'est passé chez un idiot de quinze ans, l'autre sur un enfant de dix-huit mois (historique).

— C'est bien singulier, se dit mon maître ; après quarante ans d'observations, voilà un médecin qui doute, et la police ne doute de rien !

Partant de la vieille erreur populaire que la rage est occasionnée par la chaleur, la soif, et les grands froids, un agent de police, un maire de village, mettent sans hé-

(1) Voyez, sur l'hydrophobie : *Pathologie canine*, par Delabère-Blaine, D.-M. — *Rabies contagiosa*, par Parry. — *Commentaires médicaux*, Mémoire de Meynell, t. X. — La *Cyclopédie*, de Rees. — *Bibliothèque raisonnée*, 442, avril, mai, juin, 1750. — *Trans. med. Philadelp.*, vol. Ier. — *Inquis. med. Philadelp.*, 1798. — *Dissertation sur la rage*, par Blegnier. — *Nouveau Traité de la rage*, par Trolliet. — *Mémoire de la Soc. de méd.*, pag. 122. — Astruc, *Mémoire*, Montpellier. — Baudot, *Journ. de la Soc. de méd.* — Artuc, *Recueil périodique*, t. IV. — *Gazette de santé*, du 11 septembre 1813. — *Journal de médecine*, t. XXXIX. — *Statistique des chiens enragés*, dans les *Mémoires de la Soc. roy. de Paris*. — Barrow, *Voyage en Afrique*. — Sonnini, *Voyage en Egypte*, t. Ier, pag. 313, — etc., etc.

sitation hors la loi le chien déclaré propriété par les lois ; et tandis que les tribunaux condamnent les voleurs de chiens, un agent de police fait empoisonner ou enlever ces animaux sans respect pour la propriété, appuyant ce fait arbitraire sur un préjugé ridicule qui cent fois a été contredit et renversé par la science et l'observation. Il en résulte la violation du pacte le plus fondamental de la société, le mépris de la propriété ; il en résulte un spectacle démoralisant pour vos enfants, affligeant et même dangereux pour vos femmes, et répugnant pour tous ; vous concevez que je veux parler de l'agonie d'un malheureux animal, se tordant au milieu des douloureuses convulsions de la mort. Je vous demande si c'est avec un pareil spectacle que vous formerez le cœur de vos enfants, que vous moraliserez le peuple, et que vous détruirez la brutalité de ses mœurs? Il en résulte encore qu'en faisant semer de l'arsenic et de la noix vomique sur la voie publique, on risque d'empoisonner, et l'on empoisonne en effet quelquefois, non pas seulement des chiens, mais de malheureux enfants (1) ! Quel est l'agent de police qui, après avoir semé deux ou trois cents boulettes empoisonnées sur la voie publique, peut se dire en rentrant chez lui : Ma conscience est pure ! je n'ai jamais donné la mort à un être de mon espèce? Et quel poison encore ! la noix vomique, la strychnine, la plus terrible des substances, pour l'homme comme pour les animaux, et contre lequel la science ne connaît aucun remède ! Mais si vous continuez, ayez donc au moins l'humanité de faire museler les idiots, les pauvres enfants au-dessous de quatre ans, les petites filles chlorotiques, etc. (2).

Il résulte encore de cette manœuvre que le peuple, naturellement peu porté à aimer les personnes chargées de sa difficile administration, souvent plus blessé par une petite vexation qui touche à ses affections privées qu'il ne le serait par un abus plus grand, fait rejaillir jusque sur le pouvoir la haine qu'il porte à ses agents. Croyez, Messieurs, que tout chiens que nous sommes, nous ne laissons pas d'avoir aussi des idées assez profondes en politique. Par exemple, les historiens qui ont écrit sur la révolution de Juillet vous disent que : « si Charles X est tombé du « trône, c'est pour ceci, c'est pour cela, par-ci, par-là, et « patati, et ta, ta, ta, et pour mille autres causes aussi « rationnelles. » Non, Messieurs ; quelque séduisants et logiques que vous paraissent ces arguments, que je vous reproduis avec une bonne foi de chien, ne les croyez pas. L'unique cause, la cause pressante, la grande cause de la révolution de Juillet (révolution dans laquelle on a vu, aux tombeaux du Louvre, un héros de notre race), cette cause dont l'effet était inévitable, la voici : c'est l'affreux massacre de la rue Guénégaud ! ! O jours pleins de deuil et de larmes ! ô souvenirs funestes ! j'ai vu, la postérité le croira-t-elle ! j'ai vu deux mille de mes frères innocents, doguins, levrettes, carlins, braques, caniches et mâtins, etc., périr misérablement par le poison, le fer et la corde du fatal tourniquet. Mon cœur frémit encore à la pensée des veuves et des malheureux orphelins qui survécurent.

Songez, songez, Messieurs, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle !...

et vous déciderez, comme moi, que la révolution de Juillet n'a pas eu d'autre cause que cet affreux massacre.

Voyons si le système de l'empoisonnement des chiens peut prévenir les inconvénients qu'on reproche à notre race. La statistique des chiens enragés, publiée dans les *Mémoires de la Société royale de Paris*, prouve que cette maladie n'est pas plus fréquente pendant l'été que dans toute autre saison, et qu'elle se montre plus fréquemment en février, mai, septembre et octobre, que dans les autres mois de l'année. Si la chaleur était la cause de cette affreuse maladie, il y aurait certainement beaucoup plus de chiens enragés dans les pays chauds que partout ailleurs : or, il arrive positivement le contraire ; mieux que cela même, car dans les contrées les plus chaudes la rage est tout à fait inconnue. Volney dit qu'il n'en a jamais entendu parler en Egypte ; Larrey, Brown et d'autres voyageurs, disent qu'elle n'a jamais visité le climat brûlant de la Syrie. Nous avons l'autorité de Barrow pour avancer qu'elle est entièrement inconnue dans les vastes contrées de l'Amérique méridionale et dans plusieurs îles des Açores. Le même voyageur affirme qu'il n'y en a jamais eu d'exemple, ni chez les Cafres, ni au cap de Bonne-Espérance.

Il n'est pas plus vrai qu'elle puisse être occasionnée par un froid intense, car elle n'existe pas dans le Groënland ; et enfin Trolliet (*Nouveau traité de la rage*, page 575) assure qu'elle n'est pas plus commune pendant les froids de l'hiver que pendant les autres saisons.

La soif et la faim ne sont pas plus des causes du développement de la rage que la chaleur ou le froid. A Rosette, à Constantinople, à Alep, et dans d'autres villes de l'Orient, les rues sont encombrées de chiens errants qu'on ne détruit jamais, et que nourrit même quelquefois la charité musulmane. Lorsque l'été est chaud et que les citernes sont desséchées, ces animaux meurent par centaines de chaleur, de soif et de faim, et cependant aucun ne devient enragé (Sonnini, *Voyage en Egypte*, tom. I, pag. 313). Est-ce par une influence particulière du climat? Non ; car, ainsi qu'on va le voir, ce phénomène est absolument le même en France et en Italie. Le savant Redi, dans le dernier siècle, a laissé mourir de faim et de soif, à Florence, des chiens et des chats qui n'ont laissé voir aucun symptôme de cette maladie. Bourgelat, à l'Ecole vétérinaire de Lyon, Chabert et Huzard, à l'Ecole d'Alfort, ont répété cette expérience, et dans aucun cas ils n'ont vu se déclarer des symptômes d'hydrophobie. Ces malheureux animaux, sur la fin de leur vie, cherchaient encore à boire, quoique leurs organes fussent rétrécis au point de ne plus leur permettre d'avaler. Les uns ont vécu quarante-un jours, quelques-uns trente-trois, d'autres vingt-cinq, dix-huit, etc. ; mais pas un seul n'est devenu enragé.

La plupart des plus célèbres médecins anglais nient que la rage soit une maladie spontanée ; d'autres pensent que les causes qui la produisent ne sont ni dans la chaleur atmosphérique, ni dans la soif, ni dans la faim, ni dans la mauvaise qualité des aliments, dernier fait suffisamment

(1) Chaussier, dans son *Manuel des contre-poisons*, cite un exemple de ce genre ; l'auteur de cet article a été témoin de deux. Combien l'on voit mourir de malheureux enfants dans des convulsions tétaniques que l'on attribue aux dents, aux vers, etc., et qui peut-être ne viennent pas d'une autre cause ! On sait que ces poisons ou ces boulettes se préparent avec de la viande cuite et hachée, et l'on connaît aussi les goûts désordonnés de certains enfants menacés des pâles couleurs. A l'époque où l'on empoisonne ainsi la voie publique, quel est le jury qui osera porter un verdict de condamnation contre un individu accusé d'empoisonnement?

(2) Il y a quelques années, que venant d'être témoin d'un terrible accident, j'écrivis quelques lignes sur ce sujet dans le *Journal des Connaissances utiles*. Peu de jours après, je reçus une lettre d'un employé supérieur de la police, dont j'oublie volontairement le nom. Pour justifier l'ignoble et dangereuse mesure des empoisonnements sur la voie publique, il me disait, que la meilleure preuve qu'il y avait des chiens enragés dans Paris, c'est que lui-même, *deux ans avant* ma publication, avait été mordu au genou, dans le jardin du Palais-Royal ! Remarquez les *deux ans avant*, et dites-moi s'il est prudent de déposer entre les mains de gens aussi sensés, le plus terrible des poisons ? Quant au remède qui lui a sauvé la vie, ce pauvre enragé-manqué ne m'en dit pas un mot.

établi par les expériences de Magendie ; mais 1° dans un célibat trop prolongé ; 2° dans une captivité trop rigoureuse ; 3° enfin, dans la plupart des précautions que l'on prend pour l'éviter.

Messieurs, les chiens sous-figurés, assemblés en conseil, et après en avoir mûrement délibéré, vous prient humblement de prendre leur demande en considération, et ils désirent en outre que, ainsi qu'en Allemagne, en Angleterre, et dans plusieurs autres Etats qui nous entourent, le chien soit regardé comme une propriété aussi sacrée que les autres ; qu'on la respecte de même, dût-on, pour prévenir tous les inconvénients, faire peser sur nous un impôt modéré ; cet impôt nous paraît d'autant plus juste, qu'il sera payé par nos maîtres et non par nous, ce qui n'est pas commun en législation.

Suivent nos figures, savoir : *Pl.* I, *a*, le petit griffon ; *b*, le braque français ; *c*, le chien d'arrêt ; *d*, le chien de berger ; *e*, le chien de Terre-Neuve ; *f*, le chien courant ; *g*, le limier ; *h*, le roquet. — *Planche* II, *a*, le chien-loup ; *b*, le chien de l'Océanie : *c*, le chien de la Nouvelle-Hollande ; *d*, le lévrier ; *e*, la levrette ; *f*, le braque de Bengale ; *g*, le doguin.

L'éditeur du *Mémoire de Médor*, BOITARD.

Planche II. *a*, chien-loup ; *b*, chien de l'Océanie ; *c*, chien de la Nouvelle-Hollande ; *d*, lévrier ; *e*, levrette ; *f*, braque du Bengale ; *g*, doguin.

REVUE DU MOIS.

Rome n'est plus dans Rome... (P. CORNEILLE.)

Paris n'est plus à Paris ; il est aux bains de mer du Havre, de Trouville, de Dieppe, d'Ostende, de Saint-Malo, aux eaux de Barèges, de Vichy, du Mont-d'Or, des Pyrénées, de Bade, de Spa, de Wiesbaden, etc. C'est donc en ces divers lieux qu'il faut aller chercher les nouvelles du jour, la chronique du sport, la vie parisienne enfin, avec ses grandes frivolités, ses petits scandales et son élégance traditionnelle. Ne pouvant être à la fois partout, malgré la vitesse des locomotives et des bateaux à vapeur, nous avons chargé nos amis de nous tenir, par lettres, au courant des destins de ce cher Paris, qui ne nous a laissé dans la grande ville que sa poussière et sa chaleur, ses trottoirs d'asphalte et ses becs de gaz, ses jardins de tôle peinte... et sa Chambre des pairs.

I. On nous écrit de Saint-Malo :

— La saison est aussi brillante que l'année dernière. L'Hôtel-de-France et l'Hôtel-de-la-Paix surtout regorgent de baigneurs. La patrie de Du Gay-Trouin, la rude cité des corsaires, se croit revenue aux plus beaux temps de sa prospérité. Les concerts et les réunions du *Casino* sont tellement suivis par les étrangers, que les indigènes se sont laissé entraîner au courant. L'aimable et jolie baronne de F... ayant donné cet exemple national, les boudeuses les plus obstinées n'ont pu rester à l'écart.

Quant à la belle plage de sable d'or qui s'étend au pied du château, elle est couverte, tous les matins et tous les soirs, de pavillons roulants, de lions et de lionnes en peignoirs, et la vieille tour de la *Quiquengrogne* ne comprend rien aux joyeux appels, aux cris de surprise et de saisissement, aux longs éclats de rire qui réveillent ses échos endormis.

Il s'est passé dernièrement sur cette plage un événement qui a fait grand bruit au *Casino*, et qui retentira cet hiver dans les salons de la Chaussée-d'Antin.

Nous avions ici un Parisien des mieux famés sur le turf du Champ-de-Mars et autour des tapis verts du *Jockey's-Club*. Ceux qui l'avaient vu, ce printemps, boire son dernier château au Café de Paris, manger ses dernières fermes à l'Opéra, et consommer sa ruine aux courses de Chantilly, s'étonnaient de le retrouver à Saint-Malo, plus magnifique et plus prodigue que jamais. Ses coursiers n'avaient rien perdu de leur race, ses gants blancs rien de leur fraîcheur, ses bottes vernies rien de leur éclat. Il jouait au *Casino* tout aussi gros jeu qu'au Jockey's-Club. Enfin, c'était un mystère dont chacun demandait tout bas l'explication à son voisin.

L'explication ne s'est pas fait attendre, et elle a éclaté ouvertement en pleine grève.

Deux personnages de mauvaise mine, deux oiseaux de proie faits hommes, deux véritables figures de créanciers, s'étaient présentés au domicile du brillant sportsman.

Ils avaient été mal reçus apparemment, ou payés de galanteries à la façon de M. Dimanche ; car on les vit tramer, à l'Hôtel-de-la-Paix, un complot sinistre et belliqueux. Bref, les alguazils du tribunal furent mis en campagne, et l'élégant baigneur ne se montra plus qu'après le coucher du soleil.

Un matin cependant il reparut, mais de la façon la plus singulière ; il courait à toutes jambes vers la plage, où s'ébattait une foule ruisselante... Quelques amis essayèrent en vain de l'arrêter au passage... Il allait toujours volant de plus belle... C'est qu'il volait, en effet, dans la double acception du mot... En même temps qu'il sauvait sa liberté menacée, il dérobait son illustre personne à la prise de corps, représentée par trois persécuteurs assermentés, qui s'acharnaient sur ses pas depuis l'aurore. Cette déesse aux doigts de rose, l'ayant invité à prendre l'air du matin, avait failli le livrer aux doigts de fer des créanciers...

Arrivé à la lisière de l'Océan, et près de tomber au pouvoir de l'ennemi, notre lion, sans perdre contenance, jette bas ses vêtements comme pour se baigner, garde le caleçon des nageurs, et se lance en pleine eau.

Il avait vu, l'année dernière, dans le *Musée des Familles*, que le jeune Du Gay-Trouin échappait ainsi aux recors de son temps. Qu'on ose dire, après cela, que le *Musée des Familles* n'est pas instructif!

Les alguazils désappointés se consultent, et se décident à prendre patience...

— Ce bain, pensent-ils, ne sera pas éternel; nous avons dix heures devant nous; l'exercice et l'eau salée aiguisent l'appétit... La faim chassera le triton de la mer, et nous le happerons au rivage...

Une demi-heure, une heure se passent... Tous les baigneurs regagnent la plage. Notre Parisien seul reste en mer. Excellent et vigoureux nageur, tantôt il fend les vagues, tantôt il fait la planche, tantôt il prend pied et se repose. Cela dura près de deux heures, et l'on se demandait quel serait le dénoûment? Le fait est qu'il était difficile de le prévoir...

Tout à coup le sportsman s'élance et gagne le large...

— Il veut nous décourager, dit l'ennnemi... Il ne tardera pas à revenir...

Mais au lieu de revenir, le baigneur s'éloigne toujours.

— C'est pour nous effrayer, disent les agents, soyons fermes et impitoyables...

— Ah mon Dieu! je ne le vois plus! s'écrie l'un d'eux... L'infortuné veut nous échapper par la mort!

Et voilà les bourreaux attendris qui rappellent à grands cris la victime...

Mais leur clémence ne réussit pas mieux que leurs menaces... Le nageur reparaît entre les vagues, et gagne de plus en plus la haute mer...

On le voit enfin héler une barque de pêcheurs, l'attirer à lui, s'y élancer, la faire virer de bord, cingler vers l'infini et disparaître tout à fait.

Qu'était-il devenu? c'est ce qu'on ignora pendant trois semaines.

On avait fini par l'oublier, lorsqu'un jour, le *steamer* anglais aborde le quai de Saint-Malo. Toute une famille débarque, avec domestiques et bagages... Et chacun reconnaît le Parisien,—plus fleuri, plus brillant, plus verni que jamais!

Il donnait le bras à une charmante fille d'Albion, tout orgueilleuse de l'effet produit par son cavalier...

Or, voici ce qu'on apprit le lendemain et ce qui occupe encore tout le Casino.

Le nageur avait ému les pêcheurs malouins sur son sort, leur avait promis une belle récompense, et s'était fait conduire jusqu'à Jersey. Là, l'étrangeté de son costume et de son apparition avait excité l'intérêt général. On l'avait ac-

cueilli, vêtu et fêté à l'envi. Reprenant dès lors tous ses avantages, il était devenu la héros de l'île... Les lions de Paris sont rares à Jersey, et les riches héritières y foisonnent. Toutes s'étaient éprises du romanesque personnage, et il n'avait eu qu'à choisir entre les figures les plus jolies et les dots les plus confortables. Il avait opté pour la fille de sir M.... et pour cent mille livres de rente.

Parti de Saint-Malo à la nage, avec un caleçon pour toute propriété, il y revenait millionnaire, avec une fiancée charmante. Tel était l'avenir superbe où l'avaient lancé ceux qui croyaient le jeter au fond d'un cachot. Il s'est montré reconnaissant d'un tel service, il a payé ses dettes, intérêt et capital; il a récompensé magnifiquement les pêcheurs; il a donné hier une fête splendide au Casino, et il part demain en poste pour aller épouser miss M*** à Paris.

Je vous garantis l'exactitude de toute cette aventure, mais j'engage les lions qui se ruinent à ne pas compter sur une pareille chance.

II. On nous écrit de Spa :

— La gravité allemande de cet établissement vient d'être troublée par un épisode qui a ému les plus froids diplomates. Voici cet épisode tel qu'on me l'a raconté à table d'hôte :

Les buveurs d'eau étaient réunis, dit-on, à la source de..., et parlaient de la Diète de Prusse et de la cour de Munich. Le comte de N..., officier bavarois, exprima une opinion assez rude sur la célèbre Lola Montès (1), cette danseuse-amazone, nouvelle chevalière d'Éon, devenue la favorite du roi Louis... Il fut interrompu vertement par un jeune homme arrivé depuis deux jours à Spa, sous le nom du marquis de Galiero.

C'était un adolescent encore imberbe, qui avait toute la mine d'un Espagnol, et qui, comme compatriote de la danseuse, se faisait un devoir de la défendre.

— Connaissez-vous seulement Lola Montès? demanda-t-il au comte avec fierté...

— Je ne l'ai jamais vue, et je m'en flatte; mais je la juge sur sa renommée et sur ses œuvres.

— Vous en avez le droit moins que personne, monsieur; car voici pourquoi vous attaquez cette femme : Vous n'avez pu obtenir le grade de colonel, et vous lui attribuez un échec que vous traitez d'injustice.

Stupéfait de voir un étranger si bien informé de ses affaires, le comte de N... s'emporta, et qualifia la signora Montès d'une épithète... peu parlementaire.

Le mot n'était pas lâché, que le marquis de Galiero levait sa cravache, et en eût frappé l'officier, si quelqu'un ne fût intervenu.

Le comte répondit par un cartel; le petit Espagnol l'accepta avec chaleur, et rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Les témoins de M. de N... firent de vains efforts pour l'empêcher de se commettre avec un inconnu, et de se battre avec ce qu'ils appelaient un enfant.

Par malheur, l'enfant avait prouvé la veille, au tir, qu'il mettait, à quarante pas, une balle dans un écu...

Le marquis fut aussi modéré sur le terrain qu'il avait été violent dans la discussion. Il excusa de bonne foi le mouvement de sa cravache, et demanda au comte de retirer l'épithète qui l'avait provoqué. Le comte, exaspéré, s'obstina, et les deux coups de pistolet furent échangés.

Après avoir froissé les cheveux de son adversaire, l'Espagnol reçut une balle dans le bras droit.

Il dit en souriant que la chair seule était atteinte, et ce fut malgré lui qu'on visita sa blessure...

(1) Voyez sur cette danseuse notre *Mercure* de mars et d'avril derniers.

Il avait ses raisons pour tenir au mystère; car, en lui ôtant son habit, on reconnut une femme...

M. de N... crut avoir affaire à une certaine amie de la danseuse, déjà fameuse à Munich par l'intrépidité de son dévouement; et il se hâta d'abjurer l'épithète qu'il avait maintenue avant le combat.

L'inconnue le remercia d'un geste, lui demanda le secret et lui dit adieu.

Une heure après, le marquis de Galiero avait quitté Spa..., et tous les buveurs d'eau se perdaient en conjectures... lorsque le comte de N... reçut, au bout de quinze jours, la lettre suivante :

Munich, le .....

« Monsieur,

« Vous m'avez donné une leçon à Spa, je viens vous la rendre de Munich. Vos titres ont été examinés hier, et vous subissiez en effet une injustice. Elle est réparée par le brevet de colonel joint à ce message. Apprenez ainsi à connaître

« Lola Montès,

« (Voyageant à Spa sous le nom du marquis de Galiero).

« *P. S.* Vous voyez que ma légère blessure est guérie, car c'est le bras frappé par vous qui vous écrit ces mots.»

Il va sans dire, ajoute la chronique de Spa, que le colonel est aujourd'hui le plus dévoué champion de la favorite. Le secret qu'il avait promis de garder aurait échappé, dit-on, à sa reconnaissance, et ce serait un des confidents de son duel qui en aurait trahi le dénoûment.

III. On nous écrit de Bade :

— La juste réprobation jetée cet hiver à Paris sur le lansquenet a fait accourir ici plus de joueurs encore que les années précédentes. Tous les promeneurs dont regorge chaque matin la Forêt-Noire se pressent chaque soir au *Salon de conversation*. Les femmes elles-mêmes assiégent la roulette de M. Benazet, et quelques-unes y ont reçu déjà de cruels enseignements. En voici un exemple qu'on me racontait hier.

Un jeune ménage parisien, ayant fait quelques bénéfices sur le tapis vert, eut l'imprudence d'y risquer des sommes assez rondes... La femme et le mari jouaient d'abord ensemble et se retenaient mutuellement. Bientôt chacun joua de son côté en secret, si bien que le mari perdit tout ce qu'il avait apporté à Bade. Honteux de sa faute, et voulant la réparer à tout prix, il prend une broche de diamants qu'il avait donnée à sa femme et qui valait juste les trois mille écus enlevés par le jeu.

— A la place de ces diamants, dit-il, je vais faire mettre du strass... Je rentrerai ainsi dans mes fonds pour le moment. Je regagnerai les diamants d'ici à l'hiver par mes économies... et je n'aurai pas à rougir d'une honte que ma femme ignorera.

Il court chez un joaillier, lui présente la broche, et le charge de substituer des pierres fausses aux véritables.

— C'est déjà fait, monsieur, répond le joaillier; ce bijou m'a été remis il y a huit jours par une dame; je lui en ai payé les diamants, et les ai remplacés par du strass.

Le mari se trouble, ne sait que répondre, et revient trouver sa femme, la broche à la main...

Celle-ci tombe à ses pieds, et lui confesse tout...

Après avoir joué et perdu comme son époux, elle avait eu en effet la même idée que lui; mais c'était avec les mêmes projets de repentir et de réforme. Elle lui en donna la preuve en lui confiant le prix des diamants, le suppliant de ne jamais les lui rendre, et de garder les pierres fausses comme une éternelle leçon.

Le lendemain ils avaient quitté Bade, où leur exemple, malheureusement, n'arrête pas tous leurs imitateurs.

IV. On nous écrit du Havre, de Trouville, de Dieppe :

— On se croirait ici au Palais-Royal, aux Champs-Elysées, au foyer de l'Opéra, sur le boulevard de Gand. Au Havre surtout, depuis que le chemin de fer a organisé ses *trains de promenade* du samedi et du lundi, les Parisiens arrivent par bataillons, vont et viennent par avalanches. Le gouvernement, dans la personne des ministres; la Chambre, dans la personne des députés ; les théâtres, dans la personne des artistes ; le faubourg Saint-Germain, dans la personne des grands seigneurs ; la Chaussée-d'Antin, dans la personne des lions et des lionnes ; la Bourse, dans la personne des agents de change et des banquiers ; la littérature et la presse, dans la personne des écrivains et des journalistes, viennent, tous les dimanches, tenir une assise, ou plutôt courir un *steeple-chase* au bord de la mer. Si Paris était anéanti ce jour-là comme Sodome et Gomorre, le Havre deviendrait forcément la capitale de la France.

Hier, à l'établissement des bains, nous avions à déjeuner trois pairs et deux conseillers d'Etat, qui nous ont mis au courant des nouvelles politiques avant qu'elles fussent connues à Paris. Nous avons vu toute la journée défiler sur les quais et sur la grève les habitués du boulevard Italien et des Champs-Elysés. Nous nous sommes baignés le soir avec les élégants tritons des bains Deligny, et avec les naïades les plus célèbres des bains Ouarnier. Les sommités parisiennes étaient si nombreuses au dîner, que les indigènes ont été réduits à s'éclipser pour leur faire place. Pendant la promenade de digestion, un de mes amis, à qui je faisais les honneurs de la ville, me déclara franchement «que Paris l'empêchait de voir le Havre.» Enfin, nous entendîmes, pendant la soirée, deux chanteurs du Grand-Opéra, une soubrette de la Comédie-Française, cinq acteurs et six actrices du Gymnase, du Vaudeville et des Variétés. Et leur auditoire était ce public de choix qui se reconnaît aux premières représentations de Victor Hugo, de Dumas ou de Scribe.

C'est la même chose ou presque la même chose à Dieppe et à Trouville.

A vous dire vrai, je doute que cela puisse durer avantageusement ; car enfin, lorsqu'on quitte Paris un jour ou deux, ce n'est pas pour le retrouver à deux cent quarante kilomètres. Si la capitale se met ainsi à courir après ses habitants, sur tous les rayons des chemins de fer, il faudra chercher la campagne et la liberté jusqu'en Basse-Bretagne ou en Périgord ; et les nombreux Parisiens qui ne peuvent aller aussi loin seront condamnés à la poussière, à la foule, aux chapeaux-Gibus et aux bottes vernies... à perpétuité.

Je vous autorise à soumettre cette grave considération au gouvernement et aux compagnies de chemins de fer.

V. A ces frivoles nouvelles du *kant* et du *sport*, nous en pouvons joindre de plus sérieuses et de plus intéressantes. On nous écrit de la Beauce, de la Champagne, de la Dordogne, du Berry, de l'Anjou, etc. :

— Décidément la corne d'abondance épanchera cette année tous ses dons sur notre pays. Les blés sont superbes, les vignes sont prodigieuses, les pâturages sont admirables, les fruits sont délicieux. Les greniers regorgent de froments ; les fûts manqueront pour les vins blancs et rouges ; le cidre inondera la Bretagne et la Normandie. Au lieu de cette affiche banale qui figure dans toutes nos communes, et qui était, hélas ! si cruellement démentie l'année dernière : *La mendicité est interdite dans le département de...*, on exposera l'hiver prochain des placards ainsi conçus : *Il est défendu de mourir de faim, sous peine d'être convaincu de paresse ou de mauvaise volonté.* Puisse cette heureuse prédiction se réaliser surtout pour la misérable Irlande !

Quant à la magnificence des jardins, elle est digne de tout le reste, et nous l'avons vérifiée de nos yeux chez les jardiniers des environs de Paris. Les fruits et les légumes atteignent des proportions extraordinaires. Les orangeries du Louvre et du Luxembourg ne seront pas assez grandes pour les merveilles que Flore et Pomone destinent aux honneurs de l'exposition. Les Sociétés d'encouragement seront obligées de multiplier les médailles et les récompenses.

Il en est de même apparemment dans l'Asie et dans le Nouveau-Monde. On en jugera par ce chou phénoménal dont nous recevons d'Amérique le portrait d'après nature, réduit au trente-cinquième ! chou vraiment fantastique, dont nous ne saurions indiquer l'espèce, qui rappelle tout ce que vous voudrez, excepté un chou, et qui semble avoir poussé dans la région des contes de Perrault, pour ombrager un petit Poucet changé en Gulliver.

Chou-monstre d'Amérique.

— L'Académie française a décerné les prix Montyon pour 1847. On cite quelques réprouvés qui méritaient mieux que beaucoup d'élus ; mais on cite aussi des élus fort honorables, tels que M. de Cormenin, auteur des *Entretiens de village*, M. Jules Sandeau, auteur de *Madeleine*, et M. Cauchy, auteur du *Duel considéré dans ses rapports avec les législations anciennes et avec la législation moderne*. C'est là, certes, un livre sérieux et moral, trop sérieux même peut-être pour être *utile aux mœurs* de tout le monde. Mais l'Académie aura voulu compenser par la gravité de cet ouvrage la frivolité de plusieurs autres, qu'elle a couronnés en rougissant d'une honnête pudeur. M. Cauchy a traité à fond, historiquement et judiciairement, la question du duel. Il a exposé avec une grande érudition et une parfaite clarté les origines et les phases de ce préjugé, légué par la barbarie à la civilisation. Il a conclu enfin par la proposition d'un jury spécial pour débattre et trancher les cas d'honneur et les combats singuliers. Il n'y a pas en effet de meilleur moyen préventif. Quant à la répression, c'est autre chose. *Adhuc sub judice lis est*. M. Cauchy n'en a pas moins rendu un grand service, et son livre est indispensable à tous ceux qui s'occuperont du duel.

Typographie de HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24, à Batignolles

VOYAGE EN BRETAGNE.

LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

Le grand pardon de Sainte-Anne d'Auray.

QUATRIÈME ÉTAPE (1).

A MESSIEURS GENTY DE BUSSY ET LAGOUDRAIS, DÉPUTÉS DE LORIENT.

I. Le concours des pèlerins. — Ensemble et détails. — Les vœux intéressés. — La course au trésor. — Rencontre surprenante. — Le lion de Paris à pied et les mendiants en calèche. — Entrée à Vannes. — Nouvelle surprise. — La procession de saint Vincent Ferrier. — César et les Vénètes. — La tour du Connétable. — Jean IV, Clisson et Bazvalan. — Monuments et vues diverses. — Elven. — La presqu'île de Rhuys. — Truscat, Saint Gildas, Sucinio. — Les 300 îles. — Locmariaker. — Gavr'nnis. — Explorations et visions druidiques.

Après tous les zigzags que j'avais tracés dans le Morbihan avec le comte Robert de S....., nous nous retrouvâmes, en entrant à Vannes, à quelques lieues de notre point d'arrivée dans le département. Ce désordre apparent était un effet de l'art, comme dit maître Boileau. J'avais réservé, tout exprès pour notre dernière étape, le territoire le plus curieux par ses aspects et par ses souvenirs. Les trois grandes époques de la Bretagne : l'antiquité druidique, le moyen âge féodal et la chouannerie moderne allaient ressusciter sous nos pas, entre Vannes et Lorient.

Nous étions aux derniers jours de mai, et déjà les pèlerins affluaient de tous côtés pour un des grands pardons de Sainte-Anne, fixé au dimanche et au lundi de la Pentecôte (2).

Nous montâmes sur une hauteur d'où l'on embrassait huit routes, et devant et derrière nous, à notre droite et à notre gauche, nous vîmes une multitude d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, se dirigeant tous vers le clocher de Keranna. Les uns marchaient à l'écart, pour que rien ne troublât leur recueillement ; les autres récitaient en commun des prières à haute voix ; d'autres soutenaient leurs pas rapides en les réglant sur des airs de cantiques. Un grand nombre s'arrêtaient et s'agenouillaient au pied des nombreuses croix qui s'élevaient sur leur passage. Ici une famille entière cheminait par ordre ; l'aïeul précédant le père et la mère, le frère tenant la sœur par la main, et chacun portant tour à tour les nouveau-nés. Là un enfant ou un chien guidait un pauvre aveugle allant redemander la lumière à sainte Anne. Puis c'étaient des files de boiteux, de paralytiques, de sourds-muets, de malades, de mendiants surtout, le chapelet dans une main, le bâton dans l'autre, la gourde suspendue au cou et le bissac sur l'épaule. Ceux-ci qui, deux à deux, s'appuyaient sur un bras fraternel, étaient de jeunes époux nouvellement mariés ; ceux-là qui les suivaient d'un œil d'envie étaient des fiancés soupirant pour le même bonheur.

Nous aperçûmes dans la foule un malheureux qui se traînait sur les genoux et les mains, tandis que sa sœur ou sa femme implorait la charité des passants. Cet homme, nous dit-on, était un charpentier de l'évêché de Rennes, qui s'était brisé les membres en tombant du haut du palais de justice. Après avoir épuisé toutes les ressources de l'art dans les hôpitaux, il s'était décidé à recourir à sainte Anne, et il avait fait vœu d'être au *pardon* de la Pentecôte. Dès le mois d'avril il part de son village, il rampe de hameau en hameau, et il arrive au petit port de Messac. Là, un batelier secourable lui donne passage jusqu'à la ville de Redon. A Redon, nul moyen de poursuivre sa route ; les douleurs augmentent, le pain commence à manquer, le pèlerin va mourir de souffrance et de faim, lorsqu'un maquignon l'emmène avec ses chevaux à la Roche-Bernard. De la Roche-Bernard, un *saunier* (1) de Guérande le transporte sur sa mule au bourg de Muzillac ; et depuis cette dernière station, le malheureux se traînait, comme j'ai dit, sur la route de Vannes.

— Puisque je suis venu jusqu'ici vivant, répétait-il avec ferveur, j'arriverai jusqu'à Sainte-Anne et je m'en reviendrai guéri !

Le bourgeois de Vannes qui nous racontait cette aventure se retourna en souriant, comme pour faire diversion.

— Voyez-vous, nous dit-il, ce pèlerin d'une autre espèce, ce petit vieillard aux joues sèches, aux yeux vifs, au front ridé, au *jupen* râpé jusqu'à la corde, lequel arpente le terrain comme s'il voulait devancer tout le monde ? Son histoire vous prouvera que la dévotion n'attire pas seule tant de fidèles à Sainte-Anne. Il y a quinze jours un champ était à vendre en Nivillac, près de la Roche-Bernard. Dans ce champ s'élèvent deux *tumulus* (2), et sous l'un de ces *tumulus* il y a, dit-on, un trésor. Sous lequel, par exemple ? C'est ce que personne ne sait. Le champ fut divisé pour la vente en deux lots, dans chacun desquels se trouvait un *tumulus*. Le petit homme que vous voyez acheta sans peine le premier lot ; mais un concurrent inattendu vint lui enlever le second. Voilà donc notre avare maître d'un seul *tumulus*, c'est-à-dire d'une seule chance d'avoir le trésor. Ce trésor est-il de son côté ? est-il du côté du voisin ? Grande question que la pioche seule résoudra. En attendant, notre homme a consulté mystérieusement tous les sorciers du pays ; il a offert un liard à tous les saints de nos paroisses pour que le trésor soit dans son champ. Enfin il a imaginé de vouer, dans le même but, un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray ; mais, quelque diligence qu'il fasse, je crains bien qu'il n'arrive trop tard, ajouta le malin chroniqueur, car voici venir derrière lui son concurrent, qui n'est pas moins avare que lui-même, qui a également consulté le diable et les saints, et qui allonge aussi le pas dans la même intention.

Nous nous retournâmes comme le bourgeois, et nous ne pûmes voir sans rire un homme de cinq pieds six pouces, dont les grandes jambes menaçaient de fort près déjà celles de son rival trotte-menu.

— Du reste, reprit notre obligeant cicérone, qui se piquait, vous le voyez, d'être esprit fort, ces deux Bretons ne sont pas les seuls que l'intérêt conduit à Sainte-Anne. Cette troupe de mendiants, par exemple (il nous montra une douzaine de pauvres diables couverts de plaies et de guenilles, et qui cheminaient en prodiguant les marques de la piété la plus ardente), ce sont des dévots par procuration, des pèlerins mercenaires ; ils sont payés par de belles dames affligées de migraines ou de vapeurs, pour faire le voyage en leur place, à raison de tant par lieue. N'oubliez pas de les suivre dans leurs dévotions à Keranna, et vous verrez que celles qui les envoient en auront pour leur argent : ce métier rapporte beaucoup de la mi-mai à la mi-septembre. Vous trouverez aussi à Sainte-Anne des pêcheurs de Roscoff, des Glénans et de l'île de Batz, que vous reconnaîtrez, comme ces mendiants, à la ferveur de leurs prières. Ces bons *îliens* supplieront la mère de Marie de faire échouer beaucoup de navires sur leurs côtes, afin qu'ils puissent en dépouiller les morts et

(1) Voir les numéros de février, d'avril et de mai derniers.

(2) Sainte Anne est vénérée de la Bretagne entière comme sa patronne, et l'on peut dire que sa fête et son pèlerinage durent toute l'année. Mais les époques solennelles sont la Pentecôte, la Sainte-Anne, la Nativité, — la Saint-Louis, la Saint-Michel et toutes les fêtes de la Vierge.

(1) Paludier nomade, marchand de sel.

(2) Tombeaux romains ou gaulois composés d'un grand tertre.

en recueillir les débris. D'autres feront des vœux pour guérir leurs chevaux ensorcelés, pour féconder leurs bêtes à cornes, pour frapper de stérilité celles de leurs voisins, pour empêcher le beurre de tourner dans la baratte de leurs ennemis. Un grand nombre encore imploreront des héritages prochains, c'est-à-dire des décès de parents ou d'amis qui se font trop attendre, et mille autres petites faveurs de cette nature ; car tout ce que nos paysans désirent, en bien ou en mal, ils courent le demander à la bonne sainte Anne.

Ces confidences nous auraient désenchantés sur la piété des Bretons ; mais une dernière rencontre vint édifier, en le confondant, notre philosophe lui-même.

Une superbe calèche s'avançait, attelée de deux chevaux de prix avec une livrée à la mode. Un beau jeune homme de trente ans, qui en était évidemment le propriétaire, la suivait, pieds et tête nus, un chapelet dans une main, un pen-bas dans l'autre, comme le dernier villageois... Sa pénitence était d'autant plus frappante, qu'il avait du reste la tenue et les manières du grand monde. Un anneau de diamant étincelait à son doigt, près de son grossier bâton... Je crus même reconnaître en lui un lion que j'avais vu briller au foyer de l'Opéra et aux courses du Champ-de-Mars... Robert n'en fit aucun doute, et vous jugez de notre stupéfaction.

L'élégant pèlerin marchait depuis longtemps derrière son équipage, car ses pieds étaient rouges et gonflés, ses riches habits couverts de poussière, et son pâle visage exténué de fatigue... Tout le monde s'arrêtait pour le regarder... Des groupes indiscrets se formaient autour de lui..., et il semblait heureux de cette humiliation, qui redoublait l'ardeur de son zèle... Il faisait successivement monter dans sa voiture les infirmes et les mendiants les plus misérables, dont il mangeait le pain noir arrosé de ses larmes, tandis qu'il leur prodiguait tous les soins de sa pitié, toutes les douceurs de sa richesse ; et cela sans orgueil et sans ostentation, avec l'aimable empressement d'une sœur de charité!...

Etait-ce une conversion éclatante ? l'expiation d'un crime ? un vœu mystérieux et terrible ?... Nous nous perdions en conjectures plus étranges les unes que les autres.

Tout à coup notre cicérone poussa une exclamation d'étonnement. Il venait, avec d'autres curieux, de reconnaître le fils d'un riche fermier d'Auray, qui avait quitté le pays depuis cinq ou six ans...

C'est tout ce que nous pûmes savoir alors de cette énigme ; mais nous jurâmes d'en avoir le mot à Sainte-Anne, où nous ne manquerions pas de retrouver le pèlerin...

Nous le suivîmes quelque temps d'un œil ému, et nous entrâmes tout préoccupés à Vannes.

Une surprise d'un autre genre nous y attendait. La vieille cité était en fête, comme aux jours où elle recevait ses ducs « à grand'chère. » Toutes les cloches carillonnaient à pleine volée, toutes les maisons étaient tendues de draps blancs depuis le faîte jusqu'à la base, et le pavé était jonché de toutes les fleurs qu'avait pu fournir la saison.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Robert au premier passant ; est-ce qu'on célèbre ici la Fête-Dieu en mai ?

— Non, monsieur, répondit gravement le Vannetais, mais on implore la protection de saint Vincent Ferrier, le bienheureux patron de notre ville.

Au même instant, et comme pour justifier cette réponse, un bruit de chants religieux se fit entendre, et nous nous trouvâmes face à face avec une longue procession. Nous n'eûmes que le temps de nous ranger entre deux maisons, et nous vîmes défiler tout le pieux cortége : en tête, les croix et les bannières des diverses paroisses de Vannes, portées par les bras vigoureux des sacristains, puis les enfants de chœur en robes noires et rouges, chantant les psaumes de David ou balançant les encensoirs, les chantres rengorgés dans leurs lourdes chapes, les prêtres et les abbés aux surplis flottants ; au milieu, les reliques du saint patron, renfermées dans une châsse d'argent doré, soutenue par les diacres de la cathédrale ; enfin toute la population de la ville et des campagnes, hommes et femmes, vieillards et enfants, bourgeois et campagnards, un cierge allumé à la main, le front penché sur leur livre d'Heures ou leur chapelet, défilant avec lenteur dans le plus grand recueillement et le plus grand silence, et déroulant aux rayons du soleil, renvoyés par les blanches tentures de la rue, toutes les variétés de coiffes et de chapeaux, de jupons et de bragow-bras, de robes et de corsages, de fichus et de tabliers, caractérisant chaque paroisse du pays de Vannes. Après avoir passé sous nos yeux, toutes ces têtes s'inclinaient avec respect devant l'habitation où mourut saint Vincent Ferrier (1), puis elles disparaissaient l'une après l'autre au détour d'une ruelle gothique, dont les maisons se joignaient du haut, comme le sommet d'une longue ogive.

Nous restâmes quelque temps, Robert et moi, sous l'impression de ce religieux spectacle, et nous ne reprîmes notre marche à travers la ville qu'après avoir cessé d'entendre les chants lointains de la procession.

La capitale des Vénètes (anciennement Dariorik) (2) était une des plus illustres villes de la Gaule. Longtemps avant César, elle étendait son commerce à tous les points du monde. Venise doit son origine et son nom à l'une de ses colonies. Elle fut le dernier boulevard de l'Armorique contre le conquérant romain.

Qu'on se figure, avons-nous dit ailleurs, la surprise de Brutus et de César, lorsque deux cent vingt navires débouchèrent du port de Dariorik, et se rangèrent en bataille devant la flotte de Rome ! Le proconsul et ses légions, campés sur les hauteurs de la côte, et les Armoricains pressés sur leurs forteresses, assistaient à ce grand combat. Auprès des navires armoricains, les galères de Brutus semblaient des barques fragiles. Ces navires, construits du chêne le plus dur, étaient comme autant de citadelles inabordables. Des poutres d'un pied carré, assemblées par d'énormes clous, formaient leur muraille ; leur carène plate se jouait des bas-fonds ; leur poupe et leur proue massives, du choc des flots ; leurs bords élevés, des javelots et des traits ; leurs voiles en peau, des vents et des tempêtes ; les câbles de leurs ancres étaient des chaînes de fer. Contre de telles masses, l'éperon des galères n'avait aucune force, et leur seul avantage était l'agilité des rames. Les tours mêmes qui les surmontaient se trouvaient dominées par ces vaisseaux gigantesques ; de façon que, lancés de haut en bas, tous les traits des

(1) Saint Vincent, dit la légende, se croyant appelé par Dieu à finir ailleurs, partit une nuit de Vannes avec quelques religieux ; mais ayant marché jusqu'à l'aurore, il se retrouva à la porte de la ville, et reconnut ainsi la volonté du Ciel. Sa rentrée fut un triomphe pour les Vannetais et pour lui-même. Toute la population le ramena sous son toit, au bruit des cloches et des cantiques. Peu de temps après, il mourut en telle odeur de sainteté, qu'on vit des « escadrons d'anges », représentés par des papillons blancs, voltiger autour de son cadavre. (*Vies des saints de Bretagne*, par Albert Legrand.)

La chapelle du Feti s'éleva plus tard à la place où saint Vincent s'était retrouvé au point du jour.

(2) Les antiquaires ont entassé des volumes pour prouver, — ou plutôt sans prouver, que Dariorik s'élevait autrefois à Loc-Mariaker.

Vénètes portaient à coup sûr. La flotte de César était perdue sans un expédient digne de son génie. Les mains de ses soldats étant vaincues, il les remplaça par des mains de fer. Ne pouvant broyer la flotte armoricaine, il la faucha. Ses marins emmanchèrent des faux à d'énormes perches; et, s'élançant à force de rames, ils tranchèrent les manœuvres des Vénètes. Condamnés ainsi à l'immobilité, les puissants navires devinrent des champs de bataille; les Romains retrouvèrent alors leur supériorité, et, sous les yeux de César, ils prirent les ennemis à l'abordage. Tous les soldats et tous les marins vénètes se firent tuer à leur poste. L'espérance de la Gaule s'engloutit avec eux sous les flots... Le proconsul fit décapiter les druides et les sénateurs par centaines, et vendre sous la lance, comme esclaves, le reste de la population.

Vannes ne se releva jamais d'un tel coup. Elle joua toutefois un grand rôle au moyen âge, pendant les guerres de Blois et de Montfort; et devint, de 1793 à 1815, le quartier général de la chouannerie.

Il existe encore à Vannes quelques anciens débris de fortifications romaines et féodales. Nous remarquâmes, entre celles-ci, les cinq portes de la ville; une des grosses tours qui les flanquent est la tour du Connétable, dernier reste du château de l'Hermine, si fameux par l'emprisonnement de Clisson.

L'implacable ennemi du connétable de France, le duc Jean IV, l'avait attiré aux Etats de Vannes en 1387. Il lui fit bon visage d'hôte, but joyeusement dans sa coupe, et le pria de visiter le château de l'Hermine, qu'il achevait de construire. Le connétable l'accompagne avec le sire de Laval, son beau-frère, et le seigneur de Beaumanoir. Clisson et Laval arrivent les premiers; le duc leur fait parcourir le château en les consultant sur les fortifications. Parvenu à la porte de la grosse tour, il retient Laval, et invite le connétable à poursuivre. Clisson monte sans défiance; mais à peine a-t-il gagné l'étage supérieur, qu'il se voit enfermé, saisi par des hommes d'armes, garrotté de trois chaînes de fer et jeté dans un cachot humide. Puis, le duc ordonne à Jean de Bazvalan d'égorger et de noyer le captif dans la nuit...

En vain Bazvalan implore un sursis de quelques jours :

— Taisez-vous, lui dit le prince en fureur, car « si vous me rebarbez encore, je vous détruirai de fond et de racine.»

Bazvalan s'éloigne et promet d'obéir...

— Enfin, s'écrie Jean IV en se mettant au lit, voilà ma vengeance assurée!

Mais quand le repos a calmé ses esprits, il envisage l'horreur et surtout la portée de son crime... Il se voit toute la France sur les bras, sans être sûr des secours de l'Angleterre; et, tremblant, éperdu, il mande Bazvalan dès le point du jour.

— Eh bien! messire, lui dit-il..., le connétable?

— Le connétable est mort, répond Bazvalan; vous êtes obéi, monseigneur.

— Quoi! s'écrie le duc avec égarement, vous avez tué Clisson?...

— Oui, monseigneur; péu de temps après minuit, il a été noyé, selon vos ordres, et j'ai fait mettre le corps en terre dans un jardin.

— Ah! soupire le duc, « voyez-ci un piteux réveil-matin; pleust à Dieu, messire Jehan, que je vous eusse ouï. Je vois bien que jamais je ne serai sans détresse: retirez-vous, messire Jehan, que je ne vous voie plus!...»

Telle est, en effet, la récompense de ceux qui flattent les rois jusqu'au crime.

Mais après avoir laissé le duc se lamenter et crier tout le jour dans les angoisses du désespoir, le courageux serviteur reparut à sa porte.

— Monseigneur, « je connais la cause de votre douleur; je suis d'avis que vous devez mettre fin à votre tristesse, car il y a partout remède. »

— « Voire, messire Jehan, sinon à la mort!... »

Bazvalan avoue enfin qu'il a désobéi, que le connétable n'est pas mort...

Quand le duc « ouist ceste parole, il se lève sur pied, comme retourné de mort en vie, et embrassant cest homme :

— Dis-tu vrai, Bazvalan?

— Oui, monseigneur; je vous en réponds sur ma vie.

— Bazvalan, mon ami, respart le duc, tu es un bon serviteur de ton maistre, qui a sçeu si sagement le gouverner en ceste affaire; tu m'as fait le meilleur service que jamais homme fist à un autre : je t'assure que je le reconnoistray toute ma vie. Cependant je te donne dix mille florins, que je te feray compter de mon espargne devant que le jour passe.

« Le duc reprint le cœur, revenant d'une grande angoisse, et se fist apporter à souper, car il n'avait rien pris depuis la veille (1). »

Clisson fut remis en liberté, mais il lui en coûta cent mille francs d'or et toutes les places qu'il possédait en Bretagne. « Il le lui fallut avaler tel. » Jean IV ne savait pas être généreux, et le riche connétable ayant la vie sauve, « se trouva encore *bon marchand.* »

Des édifices militaires nous passâmes aux édifices religieux, non sans nous arrêter chemin faisant devant cette halle gothique, naguère transformée en théâtre, et dont la salle haute vit se consommer, en présence de François Ier, la réunion de la Bretagne à la France!

La cathédrale de Vannes, brûlée dans le neuvième siècle par les Normands, fut relevée à la même époque, détruite de nouveau en 1443, et reconstruite alors, telle qu'elle est aujourd'hui, par l'évêque Validire. L'extérieur de l'édifice n'a plus rien de remarquable depuis le coup de foudre qui lui enleva sa flèche, en 1824. Cette flèche, ou plutôt cette aiguille, une des plus hardies que l'on pût voir, formait le sommet de l'un des célèbres triangles de Cassini. Elle a été remplacée par un clocher sans grâce, qui surgit lourdement au-dessus de la vieille cité.

Du haut de la tour carrée de l'église du collége, de ce collége dont je vous ai conté les exploits, on embrasse d'un coup d'œil toutes les curiosités de Vannes : ses rues étroites et sombres, qui descendent en tournoyant vers la mer, ses maisons en damier de pierre et de bois, dont les pignons juxta-posés forment un zigzag infini, et dont les mansardes paraissent s'embrasser des deux côtés de la rue. On se croirait encore dans la ville du quatorzième siècle, et l'on s'attendrait à voir surgir au son du cor les chevaliers de Jeanne de Montfort ou de Charles de Blois, si l'on n'apercevait l'omnibus d'Auray, qui s'élance du Quartier-Neuf, et si le regard, en embrassant la vaste nappe d'eau terminée par les îles d'Houat et de Belle-Isle, ne reconnaissait, au lieu des galères anglaises, les navires de pêche et de cabotage qui louvoient dans les petites baies du Morbihan.

Pour se faire une idée de tous les aspects de Vannes, il faut gravir encore la *Butte-de-Kérino*, située à l'extrémité du port. De là, la ville entière se dessine en amphithéâtre; l'aiguille de la cathédrale et la tour de Saint-Paterne marquent la vieille et la nouvelle cité; le port se développe entre la promenade plantée d'arbres et les chantiers ani-

(1) *Chroniques de Bretagne*, par Alain Bouchard.

més par le bruit des marteaux ; çà et là s'élèvent les édifices et les souvenirs des vieux âges, les fortifications romaines, les châteaux gothiques et les monastères ; le couvent des *Carmélites*, qui a rompu son vœu de tempérance en s'ouvrant à la manutention des vivres ; les *Visitandines*, tout étonnées de loger la troupe de ligne ; les *Capucins* et les *Carmes*, qui ont pris des jeunes filles en pension ; les *Jacobins* infestés par les chevaux de la gendarmerie ; les maisons de retraite, où vit la sainte mémoire de Mlle de Francheville, etc., etc.

Si vous joignez enfin à cette perspective celle de la *Tour du Connétable*, le versant de la colline où la ville est assise depuis dix-neuf siècles, la jonction des deux ruisseaux qui viennent former une petite rivière à ses pieds, la plateforme et les avenues de la Garenne, ensanglantée par tant de fusillades sous la chouannerie, vous aurez vu tout ce qu'il est à propos de voir à Vannes, et vous n'aurez plus qu'à reprendre votre bâton de voyage.

C'est ce qu'après une dernière pointe aux superbes ruines d'Elven, nous ne manquâmes pas de faire le jour même, en compagnie du plus aimable et du plus savant cicérone que nous pussions rencontrer : je veux parler du fils de M. le comte de Francheville, qui, après avoir représenté à la Chambre un pays où son nom est depuis longtemps illustre, le guide en ce moment dans la voie des progrès agricoles, unique civilisation qui convienne à la Bretagne.

Nous visitâmes, avec M. Amédée de Francheville, le beau château de Truscat, qui mire dans les eaux du Morbihan sa façade grisonnante et le vert feuillage de ses mûriers ; la coquette bourgade de Sarzeau, où nous retrouvâmes la maison de Lesage ; la vieille abbaye de Saint-Gildas de Rhuys, dont la chapelle croulante est pavée de saints tombeaux, et toute pleine encore des ardentes rêveries d'Abeilard, quand le bruit de la mer, engouffrée dans les antres du rivage, ne pouvait étouffer en son cœur la douce voix d'Héloïse (1) ; le formidable château de Sucinio, debout depuis six cents ans sur sa côte sauvage, avec ses tours indestructibles, ses cheminées gigantesques, ses escaliers découpés en pleins murs, et ses glorieux souvenirs du connétable de Richemont ; toute la presqu'île de Rhuys, aux monstrueux rochers, bordés d'une écume éternelle, aux champs semés d'œillets d'or, de trèfles roses, de fleurs d'ajonc et d'églantiers ; aux bosquets de figuiers, qui rappellent le premier âge du monde ; aux berceaux de magnolias et de lauriers-roses, croissant en pleine terre ; aux points de vue dont l'œil effrayé ne peut atteindre les limites ; aux hardis mariniers en vestes noires et blanches ; aux jolies *Arvoraines* (2), toutes couvertes de dentelles et de soieries. Nous terminâmes cette excursion par une longue promenade en mer au milieu des trois cents îlots épars sur les eaux bleues du Morbihan, et nous débarquâmes à la presqu'île de Locmariaker, ce vaste rendez-vous de monuments druidiques.

Depuis la mer jusqu'au village de Crac'h, ce ne sont que tumulus, dolmens, menhirs et galgals. Ceux qu'on nomme la Tombe de César et le Mont Heleu, ont deux cents pieds de long sur cinquante de haut. Nous mesurâmes les débris d'un menhir qui avait plus de soixante-six pieds de long. La Tranche-de-Beurre n'en avait guère moins avant d'être mutilée. Le dolmen de la Table-des-Marchands (*Dol ar' Marc'hant*) est également gigantesque. Ses sculptures grossières font le désespoir des savants, ainsi que l'inexplicable amas de cendres qui le sépare du mont Heleu. Ces cendres sont-elles les restes d'une ville incendiée, ou des colosses de bois dans lesquels les druides brûlaient des hommes vivants ? Eternel et insoluble problème !

Autre problème, plus insoluble encore, à Gavr'nis (île de la Chèvre), où sous les entrailles d'un galgal, se dresse un si étrange dolmen ! Nous descendîmes en frissonnant dans ce temple souterrain de 15 ,65, et nous contemplâmes ces pierres tatouées, comme les sauvages de la Nouvelle-Zélande, de figures de haches, de cercles concentriques, de serpents enroulés, d'anneaux emblématiques, hiéroglyphes d'une langue tellement vieille que toute la science humaine n'en peut retrouver l'alphabet ! Notre surprise et notre émotion n'eussent pas été plus grandes si les ombres d'Adam et de Noé nous fussent apparues dans ces sombres cavernes. Nous avions sous les yeux un livre de granit écrit par des mains humaines, quelques milliers d'années avant les temps historiques ! Osez donc parler après cela des antiquités de la Grèce et de Rome !

Quand nous remontâmes au jour, du fond de cet abîme antédiluvien, nous ne pûmes regarder sans rire nos pantalons à sous-pieds, nos chapeaux gibus et nos lorgnons d'écaille !

Les visions druidiques nous poursuivirent jusqu'à Auray. Je disais, comme M. Souvestre, à mon compagnon :

— Voyez-vous ces montagnes qui s'élèvent là-bas, et qui servent de points de mire aux caboteurs de l'Océan ? Ce sont les tombes des grands commerçants de la Vénétie. C'est sur ces plages qu'ils venaient, pendant leur vie, attendre leurs flottes de Parthénope ou de Phocée... Ces formes qui s'agitent au sommet des *tumulus* sont leurs ombres, qui guettent encore des voiles à l'horizon... Puis, sur la mer, ces barques à voiles rouges qui se perdent entre les mille récifs de la baie, ce sont des barques vénètes qui pêchent pour des banquets de la grande Rome, car les Lucullus d'Italie préfèrent maintenant les huîtres d'Armorique à celles du lac Lucrin... Ou plutôt ce sont les esquifs des druidesses qui transportent les âmes des morts à l'île du Souvenir... Regardez à nos pieds cet homme qui monte la colline ; à son vêtement de lin, ne le reconnaissez-vous pas ? C'est un *bellec'h*, un ministre de Hu et de Teutatez... Et cette femme à la longue coiffe et tout habillée de laine blanche, c'est une *leane* ou prêtresse (1). N'approchons pas de ce Cromlec'h, c'est un temple sacré. Voici le menhir qui en défend l'abord, et voilà l'autel de pierre sur lequel la victime humaine attend le coup des ovates !...

II. Auray. — Agréables contrastes. — Le Loc. — Les Alréennes. — Les pèlerins. — Sainte-Anne. — Affluence innombrable. — Les processions des paroisses. — Les Arzonnais, etc. — Nous retrouvons le pèlerin à la calèche. — Keranna. — La Fontaine. — La *Scala sancta*. — La chapelle. — Le moyen âge en 1847. — La nouvelle cour des Miracles. — La légende de sainte Anne. — Antiquité de la dévotion. — Nicolazic. — Visions et miracles. — La statue découverte. — La chapelle relevée. — Kériolet. — Ses crimes et sa conversion. — Reliques. — Confrérie. — Offrandes. — Fin du pardon. — Vive la foi !

Nous regagnâmes, en conversant ainsi, la route de Vannes à Auray. Elle n'offrit à nos yeux que le triste aspect d'une lande presque continuelle, à peine fleurie çà et là de pâles bruyères et d'ajoncs avortés. Quand le reflet d'une pièce d'eau semblait de loin égayer la perspective, nous reconnaissions en approchant un étang jaune et bourbeux, au-des-

(1) On montre encore, dans le jardin du couvent, la porte par laquelle Abeilard échappa aux poignards des moines féroces qu'il n'avait pu réformer.

(2) Femmes des côtes (de *Azvor* ou *Ar mor*, pays maritime).

(1) Ces vieux noms de *bellec'h* et de *leane* sont encore donnés par les paysans aux prêtres et aux religieuses d'Armorique.

sus duquel se penchaient des joncs noirâtres, et qui ne réfléchissait pas même les nuages du ciel. A droite et à gauche, c'était de loin en loin quelque hameau de trois ou quatre maisons, quelque toit de paille isolé au milieu de la lande, quelque pauvre chapelle assise entre un vieux chêne et un ruisseau; quelques enfants à demi nus gardant des vaches maigres sur les communs, demandant la charité aux pèlerins au nom de Madame sainte Anne, et contrefaisant pour un liard le cri aigu des canards sauvages.

Nous avions encore l'âme tout attristée de ces tableaux lorsque nous arrivâmes devant Auray, et jamais contraste pareil ne vint réjouir les yeux d'un voyageur...

L'entrée d'Auray par la route de Vannes offre certes un des coups d'œil les plus pittoresques du Morbihan. La ville apparaît tout à coup et tout entière sur le versant de la colline qui lui sert de base, et du sommet de laquelle elle descend en amphithéâtre jusqu'au bras de mer qui a reçu le nom de rivière d'Auray. Ce bras de mer, coupé par un pont de granit au centre du port, se divise gracieusement en deux courbes inégales dont les aspects forment une opposition frappante. A droite, s'étend un large bassin tranquille et solitaire, où les murs gris et le bois verdoyant d'un petit château se mirent avec les nuages du ciel, au milieu de quelques bateaux affourchés sur leurs ancres. A gauche, le port se déroule entre ses quais étroits, tout rempli de bricks, de goëlettes et de chasse-marées, si pressés, qu'on ne voit pas l'eau qui les porte, et dont les mâts, garnis de voiles blanches et de pavillons flottants, se confondent avec les grands arbres qui ombragent la promenade du Loc. Cette promenade, dont Auray s'enorgueillit à juste titre, est à elle seule un paysage délicieux. Figurez-vous une montagne qui surgit tout au bord de l'eau, s'élève à pic en gradins tapissés de gazon, s'appuie d'une part sur des masses de roches dorées que le soleil enflamme de ses rayons, de l'autre sur les ruines d'une antique forteresse, dont le lierre festonne les arceaux et les éperons de granit, et se couronne enfin de chênes et d'ormeaux séculaires, dominés par un observatoire qui embrasse tout le Morbihan.

A droite du Loc, au delà des ponts, les vieilles maisons d'Auray groupent leurs pignons gothiques le long d'une rue qui monte comme une échelle jusqu'à la place, où la fameuse *Notre-Dame de Bethléem* élevait autrefois sa tour de deux cents pieds, et où se dresse aujourd'hui le médiocre campanile de la nouvelle église. — On voit encore à Auray, mais dans un cruel état de profanation, les restes élégants de l'ancienne chapelle du Saint-Esprit.

Les femmes d'Auray passent à juste titre pour les plus belles femmes (nous allions dire les seules belles femmes) du Morbihan. L'Alréenne se reconnaît, dans les foires et les *pardons* du pays, aux traits fins et réguliers de son visage, à ses joues arrondies, vermeilles et veloutées, à la délicatesse de son nez aiguisé malicieusement, à ses grands yeux noirs armés de longs cils, à l'agaçante coquetterie de sa tournure, de sa démarche et de sa toilette, et particulièrement à son ample coiffe de mousseline aux bandelettes flottantes, espèce de demi-voile transparent qui cache et découvre tour à tour cette charmante figure.

Le soleil de la Pentecôte venait de se lever radieux dans un ciel pur... La cloche de Sainte-Anne nous appelait à la chapelle du pardon; nous nous hâtâmes d'en reprendre la route avec les pèlerins, réservant pour notre retour tout ce que nous laissions de curieux derrière nous.

Nous avions compté jusque-là les pieux voyageurs par centaines; ici nous les comptâmes par milliers; c'était tout un peuple en procession... Il en venait des grèves de la mer, du désert des landes, des tourrelles des manoirs, du centre des villes et du fond des hameaux. Le bruit des chants nationaux, des cantiques sacrés, des ballades de sainte Anne, des prières de tous et de chacun, redoublait en même temps que la multitude, et couvrait les cris des mendiants qui bordaient le chemin. Des paroisses entières arrivaient en grand costume, bannières déployées, clergé en tête, les hommes en avant, les femmes en arrière. Tous les sentiers ruisselaient de surplis et d'étoles, de croix d'argent, de *jupens* bariolés, de coiffes blanches et flottantes...

Et ces bannières et ces croix se saluaient en s'inclinant. Et ces torrents divers s'unissaient en un grand fleuve qui se déroulait à perte de vue... Et ces populations tombaient à genoux comme un seul homme, dès que le campanile de Sainte-Anne leur apparaissait à l'horizon... (1).

Il faudrait un volume pour décrire les détails de cette procession sans nombre et sans bornes.

Au milieu d'une troupe de petits enfants, une femme encore pâle, une pieuse mère porte un drap blanc déroulé; c'est son linceul qu'elle avait préparé pour s'ensevelir elle-même; mais ses enfants l'ont sauvée en promettant le pèlerinage, et toute la famille accomplit aujourd'hui son vœu, et les petits comme les grands chantent: *Santez Anna Beneguet*. Et le linceul, changé en drapeau de délivrance, va bientôt flotter au mur de la chapelle...

Des pêcheurs de Noyallo s'avancent, les pieds en sang, les vêtements en lambeaux, chargés d'une longue planche hérissée de clous rouillés. Cette planche est le dernier débris de leur barque; c'est la planche de salut, jetée par sainte Anne à leurs mains suppliantes. Les braves gens n'en doutent pas, car ils ont vu sa blanche figure leur sourire dans l'orage aux lueurs d'un éclair; aussi avec quelle foi ils lui apportent leur simple et sublime offrande!

Mais quelle est cette troupe qui les précède, dans un ordre si parfait? Le chapeau goudronné, le pantalon de toile, la ceinture de laine rouge, et plus encore la vigueur des membres, l'intrépidité de la démarche, indiquent des marins de haut-bord. Ce sont les descendants de ces matelots d'Arzon, qui vainquirent le terrible Ruyter, avec la protection de sainte Anne. Comme leurs aïeux, ils viennent tous les ans remercier la Patronne. Ils s'embarquent à Port-Navalo, avec leurs femmes et leurs enfants, dans des chasse-marées à voiles rouges. En tête de la flottille, sur un navire pavoisé de rameaux, de fleurs et de pavillons, vogue le clergé, revêtu de ses plus riches ornements. Depuis Arzon jusqu'à Sainte-Anne, sur la route comme sur les flots, l'image dorée de l'aïeule de Jésus précède les marins dans sa blanche tunique, avec la croix d'argent de la paroisse. Ils portent à sa suite, sur leurs vaillantes épaules, le modèle du vaisseau de 74 qui vit triompher leurs pères; le voilà paré de ses brillantes couleurs, de ses mille cordages, de sa dunette sculptée, de ses voiles blanches et de

(1) On se figurera ce merveilleux concours par un seul exemple: La paroisse de l'Ile-Dieu franchit encore soixante lieues pour venir à Sainte-Anne. Outre ces processions annuelles, il y a des processions de circonstance, à la suite des calamités publiques. On se rappelle celle de Guélon, près Granville, en 1629; celle de Quimperlé en 1654; celles de Saint-Nazaire et du Croisic; mais surtout celle de Pont-l'Abbé, qui offrit le spectacle d'une ville entière accourant de vingt-cinq lieues après une horrible épidémie. Les bannières déployées dans ces fêtes sont quelquefois d'une antiquité précieuse et d'une richesse admirable. La bannière bretonne est le palladium de la commune. Portée et défendue par tous les bras, elle échappe aux plus sanglantes révolutions, et survit de siècle en siècle aux périssables drapeaux des gouvernements: c'est un des plus nobles symboles de l'unité et de l'immortalité catholiques.

ses pavillons de soie. Tantôt il sombre dans le feuillage des haies ; tantôt il surgit sur les ondes de verdure. Et les matelots, frappant la terre en cadence, marquent les mouvements de son tangage par le *chant des Arzonnais*, Marseillaise des marins bretons (1).

Depuis longtemps nous recherchions dans la foule le pèlerin à la calèche... Le bourgeois de Vannes qui l'avait déjà reconnu nous le montra de nouveau. Il n'avait plus son équipage ni son escorte de mendiants, mais il marchait toujours pieds nus, et deux familles du pays l'accompagnaient : la sienne d'abord, qui avait un air de modeste aisance ; puis deux pauvres vieillards et leurs six enfants, plus pauvres encore, entre lesquels une jeune fille, dans la fleur de l'âge et de la beauté, brillait comme une rose au milieu des ruines. Cette jeune fille, toute noyée de larmes sous sa blanche coiffe, jetait au pèlerin des regards si émus et si tendres, que nous soupçonnâmes entre eux quelque touchante histoire...

— Je suis sur la voie de ce mystère, nous dit le bourgeois à l'oreille ; je saurai tout ce soir, et je vous le raconterai.

Enfin nous arrivâmes sur le théâtre du grand pardon... Au milieu d'une fort belle place, couverte de châtaigniers, s'ouvre une piscine en pierre de taille, alimentée par des sources vives, formant un parallélogramme de 74 pieds sur 46, coupée au bas d'un large cintre, flanquée d'escaliers en amphithéâtre, divisée en trois bassins octogones, dont le dernier, prolongé en hémicycle, entoure de ses eaux le piédestal de sainte Anne. De cette place, la rue des Merciers conduit par trois portes au parvis de la chapelle. Celle-ci dresse au centre sa croix latine et sa tour carrée, de 150 pieds de haut. Derrière le maître-autel, la sacristie est surmontée d'une voûte soutenue par quatre colonnes de marbre, et qui supporte elle-même le chœur ouvert sur l'église par une arcade. Au delà s'étend l'ancien cloître des Carmes avec son calvaire, ses grands bâtiments, ses magnifiques jardins, ses grasses prairies, ses hautes avenues de châtaigniers et ses pièces d'eau limpide et poissonneuse (2). A droite et à gauche du parvis, règnent des galeries qui abritent les marchands de rosaires, de médailles et de figurines d'ivoire... Ces galeries se rejoignent au-dessus des trois portes par deux escaliers qui montent à la *Scala sancta* (échelle sainte), au sommet de laquelle un autel domine un grand arceau et surgit sous une élégante coupole. Vingt mille âmes peuvent entendre la messe célébrée à cet autel.

Tout cela présente un aspect oriental fort imposant encore, malgré les profanations et les mutilations de 1793. On regrette, entre autres ornements de la *Scala*, un groupe de pierre figurant l'*Ecce-Homo*, ouvrage très-curieux du seizième siècle, remplacé, du reste, par un beau fragment du rétable des Cordeliers d'Auray. Deux rétables de la Renaissance, dignes de celui-ci, sont à remarquer dans la chapelle, ainsi que les enroulements et les reliefs de la frise.

Mais ce qui attire particulièrement les yeux dans ce modeste temple, ce sont les milliers d'*ex-voto* suspendus aux murs par les pèlerins : béquilles, entraves, figures de cire, navires en détresse, offrandes de toute sorte, et surtout peintures naïves, attestant la guérison de tous les maux, la délivrance de tous les périls, et même la résurrection de plusieurs morts. La plupart de ces tableaux sont d'une naïveté que l'absence de l'art rend encore plus touchante. Leur nombre est tel, qu'il faut renoncer de les décrire ; et leur vue seule, d'ailleurs, peut donner une idée de leur caractère. On se retrouve ici en plein moyen âge, au temps des exorcismes, des canonisations et des miracles...

Le miracle aujourd'hui, c'est ce pardon même de sainte Anne en 1847. Ce sont ces innombrables pèlerins assiégeant les autels et les confessionnaux, enfassant devant la Patronne les cierges, les chapelets et les images d'ivoire, défilant au pied de la *Scala sancta*, sous les bénédictions des prêtres, se pressant autour de la fontaine salutaire, y puisant à longs traits l'oubli des souffrances, confondus petits et grands, riches et pauvres, jeunes et vieux, offrant le plus vaste et le plus curieux mélange de costumes qu'on puisse voir, les uns campant dans la plaine comme une armée de croisés, les autres se livrant en public à tous les excès de la dévotion, portant sur le dos leurs pères ou leurs enfants malades, amenant des moribonds dans leur charrette à bœufs, se traînant autour de la chapelle sur les genoux et sur les mains, remplissant l'air de leurs chants ou de leurs prières, de leurs cris de détresse ou de reconnaissance, résumant enfin, dans ce petit village, toutes les misères et toutes les joies, toutes les espérances et toute la foi d'ici-bas (1).

Comme on nous l'avait annoncé, les mendiants et les mercenaires foisonnaient, exécutant pour quelques liards tous les tours de force de la pénitence, étalant leurs plus affreux haillons et leurs plaies les plus hideuses, souvent improvisées la veille, en un mot rappelant toutes les douleurs vraies ou fausses, toutes les physionomies et toutes les scènes de l'ancienne Cour des Miracles.

Le Parisien Robert, attendri, fasciné, ébloui, se croyait le jouet d'un rêve ou d'une vision.

— Est-il possible, s'écriait-il, que nous soyons à dix myriamètres de Paris, dans un pays qui a passé par la République, par l'Empire et par la Charte, à trois lieues d'un chef-lieu de préfecture, d'un tribunal et d'un collége, tout près de quatre ou cinq routes royales, sillonnées de malleposte et de messageries !

— Cela est pourtant vrai, lui répondis-je, et cela vous montre encore la persistance bretonne. Si Dieu voulait frapper le monde comme Sodôme et Gomorre, il trouverait ici assez de croyants pour désarmer sa colère. Du reste,

(1) Voici cette mâle et pieuse chanson, naïf chef-d'œuvre des pauvres paysans :

Sainte Anne, que Dieu bénit, vos vertus, votre puissance, ont éloigné de nos têtes la mort et tous les dangers ! — Nous courons à votre maison sainte pour offrir des actions de grâces ; car vous nous avez préservés dans les dangers du combat ! — Sainte Anne, que Dieu bénit, etc.

— Une troupe d'Arzonnais était partie pour l'armée : ils étaient plus de quarante et soumis aux ordres du roi ! Sainte Anne, que Dieu bénit, etc. — Pleins de foi, pleins de confiance, nous tous, paroissiens d'Arzon, nous vînmes ici vous implorer le saint jour de la Pentecôte ! — Sainte Anne, que Dieu bénit, etc. — Nous voilà voguant dans la Manche, avec celui qui nous commande, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux hollandais ! — Sainte-Anne, que Dieu bénit, etc.—Coups de canon nous arrivent plus pressés que la grêle : Oh non ! jamais, jamais nous ne fûmes en pareil danger ! — Sainte Anne, etc. — De chaque flanc du vaisseau des tonnerres de bordées fracassent et font tomber câbles, voiles, mâts et bordages ! — Sainte Anne, etc. — O véritable miracle ! aucun des enfants d'Arzon ne reçut la moindre offense de boulet ni d'arquebuse ! — Sainte Anne, etc. — Près d'eux, à droite et à gauche, tués ou blessés, tombent les hommes ; mais pour eux, votre secours, votre vertu les défendaient ! — Sainte Anne, etc. — Là, près de nous, un boulet frappe un pauvre matelot, et la moelle de sa tête jaillit sur un enfant d'Arzon ! — Sainte Anne, etc. — Nous vous prions de bon cœur, sainte Anne, que Dieu bénit ; conservez-nous en grâce, maintenant et toujours. (Traduction de M. Dufilhol.)

(2) Voir, pour de plus amples détails, l'excellent petit livre de M. M..., d'Auray, sur le *Pèlerinage de Sainte-Anne*.

(1) Suivant Hugues de Saint-François, on a vu jusqu'à cent mille pèlerins vivant de leurs provisions, communiant à la chapelle, et couchant à une lieue à la ronde, sous des tentes gardées par les religieux.

l'histoire du pèlerinage de Sainte-Anne vous expliquera sa popularité; le passé vous fera comprendre le présent et l'avenir.

— La voie romaine qui conduit d'Auray à Kéranna était une route sacrée avant Jésus-Christ, et les païens, peut-être même les druides, adoraient ici un de leurs dieux, comme les catholiques y honorent une de leurs patronnes. Le fait est que la première chapelle de Sainte-Anne fut bâtie du temps des Romains, qu'elle tomba de vétusté en 699, et qu'elle se releva en 1624, — voici de quelle façon. Je traduis la légende populaire.

Intérieur de la chapelle de Sainte-Anne.

Il y avait alors à Kéranna un bon paysan, Ewan Nicolazic, craignant Dieu, aimant ses frères, priant tous les jours sainte Anne, et rendant la justice sur la pierre de sa porte, comme saint Louis sous le chêne de Vincennes. Un de ses champs, le Bocenno, occupait la place de l'ancienne chapelle; chaque récolte y était bénie d'en haut; mais il s'y passait d'étranges choses. Sur le sol qui recouvrait les débris du temple depuis neuf cents ans, les bœufs se cabraient sous l'aiguillon, brisaient le soc de la charrue et s'enfonçaient les cornes en terre. Un soir, Nicolazic, revenant d'Auray, son pen-baz à la main, vit en l'air un bras de femme sortir d'un nuage avec un cierge allumé. Un autre soir, il aperçut à la fontaine voisine, dans une grotte de vapeurs, une femme blanche, aux longs cheveux noirs, au manteau doré, qui jetait une lumière douce et pénétrante. Il reconnaît la bonne sainte Anne, et va conter sa vision au curé dom Roduez, un des capucins qui venaient de s'établir à Auray. Le curé se moque de lui et le renvoie durement. Cependant Nicolazic entendait la nuit les pas et les chants d'une multitude arrivant à Kéranna. Une troisième fois, il revoit la Patronne, et cette fois elle lui parle : « Ewan, lui dit-elle, j'étais jadis honorée dans ce pays, comme je le suis dans ta maison; je te charge de rétablir ma chapelle. Le faible est fort avec la grâce du Seigneur.

Nicolazic n'avait pas de quoi bâtir une cabane, il jura pourtant de relever le temple. Il appelle ses parents et ses voisins, suit avec eux la lumière au Bocenno, la voit disparaître sous terre, creuse les sillons à coups de bèche et retrouve l'antique statue de sainte Anne...

Elle avait passé neuf siècles sous un buisson d'aubépine, sans autres honneurs que les floraisons printanières et les chants des oiseaux dans leurs nids.

Ewan et les paysans redressent la vieille image, la parent de simples ornements et la couvrent d'un oratoire de verdure. Les pèlerins y accourent de toutes parts, avec leurs offrandes; et ces offrandes se multiplient tellement qu'un temple de granit remplace enfin le berceau de feuillage. Nicolazic lui-même en dessine les piliers et les arceaux, imités des branches du premier édifice, et le pavillon d'azur sillonné de chérubins, que la sainte lui a révélé dans un nouveau songe. Puis les fidèles se mettent à l'ouvrage, l'un fournissant la pierre, l'autre le bois, celui-ci sa charrette, celui-là ses outils, tous leur zèle et leur adresse, leurs journées et leurs bras.

Ainsi fut rebâtie par de pauvres paysans la chapelle de Sainte-Anne, — et cela malgré les esprits forts et les grands du pays.

Outre Dom Roduez, que Dieu punit bientôt, Pierre Le Gouvello de Kériolet fit une opposition féroce. Cet homme était le Barbe-Bleue d'Auray, et le château de Kerloy lui servait de repaire. Il volait son père et sa famille, courait se faire turc et pirate en Orient, tuait les hommes en duel, déshonorait les femmes, tirait le pistolet contre la foudre, épouvantait le pays à dix lieues à la ronde, s'élançait en blasphémant contre les pèlerins et les foulait aux pieds de son cheval noir.

Or, le soir du 12 mai 1645 des moines s'en allaient priant à voix basse, sur le chemin de Kéranna. Une charrette les suivait, attelée de deux bœufs, conduite par un vieillard à cheveux blancs, escortée de femmes en robes noires, qui arrosaient leurs chapelets de larmes. Dans la charrette, sur un lit de paille fraîche, sous un drap blanc tendu par des claies de saule, un homme gisait tout de son long, comme un mort qu'on porte en terre. Cet homme vivait encore cependant, car on l'entendait soupirer d'une voix éteinte : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

C'était Ewan Nicolazic, qui accomplissait son dernier pèlerinage...

Le prieur des Carmes, récemment installé à Sainte-Anne, le reçut aux limites du Bocenno. Les religieux levèrent son linceul, et le transportèrent dans une cellule ménagée pour lui. Tout le monde resta à la porte, même sa femme Guillemette, qui tomba sur le seuil, la tête dans son tablier.

Un homme entra cependant, confondu avec les frères, à cause de son manteau noir... Le prieur ne le reconnut qu'après avoir couché l'agonisant sur la cendre, dans la tunique de l'ordre du Mont-Carmel...

— Seigneur de Kériolet ! s'écria-t-il indigné, comment vous trouvez-vous ici ? Venez-vous troubler le départ de cette âme pour l'autre monde?

— Je viens voir comment les justes meurent, repartit Keriolet d'une voix sourde...

Car c'était bien le démon de Kerloy, mais déjà frappé de la grâce divine. Il revenait d'assister, à Loudun, aux exorcismes des pécheresses...

— Voyez donc, et jugez ! dit le prieur, qui entonna les psaumes des agonisants...

Ewan y répondit avec les frères. Les pèlerins chantaient

au dehors : *Santez Anna Beneguet,* et Guillemette répétait avec sanglots : *M'ami paour!* (mon pauvre ami!)

Nicolazic l'entendit de loin et lui fit dire qu'il prierait Dieu de ne pas la laisser derrière lui...

— Demandez aussi pour nous cette faveur, ajoutèrent ses amis et ses proches...

— Je la demanderai, balbutia le moribond.

Et Kériolet, tombant la face contre terre, s'écria :

— Sainte Vierge, ne me rejetez pas!

Il poussa ce cri trois fois pendant l'agonie d'Ewan. Enfin le vieillard rendit le dernier soupir, les yeux fixés sur la statue de sainte Anne, qu'on avait apportée dans la cellule.

— C'est bien vous, ma bonne maîtresse! murmura-t-il; voilà votre nuage blanc et votre manteau d'or... Voilà le Bocenno, la fontaine, les chérubins...

Ce furent ses paroles suprêmes!... Son extase était réalisée dans le ciel...

Sa femme expirait au même instant, en répétant : — *M'ami paour,* me voici!

Prenant alors un cilice et l'offrant à Kériolet :

— Le Seigneur ne rejette pas, dit le prieur, les cœurs contrits et humiliés.

Kériolet ceignit ses reins du vêtement de fer, et se consacra désormais à Dieu et aux pauvres.

On ne le vit plus que couvert de bure, mangeant du pain noir, couchant dans les étables et parfois sur la neige, soignant les malades, les portant sur ses épaules, priant nuit et jour aux autels. Il fit à pied, ayant des clous aigus dans sa chaussure, vingt-cinq mille lieues de pèlerinage, et il mourut dans les ordres, en odeur de sainteté, léguant ses biens au couvent et à l'église de Kéranna.

Aucun pays ne pouvait lui offrir plus d'occasions que celui-ci d'exercer la charité. Vous avez déjà pu en juger par les misérables intérieurs que nous avons vus, et vous en jugerez mieux encore par les intérieurs plus misérables qui nous attendent.

Intérieur de paysans morbihannais.

Après avoir raconté cette légende à Robert, je le reconduisis dans la chapelle, où je lui montrai les tombeaux de Nicolazic et de Kériolet : le premier, au pied d'une colonne, à la place même où fut trouvée la statue ; le second, devant le grand-autel, avec cette épitaphe :

Cy-gist Pierre de Kériolet. Conquête de Marie, il en fut le plus fidèle et zélé serviteur.

Nous vîmes encore à la sacristie le masque en cire du célèbre pénitent, quelques lambeaux de sa soutane, et son chapeau, qui figure un cône tronqué.

Puis nous parcourûmes le registre de la confrérie de Sainte-Anne, où nous trouvâmes inscrits les plus grands rois et les plus hauts personnages : Anne d'Autriche et Louis XIII, qui envoyèrent à Kéranna une relique enchâs-

sée dans le cristal de roche et l'argent; — le pape Urbain VIII, instituteur de la confrérie, et tous ses successeurs; — Louis XIV et Philippe d'Orléans; les princes de Condé, — Marie-Thérèse, — Henriette d'Angleterre, — le grand Dauphin et sa femme, — Marie Lekzinska, — Louis XVI, — Marie-Antoinette, — les Montbazon, les Brissac, les Bruc, les Guiche, les Schomberg, et tous les beaux noms de France.

Les dons précieux de ces illustres confrères disparurent presque tous en 1793; mais les fidèles Bretons sauvèrent la chapelle et la tête de l'ancienne statue, qu'on voit encore sous verre dans le piédestal de la nouvelle.

Les mauvais jours de la Révolution passés, un séminaire remplaça les carmes à Sainte-Anne, et les pèlerinages et les offrandes recommencèrent de plus belle. Ces offrandes s'élèvent quelquefois, sou par sou, jusqu'à des centaines de mille francs.

Le soir venu et les dévotions achevées, je montai avec Robert sur la tour de l'église... Quelques pèlerins circulaient encore dans l'ombre autour des édifices... Ceux qui regagnaient leurs paroisses s'éloignaient par bandes à travers la campagne; ceux qui passaient la nuit se groupaient autour de la piscine et de la *Scala*, sous des voiles de navires. Le reste se couchait dans la plaine, les femmes au milieu, les hommes alentour. Des torches allaient et venaient dans la nuit, éclairant les coiffes blanches au passage... Et un concert de chants et de prières s'élevait encore au milieu du silence, entrecoupé des lamentations des mendiants acharnés aux derniers voyageurs. Nous nous rappelâmes, en ce moment solennel, et nous comprîmes les visions de Nicolazic; le nuage de la fontaine, la lumière du Bocenno, les apparitions de sainte Anne et des chérubins.

— Décidément, s'écria Robert, ému jusqu'aux larmes, vive la foi pour créer les grandes choses et donner les grands spectacles!

III. L'histoire du pèlerin à la calèche. — Adrien Flohic et René Kerval. — Cinq ans à Paris. — Le pot de terre et le pot de fer. — Naufrage et ruine. — Marie Kerval. — L'ange sauveur. — Retour des enfants prodigues. — Expiations et réparations. — Scène de famille. — Paysans comme devant. — Où se retrouve le bonheur perdu. — Tré-Auray. — La vallée de Kerzo. — Paysages et Souvenirs historiques: 1364, — 1795, — 1815. — Les pierres de Carnac. Les savants confondus par un pâtre. — Saint-Corneli. — Hennebon et son église. — Encore la misère. — Histoire et monument d'Hipp. Bisson. — Lorient et Port-Louis.

Plusieurs fois, dans la journée, nous avions retrouvé le pèlerin à la calèche devant la chapelle et la *Scala*...; puis, nous l'avions perdu de vue, au milieu des torrents de la foule... Jugez donc avec quelle impatience nous regagnâmes notre hôtellerie pour demander de ses nouvelles au bourgeois de Vannes. Le digne homme rentrait en même temps que nous-mêmes, et son joyeux sourire nous apprit qu'il savait tout. Nous l'enfermâmes bien vite dans notre chambre, et voici l'histoire qu'il nous raconta:

Il y a cinq ou six ans, deux jeunes gens quittaient Auray pour se rendre à Paris. L'un était Adrien Flohic, le pèlerin qui nous occupe; l'autre était son ami d'enfance, René Kerval. Fils de paysans propriétaires, tous deux avaient fait leurs études à Sainte-Anne pour entrer dans les ordres; mais la vocation leur manquant au seuil du tabernacle, ils hésitaient à reprendre le *jupen* et le *brayow-bras*: Leurs brillants succès au collége et dans les salons en avaient fait deux élégants qui n'osaient redevenir laboureurs. Cependant Kerval s'était résigné et laissait déjà repousser ses cheveux, lorsque Flohic vint l'arracher, comme Cincinnatus, à la charrue.

— Victoire! mon cher, lui dit-il; voici la clef d'or qui nous rouvre le monde!...

Et il lut une lettre qui lui annonçait trois cent mille francs d'héritage. Un vieil oncle lui laissait cette fortune, amassée dans les courses de mer...

Le plan d'Adrien était déjà fait; il donnait le quart de la succession à ses parents, dont il comblait ainsi l'aisance; il allait tripler le reste en quelque temps à Paris, et il offrait à son ami vingt mille francs pour l'accompagner.

Kerval accepta, et partit avec Adrien, malgré les instances de sa famille.

— René, lui dit son vieux père, tu vas te perdre dans la grande ville!...

— Je vais m'enrichir, au contraire, pour nous tous!... répondit le jeune homme.

La chose était difficile, car il y avait six enfants dans la maison. Mais la jeunesse et l'imagination ne doutent de rien.

— J'assurerai ta dot... et ton bonheur avant tout! reprit René à demi-voix, en embrassant l'aînée de ses sœurs.

Il faut dire que Marie Kerval, élevée par les dames de la Sagesse, était un ange de beauté, d'esprit et de vertu. Adrien Flohic avait d'abord songé à demander sa main, ce qui eût comblé les tendres vœux de la jeune fille; mais le cœur de l'héritier avait tourné comme la roue de la fortune, et il n'apercevait même pas le désespoir qu'il laissait à Auray.

René l'apercevait, lui,.., et tâchait de consoler sa sœur.

Trois ans après, les deux amis figuraient au premier rang de la fashion parisienne... Adrien, surtout, avait des chances incroyables,.. Il gagnait des flots d'or au jeu et à la Bourse; il était l'idole des femmes, le héros de l'Opéra, le parangon de la mode. Il finit par oublier son origine et sa famille, et par croire à son étoile, comme Napoléon,.. Cette confiance agrandit encore sa veine, et multiplia ses succès.

Excité par lui, René voulut le suivre, et se brisa comme le pot de terre contre le pot de fer. Il éblouit ses parents du bonheur de son ami; il les décida à risquer leur modeste avoir entre ses mains, et les associant ainsi à ses folles entreprises, il leur enleva l'aisance, sous prétexte de leur donner la richesse.

Adrien Flohic, du haut de son orgueil, ne vit seulement pas le naufrage de Kerval, qui, par une rare délicatesse, n'osa s'accrocher à l'auteur de sa perte. Celui-ci même, d'ailleurs, blasé sur tous les plaisirs, au bout de toutes les jouissances, venait de se rappeler qu'il était homme, en recevant un coup fatal. Pris d'une violente passion, — passion de tête et non de cœur, — pour la fille d'un haut personnage, il s'était vu repoussé du pied comme ancien paysan, et renvoyé durement à la charrue. Le frère de la superbe demoiselle n'avait pas même daigné se battre avec lui. Ce dernier outrage, connu de tout Paris, égara le cerveau d'Adrien; il se jugea déshonoré sans ressource; il se vit humilié par ceux qu'il écrasait la veille, et, n'ayant pas le courage d'abandonner le monde, il aima mieux mourir que d'y reparaître flétri.

Errant un soir au bord de la Seine, il posait déjà le pistolet entre ses lèvres, lorsqu'une douce main vient arrêter la sienne...

Il se retourne, et voit, sous l'humble coiffe d'Auray, Marie Kerval, la sœur de son ami, l'ange de son premier amour.

Marie avait deviné la ruine de son frère et de sa famille; elle avait frémi pour René, et pour Adrien peut-être (le cœur n'a-t-il pas sa seconde vue?). Elle était donc

partie d'Auray à pied, vivant en route de quelques économies, et elle était arrivée à Paris ce jour-là même. Après avoir consolé Kerval, elle avait appris le malheur d'Adrien, et le frère et la sœur étaient accourus le sauver...

Flohic reconnaît à ce signe le doigt de Dieu. A l'aspect de cette jeune fille si parfaitement belle et si admirablement bonne, tous les purs sentiments de son enfance se réveillent en lui... Son séjour à Paris lui semble un cauchemar délirant. Son vieux père et son humble famille, sa petite chaumière et son clocher, le séminaire et la chapelle de Sainte-Anne, tous les souvenirs du pays, qui ne meurent jamais chez les Bretons, lui apparaissent comme une fraîche oasis au sortir du désert... Il se revoit surtout contemplant Marie dans le clos d'Auray, l'admirant s'agenouiller devant la croix, danser aux fêtes du pardon, chanter sous l'aubépine en fleurs... Et il se sent redevenir pieux et tendre, simple et modeste comme autrefois...; il retrouve des prières sur sa bouche, des larmes dans ses yeux, de l'amour dans son âme..., et il se jette aux bras de René et de Marie, en criant : Merci, mes sauveurs !

Mais qu'on juge de ses remords lorsqu'il apprend les tristes effets de son exemple et de son entraînement : la ruine de René Kerval et celle de sa famille, réduite à vivre des charités publiques !... Car telle était la profondeur de l'abîme où il avait plongé ces malheureux sans le savoir !... Ses instances en arrachèrent l'aveu aux larmes de Marie...

Son plan de retraite et d'expiation fut dès lors arrêté... Il revient à son hôtel avec ses deux amis; il vérifie les titres de sa fortune, qui s'élevait encore à trente mille livres de rente (il en avait gagné le triple et mangé le double en cinq ans). Il écrit à son père et au père de Kerval deux lettres dont il charge René et Marie. Il prie ceux-ci de le devancer en Bretagne, leur donne rendez-vous au pardon de Sainte-Anne, et part, en effet, cinq jours après eux... Ceci se passait la semaine dernière.

Arrivé en poste à Nantes, Adrien descend de sa calèche, y installe des mendiants à sa place, et commence, pieds nus sur la grande route, ce pèlerinage dont nous avons été les témoins. A Auray, il retrouve et embrasse ses parents et ceux de René.

L'aspect de la famille Kerval devient sa plus cruelle punition... Cette chaumière, qu'il avait vue souriante de bien-être et de propreté, ressemble aujourd'hui aux plus misérables cabanes du Morbihan... Chrétiens et bestiaux y vivent ensemble...; les parents y sont en haillons et les enfants presque nus... La huche est sans pain, le cellier sans cidre, le courtil sans abeilles, les visages sans sourires... Les grâces de Marie brillent seules dans cette désolation, comme un rayon de soleil sur un champ ravagé...

Les deux familles suivent Adrien au pardon, comme nous les avons vues... La journée se passe en dévotions et en prières... Marie est toujours là, ange gardien de celui qu'elle a sauvé...

Le soir venu, Flohic emmene sa double escorte chez son père. Il y convoque tous les mendiants de Sainte-Anne, et leur distribue dix-mille francs contenus dans sa calèche... Il en tire encore deux sommes pareilles, qu'il envoie au maire et au curé; puis, toute bonne fête, dit-il, ayant son feu de joie, il incendie de sa propre main le riche équipage.

On n'avait rien vu de semblable depuis la conversion de Kériolet.

La foule se disperse, étonnée, et les deux familles se mettent à table..., les pauvres Kerval à côté des riches Flohic; Marie à droite d'Adrien, et René à sa gauche, tout le monde attendant avec anxiété le dénoûment.

On boit cependant à l'enfant prodigue... Ses parents oublient ses sacrifices dans le bonheur de le revoir, et une vague espérance dissipe la douleur des Kerval.

A la fin du repas, Adrien se lève gravement, et demande à son père le *jupen* et le *bragow* qu'il portait autrefois... Son père ouvre une armoire, en tire les humbles vêtements, et les remet au brillant jeune homme. Celui-ci les emporte en les pressant sur son cœur, met bas son élégant costume, et reparaît sous le vieil habit breton.

— Nous te retrouvons enfin, et nous ne te perdrons plus ! s'écrient, en l'embrassant et en pleurant, son père, sa mère et ses frères.

Les Kerval aussi sont émus jusqu'aux larmes, et Marie n'ose regarder Adrien, de peur de s'évanouir de joie...

Adrien la regarde, lui, et la prie de lire au vieux Kerval la lettre dont il l'a chargée à Paris...

Marie la tire de son sein, mais n'en peut achever la lecture.

Flohic y donnait le tiers de sa fortune à René et à ses parents, et demandait à ceux-ci, avec leur pardon, la main de Marie pour partager le second tiers. Il cédait enfin le dernier tiers à ses propres frères et sœurs, dans la lettre que son ami remit à son père au même instant.

Telle était la réparation d'Adrien. — Ne valait-elle pas sa pénitence ?

Décrire les transports des deux familles, ce serait gâter le tableau que vous voyez d'ici !...

— J'en suis encore tout attendri, conclut l'honnête bourgeois en essuyant une larme, car c'est chez les Flohic eux-mêmes que je viens d'apprendre tout cela; et dès demain matin, monsieur, dit-il au Parisien Robert, je vous ferai voir, s'il vous plaît, dans son courtil et sous son jupen, votre ancien compagnon du foyer de l'Opéra...

Le lendemain, en effet, nous visitâmes les Flohic et les Kerval avec notre cicérone. Nous reconnûmes parfaitement Adrien, que nous avions remarqué cent fois à la Bourse, au café de Paris et au bois de Boulogne. Il portait la grande culotte et le gilet de bure, du même air que le frac et le pantalon d'Elbeuf. Ses mains blanches, qui ne tarderont pas à brunir, maniaient adroitement une lourde pioche; enfin, jamais homme du monde ne s'était fait paysan avec plus de grâce et de bonne humeur.

Comme nous admirions le courage et la générosité de sa résolution :

— Enviez-moi plutôt, messieurs, nous dit-il avec un sourire philosophique; j'ai quitté le mauvais lot pour le bon, le douteux pour le certain, la société pour la nature, la richesse pour l'aisance, le plaisir pour le bonheur.

Marie parut, à ces mots, fraîche et souriante, à l'entrée du courtil, et nous ne pûmes la regarder sans donner raison à Flohic.

Son frère et ses parents la suivaient, portant aussi la joie sur la figure.

Ce tableau seul valait tous les trésors sacrifiés par Adrien.

— Et puis, messieurs, ajouta ce dernier, en nous menant au bout de son enclos, dites-moi quelles décorations de l'Opéra peuvent se comparer à celle-ci ?

Nous laissâmes échapper en effet un cri d'admiration, à la vue d'un paysage que Walter Scott eût envié pour son Ecosse.

Escarpements de rochers présentant les formes les plus bizarres, couverts de mousse blanchie et de feuillages traînants; sol déchiré, béant, capricieux, étalant ici ses plaies récentes, là balançant une superbe végétation; torrent précipité par cascades bouillonnantes à travers un lit de ro-

ches, de sable et de verdure; vieux pont de bois suspendu, tremblant au bruit de l'onde, et jeté d'une rive à l'autre avec la pittoresque négligence d'un coup de pinceau; bassin profond et marécageux, dont le canard sauvage troublait seul les échos endormis; plaine immense fermée par un amphithéâtre de collines aux vagues contours; échappées de vue lointaines sur des horizons infinis; châteaux et clochers couronnant les hauteurs; bouquets de sapins s'élevant çà et là vers le ciel; groupes de chaumières voilées d'yeuses et fumant au versant des coteaux : rien ne manquait à ce paysage, à la fois délicieux et grandiose.

— Messieurs, reprit Adrien qui partageait nos impressions, car sa voix émue couvrait à peine le bruit du torrent, vous avez sous les yeux un des plus célèbres champs de bataille de l'histoire ancienne et moderne; le ruisseau de Brech, le pont de Tré-Auray et la vallée de Kerzo. Ce ruisseau doit son nom au village d'où il arrive par la pente rapide et sinueuse de ce coteau; il laisse derrière lui la *Pierre-qui-tremble*, énorme bloc de granit en équilibre depuis des siècles sur la pointe d'un autre bloc où la main d'un enfant le balance. L'impatiente rivière se précipite sous ce pont avec d'autant plus d'impétuosité qu'elle vient d'être arrêtée par des masses de pierre inébranlables, et par la roue écumante des moulins qu'elle a fait tourner en passant. Cette violence toutefois ne la mènera pas loin, car elle se perdra dans ces paluds sans fonds, où l'Océan vient chaque jour absorber son tribut.

C'est sur les deux rives de ce ruisseau, dans les landes qui s'étendent vers Sainte-Anne et sur le sommet des collines opposées, que se livra, le 26 septembre 1364, la mémorable et décisive bataille d'Auray. C'est ici que Charles de Blois et Jean de Montfort, après une guerre qui avait mis en feu toute l'Europe, jouèrent pour la dernière fois, à coups d'épée, la couronne de Bretagne. C'est auprès du pont qui est sous nos pieds que Bertrand Duguesclin rangea autour de lui le tiers de l'armée franco-bretonne; c'est là que tombèrent à ses côtés les sires de Rieux, de Kergorlay, de Tournemine; là que furent pris par Montfort les vicomtes de Laval, de Rohan et de Léon, les chevaliers de Beaumanoir et de Tinténiac, ces héros du combat des Trente; là enfin que le futur connétable de France, vaincu pour la première fois de sa vie, rendit les armes à Chandos en apprenant la mort du comte de Blois. Voici, dit-on, sur cette hauteur, l'endroit où ce malheureux prince vit sa bannière abattue et ses jours tranchés par un soldat anglais; réalisation du rêve qu'il avait fait la veille, d'un aiglon sans défense égorgé par un faucon pèlerin. Vous voyez plus haut ces deux rochers qui étranglent le torrent. On assure que l'historique lévrier de Charles de Blois (1) sauta de l'un à l'autre lorsqu'il abandonna son maître pour aller annoncer la victoire à Montfort. Les vieilles gens du pays prétendent même voir encore sur le roc l'empreinte de ses

Le vallon de Tré-Auray.

quatre pieds : ineffaçable monument de cette infidélité prophétique!

Tels sont les souvenirs qui restent des milliers de braves ensevelis en ces lieux, outre les deux cent mille hommes

(1) Voyez l'histoire de ce chien fameux (*Le lévrier du duc de Bretagne*), tome V du *Musée*, page 209.

qu'avait déjà dévorés cette guerre de vingt-trois ans.

— Eh bien ! poursuivit Flohic, quatre cent trente-un ans plus tard, des Français s'égorgeaient encore en cette même vallée, après le désastreux combat de Quiberon, et les victimes de 1795 réveillaient en tombant les morts de 1364. Enfin, les uns et les autres étaient à peine rendormis dans leur vaste tombe, que, le 21 juin 1815, une troisième guerre civile, une bataille plus acharnée que jamais, faisait couler à Tré-Auray de nouveaux ruisseaux de sang.

— Vous voyez, conclut Adrien, que ce coin de terre est historique entre tous, et qu'il parle à l'imagination non moins vivement qu'aux regards.

— Heureusement, répondis-je, ces malheurs appartiennent désormais et sans retour au passé. Les hommes ont imité la clémente nature qui a jeté ses voiles les plus gracieux sur ce sanglant théâtre... Les os des vaincus ont été relevés avec larmes par les enfants des vainqueurs, et leurs doubles familles honorent aujourd'hui du même deuil, dans le *Champ des martyrs*, les deux chapelles expiatoires que nous apercevons d'ici.

Reprenant aussitôt son bâton de pèlerin, Robert proposa de visiter immédiatement ces deux chapelles du Champ des martyrs et de la Chartreuse ; mais je lui expliquai que, ces mausolées se rattachant aux souvenirs de Quiberon, il ne fallait les voir qu'après le fameux champ de bataille, et faire de ces trois stations un pèlerinage particulier.

Nous regagnâmes donc Auray par la grande route, et nous courûmes tout droit aux pierres de Carnac.

— Si vous voulez voir ce lieu étrange dans toute sa fantastique beauté, nous avait dit M. Souvestre, arrivez-y comme moi, vers minuit, par une nuit claire et froide... Arrivez-y après avoir erré cinq heures dans les bruyères sans pouvoir retrouver votre route, après vous être arrêté vingt fois avec un indicible saisissement pour entendre les hurlements d'une louve affamée ou le cri d'un oiseau de cimetière ; montez sur la colline au moment où une horloge éloignée vous fera entendre ses douze coups fêlés ; et, arrivé au haut, vous vous arrêterez en jetant un cri d'épouvante, car le plateau de Carnac sera devant vous !

Nous suivîmes ce conseil, à quelques heures près, et nous contemplâmes Carnac aux lueurs des premières étoiles.

Dans une lande sauvage de plusieurs lieues se dressent, à perte de vue, des milliers de pierres rangées debout sur onze lignes parallèles, toutes brutes et d'un seul bloc, tou-

Les pierres de Carnac.

tes fichées la pointe en bas, comme des pyramides renversées; toutes couvertes d'un lichen amassé par trente ou quarante siècles ; quelques-unes, hautes de plus de vingt pieds, et pesant quatre-vingt ou cent mille livres.

L'imagination se perd à chercher par quels moyens et dans quel but ces géants de granit ont été mis ainsi en bataille. Etait-ce un campement formidable? un monument de triomphe ou d'expiation? un serpent zodiacal? un temple où un cimetière druidique? Toutes ces opinions ont leurs partisans : les deux dernières sont les moins chimériques; mais aucune ne repose sur des documents réels. Les conjectures les plus vagues sillonnent à peine de pâles éclairs les ténèbres de ce passé fabuleux...

Je discutai pendant une heure avec Robert ces effrayants systèmes... Il voyait à Carnac un vaste temple, fourmillant de druides en robes de lin; d'ovates rougis du sang des victimes; de bardes chantant sur la rote les incarnations de Hu... J'y voyais plutôt un immense rendez-vous de morts illustres, pulvérisés chacun sous la pointe d'un menhir, et dont les ombres seules erraient aujourd'hui dans cette Nécropolis...

Notre débat s'animait de plus en plus, lorsqu'un tiers vint nous mettre d'accord... C'était un petit pâtre à la mine hérissée, qui poussait devant lui une vache maigre et fauve...

Nous l'interrogeâmes sur les pierres de Carnac, jurant tous deux de nous en rapporter à lui.

Le pâtre se signa et répondit gravement :

— Il y a bien longtemps, bien longtemps de cela, saint Cornéli (saint Corneille), le patron de Carnac, était poursuivi sur cette lande par une armée de païens. Ils allaient l'atteindre et le tuer, car la mer lui barrait le passage... lorsque le bienheureux se retourna, fit le signe de la croix et changea les soldats en pierres... Ils sont là depuis ce jour, immobiles, et y seront éternellement. Ce grand menhir, en avant des autres, est le général qui les conduisait.

Le paysan convaincu poursuivit sa route, et nos arguments restèrent pétrifiés comme l'armée païenne.

— Au fait, m'écriai-je, cette poétique légende vaut bien les élucubrations des savants! Gardons-nous d'enlever à ce mystérieux théâtre ses bataillons de spectres sacrés, de patrons chrétiens et de poulpiquets celtiques (1), luttant au clair de lune avec la croix et la branche de gui...

Nous gagnâmes, silencieux et rêveurs, le bourg de Carnac. La lune, en se levant sur les allées de pierre, y multipliait les fantômes; le vent faisait gémir une âme ou siffler un lutin à chaque pointe de granit, et la puissante voix de la mer, grondant à quelques pas, complétait cette terrible et sublime harmonie...

Le lendemain nous admirâmes la riche église de Carnac et la bonne figure de saint Cornéli entre les bœufs qu'il couvre de sa protection. A la foire solennelle, qui avait justement lieu ce jour-là, nous retrouvâmes les pratiques de Saint-Nicodème, les processions de bestiaux enguirlandés et les ventes publiques d'*attaches* bénites, source d'opulence pour la fabrique et la paroisse.

Puis nous montâmes à la chapelle de Saint-Michel, autrefois Mont-Belen (montagne du Soleil), d'où nous embrassâmes encore une fois le panorama de la mer et du Morbihan... Enfin nos yeux dirent au revoir à la presqu'île de Quiberon, et nous nous dirigeâmes, par les côtes, vers Hennebon et Lorient.

C'est à Hennebon que s'immortalisa la comtesse de Montfort, « cette dame qui bien valait un chevalier », dit Froissart, et qui était aussi redoutable sous le heaume d'acier que séduisante sous le hennin de dentelle. Du château qu'elle défendit si vaillamment contre Charles de Blois, il reste encore une porte et deux tours qui servent de prison. Il reste aussi dans la vieille cité beaucoup de maisons du quinzième siècle. Mais le joyau d'Hennebon est sa gracieuse église, que surmonte un des plus sveltes clochers de Bretagne, et qui développe sur une large place sa façade ornée de sculptures délicieuses. M. Mérimée la cite avec raison parmi les chefs-d'œuvre du gothique de la dernière époque.

Les alentours d'Hennebon sont très-pittoresques. Robert crut errer dans un coin du Tyrol en se rendant à l'ancien couvent de la Joie. Les hauts-fourneaux y ont remplacé les clochetons à jour, mais on y voit encore un beau parloir Louis XV et un remarquable portrait d'abbesse. Le château de Locayarn et la source minérale du Bouëtier nous charmèrent également.

Nous fûmes moins enchantés d'une excursion du côté de Plouay, de Quistinic et de Saint-Yves. Nous y retombâmes dans les chaumières-étables, dans les lits de paille infecte, dans les populations déguenillées et galeuses...

Les pauvres habitants de cette terre maudite déjeunent avec des tranches de bouillie de sarrasin, humectées de lait caillé, dînent d'une autre bouillie d'avoine ou de millet, fortifiée d'un morceau de pain noir, et soupent quelquefois avec du potage à l'oing, du lard salé, des choux ou des pommes de terre.

Robert, qui avait vu l'Irlande, m'assura que ce pays la lui rappelait complétement. L'Irlande a eu son O'Connell; quand le Morbihan aura-t-il le sien? Il est vrai qu'il reste à savoir si O'Connell servait à autre chose en Irlande qu'à faire suer aux *paddies* une rente d'un million!

Le Conseil général du Morbihan ne met pas, du moins, ses services à si haut prix. Aidé des magistrats communaux, et surtout des ecclésiastiques, il extirpe, moyennant quelques sommes annuelles, la gale de ces cantons, — en attendant qu'il puisse en extirper la misère. De 1832 à 1834, plus de six mille galeux ont été guéris. Le progrès a continué depuis cette époque, et les conseils de révision ne trouvent plus que quelques jeunes gens infectés à Gourin et au Faouët, où les trois quarts des conscrits étaient, il y a douze ans, couverts de pustules.

La bienfaisance particulière vient généreusement au secours des pouvoirs publics. — Et il faut citer en première ligne, sous ce rapport, M. le comte Emmanuel de Brissac, propriétaire des anciens fiefs de Pontcallec, entre le Faouët et Hennebon. Après avoir amélioré la position de tout ce qui l'environne, il songe à faire défricher les dernières landes de son vaste domaine.

A Plouay, je céderai la parole à M. Le Méder, qui a une histoire fort intéressante à nous raconter, pendant que nous nous acheminerons vers Lorient.

« Je me promenais, dit-il, sur le territoire de Plouay, lorsque j'aperçus Marguerite Piouf, qui, revenant du marché, retournait vers Ménéhouarn, où se trouve la ferme de son père, où sa grand'mère vit encore.

— Comme vous avez l'air pensive, Marguerite, serait-ce qu'hier soir votre *bon ami* n'est point venu à la veillée?

— Vous êtes curieux, me répondit-elle en souriant; mais comme je ne le suis pas moins, je vous pardonne, et pour le sûr vous allez me compléter l'histoire que grand'mère m'a racontée hier soir.

— Avec plaisir, si cela m'est possible; voyons l'histoire de la grand'mère.

« Nos paysans bretons récitent autant que possible dans les mêmes termes qu'ils ont appris : c'est donc, dans le récit de Marguerite, sa grand'mère qui parle :

— Puisque tu sais assez lire tout ce qui est moulé, tu

(1) Les gens du pays appellent Carnac la *ville des Poulpiquets*. Voyez tout ce que nous avons dit de ces gnomes bretons dans les premières parties de notre voyage.

viendras la semaine prochaine avec ton père et moi à Guémené, lieu de ma naissance ; tu verras pourquoi. Il y a quarante-neuf ans passés, j'y demeurais encore avec mon pauvre défunt, lorsqu'un soir du mois de février 1796, comme je couchais ton père qui venait d'avoir sa première quinzaine, on frappe à notre porte. Mme Bisson, notre voisine, venait de mourir en donnant le jour à un fils. Quand j'eus fait ma prière près du cadavre, la grand'mère du petit me fit appeler dans sa chambre, car les bourgeois n'ont pas comme nous la force de rester près de leurs défunts. — Mère Piouf, qu'elle me dit, ma pauvre fille est dans la gloire ; voilà un innocent que je confie à vos soins. Je devins donc la nourrice du petit Hippolyte, et bien certainement nous en avons eu bonne récompense, car il appartenait à une famille de braves et honnêtes gens, et jusqu'à l'âge de dix ans qu'il resta à Guémené, il ne manqua pas un jour de venir m'embrasser.

« Quand il eut dix ans, son père le mit dans une école qu'on appelle un collége, et à cette époque, nous vînmes demeurer dans cette paroisse, où j'espère bien laisser mes os blanchir près de ceux de mon défunt.

« Cinq ou six ans après je revis le petit Hippolyte, qui resta quelques jours à se promener dans le pays, et finalement il alla à Brest, à l'école sur un navire appelé le *Tourville*, que même j'ai été le voir, avec ton père, où, pas fier, Hippolyte m'embrassa devant plus de trois cents écoliers, comme lui presque tous Bretons.

« En 1814, il sortit de là pour être marin pour le marchand, mais son père aimait mieux qu'il fût marin pour le roi ; il retourna sur le grand navire quelques semaines après. Quelques années plus tard il était comme qui dirait officier, mais toujours pas plus fier—, que *mémement* il se fâchait, quand je lui disais : monsieur Hippolyte.

« Vers la fin de 1814, il partit, et trois ans après il était mort. A Lorient on lui fit un beau service et plus tard une belle statue en bronze ; je fis promesse d'aller tous les ans le voir au jour de sa mort ; mais Lorient, c'est loin pour mes vieilles jambes ; heureusement qu'à Guémené, à la fin d'août 1831, on lui a élevé une belle colonne en grison et en marbre, toute pleine d'écriture ; il n'a pas là de statue, par exemple, comme à Lorient, mais il est représenté dans un grand tableau plus grand que la *crédence* de ta mère, où on le voit sur son vaisseau ; c'est là que je vais tous les ans avec ton père, et tu verras la semaine prochaine comme c'est beau, et comme, alors que nous sommes là à pleurer, ton père et moi, tout le monde nous entoure en disant : « C'est la mère Piouf, sa première nourrice, et Giquel son frère de lait... » Mais il faut que tu sois bien sûre de pouvoir lire ce qui est sur le marbre, car c'est pour cela que tu es allée à l'école comme la fille du maire.

— Et je l'ai promis à grand'mère, ajouta ma jeune compagne.

— Donc vous savez lire, Marguerite ? lui demandai-je.

— Mais un peu, me dit-elle en rougissant.

— Alors lisez ceci, repris-je, c'est le complément de l'histoire de votre grand'mère, c'est le récit des derniers moments d'un digne enfant de l'Armorique.

« Et je tendis à Marguerite un imprimé que j'avais dans ma poche, et la paysane ne lut pas trop mal ce qui suit :

« *Rapport adressé à S. E. le ministre de la marine.* »

« A bord du Trident, le 15 décembre 1827.

« J'ai à rendre compte à Votre Excellence d'un de ces « événements qui caractérisent la situation actuelle d'une grande partie des Grecs, et qui justifient trop malheureusement toutes les accusations dont ils sont l'objet sur « toutes les places de commerce de la Méditerranée.

« La corvette de Sa Majesté, la *Lamproie*, chassa et prit « sur les côtes de Syrie un brick pirate grec, ayant soixante-« six hommes d'équipage. Ce pirate, conduit d'abord à « Alexandrie, fut reconnu par plusieurs bâtiments marchands pour les avoir pillés, et divers objets leur appartenant furent reconnus et réclamés.

« La frégate la *Magicienne*, partant d'Alexandrie pour « venir à Smyrne, prit à bord l'équipage du corsaire, moins « six hommes qu'on y laissa ; elle y mit un officier et quinze « hommes de son bord, et rentra dans l'Archipel avec le « brick grec. Le 4 novembre, dans la nuit, les deux bâtiments se séparèrent ; le mauvais temps survint, et la « prise fut obligée de relâcher à l'île de Stampolie.

« Deux des Grecs restés à bord parvinrent à se sauver à « terre. Cette circonstance conduisit M. Hippolyte Bisson, enseigne de vaisseau qui commandait la prise, à se mettre « sur ses gardes, car ayant servi longtemps dans la station, « il n'ignorait pas que toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates, qui maîtrisent partout quelques pauvres « villages, dont les habitants n'osent même les dénoncer, à « cause de la solidarité et de l'organisation que ces bandits « ont établies entre eux. M. Bisson et ses quinze hommes « se préparèrent à une défense vigoureuse. Cet officier, « s'assurant de la détermination du pilote qui lui servait de « second, résolut avec lui que celui qui survivrait à l'autre ferait sauter le bâtiment, si les pirates parvenaient à « s'en rendre maîtres.

« Le même soir, à dix heures, deux grands *misticks*, « chargés de soixante à soixante-dix hommes chacun, vinrent avec furie attaquer ces quinze Français ; ils abordèrent le brick par l'avant. Après la plus vive résistance, « que l'enseigne de vaisseau Bisson dirigeait avec le plus « grand courage, neuf Français furent tués et le pont envahi ; M. Bisson, lui-même blessé grièvement, parvint à se « tirer du milieu des pirates ; il se jeta dans la chambre où « les poudres avaient été déposées, et ordonnant au pilote, « qui combattait encore sur le pont, d'avertir les Français « qui survivaient de se jeter à la mer, il s'écria : « Adieu, « pilote ! voilà le moment de nous venger ! » Puis il mit le « feu aux poudres et se fit sauter. Le pilote Trémentin, fidèle à son serment, sauta avec le navire ; mais, plus heureux que son brave capitaine, il fut jeté sans connaissance « sur le rivage, ayant un pied fracassé et le corps meurtri. « Les quatre matelots français, qui s'étaient jetés à l'eau à son « commandement, arrivèrent à terre sans blessures graves. « Le lendemain matin, on retrouva gisant sur le rivage les « corps de trois Français et soixante-dix cadavres grecs, « qui attestaient que la résolution héroïque du brave Bisson avait eu son plein effet. »

« Signé DE RIGNY. »

— Oh ! mon cher monsieur, me dit Marguerite avec une voix pleine d'émotion, si vous vouliez me prêter cela pour quelques jours, je l'apprendrais comme un évangile pour le réciter à grand'mère.

— Je ne vous le prêterai pas, répondis-je, mais je vous le donnerai, à condition que vous apprendrez à écrire pour m'en faire une copie.

« Il y a un an à peine de cette aventure, conclut M. Le Méder, et j'ai déjà reçu trois copies faites par Marguerite, copies certifiées par sa grand'mère et son père, qui ne sachant signer, font leurs croix. »

— Et voilà, dis-je à Robert, que j'avais conduit avec ce récit jusqu'à la place du marché de Lorient, voilà la colonne

en granit et la statue en bronze, élevées par la France à la gloire d'Hippolyte Bisson.

C'était précisément jour de marché ; de sorte que toute la population des villages voisins se pressait autour du héros breton. Les mères le désignaient avec orgueil à leurs fils, et les vieux marins semblaient dire aux jeunes, en leur racontant son histoire :

Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Je montrai ensuite à Robert les quais spacieux, les jolies maisons, les rues tirées au cordeau, le beau port et la grande rade de Lorient ; les chantiers, où douze à quinze vaisseaux ou frégates sont toujours en construction ; les ateliers, que deux à trois mille ouvriers animent de leur travail et de leur chant ; les calles et les bassins, où les plus gros navires se retournent, comme vous feriez dans un lit ; les observatoires, les digues, les poudrières, les entrepôts, ouvrages dignes des Romains ; et surtout la fabrique de machines à vapeur, où l'homérique Vulcain ne serait qu'un simple apprenti, qui verrait avec effroi cinq ou six bras d'acier substitués à des milliers de bras humains, et des mécaniques animées faisant le métier de orgeron, de serrurier, de tourneur, de ciseleur, de polisseur, de cordier, etc., le tout avec une force, une précision, une patience et une douceur qu'on demanderait vainement à l'homme.

— Il y a cent cinquante ans, dis-je à mon ami, rien de tout cela n'existait. Il n'y avait ici qu'une lande inculte et les restes du chastel de Loc-Roch-Yan, lorsque la Compagnie des Indes y bâtit la ville de Lorient en 1717. La tour et le phare de la *Découverte* s'élevèrent sur les débris même du Rocyan. Puis la cour des ventes, les riches magasins, l'hôtel des Directeurs (aujourd'hui la préfecture maritime), une salle de spectacle, des maisons et des villas somptueuses, sortirent de terre comme par enchantement. Bref, l'illustre Compagnie eut bientôt à Lorient vingt-cinq vaisseaux ou frégates, des navires de 1,500 tonneaux, un Code et une Cour des comptes, un corps d'officiers et de matelots rival de la marine de l'Etat, des uniformes, un pavillon, un sceau et des armes composées d'un globe d'azur et d'une fleur de lis d'or, avec cette devise : *Florebo quocumque ferar* (Je fleurirai partout où l'on me portera).

Si Lorient a survécu à la Compagnie des Indes, c'est grâce à l'Empire et surtout à la Restauration, qui ont repris et achevé les grands travaux des fondateurs.

Nous terminâmes notre promenade par une visite à l'imposante citadelle de Port-Louis, œuvre des Espagnols, de Louis XIII et de Vauban ; — où nous nous embarquâmes sur une chaloupe de pêcheurs, qui nous ramena, le long des côtes de Gavre et d'Erdeven, à la presqu'île de Quiberon, première station de notre pèlerinage au Champ des martyrs.

PITRE-CHEVALIER.

Église d'Hennebon.

DU HAVRE A NEW-YORK.

ANECDOTE TRANSATLANTIQUE.

Le Gomer, paquebot transatlantique. — *Le Suffren*, vaisseau de 90 canons.

Le samedi 7 du mois dernier, à trois heures de l'après-midi, j'étais, avec une foule immense, sur les quais du Havre. Le paquebot transatlantique *l'Union*, de la compagnie Hérout et de Handel, arrivait avec une centaine de passagers de son premier voyage à New-York, accompli en treize jours et demi pour l'aller, et en treize jours une heure pour le retour. Total, deux mille trois ou quatre cents lieues entre le ciel et l'eau, sans une minute d'arrêt (1).

— Voilà une des plus belles conquêtes de la France! me dit un ami qui avait fait cette traversée par plaisir, et qui en revenait plus fier que d'Austerlitz ou de Marengo. Devancés par les deux mondes sur les chemins de fer, nous venons de les dépasser sur l'Océan, et tous les paquebots anglais vont en éclater de rage. Un seul avait exécuté ce tour de force, et n'avait pas osé le recommencer, il avait fallu vingt-deux journées au *Gomer* pour achever un pareil trajet, et le *Washington* lui-même, cet ogre d'Amérique, avec ses *roues de sept lieues*, ne s'était rendu qu'en quatorze jours de New-York à Southampton. Aussi le capitaine de *l'Union* a-t-il été fêté comme un vainqueur et comme un frère aux États-Unis. Les Américains, ces arbitres de l'art nautique, ont baissé pavillon devant la supériorité de la frégate française. Ils ont surtout admiré en elle, outre la grâce et la hardiesse de sa forme, son aplomb invariable sur l'eau, où elle n'enfonce que de quinze pieds à vide, et de dix-sept pieds avec chargement; ce qui permet à sa machine et à ses roues de fonctionner toujours avec la même force et la même sûreté. L'imperturbable levier ne s'est pas ralenti d'une seconde pendant la traversée, pas même à l'instant où il a broyé comme une noix la tête d'un imprudent machiniste.

Tandis que mon ami me racontait ces terribles merveilles, j'examinais les passagers qui débarquaient par groupes : hommes et femmes, vieillards et enfants, riches et pauvres, braves et poltrons, caractères, passions et destinées de toute sorte, qui venaient de fermenter comme une lave dans ce volcan mobile, et que le vent du sort, du caprice ou de l'ambition avait poussés d'un monde à l'autre

(1) Voyez la note sur les paquebots transatlantiques, à la fin du volume.

à travers l'Océan. Chaque famille semblait un roman personnifié; chaque visage annonçait un drame mystérieux.

— Vous savez, dis-je à mon touriste, que je suis amoureux des anecdotes, fou des aventures, et fanatique des indiscrétions. A bord comme à terre, à New-York comme à Paris, dans les paquebots comme dans les palais ou les chaumières, la vie est une lanterne magique de faits curieux, une galerie de portraits originaux, une tragédie à l'Héraclite, doublée d'une comédie à la Démocrite. Contez-moi donc quelque épisode de votre voyage, quelque bonne histoire transatlantique, dussiez-vous la broder un peu ou l'inventer plus ou moins. A beau... mentir, qui vient d'Amérique.

— Je n'en aurai pas besoin, répondit le voyageur; la preuve que mon drame sera vrai, c'est qu'il sera invraisemblable; et cependant en voici les personnages.

Il me montra un petit vieillard français, — imberbe, chauve, bourgeonné, pétulant, indiscret, bavard, téméraire, sentant les coulisses, le fard, et même les sifflets d'une lieue, rappelant, à s'y méprendre, l'acteur Vernet dans le *Père de la débutante;* — puis un grand Espagnol solennel et empesé, coiffé en coup de vent, décoré de cinq ou six ordres, gonflé comme l'âne chargé de reliques, ne parlant que par monosyllabes, ne regardant que du coin de l'œil, observant chacun comme un ennemi dangereux, marchant avec précaution comme entre des précipices, un véritable mannequin diplomatique de l'ancien régime; — puis un superbe et charmant cavalier, type accompli de la fraîcheur et de l'élégance, de la politesse et du flegme britanniques; — puis enfin une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, vive, brune et piquante, de la physionomie la plus aimable et la plus distinguée, du plus gracieux embonpoint dans sa petite taille, et qui me frappa moins encore par ses attraits méridionaux, que par sa ressemblance extraordinaire avec la reine de Portugal...

— N'est-ce pas que c'est frappant? me dit tout bas mon ami, qui devina ma pensée et me signifia gravement de la taire.

— Ah çà, repris-je, interdit, est-ce donc en effet la reine dona Maria qui voyage incognito?

— Chut! fit encore le touriste; regardez bien ces quatre personnes, et prêtez-moi l'oreille.

— En allant comme en revenant, ces trois messieurs et cette jeune fille étaient mes compagnons de route. L'Espagnol et l'Anglais occupaient les premières places, avec les titres de comte Pedro de Vélarez, envoyé d'Espagne, et de sir Georges Lakensie, baronnet. Le comédien de province et celle qu'il donnait pour sa fille étaient relégués modestement dans la seconde classe, sous les noms de M. Timothée et de Mlle Maria Laurençon.

Tout le monde remarqua d'abord quelque chose de mystérieux dans ces deux personnages. Familier jusqu'à l'audace avec les plus altiers voyageurs, empruntant des cigares au baronnet, frappant sur le ventre au grand d'Espagne, donnant le bras à tout l'état-major et tutoyant tout l'équipage, le père Timothée n'avait que des empressements d'adorateur, des petits soins de garde-malade, des génuflexions d'esclave pour les moindres caprices de sa fille, qu'il allait jusqu'à traiter parfois de *majesté*. Autant il se résignait gaiement lui-même aux privations de la seconde classe, autant il souffrait en secret d'y voir Maria, et enviait pour elle les salons et les boudoirs des premières places. Aussi trônait-elle du matin au soir en robe de soie, en bonnet de dentelle, en châle de cachemire, — tandis qu'il étalait sans vergogne les débris fanés et rapiécés de sa souquenille de théâtre. Son grand bonheur était de voir les plus élégants passagers quitter la tente de l'arrière pour venir admirer, sur l'avant, les décentes perfections, la grâce irrésistible et l'esprit étincelant de Maria. Véritablement charmante, comme il faut au dernier point, femme du meilleur monde par le ton et les principes, elle semblait être alors la reine du paquebot; et son père, ivre de joie, s'abandonnait à la verve la plus bouffonne.

La plaisanterie par excellence du digne homme, était de jouer la comédie à l'improviste, de réaliser, sous forme de surprises, au beau milieu de la vie réelle, les plus étranges fictions dramatiques; et son triomphe consistait à faire un moment d'illusion par le naturel de sa pantomime et de son débit. Il s'approchait d'une mère avec trois grands saluts et lui demandait sa fille en mariage. Il se jetait à deux genoux devant une coquette, et lui lançait la plus folle déclaration. Il affrontait d'une voix terrible et provoquait en duel les officiers; il arrêtait un joueur de whist et le confondait en criant: au voleur! il offrait insolemment les remèdes de Diafoirus à un voyageur pris du mal de mer, etc., etc., le tout avec les plus belles tirades du *Misanthrope, de la Demoiselle à marier, d'Antoni, de l'Auberge des Adrets, de Pourceaugnac.* Et quand l'interlocuteur avait la bonhomie ou la distraction de tomber dans le piége, le père Laurençon s'écriait avec un énorme éclat de rire: — Hein! Quel coup de théâtre! Comme c'est joué et déclamé! Comme c'est nature! Et dire qu'avec un talent pareil, je suis sifflé depuis 30 ans dans les quatre parties du monde!

—Heureusement, voilà mon vengeur, ajoutait-il en montrant sa fille avec orgueil... Les sénateurs américains la traîneront dans sa voiture, comme Fanny Elsler, quand ils l'entendront chanter la *Favorite...*, et quand elle aura une voiture!...

Maria se rendait en effet à New-York, à titre de cantatrice; telle était du moins l'apparence de son voyage; mais on soupçonna bientôt une tout autre réalité...

Le matin du départ, un inconnu, qui semblait un haut personnage, avait remis au capitaine de l'*Union* une lettre cachetée, le priant de l'ouvrir en mer, quelques jours après.

Le capitaine l'ouvrit le quatrième jour, et y trouva ces mots: « *La reine de Portugal a quitté secrètement Lisbonne, et va s'embarquer en France pour l'Amérique. Si elle était à votre bord, monsieur, veuillez l'entourer, sans rompre son incognito, des égards que mérite sa position.* Signé: *Un ami de Sa Majesté, qui vous récompensera un jour.* P. S. *Voici le signalement de la reine et de la personne qui l'accompagne.* »

Et les deux portraits indiquaient, à n'en pas douter, M. et Mlle Laurençon!

C'était le cas de s'écrier, comme le bonhomme: « Hein! quel coup de théâtre!!! »

Le capitaine, esprit sage et fin, douta cependant, et consulta M. de Vélarez, qui avait vu deux fois dona Maria.

Se souvenant du mot de *Majesté*, balbutié par Laurençon, et déjà frappé de la ressemblance remarquée par tous ceux qui connaissaient les portraits de la reine de Portugal, le comte Pedro faillit s'évanouir, malgré son aplomb traditionnel, et déclara que Mlle Laurençon était positivement dona Maria!!!

Simple envoyé d'Espagne en Amérique, il se vit aussitôt maître des destins de la péninsule, restaurant un trône, calmant une révolution, rétablissant l'équilibre européen, s'élevant à la hauteur des Richelieu, des Pombal et des Talleyrand. La profession, l'humilité et les saillies du soi-disant acteur n'étaient qu'une comédie admirablement jouée pour déguiser la reine fugitive. Tout venait d'ailleurs confirmer la lettre anonyme, et les sanglantes émeutes

de Lisbonne, et la guerre civile, et l'intervention étrangère... et l'inconcevable distinction de la fausse cantatrice, et les respects inouïs de son prétendu père, et jusqu'à ce nom de Maria, conservé par oubli, par dignité, ou par crainte de confusion. Bref, M. Vélarez se chargea du rôle qu'hésitait à jouer le capitaine, et prit tout sous sa responsabilité, pour n'avoir à partager le succès avec personne. Honorer la reine *incognito* jusqu'à New-York, et là lui enlever le masque et la rendre au Portugal, tel était son plan chevaleresque et infaillible.

Le lendemain, Mlle Maria et le père Timothée passaient, sous un prétexte adroit, des humbles cabines de l'avant aux chambres luxueuses de l'arrière, et recevaient du capitaine, des employés, des domestiques, mais particulièrement du comte, les honneurs et les soins les plus inexplicables..., le tout aux frais et dépens de M. de Vélarez, qui ne pouvait mieux démontrer sa conviction.

Tout le monde se demanda ce que signifiait ce mystère, et personne n'en sembla plus étonné que la cantatrice elle-même. Son père seul, autre mystère, accepta naturellement sa nouvelle position, la laissant dormir sur la soie et manger dans l'argent, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et restant lui-même au dernier réduit des secondes, malgré toutes les instances du grand d'Espagne; de sorte que ce fut celui-ci qui s'écria à son tour : —Comme c'est joué! comme c'est nature!

Chaque jour, une main invisible élevait plus haut la pauvre artiste de la veille... C'était le plus riche boudoir qui lui était offert, la place d'honneur à table, les meubles exceptionnels, les friandises privilégiées, des bouquets le matin et des sérénades le soir... Et à ses étonnements naïfs, à ses réclamations modestes, à ses remerciements confus, on répondait par des sourires discrets et profonds, par de nouveaux services et par de nouvelles douceurs. Le navire où elle avait débuté si humblement, était devenu pour elle un palais enchanté, où mille fées prévenaient ses désirs, comme dans le conte de *la Belle et la Bête*... On la couronnait des roses de la royauté, sans lui en faire sentir les épines.

— Hélas! elle ne les a que trop senties déjà! soupirait le comte dans sa cravate, d'un air capable et pénétré...

Un seul jour il trembla pour sa grande entreprise, en voyant ses hommages accueillis par Timothée d'un invincible éclat de rire...

Il était aussi très-gêné par sir Georges Lakensie, dont l'œil fixe et impassible dévorait Maria, aux premières comme aux secondes places, et qui opposait une jalousie ombrageuse à des assiduités fort suspectes pour lui.

Le baronnet remarquait toutefois avec une admiration croissante, que l'élévation de l'artiste ne faisait qu'ajouter à ses mérites et à ses grâces; comme les diamants du premier titre, plus elle jetait d'éclat, plus elle était sans tache; aussi tous les passagers étaient-ils, comme son père, à genoux devant cette idole de perfection.

— Vive le malheur pour former les reines! pensait M. de Vélarez; au lieu d'une Catherine de Médicis, je vais rendre au Portugal une Blanche de Castille!

Enfin l'*Union* fut devant New-York, et le comte se dit :

— Voici le moment!

Il court vers Maria, tombe en trois temps à ses pieds, et s'écrie :

— Majesté, je sais tout! Laissez-moi vous sauver et vous replacer sur le trône de Portugal!

L'artiste, abasourdie, hésita entre la stupéfaction, la frayeur et l'hilarité... Enfin ce dernier mouvement l'emporta..., et elle poussa un éclat de rire qui attira tous les voyageurs...

On crut l'Espagnol amoureux ou fou, et vous voyez d'ici l'effet de cette scène...

— Comme c'est joué! quel dénoûment! s'exclama Laurençon, enthousiasmé, avec un hennissement qui fit trembler le paquebot.

Puis, tombant à son tour aux pieds du comte, et parodiant une tirade du *Faux Démétrius* :

— Pardonnez à un père idolâtre! Le Portugal est le cadet de mes soucis... Ma fille est née comme moi à Carcassonne..., et va chanter des cavatines à New-York. Elle n'a jamais régné... que dans mon cœur et au théâtre. Je lui ai donné une éducation de reine, c'est vrai; et comme elle en a les vertus... et la tournure..., comme on me rabâche partout sa ressemblance avec dona Maria, je l'ai fait passer pour cette reinette intéressante et persécutée, au moyen d'une lettre, « que dans vos propres mains on est venu remettre..., » et au moyen de quelques *majesté* lancés à propos..., sans les moindres intentions politiques et usurpatrices...; mais à seule fin de lui procurer une traversée agréable, en l'élevant des secondes loges aux premières, qui étaient au-dessus de mes moyens physiques... Mille francs au lieu de trois cent trente; excusez du peu! Notez que je serais mort à la peine de voir pâtir cet ange sur l'avant, avec des cuisinières et des malotrus de mon espèce. Vous comprenez, messieurs, un sentiment de bon père..., une idée de vieux comédien... Chacun son état... Et quand on a tant de pièces dans la tête..., on continue de les jouer malgré soi... Ceci est de l'*Héraclius* et du *César de Bazan* première qualité! Inutile de dire que Maria n'en a rien su, et qu'elle est innocente comme l'enfant changé en nourrice! Voyez plutôt sa rougeur et sa confusion... Ce n'est pas sa faute si elle a été notre reine à tous par sa supériorité. Bref, monsieur le comte, je vous témoignerai ma reconnaissance par une loge d'avant-scène au début de ma fille, et par une tabatière enrichie de diamants... dès que je serai moi-même enrichi d'écus... En attendant, pardonnez encore une fois à un père idolâtre et désintéressé, car il est resté modestement à sa place, vous l'avez tous vu... Et convenez que, pour une *queue rouge* de province, cela est admirablement joué!...

Tous les juges rirent... et furent désarmés, excepté le comte Pedro... Mystifié dans son amour-propre et dans son ambition, il réclama ses dépenses au comédien, et il allait le faire arrêter, si M. Georges ne se fût déclaré caution.

— A quel titre? demanda l'Espagnol étonné...

— A titre de gendre, repartit le baronnet, si M. Laurençon veut m'accorder Mlle Maria.

— Quel coup de théâtre! s'écria le digne homme, en soutenant d'une main sa fille évanouie de joie, tandis qu'il pressait de l'autre celle du chevaleresque Anglais...

— Et au lieu de chanter l'opéra à New-York, conclut mon ami, la charmante artiste revient se marier en France avec M. Lakensie... Jugez combien ce retour a été gai pour nous tous, excepté encore pour le comte Pedro!

Vous voyez qu'il ne manque rien à mon histoire, pas même une morale, et deux si vous voulez : 1° les perles sont bonnes à recueillir partout où elles se trouvent; 2° la majesté ne fait pas plus la royauté que la royauté ne fait la majesté...

Comme il achevait ces mots, nous entendîmes le vieux comédien s'écrier encore : — Parfaitement joué!...

— C'est ce que j'allais vous dire, mon cher! répondis-je en souriant au voyageur.

C. DE CHATOUVILLE.

FABLES.

LE ZÈBRE ET L'ANE.

Un joli zèbre, indigène africain,
Au port leste et fringant, à la robe dorée,
De noirs chevrons élégamment barrée,
Etait d'un bateleur l'unique gagne-pain.
Mené de kermesse en kermesse,
Par sa grâce et sa gentillesse,
Cet animal, fort rare en nos pays,
Dans l'escarcelle du pauvre homme
Faisait, en sous gros et petits,
Pleuvoir soir et matin une assez forte somme.
Bref, sa compagne et lui vivaient tant bien que mal,
Sans compter un baudet qui portait le bagage;
Quand le zèbre mourut : et de ce coup fatal
Fut d'abord atterré notre ambulant ménage.
La femme cependant observa bel et bien
Que les pleurs vieillissaient et ne réparaient rien
Presque toujours la femme aux malheurs domestiques
Oppose plus de fermeté,
Et partant plus d'esprit, d'estoc et de rubriques,
Que le chef prétendu de la communauté.
« Allons, dit-elle, allons. » Et des pieds à la tête,
A l'aide de son vieux couteau,
Elle écorche la pauvre bête.
Puis ses adroites mains en rajustent la peau
Sur le corps du baudet, lequel par aventure
Avait du trépassé la taille et l'encolure :

L'âne vêtu de la peau du zèbre.

Et, donnant à la mort un heureux démenti,
Notre peccata travesti
Fut dès le lendemain, sans façon ni scrupule,
Offert à la foule crédule;
Et le public, comme devant,
Battit des mains et donna son argent.
C'est que la Renommée avait parlé du zèbre,
Et qu'en dépit d'un vieux dicton,
L'habit fait tout comme le nom.
Que la presse vous guinde au rang d'homme célèbre,
Vous vendrez à prix d'or, si vous êtes auteur,
Vos mémoires de blanchisseur.
Des charlatans toujours le public fut la proie;
Et, depuis qu'aux talents sont dus tous les honneurs,
Combien d'ânes, zébrés d'or, d'argent ou de soie,
On a pris pour de grands docteurs!

L'AVARE ET SON CHIEN.

Si l'homme rarement tolère dans les autres
Les vertus qu'il n'a point en lui,
Nous aimons les défauts d'autrui
Quand ils servent d'excuse aux nôtres.
Maître Harpagon, lassé d'admirer son trésor,
Suivait de l'œil son chien, qui sous un tas de paille
Allait cacher un pilon de volaille.
« C'est bien, dit-il, c'est bien, mon cher Azor;
« C'est très-bien d'amasser. Laisse dire et redire
« Que l'avarice est un défaut.
« L'instinct qui te guide et t'inspire
« Est un avis qui vient d'en haut.
« Contre nos détracteurs cela doit nous suffire. »
Et, tout en répétant, « C'est bien »,
Harpagon caressait son chien.
Mais le soir même, hélas! voyant la pauvre bête
A pas de loup marcher vers sa cachette,
Reprendre l'os et le ronger,
« Que fais-tu là? dit l'avare en colère.
« Je louais ce matin ta sagesse exemplaire,
« Et tu cachais cet os, maraud, pour le manger! »
— Et quel meilleur emploi pouvais-je donc en faire? »
Répond Azor en broyant son pilon.
« Je n'avais ce matin nul besoin de pâture,
« Et j'ai caché ce rogaton.
« J'ai faim, je le reprends : c'est la loi de nature
« C'est avoir un coup de marteau,
« Que de cacher son bien pour n'en point faire usage
« Autant vaut le jeter à l'eau. »
La maxime était bonne et sage;
Mais n'ayant cette fois, pour prix de son adage,
Qu'un coup de pied sur le museau,
A ses dépens, hélas! mon chien put reconnaître
Que, pour être aimé de son maître,
Il valait mieux flatter que blâmer ses penchants;
Et c'est l'avis de bien des gens
Que l'on devinera peut-être.

LE CHAT RÉFORMATEUR.

Des ruines d'un vieux manoir
Un vieux renard s'était fait un empire.
A quel titre? Ma foi, je n'ai pas été voir.
Il occupait, cela doit me suffire.
Ce titre fut celui d'Hapsbourg, de Tudor,
De Pépin, de Capet, de bien d'autres encor.
L'histoire les absout, et souvent les admire;

Et bien fou qui se bat pour savoir si ses rois
S'appelleront Claude ou François!
Un fait plus important, c'est que le poids de l'âge
Otait à mon renard la force et le courage;
Que ses sujets se moquaient de ses lois;
Que son royaume était mis au pillage;
Que d'un ministre enfin il fallut faire choix.
Il prit un chat, Caton des plus austères,
Ferme, vaillant, actif, dans la force des ans,
Incorruptible, juste, à l'épreuve du temps,
N'ayant à remplumer ni frères ni beaux-frères,
Ni fils, ni gendres, ni parents,
Un ministre, en un mot, comme on n'en voit plus guères.
Le voilà donc à l'œuvre, attaquant les voleurs,
Réprimant les abus, faisant bonne police,
N'oubliant que lui-même, et, fort de sa justice,
Bravant menaces et clameurs.
Il eut tort sur ce point. Ligués par la vengeance
Contre un réformateur à leur repos fatal,
Ceux à qui profitaient le désordre et le mal
Minaient sourdement sa puissance.
La couleuvre en rampant jusqu'au roi se glissa:
Et, se faisant l'écho de mainte calomnie,
Du favori surtout blâma l'hypocrisie.
D'arbitraire à son tour le lézard l'accusa.
La chouette et la raine, intraitables bavardes,
Dirent que le matou, par ses amours criardes,
Dans son sommeil troublait Sa Majesté.
La souris se plaignit de sa brutalité;
Et tous insinuaient que l'infâme, le traître,
Songeait à détrôner son maître.
Le renard, qui d'abord méprisait ces cancans,
Ouvrit au dernier trait son oreille ébahie.
Aucun roi là-dessus n'entendra raillerie.
Il fut la dupe des méchants;
Il renvoya son ministre fidèle,
Et les pillards, libres et triomphants,
Recommencèrent de plus belle.
Réformer les abus est le vœu des grands cœurs:
Mais on y perd sa peine, on s'use à les poursuivre.
Ils renaissent toujours, et les gens qu'ils font vivre
Seront toujours plus forts que les réformateurs.

VIENNET, *de l'Académie française*.

Le renard roi et le chat ministre.

LES PEINTRES CÉLÈBRES [1].

ANDRÉ ORGAGNA. — SPINELLO. — DELLO. — PAUL UCELLO.

« Quand un esprit heureusement doué, dit Vasari, adopte une partie de l'art, il n'est point étonnant, ajoute-t-il, qu'il fasse des progrès correspondants dans les autres parties. » Ainsi, nous avons vu Giotto, l'homme de génie de cette première période, peintre, architecte et sculpteur, et voici Orgagna qui, pareil à Michel-Ange, non-seulement est peintre, architecte et sculpteur, mais encore poëte.

André Orgagna naquit à Florence vers l'an 1329, c'est-à-dire comme Simon Memmi était au milieu de sa vie, et Giotto prêt à mourir. Ses premières études furent toutes à la sculpture, et André de Pise fut son maître; mais en même temps qu'il taillait le marbre, il sentait en lui des instincts de peinture qui finirent par lui faire tomber le maillet des mains pour prendre le pinceau. Ses premiers essais en ce genre furent dans Sainte-Marie-Nouvelle, où il peignit à fresque une *Vie de Notre-Dame*, dans la chapelle de la famille Ricci, et dans la chapelle Strozzi il peignit sur une de ses faces la *Gloire du paradis* et sur l'autre les *Tourments de l'enfer*, le tout d'après les inspirations du Dante, dont le poëme commençait à devenir l'œuvre populaire de l'Italie. Ces deux fresques achevées, André passa de Sainte-Marie-Nouvelle à Saint-Pierre-Majeur et à Saint-Roméo, et exécuta, pour l'un le *Couronnement*, et pour l'autre l'*Annonciation de la Vierge*.

Ces travaux, qui obtinrent un succès remarquable, valurent à Orgagna l'honneur d'être appelé à Pise, où il devait peindre le *Triomphe de la mort* et le *Jugement universel*.

Le *Triomphe de la mort*, quoique manquant complétement de perspective, est une des œuvres les plus poétiquement saisissantes qui se puissent voir. Le même tableau, comme c'est assez l'habitude des peintres de cette époque, renferme plusieurs sujets différents, qui se rallient cependant les uns aux autres par une pensée, et cette pensée c'est la puissance de la mort, c'est la réunion des deux qualités dominantes du génie d'Orgagna, du gracieux et du terrible.

De beaux cavaliers et de jeunes dames, vêtus de somptueux habits, sont à table sous un berceau de roses, oubliant (le verre à la main et tout distraits par les Amours volant au-dessus de leurs têtes) la mort qui se souvient d'eux. Aussi l'ange terrible arrive-t-il à tire d'ailes, sa faux

(1) Voyez tome XII, page 23, tome XIII, page 33 et 112.

à la main, non pas impassible, mais haineux, passant au-dessus des pauvres, des infirmes et des souffrants, qui l'appellent en vain et qu'il n'écoute pas, pour aller heurter à cette porte joyeuse, à laquelle il y a tant de vie, de bonheur et d'amour. L'un de ces beaux jeunes gens qui boivent et qui chantent, celui qui a un capuchon bleu sur la tête et un faucon sur le poing, est Castruccio Castracani, seigneur de Lucques, l'une des plus fortes plantes humaines qui aient poussé sur le sol de l'Italie, et dont Machiavel dit qu'en Macédoine il eût surpassé Philippe et à Rome Scipion; l'autre convive à longue barbe, et qui tient un arc, est l'empereur Louis de Bavière. « Les têtes des autres convives et demoiselles, dit Vasari, sont aussi des portraits de hauts personnages qui ont vécu dans cette époque, mais on a oublié leurs noms »; conséquence étrangement philosophique, surtout quand elle est tirée d'un tableau qui s'appelle le *Triomphe de la mort*.

La moitié de la fresque à peu près est occupée par la scène que nous venons de décrire : l'autre va faire avec elle un contraste frappant.

C'est saint Macaire montrant à trois rois, qui voyagent à cheval avec leurs favorites, le progrès successif de la mort sur trois cadavres de trois autres rois arrivés à trois degrés différents de putréfaction. Celui de ces trois rois que la mauvaise odeur force à se boucher le nez, est le portrait d'André Uguccione della Fagguiola.

Le second plan est rempli par des ermites que le remords de leurs péchés a tirés du monde, et qui habitent dans des montagnes arides, où les uns prient et où les autres travaillent, mais où tous servent le Seigneur.

Le ciel est plein d'anges, messagers célestes qui vont de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu.

A côté du *Triomphe de la mort* est le *Jugement universel*. Après les angoisses du trépas, les terreurs de la résurrection. Jésus est assis sur les nuages au milieu de ses apôtres; sa robe ouverte montre la blessure qu'il a reçue pour les hommes. Joie à ceux qui n'ont pas oublié qu'il est mort pour eux, car ils vont ressusciter pour lui! Ceux-là sont conduits en paradis par une escorte de chérubins que commande l'archange Michel, tandis que les autres sont conduits en enfer par les démons. Parmi les premiers est un religieux élu de contrebande, qui essaye de se glisser dans le paradis, et qu'un ange tire par les cheveux afin de le remettre à sa véritable place; et parmi les autres est un jeune et joyeux mondain, que quelque bonne action qu'il a probablement oubliée lui-même, mais dont Dieu se souvient, sauve de la damnation éternelle. Salomon, qui sort de sa tombe entre les deux groupes, ne sait vers lequel des deux il doit aller, et attend que le Seigneur décide lesquels l'emportent de ses vices ou de ses vertus.

Comme on le voit, la pensée est la qualité dominante des œuvres d'André Orgagna; c'est qu'il est plus poëte encore que peintre, c'est que cette poésie débordera dans tout ce qu'il doit faire, qu'il broie la couleur, qu'il manie la pierre ou qu'il taille le marbre.

En effet, maintenant que nous l'avons examiné sous une de ses quatre faces, passons du Campo de Pise à la place du Grand-Duc, à Florence. La république a décidé en 1355 que l'on bâtirait près de l'immense fabrique d'Arnolfo, et sur le terrain de quelques maisons qu'elle vient d'acheter, une loge où, dans les temps pluvieux, pourront s'abriter les citoyens : en conséquence elle a demandé des dessins à tous ses artistes. Orgagna apporte le sien; à peine est-il vu qu'il est préféré, et que, sous sa direction, s'élève la superbe loge de Lanzi ou des Lansquenets; car à la république succédera le principat, et aux citoyens qui se gardaient eux-mêmes, les soldats étrangers qui garderont le grand-duc.

L'éloge de ce magnifique monument est dans un seul mot : Côme Ier demandait à Michel-Ange avec quel genre de bâtisses il devait entourer la place du Grand-Duc pour en faire la plus belle place du monde. « Faites continuer la loge d'Orgagna », répondit l'architecte de Saint-Pierre.

Maintenant que le peintre et l'architecte avaient fait leur œuvre, c'était au statuaire d'accomplir la sienne.

Sur l'emplacement d'une ancienne église dans le voisinage de laquelle était un jardin, Arnolphe de Lapo avait construit en 1284 une halle au blé en forme de portique; mais un incendie l'avait endommagée; et comme le peuple avait une grande vénération pour une madone peinte sur bois et clouée à l'un des piliers, la république décida qu'une église serait bâtie à la place de cette halle : Giotto fut chargé du dessin, et Taddeo Gaddi de l'exécution. Il résulta de cette alliance l'église d'Or-San-Michele, c'est-à-dire de Saint-Michel-au-Jardin.

Mais il manquait un tabernacle pour renfermer cette image miraculeuse de la Vierge, et André Orgagna fut chargé de le faire.

Tout ce qu'on pourrait faire avec une cire molle et complaisante, Orgagna le fit avec du marbre et du bronze; puis, comme une sentinelle qui veille sur un trésor, il se plaça lui-même parmi les apôtres; c'est celui qui a le visage rond, la barbe rase, et la tête entourée d'un capuchon.

Ce chef-d'œuvre coûta quatre-vingt-seize mille florins d'or.

Dans les intervalles de ces travaux, André Orgagna faisait des vers; mais sa véritable poésie n'est point dans les sonnets qu'il adressa au Burchiello, elle est dans ses fresques du Campo-Santo de Pise, dans sa Loggia de Lanzi, et dans son tabernacle d'Or-San-Michele.

André Orgagna mourut à soixante ans. C'était l'âge où étaient morts Cimabué et Giotto.

Après André Orgagna l'art se détourne de son unité chrétienne. A ce point de sa voie où il est arrivé, deux chemins nouveaux se présentent devant lui; l'un sera le naturalisme, c'est-à-dire l'imitation de la surface extérieure des choses, sans penser que les corps renferment une âme; l'autre sera le paganisme, ou la recherche des beautés de l'antique, dont Raphaël, dans ses fresques de la Farnésine, s'approchera sans pouvoir les atteindre.

L'un des premiers qui, tourmentés par le besoin d'innovation, firent dévier l'art de la route chrétienne, est l'Arétin Spinello.

Spinello était d'origine florentine; mais ses parents, qui étaient gibelins, ayant été chassés de Florence, et s'étant retirés à Arezzo, il naquit dans cette ville.

La première hérésie artistique (si l'on peut parler ainsi) que commit Spinello fut dans la pièce d'Arezzo; ayant été chargé de faire, pour une chapelle de Saint-Matthieu, les portraits des quatre évangélistes, il en identifia trois tellement avec les animaux qui leur servent de symbole, qu'il donna à saint Jean la tête d'un aigle, à saint Marc celle d'un lion, et à saint Luc celle d'un bœuf; il n'y eut que saint Matthieu à qui (sans doute parce que la chapelle lui était consacrée) il laissa sa tête d'homme.

Au reste, ces espèces de sacriléges portèrent leur punition avec eux, car Spinello, après avoir parcouru le monde, étant rentré dans sa patrie vers l'an 1400, c'est-à-dire à l'époque où naquit Masaccio, et ne pouvant, malgré l'âge de soixante-dix-sept ans auquel il était arrivé, se tenir en repos, fut chargé par la compagnie de Saint-Agnolo

de peindre plusieurs scènes de la vie de saint Michel. Une d'elles naturellement devait être la chute des anges rebelles : Spinello l'entreprit avec cette mobilité d'imagination qui n'avait pas vieilli ; il peignit dans le ciel saint Michel combattant encore avec le serpent à sept têtes et à dix cornes, tandis que les anges rebelles, déjà vaincus, pleuvent du ciel sur la terre, et tout en tombant perdent leur nature céleste pour prendre une nature infernale. Lucifer, comme chef de la révolte, devait être puni doublement. Spinello ne l'oublia point : il le peignit dans le cercle le plus bas de l'enfer, et déjà transformé, mais en monstre si laid, en bête si formidable, en animal si terrible, que cet ange d'orgueil fut révolté qu'un homme eût osé être envers lui plus sévère que Dieu ; et, tandis que Spinello dormait, il lui apparut sous sa véritable forme, c'est-à-dire sous celle que lui a donnée Milton, et lui demanda où il l'avait vu si contrefait et si cornu. La demande était faite avec une voix si terrible, que le pauvre Spinello se réveilla sur-le-champ ; mais, tout réveillé qu'il était, ne pouvant retrouver la parole, il essaya en vain de crier et d'appeler au secours. Enfin, au tremblement qu'elle sentait auprès d'elle, sa femme se réveilla à son tour, et alluma une lampe ; mais il était trop tard, Spinello était frappé à mort.

Spinello fut enterré à Saint-Augustin d'Arezzo, où du temps de Vasari on voyait encore sa tombe recouverte d'une pierre sur laquelle était gravé un écusson à ses armes. Ces armes, qu'il avait choisies de préférence, étaient un hérisson.

Comme Spinello mourait, le jeune Dello était en grande faveur près du roi d'Espagne. Voici son histoire :

Dello avait commencé par être sculpteur et avait fait force figurines de saints et de saintes en terre et en plâtre, sans que cet art, dans lequel il excellait cependant, lui eût rapporté de quoi vivre ; de sorte qu'un jour il se décida à quitter la statuaire pour la peinture, et, s'étant mis à travailler sérieusement, il arriva à peindre d'une manière remarquable. Mais, comme ses premières études l'avaient poussé dans une voie étroite, au lieu de faire de la grande peinture, il se mit à exécuter des ouvrages de fantaisie, et entre autres choses, à orner de toutes sortes de sujets ces grands bahuts en bois, que les riches citoyens de l'époque faisaient doubler en drap et en velours, et dans lesquels ils enfermaient leur linge et leurs habits. Or, ces bahuts étant destinés à être placés ou dans des salons ou dans des chambres consacrés au plaisir, il en résulta que Dello, au lieu de continuer à peindre des sujets sacrés, se mit à chercher dans les historiens grecs et latins, et surtout dans les métamorphoses d'Ovide, des scènes de joie et de divertissement, en harmonie avec les lieux que ces bahuts devaient orner.

Cette innovation eut un tel succès, qu'elle s'étendit bientôt des bahuts aux autres parties de l'appartement. Dello fut par conséquent appelé par les plus riches citoyens de Florence pour peindre les lits, les dossiers des chaises, les corniches, et jusqu'aux murs des chambres elles-mêmes ; si bien que pour lui l'art devint un métier fort lucratif.

Cette besogne achevée, Dello peignit à fresque, dans le couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, l'histoire d'Isaac ; puis ayant reçu des offres du roi d'Espagne, il partit pour Madrid, où il eut un tel succès, tant à la cour que parmi les seigneurs, que quelques années lui suffirent pour faire une fortune considérable. Alors l'envie lui prit de reparaître aux yeux de ses concitoyens, tout brillant de sa splendeur nouvelle : il demanda donc congé au roi, qui non-seulement, malgré le regret qu'il avait de le perdre, le lui accorda aussitôt, mais encore, comme signe de sa gratitude toute particulière, le fit chevalier. Dello, au comble de la joie, revint à Florence, où il réclama la bannière à laquelle son nouveau titre lui donnait droit, ainsi que la confirmation de ses priviléges. Mais ces deux demandes lui furent d'abord refusées ; de sorte qu'il fut obligé d'écrire au roi d'Espagne, lequel fit près de la seigneurie les démarches nécessaires, si bien que Dello fut reconnu chevalier à Florence comme il l'était à Madrid.

Alors la cérémonie de sa réception eut lieu, et Dello, à cheval, bannière au vent, vêtu de brocart, alla de chez lui au palais, et revint du palais chez lui. Mais au retour, et comme il passait par Vaccherecia, où il y avait à cette époque beaucoup de boutiques, il fut hué par certains valets qui l'avaient connu comme camarade dans sa jeunesse. C'était trop pour l'orgueil de Dello ; il résolut de ne pas rester dans un pays qui protestait contre les honneurs qu'on rendait aux grand hommes, et il retourna en Espagne, où le roi, enchanté de le revoir, le reçut à grands honneurs, et où il continua de vivre en noble cavalier, ne peignant plus qu'en pantalon de soie, en pourpoint de velours et en tablier de brocart.

Malgré ce ridicule dont tout le monde riait, Dello conserva la faveur du roi jusqu'à sa mort, qui arriva vers mil quatre cent vingt et un.

Au milieu des folies que lui inspira son sot orgueil, consignons un progrès qu'il fit faire à la peinture. Il fut un des premiers à indiquer les muscles dans les nus, et Vasari possédait quelques dessins de lui, dans lesquels on reconnaissait une étude assez sérieuse de l'anatomie.

Paul Ucello fit son portrait à Sainte-Marie-Nouvelle, dans sa scène de Noé ivre, raillé par son fils.

Ce Paul Ucello était un autre fou qui était né vers la fin du quatorzième siècle, et qui gâtait les admirables dispositions qu'il avait reçues du Ciel en sacrifiant tout à la perspective. Il résultait de sa prédilection pour la rectitude des lignes, qu'il abandonnait les figures pour poursuivre avec le pinceau des espèces de problèmes impossibles, dans la recherche desquels il perdait tout son temps, ce qui lui faisait souvent dire par sa femme : « Mon pauvre Paul, la malheureuse perspective te fera quitter le certain pour l'incertain. » Ce à quoi il répondait avec autant d'amour que s'il eût parlé d'une femme adorée : « Oh ! ma chère, vous ne pouvez pas savoir combien la perspective est une douce chose ! » Après quoi il se remettait à ses lignes et à chercher son point de vue.

Cependant la misère fit sur lui ce que ne pouvaient faire les prières de sa femme et de ses amis, et il se décida à peindre sérieusement. Alors Donatello, son ami, lui fit avoir des travaux dans l'hôpital de l'Elmo, que l'on appela depuis hôpital Saint-Matthieu, dans l'église de la Sainte-Trinité, et dans une chapelle de Sainte-Marie-Majeure, à Florence.

Mais tout cela n'était point ce qui plaisait à Paul ; car il trouvait à peine dans *Saint Antoine abbé*, dans *Saint François recevant les stigmates*, ou bien encore dans l'*Annonciation de la Vierge*, qui étaient trois sujets qu'il avait traités, une occasion de développer sa science de la perspective et son amour pour la représentation des animaux. Et comme il se plaignait un jour devant Jean de Médicis qu'on le forçait à trahir sa vocation en lui donnant à exécuter de pareils sujets, celui-ci l'emmena dans sa maison, et, le conduisant à une chambre dont les quatre murs étaient blancs : « Tenez, lui dit-il, mettez une toile là-dessus et faites ce que vous voudrez. »

C'était une bonne fortune que le pauvre Paul attendait depuis longtemps, aussi se mit-il gaillardement à l'œuvre ; et, s'il faut en croire Vasari, il fit miracle, car il exécuta une foule d'animaux, parmi lesquels les tigres, qui combattaient entre eux avec une telle hardiesse de mouvements et des attitudes si terribles, que ceux qui entraient dans la chambre reculaient aussitôt, tant au premier aspect ils semblaient être vivants ; il y avait en outre un serpent qui combattait contre un lion, et dont les yeux semblaient de flammes, et de la gueule duquel on voyait couler une bave si livide et si vénéneuse, que l'on comprenait qu'elle fût mortelle ; si bien qu'une paysanne, qui gardait un bœuf, prit la fuite avec une expression de terreur que partageaient presque tous ceux qui voyaient cette terrible lutte. Puis, comme pour se reposer les yeux de ces scènes effrayantes, il leur opposa des bergers qui jouaient de la flûte dans un charmant paysage, couchés sous des arbres tout chargés d'oiseaux si merveilleux et si vivants, que de ce jour le nom de Paul Ucello lui fut donné et lui resta. Les arbres étaient en outre traités avec un soin tout particulier, et la perspective aussi parfaite qu'elle pouvait être à cette époque ; de sorte qu'on s'aperçut qu'au milieu de sa folle préoccupation Paul Ucello avait fait faire un pas réel à l'art.

Aussi les moines de Sainte-Marie-Nouvelle voulurent-ils avoir quelque chose dans ce même genre ; en conséquence ils firent venir le peintre et lui commandèrent une *Création du monde*.

Ce fut une grande joie pour lui, car, pour deux figures humaines qu'il avait à exécuter, il en avait mille à faire d'animaux de toute espèce, et de plus une perspective aussi étendue qu'il lui conviendrait. Aussi se mit-il à l'œuvre avec un si grand entrain, qu'en moins de deux mois tout était fini, quoiqu'il se fût cru obligé de placer dans son paradis un échantillon de chaque race, depuis le lion jusqu'à l'oiseau-mouche ; tous ces animaux, à mesure qu'ils s'éloignaient du premier plan, diminuaient de grosseur, à la plus grande gloire de la perspective.

Il fallait un pendant à une pareille œuvre, les moines commandèrent au peintre un *Déluge*.

C'était encore là un de ces sujets tout de détail qui convenaient au talent étrange de Paul Ucello, qui en fit son chef-d'œuvre. L'arche fut exécutée avec une précision géométrique qui eût fait honneur à un architecte ; et tandis que, à la lueur des éclairs, elle voguait sur cette sombre masse d'eau, on voyait tout autour d'elle se grouper des sujets si différents d'expression, qu'on ne pouvait se lasser de passer de l'un à l'autre. Ainsi, on voyait deux ennemis qui, se rencontrant à cheval, oublient le danger présent pour ne se souvenir que de leur haine, et en viennent aux mains dans un combat à mort, comme si l'eau n'était pas là qui monte et qui atteindra le vainqueur aussi bien que le vaincu. Puis, à côté de ces deux ennemis, deux amoureux qui ont autant de soif de la vie que d'autres ont soif de la mort, et qui essayent de se sauver sur une barque ; mais la barque, remplie d'eau, s'enfonce par derrière et leur ôte tout espoir de salut. Il y avait, outre cela, un homme mort à qui un corbeau rongeait les yeux ; un enfant noyé, dont le ventre, démesurément gonflé par l'eau qu'il a bue, offrait un aspect hideux ; et enfin une foule d'animaux qui, tout en luttant contre la mort, soumis aux lois de la perspective avant tout, s'en allaient diminuant de grandeur à mesure qu'ils s'éloignaient du premier plan.

Le dernier travail confié à Paul Ucello fut, au-dessus de la porte de Saint-Thomas, au Marché-Vieux, un portrait de ce saint, qui touche les plaies du Christ. C'était dans cette peinture, disait le pauvre vieillard, qu'il voulait montrer tout ce qu'il savait et tout ce qu'il pouvait ; aussi s'était-il fait faire un échafaudage parfaitement couvert, et à travers lequel personne ne pouvait voir ce qu'il faisait ; si bien que le sculpteur Donatello l'ayant rencontré un jour, et lui ayant demandé quel chef-d'œuvre il achevait ainsi et si on pouvait le voir, il répondit qu'il n'était pas encore temps de le montrer, mais que ce temps arriverait bientôt. En effet, deux ou trois mois après, ayant rencontré le même Donatello près du Marché-Vieux :

— Eh bien ! lui dit-il, le jour que je t'ai promis est venu, veux-tu voir mon *Saint Thomas ?*

— Volontiers, répondit Donatello.

Et tous deux s'acheminèrent vers l'église où, ainsi qu'il l'avait promis, Paul Ucello fit tomber l'échafaudage, suivant d'un œil inquiet l'impression que son œuvre allait faire sur l'esprit de son ami. Mais comme il voyait que, au lieu de s'exalter, celui-ci restait impassible :

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que dis-tu de ce tableau ?

— Je dis, répondit froidement Donatello, que tu l'as découvert juste au moment où tu aurais dû le couvrir.

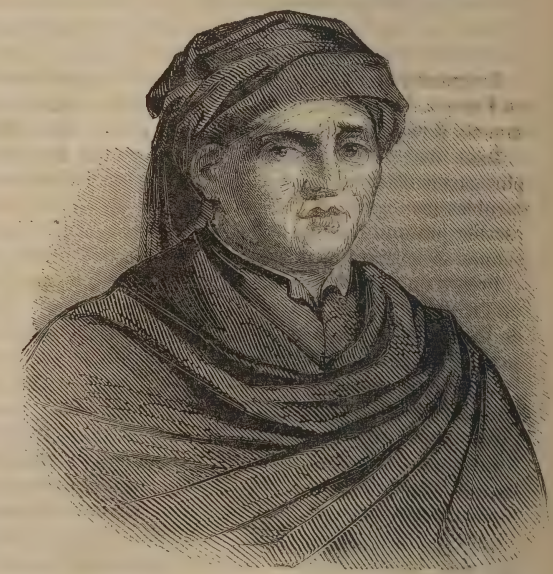
Le coup fut aussi terrible que la censure était amère ; Ucello honteux que sa dernière œuvre, dont il attendait tant de louange, eût commencé par lui rapporter un pareil blâme, s'enferma chez lui, le cœur serré, et y mourut à quatre-vingt-trois ans, comme il avait vécu, en cherchant un problème de perspective.

Paul Ucello fut enterré à Sainte-Marie-Nouvelle.

Après sa mort, on trouva chez lui un grand tableau de forme longue, sur lequel il avait peint les cinq plus grands artistes qu'il croyait avoir jamais existé ; le premier était Giotto, pour la peinture ; le second Brunelleschi, pour l'architecture ; le troisième, Donatello, pour la sculpture ; le quatrième, lui-même, pour la perspective ; et le cinquième, Jean Manetti, pour les mathématiques.

On voit que dès le premier début de la seconde période de l'histoire de l'art, et rien qu'en prenant l'exemple de Spinello, de Dello et de Paul Ucello, l'unité chrétienne, si intacte dans la première, est rompue ; aussi, à partir de ce moment, l'art va marcher à grands pas vers le paganisme, raillant ceux que par hasard il rencontrera sur sa route agenouillés devant les autels du vrai Dieu.

ALEXANDRE DUMAS.



Orgagna.

SCÈNES HISTORIQUES.

UN CHASSEUR ET SON CHIEN, — OU LA MORT D'UN ROI (1).

Louis XI et son chien.

Un grand événement vint alors changer la face des choses en France. Voici ce qui se passa, non loin de Tours, un samedi, le pénultième jour du mois d'août de l'année 1483.

Dans une vaste chambre tapissée d'un cuir mordoré, plus garnie d'armes, de fioles et de reliques, que d'autres meubles meublants, et à laquelle on arrivait par un petit escalier pratiqué dans un mur de forte épaisseur, cinq personnes se tenaient, toutes avec une allure bien diverse.

Près d'un pauvre malingre, pâle, défait, étendu dans un lit, était, d'un côté de la couchette, un ermite en prières ; de l'autre côté, un médecin à la figure immobile, le doigt sur l'artère de son malade.

Deux autres hommes, debout, demeuraient attentifs dans un coin, ou causaient discrètement, plutôt encore par regards que par paroles.

Le premier, dans la force de l'âge, de taille moyenne, laissait, sous son air de bonhomie, percer un caractère tout particulier de finesse et d'intelligence. Il avait un calemard à la main, comme se tenant prêt à écrire sous la dictée. On l'eût pris pour un notaire, si ce n'est la riche robe de velours noir dont il était revêtu, et la grande chaîne d'or qui lui pendait au cou.

De haute taille, maigre, chauve, le visage austère et dur, le second se croisait fortement les bras, comme saisi de vive angoisse, murmurait quelques mots à l'oreille de son compagnon, et, relevant ses sourcils épais et hérissés, poussait de temps à autre un rude soupir.

Il y avait bien encore un autre personnage, un autre souffreteux ; mais est-il séant d'en parler? C'était un blanc lévrier, couché dans une encoignure, sur un petit lit, fait là tout exprès pour lui, car son maître l'aimait grandement. Son maître avait été un chasseur consommé comme lui, et tous deux s'étaient alités au retour d'une chasse.

Ainsi que les autres témoins de cette scène, le chien tenait ses yeux fixés sur le malade.

— N'avons-nous donc pas aujourd'hui, comme hier, dit celui-ci, en détournant avec effroi ses regards de la figure assombrie de son médecin, quelque bonne lutte à mort entre des chats et des rats, pour nous distraire et nous tenir en éveil, mon blanc lévrier et moi?—Ah! que je souffre! s'interrompit-il, en se crispant entre ses draps ; puis, s'a-

(1) L'auteur du *Mutilé*, de *Picciola* et de tant d'autres livres de premier ordre, M. X.-B. Saintine, a détaché pour nous cet épisode de son ouvrage inédit : *Chronique des trois femmes du bon roi Louis XII*, qui doit former la seconde partie des *Récits dans la tourelle*. Nous pouvons annoncer à nos lecteurs que cette bonne fortune se renouvellera pour eux.

dressant à l'ermite : — Mon père, priez le Seigneur Dieu qu'il apaise mon mal; lui seul le peut. S'il ne le fait pas pour moi, indigne, qu'il le fasse pour vous, qui êtes un saint homme et qui ne l'avez jamais offensé comme j'ai pu le faire. Priez-le, mon père, priez-le bien dévotement; il ne doit rien avoir à vous refuser.

Et l'on entendit l'ermite, le front contre terre, sangloter ses patenôtres en conjurant Dieu et monseigneur saint Eutrope de soulager les malaises du souffrant et de lui rendre la santé de l'âme comme celle du corps.

— Surtout du corps, pour aujourd'hui ! parlez du corps seulement, mon père ! dit le malade en étendant sa main décharnée vers le saint homme.— Quand on veut obtenir, il ne faut pas demander tant de choses à la fois !

Le moine obéit; mais les souffrances du patient ne s'apaisant pas, c'est vers le médecin qu'il se retourna alors.

— Soyez-moi en aide, soulagez-moi, mon grand ami; je n'espère qu'en vous ! s'écria-t-il; je vous ai déjà fait riche et bien honoré, je veux vous faire plus riche encore; mais ne me regardez pas ainsi, je croirais... ce que je ne veux pas croire ! Déridez votre front et réjouissez-vous; car, sachez que chacun des mois que je dois vivre encore vous sera payé, non plus dix mille écus, mais vingt mille, s'il le faut, voire même davantage, si vous l'exigez.

Sans paraître autrement ému de ces brillantes promesses, le médecin lui fit respirer des sels et lui administra quelques gouttes d'une potion toute miritique : si l'effet en fut d'abord satisfaisant pour le pauvre alité, la satisfaction lui dura peu.

— Les reliques ! les reliques ! cria-t-il bientôt après, en s'adressant de nouveau au saint homme.

Le moine, après avoir fait le signe de la croix, s'approcha respectueusement d'un riche reliquaire placé sur une petite table au milieu de la chambre, et s'apprêta à conjurer, par son contact, les vives douleurs qu'endurait le malade. Il fallait d'abord le lui soutenir sur la tête. Le moine était faible, exténué, moins par l'âge encore que par le jeûne et les macérations; il avait besoin d'un aide. Il leva timidement ses yeux vers le médecin placé devant lui, de l'autre côté de ce lit d'angoisses. Le médecin fit un geste ironique, sourit d'un air dédaigneux et quitta la ruelle, où l'homme au calemard lui succéda.

— Si j'en réchappe par vous, ô mes saintes et puissantes reliques ! exclama le patient, je veux vous faire bâtir une église où chacune de vous aura sa chapelle ; et là vous reposerez dans l'or pur, entourées de pierreries, et vous serez invoquées comme vous le méritez. — La potion ! la potion ! dit-il ensuite d'une voix brève et sèche, en s'interrompant brusquement.

Un instant de calme était survenu. Il essaya de s'abuser lui-même ou d'abuser les autres, et sembla reprendre tout à coup confiance en sa destinée.

— Pourquoi mourrais-je de ce coup-ci? dit-il; suis-je donc si vieux? suis-je donc si débile? Ce chien qui me regarde là de son coin, et que le cerf a décousu, il est plus malade que moi, lui ! il n'a pas pour guérir les moyens que je possède ; on ne prie pas pour lui ! Dieu ne peut pas s'intéresser à sa conservation comme à la mienne ! Et pourtant on dit qu'il en reviendra ; eh bien ! moi aussi j'en reviendrai ! Par la Vierge ! c'est le manque d'air et de nourriture qui m'épuise ; c'est le lit qui m'affole ! Je veux aller un peu respirer dans ma galerie, ou plutôt me promener par la ville, me montrer à tous, non en chétif, mais avec mon chaperon et mon pourpoint de soie cramoisie, doublés d'hermine...-Mieux encore ! Mon riche habillement de drap d'or ne peut être usé..., je ne l'ai mis qu'une fois !... oui... pour aller au-devant du connétable ! Qu'on me l'apporte et qu'on bride mon cheval... bien harnaché aussi, lui, de sa belle housse en broderies de Perse ! Vous vous tiendrez près de moi, mes bons amis; vous me soutiendrez un peu, si besoin est. Allons !

Ceux à qui il s'adressait ainsi n'avaient pris toutes ces vaines paroles que pour un délire passager; mais, par un mouvement subit, il écarte sa couverture et se jette brusquement à bas du lit.

A ce geste inattendu, le lévrier, qui l'observe toujours, se redressant, non sans efforts, et croyant à un appel de son maître, court au-devant de lui en chancelant, et les deux malades, se rencontrant, trébuchent d'un même coup sur le parquet.

Reçu dans les bras du moine, le maître fut remis doucement dans sa couchette, le chien rudement chassé vers la sienne.

Quand le premier se réveilla, après évanouissement :

— C'est ce lévrier maudit qui m'a fait choir, mais je veux essayer encore !

— Ne bougez pas ! lui cria le médecin avec un geste impérieux qui le retint cloué ; et il crut lire dans les regards froids et consternés des autres que le moment fatal ne pouvait être loin.

Or, si jamais un homme avait redouté de mourir, c'était celui-là. Le mot seul lui causait d'avance une telle émotion, qu'il avait défendu qu'il lui fût jamais prononcé. Comprenant cependant que, pour son salut, il ne devait point se laisser surprendre trop à court, il fit signe à l'homme au calemard d'approcher de lui son oreille, et quand celui-ci eut obéi :

— Mon fidèle serviteur, lui dit-il avec une voix haletante, possible est que cette maladie tourne à mal, voyez-vous ; mais je ne veux pas que la nouvelle m'en soit donnée autrement que comme je vous l'ai recommandé déjà ; et si... dans quelques semaines... dans quelques jours... peut-être... j'étais en danger de... puisse Dieu détourner un tel malheur ! ajouta-t-il en s'interrompant; souvenez-vous de me dire simplement ces seuls mots : « Parlez peu ! » cela me suffira.

Tandis qu'il fait ainsi tout bas ses recommandations à son confident, le médecin s'est rapproché de l'homme chauve, et, quand le malade en a fini avec l'autre, tournant la tête, il voit ce dernier, penché au chevet de son lit, avec sa figure pâle et sinistre, et il l'entend aussitôt, d'une voix plus aigre encore que dolente, lui dire, presque sans préambule :

— Prières et remèdes n'y peuvent plus rien ; il faut vous préparer à la mort... saintement... comme tout bon chrétien doit faire. Elle est inévitable, et doit être prochaine. C'est pour moi un triste devoir de vous en avertir, comme c'est pour vous une rude tâche de...

Le moribond, en tressaillant, fit un soubresaut dans son lit, et, les yeux hagards, les lèvres contractées de rage, il lança à l'avertisseur un regard sombre et terrible qui lui coupa la parole :

— Je ne suis peut-être point si bas qu'on pourrait le croire, dit-il, après un moment d'effrayant silence. D'ailleurs, ne me restât-il plus que deux minutes à vivre, je suis le maître céans, et je puis châtier encore quiconque a osé me désobéir et se rebeller contre ma volonté. Oh ! par mon salut éternel, je le jure, de ceux que cette chambre renferme, ce n'est pas moi qui mourrai le premier !

Il s'apprêtait à faire usage d'un sifflet d'argent, suspendu près de son lit; le moine le retint :

— Et Dieu ! Dieu ! lui dit-il ; oubliez-vous que vous pouvez bientôt paraître devant lui ?

— Dieu m'absoudra, mon père, et vous aussi ; car c'est un acte de justice que je veux accomplir. Cet homme est coupable de bien d'autres méfaits !

— Pécheur, reprit le moine, la voix haute et le geste véhément, la justice de Dieu a seule le droit d'être aussi prompte ! celle des hommes doit attendre, car ils sont sujets à l'erreur. Rétractez-vous, sinon, de Dieu ni de moi, vous ne recevrez absolution !

Le malade sembla rentrer un instant en lui-même.

— Mais ce serment que je viens de faire sur mon salut éternel, reprit-il ensuite d'une voix plus calme, à travers laquelle cependant grondaient sourdement les élans concentrés de sa colère ; ce serment, je n'y peux manquer sans risquer ma part du paradis. Et, se relevant, non sans effort, sur son coude, d'un ton de volonté absolue, il reprit : Ce serment, je l'accomplirai, je le dois, je le veux !

Le moine s'était jeté à genoux, les mains jointes ; les autres, frappés de stupeur, se rapprochaient du lit d'un air suppliant. Seul, l'homme chauve, resté debout, immobile, la figure impassible, semblait braver le défi. Il comprenait le danger néanmoins, car à la pâleur livide de ses traits, aux gouttes de sueur qui tout à coup lui tombèrent du front, on put comprendre que son immobilité tenait plus de la terreur que de la résignation.

Fixant sur lui son regard, avec une expression étrange de puissance et de malignité :

— J'ai juré, reprit le moribond, que de ceux-là qui respirent dans cette même chambre, je ne serai pas le premier à qui le souffle manquera. Et, d'un geste indiquant l'encoignure où le lévrier s'était replié sur son lit : — Prenez ce chien, dit-il, et qu'il meure à l'instant !

Sans se faire répéter l'ordre, l'homme chauve détacha une masse d'armes appendue au mur, et d'une main mal assurée il en frappa le chien, qui poussa des cris lamentables et ne mourut qu'à la troisième atteinte.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comme il le fait souffrir ! s'écria le chasseur, retombant sur son lit et laissant visiblement éclater les signes d'un attendrissement inaccoutumé.

— Mon fils, lui dit l'ermite, la mort même de ce chien est un acte coupable qu'il vous faut expier par le repentir !

— Si Dieu me compte ce meurtre-là à péché, à quoi donc dois-je m'attendre ? murmura le mourant. De ce péché-là, mon père, je fais pénitence ; car ce pauvre chien, je l'aimais ! Il avait été un de mes bons compagnons de chasse ; je l'aimais à ce point de le faire soigner sous mes yeux et dans mon logis propre. J'ai cette conscience du moins que c'est le seul être, parmi tous ceux que j'ai fait périr, qui ne m'avait point fait offense. Comme expiation, je veux qu'il soit sculpté sur mon... vous m'entendez ? Oui, sculpté en marbre, comme moi et près de moi ! Recevez-moi en confession, mon père !

A partir de ce moment, le terrible malade ne sembla plus se préoccuper de la mort ; il reprit sa raison, son sang-froid ; il dicta longuement ses dernières instructions à l'homme au calemard, fit l'aveu de toutes ses fautes, et, vers les huit heures de relevée, après avoir longuement et sagement discouru touchant la marche à suivre dans les affaires politiques de la France, il alla de vie à trépas, et l'ermite lui ferma les yeux.

Cet ermite, c'était saint François de Paule ;
Le médecin, Jacques Coitier ;
L'homme au calemard, l'historien Philippe de Comines ;
L'homme chauve, le ministre Olivier le Dain, dit le Diable ;
Celui qui venait de mourir, c'était le roi Louis XI !

De toutes les volontés du feu roi, une seule, celle relative à son chien, fut religieusement exécutée. Dans l'église de Notre-Dame de Cléry, près Tours, la statuaire représenta Louis XI, en costume de chasseur, agenouillé sur son tombeau, son blanc lévrier près de lui.

X.-B. SAINTINE.

REVUE LITTÉRAIRE.

RECUEIL DE SERMONS, PAR M. L'ABBÉ LECHAT.

Voici un ouvrage qui ne s'est point présenté à l'Académie, mais que l'opinion publique a déjà couronné, c'est le *Recueil de sermons et d'instructions religieuses*, à l'usage des *maisons d'éducation et des familles*, par M. l'abbé Lechat, professeur de philosophie au collége royal de Nantes. Les anciens élèves de ce maître éminent connaissaient déjà sa science profonde, son indulgente onction, sa douce et forte éloquence, son style digne des meilleurs temps de notre langue. Grâce à la publication qui résume toutes ces qualités, elles seront appréciées désormais du public, et du public le plus littéraire et le plus élevé, comme du plus modeste et du plus ignorant. En effet, les instructions de M. Lechat, si graves par le fond, mais si familières dans la forme, sont à la portée de tout le monde. C'est un cours complet de religion et de morale, et nous n'en sachions pas de meilleur à mettre entre les mains de la jeunesse. Publié à Nantes par M. Guéraud, il se répandra dans toute la France chrétienne sous les auspices de M. Hachette, le digne libraire de l'Université. Avis aux instituteurs, aux mères de famille et à tous nos lecteurs.

NOTE SUR LES PAQUEBOTS TRANSATLANTIQUES.

L'*Union* fait partie des dix-sept frégates à vapeur construites par l'Etat, en même temps que le *Gomer*, dessiné page 369, d'après la loi du 16 juillet 1840, qui affectait ces navires aux trois grandes lignes transatlantiques du Havre à New-York, de Bordeaux aux Antilles, de Saint-Nazaire et de Marseille à Rio-Janeiro, avec correspondances pour le Mexique, l'Amérique centrale et la Plata. En 1845, ces paquebots ont été rattachés au service de la flotte, et quatre seulement : l'*Union*, le *Philadelphie*, le *Missouri*, le *New-York*, ont été cédés pour dix ans à la compagnie Hérout et de Handel, sans autre subvention que le produit des voyages. Encore le port des lettres (plus d'un million annuel) revient-il au gouvernement. Les quatre frégates, estimées huit ou dix millions, coûtaient à la marine quatre cent mille francs par an. La compagnie en a dépensé huit cent mille pour les emménager. Chacune a 56 hommes d'équipage, sans compter l'état-major, le docteur, les domestiques, etc., et contient 85 passagers de première classe, 200 de seconde, avec 1,500 à 1,800 tonneaux de marchandises. En cas de guerre, le même bâtiment porterait 300 hommes de troupes, 150 matelots, 900 tonneaux de charbon, 25 pièces d'artillerie ; et la machine, qui n'emploie que la force de 400 chevaux, s'élèverait au maximum de 600. On jugera du confort intérieur par quelques détails. Les chambres de 1, 2, 4 et 6 lits, plus grandes d'un tiers que celles de tous les autres paquebots, sont revêtues de boiseries précieuses et drapées de tentures de soie. Il y a un salon de lecture, un salon de musique, des appartements réservés pour les femmes, une salle de 85 couverts, 40,000 fr. d'argenterie, des surtouts de 8,000 fr., une glacière pour conserver les viandes et boire frais sous les tropiques, et le reste sur la même échelle. Tous les quinze jours, un de ces palais à vapeur part du Havre et de New-York ; de sorte qu'on peut quitter Paris le 1er du mois, aller passer un jour ou deux en Amérique, et revenir à la fin du mois au boulevard Italien. Ce voyage de l'ancien monde au nouveau, que l'un et l'autre n'ont osé faire qu'au bout de quatre mille six cents ans, n'est plus aujourd'hui qu'une partie de plaisir. Qu'en dis-tu, Christophe Colomb !

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

La Nuit de Noël. Joubert, 7.
La Main bénie. Chopin, 8.
A ma sœur. E. Plouvier, 8.
Le Voyage. E. de Montlaur, 109.
La Chaise de poste. Tholozan, 153.
A Naples. E. de Montlaur, 281.
Fables. Viennet, de l'Académie, 372.

ÉTUDES HISTORIQUES.

La Fête de Venise. Urbino da Mantova, 26.
Historiettes, etc. Rey, 27.
Des formes de la croix. P. N. Grolier, 28.
L'Histoire en déshabillé : Lesdiguières, Henri IV. P.-C., 54, 188.
Frère Léon. Du Molay-Bacon, 73.
La Mort de Kopernik. Pitre-Chevalier, 110.
Les Hasards de la Saint-Barthélemy. P. Lacroix (Bibliophile), 113, 145.
Concini. H. Castille, 200.
Nostradamus. A. de Martonne, 281.
Un Chasseur et son chien, ou la Mort d'un roi. Saintine, 337.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Revue littéraire. P.-C., 191.
Revue littéraire. P.-C., 287.
Les Jumeaux. Léouzon-Leduc, 315.
Les cours publics, M. J.-J. Ampère. Pitre-Chevalier, 315.

HISTOIRE NATURELLE.

De la Démocratie, de la Monarchie, etc., Boitard, 9, 33.
Le Rapin et les lézards. Vérardi, 161.
Les Nids d'hirondelles, 162.
Les arbres géants, 170.
Le Caniche Médor. Boitard, 345.

VOYAGES.

Aux bords du Rhin. F. Wey, 65, 70.
Voyage en Espagne. Th. Gautier, 86, 97.
Voyage en Bretagne, le Morbihan. Pitre-Chevalier, 130, 193, 226, 353.
Les eaux de Saint-Gervais. A. Balleydier, 215.
Courrier d'Afrique. A. de Gondrecourt, 257, 289.
Voyage en France. La Bresse. A. Delahaye, 270, 297.
Marly-le-Roi. Pitre-Chevalier, 321.

SCIENCES.

La Vapeur d'éther. P.-C., 158, 190.
Description d'une locomotive. N. J. Didiez, 144.
Le Chemin de fer atmosphérique, 319.

ÉTUDES MORALES.

Après Constantine. Méry, 3.
Heureux. J. Labaume, 32.
L'Ange de rédemption. D. Favre d'Olivet, 41, 80.
La Cigale. H. Nicolle, 276.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

Les Prédicateurs célèbres, MM. Coquereau, Cœur et Ratisbonne. C. de Chatouville, 231.
Le Catholicisme aux Marquises. H. de M., 241.

NOUVELLES ET CONTES.

Le petit Bossu. P. de Kock, 17, 51.
La Montagne des lions. C. Poncy, 50.
Le Mariage de ma fille. L. Leneveux, 165.
Sidiah-Marie. Lady Jane ***, 178.
Boatswain. X. L., 217.
Le Barbier de Beaulieu. A. Borghers, 309.
Wilhelmine. Mme Lebrun, 337.

ARTS, THÉATRES, SALONS, FÊTES, etc.

Littérature, Théâtres, Beaux-Arts. Pitre-Chevalier, 95.
Agnès de Méranie, 109.
L'Exposition de la rue Saint-Lazare. P.-C., 158.
La Médaille de l'inondation. P.-C., 160
Quand tu m'aimais. Romance. J. Vimeux, 188.
Le Don Juan de Molière. P.-C., 159.
Le Salon de 1847. C. de Chatouville, 276, 254.
Le Théâtre historique. P.-C., 190.
Mlle Mars. Pitre-Chevalier, 268.
Les Peintres célèbres, Orgagna, etc. A. Dumas, 374.

MÉLANGES, ACTUALITÉS.

Le Régulus nantais, etc. 30.
Les Mariages espagnols. C. de C., 63.
La Planète Leverrier. Pitre-Chevalier, 64.
La Poudre nouvelle, etc. Pitre-Chevalier, 94.
La Ville de Cracovie. C. de Chatouville, 122.
La Misère en Irlande. C. de Chatouville, 124.
Daniel O'Connel. P.-C., 285.
Revue du mois. P.-C., 350.
Du Havre à New-York. C. de Chatouville, 369.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

A genoux ! 21.
Anges, 80.
Arc de triomphe sur la Bidassoa, 108.
Aïchouna, 265.
Armes de Napoléon, Murat, etc., 288.
Ampère (M. J.-J.), 317.
Aubert (Mlle Anaïs), 333.
Brachine et Carabe, 16.
Bloquet (la mère), 17.
Braconnier, 45.
Balancier de la Monnaie, 160.
Boatswain (le chien), 217.
Bressans (têtes et bonnets), 297.
Bressans (fiancés), 301.
Baron de Brisberg et le comte Zaporini, 340.
Bourgogne (duchesse de), 329.
Constantine (retraite de), 1.
Chameau dans le désert, 5.
Cousin (le), 12.
Croix (formes de la), 28, 29.
Coblentz, 65.
Cathédrale de Burgos, 88.
Cortége à la *corrida*, 92.
Cortége de caballeros, 97.
Charlemagne dictant ses Capitulaires, 177.
Coquereau (l'abbé), 224.
Cœur (l'abbé), 224.
Clisson (tombeau d'Olivier de), 237.
Costumes algériens et arabes, 257.
Cavalier arabe, 293.
Chiens, 345.
Chiens, 349.
Chou-monstre, 352.
Coustou (le sculpteur), 329.
Chat et le Renard (le), 373.
Danses espagnoles, 93.
Dolmens (érection des), 141.
Diverrus (le) et la Profédez, 208.
Douar (vue d'un), 296.
Dumas (M. Alex.), 333.
Emigrés, 72.
Enfants dans les bois, 304.
Funérailles irlandaises, 128.
Femmes du Morbihan, 129.
Figuier géant, 169.
Guêpes cartonnières, 13.
Général et notaire, 25.
Guirlande, titre orné, 41.
Gustave et Adolphine, 61.
Gentilshommes à table, 113.
Galilée devant ses juges, 256.
Geôlier (le) et les captifs, 313.
Hommes du Morbihan, 137.
Hassan et Djelloud, 261.
Hennebon (église de), 368.
Josselin (château de), 144.
Kopernik, 112.
Keratry (chalet), 332.
Keratry (M. de), 333.
Karnac (pierres de), 367.
Luisa, infante d'Espagne (dona), 64.
Leon VI, 73.
Le Sage, 133.
Louvre (l'ancien), 145.
Lézards, 161.
Lézard (tête de), 163.
Lézard vert, 164.
Luynes (Albert de), 209.
Locomotives, 12 figures, 247-253.
Louis XIV (portrait de), 329.
Lebrun, peintre, 329.
Louis XI et son chien, 377.
Moulinard et Taquinet, 57.
Modes, 96.
Maquignon morbihannais, 225.
Mariée (enlèvement de la), 233.
Missionnaire aux Marquises, 241.
Mars (portrait de Mlle), 269.
Marly (château et jardins de), 321.
Monte-Christo, chalet gothique de M. A. Dumas, 336.
Mansard, architecte (portrait de), 329.
Maintenon (Mme de), 329.
Melesville (M.), 333.
Morbihan (intérieur de paysans du), 364.
Nègre, 33.
Norton, 81.
Naples (vue de), 281.
Nostradamus, 284.
Ours (l') escamoteur, 9.
Oran, 53.
Opéra (les rêves de l'), 276.
Orgagna (André), 376.
Passage de la Mer-Rouge, 49.
Prince et valet, 69.
Pierre de Lusignan, 77.
Partie de cartes (la), 337.
Palais de Madrid, 89.
Pardaillan (adieux de), 157.
Punch et flambeaux, 173.
Pharaon (la fille de), 192.
Profédez (la), 197.
Poulpiquet (un), 201.
Pavillon chinois, 220.
Paquebots transatlantiques, 369.
Roche fendue, 68.
Romero, 101.
Renard et le Chat (le), 373.
Rheinfels (château de), 176.
Ratisbonne (l'abbé), 224.
Razzia des douairs, 289.
Rêve des enfants, 305.
Rachel (Mlle), 333.
Sire de Losse (le), 117.
Savereux et Pardaillan, 153.
Sidiah-Marie (la mort de), 185.
Saint-Gervais (paysage de), 216.
Saint-Nicodème (chapelle de), 193.
Saint-Fiacre (chapelle de), 240.
Saint-Nicolas de Brou (église de), 273.
Socrate de nos jours (un), 320.
Saintine (M.), 333.
Sainte-Anne (les pèlerins de), 353.
— (chapelle de), 360.
Taquinet, 24.
Termès, 36, 37.
Taureaux (enlèvement des), 104.
Trop d'attachement nuit, 320.
Tre-Auray (Val de), 361.
Vélasquez, 105.
Victoire à sa mansarde, 280.
Wilhelmine soubrette, 341.
Wilhelmine refusant l'or, 344.
Yves de Courson, 121.
Zèbre et le bateleur (le), 372.

AVIS.

Nos lecteurs ont pu juger par ce volume des progrès toujours croissants du *Musée*, — encyclopédie populaire pour l'instruction, journal de famille pour l'amusement, et keepsake sans rival pour l'*illustration*. La liste de nos collaborateurs va s'enrichir encore de plusieurs noms illustres. Nous publierons dans le prochain volume : *Madame Roland*, par Mme Ancelot; les suites des *Peintres célèbres*, par M. Alex. Dumas ; du *Voyage en Bretagne*, par M. Pitre-Chevalier ; de la *Mer et les Marins*, par M. de La Landelle ; de la *Chronique du Pont-Neuf*, par M. E. Labat ; la *Chronique de la place Louis XV*, par le même ; *Rio-Janeiro*, par M. Radiguet ; *Un couple affreux*, par M. Méry ; l'*Histoire naturelle en omnibus*, par M. Boitard ; le *Voyage en France*, les *Voyages en chemin de fer* ; des nouvelles et des articles de MM. Ampère, de Balzac, E. Deschamps, Th. Gautier, Léon Gozlan, Jules Janin, F. Wey, P. de Kock, de Pongerville, Viennet, Saintine, F. Thomas, H. Castille, Marco de Saint-Hilaire, etc.

SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
V.14
1846-47
9-S
66
GETTY CENTER LIBRARY